LA

REVUE DE PARIS

TROISIÈME ANNÉE

TOME PREMIER

Janvier-Février 1896

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1896

LE

TRAITÉ DE TANANARIVE

A MONSIEUR LE DIRECTEUR DE LA « REVUE DE PARIS ».

Monsieur,

Vous m'avez demandé, il y a plusieurs semaines déjà, d'exposer, dans la *Revue de Paris*, les intentions du cabinet précédent en ce qui concernait l'issue à donner à l'expédition de Madagascar, et l'organisation future de la nouvelle possession française. Attendant un débat qui paraissait sur le point de s'ouvrir bientôt et la publication d'un Livre jaune annoncée depuis quelque temps, j'ai cru devoir retarder toute explication jusqu'à ce jour. Mais, maintenant que les Chambres ont pris leurs vacances sans avoir statué, que le résident général est parti, que l'organisation de l'île se prépare, par les soins du ministère des Colonies, dans des conditions différentes de celles que nous avions prévues, maintenant, pour tout dire en un mot, que le traité de Tananarive est, sans débat, rejeté dans le passé et dans l'histoire à laquelle il appartient désormais, je ne vois pas d'inconvénient à faire connaître au public l'esprit dans lequel ce traité a été conçu, et les conditions dans lesquelles le cabinet Ribot, s'il n'eût pas été renversé, se fût efforcé de le faire ratifier et de l'appliquer.

1er Janvier 1896.

Ces courtes observations n'ont d'autre objet que d'éclaircir ce qui est resté obscur, de défendre ce qui n'a pas été défendu, de recueillir le fruit d'études sérieuses, entreprises avec le concours de personnes compétentes, n'ayant en vue que le bien public.

Peut-être même ce travail sera-t-il de quelque utilité pour ceux qui ont à pourvoir, maintenant, à l'avenir de notre nouvel établissement de l'océan Pacifique.

I

Dans la séance du 23 novembre 1894, séance où l'expédition fut décidée, une sorte de contrat fut passé entre la Chambre et le Gouvernement. Celui-ci demandait au Parlement le vote d'une somme de soixante-cinq millions et la disposition d'un corps expéditionnaire de quinze mille hommes pour obtenir, au cours d'une seule campagne, un résultat qu'il précisait en ces termes : « Nous demandons à la Chambre de voter les crédits nécessaires pour qu'à Tananarive on respecte enfin ce protectorat dont le principe a été l'idée maîtresse et l'essence de toute notre politique à Madagascar depuis des années. »

On discuta sur le principe de l'expédition et sur les voies et moyens. Mais tout le monde fut d'accord pour reconnaître que l'objet de la campagne était parfaitement expliqué et circonscrit dans les termes qui viennent d'être rappelés.

Le Gouvernement pensait, et la Chambre parut penser avec lui, que, puisqu'une expédition était rendue nécessaire, il était sage de limiter d'avance l'effort si considérable qu'on demandait au pays, et personne ne mit en doute que le système du protectorat fût de nature à nous assurer les garanties nécessaires à l'exercice de notre autorité dans la grande île africaine.

C'est ce que le Gouvernement avait précisé encore dans l'exposé des motifs lu à la Chambre, le 13 novembre : « Le traité de 1885 stipule que le résident général sera entouré d'une force suffisante pour le garder, pour assurer le respect

de ses décisions et, par suite, pour maintenir dans l'île l'ordre et la sécurité nécessaires au séjour de nos nationaux et de tous les étrangers qui acceptent notre protectorat. C'est cette force que nous vous demandons de conduire à Tananarive, en l'accompagnant d'effectifs suffisants pour que, sur la route, elle soit à l'abri de toute surprise, et qu'elle puisse, au besoin, briser toutes les résistances qui lui seraient opposées. Cette solution, nous aurions voulu l'obtenir du consentement du gouvernement hova. Mais puisqu'il faut la lui imposer, avec votre concours, messieurs, nous la lui imposerons. »

En s'exprimant ainsi, le Gouvernement ne faisait, en somme, que dégager devant le Parlement le résultat de l'expérience que l'on venait de poursuivre à Tananarive, durant la période qui s'était écoulée depuis le traité de 1885. En effet, pendant ces dix années, la grande lacune, le défaut capital de l'état de choses créé par l'application que l'on faisait du traité était apparu à tous les yeux : c'était le manque d'une autorité de fait dans la capitale de l'Émyrne. Au moment où on rédige les instructions données à M. Le Myre de Vilers, notre premier résident général, on lui parle seulement de l'*ascendant moral* qu'il doit exercer sur les Hovas, des *conseils*, des *avis* par lesquels il doit les conduire dans les voies de la civilisation. Mais ces avis et ces conseils n'auront aucune sanction. De là toutes les difficultés qui se présentent : soit qu'il s'agisse de l'exequatur ou de la juridiction, de la sécurité de nos nationaux ou des relations avec les étrangers, des travaux à entreprendre ou, d'une façon générale, de l'ouverture du pays à la colonisation. Le gouvernement des Hovas ne nous redoute pas. Il répond à toutes nos demandes, à toutes nos instances par le *nescio vos* quelque peu ironique de gens qui, derrière leurs montagnes et leurs forêts, se croient à l'abri de toute coercition ; si bien, qu'à l'user, il devint évident que le gouvernement hova serait en situation de s'opposer à nos entreprises dans l'île tout entière, tant qu'une force militaire, agissant directement sur lui, ne serait pas installée au centre même de sa domination.

Le traité de 1885 avait bien prévu la présence à Tananarive d'une escorte capable de soutenir et peut-être de faire prévaloir les volontés de la résidence générale. Mais cette clause

n'avait pas été mise à exécution, et l'escorte, réduite à un peloton d'une cinquantaine d'hommes, était plutôt un embarras qu'un soutien ; aussi, de 1885 à 1895, l'équivoque ou, pour mieux dire, la contradiction existant entre les dispositions du traité et l'application qui en avait été faite étant allée sans cesse en s'aggravant, les choses en vinrent à ce point qu'il fallut prendre le parti ou d'abandonner l'île ou d'occuper la capitale. C'est dans ces conditions que le problème fut posé par les dépêches de M. Larrouy, dès le mois de mai 1894, avant même que le cabinet Dupuy fût constitué ; c'est la question qui fut débattue devant le Parlement dans les termes qui ont été rappelés ci-dessus, et c'est cette question que le Parlement trancha dans le sens des propositions qui lui étaient soumises, en votant un crédit de soixante-cinq millions et l'envoi d'un corps expéditionnaire à Tananarive.

Bientôt, sur la proposition du général Mercier, ministre de la guerre, le général Duchesne était désigné pour commander le corps expéditionnaire. Qu'il me soit permis de le dire ici, en passant : on ne pouvait faire un meilleur choix. Si des erreurs — erreurs peut-être inévitables — ont été commises dans les préparatifs de la campagne, on peut dire qu'elles ont été corrigées, dans la mesure du possible, par la sagesse, le sang-froid, le calme imperturbable et l'indomptable ténacité du général Duchesne. Quand l'histoire se sera dépouillée des passions contemporaines, elle admirera le succès d'une campagne menée, en quelques mois, à des milliers de lieues de la mère patrie, à cinq cents kilomètres de la base d'opérations, à travers un pays barbare, sans routes et sans ressources, dans un climat redoutable, en face d'un ennemi dont l'insaisissable présence était un découragement de plus pour des soldats qui voulaient se battre, et une préoccupation sans trêve pour un général forcé de régler sa marche sur la lenteur de ses approvisionnements. L'histoire dira que cette expédition n'a pas eu peut-être de précédent depuis celles de César à travers les Gaules, et elle s'étonnera du modeste et sage mérite de l'homme qui a su l'achever à l'heure dite, et en gardant la mesure exacte de vigueur et de modération, d'élan et de discipline qui avait été prescrite à lui et à ses troupes.

A son départ, le général Duchesne reçut des instructions rédigées par le ministre de la Guerre. Il en reçut aussi qui émanaient du ministère des Affaires étrangères. On lui avait adjoint, d'ailleurs, comme agent civil, M. Ranchot, homme de sang-froid et de valeur, ayant déjà la longue expérience des choses de Madagascar, et qui devait l'aider dans la partie politique de sa tâche, mais sous la réserve que, cet agent étant entièrement subordonné, toute correspondance émanant de lui devait être soumise au visa du général.

Les instructions du général Duchesne et celles qui furent données à M. Ranchot envisageaient naturellement l'issue diplomatique qu'il y aurait lieu de donner à la campagne. On prévoyait que les communications ne seraient pas faciles avec un corps expéditionnaire lancé dans un pays nouveau, à cinq cents kilomètres de la côte. On pensait aussi que les négociations ne traîneraient pas en longueur, et qu'il y aurait lieu d'imposer rapidement un traité *ne varietur* à un gouvernement abattu. Les instructions contenaient donc un projet de traité qui fut remis au général Duchesne, au moment de son départ.

Ce projet ne fut pas rédigé à la légère. Il fut l'œuvre d'une commission qui réunissait, sous la présidence du ministre des Affaires étrangères, des fonctionnaires d'une compétence reconnue, — la plupart d'entre eux ayant séjourné dans l'île. Les délibérations de cette commission furent laborieuses. Les articles du traité, après avoir été mûrement étudiés, furent inscrits dans deux conventions qui, à leur tour, subirent un dernier examen et un dernier remaniement dans le Conseil des ministres. Ce sont ces deux projets qui, signés par la reine des Hovas, le 1er octobre, forment ce traité de Tananarive, qui attend encore la ratification du gouvernement de la République.

Le premier objet du traité — à savoir de mettre fin à la guerre — étant rempli, il reste à se demander si l'acte renferme, d'autre part, toutes les clauses nécessaires pour assurer, dans des conditions avantageuses et pratiques, l'exercice de la domination française dans l'île de Madagascar. C'est ici que les avis diffèrent.

II

Il suffit de lire les articles du traité pour s'apercevoir que, dans la pensée de ceux qui le rédigeaient, cet acte devait être la charte ou, si l'on veut, la constitution de notre nouvelle possession. Il apparaît également que le régime qu'on a voulu créer est celui du *protectorat*.

Qu'est-ce qu'un protectorat? Bien des polémiques ont été échangées, à ce sujet, depuis trois mois. Dans cette Revue même, des définitions juridiques ont été données par des théoriciens très versés dans le droit international. Mais si les personnes instruites, si les publicistes qui ont soutenu, avec des arguments également solides, des thèses contraires sur la question, avaient touché, si peu que ce fût, à la réalité, ils eussent renoncé à leur entreprise; le protectorat, en effet, ne se définit pas. C'est un état de fait, et voilà tout.

Il ne se définit pas, parce que le protectorat n'est rien autre chose, à vrai dire, qu'une restriction, une limitation, une modération que, dans son intérêt, la puissance victorieuse s'impose à elle-même au moment de sa victoire, dans la mesure où il lui convient, alors qu'elle pourrait, en vertu du droit de la guerre, aller jusqu'au bout de sa conquête. N'en déplaise à nos jurisconsultes de cabinet, le protectorat ne se définit pas, parce qu'il n'y a pas de tribunal pour juger les conflits qui pourraient s'élever entre la nation protectrice et la nation protégée sur la portée des termes de l'arrangement; et que, d'autre part, la force de la puissance protégée étant brisée et anéantie par une occupation permanente et un désarmement complet, tout recours à la guerre, sanction suprême des différends internationaux, est, par là même, rendu impossible.

On a dit que le protectorat, tel qu'il est établi par le traité de Tananarive, ne diffère pas sensiblement de celui qui existait sous le régime du traité de 1885. Je ne discute même pas la question au point de vue des textes : il suffit de les comparer; mais, les formules seraient-elles les mêmes, que la

situation n'en serait pas moins changée du tout au tout, puisque le traité de 1885 était une transaction débattue, tandis que celui de 1895 est une capitulation souscrite; puisque le traité de 1885 ne laissait à la France aucun moyen permanent de faire sentir sa volonté au gouvernement malgache, tandis que le traité de 1895 consacre le maintien d'une armée victorieuse dans le pays vaincu. La vérité est, qu'en 1885, *il n'y avait pas de protectorat* parce qu'il n'y avait pas de domination, et qu'en 1895, le protectorat naît en même temps que la domination s'impose; et elle s'impose sous la forme du protectorat, parce que c'est cette forme qui a été choisie d'avance par le Gouvernement et le Parlement français, comme la plus avantageuse aux intérêts du pays.

Les rédacteurs du traité voulaient donc — et voulaient résolument — fonder sur les bases du protectorat l'organisation future de Madagascar. Les raisons qui les ont conduits à adopter ce système ont été souvent répétées. Elles sont devenues presque banales. Il faut pourtant les indiquer encore.

Si l'expédition militaire s'est faite de la côte à la capitale et s'est proposé un objectif unique vers lequel se sont dirigés tous nos efforts, c'est, apparemment, que cet objectif avait une importance décisive. Tananarive, en effet, est non seulement le centre géographique et le point culminant, c'est, en même temps, la capitale du seul gouvernement existant en réalité dans l'île. Que l'on compare, par exemple, la campagne de Madagascar à celles qui se sont succédé au Soudan; devant nos troupes, des chefs nomades fuient sans cesse; toujours battus, ils échappent toujours. Aucun point où les saisir, où achever la guerre, d'où faire rayonner la paix sur un pays inorganique, que nos armées traversent comme un navire court sur l'Océan. A Madagascar, au contraire, tout le monde savait, au départ, qu'à moins que l'expédition elle-même ne portât un coup mortel au gouvernement existant et que l'île ne vînt par là, pour notre plus grand malheur, à tomber dans l'anarchie et dans le chaos, l'occupation de Tananarive serait la fin de la campagne, et que l'ordre de pacification générale parti de là serait entendu et obéi partout.

Eh bien! ce qui est vrai de la guerre est vrai de la paix. Un gouvernement existe à Madagascar. Il fonctionne; il

assure, dans des conditions rudimentaires peut-être, mais il assure, en somme, l'ordre et la paix publique. Qui ne voit que se substituer à ce gouvernement, c'est provoquer indirectement le malheur que l'on appréhendait, à savoir mettre le désordre et l'anarchie la plus coûteuse à la place d'un régime qui a, du moins, le mérite de s'être adapté lui-même, rien qu'en vivant, aux nécessités de l'existence dans la contrée où il s'est développé ?

Or, ce gouvernement a son principal établissement dans une capitale d'où son autorité s'étend jusqu'aux extrémités de l'île, — puisque ses gouverneurs sont établis non seulement dans l'Emyrne et dans les Betsiléos, mais dans tous les ports de la côte Est de Vohémar à Fort-Dauphin et sur la côte Ouest : Amotsangana, Majunga et Tulléar ; dans ce centre, dans cette capitale, vous le tenez à votre discrétion ; il est placé sous le feu de vos canons. Vous pouvez vous servir de lui pour agir, au loin, sur les populations avec lesquelles vous n'avez aucun moyen de communication, aucun rapport direct. Ce sont vos ordres que vont porter, rapides comme le vent, ces « courriers de la reine » qui sont obéis sur un simple mot. On vous obéira ainsi, avec cette admirable docilité qui, jusqu'au bout de la campagne, ne vous a pas permis d'escompter une seule défection. Toute l'autorité publique est ramassée dans quelques mains : ces mains, vous les tenez ; elle dépend de quelques têtes : ces têtes, vous les désignez à votre gré. Et vous feriez l'insigne folie de briser une telle organisation, pour mettre à la place je ne sais quel autre système qu'il faudra créer de toutes pièces, et qui, avant même de fonctionner, aura tout jeté dans une inextricable confusion !

Deux exemples étaient là, d'ailleurs, frappants, concluants : l'Algérie et la Tunisie. Après soixante ans d'efforts et de luttes, nous n'avons pas encore trouvé la formule de notre domination en Algérie. Après quinze ans, au contraire, la Tunisie est prospère et calme. Pas une révolte, pas une cartouche tirée, pas une goutte de sang versée depuis la conquête, pas un soldat déplacé, depuis lors, dans un intérêt de sécurité publique : voilà le résultat des deux systèmes, celui de l'administration directe et celui du protectorat.

Mais, du moment où l'on était amené à préférer le système du protectorat, il fallait, par une suite nécessaire, en accepter les modalités. C'est une conséquence devant laquelle les rédacteurs du traité, conscients de leur décision, ne reculèrent pas. Puisque le protectorat est une limitation, la charte du protectorat doit consacrer cette volonté du vainqueur de modérer sa victoire, pour ne pas s'exposer à la voir fuir indéfiniment devant lui.

La première marque qu'il donne de sa résolution, c'est de conserver le gouvernement existant dans le pays vaincu. Cet organe devant lui servir désormais, il le ménage, le restaure, s'efforce de lui laisser quelque chose de l'autorité et même du prestige qui assure, chez les sujets, l'obéissance volontaire. Le gouvernement protecteur ne pense pas qu'il ajoute à son pouvoir en diminuant inconsidérément celui du gouvernement protégé ; car il sait que les deux forces se confondent et s'additionnent pour assurer dorénavant le fonctionnement normal du système.

Le gouvernement protecteur prend, en même temps, à l'égard de lui-même, l'engagement de respecter les mœurs, les coutumes, la religion, la hiérarchie sociale qu'il trouve établies; il écarte tout esprit de vengeance, de violence, d'iniquité, d'exploitation fiscale, de servitude générale ou particulière ; il manifeste la volonté de faire peser si équitablement sur les populations protégées le fardeau de la conquête, qu'elles finiront par considérer elles-mêmes ce régime comme une amélioration de leur sort. C'est ainsi que, peu à peu, des intérêts se grouperont autour de la domination nouvelle, se rangeront sous sa loi, emprunteront d'elle les garanties dont ils ont besoin pour se développer. C'est ainsi qu'on verra rapidement diminuer par la paix consentie, acceptée, appréciée, les charges militaires ou autres que la nouvelle possession impose à la mère patrie; et, en moins de quinze ans, comme en Tunisie, quelques fonctionnaires rétribués par le budget local suffiront pour diriger vers une prospérité croissante un pays que des siècles de mauvais gouvernement avaient abattu et ruiné.

Mais, objecte-t-on, quelle est, sous ce régime idéal que vous vous forgez, la part réservée à la mère patrie? Elle a fait

de grands sacrifices : quelle est sa récompense? — Je reconnais que cette récompense ne se compte pas, d'une année à l'autre, en écus sonnants. Quoi qu'on en ait dit, une colonie n'est pas une ferme livrée à l'exploitation de la métropole, et qui n'a de valeur qu'autant qu'elle rapporte, à la fin de chaque année, un loyer régulier. L'expansion d'une grande puissance dans le monde a un tout autre caractère. Transportant et perpétuant dans des pays nouveaux son nom, sa langue, son influence, sa pensée, une nation civilisée fait déjà beaucoup, si elle prolonge ainsi, dans l'espace et dans le temps, sa propre existence. Demande-t-on à une mère ce que lui rapportent ses enfants?

Mais le problème peut descendre de ces régions élevées et rencontrer bien d'autres solutions satisfaisantes. Les services qu'une nouvelle population, rattachée peu à peu à la mère patrie, peut lui rendre sont aussi abondants que variés. L'habitant des colonies n'est pas seulement un acheteur dont la force de consommation va sans cesse en s'accroissant; c'est un associé, un auxiliaire, un serviteur souvent précieux pour les œuvres de l'avenir. De combien ne serait pas diminuée la puissance de l'Angleterre si son armée de cipayes venait à disparaître? La France n'a-t-elle pas vu les indigènes algériens venir à son aide à des heures où son existence était en jeu? Avons-nous, même à ce point de vue, tiré tout le parti possible des vaillantes populations africaines placées sous notre autorité? En tout cas, dans cette expédition de Madagascar, la moitié du corps expéditionnaire n'était-elle pas composée de contingents coloniaux qu'on aurait pu peut-être augmenter encore, et qui se sont montrés dignes de leurs compagnons d'armes par l'énergie, l'endurance, et la solide docilité?

Non, l'avenir de la colonie moderne n'est pas dans l'unique préoccupation mercantile où la mesquinerie de certaines polémiques voudrait la borner. Le problème est ailleurs; il est dans le mode d'adaptation de races encore barbares à la civilisation supérieure qui vient vers elles. Par quels procédés cette œuvre de progrès s'accomplira-t-elle? Là est toute la question.

La France a fait, après d'autres puissances, l'expérience d'un

système qui ménage les populations vaincues au lieu de les accabler, qui les relève et les développe au lieu de les abrutir et de les détruire. Ce système s'applique, avec une souplesse extrême, aux peuples les plus divers. Ne se limitant ni dans une formule rigide, ni dans une règle étroite, il se modifie selon les temps, les lieux et les circonstances, et se développe par le fait, beaucoup plus qu'il ne se proclame dans des actes. Il est essentiellement muable et modifiable, et toujours dans un perpétuel devenir.

C'est ce régime, le régime du protectorat, qui paraissait le meilleur aux rédacteurs du traité de Tananarive, et c'est pourquoi ils l'inscrivaient dans ce projet remis au général Duchesne, en laissant aux clauses de cet acte toute la souplesse nécessaire pour que l'organisation future pût fonctionner et se développer dans les conditions qui, d'après l'expérience faite, paraitraient les plus favorables.

III

Examinons maintenant les objections.

« On a traité avec le gouvernement hova! » — Assurément. Mais avec qui vouliez-vous qu'on traitât? — Quand le général Duchesne, partant d'Andriba, décidait cette belle marche de la colonne volante qui l'a conduit en quinze jours à Tananarive, il n'avait qu'une appréhension, — ses lettres en font foi, — c'était de ne pas trouver dans la capitale un pouvoir régulier capable de signer la paix. Si le gouvernement indigène eût disparu ou se fût effondré, c'est alors que les difficultés les plus grandes se fussent accumulées devant l'armée victorieuse, puisqu'elle se fût trouvée sans vivres, sans communications, à la veille de la saison des pluies, dans un pays perdu, livré à l'anarchie et à la destruction. Or, un gouvernement régulier a souscrit, en quelques heures, le traité qui lui était présenté, et l'on se plaint! On se réjouissait, hier, de la paix conclue si rapidement, et on laisserait protester la signature du capitaine qui l'a imposée!

« Mais on a traité avec la *reine de Madagascar*. Pourquoi lui

reconnaître ainsi une autorité s'étendant sur l'île tout entière, alors qu'il est avéré que certains territoires ne sont pas placés sous son autorité? » — Singulier raisonnement, ici encore. Quoi! l'unification de l'île est assez achevée pour que vous puissiez, par une seule phrase, vous assurer, sans conteste, la possession légitime de tout le pays. Cette unification, elle a été proclamée par vous-même dans tous les traités antérieurs. Elle a été reconnue, dans des actes authentiques, par les puissances étrangères. Vous n'aurez plus à traiter désormais avec tel ou tel principicule de la brousse ou de la forêt. Tout vous appartient, d'un consentement unanime; et vous prendriez à tâche de relever ces barrières, ou plutôt vous vous imposeriez la mission de tracer ces frontières qui n'ont jamais existé, tout cela pour refuser à une reine, qui vous est subordonnée, un titre qui, maintenant, ne sert plus qu'à vous-même! Ce gouvernement est le maître incontestable de tout le plateau central et de la périphérie de l'île. Vous êtes le maître de ce gouvernement, et c'est ce moment que vous allez choisir pour lui contester des droits que vous lui avez toujours reconnus et que reconnaissent avec vous, à votre profit, toutes les puissances étrangères! Depuis que l'Angleterre s'est acquis les droits de la Birmanie, elle ne songe nullement à les restreindre, mais à les développer sans cesse : si on l'en croyait ils engloberaient l'Asie entière. Et vous n'oseriez pas étendre jusqu'aux rivages de Madagascar l'autorité de votre protégé, quand cette autorité c'est vous qui en êtes les détenteurs!

Que l'on examine, un à un, les articles du traité, qu'on les compare à ceux des conventions analogues sur lesquelles s'appuie notre autorité, à Tunis, au Tonkin, en Annam, au Cambodge, qu'on se réfère aux conventions que l'Angleterre a passées à Zanzibar, aux Indes, et ailleurs, on verra qu'en vertu du traité de Tananarive, la France peut faire, à Madagascar, tout ce qui doit contribuer à affermir sa domination, à sauvegarder ou à développer ses intérêts et ceux de ses nationaux.

L'article premier nous assure, en effet, « le protectorat avec ses conséquences ». Cette expression, déjà acceptée par les puissances étrangères, ne nous permet-elle pas d'aller jusqu'au bout de notre volonté? Qui donc appréciera quelles sont les

« conséquences » du protectorat, sauf nous-mêmes ? S'il nous plaît, selon une expression qui a cours en ce moment, d'exercer un protectorat *très étroit*, cette forme n'est-elle pas prévue parmi les « conséquences » ? D'ailleurs, l'article 4 stipule que « la France maintiendra dans l'île les forces nécessaires à l'exercice de son protectorat ». N'est-ce pas là la véritable sanction de notre conquête, et l'exécution de l'engagement pris devant les Chambres ?

Dans l'article 5, il est dit que le résident général, établi par l'article 2, contrôlera l'administration intérieure de l'île. Remarquez, en passant, que les traités de 1885 laissaient à la reine cette administration intérieure et nous interdisaient toute ingérence. La reine de Madagascar s'engage, en outre, « à procéder aux réformes que le gouvernement français jugera utiles à l'exercice de son protectorat, ainsi qu'au développement économique de l'île et au progrès de la civilisation ». Ce sont bien là encore ces formules générales et amples, qui échappent à toute discussion parce qu'elles embrassent tout. Agissez pour le bien de l'île comme vous le jugerez convenable : vous avez d'avance l'assentiment de la reine.

L'article 6 est tout entier consacré aux questions économiques. Il n'a qu'un but : délier la métropole et le gouvernement du protectorat des engagements pouvant alourdir ou entraver l'administration de Madagascar et l'organisation financière du pays : « L'ensemble des dépenses des services publics et le service de la dette seront assurés par les revenus de l'île. » — Ceci pour nous prémunir contre les demandes de subventions onéreuses au budget de la France et contre la plaie du fonctionnarisme. — « Le gouvernement de la reine de Madagascar s'interdit de contracter aucun emprunt sans l'autorisation du gouvernement de la République française. » — « Le gouvernement de la République française n'assume aucune responsabilité à raison des engagements, dettes ou concessions que le gouvernement de Sa Majesté la reine de Madagascar a pu souscrire avant la signature du traité. » Toutes ces expressions portent dans le même sens : quelle que soit la source des revenus qui doive alimenter le futur budget de la colonie, concessions, propriétés, droits de toutes sortes et de toutes natures, on fait table rase du passé. On ne reconnaît qu'une

seule obligation, celle qui a été prise sous forme d'emprunt autorisé par le gouvernement français, à la suite du traité de 1885. En dehors de cet emprunt, que l'on promet de convertir, le nouveau régime trouvera place nette et il établira son budget, calculera ses ressources, réglera son bilan général et son bilan annuel, tout comme il l'entendra.

Il n'est pas jusqu'au dernier article du traité, celui qui se rapporte à la délimitation de notre établissement de Diégo-Suarez, qui ne se rattache par un lien indissoluble à l'ensemble du système adopté. Diégo-Suarez étant un point stratégique important, la France devait administrer directement le territoire militaire où seront cantonnées ses troupes, où s'élèveront ses établissements maritimes, où s'abriteront ses flottes. Il fallait donc que le gouvernement français s'expliquât nettement à ce sujet et fixât lui-même l'étendue du territoire qu'il lui convenait d'occuper. C'est ce qu'il déclare dans le traité et c'est là un nouveau trait de notre autorité indiscutable. Pourquoi l'interpréter autrement ?

La convention principale était, comme nous l'avons dit, complétée par une convention annexe dont, peut-être, il n'a pas été tenu assez compte dans la discussion. Les deux articles de cette convention visaient le développement probable de la colonisation ; le premier stipule, en faveur des colons français, la faculté d'acquérir dans l'île des propriétés immobilières, et le second met fin à un vieux conflit diplomatique en soumettant les étrangers à la juridiction des tribunaux français.

Ainsi, au point de vue de l'administration intérieure, tous les principes et toutes les « conséquences » du protectorat sont fixés ou prévus dans le traité, soit en termes précis, soit, s'il y a lieu, par des formules générales laissant tout le champ nécessaire au développement de nos intérêts et au progrès de la civilisation.

Cependant, dans l'examen rapide que je viens de faire de ces articles, j'ai laissé volontairement de côté tout ce qui touche aux rapports de Madagascar avec les puissances étrangères. C'est sur ce point, en effet, qu'a porté le principal effort de la critique. Passe pour le protectorat au dedans, a-t-on laissé entendre ; nous sommes prêts à reconnaître que ce mode d'administration présente des avantages. Mais encore faut-il qu'à l'égard de nos rivaux, nous soyons les

maîtres incontestés de l'île. Nous devons être libres d'y trafiquer tout à notre aise, sans avoir à tenir compte des engagements pris dans le passé par la reine des Hovas. Il faut que les produits français jouissent, à l'entrée, de ces avantages qui ne sont que la récompense équitable des sacrifices que nous avons faits pour nous en assurer la possession. Il est donc indispensable que la reine de Madagascar abdique entre nos mains sa souveraineté pour tout ce qui concerne ses rapports avec les autres puissances. — Voilà l'objection dans toute sa force. J'y réponds d'un seul mot : cette abdication, la reine l'a faite expressément. Voici le paragraphe premier de l'article 3 du traité : « Le gouvernement de la République française représentera Madagascar dans toutes ses relations extérieures. » Que voulez-vous de plus? Vous n'êtes pas seulement les mandataires de la reine au dehors ; vous êtes ses représentants; vous êtes elle-même.

La reine ne peut plus avoir aucun rapport officiel avec une puissance quelconque; elle a, d'avance, brisé son sceau, rayé sa signature. C'est à tel point que, si, comme on le dit, le nouveau résident général a pour mission de *négocier* un nouveau traité avec la reine, il ne trouvera, en droit, à qui parler. Pour négocier à Madagascar à l'heure présente, il faudrait, si le traité était appliqué, s'adresser au résident général et non plus au gouvernement indigène. M. Laroche n'aurait donc qu'à se parler à lui-même, à traiter avec lui-même, faisant à la fois les questions et les réponses. Je n'y verrais, pour ma part, aucun inconvénient.

Ai-je besoin d'ajouter que la position si forte qui nous est attribuée par le traité de Tananarive en ce qui touche aux relations extérieures de Madagascar s'étend naturellement aux matières économiques? On a affecté, dans la discussion, de confondre notre situation à Madagascar avec celle que le traité du Bardo nous avait faite à Tunis.

C'est là une équivoque qui ne peut résister à un examen, même superficiel, de la question. A Tunis, en effet, pour des raisons politiques sur lesquelles il n'y a pas lieu d'insister ici, on a cru devoir prendre *expressément* l'engagement de respecter les traités antérieurement conclus par le bey, et l'on s'est mis dans cette situation que la nation protectrice, traitée en

quelque sorte comme un pays étranger, n'a pas cru pouvoir réclamer sur le sol du pays protégé les avantages économiques spéciaux auxquels elle devrait pouvoir légitimement prétendre. Cette situation tend d'ailleurs tous les jours à se modifier et nous considérons que l'engagement contracté il y a quinze ans ne peut être éternel, et qu'à bref délai il devra prendre fin.

Mais de ce que cette situation a été stipulée en termes exprès pour la régence de Tunis dans le traité du Bardo, faut-il conclure qu'il en doit être de même à Madagascar, alors que le traité de Tananarive ne contient aucune clause semblable, et qu'au contraire, il nous délie de toutes responsabilités en ce qui concerne les engagements antérieurs pris par la reine? Il n'y a qu'un mot à dire pour répondre à cette objection : c'est qu'elle n'est fondée ni en droit, ni en fait. Aussitôt que le traité aura été ratifié, c'est-à-dire aussitôt que le gouvernement de la République aura assumé la mission qui lui est confiée par les articles 3 et 5, de représenter Madagascar et de prendre les mesures nécessaires au développement économique de l'île, le résident général n'a qu'à édicter tel règlement qu'il jugera convenable en ce qui concerne l'importation des produits français; personne ne peut soulever à ce sujet la moindre réclamation légitime.

Ainsi on voit, peu à peu, tomber ou se dissiper la plupart des objections qui ont été produites contre le traité de Tananarive. Il garde cependant des adversaires irréductibles : ce sont les annexionnistes déclarés.

A ceux-ci, il est impossible d'ouvrir les yeux. Ils ont pris nettement position. Ce qu'ils veulent, c'est l'administration directe; c'est le fonctionnarisme pullulant dans l'île; c'est une refonte complète du pays et, pour dire le mot, un nettoyage à fond de notre nouvelle possession. Ils ne s'en cachent pas, d'ailleurs : ennemis personnels des Hovas, ils ne seront satisfaits que quand le dernier d'entre eux aura disparu, et que l'île aura été livrée tout entière aux bons Sakalaves, nos si fidèles et si utiles alliés. Je ne mets pas en doute le patriotisme ardent de ceux qui se sont attachés à cette politique; mais je ne crois pas, non plus, qu'il y ait lieu de discuter avec eux sur le plus ou moins de mérite du traité de Tananarive. Évidemment les deux systèmes s'excluent.

Mais il faut tenir grand compte cependant de leur opposition : car c'est elle qui a soulevé, très habilement, un ordre d'objection, plutôt sentimental, mais qui n'en a pas moins, — ou plutôt qui n'en a que davantage — porté sur l'opinion.

On a dit : les sacrifices que le pays s'est imposés sont si lourds qu'un pareil traité ne lui suffit pas. Votre projet était peut-être bon, au point de départ; il n'était plus suffisant à l'arrivée. Vous n'avez pas frappé assez fort. Il fallait abattre l'orgueil des Hovas. Il fallait leur faire sentir davantage le poids de notre vengeance et la force de notre bras... — Il est certain que la campagne a été longue et douloureuse, que des heures d'incertitude ont tenu en suspens l'anxiété publique, et qu'une juste irritation s'est produite, à un moment donné, contre une résistance qui prolongeait si longtemps notre attente et nos sacrifices. On sait, d'ailleurs, que le cabinet Ribot, ayant constaté l'état de l'opinion et appréciant le sentiment si naturel auquel celle-ci obéissait, a eu la pensée de lui donner satisfaction. Il voulut faire apparaître aux yeux de ceux-là mêmes qui sont peu familiers avec le style des instruments diplomatiques, que c'était bien notre volonté et notre volonté seule qui désormais règne dans l'île, et que nous ne consentions à laisser subsister la cour d'Emyrne que comme un rouage d'une organisation dont nous étions les maîtres absolus.

C'est pourquoi, le 18 septembre, au moment où le général Duchesne quittait Andriba, un télégramme à lui adressé, lui recommanda de modifier dans le sens suivant le texte du projet qui lui avait été remis : l'acte ne devait plus être signé que par la reine ; pour faire sentir aux Hovas que c'était bien une capitulation qu'on leur imposait, le projet devait prendre le caractère d'un acte unilatéral ne portant d'engagement que d'une seule part, de la part de la reine ; en un mot, la forme du document était changée du tout au tout. Mais, bien entendu, le fond restait le même; le gouvernement se gardait bien de se lancer dans l'aventure d'une annexion. Ce qu'il exigeait des Hovas, seulement sur un ton plus impératif, c'était toujours « le protectorat avec toutes ses conséquences ».

Par suite de la difficulté des communications, le télégramme

dont il s'agit mit près de trois semaines à rejoindre le général Duchesne. Il n'arriva à Tananarive que six jours après la signature du traité et de la convention annexe que le commandant en chef avait emportés avec lui. Que devait faire le général?

On était encore, si je puis dire, dans le feu de la bataille. N'ayant signé le traité que sous réserve de ratification, il pouvait, s'appuyant sur les nouvelles instructions qu'il venait de recevoir, exiger les modifications qui lui étaient demandées. Il sentait bien qu'en agissant ainsi, il se conformerait au désir du Gouvernement et aux exigences d'une certaine partie de l'opinion. Cependant, cet homme sage et réfléchi, responsable de la victoire qu'il venait de remporter et de la paix qu'il venait de conclure, ne crut pas devoir modifier, même dans sa forme, l'acte qui avait mis fin à une si rude campagne. Il fit savoir au gouvernement que, le télégramme étant arrivé trop tard, il ne jugeait pas qu'il y eût lieu de revenir sur le fait accompli. Par son ordre, M. Ranchot expliquait, dans un télégramme plus développé, les raisons qui déterminaient le commandant en chef.

Ces documents figureront certainement, ainsi que toute la correspondance relative à l'incident, dans le prochain Livre jaune. De leur lecture, il se dégagera une conviction qui s'était répandue rapidement dans tout le corps expéditionnaire, et qu'exprime, en termes précis, une lettre privée émanant d'un de nos officiers les plus éclairés : « Le contact pris avec les Hovas a prouvé, à tous ceux du moins qui n'avaient pas de parti pris, qu'il faut s'entendre avec eux et en faire nos clients. Je ne crois pas, ajoute la lettre, qu'il y ait, dans tout le corps expéditionnaire, un seul partisan de l'annexion de Madagascar. Tous croient à l'avenir du protectorat. »

On pouvait penser autrement à Paris, sous le coup d'une émotion légitime, surexcitée par une vive polémique de presse. Mais, là-bas, ces hommes qui, après avoir fait vaillamment leur devoir, jugeaient froidement les choses, étaient d'avis qu'il ne fallait pas mettre en péril les résultats obtenus, par des exigences de forme qui n'ajoutaient rien au succès définitivement acquis et consacré.

IV

Depuis lors, trois mois se sont écoulés, et il semble que les événements ont pris à tâche de justifier cette manière de voir. Le traité de Tananarive n'est pas ratifié ; mais, en fait, il est appliqué à Madagascar. Non seulement l'ordre est rétabli, mais notre domination est reconnue sans conteste. Elle s'installe solidement. Le génie construit des forts et des casernes, aménage des routes, et emploie à ces travaux la main-d'œuvre locale. Le premier ministre a été remplacé, et ses successeurs, choisis par nous, ne font rien que par nos ordres. En un mot, le gouvernement du protectorat fonctionne, dès maintenant, dans les conditions prévues au traité.

L'acte qui a déjà donné ces premiers résultats sera-t-il modifié? Il peut l'être, assurément, par la simple expression de la volonté du gouvernement de la République. Car nous parlons en maîtres, et la reine n'a qu'à s'incliner. Qu'on prenne garde, seulement, de ne pas s'attarder dans la recherche stérile de formules nouvelles.

La question, en effet, n'est plus là maintenant. Elle est dans l'application immédiate et pratique d'un système politique et administratif destiné à tirer le meilleur parti possible de notre nouvelle conquête. Et ce système doit répondre aux deux conditions suivantes : diminuer les charges de la métropole et les réduire aux dépenses militaires ; ouvrir le pays à la colonisation et rapprocher, sans les heurter, l'élément métropolitain et l'élément indigène, appelés à vivre, désormais, côte à côte.

Le problème ainsi posé paraissait avoir trouvé sa solution dans le régime du protectorat. Quelle que soit la forme que l'on choisisse, les faits resteront les mêmes. Cette île, plus vaste que la France, ne se transformera pas sur un coup de baguette ni par la vertu magique des mots. Il faudra des années, un siècle peut-être, pour qu'elle soit pénétrée, du centre aux extrémités, par l'influence bienfaisante de la civilisation. En attendant, il faut tenir compte de la population, des

mœurs, des institutions, en un mot de tout ce qui subsiste et qu'il ne peut être question de détruire.

La campagne de 1895 a eu principalement pour effet de sauvegarder nos droits et de nous assurer la haute direction du gouvernement; c'est au lent et méthodique travail de l'avenir qu'il appartient d'achever l'œuvre d'assimilation qui commence à peine. Or, il est conforme aux règles d'une sage politique de ne pas compromettre le succès par une ingérence trop prompte ou par des mesures précipitées. Une faute commise au début peut avoir des suites et des développements infinis. Que l'Algérie nous serve d'exemple. Agir avant d'avoir observé, c'est, trop souvent, mal agir. Dans la politique coloniale, comme dans d'autres domaines, la loi du *moindre effort* a son application.

Depuis quinze ans, notre empire colonial s'est sensiblement accru. Dans le dernier partage des continents retardataires qui est en train de s'accomplir, les territoires réservés à la France sont immenses. Mais il ne faut pas se laisser tromper par les protocoles signés, par les conventions accumulées, par la grandeur des « sphères d'influence », et par l'ampleur des lignes tracées sur les cartes. Tout est à faire, en réalité, pour mettre en valeur cet héritage soudain; en invoquant des droits, nous avons aussi accepté des charges.

Notre génération a dû remplir la mission qui lui incombait de réclamer pour la France les régions que des efforts séculaires plaçaient dans son orbite, et de les mettre ainsi à l'abri des convoitises étrangères. Mais elle n'a pu, pour le moment, que faire valoir ces titres et planter les jalons sur le domaine. Il appartient à l'avenir de le défricher et de le rendre de plus en plus productif.

Si l'on voulait, dès maintenant, transformer en *terre de France* ces immenses espaces, les arracher, tout d'un coup, au long sommeil de la barbarie, les mettre, en un mot, au régime de l'annexion et de l'administration directe, alors on verrait s'accroître, dans des proportions effrayantes, le fardeau qui pèse sur nos épaules. Une seule génération, accablée de devoirs déjà si multiples, ne pourrait y suffire; elle plierait sous le faix.

Ceux qui ont dû prendre la grave détermination de pro-

poser aux Chambres l'expédition de Madagascar, agissaient d'après les vues qui viennent d'être indiquées. Ils étaient résolus, d'avance, à limiter l'effort que l'on demandait au pays et à l'endurance héroïque de nos soldats. Et c'est pourquoi ils sollicitaient la disposition des crédits et des troupes nécessaires pour frapper, en une seule campagne, un coup décisif : selon une expression qui a servi au cours du débat, on voulait faire l'expédition *tout de suite* pour ne pas avoir à la faire *toujours*. Mais aussi, ils pensaient qu'une fois la campagne terminée, l'ère des grands sacrifices serait close, et que l'île de Madagascar, dirigée lentement dans la voie des améliorations nécessaires, s'organiserait dans la paix, et tirerait d'elle-même les ressources suffisantes pour subvenir à ses besoins. Et c'est pourquoi, complétant la vigueur de la conception militaire par la modération de la conception diplomatique, ils donnaient au régime qu'ils préparaient pour l'avenir un caractère de pondération et de conciliation, conforme non seulement aux traditions sociables et indulgentes de notre race, mais aussi aux intérêts de notre politique générale.

Ils voulaient régler l'affaire de Madagascar par la promptitude de la paix acceptée tout autant que par l'énergie de la domination imposée. Ils sentaient que d'autres devoirs attireraient bientôt, sur d'autres régions du globe, l'activité de notre politique extérieure. Ils désiraient donc en finir rapidement, et c'est dans cet esprit qu'ils avaient rédigé le projet de traité remis au général Duchesne.

Une critique passionnée a cru y démêler des indices de faiblesse et de pusillanimité : ceux qui l'ont conçu entendaient prouver qu'une grande nation, au moment où elle fait acte d'autorité, est capable de se dominer elle-même, et, après avoir pris conseil de son intérêt, de se soumettre aux règles de la prudence, de la mesure et de l'équité.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

G. HANOTAUX

Paris, le 26 décembre 1895.

UNE

IDYLLE TRAGIQUE

— MŒURS COSMOPOLITES —

III

AUTOUR D'UN SCRUPULE

Le sire de Corancez — comme madame de Carlsberg appelait dédaigneusement le Méridional — n'était pas homme à négliger un seul des petits détails jugés une fois utiles à la réalisation d'un projet bien étudié. Son père, le vigneron, disait de lui : « Marius?... Ne vous inquiétez pas de Marius : c'est un fin merle... » A la minute même où la baronne Ely commençait dans les allées solitaires du jardin Brion sa douloureuse confidence, l'adroit personnage, lui, retrouvait Hautefeuille à la gare, il le chambrait dans le train entre Chésy et Dickie Marsh, et il manœuvrait si habilement qu'un peu après Beaulieu, avant Nice, l'Américain avait déjà offert à Pierre de visiter, le lendemain matin, son yacht, la *Jenny*, en ce moment à l'ancre dans le port de Cannes. Or ce lendemain matin représentait pour Corancez les dernières heures qu'il dût lui-même passer à Cannes avant son départ, soi-disant pour Marseille et Barbentane, en réalité pour l'Italie. Cette visite à la *Jenny* — miss Florence Marsh l'avait promis — serait aussitôt

1. Voir la *Revue* du 15 décembre 1895.

suivie d'une invitation pour Hautefeuille à la croisière du 13.6. Pierre accepterait-il? Consentirait-il surtout à servir de témoin dans cette cérémonie clandestine où cet abbé vénitien au nom copieux, don Fortunato Lagumina, prononcerait les paroles d'union éternelle entre les millions de feu Francesco Bonaccorsi et l'héritier du blason douteux des Corancez? Le Provençal n'avait pour décider son ancien camarade que cette matinée dernière. Mais il ne doutait pas du succès, et, dès neuf heures et demie, aussi frais, aussi dispos que s'il ne fût pas rentré de Monte-Carlo la veille par le dernier train, il escaladait de son pied leste les rampes de la colline qui sépare Cannes du golfe Juan. Pierre Hautefeuille s'était installé pour l'hiver dans un des hôtels qui déploient leurs innombrables fenêtres en espaliers sur cette hauteur, décorée par les Cannois du nom de Californie.

C'était une de ces matinées de soleil et de brise, — un soleil frais, une brise tiède, — qui sont le charme des hivers sur cette côte. Les roses s'ouvraient par centaines le long des haies et sur le bord des terrasses. Les villas apparaissaient, blanches ou peintes, derrière leurs rideaux de palmiers et d'araucarias, d'aloès et de bambous, de mimosas et d'eucalyptus. Au bord de la colline, la presqu'île de la Croisette s'allongeait, s'étirait du côté des îles. Les masses sombres de ses pins, tachées de maisons claires, s'enlevaient entre le bleu tendre du ciel et le bleu presque noir de la mer ; et le sire de Corancez allait gaiement, un bouquet de violettes à la boutonnière du plus délicieux veston qu'un tailleur complaisant ait jamais coupé à crédit pour un joli garçon à la chasse d'une dot, ses pieds minces bien pris dans ses bottines jaunes, un chapeau de paille sur ses épais cheveux noirs, l'œil humide, la dent blanche sous le demi-sourire, la barbe lustrée, fleurant bon, portant beau. Il était heureux par les portions animales de son être, et d'un bonheur tout physique, tout sensuel. Il savourait cette lumière divine, cette brise marine qui roulait des aromes de fleurs, cette atmosphère caressante comme au printemps ; il jouissait de ce radieux paysage, de sa santé, de sa force, de sa jeunesse, tandis que le calculateur, en lui, monologuait sur le caractère de l'ami qu'il allait rejoindre et sur les chances du succès de sa négociation :

« Acceptera-t-il ? N'acceptera-t-il pas ?... Ce serait oui, sans aucun doute, s'il savait que madame de Carlsberg sera sur le bateau. Puis-je le lui dire? Mais non. Dit par moi, il en prendrait ombrage. Comme son bras a tremblé contre le mien, hier, quand je la lui ai nommée !... Bah ! Marsh ou sa nièce lui en parlera, ou ils ne seraient pas des Américains. C'est leur manière, à ces gens-là, et qui leur réussit, de dire tout haut à tout le monde tout ce qu'ils pensent et tout ce qu'ils veulent... S'il accepte? Est-ce prudent d'avoir ce témoin de plus ?... Mais oui : plus il y aura de personnes dans le secret, plus Navagero sera maté, quand arrivera le jour de la grande explication... Le secret? Avec trois femmes dans la confidence !... Madame de Carlsberg racontera tout à madame Brion. Et puis après?... Flossie Marsh racontera tout au jeune Verdier. Et puis après?... Hautefeuille? Hautefeuille est le plus sûr des quatre... Comme il y a des gens qui changent peu ! Voilà un garçon que j'avais à peine revu depuis le collège: il est aussi simple, aussi naïf qu'à l'époque où nous confessions nos peccadilles de collégiens au brave abbé Taconet... La vie ne lui a rien appris. Il ne se doute seulement pas que la baronne est amoureuse de lui autant qu'il est amoureux d'elle. Il faudra qu'elle lui fasse une déclaration la première. Si nous pouvions en causer, elle et moi !... Laissons agir la nature. Une femme qui a envie d'un jeune homme et qui ne se le paie pas, ça se voit peut-être dans les affreux brouillards du Nord, mais avec ce soleil et parmi ces fleurs? Jamais... Bon! me voici devant son hôtel. Ce serait cependant commode pour s'y donner des rendez-vous, cette caserne-là. Tant de monde y va et vient, qu'une femme peut entrer dix fois sans être remarquée... »

L'hôtel des Palmes — ce nom biblique, justifié par un jardin oriental, flamboyait sur la façade — érigeait au tournant du chemin sa masse toute grise et prétentieusement décorée de gigantesques sculptures. Des cariatides colossales y soutenaient des balcons, des colonnes cannelées y supportaient des terrasses. Pierre Hautefeuille occupait une modeste chambre dans ce caravansérail, que lui avait indiqué son docteur. Si ç'avait été un paradoxe, la veille, que sa

rêverie sentimentale sur le divan du casino de Monte-Carlo, c'en était un autre, et quotidien, que sa présence dans cette banale cellule de cette immense ruche cosmopolite. Il y vivait aussi retiré, aussi absorbé par sa chimère, aussi enveloppé de l'atmosphère de ses songes que s'il n'eût pas eu pour voisins, à côté de lui, sous ses pieds et sur sa tête, toute une grouillante colonie des agités et des agitées dont le Carnaval peuple la côte. Encore ce matin, l'indulgente moquerie de Corancez eût trouvé de quoi s'exercer à loisir, si les lourdes pierres de la bâtisse fussent magiquement devenues transparentes, et si l'entreprenant Méridional eût vu son camarade accoudé sur sa table à écrire et comme hypnotisé par la contemplation de la boîte d'or achetée la veille au soir. Et cette moquerie se fût changée en une véritable stupeur, s'il eût pu suivre l'écheveau de pensées dévidé dans cet esprit d'amoureux, en proie, depuis cet achat, aux fièvres imaginaires d'un de ces scrupules qui sont les grandes tragédies des passions timides et silencieuses.

Elle avait débuté, cette crise d'inquiétude, de délicatesse et de remords, dans le train qui ramenait de Monte-Carlo toute la bande racolée par Corancez. Un mot de Chésy l'avait provoquée :

— Est-il vrai, avait demandé ce dernier à Marius, que la baronne Ely ait perdu cent mille francs ce soir, et qu'elle ait vendu ses diamants à un des pontes pour continuer?

— Comme on écrit l'histoire! avait répondu Corancez. J'étais là avec Hautefeuille. Elle a perdu ce qu'elle avait gagné, voilà tout, et elle a vendu un pauvre bijou de cent louis : un porte-cigarettes en or...

— Celui dont elle se sert toujours? avait interrogé Navagero.

— Je ne lui souhaite pas que l'archiduc apprenne cette histoire. Quoique démocrate, il est sévère sur le chapitre de la tenue, le patron...

— Et qui voulez-vous qui lui répète cette histoire? avait répliqué Corancez.

— L'aide de camp, parbleu! avait insisté Chésy, cette canaille de Laubach. Il espionne tout ce qu'elle fait. Si le bijou manque, l'archiduc le saura...

— Bah! Elle rachètera l'objet demain matin. C'est plein de ces honnêtes spéculateurs, Monte-Carlo. Ce sont même les seuls qui gagnent au jeu...

A l'instant précis où Hautefeuille écoutait ce dialogue, dont chaque mot lui retentissait douloureusement dans le cœur, il avait surpris le regard de la marquise Bonaccorsi posé sur lui, — un de ces regards de curiosité saisissants pour un amoureux timide, car il y lit distinctement la connaissance de son secret. La causerie avait tourné aussitôt, mais les paroles échangées et l'expression des yeux de madame Bonaccorsi avaient suffi : le jeune homme venait d'être pris par un remords aussi aigu que si la poche intérieure de son veston du soir se fût déchirée et que tous ces gens eussent aperçu le précieux étui.

« La marquise m'aurait-elle vu l'acheter ?... — s'était-il demandé avec un frisson de tout son être, — et si elle m'a vu, que pense-t-elle ?... »

Puis, comme l'Italienne, abîmée dans une conversation avec Florence Marsh, paraissait de nouveau parfaitement indifférente à son existence :

« Non, j'ai rêvé, avait-il pensé ; il n'est pas possible qu'elle m'ait vu. J'ai tellement pris garde aux personnes qui étaient là !... Je me suis trompé. Elle me regardait comme elle regarde, de cette façon fixe qui, chez elle, ne signifie rien ; j'ai rêvé... Mais je n'ai pas rêvé en écoutant les autres. Cet étui à cigarettes, Ely va vouloir le racheter demain. Elle retrouvera le marchand. Cet homme lui dira qu'il l'a déjà vendu. Il me décrira. Si elle me reconnaît à ce signalement ?... »

A cette idée, un nouveau frisson courut en lui. Dans un éclair, une hallucination intérieure lui montra le petit salon de la villa Helmholtz, — l'archiduc avait baptisé ainsi sa maison, à cause du grand savant qui avait été son maître. — L'amoureux aperçut la baronne Ely assise au coin de la cheminée, dans une robe de dentelle noire à nœudsd e satin vert myrte, celle de ses toilettes qu'il préférait. Il vit cette pièce à l'heure du thé : les meubles, les fleurs dans les vases, les lampes sous leurs abat-jour nuancés, tout ce décor si aimé. Il se vit arrivant là et rencontrant un autre regard, —

celui dans lequel il lirait, non point par une folle hypothèse, cette fois, mais avec certitude, que madame de Carlsberg *savait son action*... La douleur que cette idée lui causa fut trop vive. Elle le ramena, du coup, à la réalité :

« Je rêve encore, se dit-il, mais il n'en reste pas moins que j'ai été bien imprudent ; pis que cela, bien indiscret. Je n'avais pas le droit d'acheter ce bijou. Non. Je n'en avais pas le droit. Je risquais d'être surpris, d'abord, et de la compromettre. Et puis, demain, après-demain, si une indiscrétion se produit, et si le prince fait une enquête ?... »

Dans un second éclair d'hallucination, il aperçut l'archiduc Henri-François et la baronne en face l'un de l'autre. Il vit les beaux, les chers yeux de la femme qu'il aimait, remplis de larmes. Elle souffrirait, une fois de plus, dans sa vie intime, et par sa faute, à lui, quand il aurait donné tout son sang avec délices pour que ces yeux si volontiers tristes s'éclairassent, pour que cette bouche amère sourît d'un sourire heureux ! Et voilà pourquoi la plus chimérique, mais aussi la plus douloureuse des anxiétés avait commencé de tourmenter le jeune homme, tandis que miss Marsh et Corancez échangeaient tout bas dans un coin ce commentaire :

— Je demanderai à mon oncle de l'inviter, c'est convenu, disait la jeune Américaine. Pauvre garçon ! J'ai vraiment un faible pour lui. Il a l'air si triste !... Ils lui auront fait de la peine en parlant de la baronne comme ils en ont parlé.

— Mais non, mais non, répondait Corancez : il est au désespoir, maintenant, d'avoir manqué, par sa faute, une occasion de causer avec son idole. Imaginez-vous qu'au moment où je l'abordais, elle... ni vu, ni connu... mon Hautefeuille s'était évanoui, évaporé, dissipé. Il a un remords d'avoir été trop timide. C'est un sentiment que j'espère bien ne connaître jamais.

Un remords !... L'astucieux Méridional ne croyait pas si bien dire. Il se trompait sur le motif, mais il avait nommé du terme le plus juste l'émotion qui avait en effet obsédé Hautefeuille pendant de longues heures de la nuit, et qui, ce matin, l'immobilisait devant le précieux étui. C'était comme si réellement le jeune homme n'eût pas acheté, mais volé ce bijou, tant il éprouvait de malaise à l'avoir là, sous ses yeux.

Qu'allait-il en faire, maintenant? Le garder?... C'avait été la veille son instinctif, son passionné désir, quand il se précipitait vers le marchand. Ce simple objet, si souvent manié par la baronne Ely, la lui rendait si vivante! Le garder?... Les phrases entendues la veille dans le train lui revenaient, et avec elles toutes les appréhensions qui l'avaient saisi aussitôt. Le renvoyer?... Quel plus sûr moyen pour que la jeune femme cherchât qui s'était permis tant d'audace... Et si elle trouvait?...

En proie au tumulte de ces pensées, Pierre prenait et reprenait la boîte d'or. Il épelait l'absurde inscription tracée en pierres précieuses par l'ingéniosité du joaillier sur le métal de l'étui : *M. E. moi. 100. C. C.* — *Aimez-moi sans cesser*, disaient ces lettres et ces chiffres. L'amoureux songeait que ce bijou, pour afficher ainsi ce tendre souhait, avait dû venir à madame de Carlsberg ou de l'archiduc ou d'une amie très chère. On a de ces naïvetés quand on aime comme il aimait, pour la première fois, et quand on ne traduit pas encore en images concrètes cette brutale et désolante vérité que toutes les femmes ont un passé. Quelle agonie aurait été la sienne si ce bibelot féminin avait pu raconter sa propre histoire et les disputes auxquelles cette devise sentimentale avait déjà donné lieu durant la liaison de la baronne Ely avec Olivier Du Prat! Que de fois ce dernier avait, lui aussi, cherché à savoir de qui sa maîtresse tenait cet objet, — un de ces bijoux dont la fastuosité inutile pue l'adultère! — Et jamais il n'avait pu arracher à la jeune femme le nom du mystérieux donateur, celui dont Ely avait dit la veille à madame Brion : « C'est quelqu'un qui n'est plus de ce monde. » En réalité cette boîte suspecte ne rappelait rien de très coupable, et la baronne l'avait reçue d'un jeune Russe, un des comtes Werekiew. Elle avait eu avec lui une première coquetterie, poussée assez loin, — l'inscription en témoignait, — mais interrompue, avant la faute, par le départ du jeune homme pour la guerre de Turquie. Il avait été tué sous Plewna... Oui! Comme Hautefeuille eût été misérable s'il eût soupçonné les paroles qui s'étaient prononcées autour de ce bijou, paroles de tendresse romanesque dites par Nicolas Werekiew, paroles du plus outrageant soupçon dites par son plus cher ami, par cet Olivier dont il avait le portrait — quelle ironie! — sur la table où il s'accoudait à cette minute. Ah!

cœur trop jeune, cœur resté trop intact, trop pur, trop confiant, comme il devait saigner un jour de ce qu'il ne soupçonnait pas durant cette matinée où toute sa délicatesse lui servait seulement à s'accuser lui-même, jusqu'à la seconde où un coup frappé à sa porte le fit sursauter. Dans son absorption, il avait oublié et l'heure et son rendez-vous et le camarade qu'il attendait. Il cacha le porte-cigarettes dans le tiroir de la table avec une palpitation de criminel surpris en flagrant délit. Sa voix trembla pour prononcer un : « Entrez », à la suite duquel l'élégante et joviale silhouette de Corancez se dessina dans l'entre-bâillement de la porte; et, avec ce rien d'accent, que ni Paris ni les salons princiers de Cannes n'avaient pu corriger tout à fait, le Méridional commençait :

— Quel pays, tout de même, que mon pays! Quelle matinée! Quel air!... Quel soleil!... Ils ont des fourrures là-bas, eux, les gens du nord, et nous, tu vois!...

Il montra son veston, qu'il portait sans pardessus. Puis, aussitôt, l'œil pris par les objets, et pensant tout haut :

— Je n'étais jamais monté jusqu'à ton phare. Quelle vue! Comme la ligne de l'Esterel s'allonge en un beau grand cap, et quelle mer! Un satin mouvant!... Tu serais divinement ici, avec un peu plus de place. Tu n'es pas gêné de n'avoir qu'une chambre?...

— Pas le moins du monde, fit Hautefeuille : j'ai si peu de choses avec moi, à peine quelques livres!

— C'est vrai, — répondit Corancez : — il inventoriait d'un regard l'étroite pièce à laquelle la modeste trousse déployée sur la commode donnait la physionomie d'un campement d'officier; — tu n'as pas la folie de l'objet. Si tu voyais le nécessaire ridiculement complet que je traîne après moi, sans compter une pleine malle de bibelots!... Mais j'ai été corrompu par les étrangers. Toi, tu es resté le vrai Français. On ne dira jamais assez combien ce peuple est simple, sobre, économe. Il l'est trop; et surtout il a trop de haine pour les inventions nouvelles. Il les déteste autant que les Anglais et les Américains les aiment. Toi, par exemple, c'est un hasard, j'en suis sûr, qui t'a fait descendre dans cet hôtel ultra moderne. Au fond, tu en abomines le luxe et le confort...

— Tu appelles cela du luxe? — interrompit Hautefeuille

en montrant le mobilier criard et trop neuf de la chambre, et haussant les épaules. — Mais il y a du vrai dans ce que tu dis. Je n'aime pas à compliquer ma vie...

— Je connais cette école, répliqua Corancez : tu es pour l'escalier contre l'ascenseur, pour les feux de bois contre le calorifère, pour la lampe à huile contre l'électricité, pour la poste contre le téléphone. C'est la vieille France. Mon père en était. Moi, j'appartiens au nouveau jeu. Jamais assez de tuyaux d'eau chaude et d'eau froide! Jamais assez de fils télégraphiques et téléphoniques ! Jamais assez de machines pour nous éviter un geste, un petit geste!... Ils ont un défaut pourtant, ces hôtels nouveaux : les murs y ont juste l'épaisseur d'une feuille de papier. Or, comme j'ai à te parler un peu sérieusement, et peut-être un vrai service à te demander, nous allons sortir, si tu permets. Nous irons à pied jusqu'au port, où Marsh nous attend à la demie de dix heures. Cela te va? Nous tuerons le temps en prenant par le plus long...

En proposant ce « plus long », le Provençal avait son idée. Il voulait conduire son ami par un chemin qui passât devant la grille de certain jardin, celui de madame de Carlsberg. C'était une façon de psychologue que Marius de Corancez, et son instinct lui servait de guide plus assuré que n'eussent fait toutes les théories de M. Taine sur la réviviscence des images. Il se rendait compte que Pierre Hautefeuille verrait surtout dans le complot de Gênes une occasion de voyager avec la baronne Ely. Plus l'idée de la jeune femme aurait été rendue présente au jeune homme, plus ce dernier serait disposé à répondre le « oui » dont Corancez avait besoin. Cet innocent machiavélisme fut donc cause qu'au lieu de se diriger droit vers le port, les deux camarades s'engagèrent dans ce lacis de routes et de sentiers qui court à l'ouest de « la Californie ». Il y a là toute une suite de ravins demeurés sauvages et plantés d'oliviers, de ces beaux arbres au fin feuillage qui donnent un coloris d'argent au vrai paysage de Provence, celui qui ne joue pas aux Tropiques et à la serre chaude. Les maisons s'y font plus rares, plus isolées; et, à certains moments, comme dans les replis du vallon d'Urie, on se croirait à cent lieues de toute ville et de toute plage, tant les escarpements du terrain

boisé dérobent la vue du Cannes moderne et de la mer. La misanthropie de l'archiduc Henri-François l'avait décidé à établir sa villa sur le coteau même, au pied duquel se creuse cette espèce de parc, nécessairement habité et entretenu dans sa sauvagerie par des Anglais. Corancez fit traverser ce vallon à Hautefeuille ; ils aboutirent ainsi à un point d'où la villa Helmholtz se découvrit soudain à leurs yeux. C'était une assez lourde construction à deux étages. Une vaste serre la flanquait sur l'un de ses côtés. L'autre côté s'achevait sur un bâtiment bas, couronné par une cheminée de forme singulière qui fumait en ce moment à toute vapeur. Le Méridional, montrant du geste à son compagnon cette noire colonne qui se détachait sur le ciel bleu et que la brise éparpillait doucement et rabattait contre les palmiers du jardin :

— L'archiduc est à son laboratoire, dit-il : j'espère que Verdier aura fait aujourd'hui quelque belle découverte, de quoi envoyer une jolie note à l'Institut...

— Tu ne crois donc pas qu'il travaille lui-même? interrogea Pierre.

— Pas beaucoup, fit Corancez. Tu sais... la science des cousins d'empereur ou leur littérature!... D'ailleurs, cela m'est parfaitement égal. Ce qui m'est beaucoup moins égal, ce qui ne me l'est même pas du tout, c'est comment il accueillera aujourd'hui sa charmante femme, — car elle est charmante, et elle vient encore de me prouver, dans une circonstance que je te dirai, qu'elle est parfaitement bonne. Tu as entendu ce qu'on disait hier, qu'elle est entourée d'espions...

— Même à Monte-Carlo? dit Hautefeuille.

— Surtout à Monte-Carlo, répondit Corancez. Et puis, j'ai une conviction, c'est que si l'archiduc n'aime pas la baronne, il n'en est pas moins jaloux d'elle jusqu'à la fureur ; et rien de féroce comme un jaloux sans amour... Othello a étouffé sa femme pour un mouchoir qu'il lui avait donné, et il l'adorait. Juge un peu du tapage que celui-ci pourrait faire à propos du porte-cigarettes qu'elle a vendu, si ce porte-cigarettes vient de lui...

Ce petit discours, débité sur un ton mi-sérieux, mi-plaisant, enfermait un bon conseil que le Méridional tenait à donner à son ami avant son départ. C'était comme s'il lui eût

dit, en clair et simple français : « Fais la cour à cette jolie femme tant que tu voudras : elle est délicieuse... Sois son amant. Mais défie-toi du mari... » Il vit la physionomie si transparente d'Hautefeuille se voiler soudain, et il s'applaudit d'avoir été compris si vite. Comment se fût-il douté qu'il venait de toucher à une blessure, et que cette allusion à la jalousie du prince avait seulement avivé chez l'amoureux la douleur du remords dont saignait cette tendre, cette scrupuleuse conscience? Hautefeuille était trop fier, trop viril, même dans sa délicatesse, pour admettre une minute des calculs comme celui auquel son camarade l'invitait diplomatiquement sur le plus ou moins de facilité d'un adultère. Il était de ceux qui ne sont atteints, quand ils aiment, que par la souffrance de l'être qu'ils aiment, un de ces cœurs naturellement héroïques dans la tendresse, et toujours prêts à faire bon marché de leur propre sécurité. Ce qu'il avait déjà vu, la veille, dans cette hallucination de son premier scrupule, il le vit de nouveau, plus nettement, plus âmèrement : cette scène possible entre l'archiduc et la baronne Ely, scène dont il risquait d'être la cause, si vraiment le prince savait la vente du bijou, et si la baronne avait en vain cherché à le racheter. C'en était assez pour qu'il n'écoutât plus que d'une oreille distraite les hâbleries de Corancez. Celui-ci, pourtant, avait eu assez de tact pour détourner la causerie et entamer quelqu'une des anecdotes bouffonnes de son répertoire. Qu'importait à Pierre cette chronique, plus ou moins vérifiée, des ridicules ou des scandales de la côte? Il ne prêta de nouveau son attention qu'au moment où, arrivés sur la Croisette, son camarade se décida à frapper le grand coup. Sur cette promenade, plus peuplée ce matin-là que d'habitude, un personnage s'avançait, qui allait fournir au Méridional le meilleur prétexte pour sa confidence et pour sa demande, et, prenant soudain le bras du songeur, qu'il réveilla de ses pensées, il dit à mi-voix :

— Je t'ai raconté que madame de Carlsberg avait été particulièrement bonne pour moi, ces temps derniers ; et je t'avais annoncé, en quittant l'hôtel, que j'aurais sans doute un service à te demander, un grand service. Tu ne saisis pas le lien? Tu vas le saisir et comprendre cette énigme. Vois-tu quelqu'un s'avancer de notre côté?...

— Je vois le comte Navagero, — répondit Hautefeuille, après avoir regardé, — avec ses deux chiens, et un ami que je ne connais pas. C'est tout...

— Et c'est aussi tout le mot de l'énigme... Mais attendons qu'ils aient passé... Il est avec Herbert Bohun. Il ne daignera pas nous parler...

Le Vénitien approchait en effet, plus Anglais cent fois que le lord en compagnie duquel il cheminait. Il avait trouvé le moyen, lui, l'enfant de l'Adriatique, de réaliser le type d'un *masher* de Cowes ou de Scarborough, avec une telle perfection qu'il échappait à la caricature. Vêtu d'un complet coupé à Londres dans une de ces étoffes que les Écossais appellent des *harris*, à cause de leur lieu d'origine et qui sentent vaguement la tourbe, le bas du pantalon retroussé, comme à Londres, quoique depuis huit jours il ne fût pas tombé une goutte de pluie, le pas allongé, la jambe raide, tenant ses gants d'une main, et de l'autre sa canne par le milieu, le visage rasé et tendu sous la casquette d'une étoffe pareille à celle du veston, il fumait une courte pipe en bois de bruyère, de la forme qu'affectionnent les Oxoniens. Deux petits terriers, de la race propre à l'île de Skye, trottinaient derrière lui, traînant un corps trois fois plus long que leur hauteur, de vivants manchons de poils, montés sur des pattes de bassets, torses et courtes. De quelle partie de *tennis* arrivait-il? A quelle partie de *golf* se rendait-il? La couleur rousse de ses cheveux, de ce roux qui se retrouve dans les tableaux de Bonifazio et qu'il avait hérité des doges ses ancêtres, achevait de le rendre si pareil à lord Herbert que c'en était invraisemblable. Il y eut pourtant entre eux cette différence : en croisant Corancez et Hautefeuille, les deux sosies jetèrent un bonjour dont l'un était totalement dépourvu d'accent, celui de Bohun, tandis que le Vénitien détacha ces deux syllabes avec un timbre absolument britannique.

— Tu as bien regardé cet homme, — reprit Corancez, quand les deux amis furent à une distance convenable, — et tu l'as pris pour un anglomane de l'espèce la plus falote... Mais quand on gratte l'Anglais, chez lui, sais-tu ce que l'on trouve par dessous? Un Italien du temps de Machiavel, sans plus de scrupules que s'il vivait à la cour des Borgia. Il nous empoi-

sonnerait tous, toi, moi, le premier venu, s'il nous trouvait sur sa route d'une certaine façon... Je lui ai lu dans la main : il a le signe... Mais tranquillise-toi, il n'a pas encore pratiqué ; il n'en est qu'à torturer depuis six ans une pauvre femme sans défense, cette adorable marquise Bonaccorsi, sa sœur. Je ne me charge pas de t'expliquer cela, ni comment il l'a terrorisée... Mais depuis ces six ans cette femme n'a pas fait une démarche qu'il n'ait sue, pas eu un valet de pied qu'il n'ait choisi, pas reçu une lettre qu'il ne lui en ait demandé compte. Enfin, une affreuse tragédie de famille, un de ces despotismes, de ces accaparements comme on ne les croit pas possibles, avant d'en avoir lu le récit dans la *Gazette des Tribunaux*, ou d'y avoir assisté comme j'ai fait. Il ne veut pas qu'elle se remarie, parce qu'il vit à même la grosse fortune qui n'est qu'à elle. Voilà tout...

— Quelle infamie! dit Hautefeuille. Tu es bien sûr, bien sûr de ce que tu me racontes?

— Sûr comme je vois le bateau de Marsh, — reprit Corancez en montrant du doigt le svelte yacht à l'ancre dans le port ; et il continua, avec une espèce de goguenardise, à la fois sentimentale et mâle, qui n'était pas sans grâce : — Et ce que j'ai à te demander, c'est de travailler avec moi à l'exécution de ce joli monsieur. Tu vas comprendre... Nous autres Provençaux, nous avons un côté don Quichotte. Le soleil nous met ça dans le sang, ce goût, cette manie de nous emballer pour quelque chose ou quelqu'un. Si madame Bonaccorsi avait été heureuse et libre, je n'y aurais sans doute pas fait attention. Quand j'ai su qu'elle était indignement exploitée et malheureuse, j'en suis devenu amoureux fou. Comment je suis arrivé à le lui dire et à savoir qu'elle m'aimait, je te raconterai cela un jour. Si Navagero est de Venise, je suis de Barbentane. C'est un peu plus loin de la mer, un peu moins romantique, un peu moins glorieux, mais on y connaît tout de même la navigation... Tant il y a que je vais épouser madame Bonaccorsi et que je viens te demander d'être mon témoin.

— Tu vas épouser madame Bonaccorsi? répéta Hautefeuille, que sa stupeur empêcha de répondre à son camarade : mais le frère, alors?...

— Hé! il n'en sait rien, répliqua Corancez. Et voici juste-

ment où apparaît dans le conte bleu la fée bienfaisante, sous la forme de cette charmante baronne Ely. Sans elle, Andriana — tu me permets d'appeler ainsi ma fiancée — ne se serait jamais décidée à prononcer le « oui ». Elle m'aimait, et elle avait peur. Ne la juge pas mal. Ces femmes trop tendres, trop sensibles, ont de ces timidités folles qu'il faut comprendre... Elle avait peur, mais pour moi surtout. Elle imaginait une dispute entre son frère et moi, des mots trop vifs, un duel. Navagero tire l'épée comme Machault et le pistolet comme Casal. *Ecco*... Alors je lui ai proposé et fait accepter le plus romanesque, le plus invraisemblable des dénouements, un mariage secret!... Le 14 du mois qui vient, si Dieu me prête vie, un prêtre de Venise, dont elle est sûre, nous mariera dans la chapelle d'un palais de Gênes. Moi, d'ici là, je disparais. Je suis à Barbentane, dans mes vignes ; et le 13, tandis que Navagero fera l'Anglais à bord du bateau de lord Herbert Bohun, avec le prince de Galles et quelques moindres Altesses, le bateau de Marsh, à bord duquel tu vas être invité, emportera, entre autres passagers, la femme que j'aime le plus au monde, à qui je vais donner ma vie, et l'ami que j'estime le plus, si cet ami ne dit pas non à ma demande... Que répond-il?...

— Il répond, fit Hautefeuille, que s'il a jamais été étonné de sa vie, c'est aujourd'hui. Toi, Corancez, amoureux, et assez amoureux pour engager ta liberté! Tu semblais si insouciant, si indifférent!... Et un mariage secret!... Mais il ne restera pas secret vingt-quatre heures, ce mariage. Exubérant comme je te connais, tu te racontes toujours tout entier à tout le monde... Enfin, je te remercie de l'affection que tu viens de me montrer, conclut-il, et je te promets que je serai ton témoin...

Il avait pris la main de Corancez, en prononçant ces mots, avec le sérieux simple qu'il mettait aux moindres choses. L'autre avait touché juste, en faisant vibrer la corde de la chevalerie, dans cette âme si instinctivement généreuse. Sans doute, cette simplicité et aussi la candeur confiante que Pierre venait de lui montrer gênèrent le Méridional. Il voulait bien en profiter, mais peut-être éprouvait-il quelque honte à trop abuser de cet être si droit et dont lui-même subissait le charme,

car à son remerciement il mélangea une confession comme il n'en faisait guère :

— Et puis, ne me crois pas si exubérant... C'est toujours le soleil qui veut cela... Mais au fond, nous autres, gens du Midi, nous disons toujours ce que nous voulons dire et rien de plus... Nous voici arrivés... Chut ! — fit-il, en mettant son doigt sur sa bouche : — miss Marsh sait tout; Marsh ne sait rien...

— Un mot encore, répondit Hautefeuille : je t'ai promis d'être ton témoin ; mais tu me permettras de gagner Gênes de mon côté. Je connais trop peu ces gens-là pour accepter une invitation de cette espèce...

— Je m'en rapporte à Flossie Marsh pour avoir raison de tes scrupules, — répondit Corancez, qui ne put réprimer un sourire. — Tu seras un des passagers de la *Jenny* ! Et sais-tu comment ce bateau s'appelle la *Jenny*? Il n'y a que les Anglo-Saxons pour se permettre sérieusement un pareil jeu de mots. Tu n'ignores pas que *the sea*, la mer, se prononce comme *si*, la note de musique, et tu as bien entendu parler de Jenny Lind, la cantatrice?... Eh bien ! voilà pourquoi le facétieux Marsh a baptisé sa villa flottante de ce joli prénom : *because she keeps the high seas*, parce qu'elle tient les hautes mers — ou les *si* d'en haut... Et chaque fois qu'il raconte cette histoire, il est si étonné de son esprit qu'il en a le fou rire... Quel délicieux joujou, d'ailleurs !...

La *Jenny* profilait les lignes élégantes de sa coque blanche et de ses agrès, à quelques pas maintenant des deux compagnons. Elle semblait vraiment la jeune et coquette reine de ce petit port, où les barques de pêche, les yoles de course et les bateaux de cabotage se pressaient le long du quai. Des marins assis à même les dalles, au soleil, raccommodaient en chantant les mailles brunes d'un filet. Au rez-de-chaussée des maisons, s'ouvraient des échoppes où se vendaient les mille outils de la mer : des cordages et des vestes goudronnées, des chapeaux de cuir bouilli et des bottes en caoutchouc. Des entrepôts de denrées, des bureaux de compagnies maritimes s'y trouvaient aussi. La vie du besoin, totalement abolie, croirait-on, dans cette cité de loisir, semblait s'être concentrée tout entière sur la marge étroite du port, et lui donnait un

pittoresque grouillant, savoureux, populaire. On en sent tout le prix par contraste avec le caractère d'uniformité banale que l'abus du luxe étalé imprime au Midi oisif et cosmopolite. Sans doute, ce contraste inconsciemment senti attachait le plébéien Marsh à ce coin de rade. Ce fils de ses œuvres, et qui avait, lui aussi, travaillé de ses mains sur le quai de Cleveland, au bord du lac Érié, plus mouvant que la Méditerranée, méprisait, au fond, cette société vide et vaine où il vivait. Il y vivait pourtant, parce que ce monde de la haute aristocratie cosmopolite, c'était encore une conquête à faire. Quand il recevait un grand duc ou un prince régnant à bord de son yacht, comment n'eût-il pas éprouvé une volupté d'orgueil d'une acuité particulière à regarder ces pêcheurs du même âge que lui, et à se dire, tout en fumant son cigare avec l'Altesse impériale ou royale :

« Voici trente ans, ces pêcheurs et moi, nous étions égaux. Je faisais le métier qu'ils font. Et aujourd'hui !... »

En ce moment, comme Hautefeuille et Corancez ne figuraient sur aucune page du Gotha, le maître du yacht n'avait pas jugé à propos d'attendre ses visiteurs sur le pont. Quand les deux jeunes gens mirent le pied sur la dernière marche de l'escalier du bord, ils n'aperçurent que miss Flossie Marsh, assise devant un chevalet sur un pliant, et occupée à laver une aquarelle. Minutieusement, patiemment, elle copiait le paysage développé devant ses yeux : le groupe des îles fondues ensemble, là-bas, semblable à une longue et sombre carapace velue, immobile sur l'eau bleue, — la ligne creusée, allongée, comme souple, du golfe, avec la succession des maisons parmi les verdures, — cette eau d'un si intense, d'un si absorbant azur, avec les taches blanches des voiles, — et, sur tout cet horizon, l'enveloppement d'un autre azur, celui du ciel, léger, transparent, lumineux... Sous la main appliquée de la jeune fille, cet horizon se fixait en formes et en couleurs dont l'exactitude et la sécheresse révélaient un don tout petit au service d'une volonté très grande.

— Ces Américaines sont étonnantes, souffla Corancez à Hautefeuille : il y a dix-huit mois, celle-ci n'avait jamais touché un pinceau ; elle s'est mise à travailler. Elle s'est fabriquée artiste, comme elle se fabriquera savante si elle

épouse Verdier. Elles se construisent des talents sur l'esprit comme leurs dentistes vous bâtissent des dents d'or dans la bouche... Elle nous a vus...

— Mon oncle est occupé en ce moment, — dit l'aquarelliste après avoir échangé avec les nouveaux venus une vigoureuse poignée de main. — Je prétends qu'il aurait dû appeler le bateau : mon office... Est-ce que c'est le mot français?... A peine arrivés dans un port, on installe le téléphone entre le yacht et le télégraphe, et en avant le câble avec New-York, avec Chicago, Frisco, avec Marionville!... Nous allons lui dire bonjour, et puis je vous montrerai le yacht. Il est assez joli, mais c'est déjà un vieux modèle. Il a au moins six ans. M. Marsh en fait construire un à Glasgow qui battra celui-ci et beaucoup d'autres. Il jaugera quatre mille tonnes. La *Jenny* n'en a que dix-huit cents!... Mais voici mon oncle...

Les deux jeunes gens avaient, sous la conduite de miss Florence, traversé le pont du bateau, avec son plancher aussi net, ses cuivres aussi polis, ses meubles de paille brune capitonnés d'étoffes aussi fraîches, sa jonchée de tapis d'Orient anssi précieux que si ce parquet, ce métal, ces fauteuils, ces carpettes avaient appartenu à quelqu'une des villas éparses sur la côte, et non pas à ce yacht éprouvé par toutes les houles de l'Atlantique et du Pacifique. Et, de même, le salon où les introduisit la jeune fille n'aurait pas offert un spectacle différent à Marionville, au quinzième étage d'une de ces colossales bâtisses d'affaires qui dressent, le long des rues, leurs démesurées falaises d'acier et de briques. Trois secrétaires étaient assis à trois bureaux. Un d'eux copiait des lettres en faisant courir ses doigts agiles sur le piano d'une machine à écrire, un autre transmettait une dépêche par téléphone, le troisième sténographiait sous la dictée du même petit homme trapu à face grise que Corancez avait montré la veille à Hautefeuille, assis devant la table du trente et quarante. Ce Napoléon de l'Ohio s'interrompit pour saluer les visiteurs :

— Impossible de vous accompagner, messieurs, leur dit-il : Flossie vous montrera le bateau. Tandis que vous vous promenez, — ajouta-t-il, avec cet air de défi tranquille par lequel

tout vrai Yankee manifeste son mépris pour le vieux monde, — nous vous préparons de beaux voyages. Mais vous autres, Français, vous êtes si bien chez vous que vous ne bougez guère... Connaissez-vous seulement notre région des lacs? Tenez, voici la carte. Nous avons là, rien que sur le Supérieur, le Michigan, le Huron et l'Érié, soixante mille navires, d'un tonnage de trente-deux millions de tonneaux. Ils transportent par an pour trois milliards et demi de marchandises. Il s'agit de mettre cette flotte et les villes qu'elle dessert, Duluth, Milwaukee, Chicago, Détroit, Cleveland, Buffalo, Marionville, en communication directe avec l'Europe. Les lacs vont se jeter à la mer par le Saint-Laurent. C'est la voie à suivre, n'est-ce pas?... Malheureusement, nous avons un petit barrage à sauter en sortant du lac Érié; une fois et demie la hauteur de l'Arc de l'Étoile à Paris : c'est le Niagara. Et puis il y a les rapides du fleuve à l'issue du lac Ontario... On a bien creusé sept ou huit canaux à écluses qui permettent la montée ou la descente aux petits bateaux... Nous voulons, nous, ce passage libre pour n'importe quel transatlantique.... Voilà monsieur qui est en train de conclure l'affaire (et Marsh montra le secrétaire installé au téléphone). Notre capital est souscrit d'hier soir : deux cents millions de dollars... Dans deux ans, j'irai de ce quai, avec la *Jenny*, à mon *home*, sans transbordement... Je veux que Marionville devienne le Liverpool des lacs. Elle a déjà cent mille habitants. Dans deux ans, nous en aurons cent cinquante mille; — c'est le chiffre de votre Toulouse. — Dans dix ans, deux cent cinquante mille; — c'est le chiffre de votre Bordeaux ; — et dans vingt ans, nous rattraperons les cinq cent dix-sept mille de ce vieux Liverpool. Nous sommes un peuple jeune, avec beaucoup de crudité, mais nous poussons, — et nous vous poussons... A tout à l'heure, messieurs. Vous permettez?

Et l'infatigable abatteur de besogne recommençait déjà de dicter avant que sa nièce eût fait sortir de la chambre les enfants dégénérés de la lente Europe.

— Est-il assez Américain? disait tout bas Corancez à Hautefeuille. Il le sait trop, et il tourne au cabotin de lui-même : *Heautoncabotinoumenos*, comme eût dit notre vieux maître Merlet... Toute leur race est là dedans.

Et tout haut :

— Vous savez, miss Flossie, que nous pouvons parler librement de nos projets devant Pierre : il accepte d'être mon témoin...

— Ah! quel bonheur! — fit la jeune fille, qui ajouta gaiement : — Je n'en doutais pas, d'ailleurs. Mon oncle m'a chargée, continua-t-elle, de vous inviter pour le petit voyage à Gênes. C'est donc oui. Ce sera tout à fait charmant. Et vous savez, vous serez récompensé de votre bonne action; vous aurez à bord votre *flirt*, madame de Carlsberg...

En disant cette phrase, la rieuse enfant avait regardé le jeune homme bien en face. Elle avait parlé sans malice aucune, avec cette simplicité directe que le sagace Corancez avait justement escomptée. Les gens du nouveau monde ont de ces franchises que nous prenons pour des brutalités. Elles résultent de leur profonde, de leur totale acceptation du fait. Flossie Marsh savait que la présence de la baronne Ely sur le yacht serait agréable à Hautefeuille; en sa qualité d'honnête fille et d'Américaine, elle ne croyait pas que les relations de celui-ci avec une femme mariée pussent dépasser la limite d'une innocente coquetterie ou d'un romanesque permis : elle avait donc trouvé aussi naturel de hasarder cette allusion aux sentiments de Pierre, qu'elle eût trouvé elle-même naturelle de sa part, à lui, une allusion à ses propres sentiments pour Marcel Verdier. Ce lui fut une impression étrangement pénible de voir, à la soudaine pâleur du jeune homme, au frémissement de sa bouche et à son regard, qu'elle venait de lui faire mal. Elle-même, à cette constatation, un flot de sang lui empourpra le visage. Si les Américains manquent parfois de tact par excès de simplicité, ils sont sensitifs, — *touchy*, comme ils disent, — au plus haut degré : ces mêmes fautes de tact, si aisément commises, leur deviennent aussitôt un réel supplice. Hélas! cette rougeur même ne pouvait qu'aggraver la douloureuse surprise que le nom de madame de Carlsberg ainsi prononcé venait d'infliger à Hautefeuille. Par une invincible et foudroyante association d'idées, il se rappela les mots de Corancez : « Je suis sûr que miss Marsh aura raison de ce scrupule », et son dernier sourire. Le regard de madame Bonaccorsi, la veille, dans le train, lui revint à la mémoire. Une intuition irrai-

sonnée et indiscutable lui révéla que le mystère de passion caché au plus profond de son être avait été surpris par ces trois personnes. Un frisson de pudeur, de révolte et d'inquiétude courut dans toutes ses veines, si violent qu'il en eut une palpitation étouffante. Le martyre de parler, dans cette minute de suprême saisissement, lui fut épargné, grâce à Corancez, qui s'aperçut bien de l'effet produit son camarade par l'imprudence de l'Américaine, et, faisant lui-même les honneurs du bateau :

— Que dis-tu, Hautefeuille, de ce salon et de ce fumoir? Est-ce compris? Ce décor de bois clair et laqué, est-il élégant, et de quelle élégance nette et virile!... Et cette salle à manger? Et ces cabines? On y passerait des mois, des années! Tu vois, chacune avec son cabinet de toilette et son bain...

Et il guidait son compagnon et la jeune fille elle-même. Il se rappelait tout, grâce à l'étonnante mémoire des choses que possèdent les natures comme la sienne, faites pour l'action et la réalité. Avec son aplomb habituel, il commentait tout, depuis les piques et les fusils de l'entrepont, destinés aux pirates des mers de Chine, jusqu'au système pour remplir et vider les baignoires; et à un moment, il posa cette question, bien singulière dans un couloir de ce colossal bibelot de mer où se résumait la somme entière des inventions destinées à raffiner la vie :

— Miss Flossie, est-ce que nous ne pourrons pas voir la chambre de la morte?

— Si cela intéresse monsieur Hautefeuille! — dit Florence Marsh, qui, depuis le commencement de cette visite, n'avait pas cessé de regretter son étourderie. — Mon oncle avait une fille unique, continua-t-elle, qui s'appelait Marion, comme ma pauvre tante... Vous savez que c'est à cause de sa femme que M. Marsh, devenu veuf tout jeune, a nommé sa ville Marionville?... Ma cousine est morte, voici quatre ans. Mon oncle a été comme fou. Il a voulu que rien ne fût changé dans la pièce qu'elle occupait à bord du yacht. Il y a fait mettre sa statue, et elle a toujours autour d'elle les fleurs qu'elle aimait vivante. Tenez, regardez, mais sans entrer...

Elle venait d'ouvrir une porte, et les deux jeunes gens aperçurent, à la lueur de deux lampes voilées de globes bleuâtres, une chambre entièrement tendue d'une étoffe couleur de rose,

— d'un rose éteint, comme passé. Une profusion de menus brimborions de luxe la remplissait, tout ce que peut posséder une enfant follement gâtée par son père, quand celui-ci est un magnat de chemins de fer aux États-Unis : un nécessaire de toilette en or, des bijoux de princesse dans des coupes de musée, des portraits dans des cadres ciselés ; et, sur un véritable lit de milieu en bois incrusté, la statue de la morte était couchée, toute blanche, les paupières closes, la bouche à demi ouverte, parmi des gerbes d'œillets et d'orchidées. Le silence de cet étrange hypogée, son mystère, le délicat parfum végétal dont il était rempli, la poésie improvisée de cette idolâtrie posthume dans ce bateau d'un *yachtsman* homme d'affaires, c'était de quoi, en toute autre circonstance, flatter le goût du sentimentalisme inné au cœur de Pierre Hautefeuille. Mais il n'avait, durant cette visite, qu'un désir, celui d'être délivré de miss Marsh et de Corancez, un besoin d'être seul et de méditer sur les signes pour lui si follement, si péniblement inattendus, qui lui avaient révélé que son plus intime secret avait été découvert. Ce lui fut donc un soulagement de quitter le bateau, et une torture d'avoir à subir pour quelques minutes encore son compagnon qui disait :

— As-tu remarqué combien la morte ressemble à madame de Chésy ? Non ? Eh bien ! quand tu rencontreras cette dernière quelque part avec Marsh, je t'engage à le regarder. Le canal des Grands Lacs, son chemin de fer, les *blocks* de Marionville, ses mines, son bateau, il oublie tout : il pense à sa fille morte. Si la petite Chésy lui demandait le Kohinoor, il prendrait la mer pour aller le lui chercher, rien qu'à cause de cette ressemblance... Est-ce assez singulier, tout de même, ce coin bêbête, vieux jeu, troubadour, dessus de pendule, tableau à la Greuze, dans un gaillard de cette carrure ?... Ce caractère doit te plaire, à toi, l'homme du bleu. S'il t'intéresse, tu pourras l'étudier tout à loisir, le 13, le 14 et le 15... Et encore merci de ce que tu vas faire pour moi. Si tu as quelque chose à me communiquer, voici mon adresse : Gênes, poste restante... Et maintenant, il faut que je rentre veiller aux derniers emballages... Tu ne veux pas que je te jette quelque part ? Justement, j'aperçois l'Aîné, mon cocher. Je lui avais donné rendez-vous ici vers onze heures...

Corancez avait hélé, tout en disant ces mots, un panier qui passait à vide, attelé de petits chevaux corses, dont les sonnailles tintamarraient; un personnage les conduisait qui salua le jeune homme d'un clignement d'œil narquois, tandis que son : « Hé! bonjour, monsieur Marius ! » attestait la familiarité de longues causeries entre les deux Provençaux. Pascal Espérandieu, dit « l'Aîné », était un petit homme alerte et futé, qui mettait tout son amour-propre à faire trotter les deux rats de son attelage plus vite que les chevaux russes des grands ducs établis à Cannes. Il les harnachait, les pomponnait, les fleurissait avec une fantaisie qui arrachait à toutes les compatriotes de miss Marsh, depuis Antibes jusqu'à la Napoule, les mêmes « *how lovely!... how enchanting!... how fascinating!...* » qu'elles eussent prononcés devant un Raphaël ou une robe de Worth, une partie de polo ou un gymnaste à la mode. Sans doute, le compère, avec son fin sourire, possédait aussi des talents de diplomate qui pouvaient le rendre utile dans quelque intrigue secrètement conduite, car le prudent Corancez ne prenait jamais d'autre voiture, surtout quand il avait, comme ce matin, un rendez-vous avec la marquise Andriana. Il devait la retrouver pour cinq minutes dans le jardin d'un hôtel où elle faisait une visite. Sa voiture, à elle, attendrait devant une des portes, l'équipage de « l'Aîné » devant une autre. Aussi aucune réponse ne pouvait être plus agréable au fiancé clandestin que celle de Pierre :

— Merci, j'aime mieux marcher...

— Alors, adieu, fit Corancez en s'asseyant dans la voiture.

Et, parodiant un vers célèbre :

— Et à bientôt, Seigneur, où vous savez,

Avec qui vous savez, pour ce que vous savez !...

La voiture tourna l'angle de la rue d'Antibes, et s'éloigna d'une vitesse folle. Hautefeuille était enfin seul! L'idée qui se formulait dans sa pensée avec une précision affreuse depuis que miss Florence Marsh lui avait dit ces simples mots : « votre flirt, madame de Carlsberg », cette incroyable, cette indiscutable idée, il pouvait enfin la regarder en face.

« Ils savent tous trois que je l'aime : la marquise, Corancez, miss Marsh. Le regard de l'une hier, la phrase et le

sourire de l'autre, ce que m'a dit la troisième et sa rougeur d'avoir pensé tout haut, ce ne sont pas des rêves, cela... Ils savent que je l'aime?... Mais alors, hier, quand il me conduisait vers la table de jeu, Corancez devinait tout ce qui se passait dans mon cœur? Cette dissimulation de sa part, est-ce possible? Et pourquoi pas? Il le disait lui-même tout à l'heure : pour qu'il ait pu cacher à Navagero, aux Chézy, à tout cet odieux monde, le sentiment qu'il porte à madame Bonaccorsi, il faut bien qu'il sache se taire... Il a pu le cacher, et moi, je n'ai pas pu cacher le mien... Qui sait si tous les trois ne m'ont pas vu acheter le porte-cigarettes? Non! Ils n'auraient pas eu la cruauté d'en parler et d'en laisser parler devant moi. Marius n'est pas méchant, ni la marquise, ni miss Marsh. Ils savent, voilà tout, ils *savent!* Mais comment savent-ils?...

Oui, comment? Se poser une pareille question à soi-même, pour un amoureux, et rongé par cette susceptibilité d'âme, c'était aboutir nécessairement à un de ces examens de conscience où le scrupule développe toutes les illusions, toutes les folies de sa fièvre imaginative. Dans le chemin qu'il fit pour regagner la Californie, puis assis devant la table où on lui servit son déjeuner à part, enfin dans une promenade solitaire prolongée jusqu'au pittoresque village de Mougins, toute sa vie de ces dernières semaines se représenta devant lui, jour par jour, heure par heure; un irrésistible déplacement de perspective intime lui montra dans tous les naïfs, dans tous les innocents bonheurs de sa silencieuse idylle autant d'irréparables fautes, couronnées par cette faute dernière : l'achat de la boîte d'or, en pleine salle de jeu et sous quels regards!... Il se revoyait à sa première rencontre avec madame de Carlsberg dans le salon de la villa Chésy : la beauté originale de la jeune femme et son charme d'étrangère l'avaient saisi tout de suite, il s'était laissé aller à la contempler indéfiniment... Et il n'avait pas eu l'idée qu'il attirait ainsi l'attention et les commentaires!... Il se voyait se rendant chez elle une première fois, y retournant, cherchant toutes les occasions de la rencontrer, de respirer dans son air et de lui parler. L'indiscrétion de cette assiduité avait-elle pu passer inaperçue, et sa présence dans des endroits

où il n'allait jamais auparavant, et dont il était devenu un habitué? Il se revoyait sur les pelouses du *Golf-Club*, le matin, et comme la baronne Ely lui semblait belle dans la singularité piquante de sa toilette rouge et blanche, aux vives couleurs du cercle. Toutes les petites excentricités de mise qui, chez une autre, l'auraient choqué, le ravissaient chez elle! Il se revoyait au bal, debout dans un angle de salon, attendant qu'elle entrât, qu'elle apportât avec elle cet enchantement qu'elle secouait pour lui des moindres plis de sa robe. Il se revoyait chez le confiseur en vogue, sur la Croisette, s'approchant d'elle, qui, sans cesse, le priait de se mettre à sa table, avec une grâce si accueillante! A chacune de ces images, en effet, il retrouvait attaché le souvenir d'une amabilité qu'elle avait eue, d'une délicate indulgence, d'une gâterie. La sensation du charme auquel il s'était tant plu s'ajoutait à la sensation du scrupule, pour l'exaspérer. Il se rappelait ses imprudences de conduite, étourderies si naturelles quand on ne se sait pas soupçonné. On y reconnaît de telles fautes, plus tard, quand on sent planer au-dessus de soi l'éveil de l'observation! Depuis les dix jours que madame de Carlsberg avait quitté Cannes, par exemple, il n'était plus retourné dans tous ces endroits, ne les ayant jamais fréquentés que pour la voir. Personne ne l'avait plus rencontré ni au *Golf*, ni dans aucune soirée, ni dans aucun thé de cinq heures. Il n'avait pas fait une visite. Cette coïncidence de sa retraite avec l'absence de la baronne n'avait-elle pas été remarquée, et qu'avait-on pu dire?... Depuis que son amour l'avait entraîné dans ce monde de plaisir et de mouvement, il avait été souvent si blessé par la légèreté des propos lancés au hasard sur les femmes, quand elles n'étaient pas là! Pourquoi aurait-on ménagé madame de Carlsberg à son occasion? On avait parlé d'eux. Avaient-ils été un simple prétexte à moquerie, ou bien avait-on souligné son attitude, à lui, pour calomnier celle qu'il aimait d'un amour si troublé, si ravagé, à cette minute, par toutes les chimères du remords?

Le mot employé par Florence Marsh : « votre flirt », donnait un corps à ces hypothèses. Pierre avait toujours tant méprisé les choses que ce mot sous-entendait, cette familiarité flétrissante de la femme avec l'homme, ce frôlement de la beauté

de l'une par le désir de l'autre, la camaraderie indiscrète et le mauvais ton de cette équivoque approche. Avait-on pu croire que ses relations avec madame de Carlsberg étaient de cet ordre? Son manque de réserve avait-il été si mal interprété?... Il pensait alors aux chagrins qu'il devinait dans la vie de cette créature, pour lui unique ici-bas, à l'espionnage qui entourait ses moindres gestes. De nouveau la salle de Monte-Carlo lui apparaissait, et sa démarche, à lui, dont il ne comprenait pas maintenant qu'il n'en eût pas senti la prodigieuse indélicatesse. Il la sentait maintenant avec une intensité aiguë jusqu'à la douleur. Que devint-il, lorsqu'au retour de cette promenade ainsi poussée pendant des heures et des heures et parmi ces idées, il se retrouva devant la porte de son hôtel, au crépuscule, — un crépuscule soudain du Midi, noir et glacé après des journées douces et bleues comme en été, — et le concierge lui remit une lettre sur l'enveloppe de laquelle il reconnut l'écriture de la baronne Ely!... Ses mains tremblaient en déchirant l'enveloppe. Un cachet la fermait à l'empreinte d'une pierre antique, représentant une tête de Méduse : c'était le chaton d'une bague achetée en Italie et que la jeune femme portait d'habitude au doigt. Et réellement, la tête de la légende païenne eût été là, vivante, devant Hautefeuille, il n'eût pas été plus épouvanté que par les simples mots de ce billet :

« Cher Monsieur, je suis de retour à Cannes, et je serais heureuse si vous pouviez venir demain vers une heure et demie à la villa Helmholtz. J'ai besoin d'avoir avec vous un entretien sur un assez grave sujet. C'est pour cela que je vous fixe une heure où je suis plus sûre que nous ne serons pas dérangés. Meilleurs compliments. »

Et elle avait signé, non plus comme dans les derniers billets qu'il avait pu recevoir, son prénom devant son nom, mais comme dans le tout premier : Sallach-Carlsberg. Le jeune homme lut et relut ces quelques lignes si sèches, si froides. L'évidence le terrassa : la jeune femme avait appris

son achat de la veille à Monte-Carlo, et toutes les angoisses de ce long scrupule se fondirent en une anxiété suprême qui le fit s'écrier tout haut, une fois rentré dans sa chambre :

— Elle sait tout. Je suis perdu.

IV

VOLONTÉS D'AMOUREUX

Le billet qui venait ainsi de porter à son comble l'inquiétude de Pierre avait naturellement été dicté à Ely de Carlsberg par madame Brion. C'était la première mise en œuvre du plan imaginé par la fidèle amie pour couper court et aussitôt à un sentiment dont l'avenir l'épouvantait. Sa perspicacité y entrevoyait d'affreuses douleurs, un drame possible, une catastrophe certaine. Durant les heures qui avaient suivi la passionnée et soudaine confidence de madame de Carlsberg, elle s'était dit qu'il fallait séparer dès aujourd'hui ces deux êtres, précipités l'un vers l'autre d'un si instinctif élan. Sinon le jeune homme ne tarderait pas à savoir quels sentiments il inspirait à celle qu'il aimait. Toute son ingénuité, toute sa candeur expliquaient à peine qu'il ne les eût pas devinés déjà. Mais, du jour où il connaîtrait la vérité, qu'arriverait-il ? Si ingénue et si candide qu'elle fût elle-même, Louise Brion donnait à cette question sa vraie réponse. Qu'une seule parole d'aveu fût prononcée entre Hautefeuille et Ely, et cette dernière irait jusqu'à l'extrémité de son amour. Elle avait trop révélé dans sa confession l'indomptable audace de son caractère, son besoin de vivre d'après la logique absolue de ses passions. Elle deviendrait la maîtresse du jeune homme. Quoique l'entretien de la veille eût imposé à Louise l'évidence des fautes déjà commises par son ancienne compagne de couvent, ni sa pensée ni son cœur ne s'étaient habitués à la réalité de ces fautes. La seule idée de cette liaison la secouait d'un sursaut d'effroi, presque d'horreur. Toute la nuit elle avait songé au moyen de provoquer le seul événement où elle aperçût pour Ely un salut assuré : — le départ volontaire d'Hautefeuille.

Sa première pensée fut de faire appel à la délicatesse du jeune homme. Le portrait moral que lui en avait tracé madame de Carlsberg, sa physionomie si intéressante, son regard loyal, sa naïve action d'amoureux, quand il avait acheté l'étui d'or, — tout révélait en lui une exquise finesse de nature. Si elle lui écrivait, bravement, simplement, une lettre non signée, où elle lui parlerait de cette action même, de cet achat qui aurait pu être vu, qui sans doute avait été vu par d'autres que par elle? Si, à ce propos, elle le suppliait de s'éloigner afin de ménager le repos de madame de Carlsberg?... Cette lettre, elle en avait essayé plusieurs brouillons, au cours d'une longue et fiévreuse insomnie, sans arriver à une expression qui la contentât. Il était si difficile de rédiger cet appel, et qu'il ne signifiât point : « Allez-vous-en, parce qu'elle vous aime!... » Puis, au matin, et comme elle s'éveillait du tardif sommeil qui avait terminé cette nuit d'angoisse, un hasard bien vulgaire, où sa piété voulut voir quelque chose de providentiel, vint lui fournir un prétexte inespéré pour insister, non plus auprès du jeune homme et de loin, mais auprès de madame de Carlsberg elle-même et sans retard. En parcourant au lit, et d'un œil distrait, un de ces journaux de la Rivière, moniteurs du snobisme international qui renseignent les uns sur les autres tous les errants de la haute vie, elle avait rencontré là, à la colonne des « déplacements », parmi les noms rangés sous la rubrique : *Arrivés au Caire*, celui de M. Olivier Du Prat, secrétaire d'ambassade et de sa femme, et elle s'était levée aussitôt pour montrer à Ely cette ligne d'un avis mondain, si insignifiante, si chargée, pour les deux amies, de redoutables menaces.

— S'il est au Caire, avait-elle dit à la baronne, c'est que son voyage sur le Nil est fini, et qu'il pense au retour. Quel est son chemin naturel? D'Alexandrie à Marseille... Et à Marseille, si près de Cannes, il voudra revoir Hautefeuille.

— C'est vrai, avait répondu Ely, après avoir regardé de ses yeux les lettres imprimées de ce nom : « Olivier Du Prat, » qui lui avaient donné un horrible battement de cœur, et elle avait répété : — C'est vrai. Ils se reverront...

— Avais-je raison hier? reprit Louise Brion. Vois où tu en serais si tu n'avais pas eu jusqu'ici la force de résister à ton

sentiment? Vois où tu en seras demain, si tu n'en finis pas pour toujours...

Et elle avait continué, développant, avec l'éloquence d'une amitié frémissante, un plan de conduite qui venait soudain de lui apparaître, comme le plus sage et le plus efficace.

— Il faut saisir l'occasion qui t'est offerte, disait-elle, tu n'en auras jamais de meilleure. Il faut toi-même faire venir ce jeune homme, et lui parler de cet achat d'hier au soir... Tu lui diras que d'autres personnes l'ont vu. Tu lui montreras ton étonnement de son indiscrétion. Tu lui diras que son assiduité a été remarquée... Au nom de ton repos, au nom de ta réputation, tu lui ordonneras de s'éloigner. Un peu de fermeté pendant un quart d'heure, et ce sera fini... Il ne serait pas celui que tu m'as peint, délicat, noble et fier, s'il n'obéissait pas à ton désir... Ah! crois-moi!... Tu n'as qu'une façon de l'aimer, une seule. Sauve-le d'un drame qui n'est plus seulement possible et lointain, qui est inévitable et tout proche...

Ely écoutait sans répondre. Tout épuisée par ses confidences de la nuit et leurs terribles secousses, elle était sans force contre les suggestions d'une tendresse qui en appelait chez elle, pour combattre son amour, à cet amour lui-même. Il y a dans les sentiments très complets un instinctif et violent appétit des résolutions extrêmes. Quand ces sentiments ne peuvent pas se satisfaire dans l'entier bonheur, ils demandent à l'entier malheur une sorte d'assouvissement. Remplissant toute notre âme, ils la portent sans cesse tout entière vers les deux pôles de l'extase ou du désespoir, sans jamais s'arrêter aux solutions moyennes. Louise Brion l'avait vu nettement: arrivée à cette étape de sa passion, il fallait de toute nécessité, ou que la baronne Ely devînt la maîtresse du jeune homme, ou qu'elle mît entre elle et lui cet irréparable d'une rupture avant la liaison, — roman secret de tant de femmes honnêtes ou galantes!... Oui, que de femmes ont ainsi, en proie au délire du renoncement, creusé des abîmes entre elles et un être idolâtré en silence, qui n'a jamais soupçonné plus cette idolâtrie que cette immolation. Aux unes, les innocentes, le remords anticipé de leur propre faiblesse, a donné cette énergie: les autres, les coupables, ont senti, ce que

sentait si fortement madame de Carlsberg, leur impuissance à effacer leur passé. Elles ont préféré le martyre exalté du sacrifice à l'affreuse amertume d'un bonheur à jamais empoisonné par l'atroce jalousie de cet indestructible passé. Une influence encore achevait de dissoudre l'esprit de révolte chez la jeune femme. Étrangère à toute foi religieuse, elle ne prêtait pas, comme sa pieuse amie, un caractère providentiel à ce hasard si vulgaire : la rencontre d'un nom dans un journal. Mais elle avait, par suite de son incroyance même, ce fatalisme inconscient, dernière superstition des incrédules. A voir devant elle, imprimées, ces cinq syllabes : « Olivier Du Prat, » quelques heures après la conversation de la nuit, elle avait subi cette impression du pressentiment plus difficile à supporter que le danger réel pour certaines natures, comme la sienne, toute décision et toute action.

— Oui tu avais raison, avait-elle répondu, de cet accent brisé des abdications irrémédiables, je le verrai, je lui parlerai, et tout sera fini pour toujours...

Elle était donc revenue à Cannes, l'après-midi du même jour, sur cette résolution, prise réellement avec les plus profondes énergies de son cœur. Elle était accompagnée de madame Brion, qui ne voulait la quitter qu'une fois le sacrifice accompli. C'est ainsi qu'elle avait, sitôt arrivée, écrit et fait porter le billet dont la lecture avait achevé de bouleverser Hautefeuille. Certes elle se croyait, elle était bien sincère dans ce parti pris de rupture. Cependant, si elle avait lu jusqu'au fond d'elle-même, un tout petit fait lui aurait prouvé combien cette résolution était fragile et à quel point les idées d'amour la possédaient, la hantaient. Elle venait à peine d'écrire à celui qu'elle voulait séparer d'elle à jamais, et de la même plume et de la même encre elle griffonnait deux billets aux deux personnes des amours desquelles elle était la confidente et un peu la complice : miss Florence Marsh et la marquise Andriana Bonaccorsi. Elle les invitait à déjeuner pour le lendemain. Action bien simple, mais en la faisant, elle obéissait au plus profond instinct de la femme qui aime et qui souffre : rechercher des femmes qui aiment aussi, avec qui elle puisse parler des choses du sentiment, aux bonheurs de qui elle se

réchauffe, qui la plaindraient de son malheur si elle le leur disait, qu'elle comprenne et par qui elle serait comprise. D'ordinaire, comme elle l'avait proclamé la veille, les hésitations de la sentimentale et craintive Italienne fatiguaient Ely, et dans la passion de l'Américaine pour le préparateur de l'archiduc il entrait un élément de positivisme réfléchi qui déconcertait sa fougue native. Mais la jeune veuve et la jeune fille étaient deux femmes amoureuses, et cela suffisait pour qu'à l'heure de son martyre ce lui fût une douceur, presque un besoin de les voir. Elle ne se doutait guère que cette invitation, tout impulsive et si naturelle, provoquerait une scène violente avec son mari, ni qu'une lutte conjugale s'engagerait à la suite, — lutte sourde et implacable dont le dernier épisode influa si tragiquement sur l'issue de cette passion commençante qu'elle s'était juré de sacrifier.

Arrivée à Cannes vers trois heures de l'après-midi, elle n'avait pas vu l'archiduc durant tout le reste de la journée. Elle savait qu'il était enfermé avec Marcel Verdier dans le laboratoire. Elle ne s'en était pas étonnée, non plus que de le voir apparaître, à l'heure du dîner, suivi par son aide de camp, le comte de Laubach, l'espion professionnel de Son Altesse. Et pas une marque d'intérêt sur sa santé, pas une question sur la manière dont elle avait employé ces dix jours!... Le prince avait été, dans sa jeunesse, l'un des plus hardis et des plus beaux cavaliers d'un pays qui en compte d'incomparables, et l'ancien militaire se reconnaissait, dans le maniaque de science, à une tournure demeurée svelte malgré la soixantaine approchante, au ton de commandement qu'avaient gardé ses moindres inflexions, à sa face martiale où se voyait la cicatrice d'un glorieux coup de sabre reçu à Sadowa, aux deux longues moustaches toutes grises sur le pourpre de son teint. Ce qui ne s'oubliait pas, lorsqu'on avait une fois rencontré cet homme singulier, c'étaient les yeux, des yeux très bleus, très clairs et d'une inquiétude presque sauvage, sous des sourcils très blonds, presque roux et d'une formidable épaisseur. L'archiduc avait cette originalité de porter toujours, même en tenue de soirée, de fortes bottines lacées, qui lui permettaient, le repas à peine fini, de sortir à pied, accompagné tantôt de son aide de camp, tantôt de Verdier, pour d'interminables promenades

nocturnes. Il les prolongeait parfois jusqu'à trois heures du matin, n'ayant pas d'autre moyen de procurer un peu de sommeil à ses nerfs malades. Cette extrême nervosité se trahissait à ses mains, très fines, mais brûlées d'acides, noires de limaille, déformées aux outils du laboratoire, et dont les doigts se crispaient sans cesse en mouvements désordonnés. A tous ses gestes, d'ailleurs, on pouvait deviner le trait dominant de son caractère, cette infirmité morale qui n'a pas de nom précis dans la langue : — l'incapacité de durer dans une sensation ou dans une volonté quelconque.

C'était le secret du malaise que cet homme, si distingué par certains côtés, répandait autour de lui et dont il souffrait tout le premier. Entre les mains de ce personnage si étrangement irritable, toute entreprise devait échouer, on le sentait, et une frénésie intérieure et irrésistible lui défendait de se mettre en harmonie avec aucun milieu, aucune circonstance, aucune nécessité. Cette nature supérieure était incapable d'acceptation. Peut-être le secret de ce déséquilibre intime résidait-il dans la pensée, fixe chez lui, d'avoir été à une époque si près du trône et d'en être à jamais écarté, d'avoir vu commettre les plus irréparables fautes de politique et de guerre, de les avoir sues telles au moment même et de n'avoir pu les empêcher. C'est ainsi qu'au début de la guerre de 1866, il avait tracé un plan de campagne qui pouvait changer la face de l'Europe dans cette dernière moitié du siècle. Au lieu de cela, il avait dû risquer sa vie pour l'exécution de manœuvres dont il prévoyait l'échec assuré. Chaque année, quand revenait l'anniversaire de la célèbre bataille où il avait été blessé, il devenait littéralement fou pendant quarante-huit heures.

Il l'était de même chaque fois que l'on prononçait devant lui le nom de quelque grand révolutionnaire militant. L'archiduc ne se pardonnait pas la faiblesse par laquelle il conservait tous les bénéfices attachés à son titre et à son rang, alors que son goût des théories abstraites et les rancœurs de sa destinée manquée l'avaient conduit à partager les pires convictions du socialisme anarchiste. D'ailleurs prodigieusement instruit, grand liseur et grand causeur, il semblait qu'il se vengeât sur les autres de ses propres inconséquences par

l'acuité implacable de sa critique. Jamais l'admiration n'allait, dans sa bouche, sans quelque dénigrante et cruelle réserve. Seules les recherches scientifiques et leurs inébranlables certitudes paraissaient communiquer à cette intelligence déréglée un peu de repos, comme une assiette plus ferme. Depuis l'époque où ses dissentiments avec sa femme avaient abouti à ce divorce tacite et décent, imposé d'en haut, ces recherches l'avaient absorbé davantage encore. Retiré à Cannes où le retenait une laryngite obstinée, il y avait tant travaillé qu'il s'était, d'amateur, transformé en professionnel, et une série de découvertes importantes sur l'électricité lui avaient donné une demi-gloire dans le monde des spécialistes. Ses ennemis avaient bien répandu le bruit qu'il publiait simplement sous son nom les travaux de Marcel Verdier, un ancien élève de l'École normale, attaché à son laboratoire depuis quelques années. Il faut rendre cette justice à l'archiduc, cette calomnie — dont Corancez s'était fait l'écho près d'Hautefeuille — n'avait pas entamé l'affection enthousiaste et jalouse que l'étrange homme portait à son aide. Car un dernier trait de ce prince, inégal, incertain, et, par suite, profondément, passionnément injuste, était de ne sentir que par engouements. L'histoire de ses relations avec sa femme reproduisait l'histoire de sa vie. Il l'avait dépensée tout entière en alternatives de sympathie désordonnée et d'antipathie déréglée pour les mêmes gens, et sans autre cause que cette impuissance à contrôler son humeur, — impuissance qui avait fait de lui, avec tant de dons, un personnage tyrannique, redouté, mal jugé, profondément malheureux, et, pour emprunter au même Corancez une épigramme vulgaire, mais trop justifiée, « le grand Raté du Gotha ».

Madame de Carlsberg avait une trop longue expérience de ce caractère pour ne pas connaître son mari admirablement, et elle en avait trop souffert pour ne pas être, de son côté, souverainement injuste à son égard. L'humeur est, de tous les défauts, celui que les femmes pardonnent à un homme le moins volontiers. N'est-il pas le plus contraire à la plus virile des vertus : la constance? Celle-ci était trop fine pour ne pas lire, sur cette physionomie tourmentée du César manqué,

l'orage approchant, comme font les marins sur la face du ciel et de la mer. Lorsqu'au soir de son retour à Cannes, elle se trouva assise vis-à-vis de lui, à table, elle n'eut pas de peine à deviner que le repas ne se terminerait point sans quelqu'une de ces paroles féroces où l'archiduc soulageait son fiel dans les mauvaises heures. A son premier regard, elle avait compris qu'il nourrissait de nouveau un violent grief à son endroit. Quel grief? Avait-il su déjà, par Laubach, cet infâme Judas, au profil fuyant, aux manières félines, comment elle s'était comportée au jeu la veille, et, par un de ces détours d'orgueil dont il était coutumier, se préparait-il, lui, le prince démocrate, à lui faire sentir que ces manières bohémiennes ne convenaient pas à leur rang? Était-il froissé — une si puérile contradiction ne l'eût pas étonnée non plus — qu'elle fût demeurée à Monte-Carlo toute la semaine sans donner signe de vie, n'était la dépêche du retour au maître d'hôtel? Que lui importait, d'ailleurs, le motif d'une colère qu'elle méprisait. Le chagrin de sa résolution était trop profond. Elle en avait le cœur trop rempli pour ne pas opposer à ce nouvel ennui l'espèce d'anesthésie intérieure qui suit les agonies morales. Aussi ne répliqua-t-elle pas un mot, durant tout le dîner, aux sorties amères de l'archiduc, qui, s'adressant à madame Brion, outragea tour à tour d'une manière atroce Monte-Carlo et les femmes du monde, les Français de la côte et la colonie étrangère, les gens riches enfin, et toute la société. La livrée allait et venait à pas silencieux autour de la table. Les culottes courtes, les bas de soie, les perruques poudrées donnaient aux paroles du maître de cette maison princière une inexprimable ironie de contraste. L'aide de camp, avec un mélange patelin de politesse et de perfidie, répondait aux boutades de l'archiduc exactement les mots qui pouvaient l'exaspérer, et madame Brion, de plus en plus rouge, subissait l'assaut de ces insolents sarcasmes, avec l'idée qu'elle se dévouait pour Ely, indifférente et qui daignait à peine prêter l'oreille à des tirades du goût de celle-ci :

— Ses plaisirs, voilà ce qui juge un monde, et c'est cela que j'aime de cette côte. On y voit à plein la sottise et l'infamie des ploutocrates... Leurs femmes? Elles s'y amusent comme

des drôlesses, et eux, comme des drôles... Ces impôts, ces lois, ces magistrats, ces armées, ce clergé, tout cet appareil social, qui travaille au profit des riches, aboutit, à quoi? A protéger une crapule dorée dont nous avons une carte d'échantillons complète sur ce beau rivage... J'admire la naïveté des socialistes qui, devant des aristocraties de cette espèce, parlent de réformes!... Un membre gangrené, ça se brûle et ça se coupe, simplement, brutalement. Mais les révolutionnaires modernes ont un grand défaut: le respect. Par bonheur, la faiblesse et la sottise des classes dirigeantes s'étalent de toutes parts avec une si magnifique ingénuité que le peuple finit par s'en apercevoir, et, quand les millions d'ouvriers qui nourrissent cette poignée de parasites feront un geste, — le geste, — ah! nous rirons, nous rirons!... Déjà le libéralisme, le parlementarisme, le modérantisme, toutes ces sottises en *isme*, ne sont plus possibles. Il n'y aura plus de place, dans toute l'Europe, d'ici à dix ans, que pour une réaction à la Philippe II ou pour la Commune... Je n'ai pas besoin de vous dire que je suis pour la Commune. D'ailleurs, avec la science, le branle-bas devient si facile!... Prenez tous les enfants des prolétaires, faites-en des électriciens et des chimistes, et dans une génération, ça y est...

Quand il proférait des déclarations de cet ordre, l'archiduc regardait autour de lui avec une physionomie si menaçante que l'on ne pensait pas à sourire de ses paradoxes, comiques autant qu'inefficaces, dans cet opulent décor de haute vie. Les personnes initiées aux dessous de l'histoire contemporaine se rappelaient qu'une légende, d'ailleurs calomnieuse, associait le nom de « l'archiduc rouge » à un mystérieux attentat, dirigé contre le chef même de sa famille. Le rêve sanguinaire d'un césarisme démagogique jaillissait trop visiblement de ces yeux cruels qui ne regardaient en face que pour outrager. On sentait la présence du tyran, — tyran muselé, paralysé, à qui les circonstances seules avaient manqué, mais de si peu! Malgré soi, on en tremblait. D'ordinaire, quand il avait ainsi lancé quelques sinistres coups de boutoir, personne ne répondait, et le dîner continuait dans un silence de gêne et d'oppression. Le Néron en disponibilité jouissait de cette terreur pendant quelques minutes. Puis, il lui arrivait quelquefois, ayant

déchargé sa bile, de vouloir plaire et de déployer toutes les séductions de sa nature. Sa remarquable lucidité d'intelligence étonnait alors les plus hostiles, — sa culture, son absence de préjugés et son immense érudition des découvertes nouvelles. Ce soir-là, il était sans doute tourmenté par une inquiétude particulière, car il ne désarma point, jusqu'au moment où, à peine revenus dans le salon, une phrase de madame Carlsberg à madame Brion fit éclater la vraie cause de sa terrible humeur.

— Nous demanderons cela à Flossie Marsh. Elle vient déjeuner demain, avait dit la baronne.

— Puis-je avoir cinq minutes d'entretien avec vous? demanda brusquement le prince à sa femme.

Et, l'entraînant à part, sans plus se soucier des témoins de cette scène conjugale :

— Vous avez invité miss Marsh à déjeuner, demain matin?... continua-t-il.

— Parfaitement, répondit-elle. Cela contrarie Votre Altesse?

— Vous êtes chez vous, reprit l'archiduc, mais vous ne vous étonnerez point si je défends à Verdier de se trouver là... Ne m'interrompez pas... Il y a longtemps que je l'observe, vous favorisez les projets de cette fille qui s'est mis en tête d'épouser ce garçon. Je ne veux pas que ce mariage ait lieu. Et il n'aura pas lieu.

— J'ignore les intentions de miss Marsh, — répliqua la baronne, dont les joues pâles s'étaient empourprées d'un flot de sang à écouter le discours de son mari. — Je l'invite parce qu'elle est mon amie et que j'ai du plaisir à la voir. Quant à M. Verdier, il me semble d'âge à savoir s'il lui convient ou non de se marier, sans prendre l'ordre de personne. D'ailleurs, s'il veut causer avec miss Marsh, il n'a nul besoin de mon intermédiaire, et, s'il lui a plu de dîner avec elle ce soir...

— Il a dîné avec elle ce soir? — interrompit le prince, avec une violence maintenant exaspérée. — Vous le savez? Répondez. Soyez franche.

— Votre Altesse Impériale peut charger d'autres personnes de ses espionnages... — fit la jeune femme fièrement.

Et elle lança vers M. de Laubach un regard où le mépris se mélangeait au défi.

— Madame, trêve d'ironies, repartit l'archiduc : je ne les supporte point. C'est d'une commission auprès de mademoiselle votre amie que j'entends vous charger, et, si vous ne transmettez pas mon message, je le transmettrai moi-même... Vous lui direz, à cette intrigante, que je suis au courant de toutes ses menées. Je sais, entendez-vous bien, je sais qu'elle n'aime pas ce jeune homme. Je sais qu'elle est un instrument au service de son oncle. Ce brasseur d'affaires a eu vent d'une découverte que nous avons faite, Verdier et moi, chez moi; — et il tendit la main dans la direction de son laboratoire. — C'est une révolution dans les chemins de fer électriques, tout simplement, notre invention : mais, pour l'avoir, il faudrait avoir l'inventeur. Je ne suis ni à vendre ni à marier, moi. Verdier n'est pas à vendre, lui non plus, mais il est jeune, il est naïf, et M. Marsh a lancé la nièce... Je constate qu'il vous a mise dans son jeu et que vous travaillez pour lui... Écoutez-moi bien. Fréquentez les Marsh, oncle et nièce, tant que vous voudrez, faites des parties avec eux à Monte-Carlo et ailleurs. Si vous aimez à trôner parmi les rastaquouères des deux mondes, cela vous regarde. Vous êtes libre... Mais ne vous mêlez pas de cette intrigue, ou vous le paierez trop cher. Je saurai trouver le point où vous frapper... Avec les millions de son oncle, que cette fille achète un nom et un titre, comme elles font toutes ! Il ne manque pas de marquis anglais, de ducs français et de princes romains pour lui brocanter leurs blasons, leurs ancêtres et leurs personnes. La noblesse est une chose aussi abjecte, aussi basse que l'or. Que l'un paie l'autre, c'est justice. Mais cet homme de talent, mon ami, mon élève ?... A bas les pattes ! Cet immonde Yankee faire d'un cerveau comme celui-là une nouvelle machine à dollars ? Cela jamais, jamais, jamais ! Voilà ce que je vous prie de vouloir dire à cette demoiselle ; et vous, pas de réponse, n'est-ce pas ?... Monsieur de Laubach...

— Monseigneur ?...

A peine si l'aide de camp put prendre congé des deux femmes, tant l'archiduc sortit avec précipitation, celle d'un

homme qui ne se contient plus et qui va passer de la parole aux actes, frapper, s'il reste une minute de plus en présence de ce qu'il hait!...

— Voilà donc le secret de sa fureur, — dit madame Brion, quand son amie lui eut rapporté le brutal discours du prince. — C'est trop injuste. Mais j'aime mieux cela. J'avais si peur qu'il n'eût appris ta façon de jouer hier, et surtout l'imprudence de qui tu sais... Tu vas décommander miss Florence?...

— Moi! — fit la baronne en haussant les épaules, et son noble visage exprima un irrésistible dégoût. — Il fut un temps où ces goujateries me terrassaient, un temps où elles me révoltaient. Aujourd'hui, je me soucie de cette bête brute et de ses colères comme de ceci...

Elle avait, en disant ces mots, allumé à une petite lampe d'argent disposée pour cet usage une cigarette de tabac russe à long bout de papier. De sa bouche méprisante elle venait de chasser un anneau de fumée bleuâtre qui allait, s'ouvrant, s'allongeant, se dispersant à travers l'atmosphère tiède et parfumée du petit salon. C'était, autour des deux amies, un cadre de délicieuse intimité que cette pièce joliment claire, avec les nuances atténuées de ses tentures, ses tableaux anciens, ses meubles précieux, les vagues profondeurs vertes de la serre entrevue derrière une des portes vitrées, et partout des fleurs, de ces belles et vivantes fleurs du Midi, comme tissées, comme pétries de soleil. Les grandes et petites lampes voilées par des abat-jour de souple étoffe tamisaient dans cette retraite une lumière adoucie qui se mariait à la flamme gaie et claire du foyer. Les déshérités du sort envieraient moins ces décors exquis des existences comblées, s'ils soupçonnaient les agonies secrètes auxquelles ces décors servent le plus souvent de théâtre! Ely de Carlsberg s'était laissée tomber sur une chaise longue, et elle disait :

— Que veux-tu que ces misères me fassent, avec le chagrin que j'ai dans le cœur et que tu sais? Je recevrai Flossie Marsh demain et les jours suivants, et, si l'archiduc se fâche, il se fâchera. Il parle de trouver un point où m'atteindre. Il n'y en a qu'un, et je vais y frapper moi-même. C'est comme

si l'on menaçait d'un duel quelqu'un qui s'est décidé au suicide.

— Mais crois-tu qu'il a raison, quand il prête ces odieux calculs à Marsh? demanda madame Brion pour arrêter l'accès de révolte qui grondait sourdement dans cette voix, ces yeux, ces gestes.

— C'est bien possible, dit la baronne. Marsh est un Américain, et pour ces gens-là un sentiment est un fait comme un autre, qu'il s'agit d'exploiter du mieux qu'on le peut. Mais admettons qu'il spécule sur le sentiment de Flossie pour un savant et un inventeur, cette spéculation de l'oncle prouve-t-elle que le sentiment de la nièce n'est pas sincère?... Pauvre Flossie! — conclut-elle, avec un accent où passait de nouveau l'écho de la tourmente intérieure. — J'espère qu'elle ne se laissera pas séparer de celui qu'elle aime: elle souffrirait trop; et, s'il faut l'aider à le garder, je l'y aiderai...

Quel trouble encore trahissaient ces deux cris successifs! Quel reste d'incertitude dans la sage résolution prise en commun! La fidèle amie en demeura épouvantée. L'idée qu'elle avait eue la nuit précédente, puis repoussée comme trop difficile à réaliser, cette idée de s'adresser directement à la magnanimité du jeune homme, la ressaisit avec une force extrême. Cette fois, elle y donna un libre cours; et le lendemain matin, un commissionnaire pris à la gare remettait à l'Hôtel des Palmes la lettre suivante que Pierre Hautefeuille ouvrit et lut, au moment où il venait de traverser lui-même les longues heures d'une anxieuse et cruelle insomnie :

« Monsieur, je compte sur votre délicatesse pour ne pas chercher à savoir qui je suis, ni le motif qui me fait vous écrire ces lignes. Elles viennent de quelqu'un qui vous connaît sans que vous le connaissiez vous-même, et qui vous estime profondément. Je ne doute donc pas que vous n'entendiez cet appel adressé à votre honneur. Un mot suffira pour vous faire comprendre combien cet honneur est intéressé à ce que vous cessiez de compromettre, — bien involontairement, on en est

sûr, — la paix et le bon renom d'une personne qui n'est pas libre et que sa haute situation expose à beaucoup d'envie. *On vous a vu, monsieur, avant-hier, dans la salle de jeu de Monte-Carlo, acheter un objet que cette personne venait de vendre à un marchand.* Si c'était là un fait isolé, il n'aurait pas une très dangereuse signification. Mais vous devez vous-même vous en rendre compte : votre attitude n'a pu, durant ces dernières semaines, échapper aux commentaires de la malignité. La personne dont il s'agit n'est pas libre. Elle a beaucoup souffert dans son intérieur. Le moindre ombrage, chez celui à qui elle doit son rang, risquerait de provoquer pour elle une catastrophe. Peut-être ne vous dira-t-elle jamais elle-même combien votre démarche, *dont elle a été informée*, lui a été pénible. Soyez un honnête homme, monsieur, n'essayez pas d'entrer dans une existence que vous pouvez seulement troubler. Ne compromettez pas une femme d'un grand cœur, qui a d'autant plus de droits à votre respect scrupuleux qu'elle s'est moins défiée de vous. Ayez donc le courage de faire la seule action qui puisse empêcher les calomnies de naître, si elles ne sont pas nées, qui puisse les détruire si elles sont nées. Quittez Cannes, monsieur, pendant quelques semaines. Un jour viendra où vous éprouverez une joie intime à vous dire que vous avez fait votre devoir, tout votre devoir, et que vous avez donné à une créature d'élite la seule preuve de dévouement qu'il vous soit permis de lui offrir : le respect de son repos et de son honneur. »

Il y a dans le célèbre roman de Daniel de Foë, ce prodigieux raccourci de toutes les profondes émotions humaines, une page célèbre et qui demeure le symbole de l'épouvante dont nous bouleversent certaines révélations absolument, tragiquement inattendues... C'est celle où le Solitaire tressaille jusqu'à l'être de son être, en apercevant, sur le sable de l'île déserte, l'empreinte fraîche d'un pied nu. Un même tremblement convulsif secoua Pierre Hautefeuille à la lecture de cette lettre, où il tenait la preuve, après ces vingt-quatre heures d'incertitude, l'indiscutable, la foudroyante preuve que son action de l'avant-veille avait été vue... Par qui?... Mais qu'importait le

nom de ce témoin, du moment que madame de Carlsberg était avertie? Le secret instinct du jeune homme ne l'avait pas trompé. Elle le faisait venir pour lui reprocher son indiscrétion, peut-être pour le bannir à jamais de sa présence. La certitude que cet entretien roulerait sur ce qu'il se reprochait maintenant, comme un crime, lui fut si intolérable que l'idée le saisit de ne pas aller au rendez-vous, de ne jamais revoir cette femme offensée, de s'enfuir ailleurs, bien loin, pour toujours... Il reprit la lettre et il se dit : « C'est vrai, je n'ai plus qu'à m'en aller! » Frénétiquement à la fois et machinalement, comme si une réelle suggestion eût émané des phrases écrites sur cette petite feuille de papier bleuté, il sonna, il demanda un indicateur, que l'on préparât sa note, que l'on apportât sa malle. Si l'express d'Italie, au lieu de partir dans l'après-midi, eût quitté Cannes vers onze heures, peut-être le pauvre enfant eût-il, dans cette attaque de demi-folie, précipité une fuite qui devait, quelques heures plus tard, lui paraître aussi insensée qu'elle lui paraissait nécessaire en ce moment-là.

Mais pour prendre le train, il fallait attendre, et, une fois cette première crise passée, Hautefeuille sentit qu'il ne devait, qu'il ne pouvait pas fuir, comme un coupable, avant de s'être expliqué. Il ne pensait pas à se justifier : à ses propres yeux, il était injustifiable. Pourtant il ne voulait pas que madame de Carlsberg le condamnât sans qu'il eût plaidé pour sa propre délicatesse. Hélas ! que lui dirait-il? Durant ces heures qui le séparaient de l'instant de son rendez-vous, combien de discours imagina-t-il sans se douter que la force souveraine qui l'attirait vers cette femme n'était pas ce besoin de plaider sa cause! C'était vers *la sensation de la présence* qu'il marchait irrésistiblement, — seul besoin qui finisse toujours par tout abolir dans un cœur qui aime, depuis les plus justes rancunes jusqu'aux plus folles timidités.

Quand le jeune homme entra dans le salon de la villa Helmholtz, l'excès de ses émotions l'avait mis dans cet état de somnambulisme éveillé où l'âme et le corps obéissent à une impulsion dont ils ont à peine la conscience. Cet état ressemble beaucoup à celui d'un homme résolu qui traverse un

très grand danger. Les deux instincts fondamentaux de notre nature, celui de la conservation et celui de l'amour, agissent de même en toute occurrence importante. C'est une preuve de plus qu'ils sont l'œuvre en nous de forces impersonnelles, extérieures et supérieures à l'étroit domaine de notre volonté réfléchie. Dans des instants pareils, nos sens sont à la fois suraiguisés et paralysés, — suraiguisés pour les moindres détails qui correspondent à notre élan intérieur, paralysés pour tout le reste des circonstances. — Quand Hautefeuille pense aujourd'hui à ces minutes si décisives de sa vie, il ne peut se rappeler par quel chemin il est allé de l'hôtel à la villa, quelles personnes de sa connaissance il a rencontrées. Il ne fut réveillé de ce songe lucide qu'au moment où il se trouva dans le premier des deux salons, le plus grand, vide à cette minute. Une senteur y flottait, mêlée à l'arome des plantes qui garnissaient les vases, celle du parfum préféré de madame de Carlsberg : une composition légère d'ambre, de chypre et d'eau de cologne russe. A peine avait-il eu le temps de respirer cette odeur qui lui rendait Ely si présente, et la seconde porte s'était ouverte. Des voix lui arrivaient, parmi lesquelles il n'en distingua qu'une. Elle lui entra dans le cœur comme y était entré le parfum. Quelques pas encore, et il était devant madame de Carlsberg elle-même, qui causait avec madame Brion, la marquise Bonaccorsi et la jolie vicomtesse de Chésy. Plus loin, près de la haute porte vitrée ouverte sur la serre, Flossie Marsh, debout, s'entretenait avec un jeune homme, un grand garçon blond, très mal habillé, très laid, qui montrait sous une chevelure désordonnée un clair visage de savant aux yeux lucides et méditatifs, au sourire jeune. C'était Marcel Verdier, que la jeune fille avait prévenu d'un mot, hardiment, à l'américaine, et qui, empêché par l'archiduc d'assister au déjeuner, s'était échappé du laboratoire, dix minutes, pour venir la saluer.

La baronne non plus n'était pas assise. Elle allait et venait à travers la pièce pour tromper un énervement auquel mettait le comble l'arrivée de celui qu'elle attendait. Mais comment celui-ci s'en serait-il douté? Comment aurait-il deviné, à la voir vêtue du classique costume tailleur en serge bleue, fait pour la promenade, le motif qui l'avait le matin même chassée

de la maison? Elle avait marché du côté de son hôtel, à lui, comme il avait lui-même souvent marché du côté de la villa Helmholtz, pour voir une porte, une rangée de fenêtres, et s'en retourner le cœur battant. Enfin, comment aurait-il lu dans les tendres yeux bleus de madame Bonaccorsi une complaisance, dans les doux yeux bruns de madame Brion, une inquiétude qui, pour un amoureux capable d'observation, eussent été des raisons d'espérer? Hautefeuille ne vit distinctement qu'une chose : l'inquiétude que madame de Carlsberg avait dans ses yeux, à elle, et qu'il interpréta aussitôt comme un signe d'un courroux inapaisable. C'en était assez pour qu'il trouvât à peine la force de répondre les phrases banales de la politesse, tout en prenant un siège auprès de la romanesque Italienne, qui lui avait fait signe de se mettre à côté d'elle, tant cette trop visible émotion lui faisait pitié.

Cependant la gaie madame de Chésy, la jolie blonde aux yeux bleus, d'un bleu aussi vif que celui des prunelles d'Andriana Bonaccorsi était profond, avait souri au nouveau venu. Ce sourire avait frappé de menues fossettes son frais visage potelé, si blanc sous la capote de loutre; et sa fine taille prise dans une jaquette de la même fourrure, ses fines mains qui jouaient dans son manchon, ses pieds fins dans leurs bottines vernies achevaient de faire d'elle une charmante figurine de frivolité. Que le monde a raison d'être indulgent à ces poupées de la mode! Car leur présence suffit à égayer, à frivoliser, comme elles, si l'on peut dire, les situations les plus fausses et les visites les plus chargées d'explications. Étant donné ce que savait madame Brion, ce que pensait madame Bonaccorsi, ce que sentaient la baronne Ely et Pierre Hautefeuille, l'entrée de ce dernier eût rendu ce début d'entretien par trop difficile et pénible si la légère Parisienne n'eût continué son joli babil d'oiseau moqueur :

— Vous, je ne devrais plus vous connaître! — dit-elle à Pierre Hautefeuille. — Voilà dix jours, — ajouta-t-elle en se tournant vers madame de Carlsberg, — tenez, depuis que j'ai dîné chez vous à côté de lui, la veille de votre départ... Oui, voilà huit jours qu'il a disparu... Et je n'ai pas écrit à sa sœur qui pourtant me l'a confié... Car Marie vous a confié à moi,

c'est positif, et non pas à ces demoiselles de Nice et de Monte-Carlo !...

— Mais je n'ai pas quitté Cannes de la semaine, répondit Pierre qui rougissait malgré lui.

La petite phrase dite par madame de Chésy soulignait trop la coïncidence significative entre sa disparition et l'éloignement de madame de Carlsberg.

— Et que faisiez-vous, pas plus tard qu'hier, à la table de trente et quarante?... demanda railleusement la jeune femme. Si la grande sœur savait cela, elle qui croit son frère en train de se soigner sagement au soleil!

— Ne le tourmentez pas, interrompit madame Bonaccorsi, c'est nous qui l'avons ramené...

— Mais revenons à votre aventure. Vous n'avez pas fini de nous la raconter?... reprit madame de Carlsberg.

Les innocentes taquineries de madame de Chésy lui avaient déplu, à cause du trouble infligé à Hautefeuille. Depuis qu'il était là, vivant et respirant, dans ce petit salon, elle éprouvait, elle aussi, cette sensation de la présence qui dissout les plus fortes volontés. Jamais la physionomie du jeune homme ne lui avait paru plus fière et plus pure, son regard plus attrayant, sa bouche plus délicate, ses gestes plus gracieux, tout son être enfin plus digne d'être aimé. Elle discernait dans toute son attitude ce mélange de respect et de passion, d'idolâtrie et de timidité, tout-puissant sur les femmes qui ont souffert de la brutalité du mâle et qui rêvent de rencontrer l'amour sans les sursauts de la haine sensuelle, la tendresse passionnée sans la jalousie, la volupté heureuse sans la violence. Elle aurait voulu crier à Yvonne de Chésy : « Taisez-vous. Ne voyez-vous pas que vous lui faites mal?... » Mais elle savait si bien que l'étourdie n'avait pas dans le cœur un atome de méchanceté! C'était une Parisienne d'aujourd'hui, très sensible et très innocente, avec un très mauvais ton, jouant au scandale par enfantillage, avec un fond réel d'honnêteté, une de ces imprudentes qui paient quelquefois, de leur honneur et de leur bonheur, un naïf désir d'étonner et de s'amuser; et elle reprit, se racontant tout entière dans l'anecdote que l'arrivée d'Hautefeuille avait interrompue :

— La fin de mon aventure?... Je vous ai déjà dit que ce

monsieur m'avait prise justement pour une de ces demoiselles. A Nice, une petite femme qui dîne toute seule, à une petite table du petit salon de London-House... Et il s'était donné un mal pour se faire remarquer, et des « hum! hum! » par ci, — j'avais envie de lui offrir des boules de gomme, — et des : « Garçon! » par là, parfaitement inutiles, pour me faire retourner. Et je me retournais, pas trop, juste assez pour me laisser regarder sans pouffer de rire. J'en avais pourtant bien envie!... Enfin je paie, je me lève, je sors. Il paie, il se lève, il sort. Je ne savais pas que faire jusqu'au train. Il me suit; je me laisse suivre... Vous êtes-vous demandé quelquefois, en pensant à ces demoiselles : « Qu'est-ce qu'on leur dit quand on les aborde? »...

— Des choses que j'aurais, je crois, bien peur d'entendre, fit madame Bonaccorsi.

— Moi, plus maintenant, reprit madame de Chésy : car elles sont aussi bêtes que celles que ces messieurs nous disent à nous. Écoutez plutôt. Je m'arrête devant l'étalage d'un fleuriste ; il s'y arrête, à côté de moi, à gauche. Je regarde les bouquets ; il regarde les bouquets. J'entends les « hum! hum! » de tout à l'heure : il allait parler. « Voilà de bien belles roses, madame, me dit-il. — Oui, monsieur, voilà de bien belles roses. — Aimez-vous beaucoup les fleurs, madame? » J'allais répondre : « Oui, monsieur, j'aime beaucoup les fleurs », quand j'entends une voix à droite qui m'interpelle : « Tiens, Yvonne, vous êtes ici ! » Et me voilà nez à nez avec la grande-duchesse Véra Paulovna, et, dans la même minute, je vois mon suiveur devenir de la couleur des roses que nous regardions ensemble, et s'incliner devant l'Altesse Impériale. Et elle, avec son accent russe : « Idéal, ma chère!... Que je vous présente le comte Serge Komow, un de mes plus charmants compatriotes... » Tableau...

La jolie et moqueuse Yvonne avait à peine fini de raconter son enfantine équipée, avec ce plaisir, constaté souvent, toujours inexplicable, que certaines femmes du monde éprouvent à frôler le demi-monde, quand l'entrée soudaine d'un nouveau personnage vint arrêter net le rire ou le blâme sur les lèvres des amies qui avaient écouté ce gai récit. Ce personnage n'était autre que l'archiduc Henri-François, le teint enflammé comme

à l'habitude, ses pieds toujours chaussés de ses grosses bottines, son grand corps maigre enveloppé dans un complet de couleur sombre qui, à lui seul, par ses souillures et sa sordidité, décelait le laboratoire. Comme il l'avait annoncé la veille, il avait empêché que Verdier ne déjeunât à la table de la baronne. Lui-même, il ne s'y était pas présenté. Le maître et l'élève avaient mangé, comme cela leur arrivait entre deux expériences, debout et revêtus de leur tablier de travail, sur un angle d'un de leurs fourneaux. Puis le prince s'était retiré en prétextant une sieste, soit qu'il voulût réellement se reposer, soit qu'il méditât une épreuve décisive et qui lui permît de mesurer le degré de l'intimité établie déjà entre miss Marsh et son préparateur. Il n'avait naturellement nommé aucun des convives de la baronne à Verdier, qui ne lui avait parlé de rien non plus. Aussi, lorsqu'à son entrée dans le salon il aperçut l'Américaine et le jeune homme en train de causer à part et familièrement, un passage de réelle fureur décomposa son visage. Un éclair lui jaillit des yeux, tandis qu'il enveloppait du regard ce groupe d'abord, puis l'autre. S'il eût été le maître en ce moment, il les eût tous mis aux fers : sa femme, la cause certaine de cette trahison; madame Brion et madame Bonaccorsi, parce que madame de Carlsberg les aimait; madame de Chésy et Hautefeuille, parce qu'ils étaient là, témoins complaisants de ce tête-à-tête! De sa voix impérieuse et qu'il contenait à peine, il appela, d'une extrémité à l'autre de la pièce :

— Monsieur Verdier !

Verdier se retourna. Le saisissement que lui causait la présence imprévue du prince, l'humiliation d'être interpellé ainsi devant la femme qu'il aimait, l'impatience d'un joug longtemps supporté, que d'émotions complexes frémissaient dans l'accent avec lequel il répondit :

— Monseigneur ?...

— J'ai besoin de vous au laboratoire, reprit l'archiduc : veuillez venir, et tout de suite.

A leur tour, les yeux du préparateur lancèrent un éclair de fureur. Pendant quelques secondes, les spectateurs de cette odieuse scène virent sur cette figure d'un homme supérieur, traité indignement, un combat tragique se livrer entre

l'orgueil et la reconnaissance. L'archiduc avait été particulièrement bon pour la famille du jeune homme. Il lui avait rendu de ces services d'argent qu'il est si dur d'avoir acceptés quand le bienfaiteur en abuse... Verdier regardait toujours l'archiduc. Un chien battu injustement jette de ces regards sur son maître : va-t-il lui sauter à la gorge? va-t-il lui obéir? Mais le jeune homme connaissait trop le prince pour lui tenir tête en ce moment. Il appréhenda de déchaîner la colère de ce forcené et qu'un éclat d'injurieuse insolence rejaillît sur Florence Marsh. Peut-être aussi estima-t-il que son rôle de salarié et d'obligé ne comportait qu'une dignité : faire ressortir, à force de stricte correction, l'inqualifiable dureté du maître. Après quelques secondes de cette douloureuse hésitation, il répondit :

— Je viens, Monseigneur...

Et, prenant la main de miss Marsh, pour la première fois il osa y mettre un baiser, en disant :

— Vous m'excusez, mademoiselle, de vous quitter ainsi, mais j'espère aller vous rendre mes devoirs bientôt... Mesdames, Monsieur...

Et il suivit son redoutable patron, lequel était sorti aussi brusquement qu'il était entré, quand il avait vu Verdier porter à ses lèvres la main de miss Marsh.

Le silence régnait dans le salon maintenant, parmi toutes ces personnes demeurées debout, — un de ces silences comme il s'en produit dans le monde, après une scène par trop contraire aux plus simples convenances et que les assistants ne peuvent se permettre de juger tout haut. Ni madame Brion, ni madame Bonaccorsi, ni madame de Chésy n'osaient regarder madame de Carlsberg qui avait rendu au prince, en sa présence, regard pour regard, défi pour défi, et qui maintenant tremblait de colère sous l'affront que son mari lui avait fait subir en se conduisant de la sorte devant ses invités. Florence Marsh, penchée sur une table, affectait de chercher ses gants, un mouchoir, son flacon de sels, afin de cacher l'expression de son visage. Quant à Hautefeuille, il ne connaissait les dessous de cette société que par les indiscrétions savamment dosées de Corancez. Il ignorait absolument les relations de

Marcel Verdier et de l'Américaine, et il n'eût pas été un amoureux s'il n'eût pas rapporté cette algarade du prince à l'idée fixe dont il était possédé. Sans doute, l'espionnage avait fait son œuvre : l'archiduc savait son indiscrétion de l'avant-veille. Pour quelle part cette indiscrétion entrait-elle dans la farouche humeur du mari de madame de Carlsberg, le jeune homme n'aurait pu le dire. Une seule chose était certaine pour lui, depuis qu'il avait rencontré le terrible regard du prince : sa présence était odieuse à cet homme. Et d'où pouvait venir cette aversion, si ce n'est de rapports, hélas! trop mérités? Ah! demanderait-il jamais assez pardon à la femme qu'il aimait d'avoir été pour elle le principe de nouveaux ennuis parmi ses ennuis? Cependant le silence venait d'être rompu par madame de Chésy, qui avait regardé sa montre et embrassé la baronne en lui disant :

— Je serai en retard pour le train. Je dîne encore à Monte-Carlo, ce soir... Mais, après le carnaval, j'arrête les frais. Rien ne va plus. Adieu, chère, chère Ely...

— Et nous aussi, nous vous laissons, — dit madame Bonaccorsi ; — elle était allée prendre le bras de miss Marsh pendant qu'Yvonne de Chésy sortait ; — je vais essayer de consoler un peu cette grande fille-là...

— Mais je suis toute consolée, répondit Florence.

Et avec un accent singulièrement ferme, elle ajouta :

— On arrive toujours à tout ce qu'on veut quand on le veut bien... Nous marcherons, n'est-ce pas?... demanda-t-elle à la marquise.

— Alors, vous allez passer par le jardin, et je vous accompagnerai pour prendre un peu d'air, — fit madame Brion, qui embrassa Ely à son tour, en lui disant tout haut : — Chérie, je te rejoins dans un quart d'heure.

Et elle ajouta tout bas :

— Aie du courage.

La porte de la serre, par où l'on passait dans le jardin, venait de se refermer. Ely de Carlsberg et Pierre Hautefeuille étaient seuls maintenant. Tous deux, ils avaient médité longuement sur les paroles qu'ils prononceraient dans ce tête-à-tête. Tous deux ils arrivaient à ce rendez-vous avec une

volonté très fixe, la même, puisque Ely avait décidé de demander à Pierre précisément ce départ qu'il avait décidé de lui offrir. Mais tous deux aussi, ils venaient d'être bouleversés par la scène inattendue à laquelle ils avaient assisté. La jeune femme surtout avait été remuée dans le plus intime arrière-fond de sa violente et indomptable nature : le sauvage instinct de révolte, endormi chez elle par son amour, s'était de nouveau soulevé dans son cœur. La plaie de son orgueil, adoucie, presque refermée par une influence de tendresse, s'était soudain rouverte et saignait. Enfin, elle venait de sentir à nouveau l'injuste dureté de la destinée, qui la livrait, malgré tout et toujours, pieds et poings liés, à ce terrible prince, le mauvais génie de sa jeunesse. Quant à Hautefeuille, toutes les sombres légendes recueillies, de ci de là, sur la tyrannie et la jalousie de l'archiduc avaient soudain pris corps devant ses yeux. Cette vision des deux époux en face l'un de l'autre, l'un menaçant, l'autre outragée, lui avait été si intolérable à seulement imaginer! Elle venait de se réaliser en un inoubliable tableau durant les quelques minutes que le prince avait passées dans le salon. Cela suffisait pour faire de lui, pendant cet entretien, un homme tout différent. Les caractères comme le sien, toute pureté et toute délicatesse, ont des incertitudes par excès de scrupule, des indécisions par respect de la sensibilité d'autrui, qui donnent l'idée de la faiblesse, presque de l'enfantillage. Sont-ils en présence d'une situation vraie et d'un devoir positif, c'est une volte-face subite, une reprise invincible de leur énergie. Il leur suffit de penser qu'ils peuvent être utiles à ce qu'ils aiment pour trouver dans la sincérité de leur dévouement toutes les vigueurs dont ils paraissaient manquer. Pierre avait cru qu'il ne pourrait seulement pas supporter le regard de la baronne, quand il y lirait *qu'elle savait son action*. Il allait lui-même la lui dire, cette action, et tout simplement, tout naturellement, par un irrésistible et passionné besoin d'expier sa faute, s'il était pour quelque chose dans le chagrin qu'il l'avait vue éprouver et qui lui avait fendu le cœur.

— Monsieur, — commença-t-elle, après ce silence du début des explications plus pénible que ces explications mêmes, — je vous ai écrit que nous devions avoir un entretien sur un

sujet un peu grave, un peu difficile. Mais je veux d'abord que vous soyez bien convaincu d'une chose : si j'ai à vous dire, au cours de cet entretien, des mots qui vous soient pénibles, croyez-le, cela va me coûter beaucoup...

Elle répéta :

— Beaucoup.

— Ah ! madame, répondit-il, vous craignez de m'être dure, quand vous auriez le droit d'être si sévère !... Je veux, moi, que vous sachiez ceci d'abord : vos reproches, quels qu'ils soient, n'égaleront jamais les reproches que je me suis faits, que je me fais à moi-même !... Oui, — continua-t-il, avec l'accent du remords passionné, — après ce que je viens de voir et de comprendre, comment me pardonner jamais d'avoir été pour vous la cause d'une contrariété, même la plus légère ?... Je sais tout. Je sais, une lettre anonyme, reçue en même temps que la vôtre, m'a tout appris, que ma démarche d'avant-hier a été vue, cet achat du bijou que vous veniez de vendre. Un des témoins vous a rapporté cette action, je le sais, et ce que vous en pensez, je le devine. Je ne vous demande pas de me pardonner mon indiscrétion. J'aurais dû en sentir la portée tout de suite... Et puis, je n'ai pas réfléchi. J'ai vu le marchand prendre cet étui dont vous vous étiez servie devant moi... L'idée que cet objet, associé pour moi à votre image, se trouverait, le lendemain, dans une boutique de cet affreux endroit, qu'il appartiendrait peut-être à une de ces horribles femmes, comme celles que j'avais frôlées autour de ces tables, oui, cette idée a été plus forte que la prudence, plus forte que mon devoir de réserve à votre égard... Vous voyez. Je n'essaie même pas de me justifier. Mais peut-être ai-je le droit de vous demander de me croire, quand je vous affirme, quand je vous jure que, même dans cette étourderie, même dans cette indiscrétion, il y avait encore du respect pour vous...

— Je n'ai jamais douté de votre délicatesse, dit madame de Carlsberg.

Elle venait d'être remuée par cette naïve supplication. Elle en avait senti si vivement la jeunesse et la tendresse, par contraste avec les allures brutales que le prince s'était permises un quart d'heure auparavant, à cette même place ! Et puis,

comme elle avait tout de suite reconnu la main de Louise Brion dans l'envoi de la lettre anonyme, cette preuve secrète d'amitié aussi l'avait touchée, et elle essaya de remettre la conversation sur ce terrain où cette prudente conseillère l'avait tant suppliée de la maintenir. Timide et gauche effort que démentaient maintenant ses yeux, agrandis par son trouble, son sein soulevé par un involontaire soupir, sa voix où tremblait son cœur!

— Non, répéta-t-elle, je n'en ai jamais douté. Mais vous savez vous-même les malveillances du monde, et vous voyez que votre démarche a été remarquée, puisqu'on vous en a écrit...

— On ne m'en écrira pas deux fois, interrompit le jeune homme : ces malveillances, ces férocités du monde, je n'avais pas besoin de cette lettre pour les comprendre... Ce que j'ai compris encore plus nettement, tout à l'heure, — ajouta-t-il avec la fermeté mélancolique des adieux qui ne veulent pas pleurer, — c'est mon devoir. Il est tout tracé maintenant. Cette indiscrétion d'avant-hier, et d'autres que j'ai pu commettre, heureusement il est en mon pouvoir de les réparer, et je suis venu vous dire tout simplement : « Madame, je vais m'en aller... » m'en aller, — répéta-t-il, — quitter Cannes, et, si vous me permettiez d'espérer que vous me rendez toute votre estime en voyant comme j'agis à présent, je partirai, non pas heureux, mais moins triste...

— Vous en aller! répéta Ely à son tour.

Elle redit, une fois encore :

— Vous voulez vous en aller?...

Elle regarda le jeune homme bien en face. Elle vit cette physionomie délicate, ce regard ému et dont la douceur caressait en elle une place inconnue, cette bouche fine et qui tremblait encore des paroles prononcées tout à l'heure. La pensée qu'elle serait privée de cette présence, à jamais, se réalisa soudain pour elle avec une précision physiquement intolérable, en même temps que l'évidence du bonheur, s'ils s'abandonnaient tous deux au profond instinct qui les portait l'un vers l'autre. Sa volonté plia, — comme une digue soudain rompue, — sous le désir qui s'empara d'elle avec

une force irrésistible, et, sentant tout haut à cette minute, elle reprit :

— Non, vous ne partirez pas, vous ne pouvez pas partir. Je suis trop seule, trop abandonnée, trop misérable !... Je n'ai rien de vrai autour de moi, rien, rien, rien... Et je vous perdrais !...

Elle se leva d'un mouvement passionné qui fit se lever aussi Hautefeuille, et, s'approchant de lui, les yeux dans ses yeux, belle d'une beauté d'apparition, son admirable visage éclairé, transfiguré par cet afflux total de son âme dans ses prunelles et sur ses lèvres, elle lui prit les mains entre ses mains, et elle lui dit, comme si elle eût voulu par cette pression et par ces mots lier, mêler, fondre l'un dans l'autre, le plus intime de leurs deux êtres :

— Non, vous ne me quitterez pas. Nous ne nous quitterons pas, parce que vous m'aimez et que je vous aime...

PAUL BOURGET
de l'Académie française.

(A suivre.)

SULLY PRUDHOMME[1]

III

LA PENSÉE

Sully Prudhomme n'est pas seulement un poète, c'est-à-dire une sensibilité particulièrement impressionnable et douée d'une faculté spéciale d'expression : c'est un penseur, et le penseur, dans l'évolution que la vie a prescrite à sa personnalité, est même presque arrivé à l'emporter sur le poète. Je ne m'occupe ici que du poète. Les écrits en prose où Sully Prudhomme a exprimé sa façon de poser les problèmes métaphysiques sont d'un grand intérêt pour les philosophes ; mais c'est la personne morale de l'auteur, et non ses idées en elles-mêmes, que je me suis proposé d'étudier. Je ne me servirai donc de ces écrits que comme de documents, pour m'aider à comprendre ce qui, dans l'œuvre du poète, appartient au raisonnement, soit qu'il cherche à se mettre d'accord avec la sensibilité, soit qu'il entre en collision avec elle.

A vrai dire, cet accord cherché ou cette collision se retrouvent dans les écrits en prose. En raisonnant aussi méthodiquement que possible sur les questions transcendantes éternel-

1 Voir la *Revue* du 15 octobre 1895.

lement posées à la curiosité de l'esprit humain, Sully Prudhomme ne peut jamais oublier que le cœur y est intéressé. L'aspiration inassouvie de l'homme vers la justice, le bonheur, l'idéal, lui est toujours présente, et donne à sa discussion, en apparence calme et froide, quelque chose de secrètement passionné. De même que sa pensée a pénétré sa sensibilité et l'a, comme nous l'avons vu, à la fois agrandie et déviée, de même sa sensibilité pénètre sa pensée, l'inquiète et la dirige. Il a soumis à une profonde analyse l'antagonisme qui existait dans la grande âme de Pascal entre son génie scientifique et sa religiosité innée, c'est-à-dire, comme l'auteur des *Pensées* l'a si souvent exprimé lui-même, entre sa raison et son cœur. Un antagonisme semblable, quoique autrement dosé, existe dans l'âme de Sully Prudhomme, — celle peut-être qui, dans des conditions différentes, a le plus ressemblé, depuis deux siècles, à l'âme de l'immortel apologiste. S'il n'a pas le génie scientifique de Pascal, il a comme lui l'habitude de la méthode scientifique, la jouissance et le besoin de la certitude mathématique, et en même temps il a au plus haut degré l'aspiration religieuse, non plus sous la forme définie qu'une tradition docilement acceptée lui avait imprimée chez Pascal, mais sous une forme qui, pour être vague et manquer d'objet précis, n'en est pas moins impérieuse, et ajoute seulement, par son doute perpétuel sur sa propre légitimité, un élément pathétique à la lutte qu'elle soutient avec l'autre moitié de l'âme. Voilé dans les écrits en prose sous l'allure impersonnelle du pur raisonnement, cet élément pathétique apparaît plus librement dans la poésie, et c'est là que nous l'étudierons. Mais il se retrouve bien vite, quand on y fait attention, dans les écrits en apparence les plus sévèrement objectifs de Sully Prudhomme. Partout c'est le même désir anxieux de mettre fin au conflit entre la raison et le cœur. Le mot à la fois sublime et déconcertant de Pascal : « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas », n'a jamais trouvé d'écho plus profond que chez l'auteur de *Que sais-je?* L'idée que le cœur peut n'être pas borné uniquement à sentir, qu'il a peut-être, comme la raison et avec autant d'autorité, le droit d'affirmer, pénètre tout le travail de sa pensée philosophique. Il sent bien le danger de cette idée, averti qu'il est par son

habitude de se soumettre à la sévère discipline des sciences ; mais il ne peut se défendre contre le généreux penchant qui l'entraîne vers elle, et, avec mille précautions, avec les réserves les plus circonspectes, avec l'admirable bonne foi d'un chercheur qui n'a d'autre but que la vérité, il y revient toujours, et s'efforce, non de la prouver, — ce serait aller contre elle-même, — mais de lui attirer l'acquiescement qu'elle lui paraît mériter. Son ambition philosophique, — et il n'en est peut-être pas de plus haute, — serait de faire accepter à la raison ces raisons du cœur qu'elle n'a jusqu'ici pas voulu connaître.

Après bien des tâtonnements et des doutes, c'est dans le sentiment du beau, uni à l'idée purement logique de l'impossibilité de concevoir l'univers sans un être nécessaire, qu'il semble avoir trouvé la satisfaction de son double besoin de certitude et de foi. Il a formulé dans de fort belles pages cette révélation du cœur, devant laquelle il demande à la raison, non d'abdiquer, « mais seulement d'admettre le témoignage du cœur au même titre que celui des sens, lorsque ce témoignage lui semblera aussi irrécusable, et de l'accepter, au moins, comme simple document dont l'esprit scientifique doit tenir compte, sans pouvoir encore l'employer dans l'étage actuel de son édifice ». — On retrouve ici le scrupule que l'auteur porte dans ses raisonnements comme dans ses sentiments et dans ses actes. — Le sentiment du beau, pour lui, s'accompagne forcément d'*aspiration* : cette aspiration ne s'explique par rien de ce qui appartient à notre vie terrestre ordinaire ; elle la dépasse : elle doit donc avoir un objet situé en dehors de cette vie. Ici il faut citer :

Ainsi le sentiment du Beau dans la nature, les arts et la morale aurait un objet situé hors de nos prises, mais dont nous aurions l'intuition dans notre conscience, et c'est là le fondement des actes spontanés de foi religieuse. On peut définir la foi : l'intuition et l'affirmation, sur le seul témoignage du cœur, de ce qu'on nomme *la divinité*, c'est-à-dire du postulat indispensable pour expliquer et justifier ce que nous voyons dans l'Univers. Et c'est le Beau, imprimé dans les formes et manifesté aussi par les actions, qui en est le révélateur, qui est le texte sacré, les saintes Écritures par excellence. Au fond, le sentiment du Beau est l'intuition instinctive du divin, la plus incontestable révélation religieuse. Il y a de la piété dans l'admiration.

On se demandera comment, si l'objet de l'aspiration n'a rien de terrestre, nous pouvons, nous qui sommes terrestres, communiquer avec lui. La réponse que Sully fait à cette objection est bien caractéristique par le mélange qu'elle offre de mathématique et de sentiment :

L'homme, en sa qualité de dernière et suprême production de la terre, est à la limite extrême qui sépare ce globe de la sphère supérieure, quelle qu'elle soit (à moins d'admettre, contre toute vraisemblance, que la série des êtres, évidemment ascensionnelle sur la terre, se termine à notre petit monde). Or une limite appartient à la fois aux deux choses qu'elle borne l'une par l'autre dans un milieu continu comme est l'espace, qui permet à toutes les parties de communiquer, et où le monde spirituel lui-même a des attaches manifestes. Il y a donc nécessairement quelques points communs entre l'essence humaine, limite de la nature terrestre et de ce qui la dépasse, de ce que nous appelons le surnaturel, le divin, et celui-ci. Certainement, ce point ne contient pas tout le divin (de là vient que nous n'y pouvons qu'aspirer), mais il suffit à la communication de l'homme avec l'idéal. Il existe un pont, jeté par le Beau, entre la terre et le ciel[1].

S'il fonde ici la religion sur le sentiment du beau (naturel, artistique ou moral), il établit ailleurs la liberté sur le sentiment de la dignité, comme il y avait appuyé ses espérances dernières dans l'avenir de la race humaine. Il rattache encore à la dignité, au « sentiment de la valeur morale », en y ajoutant des considérations d'un caractère purement scientifique, la légitimité, au moins soutenable, de la croyance en une existence ultra-terrestre[2]. Je n'ai pas à discuter ici ces hautes questions ; je constate seulement l'équilibre dans lequel Sully Prudhomme est arrivé à faire se tenir les deux tendances de son âme ou plutôt les deux moitiés de lui-même. Cet équilibre est beau, mais il est instable : il n'a pas toujours existé, et dans bien des moments il se dérobe encore à la pensée, à la conscience qui le cherchent. On ne peut expliquer autre-

1. *Revue des Deux Mondes* du 15 octobre 1890, p. 770-771. Voyez aussi *l'Expression dans les Beaux-Arts*, p. 254-257. Les mêmes idées sont exprimées en vers dans *le Bonheur* (p. 221).

2. Voir, outre les trois études sur Pascal publiées dans la *Revue des Deux Mondes* et la *Revue de Paris*, le livre annoncé plus haut : *Que sais-je ? Examen de conscience*. Ce livre vient de paraître à la librairie Lemerre.

ment que, dans une des études mêmes où il s'applique avec le plus de conviction à authentiquer devant la raison les révélations du cœur, il s'écrie, en songeant à la foi inébranlable que Pascal gardait sous les apparences du scepticisme : « Ne le plaignons pas!... Ah! combien, en dépit de ses tourments, son sort pourrait tenter ceux qui, non moins affamés que lui de vérité, de justice et d'amour, désespèrent de s'en jamais rassasier,... et qui sont condamnés par le progrès même et la sévérité de la science à ne pouvoir savourer aucune illusion consolante[1] ! » Si par moments il espère presque avoir trouvé, il est plus souvent, presque toujours, de ceux qui cherchent en gémissant.

Nous retrouvons ce conflit intérieur, avec des péripéties plus poignantes et des sursauts plus vifs, dans ses poésies, où il ne s'astreint plus à peser avec une patience méthodique les postulats, en apparence contradictoires, du cœur et de la raison. Dans les *Stances et Poèmes*, œuvre de sa première jeunesse, il ouvre parfois toutes grandes les ailes du cœur et puise hardiment dans l'intuition poétique des raisons de croire et d'espérer. Il proclame l'aptitude du sens esthétique à découvrir le vrai : opposant à la certitude qu'on savoure dans la géométrie l'incertitude où laissent les systèmes opposés de la philosophie, il se demande si un triangle n'est pas préférable à tous ces mots sonores qui, comme les vases, sont d'autant moins remplis qu'ils sont plus beaux, et il se répond avec une confiance presque joyeuse :

Non! je crois à la poésie :
Elle instruit par témérité ;
Elle allume sa fantaisie
Dans tes beaux yeux, ô Vérité!

Si le doigt des preuves détache
Ton voile aux plis multipliés,
Le vent des strophes te l'arrache
D'un seul coup de la tête aux pieds[2] !

Qui ne connaît, parmi ces actes de foi, la belle pièce des *Yeux*? Le poète compare les yeux, « bleus ou noirs, tous aimés,

1. *Revue des Deux Mondes*, 12 novembre 1890, p. 296.
2. *La Poésie*.

tous beaux », qui dorment au fond des tombes, aux étoiles qui s'éloignent de notre horizon :

Et comme les astres penchants
Nous quittent, mais au ciel demeurent,
Les prunelles ont leurs couchants,
Mais il n'est pas vrai qu'elles meurent.

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Ouverts à quelque immense aurore,
De l'autre côté des tombeaux
Les yeux qu'on ferme voient encore[1] !

Le gage des hautes destinées de l'homme est pour lui dans l'histoire même de l'évolution qui doit conduire la vie

De son germe inquiet à son type éternel,

histoire qu'il retrace en un tableau magnifique d'après les conceptions hégéliennes; le gage de son immortalité est dans l'amour, qui nous révèle un bonheur supra-terrestre, dans l'intime union de l'homme avec l'être universel auquel il participe, et dans l'infini du passé qui assure l'infini de l'avenir :

Vous nous le promettez, ô filles de la terre :
Vos yeux parlent assez d'un voyage infini !
Ce monde inférieur, loin d'errer solitaire,
A des mondes plus beaux est sûrement uni.
Il l'est par le soleil, il l'est par son poids même :
Il attire le ciel, il en est attiré;
Sirius embrasé me regarde, et je l'aime :
Attends un jour !... je meurs... La vie est un degré.
J'étais aux premiers temps, car j'ai ma part de l'être :
Si l'être est éternel, j'en suis contemporain;
Mais j'étais comme on dort, sans jouir, ni connaître,
Et mon réveil fut lent; puis, obscur pèlerin,
J'ai gravi vers l'azur, et je m'y porte encore,
Et pour d'autres objets j'espère un sens nouveau :
J'accomplis ton vieux rêve, ô sage Pythagore,
De climats en climats j'allège mon manteau.
Et quand l'air sera bon, je jetterai le voile :
Je serai libre enfin, libre en un corps parfait,
Parvenu du chaos à la suprême étoile,
Dans la joie et l'horreur du pas que j'aurai fait[2] !

1. Voir encore *l'Ame*, *l'Idéal*.
2. *L'Art*.

Mais ces éclairs de foi n'illuminent que par intervalles les pesants nuages accumulés par le doute sur l'âme du poète. Dans l'obscurité dont il se sent enveloppé, il voit, le plus souvent, avec angoisse, les assauts généreux de la sensibilité se briser contre le roc insensible de la raison. Entre les deux voix qui « s'élèvent tour à tour des profondeurs troubles de l'âme » s'établit, et non moins douloureux, dans l'ordre de la pensée, le tragique duo que nous avons entendu dans l'ordre du sentiment.

Le cœur dit à l'intelligence :

Espère, ô ma sœur, crois un peu!
C'est à force d'aimer qu'on trouve :
Je suis immortel, je sens Dieu!
L'Intelligence lui dit : « Prouve [1]. »

Nous voyons dans les *Épreuves* une marche de la pensée du poète parallèle à celle que nous avons constatée pour le sentiment. C'est là qu'est l'admirable pièce de la *Grande Ourse*, où est si puissamment symbolisée l'action destructive exercée sur la foi par la conception mécanique du monde ; c'est là que se trouvent ces autres sonnets où les horreurs du doute, les aridités désolantes de l'âme qui voudrait croire et ne le peut, sont rendues avec une si saisissante énergie : *le Doute*, *Tombeau*, *la Prière*, *la Vérité*, *la Lutte*, *Scrupule*, *les Deux Vertiges*. A la même époque appartient dans sa forme première le poème du *Tourment divin*, qui n'a été imprimé que beaucoup plus tard, et où le poète, avec plus d'expansion, se débat dans les mêmes angoisses, envoie aux cieux muets, pour y demander un père, le même appel désespéré [2]. C'est le moment où la lutte a été le plus âpre dans l'âme de ce chercheur anxieux d'une vérité à la fois prouvée et consolante. A force de regarder fixement les yeux du sphinx aux

1. *Intus*. Le deuxième vers de cette strophe était d'abord : *Tu mords l'inconnu, je le couve*. Sainte-Beuve, en citant cette pièce, avait dit : « *Mordre l'inconnu* est dur ; le goût rejette de pareilles expressions. » Sully a changé le vers, et il a eu raison; mais il faut avouer que la formule primitive, dans sa dureté, rendait la pensée avec plus de précision,

2. *Le Prisme*. Voir aussi la pièce intitulée : *Dans une église*.

décevants mirages, il finit par en être comme hypnotisé et se sent peu à peu envahi par une sorte de stupeur mortelle. C'est ce qu'il a exprimé dans une des pièces les plus étonnantes des *Solitudes*, la *Pensée*. Il voit en songe lui apparaître

... cette fleur qu'on appelle
Pensée. Elle voulait s'ouvrir,
Et moi, je me sentais mourir :
Toute ma vie allait en elle...

« Vite, ô fleur, l'espoir anxieux
De te voir éclore m'épuise :
Que ton regard s'achève et luise
Fixe et profond dans tes beaux yeux ! »

Mais à l'heure où de sa paupière
Se déroulait le dernier pli,
Moi je tombais enseveli
Dans la nuit d'un sommeil de pierre.

Ces luttes ardentes, ces espoirs passagers, ces découragements, ces renoncements, ces paralysies momentanées ne sont pas de vaines formules poétiques. Sully Prudhomme en a souffert dans sa vie réelle plus peut-être encore que ses vers ne peuvent le faire comprendre à ceux qui ne l'ont pas approché. Son sentiment ayant pénétré dans sa pensée l'avait rendue douloureuse, comme certaines maladies étranges rendent infiniment sensibles des parties du corps qui ne le sont pas d'ordinaire. En dehors même des questions où le cœur est intéressé dans la recherche philosophique, l'incertitude de cette recherche passionnément poursuivie a été pour lui une torture. Il a connu la souffrance purement intellectuelle à un degré où bien peu d'hommes en ont eu le cruel et sublime privilège. Son impuissance à se rendre compte des rapports du monde moral avec le monde physique, — de la volonté par exemple avec les mouvements du corps, — lui causait parfois une souffrance presque insupportable. Il en arrivait à des espèces d'hallucinations, effrayé de ses propres gestes, qui lui apparaissaient comme des provocations de l'inexplicable. inquiété par toutes les apparences, derrière lesquelles il

s'obstinait, sans y parvenir, à démêler la réalité[1]. Ou bien il tombait dans un état de prostration lasse où toute activité lui devenait une fatigue. Avec de telles dispositions d'esprit, il lui était presque impossible de vivre comme les autres hommes : il ne voyait dans le monde qu'un assemblage d'énigmes douloureuses ou qu'un abîme vertigineux dont il côtoyait le bord en en subissant sans relâche l'attraction et la terreur. Plus d'une fois, au sortir d'entretiens où il leur avait ouvert son âme, ses amis se confièrent leurs craintes de ne pas le voir résister à des luttes aussi épuisantes. S'il y a résisté, c'est en partie à la Muse qu'il le doit. Pour rendre ses angoisses intimes avec la sincérité et la précision dont il éprouvait le besoin, il lui fallait, pour ainsi dire, les regarder du dehors, et cette étude soustrayait pour un temps son attention à la souffrance elle-même, tandis que l'expression poétique soulageait cette souffrance et par l'exacte définition qu'elle en donnait et par le charme libérateur de la beauté. Mais ces poésies ne sont pas nées d'un simple effort intellectuel ou artistique : elles sont les gouttes de sang arrachées au front du penseur par les épines qui le couronnent en le torturant.

L'angoisse philosophique s'est calmée dans son esprit, comme l'angoisse sentimentale s'est calmée dans son cœur, et il en est venu peu à peu à cette conciliation sincèrement tentée entre les exigences de la raison et celles du sentiment que j'ai

1. Cf. ces vers du *Bonheur* (p. 219) :

Il couve en ma joie un tourment,
Car sous l'objet le plus charmant
Je veux saisir ce qu'il me cache,
L'invisible sous les couleurs,
Et l'impalpable sous les fleurs
Où j'appuie, en songeant, ma tête :
Je ne peux plus l'y reposer ;
Si je tends ma bouche au baiser,
L'inconnu se dresse et m'arrête.

Cette recherche perpétuelle et douloureuse de la réalité cachée sous les apparences, et par là même cette impossibilité de jouir des apparences, n'ont été que trop réelles dans la vie du poète. Il a toujours été de ceux qui cassent leurs jouets pour voir « ce qu'il y a dedans ». Des amis qui l'accompagnaient dans son voyage en Italie m'ont raconté que devant les plus beaux spectacles de la nature et de l'art il éprouvait moins de joie que d'inquiétude, parce qu'il les considérait surtout comme des signes, dont il s'obstinait à démêler le sens caché plutôt qu'il ne s'attachait à les contempler en eux-mêmes.

fait connaître d'après les écrits en prose : ici encore, les deux voix contradictoires sont arrivées à l'unisson, non sans quelques grondements sourds, échos de leurs querelles antérieures. Depuis lors, Sully Prudhomme a rarement demandé à la poésie l'expression de sa pensée philosophique sur les problèmes fondamentaux : il a préféré les soumettre à une étude calme et méthodique. Mais il a continué à écrire, comme il l'avait fait dès ses débuts, de courts poèmes psychologiques d'un genre très particulier, qu'on ne trouverait peut-être chez aucun autre poète, et qui constituent ce que l'on peut appeler de la poésie psychologique descriptive. Ici le cœur n'est plus en jeu : il ne s'agit que d'observation et d'art délicat. On trouve déjà quelques-unes de ces petites « idylles de l'âme », — si on me permet d'employer le mot idylle au sens grec, — dans les *Stances et Poèmes (l'Habitude, l'Imagination, Pensée perdue, la Mémoire)*; on en retrouve dans les *Solitudes (Joies sans causes)*, dans les *Vaines tendresses (la Coupe)*, et l'une des plus exquises *(la Rêverie)* est dans le *Prisme*. Il y a souvent, dans ces petits tableaux de la vie interne, une profondeur qui montre avec quel sérieux et quelle pénétration le poète a sondé ce monde de la conscience dont il éclaire et colore les replis cachés. Là aussi on reconnaît le penseur.

On le reconnaît encore, on le reconnaît même trop, au préjudice du poète, dans les morceaux où il essaie de rendre en vers à la fois exacts et frappants les différentes solutions que les hommes ont proposées à l'énigme du monde, et même les principales découvertes qu'ils ont faites dans les sciences positives: c'est le sujet de deux longs épisodes insérés dans le poème du *Bonheur*, mais composés longtemps auparavant. Je dirai plus loin ce que je pense de ces tentatives. Je les signale ici seulement pour montrer ce goût, si puissant chez lui et généralement si étranger aux poètes, de la vérité abstraite et nue : on se rappelle que, jeune, il préférait les mathématiques aux lettres et n'aspirait qu'à se plonger dans un bain de certitude. Si toutefois il n'avait pas eu d'autres aspirations, s'il s'était contenté, comme le font les savants, de la recherche méthodique et de la joie toujours renouvelée de constater et de découvrir, si même il avait seulement excellé à traduire en vers bien faits les vérités de la science, il n'aurait pas tiré

de cette source une poésie qui eût ému les cœurs des hommes : la certitude rassasie, elle n'enivre pas. S'il les a touchés, c'est qu'il a joint, dans une union qu'on a bien rarement vue aussi intime, mais qui se retrouve à différents degrés chez la plupart d'entre nous, la connaissance exacte des conditions de la certitude dans le domaine où elle peut s'obtenir à un désir passionné de la trouver dans des régions où rien ne nous l'a donnée jusqu'ici et où elle intéresse de plus près notre destinée; c'est que, héros et martyr de la pensée moderne, ayant combattu et souffert pour elle et par elle comme nous et plus que nous, il a su chanter ses luttes, ses défaites et ses victoires de manière à faire longuement vibrer l'écho prêt à répondre, du fond de nos âmes, inquiètes et troublées comme la sienne, à son chant pénétrant et sincère, tour à tour enthousiaste et douloureux.

IV

L'ART

Une sensibilité délicate, une pensée originale, la fusion même de ces deux dons en un rare et précieux alliage, ne suffisent pas à faire un poète. Il faut qu'il s'y joigne un art capable de leur donner une expression personnelle et frappante et de les revêtir de beauté. Ce qu'il me reste à étudier dans Sully Prudhomme, c'est l'artiste.

Son art, comme sa sensibilité et comme sa pensée, se caractérise par un mélange de précision et d'inquiétude, de hardiesse et de scrupule, d'aspiration infinie et d'exacte observation. Il émeut savamment. Il réunit à la complète sincérité du sentiment une exécution très habile, très méditée, très personnelle, où se sentent à la fois, comme le poète l'a dit en parlant des fins joyaux de l'antique orfèvrerie, « l'audace et la peur de la main[1] ». Cet art, il ne l'a pas dès l'abord possédé dans sa plénitude, et, à force de vouloir l'affiner, il l'a peut-être parfois poussé à l'excès.

1. *Le Missel (Solitudes).*

Comme il a douté de sa propre sensibilité, comme il a douté de sa pensée, il a douté de son art. Ce trait de sa physionomie poétique apparaît surtout dans les *Stances et Poèmes*, où il avait frappé Sainte-Beuve ; il s'exprime dans la dernière pièce *(Je me croyais poète et j'ai pu me méprendre)*, comme dans les vers célèbres qui ouvrent le recueil :

Quand je vous livre mon poème,
Mon cœur ne le reconnaît plus :
Le meilleur demeure en moi-même;
Mes vrais vers ne seront pas lus.

Comme autour des fleurs obsédées
Se pressent les papillons blancs,
Autour de mes chères idées
Se pressent de beaux vers tremblants.

Aussitôt que ma main les touche,
Je les vois fuir et voltiger,
N'y laissant que le fard léger
De leur aile frêle et farouche...

Ainsi nos âmes restent pleines
De vers sentis, mais ignorés :
Vous ne voyez pas ces phalènes,
Mais nos doigts qu'ils ont colorés [1].

Une telle inquiétude indique le souci de la perfection. Elle ne l'a jamais abandonné ; mais elle le hantait surtout à l'époque de son premier recueil, non seulement parce que tout artiste qui n'a pas encore affronté le jugement du public craint de s'être trompé sur son talent, mais parce que ses idées sur l'art des vers étaient alors en train de se modifier. Il avait surtout, dans sa première et solitaire

1. Je me permets ici une petite anecdote... philologique. Les *Stances et Poèmes* allaient paraître quand je reçus de Sully un billet désolé : « On vient de me rappeler, disait-il, que *phalène* est du féminin, et c'est vrai, d'après l'Académie. Est-ce bien sans exception? Je ne puis refaire ma strophe, et je ne sais que devenir. » Je le tirai d'embarras, — peut-être avec trop de complaisance, — en lui citant les vers de Victor Hugo *(Si j'avais, ô Madeleine, L'œil du nocturne phalène)* et d'Alfred de Musset *(Le phalène doré, dans sa course légère, Traverse les prés embaumés)*. Sully fut rassuré et laissa la strophe telle quelle. *Phalène* n'en doit pas moins être du féminin. — J'ai constaté avec surprise que la petite et la grande édition de Musset (1876 et 1884) données chez Lemerre portent : *La phalène dorée, en sa course légère*. C'est là une correction apportée, je ne sais par quel reviseur, au texte du poète. Toutes les éditions parues de son vivant, et, — à l'exception de ces deux-là, — toutes les autres donnent le vers tel qu'il a été imprimé ci-dessus.

période de travail, écrit des poèmes de longue haleine, où se sentait l'influence des méditations ou des déclamations de Lamartine, de Musset et de Barbier. Ce qu'il en a gardé forme la section de son premier volume intitulée *Poèmes*, et comprend de fort belles pièces, quelques-unes même de celles où il s'est élevé le plus haut[1]. Elles sont presque toutes en alexandrins, souvent mais non toujours groupés en des quatrains dont les vers impairs sont féminins, les vers pairs masculins. Cette forme — inaugurée par Musset — est ample et souple; l'irrégularité qu'elle se permet tempère ce que son allure habituelle pourrait avoir de monotone; elle peut unir, avec beaucoup de charme et d'effet, l'essor de la strophe à la cadence plus effacée des vers accouplés ou librement croisés. Mais ce caractère hybride lui donne quelque chose d'approximatif et d'improvisé; elle n'est proprement ni lyrique ni didactique; elle n'est pas conforme aux exigences d'un art sévère. Leconte de Lisle — qui avait une véritable aversion pour la poésie de Musset et tout ce qui lui ressemblait — ne s'en est jamais servi (non plus d'ailleurs que Victor Hugo). Sully subit fortement, comme je l'ai dit, pour la forme, — mais pour la forme seulement, — l'influence de Leconte de Lisle et de son cénacle: il renonça à cette versification trop libre, qui lui semblait désormais bâtarde, et ne se servit plus de l'alexandrin qu'en rimes plates ou en strophes régulières[2]. Je cite ce détail pour montrer combien il réfléchit, dès qu'il livra ses vers au public, sur les ressources et les lois de son art. Il reprit plus profondément les études techniques qu'il

1. Elles ont, d'ailleurs, été plus ou moins considérablement retouchées, et avant la publication du recueil et pour les éditions successives. Il faut noter ce trait particulier du travail artistique de Sully: il revoit sans cesse ses productions pour en « polir et repolir » les détails. Si on donne quelque jour une édition « critique » de ses œuvres, le nombre des variantes que fourniront les éditions successives sera plus considérable que pour aucun autre poète.

2. Sauf pour la traduction de Lucrèce, où la difficulté excessive de rendre le latin vers pour vers obligeait à employer un procédé de ce genre (les parties du *Bonheur* où on retrouve cette forme avaient été écrites longtemps avant). — Sully avait même composé beaucoup de pièces en vers libres, forme encore plus éloignée de la régularité qu'il chercha depuis. Il n'en a rien gardé, si ce n'est une pièce *(Métaphysique)* que plus tard, en la remaniant, il a insérée dans le *Prisme*. Je me souviens que ces vers furent les premiers que je connus de lui, par un ami commun, avant de le connaître lui-même. Ils ne m'avaient pas enchanté. C'est quand Sully me récita le *Joug* que sa poésie se révéla à moi.

avait faites un peu au hasard. Il revit avec soin toutes ses rimes pour les soumettre aux règles strictes dont le « Parnasse » avait proclamé l'obligation, éliminer les rimes insuffisantes, trop faciles ou banales, que Lamartine laissait passer sans y regarder et que Musset accueillait avec complaisance.

L'école « parnassienne » ne se piquait pas d'innover en versification. Elle n'essayait pas de remettre à neuf le vieil instrument légué par Malherbe; elle en accordait les notes, elle en retendait les cordes trop relâchées, mais elle l'acceptait tel que la tradition l'avait fait, ne cherchant ni à en agrandir le clavier, ni à en remplacer les touches devenues muettes. Elle continuait, comme la poésie classique et romantique, à s'interdire, sous le nom d'hiatus, des rencontres de voyelles jugées harmonieuses dans la prose, à régler la mesure des syllabes et la valeur des rimes sur la prononciation du passé et non sur celle du présent, se privant ainsi d'un renouvellement qui, s'il avait été entrepris alors avec intelligence et méthode, aurait peut-être prévenu les tentatives confuses que nous voyons aujourd'hui se produire de toutes parts. Sully Prudhomme ne se comporta pas autrement que ses émules :

D'autres ont fait la lyre et je subis leur loi,

a-t-il dit lui-même. Il compta scrupuleusement comme deux syllabes des groupes qui n'en font réellement qu'une ; il admit que l'*e* féminin (sauf dans *soient* et les mots semblables) se prononce toujours quand il est écrit ; il assujettit la rime non seulement à l'oreille, mais à l'œil, c'est-à-dire à une orthographe arbitraire et souvent erronée. Il ne prit pas l'initiative de la réforme qui aurait été vraiment désirable, celle qui, en conservant les principes traditionnels du rythme et de la rime, se serait donné pour tâche d'y soumettre la matière réellement offerte par le langage. On peut le regretter : son oreille délicate et sa réflexion pénétrante auraient peut-être trouvé la loi de cette réforme, aujourd'hui si compromise par les excès de novateurs irréfléchis; mais on ne saurait lui en faire un reproche : une telle œuvre exigeait un immense travail, à la fois technique et linguistique, qui l'aurait détourné de sa vraie tâche : l'expression aussi parfaite que possible de son individualité psychique.

Il a du moins apporté à l'exécution de ses vers un soin constant et une délicatesse particulière. On ne trouve que rarement chez lui ces couples de rimes où une consonne finale se prononce dans un mot et ne se prononce pas dans l'autre, véritables assonances qui jurent au milieu de rimes[1], de ces rimes entre voyelles ouvertes et fermées, — qui sont en réalité des voyelles différentes, — qu'on se permet de faire rimer ensemble, malgré les réclamations de l'oreille, sous prétexte que notre orthographe les rend par le même caractère[2]. Ces fautes, que Victor Hugo, l'artiste censé irréprochable, a prodiguées jusqu'à l'excès[3], n'ont pas été évitées même par les « parnassiens » les plus corrects. Sully Prudhomme ne les commet que par exception : en général, sa rime est aussi juste que distinguée. Ce qui vaut mieux encore, il s'interdit absolument « les chevilles de mots, et, licence moins naïve, les chevilles de vers entiers dont l'intrusion parasite prostitue la pensée à la rime. La mauvaise foi, dit-il à ce propos, s'insinue par là dans l'exécution, et, chez certains virtuoses, avec un art qui arrive à la racheter[4]. » La cheville, petite ou grande, est inconnue à Sully Prudhomme ; la religieuse observance des règles ne l'a jamais induit à ajouter un mot ou un vers oiseux. La mauvaise foi — qui dans la versification touche de si près à l'habileté — est absolument bannie de son art.

Quant au rythme interne du vers, il a cherché à s'en rendre compte, et, — naturellement, — il l'a étudié en mathématicien autant qu'en poète, ce qui d'ailleurs était légitime[5]. Il a aussi approfondi les conditions de la grâce et de l'expression des strophes, et, ne se bornant pas à choisir,

1. Citons *hélas pas, fils crucifix, jadis midis, lis pâlis, granit nid, tous doux, abattus Brutus*, etc., une quinzaine peut-être dans toute l'œuvre.

2. Par exemple *bras pas, climats amas, fable ineffable, miracles obstacles, gagne Bretagne, femmes âmes, diapre âpre, concevrai vrai, seule meule*, environ trente en tout. Je ne relève pas les rimes de *è* avec *é*, de *i, u, ou* brefs avec *i, u, ou* longs, beaucoup moins choquantes.

3. Dans une seule pièce, qui n'a que soixante-huit vers (*A l'Allemagne*), il fait rimer *Taunus* avec *nus*, *éden* avec *mondain* et *Galgacus* avec *écus*, ailleurs *Amos* avec *chameaux* et même *Austerlitz* avec *pâlis !*

4. *Réflexions sur l'art des vers*, p. 9. Victor Hugo a fait des prodiges en ce genre.

5. Dans ses *Réflexions sur l'art des vers*, il établit le rythme des vers divisibles en deux membres sur une proportion mathématique entre les dimensions respectives de chacun des membres.

parmi les inventions antérieures, celles qui convenaient le mieux aux émotions qu'il voulait rendre ou suggérer, il en a inventé plusieurs, dont il créait le moule exprès pour qu'il s'appliquât plus délicatement à l'impression qu'il lui confiait[1]. Toutefois, ce qu'il a le plus volontiers employé, c'est le quatrain de vers octosyllabiques, tantôt à rimes croisées, tantôt à rimes entrelacées, soit isolé, soit formant couple avec un autre où les rimes féminines et masculines sont en ordre inverse. Cette forme est proprement la sienne : c'est celle de la pièce liminaire (citée plus haut), des *Stances et Poèmes* ; c'est celle du *Vase brisé*, de la *Pensée*, des *Yeux*, du *Soir* et de beaucoup d'autres parmi ses pièces les plus justement goûtées. Avec les variations assez nombreuses de sa donnée essentielle, elle permet des effets très différents et se prête merveilleusement à de courts poèmes comme ceux où Sully Prudhomme a excellé.

Mais il n'apprenait pas seulement, à l'époque même où il imprimait son premier recueil, l'observation exacte des lois de la versification traditionnelle : il s'initiait à des secrets plus importants et plus profonds. Il avait jusque-là trop souvent, comme les premiers maîtres dont il s'était inspiré, confondu la poésie avec l'éloquence. Il apprit à distinguer le thème et surtout l'expression proprement poétiques du thème et de l'expression oratoires. Les étrangers reprochent en général à notre poésie de n'être souvent que de l'éloquence cadencée, d'être trop brillante, trop raisonneuse, trop déclamatoire, de manquer de cette indécision qui fait le charme du rêve, de

1. Il serait intéressant de relever ces inventions strophiques, dont plusieurs sont très heureuses ; mais cela m'entraînerait trop loin : je ne veux pas entrer dans des détails techniques qui n'intéressent directement que les gens du métier. Je ferai seulement une petite remarque à propos du sonnet. Sur les treize sonnets contenus dans les *Stances et Poèmes*, un seul, — et sans doute par hasard, — est régulièrement construit. Au contraire, à partir des *Épreuves*, tous sont irréprochables. Les lois du sonnet avaient été fort mal observées par les romantiques, qui remirent les premiers cette forme en honneur, notamment par Sainte-Beuve et Musset ; les sonnets de Gautier ne sont pas tous réguliers (au moins dans ses premiers recueils, car ensuite il connut et observa les vraies règles) ; ceux de Baudelaire ne le sont presque jamais. Leconte de Lisle en avait donné dès 1862, dans les *Poèmes barbares*, un petit cycle *(Le Conseil du Jakir)* où tous sont parfaitement corrects ; mais autour de lui on ne se soumit que tard à la règle : les premiers sonnets d'Heredia lui-même n'observaient pas l'entrelacement régulier des rimes dans les quatrains. C'est vers 1866 que les « Parnassiens » rapprirent des poètes du XVIe siècle la construction normale de cette sorte de strophe telle que l'ont fixée les Italiens du XIVe siècle.

cette suggestion illimitée qui fait l'enchantement de la musique. Si une partie des poèmes de Sully, malgré la beauté de leur forme et l'ampleur de leur inspiration, n'échappent pas tout à fait à ce reproche, beaucoup sont assurément parmi les productions de la Muse française qui en sont le plus indemnes. Les thèmes en sont pris, non dans des conceptions d'ordre général, mais dans des nuances délicates de sentiment et de pensée ; les mots sont très simples, mais tous choisis de manière à éveiller dans l'esprit des associations d'idées multiples et prolongées. C'est un art qui rappelle celui de ces graveurs qui font tenir sur une pierre précieuse, travaillée à la loupe avec une patience et une finesse extrêmes, quelque symbole émouvant ou profond, un sphinx ou une chimère, ou un Éros baisant au front Psyché tremblante et ravie : plus on regarde ces chefs-d'œuvre ténus, plus on y découvre d'intentions d'abord cachées, et plus on sent en même temps s'élargir leur signification mystérieuse.

C'est par l'exclusion de tout élément oratoire, c'est par la recherche, dans les mots et les tournures, de la simplicité la plus expressive, de la nuance la plus délicate, que Sully Prudhomme est arrivé à produire des effets si poétiques. Pour réussir à empreindre ainsi dans son œuvre la forme personnelle de sa sensibilité et de sa pensée, il lui a fallu la connaissance exacte des secrets et des ressources de son art, la discipline imposée à une verve d'abord trop épandue, l'habitude d'une exécution longuement méditée. Ces qualités, innées en lui, se développèrent sous l'influence du sévère Apollon qui régnait sur le « Parnasse contemporain ».

Leconte de Lisle était un maître incomparable, parce qu'il n'essayait pas d'imposer sa manière à ceux qui venaient lui demander des avis. Il prenait chaque individualité poétique telle qu'elle était, et lui donnait les conseils qui devaient lui permettre de se dégager pleinement : c'est ainsi que non seulement la poésie héroïque d'Heredia, mais la poésie personnelle ou philosophique de Sully Prudhomme, la poésie familière de Coppée et même la poésie trouble de Verlaine durent beaucoup à ses lucides indications. Il mettait surtout les jeunes poètes en garde contre le relâchement, la banalité, la facilité dangereuse : il les obligeait à reconnaître les fautes qu'ils commettaient

contre leur propre tendance et armait leur conscience artistique contre leur paresse; il les exhortait à ne se contenter que très difficilement de leurs œuvres et à ne les regarder comme terminées que quand ils ne pouvaient plus les améliorer. Acceptant leur façon de penser et de sentir, il dirigeait surtout leur attention sur la logique de la composition et la propriété rigoureuse de l'expression. Quant à l'originalité et à la beauté, il n'était pas en son pouvoir de les impartir à ceux qui ne les avaient pas.

Sully Prudhomme les avait. En somme, la meilleure règle, en art, n'a que des effets négatifs: elle empêche de commettre des fautes, elle ne donne pas de qualités. Sully avait en lui, comme tous les vrais artistes, un style particulier, qu'il ne changea pas, mais qu'il rendit plus parfait; ou plutôt il en avait deux, qu'il a toujours parallèlement employés, et qu'on peut appeler son style ample et son style précis, le premier lui servant surtout pour ses grandes compositions, le second pour ses petites pièces. Le premier se déploie volontiers en périodes, et garde, par les exclamations, les interrogations, les énumérations, le mouvement général de la phrase, quelque chose du caractère surtout oratoire qui marquait les œuvres de début; il se déroule en grands flots harmonieux dont chaque cime resplendit en passant à son tour sous le rayon lumineux d'en haut. Le second distille des gouttes plus rares et plus exquises. Tous deux ont en commun ce qui fait l'originalité de cette poésie, l'expression par des mots, des groupes de mots, des tournures propres, d'un certain nombre de rapports entre l'âme du poète et le monde sensible. Ces particularités se sentent mieux qu'elles ne se laissent cataloguer. Je ne ferai qu'une remarque. Chaque poète a ses épithètes favorites, qui reviennent sans cesse involontairement sous sa plume et qui répondent à sa nature intime. Celles qu'on trouverait le plus souvent dans les vers de Sully, si on en dressait le lexique, seraient assurément d'une part *tendre, délicat, frêle, anxieux, tremblant*, d'autre part *insigne, auguste, sublime, infini*. Ce sont bien là les vibrations les plus habituelles de son âme; mais les mots par lesquels, le moins imparfaitement possible, il les traduit lui semblent encore trop matériels et trop étroits. C'est à cause de cette lourdeur

et de cette limitation des mots, même triés avec art parmi ceux qui ont le moins de poids et dont le sens porte le plus loin, qu'il a toujours souffert de ne pas arriver à rendre pleinement dans ses vers ce qu'il avait dans l'esprit et dans le cœur; mais il a du moins réussi à faire de sa poésie un reflet fidèle, sinon complet, de sa personnalité.

Sully Prudhomme a beaucoup médité sur cette question de l'expression dans les arts; il a consacré à l'étudier tout un volume des plus intéressants, duquel, malheureusement, il a exclu son art propre, la poésie. Il s'attache surtout à montrer la correspondance qui existe entre les signes physiques, perceptibles aux sens, et les états moraux, et il présente à ce sujet des observations d'une grande valeur. Il soumet, suivant sa tendance, à une analyse minutieuse les émotions très vives que lui ont données de tout temps les beaux-arts. L'architecture, la musique, la danse, la sculpture, la peinture ne l'ont pas seulement ravi: elles l'ont intéressé par le rapport de leurs moyens d'expression avec ce qu'elles signifient, à savoir l'idéal prescrit à chaque artiste par son tempérament. Ce qu'il a si bien étudié pour les autres arts, il l'a certainement approfondi pour le sien avec une curiosité d'autant plus vive qu'il y cherchait la révélation des moyens les plus efficaces de traduire dans ses vers sa propre originalité. On le voit par ce qu'il dit, soit dans ce livre, soit dans ses *Réflexions sur l'art des vers*, de la relation étroite qui existe entre les mots, signes en partie naturels et en partie conventionnels, et les idées ou les sentiments qu'on tâche de leur faire exprimer. Leur sonorité, leur masse, leurs alliances plus ou moins nouvelles, leurs nuances infinies de sens, il a tout écouté, tout pesé, tout calculé. De là ce parfait accord entre l'expression et l'idée qui donne tant de charme à ses meilleures pièces. De là aussi, parfois, dans son style, quelque chose d'un peu laborieux, d'un peu cherché : cette poésie sent parfois l'huile de la lampe solitaire sous laquelle elle a été patiemment combinée.

Un autre défaut vers lequel elle inclinait déjà au début[1] et qui a souvent atteint par la suite des proportions fâcheuses,

1. Sainte-Beuve terminait son article souvent cité en disant: « Je me contente de demander à la poésie de M. Sully Prudhomme un peu plus d'air et de dégagement. »

c'est d'être trop serrée, trop « prégnante », de vouloir mettre trop d'intentions dans ce qu'elle dit, et de tomber par là dans l'obscurité : il y a des vers de Sully qui se présentent comme de véritables énigmes, non par le vague de la pensée ou de la forme, mais au contraire par la trop grande condensation. Ce n'est pas qu'il faille demander à la poésie d'être claire pour tout le monde au premier abord : une certaine obscurité n'est pas incompatible avec la beauté poétique, et parmi les plus hauts chefs-d'œuvre il en est qui ne livrent leur secret qu'à des investigations répétées ou même qui ne le livrent jamais complètement et ne nous en fascinent que davantage. Il n'est pas tout à fait vrai, quoi qu'en ait dit notre poète lui-même[1], que l'absence d'effort soit une condition de la jouissance artistique. On reconnaît peut-être ceux qui aiment vraiment un art à ce que l'effort qu'il faut faire pour le comprendre est pour eux un attrait de plus. Mais si l'obscurité de l'œuvre d'art est acceptable et peut même être belle, c'est quand elle provient d'une pensée ou d'un sentiment trop profonds, trop illimités pour pouvoir s'exprimer clairement avec les moyens imparfaits dont nous disposons. Elle rebute lorsqu'elle est due à une accumulation excessive ou à un emploi forcé de ces moyens. Or, c'est le cas dans quelques-uns des vers de Sully : le désir de dire beaucoup en peu de mots l'induit à des ellipses pénibles, à des inversions sans grâce, à des violences faites à la construction naturelle et simple. Souvent, le sentiment qu'on a de l'excessive application du poète empêche qu'on se laisse aller à l'émotion qu'il semble ressentir, d'une manière trop consciente et qu'il s'efforce de communiquer par des moyens trop réfléchis. D'autres fois, la recherche de la nouveauté et de la délicatesse de l'expression dégénère, on ne saurait le méconnaître, en préciosité. Enfin, il est dans ses poésies des passages qu'on ne peut s'empêcher de signaler comme entachés de prosaïsme, soit qu'il ait pris pour thème des idées qui ne se prêtaient pas à la forme poétique, soit qu'il n'ait pas donné à celle-ci assez de vivacité ou assez d'éclat.

Ces défauts, que je ne cherche pas à atténuer, ne sont en majeure partie que l'excès des qualités rares qui font la beauté

1. *Réflexions sur l'art des vers*, p. 47 et ailleurs.

du style de Sully Prudhomme. Il est plus difficile encore de définir la beauté d'un style que son originalité, et ce qui distingue le sien, c'est précisément ce qui échappe le plus à l'analyse : une lueur intime et douce comme celle d'une flamme enfermée dans l'albâtre, une grâce qui charme et qui pénètre, une sorte de vie secrète et palpitante, et comme une caresse veloutée qui se glisse dans le cœur pour le faire délicieusement souffrir. Ajoutez la souplesse du rythme, le balancement habile des tournures et l'équilibre savant des mots, l'harmonie vibrante ou étouffée qui charme l'oreille et berce l'esprit. Dans un grand nombre de pièces, le poète a réussi, par son art réfléchi, à fixer en formes à la fois précises et tremblantes le rêve qui passait devant son esprit, l'émotion qui troublait son cœur, l'idée qui entraînait son imagination au delà de la sphère terrestre. Elles ressemblent à ces gouttes d'ambre où un frêle insecte a été surpris dans son vol, et où la vie frémit encore sous l'enveloppe rigide et brillante qui l'éternise en l'emprisonnant.

Toute poésie s'exprime volontiers par des images, c'est-à-dire par des comparaisons, des métaphores et des symboles. Le symbole, dans lequel le second terme de la comparaison n'est pas exprimé, qui suggère sans préciser, est, par là même, éminemment poétique, mais l'emploi en est dangereux : celui qui s'en sert est exposé à se contenter trop facilement d'inventions sans portée, de formes vagues et d'allusions lointaines, dont le lecteur, ne recevant pas d'indications assez nettes, se fatigue à chercher le sens. Le symbolisme est aujourd'hui en grande faveur, et cette tendance prouve incontestablement une vraie disposition poétique chez ceux qu'elle domine ; mais nos jeunes poètes, il faut l'avouer, sont loin d'en éviter les écueils : leurs symboles sont trop souvent obscurs et sans intérêt ; ce qu'ils veulent exprimer ne se devine qu'à grand'peine, et quand on y est parvenu, il arrive que le fruit de cette peine ne la valait pas. Le symbole n'est pas applicable à tout : il ne doit servir qu'à indiquer ce qu'il est impossible ou très difficile de formuler directement, quelque conception transcendante, quelque aspect caché ou fuyant de la sensibilité ou de la destinée humaine. Il faut en outre qu'il soit intéressant en lui-même, qu'il soit choisi parmi les objets naturels

qui frappent nos sens ou notre imagination par leur beauté ou leur mystère. Sully Prudhomme a inventé d'admirables symboles (*le Vase brisé, Rosées, les Stalactites, la Voie lactée, le Soir*, etc.), qui répondent pleinement à ces conditions. En général, il ne se borne pas à présenter le symbole au lecteur : il en donne lui-même l'explication. Le symbolisme intransigeant n'admet pas ces concessions de la poésie à l'intelligence, et nous souhaiterions parfois, il faut l'avouer, que le poète nous laissât rêver sur le thème qu'il nous suggère au lieu de nous en prescrire l'application. Mais Sully n'a pas pris ainsi toujours le soin d'attacher une étiquette à ses fleurs poétiques. Il y a des pièces de lui qui sont des symboles parfaits, se suffisant à eux-mêmes, et, tout en restant clairs, ouvrant le plus large espace à l'interprétation. Telle est l'admirable pièce intitulée *Déclin d'amour*, où le titre seul indique le sens du douloureux dialogue qu'échangent, dans le dernier frisson de l'automne, le lac morne et le saule qui s'effeuille. Chaque détail de la peinture a sa répercussion infinie dans le monde sentimental que cette peinture a pour but d'évoquer. Ne fût-ce qu'à cause de cette pièce, nos symbolistes devraient regarder Sully comme un maître et un précurseur.

A côté du symbole, il emploie sans cesse, comme tous les poètes, les comparaisons et les métaphores. Il en a trouvé de merveilleuses, véritable enrichissement de la poésie française. Quoi de plus exquis, entre mille autres, que ces deux strophes du *Rendez-vous*, où le poète, étendu auprès de son amante dans une obscurité silencieuse qui lui persuade qu'ils sont dans la tombe, lui montre leur vie passée s'enfuyant au loin?

Regarde au loin, comme un vol sombre
De corbeaux, vers le nord chassé,
Disparaître les nuits sans nombre
Du passé,

Et, comme une immense nuée
De cigognes (mais sans retours!),
Fuir la blancheur diminuée
Des vieux jours!

L'ordre de sensations auquel chaque poète emprunte le plus volontiers ses images est aussi caractéristique de sa nature

d'âme que ses épithètes favorites. Ce que Sully Prudhomme choisit dans la nature pour indiquer les états de son âme, ou ce qu'il personnifie pour y incarner ses sentiments, ce sont les étoiles, les nuages, les ruisseaux, les arbres, les oiseaux, les fleurs, ce qui tremble, ce qui fuit sous le regard ou se dérobe au contact, ce qui semble vivre d'une vie mystérieuse, à la fois libre et inquiète. Jamais il n'a mieux peint sa poésie que quand il l'a montrée s'efforçant de ravir à l'aile « frêle et farouche » d'un beau papillon tremblant le « fard léger » qui s'efface dès qu'on le touche.

Sully Prudhomme, comme on peut s'y attendre, compose en général avec beaucoup de soin non seulement ses pièces, mais ses recueils. Il a divisé les *Stances et Poèmes* en un certain nombre de livres, qui répondent à des aspects différents de sa poésie, et quand on lit les *Solitudes* ou les *Vaines Tendresses*, on est frappé de l'attention qu'il a mise à ce que toutes les pièces qui les composent eussent un droit à figurer sous l'un de ces titres respectifs. C'est une preuve nouvelle de la grande place que la réflexion tient dans son art : il classe avec ordre même ses impressions les plus intimes et les plus douloureuses; il épingle à leur rang ces beaux papillons qu'il a captés. Le même soin se retrouve dans les poésies elles-mêmes. Théophile Gautier, qui, dans son célèbre *Rapport sur la poésie française de 1857 à 1867*, a consacré à Sully Prudhomme une page des plus sympathiques, relève tout particulièrement ce mérite : « Les moindres pièces, dit-il, sont composées, ont un commencement, un milieu et une fin. » Aussi l'auteur a-t-il retouché, souvent même à plusieurs reprises, certaines poésies de sa jeunesse, — *le Lever du soleil*, par exemple, — où il se reprochait, en les revoyant, de n'avoir pas observé cette logique et cette proportion qui donnent en effet tout son prix aussi bien à une œuvre d'art qu'à une œuvre scientifique [1].

Les sujets qu'il traite sont variés, mais le champ de sa poésie n'est pas illimité. Une partie de son œuvre, et qui n'est nulle-

1. Il en reste quelques-unes qui ont gardé de leur ancienne conception une certaine incohérence. Ainsi les deux parties de la pièce intitulée *Rencontre* (*Stances et Poèmes*) ne concordent pas trop bien ensemble. Il y a des sonnets, — et parmi les plus beaux, — où la seconde partie ne semble pas être le complément nécessaire de la première. Mais le cas est rare, et en général l'œuvre est aussi bien composée que bien exécutée.

ment négligeable, est toute descriptive. Il observe avec une singulière attention tous les aspects de la nature; il en a tiré une série de petits tableaux achevés. Il s'est plu à rivaliser avec de belles œuvres d'art en en donnant à la fois dans ses vers la représentation et le sens. Il a créé, nous l'avons vu, un genre psychologique descriptif, qui lui a fourni quelques très ingénieux *quadri*, comme aurait dit André Chénier. Il a peint aussi ce qu'on peut appeler des tableaux d'intérieur, avec autant d'exactitude que de charme et de sentiment[1]. Il a esquissé quelques épisodes de guerre. Il s'est même essayé au moins une fois à tracer une grande fresque: « Les *Écuries d'Augias*, a dit Th. Gautier, sont faites avec la certitude de trait, la simplicité de ton et l'ampleur de style d'une peinture murale. Ce poème pourrait s'appliquer, parmi les autres travaux d'Hercule, sur la cella ou le pronaos d'un temple grec. » Il n'a pas toutefois renouvelé cette tentative; et, malgré les grandes beautés que contient le poème, on ne peut pas trop le regretter. Son génie n'est pas épique, encore moins dramatique. Il a l'esprit trop mathématique pour se plier facilement à la conception historique des choses[2]. Il vit trop profondément dans son âme pour pouvoir imaginer celle des autres; s'il transporte facilement sa propre sensibilité aux êtres dans lesquels il croit la deviner, il n'est guère apte à se représenter vivement des caractères différents du sien. Au fond, sauf de rares exceptions, les spectacles de la nature, de l'art et de la vie l'intéressent beaucoup moins en eux-mêmes que comme signes expressifs ou symboles de ses sentiments et de ses pensées.

Il est cependant un domaine dans lequel son art s'est fait volontairement et directement objectif: c'est sa poésie philosophique et scientifique. Les poèmes philosophiques de son premier recueil, malgré l'élément oratoire qui s'y mêle, sont d'une grande beauté, parce que le raisonnement y est mis tout le temps en contraste ou en harmonie avec l'émotion. Il a su aussi créer une poésie vraiment nouvelle et souvent

1. Il faut citer au moins la pièce délicieuse intitulée *Une d'elles (Solitudes)*, où la description de détails domestiques est donnée avec une telle puissance d'évocation.

2. On peut noter que dans ses ouvrages d'esthétique l'élément historique des questions est presque complètement laissé de côté.

grandiose en essayant d'interpréter l'univers tel que le montre la science. C'est ainsi qu'il a tiré l'inspiration d'une de ses plus belles pièces de la notion, due au calcul astronomique, d'étoiles situées à un immense éloignement, dont la lumière voyage vers nous depuis des milliers de siècles et doit venir un jour « enchanter les yeux d'un autre âge[1] »; que, dans une ingénieuse et charmante série de sonnets, il nous a révélé ce que peuvent dire à l'âme les grandes découvertes de la physique[2]; qu'il a chanté en vers magnifiques le vrai *Lever du soleil* et nous a montré l'univers « revêtant une beauté neuve » à la lumière de la science; que dans le *Zénith*, — le plus lucrécien des poèmes modernes, — il a fièrement célébré la défaite des anciennes erreurs cosmographiques et a rendu sensible au cœur le mystère de la gravitation universelle.

Mais il a voulu aller plus loin : il a, nous l'avons vu, exposé dans deux longs morceaux successifs, qu'il a incorporés à son poème du *Bonheur*, l'histoire de tous les systèmes philosophiques et de toutes les grandes découvertes scientifiques, depuis Thalès jusqu'à Schopenhauer et depuis Euclide jusqu'à Pasteur. On admire, en lisant ces vers, l'exactitude vivante de l'exposé et le raccourci des formules; on est plein de respect pour l'immensité des lectures et la puissance des méditations qu'ils attestent; on s'émerveille de l'habileté avec laquelle sont surmontées des difficultés presque insurmontables; mais on se sent déconcerté et gêné, et on se demande si un tel emploi de la poésie, qui ne peut donner de plaisir qu'à l'intelligence et à la curiosité, est utile et même légitime.

Le poète a bien senti que de pareilles tentatives risquaient d'être froidement accueillies, et, comme il y tenait, il s'est efforcé de les justifier. « Il faut bien se garder, dit-il, de confondre la versification, c'est-à-dire l'art de faire des vers, avec la poésie, considérée comme l'aspiration la plus ardente et la plus haute vers quelque céleste idéal. Les fables de

1. *L'Idéal (Stances et Poèmes)*.

2. *Dans l'abîme, En avant, Réalisme, Le Monde à nu, Le Rendez-vous*. Voyez aussi la *Chanson de l'air (Stances et Poèmes)*.

La Fontaine sont pleines d'aphorismes dépourvus de toute poésie, mais consacrés dans des vers nets, immuables, frappés comme des médailles, admirablement mnémoniques. On trouve en foule aussi, dans Corneille, de ces vers inoubliables, d'une moralité plus sévère, mais nullement éthérée; ce ne sont que des préceptes et des maximes. Les poètes français ont produit d'excellents vers dans tous les genres. Il n'y a aucun sujet interdit à cette forme de langage; la comédie en vers le prouve, car aucune matière à entretien n'en est entièrement bannie[1]. »

Cette théorie est conforme à l'opinion qui régnait jadis parmi nous, héritage d'époques plus anciennes. A l'origine de toutes les littératures, dans la période où la transmission est exclusivement ou surtout orale, la poésie, on le sait, précède la prose et règne sans partage : elle est un simple moyen mnémotechnique et sert à conserver tous les enseignements aussi bien qu'à donner un corps à tous les rêves. A notre époque classique, cette tradition, quoique n'ayant plus la même raison d'être, durait encore : elle a produit et la comédie en vers, et la poésie didactique, et la fable, — pour laquelle d'ailleurs, étant donnée sa destination, la valeur mnémotechnique du vers subsiste. Le XVIIIe siècle a tellement abusé de cet emploi (qu'on peut appeler prosaïque) des vers qu'il en a presque, — jusqu'à Chénier, — banni toute vraie poésie. Notre siècle a de plus en plus réagi contre cet abus : on admet en général aujourd'hui qu'il n'y a aucune raison de mettre en vers ce qui peut se dire aussi bien et mieux en prose, ce qui ne gagne pas en beauté à être enfermé dans un rythme, ce qui ne contient pas en soi de l'indéfini, du rêve, de l'aspiration ou tout au moins du sentiment[2]. On serait surpris de trouver l'auteur des *Vaines Tendresses* dans le camp, — bien dépeuplé, — de ceux qui jugent cette réaction excessive, si on ne se

1. *Réflexions sur l'art des vers*, p. 27.

2. Il faut toutefois laisser une place à la poésie narrative, qu'elle soit sérieuse ou plaisante, à la poésie légère et gaie, qui orne l'esprit d'une grâce ailée qui lui est propre, et à la poésie descriptive, qui emploie d'autres procédés que la description en prose : dans tous ces cas, le rythme et la rime ajoutent leur charme et leur surprise à l'attrait du sujet. C'est la poésie purement intellectuelle et didactique dont la légitimité est contestable.

rappelait qu'il est aussi l'auteur d'un essai sur le bien fondé des axiomes mathématiques, et qu'il a, au même degré que la passion des symboles infiniment suggestifs, celle des formules rigoureusement nécessaires. Au reste, on ne peut nier qu'il ait su plus d'une fois donner à des idées qui ne sont pas en elles-mêmes poétiques, par l'harmonie du vers et le caractère de nécessité immuable que leur imprime sa forme, une sorte de consécration. Des vers frappés comme ceux-ci :

> Tout vivant n'a qu'un but, persévérer à vivre...
> La place de tes pieds, il faut que je m'en passe...
> Tout vivant qui jouit en martyrise un autre...

ou même

> Rien n'est sûr que le poids, la figure et le nombre,

ont une incontestable valeur. Ils se gravent dans le souvenir par leur élégante et puissante concentration : ils valent les meilleurs vers de l'ancienne poésie gnomique, les plus belles maximes enfermées par nos classiques dans des vers devenus proverbes. C'est que, comme ces vers, ils expriment, non des faits particuliers ou des vérités certaines, mais des conceptions d'ordre général, qui se présentent à l'esprit dans des occasions très différentes, et qui, malgré leur apparence d'axiomes, ont quelque chose de contestable qui permet à la forme poétique de les fortifier en leur prêtant la rigueur de son cadre. Il en est autrement d'un exposé, fait de seconde main, d'opinions philosophiques précises ou de découvertes scientifiques.

Le poète se défend par d'autres arguments dans la préface du *Bonheur* : « Les grandes découvertes, nous dit-il, lui semblent si émouvantes qu'il ne se résout pas à les exclure du domaine poétique pour peu que les formules en puissent être transportées dans la langue littéraire; il y a là une difficulté d'art qui l'attire. » Oui, les découvertes de la science peuvent être très émouvantes, parce qu'elles changent notre conception de l'univers et par conséquent de la destinée humaine [1], et personne

1. On lira avec intérêt à ce sujet un remarquable article de M. Jean Psichari, paru en 1884 dans la *Nouvelle Revue : La Science et les destinées nouvelles de la poésie*.

ne l'a mieux prouvé que Sully dans les pièces que j'ai rappelées tout à l'heure; mais c'est par leurs résultats et non par leurs formules. Dans l'exposé dont il s'agit, au contraire, il n'y a rien d'émouvant, parce qu'il n'y a, — sauf les ornements de la diction, — que des éléments purement intellectuels. Vouloir trouver à ce résumé une utilité mnémotechnique serait puéril. La vraie raison qui a décidé le poète à s'imposer ce travail énorme, c'est celle qu'il donne en dernier : « Il y a là une difficulté d'art qui l'attire. » Prenons donc ces morceaux comme de simples exercices de gymnastique, — et il y aurait encore à se demander si cette gymnastique a été bien profitable à l'auteur, si cet effort constant pour plier aux lois du rythme et de la phrase poétique une matière rebelle, si cette application patiente à faire tenir dans des vers aussi pleins que possible des formules dont la rigueur ne souffre aucune altération, n'ont pas contribué à donner au faire de Sully Prudhomme ce qu'il a parfois de trop tendu et de trop serré, — mais reconnaissons qu'ils laissent le spectateur froid. La dextérité avec laquelle l'habile versificateur accomplit ses tours de force ne nous intéresse pas beaucoup; elle serait même plus près de nous peiner, car il nous semble qu'il dépense à un labeur infructueux un talent que nous aimerions mieux le voir employer à toucher notre cœur ou à charmer notre imagination.

C'est heureusement ce qu'il fait le plus souvent; c'est ce qu'il fait surtout quand, dans sa poésie, il nous parle de lui-même, et c'est bien lui qui est le sujet habituel et central de sa poésie. Même quand il chante les aspirations de l'homme vers l'idéal ou ses doutes transcendants, c'est le trouble de son âme qu'il projette sur l'univers. Sa poésie est entièrement pénétrée de sa personnalité, et c'est par là qu'elle nous enchante, car il n'en est point de plus rare et en même temps de plus sympathique. Il nous la présente sous tous ses aspects, avec ses grandeurs et ses faiblesses, ses essors et ses abattements, ses subtiles souffrances et ses joies délicates et passagères. Et nous retrouvons tous quelque chose de notre âme dans cette âme douloureuse, inquiète et tendre, et nous lui savons un gré infini de nous révéler à nous-mêmes ce qui s'agitait obscurément dans nos cœurs.

Je n'ai certainement pu donner de l'art du poète qu'une idée bien imparfaite; elle ne prendra quelque vie que pour ceux qui, derrière chacun des traits où j'ai essayé de la tracer, en évoqueront l'application dans les pièces de Sully qui leur sont les plus chères. Si cette esquisse est incomplète, elle est du moins sincère, et, je le crois, fidèle. J'ai dit les limites et les imperfections de l'artiste aussi bien que ses grandes et incomparables qualités. Les unes et les autres se ramènent, comme toute sa physionomie, à ce double caractère d'intellectualisme et d'émotion, de réflexion et de sentiment, de doute et d'aspiration, de précision et d'incertitude qui lui fait, comme homme, comme penseur et comme poète, une originalité si marquée.

V

Cette originalité a été reconnue dès l'abord. Après l'article de Sainte-Beuve et le rapport de Gautier, qui consacraient pour ainsi dire officiellement l'auteur des *Stances et Poèmes*, une magistrale étude de Schérer lui assigna, parmi les poètes de notre temps, le rang qui était le sien, c'est-à-dire le premier. Le goût et l'intelligence de cette poésie subtile et touchante, lents à pénétrer dans le public, s'y sont insinués peu à peu. Ils ont franchi les bornes de notre pays : d'habiles traductions, des commentaires chaleureux les ont répandus en Angleterre, en Hollande, en Allemagne, en Italie. Chez nous, la critique la plus intelligente les a propagés avec une vive sympathie : M. Jules Lemaître les a exprimés dans des pages excellentes, où l'on voit combien l'auteur des *Vaines Tendresses* a profondément touché l'âme de ses contemporains venus un peu après lui. Son influence s'est fait aussi sentir, et largement, dans la poésie : on la suit dans les vers de M. Charles de Pomairols, dans ceux de MM. Jules Lemaître et Paul Bourget, surtout dans l'œuvre de M. Auguste Dorchain, le plus pur et le plus fidèle de ses disciples, dans celle encore de beaucoup de jeunes poètes dont la voix est moins souvent

arrivée au public. Partout on la reconnaît à l'effort pour associer la pensée au sentiment, à l'acceptation de la conception moderne du monde, à la conscience attristée de l'écart entre l'aspiration et la réalité, à la recherche de la vérité psychologique et de l'expression précise, délicate et nuancée. C'est, autour de cette étoile au vif et tremblant rayonnement, toute une pléiade qui scintille, d'une lueur plus ou moins brillante, mais semblable, dans l'infini du ciel et de l'âme.

Toutefois on ne peut pas dire que l'action de l'œuvre poétique de Sully Prudhomme ait été aussi grande et aussi durable, ni telle précisément, que nous l'avions imaginé tout d'abord. Nous pensions alors, il pensait lui-même, dans ses moments d'enthousiasme, qu'il allait inaugurer une poésie plus virile, plus mêlée au mouvement du monde. Il annonçait l'avènement de cette poésie nouvelle, qui devait se fonder sur l'union intime du vrai, du bien et du beau, qui devait chanter et aider l'effort éternel de l'homme vers les sphères supérieures, et poser la dignité comme principe de l'art aussi bien que de la vie :

> Le beau reste dans l'art ce qu'il est dans la vie :
> A défaut des vieillards, les jeunes le diront[1] !

Pour cette poésie, la philosophie, la science, la sociologie, la politique devaient être les aliments d'une flamme qui les sublimerait, et, à son tour, elle devait agir, pour les stimuler, sur tous les ressorts de l'activité humaine. C'était là un beau rêve, auquel, dans ces temps lointains, quelques-uns de nous s'associaient avec ferveur. Il se dissipa vite, même chez celui qui l'avait conçu. Ce n'est pas par ces hautes visées que l'œuvre de Sully Prudhomme a conquis les cœurs; c'est par son côté purement sentimental et psychologique, c'est par la sincérité pénétrante et l'expression exquise de ses émotions. C'est que les conditions, dans notre France actuelle, si divisée, si incertaine, si hésitante sur son orientation intime,

1. *L'Art (Stances et Poèmes).*

ne se prêtaient guère à ce rôle d'une poésie meneuse d'âmes. Le poète avait peu de chances d'être suivi dans son appel à une marche commune vers l'idéal, cet idéal n'étant pas commun à tous, étant même haï, méconnu ou raillé par beaucoup. Il s'en aperçut bientôt, et ce fut une des raisons qui — avec l'évolution de sa vie intérieure — l'amenèrent à chanter de plus en plus pour lui-même, et à chanter ses découragements plus souvent que ses espérances. Il n'y a pourtant jamais tout à fait renoncé, à ces espérances généreuses : dans sa période rassérénée, il a encore réclamé pour la poésie le droit et l'honneur de concourir à l'amélioration de la vie humaine. Il les revendique avec une noble fierté dans les dernières strophes de la *Justice*, en mettant son ambition sous le patronage sacré d'André Chénier :

Je t'invoque, ô Chénier, pour juge et pour modèle.
Apprends-moi, — car je doute encor si je trahis,
Patriote, mon art, ou, chanteur, mon pays, —
Qu'à ces deux grands amours on peut être fidèle;

Que l'art même dépose un ferment généreux,
Par le culte du beau, dans tout ce qu'il exprime;
Qu'un héroïque appel sonne mieux dans la rime,
Qu'il n'est pas de meilleur clairon qu'un vers nombreux.

O maître, tour à tour si tendre et si robuste,
Rassure, aide et défends, par ton grand souvenir,
Quiconque sur sa tombe ose rêver d'unir
Le laurier du poète à la palme du juste!

Nous retrouvons là le Sully des *Stances et Poèmes*; mais ce n'est pas le Sully qu'on a surtout aimé, celui dont les vers se répètent avec délices dans un cercle intime, se récitent tout bas sous les cieux semés d'étoiles, se murmurent au fond des sentiers perdus sous les arbres dans ce silence et cette nuit des bois qu'il a si divinement chantés... La poésie idéaliste et active qu'il avait rêvé de susciter ne s'est pas levée à sa voix. C'est sa poésie intime qui a trouvé le plus d'écho.

Et, en somme, s'il est regrettable que nous n'ayons pas eu cette poésie généreuse et sincère que nous avions cru voir naître il y a trente ans, nous reconnaissons aujourd'hui, en ce qui concerne les vers de Sully, que le sentiment public n'a pas eu tort dans ses préférences. Dans la poésie comme il la comprenait d'abord, il entre forcément une trop grande part d'éloquence et de dialectique. La mission véritable de la poésie est de suggérer ce qui est inexprimable, et aussi ce qui est éternel. Les philosophies et les sciences changent trop vite, et chacune de leurs évolutions fait paraître surannée la poésie qui s'en est inspirée. La poésie politique et sociale ne peut être belle que si elle est partiale et passionnée, et par là, outre qu'elle est contraire à la justice, elle est éphémère. Le cœur humain, avec ses désirs, ses espérances et ses regrets, est toujours, au fond, le même, ou du moins les changements qui affectent sa sensibilité nous intéressent même quand ils ont disparu, et ne disparaissent d'ailleurs jamais sans lui laisser une empreinte durable. Or ces désirs, ces espérances, ces regrets trouvent dans la poésie, et dans la poésie seule, leur notation toujours inadéquate, et poétique par cela même. La partie impérissable de l'œuvre de Sully Prudhomme, on peut le dire avec sûreté, ce sont les petites pièces où il a réussi à fixer, en strophes harmonieuses et en paroles magiques, les émotions les plus fugitives et les plus profondes de son cœur.

Mais cette partie même ne rencontre plus, dans la génération qui est en train de s'élever, la chaude sympathie, l'admiration émue que lui avaient donnée les générations précédentes. On reproche à la poésie de Sully Prudhomme d'être à la fois trop personnelle, trop abstraite et trop consciente. On ne veut plus que le poète désigne clairement les faits de sa vie intérieure dont il s'inspire; on veut qu'il y fasse à peine allusion par des symboles impersonnels ou de vagues personnifications, qui évoquent des états d'âme sans les spécifier. On écarte de la poésie toute pensée qui ne se transforme pas en image; on veut que l'idée qui lui sert de soutien n'ait presque pas de consistance et se perde, comme la forme qu'elle revêt, dans une sorte de légère fumée aux spirales évanescentes. Puis on trouve la langue de notre poète, — comme

celle de tous les poètes précédents, — trop sûre d'elle-même, trop patiemment travaillée, trop réfléchie et par là, parfois, prosaïque, surtout trop peu « musicienne » ; sa versification aussi paraît arriérée à ces hardis novateurs qui brisent sans distinction tous les moules légués par les aïeux. Ses sentiments même ne semblent pas à nos raffinés assez rares ; sa préoccupation de la moralité et de la dignité, sa façon de concevoir l'amour, sont presque qualifiées de « bourgeoises ». L'école poétique contemporaine, — qui lui doit cependant plus qu'elle ne pense et qui pourrait au moins lui savoir gré de ses beaux symboles, — ne lui accorde (et encore !) qu'un respect assez distant, où il se mêle un peu de compassion pour un artiste si précis, si consciencieux et si timoré.

Ce sont là les courants de la littérature, et il serait vain de vouloir remonter celui du jour au moment où il est dans toute sa force. Mais il est, comme les autres, destiné à s'affaiblir et à s'épuiser. Je souhaite que la tendance actuelle de la poésie française aboutisse à des œuvres qui l'expriment avec toute la puissance et la beauté qu'elle peut atteindre et la conservent ainsi pour l'avenir : chacune de celles qui l'ont précédée a affirmé sa légitimité par des productions achevées qui en attestent aux âges suivants la direction et l'intensité. C'est ce que la poésie de Sully Prudhomme a fait pour la génération à laquelle il appartenait. Son originalité, produit à la fois de son époque et de ses dons irréductibles de sentiment, de pensée et d'art, s'est cristallisée en quelques pièces qui ne périront pas, parce qu'elles ont le sceau de la perfection et parce que l'inspiration en est puisée au plus profond de l'âme humaine. Avec l'accent particulier que donne à cette poésie le moment précis où elle est éclose, elle possède un fonds de sentiments et d'idées qui lui assurent l'immortalité. Il y aura toujours des âmes qui joindront l'aspiration idéale au besoin de certitude, l'orgueil de la dignité de l'homme à la conscience de sa faiblesse, qui se sentiront d'autant plus froissées qu'elles seront plus délicates, d'autant plus captives qu'elles auront plus d'essor, d'autant plus solitaires qu'elles seront plus tendres, et ces âmes-là trouveront toujours un enchantement d'un moment dans les vers où le poète a si savamment modulé les brefs ravissements et les longues dou-

leurs qu'elles éprouvent comme lui. C'est en toute confiance qu'on peut faire à Sully Prudhomme la prédiction qu'il adressait jadis à Musset :

Tant que l'air portera les oiseaux et la foudre,
Et les neiges d'hiver et les parfums d'été,
Que l'amour écrira des serments dans la poudre,
En mariant la mort avec la volupté....
Tant que devra sévir le sort fatal qui lie,
A toute heure et partout, avec de cuisants nœuds,
La raison à l'énigme, à l'épreuve la vie,
O poète, ton nom sera jeune et fameux !

GASTON PARIS

ZETTE

J'allais dans la campagne, cherchant d'instinct la solitude, un de ces coins de nature ingénue et sauvage qui subsistent encore çà et là au milieu de nos paysanneries cultivées, labourées, cadastrées, où les machines à battre le blé mettent des visions et des bruits d'usines en pleines géorgiques.

A travers bois, j'avisai au flanc d'un ravin une petite maisonnette de pierre, une cabane plutôt, à demi écroulée. Tout alentour, un site comme je les aime. Rien d'un pittoresque d'opéra, nulles montagnes mélodramatiques, nul fleuve royal, nul océan tumultueux : il ne m'en faut pas tant. D'un côté, une friche envahie d'herbe drue et fine, où des genévriers piquants s'espaçaient, roulés en boules, comme de verts hérissons ; de l'autre, des bouquets d'arbres, un horizon boisé. Mais surtout pas un village, pas un clocher en vue, pas même un sentier. Un petit désert âpre, mélancolique et inanimé sous le silence d'un ciel pâle aux lentes flâneries de nuages, où seul, par instants, bruit quelque invisible vent chuchoteur. C'est bien là ce qu'il me faut, et je n'en demande pas davantage.

Là, on se sent tout de suite libre et comme apaisé; de votre face adoucie les grimaces de la vie sociale tombent d'elles-mêmes; l'âme coudoyée, piétinée par la cohue, se redresse comme une plante froissée, et la brise un peu amère vous entonne à pleines lèvres sa force fraîche ainsi qu'une gourde fortifiante.

La maisonnette même, seul vestige humain visible en cet endroit, loin de me gêner, m'attirait : si petite, minuscule, avec ses murs sans fenêtres où, simplement, des sortes de meurtrières s'ouvraient, elle avait un air abandonné et ruiné de chose morte, en harmonie avec ce paysage. Délabrée, le toit à peu près crevé, la porte cassée, elle montrait au grand jour l'intérieur vide de son unique chambrette, au sol semé de tronçons de tuiles, conservant comme une cicatrice, dans un coin, la brûlure noire d'un foyer éteint, et toute drôle, avec son air boudeur de petite forteresse puérile et démantelée, toute seule dans ce désert. Elle avait dû servir d'abri à quelque misanthrope virgilien : à côté, un verger devenu sauvage, touffu comme au cœur d'une forêt, les traces d'un jardin, qui se devinaient encore; autour, la friche hirsute, les bois dormants, le ravin rugueux, voilà tout ce qu'on apercevait du monde sous le ciel profond où s'écroulait en silence l'avalanche des nuages.

C'est alors que l'idée me vint d'utiliser cette maisonnette. Non pour y demeurer : je n'ai rien d'un ermite, certes. J'aime la vie, l'action, les hommes, le tourbillon de Paris. Mais la solitude aussi est salutaire. L'une et l'autre, l'action comme la solitude, lassent vite, à les prolonger, notre cœur débile; au contraire, leur alternance ne peut être que fortifiante. « Le contraste, pensais-je, est un élément reconnu de beauté littéraire; il doit être également une cause de bonheur et de santé morale. Nous vivons trop simplement et d'une façon fastidieusement uniforme : aussi nous lassons-nous vite de tout; ce tout est toujours la même chose. On devrait vivre en partie double, et c'est ce que je vais essayer. Un peu de Thébaïde, de temps à autre, ne peut me faire que du bien. »

La maisonnette se trouvait à une heure de Paris par le chemin de fer; m'étant informé dans le pays, je l'achetai pour une somme modique, avec le terrain attenant. Je fis réparer le

toit, mettre une porte neuve, et, à l'intérieur, quelques meubles simples, un divan d'osier pour me servir de lit, un fauteuil de jonc, deux chaises, une petite table, un peu de vaisselle — avec des conserves, un fusil de chasse. — Puis je fermai la porte à double tour et je retournai à Paris

*
* *

Ma vie continua comme à l'ordinaire, mais avec le charme d'une petite cachotterie, le mystère anodin de la maisonnette isolée, inconnue même de mes meilleurs amis, et dont l'évocation, au milieu du brouhaha de la vie parisienne, me donnait une impression fugace d'imprévu poétique et de pacifique pastorale. De loin, elle m'apparaissait comme un refuge ami contre les déboires possibles, les déconvenues courantes ; j'y serais bien quand je me sentirais las et quand j'éprouverais le besoin de bouder les hommes. Et peu à peu je pris l'habitude d'y aller. Souvent, le soir, au sortir d'un théâtre, après une conversation, après un dîner, encore étourdi du susurrement et du chatoiement parisiens, je me sauvais tout à coup, je sautais dans le train, je débarquais en pleine nuit, en pleine campagne, je gagnais à pied ma solitude, je tombais à pic dans le désert.

Vous n'imaginez pas ce bonheur, — quelle paix rayonnant du vaste ciel, quel grand souffle frais, sentant bon l'herbe et la terre, et balayant les fièvres des fêtes mondaines, les vanités, les déconvenues, et quelle grande sérénité mélancolique et un peu mystérieuse !

A tâtons, j'avais trouvé la porte de ma cabane, allumé le feu, préparé le thé ; à la lueur de ma lampe, je m'étendais sur mon divan, et là, tout en fumant un cigare, j'écoutais.

J'écoutais le grand silence de la nature, avec ce qui murmure dans l'air, frétille dans les taillis, une ramure sèche qui grince, une plainte d'oiseau, le pétillement de la pluie sur les herbes, la rumeur de grandes eaux que soulève le vent nocturne en passant sur les cimes des arbres, et le calme absolu

et inerte qui se fait quelquefois, comme si tout à coup on était transporté en ballon, loin de la terre, dans un ciel sans sonorités, tout auprès des étoiles.

Et c'était dans mon âme une accalmie, une détente délicieuse. Il me semblait vraiment que j'étais très loin, perdu au bout du monde. Nul ne me savait là, j'étais comme un mort, et je vivais. Je vivais avec les plantes, les choses, tout ce qui pousse et tout ce qui fleurit, tout ce qu'on sent d'animé, d'invisible et de présent au fond de la solitude ; et puis, l'imperceptible émotion dramatique de l'inconnu que cette solitude renferme, le guet involontaire des dangers vagues et des croquemitaines puérils que le mystère ébauche... Et je pensais. Je pensais à tout ce que j'avais fait à Paris. Comme, alors, tout m'apparaissait différemment ! Une mascarade démasquée !... Tout ce qui, la veille encore, me semblait si important, les idées, les modes, les sentiments, les littératures, tout me semblait faux et mesquin. Je prenais en pitié ce que j'avais admiré le jour même. Une heure de cet isolement forestier changeait pour moi le sens de ma vie, évoquait en moi un autre homme. Je me sentais l'âme plus claire, plus allègre, plus libre. Et je finissais par m'endormir en philosophant.

Au petit jour, je poussais la porte : l'aube entrait, toute rose encore ; les bois s'éveillaient, ruisselants de soleil et de rosée. C'était comme un baiser d'air frais et odorant sur mes lèvres ; et, dans l'éclat du soleil levant qui tout à coup inondait la friche, le Paris nocturne, laissé la veille, avec ses lumières artificielles, ne restait plus dans mon souvenir qu'un point vacillant, comme une petite lanterne sourde. Alors je décrochais mon fusil, j'allais guetter les lapins, je m'enfonçais dans les bois, dans les herbes ; je vivais en sauvage.

Et cela durait quelquefois deux jours, trois jours. Puis, avant que l'ennui vînt, je m'en allais ; je m'en allais à Paris reprendre la vie active, bruyante, sérieuse, frivole. J'oubliais la maisonnette. Souvent, j'étais des semaines sans y retourner. Mais tout à coup une sorte de nostalgie m'envahissait, la nausée de l'action et des hommes. Je me sauvais de nouveau dans mon refuge.

L'hiver même, j'y suis allé, à travers la neige où j'en-

fonçais jusqu'aux genoux : je goûtais un bonheur particulier à rester blotti dans la cabane, à lire devant le feu tiède, dans l'abri étroit des murailles closes, seul vivant au milieu de cette nature cadavérique, raidie sous la neige lourde; et le paysage, au matin, avec sa forêt de lustres improvisés par le givre, m'apparaissait tout à coup, argenté sous le soleil, dans le cadre de la porte ouverte.

*
* *

C'est par une de ces nuits d'hiver que je vis, pour la première fois, ma solitude dérangée ; alors commença l'églogue un peu sauvage qui me fit renoncer à ma vie intermittente d'ermite.

Il ne m'était jamais advenu de rencontrer personne aux environs ; les gens du village le plus proche ignoraient eux-mêmes mes voyages et nul ne passait par là. Je m'étais déshabitué, dans ma maisonnette, de la présence humaine, et la venue improbable d'un tiers m'eût toujours mis de mauvaise humeur. Il était surtout invraisemblable que j'eusse une visite, dans un endroit pareil, la nuit, à l'heure où transi de froid, j'arrivai à la cabane. Aussi étais-je à mille lieues de penser qu'un être humain pût rôder aux alentours.

La lampe allumée, je m'étais dépêché de faire du feu, lequel se mit à fumer malhonnêtement, et je dus ouvrir la porte toute grande. Il faisait une large lune claire, dans une atmosphère immobile et glacée ; la friche, les bois s'apercevaient nettement, saupoudrés d'une neige fine, avec des ombres noires à l'emporte-pièce ; et le clair de lune entrait dans la maisonnette comme un grand regard curieux du ciel, quand, tout à coup, penché sur mon feu, j'eus la sensation de quelqu'un arrêté à ma porte, d'une ombre légère qui s'interposait : et, en me retournant, je me trouvai en face d'un être que je reconnus bientôt pour une grande fillette d'une quinzaine d'années, à peine vêtue d'un manteau grossier, avec une figure rose de froid, aux yeux noirs, allongée comme celle d'une chèvre et à moitié cachée dans un mauvais châle de laine bleue.

— Qu'est-ce que vous voulez? demandai-je sur un ton brusque.

L'apparition n'avait rien d'effrayant, mais la présence inattendue de cette gamine m'irritait. Cette solitude me semblait m'appartenir : on me volait quelque chose en la troublant.

La gamine ne parut pas entendre. Elle regardait la pièce avec attention ; curieuse, évidemment, de cette maisonnette toujours close, aux murs aveugles, sans fenêtres, et qu'elle voyait ouverte, cette nuit-là, pour la première fois. Elle eut enfin un petit rire strident au fond de son châle, tout en se tortillant avec embarras.

— Rien, — finit-elle par répondre d'une voix pointue, trop haute ; — seulement j'ai froid, je voudrais me chauffer.

Son air espiègle, ses yeux noirs, ses lèvres rouges et sa jeunesse m'avaient déjà rendu plus indulgent. Et c'était si étrange, la présence de cette fillette, à une pareille heure, en plein bois, que, moi aussi, j'étais intrigué. « Qui peut-elle être ? D'où vient-elle ? » me demandais-je. Elle devait avoir froid, en effet. Et moitié pitié, moitié curiosité, je la laissai entrer.

— Seulement, fermez la porte, lui conseillai-je : la cheminée ne fume plus.

Lestement elle avait fermé la porte ; avec un rire de contentement, elle s'approchait du foyer ; puis, avisant le fauteuil de jonc, elle se mit à le regarder fixement, avec envie.

— On peut s'asseoir dessus? fit-elle d'un air intimidé.

— Naturellement, lui répondis-je.

Elle rit encore, elle regarda le fauteuil de plus près, comme si elle eût craint quelque piège, et finit par s'asseoir, avec précaution, même avec une légère peur, un soubresaut comme pour fuir, quand le jonc cria sous son poids léger. Ensuite elle se rassura, ses deux petites mains rouges épanouies devant le foyer.

A la lumière du feu et de la lampe je la distinguais nettement, jolie et drôlette, avec ses cheveux noirs, ses yeux noirs, sa fine figure rose, son petit museau de chèvre, l'air capricant et sauvage de sa personne alerte.

— Qui es-tu ? lui demandai-je, cherchant à l'apprivoiser, comment t'appelles-tu?

— Zette, fit-elle brièvement, les yeux fixés sur la flamme.

— Zette?... ce n'est pas un nom, c'est tout au plus un diminutif.

Elle ne répondit pas. Et, comme j'avais apporté avec moi des gâteaux, je lui en offris un.

— As-tu faim?

Elle m'arracha presque le gâteau des mains, avec la brusquerie d'un oiseau qui vole une miette, et se mit à manger à belles dents, tout en me décochant, de biais, les regards vifs de ses yeux noirs. Et tout à coup, montrant mon fusil appuyé au mur :

— Il est beau! fit-elle.

Et, avec une pointe d'ironie :

— Vous avez un permis?

— Sans doute, lui dis-je un peu surpris, puisque je chasse.

Elle eut son petit rire en dessous.

— On tue les bêtes sans ça!

— Les braconniers, oui!... Tu braconnes peut-être? demandai-je en plaisantant.

Elle secoua la tête avec impatience.

— Pas moi, bien sûr... C'est papa.

— Ah! fis-je, commençant à comprendre, et où est-il, ton père?

Elle me darda un regard de méfiance. Puis elle se mit de nouveau à rire. Elle étendit la main dans la direction du bois.

— Il est à l'affût par là, il m'a emmenée.

Je m'expliquais maintenant la présence de ce petit être nocturne.

— Et, repris-je, pourquoi l'as-tu quitté? Pourquoi es-tu venue ici?

— Je m'ennuyais, j'avais froid.

Elle s'était arrêtée de manger, subitement, au bruit d'une bouteille de champagne apportée là un soir, après une fête, et que je débouchais; elle regardait avidement et comme en extase le liquide d'or couler dans le verre, l'emplir de sa mousse légère et crépitante.

— Tu veux boire?

Elle fit oui de la tête, toute rose et toute déconcertée par l'audace même de son désir devant la beauté du vin féerique.

— Tiens ! lui dis-je, commençant à m'amuser, goûte.

Elle but une gorgée, en fronçant le nez.

— Ça pique !...

Puis elle acheva le reste, à petites lampées gourmandes.

— C'est bon...

Elle était encore plus rose, ses yeux noirs approfondis, et rieuse, avec une envie de bavarder. Je sentais que nous devenions bons amis.

— Je vous connais depuis longtemps, fit-elle.

— Vraiment ? Je ne t'ai jamais vue, dis-je étonné.

Elle secoua ses cheveux malicieusement.

— Je vous guettais du bois. Je vous ai vu entrer bien souvent. J'ai cru, d'abord, que vous braconniez aussi. Mais vous êtes un monsieur... Bien des fois, je suis venue écouter pendant que vous étiez là, à travers la porte. Et puis, j'ai essayé aussi d'ouvrir quand vous étiez parti, mais je n'ai pas pu. Elle ferme bien, votre porte.

— Petite voleuse ! fis-je en riant.

Elle secoua de nouveau la tête.

— Non, pas voleuse... C'était pour voir.

— Eh bien, tu vois.

— Oui...

Elle s'était levée, elle regardait autour d'elle, avec sa curiosité amusée, et tous les objets, les uns après les autres : la table de pitchpin, une affiche de Chéret qui ornait la maçonnerie des murs, un cartel que je remontais chaque fois et qui tic-taquait dans le grand silence, toute la nuit, contre la muraille, et aussi la vaisselle, la théière, les tasses, quelques livres, tout le bric-à-brac de mon campement. Mais le divan d'osier surtout l'attirait ; elle le considérait avec une admiration émue.

— On peut toucher ? demanda-t-elle.

— Touche.

Elle toucha d'abord d'une main légère, comme peureuse, puis, avec un rire qui montrait toutes ses dents aiguës, elle s'enhardit, elle s'assit sur le bord du coussin, en roulant des

yeux émerveillés, caressant ses mains à la couverture qui était jetée sur le divan.

Mais sa visite commençait à m'embarrasser.

« Qu'est-ce que je vais faire de cette grande gamine-là ? » me demandai-je avec un peu de gêne. Son air de petite bête des bois, sauvage et futée, son œil noir, tantôt violent, tantôt plus doux, qui se jouait à la dérobée dans le coin de sa paupière et lançait de brefs regards de malice, tout cela me mettait mal à l'aise.

— Il est peut-être temps que tu t'en ailles, fis-je avec un air d'autorité.

— Pourquoi ? dit-elle.

— Mais ton père ?

— Il me croit rentrée à la maison et il ne reviendra qu'au matin.

— Tu n'as donc plus de mère ?

— Non, je n'en ai pas.

— Eh bien ! il faut tout de même t'en aller : je voudrais dormir.

Elle resta boudeuse, la tête basse. Je la sentais en colère.

— Gardez-moi, finit-elle par dire, je resterai là...

Et elle désignait le fauteuil de jonc.

— Tu te trouves donc bien ici ?

— Oui.

— Quel âge as-tu ? demandai-je, hésitant à la renvoyer, devant son crève-cœur évident.

— Bientôt quinze ans, répondit-elle sans bouger de place.

Il y eut un petit silence. Je ne pouvais pourtant pas la garder, malgré la dureté de la jeter dehors, dans la nuit glacée d'où elle venait.

— C'est peut-être que tu as peur ? demandai-je encore.

— Ah ! non.

— Voyons, il faut être sérieuse et retourner chez toi.

Elle eut son petit rire saccadé.

— Et si je ne veux pas ? fit-elle en me regardant avec son effronterie malicieuse.

— Allons, fis-je pour couper court et en la prenant par le bras. Il est temps... va-t'en.

Au contact de ma main, elle avait sauté comme une chèvre ;

elle était déjà sur la porte, elle s'élançait dans la nuit claire. A quelques pas, elle s'arrêta encore.

— Vilain ! vilain ! cria-t-elle.

Puis elle s'enfuit en sautillant sous la lune, avec un bref rire moqueur.

J'avais refermé la porte, amusé à la fois et inquiet de cette visite.

— J'ai eu tort de la laisser entrer, pensais-je. C'est une petite espionne. Son père l'aura envoyée pour faire l'inventaire de ce qu'il peut y avoir de bon à prendre dans la maisonnette... La prochaine fois, je la trouverai dévalisée. En tout cas, voilà ma solitude gâtée, maintenant ! Je vais être épié, surveillé, entouré. Quelle sotte aventure !

Cette nuit-là, je ne m'endormis que difficilement, toujours hanté par la vision de cette gamine importune ; et dès le lendemain matin, je m'en retournais à Paris.

***

L'hiver s'acheva sans que le caprice me reprit de revoir la maisonnette. Des affaires m'avaient absorbé, j'avais oublié la petite braconnière, quand, aux premiers beaux jours, le désir de la campagne me revint, et, avec lui, le souvenir de ma dernière rencontre. « Il faut aller voir, me dis-je, si la maisonnette est encore intacte et si cette petite ne m'a pas volé. »

Mais je retrouvai tout dans le même état. On n'avait touché à rien, pas même à la porte. Décidément, la fille du braconnier était honnête personne. Et je pris mon fusil pour me distraire à tirer des corbeaux dans les bois.

C'était une de ces tièdes premières journées de printemps, où, malgré la mélancolique vétusté des vieux arbres encore endormis dans leur mousse, une gaieté juvénile de renouveau perce en la sveltesse d'un brin d'herbe tout neuf, l'ingénuité claire de fleurettes précoces, la témérité d'un bourgeon en avance qui montre comme le bout d'oreille d'une verdure délicate. Une vie à peine perceptible, et tout

près seulement de poindre à fleur des choses, commence à courir sous les dures écorces, par dessous les feuilles sèches, dans les grands bras arides des ramures mortes, où passent des bruits d'ailes, des gentillesses d'écureuils et des musiques d'oiseaux.

Dans l'éveil quelque peu lutin de la sève universelle, la solitude perdait de son austérité ordinaire ; volontiers j'aurais ri, causé et folâtré comme les bestioles agrestes qui frétillaient autour de moi. Ma philosophie n'était plus que celle d'un bonhomme. Et le visage de la petite braconnière, qui m'apparut, quand j'y pensais le moins, au détour d'un sentier, me surprit plutôt agréablement.

— Te voilà ! lui lançai-je gaiement. Bonjour, Zette !

Elle restait immobile, à quelque distance, plutôt que d'approcher, me considérant du même œil curieux et peureux que les écureuils du haut de leur branche, et comme si elle ne me reconnaissait pas bien. Peut-être aussi était-elle plus timide au grand jour.

Ce fut moi qui m'avançai vers d'elle.

— Tu ne me reconnais pas ?

Elle pencha la tête, en rougissant un peu.

— Si, fit-elle à voix basse.

— Nous ne sommes donc plus bons amis ? lui demandai-je pour l'amadouer.

Elle se décida à me sourire.

— Si.

Et, tout en regardant ailleurs :

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu depuis le temps ?

— Je n'ai pas pu.

— Oh ! fit-elle, — comme si elle ne me croyait pas.

Elle avait l'air de me bouder. Et, après un silence :

— J'ai cru que vous ne vouliez plus venir.

— Pourquoi ?

— Parce que je vous ai dérangé, la dernière fois.

— Oh ! dis-je en riant de sa mine embarrassée, tu ne me gênes pas. Et ton père, est-ce qu'il chasse encore par ici ?

— Il ne chasse pas. C'est dimanche, et il y a fête au pays, il est au cabaret.

— Et toi, qu'est-ce que tu fais là ?

Au lieu de répondre, elle mit un doigt sur ses lèvres.

— Attendez...

D'un saut, elle s'était enfoncée dans le taillis, furetant comme une bête. Au bout de quelques instants, elle revint avec un nid qu'elle tenait dans le creux de sa main, un joli nid de mousse verte où deux petites pelotes duvetées, aveugles et tièdes, étaient tapies, sans bouger.

— Tenez, fit-elle en me le tendant.

— Comment! dis-je un peu indigné. Tu prends encore des nids, à ton âge!

— C'est pour vous...

— Mais je n'en veux pas!... Tu aurais mieux fait de le laisser où il était. Va le reporter à la même place.

— Vous n'en voulez pas?

— Mais non.

Elle me regarda de ses grands yeux noirs, fixes, que la colère assombrissait encore; évidemment, la façon un peu dure dont je refusais son cadeau l'avait irritée. Sa figure rose s'était contractée brusquement; son visage prit un petit air féroce, et, avant que j'eusse pu la prévenir, d'un geste violent elle avait jeté le nid à terre, elle écrasait les pelotes sous son soulier.

Le dégoût et la colère de cette cruauté stupide m'emportèrent; pour un peu, je l'aurais giflée.

— Petite méchante! mauvaise petite sotte! Va-t'en, je ne veux plus te voir.

La sympathie que j'avais éprouvée jusque-là pour son air joli et drôlet et la fantaisie de ses manières avait disparu.

— Ce n'est qu'une sauvage petite bête, grommelais-je, une grossière petite campagnarde.

Et je m'en allais, fâché contre elle et contre moi-même pour avoir seulement fait sa connaissance. Tout à coup, sonnant derrière moi, un sanglot m'arrêta. Assise dans l'herbe, sa figure entre ses mains, la petite sauvagesse pleurait, tout en trépignant des pieds et en s'injuriant elle-même, à mots entrecoupés.

— Méchante!... méchante!...

Ce repentir dissipa ma colère. Repris d'étonnement et de curiosité amicale devant cet être bizarre et fantasque, si cruel

et si sensible à la fois, et comme agissant par soubresauts nerveux inexplicables, je voulus la consoler.

— Voyons, dis-je en me retournant, ne pleure pas ainsi... Tu vois que tu as mal fait. Une autre fois tu laisseras les nids sur les branches.

Mais, tout en cessant de pleurer, elle garda obstinément sa figure cachée dans ses mains, honteuse, sans bouger ni parler. Je finis par m'éloigner, dépité à mon tour.

Je m'attendais à la voir rôder, le soir, autour de la maisonnette, mais elle ne vint pas, non plus que le lendemain.

Au voyage suivant, par exemple, je la vis revenir tout de suite. C'était la nuit, mais une de ces douces nuits d'été où l'air fluide passe dans l'obscurité comme une caresse soyeuse ; les mille lucioles des étoiles clignaient au ciel, d'un noir velouté, sans lune. J'avais à peine allumé, que j'aperçus à la porte la petite braconnière.

— Entre donc, lui dis-je. Tu n'es donc plus fâchée contre moi ?

— Je n'étais pas fâchée contre vous, répondit-elle tout en se glissant de son pas de chèvre dans la cabane.

— Contre qui, alors, étais-tu fâchée ?

— Contre moi.

— Tu ne toucheras plus aux nids ?

— Non.

— Tiens, lui dis-je, voilà ton fauteuil où tu t'es assise la première fois.

Elle m'interrompit, l'air distrait :

— Écoutez...

C'étaient les rossignols. Dans le silence doux et embaumé de cette nuit sombre aux mille yeux dorés, ils s'étaient mis à chanter. Il y en avait dans tous les coins du bois ; partout c'étaient des sifflets, des roulades, des aubades, un petit opéra ingénu, voluptueux dans la nuit tiède.

— Tu entends, dis-je, ce serait dommage de les tuer quand ils sont petits.

Elle eut son geste impatient, comme blessée de ma persistance à lui rappeler son méfait. Puis elle s'assit sur le pas de la porte restée ouverte, et je l'entendis exhaler un soupir.

— Tu es bien mélancolique ce soir, dis-je en souriant. C'est les rossignols ?...

Elle ne me répondit pas, absorbée dans ses songeries.

— Tu n'es donc pas contente de revoir la maisonnette ? demandai-je, tout en allumant un cigare.

— Si !

Et, après réflexion, comme agacée :

— Soufflez la lampe, dites.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas, ça gêne.

Je soufflai pour lui faire plaisir, et nous nous trouvâmes dans l'obscurité, devant le trou noir de la nuit, plein de respirations parfumées, du ramage des rossignols et du tremblement d'or des étoiles vacillantes, comme prêtes à se détacher : quelques-unes en effet tombaient, dévidées au bout d'un fil d'or et tout de suite évanouies ainsi que de légères étincelles. Instinct ou caprice, ma sauvage petite amie avait eu raison : c'était bien plus beau ainsi. Ma lampe, avec sa clarté jaune, avait quelque chose de vulgaire et de borgne en face de la douce illumination céleste. Quelque temps nous gardâmes le silence, un peu intimidés, une légère émotion retenant les paroles sur nos lèvres.

Ce fut Zette qui se décida la première.

— Pourquoi vous en allez-vous ? demanda-t-elle d'une voix un peu basse. Pourquoi ne restez-vous pas ici toujours ?

— Mais, dis-je embarrassé, j'ai autre chose à faire.

— On est bien ici.

— Sans doute. Tu voudrais habiter la maisonnette, toi, n'est-ce pas ?

— Oui...

— Eh bien, dis-je, quand j'en serai las, je t'en ferai cadeau. Je te la donnerai pour le jour de ton mariage.

Je le disais, moitié pour plaisanter, moitié sérieusement : car moi-même, je pensais me marier prochainement et la maisonnette solitaire perdrait pour moi sa raison d'être. Au surplus, je croyais rendre bien heureuse, en lui offrant ce cadeau, ma petite camarade des bois.

Mais elle sembla d'abord plus étonnée et même plus déconcertée que joyeuse.

— Vous me donneriez la maison ? demanda-t-elle, comme pas bien sûre.

— Oui, lui dis-je, pourquoi pas ?

— Et vous ne reviendriez plus ?

— Non, ce sera pour toi.

— Je n'en veux pas, fit-elle nerveusement.

— Tu n'en veux pas ? Tu ne veux pas avoir la maisonnette et ce qu'il y a dedans, le fauteuil de jonc, le lit d'osier, l'horloge ?

Elle secoua la tête avec sa vivacité ordinaire :

— Non, si vous n'y venez plus.

— Comment ? m'écriai-je.

Et, avec une timidité que je ne lui connaissais pas, le visage tourné vers la nuit dorée :

— Je veux bien de la maison avec vous, mais pas autrement.

Je restai de nouveau surpris, un peu déconcerté à mon tour et troublé par ce que je commençais à comprendre, à deviner dans la douceur un peu âpre de sa voix.

Depuis notre première rencontre, la grande fillette maigre et capricante de la première heure, s'était étrangement développée. Dans ce printemps où tout poussait, elle s'épanouissait comme une belle plante, elle devenait femme, sans que j'y fisse jusqu'alors attention, ses yeux noirs plus larges dans sa figure rougissante au vent, avec un reste de sauvagerie et de hardiesse qui la gênait elle-même et l'inquiétait dans une sensibilité nouvelle.

« Diable ! fis-je en moi-même, est-ce que la petite sauvagesse deviendrait par hasard amoureuse du Parisien des bois ? »

— La maison serait trop petite pour nous deux, repris-je sur un ton de plaisanterie.

Et je rallumai un cigare, pour me donner une contenance, un peu gêné moi-même de cette grande fille couchée à mes pieds, dans la solitude et l'obscurité de cette nuit tiède où, par le silence ému, tombé tout à coup entre nous deux, s'égrenaient, les sérénades des rossignols.

« Ce n'est pourtant qu'une gamine ! » me répétais-je, pour tâcher de dissiper mon embarras, et tout convaincu du contraire.

Enfin, je la vis se relever.

— Bonsoir! fit-elle brusquement.

Elle s'en allait dans la nuit, sans se retourner, comme un peu honteuse.

— Bonsoir! lui criai-je.

Longtemps je m'attardai sur le pas de la porte, à fumer cigare sur cigare, additionnant machinalement les étoiles, à la fois mécontent et troublé, sans retrouver ma tranquillité ordinaire.

— C'est bête! fis-je à la fin en secouant les épaules, sans savoir au juste ce qui était bête et à quoi s'adressait l'épithète malsonnante.

Et je refermai la porte avec mauvaise humeur.

— Ma foi! grommelai-je, agacé tout à coup par les rossignols, quand de temps en temps on en dénicherait quelques-uns, il n'y aurait pas grand mal. Sont-ils assez ritournelle!

Sans doute, il y en avait trop : ils m'empêchèrent de dormir toute la nuit.

*
* *

De retour à Paris, je ne pensai plus aux rossignols. Mes projets de mariage m'occupaient tout entier; la maisonnette et sa petite poésie forestière m'étaient sortis de la mémoire.

Quelques mois se passèrent. J'étais marié maintenant et je ne pensais guère à la cabane ni à la braconnière, quand, un jour, au récit que je faisais à ma femme de la vie solitaire que j'avais menée là-bas, la curiosité la prit de voir la maisonnette : elle me pria de la lui montrer, avant de m'en débarrasser, comme c'était mon intention. J'y consentis pour lui faire plaisir : je m'étais détaché moi-même de cette cabane qui n'avait plus d'intérêt pour moi dans ma nouvelle existence, et que j'avais déjà remplacée par une confortable maison de campagne, en Seine-et-Oise.

Ma femme non plus, à la vue de cette masure infime et de ce paysage désert, attristé par la mélancolie des friches, n'éprouva, naturellement, aucun enthousiasme. Elle ne par-

venait pas à comprendre la joie que j'avais pu éprouver à venir là en misanthrope, même au cœur de l'hiver, pour rêvasser. Et nous déjeunions sans nul entrain, avant de repartir, — un déjeuner improvisé, dans la cabane un peu moisie, la porte ouverte au soleil d'automne, — quand une figure, à moi familière, apparut. C'était Zette, devenue tout à fait grande fille, avec ses yeux ardents, sa figure rose et allongée, son air hardi de chasseresse, sa sauvagerie nerveuse et délurée.

— Tiens, fis-je joyeusement, la voilà !

Car j'avais raconté l'histoire de la petite braconnière à ma femme, et je me levai pour prendre la jeune fille par la main et la lui présenter.

Mais, d'un saut, la petite m'avait échappé. Toute saisie d'abord à notre aspect, ses yeux noirs fixés sur nous, son visage s'était bientôt contracté méchamment, l'air dur comme le jour où elle avait écrasé le nid. Violemment elle avait arraché son bras de ma main. Elle s'était sauvée avec colère.

— Vilain ! vilain ! l'entendis-je seulement dire à voix basse, comme la première fois.

Je restai un peu interloqué.

— Qu'est-ce qui lui prend ? Je la croyais pourtant apprivoisée !

— Tu ne vois pas qu'elle est jalouse ? répondit ma femme tranquillement. Si tu avais remarqué le regard qu'elle m'a lancé !...

Je me souvins alors de la soirée où chantaient les rossignols.

— Vraiment, dis-je avec un effort de gaieté, je ne croyais pas avoir fait cette conquête.

Jalouse ! oui, c'était vrai : jalouse de ma femme, de la maisonnette envahie par une autre, de la solitude profanée par des étrangers ; jalouse de cette jalousie de l'homme de la campagne envers le citadin qui vient s'installer sur sa terre, prendre son soleil, ses herbes, l'ombrage de ses arbres, les fruits de sa récolte, les bêtes de ses bois ; jalouse aussi, Zette, de la jalousie révoltée d'une petite braconnière contre les dames des messieurs à qui les bois appartiennent et qui payent les gardes !

Et je comprenais que si, personnellement, avec mes

habitudes mystérieuses et discrètes, mon amour de la solitude et de la sauvagerie qui me rapprochait de sa caste, j'avais trouvé grâce devant elle et même éveillé en elle une passionnette instinctive, une affection précoce, une amitié devenue violente assez vite en ce jeune tempérament de chasse et de ruse, il n'en était plus de même, à présent, que j'étais marié et que j'amenais là une autre femme... J'étais infidèle deux fois, à la solitude et à la sauvagesse,

La chose m'amusait et je ne faisais qu'en rire, sans prévoir à quel point de drame et de brigandage irait cette jalousie de petite fille et combien ces premiers sentiments, que nous jugeons superficiels, sont profonds dans ces êtres frustes, si près de la nature, aux affections brusques et aux vives colères d'écureuils, de merles et de louveteaux.

Quelques jours après, comme je revenais seul une dernière fois pour emporter quelques objets auxquels je tenais un peu, avant d'abandonner décidément la maisonnette, je ne la vis plus à sa place. Il n'en restait que des débris : trois murs noircis et à demi écroulés sur un tas de décombres. La maisonnette avait flambé avec ce qu'elle contenait.

Comme je regardais avec étonnement et non sans tristesse les vestiges de l'incendie, j'entendis un petit ricanement clair derrière moi. Et je vis Zette qui, tout en se tenant à distance, semblait se réjouir de ma déconvenue.

— C'est toi qui as mis le feu ! m'écriai-je, irrité de son rire.

— Non, c'est mon père...

— Pourquoi ? Qu'est-ce que j'avais fait à ton père ? Qu'est-ce que je t'ai fait, à toi ?

Elle me répondit par un nouveau rire ; et moi, ne me contenant plus, je m'avançai vers elle.

— Attends, petite gueuse !...

Elle se laissa approcher. Je lui pris les mains, violemment.

— Pourquoi, dis, pourquoi ?

Elle baissait la tête, comme brusquement honteuse, toute rouge. Et, d'un bond, elle se déroba. Elle s'enfuit un peu plus loin, de son allure de chèvre. Et, s'arrêtant :

— Faites attention aussi, dans le bois, parce qu'*il* vous

attend... Il est en colère contre vous, il a son fusil... Je lui ai dit que vous m'aviez prise de force...

Et, là-dessus, éclatant d'un rire méchant, avec un baiser brusque et bizarre qu'elle m'envoya à la volée, effrontément, elle se sauva, elle se perdit dans les buissons.

Une heure après, tout à mes réflexions sur cette étrange fille, et sans plus penser à son dernier avertissement, je traversais un coin du bois pour regagner la route, quand une balle siffla tout à coup à mes oreilles : une fumée bleue sortait des arbres, un peu plus loin, le bois comme empli tout entier par l'explosion sonore. J'avais fait un saut de côté, effacé contre le taillis. Mais il n'y eut pas de second coup...

Depuis, comme on peut le croire, je ne suis plus retourné dans le pays. La solitude de la maisonnette, à l'évoquer, ne m'apparaît plus aussi purement philosophique, et l'églogue sauvage, dont j'ai failli demeurer la victime, aussi parfaitement innocente. Mais si j'y pense, c'est sans colère.

HENRY FÈVRE

1er Janvier 1896.

NOTES SUR LONDRES

— MAI 1895 —

Après la course en chemin de fer, où nous tournons des falaises, où la mer à plusieurs reprises étend son infini houleux et bleu à la suite de plages sablonneuses, de ces terrains où la terre finit inculte et plate et se joint à l'autre élément, embarquement à Calais. La descente rapide et précipitée du train semble de gens qui fuient, et, comme la mer est basse, on gagne le quai par un escalier intérieur en dur granit gris.

De là, une cohue se précipite sur le paquebot, foule encombrée de couvertures, de paquets à main, vite disposés sur le pont, gardant des chaises, des places mieux abritées; costumes de voyage, caoutchoucs, *knickerbockers*, petits chapeaux marins, jupes plissées, ou ces invraisemblables accoutrements qui courent la Suisse, les villes d'eaux; assortiment de lainages aux teintes neutres, de gazes fanées, de plaids aux vraies couleurs des clans. Et tout à l'heure, cela s'accoudera avec des poses de keepsakes : la race cosmopolite est rêveuse, romanesque, facilement littéraire.

La moindre traversée entre ces deux infinis de ciel et d'eau mène au bout du monde connu, au plus loin des préoccupa-

tions momentanées, au delà des plus tristes comme des meilleures prévisions. C'est un mouvement berceur où s'endort le présent, où le passé remonte sous la vague écumeuse, où l'avenir transparaît sous l'eau glauque.

Un orchestre résonne au départ, dans l'entrepont; mais il n'est pas besoin de musique avec ce souffle impulseur de la machine, joint aux craquements rythmés des bois et des ferrures, à ce bouillonnement de l'eau heurtée, élargissant le sillage. C'est toute une chanson voyageuse.

A mesure qu'on approche de Douvres et que le soir tombe, le temps s'assombrit doublement; les découpures du rocher et du fort, toutes noires, gardent l'entrée du port, et, après le débarquement aussi mouvementé et tumultueux que l'embarquement, nous voici traversant toute une région de la campagne anglaise, verte d'un vert velouté, aux maisons rouges et brunes, mais égayée, en cette saison printanière, par une tombée de fleurs d'arbres fruitiers qui sur les cerisiers ont la douceur immaculée d'une neige nouvelle. Dans un verger circulent parmi ces blancheurs des petits porcs tonkinois tout noirs — une estampe japonaise.

Monotone le trajet, et l'heure s'avance, et, après avoir dépassé les tours de Cantorbéry qui nous initient tout de suite à l'architecture ancienne anglaise, il nous faut deux heures de pentes vertes, de métairies et de cottages, tout petits, tout pareils, pour retrouver enfin les pierres à Londres, combien enfumées, combien sombres! Ainsi nous semblent-elles, même en ce Hyde Park dont nous longeons les arbres et les hôtels luxueux.

La première impression d'un pays nouveau se fait mal le soir; et pourtant ce silence qui nous étonne, dû aux pavés de bois, aux roues caoutchoutées des cabs, ce silence sera pour nous une des caractéristiques de Londres, ainsi que ce premier aspect d'une ville noire. Demain, aux heures gaies, cela va se modifier à peine et rester à peu près identique dans notre souvenir.

***

Première sortie dans Londres, premiers pas dans Dover Street que nous habitons et dont nous ne connaissons ni

l'entrée ni la fin, et promenade par un radieux soleil, entre ces vitrines claires, ces étalages en retrait dont les fleurs, les fruits, les amoncellements de poissons sur des rochers de glace, les bonbons en écroulements multicolores sont d'abord la note la plus curieuse. Les fleurs! Nulle part je ne leur ai vu cet aspect soigné et perfectionné, cette luxueuse fraîcheur qui témoigne de la sollicitude mise à les faire éclore et grandir. Que ce soient ces touffes d'azalées s'élevant d'un cristal bleu, ces assortiments d'œillets rares, ces buissons de roses, ou ces iris simples mêlant le jaune d'or et le violet satiné de leurs pétales retombants, ou ces feuillages de roses mousseuses nuancés du rouge pourpre au vert tendre, qu'elles s'assemblent en gerbes ou en bouquets, ou se séparent, lis, roses, gardénias ou narcisses dans des vases différents, c'est toujours le même attrait de fleurs fraîches cueillies avec tout leur duvet, tout leur parfum.

Et ce n'est pas seulement dans ces magasins-serres que nous pouvons les admirer, mais partout, aux balcons si bien aménagés des maisons, en des poteries volontairement brillantes, en des petites serres extérieures, abritant des capillaires, des fougères, délicates verdures; ce goût des fleurs s'exubère, s'exalte, fait grimper des lierres et des glycines aux façades où nous voyons même, en espaliers éventaillés et montants, des cytises couverts de leurs grappes jaunes! C'est une adorable décoration de ville.

Au bout de Dover Street, le commencement des parcs: Green Park. Ce qui frappe d'abord, ce vert des arbres et des pelouses, intense, cru, nourri de l'humidité du sol, conservé par l'humidité de l'air.

Là dedans, les massifs de rhododendrons, les aubépines de tous les tons pourpres, éclatent d'abondance printanière; des moutons noirs, de race frisée à haute laine, paissent en certaines places, tandis qu'à d'autres, bétail humain terrassé d'ivresse, de fatigue ou de paresse, des hommes sont jetés à plat dans l'herbe, les membres épars; autour, circulent, sous les allées ombreuses, des cavaliers, des amazones, fillettes aux joues en fleur, et cela n'étonne pas plus ceci, que ceci ne révolte ou n'insurge cela.

Vers Hyde Park, les gardes, en éclatant uniforme, coiffés de

plumets blancs, font ranger la foule et les voitures. On attend la reine, venant de Windsor à Buckingham-Palace. C'est un affairement, on monte sur les bancs, on s'appuie aux barrières, et passent les équipages en visions fuyantes; le premier, découvert, où des silhouettes noires se penchent pour saluer; l'une bien affaissée, bien lourde et pourtant diminuée: c'est la reine: puis la suite, princes et princesses, quelque dignitaire indien, aux lainages blancs, aux ornements rouges et or.

Tout cela débouche d'un arc de triomphe, s'enfile dans une avenue droite, alors envahie de riches livrées, perruques poudrées. Silence du peuple, qui m'étonne : et l'on me dit que la reine Victoria, à force de négliger Londres où elle était adorée, perd un peu de sa popularité, sans cesse à Windsor, à Balmoral, n'ayant plus que de rares *drawing-rooms*.

*
* *

C'est justement aujourd'hui une de ces réceptions où l'on présente à la reine le personnel des ambassades, les jeunes filles de l'aristocratie nouvellement arrivées à l'âge mondain. Dès le matin, c'est par la ville un mouvement d'équipages, une grande activité des fleuristes; et nous voici dans le circulement des parcs, dans la foule des véhicules de toutes sortes, suivant pas à pas, roue à roue, un itinéraire convenu et que rien ne dérangera, car un signe des policemen aligne landaus et cabs, les dirige, les guide, sans révolte ni protestations.

Devant Buckingham Palace, le spectacle est imposant. Des *horse guards*, à l'uniforme rouge, et des musiciens en costume écossais — ne cessant de jouer et d'accompagner l'entrée et la sortie des voitures de gala. Dans ces voitures, dont les cochers, valets de pied, et même les chevaux à leurs têtières, sont fleuris d'orchidées et de roses, de bouquets volontiers blancs ou pourpres, des femmes en toilettes du soir, décolletées, endiamantées; parfois une sortie de bal voile un peu les satins clairs et les dentelles; le plus souvent, bras nus, épaules découvertes, les ladies bravent cette lumière du jour un peu crue sur les étoffes brillantes. Elles ont un air d'idoles, de

statues d'autel, et leurs magnifiques bijoux, diadèmes et colliers de perles, s'étonnent du soleil; chacun de ces carrosses semble celui de Cendrillon miraculeusement parée; mais dans quelques-uns, qui paraissent abriter les fées marraines, de vieux visages arborent des coiffures surannées, moitié toques, moitié bonnets, toujours mêlées de fleurs et d'agrafes resplendissantes.

Tout cela paraîtrait bizarre chez nous, à moins de se reporter à nos anciennes modes françaises: ce serait une exubérance de carnaval, une poursuite de ces voitures aux couleurs les plus vives, drapées de vert, de rouge ou de jaune; ici, c'est une curiosité bienveillante, une patience de plantons aux barrières, une discipline farouche de la police, et le défilé continue aux sons d'une musique triomphale évaporée aux tournants du parcours. Je suis ravie du spectacle, surtout devant le massif palais d'York, comme de celui d'une vieille mode que n'ont pas déconcertée les usages nouveaux. Et toujours de gros bouquets aux portières, des cochers fleuris comme des mariés de village, et des reflets soyeux dans la demi-ombre des coupés et des landaus vers quatre heures éparpillés dans la ville: le *drawing-room* est terminé, présentations, révérences, courbettes autour de la vieille souveraine, dont je me représente la fatigue et l'excédement royal.

*
* *

Windsor!... Au mouvement, à la marche du wagon, des vers de Casimir Delavigne me remontent à la mémoire, de bien loin, de mon temps d'études:

Tout à coup à Windsor je me crus transporté...

Les Enfants d'Édouard! Et me voilà m'imaginant un Windsor de pièce historique, un décor aux jardins de roses. Eh bien, ce n'est pas cela du tout. Le palais a de la grandeur, situé en haut d'un monticule où mène un chemin en rampe, uni et bien tracé, bordé d'arbustes; sur une première plate-forme à la vue splendide, deux femmes lisent et travaillent dans la sécurité du beau jour, au pied d'un mur de forte-

resse. Du palais, voici les vastes couloirs, les communs magnifiquement aménagés, les appartements sur un parc magique, la salle à manger de la reine, une sorte de hall où elle se tient, et qui évoque la vie familiale dans la grandeur, orné de vitrines, de corbeilles d'azalées, de riches tentures, de bustes de souverains étrangers; voici le trésor des objets précieux, envois, cadeaux, des services de Sèvres, des tapisseries des Gobelins, disant les bonnes relations entre cours française et anglaise à certaines dates, et ces dates se révèlent par différents détails de toilette et d'ameublement, où le souvenir de Louis-Philippe précède celui de Napoléon III. De chaque encoignure marquant les tourelles, un coup d'œil sur des enfoncements de parc, des perspectives de terrasses grises, même un coin de jardin à la française, un rayonnement d'allées droites tracées en fleurs.

De beaux tableaux aussi, des Van Dyck, des Velasquez, et un bijou de petit salon rempli de pierres rares, de miniatures, où s'abrite toute une collection de Gainsborough, portraits de femmes poudrées, mignardes, avec ce regard de blonde que le peintre féministe donne à presque tous ses modèles, regard de prunelles bleues, aux cils pâles, un peu anémique, et plutôt voilé que rêveur. La bibliothèque admirée dans l'ordre de ses exemplaires uniques, nous entrons dans la chapelle, plus fraîche, plus recueillie de tout le soleil du dehors, où les statues du prince Albert, du duc de Clarence, sont recouvertes de branches affaissées, alanguies dans l'air raréfié, et que le contact du marbre a flétries comme celui de la mort elle-même.

La rampe descendue, le pays traversé, ainsi qu'un pont sur la Tamise, nous sommes à Eton, établi comme presque tous les collèges anglais, dans une ancienne abbaye, à la cour, aux cloîtres majestueux, aux briques d'un rouge vif, sous les lierres envahissants. Nous montons voir la curieuse chapelle, puis le *park*, où des jeux sont installés, mettant sur la verdure profonde des bords de la Tamise les costumes blancs des *tennis* et des *crockets*. Vraiment nous admirons le soin donné à la croissance des jeunes gens, l'expansion de cette vie physique compensant la fatigue cérébrale à l'aide de l'air, de la terre et de l'eau. Ce pays d'Eton est charmant,

aux cottages enguirlandés de glycines et de faux ébéniers du portail aux plus hautes fenêtres, et l'on pense aux regards jetés sur la vie à travers ces stores naturellement ouvrés.

***

Le jardin zoologique de Londres, — le Zoo, comme on l'appelle ici, — vu par une belle matinée de mai, reporte l'esprit aux premières heures du monde; les animaux n'ont pas cet air prisonnier et navré, cette allure de chiourme qu'on leur remarque chez nous. Cela tient au grand espace, et à ce que l'on tâche de conserver autour de la bête encagée un peu des plantations de la nature habituelle qui l'environne. Ainsi les lions s'allongent sur des roches recevant et gardant le soleil, et les oiseaux de large envergure ont la place de leur vol autour du bâton qui les repose. De même les serpents, au lieu de cet amas de couvertures grisâtres où ils s'abritent au Jardin des Plantes, évoluent dans une température suffisante ou dans des bassins de verre traversés de tuyaux de calorifère. Il en résulte plus de liberté et de vérité dans leurs attitudes, de richesse dans le pelage ou le plumage, et la possibilité de faire connaître de monstrueux lézards ou tortues, même de surprenants habitants du fond des mers; et je revois une lourde silhouette embusquée, recouverte d'écailles, au bec carnassier, à l'immobile et vitreux regard, à la langue frétillante, tendue en piège. Cela ressemble à un mauvais rêve après une lecture de naufrage. Mais que dire d'une petite serre consacrée à l'éclosion des papillons, où chaque sorte, dans une cage transparente, est en train de dégager de cocons pareils à de gros boutons de fleurs, des ailes ressemblant à des pétales, d'abord repliées et froissées, puis s'ouvrant, se développant, défrisant à l'air leur soie soufrée, cyanée, historiée d'yeux magiques et de caractères de grimoires.

***

Magnifique et disparate, Westminster; temple de divinités humaines, c'est-à-dire manquant du mystère et de la majesté du temple, alignant, espaçant statues, bustes, pierres tombales,

enchevêtrant de loin les bras levés, les têtes surmontées de couronnes, les sceptres, les attributs, de tous les gris, de tous les blancs de la pierre plus ou moins taillée, plus ou moins vieille. L'effet de la première vue: un vertige de gloires mal assemblées; et pourtant, à mesure qu'on avance dans cette nécropole de marbres, cela se range et se comprend mieux. Voici, dans une chapelle, la tombe de Marie Stuart. Je pense à cette tête détachée, à ce cadavre incomplet, à cette ligne rouge du col qui ne saurait plus tenir un fil de perles. Dans cette autre, la reine Élisabeth au dur profil, les enfants d'Édouard, un berceau de pierre qui marque la place d'un tout petit prince. Puis des amis ou alliés des rois, des inscriptions à peine lisibles. La pierre tombale de Cromwell, dont le corps n'est plus là. Une grande salle, l'ancienne salle du chapitre, contient tous les drapeaux et blasons des chevaliers des croisades, c'est-à-dire tout l'armorial anglais. En haut du chœur, le tombeau d'Édouard le Confesseur, en forme de catafalque; le bois est vermoulu, les dorures effritées; le jour de la fête du saint, on le livre à l'adoration des fidèles, de sorte que les catholiques envahissent ce jour-là le temple protestant en l'honneur du grand patron de l'Angleterre. En face, les deux fauteuils où sont sacrés les souverains de temps immémorial.

Les grands hommes d'État, les savants, les navigateurs, explorateurs, quelques familles nobles privilégiées, ont ici leur pierre commémorative, leur buste ou statue, et même des comédiens ou comédiennes y figurent : Garrick, mistress Siddons, figés dans leur dernier costume, leur dernière pose. Intéressant entre tous, le coin des littérateurs et des poètes, tout en haut de l'église, d'où il semble dominer par la force imaginative. Le vieux Chaucer, Dickens, Thackeray, Walter Scott, Shakespeare, seulement en effigie, voisinent glorieusement, et, sur le marbre où se lit le nom de Browning, une carte vient d'être posée à côté d'une rose et d'un narcisse entrelaçant leurs tiges; privilège des poètes, l'hommage d'un passant, d'un voyageur, la survie dans un cœur touché. Et le miracle est fait souvent par deux lignes, deux vers que la rime lie ensemble, comme ces deux fleurs accouplées.

Ce Westminster, c'est notre Panthéon réalisé : *Aux grands hommes, la Patrie reconnaissante;* et il était difficile d'y

mettre plus d'ordre, à moins de répéter les statues, les images, grandeur et attitude, et à cette monotonie il faut peut-être préférer le pêle-mêle d'apparitions disparates.

*
* *

Rien de semblable chez nous au British Museum. Ce qui le distingue de notre Louvre, c'est un arrangement mieux distinct, mieux classé; c'est la collection exotique moderne, la réunion des manuscrits aux autres curiosités d'un pays; enfin, ces admirables frises du Parthénon, comment apportées et rangées là! mais si bien en place qu'elles ne perdent rien de leur caractère harmonieux. Pour se rendre compte d'un pareil musée, il faudrait toute une semaine d'explorations; autrement, on n'en peut marquer que les points saillants, tels qu'ils se présentent au souvenir, faisant ressortir et groupant ce dont l'esprit fut le mieux et le plus frappé. En traversant rapidement les salles des armes, nous voici parmi des vitrines de porcelaines chinoises et japonaises, ces flambés, ces familles bleue et rose, ces cristaux imitant le jade, ces jades taillés comme des ivoires. Les minuscules Tanagra s'alignent en poses effilées et, si petites, par la proportion élégante, résument une noblesse, un idéal de beauté. Le musée de Pompéi : tous ces fers et cuivres calcinés et verdis, brûle-parfums, statuettes, menus objets d'art, objets plus gros d'utilité familière. On rêve devant ces grains de blé encore distincts quoique noirs et amalgamés, ces peintures polychromes mises au jour, endommagées, mais fraîches encore, d'un ton neuf. L'esprit travaille à l'infini devant le moindre vestige, la moindre constatation de la catastrophe inattendue : n'ai-je pas vu des œufs dans un porte-œufs, dont l'un intact, si fragile et persistant à dérouter toutes les traditions par la seule grâce du hasard!

D'un autre intérêt, des modèles de wigwams, de canots, de pirogues, des coiffures sauvages, des armes de silex, des jouets grossiers, des spécimens d'ouvrages de perles et de filet, comme en exposent les sociétés d'aveugles ou d'infirmes, travaux rudimentaires de cerveaux enfantins.

Antiquités romaines, grecques, égyptiennes, poteries minuscules et de verte transparence, momies de chats, de singes,

objets de sépulture, comme si tout ce qui reste d'un passé déjà si lointain devait être encore plus lointain que lui, tiré des sarcophages. Écritures roulées sur du parchemin, et sous verre des momies, ou parées de leur masque aux yeux longs, à la bouche fleurie, ou montrant une petite tête bandée et surbandée, une forme de tête comprimée et diminuée, et des pieds enroulés avec des bandelettes noircies. Parmi ces momies, en un tombeau qui conserve à l'intérieur des traces de guirlandes coloriées, la momie de Cléopâtre, ou gardée pour telle. La momie de Cléopâtre!

Imagine-t-on la mélancolie que dégage ce débris de puissance et d'amour, de royauté et de beauté, quand on songe au triple emprisonnement de la mort, de la tombe et de l'emmaillotement tout autour de ce qui fut une femme entre les femmes, une reine et une aimée. Et ce chiffre de centaines et centaines d'années en arrière de nous!

Sous le ciel enfumé de Londres, dans ces brumes froides où elle se drape certains matins, la momie de Cléopâtre, fille du soleil, des sables brûlants, du Nil aux eaux lentes, la momie de Cléopâtre embaumée dans l'encens et la myrrhe et tous les parfums chauds de l'Égypte antéchrétienne!

Les frises du Parthénon, aussi déplacées de la blanche Grèce aux rivages bleus: beautés de l'art antique, mouvements de cavaliers et de piétons comme menés en chœur, dans une danse figurant des actes héroïques, des marches à l'ennemi ou le défilé après la victoire! Et les chevaux ont dans l'allure la même noblesse que les hommes; leurs naseaux aspirent l'air de la course ou le chant des trompettes dressées aussi dans la courte perspective. Ensuite, bustes et statues, merveilles de tous les arts, gigantesques monuments d'Égypte, pourtant immortellement beaux, Sphinx méditatifs ou divinités à têtes d'aigle, rien ne vaut cette blancheur dorée de la terre grecque, ni la perfection de ces sculptures. Des dessins, — signés par Michel-Ange, Raphaël, Vinci, Botticelli, Greuze, Watteau, dans une collection où même les Japonais ont leur curieuse place, — nous passons aux manuscrits, aux spécimens d'écritures de reines, de poètes, de grands hommes. L'Angleterre a le respect et l'amour de ses gloires; elle les honore même dans la représentation de ces papiers jaunis, de ces

paraphes volontaires ; et la rivalité d'Élisabeth et de Marie Stuart est vivante en deux lettres, dont l'une demande et l'autre refuse. C'est l'énorme signature de Cromwell ; celle, à peine lisible, en italien, de Napoléon Ier, dont le souvenir est, à Londres, singulièrement conservé, moins le souvenir du vaincu que celui du grand homme en dehors de toute nationalité.

***

Après le British, l'Olympia vu le soir de notre visite au Musée. Comment décrire l'immense bâtisse du théâtre abritant dans son pourtour un bazar d'objets à bon marché, de produits algériens, de bijouterie en laiton, de bonbons exotiques mêlés à de la parfumerie au rabais, — bazar à petites boutiques tenues par des femmes, ou costumées, ou coiffées étrangement, et par des Turcs à babouches ?

Avant le spectacle, le public flâne dans ce hall tournant, s'amusant à des tableaux à horloge — où l'on voit à la base un chemin de fer entrant dans un tunnel, en ressortant à mi-côte, des troupeaux en marche, un moulin les ailes au vent ; — se mirant à une glace qui étire en long les images, ou à cette autre qui les développe en largeur. Réunion d'objets hétéroclites, de tours en cartonnage, de verdure en zinc, de fleurs en papier. Beaucoup de spectateurs gagnent leurs places en barques : c'est l'originalité de l'Olympia, le lac qui sépare la scène des gradins étagés ; un vrai lac de profondeur et d'étendue suffisantes pour qu'une dizaine de bateaux de promenade y évoluent à l'aise au mouvement des rames. Ils se rangent, illuminés chacun d'un fanal, au long de la salle, car le rideau se lève sur *l'Orient*.

Éblouissant spectacle, fait surtout de marches et de ballets aux mille danseurs, danseuses et figurants, distincts par leurs costumes alternant ou unissant le bleu et le jaune, le violet et le vert dans un déroulement sans fin de gazes voltigeantes et transparentes. Pour agrandir le champ des danses, deux planches, en forme de ponts étroits, se détachent de la scène, se déroulent, se rejoignent en demi-cercle par dessus l'eau.

Si le premier tableau de *l'Orient* n'est que ballets, au second se joue une pantomime tragique, après laquelle tourbillon-

nent, du haut d'une ronde mosquée, des prêtres et prêtresses aux éblouissants costumes; une fête suit, et sans que cesse de circuler la figuration nombreuse et renouvelée, une dompteuse d'éléphants s'avance d'un côté de la scène, dirige de sa baguette six énormes animaux; de l'autre côté, un danseur de corde, infatigable, étend son balancier, le hausse et l'abaisse, et bondit et rebondit aux sons d'une musique de cirque, tandis qu'au milieu, devant la mosquée dorée, pareille à une énorme ruche dont une nuée de figurants seraient les abeilles agitées, trois clowns vêtus en diablotins, agiles et rouges, exécutent sur trois échelles accotées ou séparées, se joignant et se disjoignant, des courses, des sauts, de périlleuses grimpées. Un mouvement vertigineux : on ne sait où fixer les yeux, attirés et distraits de toutes parts.

Ensuite une caravane de gens et de chameaux chargés, sous le ciel qui passe du pourpre coucher de soleil au crépuscule mauve, à la nuit toute scintillante, présente de curieux et nouveaux effets de lumière. Après l'Orient, c'est le vieux Londres, les monuments moyenâgeux, le défilé, retour des Croisades, les lances et les bannières sortant des poternes, des farces locales et bouffonnes, des noyades dans la Tamise, figurée par le lac artificiel, où les corporations des vieux métiers, — sur d'énormes galères, tels des chars de carnaval, — aux chairs roses, aux symboliques attributs, évoluent pour finir, ornées de feuillages et d'oriflammes !

* * *

Nous sortons de Londres par Kensington, nous voyons fuir et s'espacer la ville, en de tout petits cottages aux jardinets devant les fenêtres, aux babies errant sur les portes, sur les seuils, dans ces costumes que Kate Greenaway a rendus universels; les grands conduisant les petits comme sur ses coloriages, les garçons en vestes courtes, petites culottes, bérets ou *polos* de nuances vives, les fillettes en jupes longues, volontiers vertes ou brunes, ou de ce jaune anglais, plus doré que le nôtre et plus brunissant; quelques-unes ont le petit bonnet ruché, car il fait frais encore. Puis des costumes tout blancs, ce sont les plus coquets, et des *maids* tout en blanc

aussi, en blanc commun de percaline, conduisent de blanches petites voitures dont le baby semble une colombe au nid.

Et les attitudes sur une barrière, comme d'oiseaux perchés, au bord d'un banc de jardin, par rang de taille, rappellent les albums de l'artiste incomparable, et qui a compris l'enfant comme un botaniste la fleur, comme l'insecte, un entomologiste.

Nous roulons sur une interminable route, par un territoire ni campagne, ni ville, et longtemps plat et poussiéreux; enfin, voici la Tamise qui surgit partout comme notre Seine, et des pelouses, de la fraîcheur, une délicieuse oasis : les jardins de Kew, c'est ici que la verdure anglaise a toute sa profondeur, tout son velouté, sous les massifs d'arbustes rares ou au bord de cette petite pièce d'eau devant les serres. Celles-ci, inégalement chauffées, sont d'abord de température exotique pour de hauts palmiers de toutes espèces, bananiers, cocotiers; des grappes de fleurs sortent des élancements de feuillage, se recourbent sur les tiges; puis des orchidées à pétales de cire ou de soie gaufrée ou d'un velours végétal plus moelleux que l'autre. Dans d'autres serres les azalées, iris, glaïeuls, et toujours l'orchidée, infiniment variée de couleur et de forme, en solides calices d'aspect fantastique ou féroce, ou repliant des lianes flexibles aux épanouissements d'étoiles. Dehors, sur les gazons, des carrés de tulipes jaunes bordées de pensées de tous les tons violets, de tulipes rosées et de narcisses, des arbres en fleurs: c'est un enchantement pour les yeux et l'on admire le soin et le goût, l'art véritable des jardiniers anglais.

Ensuite, par les hauteurs du parc de Kingston, à la vue panoramique, nous gagnons Hampton Court, château royal que j'entendais comparer à Versailles, à cause de l'eau, des bassins disposés devant l'entrée principale; mais alors un Versailles d'aspect plus farouche et sauvage. On en a fait aussi un musée de peinture, où abondent les tableaux italiens avec des Van Dyck, des Velasquez, des Holbein, — le peintre du roi Henri VIII, par qui le château fut habité avec ses six femmes consécutives. — Dans les grandes salles froides au mauvais éclairage, quelques toiles françaises, de délicieux portraits de Lely, des Hogarth. La cour intérieure a conservé un caractère féodal, si les jardins ont le caractère de notre XVIIIe siècle;

on se sent dans une résidence de grands souvenirs, et c'est avec la mélancolie qui suit ces visites aux lieux de splendeur et de fêtes abandonnés, que nous roulons dans la grande allée de marronniers menant à Kingston.

Les arbres, en cette saison de mai, dressent tous leurs thyrses blancs à des hauteurs fabuleuses, semblent d'immenses bouquets d'autel ou des candélabres aux girandoles fleuries sur la route d'un cortège royal.

*
* *

Nous avons promis une visite en rentrant. Dans la correspondance de Flaubert, il est question de deux sœurs charmeresses, petites-filles d'un amiral anglais, les misses C.... C'est de rencontres à Trouville, d'étés passés au bord de la mer en compagnie de ces jeunes filles, que datait l'amitié, et Flaubert parle d'une façon charmante de ses visites vers l'Arc de Triomphe. L'une de ces jeunes filles mourut ; l'autre, c'est Mrs T..., qui, nous sachant à Londres, nous invite à venir la voir, à renouveler la connaissance que nous fîmes d'elle et de sa chère fille par l'entremise de Flaubert il y a une dizaine d'années. Dans l'intervalle, miss D. T... a épousé Stanley, l'explorateur, celui qui retrouva Livingstone après tant de périls.

Me voici en un luxueux hôtel près de la Tamise, dont le séparent un autre hôtel et de vastes jardins. Bel et luxueux intérieur anglais ; un portrait de la fille aînée de la maison par Millais, coloré comme tous ceux de ce peintre, aux joues d'un fard de jeunesse, aux coquets yeux noirs, sous un chapeau de paille ; celui de la plus jeune forme constraste, dans une tonalité calme, aux reflets givrés.

Edison ayant offert à l'explorateur un phonographe comme cadeau de noces, on nous fait entendre la musique du mariage, musique d'église, musique de fête pour la réception, le lunch. Malgré le mécanisme, le côté « marionnette » du son conservé et reproduit, en fermant les yeux, Mrs Stanley peut reconstituer la première journée de sa vie de femme aux accords lents des orgues, à ceux plus vifs des airs de danse à la mesure desquels défilèrent les mon des savant, politique, aristocratique de Londres, où Stanley compte beaucoup d'admirateurs et d'amis.

En outre sont conservés sur les cylindres des voix agréables

ou célèbres, celle d'un acteur en vogue, celles d'auteurs en visite, le chant d'une amie. Je le répète, le son se dénature dans ce curieux phénomène, perd son enveloppe comme un fruit qui se fane; c'est un cadavre de son; l'articulation est restée, mais dépouillée, décolorée, telle que dans une poupée ou un oiseau mécanique. Les résonnances de la voix humaine avec l'hésitation ou l'affirmation d'un sentiment, ce tremblement significatif et qui émeut l'air pour les sympathies ou les antipathies, s'y perdent, s'y évaporent. Ici le *home* s'agrémente des souvenirs de voyage de Stanley et des goûts artistiques de sa jeune femme. Dans l'atelier de celle-ci, aux toiles représentant surtout des enfants, des scènes familières, se rangent des vitrines où se trouvent cordes, marteaux, chronomètres de l'explorateur, reliques non vieilles encore, mais toutes poudreuses du sable d'Afrique, ou tout humides et rouillées des cabines de paquebot.

Avec un respect attendri et touchant, Mrs Stanley sort ces attributs de gloire et donne à mon mari une petite boîte taillée dans un fruit de la forêt des nains et que Stanley avait destinée à un de ses lieutenants, mort depuis. Cette maison T... est toute intellectuelle, le mari de la fille aînée, très préoccupé du surnaturel et de ses effets psychiques, est un ami et correspondant du docteur Charles Richet.

*
* *

Tous les matins, c'est dans notre salon d'hôtel un défilé d'*interviewers* plus ou moins connus, plus ou moins discrets, faisant passer des cartes, faisant valoir des relations communes et harcelant le pauvre auteur sur des impressions vraiment encore trop incomplètes et trop fraîches. Le Londres qu'il a vu, l'hôtel où il est descendu, les quelques relations, on s'efforce d'exprimer de tout cela une opinion définitive, quitte à contrarier ou révolter les nombreux lecteurs de ces immenses journaux, si serrés d'impression et d'innombrables réclames et qui font penser que les jours sont plus longs à Londres qu'à Paris.

*
* *

Aujourd'hui, invitation à un thé chez M. H. A., un dilettante, un mondain, un auteur aussi de littérature romanesque

et de musique appréciée; une de ces personnalités qui vous aident à aimer et à comprendre un peuple, vous en font connaître les préférences, les différences, parce qu'elles sont le trait d'union, la communication entre différentes sociétés, — tenant aux arts, à l'aristocratie de nom ou d'argent et pouvant grouper dans un salon les différents éléments d'une nation.

Joli rez-de-chaussée, pittoresque par sa construction, sa hauteur de plafond évoquant presque ces vieux hôtels de notre Marais qui restent significatifs d'une époque. Aux angles en forme de ruches, des bibelots, de claires porcelaines; puis de beaux tableaux, un ameublement choisi, des fleurs, sans lesquelles il n'est à Londres ni réception ni dîner. On chante : c'est un morceau français dit par une Anglaise; la langue étrangère rétrécit et comprime un peu la voix par ses sons gazouillants, ses syllabes fermées, mais elle est musicale et gracieuse quand même, et cela fait si grand plaisir d'entendre des accents connus!

Des femmes élégantes, parées, non pas avec le soin cherché et raffiné des Parisiennes, mais avec une distinction aristocratique. Les Anglaises ont conservé les bandeaux, les cheveux relevés sur le front, les classiques coiffures féminines, et les visages en gardent un caractère sérieux et modéré à peu près inconnu chez nous maintenant, c'est une simple constatation. Moins de grâce, vraiment, que nos frisures, nos chevelures légères et soufflées, mais les yeux reçoivent de ces bandeaux une ombre favorable, ou de ces fronts découverts une élévation vers la pensée. Je pense qu'avec nos modes et nos chapeaux élégants, un peu de cette simplicité ressortirait d'autant mieux.

Le thé se donne dans une pièce voisine: de là bien des curiosités pour l'homme connu, mais non indiscrètes, ni persécutantes. Quelques agréables présentations, on chante encore, puis le salon s'éclaircit et se vide, et les dames T... nous proposent un tour de *park*.

Le temps est refroidi, une bise souffle; pourtant les équipages se frôlent, presque tous découverts. Du velours, des fourrures, encore quelques coiffures d'hiver; et je constate, dans la parure, des duretés, des disparates. Chez nous, cette

saison, on assemblait du mauve, du violet, du grenat et du rose, sans rien de choquant : au contraire, un charmant effet, comme si, par leurs nuances invisibles et dernières, ces couleurs s'harmonisaient; rien de pareil ici; les verts sont de prés en herbe ; les bleus, de ciels algériens ; les rouges, d'uniformes militaires ; les violets, de gants d'évêques. Cela nuit aux plus beaux teints ; et, vraiment, on dirait toute l'élégance mondaine extérieure consacrée aux équipages, aux chevaux, aux attelages irréprochables.

*
* *

Londres le matin, vraiment Londres, tandis que Paris n'est pas lui-même le matin. Dans Piccadilly tous les visages que l'on croise sont animés, rafraîchis par quelque sport, les magasins brillants et peuplés dans la transparence nouvelle de leurs glaces. Les voitures en foule circulent, les petits cabs agiles, balancés sur leurs roues élastiques, les omnibus tout en annonces et réclames multicolores; c'est un mouvement sans arrêt, sans flânerie, chacun poursuit un but. Pour gagner la National Gallery, nous traversons un des quartiers les plus vivants de la ville, où déjà des profils se montrent aux fenêtres des clubs, penchés sur de volumineux journaux.

*
* *

Incomparable Musée, la National Gallery, où l'on admire l'école anglaise dans ses trois grands portraitistes : Lawrence, Reynolds, Gainsborough; et la réunion des Holbein, des Van Dyck et Velasquez, des Primitifs depuis Botticelli jusqu'à Crivelli. De celui-ci une Vierge à l'enfant: l'enfant Jésus le plus expressif que j'aie vu jamais, endormi, sa petite tête abandonnée sur une de ses petites mains, avec cette confiance dans le sommeil et dans les genoux de la mère, si puérile et si vraie. C'est émouvant, cette ignorance des clous de la croix et de la montée du Calvaire. Rien que l'enfant ; il n'est même plus dieu; rien que le fils de Marie. De Holbein un portrait de princesse dans ces raides ajustements, ces guimpes demi-

monastiques, tout ce noir presque conventuel que l'Espagne imposait d'une mode austère; de Hoppner, la comtesse d'Oxford parée d'un collier de corail, des Constable ; des Hogarth : ce *Mariage à la mode* si terrible en ces ajustements du XVIIIe siècle, qui ne servent guère chez nous qu'à des scènes galantes et riantes, la suite des toiles caractéristiques montrant d'abord les deux époux en face l'un de l'autre dans le bris de leur vaisselle et de leurs bibelots; la fuite par la fenêtre et le coup de poignard qui tue le mari; la mort de la femme, les bagues glissant dans la main qui lui tâte le pouls, tandis que les valets se hâtent à la curée, — cruelle imagination, peinture sombre et triste aggravant le malaise de voir la figure humaine exagérée dans ses traits expressifs.

De Gainsborough, l'attrayant portrait de Mrs Siddons, visage allongé, boucles en poudre, et chapeau encombrant, ombrageant la petite tête, la faisant paraître plus délicate, comme le velours serré au cou l'agrémente, pâlit le teint, avive les yeux; une merveille d'arrangement autant que de peinture. Reynolds : toujours son même type féminin au regard en arc remontant, au nez gai, à la sinueuse bouche, en accord avec les yeux par ses points d'arrêt. Tous les types se rapprochent de celui qu'il nomme « la Souris », — oui, la petite souris guetteuse et malicieuse et si finement méfiante du piège; — Lawrence, trop officiel ici quoiqu'il mette aux figures qu'il peint un regard vivant, mouillé, un regard qui pense et absorbe, à la fois profond et reflétant.

Parmi les chefs-d'œuvre de ce musée qui en est si riche, les Turner, rappelant un peu, par la couleur des ciels orangés, ces débarquements par notre Claude Lorrain en des pays de rêve, aux heures extrêmes du jour, de tonnes de perles et de diamants, de ballots d'étoffes lamées pour quelque princesse des *Mille et une Nuits*. Eh bien, Turner a déchargé, éparpillé, vaporisé pour sa palette ces pierres rares et ces voiles tissés d'argent et de soie. C'est un éblouissement de couleurs vives, mais voilées d'eau en brouillard, de vapeurs traversées de soleil ou de lune. Qu'il peigne un navire dans l'embrun, ou une locomotive dans tout l'effort en avant de sa vapeur ennuagée, l'irisation se fait des éléments eux-mêmes, comme l'arc-en-ciel par l'atmosphère orageuse. Parfois il se calme pour des

rivages ombragés de grands pins, des baies lignées de ruines et de vagues.

*
* *

Visite à George Meredith, le poète et romancier, dans une campagne anglaise qui rappelle le Dauphiné par de mols vallons verts, des ravins aux douces pentes. A la gare, il nous attend lui-même en vêtements clairs et comme de fête; l'aspect d'un poète gentilhomme aux parfaites manières, à la physionomie distinguée et sympathique. Il a les yeux d'un bleu aigu, le teint saxon, mais sa démarche est incertaine; et, pour dissimuler la fatigue et peut-être la souffrance qui en résulte, il fredonne doucement sur un ton de mélopée presque joyeuse.

En voiture, le grand vent souffle du nord, froid et sain, contre lequel s'abrite le jardin entouré de hauts buis taillés. Jardin bien cultivé sur son terrain incliné et que fleurissent en ce printemps britannique, plus tardif que le nôtre, des cytises aux grappes jaunes, encore quelques lilas et des muguets d'un blanc de lait sur leur feuillage si franchement vert. Au départ, ces muguets en bouquets pour les dames seront le souvenir embaumé et fragile de notre courte visite.

Une belle énergie dans cette figure d'artiste, creusée mais si vivante par ses yeux à l'expression profonde traversée d'étincelles d'esprit et d'un pétillement de petites lueurs. La fille du poète est là, dans l'étroit salon, aussi la fille de l'amiral M..., lady C..., belle-fille de lord S... — deux jolis types de beauté blonde au teint transparent et velouté; toutes deux, habitant constamment la campagne, aux environs.

De la maison d'habitation, nous montons au châlet de travail: deux petites pièces. Dans l'une, des livres et des livres empilés sur la table, débordant des bibliothèques, livres anglais et étrangers; parmi ceux-ci, un exemplaire de *Mireille*, un autre de *Calendau*, fatigués d'être feuilletés par une prédilection de poète à poète. Dans l'autre un petit lit de fer pour le travail prolongé, nécessitant quelque repos.

C'est avec un respect curieux que je me trouve dans un de ces endroits privilégiés, songeant aux habitudes de pensée, aux haltes dans la rêverie ou la lecture, de ceux qui les occupent. Que ce soit dans le cabinet de travail de Zola, aux candélabres

d'autels romains fleuris d'électricité, aux bibelots chers et rares, ou dans la bibliothèque d'Edmond de Goncourt, ayant au plafond une broderie japonaise en haut relief, aux murs d'introuvables éditions, aux vitres le reflet des roses et des verdures choisies du jardin d'Auteuil, — ou justement dans la maison de Mistral, à l'horizon de cyprès et de roseaux en bordures et d'alpilles bleues, — je songe à ce qu'ajoute à l'inspiration le bien-être des yeux et d'une installation raisonnée.

Eh bien, chez Meredith, ce qui me frappe, c'est le besoin d'isolement, le refuge sur la petite colline dominant l'habitation, et la littérature à part de la vie. Du chalet nous gagnons un haut monticule, de cette herbe rase et fine, élastique sous les pas, si particulière à l'Angleterre; la vue s'étend, au vent qui chasse les nuages, fait courir de larges ombres ou de claires lueurs sur les prés environnants, découvre un village groupé et resserré dans un revers de terrain. Redescendus chez Meredith, le thé pris, après la légère excitation qui suit, où la causerie se dépêche et s'anime, nous prenons congé de l'écrivain, en gardant l'impression la plus charmante.

Quand nous ne connaîtrions de lui, nous Français, que son hymne à la France en 1870, la générosité de cette page offerte au lendemain des désastres, nous aurions de quoi l'admirer; mais toute son œuvre est d'observation humaine et d'expression supérieure; ses poésies, ses romans: *l'Égoïste*, *l'Épreuve de Richard Feverel*, *les Comédiens tragiques*. Je l'ai entendu comparer à notre Mallarmé comme aspiration d'art, originalité et indépendance d'esprit.

*
* *

On m'a invitée aujourd'hui à une séance au club des dames auteurs de Londres, et j'en ai une vive curiosité. Miss B... vient me prendre en cab et nous traversons un Londres embrumé, presque froid, mais dont j'aime les fonds de rues vagues et lointains dans une buée jaune, avec des demi-clartés d'aquarium d'où les passants, les voitures émergent peu à peu comme des épreuves successives et chaque fois mieux exactes; les monuments prennent un vague de rêve, les statues de reines, Queen Ann, Queen Elisabeth découpent leurs couronnes de

pierre, leurs mains armées de sceptre, — car ici les femmes ont régné et règnent, — dans une brume dense, que n'agite ni ne disperse la grandeur ou la majesté de leur geste,

Vraiment, je préfère la ville aujourd'hui que, sous le soleil, elle a plus son caractère septentrional ; et ce silence des passants, leur flegme s'expliquent mieux qu'en ces derniers jours tièdes, où, le soir, des chanteurs ambulants, des pianos en plein air mettaient sous les hôtels des échos d'Italie et des farces de *minstrels*.

Nous entrons dans une vaste salle en sous-sol où se trouvent déjà réunies une cinquantaine de femmes jeunes ou vieilles, presque toutes de toilette simple et causant d'une manière animée; très gentiment on me présente, et me voilà tout de suite entourée d'interlocutrices, très gênée par ma presque ignorance de leur langue. Elles y suppléent les unes dans un français très étudié, les autres avec des demi-phrases toujours gracieuses et significatives. Voici miss Watts, l'auteur d'un roman à succès, Mrs St... et sa mère, voici miss Shaw, qui a fait plusieurs fois le tour du monde pour des correspondances politiques ou économiques parues dans le *Times* dont elle est la collaboratrice assidue.

Et je ne vois pas ici ce que nous appelons le bas-bleu, la femme se servant d'un art comme d'une originalité très voulue, en faisant un moyen d'effet ou de séduction ou de satisfaction vaniteuse. Ces femmes ont l'air d'actives et de travailleuses, et presque toutes débattent leurs intérêts vis-à-vis des journaux et des revues avec un bon sens, une vue pratique remarquables. Je le répète, je ne vois pas parmi elles ces protégées des directeurs, ces demi-actrices, demi-auteurs, qui déconsidèrent chez nous les lettres féminines. Depuis miss B..., mon introductrice, qui, aux côtés de sa mère, rédige ses intéressants et consciencieux *interviews*, jusqu'à miss Shaw, cosmopolite, tous les auteurs restent femmes et très femmes ; et après une heure passée dans ces allées et venues discourantes, comme d'une grande classe en récréation, — oui, c'est la même gaieté, la même grâce cordiale, — je rentre à l'hôtel très édifiée sur la femme anglaise, et l'appréciant davantage.

*
* *

Tout au bout de Londres, vers Kensington. Là me revient un souvenir du Chateaubriand des *Mémoires d'Outre-Tombe :* « Kensington me plaisait, j'errais dans sa partie solitaire, tandis que la partie qui touchait à Hyde Park se couvrait d'une multitude brillante. »

Nous allons visiter Holland House, une de ces anciennes demeures anglaises, moitié château, moitié hôtel, élargissant, en pleine ville, des champs de pâturage et des murs de parc. Il en existait, paraît-il, un grand nombre, avant l'extension continuelle de la ville, mais cet Holland House reste le type de l'habitation aristocratique, aux longues origines.

Nous sommes reçus par la comtesse H... et sa fille dans un salon dont les larges baies découvrent des pelouses aux splendides massifs de rhododendrons en pleine fleur. On se croirait dans un de ces anciens châteaux des bords de la Loire où se mêlent les vieilles tentures et l'ameublement moderne, des boiseries précieusement conservées et des tourelles d'un autre âge, et d'antiques perrons dont les pierres noires s'ornent de fleurs nouvelles.

Ici tous les souvenirs de Lady Holland, du poète Addison (il mourut dans cette chambre), de Pitt et de Fox, dont voici des portraits par Reynolds, toute une pièce de Reynolds, une grande et vaste bibliothèque, des miniatures, des autographes, une vitrine entière consacrée aux reliques napoléoniennes et une série d'appartements capricieusement disposés par l'addition de pièces nouvelles ou de portions d'escaliers.

Partout aux vitres le grand parc étale un panorama varié : sous les sombres parasols des cèdres, des pâturages et des troupeaux ; et, quand je pense que Londres est là contre les murs, ses rues, ses magasins, ses squares, cela paraît invraisemblable! La comtesse L..., sa jeune fille, ses hôtes, le comte et la comtesse de M..., nous accompagnent avec les explications les plus gracieuses, les plus détaillées, et nous font voir Holland House jusqu'en ses recoins. Nous avions auparavant visité une habitation luxueuse et toute moderne qui est aussi un musée de

peinture, et dont l'architecture semble le souvenir d'un voyage en Italie, avec l'escalier monumental dominé de galeries à la Véronèse. Qu'un bal costumé évoluerait bien entre ces colonnes, ces baies ouvertes où se grouperaient les toilettes multicolores, les coiffures de style, où s'ouvrirait l'éventail des Colombines, où surgiraient les masques vénitiens! Mais ce palais est inhabité, ses glaces nombreuses reflètent seulement des tableaux, le regard fixe des portraits en leur onde figée, ou, quand les volets s'entr'ouvrent, les tapis verts de Hyde Park.

*
* *

Le même soir, au théâtre de Covent Garden, pour voir le *Trovatore*, souvent entendu à Paris; mais ici c'est tout autre chose. Grande belle salle, public très paré; aux loges, aux fauteuils et aux stalles de parterre, enfin partout, toilettes décolletées, souvent accompagnées et demi-voilées d'une sortie de bal, d'un léger burnous. Il m'a semblé voir beaucoup d'étoffes orientales, de même que la richesse des bijoux, la beauté des gemmes fait penser à la suzeraineté de l'Inde et aux fréquents débarquements de toutes les colonies lointaines; perles magnifiquement orientées, diamants figurant des feuilles de rosier; parure ducale, mettant au cou de minuscules feuillages qui vont s'agrandissant vers le visage, accentuant leur forme héraldique. Une jolie coiffure dans une loge : cinq saphirs superbes, de grandeurs différentes, entourés de brillants; sur la petite tête blonde aux simples bandeaux qu'ils auréolent, ces bijoux représentent assez bien des plumes de paon irradiées; l'effet en est charmant. Quant aux toilettes elles-mêmes, je les trouve ordinaires de teinte et de forme; il me paraît pourtant que la maigreur assez générale et distinguée des Anglaises pourrait s'agrémenter de modes spéciales, facilement élégantes dans la sveltesse. Enfin le coup d'œil général est superbe du flottement des étoffes claires, du doux éblouissement qui en résulte à l'œil, et que l'on devrait exiger pour nos salles de spectacle.

Sur la scène, un ténor aimé et gâté de son public, un artiste italien en représentation, pour qui l'on ne saurait avoir les exigences ni les critiques réservées chez nous aux artistes installés. A un moment de triomphe, on le rappelle deux fois,

trois fois; il paraît, reparaît, puis, devant le rideau baissé au ras de la rampe, le voici encore, dans son costume à bottes et crevés, saluant, resaluant et envoyant des baisers à toute la salle. Pour les costumes, la mise en scène, les décors conventionnels, il me semblait assister à une représentation de notre ancien théâtre Italien.

*
* *

Dimanche de Londres, dont on ne peut se faire l'idée à Paris. Ce dimanche commence réellement le samedi vers quatre heures, quand les magasins fermés ou près de la clôture n'offrent plus aux acheteurs que la moitié de leurs articles et du zèle de leurs employés.

Tout Londres s'en va dans sa campagne ou sa banlieue: après l'activité inouïe de toute la semaine, il faut à la grande ville commerciale ce repos, ce halètement, comme d'une machine qui répand son surcroît de vapeur. Dans certaines familles tout à fait pieuses, on cuit même les viandes la veille, servies froides aux repas du dimanche. Pas un bruit de piano dans les maisons, ni d'orgue au parcours de la rue, tout s'arrête, se tait, se repose.

Dans une installation où l'on possède ses habitudes, ses livres, une routine de pensées vivantes, ce dimanche peut s'admettre et fait même l'occasion, soit de grandes courses au dehors, soit de méditations au dedans, après les pratiques religieuses. Mais dans un hôtel, où rien ne vit pour nous d'une tradition ou d'un souvenir, où, bien au contraire, restent, dirait-on, des atomes étrangers, cette inaction forcée accable et révolte; nous essayons de la secouer et allons voir des expositions partielles, comme la New Galery où se trouvent un beau portrait par John Sargent et de délicieux Burne Jones, bien supérieurs à ceux que nous vîmes à Paris.

Puis, en route par la ville, par la City, non plus grouillante à l'ordinaire, mais toutes ses fermetures abaissées, tous ses bureaux clos. Plus rien de vivant que les enseignes complètes et détaillées, avec les successions, les associations ; et celle-ci, qui m'a fait rêver, m'a donné du peuple anglais la mesure la plus familiale : *For our children*, pour nos enfants. Les layettes

qui débordaient hier des vitrines, ces coquets emmitouflements, ces ajustements écossais ou marins, ces chapeaux, ces toques : *for our children*, pour nos enfants.

Les omnibus, les cabs, beaucoup moins nombreux que par la semaine, les cochers en tenue, chapeaux élevés, des fleurs à la boutonnière. Et puis pas un trafic, pas un négoce : c'est la journée pour les âmes. Nous revenons par Green Park, où le dimanche se pratique en sermons improvisés. Il fait froid pourtant : les verdures n'ont pas leur bel épanouissement printanier et se resserrent comme, dans les landaus, les toilettes abritées de lainage sombre ou de loutre. Quand même, malgré la bise rébarbative, des gens grimpés sur des chaises en raides silhouettes prêchent d'une voix monotone, et les passants se groupent flegmatiquement, machinalement.

Comme, en ce brouillard jaune, cette hostilité d'un ciel bas et mou, d'endormante sombreur, se comprend l'amour du *home*, qui fit de la maison anglaise le refuge et le type de l'intimité familiale, paré d'élégance et de confortable ! Là se joint la gaieté des murs à la gaieté des étoffes, qui mêlent si heureusement l'art indou et l'art japonais avec un rien de notre XVIIIe siècle, dans la blancheur des boiseries.

Et qu'il y aurait à dire sur le goût des sports en plein air, des nourritures épicées et des boissons chaudes et fortes, par lesquelles les Anglais essayent de combattre la mélancolie d'un climat où s'alentissent vraiment les énergies physiques et morales ! Ce serait aussi l'explication de ce perpétuel dépaysement vers la France, l'Italie et la Suisse, d'un peuple cherchant la vivacité, l'air fortifiant qui manque à son île.

***

Nous sommes invités aujourd'hui à un thé chez le grand éditeur anglais, M... M... Mais avant, tandis que mon mari et mon fils aîné s'y rendent directement, je vais avec L... chez le peintre A... T..., où nous présente notre guide et notre introducteur à Londres, le distingué romancier H... J... Dans Saint-John's, un hôtel possédé autrefois par James Tissot, mais que le propriétaire actuel a agrandi, y annexant des parties de jardins ou de serres, des bâtiments nouveaux. Cela fait un ensemble

intéressant et artistique où l'œil s'amuse des fleurs distribuées partout, des plantes s'élançant au pied d'un escalier, d'un bassin entouré de dalles de marbre semées de feuilles de roses pour rappeler un tableau récent, de coins et recoins ornés et nombreux. Dans le grand et bel atelier aux reflets argentés comme d'un invisible clair de lune, le piano peint et incrusté de nacre et d'ivoire garde sur un panneau intérieur des autographes de grands musiciens. Voici des kakemonos curieux, dont l'un montre la foudre sous forme d'un dragon au mouvement lumineux et zigzaguant : enfin des tableaux du maître du logis découverts sur notre demande, ce qui nous permet d'admirer, sur un fond de golfe de Naples, un groupe de femmes autour d'un lion monumental, dressé dans le bleu du flot et du ciel.

Les honneurs nous sont faits avec la meilleure bonne grâce par l'artiste et sa femme, artiste aussi, par sa jeune fille ; et nous sortons enchantés de ce logis caractéristique, pour rejoindre dans une grande course l'hôtel M... M..., où la foule se presse et s'empresse.

On a réuni là tout ce qui porte un nom dans la littérature anglaise, une compagnie d'intéressants auteurs et même d'*authoresses* ; pour que les présentations se fassent en ordre, madame M... M... ne laisse auprès de nous que peu de personnes à la fois, de sorte qu'après les préliminaires obligés d'une conversation, les premières questions banales, à peine cette conversation engagée, à l'interlocuteur en succède un autre moins informé et c'est à recommencer et ne peut se faire l'entretien intéressant. Cet essai d'entente, surtout en langues différentes, laisse beaucoup de regrets, après le défilé ininterrompu de visages intelligents, aristocratiques, après cette énumération de noms connus dans les arts et dans les lettres. Je garde néanmoins un charmant souvenir du joli salon clairement décoré, orné de bouquets aux feuillages rouges des mahonias, aux fleurs jaunes des narcisses, où l'apparition de deux beaux enfants compléta le charme d'une réunion exceptionnelle.

*
* *

Après le dîner, sur une invitation de l'amiral M..., nous nous rendons à une fête nautique dans un club voisin de

l'hôtel. Par des escaliers sans fin qui commencent au sous-sol, s'embranchent, se détournent, nous voici dans une grande salle nue dont le plafond est un vitrage, et le sol une eau très noire sous les mille feux de l'électricité, autour de laquelle courent une sorte de quai en parquet et une galerie portant sur des gradins la nombreuse et élégante assistance : femmes parées pour le soir, clubmen aux boutonnières de fleurs ; — et même je trouve ces toilettes un peu coquettes, un peu bijoutées, pour cette eau noire, pour les jouteurs qui s'y jettent en maillots sombres et s'y livrent à des courses, à des concours, à des sauts de grenouilles, à des élans au bout de cordes flottantes.

Tout à coup, sur le haut tremplin, se dresse une jolie silhouette de femme, souple, moyenne, aux cheveux courts. Elle s'élance, fait un long plongeon, reparaît, nage en sirène, coupe l'eau d'un bras blanc que la perspective étend en longueur, et toujours ce joli bras dans les remous de sa course traverse toute la piste nautique. Ensuite une musique d'orphéon, des sauts et des éclaboussures, tandis que pas mal d'invités rejoignent sur le pourtour, comme une actrice dans les coulisses, la jeune femme qui, toute ruisselante, sa chevelure en algues aplaties, me fait penser à ces poupées nageuses, jouets d'enfants pour le bain. Ce serait une distraction peu goûtée chez nous : pas assez de lumière, de mise en scène, mais ici les exercices corporels sont appréciés pour eux-mêmes, ont une beauté propre et qui suffit aux spectateurs, aux jolies spectatrices.

***

Rien à Paris ne peut donner l'équivalent des spectacles de Londres, pas plus de l'*Olympia* que de l'*Empire*, café-concert aux grandes dimensions où se montrent tour à tour des jongleurs, des danseurs, un ballet de *Faust* qui pourrait à lui seul fournir toute une soirée, aux innombrables costumes, figures et décors, et où je remarque un agile Méphisto, un travesti au collant rouge, à la coiffure d'un fou moyenâgeux.

Mais voici l'étoile, l'attraction : Y... G... avec ses traditionnels et longs gants noirs, une robe verte au décolletage des

affiches des Ambassadeurs, et coiffée en bonne femme par son boa de cou : car elle va chanter *Lisette*, la *Lisette* de Béranger, cette ineptie dont toute la salle s'exclame, par tradition. Suivent des folies de son répertoire, mieux appropriées à sa mimique balancée, à sa voix mordante et nette. Des petites loges, où s'abritent des sociétés mondaines, et de toute l'immense salle les bravos acclament notre diva. Elle s'incline, disparaît en ramassant sa jupe, revient, recommence, et son long succès va faire le plus grand tort au numéro suivant : une dizaine de chanteurs tyroliens, les hommes coiffés du petit chapeau, les femmes en guimpes blanches, sorties d'un roman d'Erckmann-Chatrian avec leurs mines fraîches, leurs corsages carrés, les épaisses chaussures qui leur servent de bases.

Leur chant alenti, le cymbalum dont ils accompagnent leurs notes en échos de montagnes, n'empêchent pas le théâtre de se vider petit à petit. Et le paysage paisible qu'ils esquissaient par leurs figures et leurs refrains disparaît bientôt sous le rideau abaissé piteusement et tristement.

*
* *

Dès ce matin je cours à la *Fair Children*, à l'exposition des portraits d'enfants, une des merveilles de Londres ce printemps. Pour je ne sais quelle œuvre de charité, on a tiré des collections, des châteaux, même des palais royaux, rappelé de partout, de la campagne et du passé, ces claires images enfantines qui, par ordre chronologique, commencent à un portrait d'Édouard VI par Holbein et à celui de Catherine de Médicis entourée de ses enfants par Clouet, pour finir au portrait de miss Alexander par Whistler, cette merveille de gris argentins, où l'enfant est si bien campée, fière et avançant un peu en moue le rouge de sa bouche qui est la note vie du portrait.

Voici des Velasquez, des Van Dyck, un Rubens, des Gainsboroug, des Romney, une quantité de Reynolds et de Watts, des Millais, un Carolus Duran. Voici des enfants groupés autour de leur mère sur un perron à vue de parc, d'autres exécutant des danses dans un salon aux boiseries dorées, d'autres maniant des fleurs, des étoffes, des jouets, de ces

rondes mains de bébés tenant au bras par un pli de chair, ou de ces menottes agiles et menues, déjà despotiques, tendres, aristocratiques, sachant coiffer une poupée, lancer une balle ou un cerceau. Toutes les beautés de l'enfance, jusqu'à la beauté d'ange des gravures anglaises, sont là réunies; et, comme si ce n'était pas assez, en des vitrines au milieu des salles, des broderies, des bonnets, des béguins au fond transparent où l'on rêve ces chevelures de nouveau-nés qui semblent des plumages incomplets d'oiseaux au nid, et ces robes de baptême qui tiennent du surplis et du manteau de cour, brodées et surbrodées, et ces adorables petits souliers qui font comprendre la Noël, les groupant au bord des cheminées hantées cette nuit-là d'un Enfant-Dieu.

C'est à midi que nous arrivons pour déjeuner à l'hôtel de madame T... non loin de la Tamise fraîche. En entrant je me débarrasse, comme j'aurais fait ici, de mon mantelet, de mon chapeau; et j'apparais nu-tête, ce qui est à Londres une faute d'orthographe sinon une faute de goût, parmi les autres invitées qui ont conservé leur coiffure de rue, paille, plumes et fleurs, et même leur voile, qu'elles rejettent au-dessus des yeux et des cheveux en s'asseyant à table. Vraiment je m'excuse; il est bien certain qu'en dehors de son cercle d'habitudes on peut être exposée à ces menues erreurs — pourtant gênantes, puisqu'elles vous font l'exception.

Charmant déjeuner M. M..., l'ancien ministre et député, M. B..., du *Times*, des femmes élégantes, Stanley et l'autre gendre de la maison avec qui je fais connaissance par un entretien sur l'occultisme dont il s'occupe activement, étant l'ami et le correspondant ici du Dr Richet. Un excellent menu anglais, agrémenté d'œufs de vaneau, d'un pudding particulier, mais surtout d'une vive conversation à tous les bouts de la grande table. Comme notre littérature française est aimée et commentée à Londres, critiquée dans le bon sens du mot, jusqu'en ses plus jeunes ou moindres auteurs! Que de noms presque encore inconnus chez nous se prononcent ici avec une promesse de réputation et de gloire! L'attention vigilante se porte sur tous. Le regard intellectuel du monde entier est dirigé vers la France; et c'est une consolation pour certaines infériorités qu'on voudrait nous infliger parfois.

Après une longue causerie dans le petit salon tout peuplé de souvenirs de Gambetta, un ami de la maison, après une séance au phonographe chantant et parlant, une promenade au jardin de pelouses et de grands arbres, on se sépare enchantés les uns des autres. Et je pars chez Burne Jones avec H. J... Les rues sont encombrées de musiques circulantes; c'est la fête de la reine et beaucoup de frontons portent ses chiffres enlacés ou son nom symbolique, composés de cordons de verroterie qui seront ce soir de lumineuses girandoles.

***

La visite à Burne Jones me rappelle celle à Meredith : même simplicité de logis et d'accueil, même amour d'un art solitaire et d'exception, chez le peintre que chez le poète. On nous introduit dans un jardin ou plutôt une prairie si verte à l'apparence de verger, qui sépare les deux ateliers, dont l'un bâti surtout en prévision de grandes toiles à exécuter, Dès l'entrée, un grand portrait, celui de la fille du peintre, montre le type habituel et favori de ses œuvres, les magnifiques yeux enfoncés et cernés, la bouche pensive, un ensemble de visage bien construit et de rêverie sérieuse qui se retrouve dans ses tableaux, dans ceux que nous voyons presque en esquisse, d'une inspiration héroïque : — d'abord le Vaisseau d'Ulysse en proie aux Sirènes, petites figures traîtresses groupées dans les roches attirantes, lémures élégantes, toutes femmes, non plus les Sirènes de la fable, moitié écailles. Le navire s'avance, énorme et victorieux, il ouvre la vague, ses passagers groupés à la proue, sans souci des chants ensorceleurs ni des méchantes fées. Puis, la « suite de Persée », la remise du glaive : un dessin héroïque, de belles attitudes. Burne Jones est le peintre des rêves fabuleux, des grandes légendes, ayant pour inspiratrice la seule beauté aux pieds blancs. A la New Gallery, nous trouverons une Belle-au-bois-dormant prisonnière de buissons d'églantines en fleurs, puis un cortège de jeunes filles dans la campagne; et toujours ce même type carré, mais anguleux, donnant aux têtes un caractère d'idéalisme grave, une solidité rêveuse. On ne se lasse pas d'admirer dans le modeste escalier, aux murs des ateliers, ces superbes dessins,

ces extrémités déliées et souples lignées d'ongles transparents, cette floraison de doigts en pétales renversés et tourmentés de lys.

Je ne vois personne à comparer chez nous à Burne Jones, excepté peut-être Gustave Moreau : ils se ressemblent par le souci d'un art idéal, par le même goût du mystérieux et du légendaire, avec la différence de la figure féminine plus classique chez Burne Jones, et sacerdotale chez Gustave Moreau, prêtant plus aux interprétations de l'histoire sacrée (Sémiramis, Hérodiade), tandis que Burne Jones nous montrera mieux une Hélène ou n'importe quelle reine ou déesse antique.

Pour nous, Français, envahis d'actualité et qui avons soumis depuis vingt-cinq ans à la réalité exacte la peinture ou la reproduction des mœurs ou visages modernes et des événements les plus contemporains, il y a un charme extrême à retrouver chez des étrangers l'art originel, celui qui s'appliquait à hausser et transformer la vie, qui en faisait sa tâche et sa loi supérieure.

Certainement peindre et fixer son temps, c'est lui rendre le plus grand service, le faire vivre au delà des jours, le faire se ranger dans ce déroulement ininterrompu où le présent rejoint le passé et déjà s'amorce à l'avenir; mais on y perd peut-être le vrai but de l'art, — qui est en dehors du temps et de l'espace et doit planer de haut, pour ne pas trop s'asservir aux courants.

Retour par le métropolitain, ce chemin de fer souterrain qui gronde sous la ville, y maintient une obscure mais active circulation bien préférable à celle de nos tramways aux rails meurtriers.

*
* *

Aujourd'hui nous verrons la Tour de Londres. Admiré en route cet aspect de la Tamise, rendez-vous, débarquement des plus lointaines colonies, amassant les vergues et les mâts, les serrant entre ses rives; mouvement inouï, paysage triste qui recule au fond des âges, cette grosse tour, cet ensemble féodal. A mesure qu'on approche, l'impression augmente de château-fort, de prison d'État; et, avec l'ordinaire guide, nous pénétrons sous la poterne et dans les grandes cours pavées et

sonores, dans les raides escaliers, — dont l'un affaissé, aux marches de pierre ébréchées, garde le souvenir du meurtre de deux enfants. — Musée militaire, et des ordres et décorations : des armes et des couronnes s'entassent, soit dans la ronde salle d'une tourelle, soit dans ces hautes galeries au jour terne, si bien appropriées à ces réductions d'instruments de torture présentant sous une vitrine et en miniature toute la cruauté raffinée des anciens âges. Encore de vastes cours, encore des cachots, et, comme toujours, en redescendant d'une de ces étroites salles au jour et à la place mesurés, nous trouvons chez le concierge ou geôlier un oiseau en cage, seul prisonnier actuel de la Tour.

Le pont de la Tamise nous offre une autre curiosité, celle d'un grand effort d'invention et d'installation, ce pont qui s'enlève, à peine débarrassé de ses passants et de ses voitures, pour laisser circuler les navires, et se rabaisse, redevenu passerelle et communication entre deux rives. Effet gigantesque, cette subite solution de continuité si vite exécutée et comblée. Dans l'heure trouble, le ciel voilé, les quartiers populeux de Londres nous apparaissent en des enfoncements de rues à la Dickens, en des places dont le nom nous semble connu par ses livres; mais le temps a dû éclaircir et aérer, comme chez nous les faubourgs, cet inextricable réseau des rues pauvres où les misères, les hontes d'une ville, sommeillantes le jour, se hasardent dans l'ombre, larves de nuit.

*
* *

Très beau dîner chez l'amiral M... qui a réuni pour nous sa fille, lady C..., Balfour et Morley, deux hommes d'État considérables, lord et lady X... et une jeune Américaine d'une grande beauté; dîner tout à l'anglaise, hors-d'œuvre d'amandes grillées et de gingembres confits, poissons de la Tamise, vins composés, — ce qui est une élégance et paraîtrait chez nous une hérésie. — Conversation animée de Balfour : on est en pleines élections londoniennes, et j'apprends que les femmes des candidats s'occupent ici de l'élection de leurs pères, frères ou maris. En robes sombres, accompagnées d'une gouvernante, elles pénètrent chez l'électeur pauvre, s'informent de sa situation, de ses

désirs d'amélioration dans le travail ou les salaires, et s'engagent pour le futur député à satisfaire les vœux de réforme sociale. Cela est bien : car l'immixtion de la femme rapproche le rôle politique de l'homme de ses côtés humains et pratiques, ce n'est plus l'anonymat de la politique, c'est un être vis-à-vis d'autres êtres, et leur offrant en retour de leurs voix le bien qu'il pourra leur faire. Mais le caractère anglais s'accommode de ces visites électorales comme de la liberté des jeunes filles à Londres. Les usages, ici, forment une garantie qui ne pourrait exister en France. Je vois les femmes de nos représentants s'aventurant dans les faubourgs : quel risque de plaisanteries plus ou moins lourdes, sinon de railleries plus graves !

Cela même fait le sujet d'une causerie dans le salon de l'amiral M..., entre les dames, car ces messieurs s'attardent à table comme il est d'usage ici, et nous prenons le café sans eux. Ensuite, un peu de musique, de vieux airs écossais tenus sur quelques notes, évoquant des verdures et des brumes, et où l'on sent presque un instrument champêtre ressemblant au biniou breton ; ce n'est pas la première fois que je songe à la Bretagne, à Londres. Déjà l'on m'apprenait que certaines légendes et des noms propres, des locutions du pays de Galles se retrouvaient en Bretagne ; ce sont deux pays bien voisins que ceux qui se rejoignent par la mer et l'idiome familier des matelots.

Encore une conversation intéressante à propos des enfants, de la famille. Certes, je rends justice aux femmes anglaises : j'ai déjà dit qu'elles nous sont supérieures par la culture générale et les aspirations religieuses, ne restreignant pas leur esprit aux seules préoccupations du foyer. Mais le contrecoup de ce perfectionnement intellectuel, c'est une certaine négligence de leurs devoirs de mère ; dans les familles riches ou aristocratiques, elles en sont au point de notre XVIIIe siècle français, avant Rousseau : les enfants nombreux s'échappent deux fois par jour de la *nursery* pour le bonjour et le bonsoir à leurs parents ; mais les nourrices, les gouvernantes s'en occupent presque exclusivement, les instruisent et les promènent.

Et même, les mères anglaises nous trouvent un peu senti-

mentales, un peu excessives dans nos soins à l'enfance; l'esprit de leur pays le veut ainsi. « Mon fils a neuf ans, je voudrais le garder avec moi, mais je dois l'envoyer à Eton, nous disait une charmante femme, autrement on penserait que je veux me singulariser. » Peut-être cette éducation en dehors de la famille est-elle nécessaire chez une nation dont la moitié est destinée aux colonies lointaines, jeunes gens qui seront dans la marine, la diplomatie ou le grand commerce international, et jeunes filles destinées à les épouser.

*
* *

La beauté anglaise, la plus douce, la mieux affinée, garde quelque chose de hautain, une raideur de la taille, une expression d'yeux bleus un peu farouches et qui va bien avec certains prénoms conservés du vieux temps : Edwin, Edith, Maud, Barbara, Hilda, Ethel.

*
* *

Le musée de Kensington, un musée de reproduction des plus beaux monuments, des plus belles œuvres connues, tombeaux, arcs de triomphe, colonnes, temples, statues. C'est le tour du monde des merveilles, un résumé de l'art universel, en des salles et des salles remplies de tapisseries, dentelles, bijoux, céramiques ; même deux serres-aquariums y conservent des plantes et des feuillages sous-marins dont la copie peut servir à des dessinateurs industriels. Cela explique ce progrès des dessins d'étoffes anglaises actuelles, où il y a de tous les arts exotiques, outre un caprice savant tiré de la nature même : fleurs, guirlandes, traitées d'une façon toute spéciale. En cretonnes, mousselines, tentures de ces gazes qui ont le mouvement lumineux d'un reflet dans l'eau, l'Angleterre est inimitable, comme dans les nuances de ces brises tissées ou de ces céramiques qui parent à l'extérieur toute maison britannique et sont, avec les tiges grimpantes, la gaieté de ses murs sombres.

Un musée de peintures et dessins aux étages supérieurs, — une salle consacrée aux portraits d'auteurs anglais : — des manu-

scrits en quantité. C'est aussi abondant, mais moins beau que la National Gallery; seulement immense par l'internationalisme et le voyage que fait l'esprit dans ces grandes salles, du meuble français de Riesener au sarcophage de Ramsès. Mais quelle joie de retrouver justement toute la grâce française dans cette toilette de Marie-Antoinette, ces sièges Louis XVI, même ces tables et bureaux de Boulle que l'imitation vulgaire a gâtés chez nous, mais qui restent dans ce musée étranger les beaux et rares meubles auxquels rien n'est comparable à l'entour.

*
* *

Un épisode bien anglais, nous dit-on, de l'ancienne et aristocratique Angleterre. Parmi les invitations cordiales et nombreuses qui nous viennent de la campagne, même d'Écosse, de châteaux hospitaliers tout disposés à accueillir le romancier étranger avec sa famille, il nous en arrive une de tout près, d'une rue voisine de la nôtre. Les matins de *drawing-room*, nous vîmes sortir de là de miroitantes et riches parures féminines, installées dans un antique carrosse. La vieille lady qui occupe cet hôtel clos et discret nous convie à un thé, chez elle. Certes l'invitation est tentante et honorable, mais il y manque la démarche personnelle, la visite qu'en France on ne manquerait de faire pour appuyer l'invitation, et à laquelle ne suppléent ni lettre ni carte. Nous refusons avec un certain regret et une reconnaissance aimable pour la bonne intention.

*
* *

Oxford. La campagne est longue à se dégager des banlieues de Londres, des docks, des fabriques, de ces annonces en banderoles, se découpant et s'alignant sur un pré vert, sur des fonds d'arbres non taillés, — ces arbres aux branches touchant terre que je trouve un peu nuire aux perspectives, à l'aération visuelle des *parks*. — Oxford est à une certaine distance, mais, sitôt entrés dans la principale rue bordée de vieilles façades conventuelles, on le sent bien loin et surtout loin dans le passé, au temps où ceci était une ville religieuse, au lieu de la ville universitaire que nous voyons maintenant. Car chacun

de ces collèges est un ancien couvent et les noms en témoignent encore : Magdalen, Christ-Church. Trinity-College. Ils en gardent l'aspect : dans tous, une chapelle, un ancien réfectoire de moines, un cloître ; le cloître, si bien approprié à la méditation, avec ses quatre galeries droites bornant un carré de verdure, légère, inculte, un peu tombale, ses arceaux égaux se succédant à la marche, mais sans distraire la prière ou l'étude.

Reçus par le directeur de T. C. et par sa femme, fille du doyen de Westminster et qui a su se distinguer dans les lettres, nous nous reposons d'abord dans un grand salon, très joliment meublé, aux nombreuses fenêtres formant chacune un coin de retraite : des livres, de la musique, un bureau à écrire ; nous sommes dans un intérieur intellectuel.

Tout un massif de rhododendrons étale ses nuances mauves, roses et pourpres, derrière un petit canapé ancien, et fait pendant à des touffes d'hortensias violetés. Oh ! les fleurs d'Angleterre, ces amies, cette grâce de toute réception ! J'en envie l'abondance, la floraison éclatante, quoiqu'elle tienne bien un peu, me dit-on, à l'air humide, au ciel voilé. Pourtant aujourd'hui tout est ensoleillé.

Après la visite du collège même, où nous admirons l'installation des écoliers ; — chacun sa chambre, un petit salon d'étude et de collation, — et les pelouses où s'agite un *tennis*, nous pour suivons notre course d'Oxford, et retrouvons presque partout, avec un nombre d'élèves plus ou moins grand, des bâtiments plus ou moins majestueux, le même cloître, la même chapelle, la même verdure exubérante dans les *parks* de récréation.

Saisissant, l'aspect de cette ville universitaire où d'antiques murs, clochetons, tourelles, assombris et vieillis par combien de siècles, abritent toute la jeunesse d'un peuple, tout son espoir de gloire et de science ! Mais il y a une fête sur la Tamise, des joutes où la foule s'achemine sous une magnifique avenue de vieux arbres. Beaucoup de jeunes gens et des jeunes filles, sœurs des élèves, en toilettes claires, souvent blanches, et portant sous ce petit chapeau rond marin, si avantageux aux jeunes traits, qu'il dégage, ou la longue natte nouée au bout, d'un ruban, ou ce chignon rond, très volumineux, bien anglais, cette masse de cheveux derrière la tête empruntée aux coiffures grecques, avec plus de lourdeur cependant.

Le fleuve présente un aspect brillant et gai; le soleil s'écaille sur une infinité de petites vagues fraîches. Presque chaque collège a son bateau sur la Tamise, lourd bateau amarré, club des étudiants, remise de leurs canots, yoles, et de leurs vêtements de sport.

Petit à petit sortent les longues barques aux nombreux rameurs diversement costumés, blancs et bleus, blancs et rouges, tout blancs; et, après un lointain virage, la course commence, avec les ordinaires acclamations, les encouragements des spectateurs, les cris, les débandades sur l'autre rive, où les piétons suivent les rameurs en les excitant.

Enfin le canot vainqueur revient à son point de départ, suivi de toute la flottille ralentie et flâneuse: la course est finie, aussi notre promenade. Nous rentrons fatigués, enchantés, et notre souvenir d'Oxford se mêle à celui des tableaux anglais de Tissot, où il a mis justement quelques scènes dans ces paquebots de la Tamise, avec des miroitements de soleil et de vagues à travers des stores mi-baissés.

*
* *

Pour retrouver Meredith, et aussi pour répondre à une aimable invitation, nous avons accepté à dîner chez de grands industriels dont nous voyions l'autre jour les fabriques immenses non loin du Cristal Palace; ils occupent un hôtel dans Piccadilly. Réception cordiale et luxueuse; la table, dans toute la longueur de ses quinze couverts, éblouissante de roses de toutes sortes, parmi lesquelles les roses-France dressent leurs corolles abondantes, d'un si beau rose d'étoffe triomphante. « Roses-France pour madame Daudet », disent à plusieurs reprises les maîtres du logis. Belle et gracieuse, la jeune femme en longue robe de velours noir; le décolletage carré sur une guimpe de dentelle donne à sa tête ronde et frisée un caractère de tableau ancien italien. Les yeux sont superbes, ouverts et bleus et imperceptiblement inégaux dans le regard. Elle a pour Meredith ces soins, cette attention que commande la sympathie pour un grand talent.

Le poète ne perd rien aux lumières d'une soirée, quoique je l'aie vu pour la première fois dans l'encadrement rustique

de son *cottage*. Même simplicité courageuse, même sourire, où la grâce triomphe de la souffrance. Un peu de causerie et de musique dans le salon aux meubles gais, aux fenêtres arrondies; un violoniste de talent se fait entendre, que tout à l'heure mes enfants retrouveront chez lord B..., le directeur du *Morning Post*, un des grands journaux de Londres; maison où se mêlent toutes les aristocraties et qu'occupa lord Byron : — on montre encore la porte par laquelle il s'échappa, non seulement du logis, mais du mariage, vers la vie libre et tumultueuse.

*
* *

Ici se closent notre séjour et mes souvenirs; évidemment, pendant un si court voyage, il a dû se perdre dans ma mémoire bien des intéressantes figures, bien des conversations, que ma presque ignorance de la langue anglaise a laissées près de moi, inentendues.

Au résumé, j'aime l'Angleterre pour la grandeur de ses traditions, son activité, son intelligente curiosité des autres peuples, même la largeur d'idées que les colonies nombreuses étendent autour d'un pays; pour le parti qu'elle a su tirer d'un climat triste et dont la tristesse tient plutôt à la paresse de l'atmosphère qu'au ciel constamment bas, sinon couvert et pluvieux... Et pourtant, à mi-route de Douvres à Calais, avec quel plaisir j'ai trouvé que changeait la lumière, à mesure plus éclatante, parmi les déchirures bleues entre les nuages, et s'épandant et s'étalant sur la mer à mesure qu'on approchait de France, — comme si le ciel lentement remontait à une altitude habituelle et réjouisseuse de nos yeux!

MADAME ALPHONSE DAUDET

LA DÉCADENCE

DE

LA PEINTURE ITALIENNE

La plupart des historiens attribuent à des causes politiques et sociales la décadence de l'art italien. Les uns la font dater du sac de Rome par les bandes de Charles-Quint; les autres, de la défaite de l'esprit démocratique dans l'Italie du XVIe siècle. D'autres s'en prennent à l'Église, et l'accusent, comme les préraphaélites anglais [1], d'avoir énervé l'art par son « apostasie », (entendez, par son indifférence), ou, comme les historiens libéraux, de l'avoir écrasé par son despotisme. Sans m'arrêter ici à l'examen de ces causes, qui m'ont semblé un peu superficielles, je voudrais montrer que la Décadence de la peinture italienne fut bien plus profonde, et qu'elle était préparée de longue main par les maîtres mêmes qui la conduisirent à la perfection. Ce fut une nécessité morale; et il ne dépendait pas du caprice d'un empereur, ou de l'arrêt d'un concile d'en arrêter la marche.

Il en est de même, je crois, pour tous les grands mouvements de l'histoire. De près, il semble que nous soyons soumis aux infiniment petits, aux hasards et aux faits. A mesure

1. Ruskin.

qu'on s'éloigne, on voit que ces milliers d'atomes sont les flots de courants vastes et continus, qui sourdent de l'âme des hommes, et obéissent aux lois de l'esprit. Nous voudrions remonter ici le courant qui entraîna la Renaissance italienne à sa chute; il nous a paru qu'il se confondait avec l'esprit même de la Renaissance. Ce qui fit sa grandeur a fait aussi sa décadence. Les circonstances extérieures étaient bien loin d'y porter remède; mais on ne saurait les accuser. La véritable histoire se passe dans le cœur des peuples.

I

La décadence de l'art est liée à la marche naturelle de la civilisation; sa cause la plus ordinaire est le progrès de l'intelligence. — Ce n'est pas un paradoxe. On aurait tort sans doute de prétendre que l'intelligence est un obstacle à la grandeur de l'art; toute belle œuvre est riche de pensée, fût-ce à l'insu de l'artiste. D'ailleurs les vrais génies ont toujours eu l'intelligence de leurs dons; la raison vient chez eux éclairer le sentiment. Mais, chez les êtres moins riches et moins complets, elle prend la place du cœur; elle tue la sensation qui est la matière de l'art; elle en éteint l'éclat; elle en flétrit la fraîcheur naïve. Elle la contrôle à son apparition, en discute la valeur, la soumet à des règles; elle substitue aux choses l'idée qu'elle s'en est faite, et cette idée, même vraie au début, — séparée de l'objet réel qui l'a provoquée, devient fausse et mensongère. Peu à peu la raison préfère aux idées mêmes les lois qu'elle croit apercevoir entre elles; et ainsi se substitue tout un mécanisme intellectuel à l'observation directe et sincère de la nature.

C'est la marche logique de l'esprit. Dès qu'il commence à s'éveiller, il s'attache avec une foi robuste à la réalité de tout ce qui l'entoure. Mais bientôt sa confiance s'ébranle par degrés; il descend de la réalité de l'univers à la sienne propre, et s'y tient enfermé. Les premiers philosophes grecs ont cru à la Nature; leurs successeurs ont cru seulement à l'Esprit. Les premiers bâtissaient leur doctrine sur la certitude exté-

rieure, la croyance à l'objet; les autres en ont douté et se sont restreints à l'analyse du sujet pensant. — C'est un mouvement analogue qui amène l'art italien, dès le commencement du XVIe siècle, à se donner pour tâche non plus la reproduction de la nature, mais des concepts de l'esprit.

Certaines circonstances ont favorisé sans doute cette évolution naturelle. On a quelquefois parlé de l'influence des doctrines néoplatoniciennes sur l'idéalisme italien. — Pléthon et Bessarion ont, en effet, vécu à Florence, au milieu des artistes. Ange Politien était ami de Ghirlandajo. Michel-Ange a conversé avec Marsile Ficin dans les jardins de Laurent de Médicis; Raphaël, bien que plus jeune, a subi son influence; un demi-siècle plus tard, Lomazzo cite souvent ses pensées. — Chez les plus indifférents à l'antiquité, Pérugin (dans les fresques de Pérouse), Gozzoli (saint Thomas d'Aquin, du Louvre), on trouve les noms et les images des philosophes antiques. A plus forte raison, l'esprit de l'antiquité a-t-il dû pénétrer les artistes plus soucieux de la tradition grecque. Sans croire avec Laurent de Médicis « qu'à moins d'étudier Platon, on ne saurait devenir ni un bon citoyen, ni un chrétien éclairé[1] », ils ont certainement porté l'esprit platonicien dans leur façon de concevoir l'art et même la foi. Mais ils étaient trop vigoureux et trop indépendants pour subir l'esclavage d'une doctrine qui n'eût pas été l'expression de leur propre pensée; et, en vérité, le néoplatonisme n'a fait que leur rendre plus clairs les besoins nouveaux de leur esprit, et les appuyer sur le nom révéré de Platon.

Il y avait, en effet, beaucoup d'analogies entre les théories artistiques de l'école de Socrate, et les tendances naturelles de Raphaël et de Michel-Ange. — Parrhasius croyait n'imiter que « les enfoncements et les saillies, le clair et l'obscur, la mollesse, la dureté, le poli dans les corps ». Socrate lui apprend que l'objet de la peinture est de représenter l'âme et le plus intime de l'être[2]. — « Les champs et les arbres ne peuvent rien m'apprendre, dit-il dans le *Phèdre*; je ne trouve

1. « ... absque Platonicâ disciplinâ nec bonum civem, nec christianæ doctrinæ peritum facile quemquam futurum. » (Valori.)

2. Xénophon, *Mémor.* III, 10.

à profiter que parmi les hommes, à la ville. » Ces hommes même ne l'intéressent que par ce qu'il y a d'éternel en eux ; le côté fugitif et changeant de leur physionomie, qui fait pour nous le charme délicat de la vie, et l'objet de la peinture, lui semble une illusion vide et fâcheuse. L'art crée des fantômes. Les objets qu'il représente sont « des rêves de l'imagination humaine destinés aux gens éveillés ». — « C'est une image qu'on montre de loin aux petits enfants sans raison pour leur faire illusion sur son pouvoir. » Ces fantômes des sens détournent l'âme des seules réalités, les idées éternelles[1]. — Ainsi raisonne Michel-Ange dans son mépris déclaré pour toute reproduction exacte de la nature. Il pouvait s'autoriser de l'exemple des plus célèbres artistes grecs. Praxitèle, pour sculpter sa Vénus de Cos, avait pris pour modèle les trois plus belles filles de l'île, fondant en une œuvre idéale les beautés de chacune d'elles[2]. Il parait ses Apollons et ses faunes de la grâce mêlée des jeunes hommes et des jeunes filles qu'il avait sous les yeux, et dont son imagination formait des êtres ambigus et charmants. Une pareille combinaison de la nature est déjà loin d'une exacte copie.

La manière de Raphaël s'en éloigne encore plus. Si amoureux qu'il soit de la nature, dont ses dessins révèlent une étude assidue, il la corrige et s'en éloigne de parti pris dans ses tableaux. Volontiers il ferait comme Praxitèle; mais il manque de beaux modèles; et en eût-il, il ne se reconnaît pas, par une singulière modestie, le talent de choisir. Il se sert donc d'une certaine idée qui lui vient à l'esprit[3]. Cependant il ne néglige pas d'étayer cette idée sur d'incessantes observations. A-t-il à représenter Archimède, il dessine d'abord Bramante, et ses doigts noueux, bientôt paralysés. Étudie-t-il un ange pour le *Couronnement de la Vierge* (dessin du musée Wicar), il fait le portrait d'un de ses camarades, sans oublier

1. *Sophiste*, XXII, L, et *passim*.

2. On conte la même légende de Zeuxis, à Crotone. Cicéron, *de Inv.*, II, 1.

3. « Pour peindre une belle femme, j'aurais besoin de voir plusieurs belles femmes *(mi bisogneria vedere piu belle)* en compagnie d'un juge éclairé qui m'aidât à choisir dans chacune ce qu'elle a de mieux *(a far scelta del meglio)*; mais, y ayant disette de belles femmes et de juges éclairés, je me sers d'un certain type que j'ai en moi *(io mi servo d'una certa idea che mi viene alla mente)*. » (Lettre à Balth. Castiglione.)

certaines particularités physiques, qui lui seront inutiles pour son tableau (par exemple un défaut dans la paupière inférieure de l'œil droit). L'idée de Raphaël se dégage encore de l'image précise qu'il observe; elle en est la transfiguration logique. Ce n'est pas une improvisation de fantaisie, c'est un développement de génie sur un thème donné.

Il n'en est pas de même chez Michel-Ange. Il a commencé par étudier la nature avec passion, mais pour en dégager les lois. Il méprise la nature et tend à s'en délivrer. Ce n'est qu'un instrument pour sa pensée, et il en a découvert les rouages; il le manie à son gré, le violente, lui fait rendre des effets inouïs. Avec sa connaissance profonde de l'anatomie, il s'est fabriqué une idée générale de l'homme. Désormais, sans recourir à l'observation particulière, il recrée la Nature de toutes pièces, à l'image de son idée, à l'effigie de Dieu, source et principe des idées.

Come dal fuoco il caldo, esser diviso
Non puo'l bel dall' eterno; e la mia stima
Esalta chi ne scende, e chi'l somiglia [1].

Il ne veut travailler que pour l'éternel, et ne croit pouvoir le faire avec des objets passagers. Il cherche donc à donner à tout ce qu'il fait un caractère de nécessité toute-puissante. Son idéalisme platonicien est doublé d'un pessimisme chrétien. Comme son amie Vittoria Colonna, il est pénétré du sentiment de la brièveté des choses humaines et de l'obsession de la mort [2]. Il est d'une époque fatiguée qui ne connaît plus l'attachement heureux à la réalité. En Dieu est le seul recours, c'est-à-dire en l'éternelle et immuable perfection [3]. — Aussi est-il plein d'aversion pour tout réalisme. Comme Platon, il dédaigne la peinture, au prix de la sculpture; il lui reproche précisément ce qui fait à nos yeux son charme et sa puissance: « sa magie illusoire » qui simule « l'appa-

1. Sonnet 6.

2. Voir les *Stanze* de Vittoria :

Quando miro la terra ornata e bella ,

et la canzone de Michel-Ange :

Ogni nato la terra in breve aspetta;
D'or in or manca ogni mortal bellezza.

3. Sonnet 54 à Dieu.

rence des choses » et ne crée que fantômes[1]. Comme Platon, il méprise le paysage, et n'y voit qu' « une ébauche vague et trompeuse[2] »; c'est un jeu pour les enfants et pour les illettrés. Il méprise le portrait; c'est une flatterie faite à la curiosité des gens médiocres et aux illusions imparfaites des sens[3].

Il est curieux d'opposer à ces principes, qui deviennent ceux d'une partie de l'école italienne au XVIe siècle, la naïve profession de foi de Dürer, presque à la même époque : « L'art de la peinture est employé au service de l'Église, pour montrer les souffrances du Christ et de beaucoup d'autres bons modèles; il conserve aussi la figure des hommes après leur décès » (1513).

Ce réalisme bourgeois et pieux d'Allemagne et de Flandre inspire à Michel-Ange le mépris que la plupart des artistes ont aujourd'hui pour la peinture à sujets. C'est, dit-il, un art anecdotique et sentimental, qui vise au succès, et l'obtient aisément, non par sa valeur, mais par le choix de ses sujets. Ce sont des images de piété, pour qui des larmes sont toujours prêtes, ou bien « des chiffons, des masures, des champs très verts ombragés d'arbres, des rivières et des ponts, — ce qu'on appelle paysages, — et beaucoup de figures par ci, par là ». Ces genres de reproductions sont toujours populaires; l'esprit des moins artistes trouve à s'y exercer; il suffit d'être curieux et d'avoir de bons yeux. Aussi, « la peinture flamande semblera belle aux femmes, surtout aux vieilles, ou aux très jeunes, ainsi qu'aux moines, aux religieuses et à quelques nobles qui sont sourds à la véritable harmonie[4]. » « Quoique cela fasse bon

1. *République*, X, 2-5. — *Sophiste*, XXIII.

2. *Critias*, commencement.

3. « *Aborriva il fare somigliare al vivo.* » (Vasari.) — « Michel-Ange n'a jamais voulu faire un portrait. » (Journal de Bernin, *Gazette des Beaux-Arts*, XVII, 358).— Sa règle était de ne jamais chercher la ressemblance d'une personne vivante, si elle n'était d'une beauté infinie.

4. Voir toute la relation de François de Hollande : *Dialogue sur la peinture dans la ville de Rome*. (Comte Raczynski : *les Arts en Portugal*, Paris, Renouard, 1846.)— Pour donner raison à la théorie de Michel-Ange, Vittoria Colonna, qui dirige l'entretien, prend la défense de la peinture flamande, et de l'art religieux et consolateur du Nord. Son petit discours, un peu déclamatoire, mais sans doute assez sincère, se termine par des larmes, au souvenir de ses peines passées.

effet aux yeux d'un certain nombre, en vérité il n'y a là ni raison, ni art point de proportion, point de symétrie, nul soin dans le choix, nulle grandeur. Enfin cette peinture est sans corps et sans vigueur... C'est seulement aux œuvres qui se font en Italie qu'on peut donner le nom de vraie peinture. » Ce n'est point, comme la flamande, de la peinture faite pour les dévots. « *Elle ne leur fera jamais verser une larme.* »

On comprend cette dédaigneuse profession de foi. Quel artiste n'a senti en lui-même, devant le scandaleux succès de tant d'œuvres médiocres qui exploitent les sentiments d'un public sans critique, l'irritation de Michel-Ange et son hautain refus de partager ces succès trop faciles! — Cette fierté, ennoblissante pour le caractère, est malheureusement dangereuse pour l'art; elle l'éloigne de la foule et des cœurs simples; elle l'isole dans le sentiment orgueilleux de la perfection intérieure, ou d'un idéal secret, que peu savent entrevoir, bien moins encore, atteindre. Michel-Ange le dit: « La bonne peinture est noble et dévote par elle-même; car chez les sages, rien n'élève plus l'âme et ne la porte mieux à la dévotion que la difficulté de la perfection qui s'approche de Dieu et qui s'unit à lui. La bonne peinture n'est qu'une copie de ses perfections, une ombre de son pinceau, enfin une musique, une mélodie, et il n'y a qu'une intelligence très vive qui en puisse sentir la difficulté; c'est pourquoi elle est si rare que peu de gens y peuvent atteindre et savent la produire. »

Ainsi la peinture est la musique de Dieu, le reflet intérieur de sa lumineuse perfection[1].

Supprimez la foi sincère de Michel-Ange. Au lieu de cette chaleur d'enthousiasme qui emporte son idéalisme, et fait de l'idée divine, telle qu'il la conçoit, un être vivant à qui il veut s'unir de toute son âme généreuse et ardente, prenez, je ne dis même pas un sceptique ou un athée, mais un honnête croyant à la mode du concile de Trente, un Vasari, un Zucchero. Dieu sera pour eux, non pas une source d'amour et d'ivresse, mais le principe de la raison. La raison du sage, voilà le commencement et la fin de l'art. Cent ans après

1. On retrouvera les mêmes idées, plus exubérantes et plus confuses, dans les écrits de Lomazzo. Voir surtout l'*Idea del Tempio della Pittura*, ch. 26, p. 83 et 84.

Michel-Ange, Poussin lui asservira l'art tout entier; il appliquera tous ses moyens, toutes ses ressources matérielles à rendre *une* idée. « La pensée de l'œuvre est arrêtée, dit-il, ce qui est le principal. » L'abstraction passe avant la forme; la pensée seule est spontanée; tout le reste, la vie, l'expression, la couleur, est déterminé par la logique de la raison. L'idée du sujet en donne la composition; elle détermine le centre attractif et les groupements du tableau; elle indique le caractère des personnages, leur expression morale, et par suite leur aspect extérieur, car l'un et l'autre sont liés; elle décide même du caractère du paysage, qui doit rester en rapport logique avec la scène; elle préside enfin à l'exécution de l'œuvre; tel mode de peinture s'impose, suivant le sujet à traiter; il sera phrygien, ou dorien, ou lydien, selon que l'idée est douce, ou grave, ou triste, etc. Ainsi tout est calcul et déduction logique. L'élan mystique de Michel-Ange vers la perfection divine laissait au moins au sentiment sa liberté naïve et forte. Poussin n'abandonne plus rien au hasard; sa raison commande et sa main obéit. Si je le nomme ici parmi les Italiens, c'est qu'il porte à l'excès leur intellectualisme en art. Du moins imprime-t-il à son œuvre le cachet souverain de son intelligence. Son système repose sur l'idée; l'idée chez lui est claire et puissante. Mais que sera-ce chez les esprits médiocres? — Même parmi les lettrés, le nombre est faible de ceux qui pensent par eux-mêmes, ou conçoivent avec une force nouvelle les pensées des autres; combien moindre encore chez les artistes de la forme! Aussi l'idée n'est-elle d'ordinaire pour eux que la conception emphatique et vague d'une perfection apprise. Sous prétexte d'un idéal intellectuel, ils déforment la nature; ils s'en éloignent peu à peu; ils lui tournent le dos, les yeux orgueilleusement fermés, regardant en eux-mêmes.

Des maîtres leur donnent l'exemple dès le commencement du XVIe siècle. Fra Bartolommeo, trop préoccupé de la science de la composition, néglige la vie, et fabrique des mannequins pour se passer de modèles. Ainsi il s'appuie, non sur la matière vivante, mais sur des conventions, qu'à vrai dire il a fabriquées d'après la nature, mais qui vont maintenant en tenir lieu, et perdre peu à peu leur saveur d'impressions. L'esprit

reste seul avec ses créations, sans les renouveler en les retrempant dans la vie fortifiante. — Jules Romain a peu de modèles. Baroche et Tintoret usent beaucoup de petites maquettes de cire. Parmesan fait des portraits de mémoire, dessine de pratique et corrige la nature. Primatice et Rosso dédaignent la réalité. « *La bellezza*, dit Lomazzo, *è lontana dalla materia*[1]. » — Le symbole de l'époque est bien ce Lomazzo, peintre, — esthéticien, — aveugle[2].

*
* *

Ceux même qui respectent la nature, qui l'observent assidument et veulent rester en communion avec elle, ne *peuvent* plus la voir; leur intelligence, le plus souvent médiocre, l'arrête au passage pour la plier à des principes tout faits d'avance ; cela est surtout remarquable dans l'inutile réaction des Carraches contre l'école de Michel Ange.

Comment en aurait-il été autrement, quand Raphaël lui-même trouve une entrave dans la science, une gêne dans le progrès de son esprit ? Un exemple le fera mieux comprendre. Vasari dit qu'avant 1505, Raphaël ne s'était jamais préoccupé des problèmes d'anatomie. Il peignait comme il voyait, sans réfléchir, avec la netteté poétique de son regard. Vers ce temps, chargé par Atalanta Baglioni de la *Mise au tombeau*, il céda au désir de montrer à son tour sa connaissance du nu, des problèmes scientifiques, des lois du mouvement. Vasari affirme qu'il ne parvint qu'à grand' peine à comprendre la beauté des nus, et à triompher de la difficulté des raccourcis, en étudiant Michel-Ange. Le nombre de ses esquisses et de ses études en fait foi. Il se torture en mille efforts; il épie la nature; il copie un squelette placé dans l'attitude de la Vierge ; il interroge les maîtres, Pérugin, Mantegna, Michel-Ange. Enfin l'œuvre paraît. Combien froide et théâtrale auprès de ses autres ouvrages ! Les gestes sont forcés, les expressions banales et déclamatoires; les per-

1. *Idea del Tempio*, etc., chap. XXVI, p. 83 et 84.

2. Lomazzo devint aveugle à trente-trois ans, — ce qui ne l'empêcha pas de juger des peintres et des œuvres jusqu'à sa mort, à plus de soixante ans.

sonnages ont un caractère général et emphatique ; l'ensemble est correct, savamment équilibré, noblement rythmé ; c'est véritablement une scène où jouent d'habiles acteurs, mais non plus les êtres de l'Évangile, ni même des êtres vivants. Dans un dessin des Uffizi, qui est déjà le résumé de longs efforts, mais non encore le terme, la composition est presque identique; mais les personnages ont je ne sais quoi de plus jeune, de plus hardi, de plus libre. Le disciple qui tient les jambes du Christ a quelque chose de plus familier que l'athlète brutal du tableau; et surtout l'homme qui fléchit sous le poids du corps crie vraiment sa douleur avec une certaine franchise de colère; ce n'est plus dans le tableau qu'un regard de prière dévote et morose, qui annonce les pieux comédiens de Guide. Ainsi les derniers restes de naturel s'évanouissent sous nos yeux, en passant du dessin au tableau ; et que de verdeur de sentiment flétrie avant d'arriver au dessin!

On pouvait le prévoir. « Toutes les connaissances d'anatomie ne mettront jamais un homme à même de deviner comment une chose *doit* être et apparaître, quand il n'a pas vu de ses yeux comment elle était et apparaissait en réalité[1]. » Les peintres du XVIe siècle s'appliquent avant tout aux *convenances* physiques et morales. Au lieu de se mettre dans l'état d'âme poétique et rêveur, où les images doivent surgir librement, ils les contrôlent avec souci; ils se demandent si les mouvements qu'ils prêtent aux figures sont conformes à la science, et si leurs expressions sont conformes à la raison. « Ils peuvent concevoir la madone, même dans son agonie maternelle, avec un discernement académique, esquisser d'abord son squelette, le revêtir, avec la sévérité de la science, des muscles de la douleur, puis jeter sur la nudité de sa désolation la grâce d'une draperie antique, et compléter par l'éclat étudié des larmes et par une pâleur finement peinte le type parfait de la *Mater dolorosa*. Avec une manière aussi scientifique, il fallait bien que l'artiste eût aussi plus de respect pour la vraisemblance. Les *convenances*, l'expression, l'unité historique, et toutes les autres décences devinrent donc pour le

1. John Ruskin. — Ce passage et tous ceux qui suivent sont extraits de l'*Étude sur M. John Ruskin*, par J. Milsand. Paris, 1864.

peintre des obligations du même genre et au même titre que la pureté de ses huiles et la justesse de sa perspective. On lui répéta que la figure du Christ devait être digne, celle des apôtres expressive, celle de la Vierge pudique, et celle des enfants innocente; et, conformément aux nouveaux canons, les peintres se mirent à fabriquer des combinaisons de sublimité apostolique, de douceur virginale et de simplicité enfantine, qui, par cela seul qu'elles étaient exemptes des bizarres imperfections et des flagrantes contradictions de l'ancien art, furent acceptées comme des choses vraies, comme une relation authentique des événements religieux. »

La Mise au tombeau de Raphaël est le premier grand exemple de ces œuvres intellectuelles, qu'étouffe la raison. L'enthousiasme qu'elle provoque au XVIe siècle est caractéristique de l'époque : nulle peinture de Raphaël ne fut tant admirée. Vasari en parle avec des expressions de louange singulières. « Dans cette divine peinture, dit-il, Raphaël s'est pénétré de la douleur des parents qui se séparent d'un mort qui leur est cher, et qui emporte avec lui l'honneur, la vertu, la fortune de toute une famille. » — Étrange éloge qui assimile l'ensevelissement d'un dieu au cortège funèbre de l'héritier de quelque famille bourgeoise, frappée dans ses calculs pratiques, autant que dans ses affections! Les fureurs eschyliennes de Mantegna, si peu évangéliques, sont du moins plus dignes du grand sujet; — mieux encore, la douleur concentrée, les souffrances morales de Giotto ou d'Angelico. « En vérité, s'extasie Vasari, celui qui considère le soin scrupuleux, l'amour, l'art et la grâce avec lesquels cette œuvre a été exécutée, a raison de s'étonner; elle remplit d'admiration quiconque la regarde, tant les figures ont d'expression, les draperies de beauté; tant enfin est grande la perfection qui règne dans toutes les parties de la composition. » — L'admiration de Vasari est aussi logique que notre blâme[1]. Nulle part, chez Raphaël, l'art ne se voit davantage, et si peu l'artiste. Il ne reste presque plus rien de ce qui fait pour nous le parfum de son âme. Le charme de ce cœur ombrien s'évanouit, goutte à goutte, de dessin en

1. Vasari va droit dans ses éloges aux parties de l'œuvre qui nous semblent les plus froides. « On remarquera surtout saint Jean qui croise les mains et baisse la tête par un geste capable de fléchir le cœur le plus dur. »

dessin[1]. Cette Mise au tombeau a l'importance d'une date. On y sent le triple vice qui perdra la peinture du XVIe siècle : l'abdication du sentiment personnel devant la science, les maîtres, et la raison[2].

Sans doute, après ce moment de lassitude (1507), où l'inspiration fléchit sous le labeur intellectuel, Raphaël se retrouve jeune, libre, sincère, et peut-être plus fort, — surtout dans ses fresques qui veulent une exécution rapide, et permettent moins un travail calculé. Mais quand sa santé s'épuise, que son activité est surmenée par le débordement de commandes[3], les fatigues du travail et du plaisir, il retombe dans des défauts analogues à ceux de la Mise au tombeau. Son style s'élève toujours; mais sa poésie s'éteint. Les œuvres de la fin, la Transfiguration, les cartons des tapisseries, manquent de liberté; ils ont un caractère de nécessité forcée et raisonnée. Comme si toute création naïve de la nature, une plante, un animal, un être vivant, n'était pas nécessaire à un degré supérieur à la création d'une raison toujours étroite et incomplète! — Quand on voit le portrait de Raphaël par Marc-Antoine, peu de temps avant sa mort, on est frappé de la transformation du visage. Le regard a une acuité profonde et fiévreuse; la bouche est sérieuse, le front viril, la figure élégante et énergique; l'ensemble a un caractère volontaire, où domine une intelligence résolue. Qu'il y a loin de cet homme au gracieux adolescent des Uffizi, ou même au jeune maître des Stanze, avec son nonchalant abandon, poétique et voluptueux! Image du changement accompli dans l'œuvre de l'artiste. Progrès sans doute pour l'esprit et pour le caractère; mais danger pour l'art défleuri de sa naïveté franche et forte.

Assurément Raphaël n'est pas cause de l'intellectualisme que, tout autour de lui, lui soufflent ses grands amis, Bembo, Bibbiena, Castiglione. Mais il en est victime; il le fortifie

1. Dessins du Louvre, Uffizi, British Museum, Albertina, Oxford, Malcolm, etc.

2. Même froideur et même convention dans la prédelle du tableau (Trois Vertus théologales), qui, je ne sais pourquoi, a trouvé plus d'indulgence.

3. Fresques, tapisseries, décors, mosaïques, direction de Saint-Pierre, construction de plusieurs palais; modèles pour orfèvres, sculpteurs en bois et graveurs; surveillance des antiquités; etc.

par son illustre défaite[1]. Du moins a-t-il réussi à unir, dans quelques œuvres d'une beauté suprême, les dons les plus opposés de la science et de l'imagination.

Le mal est bien plus grave chez ses contemporains ; on le voit clairement par l'exemple d'André del Sarto. André n'a ni la force, ni la profondeur de Raphaël ; il ne gagne à sa science que des progrès techniques; il y perd en revanche sa frêle poésie, et qui n'est à vrai dire qu'un charme de jeunesse. Ses célèbres fresques du Scalzo, merveilles d'exécution, qui marquent le sommet où parvient la pratique de l'art florentin, — où tous les mouvements sont justes, les figures vraies, les corps fortement modelés, les ensembles harmonieusement composés, — manquent de naïveté ; tout y est trop exactement ce qu'il doit être, et cette nécessité est blessante pour des esprits libres, parce qu'elle n'est pas inhérente à la pensée de l'œuvre; elle lui est extérieure, physique en quelque sorte; c'est une nécessité de lignes, non de sentiment. Ce n'est pas une imagination forte qui s'impose; c'est une raison sûre qui guide une imagination faible[2]. Toutes ses compositions présentent le même caractère arrêté, prévu de toute éternité. Et à quoi le plus souvent s'applique cette éternité? A des expressions bourgeoises, indifférentes et vagues. Cette sensibilité menue, cette imagination timide, auraient eu besoin de s'appuyer sans cesse sur la nature, au lieu de s'asservir à une science utile surtout aux imaginations déréglées. En effet, ses dessins sont plus sincères que ses peintures ; il se retrempe dans la nature; il en nourrit son esprit appauvri ; mais c'est en vain; il la voit avec de fausses préoccupations, qui vont s'accentuer dans l'œuvre achevée.

*
* *

Mais cette fâcheuse tendance était bien antérieure à Raphaël

1. On ne saurait prêter à Raphaël un rôle comparable à celui de Michel-Ange. L'influence de ce dernier est véritablement personnelle; il ne représente rien autre que lui-même. L'influence de Raphaël est comme le résumé des tendances de toute une époque; il est le représentant parfait d'une évolution universelle.

2. Dans les fresques de l'Annunziata, sa pauvreté d'imagination répète les mêmes formes, emploie deux ou trois fois les mêmes profils, les mêmes expressions, dans un même sujet. (Voir la mort de S. Filippo.)

et à Michel-Ange. On la sent déjà dans Léonard. Rien n'est plus contraire aux doctrines de l'école de Michel-Ange, que les principes de Vinci ; on pourrait même montrer les vrais héritiers de son esprit, en dehors d'Italie, dans les réalistes hollandais et espagnols, tels que Rembrandt et Velazquez. Et cependant, Léonard lui-même, et plus que tout autre, est atteint par l'intellectualisme. Son programme d'éducation donne trop de place à l'analyse intellectuelle et à la réflexion scientifique. Il ne voit pas un objet sans explorer tous les problèmes qui s'y rattachent de près ou de loin. A la vérité, il prend garde de laisser la critique atteindre l'inspiration; et, dès l'œuvre commencée, il cherche à l'entourer de mystère, à délivrer l'artiste de toutes réminiscences et des préoccupations de la pensée[1]. Ses conseils excellents prouvent qu'il connaît le danger. Mais est-il temps encore de l'éviter? Et peut-il, par un acte de volonté, supprimer d'un coup l'asservissement du cœur à l'examen de la raison? Ses hésitations sans fin, l'inquiète agitation de sa curiosité, l'impossibilité où il est d'achever une œuvre, montrent bien qu'il n'y a point tout à fait réussi. Loin de voir dans son universalité une marque de sa puissance artistique, il faudrait peut-être y reconnaître un manque d'équilibre. L'intelligence entrave et glace la passion. Léonard n'a laissé aucune peinture, où on le sente emporté par son œuvre; l'invention puissante lui a manqué. Il n'est supérieur, et presque divin, que dans le portrait transfiguré par son imagination, la figure isolée, revêtue de tout le charme d'une poésie subtile et profonde, qui sait retrouver les puissances magiques en germe au fond des âmes, et leur donne une floraison surnaturelle. Ce prestigieux créateur d'êtres, le plus grand qui ait jamais existé en peinture, grâce au double pouvoir de la poésie et de la science qui lui permettent de se transformer en l'esprit même de la nature — (« *trasmutarsi nella propria mente di natura* »). — cet artiste puissant et souriant, qui a peuplé le monde de formes nouvelles, de figures idéales et réelles, où le rêve s'accomplit, — ce Shakespeare d'Athènes, est en revanche timide à concevoir et à exprimer des scènes dignes de ces

1. *Trattato della pittura*, II, 63.

êtres divins, et faites pour leur action. Sa volonté intervient, et sa raison calcule. Faut-il le dire? Le Cenacolo de Milan, ce chef-d'œuvre de composition et de sentiment, laisse malgré tout une impression de froideur. La raison du peintre a voulu caractériser chaque apôtre par une émotion, une parole, un geste différent, qui s'accorde pourtant avec l'ensemble du drame. L'intention est belle; le résultat sent un peu la gêne[1]. — La seule action mouvementée de Léonard, la Bataille d'Anghiari, ne nous est pas restée; nous n'en pouvons juger que par le superbe dessin de Rubens, qui, loin de la refroidir, lui a certainement prêté de son propre enthousiasme. Et pourtant, dans cette mêlée aux terribles détails, où Léonard atteint une violence étonnante, la volonté s'affirme trop; la précision de chaque figure tue l'esprit du combat.

On le sent mieux encore dans sa Description d'une Bataille[2]. Léonard y débute par de belles observations sur la lumière générale, les nuages de fumée, les masses de poussière, confondus et pourtant séparés, le galop des chevaux, les draperies flottantes, etc. Puis, passant aux combattants, il les décrit ainsi :

« Celui-ci, tombé sur le sol, d'une main s'appuie à terre pour soulever son corps, de l'autre, la paume tournée vers l'ennemi, cache ses yeux épouvantés... Que les mourants grincent des dents, renversent leurs yeux, pressent de leurs poings leur poitrine et tordent leurs jambes... On pourra voir un soldat désarmé, renversé, se tourner contre un adversaire, et, avec ses dents et ses ongles, chercher une cruelle vengeance... Un blessé, à terre, se couvre de son bouclier, et l'ennemi courbé s'efforce de l'achever. Beaucoup d'hommes sont tombés en un groupe sur un cheval mort. — Que les vainqueurs s'avancent, les cheveux et les draperies légères flottant au vent, les sourcils froncés, les membres opposés se répondant dans leurs mouvements cadencés... Les vaincus sont pâles; leurs sourcils s'élèvent près du nez; leur front est couvert de plis douloureux. Les ailes du nez sont coupées de rides qui,

1. Pour n'en donner qu'un exemple, que dire de cet apôtre qui, levant un seul doigt, dans la parole du Christ commente le nombre : *un*. (« Un de vous me trahira. » — « *Un* de nous? ») Il n'est rien de moins vivant.

2. *Trattato di pittura*, II, 145.

se recourbant, montent des narines jusqu'à l'œil : ces rides sont causées par l'ouverture et l'élévation des narines. Les lèvres courbées en arc laissent voir les dents du haut, et les mâchoires sont grandes ouvertes, comme pour crier et se lamenter. »

Nul doute que Léonard n'ait scrupuleusement observé ces détails dans sa vie personnelle, et peut-être au siège d'Imola. Mais qu'il manque de choses à la précision minutieuse et raisonnée de la bataille ! Il manque la bataille même. Où la fureur qui l'emporte? Elle est indifférente à Léonard ; on sent qu'il la regarde en curieux désintéressé. — Un grave danger se révèle en ces notes. Exact résumé de faits réels, elles ont pris dans l'intelligence scientifique de Léonard un caractère général et abstrait. Ceux qui viendront après lui, ne pouvant les renouveler par des observations vivantes, n'en retiendront que l'abstraction décolorée. Il y a bien près de cette page aux froides et pompeuses gesticulations de la fin du XVIe et du XVIIe siècle. — On le voit encore mieux aux paragraphes 139, 140, 141, 142, 143, etc., du même livre. Ce sont des formules pour faire des vieillards, des enfants, des femmes, de vieilles femmes[1], etc. On y sent une intelligence aiguë, spirituelle, un peu humoristique, mais trop portée à généraliser, à chercher dans tout fait entrevu une loi universelle[2]. Ses successeurs affaiblis l'accepteront toute faite, et sans la reviser.

*
* *

Remontons d'une génération encore. Nous trouvons chez Mantegna des caractères analogues. Il est assez curieux qu'avec tout son matérialisme apparent, brutal et passionné, Mantegna

1. « *Come si debbono figurare le vecchie. — Le vecchie si debbono figurare ardite e pronte, con rabbiosi movimenti, a guisa di furie infernali, ed i movimenti debbono parere piu pronti nelle braccia e teste che nelle gambe.* » (*Trattato*, II, 142.)

2. Léonard prend en vain des précautions contre cette tendance de son esprit. — Voir par exemple les paragraphes 122, 123, contre le danger de l'anatomie. Il y conseille l'étude de l'anatomie, faite d'une façon historique, en suivant les différences à travers les âges et les tempéraments, par exemple en observant un homme depuis son enfance jusqu'à sa vieillesse. Mais il ne fait ainsi que substituer à l'idée générale d'homme, l'idée encore générale et abstraite d'enfant, de jeune homme, d'homme fait, de vieillard. — Ce sont des canons à la grecque.

soit au fond un idéaliste, comme presque tous les Italiens. Si je puis dire, il a le sentiment de la forme, mais pas du tout la sensualité de la forme; il a l'amour de la passion matérielle, et fort peu celui de la matière vivante. Il est rare qu'il aime le « morceau » pour lui-même; c'est l'expression qui l'intéresse. Ses modèles sont aussi bien des statues antiques que des êtres réels; ainsi il se fait un style à la fois réaliste et abstrait, plus voisin de la sculpture que de la vie. Bien différent des Espagnols, il n'est pas moins épris de la vérité physique que Velazquez; mais il y goûte un tout autre plaisir, non de sens, mais d'intelligence, le plaisir des lignes et de la vérité comprise. Il est profondément remué par les passions qu'il peint; il les sent jusqu'à l'exagération; il s'intéresse aux lignes qui les représentent, comme à des signes d'expression; il les veut exacts, rigoureusement. Il parle une langue superbe et vraie, qui dit ce qu'elle veut dire, sans hésitations et sans erreurs, énergique reflet d'une pensée virile; mais elle n'est pas caressante; elle ne s'adresse pas aux sens; elle ne s'intéresse au mot que parce qu'il représente l'idée, à la forme, que parce qu'elle est le symbole de la pensée. C'est bien pour un tel art que le mot de style a été inventé. C'est un style au même titre que celui d'un Descartes ou d'un Pascal, d'un de ces vigoureux hommes qui écrivent pour dire quelque chose, non pour écrire. On l'a aussi comparé à de savantes musiques. Il y a en effet quelque rapport entre ces peintures sévèrement dramatiques, et les contrepoints et les fugues passionnées à la Bach, qui ne craignent pas et cherchent volontiers les hardies dissonances, si chères à nos modernes, pour de tout autres raisons. Le plaisir que nous y avons est d'une sensualité raffinée; celui qu'y goûtait Bach était d'une intelligence subtile. Nous y trouvons des accords rares qui froissent voluptueusement notre oreille; pour Bach, comme pour Mantegna, c'était une joie de raison, et presque mathématique.

Mais cet intellectualisme n'est pas seulement la marque de certains artistes italiens; c'est l'esprit de l'Italie tout entière. On dit souvent que tout homme, si bien portant qu'il soit, porte en lui les germes du mal dont il mourra. Ainsi, dès les premiers débuts du naturalisme florentin, dès Uccello, Castagno, Piero della Francesca, et leurs hardis efforts pour péné-

trer la nature, pour lui arracher ses secrets et pour s'en rendre maîtres, la peinture italienne, idéaliste et précise, touche trop vite, sous le voile des formes, les idées générales et les lois de l'esprit. Considérez un réaliste florentin du xve siècle en présence de la nature. Il ne la copie pas exactement, comme on serait tenté de le croire à la minutie nerveuse de sa vue et de son exécution. Il la résume; il l'interprète. Ces contours cernés, ces dessins comme gravés, cette manière de ciseleurs et d'orfèvres, n'expriment pas la nature à la façon d'un miroir où elle se reflète toute vive, mais d'une page écrite qui en donne la substance intellectuelle, ou d'une mathématique qui en cherche les lois. Ils ont beau comprendre à la perfection ce qui distingue tel être de tel autre; ils saisissent en vain les caractères individuels de chacun des personnages qui posent devant eux : c'est par l'intelligence; et c'est encore au moyen de l'intelligence qu'ils les reflètent ensuite sur leurs toiles ou leurs fresques. Un personnage de Ghirlandajo ou de Botticelli est une analyse aiguë, profonde, soudaine de la vie; mais ce n'est pas la vie; ce ne sont pas les êtres eux-mêmes, ce sont plutôt les idées de ces êtres. Ainsi ces primitifs italiens eux-mêmes, les plus attachés de tous à la réalité, sont des intellectuels, qui, sous les êtres qu'ils observent, cherchent la science des lignes, des mouvements et de la lumière, en un mot la mathématique et la géométrie de l'univers. La vigueur de santé physique, cette foi matérielle et instinctive dans la réalité extérieure, qui est le privilège des nouveaux venus dans l'art, des premières générations d'artistes, a seule maintenu quelque temps l'équilibre. Il se rompt maintenant sous l'influence de causes que nous allons étudier.

II

Toutes les époques civilisées sont opprimées par le passé. L'Italie du xvie siècle en a plus directement souffert qu'aucune autre nation. C'est un lourd héritage que celui de parents trop riches ou trop intelligents; il étouffe la volonté. Quelle raison d'agir, quand d'avance on possède tout le fruit de

l'action? On a peine à comprendre que le véritable profit de l'action est l'action même. Le résultat, si achevé qu'il soit, si difficilement qu'on l'ait atteint, est toujours inférieur à la volonté de l'artiste, quand cet artiste est grand. L'admiration de l'œuvre est dangereuse, même à l'ouvrier qui l'a créée; combien plus à celui qui la reçoit toute faite, comme un type de perfection! Le contentement de l'esprit est peu propre au développement de l'art.

C'est le sentiment qui règne généralement dans l'art du XVIe et du XVIIe siècle. Tout conspire à asservir la volonté, à lui persuader que la perfection est atteinte, et qu'il n'est plus besoin que de s'y abandonner. Tout s'accorde à flatter la paresse naturelle à l'esprit (surtout à l'esprit italien), à endormir son énergie, en lui soufflant tout bas et en lui répétant de toutes parts que l'effort est inutile, qu'il n'est plus de saison, — au lieu qu'à nul moment il n'en faut davantage. Que l'on songe à toute la force que doit dépenser un génie, à moins de circonstances privilégiées et presque uniques, — simplement pour exister, pour conquérir le droit de s'exprimer. Ce lui serait déjà une tâche difficile de réussir à trouver pour lui-même l'expression juste et forte de sa personnalité; — difficulté plus grande à une époque comme celle-ci, où l'intelligence, comme nous l'avons vu, affaiblit le sentiment. Mais ce n'est rien encore. Il faut lutter contre les circonstances matérielles, rarement favorables; — et, avec la civilisation, l'homme moins rude, plus amolli, a des délicatesses qui le rendent moins apte à passer par toutes ces épreuves âpres, parfois humiliantes. Il faut lutter surtout contre le milieu. Il semblerait qu'une élite intelligente dût s'appliquer à développer la liberté et l'énergie du caractère chez les autres. Loin de là; elle s'applique à leur imposer ses idées, ses manières, son âme tout entière; d'autant plus tyrannique, presque agressive, après les grands siècles de l'histoire, qu'elle s'appuie sur des exemples considérables, des gloires reconnues, tout un ensemble d'idées, vivantes autrefois dans les libres esprits qui les conçurent, mortes à présent comme eux, et pesant sur les intelligences comme une chappe de plomb. Si l'on y ajoute l'affaiblissement ordinaire et progressif des races, et la facilité offerte à l'esprit de ne plus penser par lui-même, on compren-

dra que nulle époque ne soit moins favorable au développement des génies, que les époques très civilisées. — Il se peut qu'en revanche, en raison de la difficulté vaincue, les génies de la décadence soient plus grands que ceux de l'âge d'or[1].

*
* *

Que de tentations irrésistibles pour l'art du XVIe siècle de s'abandonner au passé! Il y trouve de toutes parts des modèles, des formules, des canons, des recettes.

L'antiquité lui offre les plus riches ressources. Vasari fait coïncider l'apogée de l'art moderne avec la découverte du Laocoon (14 janvier 1506). Ce n'est pas que les précurseurs n'aient connu un certain nombre de statues antiques. Il suffit de rappeler les sarcophages de Nicolas Pisano, le Lysippe d'Ambrogio Lorenzetti, l'Hermaphrodite décrit par Ghiberti, les imitations de Donatello, l'école de Squarcione et de Mantegna à Padoue, etc. Mais les belles œuvres antiques de la grande époque étaient encore peu nombreuses à la fin du XVe siècle. Les deux plus célèbres étaient le groupe des Trois Grâces de Sienne, et l'Apollon du Belvédère. Peu d'artistes les connaissaient bien. Chez la plupart, l'éducation archéologique était trop insuffisante pour qu'ils eussent le désir de rechercher les modèles antiques, ou les moyens de les bien connaître. Chez le petit nombre d'artistes érudits (Mantegna, Piero della Francesca, Donatello), le naturalisme était trop fort, l'attachement trop profond à la vie contemporaine, pour vouloir ou pouvoir s'en détacher, si ce n'est par instants. — Donatello passe avec une merveilleuse souplesse des imitations scrupuleuses de l'antique aux inventions les plus originales. — Nous avons vu Mantegna étudier avec la même passion la nature et la sculpture romaine; il semble que pour lui les exemplaires de l'une et de l'autre soient au même titre des êtres vivants, mais de valeur différente. « Mantegna pensait, dit Vasari, que les sculptures antiques nous offrent un choix de formes que les corps vivants ne pré-

1. C'est du moins leur avis. — Voir la conversation de Delacroix avec Chenavard. (*Journal*, t. II, p. 439.)

sentent pas, parce que les beautés parfaites sont dispersées sur un grand nombre d'individus, et que les muscles se distinguent mieux d'ailleurs sur le marbre que sur le vif, où l'épiderme et l'embonpoint les voilent. » Il ne regarde donc pas une statue avec la curiosité de l'archéologue et du théoricien qui cherche à comprendre l'idéal antique, à en démêler les lois, à en retrouver les procédés; il y apporte la même passion qu'il met à observer les hommes de Mantoue. Il entre dans la vie de ses modèles; il respire dans leur poitrine, il s'imprègne de leurs passions, ou leur prête les siennes. Son paganisme n'est pas érudition à fleur de peau : c'est parenté de cœur. Il n'a aucun effort à faire; il vit de plain-pied dans les bas-reliefs antiques, et en écrit de nouveaux. Son cœur violent, épris des souffrances de la chair, des laideurs, des brutalités, des drames non seulement intérieurs, mais de sang et de larmes, est celui d'un contemporain des Césars, passionné pour les fureurs et les tortures du cirque. On retrouve chez lui la familiarité héroïque de Rome antique, son emphase et son matérialisme énergique. A la vérité, les dangers de l'imitation antique s'annoncent nettement déjà. Mantegna a pris de la sculpture l'habitude de considérer chaque être en lui seul, dans sa forme isolée, comme une statue sur son socle, puis d'unir ces statues suivant des lois de bas-reliefs. Le dessin est d'une rigueur un peu dure, comme gravé sur un arc de triomphe romain; le savoir est de plus inutile parfois, et alourdit l'œuvre. Mais les procédés seuls sont appris; l'esprit de Mantegna reste toujours personnel; il était trop fier et trop indépendant pour se plier jamais au rôle de copiste; et ses contemporains n'avaient pas sa science de l'antique pour en courir le risque. — Mais bientôt le nombre et l'importance des découvertes, le retentissement que leur donna l'admiration des plus grands maîtres, les principes qu'ils en surent tirer, transformèrent la Renaissance italienne en Renaissance antique.

Le torse du Belvédère et l'Ariane furent découverts sous Jules II; le Laocoon en 1506; l'Hermès sous Léon X; l'Arrotino en 1534 ou 1536; l'Hercule Farnèse, et le Taureau en 1540; le Méléagre en 1550; la Chimère de bronze en 1554; le Pompée en 1560; l'Orateur étrusque en 1565; le Vase

Borghèse et le Faune à l'Enfant à la même époque; et les Niobides en 1583[1]. — Cet ensemble admirable d'un passé disparu, soudain ressuscité, opposa une digue à la marche de l'art. On ne devait point tarder à condenser les leçons qui s'en dégageaient en un corps de doctrines, s'imposant à la façon d'une loi indiscutée.

La révolution fut rapide et décisive. Léonard, qui mourut en 1519, ne se montre nulle part atteint de l'influence antique[2]. Raphaël ne connaissait pas l'antiquité avant son voyage de 1508 à Rome. Le cahier d'esquisses, exposé au musée de Venise, atteste son heureuse ignorance; ses philosophes et ses poètes latins sont de bons vieillards ombriens, pédants de collège ou bourgeois de province, à la mode de Pérouse. Le seul dessin qu'il fit d'une œuvre grecque, à Sienne (les Trois Grâces) est fort libre, et d'un style si différent du modèle, qu'il ne peut être question de copie (ce serait faire peu d'honneur à son habileté), mais de réminiscence. Il n'en est que plus intéressant; il montre combien Raphaël était profondément italien; sa première rencontre avec l'antique le charma, sans atteindre sa forte grâce plébéienne. A Rome, l'impression fut plus vive; il se passionna pour l'art païen, que les riches collections et les lettrés de Rome, Bembo, Castiglione, lui firent mieux connaître.

De savantes études ont montré les changements opérés dans son style et dans sa pensée[3]. Il s'attacha à l'antiquité, non seulement en artiste, mais en archéologue[4]. Il surveille les fouilles, dirige les musées, collectionne les antiques, envoie

1. Le XVIe siècle connut aussi quelques peintures antiques (jardins de Salluste et de Titus, ruines du Quirinal, villa d'Inghirami, tombeau de la via Salaria, thermes de Dioclétien, Tivoli, mosaïques de Palestrina, etc.). Mais la sculpture resta naturellement la principale source d'inspirations.

2. On attribue cependant à la lecture de Vitruve certaines erreurs de proportions commises par Léonard. Mais il ne parle jamais de l'antique comme d'un moyen d'instruction. Une seule fois, il mentionne les *Graeci et Romani*, comme ayant excellé dans les draperies flottantes.

3. Voir le *Raphaël* de M. Müntz.

4. « Je voudrais trouver les belles formes des édifices antiques ». « *Vorrei trovare le belle forme degli edifizi antichi; nè so se il volo sarà d'Icaro. Me ne porge una gran luce Vitruvio; ma non tanto, che basti.* » (Lettre de Raphaël à Castiglione. — *Raccolta di lettere sulla pittura*, etc. Rome, 1754-1764. t. I, p. 84).

des dessinateurs en Italie et en Grèce pour y relever les monuments, tente une restitution idéale de Rome antique[1]. Il vit dans les fables mythologiques et la pensée païenne[2]. Il ne se contente pas de copier des détails, des costumes, mais des types : Homère, Calliope, Marsyas, etc. Il se sert discrètement d'ailleurs de ces modèles pour préciser son idée intérieure, quand la nature ne lui suffit plus ; il ne les substitue pas à la nature qu'il étudie de près jusqu'à sa mort. On a souvent posé la question de savoir dans quelle mesure l'art peut s'attacher à un idéal antique ou étranger. Raphaël y a répondu avec une parfaite justesse. Il ne cherche pas à se refaire une âme antique dans des sujets antiques, comme Poussin, David ou Ingres, ni à faire de l'antiquité une langue de convention pour traduire la vie moderne, ainsi que Lebrun et Boucher en leurs allégories. Le premier système est chimérique, et l'autre est factice; les deux sont une juxtaposition froide de l'idéal appris et de la vie personnelle. Raphaël trouve dans l'antiquité le complément naturel de son génie, l'élargissement logique de son art. Autant il doit se forcer pour l'idéal de Michel-Ange, autant il est à l'aise dans celui des antiques; son calme et sa douceur ombrienne s'épanouissent d'eux-mêmes en la sérénité grecque; l'éblouissante vision de la beauté antique lui apparaît comme le rêve pressenti dès l'enfance[3] : ses préférences secrètes s'expliquent; sa raison découvre soudain ses raisons éternelles. Maître de sa pensée, il la dirige avec plus de puissance en des œuvres qui ne sont ni antiques, ni modernes, qui sont un monde complet et parfait à elles seules; — images du plaisir ou de la sagesse, telles qu'elles s'offrent à son cœur amoureux sous les traits de la Fornarina, d'Imperia et des belles filles de Rome, ou à son intelligence curieuse, sous la forme de Bramante, de Sannazar, de A. Tebaldeo; mais images éternelles, grâce à la sûreté profonde du regard et de l'esprit qui surent les saisir. — A la fin de sa vie seulement, dans cette période de fatigue où son imagination s'épuise, ses emprunts à l'antiquité sont

1. Rapport au pape de 1518 ou 1519.

2. École d'Athènes; Parnasse; histoire de Psyché; Galatée, etc.

3. Voir ses premiers dessins, et en particulier le charmant *Massacre des Innocents*, du Musée de Venise.

plus nombreux et plus factices[1]; il y va puiser des formes, des gestes, des sentiments. De là ces symboles allégoriques et froids des Tapisseries qui prennent la place d'êtres réels et d'émotions senties (personnifications d'un tremblement de terre, de villes, de fleuves, etc.). — Au reste, le plus souvent, il laisse le champ libre à ses disciples qui considèrent l'antiquité comme un magasin de personnages et de costumes, et l'exploitent hardiment.

Jean d'Udine se forme d'après les peintures antiques du palais de Titus; Perino del Vaga, d'après les bas-reliefs; Polydore de Caravage et Mathurin de Florence font une étude assidue de la sculpture romaine, et peignent en trompe-l'œil tout ce qu'ils peuvent trouver d'objets d'art de l'antiquité. Baldassare Peruzzi écrit des livres d'archéologie. Jules Romain a la passion de la numismatique; il a étudié avec un scrupule fougueux les colonnes et les bas-reliefs antiques; il les copie souvent, et s'en inspire toujours. L'accessoire historique et archéologique remplit ses œuvres. Du moins son paganisme est-il sauvé par son violent matérialisme; pour lui, pas plus que pour Mantegna, ce n'est une convention froide. Il ne sent plus l'antiquité dans ce qu'elle a de plus noble; son esprit est rude et son cœur grossier; mais ses sens y sont satisfaits, et trouvent à y apaiser leur exaltation farouche et charnelle.

Jules Romain est le dernier païen; les autres sont des érudits plus ou moins médiocres, qui croient que l'antiquité a trouvé la formule scientifique de la beauté, et souvent, au lieu même de l'appliquer à des formes nouvelles, se contentent de la copier. Le mal sera plus grand encore quand ce seront des étrangers, des Flamands ou des Français, qui s'appliqueront à transporter dans le Nord les modèles païens. L'imitation de l'antique a en effet moins d'inconvénients en Italie que dans les autres pays d'Europe. L'histoire et la fable y sont en quelque sorte une tradition nationale; chaque ville peut s'y former un corps de légendes patriotiques et vivantes. Pour nous, Brutus et les Horaces restent, malgré tout, des étrangers; ce sont des ancêtres là-bas, des êtres du même sang; et les

1. Loges; Bataille de Constantin; Tapisseries.

beaux dieux de l'Olympe sont les fées et les sorciers des pays du Midi. Rien n'eût donc été plus légitime que de tâcher de faire revivre cette histoire légendaire, mais d'une façon poétique, aux dépens de l'archéologie. Il n'en est pas de même dans les pays du Nord, où la beauté antique devait nécessairement être dépaysée et purement conventionnelle.

Toute l'Europe du XVIe siècle s'acharne cependant à la poursuivre. On en a retrouvé dernièrement une preuve de plus dans le livre d'esquisses de Maarten van Heemskerck (soixante-dix-huit feuillets d'après l'antique, quatre-vingts dessins de statues, datés de 1568), — et l'album de Pierre Jacques, sculpteur de Reims (vers 1572). L'Espagnol Pablo de Cespedès de Cordoue restaure des statues antiques à Rome. Le Hollandais Jan Schoorl de Harlem est conservateur du Belvédère. Les Flamands Lambert Lombard, Lucas de Heere, Pierre Coucke d'Alost, sont archéologues et numismates. Philibert Delorme écrit sa « Règle générale d'architecture... à l'exemple de l'antique, suivant les règles et doctrines de Vitruve » (1568). — L'influence antique augmente au XVIIe siècle. François Perrier laisse deux recueils de reproductions de statues et ornements romains. Le Brun copie tout ce qu'il voit à Rome de 1642 à 1646, et revient constamment à ses notes pour y puiser les expressions dont il a besoin. Poussin emprunte à la statuaire les types les plus connus; il se sert de l'Arrotino pour un aveugle du Jésus aux miracles, de Sénèque pour un vieillard de la Manne au désert, de Jupiter pour le Christ, d'un enfant de Laocoon, etc. Il se contente de les accommoder aux besoins du sujet, de changer leurs proportions suivant l'idée qu'il veut rendre. Dans un de ses aveugles, il transporte « quelque chose des mesures de l'Apollon antique, mais véritablement un peu moins de grâce et de noblesse, parce que le peintre en a augmenté les largeurs et les grosseurs pour mieux montrer la bassesse de celui qu'il a voulu peindre[1] ». — Sébastien Bourdon agit de même, et impose ses principes à son école.

1. Conférence de Bourdon, 3 décembre 1667. — Conférence de Le Brun, 5 novembre 1667. (*Conférences de l'Académie royale de peinture et sculpture*, publ. par H. Jouin, 1883, in-8°.)

Il fait travailler d'abord d'après l'antique; puis d'après la nature, mais sans jamais cesser de comparer aux proportions antiques celles que donne la nature, afin de les corriger[1]. — « Il est nécessaire, dit Bernin, de faire dessiner d'abord d'après les manières antiques, afin de former d'abord l'idée des jeunes gens sur le beau, ce qui leur sert après, toute leur vie; c'est les perdre que de les mettre à dessiner au commencement d'après nature, laquelle presque toujours est faible et mesquine, pour ce que leur imagination n'étant remplie que de cela, ils ne pourront jamais produire rien qui ait du beau et du grand, qui ne se trouve point dans le naturel; ceux qui s'en servent doivent être déjà fort habiles pour en reconnaître les défauts et les corriger; un jeune garçon n'est pas capable de le faire, n'ayant ni ne possédant pas la connaissance du beau[2]. »

La pensée essentielle de tout cet enseignement, c'est que la nature est mauvaise : c'était celle de Michel-Ange. Mais on voit ici à quel résultat inattendu devait mener l'idéalisme du XVIe siècle : il provoque non seulement l'éloignement de la nature, mais l'abdication du sentiment personnel devant les formules, — « n'étant pas possible qu'un particulier puisse avoir toutes les lumières, ny pénétrer sans assistance dans la difficulté des arts si profonds et si peu connus[3]. »

*
* *

L'antiquité est la plus puissante des influences qui pèsent sur l'art italien; mais elle n'est pas la seule. Le caractère de perfection des maîtres du commencement du XVIe siècle s'impose, avec la même rigueur, à l'imitation de leurs successeurs. On sait quelle fut la fascination personnelle de Corrège et de Michel-Ange, et le nombre des Raphaëls et des Michel-Anges flamands, hollandais et espagnols, qui portèrent dans leurs pays le décalque maladroit des grands hommes d'Italie.

1. « On compare, le compas à la main, si ce qu'ils avaient dessiné d'après nature était dans les mesures que donnait l'antique. » (Ibid.)

2. *Journal du voyage du Cavalier Bernin en France*, par M. de Chantelou (*Gazette des Beaux-Arts*, XXI, 383).

3. Statuts de l'Académie de peinture de 1648.

C'est un fait qui semble commun à toutes les époques; tout artiste de quelque valeur oblige inconsciemment ses élèves à l'imiter. L'école de Giotto l'a copié plus exactement, pendant un siècle, que l'on n'a imité Raphaël et Michel-Ange après leur mort. Mais ce qui a rendu l'imitation au XVIe siècle plus dangereuse qu'au XIVe, où elle l'était déjà, c'est son caractère rationnel. Quand les Giottesques prenaient les formules mêmes de Giotto, c'est qu'ils étaient pressés d'exprimer, sinon leurs pensées, celles du moyen âge, et qu'ils n'avaient pas le temps de passer plusieurs années à la recherche d'une autre langue. Quand les Italiens imitent au XVIe siècle, c'est avec la conviction que les statues antiques et les œuvres de leurs maîtres ont trouvé les lois mêmes de la beauté, les formules éternelles. Chacune de leurs copies n'indique pas seulement une abdication momentanée de l'esprit paresseux; elle implique un asservissement général aux principes du passé. Par suite, nul espoir du renouveau : c'est la perfection morte.

L'étonnante sûreté d'un Raphaël ou d'un Sarto, qui dit ce qu'il veut dire, comme il veut le dire, et pense toujours noblement, est analysée par leurs disciples, réduite en formules et en cahiers d'expressions. Vasari copie toute la Sixtine de Michel-Ange. « Il ne laisse pas néanmoins de dessiner avec le Salviati tous les ouvrages de Raphaël et de Balthazar de Sienne (Peruzzi); et, non content d'avoir dessiné tout le jour, il employait une partie de la nuit à copier ce qu'avait dessiné son camarade. » Domenico Alfani met textuellement en peintures les esquisses de Raphaël. Francesco Penni, de Florence, est si servilement attaché aux ordres de Raphaël, qu'on le nomme le Fattore, le factotum. Bagnacavallo, de Bologne, déclare qu'il faudrait être fou pour songer à surpasser Raphaël, ou même à l'égaler. Et Cellini, avec sa logique de fou, approuve les élèves de Raphaël qui voulaient tuer Rosso, parce qu'il avait dénigré leur maître.

Les deux cartons de Léonard et de Michel-Ange pour la salle du Conseil, au palais de la Seigneurie, dominent la peinture italienne tout entière à partir de 1506, et façonnent le style et la pensée des artistes. Léonard, ayant à représenter le combat d'Anghiari, avait raisonné froidement toutes les circonstances d'une bataille, et les avait ensuite représentées

avec sa merveilleuse lucidité, peut-être un peu trop analytique et précise pour bien rendre le trouble des passions. Michel-Ange, chargé d'un épisode de la guerre de Pise, avait franchement tourné le dos à l'histoire et à la vérité du sujet, en peignant des hommes nus au bain, de nobles formes et de libres mouvements. Les deux chefs-d'œuvre contenaient chacun, en germe, un danger différent : celui de l'analyse chez Léonard, celui de l'abstraction chez Michel-Ange, celui-ci plus grave que celui-là, — tous deux intellectuels, et s'accordant à substituer au charme de la vie, du fait réel et imprévu, l'autorité des types et des actions nécessaires.

Cette autorité fut aussitôt universelle et tyrannique. Benvenuto dit en 1559 : « Le carton de Michel-Ange fut placé dans le palais des Médicis; celui de Léonard dans la salle du pape; aussi longtemps qu'ils y restèrent exposés, ils furent l'école du monde. » Raphaël les copia plusieurs fois, d'octobre 1504 à juillet 1505; fra Bartolommeo s'en inspira; André del Sarto, tout jeune, passait des journées à les étudier. On cite encore, parmi les artistes qui s'instruisirent à leur école, Perino del Vaga, Rosso, Battista Franco, Salviati, Vasari, Bronzino, Ridolfo Ghirlandajo, B. Cellini, Pontormo, Jacopo Sansovino, Franciabigio, Aristote da S. Gallo, F. Granaccio, Bandinelli, Morto da Feltro, Lorenzetto, — presque tous les hommes illustres de l'époque. Le premier fruit de cette influence fut la défaveur soudaine, et comme l'arrêt d'exil, de tous les charmants et vaillants peintres primitifs : de Pinturicchio et de Signorelli à Rome (1508), au lendemain de leurs chefs-d'œuvre de Sienne[1] et d'Orvieto[2]; de Pérugin à Florence (1504), quatre ans à peine après l'exquise décoration du Cambio de Pérouse; de tant de grâce, d'élégance, d'énergie, sacrifiées à une beauté supérieure sans doute, mais où tous ne pouvaient atteindre. Au lieu de donner plus de largeur à l'esprit, l'admiration de Léonard et de Michel-Ange l'a rendu exclusif et étroit. Faut-il rappeler les brutales démolitions du pape Jules II, qui fait jeter à bas, vers 1508-1509, les fresques de

1. Fresques de Pinturicchio à la Libreria de la cathédrale, terminées en 1507.

2. Fresques de Signorelli dans la chapelle du Dôme d'Orvieto, terminées en décembre 1504.

Sodoma, Pérugin, Signorelli, Piero della Francesca, au Vatican, pour faire la place libre à Raphaël? Tous se guindent dès lors vers le même idéal. Tel qui sentait en lui fantaisie, caprice et jeunesse, les abdique pour une noblesse et une puissance qui n'étaient point faites pour lui. Lorenzo di Credi est entraîné dans l'orbite de Léonard; Ridolfo Ghirlandajo dans celle de Raphaël. Dès 1500, Filippino Lippi renonce à sa simplicité sérieuse et tendre pour inaugurer le dilettantisme pédant et les gesticulations grimaçantes. Au lieu d'être les premiers dans un rang secondaire, les Rafaellino del Garbo, les Piero di Cosimo, — pour ne parler que de la première génération, — préfèrent être les derniers au premier rang.

*
* *

Les Vénitiens seuls font exception à cet asservissement. Ils le doivent à l'éloignement de Rome et de Florence, et à leur isolement aristocratique dans leur ville et leur lumière. Leur esprit n'est pas encombré de modèles étrangers; il ne s'intéresse pas à l'antiquité classique; aussi rien ne s'entremet entre eux et la nature, et ils osent, à la stupeur de Vasari, la copier franchement. « Giorgione, dit Vasari, commença en 1507 [1] à donner à ses œuvres plus de morbidesse et de relief dans une belle manière, en ayant toujours l'habitude de poser devant lui les choses vivantes et naturelles, de les contrefaire le mieux qu'il pouvait au moyen des couleurs, de les ébaucher par teintes crues et douces, selon ce que donnait la nature, sans faire de dessin, en peignant du coup avec les couleurs mêmes [2] ».

1. En réalité, vers 1500, et concurremment avec Palma et Titien.

2. Le récit de Vasari est intéressant non seulement pour connaître la manière des Vénitiens, mais pour mieux comprendre l'esprit artistique du reste de l'Italie. — « Giorgione ne s'apercevait pas qu'il est pourtant nécessaire, si l'on veut bien disposer les compositions et ajuster les inventions, de les mettre d'abord et de diverses manières sur le papier pour voir comment tout marche ensemble. En effet, l'esprit ne peut bien voir, ni parfaitement imaginer lui-même ses inventions, s'il ne découvre et s'il n'explique sa pensée aux yeux du corps qui l'aideront à en juger; sans compter qu'il faut faire de longues études sur le nu si on veut bien le comprendre, ce qui ne se fait ni ne se peut faire sans mettre sur papier; car tenir sans cesse, tandis qu'on peint, devant soi des personnes nues ou vêtues, ce n'est pas petite servitude. Au contraire, si l'on s'est fait la main en dessinant, on arrive peu à peu

Il est remarquable que Titien ne vint à Rome qu'à soixante-huit ans. Certains l'ont regretté; nous nous en réjouirons plutôt, puisque, avec tout son passé de gloire, Titien reçut encore un tel choc au contact du monde romain. Une lettre de l'Arétin nous dit qu'il fut peiné de n'avoir pas fait ce voyage vingt ans plus tôt. Il eût certainement altéré à Rome son savoureux et naïf enthousiasme pour les belles formes vivantes, sa sincérité libre de tout pédantisme scolaire. Michel-Ange a pu regretter ou blâmer ses fautes de dessin; mais Titien fut, à certains égards, plus complet que Michel-Ange, et surtout par ce vif et voluptueux amour de la nature, qui fit de lui un des premiers coloristes, et le premier paysagiste de son temps[1].

Même amour de la nature chez Véronèse; mais son imagination l'emporte quelquefois un peu plus loin des modèles. Il n'a pas davantage subi l'influence de Rome, où il va à trente-trois ans[2], mais pour un instant seulement et sans en être effleuré. Il est trop plein de vie et de saine allégresse; il est joyeux jusqu'à l'absurde; tout lui semble un prétexte à son rire de fête; son art est l'antipode du pessimisme idéaliste de Michel-Ange[3]. Il manque très souvent de goût, et presque absolument d'intelligence. Il peint « parce que cela fait bien »,

à travailler avec plus d'aisance, et, mêlant ainsi la pratique à l'art, on perfectionne sa main et son jugement, en supprimant la fatigue et l'effort. On pourrait encore ajouter qu'en dessinant sur papier, on *arrive à s'emplir l'esprit de belles conceptions, et qu'on apprend à faire de mémoire* tous les objets naturels sans être obligé de les avoir toujours devant soi, ou de cacher sous l'attrait des couleurs la peine de ne pas savoir dessiner, comme firent longtemps les peintres vénitiens, Giorgione, Palma, Pordenone et d'autres qui ne virent pas Rome. » (Vasari, éd. 1881, t. VII, 427-8.) — Tout le procès de l'art du XVIe siècle est dans ce naïf aveu.

1. Il reste, je crois, un seul paysage peint par Titien : l'Orage de Buckingham Palace; mais nous savons qu'il en fit beaucoup, et de très célèbres. On connaît nombre de gravures d'après ses tableaux, sans parler de dessins du Louvre, de Dresde, du Musée de Lille, et des magnifiques entourages de presque tous ses tableaux. — Voir à ce sujet Ridolfi et Lomazzo.

2. En 1565, après ses grandes peintures des Jésuites et de Saint-Sébastien. (Les Noces de Cana sont de 1562.)

3. « Si j'ai jamais le temps, écrit-il au dos d'un dessin, je veux représenter une table somptueuse sous une noble loggia, où viendraient s'asseoir la Vierge, le Sauveur et Joseph, les faisant servir par le plus riche cortège qui se puisse imaginer, avec les mets les plus recherchés sur des plats d'or et d'argent, et une foule de fruits magnifiques... etc. » (Ridolfi, I. 307.) Au revers d'un autre dessin (vente

comme il répond à l'Inquisition. « Lorsque dans un tableau il me reste un peu d'espace, je l'orne de figures d'invention. » Rien de moins intellectuel, et, j'imagine, de plus antipathique à la pensée florentine et romaine. Mais tout chez lui est si jeune, et d'une fraîcheur si reposante, sa joie est si sincère, et il a un tel amour de la vie, qu'il paraît aisément le premier d'une époque fardée et blasée. Les Vénitiens du XVIe siècle se sauvent quelque temps par cette ardente communion avec la nature. Mais l'esprit florentin finit par gagner ce dernier asile de l'art, et Tintoret porte le souffle de Michel-Ange dans le réalisme vénitien.

Tout le reste de l'Italie est depuis longtemps soumis. Ainsi les études scientifiques, les connaissances anatomiques, les exemples de l'antiquité et des grands peintres, imposés dès l'école, la raison même, — tout concourt à supprimer depuis l'enfance la liberté de l'esprit, et le désir de la liberté.

*
* *

Joignez-y la richesse des artistes, facilement acquise, qui les rend plus voluptueux et moins disposés aux pénibles efforts[1].

Nul n'était moins fait que les Italiens pour réagir contre cet amollissement. Plus qu'aucun autre peuple, ils ont besoin de stimulant. Il faut voir ce que devient un Pérugin, quand il n'a plus devant les yeux « cette horreur de la pauvreté » qui, suivant Vasari, lui donna souvent son énergie et son opiniâtreté au travail. Il y a chez tout Italien une tendance secrète

Crozat), on voit qu'en effet il a composé des cortèges d'anges portant autour de Jésus des couronnes d'étoiles et d'épines, un phénix, un pélican, le soleil et la lune, tandis que la terre se couvre de fleurs et de fruits.

1. Les artistes du XVIe siècle reçoivent des traitements considérables : Jules Romain, plus de 1.000 ducats par an (50.000 francs) ; Cellini en France, près de 200.000 francs. Leurs exigences n'en sont pas satisfaites. Cellini demande 500.000 francs de son *Persée;* Vasari, 100.000 de ses peintures pour la grande salle de Florence. Jean Bologne se plaint de sa misère et dépense 6.000 écus (300.000 francs) à élever sa chapelle funéraire. Raphaël laissait en mourant environ 16.000 ducats (100.000 francs); Michel-Ange, qui crie souvent famine, laisse, dans sa maison de Rome, enfermés dans des pots, des sacs ou des mouchoirs, plus de 80.000 ducats d'or (4 ou 500.000 francs), sans parler de fortes sommes placées à Florence, de maisons, de propriétés, etc. (*Archivio de Gori*, I, 17. 18.)

au rêve et à la jouissance. Elle est surtout sensible, comme il est naturel, chez les races d'Italie les plus poétiques.

Les charmants Ombriens abandonnent leur tâche dès qu'ils n'y sont plus sollicités par la nécessité de vivre. Ils ne sont pas tourmentés, comme les Florentins, par la poursuite d'un idéal; ils le goûtent autour d'eux, auprès d'eux, dans le charme de la nature et la riante tranquillité de leur cœur. Moins intellectuels, ils ne s'acharnent pas à la recherche de lois scientifiques et de problèmes savants pour comprendre la réalité et s'en rendre maîtres; ils préfèrent en jouir et savourer leurs rêves.

Pérugin réserve toute son énergie pour la vie pratique et la direction de ses affaires; en art, il s'abandonne à une langueur de plaisir; les belles gorges fermes, les yeux noyés de voluptés rêveuses, les mains brunes et dorées, les chairs savoureuses et parfumées, que baigne la liquide lumière des soirs argentés et des verts crépuscules, bornent l'horizon de sa rêverie et satisfont son cœur. S'il est supérieur aux artistes qui le suivent, c'est par la fraîcheur juvénile de cette gourmandise de cœur; mais il annonce leurs pires défauts, et leur donne même le plus fâcheux exemple à la fin de sa vie, en répétant sans honte ses anciennes recettes et ses procédés. — Pinturicchio, plus riche que Pérugin et plus superficiel, plus encore que lui s'abandonne au flot de ses sensations; une image chasse l'autre; les brillantes couleurs, les gestes gracieux, la douce indifférence d'une vie facile et amusée, remplissent son cerveau d'oiseau, vif et vide et charmant. — Spagna, tendre et rougissant, est de douceur exquise en sa timidité, mais si délicate et si fragile qu'un rien peut l'effacer. — Raphaël lui-même est tout près de céder aux sensuelles caresses d'un cœur voluptueux et innocent, et ses gentils amis ombriens, Tiberio d'Assisi, Sinibaldo Ibi, Gerino da Pistoja (Giannicola Manni), et surtout Timoteo Viti et Eusebio di S. Giorgio sont comme le reflet de ce qu'il fût resté sans l'énergie secrète d'un génie qui ne cessa de s'agrandir et de s'élever vers son dieu intérieur. — Tous ces jolis peintres d'Ombrie, ombres qu'un souffle emporte, ont plus de poésie, plus fraîche et plus spontanée, que les grands Florentins; mais ils sont bien incapables de faire contrepoids à l'intellectualisme qui

entraîne l'Italie; ils ne sont pas faits pour la lutte; il leur faut paisiblement fleurir dans leurs vallées, au pied des petites collines, parmi les genêts d'or et les narcisses blancs. Le voisinage d'êtres plus virils les écrase; le choc d'autres idées et d'un monde étranger les effarouche; ils se replient en eux-mêmes, ou cèdent sans plaisir. Leur cœur est féminin; leur charme, de jeunesse; ils ne pouvaient avoir qu'un jour; Florence les brisa.

***

Florence conserve son énergie plus longtemps que les autres villes; la nécessité du travail y est maintenue par de puissants aiguillons. « On y est éperonné par trois choses, dit Vasari : 1° la critique sans égards aux personnes; 2° la nécessité d'y être industrieux pour vivre, et continuellement en haleine (à cause de la difficulté matérielle de la vie en Toscane); 3° la soif de gloire inextinguible qu'engendre l'air du pays. Non seulement on ne veut pas rester en arrière, mais encore on se refuse à marcher sur la même ligne que les autres, et l'ambition devient si forte que si l'on n'est pas doué d'une douceur et d'une sagesse surhumaines, on en vient à maudire ses propres maîtres, et à payer leurs bienfaits par l'ingratitude. » Mais un ridicule orgueil vient annuler au XVIe siècle le profit de cette émulation. Un Vasari ose écrire :

« Aujourd'hui, l'art a été amené à une telle perfection, que, tandis que nos prédécesseurs produisaient un tableau en six ans, nous en produisons six en un an. J'en peux rendre témoignage pour l'avoir vu faire et pour l'avoir fait moi-même. Et cependant nos ouvrages sont beaucoup plus finis et plus parfaits que ceux des peintres en renom qui sont venus avant nous.[1] »

Les plus modestes ne pensent pas autrement. Perino del Vaga se croit bien supérieur à Masaccio. Chez un Cellini, l'orgueil finit par toucher à la folie[2]. L'antiquité n'est plus

1. Préambule de la troisième partie.

2. Il va jusqu'à se canoniser vivant. Une auréole miraculeuse lui ceint la tête, en France, quand le temps est à la pluie.

bonne, à l'en croire, qu'à faire repoussoir à ses œuvres; son Jupiter écrase les moulages de bronze rapportés de Rome par Primatice.

Quand on est si sûr du succès, on ne se donne plus la peine de le conquérir. « *Che cartoni o non cartoni?* s'écrie un Girolamo de Trévise, *io, io ho l'arte su la punta del pennello.* » De là cette productivité folle de l'art du XVIe siècle, cette abondance ridicule et maladive. Les Pomeranci, Semino, Calvi, couvrent de peintures deux toises carrées par jour. Cambiaso peint à dix-sept ans l'histoire de Niobé, sans études et sans cartons. Ses ouvrages sont aussi nombreux que ceux de douze peintres réunis[1]. Sa femme allume son feu avec les paquets de dessins, qu'il jette à tout instant. Ses contemporains le comparent à Michel-Ange, et ajoutent que ce dernier ne gagne pas à la comparaison[2]. Santi di Tito fait un portrait en moins d'une demi-heure; il en a installé une sorte de fabrique dans sa maison, et les débite par quantités énormes. Son élève Tempesti ne parvient pas à s'occuper l'esprit avec ses grandes fresques de Rome, et se distrait de la peinture avec quinze cents gravures. En un mois, Vasari, Tribolo et Andrea di Cosimo élèvent et décorent un palais. En un jour, Perino del Vaga peint le passage de la mer Rouge.

Une telle satisfaction de soi-même est un des pires symptômes de décadence. Les plus grands esprits ont besoin de faire effort sans cesse vers un but placé en dehors de leurs atteintes. On dira que le labeur acharné de bien des artistes du XVIe siècle, la passion qu'ils mettent à s'assimiler les préceptes et la manière de leurs maîtres, cette fièvre même de production, sont fort loin d'une paresseuse torpeur. Mais en art, il n'est qu'un travail qui compte : celui qui exerce l'artiste à voir, sentir, vouloir, et accomplir par lui-même. Toute critique est vaine, tout bon goût inutile, si l'homme ne l'a formé, lui seul, de toutes pièces, au prix de ses expériences et de ses fatigues[3].

1. Armenini, *Veri precetti della pittura.*

2. Lomazzo, *Idea*, 83.

3. Raphaël, parlant de son « idée », ajoutait modestement : « Je ne sais si celle-ci a en elle quelque excellence d'art, mais je sais bien que je me fatigue beaucoup pour l'avoir. » *(Ben m'affatico d'averla.)*

L'idéalisme de Michel-Ange, son admiration de l'antiquité et de la science, avaient un puissant correctif : le sentiment de la beauté de l'effort, de la sainteté de la peine. « Rien ne rapproche plus de Dieu que l'effort pour produire une œuvre parfaite, puisque Dieu est la perfection. » (Lettres.)

Et qui fit plus d'efforts que cet homme qui se tourmenta constamment, qui pleurait de « perdre son temps sans utilité », tandis qu'il travaillait au plafond de la Sixtine, — qui « fabriquait de son sang » les êtres qu'il créait, — qui se décourageait de ses œuvres sublimes au moment de les finir, — qui, jusqu'au dernier jour, dans l'angoisse et les larmes,

Piangendo, amando, ardendo, e sospirando
(Ch'affetto alcun mortal non m'è più nuovo)

implorait sans l'atteindre l'idéal entrevu, — et mourant, regrettait, non pas la joie de vivre, mais son labeur interrompu ?

ROMAIN ROLLAND

ARCUEIL[1]

Quand il fait beau, des fois, je vais au cimetière,
Ainsi qu'Elle y comptait et que je l'ai promis ;
J'y reste, longuement, à regarder la pierre
Où les amours d'antan reposent endormis.

Moyennant deux écus par an, réglés d'avance,
— Les gardiens, homme et femme, étant de braves gens,
Et quelqu'un, paraît-il, payant la redevance, —
Cette tombe reçoit les soins les plus urgents.

Ce « quelqu'un », seulement, qui fait si bien les choses,
A le culte fâcheux des perles et du jais ;
Au lieu, dans la saison, d'apporter là des roses,
Tout de suite il y mit de durables objets.

Ces laideurs, il est vrai, par la rouille abîmées,
Fil à fil, Grain à grain, s'en vont avec le temps ;
Lorsque de pauvretés qu'Elle n'eût point aimées
Rien ne restera plus, Nous serons bien contents.

1. Voir *la Revue de Paris*, du 15 juin 1894 : *In memoriam*.

Chaque fois, en partant, aux barreaux de la grille
J'ai posé mon front nu sur le fer; et ma main
A fleuri le doux nom de l'adorable fille
D'une gerbe achetée ou cueillie en chemin.

Et, chaque fois aussi, je réprimais l'envie
De le crier, ce nom que j'épelais tout bas,
De réveiller la morte aux appels de la vie...
Mais on eût pu m'entendre : alors, je n'osais pas.

Il y fallait la nuit, une nuit solitaire
Où le cœur me battrait d'un plus poignant émoi,
Et qui, mieux que le jour, laisserait, d'outre-terre,
La réponse espérée arriver jusqu'à moi.

Les portes, par malheur, crainte d'embarras pire,
Se ferment, dès la brune, aux venants du dehors:
A moins d'être un voleur ou — qui sait? — un vampire,
On n'entre pas, la nuit, dans les jardins des morts.

*
* *

Donc, au dernier avril, en faisant à ma tête,
J'avais, pour mon voyage, attendu jusqu'au soir;
Dans un chaume, à mi-côte environ de la crête
Qui domine l'enclos, j'étais venu m'asseoir.

Le vallon s'ouvre, au nord, de Montrouge à Bicêtre.
Mais un brouillard épais y monte, sur le tard;
Ce fond où, par endroits, luisait une fenêtre,
C'était Arcueil: la Bièvre y coulait, quelque part.

Déjà le crépuscule était devenu l'ombre.
Des gouttelettes d'or perlaient au firmament;
Et, presque transparents, des nuages sans nombre
Profilaient sur le bleu leurs formes d'un moment.

Le plus beau, tramé d'air, étiré sans marbrure,
Mais qu'un rebroussement avait effiloché,
Vous eût fait, malgré vous, songer à la fourrure
D'un grand angora blanc dans les astres lâché.

Et des plumes volaient, molles, de tourterelle !
Et le tout vers la lune au zénith voyageait;
Et ce qu'il en semblait devoir passer sur elle,
A mesure, et de loin, la lune le mangeait.

Le reste prenait peur et s'écartait, livide ;
Et, sans que son front pur y fût jamais voilé,
Phœbé trônait là-haut, pâle reine du Vide,
En un cercle idéal d'éther immaculé;

Et d'énormes pans d'ombre, à sa lueur sereine,
Derrière toute chose au loin se prolongeant,
Endeuillaient la nature, et cousaient une traîne
De velours d'un noir d'encre à sa robe d'argent.

A mes pieds, recoupé par d'étroites allées,
J'avais le champ des morts, très visible et désert :
Des cyprès y dressaient leurs cimes fuselées :
La tombe apparaissait, sous un arbuste vert.

Au dessus, au delà, d'abord vêtu de lierre,
L'aqueduc se levait au penchant du coteau,
Et puis il s'avançait, tout blanc, dans la lumière,
Nu, pareil au coureur qui jette son manteau.

Sur ses piliers géants à superbe envolée
Il allait devant lui, d'un pas égal et sûr,
Enjambant le ruisseau, le bourg et la vallée :
Bâti sur de la brume, il encombrait l'azur !

Et je m'émerveillais que, longtemps à l'avance,
La morte eût, en passant, d'un seul et doux regard,
Choisi pour y dormir, fille de la Provence,
Ce décor si romain, frère du Pont du Gard !

Plus à gauche, plaquant sur la clarté cendrée
Son immense halo, rose rompu de gris,
Une sorte d'aurore, au ciel réverbérée,
Emplissait l'horizon : c'est là qu'était Paris...

Qu'il était loin, Paris, et son bruit, et sa fièvre !
Ici, le ver luisant éclairait les sillons ;
Et des coassements répondaient, de la Bièvre,
Au trille continu limé par les grillons.

Cela n'empêchait pas la paix d'être profonde,
Car l'homme n'y mêlait, tout au plus, que le bruit
Exténué, mourant de seconde en seconde,
D'un train, là-bas, là-bas, qui filait dans la nuit...

*
* *

— Et moi qui, curieux comme notre mère Ève,
Avais voulu SAVOIR, je me laissais bercer
De rêves, où flottait sur des notes de rêve
Un nom que j'hésitais encore à prononcer.

Décidé, fermement, à faire une folie,
J'avais l'air d'oublier pourquoi j'étais venu ;
Et je me complaisais dans la mélancolie
De ces moments de halte au bord de l'Inconnu.

N'est-il pas toujours temps de perdre fût-ce un leurre?
A quoi bon se hâter? Et je m'étais donné
Jusqu'à l'instant précis où s'égrènerait l'heure
A l'église d'Arcueil : enfin, elle a sonné.

Alors, debout, trois fois, comme un homme qui lance
Des cailloux dans un gouffre où nul n'est descendu,
Trois fois, tout haut, j'ai dit ce nom dans le silence...
— Celle que j'appelais ne m'a pas répondu.

Et je m'en suis allé, me disant que, sans doute,
J'avais tort, et qu'ainsi les choses étaient mieux ;
Mais, triste horriblement, en rejoignant la route,
Je me suis retourné pour les derniers adieux.

La lune, en plein, donnait sur la muraille blanche.
J'ai bien revu la pierre. Au vent devenu frais
Oscillaient lentement les têtes des cyprès...

Aucun chant ne tombait de la plus haute branche.

BORRELLI

LA LOI MILITAIRE

ET

LES CARRIÈRES CIVILES

A la fin de l'année 1895, les jeunes gens de la classe 1889, la première qui ait été soumise à la nouvelle loi militaire, ont eu tous vingt-six ans révolus ; par suite, il y a lieu d'appliquer pour la première fois la disposition qui oblige à deux années de service complémentaire ceux d'entre eux qui, poursuivant les diplômes prescrits par la loi pour la réduction définitive du service à un an, se trouvent avoir échoué dans leurs études. Déjà, et avant tout commencement d'exécution, la loi a paru sur ce point quelque peu rigoureuse et étroite. A l'occasion d'un remaniement des études médicales, on a reculé de vingt-six à vingt-sept ans l'âge auquel les étudiants en médecine devront justifier du diplôme de docteur, et, à l'occasion de cette faveur faite aux étudiants en médecine, les étudiants en droit ont également gagné une année. Cette légère — et légitime — modification est-elle suffisante? Pour répondre à cette question, il convient, puisque c'en est le

moment d'ailleurs, d'étudier la situation qui est faite aux dispensés conditionnels, et d'essayer d'en prévoir les conséquences probables pour l'avenir du pays.

La loi de 1889 devait mettre fin au volontariat d'un an, condamné, disait-on, par l'opinion publique. La suppression pure et simple aurait conduit à l'égalité absolue et universelle : tous les Français doivent, sans restriction ni exception, le service de trois ans. Mais, quelque séduisante que fût la formule, elle parut, en fin de compte, inacceptable au Parlement français. Les intérêts de la haute culture exigeaient que des études, déjà difficiles par elles-mêmes, ne fussent pas traversées par une interruption de plusieurs années qui les rendrait à peu près inaccessibles, et aux intérêts de la haute culture est lié le recrutement de la médecine, de la magistrature, de l'université, avec son retentissement inévitable sur l'éducation intellectuelle et morale de la nation tout entière, du personnel politique en particulier. La question qui se posait, en fait, c'était moins de ne pas faire de sacrifices à la haute culture que de n'en faire qu'à elle, et de ne pas étendre, sous prétexte de sauvegarder les intérêts intellectuels du pays, le bénéfice d'une mesure exceptionnelle au commun des bacheliers. Seulement ce qui distingue et définit la haute culture, c'est la longueur et la continuité des études : elles ne s'achèvent que vers vingt-cinq ans. Or, le ministre de la guerre demandait, à bon droit, de pouvoir compter chaque année sur le contingent total de la classe, et n'admettait pas que l'arrivée d'une partie quelconque en pût être indéfiniment retardée. Telle est la difficulté originelle à laquelle se heurtait, pour la question qui nous occupe, le nouveau projet de loi militaire. Cette difficulté, étant réelle, ne pouvait être résolue ; il fallut se contenter de la tourner. On proposa qu'après une année de service un soldat pût être libéré sur la foi de diplômes qu'il obtiendrait trois ou quatre ans plus tard ; c'était une dispense à condition, et surtout c'était une dispense à crédit. La disposition paraissait concilier les intérêts également respectables qui étaient en présence ; elle fut adoptée, et le Conseil d'État en régla l'application à la fin de l'année 1889. Il reste à voir ce que l'expédient si ingénieux sur le papier, trop ingénieux peut-être, allait devenir dans la pratique.

*
* *

Quelles sont les différentes catégories de jeunes gens appelés à bénéficier de l'article 23 sur la dispense conditionnelle? Tout d'abord les élèves ecclésiastiques et les futurs instituteurs, les uns à la condition d'être effectivement pourvus, à l'âge de vingt-six ans, d'un emploi de ministre de l'un des cultes reconnus par l'État, les autres à charge de se consacrer pendant dix ans à l'enseignement public. Par contre, les professeurs de l'enseignement secondaire se trouvaient, pour la plupart au moins, exonérés de l'engagement décennal. La dispense était, en effet, attachée à la possession d'une licence ès sciences ou ès lettres, sans qu'il y eût à prendre aucun engagement pour l'avenir. Il en fut de même pour les diplômes des autres Facultés. Un étudiant en médecine n'aurait qu'un an de service à faire, s'il s'engageait à devenir docteur avant vingt-six ans, ou interne dans une ville de Faculté. Quant au droit, on pouvait ou se contenter de la licence, ou exiger le doctorat; on se décida pour la solution la plus rigoureuse, et qui était vraiment rigoureuse, non certes à cause de la difficulté intrinsèque des études juridiques, mais en raison des entraves que les Facultés avaient imaginé d'y mettre: à l'époque où la loi fut votée, le doctorat en droit supposait onze examens passés avec succès, qui, séparés par des intervalles de repos obligatoire, demandaient cinq ans au strict minimum. Enfin restaient les élèves des grandes écoles. Les élèves de l'École polytechnique qui entraient dans les carrières civiles, auxquels une loi ultérieure assimile les élèves de l'École centrale, faisaient un an de stage en qualité de sous-lieutenants d'artillerie. D'autre part, les diplômes délivrés par l'École des mines, par l'École des langues orientales vivantes, par l'École des chartes, et quelques autres écoles spéciales, donnèrent droit à la dispense d'un an. Pour le Conservatoire et pour l'École des beaux-arts, le système employé fut différent; l'avantage de la dispense fut conféré au concours, et réservé aux premiers prix, aux prix de Rome, aux lauréats de prix fondés par l'État, en nombre fixé à l'avance par le règlement du Conseil d'État. De plus, pour désarmer les apôtres de l'égalité absolue et masquer le caractère aristocra-

tique de la loi, on ajoutait aux établissements d'enseignement supérieur les Écoles de commerce reconnues par l'État, l'Institut agronomique, les écoles de contremaîtres et de mineurs; il est vrai — et il faut le dire — que le Conseil d'État a imposé aux élèves de ces Écoles des conditions très étroites: il a fixé un minimum de points pour l'obtention du diplôme, et parmi les diplômés une fraction seulement, qui varie du tiers aux quatre cinquièmes, jouit de la dispense définitive. Enfin, dernière mesure démocratique, des ouvriers d'art, désignés par le jury départemental, peuvent ne faire qu'un an, tout comme les licenciés ès sciences ou les docteurs en médecine.

Étant données ces dispositions, qu'il était nécessaire de rappeler en quelque détail, qu'est-il arrivé? Il y a trois mois, une affiche blanche, portant la signature du ministre, annonçait l'ouverture du concours pour l'admission aux Écoles de commerce, et voici comment elle faisait comprendre au public l'utilité nationale de ces établissements: elle rappelait que le diplôme de ces Écoles peut dispenser de deux années de service militaire; le résultat, c'est qu'il y avait, nous a-t-on dit, plus de cinq cents candidats inscrits pour l'École des hautes études commerciales, dont quatre cents bacheliers environ. Ailleurs, des vocations nombreuses autant que soudaines s'éveillèrent pour les langues orientales, à la stupéfaction de nos vieux érudits, et la paléographie médiévale fit jusque parmi les jeunes gens du monde les recrues les plus inattendues. Dans les Facultés ou Écoles de médecine, le nombre des étudiants a presque doublé. Heureusement que pour quelque temps encore la carrière médicale est interdite aux bacheliers de l'enseignement moderne, et il n'y a de cette étrange restriction qu'une raison sérieuse, qui est l'encombrement même des Facultés; mais qu'arrivera-t-il quand cette barrière vermoulue cédera? Nos Facultés de droit, qui regorgeaient de licenciés, regorgent maintenant de docteurs. Le doctorat, qui autrefois permettait de distinguer tant bien que mal l'étudiant travailleur et assidu de l'amateur qui s'était acquitté d'une formalité, est devenu banal comme la licence elle-même. Toute possibilité de sélection parmi les étudiants en droit tend à disparaître, et c'est ce qui rend plus délicate encore la question

déjà délicate du recrutement de la magistrature et de l'administration. Faudra-t-il inventer un nouveau diplôme qui assure à son titulaire une nomination de juge suppléant, de substitut ou de conseiller de préfecture? Enfin nous ne mentionnons que pour mémoire le nombre toujours croissant des candidats aux grandes Écoles du gouvernement que la loi militaire contribue à augmenter encore. Le nombre des admis restant sensiblement le même, il se produit un déchet énorme qui va s'accumulant chaque année et qui tend à compromettre l'équilibre de la société: on en a une preuve directe dans la quantité de licenciés ès lettres et surtout de licenciés ès sciences, candidats malheureux à l'École polytechnique, qui se rejettent sur l'Université, et auxquels l'Université fait de mornes loisirs en les employant à surveiller les études ou à promener les élèves.

Ces remarques sont forcément générales et sommaires; nous ne craignons pourtant pas qu'elles paraissent sans fondement, si nos lecteurs veulent bien se rappeler les cas particuliers qu'ils ont eus sous les yeux, les inquiétudes des pères de famille et les illusions si vite déçues des jeunes gens. Aussi bien, nul ne conteste ni la réalité ni la gravité du mouvement qui entraîne de plus en plus les Français vers les carrières libérales et les fonctions administratives. Ce n'est pas la loi militaire qui a créé ce mouvement, et il est probable que sans elle il se poursuivrait encore; il est indéniable qu'elle l'a accéléré.

***

Or, ce n'est pas tout : il est à prévoir que ce mouvement va s'accélérer encore. En effet, la situation n'est plus en 1896 ce qu'elle était en 1889. Il est bien vrai que le Parlement s'est refusé à toute modification sérieuse de la loi de 1889; quoiqu'elle ait été votée dans des circonstances qui ne semblaient pas lui promettre une longue durée, cependant elle a été presque transformée en dogme intangible; et, de fait, dans une Chambre démocratique où tous les intérêts sont représentés et ont le droit de se faire entendre, par la force des

choses, et sans faire intervenir la mauvaise volonté des hommes, la gestation d'une loi comme la loi militaire devient une opération si douloureuse et si longue que la perspective en fait reculer, on le comprend sans peine, les parlementaires les plus endurcis. Mais les décrets ministériels n'ont pas besoin de l'approbation législative ; au commencement de l'année dernière, et à Pâques, sur l'avis du Conseil supérieur de l'instruction publique, qui a dû être convoqué tout exprès dans une session extraordinaire, deux décrets ont été signés, qui réforment : l'un, la licence ès lettres; l'autre, la licence et le doctorat en droit. La lettre de la loi est respectée : ce sont toujours les mêmes parchemins qui confèrent les mêmes prérogatives; mais, si les conditions pour les obtenir ne sont plus les mêmes, la portée de la loi n'est plus la même, et les conséquences n'en seront pas celles qu'avait prévues et voulues le législateur. Il est vrai — et il faut commencer par le rappeler — qu'à l'ouverture des sessions du Conseil supérieur, il a été déclaré par le ministre que les projets n'étaient nullement nés, comme le bruit en avait couru, de préoccupations relatives à la loi militaire, qu'ils étaient inspirés uniquement par le souci de rendre à la fois plus large, plus vivant et plus fécond l'enseignement supérieur en France. Tout au plus la loi militaire a-t-elle pu décider de l'opportunité de ces projets et faciliter l'accord entre les membres du Conseil supérieur ; l'origine véritable doit en être cherchée dans une conception systématique du rôle de l'enseignement supérieur. Seulement, tout en mettant les intentions hors de cause, nous devons nous préoccuper des résultats, et les résultats ici ne sont pas douteux : en rendant plus accessibles à la foule des bacheliers la licence ès lettres et le doctorat en droit, les nouveaux décrets doivent entraîner vers ces examens un nombre plus considérable de candidats à la dispense du service militaire. Sans qu'on l'ait prévu ni voulu, uniquement par le fatal enchaînement des faits sociaux, la loi militaire peut compromettre les effets d'excellentes réformes universitaires, et les rendre aussi stériles, si ce n'est pis, qu'elles promettaient d'être bienfaisantes et fécondes.

La réforme de la licence ès lettres peut se ramener à deux points : la substitution d'un thème latin à une composition

latine, et la prépondérance des matières à option, avec la faculté de préparer à loisir un travail qui dispensera d'une épreuve écrite ; par ces deux mesures la licence est rendue abordable aux étudiants qui ne demandent à l'enseignement supérieur qu'un complément de culture et ne sont pas dans la nécessité de conquérir un diplôme pour le faire valoir, qui sont, en un mot, non des professionnels, mais des amateurs. Et ce terme d'amateur n'implique, dans notre pensée, aucune idée de mépris ou simplement de défaveur : les Universités allemandes et plus encore les Universités anglaises sont peuplées d'amateurs, elles ne s'en portent pas plus mal, le pays surtout ne s'en porte pas plus mal. Si la réforme de la licence devait avoir pour effet d'attirer dans les Facultés les élèves les plus distingués de nos lycées, si, au lieu d'une rare élite, et qui se recrutait principalement parmi les étudiants en droit, un nombre toujours croissant de jeunes gens sentaient la nécessité de s'initier aux hautes études, et si nos Facultés des lettres, au lieu de se complaire aux habitudes étroites et presque puériles de l'érudition allemande, se trouvaient contraintes par la qualité même de leurs étudiants de se pénétrer d'un esprit plus large et plus élevé, si elles regardaient davantage vers la vie et vers l'avenir, à coup sûr il n'y aurait pas de réforme meilleure pour l'Université et pour la France. Voilà le rêve qui a inspiré les auteurs du projet. Or, que faut-il pour que ce rêve devienne une réalité ? Il faut que ces amateurs soient de vrais amateurs, et ce qui fait l'amateur véritable, sa définition, pourrait-on dire, c'est le désintéressement. « Les grades supérieurs, écrit M. Poincaré dans son remarquable rapport du 1er mai 1895, ne se maintiennent haut que s'ils ne sont recherchés que par une élite, et ils ne sont recherchés que par une élite que s'ils conservent un caractère désintéressé. » Les étudiants qui viendront conquérir la licence dans les Facultés des lettres seront-ils désintéressés ? Sans nul doute, ils ne demanderaient pas mieux que de l'être ; mais la loi militaire est là pour les en empêcher et leur rappeler la signification essentielle de la licence, qui est de dispenser de deux années de service. Dès lors n'est-il pas à craindre que la suppression de la composition latine et le système des matières à option ne soient impitoyablement

exploités par une foule avide de bacheliers médiocres, que la licence ne tombe dans la banalité du baccalauréat, et que la réforme n'aboutisse qu'à reconstituer une espèce de volontariat qui aura rempli les bancs — et les caisses — des Facultés sans relever beaucoup le niveau des études?

Ces craintes peuvent paraître exagérées ; hâtons-nous de le dire, il appartient aux professeurs des Facultés de les démentir en maintenant l'examen à la hauteur qu'il a eue jusqu'ici, et en écartant du diplôme libérateur la masse des incapables, sans aucun souci de considérations extra-universitaires. Seulement, pour que les professeurs puissent agir ainsi, il faut que leur Faculté puisse se suffire à elle-même, qu'elle ne soit pas obligée pour vivre, ou pour végéter, de compter avec ces nouvelles recrues, et même de leur faire des avances. Combien y a-t-il de Facultés, en dehors de Paris, qui possèdent cette indépendance et ne soient pas d'avance condamnées à une indulgence résignée?

Et nous prévoyons aussi, tout en souhaitant sincèrement de nous tromper, qu'il n'en sera guère autrement pour les réformes apportées aux examens de droit : la loi militaire pèse sur elles, et c'est elle en réalité qui décidera de leur sort. Tout d'abord, on a fait un effort pour relever la licence en droit du discrédit où elle est tombée dans l'opinion publique; on a ajouté aux examens oraux des épreuves écrites, et c'est là une de ces rares mesures qui ont le privilège d'un assentiment unanime; le succès d'ailleurs dépendra de l'application, comme aussi la question de savoir si la licence ainsi fortifiée pourra donner définitivement la prérogative du service d'un an. Mais supposez qu'une satisfaction, qui paraît tout à fait légitime, soit donnée à cet espoir non dissimulé; alors on se demandera pourquoi la réforme du doctorat; car cette réforme a été faite en sens inverse de la précédente. Elle divise le doctorat en deux demi-doctorats : l'un, doctorat ès sciences juridiques; et l'autre, le doctorat ès sciences non juridiques, qui pourrait être tout ce qu'on veut; car, une fois qu'on a enlevé du droit les sciences juridiques, qu'est-ce qui peut bien rester? Et l'on ne voit pas en quoi la médecine, l'histoire, la psychologie ou la morale seraient moins nécessaires à un magistrat que la pseudo-science de l'économie politique ou l'art de débrouiller

un budget. Pourtant un docteur ès sciences « politiques et économiques » sera docteur en droit; et, quoique la loi de 1889 ait visé un ensemble de cinq examens qui équivaut aux deux nouveaux doctorats réunis, il sera mis en possession des privilèges conférés au doctorat en droit. Plus de droit romain, à peine de droit civil, deux examens et une thèse seulement (il n'y a que les sommes à verser dont le total soit demeuré le même), il faut avouer qu'il y a trop de tentations pour les candidats indignes, et trop d'occasions d'indulgence pour les examinateurs.

***

L'accumulation de ces considérations de détail donne une singulière force à la conclusion où elles nous conduisent: sous l'action d'une loi de recrutement qui a essayé, par une transaction ingénieuse, de donner satisfaction à des intérêts contradictoires, les jeunes gens de la bourgeoisie française s'engouffrent, les plus médiocres comme les meilleurs, dans les carrières libérales ou administratives. Or, c'est devenu un lieu commun de montrer que ces fonctions sont des fonctions de luxe, qu'elles ne peuvent être occupées que par une élite, et que le jour où la masse, fascinée par leur éclat, a déserté le labeur productif qui assure les bases de la prospérité nationale, l'équilibre d'une société est à jamais compromis. Voici donc un phénomène qui se passe sous nos yeux, et qui serait digne de l'attention de nos sociologues, s'ils n'étaient occupés d'ailleurs à méditer gravement sur les origines de l'humanité ou les lois générales de l'évolution historique : un véritable péril social naissant d'une loi sur le recrutement. Mais, au moins, l'existence de ce péril s'explique-t-elle et, dans une certaine mesure, se justifie-t-elle par l'intérêt particulier? Les dispositions de la loi sont-elles favorables aux individus pris à part?

Ici encore il faut regarder de près pour voir clair. Il est certain que pour les jeunes gens intelligents qui auront rapidement passé leur licence ès lettres ou qui seront sortis à leur honneur de quelque École, et qui à la fin de leur année de service pourront, à peine retardés, se diriger sans encombre

vers la carrière de leur choix, la loi sera bienfaisante, sans être injuste, puisqu'ils auront mérité leur faveur. Malheureusement, les jeunes gens intelligents, nous n'osons pas affirmer qu'ils seront la majorité : la foule est médiocre, presque par définition. Les autres n'auront pas avant de partir le diplôme libérateur; les Écoles leur sont fermées; les licences littéraires ou scientifiques, jusqu'ici du moins, étaient au-dessus de leurs moyens; ils se sont tournés vers le doctorat en droit ou en médecine; les examens espacés leur paraissent moins terribles, et, à défaut d'autre qualité, ils ont la patience. Seulement c'est pour ceux-là que l'année de régiment est une dure épreuve : dans les fatigues physiques et le labeur ingrat de la théorie leur peu d'acquis s'est fondu. A vingt-deux ans tout est à recommencer; le droit paraîtra bien aride, la médecine bien complexe; un échec suffirait à produire un découragement complet, et la série est à peine ébauchée. Et voici un jeune homme enlevé aux métiers à la fois plus faciles et plus lucratifs qui lui auraient permis d'être utile à soi-même et à la société, le voici rivé à des études qui ne l'intéressent plus, et où il ne peut espérer de succès véritables.

Mais ce n'est pas tout : de vingt-deux à vingt-sept ans, pendant ce long intervalle où il est attaché aux bancs de la Faculté, il peut se passer bien des événements dans une famille, surtout dans une famille où le père est nécessairement assez âgé. S'il réclame son fils à la ferme ou à l'usine, si même il meurt, ce fils est condamné, il s'est condamné lui-même à l'oisiveté; il faut qu'il devienne docteur ou qu'il soit soldat, également incapable, dans un cas comme dans l'autre, de parer à l'embarras de sa famille, d'assurer peut-être sa propre subsistance. Et pourtant ce sont là des circonstances bien simples et tout à fait normales. Ce serait un jeu d'en imaginer une quantité d'autres; nous y renonçons; nous supposerons, par exemple, que jusqu'à vingt-sept ans tout étudiant en médecine ou en droit aura la sagesse de s'abstenir de toute aventure sentimentale, fût-ce du mariage lui-même, et restera fidèle à la faculté de son choix. Il est reçu définitivement docteur avant vingt-sept ans; combien y a-t-il de chances alors pour qu'il renonce aux occupations auxquelles sa situation de famille et

ses aptitudes naturelles l'avaient destiné, et que, pour faire fructifier les diplômes obtenus à tant de frais, il aille grossir l'armée des médecins sans clientèle ou des avocats sans cause?

Et celui-là encore a réussi; mais tous les étudiants en droit ou en médecine ne seront pas docteurs; tous les élèves du Conservatoire ne seront pas premiers prix à l'ancienneté; tous les élèves des Beaux-Arts ne finiront pas par avoir le prix de Rome. Entre passer un examen et s'y faire recevoir, entre participer régulièrement au concours et y obtenir la première récompense, il y a un abîme, et c'est cet abîme qui sépare la dispense définitive de la dispense conditionnelle. Et alors, on verra rentrer pour deux ans à la caserne des jeunes gens de vingt-six ou de vingt-sept ans. Seront-ils d'excellentes recrues pour les régiments? Y apporteront-ils cette bonne humeur et cette bonne volonté, cette souplesse de corps et d'esprit qui font le véritable soldat? Voilà qui est peu probable, et, sauf pour les musiciens, qui feront toujours prime, on peut douter que les chefs de corps se les disputent. Une chose paraît plus certaine, c'est la misère de la sortie: à vingt-neuf ans, avec des études avortées, on est bien vieux pour refaire l'apprentissage de la vie, on est bien jeune aussi pour se sentir définitivement un raté. Que sortira-t-il de cette application imminente de la loi? Nous ne le savons pas, nous n'osons pas insister; nous nous demandons seulement quel moyen plus rapide et plus efficace on pourrait imaginer si l'on s'ingéniait à faire des déclassés?

A vrai dire, les conséquences d'un engagement téméraire apparaissent à la fois si graves, et, pour quelques-uns au moins, tellement inévitables, qu'on est tenté de s'en prendre bien moins à la loi qu'aux individus. N'est-ce point leur acharnement à profiter d'une faveur qui n'était pas faite pour eux, qui paralyse les bons effets de la loi et exagère les mauvais? Cela est vrai, sans doute; mais quelle imprudence aussi de compter sur la sagesse des individus pour assurer le succès d'une loi! C'est aux lois qu'il appartient de compter avec la nature de l'homme et de prévoir ce qui doit en découler. Or, s'il est, de toute évidence, absurde que les jeunes gens de la bourgeoisie française, jusqu'aux plus médiocres et aux

moins fortunés, envahissent et encombrent des carrières au-dessus de leurs ressources intellectuelles ou matérielles, uniquement pour éviter deux ans de service militaire, il faudrait ne pas savoir ce que c'est qu'un jeune homme pour s'étonner que cette absurdité devienne la règle. Non qu'il y ait, en général, un invincible éloignement pour la vie de caserne; quoique tout l'effort de la civilisation contemporaine tende vers un idéal très différent de l'idéal militaire, on accepte de bonne grâce les dix mois du dispensé. Mais les habitudes survivent aux causes qui les ont fait naître. Or, depuis le volontariat, le service de trois ans est, dans la bourgeoisie des villes, un signe de déchéance et comme un brevet d'incapacité. Le frère aîné n'a fait qu'un an; ce serait une humiliation d'en faire trois. Et cette humiliation, il est si facile de s'y soustraire; il suffit d'un engagement à long terme, à six ou sept ans; quand on a vingt ans, on s'imagine si aisément que l'échéance ne viendra jamais, ou que si elle vient ce sera dans un monde tellement différent du nôtre, où la dernière loi militaire sera déjà si complètement oubliée; n'était-on pas convaincu, les premières années après le vote de la loi, qu'elle était inapplicable et que tout de suite on allait l'abroger? D'ailleurs, on ne risque rien que de refaire plus tard ce qu'on ne fait pas aujourd'hui. En attendant — c'est là qu'est la grande séduction et le grand danger — on gagne deux ans, et ne semble-t-il pas que ces deux ans seront plus utilement employés dans une École ou dans une Faculté que dans une caserne? Il ne s'agit que d'emprunter, et on emprunte; s'il faut payer plus tard, ce sera en travail et en intelligence; nul ne consentirait à se croire insolvable. Ajoutez encore l'amour de la vie d'étudiant, qu'il ne faut pas confondre avec l'amour des études; comparez l'insouciante liberté dont on jouit dans nos Facultés avec l'apprentissage du commerce ou de l'industrie qui flatte peu l'amour-propre d'un jeune homme, qui lui prend toutes ses journées, qui le charge de responsabilité et découvre sans pitié son insuffisance réelle. Vous tiendrez plus de raisons qu'il n'en faut pour qu'on s'engage d'un cœur léger à devenir docteur en droit ou prix de Rome. Jusqu'à vingt-six ans, à la condition de s'asseoir de temps à autre sur les bancs de la Faculté ou de participer régulièrement aux

concours de l'École des beaux-arts ou du Conservatoire, on est parfaitement tranquille. Après, il se peut bien qu'on ait déplorablement gâché les années décisives de son existence pour le plus maigre des résultats ; il se peut même qu'on ait échoué, et qu'à vingt-neuf ans on se trouve définitivement déclassé. Il sera temps alors de faire les réflexions les plus édifiantes sur la vanité des engagements téméraires.

*
* *

Si quelques Français, soucieux de l'avenir du pays, s'effraient autant que nous de conséquences que le simple bon sens montre inévitables, ils devront donc se convaincre que c'est la loi qu'il convient de changer. Et pour changer une loi, il faut s'adresser à l'opinion publique : c'est l'opinion publique, la plus factice et la plus puissante des forces sociales, qui doit en bonne justice porter toute la responsabilité des fautes commises par les Chambres ou par les gouvernements ; mais c'est de l'opinion publique seule que peut venir aussi l'initiative d'une réforme heureuse. Dans certains cercles, sans doute, les observations que nous prenons la liberté de présenter apparaîtront comme forcément liées à une question très grave, celle du service universel de deux ans, et cela suffira pour que les uns les approuvent et que les autres les écartent. En réalité, ce prétendu lien n'existe pas ; tandis que la question du service de deux ans est une question technique et que rien ne serait plus périlleux que de tenter sur ce point une réforme prématurée, non seulement nous ne songeons point à diminuer la force de l'armée, puisque toutes nos considérations tendent à restreindre le nombre des dispensés, mais même la question soulevée n'est pas une question proprement militaire, comme elle ne doit pas être non plus une question politique. Nos préoccupations sont d'un tout autre ordre ; nous nous demandons comment, dans trente ou quarante ans, sera composée la société française, et nous craignons que l'équilibre social, déjà si difficile à maintenir, ne se trouve alors irrémédiablement compromis. Nous ne pouvons pourtant

indéfiniment augmenter le nombre des médecins, des magistrats, des administrateurs de toute sorte, alors que la force des choses tend à diminuer toujours leurs services et leurs profits. Une législation qui, indirectement et involontairement, accélère ce mouvement social, est une législation dangereuse. Il est nécessaire de la modifier. Dans quelle mesure et dans quel sens? c'est ici que la difficulté commence. La conscience du mal n'entraîne pas, comme le peuple le croit si facilement, la connaissance du remède. La suppression de toute dispense d'un an est une solution radicale, et, encore qu'elle ne soit pas la pire, nous ne songeons point à la proposer. Dès lors il faut bien se résigner à des mesures de détail dont les dispotions doivent être adaptées à des situations très différentes et parfois très complexes. Il serait oiseux de les discuter dès maintenant. Mais ce qu'on peut affirmer à coup sûr, c'est que ces mesures de détail n'auront de valeur et d'efficacité que si elles s'inspirent d'un principe, et c'est ce principe qu'il convient de faire pénétrer dans l'esprit du public; dès qu'il sera accepté, la cause sera gagnée.

Or, ce principe, c'est la suppression des dispenses conditionnelles. Il faut que la situation militaire des jeunes gens soit réglée d'une façon définitive au moment de leur incorporation, de telle sorte qu'ils ne soient plus obligés de subordonner leur avenir à des obligations militaires, et qu'ils demeurent, pendant les années les plus fécondes de leur vie, libres de leurs mouvements. Dès lors, puisque l'entrée sous les drapeaux ne peut pas être retardée, il faut qu'à vingt et un ans la dispense soit obtenue à titre définitif. Que les futurs instituteurs et les élèves ecclésiastiques continuent à ne faire qu'un an, il n'y a là rien d'anormal ni d'illogique, puisque cet engagement ne suppose que la bonne volonté et la persévérance, et le contrat est en somme analogue aux contrats commerciaux : engagement est pris de part et d'autre, avec clause de dédit. Mais s'engager au succès dans un examen, ou qui plus est dans un concours, c'est une imprudence et quelquefois une folie. La loi qui sollicite de tels engagements est une loi funeste; elle encourage chez les jeunes gens les défauts qui leur feront le plus de mal : la vanité, la présomption, la légèreté d'esprit. Déjà, c'est une terrible chose dans une

société comme la nôtre de choisir une carrière; c'est l'enfant qui la choisit, non pour ce qu'il en sait, mais pour ce qu'il en imagine, avec son imagination toujours portée vers les côtés extérieurs et frivoles des choses, et l'homme doit marcher à la remorque de l'enfant. Que sera-ce si l'homme est d'avance paralysé par une signature donnée dans un moment d'enthousiasme ou d'irréflexion? Parce qu'ils auront rêvé un jour le prix de Rome, des jeunes gens seront condamnés à suivre jusqu'à vingt-six ans des cours dont peut-être ils ne tireront pas parti, condamnés d'avance à un échec irrémédiable, puisque le nombre des dispenses est notablement inférieur au nombre des candidats, et ils expieront par deux années de service complémentaire leurs défaillances artistiques. Pour supporter un pareil régime, il faut au moins avoir de quoi demeurer oisif. Et qui ne voit que cette loi, dont la tendance légitime était de favoriser l'aristocratie du talent, sera en fin de compte et par la force des choses bienveillante aux jeunes gens riches, mais qu'elle retombera de tout son poids sur ceux qui auront commis l'imprudence, étant pauvres, de compter pour vivre sur leurs diplômes futurs? Interdire un engagement aussi séduisant et aussi dangereux, c'est prendre, malgré eux peut-être, l'intérêt des jeunes gens, et c'est aussi défendre l'avenir de la société française. Peu importe la résistance des particuliers : il faut guérir, et les exigences de la logique sont aussi impérieuses que celles de la chirurgie.

Nous sommes donc en droit de demander que la loi militaire détermine les charges qu'elle impose aux citoyens. Qu'elle prenne une année, trois années et même plus, nul citoyen ne peut marchander au pays l'impôt primordial qui lui permet de vivre; mais, une fois ce sacrifice fait, il ne faut pas qu'elle prolonge au delà ses obligations, et qu'indirectement et involontairement elle gâche des existences entières. Puisque le régime équivoque des engagements conditionnels a ce résultat, il est urgent d'y renoncer, et d'assurer à tout homme qui entre dans l'armée une situation précise et définitive vis-à-vis de l'autorité militaire. Sans doute, pour atteindre ce but, il sera nécessaire de se résoudre à des mesures énergiques, et qui pourront paraître brutales. En effet, il faut absolument que de dix-huit à vingt et un ans,

pendant la courte période qui sépare la caserne du lycée, il s'opère entre les étudiants une sélection sérieuse et décisive. Dans ces conditions, il semble bien difficile de ne pas recourir au système du concours. Il suffirait, par exemple, d'étendre aux premiers examens des Facultés, à la licence ès lettres, à la licence en droit (qui pourrait plus qu'aisément se faire en deux ans), etc., le système qu'on applique aux Écoles de commerce et d'agriculture : une fraction seulement, déterminée à l'avance, de ceux qui auraient obtenu, dans un examen, un nombre de points également fixé, et supérieur à la moyenne banale de 50 p. 100 dont se contentent les Facultés, aura droit à la dispense des deux dernières années de service. La dispense serait alors un privilège réservé à une élite méritante. Les autres, qu'ils soient admis ou non à leur examen, subiront la loi commune : sortant du régiment à l'âge où tous les Français entrent dans la réserve, ils pourront se diriger librement dans la vie, sans attaches ni entraves, et ils choisiront en toute réflexion la carrière où ils pourront le mieux réussir et par là même être le plus utiles au pays. Ce ne serait là, en toute évidence, qu'un retour à une situation normale, et la loi du recrutement fonctionnerait d'une façon régulière, sans porter atteinte à l'équilibre de la société.

Voilà le résultat qu'il faut atteindre à tout prix, et par quelque moyen que ce soit. La disposition que nous indiquons n'est pas sans doute à l'abri de toute critique; nous serions les premiers à convenir des inconvénients, et même des injustices, qu'entraîne le système des concours. Si nous nous y résignons, c'est que nous mesurons la grandeur du mal auquel il doit porter remède, et qu'aussi ce système introduirait dans nos mœurs, avec le moins de changements peut-être dans notre régime d'études, la réforme à laquelle nous songeons. D'ailleurs, les détails n'ont ici à nos yeux qu'une importance secondaire. Nous ne voulons pas imposer un système particulier, nous proposons un principe universel auquel on puisse réfléchir et duquel on puisse tirer méthodiquement les conséquences les mieux adaptées aux différents intérêts en jeu. Les législateurs d'aujourd'hui ne sont plus asservis aux préoccupations militaires ou politiques de leurs devanciers de 1872 ou de 1889; ils peuvent délibérer avec calme sur les graves

questions qui touchent à la vie profonde de la nation, et prendre, en toute réflexion, la mesure la plus convenable. Mais il en faut prendre une. Le pire des préjugés qui puisse obscurcir l'esprit d'un homme public, c'est de croire qu'il existe une politique expérimentale, et qu'avant de modifier une loi, il faut attendre qu'elle ait produit tous ses effets. Non; la vie d'un peuple ne s'analyse pas comme un composé chimique; le jeu infiniment complexe des réactions réciproques entre toutes ses parties doit inspirer à un véritable expérimentateur le sentiment de son impuissance. D'ailleurs, quand même l'expérimentation ne serait pas impossible, un peuple doit avoir une autre ambition que de servir de témoin aux autres peuples et de les instruire par son expérience des conditions de l'évolution historique, un peuple veut vivre, et si le plus grand danger qui menace son existence lui vient de lois artificielles et malfaisantes, c'est à lui, puisqu'il en est le maître, de le prévoir et de le prévenir.

★★★

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

PRÉFACE GÉNÉRALE[1]

On doit se ranger à l'usage de faire précéder chaque nouvelle édition d'une œuvre générale par quelques mots de présentation au public. C'est peut-être un peu banal pour une aussi vieille notoriété que la mienne, mais il y aurait peut-être aussi une apparence d'orgueil à s'y soustraire, et Dieu m'en garde!

Après quarante-cinq ans de production littéraire ininterrompue, on doit être modeste, car on est jugé. Le lecteur critique sait à quoi s'en tenir sur la portée du producteur. Il sait jusqu'où vont ses forces et jusqu'où elles ne vont pas. Il n'y aurait pas moyen de lui en faire accroire, et tout ce qui aurait intention secrète d'apologie lui paraîtrait réclame.

On doit pourtant au public sérieux d'exposer sa croyance, et je crois l'avoir fait dans mes précédentes préfaces et dans l'*Histoire de ma vie*, d'autant plus facilement que ma doctrine personnelle n'est pas compliquée. Après avoir traversé les principaux sujets d'examen proposés à notre époque, et toujours prête à en traverser de nouveaux, car il ne faut jamais s'ar-

1. Cette « préface générale » fut écrite, en 1875, pour une édition nouvelle des œuvres de George Sand. Puis le projet de cette publication fut abandonné: la préface demeura inédite. A soixante et onze ans, juste un an avant de mourir George Sand avait écrit là son testament littéraire et moral.

rêter dans une impasse, j'ai trouvé, non pas une vérité supérieure à celle de mon temps, mais celle qui convenait à l'emploi de mes moyens d'action sur l'esprit contemporain : moyens très limités, à coup sûr, mais on sait la métaphore vulgaire du grain de sable. Mieux vaut le grain de sable que rien.

Je me suis donc dit que tout travail de science, de philosophie, ou d'imagination, devait servir la cause du progrès humain, puisque la science est progrès par elle-même et que quiconque la rejette ou l'entrave retourne aux ténèbres du passé. La fiction, l'œuvre d'art, doit donc suivre, de loin sans doute, mais sans dévier volontairement, la voie ouverte à la civilisation par les recherches d'un ordre plus élevé ; et tout se résume pour l'artiste en cette maxime très simple, qu'il doit essayer d'élever le niveau des âmes, après avoir fait son possible pour élever le sien propre, car l'un ne peut aller sans l'autre.

Le roman procède par paraboles, et généralement ses enseignements sont improvisés, car il obéit, avant tout, à la préoccupation du moment qui l'inspire. Je crois donc que si l'auteur a quelque talent, il part rarement d'un parti pris quelconque, et que s'il a quelque bon sens, il ne se propose jamais de soutenir une thèse; mais s'il a quelque fond et si sa morale est vraie en lui, il lui arrivera fatalement de soutenir une cause ou de combattre une erreur. Il est peintre et ne procède pas comme le philosophe. Il ne choisit guère son sujet, le sujet s'impose à son imagination d'une manière qui paraît toute fortuite; seulement, comme rien n'est réellement livré au hasard, ce sujet vient de lui et provient de ses tendances naturelles ou acquises ; la manière dont il le traite l'amène à des déductions qui sont les siennes propres et ne sauraient être celles d'un autre.

Le romancier est un simple conteur; mais sous le conteur, il y a l'homme. L'idéal particulier de l'individu est donc empreint dans son récit, et le récit s'élève ou s'abaisse selon que l'idéal vole ou rampe.

Le roman doit-il procéder par la réalité absolue ou par l'embellissement de la réalité? Question énorme par les discussions qu'elle a soulevées, question niaise pourtant, car l'art procède comme peut procéder l'artiste. Dis-moi qui tu es, ce que tu crois, ce que tu sais, je te dirai ce que tu imagineras.

On m'a reproché — il faut bien un peu parler de soi, dans une préface — on m'a reproché de trop idéaliser mes personnages. Je ne l'ai pas fait exprès. Ils me sont apparus comme je les ai dépeints, j'ai peut-être vécu avec eux dans un monde trop paradisiaque. Je me suis laissée aller aux douceurs de cette chère société qui s'évoquait d'elle-même autour de moi; j'ai peut-être aussi rencontré trop de belles âmes dans la vie réelle, et j'ai cru à la droiture, à la force, à l'amitié, au désintéressement, à tout ce qui est le résultat d'une vie bien employée et le but d'une conscience bien développée

Mais n'en eussé-je rencontré qu'une seule en toute ma vie, du moment que cette exception me serait apparue, elle appartiendrait à la réalité et j'aurais le droit de la peindre; n'en eussé-je pas rencontré du tout, du moment que je la vois dans mon cerveau, elle existe, car il m'est impossible d'imaginer ce qui ne peut pas être sur la planète où j'existe moi-même, et je n'ai pas la vision divine de ce qui est inconnu à l'homme. Donc mes honnêtes et purs personnages ne sont pas des abstractions, et j'ai remarqué qu'ils étaient toujours acceptés comme possibles par des personnes qui leur ressemblaient. Je rencontrais encore chez ces personnes-là une immense indulgence pour les égarements et les fautes que le théâtre et le roman ont si souvent offerts à l'intérêt des foules, et j'étais bien sûre de trouver ces mêmes personnes aussi charitables dans les actes de leur vie privée que dans leurs impressions littéraires. Il y a donc encore des âmes faites comme je les imagine, car s'il n'y en avait plus, le monde périrait.

Je sais que la morale de ce temps-ci est froide et que les idées positives tendent à la rendre dure. J'ai essayé, dans tout le cours d'une vie laborieuse, non de réformer les idées, au moins d'adoucir les sentiments de mes contemporains. La douloureuse histoire de ce siècle ne prouve pas que j'aie eu sur eux la moindre influence, mais c'est raison de plus pour continuer, tant que j'aurai un souffle de vie, car n'eussé-je persuadé qu'une seule âme, je n'aurais pas perdu mon temps.

Nohant, 1er mai 1875.

Cette date s'empare de moi : le premier jour de mai! Et voici le printemps qui éclate dans sa splendeur accoutumée

en dépit des gelées d'avril et des pronostics décourageants. Et c'est le soixante et onzième printemps qui fleurit sous mes yeux ravivés et ravis. Dirai-je que tout meurt parce que j'approche du terme de ma propre vie? Dirai-je que la vie est moins énergique et moins féconde sur la terre parce que mon existence d'un jour n'est plus qu'un soir qui touche à la nuit? C'est ainsi pourtant que tous, jeunes et vieux, voient la vie sociale au point de mire de leur propre dépérissement, sans chercher leur point d'appui dans l'éternelle fraîcheur, dans l'incommensurable puissance de la vie universelle. L'homme passe son temps à désespérer de tout parce qu'il est enclin, par manque de force et de patience, à désespérer de lui-même. J'ai connu ces jours de lassitude et d'effroi où je voulais mourir vite, croyant que le monde entier mourait autour de moi, et voulant partir des premiers pour ne pas assister à cette agonie. J'ai retrouvé la volonté le jour où j'ai compris cette parole de Pascal : « La nature agit par progrès, *itus et reditus*, elle passe et revient, puis va plus loin, puis deux fois moins, puis plus que jamais. » Ceci résume la vie des êtres dans la création, par conséquent l'histoire de l'homme sur la terre. C'est là ce que chante le rossignol dans le gainier à fleurs roses que je regarde de ma fenêtre. Mais c'est aussi ce que mon cœur me chante en priant ma volonté de le laisser battre et aspirer la vie, d'autant plus belle qu'elle est courte aux espérances comme le printemps l'est aux fleurs. Mais l'espérance, c'est l'infini ; et l'homme qui la possède sent que tout lui survit, que par conséquent il se survit à lui-même dans la vitalité inépuisable de l'univers. Toutes nos déceptions, tous nos désastres dans l'ordre moral et matériel, c'est le *deux fois moins* de Pascal, suivi du *plus que jamais* de la résurrection inévitable et grandiose. Oui, l'homme deviendra heureux dès ce monde, parce qu'il deviendra sage et bon en devenant de plus en plus instruit de son but, de son devoir et de sa mission. Ceci ressemble à une fin de roman, n'est-ce pas? Eh bien, songez-y, c'est la seule fin logique et vraisemblable du roman de nos destinées.

GEORGE SAND

UNE

IDYLLE TRAGIQUE[1]

— MŒURS COSMOPOLITES —

V

EN MER

Quinze jours s'étaient écoulés depuis que madame de Carlsberg avait la première, malgré ses promesses, malgré ses résolutions, malgré ses remords, malgré sa certitude d'une catastrophe prochaine, avoué à Pierre Hautefeuille la passion qu'elle éprouvait pour lui. La date fixée pour la croisière de la *Jenny* était arrivée. Tous les deux, ils se trouvaient debout l'un à côté de l'autre sur le pont de ce yacht qui emmenait aussi la marquise Bonaccorsi, en route pour son fantastique mariage, miss Marsh, sa confidente, enfin la jolie madame de Chésy et son mari, — pour occuper le commodore. — C'était le surnom plaisamment donné par la nièce à son oncle, et justifié : car l'infatigable Richard Carlyle Marsh ne quittait guère la dunette, d'où il dirigeait la manœuvre avec l'entente d'un marin professionnel. Pour le potentat de Marionville, être dans une voiture et ne pas la conduire, — soi-même, — croiser sur un yacht et ne pas le gouverner, — soi-même, — autant n'avoir ni voiture ni yacht. Il disait, et ce n'était pas une vantardise :

— Si je me ruinais demain, j'aurais vingt moyens de

1. Voir la *Revue* des 15 décembre 1895 et 1er janvier 1896.

refaire fortune et, d'abord, de gagner ma vie. Je suis mécanicien. Je suis cocher. Je suis charpentier. Je suis pilote. Je suis capitaine au long cours...

Par cette après-midi où la *Jenny* voguait vers Gênes, ce maître Jacques de l'Ohio exerçait donc le dernier des vingt métiers qu'il se vantait de posséder à fond. Il était sur sa passerelle de commandement, sa lunette à la main, une carte marine devant lui, coiffé de la casquette à galons d'or, et son attention à diriger la manœuvre était aussi entière, aussi scrupuleuse, que s'il n'eût jamais eu ici-bas qu'un souci : donner des instructions à un équipage de matelots. Il avait au suprême degré ce trait commun à tous les puissants travailleurs : il était tout entier toujours à la besogne actuelle. Pour lui, en ce moment, cette mer si bleue, si douce, si profonde, immense nappe d'azur à peine frissonnante, n'était qu'un champ de course, de quoi se livrer au goût de la lutte pour la lutte, le vrai plaisir national des Anglo-Saxons. A cinq cents mètres de la *Jenny*, en avant, à droite, se dessinait le gréement d'un second yacht, peint en noir, plus bas sur l'eau et de coque plus effilée, qui marchait à toute vapeur. C'était la *Dalilah*, le bateau de lord Herbert Bohun. Plus loin encore, toujours en avant, mais à gauche, un troisième yacht filait dans la même direction, blanc comme la *Jenny*, mais plus renflé. C'était l'*Albatros*, le joujou préféré d'un des grands ducs de Russie en villégiature à Cannes. L'Américain avait laissé les deux yachts partir bien avant lui avec l'intention, aussitôt comprise par les deux autres équipages, de les dépasser ; et, tout de suite, un pari tacite s'était comme engagé entre le prince russe, le grand seigneur anglais et le millionnaire américain, — tous les trois également fanatiques de sport, tous les trois fiers de leur bateau, comme des jeunes gens le sont de leurs chevaux ou de leurs maîtresses. Au regard de Dickie Marsh, et tandis qu'il criait ses ordres dans le porte-voix, le paysage se réduisait à une sorte de *schéma* idéal : un triangle mouvant dont les trois yachts marquaient les trois extrémités. Il ne voyait littéralement pas l'admirable horizon déployé autour de lui : en vain l'Esterel violet développait la longue ligne ondulée de ses montagnes, les sombres cassures de ses ravines et le déchiquetage de ses caps ; en vain

le port de Cannes allongeait son môle, avec la vieille ville étagée au-dessus et son église, dans une atmosphère si transparente que l'on aurait pu compter chaque petite fenêtre et ses volets, chaque arbre derrière sa muraille. En vain la colline de Grasse s'étalait au fond, luxuriante de culture, tandis que, sur la baie, la suite des blanches villas s'égrenait parmi les jardins, et que les îles, semblables à deux oasis d'un vert sombre, marquaient un point de départ à la courbe d'un autre golfe, achevée sur la pointe solitaire d'Antibes ; et les arbres de cette pointe, comme ceux des îles, ces bouquets de pins parasols penchés d'un seul côté, disaient le drame éternel de cette côte, la bataille du mistral et des flots en ce moment suspendue. Qu'importait à Dickie Marsh, pour qui le beau temps de cette glorieuse matinée n'était qu'une des données de son jeu, d'une partie à perdre ou à gagner?... Pas un mouton d'écume ne tachait cette vaste étendue de saphir en fusion sur laquelle la *Jenny* avançait dans un bruissement sonore et frais d'eau déchirée. Pas un *cirrus*, pas une de ces effilochures de nuages que les marins appellent des queues de chat, ne rayait la coupole radieuse du ciel, où le soleil semblait s'épanouir, se dilater, se réjouir, dans un éther absolument pur! Il semblait qu'il y eût comme une conjuration de ce ciel, de cette mer et de ce rivage pour réaliser le pronostic du chiromancien Corancez sur la traversée du bateau qui lui amenait sa fiancée clandestine ; et Andriana Bonaccorsi la rappelait à Flossie Marsh, cette prédiction, tandis que toutes deux accoudées au bastingage et vêtues de deux costumes identiques, en flanelle blanche, à petites raies rouges et noires, — les couleurs du pavillon de la *Jenny*, — elles causaient, les yeux fixés sur la *Dalilah*, toujours plus proche et plus proche :

— Tu te souviens de la salle de Monte-Carlo? disait-elle. Et comme il a deviné ce temps-ci d'après sa main et les nôtres, exactement celui-ci... N'est-ce pas extraordinaire, tout de même?...

— Tu avoues donc que tu avais tort d'avoir peur! répondait miss Marsh. S'il a vu juste pour une chose, il doit avoir vu juste pour le reste... Nous allons passer la plus douce nuit en pleine mer... Demain nous mettons le cap sur Gênes à la première heure...

— N'aie pas tant de confiance, reprit l'Italienne, — qui étendit ses deux doigts en cornes pour conjurer le mauvais sort : — tu nous porterais malheur...

— Mais quel malheur ! demanda l'autre. Avec ce ciel, cette mer, ce bateau et cette équipe...

— Est-ce que je sais, moi ?... Et si lord Herbert Bohun s'avise tout simplement de lutter jusqu'au bout et de nous suivre à Gênes ?...

— Nous suivre jusqu'au bout, lui sur la *Dalilah* et nous sur la *Jenny ?* Je l'en défie bien ! dit l'Américaine... Regarde comme nous le gagnons déjà... Mais prends garde : Chésy et sa femme viennent de notre côté... Eh bien ! Yvonne, — dit-elle à la jolie vicomtesse, toute mince, toute blonde, toute rose, dans une robe de serge blanche à grands revers, et avec le pavillon du bateau brodé sur ces revers, — cela ne vous fait pas peur d'aller si vite ?...

— Moi ?... fit madame de Chésy en riant, — et, tournée à l'avant, elle respira de toutes les forces de ses poumons : — Cet air, dans cette vitesse, me grise comme du champagne !...

— Voyez-vous votre frère, marquise ?... — demandait Chésy, en montrant du doigt à madame Bonaccorsi un des personnages debout sur le pont de la *Dalilah*. — Il est à côté du prince. Ils ne doivent pas être contents... Et ses terriers ? Voyez-vous ses terriers qui trottinent comme de véritables rats ?... Je vais faire enrager Alvise... Tenez...

Et, à travers ses deux mains placées en porte-voix, il cria ces mots, — dont il ne soupçonnait guère l'ironie :

— Hé, Navagero ! Avez-vous des commissions pour Gênes ?

— Il n'entend pas, ou il fait semblant, dit madame de Chésy, mais voici qu'il va comprendre... Le prince ne regarde pas ? non ?...

Et, gamine, elle esquissa de ses deux petites mains le plus impertinent pied de nez que jamais une jolie femme ait envoyé à un groupe où se trouvait une Altesse Royale.

— Ah ! le prince m'a vue, continua-t-elle avec un fou rire. Bah ! il est si bon diable ! Et puis, s'il n'est pas content... — et elle se battit l'œil du bout des doigts doucement. — Et voilà !...

Au moment où l'espiègle Parisienne se livrait à cet irrespectueux enfantillage, les deux yachts se trouvaient enfin sur la même ligne. Pendant un quart d'heure ils allèrent de la sorte, sans que l'un parût dépasser l'autre, fendant la lame, dévorant l'espace, remués seulement par la respiration de leurs robustes poumons d'acier, vomissant de leurs cheminées deux colonnes noires, toutes droites et qui s'incurvaient à peine en haut, tant l'atmosphère était calme; et c'était, derrière eux, une *creusée* d'un vert glauque sur l'eau toute bleue, un long et mouvant chemin d'émeraude frangé d'argent, où roulait, où tanguait une barque à voiles et à rames montée par des jeunes gens qui s'étaient amusés à se mettre dans le sillage. L'immobilité du plancher à bord de la *Jenny*, dans cette course folle, tenait du fantastique. On ne voyait même pas trembler l'eau dans les vases en verre de Venise placés sur une table volante, pas très loin du groupe des trois femmes. Des roses s'y effeuillaient lentement, de larges roses couleur de pourpre et de safran. Madame de Carlsberg se tenait assise auprès de ces fleurs et dans leur arome. Elle avait déganté une de ses belles mains et se caressait les doigts aux corolles épanouies des belles fleurs. Elle regardait, d'un regard amusé à la fois et rêveur, la *Dalilah* tour à tour et le clair horizon, ses compagnons de voyage et la vaste mer, et puis Hautefeuille, debout, lui, auprès des Chésy, et qui sans cesse se retournait de son côté. La brise soulevée par le déplacement dessinait le svelte corps du jeune homme sous la veste de serge bleu marine et le pantalon de flanelle blanche. Cette même brise agitait doucement la souple étoffe de la blouse rouge où était pris le buste de la baronne Ely, et les larges bouts de sa cravate en mousseline de soie noire assortis aux grands carrés noirs et blancs de sa jupe. Tous deux, le jeune homme et la jeune femme, avaient dans les profondeurs de leurs prunelles une fièvre enivrée de vivre qui s'harmonisait avec le rayonnement de cette admirable après-midi. Comme son sourire, à lui, ce tendre et facile sourire d'un amoureux qui se sait aimé, ressemblait peu au pli lassé que les plaisanteries de Corancez éveillaient au coin de sa bouche quinze jours auparavant! Et elle, avec un rien de rose à ses joues si pâles d'habitude, avec sa bouche entr'ouverte qui aspirait pêle-mêle la salubre senteur de la

mer et le délicat parfum des fleurs, avec son front où la pensée s'était comme éclairée, qu'elle ressemblait peu à l'Ely de la villa Brion, maudissant, sous les étoiles de la plus douce nuit méridionale, l'impassible beauté de la nature!... Assise à quelques pas de son aimé, combien cette nature lui semblait douce, — aussi douce que cet arome des roses dont ses doigts froissaient les pétales, aussi caressante que cette molle brise, aussi enivrante que ce libre ciel et cette libre mer!... Que d'indulgence elle sentait en elle-même pour les petits défauts qu'elle condamnait, l'autre soir, dans les personnes de sa société! Les hésitations éternelles d'Andriana Bonaccorsi, le positivisme de Florence Marsh, le mauvais ton d'Yvonne de Chésy, n'excitaient plus en elle qu'un demi-sourire complaisant. Elle oubliait de s'irriter, à l'inverse de ses habitudes, contre la naïve et comique importance que Chésy se donnait à bord du bateau. Coiffé de la casquette bleue à visière droite, raide et tendu, dans son rôle comique d'invité titré et protecteur, le petit homme expliquait les raisons de la supériorité de la *Jenny* sur la *Dalihah* et sur l'*Albatros*. Il débitait des mots techniques prononcés devant lui par Marsh et il donnait des ordres pour le thé :

— Dickie va descendre aussitôt que nous aurons dépassé l'autre yacht, — annonçait-il, et, interpellant un matelot : — John, allez dire au chef que le thé soit prêt dans un quart d'heure...

Puis, s'adressant à madame de Carlsberg :

— Vous êtes mal ici, baronne... J'ai déjà dit et redit à Marsh qu'il devrait changer ses fauteuils... Il a si peu d'œil, quelquefois... Tenez, ces tapis! Ce sont des boukharas, des magnificences... Il en avait acheté six au Caire, qui pourriraient dans l'entrepont si je ne les avais pas découverts et fait metire ici à la place des horreurs qu'il y laissait, ces hideuses carpettes du Maroc! Vous vous rappelez?... Et ces plantes sur le pont, ça fait beaucoup mieux, n'est-ce pas?... Mon Dieu! S'il n'était pas *teetotaler* je dirais qu'il a pris ce matin un *cock-tail* de trop. Voyez comme il nous fait passer près de l'*Albatros*... C'est effrayant... Nous allons nous couper... Non... Comme c'est gouverné!... Le grand duc nous regarde. Il faut nous excuser... Monseigneur, Votre Altesse Impériale ne nous garde pas rancune?

Et il salua le prince, — une espèce de géant avec une bonne large figure de moujik, qui applaudissait lui-même au triomphe de la *Jenny*, et qui cria de sa voix forte, quand les deux bateaux furent bord à bord :

— A l'année prochaine ! J'en fais construire un qui vous battra à votre tour !

— Savez-vous que j'ai eu bien peur ! — dit Chésy à Marsh quand celui-ci, suivant sa promesse, descendit de la dunette ; — nous avons frôlé l'*Albatros* à un mètre près... il s'en est fallu d'un rien qu'il n'y eût un malheur...

— J'étais très sûr de mon bateau, répondit simplement Marsh. Mais, je n'aurais pas fait cela avec Bohun. Vous avez vu à quelle distance je suis resté de lui. Il m'aurait coupé le yacht en deux... Quand les Anglais se voient sur le point d'être battus, l'amour-propre les rend fous, et il n'y a rien dont ils ne soient capables...

— C'est justement ce qu'ils disent des Américains, repartit gaiement Yvonne de Chésy.

La jolie Parisienne était probablement la seule personne à laquelle le maître de la *Jenny* permît une plaisanterie de ce genre. Mais Corancez avait dit vrai dans son diagnostic : quand la malicieuse vicomtesse parlait, Marsh voyait sa fille. Il ne se fâcha donc point de cette épigramme contre son pays, lui si naïvement susceptible d'ordinaire, quand on semblait douter qu'une chose quelconque d'Amérique ne fût pas la plus grande du monde : — « *the greatest in the world.* »

— Vous allez encore attaquer mes pauvres compatriotes, dit-il. C'est bien ingrat. Tous ceux que je connais sont amoureux de vous...

— Allons, commodore, répondit la jeune femme, ne travaillez pas dans le madrigal. Ce n'est pas votre genre, à vous, ces douceurs... Conduisez-nous plutôt prendre le thé, qui doit être servi, n'est-ce pas, Gontran?...

— Ils sont étonnants ! — dit miss Marsh, à mi-voix, quand son oncle et le ménage Chésy furent à quelques pas, dans la direction de l'escalier qui menait au salon. — Ils sont chez eux...

— N'en sois pas jalouse, fit madame Bonaccorsi. Ils vont nous être si utiles, à Gênes, pour occuper le terrible oncle !...

— S'il n'y avait qu'elle ! reprit Florence, elle est amusante et c'est un brave cœur. Mais il y a lui. Je suis une fille de la grande République, tu sais, et je ne peux pas souffrir les nobles qui trouvent le moyen d'être insolents alors qu'ils font métier de parasites et de domestiques... Et ce qui me fâche le plus, c'est que ce monsieur impose à mon oncle !...

— Chésy est tout simplement le mari d'une très jolie personne et très charmante, dit madame de Carlsberg. On leur permet tout, à ces maris, à cause de leurs femmes, et ils deviennent des enfants gâtés. Et un enfant gâté de trente ans, ce n'est jamais bien aimable. Mais je vous assure que celui-ci est un très honnête garçon et très inoffensif... Vous descendez? Moi je reste sur le pont. Envoyez-nous du thé ici, voulez-vous ?... Je dis : nous, car je vous garde pour me tenir compagnie, — continua-t-elle en se tournant vers Hautefeuille. — Je connais mon Chésy : maintenant que la course est finie, il n'aura pas de cesse qu'il ne vous ait fait faire dans le yacht le tour du propriétaire. Heureusement, je vous protège... Asseyez-vous là...

En parlant ainsi, elle indiquait au jeune homme, avec son gant, un autre fauteuil à côté du sien : et elle déployait pour le retenir ainsi cette grâce tendre et impérative où une femme qui aime, et qui doit se surveiller à cause des témoins, sait empreindre toute la frémissante passion des caresses qu'elle ne peut pas donner. Les amoureux de la race de Pierre Hautefeuille ont, pour obéir à un ordre pareil, des gestes émus, presque religieux, qui font sourire les hommes, et qui attendrissent les femmes. Elles savent si bien que la dévotion dans les plus petites choses est le vrai signe de l'idolâtrie intérieure ! Aussi miss Marsh ne pensa-t-elle pas plus que madame Bonaccorsi à plaisanter l'attitude d'Hautefeuille. Mais, tout en s'éloignant avec cette instinctive complicité que les femmes les plus honnêtes accordent aux romans des autres, elles disaient :

— Corancez a bien raison. Comme il l'aime !...

— Oui, il est heureux maintenant... Mais demain?...

Ah ! Demain ! Ce dangereux et mystérieux demain, l'inévitable expiateur de tous nos coupables aujourd'hui, le jeune

homme n'y pensait guère, tandis que la *Jenny* continuait d'avancer de cet élan berceur et rapide sur le velours de cette mer, libre maintenant. La *Dalilah* et l'*Albatros* s'effaçaient déjà dans le lointain bleu où disparaissait aussi la côte. Quelques halètements encore de la machine, quelques vibrations de l'hélice, et il n'y eut plus autour du bateau en marche que cette eau mouvante et ce ciel immobile où le soleil commençait de descendre. Ces fins des belles après-midi, l'hiver, en Provence, ont de ces heures réellement divines, avant que le brusque frisson du soir ait glacé toute l'atmosphère et assombri tout le paysage. Maintenant que les autres hôtes du yacht étaient descendus dans la salle à manger, il semblait que les deux amoureux fussent tout seuls au monde sur une terrasse flottante, parmi les arbustes et dans le parfum des fleurs. Un des domestiques du bord, pareil à quelque agile et silencieux génie, avait installé auprès d'eux la petite table pour le thé, avec un appareil d'argenterie compliqué, où se retrouvait le blason de fantaisie adopté par Marsh, et qui décorait déjà les tasses et les assiettes : une arche de pont sur un marais, — *Arch on Marsh.* — Ce jeu de mots, dans le goût de celui qui avait baptisé le bateau, flamboyait en hautes lettres sous l'écusson. Le pont de ces armes parlantes était en or, le marais était en sable, et le tout s'enlevait sur un champ d'argent. L'Américain se souciait peu des hérésies héraldiques ; il traduisait ces emblèmes par : *noir*, *rouge*, *blanc*, les trois couleurs de son pavillon ; et ce blason avec cette devise signifiait, dans sa pensée, que son chemin de fer, célèbre par la hardiesse de ses viaducs, l'avait sauvé de la misère, figurée ici par le marais !... Naïf symbolisme et qui aurait convenu bien plus justement à l'arche de songe jetée pour les deux amoureux à cette minute par-dessus toutes les fanges de la vie? Il n'était pas jusqu'à cette petite installation d'un goûter improvisé qui n'achevât de donner à cet instant passager un charme plus intime, l'illusion d'un *home* où tous deux vivraient cœur à cœur dans la volupté ininterrompue de la présence quotidienne, et c'est l'impression que le jeune homme traduisit à haute voix après qu'ils furent restés un peu de temps à jouir de leur solitude, sans une parole :

— Que cette heure est douce! dit-il. Si douce que je ne l'avais même pas rêvée!... Pensez donc : si ce bateau était à nous, et si nous pouvions aller ainsi, pour de longs jours, vous et moi, moi et vous, rien que nous deux, vers cette Italie que je voudrais voir avec vous seule, vers cette Grèce où vous avez pris votre beauté. Que vous êtes belle et comme je vous aime!... Dieu! Si cette heure pouvait ne jamais finir!...

— Enfant! Toutes les heures finissent, — répondit Ely en fermant à demi ses yeux bruns dans lesquels le discours exalté du jeune homme avait fait passer une extase.

Puis, comme en réaction contre un de ces frissons du cœur presque douloureux à force d'attendrissement, elle eut une grâce, presque une mutinerie de jeune fille, pour reprendre :

— Ma vieille gouvernante allemande me disait toujours en me montrant les oiseaux du parc, à Sallach : « Il faut leur ressembler et être contents comme eux, avec des miettes... » C'est vrai qu'on n'a que des miettes dans la vie... Mais je me suis juré, — continua-t-elle, — de ne pas vous permettre, de ne pas nous permettre de tomber dans l'*horrible tristesse*.

Elle souligna ces deux mots, tendre rappel d'une phrase prononcée plusieurs fois entre eux au moment de se quitter, et qui avait déjà sa place dans leur dialecte sentimental. Et, hochant la tête, elle se tourna vers la table et commença de préparer deux tasses, en ajoutant :

— Prenons plutôt notre thé sagement, et soyons aussi *gemüthlich* que de bons bourgeois de mon pays...

Elle tendait une des tasses à Hautefeuille en parlant ainsi. Le jeune homme la prit en s'attardant à frôler de ses doigts la fine et souple main qui le servait avec ce délice des humbles gâteries, si cher aux femmes vraiment amoureuses. Cette simple caresse leur fit échanger un de ces regards où deux âmes se touchent, se fondent, s'absorbent par le magnétisme du désir. Ils se turent de nouveau, prolongeant, approfondissant par ce silence l'impression de leur commune fièvre, si enivrante à partager dans cette atmosphère mélangée de senteurs marines et d'aromes de rose, avec l'immense palpitation de l'eau vivante et sommeillante qui les enveloppait de sa rumeur alanguie. Pour comprendre quelle intensité

de vibration cette simple caresse éveillait dans le jeune homme et dans la jeune femme, il faut ajouter qu'ils n'étaient pas encore amant et maîtresse, au sens réel de ces mots. Si la naïve Louise Brion, qui s'était en allée de Cannes aussitôt afin de ne pas assister à la chute, pour elle certaine, de sa trop chère et trop imprudente amie, eût pu soupçonner la vérité de cette étrange situation, peut-être eût-elle essayé de lutter encore. Durant ces quinze jours écoulés depuis le soudain aveu de madame de Carlsberg, les deux amants s'étaient dit, ils s'étaient répété qu'ils s'aimaient, ils avaient échangé des baisers à y laisser l'âme, des lettres aussi folles que ces baisers, et ils ne s'étaient pas donnés entièrement l'un à l'autre. C'est dans les livres qu'il n'y a pas d'étapes entre l'instant où deux amoureux se disent : « Je t'aime » et la possession complète. Dans la réalité, il en va autrement. Toutes les femmes coquettes le savent bien et aussi tous les amants délicats, ceux dont le cœur n'a été corrompu ni par l'orgueil, ni par le libertinage, et pour qui la volupté des suprêmes caresses est impossible à goûter dans certaines conditions brutales. Cette délicatesse native était accrue chez Hautefeuille par la timidité particulière aux hommes romanesques et chastes, comme lui, qui atteignent la trentième année sans rien connaître de la vie sensuelle que les froides et rares rencontres de la galanterie vénale, suivies aussitôt de dégoût et de remords. Ces scrupuleux, qui ont souhaité, sans y réussir tout à fait, de se garder vierges pour leur véritable amour, sont en proie, lorsqu'ils rencontrent enfin cet amour, à un trouble si profond qu'il les paralyse. L'irrésistible instinct de la nature les force, devant une femme religieusement et idéalement aimée, à rêver des caresses pareilles aux caresses reçues de créatures indignes, et cette association d'images les offense au plus vif de leur amour même comme une indigne profanation. Dans la familiarité toujours plus émue de ces deux semaines, Pierre n'avait pas osé demander un rendez-vous plus intime à cette femme qui s'était livrée à lui sans défense, en lui parlant comme elle avait fait, dans la magnifique sincérité de sa passion. Pour échapper aux surveillances de la vie mondaine de Cannes, une des plus ouvertes qui soient, il aurait fallu recourir à des rencontres

dans des chambres d'hôtels, à Nice ou à Monte-Carlo, dont la seule pensée lui répugnait. Mais, après la possession, serait-elle liée à lui d'un lien plus étroit qu'elle ne l'avait été par le premier baiser de cette première heure? Lorsqu'elle lui avait dit : « Nous nous aimons », les mains dans les mains, les yeux dans les yeux, — il s'était penché vers elle, défaillant d'un bonheur dont il avait cru mourir, et leurs lèvres s'étaient prises!... En la contemplant, à cette minute et sur ce pont solitaire du yacht, Pierre tremblait jusqu'au fond de l'être au seul sourire de cette bouche : il en sentait encore sur la sienne la délicieuse et fraîche brûlure. A la voir si souple, si jeune, avec sa taille où frémissait toute la nervosité d'une créature de race, il se rappelait de quelle étreinte il l'avait serrée contre lui dans le jardin de la villa Helmholtz, deux jours après ce premier aveu... Elle l'avait conduit, sous prétexte de causerie, jusqu'à une espèce de belvédère, de cloître plutôt, avec une double rangée de colonnades de marbre d'où l'on découvrait la mer et les îles. Au centre, un espace carré de terre nue formait un *patio* tout planté de gigantesques camélias poussés librement. Le sol était tapissé, feutré, étouffé par la jonchée des épais pétales rouges, roses et blancs, tombés des branches, brillants et lisses comme des éclats de marbre. D'autres fleurs, rouges, roses et blanches brillaient dans le sombre feuillage lustré. Là il l'avait, pour la seconde fois, tenue entre ses bras, plus près de lui encore, — et plus près encore dans un coin perdu de l'adorable villa *Ellen-Rock*, à Antibes... Il était venu l'y attendre à l'un des rares moments où elle avait pu se dérober aux servitudes de son rang. Elle était arrivée si belle, si mince, toute en mauve, sur un sentier bordé de cinéraires bleues, de pensées jaunes et de larges anémones violettes. Des rosiers tout proches emplissaient l'air d'un arome pareil à l'arome d'à présent, et, assis tous deux sur la bruyère blanche, sous les pins noirs au tronc rouge qui descendent vers une petite crique d'eau bleue et de rochers gris, il avait appuyé sa tête sur le cœur de sa chère compagne de promenade... Maintenant rien qu'à regarder son buste jeune, il lui semblait entendre le battement profond de ce cœur, et retrouver contre sa joue la forme divine de ce sein. Tous ces souvenirs, — d'autres encore,

aussi vivants, aussi troublants, — se mélangaient à son émotion présente. Elle en prenait une amplitude qui dépassait presque les forces de son être. Une grande houle intérieure le soulevait, le portait vers l'heure, toute voisine, il le sentait, où Ely serait à lui tout entière. Quel homme, ayant aimé et respecté celle qu'il aimait, ne se rappelle, avec un attendrissement qui lui fait mal, des instants pareils et cette inexprimable douceur : la certitude *d'avant*, plus enivrante, plus puissante que la reconnaissance *d'après*? Mais combien rares ceux qui ont pu, comme Pierre Hautefeuille, goûter, savourer cette sensation exquise dans un décor de nature, lumineux, immense, traversé par tous les souffles vivifiants de la mer et du ciel? Combien rares aussi ceux pour qui cette créature inoubliable et unique, la première vraie maîtresse, a eu cet attrait, par-dessus tous les autres, d'être l'Étrangère, la femme mystérieuse et ensorcelante comme une fleur irrespirée, comme une musique inentendue? Cette totale absence d'analogie entre Ely et les autres femmes qu'il avait pu rencontrer achevait d'endormir chez le jeune homme le naïf remords de ses quelques expériences passées, et de même il oubliait ce qui faisait l'arrière-fond criminel, — ce qui eût dû faire l'arrière-fond douloureux de cette heure enivrante : Ely était mariée. Elle s'était donnée à un premier homme, et, lui vivant, elle n'avait pas le droit de se donner à un second. Pierre n'était plus assez religieux pour respecter dans le mariage le caractère mystique du sacrement. Pourtant il gardait trop profonde en lui l'empreinte de son éducation, ses souvenirs de famille étaient trop honnêtes, surtout il était trop épris de loyauté pour ne pas répugner de tout son cœur aux tristesses et aux souillures de l'adultère. Mais Ely avait eu soin d'empêcher qu'il ne revît l'archiduc, ce qui avait été bien aisé. Le prince avait à peine reparu devant sa femme depuis la terrible dernière scène, mangeait avec Verdier, en tête à tête et à des heures particulières. Cet invisible mari n'apparaissait dans l'imagination d'Hautefeuille que sous la forme d'un despote et d'un bourreau. Sa femme n'était pas sa femme, c'était sa victime; et le jeune homme la plaignait trop passionnément pour que cette pitié n'étouffât point tous les scrupules, d'autant plus qu'il avait sans cesse, durant ces deux

semaines, rencontré chez son amie la trace d'une révolte continue contre un indigne espionnage, — celui de ce sinistre baron de Laubach, l'aide de camp à face de Judas.

Il fallait que réellement ce policier volontaire obsédât Ely d'une bien odieuse surveillance pour que son souvenir revînt dans la pensée et sur les lèvres de la jeune femme, à cet instant où elle oubliait, où elle voulait oublier tout, excepté le ciel voluptueux, la mer caressante, le bateau comme suspendu entre ce ciel et cette mer, et l'amant aux yeux extasiés qui lui parlait.

— Vous souvenez-vous, lui disait-il, de notre inquiétude, il y a quatre jours, lorsque le vent était si fort et que nous avons pensé : « Le yacht ne partira point?... » Nous avons eu la même idée, celle d'aller sur la Croisette voir la tempête!... Je vous aurais dit : « Merci », à deux genoux, quand je vous ai rencontrée avec miss Marsh...

— Et puis vous avez cru que j'étais fâchée contre vous, fit-elle, parce que j'ai passé vite et sans presque vous parler... Je venais de voir le profil de Iago-Laubach... Ah! c'est un tel charme ici, ajouta-t-elle, de penser que toutes les personnes à bord sont des amis, incapables d'une perfidie! Marsh, sa nièce, Andriana, c'est l'honneur même... Les petits Chésy sont bien légers, bien frivoles, mais pas une vilenie chez eux... Le voisinage d'un traître, même lorsqu'on n'a pas peur, cela gâte les plus chères minutes. Et cette minute, si on me la gâtait, ce serait vraiment trop triste...

— Que je vous comprends! répondit-il en lui jetant un regard fin et tendre : celui d'un amant qui retrouve avec délices ses façons de sentir dans les façons de sentir de ce qu'il aime! — Je suis tellement comme vous! La présence d'une personne méprisable me resserre physiquement le cœur... L'autre soir, quand j'ai rencontré chez vous ce Navagero dont Corancez m'a tant parlé, la seule vue de ce coquin m'a empoisonné ma visite. J'avais pourtant là cette lettre que vous m'aviez écrite la veille vous savez, celle qui finissait : « Aimez-moi *plus que trop et ce ne sera pas assez...* »

Ils se sourirent, et lui, rêveur, suivant sa pensée, continua :

— C'est étrange que tout le monde ne sente pas de même sur ce point. Pour certains êtres, et d'excellents, constater

l'infamie humaine est presque une joie. J'ai un ami qui est ainsi : cet Olivier Du Prat dont je vous ai parlé et que vous avez connu à Rome... Je ne l'ai jamais vu si gai que devant une vilenie bien démontrée, bien étalée. Qu'il m'a fait souffrir, avec cette disposition d'esprit ! Et c'était l'homme le plus délicat, le cœur le plus tendre, l'intelligence la plus haute... Pouvez-vous expliquer cela ?

Ce nom d'Olivier prononcé de la sorte et par cette même voix qui remuait le cœur d'Ely jusqu'au fond, — quelle réponse au soupir poussé par la femme amoureuse, à ce passionné souhait que cette divine minute ne lui fût pas gâtée ! Cette simple phrase était à peine tombée des lèvres de Pierre, et l'enchantement se dissipait. Ely venait de sentir une douleur se mêler à sa joie, si aiguë qu'elle en aurait crié. Elle n'en était qu'aux tout premiers débuts de son roman d'amour, et ce que lui avait prédit Louise Brion, sa trop lucide conseillère, se réalisait aussitôt : elle était enfermée dans l'étrange enfer du silence qui a mal, si mal, et qui doit se refuser, comme le plus terrible des dangers, le soulagement de la confession ! Que de fois déjà, dans des instants pareils, un rappel semblable avait soudain évoqué entre elle et Pierre cette image de l'ancienne liaison ! Tantôt Pierre avait gaiement, légèrement, nommé au passage son meilleur ami, et comme la baronne avait cru plus prudent de lui dire qu'elle l'avait rencontré à Rome, il se laissait aller à se souvenir de lui tout haut. Il ne se doutait pas que chacune de ses paroles enfonçait un couteau dans le cœur de la pauvre femme. A constater combien Hautefeuille chérissait Du Prat, — d'une amitié égale à celle que ce dernier lui rendait, — comment n'eût-elle pas senti de nouveau la constante menace suspendue sur son nouveau bonheur ? Et chaque fois, ainsi qu'à présent, une angoisse l'avait étreinte, inexprimable. C'était comme si tout le sang de ses veines se fût soudain écoulé par une invisible et profonde blessure. Hélas ! il n'était pas besoin que le nom redouté passât dans la conversation des deux amoureux pour que cette même angoisse étouffât ce pauvre cœur. Il suffisait que le jeune homme, au cours d'une causerie intime, exprimât ingénument son opinion sur quelqu'une des

aventures de galanterie rapportées par la chronique de la côte. Elle insistait alors pour qu'il parlât, comme afin de mieux mesurer la rigueur de son intransigeance morale. Elle aurait tant souffert qu'il sentît autrement ! Car il n'aurait pas été lui, alors ! il n'aurait pas eu cette noble et pure conscience inentamée par la vie. Et elle souffrait tant qu'il sentît ainsi, qu'il la condamnât comme il faisait, et sans même s'en douter, dans son passé ! Oui, elle insistait anxieusement pour qu'il découvrît le fond même de sa pensée, et, avec un mortel effroi, elle y apercevait cette idée, toujours si naturelle à une âme neuve, que si tout est pardonnable à l'amour, rien n'est pardonnable au caprice, et qu'une femme de cœur ne peut pas avoir eu deux amours. Quand Hautefeuille prononçait ainsi quelque phrase qui supposait en lui cette foi absolue et naïve dans l'unicité de l'amour vrai, invinciblement, implacablement Olivier réapparaissait devant le regard intérieur d'Ely. Où qu'ils fussent, dans le silencieux *patio* semé de feuilles de camélias, sous les pins sonores de la villa *Ellen-Rock*, à la Napoule sur la prairie où les joueurs de *golf* vont et viennent dans le plus frais des paysages, toute cette merveilleuse nature du Midi s'évanouissait, disparaissait : — et les palmiers et les roses et les orangers et le ciel bleu et la mer lumineuse, et celui qu'elle aimait. — Les yeux cruels et le mauvais sourire de son ancien amant s'évoquaient dans l'éclair d'une demi-hallucination torturante. Elle l'entendait parlant à Pierre. C'était alors un arrêt en elle de toutes les puissances heureuses. Ses paupières battaient, sa bouche s'ouvrait pour aspirer l'air, une pointe aiguë lui déchirait, lui fouillait le sein, ses traits s'altéraient, et, comme à présent, son inconscient, son tendre bourreau lui demandait : « Qu'avez-vous ?... » avec une sollicitude émue qui la désespérait et la consolait à la fois. Et elle répondait, comme à présent, par un de ces petits mensonges que l'amour vrai ne pardonne pas. La sincérité complète, totale, est, pour le cœur, lorsqu'il sent à une certaine profondeur, un besoin presque physique, comme la faim et la soif. Que cette tromperie était une inoffensive tromperie ! Et pourtant, Ely eut de nouveau une impression de remords à expliquer son soudain malaise comme elle fit :

— C'est un frisson de froid qui m'a saisie... Le soir arrive si vite! c'est un si brusque sursaut de température...

Tandis que le jeune homme l'aidait à s'envelopper d'un manteau, elle dit encore, d'un accent contrastant avec l'insignifiance du détail remarqué ainsi :

— Voyez comme la mer a changé, avec le soleil qui s'abaisse... Elle est devenue sombre, presque noire... Le ciel s'est foncé... On dirait que toute la nature, elle aussi, a eu froid tout d'un coup... C'est bien beau encore, mais d'une beauté où l'on sent l'ombre qui vient!...

En effet, par un de ces phénomènes d'atmosphère plus soudains en Provence que partout ailleurs, la radieuse et presque brûlante après-midi venait de s'interrompre brusquement, et le soir d'arriver en quelques minutes. La *Jenny* continuait d'avancer sur une mer qui n'avait ni plus de houle, ni plus de rides; mais les mâts, les vergues, la cheminée allongeaient sur cette mer une ombre démesurée. Le soleil, presque au ras de l'horizon, n'envoyait plus de rayons assez chauds pour dissiper le brouillard indistinct et glacé qui montait, montait, engluant déjà de son suintement les cuivres et les boiseries du bateau. Le bleu de cette mer immobile s'épaississait jusqu'au noir, tandis que l'azur du ciel sans nuage pâlissait, froidissait, se neutralisait. Un quart d'heure s'écoula ainsi; puis, lorsque le globe du soleil toucha l'horizon, voici que l'incendie démesuré du couchant éclata sur ce ciel et sur cette mer. Toute côte avait disparu, en sorte que les passagers du yacht, maintenant remontés sur le pont, n'avaient devant eux que l'eau et le ciel, le ciel et l'eau, ces deux immensités sans forme, sans contour, vierges et nues comme aux premiers jours du monde, où la lumière déployait, prodiguait ses resplendissantes féeries, — toute la lumière, ici projetée en des nappes d'un rose tendre, délicat et transparent comme le rose des pétales sur un buisson d'églantiers, — là répandue en des flots de pourpre, de la couleur d'un sang généreux, — ailleurs étalée comme en des grèves d'un vert d'émeraude et d'un violet d'améthyste, — plus loin solidifiée en de colossaux porches d'or! Et cette lumière s'approfondissait avec le ciel,

elle palpitait avec la mer, elle se dilatait dans l'espace infini, jusqu'à ce que, le globe ayant plongé sous les lames, cette gloire s'évanouît comme elle avait surgi, laissant de nouveau la mer toute bleue, presque noire, et le dôme du ciel presque noir aussi, cette fois, avec une suprême frange à son bord, de l'orangé le plus intense. Cette large bande éclatante s'amincit, s'atténua, s'effaça elle-même. Les premières étoiles commencèrent de poindre et les lumières du yacht de s'allumer, éclairant sa masse de plus en plus sombre qui allait, emportant à travers la nuit grandissante un cœur de femme où s'était reflétée tout le jour la divine sérénité des heures claires, — puis la splendeur de la minute fulgurante, — où se reflétait maintenant toute la mélancolie de ce fugitif et décoloré crépuscule!

Bien qu'elle ne fût guère superstitieuse, Ely n'avait pas pu ne pas le sentir, avec un frémissement de tout son être : cette soudaine invasion du radieux paysage par la tristesse du soir, c'était le symbole cruellement exact de son âme à cette minute : ainsi toute la joie sereine de son ciel intime venait d'être ternie, voilée, effacée par la soudaine évocation de son passé! Cette analogie lui avait rendu presque poignante la contemplation de cette tragédie du couchant, cette bataille perdue d'avance que livraient désespérément les derniers feux du jour à l'ombre de la nuit. Par bonheur, la magnificence du spectacle avait été si souveraine que même les âmes légères des mondains ses compagnons, en avaient subi la solennité. Personne n'avait dit une parole pendant les quelques instants qu'avait duré cette apothéose et cette agonie de la lumière à l'horizon occidental. Maintenant que le papotage reprenait, Ely eût voulu partir, fuir bien loin, — fuir même Hautefeuille, dont le voisinage lui faisait peur. Elle craignait, remuée comme elle l'était, d'avoir auprès de lui une crise de larmes qu'elle ne pourrait pas expliquer. Elle lui dit, comme il s'approchait d'elle :

— Il faut vous occuper un peu des autres...

Et elle se mit elle-même à parcourir le pont, de l'arrière à l'avant et de l'avant à l'arrière, en compagnie du seul Dickie Marsh. L'Américain avait l'habitude, à bord, de se

donner chaque jour une certaine quantité de mouvement, dosée le podomètre à la main. Il regardait l'heure, et il allait et venait, d'un point à un point, sur une distance mesurée d'avance, jusqu'à ce qu'il fût bien en règle avec ses principes d'hygiène physique.

— A Marionville, disait-il souvent, c'est bien commode : les paquets de maisons, les *blocks*, ont chacun un demi-mille, exactement. Quand vous en avez franchi huit, vous savez que vous avez marché quatre milles. Votre *constitutional walk* est fait...

D'ordinaire, pendant qu'il vaquait ainsi au noble devoir de l'exercice, Marsh se taisait. Comme la plupart des grands hommes d'affaires de son pays, ce réaliste était un imaginatif effréné, sans cesse en train de construire et de défaire quelque combinaison destinée à le promouvoir à la dignité mondiale de billionnaire. C'était sa manière de se reposer, et ses rêves de dollars le rendaient muet comme un fumeur d'opium. Ely, qui savait cette particularité, comptait bien, en marchant avec le potentat de Marionville, qu'ils n'échangeraient pas ensemble dix paroles. Elle pensait que cette promenade toute mécanique détendrait ses nerfs trop vibrants. Ils cheminèrent ainsi pendant dix minutes sans échanger un mot ; après quoi Dickie Marsh, qui paraissait plus préoccupé qu'à l'ordinaire, demanda subitement à madame de Carlsberg :

— Est-ce que Chésy vous parle quelquefois de ses affaires ?

— Quelquefois, répondit la jeune femme, comme à tout le monde. Vous savez bien qu'il a la manie de se croire de première force à la Bourse et qu'il le raconte volontiers...

— Vous a-t-il dit, continua Marsh, qu'il est en train de spéculer à fond sur les Métaux, avec l'idée de tripler son capital ?

— C'est bien probable. Je ne l'ai pas écouté.

— Je l'ai écouté, moi, fit l'Américain, pas plus tard que tout à l'heure, en bas, après le thé, et vous m'en voyez encore bouleversé. Je ne m'affecte pas de grand chose, cependant... A l'heure qu'il est, — continua-t-il en regardant la jolie madame de Chésy, qui causait avec Hautefeuille, — cette charmante vicomtesse Yvonne est sans doute ruinée, ce qui s'appelle ruinée, absolument, radicalement...

— C'est impossible !... Chésy est conseillé par Brion, et j'ai toujours entendu dire que c'est le premier financier de ce temps.

— Peuh ! fit Dickie Marsh, petite musique !... On n'en ferait qu'une bouchée dans *Wall Street*... Mais pour les affaires de ce côté-ci de l'eau, il s'y entend assez bien... C'est justement, — ajouta-t-il avec une profonde ironie, parce que le sieur Brion s'y entend assez bien et parce qu'il conseille Chésy, que ce garçon va y rester, poil et plume... Je ne vous ennuierai pas en vous expliquant le pourquoi. Mais je suis sûr, vous entendez, sûr comme voici la mer, qu'il se produit en ce moment un *krach* du fameux syndicat des mines d'argent. Vous savez au moins son existence... Tous les *bulls* y passeront... C'est vrai, vous ne comprenez pas : c'est notre nom pour les haussiers, qui foncent en avant, comme le taureau... Le coup part de New-York et de Londres... Chésy n'a pas trois cent mille dollars de fortune. Il m'a dit sa position à la Bourse. Il laissera douze cent mille francs sur le carreau... Si ce n'est pas fait à la minute où je vous parle, ce sera fait à la fin du mois...

— Et vous lui avez dit tout cela?

— A quoi bon ? reprit l'Américain. Je lui gâterais ce voyage... Et puis, il sera toujours temps à Gênes, d'où il pourra télégraphier à son agent de change... Mais c'est vous, baronne, qui m'aiderez à leur rendre un vrai service. Vous avez deviné, poursuivit-il, que si Brion conseille à Chésy d'être avec les *bulls*, c'est qu'il est lui-même un *bear*... Pardon encore, vous ne savez pas non plus : nous appelons ainsi les baissiers. C'est l'ours qui se balance, qui roule, qui semble lourd, pesant, pataud, et qui vous étouffe... Commencez-vous à saisir ?... Que Brion mette Chésy dedans, et manœuvre de manière à lui gagner son million, c'est légitime. La Bourse ressemble au *poker*. Quand on est assez bête pour demander l'avis de son adversaire, il a bien raison de « bluffer » et de vous prendre tout votre argent. Chaque fois qu'un financier donne des conseils à un homme du monde, c'est la même histoire. C'est classique, c'est réglé. *All right* !... Seulement, Brion a encore une autre visée, Voyez-vous madame de Chésy avec dix mille francs de rente ?... Le plan est-il clair ?...

— Cet abject calcul lui ressemble assez, dit avec dégoût Ely. Mais en quoi puis-je vous aider à empêcher que cette canaille offre à la pauvre petite femme d'être sa maîtresse payée. Car c'est bien cela que vous voulez dire... pour mettre les points sur les *i*...

— Exactement, fit l'Américain. Eh bien ! je voudrais que vous lui dissiez, pas ce soir, pas demain, mais au moment où elle recevra le coup sur la tête, et quand elle sera comme folle : « Vous avez besoin de quelqu'un pour vous tirer d'embarras ? Adressez-vous à Dickie Marsh, de Marionville... » Je le lui dirais moi-même ; mais elle croirait que je suis, comme Brion, amoureux d'elle et que je lui offre de l'argent pour ça !... Ces Françaises ont bien de l'esprit ; il y a pourtant une chose qu'elles ne comprendront jamais : c'est qu'on ne pense pas avec elles à ce que cette pauvre vicomtesse Yvonne appelle en riant « le petit crime ». C'est la faute des hommes de ce pays, pourri jusqu'aux moelles, comme toute l'Europe d'ailleurs. Si c'est vous qui lui parlez, il y aura un tiers entre elle et moi. Cela suffira pour lui prouver que j'ai un autre motif... A vous qui savez comme elle *lui* ressemble, je n'ai pas besoin de dire lequel.

Il se tut. Cette ressemblance, follement attendrissante pour lui, d'Yvonne de Chésy avec sa fille morte, il n'en parlait qu'à bien peu de personnes ; madame de Carlsberg était du nombre : elle ne pouvait donc pas se tromper sur le principe secret de cet étrange intérêt et de cette plus étrange proposition. Il y avait, à côté de sa personnalité d'homme d'affaires, dans ce nabab de l'Ohio à imaginations colossales, des touches de romantisme, presque de fantasmagorie à la Monte-Cristo. Aussi la baronne ne douta pas de sa sincérité ; elle était si profondément romanesque elle-même qu'elle ne s'en étonna pas non plus. L'idée de voir ce joli et charmant visage, le frère de celui qu'il avait tant aimé, souillé d'immonde luxure par un Brion ou par quelque autre entreteneur de mondaines ruinées, faisait horreur à Dickie Marsh. Pour empêcher ce sacrilège, il employait, en véritable Yankee, le moyen le plus direct et le plus pratique. Ely n'admira pas davantage cette contradiction de conscience chez ce bizarre et audacieux Marsh : le spéculateur, en lui, trouvait toute naturelle la scélératesse de Brion

dans les affaires d'argent, et l'Anglo-Saxon se révoltait contre la seule pensée d'un adultère. Non, ce ne fut pas l'étonnement qui saisit madame de Carsberg devant cette inattendue confidence. Si troublée, si nerveuse déjà, elle éprouva comme un frisson nouveau de tristesse. Tandis qu'elle et Marsh allaient et venaient d'une extrémité à l'autre du yacht, en causant de la sorte, elle entendait Yvonne de Chésy rire gaiement avec Hautefeuille. Pour cette enfant aussi, la journée avait été délicieuse. Pourtant son malheur était en route vers elle, du fond de cet insondable gouffre où se prépare notre destinée! Cette impression fut si intense qu'irrésistiblement, sitôt qu'elle eut quitté Marsh, Ely se dirigea tout droit vers la jeune femme, et elle l'embrassa avec une tendresse qui fit dire à celle-ci, toujours rieuse :

— Ça, c'est gentil... Mais vous êtes si bonne pour moi, depuis que vous avez daigné me découvrir!... Vous y avez mis le temps, sans reproche...

— Que voulez-vous dire ? demanda la baronne.

— Mais... que vous ne vous doutiez guère, autrefois, qu'il se cache un brave petit brin d'honnête homme dans cette toquée d'Yvonne!... La sœur de Pierre le sait bien, elle, et depuis toujours...

La jolie étourdie avait eu, pour faire cette profession de foi, des yeux si clairs, où transparaissait une conscience si droite, une telle propreté morale, malgré ses très mauvaises façons, qu'Ely en eut le cœur plus serré encore. La nuit était venue, et la cloche avait sonné le premier coup du dîner. Maintenant les trois feux, le blanc, le rouge et le vert, brillaient de leur éclat de pierres précieuses, à babord, à tribord et à misaine. Ely sentit un bras glisser sous son bras, celui d'Andriana Bonaccorsi qui lui disait :

— Il faut descendre s'habiller, et c'est bien dommage... On passerait la nuit ici à rêver...

— N'est-ce pas ? — répondit la baronne, qui songea : « Celle-ci, du moins, est vraiment heureuse »; et tout haut : — C'est votre dîner d'adieu à la vie de veuve, il faut vous faire belle... Mais comme vous semblez émue!...

— Je pense à mon frère, dit l'Italienne, et cette idée me pèse comme un remords. Et puis, je pense à Corancez : il est

plus jeune que moi d'un an : ce n'est rien aujourd'hui, mais dans dix ans?... J'ai peur de ce que me réserve l'avenir.

« Elle aussi, elle sent la menace du sort, — se répétait Ely un quart d'heure plus tard, tandis que sa femme de chambre achevait de la coiffer, dans la chambre d'honneur qu'on lui avait donnée, juste à côté du salon où dormait la statue couchée de la morte. — Quelle misère ! Et tout le monde en a sa part : Marsh, malgré sa fortune et son activité, nourrit un regret qui le ronge et dont il ne se console pas. Les Chésy s'amusent comme des enfants, sous le coup d'un affreux désastre. Andriana se prépare à se marier parmi tous les remords et toutes les craintes. Florence n'est pas sûre de jamais épouser celui qu'elle aime. Voilà les dessous vrais, dans cette croisière, et de ces gens si enviés !... Et Hautefeuille et moi nous nous aimons avec un fantôme entre nous, qu'il ne voit pas, mais que je vois si bien !... Et, demain, après-demain, dans quelques semaines, ce fantôme sera un homme vivant, qui nous verra, que je verrai, qui parlera, qui lui parlera !... »

La jeune femme était en proie à cette mélancolie de plus en plus profonde lorsqu'elle s'assit à la table du dîner, servie avec cette profusion de fleurs coûteuses où se complaît le faste américain. D'incomparables orchidées s'étalaient sur la nappe en un tapis des plus douces nuances : on eût dit un vol posé d'étranges insectes au corselet tacheté, aux ailes immobiles. D'autres orchidées enguirlandaient les flambeaux et le lustre électrique suspendu au plafond laqué. Parmi cette prodigalité de corolles aux formes fantastiques, brillait toute une suite de pièces d'orfèvrerie, du temps de Louis XIV, — le personnage de l'histoire le plus admiré, après Napoléon, par le démocrate de l'Ohio : Marsh incarnait en lui, sur ce point comme sur tant d'autres, une des plus étonnantes contradictions de ses compatriotes. — Et l'harmonie claire des boiseries, la précision du service, la délicatesse de la chère et des vins, le luxe des toilettes faisaient de ce décor un extrême atteint dans le raffinement, tandis que la mer, aperçue par les hublots grands ouverts étalait sa glace, toujours immobile et caressée maintenant par le reflet de la lune. Marsh avait ordonné

de ralentir l'allure du bateau, en sorte que la vibration de l'hélice arrivait faible, atténuée, presque éteinte, dans cette salle à manger. L'heure était vraiment si exquise que tous les convives, malgré leurs secrets motifs de tristesse ou d'inquiétude, subirent peu à peu le charme de cette féerie réalisée, et le maître du bord tout le premier. Il avait fait asseoir madame de Carlsberg en face de lui, entre Chésy et Hautefeuille, afin d'avoir madame de Chésy à sa gauche. Il lui parlait, il la regardait avec une amitié à la fois amusée et tendre, où il y avait de l'indulgence, de la protection et un inexprimable fond de rêverie charmée et désolée. Résolu à la sauver du danger que lui avait soudain révélé la confidence financière de Chésy, c'était comme s'il avait pu de nouveau faire quelque chose pour l'autre, pour la morte dont l'image dormait tout à côté, et cela pansait la blessure toujours saignante dans son cœur de père. Il riait aux folies que disait Yvonne, délicieuse dans une toilette rose, un peu excitée par le champagne sec dont la mousse blonde pétillait dans son verre, — un blond de la même nuance que ses cheveux, — plus excitée encore par cette sensation de plaire, la plus dangereuse griserie des femmes. Miss Marsh, assise entre elle et Chésy, tout en bleu, écoutait ce dernier parler de chasse, — le seul sujet où le gentilhomme fût compétent, — avec la profonde attention d'une Américaine qui s'instruit. Andriana Bonaccorsi se taisait, mais, comme réchauffés par la cordialité des choses alentour, ses tendres yeux bleus, de la couleur des turquoises qui paraient son magnifique corsage de Vénitienne blonde épanoui dans les blancheurs de sa robe, souriaient à sa pensée. Elle oubliait et les menaçantes ténèbres entrevues du caractère de son frère et les infidélités futures de son beau fiancé, pour ne plus voir en imagination que le profond regard caressant, la bouche voluptueuse, les gestes câlins du jeune homme vers lequel le yacht l'emportait lentement, sûrement, et dans quelques heures elle allait être sa femme et pouvoir l'aimer sans remords !

Comment la baronne Ely n'eût-elle pas été gagnée par la contagion d'oubli qui flottait dans cette atmosphère ? Elle avait de nouveau son adoré, son adorable ami auprès d'elle, et si à elle ! Il la regardait de ses yeux jeunes, où elle lisait

tant de respect mêlé à tant d'amour, tant de timidité mêlée à tant de désir! Il lui parlait, lui disant des mots que tout le monde pouvait entendre, mais avec une voix qu'il n'avait que pour elle, où frémissait un tremblement. Elle commença par lui répondre, puis elle finit, elle aussi, par se taire. Des profondeurs de son être une vague de passion montait, ravageant tout, noyant tout. Que pesaient les craintes de l'avenir, les remords du passé, à côté de la présence de Pierre, ce Pierre dont elle voyait, dont elle sentait le cœur battre, la poitrine respirer, le corps bouger, l'esprit penser, la personne vivre?...

Au commencement du repas, leurs genoux s'étaient frôlés, et tous deux s'étaient retirés par une honte spontanée de ces familiarités que prémédite le libertinage. Mais il y a chez deux créatures qui s'aiment une force plus puissante que toutes les hontes, fausses ou vraies, et qui les contraint de se rapprocher, de s'étreindre, de se prodiguer ces caresses, si vulgaires quand elles sont voulues et calculées, si romanesques, si délicates lorsqu'elles sont sincères et empreintes de cet infini que le sentiment communique à ses plus humbles signes. A un moment, leurs pieds se touchèrent sous la table. Ils se regardèrent. Ni l'un ni l'autre n'eut le courage de se reculer. A un autre moment, comme Hautefeuille avait glissé dans une phrase un rappel d'une de leurs tendres promenades à Cannes, Ely éprouva un tel besoin de lui donner une caresse, qu'instinctivement, inconsciemment, son pied à elle se dégagea de son petit soulier et vint toucher, presser le pied du jeune homme. Ils se regardèrent de nouveau. Il avait pâli à ce contact si intime, si vivant, si voluptueux! Qu'il devait souvent la revoir ainsi dans son souvenir, et tout lui pardonner des affreuses souffrances qu'il subit à cause d'elle, pour la beauté qu'elle avait à cette seconde! Divine, divine Beauté! Une langueur noyait ses yeux. Sa bouche ouverte aspirait l'air comme si elle allait mourir. L'admirable rondeur de son cou se dessinait nue et sans collier; l'attache en apparaissait, gracieuse et puissante, hors de l'échancrure d'une robe noire, d'un noir absorbant qui donnait un éclat plus mat à la blancheur de son teint. Sa chair, dans cette gaine de soie sombre, avait la délicatesse d'une chair de fleur, et dans ses cheveux bruns

qui coiffaient simplement sa tête fière en en marquant la noble forme un peu longue, brillait un seul bijou, un rubis, rouge et chaud — comme une goutte de sang!

Oui, qu'il devait souvent la revoir ainsi, et plus tard, sur le pont, dans la solitude de cette nuit d'étoiles, rêveuse, accoudée sur le bastingage, — regardant la mer où les profondes nappes d'eau s'écroulaient, palpitaient, soupiraient dans les ténèbres, — regardant le ciel où étincelait le fourmillement taciturne des astres, — le regardant ensuite et lui disant ces seuls mots : « Je t'aime! Oh! comme je t'aime!... » Ils n'avaient pas échangé de promesses. Il ne lui avait pas demandé d'être à lui tout entière, et pourtant, aussi vrai qu'il n'y avait plus autour d'eux que cette nuit, ce ciel et cette mer, il le savait, l'*heure* était venue, et cette mer pâmée sous la lune, ce ciel incendié de constellations, cette nuit traversée de brises défaillantes étaient les mystiques, les solennels témoins de leurs secrètes fiançailles!... Et plus tard encore, quand tout fut endormi sur le bateau et qu'il se fut glissé dans la chambre d'Ely, quel instant à s'en souvenir jusqu'à la mort que celui où elle le prit entre ses bras et sur son cœur pour l'y tenir serré jusqu'au matin! La lueur atténuée d'une lampe voilée d'une dentelle souple éclairait à peine le coin où ils reposaient l'un près de l'autre, — juste assez pour que l'amant enivré pût voir auprès de sa tête, sur le même oreiller, la tête de sa maîtresse, et les yeux, ses chers yeux illuminés de volupté reconnaissante parmi les anneaux de ces cheveux défaits. — Tous deux se taisaient, comme brisés sous le poids d'émotions trop fortes : ils n'entendaient dans le silence de la nuit que leurs soupirs d'amour mêlés à la paisible, à la monotone respiration du bateau en marche, et le clapotement rythmé de la mer contre la paroi du bord s'y joignait par instants, — cette mer indulgente, cette mer, leur complice, qui enchantait, qui berçait leur premier bonheur de sa lame si calme sous un ciel si pur, — en attendant la tempête.

VI

IL MATRIMONIO SEGRETO.

Il était quatre heures du matin, quand Pierre Hautefeuille se retrouva dans sa cabine, après la veillée extatique de cette inoubliable nuit. Il éprouvait, non pas cette tristesse après le plaisir, dont parle un proverbe trop souvent cité, mais cette exaltation presque grave, cette ardeur de joie attendrie qui est la gratitude enivrée de l'absolu bonheur, et le signe le plus sûr pour une femme qu'elle est véritablement aimée. En vain essaya-t-il de dormir. Une vibration de félicité le tenait éveillé, comme si son être intime avait eu peur de perdre dans le sommeil la conscience de cette réalité si complètement égale à son rêve, si exaltante, si passionnée qu'elle déconcertait presque sa raison. Quand la première aube du jour commença de blanchir la vitre du hublot, il se leva et il monta sur le pont. Dickie Marsh y était déjà, qui regardait le ciel et l'eau avec l'attention d'un vieux marin :

— Pour un Français, vous m'étonnez, dit-il au jeune homme. J'en ai promené beaucoup sur la *Jenny*. Vous êtes le premier que je vois levé à l'heure qui est pourtant la plus agréable en mer... Respirez cette brise qui vient du large. On travaille dix heures de suite sans fatigue, après s'être mis de cet oxygène dans les poumons... Je suis un peu inquiet de ce ciel, — ajouta-t-il. — Nous sommes allés trop loin. Nous ne pourrons arriver à Gênes qu'à huit heures, et la *Jenny* a le temps de danser d'ici là... Je n'ai jamais compris les *yachtmen* qui invitent des amis à ces fêtes de la cuvette et du canapé !... Nous aurions pu aller de Cannes à Gênes en quatre heures; mais j'ai pensé qu'il valait mieux vous faire dormir loin des fracas du port... Le baromètre était très haut! Je l'ai rarement vu descendre aussi vite...

Le dôme du ciel, en effet, si pur toute la journée et toute la nuit précédentes, s'était peu à peu comme bosselé de gros nuages gris en forme de rochers. D'autres nuages s'allongeaient à l'horizon, pareils à des lignes mobiles qui se fuyaient les unes

les autres. Ce rideau de vapeurs grises laissait transparaître un soleil pâle. La mer s'étalait toujours, mais moins immobile et moins lisse. L'eau était de la couleur du plomb, opaque, lourde, menaçante. La brise fraîchissait, et bientôt un large souffle de vent courait sur cette nappe morte de l'eau. Il y éveilla un immense frissonnement d'abord, puis des milliers de rides de plus en plus creusées, puis d'innombrables petites vagues, droites et courtes, écroulées en flocons blancs :

— Êtes-vous bon marin? demanda Marsh à Hautefeuille. D'ailleurs, je me trompais tout à l'heure : la *Jenny* ne roulera pas plus de quarante à cinquante minutes... Nous avons le vent arrière, et nous allons être abrités par la côte... Tenez, voici le phare de Porto-Fino. Une fois le cap doublé, nous n'aurons plus rien à craindre.

L'éparpillement de l'écume couvrait maintenant toute la mer d'une masse bouillonnante sur laquelle le yacht courait, sans tanguer, mais en s'inclinant à droite et à gauche comme un nageur qui trompe la lame. Une pointe de terre s'avançait avec un phare tout blanc, à son extrémité, près d'un couvent ruiné. Une végétation pâlissante d'oliviers, entre lesquels riaient des villas peintes, mettait comme une toison à ce promontoire dont la base rocheuse se découpait en une suite indéfinie de petites criques. C'était le cap de Porto-Fino, célèbre par la captivité de François Ier après Pavie. Le yacht contourna ce promontoire de si près qu'Hautefeuille put entendre, pendant tout le temps que dura cette manœuvre, le bruit des lames brisées contre les rochers. Au delà, ce fut de nouveau la même nappe morte que tout à l'heure, avec la longue ligne de la côte ligurienne qui, de Chiappa et de Camogli, par Recco, par Nervi, par Quinto, dévale jusqu'à Gênes. Étagées les unes sur les autres, les collines qui forment le contrefort de l'Apennin montraient leurs ravines plantées de figuiers et de châtaigniers, leurs villages aux hautes maisons coloriées, et la mince bande de terre qui court au bord des vagues. Cela faisait une nature à la fois sauvage et riante, que l'homme d'affaires et l'amoureux sentirent bien différemment, car le premier dit avec mépris :

— Ils n'ont même pas su établir un chemin de fer à

double voie sur cette côte ! C'est de l'ouvrage trop difficile pour des gens d'ici... Moi, de Marionville à Duluth, ma ligne a quatre voies, et il y avait de bien autres tunnels à creuser !...

— Mais, c'est déjà trop de ceci, — dit Hautefeuille en montrant une locomotive qui, lentement, cheminait le long de cette plage en poussant un panache de fumée. — A quoi bon les inventions modernes dans les vieux pays?... Comment pouvez-vous rêver dans ce décor, — continua-t-il en se laissant aller à penser tout haut, — sur cette *riviera* comme sur l'autre, une existence de luttes et d'âpres efforts. C'est une oasis à côté de vos usines que la Provence et que l'Italie. Respectez-la. Il faut bien un coin pour les amoureux et les poètes, pour ceux qui veulent se composer une vie d'émotions heureuses et inoffensives, et dont tout le rêve est une solitude à deux dans des paysages de nature et d'art... Ah ! ce matin, comme celui-ci est doux et apaisé !...

Cette exaltation, grâce à laquelle l'amant heureux répondait des phrases lyriques aux réflexions positives de l'Américain, sans même sentir le comique de ce contraste, devait durer tout le jour. Elle s'accrut avec l'heure avançante, lorsque les passagers de la *Jenny* remontèrent sur le pont les uns après les autres et quand madame de Carlsberg lui apparut de nouveau, un peu pâlie, un peu lassée. Et elle avait dans les yeux cette tendresse mélangée d'anxiété qui rend si touchant le regard d'une femme amoureuse au lendemain de la première possession. Quel trouble en elle, à l'approche de cette rencontre, où elle va lire le sort de son bonheur dans l'expression du visage de celui qu'elle aime ! En se donnant, ne lui a-t-elle pas donné la plus irréparable des preuves d'amour, celle aussi que la brutalité de l'homme désire, convoite le plus et respecte le moins ? S'il allait être déjà fatigué d'elle, pour qui ce dernier, ce suprême abandon de sa personne est le commencement d'un rêve, la première entrée dans le mystérieux univers de la passion partagée ? S'il allait l'estimer moins des pudeurs qu'elle lui a sacrifiées, de la volupté même qu'elle a goûtée dans ses bras? S'il allait ne lui montrer que la joie de l'orgueil masculin satisfait de sa victoire, quand elle arrive, elle, avec tous les mercis dans le cœur et dans les yeux, toutes les soumissions

dans la voix? Et quel réchauffement, quel renouveau de délices pour elle, quand elle reconnaît, comme Ely de Carlsberg, au premier regard, que son aimé vibre à l'unisson de ses troubles intimes, qu'il est aussi délicat, aussi tendre, aussi amoureux que la veille ! Cette simultanéité dans l'émotion fut pour la charmante femme une douceur si profonde, si pénétrante, qu'elle aurait voulu se mettre à genoux devant Pierre, tant elle l'adorait d'être si pareil à son désir, et elle lui disait, assis tous deux comme la veille, à côté l'un de l'autre, et regardant le golfe se développer et Gênes la Superbe surgir des flots :

— Es-tu comme moi?... Avais-tu peur à la fois et besoin de me revoir, comme j'avais peur et besoin de te revoir? Avais-tu une autre peur, comme moi, celle d'expier bientôt tant de bonheur? Sentais-tu l'appréhension d'une catastrophe?... Lorsque je me suis réveillée, et que j'ai aperçu le ciel voilé, la mer grise, j'ai eu un frisson, un pressentiment. J'ai pensé que c'était fini, puisque tu n'étais plus mon prince Beau-Temps... — Elle appelait Pierre de ce tendre surnom, prétendant que le ciel s'était fait bleu chaque fois qu'elle lui avait donné un rendez-vous de promenade, et elle continuait, caressante, enveloppante, irrésistible : — Quel délice d'avoir tremblé ainsi et de te retrouver, toi, comme je t'ai laissé hier... non, pas hier, ce matin !...

Elle eut, pour rappeler qu'ils s'étaient quittés peu d'heures auparavant un sourire si mêlé de langueur et de finesse, de grâce et de volupté, que le jeune homme prit le bord du manteau dont elle était enveloppée, une cape écossaise, avec une longue pèlerine qui flottait au vent, et il y mit un baiser, au risque d'être aperçu par les Chésy et par Dickie Marsh qui s'approchaient. Heureusement, l'Américain et ses deux interlocuteurs n'avaient de regards que pour l'admirable ville, de plus en plus voisine et distincte. Elle érigeait maintenant dans son cirque de montagnes, par delà ses deux ports et la forêt de vergues des mâtures, ses innombrables maisons, démesurées, toutes en hauteur, pressées, serrées les unes contre les autres. De petites rues étroites, presque des ruelles, tout en pentes, coupaient ces masses par angles droits, et ces maisons étaient peintes de couleurs jadis vives, délavées

par les pluies, mangées par le soleil. Elles n'en donnaient pas moins l'idée d'une cité de luxe et de fantaisie, où des terrasses de palais se détachaient couvertes d'arbustes rares et de statues ; et des villas se répandaient, s'égrenaient le long de la côte indéfiniment, ici réunies en hameau et formant un faubourg en dehors des faubourgs, là isolées parmi les verdures de leurs jardins. Palais, villas, faubourg, Marsh les reconnaissait. les uns après les autres, au moyen d'une simple jumelle, qu'il passait ensuite à Yvonne et à son mari :

— Voici San Pier d'Arena, disait-il, Cornigliano, Sestri, à gauche; à droite, San Francesco d'Albaro, Quarto, Quinto, San Mario Ligure, la villa Gropallo, la villa Serra, la villa Croce...

— Mais, commodore, ça vous fait un métier de plus pour le jour de la grande dèche ! répondait madame de Chésy en riant. Vous vous établirez cicerone de mer...

— Que voulez-vous? reprenait Marsh. Quand je vois un endroit et que je ne puis ni le situer ni le nommer, c'est exactement comme si je ne voyais rien.

— Ah ! que nous ne nous ressemblons guère ! s'écria Chésy. Je n'ai jamais pu comprendre une carte de géographie, tel que me voilà, ce qui ne m'a pas empêché de m'amuser beaucoup dans mes voyages... Croyez-moi, mon cher Dick, nous sommes dans le vrai, nous autres : on a des marins sur mer et des cochers sur terre pour ces besognes...

Tandis qu'à l'avant du bateau s'échangeaient ainsi des propos d'amour et des phrases de caractère, Florence Marsh était à l'arrière, occupée à rendre un peu de courage à Andriana Bonaccorsi. La future vicomtesse de Corancez tournait le dos à la ville, les yeux fixés obstinément sur le sillage.

— J'ai la conviction maintenant, soupirait-elle, que cette Gênes me sera fatale : *Genova prende e non rende*, comme on dit chez nous...

— Elle te prendra le nom de Bonaccorsi, et elle ne te le rendra pas, voilà tout, — répondait Florence, — et le proverbe sera justifié !... Nous avons un autre proverbe, nous, aux États, que le président Lincoln citait toujours. Tu ferais bien de te l'appliquer une fois pour toutes, et tu te guérirais

de tes ennuis. Il n'est pas très, très joli, surtout quand il s'agit d'un mariage, mais il est expressif : « *Don't trouble how to cross a mud-creek, before you get there.* Ne vous inquiétez pas de savoir comment franchir une mare de crotte avant d'y être arrivé... »

— Mais si lord Herbert a changé d'idée et si la *Dalilah* est dans le port avec mon frère? Si les Chésy nous demandent à nous accompagner? Si, au dernier moment, le vieux prince Fregoso refuse sa chapelle, après l'avoir promise?...

— Et si Corancez dit non, à l'autel?—interrompit Florence,— et s'il y a un tremblement de terre qui nous engloutit tous?... Va! la *Dalilah* est bien tranquillement à l'ancre dans la rade de Calvi ou dans celle de Bastia. Les Chésy et mon oncle ont à visiter cinq ou six yachts d'Américains et d'Anglais ; et supposer qu'ils sacrifieront ce plaisir à une visite comme celle que nous sommes censés faire, dans des musées et dans des églises, c'est fou!... Le vieux prince ayant répondu oui à don Fortunato, pourquoi veux-tu qu'il change... surtout si l'abbé et lui ont été compagnons de prison en 1859? Entre vous autres Italiens, tout ce qui touche au *Risorgimento* est sacré. Tu le sais mieux que moi... Je n'ai qu'une inquiétude, — ajouta-t-elle avec son rire gai, — c'est que ce Fregoso n'ait vendu à quelqu'un de mes compatriotes les plus belles toiles de sa galerie et ses plus beaux marbres. Ils raflent tout, ces corsaires. Leur excuse, c'est qu'ils n'ont pas seulement de l'argent; ils ont du goût et ils s'y connaissent. Croirais-tu qu'à Marionville, au collège, la maîtresse d'archéologie nous enseignait l'histoire de l'art grec avant Phidias avec des photographies de cette collection Fregoso?...

— Eh bien! disait de nouveau Florence Marsh à son amie deux heures plus tard, avais-je raison? As-tu rencontré le *mud-creek*?...

Le débarquement s'était effectué dans les conditions annoncées. Les Chésy et Dickie Marsh étaient allés de leur côté rendre visite à la flottille des yachts de plaisance amarrés près du môle. Une dépêche de Navagero adressée à sa sœur et reçue à bord, avait annoncé l'arrivée de la *Dalilah* dans les eaux corses. Et maintenant un landau de louage

emportait l'amoureuse marquise, en compagnie de Florence elle-même, de madame de Carlsberg et de Pierre Hautefeuille, vers le palais génois où les attendait Corancez. La voiture allait, escaladant les rues étroites, passant devant les façades peintes des antiques maisons en marbre dont les colonnades attestent partout dans cette ville la fastueuse opulence de commerçants demi-grands seigneurs, demi-pirates. Et c'était dans ces rues, dans ces couloirs plutôt qui dévalaient, qui dégringolaient vers le port, un grouillement de tout un peuple alerte, crieur, gesticulateur. Quoique la bise fût tout à fait âpre maintenant, les trois femmes avaient voulu que la voiture restât ouverte afin de jouir de cette foule, de ces façades effritées et splendides, du pittoresque des costumes. Quand miss Marsh eût dit à la marquise sa phrase d'encouragement, celle-ci eut un sourire ému encore, mais heureux, et elle répondit :

— C'est vrai, je n'ai plus peur et je commence à croire que je ne rêve pas... Si l'on m'avait dit pourtant qu'un jour, je passerais avec vous trois sur la *Piazza delle Fontane Morose*, et pour aller faire ce que je vais faire!... Ah! Jésus Dieu! voici Corancez! Ah! comme il est imprudent!...

C'était bien le Provençal qui se tenait à l'angle de la célèbre place et de cette antique *Via Nuova*, aujourd'hui *Via Garibaldi*, cette rue où l'élève de Michel-Ange, Galéas Alessi, a dressé l'un après l'autre les palais Cambiaso, Serra, Spinola, Doria, Brignole-Sale et Fregoso, chefs-d'œuvre d'architecture grandiose à justifier seuls ce surnom de Superbe donné à Gênes par ses orgueilleux citoyens! Quoiqu'il y eût, en effet, quelque imprudence à se montrer dans les rues au risque d'y rencontrer un voyageur français de connaissance, le sire de Corancez n'avait pu y tenir. Il jouait une partie si considérable que la nervosité avait, pour une fois, primé la raison dans ce Méridional plus avisé d'ordinaire, plus pénétré de cette vertu de patience, pour laquelle les Génois, justement, ont inventé ce dicton familier : « Qui a de la patience achète les grives grasses à un liard l'une!... » Il avait su, par un émissaire, l'entrée de la *Jenny*, et il était sorti du palais, — son asile sûr, — pour bien se convaincre que sa fiancée lui arrivait vraiment. Quand il

eut reconnu dans le landau les beaux cheveux blonds de madame Bonaccorsi, un flot de sang plus chaud courut dans ses veines, et, gaiement, enfantinement, sans attendre l'arrêt de la voiture, il sauta sur le marchepied. Le temps de baiser la main de sa fiancée, de souhaiter par un mot la bienvenue à madame de Carlsberg et à miss Florence, de dire un bonjour et un merci à Hautefeuille, et il commençait de raconter ses deux semaines d'exil, avec sa verve habituelle :

— Nous sommes déjà une paire d'amis intimes, disait-il, don Fortunato Lagumina et moi... Vous verrez le drôle de petit bonhomme que c'est, avec ses culottes et son haut chapeau. N'est-ce pas, marquise?... Je suis devenu *figlio mio !*... Il a une adoration pour vous, Andriana. Il vous a écrit un épithalame en cinquante-huit strophes !... Pourtant, ce mariage religieux sans mariage civil, ah! ça lui coûte!... Qu'aurait dit le comte Camille Cavour, dont il garde pieusement la canne et le portrait chez lui?... Son Cavour et sa marquise! Sa marquise et son Cavour!... Entre les deux, il a choisi sa marquise... je le comprends ! Mais il n'osera plus regarder le portrait et la canne, jusqu'à ce que nous soyons en règle avec la loi italienne... Je lui ai juré que c'était un retard de quelques jours peut-être; et puis le prince Paolo l'a rassuré... Un autre type, celui-là...Vous verrez son musée, et dans son musée ce qu'il préfère !... Mais nous sommes arrivés...

Le landau venait de s'arrêter devant la haute porte d'un palais à péristyle de marbre, comme ses voisins, et peint comme eux de couleurs vives. Un énorme blason sculpté, sur les balustres du balcon, au premier étage, montrait les trois étoiles des Fregosi, très connues autrefois dans toute la Méditerranée, quand les vaisseaux de la République tenaient la mer contre les Pisans, les Vénitiens, les Catalans, les Turcs et les Français. Un concierge vêtu d'une longue livrée à boutons armoriés, mais couverte de taches, et qui tenait dans la main une canne colossale à pomme d'argent, introduisit les arrivants sous la voûte d'un vestibule d'où partait un escalier énorme. Au fond verdoyait un jardin intérieur, planté d'orangers. Les fruits mûrs brillaient dans le feuillage sombre qui laissait voir une grotte artificielle, peuplée de gigantesques divinités. Plusieurs sarcophages décoraient cette entrée où se respirait

l'air de magnificence et de délabrement si habituel aux vieilles demeures d'Italie. Sur les marches usées de l'escalier, combien de générations avaient passé, depuis que le caprice d'un décorateur génial avait dessiné les moulures blanches sur fond jaune dont s'ornaient les caissons ! Combien de visiteurs avaient débarqué ici des colonies lointaines avec lesquelles commerçait la grande République ! Mais, sans doute, aucun défilé depuis trois siècles n'avait été plus singulier que celui de cette grande dame vénitienne venue de Cannes sur le yacht d'un Américain, pour épouser un gentillâtre ruiné de Barbentane, assistée d'une jeune fille américaine et d'une Autrichienne, archiduchesse morganatique, accompagnée elle-même de son amant, un Français de la plus simple, de la plus provinciale tradition française.

— Ce n'est pas une noce banale que ma noce, tu l'avoueras ! dit Corancez à Hautefeuille, en suivant du regard les trois femmes derrière lesquelles son ami et lui s'attardaient.

Ils ne s'étaient plus revus depuis la matinée de Cannes où ils avaient visité ensemble la *Jenny*. Le fin Méridional, dès ces quelques minutes de leur nouvelle rencontre, avait senti une vague gêne dans la poignée de main et dans le regard de Pierre. L'amoureux n'avait pas, une seule fois, sur le bateau, été troublé dans son bonheur par la présence de miss Marsh et de la marquise, bien qu'il ne pût pas douter qu'elles savaient son sentiment ; mais il devinait qu'elles le respectaient. Au lieu de cela, de rencontrer les yeux de Corancez lui avait infligé un immédiat malaise. « C'est fait », avait pensé le Provençal, et, avec un facile instinct de complicité galante, il avait été heureux du bonheur de son ami dans son propre bonheur, joyeux de sa joie dans sa propre joie. Maintenant il flattait, il caressait Hautefeuille, pour fondre le rien de défiance que son tact infaillible avait deviné.

— Oui, lui disait-il, cet escalier est un peu plus chic qu'un escalier de mairie... et c'est aussi un peu cordial d'avoir avec soi un témoin comme toi ! Je ne sais pas ce que la vie nous réserve, et je n'abuse pas des protestations, rappelle-toi que tu peux tout me demander après la preuve d'affection que tu me donnes... Mais oui, mais oui. Je te connais si

bien ! Il y a des tas de choses qui ont dû te choquer dans cette expédition. Et tu as passé par-dessus pour ton vieil ami, qui n'est cependant pas Olivier Du Prat... N'est-ce pas que ma fiancée est délicieusement jolie ce matin, continuait-il; mais chut !... Voici le vieux prince en personne, et avec lui don Fortunato... Regarde et écoute, ça en vaut la peine...

En haut de l'escalier, à la porte d'une haute galerie vitrée, deux vieillards se tenaient en effet, que l'on aurait pu croire échappés l'un et l'autre à quelqu'une des toiles où Longhi a fixé d'un pinceau si léger, si juste, le pittoresque jovial de la vieille Italie. L'un était l'abbé Lagumina, tout grêle, tout petit, avec de pauvres jambes d'une maigreur de squelette, prises dans des culottes et des bas qui flottaient autour ; son torse de demi-bossu se drapait dans une longue redingote ecclésiastique. Il frottait ses mains l'une contre l'autre, indéfiniment, par timidité, en saluant de la tête, et sa physionomie était si fine, si pétrie d'intelligence, que l'on oubliait la laideur du nez démesuré et de la bouche édentée pour ne plus voir que cette expression. L'autre était le prince Paul Fregoso, le plus célèbre descendant de cette illustre lignée dont les hauts faits sont inscrits au livre d'or des guerres étrangères et au livre d'airain, hélas ! des guerres civiles de Gênes. Le prince devait ce nom de Paul, héréditaire dans sa famille, au souvenir légendaire du célèbre cardinal Fregoso qui, chassé de la ville, tint longtemps la mer comme pirate. Le dernier petit-neveu de cet étrange héros était un géant aux larges traits, aux beaux yeux noirs brûlants, mais dont les pieds et les mains étaient déformés par la goutte. Presque plié en deux sur une canne à bout de caoutchouc, sordidement vêtu d'une jaquette délabrée, le prince Paul révélait par sa haute mine un descendant des doges. Il parlait de cette voix profonde, ample, caverneuse, où se reconnaît la vigueur dans un âge très avancé. Il avait soixante-dix-neuf ans.

— Mesdames, disait-il, vous voudrez bien m'excuser de n'avoir pu descendre ce diabolique escalier pour aller à votre rencontre, comme c'était mon devoir, et vous ne croirez pas à l'épigramme que nos ennemis de Toscane ont répandue contre nous : « A Gênes, air sans oiseaux, mer sans poissons, montagnes sans bois, hommes sans respect... » Vous voyez nos

oiseaux, — et il montra par la fenêtre des mouettes qui planaient au-dessus du port en quête de quelque proie. — J'espère, si vous me faites l'honneur de déjeuner avec moi, vous prouver que nos rougets valent ceux de Livourne... Et vous permettez? nous allons passer tout de suite dans une autre galerie, où il y a une cheminée, et, dans cette cheminée, du bois qui vient de ma villa, derrière la porte Romaine : par cette tramontane, il nous faut, à nous, du feu, beaucoup de feu, dans ces grandes salles où nos pères vivaient avec un *scaldino*... Le premier respect, c'est celui de la santé de ses hôtes! Madame la baronne, madame la marquise, miss Marsh... — Il saluait chacune des trois dames quoiqu'il ne connût aucune des trois, avec un mélange inexprimable d'aisance et de cérémonie... — L'abbé va vous montrer le chemin... Moi je vous suivrai comme un malheureux *gancio di mare*... C'est cette difforme et pauvre bête que vous appelez en français un crabe, messieurs, — conclut-il en s'adressant à Corancez et à Hautefeuille, qu'il fit passer devant lui, pour se traîner de son pauvre pas d'infirme, jusque dans un salon un peu moins grand que la galerie.

Un misérable feu de fagots humides y brûlait avec force fumée dans une cheminée mal construite. Mais une mosaïque de marbres précieux formait le pavé, et toute la voûte était décorée de stucs coloriés et de fresques qui représentaient l'arrivée de Ganymède au festin des dieux. C'était une peinture légère et heureuse, d'un éclat jeune encore, avec de beaux longs corps élégants, des caprices exquis de paysage et d'architecture, enfin toute la grâce païenne, mais si délicate, des élèves immédiats de Raphaël. Au-dessous étaient pendus quelques portraits. La touche aristocratique de Van Dyck s'y reconnaissait au premier regard. Sous les grandes toiles, sur le parquet, des statues antiques étaient rangées. Des tabourets, jadis dorés, en forme d'X et sans dossiers, achevaient de donner à ce salon une physionomie de musée, qui arracha aux trois femmes cette exclamation :

— Mais comme c'est beau! Que de merveilles!...

— Regarde le prince, comme il est dégoûté de leur enthousiasme, — dit tout bas Corancez à Pierre. — Tu es aux premières loges pour une comédie que je te recommande. Moi,

je te quitte pour aller faire ma cour... Ne perds plus un mot... ça vaut la peine...

— Vous trouvez cela beau, mesdames? — disait le prince à la baronne Ely et à miss Marsh, debout à côté de lui, tandis que madame Bonaccorsi et Corancez causaient dans un coin. — Oui, le plafond n'est pas mal, dans son genre. C'est Jean d'Udine qui l'a peint... Le Fregoso de ce temps-là, le cardinal Paolo, mon parrain d'il y a trois cents ans, lequel fit de la piraterie, s'il vous plaît, — avant le chapeau, s'entend, — fut jaloux des Pierino del Vaga du palais Doria. Il fit venir un autre élève de Raphaël, celui qui avait aidé le maître au Vatican... Tous ces dieux ont leur histoire. Ce Bacchus, c'est le cardinal lui-même, et cet Apollon sans autre vêtement que sa lyre, son coadjuteur!... Ne vous scandalisez pas trop, don Fortunato... Mais il est parti pour aller se préparer à sa messe : *meno male*... Ces Van Dyck non plus ne sont pas mal, dans leur genre... Ils ont leur histoire aussi. Regardez cette belle dame, avec son sourire si fin, si mystérieux. Elle tient un œillet rouge à la main sur une robe verte... Et maintenant regardez ce jeune homme, avec le même sourire, la même étoffe verte de son pourpoint, et le même œillet... Ils se sont fait peindre ainsi, dans le même costume, parce qu'ils s'aimaient. Le jeune homme était un Fregoso, la dame une Alfani, donna Maria Alfani... Cela se passait pendant l'absence du mari qui était prisonnier chez les Algériens ; tous les deux croyaient bien qu'il ne reviendrait jamais... « *Chi non muore, si revede*, disait volontiers le cardinal... Qui ne meurt pas se revoit toujours... » Le mari est revenu et les a tués... On cachait leurs portraits dans la famille. Moi, je les ai mis là...

Les deux grandes toiles, conservées fraîches par un long exil loin de toute lumière, souriaient aux visiteurs, de ce sourire énigmatique dont avait parlé le vieux collectionneur. Une grâce voluptueuse et coupable flottait dans les prunelles de donna Maria Alfani, autour de ses lèvres pourpres, de ses joues pâles, de ses cheveux sombres. Ce délicat visage, souple, subtil, dans les raideurs de la haute fraise verte, gardait un dangereux attrait fascinateur. L'orgueil passionné d'un

adultère hardi illuminait les yeux noirs du jeune homme. Cette identité dans les couleurs du costume, dans la nuance des œillets que l'un et l'autre personnages tenaient à la main, dans la pose des corps, dans le « faire » aussi du peintre, semblait prolonger après la mort leur criminelle liaison. C'était comme un défi au vengeur qui avait bien pu les tuer, mais non pas les séparer, puisqu'ils étaient là, sur le même panneau du même mur, proclamant leur audacieuse intimité, glorifiés en elle par la magie de l'art, se regardant, se parlant, s'aimant... Ely et Pierre ne purent se retenir d'échanger l'un avec l'autre ce regard des amants vivants qui rencontrent les reliques des amants d'autrefois et qui sentent d'une façon poignante, au contact d'un passé pour toujours évanoui, la fragilité de leur bonheur présent. Pour Ely, cette émotion était plus vive encore : le menaçant adage du cardinal-pirate, ce *chi non muore si rivede*, avait fait de nouveau passer sur elle ce frisson qu'elle avait senti sur le bateau, à la plus douce minute de son heure la plus douce. Mais comment ne pas s'éveiller de ce frisson et de cette mélancolie, ainsi que d'un mauvais rêve, en entendant miss Marsh répondre au commentaire du prince génois :

— Voilà deux portraits que mon oncle paierait bien cher. Vous savez, il aime tant à rapporter des bibelots de ce genre lorsqu'il revient du vieux monde ! C'est ce qu'il appelle ses *scalps*... Mais vous y tenez sans doute beaucoup, mon prince? Ce sont de si admirables œuvres d'art !...

— J'y tiens, parce qu'elles me viennent de ma famille, répondit Fregoso. Mais ne profanez pas ce grand mot d'art, ajouta-t-il solennellement. Ici et là, — et il montra la voûte et les tableaux, — c'est tout ce que vous voudrez : de la brillante décoration, de l'histoire intéressante, de l'anecdote curieuse, de la peinture de mœurs exacte, de la psychologie instructive... Ce n'est pas de l'art... Il n'y a jamais eu d'art ailleurs qu'en Grèce, souvenez-vous de cela, mademoiselle... et parmi les modernes une fois : chez Dante Alighieri...

— Alors, vous préférez ces marbres à ces tableaux? dit madame de Carlsberg, que l'accent de cette sortie avait amusée.

— Ces marbres-ci ? — répliqua le collectionneur ; il regarda autour de lui les blanches statues rangées le long des murs, et les grandes lignes de son puissant visage se contractèrent en une mimique de mépris. — Ceux qui les ont achetés ne soupçonnaient seulement pas ce que c'est que l'art grec. Ils en étaient juste au même point que les ignorants qui ont ramassé les médiocrités de la Tribune ou du Vatican...

— Comment? interrompit madame de Carlsberg, mais à la Tribune il y a la Vénus de Médicis, et au Vatican l'Apollon et l'Ariane !...

— La Vénus de Médicis, s'écria Fregoso avec colère, ne me parlez pas de la Vénus de Médicis!... Tenez, — et il montra de ses vieux doigts goutteux une des statues : — la reconnaissez-vous, votre Vénus? C'est le même corps frêle et maniéré, le même geste des bras, le même petit Amour à ses pieds qui chevauche un dauphin joueur, et c'est, comme l'autre, une basse copie, faite au goût de l'époque romaine, du chef-d'œuvre de Praxitèle... Est-ce que vous voudriez, chez vous, d'une de ces reproductions de *la Nuit* qui peuplent les boutiques des marbriers toscans?... Des copies, je vous le répète, des copies, encore des copies et faites par quels manœuvres ! voilà ce que vous admirez, à Florence, à Rome, à Naples... Tous ces empereurs et ces patriciens romains, qui peuplaient leurs villas avec des reproductions des chefs-d'œuvre grecs, étaient des barbares, et ils vous ont légué l'ombre d'une ombre, une parodie de ce que fut la Grèce, la vraie, celle que Pausanias a pu visiter!... Cette Vénus, mais c'est une jolie baigneuse, qui se sauve pour mieux se faire désirer ! Elle est coquette. Elle est lascive... Qu'a-t-elle de commun avec l'Anadyomène, avec cette Aphrodite qui incarnait en elle toutes les énergies aimantes du monde, et dont le temple était interdit aux hommes ! avec la Déesse qu'on appelait aussi l'Apostrophia, la préservatrice... Et on lui demandait la force de résister aux désirs déréglés, le courage d'arracher l'Amour à la souillure des sens... Et votre Apollon? Regardez son sosie... N'est-ce pas qu'il rappelle, à les confondre, celui du Belvédère que Winckelmann admirait tant?... C'est encore la copie romaine d'un marbre de Scopas... Mais quel rapport y-a-t-il entre ce

bellâtre académique et le terrible Dieu de l'Iliade, tel que nous le montre encore le fronton d'Olympie?... Là-bas, c'est l'incarnation de la lumière terrible, meurtrière, tragique... On y sent le voisinage de l'Orient et de l'Égypte, les puissances dévoratrices du Soleil, le souffle torride du désert... Mais ici? C'est le beau jeune homme destiné à charmer les loisirs d'une grande dame dépravée, dans une chambre secrète, un *venereo*, comme il y en a par centaines dans les maisons de Pompéi... Et pas un coup de ciseau original sur ces marbres, rien qui révèle la main de l'artiste, derrière la main l'œil, derrière l'œil l'âme, et derrière l'âme la cité, la race, toutes les vertus qui font de l'art une chose auguste et sacrée, la fleur divine de la vie humaine!...

Le vieillard avait parlé avec une exaltation singulière. La noble manie intellectuelle transfigurait en ce moment son visage flétri. Soudain le bonhomme un peu comique et familier qui était en lui prit sa revanche. Sa bouche aux lèvres trop longues fit une lippe bouffonne et, menaçant de son doigt noueux une des statues, une Diane reconnaissable à son carquois et dont le visage blanc sur certaines parties, jaunâtre sur les autres, trahissait la restauration :

— Et les gueuses ne sont pas même intactes!... Ce sont des copies et des copies réparées. Voyez-moi plutôt celle-ci... Ah! coquine, si tu en valais la peine, tu ne garderais pas ce nez là! Bon! — ajouta-t-il, comme un domestique ouvrait la double porte qui terminait la galerie, — cheval de race n'a pas besoin d'éperon : don Fortunato est déjà prêt.

Et, s'avançant vers Andriana Bonaccorsi :

— Madame la marquise me fera-t-elle l'honneur d'accepter mon bras pour aller à l'autel? Mon âge me donne le droit de jouer le rôle de père, et si je ne marche pas vite, il faut m'excuser : le poids des années est le plus lourd de ceux que l'homme peut avoir à porter... Et ne soyez pas si émue, — ajouta l'excellent homme, tout bas, comme il sentait tressaillir le bras de sa compagne. — J'ai bien étudié votre Corancez depuis quelques jours : c'est un cœur excellent et très loyal.

— Eh bien! — disait Corancez lui-même à madame de Carlsberg, en lui offrant le bras de son côté, tandis que Florence

Marsh prenait celui d'Hautefeuille, — vous moquerez-vous toujours de la chiromancie et de ma ligne de chance? J'aurai eu avec moi dans mon cortège de noces, pour lui donner le bras, la baronne Ely! Est-ce une chance, cela? Et en est-ce une autre, qu'elle ait eu pour la divertir durant cette corvée un original comme notre hôte?

— Ce n'est pas une corvée, répondit la baronne en riant; mais c'est bien vrai que vous avez de la chance d'épouser Andriana : elle est si belle aujourd'hui, et elle vous aime tant!... Et c'est vrai aussi que le prince ne ressemble à personne. Cela réchauffe de trouver cette chaleur d'enthousiasme dans un homme de cet âge... Quand ces Italiens épousent une idée, ils l'aiment comme ils aimeraient une femme, passionnément, dévotement... Ils ont refait leur pays avec ces ferveurs-là...

— Vous ne pouvez pas comprendre cela, — disait pendant ce temps miss Marsh à Hautefeuille, — vous qui êtes d'un vieux pays, mais pour moi qui suis d'une ville à peine plus âgée que moi-même, c'est un ravissement que ces visites dans des palais comme celui-ci où tout parle d'un très ancien passé.

— Hélas! mademoiselle, répondait Hautefeuille, il y a quelque chose de plus pénible que d'habiter un pays tout neuf, c'est d'en habiter un qui veut se faire neuf à tout prix quand il était plein de ces reliques du passé, d'un glorieux passé... un pays où l'on s'acharne à tout détruire... C'est la folie de la France depuis cent ans...

— Hé! c'est aussi la folie de l'Italie depuis vingt-cinq, reprit l'Américaine; mais nous sommes là, ajouta-t-elle gaiement, pour tout acheter et tout sauver... Oh! l'adorable chapelle, regardez... Eh bien! je parie que ces fresques finiront à Marionville ou à Chicago.

Et elle montrait à Pierre les peintures murales de l'oratoire où était entré le cortège. Cette petite pièce, où le cardinal-pirate avait sans doute officié, était décorée de la base à la voûte par une vaste composition symbolique, œuvre d'un de ces maîtres inconnus comme il s'en rencontre à chaque pas en Italie et qui partout ailleurs seraient célèbres. Mais là, — comme le disaient les soldats de la fameuse charge, —

ils sont trop! Ce peintre, influencé par les merveilleuses fresques dont Lorenzo Lotto a paré la chapelle Suardi à Bergame, avait représenté au-dessus de l'autel un Christ debout, ouvrant ses mains. De l'extrémité des doigts du Sauveur partait un sarment de vigne qui s'étalait, qui s'allongeait jusqu'à la voûte, tout chargé de raisins. Ces sarments se recourbaient en lunettes pour encadrer, d'un côté, cinq figures de saints, et, de l'autre, cinq figures de saintes. Au-dessus de la tête du Christ cette inscription : « *Ego sum vitis, vos palmites*... — *Je suis la vigne, vous êtes les rameaux* », donnait à cette fantaisie décorative sa justification évangélique. Sur les murs et dans des compartiments dessinés par des colonnades se voyaient les épisodes principaux de la légende de saint Laurent, le patron de la cathédrale de Gênes : — Decius égorgeant l'empereur Philippe dans sa tente ; — le jeune fils de l'empereur mort confiant à Sixte les trésors de son père, pour être distribués aux pauvres ; — Sixte conduit au martyre et suivi par Laurent qui lui criait : « Où vas-tu, père, sans ton fils? Où vas-tu, prêtre, sans ton diacre? » — Laurent lui-même recevant les trésors à son tour et les confiant à la pauvre veuve ; — puis Laurent emprisonné et convertissant l'officier de garde ; — Laurent dans les jardins de Salluste, y réunissant les pauvres, les aveugles et les boiteux, et disant à Decius : « Voici les trésors de l'Église » ; — Laurent parmi les flammes sur une couche de feu !... Le pittoresque des costumes, le caprice des architectures, l'opulence du paysage, l'ampleur du dessin et la chaleur du coloris révélaient l'influence vénitienne, mais atténuée, adoucie par l'usure du temps qui avait effacé le trop vif éclat, estompé les ardeurs trop chaudes de cette peinture. Elle avait pris des tons légers de tapisserie qui achevaient de donner à ce mariage, célébré dans le vieil oratoire de ce vieux palais, chez un vieux prince génois, par un vieux prêtre un peu gallophobe, le caractère d'une fantaisie à la fois délicieuse et falote. L'ultra-moderne Corancez, agenouillé à côté de l'héritière des doges, avec don Fortunato pour les bénir, dans ce décor du XVIe siècle, c'était un de ces paradoxes comme la réalité seule ose en fournir, à ne pas y croire ! Et à ne pas y croire non plus, la naïveté de l'abbé, cet admirateur passionné du comte Camille, débitant aux fiancés,

avant de les unir, un petit discours en français, — il avait tenu, malgré ses rancunes politiques, à faire cette gracieuseté à l'étranger qu'il mariait à sa chère marquise :

— Noble dame, noble seigneur, je ne vous dirai que peu de mots... Oiseau qui ne chante pas ne donne pas d'augure... Vous allez, noble dame, épouser devant Dieu ce noble seigneur. Noble seigneur, vous allez épouser devant Dieu cette noble dame. Il me semble qu'en consacrant l'union d'un grand nom vénitien et d'un grand nom français, j'appelle une fois de plus la faveur de Celui qui peut tout sur l'accord de ces deux pays qui devraient n'en faire qu'un par le cœur : notre chère Italie, noble dame, votre belle France, noble seigneur... L'Italie, elle est semblable à cette figure qu'un maître de génie a peinte sur le mur de cette chapelle. C'est d'elle que sont sortis, comme d'une vigne féconde, ces deux jeunes rameaux de la race latine, la fière Espagne et la brillante France. La même sève vigoureuse soutient ces trois nations. Puissent-elles être unies un jour, comme une mère est unie avec ses deux filles, comme elles sont déjà unies par la parenté des langues, par la communauté de la religion, unies comme vous allez l'être, noble dame et noble seigneur, d'un lien d'amour que rien ne saura jamais briser. Ainsi soit-il.

— Tu l'as entendu ?... disait une heure plus tard Corancez à Hautefeuille.

L'*Ite Missa est* avait été prononcé, les oui solennels échangés, et le déjeuner, — où figuraient les rougets meilleurs qu'à Livourne, — s'était achevé parmi des toasts, des rires et la lecture de l'épithalame, œuvre patiente de don Fortunato. Toute la compagnie prenait maintenant le café dans la galerie, et les deux jeunes gens bavardaient contre un angle de fenêtre, auprès de l'Artémis au nez réparé.

— Tu l'as entendu. Il m'adore, ce bon abbé... Il m'adore même trop, car je suis noble, mais pas si noble que ça !... En consentant à ce mariage secret, il a donné à Andriana une preuve d'affection incalculable. Il est intelligent comme on ne l'est pas. Voici longtemps qu'il avait jugé le Navagero et qu'il prévoyait pour Andriana, le plus sinistre avenir, si elle

n'échappait pas à cet esclavage. Fin diplomate avec cela, puisqu'il a décidé son ancien compagnon de *carcere duro* à nous prêter sa petite chapelle... Eh bien! intelligence, diplomatie, amitié, rien ne tient pour une âme italienne devant l'orgueil du droit d'aînesse. Il a fallu qu'en sa qualité d'ami du comte Camille, l'abbé nous fît bien sentir que nous sommes les cadets de la grande famille latine... Mais les cadets, dans la circonstance, ont été plus fins que les aînés! Aussi ai-je pardonné son outrecuidance à don Fortunato en pensant à la figure que fera mon beau-frère, tout Italien qu'il est, quand on lui exhibera le petit papier où tu viens de signer ton nom à côté de celui du prince... Et veux-tu la voir, la chance de Corancez? Regarde...

Il montrait par la fenêtre à Pierre Hautefeuille le ciel couvert de nuages noirs, et la rue, au pied du palais, balayée par la brise, avec les passants qui s'embossaient dans leurs manteaux.

— Tu ne comprends pas? reprit-il. Vous ne repartirez plus en mer par ce mauvais temps. Ces dames coucheront à l'hôtel... Ne trouves-tu pas que c'est délicieux d'avoir pour le soir de ses noces légitimes un rendez-vous clandestin comme s'il était coupable?...

Le Provençal avait eu, pour faire cette confidence, plus libertine que conjugale, un sourire de demi-complicité. Il disait à Hautefeuille, ce sourire : « C'est une nuit d'amour qui se prépare pour toi aussi. » Corancez vit son ami rougir comme peut rougir une jeune femme qu'un parent trop familier plaisante au lendemain de son mariage. Mais la nouvelle vicomtesse vint heureusement rompre ce tête-à-tête en s'approchant, appuyée sur le bras de madame de Carlsberg. C'était le commentaire vivant du propos voluptueux de Corancez, que ces deux belles jeunes femmes, si fines, si élégantes, si éprises, s'avançant ainsi vers les deux beaux jeunes hommes; et l'air de paganisme qui se respire involontairement dans un décor d'Italie est si pénétrant, si prenant, que le frisson de pudeur éprouvé par Pierre s'apaisa sous le regard des yeux bruns de sa maîtresse, éclairés du même feu tendre que les yeux bleus de la Vénitienne avaient en contemplant son mari.

— Vous venez nous chercher de la part du prince? fit Corancez. Je le connais! Il n'aura de cesse que lorsqu'il vous aura montré son trésor...

— En effet, il vous réclame, dit Andriana; mais nous venons vous chercher pour nous, d'abord... Un mari qui abandonne sa femme après une heure de mariage, c'est un peu tôt.

— Oui, c'est un peu tôt, — répéta Ely; et la signification que revêtaient ces mots, adressés en réalité à Hautefeuille, fut douce au jeune homme ainsi qu'un baiser.

— Contentons le prince... et la princesse, — dit-il en osant porter à ses lèvres la main de sa chère maîtresse, comme par un badinage de galanterie, — et allons voir le trésor. Tu le connais déjà, toi? demanda-t-il à son ami.

— Si je le connais! répondit l'autre, je n'étais pas ici depuis une demi-heure que j'avais déjà dû subir le boniment... Vous savez, — il désigna de la main le vieux Fregoso qui, escorté de miss Marsh et de don Fortunato sortait de la galerie; puis, se frappant la tête : — Il a son coup de marteau, notre hôte... Mais vous en jugerez.

Toute la noce donc, — pour employer la bourgeoise expression du Méridional qualifié de « grand nom de France » par l'abbé Lagumina, — s'était engagée à la suite de Fregoso dans un escalier plus étroit, qui menait à l'appartement privé du collectionneur. Il marchait le premier maintenant, jaloux de montrer la route. Comme il arrive dans ces grandes demeures italiennes, les pièces d'habitation étaient aussi petites que les salles de réception étaient vastes et magnifiques. Le prince vivait ainsi, lorsqu'il était seul, dans quatre chambres tout étriquées et dont le mobilier sommaire attestait le stoïcisme physique du vieillard, grisé de chimères, indifférent au bien-être comme à la vanité. Mais sur les murs étaient placés les quelques fragments qui composaient son vrai musée, — vingt ou vingt-cinq, pas plus. — Au premier regard, cette collection Fregoso, célèbre dans les deux mondes, était constituée par des débris informes et d'une rudesse de facture qui devait produire sur tout ignorant l'impression qu'ils avaient produite sur Corancez. A force d'étudier l'art antique, Fre-

goso en était arrivé à n'aimer plus que les marbres d'avant Phidias, ces reliques du VIe siècle, où palpite, où se révèle toute la Grèce primitive et héroïque, — celle qui arrêta l'invasion d'Asie par la seule vertu de l'Élite, de la Race supérieure, mise en présence des races inférieures et de leurs hordes innombrables. Devenu le plus passionné des archéologues, après avoir été le plus actif des conspirateurs, le grand seigneur génois habitait parmi les dieux et les héros de cette Hellade lointaine et si mal connue, comme s'il eût été un contemporain du célèbre soldat sculpté sur la stèle d'Aristion : A peine le dernier de ses invités eût-il passé le seuil de la première pièce qui lui servait d'ordinaire de fumoir, il sembla que, par miracle, le podagre se fût soudain rajeuni. Sa taille s'était redressée, ses pieds ne traînaient plus sur le parquet un poids aussi lourd. Son démon, comme eussent dit ses chers Athéniens, s'était emparé de lui, et il commençait d'expliquer son musée avec une flamme dont il était impossible de sourire. Sous sa parole ardente, le marbre mutilé s'animait, vivait. Il le *voyait* dans toute sa fraîcheur d'il y a deux mille quatre cents ans, et, par un irrésistible hypnotisme, sa vision se communiquait aux plus sceptiques de ses auditeurs.

— Voilà, disait-il, les plus vénérables des images... Ce sont trois statues d'Héra, trois Junons, sous leur forme primitive : l'idole de bois, copiée en pierre par un ciseau qui hésite encore :

— Le *xoanon*, fit Florence Marsh.

— Vous connaissez le *xoanon !* — s'écria Fregoso, qui dès lors ne s'adressa plus qu'à la jeune Américaine. — Alors, mademoiselle, vous êtes digne de comprendre la beauté de ces trois exemplaires. Ils sont uniques... Ni celui de Délos, ni celui de Samos, ni celui de l'Acropole, ne les valent... Regardez-les tous trois... C'est la vie que vous voyez naître... Ici, le corps est dans sa gaine encore, et quelle gaine !... rude comme le feutre des grossiers lainages. Il respire pourtant : les seins sont là, les hanches, les jambes... Puis cette étoffe se fait souple, c'est un tissu délicat de laine fine, une longue chemisette fendue qui se prête aux mouvements. La statue s'anime. Elle marche... Admirez l'ampleur de ce torse sous le péplos, cette tunique collante étalée en plis verticaux sur ce côté, en éventail sur l'autre, cette pose de la déesse sur

sa jambe droite, la gauche en avant... Elle marche, elle vit... O Beauté!... Et ces Apollons!...

Il montrait, maintenant, sans pouvoir parler, tant la fièvre de son enthousiasme l'exaltait, trois torses d'une pierre devenue roussâtre à force d'avoir séjourné dans quelque terrain ferrugineux, sans têtes ni bras, montés sur des jambes dont il ne restait que des moignons.

— Est-ce que ce n'est pas le type de ceux d'Orchomène, de Théra et de Ténéa? dit miss Marsh.

— Justement! reprit le prince avec une joie qui ne se contenait plus. Ce sont des images funéraires, la statue d'un mort divinisé en Apollon... Et dire qu'il y a des barbares pour prétendre que les Grecs sont allés chercher leur art en Égypte et en Mésopotamie! Est-ce que jamais un Égyptien, un Asiatique ont eu l'idée de cette cambrure, de ce tour du torse et des reins? Ils n'ont jamais fait que l'homme assis, l'idole hiératique et collée au mur... Et ces cuisses! Homère prétend qu'Achille sautait cinquante pieds. J'ai fait des recherches exactes : c'est le maximum du saut d'un tigre ; cela nous paraît incroyable. Eh bien! voilà les outils pour des sauts pareils : il y faut ces muscles. Tout l'art est là : de beaux membres capables de beaux mouvements... *I moti divini*, disait Leonardo. Mettez cette énergie au service de la cité et cette cité elle-même, représentez-la par des dieux, par *ses* dieux : vous avez la Grèce...

— Et vous avez Venise, vous avez Florence, vous avez Sienne, vous avez Gênes, toute l'Italie! interrompit don Fortunato...

— L'Italie est l'humble élève de la Grèce, dit solennellement Fregoso : elle a quelques touches de la grande Beauté, mais elle n'est pas la grande Beauté...

Puis, mystérieusement :

— Ah! cette fois, il faut fermer les volets et abaisser les rideaux. Don Fortunato, voulez-vous m'aider?...

Quand la nuit fut ainsi produite, le vieillard mit aux mains de l'abbé la bougie allumée, il lui fit signe de le suivre, et, s'avançant vers une tête de marbre, posée sur un piédouche, il dit d'une voix troublée par l'émotion :

— La Niobé de Phidias!...

Les trois femmes et les deux jeunes gens aperçurent alors, à la lueur de la petite flamme, un morceau de marbre réellement informe. Le nez avait été brisé, écrasé. La place des yeux était à peine reconnaissable. Toute une partie de la chevelure manquait. Le hasard de cette épouvantable destruction avait pourtant épargné la lèvre inférieure et le menton. C'est sur cette bouche mutilée et sur ce menton que don Fortunato, habitué à l'enfantine mise en scène de l'archéologue, fit tomber la lumière :

— Est-elle admirable de vie et de douleur, cette bouche! s'écria Fregoso; et ce menton, est-il puissant !... Exprime-t-il assez la volonté, l'orgueil, toutes les énergies de la reine qui défia Latone !... Et ces lèvres, entendez-vous le cri qui les traverse? Suivez cette joue : à ce qu'il en reste, on la retrouve... Et le nez! Quelle noble forme l'artiste avait su lui donner !... Regardez!...

Il saisit la tête, la mit sous un certain angle, tira son mouchoir, en prit un morceau entre ses deux mains, et il le tendit au bas du front de la statue, à la place où il n'y avait plus qu'une plaie béante dans la pierre.

— La voici, cette ligne du nez!... je la vois... Je vois les larmes qui coulent, tenez, là... — Et il mit la tête sous un autre angle. — Je les vois... Allons! — conclut-il, après un silence et un soupir, — il faut rentrer dans la vie. Relevons les volets et rouvrons les rideaux...

Et, lorsque la lumière du jour fut revenue jouer sur l'informe débris, Fregoso poussa un nouveau soupir; puis, avisant une autre tête moins complètement ruinée, il la prit, et, s'inclinant devant miss Marsh, dont les connaissances techniques et l'attention avaient flatté délicieusement sa manie :

— Mademoiselle, dit-il, vous méritez de posséder un fragment d'une statue qui ornait l'Acropole... Permettez-moi de vous offrir cette tête, découverte dans les dernières fouilles... Regardez le sourire.

Et la tête, élevée dans les mains du vieillard, souriait, en effet, d'un sourire des joues, inquiétant, à la fois sensuel et mystérieux :

— C'est le sourire éginétique, n'est-ce pas? dit l'Américaine.

— Les archéologues le nomment ainsi, répondit le prince,

à cause des marbres du célèbre fronton. Pour moi, c'est le sourire élyséen, l'extase qui doit flotter à jamais sur la bouche de ceux qui goûtent l'éternel bonheur, et les dieux et les déesses le révèlent à l'avance à leurs dévots... Rappelez-vous le vers d'Eschyle sur Hélène, mademoiselle. Ce sourire y tient tout entier : *Ame sereine comme le calme des mers...*

Lorsque les trois femmes et Hautefeuille se retrouvèrent, au sortir de ce fantastique mariage et de cette plus fantastique visite, dans le landau qui les ramenait du côté du port, vers les trois heures de l'après-midi, tous les quatre se regardèrent avec un étonnement d'être de nouveau là, au milieu d'une rue pleine de peuple, entre des maisons au rez-de-chaussée desquelles s'ouvraient des boutiques, devant des murs décorés d'affiches, en plein grouillement de la vie contemporaine. C'est l'impression que l'on éprouve lorsqu'on vient d'assister à une représentation de théâtre pendant le jour, et qu'on se réveille sur le trottoir, à la clarté du soleil. Cette hallucination du théâtre, subie deux heures durant sous la flamme du gaz, vous rend presque douloureux le sursaut du retour à la vie réelle. Andriana fut la première à exprimer tout haut cette sensation déconcertante :

— Si je n'avais pas l'épithalame de cet excellent don Fortunato, — dit-elle, et elle montra une petite brochure qu'elle avait à la main, — je croirais que j'ai rêvé... Il vient de me la remettre avec grande cérémonie, en m'annonçant que ce poème est imprimé à quatre exemplaires chez l'imprimeur qui travaillait pour les proclamations de Manin, notre dernier doge. Il y en a un pour Corancez, un pour Fregoso, un pour l'abbé lui-même, et celui-ci !... Oui, je croirais que j'ai rêvé...

— Et moi de même, dit Florence Marsh, si cette tête de marbre n'était pas si lourde, — et elle soupesa de ses petites mains le cadeau étrange dont l'archéologue l'avait honorée... — Mon Dieu que je voudrais visiter ce musée sans le prince ! J'ai l'idée qu'il nous a hypnotisés tous et que s'il n'était pas là nous ne verrions plus rien... Tenez, le sourire de cette tête, nous l'avons vu tout à l'heure, quand Fregoso nous le montrait?... Maintenant, je n'en trouve plus trace. Et vous?

— Ni moi... Ni moi... Ni moi... s'écrièrent ensemble Ely de Carlsberg, Andriana et Hautefeuille.

— Il est certain, dit celui-ci en riant, que j'ai vu pleurer la Niobé, qui n'avait pas d'yeux et pas de joues...

— Et moi, dit madame de Carlsberg, courir l'Apollon, qui n'avait pas de jambes.

— Et moi, dit Andriana, respirer la Junon, qui n'avait pas de poitrine.

— Corancez m'avait prévenu, fit Hautefeuille. Quand Fregoso n'est pas là, son musée devient un simple tas de pierres; quand il vous le montre, c'est l'Olympe.

— C'est un croyant et un amoureux, reprit la baronne Ely, et ces quelques heures avec lui m'en ont plus appris sur la Grèce que toutes mes promenades au Vatican, au Capitole et aux Offices. Cela me console de n'avoir pu vous montrer le Palais Rouge — ajouta-t-elle en s'adressant à Hautefeuille — et ses Van Dyck... Ils sont adorables.

— Vous en aurez tout le temps demain, dit miss Marsh. Mon oncle partira ce soir, je le connais, mais il vous laissera tous à terre : la *Jenny* va danser terriblement; et il n'admet pas qu'on soit malade sur son bateau. Regardez comme l'eau clapote déjà dans le port... En mer, c'est la tempête.

Le landau était arrivé sur le quai, à la place où la chaloupe du yacht attendait les voyageurs. De petites vagues se brisaient en effet contre la pierre; et c'était, dans toute la rade, sous la bise maintenant déchaînée, un hérissement de flots menus, trop faibles pour ébranler les paquebots solides sur leurs ancres, mais qui balançaient les barques de promenade et de pêche. Quelle différence entre ce frisson de la houle grise, sensible même dans ce port fermé de ses deux môles, et le miroir uni de saphir immobile qu'étalait la veille, à cette heure, la baie ouverte de Cannes! Entre ce ciel tendu de nuages et l'azur du départ, entre l'âcreté de ce vent du Nord et le souffle parfumé de la brise d'hier, quel contraste!... Mais qui songeait à s'en apercevoir? Ce n'était pas Florence Marsh, heureuse malgré tout du *scalp* archaïque qu'elle allait emporter à bord. Ce n'était pas Andriana, à qui la perspective d'une nuit passée à terre promettait une si douce certitude :

elle avait un rendez-vous avec son mari comme avec un amant, et — Corancez ne s'y était pas trompé — le piquant de ce rendez-vous clandestin et légitime après un mariage de roman achevait d'affoler cette femme amoureuse qui, pour la première fois depuis des années, avait totalement oublié son redoutable frère. Ce n'étaient pas Hautefeuille et sa maîtresse, qui avaient aussi ces longues heures de nuit à passer ensemble. Aussi le jeune homme, resté en arrière avec Ely de Carlsberg, lui disait gaiement et tendrement, comme ils marchaient vers la chaloupe de la *Jenny*, dont le pavillon blanc, noir et rouge claquait sous la bise :

— Je commence à croire que ce charmant Corancez a raison, avec sa ligne de chance !... Et il paraît que c'est contagieux...

A cet instant même, et comme Ely répondait par un sourire de langueur et de promesse, un des matelots debout sur le quai auprès de la barque tendait à miss Marsh un grand portefeuille. C'était le courrier du bord, qu'il était allé chercher à la poste, et la jeune Américaine commença le tri de ces quinze à vingt lettres :

— Voilà une dépêche pour vous, Hautefeuille, dit-elle.

— Vous allez voir, — fit celui-ci qui continuait la plaisanterie, — c'est une bonne nouvelle...

Il déchira le papier jaune. Son visage s'éclaira d'un beau sourire, et il tendit le télégramme à madame de Carlsberg en ajoutant :

— Qu'est-ce que je vous disais ?

Et cette dépêche était ainsi conçue :

« *Quitte le Caire aujourd'hui, serai Cannes dimanche, lundi, au plus tard. Recevras nouvelle dépêche. Si heureux te revoir.* — OLIVIER DU PRAT. »

PAUL BOURGET
de l'Académie française.

(A suivre.)

NAPOLÉON A DRESDE

(1812)

I

Avant de marcher en 1812 contre la Russie, Napoléon voulut donner à Dresde l'une de ces représentations grandioses qu'il machinait comme des scènes d'opéra, avec cortèges, défilés, figurations somptueuses, et qui remettaient périodiquement sous les yeux du public l'apothéose de sa puissance. Il se ferait accompagner de Marie-Louise et la conduirait à ses parents, avec lesquels rendez-vous serait pris chez le roi de Saxe : autour des deux familles impériales, il grouperait un congrès de souverains, où il présiderait l'Europe. Pendant ce temps, la Grande Armée continuerait de s'avancer à pas sourds, se glisserait et se raserait jusqu'aux approches de la Russie, pour se dresser subitement, s'élancer et frapper. En juin, lorsque l'épanouissement de la végétation aurait transformé la Prusse orientale et la Pologne en dépôt de fourrages créé par la nature, l'Empereur arriverait sur la Vistule, prendrait le commandement de ses troupes et, à la tête de quatre cent cinquante mille hommes, viendrait aborder impétueusement la Russie.

Mais les Russes le laisseraient-ils exécuter jusqu'au bout ce

plan colossal et félin? Il dépendait encore d'eux, s'ils surprenaient pleinement nos projets, de s'assurer l'avantage du choc offensif, de refouler nos têtes de colonne par une attaque préventive, de ravir à la Grande Armée sa base d'opérations: n'allaient-ils point, sortant de leurs frontières, se jeter sur la Pologne, sur l'Allemagne, et y apparaître en trouble-fêtes? Pour éviter ce contre-temps, Napoléon affectait de plus en plus un ardent désir de négocier, de terminer le différend à l'amiable: ses déclarations, ses instances pacifiques, suivaient la même progression que le mouvement de ses armées. Dans les premiers jours de mai, il expédie à Wilna, où l'empereur Alexandre vient de se placer, « le plus marquant de ses aides de camp », le comte de Narbonne, avec mission de rouvrir des pourparlers. Puis, comme Alexandre lui a fait sommation par l'intermédiaire de l'ambassadeur russe en France, le prince Kourakine, d'évacuer la Prusse avant tout accord sur le fond du litige, il évite de répondre à cet impérieux ultimatum. Il traîne l'ambassadeur de jour en jour, d'heure en heure, et lorsque enfin le vieux prince, s'apercevant qu'on le mystifie, s'exaspère et réclame ses passeports, on les lui refuse sous divers prétextes. Napoléon empêche ainsi le fil de la négociation de se briser à Paris, tandis qu'il essaye de le renouer en Russie. En même temps, pour échapper à de nouvelles réquisitions, il précipite sa mise en route et s'achemine vers Dresde.

Le départ se fit de Saint-Cloud, le 9 mai de grand matin. Dans la journée, des centaines, des milliers d'équipages sortirent bruyamment de Paris, s'empressant à la suite de Leurs Majestés et couvrant les routes. Les jours suivants, entre Paris et la frontière, tous les moyens de transport sont monopolisés, tous les chevaux de poste réquisitionnés; un grand fracas met les populations en émoi: c'est l'Empereur qui passe, magnifiquement escorté. A Châlons, à Metz, il y eut réception solennelle des autorités: les préfets organisèrent l'enthousiasme. A partir du Rhin, les préfets furent remplacés par des princes allemands. On vit à Mayence ceux d'Anhalt et de Hesse-Darmstadt, à Wurtzbourg le roi de Wurtemberg et le grand duc de Bade; à Bamberg, pendant qu'on relayait, les ducs Guillaume et Pie de Bavière obtinrent quelques minutes

d'entretien. On entra en Saxe par Plauen, grand centre d'industrie. Les manufacturiers du pays offrirent à l'Empereur, comme un hommage selon ses vœux, quelques échantillons de leurs produits, qui rivalisaient de perfection avec les articles similaires de la Grande-Bretagne, et ce présent, qui attestait une victoire économique sur l'éternelle rivale, lui fit plus de plaisir que les arcs de triomphe dressés sur son passage, les pluies de fleurs, les adulations des princes et leurs empressements idolâtres.

Comme la longueur des étapes se réglait d'après les convenances et la santé de l'Impératrice, le jour de l'arrivée à Dresde n'avait pu être rigoureusement fixé. Cette incertitude troublait fort le roi et la reine de Saxe, qui craignaient d'être surpris par leur visiteur et de ne pouvoir à temps se porter à sa rencontre. Le 15, ils prirent le parti de s'établir dans la petite ville de Freyberg, située à huit lieues en avant de Dresde[1]. Le soir venu, le roi ne voulait point se coucher; pour le décider à prendre un peu de repos, il fallut que son ministre des affaires étrangères, le baron de Senft, passât la nuit sur une chaise à l'entrée de son appartement, prêt à l'avertir au premier signal[2]. Pourtant, la nuit, puis la matinée du lendemain, s'écoulèrent sans alerte; dans l'après-midi seulement, les équipages impériaux furent annoncés et presque aussitôt arrivèrent. Après de rapides effusions, les deux cours se confondirent; Français et Saxons se répartirent côte à côte dans les mêmes voitures, la course fut reprise, et l'entrée à Dresde se fit le soir même, aux flambeaux, au son de toutes les cloches, au bruit des salves d'artillerie dont les montagnes d'alentour se renvoyaient les échos en interminables roulements.

L'Empereur fut conduit au château royal, à la Résidence, comme disent les Allemands; là, tous les princes de la famille de Saxe se trouvèrent réunis pour lui souhaiter la bienvenue. Sur l'escalier d'honneur, des gardes suisses faisaient la haie, armés de hallebardes, portant le tricorne à plume blanche et la perruque à trois marteaux, tout habillés de taffetas jaune et

1. Serra, ministre de France à Dresde, à Maret, duc de Bassano, 15 mai 1812.

2. *Mémoires du comte de Senft-Pilsach*, ministre des affaires étrangères de Saxe, p. 106.

violet. Cette tenue plus galante que martiale fit sourire nos jeunes officiers, qui trouvèrent aux gardes de Sa Majesté Saxonne un air de « scaramouches[1] ». A travers ce décor, l'Empereur fut conduit aux appartements qui lui avaient été réservés, les plus beaux, les plus vastes du palais, ceux qu'avait naguère habités et embellis Auguste II, l'électeur-roi de fastueuse mémoire.

Le lendemain, on chanta un *Te Deum* solennel pour remercier le ciel de sa venue : il y eut présentation de la cour et du corps diplomatique. Le ministre de Russie, M. de Kanikof, parut avec ses collègues : comme l'Empereur l'accueillit bien et affecta même de le distinguer, quelques assistants y virent un symptôme de paix; d'autres, plus avisés, dirent que le conquérant, tout en se préparant à l'attaque, rentrait encore ses griffes et « faisait patte de velours[2] ».

Dans la même journée, l'Empereur revit ses hôtes saxons et put les observer de plus près. Il retrouva le roi tel qu'il l'avait connu à Dresde en 1807, à Paris en 1809, c'est-à-dire parfaitement docile, plein de prévenances, et leur intimité sembla tout de suite reprendre et se fortifier. A vrai dire, il eût été difficile de découvrir la moindre affinité de caractère entre le violent empereur et le monarque pacifique qui le recevait à Dresde. Paternel et digne, bienveillant sans familiarité, Frédéric-Auguste s'était concilié à la fois le respect et l'affection de ses peuples ; n'ambitionnant point d'autre gloire, il se fût contenté de régner en paix sur des sujets faciles à gouverner. Il se déchargeait volontiers du poids des affaires sur un favori doux et âgé comme lui, le comte Marcolini ; son bonheur eût été de se livrer sans contrainte aux exercices d'une dévotion minutieuse, entremêlés de quelques distractions idylliques et champêtres[3]. Mais il avait compris que la sécurité et l'avenir

1. *Journal du maréchal de Castellane*, I, p. 92.

2. Sur le détail des journées à Dresde, nous avons pu consulter le *Journal inédit* du grand maître de la cour de Saxe, que M. Frédéric Masson a bien voulu nous communiquer.

3. Il écrivait à Marcolini, au cours d'un voyage : « J'ai été régalé du matin au soir par le chant des rossignols. Ils abondent, même dans les plus misérables villages. Ils seraient bien mieux placés dans mon jardin de Pillnitz, où vous savez que nous n'avons jamais pu en établir. » (Bourgoing, ministre de France en Saxe, à Maret, 8 mai 1811.)

de son État étaient au prix d'un accord étroit avec le dominateur de l'Allemagne ; il l'avait donc choisi pour inspirateur et pour guide, et, sans l'interroger, sans chercher à pénétrer ses projets, suivait en tout ses impulsions avec une déférence discrète.

La reine, d'un physique disgracieux et de réputation équivoque, aidait son mari à organiser les réceptions, les fêtes, et n'y apportait par elle-même aucun agrément. Les princes frères du roi, tout entiers à leur famille, à leurs pratiques de piété, à leurs jardins, offraient le modèle des vertus privées, sans aucune des qualités qu'eût exigées leur rang ; Napoléon les jugea du premier coup indignes de l'occuper : il se borna à leur faire passer la parade, pour ainsi dire, et à leur adresser quelques questions sur le degré d'avancement de leur instruction militaire[1]. Quant aux autres membres de la cour, il les trouva pleins d'une admiration craintive, empressés à lui faire fête autant que le leur permettaient des ressources assez bornées. Foncièrement attachés au passé, dont ils gardaient l'esprit, les usages et la politesse, les Saxons cédaient néanmoins aux circonstances, se livraient au glorieux parvenu sans l'aimer, et se laissaient entraîner par lui, avec quelque effarement, dans un tourbillon d'affaires et de plaisirs qui dérangeaient leurs habitudes tranquilles. Dans ce monde d'un autre âge, aux tons effacés, aux nuances discrètes et fanées, Napoléon allait trancher plus que partout ailleurs par l'exubérance de son génie, l'éclat cru de son esprit et de son langage, son luxe flambant et neuf.

Il avait accepté l'hospitalité des souverains saxons, mais il voulait être chez lui dans leur palais, y tenir maison et table ouverte. C'était une cour entière qu'il avait emmenée, les principaux dignitaires de son état-major, sa maison militaire, un service complet de chambellans, d'écuyers et de pages, un préfet du palais, et de plus l'accompagnement ordinaire de l'Impératrice aux jours de solennité, grande maîtresse et grand chambellan, premier écuyer, chevalier d'honneur, trois chambellans, trois écuyers, trois dames du palais. Les noms les plus illustres de l'ancienne et de la nouvelle France figuraient

1. *Mémoires de Senft*, p. 172.

ensemble dans ce cortège, un Turenne, un Noailles, un Montesquiou, à côté d'une Montebello. En même temps, se faisant suivre d'un personnel démesurément nombreux, de tout un service d'appartement et de bouche, l'Empereur avait ordonné de transporter à Dresde son argenterie, le splendide écrin de l'Impératrice, les joyaux de la couronne, tout ce qui pouvait rehausser matériellement et parer le rang suprême. Dans son nouveau séjour, il voulait devenir le centre rayonnant vers lequel se tourneraient tous les regards, toutes les curiosités, et faire lui-même les honneurs de Dresde aux princes étrangers qu'il y avait conviés en foule.

Les princes de la Confédération du Rhin commençaient à se présenter, à se succéder dans un interminable défilé. Dès le matin du 17, on avait vu arriver ceux de Weymar, de Cobourg, de Mecklembourg, et le grand-duc de Wurtzbourg, primat de la Confédération. Dans la soirée, la cour de Saxe eut à recevoir la reine Catherine de Westphalie, appelée par invitation spéciale de l'Empereur. Napoléon avait pris en affection cette princesse si charmante, si vivante, qui aimait si franchement son mari et faisait une heureuse exception, par ses allures primesautières, par la sincérité de ses sentiments, dans le milieu compassé des cours : l'attention qu'il avait eue de la mander frappait d'autant plus qu'il avait écarté de la réunion, avec un soin rigoureux, les autres membres de sa famille.

Eugène avait traversé Dresde peu de jours auparavant, mais n'avait fait qu'y paraître et y plaire : il avait reçu ordre de rejoindre ses troupes au plus vite. Jérôme n'avait pas eu permission de quitter son quartier général. Pour Murat, la prohibition avait été plus nette encore et plus sensible. Bien que le roi de Naples, arrivant d'Italie, semblât naturellement appelé à passer par la Saxe pour se rendre en Pologne, l'Empereur lui avait imposé un itinéraire dont le tracé aboutissait directement à Dantzick et s'éloignait de la capitale saxonne. A l'entendre, s'il avait agi de la sorte, c'était par égards pour son beau-père : l'empereur d'Autriche regrettait toujours ses possessions d'Italie ; la vue d'un prince établi en ce pays par nos armes pourrait affliger ses yeux ; pourquoi lui gâter la joie qu'il éprouverait à revoir sa fille? Dans la réalité, le motif de

l'exclusion était tout autre, et Napoléon ne se privait pas de l'indiquer à ses familiers, lorsqu'il voulait être franc. Tel qu'il connaissait Murat, il jugeait dangereux pour ce roi de promotion récente tout contact avec des souverains d'ancienne souche et particulièrement avec la maison d'Autriche : « Sa tête va tourner, disait-il, si l'empereur François lui adresse quelques paroles aimables[1]. » Ravi de ces avances, flatté dans sa vanité de se voir recherché par le descendant de quarante-deux empereurs, Murat se laisserait aller sans doute, avec l'intempérance habituelle de sa langue, à des confidences suspectes, à des propos qui l'engageraient : ainsi se créerait entre l'Autriche, aspirant au fond à rentrer en Italie, et Murat, aspirant à s'y faire une position indépendante, une intelligence à demi-mot que Napoléon tenait essentiellement à empêcher, comme s'il eût pressenti dès lors les défections prochaines.

L'empereur d'Autriche et sa seconde femme, Marie-Louise-Béatrice d'Este, arrivèrent dans l'après-midi du 19 et reçurent les mêmes honneurs que Napoléon lui-même, avec cette différence que le couple saxon ne se porta point au devant d'eux. Établis au palais, ils se préparaient à visiter l'empereur des Français, quand celui-ci, les prévenant, se fit annoncer. Quelques instants après, il arrivait avec Marie-Louise, avec toute sa suite, et les deux cours se trouvèrent en présence.

Cette première entrevue fut cérémonieuse et guindée. Embarrassé et gauche, conscient de son infériorité, François Ier restait sur la réserve, et ne s'attendrit qu'en recevant dans ses bras celle qu'il nommait « sa chère Louise ». L'air de santé et de bonheur qui brillait sur les traits de Marie-Louise parut causer à l'impératrice autrichienne plus de surprise que de satisfaction. Cette princesse s'était préparée à s'apitoyer sur le sort de sa belle-fille, mariée au despote exécré, et éprouvait une déception à ne pouvoir la plaindre. Quant à Napoléon, il constata avec désappointement que les souverains autrichiens ne s'étaient fait accompagner d'aucun de leurs proches. Il eût aimé, durant son séjour en Saxe, à marcher environné d'un cortège d'archiducs ; il avait fait exprimer à Vienne le plaisir

1. *Documents inédits*. Ces documents émanent de l'un des principaux membres de l'état-major impérial.

qu'aurait Marie-Louise à se retrouver avec ses frères, et s'étonna qu'on eût négligé d'obtempérer à ce vœu. Il marqua surtout quelque regret de ne pas voir l'héritier présomptif de la couronne, l'archiduc Ferdinand, et comme sa belle-mère s'excusait de ne l'avoir point amené en alléguant les seize ans du jeune prince, sa timidité d'adolescent craintif et un peu sauvage, son éloignement pour le monde : « Vous n'avez qu'à me le donner pendant un an, dit vivement l'Empereur; et vous verrez comme je vous le dégourdirai[1]. »

Le soir, il y eut par extraordinaire grand couvert chez le roi de Saxe : pour cette fois, Napoléon avait voulu laisser à ses hôtes le plaisir de recevoir à leur table et de fêter les souverains. Après le repas, servi par les grands officiers de la couronne de Saxe, l'illustre assemblée se rendit dans les appartements de la reine, et là, se groupant autour des fenêtres ouvertes, qui donnaient sur l'Elbe, put contempler le spectacle de Dresde illuminée. Formée de pylones et d'arcs resplendissants, l'illumination couvrait l'esplanade située au-devant du château et prolongeait sur le beau pont qui vient y aboutir une flamboyante allée. Un peu plus loin, un pont de radeaux, établi pour la circonstance, offrait une décoration non moins brillante, qui se reflétait sur le fleuve et semblait poser à la surface des eaux une autre ligne de feux, d'un éclat discret et pâli. Sur les quais, sur les terrasses, la foule se pressait pour jouir du spectacle, et de la ville entière, où les rues illuminées traçaient de clairs sillons, montait un bruit de peuple en fête[2].

Depuis l'arrivée des souverains, la charmante capitale de la Saxe ne se reconnaissait plus. D'ordinaire, l'aspect en était calme et reposant; dans les rues s'ouvrant sur de fraîches perspectives de verdure et de montagnes, peu de monde, point de voitures : des chaises à porteurs, doucement balancées, où se laissaient entrevoir les dames de la ville, poudrées et attifées à la mode d'autrefois : le dimanche, pour égayer ces solitudes, des chœurs d'écoliers en manteaux courts, chantant des cantiques. En ce lieu privilégié de la nature, embelli par

1. Bulletin transmis de Vienne le 3 juillet par le secrétaire d'ambassade La Blanche. Tous les échos de l'entrevue retentissaient à Vienne.

2. *Gazette universelle d'Augsbourg*, 39 mai. *Journal de l'Empire*, 3 juin.

l'art, à peu près épargné par la guerre, la vie était oisive et molle, les mœurs retardaient sur le siècle. Dresde avait eu pourtant, cette année même, sa révolution : dans la toilette d'apparat des femmes, le manteau de cour avait remplacé les paniers[1] : à cela près, on se serait cru de cinquante ans en arrière, et le style ancien des monuments, leur grâce vieillie, les courbes onduleuses de leurs lignes, la profusion d'ornements en rocaille qui s'enroulaient sur leurs façades, complétaient l'illusion. Et voici que Napoléon avait choisi cette ville pour y déployer l'un de ces pompeux spectacles qu'il excellait à monter, pour y jeter une invasion de magnificences, un monde d'étrangers de tout ordre, de tout rang et de tout pays.

Peu de troupes, à la vérité : nos colonnes côtoyaient Dresde sans y entrer : l'Empereur lui avait épargné le fardeau de trop nombreux passages : seuls, quelques détachements de la Garde promenaient par les rues leur air vainqueur et leur splendide tenue, fraternisant avec les beaux grenadiers de Saxe, en habits rouges à revers jaunes. Mais le fracas des entrées, les chaises de poste roulant sur le pavé et amenant d'insignes personnages, les carrosses dorés sortant pour les visites de cérémonie, l'affluence et le luxe des équipages, des costumes, des livrées, mettaient partout un tumulte et un éblouissement : c'étaient des arrivées à sensation se succédant à toute heure, le comte de Metternich prenant les devants sur ses maîtres, le prince de Hatzfeldt se présentant comme envoyé extraordinaire de Prusse et sollicitant pour le roi la permission de venir, le duc de Bassano prenant possession de l'hôtel Salmour avec sa chancellerie, le prince de Neufchâtel établissant au palais Brühl les bureaux de la Grande Armée : sur les pas de ces puissants, une irruption de suivants, de commis, de solliciteurs, encombrant les antichambres, campant sur les escaliers : Dresde en proie à une cohue affairée et brillante : un grand gouvernement et trois ou quatre cours s'installant, s'entassant dans la calme cité.

Que de bruit, d'agitation, de mouvement! Partout des apprêts de fête : dans les rues, sur les places, des décorations

1. *Journal de Castellane*, I, 93.

s'élevant à la hâte ; six cents ouvriers appropriant la salle de l'Opéra italien à une représentation de gala ; et, dominant le bruit de ces préparatifs, dominant le bourdonnement des foules, retentissant à toute heure, la voix du canon : cent coups pour l'arrivée de Leurs Majestés Autrichiennes, cent coups au commencement du *Te Deum* et encore trois salves de douze coups pour marquer les différentes phases de la cérémonie, pendant que les gardes saxonnes, rangées autour de l'église, exécutaient des feux de mousqueterie. Enfiévré par ce fracas, par l'éclat et la diversité des spectacles, le peuple emplissait les rues, se déplaçait par brusques oscillations, suivant qu'un objet nouveau attirait ou détournait son attention. Il s'amassait aux abords des palais, dès qu'un mouvement dans les cours, un signe quelconque, semblait annoncer la sortie ou la rentrée d'un cortège et promettre la vue des grands de ce monde.

Parfois, cette attente n'était pas déçue : par les grilles ouvertes de la Résidence, une élégante calèche sortait, précédée de piqueurs, enveloppée de gardes ; elle menait à la promenade les deux impératrices, les deux Marie-Louise, la belle-fille et la belle-mère, affectant un touchant accord : la première épanouie et radieuse, la seconde gracieuse et frêle, dissimulant sous un costume hongrois, à plis bouffants et à épais brandebourgs, la maigreur de sa taille et son buste émacié. La foule regardait passer avec ravissement ces souriantes visions, sans que sa curiosité en fût pleinement satisfaite. On cherchait des yeux, on désirait voir l'être extraordinaire qui était l'âme de tous ces mouvements. Mais l'Empereur jusqu'à présent ne se montrait guère en public ; comme s'il eût voulu laisser à la réunion un caractère d'intimité presque familiale, il vivait avec ses hôtes ou se tenait enfermé dans ses appartements : on le disait absorbé par un labeur incessant, en train de préparer avec ses ministres et ses alliés les destinées de l'Europe : « Sa Majesté, écrivait une correspondance de Dresde, paraît extrêmement occupée[1]. »

En effet, Napoléon s'était remis tout de suite à sa besogne de souverain et de généralissime. Affermissant la Grande Armée

1. Passage cité par le *Journal de l'Empire*, n° du 31 mai.

sur la Vistule, pressant l'arrivée des effectifs retardataires, il travaillait surtout à organiser l'armée de seconde ligne, celle qui devait garder l'Allemagne et fournir des renforts à l'invasion; il déterminait le nombre, la composition, l'emplacement des corps. En même temps, il stimulait son ministre des relations extérieures à surveiller le fonctionnement de nos alliances, à conclure celles qui n'étaient pas encore formées, à regagner le temps perdu auprès de la Suède et de la Turquie. Dès que Berthier l'avait quitté, après lui avoir demandé des centaines de signatures, le duc de Bassano se présentait et lui apportait des lettres d'ambassadeurs, des rapports diplomatiques, des bulletins de renseignements arrivés de toutes les parties de l'Europe.

Une de ces pièces attira l'attention de l'Empereur et le contraria. Par lettre en date du 11 mai, Kourakine renouvelait en termes pressants sa demande de passeports et n'admettait point que le gouvernement français se fût soustrait, par un départ impromptu, au devoir de lui répondre[1]. Napoléon ne jugeait nullement le moment arrivé d'acquiescer à sa requête. Afin de tromper l'impatience du vieux prince, il se borne à lui faire expédier des passeports pour quelques membres de sa maison et pour « ses enfants naturels », non pour lui-même. Puis, un peu ému de ces instances persécutrices, il se retourne vers Alexandre et essaye encore une fois de parlementer, dans sa préoccupation constante d'endormir et d'immobiliser la Russie. Tel avait été, on ne l'a pas oublié, l'objet de la mission confiée à Narbonne. A l'heure qu'il est, cet aide de camp doit être arrivé à Wilna, mais il n'a pas encore donné de ses nouvelles. On ignore s'il a été reçu par l'empereur Alexandre, s'il a réussi à faire renaître dans l'esprit de ce prince un fallacieux espoir de paix. Pour le cas où cette démarche ne suffirait pas, Napoléon se décide à la doubler par une autre.

Le 20 mai, un courrier part de Dresde à destination de Pétersbourg, avec une longue dépêche pour le général de Lauriston, notre ambassadeur dans cette capitale. Au reçu de ce message, M. de Lauriston demandera à l'office russe des affaires étrangères les moyens de se rendre au quartier

1. Archives des affaires étrangères, Russie, 154.

général du tsar, pour lequel il se dira porteur de communications graves et urgentes. Si ce recours direct au souverain, qui est presque de droit pour un ambassadeur, ne lui est pas accordé, il prendra acte du refus et attendra de nouvelles directions. Si sa demande est accueillie, il partira sur-le-champ pour Wilna et y entamera un dernier semblant de négociation. Le terrain sur lequel il doit se placer lui est soigneusement indiqué. A cet instant, Napoléon ne veut pas encore se prononcer sur l'ultimatum blessant d'Alexandre. Il affecte de croire que les prétentions de la Russie lui ont été inexactement transmises, que Kourakine a dénaturé la pensée de sa cour en lui donnant une forme comminatoire, qu'il a été au delà de ses instructions en demandant ses passeports; ce sont les bévues de cet ambassadeur « honnête homme, mais trop borné[1] », qui ont créé un dangereux malentendu. Lauriston devra demander des explications, sans insister pour qu'elles soient trop nettes : il dira surtout qu'un accommodement reste possible, que tout peut s'arranger encore, pourvu qu'on y mette un peu de bonne volonté; en conséquence, la Russie doit s'abstenir de tout acte irrévocable et précipité. Par cette manœuvre de la dernière heure, Napoléon gagnerait plus sûrement quelques semaines, le temps d'atteindre l'époque où les progrès de la végétation dans le Nord lui donneraient licence d'entrer en campagne, le temps aussi d'organiser et de tenir sa cour de souverains.

II

Il avait réglé sa vie à Dresde suivant un mode pompeux et strict. Le matin, à neuf heures, il tenait d'ordinaire un lever; les princes allemands y faisaient assidument acte de présence et venaient à l'ordre. L'Empereur passait ensuite chez l'Impératrice et assistait à la toilette. On sait quelle place occu-

1. Paroles de Napoléon dans ses entretiens ultérieurs avec Balachof, citées par Tatistchef. (*Alexandre Ier et Napoléon*, p. 595.)

pait dans les usages des cours cette représentation fastueuse, où la souveraine, entourée de ses femmes qui achevaient de la parer, admettait en sa présence quelques privilégiés. Après le lever de l'Empereur, la toilette de Marie-Louise offrait l'occasion d'une seconde assemblée. L'impératrice d'Autriche y venait souvent, et la vue des merveilleux atours préparés pour sa belle-fille, des écrins ouverts, des coffrets débordant de diamants et de perles, excitait sa jalousie. Admirant ces trésors, elle souffrait de n'en pas avoir de pareils, réduite qu'elle était par le malheur du temps à une pénible économie. Marie-Louise, dès qu'un objet paraissait plaire particulièrement à sa belle-mère, se hâtait de le lui offrir, et l'autre impératrice acceptait ces cadeaux avec un mélange de satisfaction et de dépit, ravie de les posséder, humiliée de les recevoir [1]. A deux pas de là, Napoléon causait avec la reine de Westphalie, avec les princes; c'était l'un des moments de la journée où il parlait et laissait parler avec le plus d'abandon. Dans le fond de la salle, les courtisans commentaient à voix basse ses moindres propos et en tiraient de grandes conséquences : ils se livraient à de discrets pronostics sur les événements à venir et signalaient les fortunes naissantes.

Dans l'après-midi, Napoléon rendait visite tous les deux ou trois jours à son beau-père et lui consacrait quelques instants. Lui parti, tandis que les impératrices visitaient ensemble les musées de Dresde et les sites ravissants du voisinage, l'empereur François, dépaysé et désœuvré, atteignait difficilement la fin de la journée. Les occupations d'État le tentaient peu : la politique lui avait semblé de tout temps une source de dégoûts; c'était lui qui disait naguère à son ministre Cobenzl : « Lorsque je vous vois entrer dans mon cabinet, la pensée des affaires dont vous allez m'entretenir me serre le cœur. » D'autre part, il n'avait pas à Dresde ses familiers ordinaires, les favoris de bas étage dont les plaisanteries épaisses le réjouissaient et qui s'ingéniaient à lui trouver des distractions, des passe-temps, à flatter les caprices de son imagination puérile. Il ne pouvait, comme chez lui, employer de longues heures à imprimer soigneusement des cachets sur une cire de

1. *Mémoires de madame Durand*, p. 140.

choix ou à faire la cuisine[1]. Cherchant des objets de curiosité et d'intérêt à sa portée, il sortait à pied, flânait par les rues, paterne et bienveillant avec la foule qui le saluait dévotement : on le voyait tromper son ennui par de longues stations dans les boutiques, faire bourgeoisement des emplettes[2].

Le soir, les souverains se retrouvaient pour le dîner, qui avait lieu de fondation chez l'empereur des Français. On se réunissait à l'avance dans ses appartements. Là, s'il faut en croire une tradition, dans sa manière d'opérer son entrée et de se faire annoncer, Napoléon affectait une simplicité grandiose qui l'isolait de toutes les puissances accourues à sa voix et l'élevait au-dessus d'elles. Ses invités étaient annoncés par leurs titres et qualités : c'étaient d'abord des Excellences et des Altesses sans nombre, Altesses de tout parage et de toute provenance, anciennes ou récentes, Royales ou Sérénissimes, — puis les Majestés : Leurs Majestés le roi et la reine de Saxe, Leurs Majestés Impériales et Royales Apostoliques, Sa Majesté l'Impératrice des Français, reine d'Italie. Lorsque toutes ces appellations sonores avaient retenti à travers les salons, l'auguste assemblée se trouvait au complet et le maître pouvait venir. Alors, après un léger intervalle de temps, la porte s'ouvrait de nouveau à deux battants, et l'huissier disait simplement : « L'Empereur ».

Il entrait gravement, le front épanoui ou soucieux suivant les jours, saluait à la ronde, distribuait quelques paroles, et l'on se formait en cortège pour aller à table. Un officier de sa maison, dont l'appartement donnait sur la galerie où passaient les souverains, vit plusieurs fois le défilé et le décrit ainsi : « Napoléon, son chapeau sur la tête, marchait le premier ; à quelques pas derrière lui s'avançait l'empereur d'Autriche, donnant le bras à sa fille l'impératrice Marie-Louise, ce qui pourrait expliquer pourquoi ce monarque avait la tête nue ; les autres rois et princes qui faisaient partie de ce cortège, au

1. Feuille de renseignements transmise par Otto, ambassadeur à Vienne, le 22 décembre 1811 : « On raconte qu'à Schlosshof (résidence impériale près de Presbourg) l'empereur, costumé en cuisinier, était occupé avec Stift (son médecin) à faire du sucre d'érable, quand la députation officielle de la Diète vint engager Sa Majesté à se rendre à Presbourg. »

2. *Mémoires de madame Durand*, p. 140.

milieu duquel se trouvaient aussi la reine et les princesses de Saxe, suivaient les deux empereurs chapeau bas [1]. » Seule, l'impératrice d'Autriche manquait à cette figuration ; alléguant sa faible santé, elle se faisait d'ordinaire conduire directement à la salle du repas dans un fauteuil roulant, et cette manière d'échapper au cérémonial napoléonien semblait une protestation.

A table, les convives étaient peu nombreux : en dehors des souverains, quelques princes de la Confédération, quelques grands dignitaires français, invités à tour de rôle. Le service était magnifiquement réglé, correct et rapide, « la chère exquise [2] »; sur la table, une efflorescence de cristaux, de hautes pièces d'orfèvrerie d'un travail rare, une architecture d'argent et de vermeil, le merveilleux service dont la ville de Paris avait fait cadeau à Marie-Louise lors de ses noces. L'empereur Napoléon, servi par ses pages, présidait au repas avec aménité. A cette heure, ses traits se déridaient toujours : il devenait expansif et causeur, se trouvant bien avec ses hôtes et savourant le bonheur de vivre en famille avec la maison d'Autriche. Par ce contact, il pensait se rattacher plus étroitement aux dynasties légitimes et s'assimiler aux Bourbons, à la lignée de rois avec laquelle il se découvrait maintenant des liens inattendus. C'est à Dresde, dit-on, qu'évoquant un jour les souvenirs de la Révolution, il déclara que les choses eussent pris un autre cours si *son pauvre oncle* avait montré plus de fermeté. Le pauvre oncle, c'était Louis XVI : Napoléon était devenu son petit-neveu par alliance en épousant Marie-Louise, et s'honorait volontiers de cette parenté rétrospective.

Après le dîner, il y avait d'ordinaire grande réception. Les portes de la Résidence s'ouvraient aux personnes présentées à la cour, à celles qui composaient le service des souverains; elles arrivaient à la file, emplissaient les appartements d'honneur, et là, dans les hautes salles d'une ornementation massive, sous les plafonds aux peintures allégoriques, sous les ors brunis par le temps, sous les constellations de lustres, c'était un rassemblement de toutes les grandeurs actuelles, une étin-

1. Lieutenant-colonel Baudus, *Etudes sur Napoléon*, 338.

2. Bulletin de Vienne transmis le 3 juillet par le secrétaire d'ambassade La Blanche.

celante diversité de costumes et d'uniformes, un luxe inouï de bijoux et de parures. Dans la galerie principale, des tables de jeu étaient dressées pour les souverains : ils s'y asseyaient tour à tour et jouaient avec gravité, procédant à cet amusement d'apparat comme à une fonction de leur rang. Autour d'eux, le cercle se formait : les assistants se tenaient en attitude respectueuse, droits sur leurs pieds, harassés bientôt par la longueur de ces solennelles parades[1].

On causait peu : on s'observait beaucoup. Les dames qui avaient accompagné l'impératrice d'Autriche contemplaient avec curiosité nos Françaises, examinaient leur maintien, notaient les détails de leur toilette, jalousaient l'élégance et la somptuosité de leur mise, car Napoléon voulait que les femmes de sa cour portassent sur elles en robes de brocart lamé d'or et d'argent, en corsages cuirassés de pierreries, en multiples rangs de perles, en diadèmes aux feux scintillants, les richesses dont il comblait leurs maris : auprès d'elles, les nobles Viennoises se jugeaient pauvrement vêtues et se comparaient à « des Cendrillons[2] ». Parfois, un mot murmuré à mi-voix, une réflexion aigre marquait leur dépit. Ce n'était pourtant pas que les Françaises fissent sentir leur avantage par aucune arrogance. Le personnel de cour amené par Napoléon se montrait d'une politesse grave, correct dans sa tenue, mesuré dans son langage; on le sentait stylé et dressé de main de maître. Ce n'était plus la grâce pimpante de l'ancien régime, cette légèreté aimable où se mêlait souvent un peu de fatuité et de suffisance. Napoléon n'admettait pas qu'aucune vivacité d'allures dérangeât l'uniformité majestueuse de ses entours et rompît l'alignement.

Les seigneurs allemands imitaient cette réserve : les princes eux-mêmes cherchaient à se confondre dans la foule, à n'être plus que courtisans. Quelques personnages pourtant attiraient l'attention. Le grand duc de Wurtzbourg, honoré par l'Empereur d'une amitié particulière, se faisait remarquer par ses assiduités auprès de la duchesse de Montebello; le bruit avait couru qu'il ne croirait pas déroger en épousant cette char-

1. *Mémoires de Senft.* 169. Cf. Bausset. II, p. 60.

2. Bulletin transmis le 6 juillet de Vienne.

mante Française. Le baron de Senft affichait bruyamment son zèle napoléonien et sa femme forçait encore la note, avec un délirant enthousiasme. Cette dame s'était rendue célèbre par ses manques de tact. Ayant habité Paris, où son mari avait été longtemps ministre de Saxe, elle s'y était prise d'un goût exclusif pour nos mœurs, notre esprit, nos modes, et depuis son retour exaspérait les Allemands en établissant à tout propos des comparaisons à leur désavantage. En acceptant le portefeuille des affaires étrangères, le baron avait mis pour condition que le roi « pardonnerait à son épouse les propos souvent très peu mesurés qu'elle était en possession de se permettre[1] » : Madame de Senft abusait largement de « cette espèce d'absolution anticipée [2] ». Aujourd'hui d'ailleurs, mari et femme semblaient d'accord pour multiplier les formes de l'adulation et les varier à l'infini : ils en inventaient de puériles. On racontait qu'ils avaient dressé leur petite fille une enfant de huit ans, à embrasser « avec rage » le portrait de l'Empereur, en s'écriant : « Je l'aime tant[3] ! » C'était ce que Napoléon, écœuré par tant de platitude, appelait depuis longtemps « la nigauderie allemande ».

Ses ministres, ses grands-officiers étaient eux-mêmes accablés d'hommages, proportionnés au degré de faveur où on les supposait auprès du maître. Le duc de Bassano avait autour de lui une véritable cour : c'était à qui vanterait sa supériorité d'esprit, son inaltérable bonne grâce, et, de fait, ce ministre, naturellement aimable, s'attachait à plaire quand il n'eût eu qu'à paraître pour obtenir tous les suffrages. Caulaincourt, duc de Vicence, fixait les regards par sa haute taille, sa belle prestance, son extérieur sympathique et ouvert : on lui témoignait toutefois plus de considération que d'empressement. Son opposition à la guerre était connue, et cet homme intrépide, qui ne craignait pas de contredire le maître du monde, était considéré comme un phénomène rare, curieux, un peu inquiétant, à regarder de loin. Cependant, comme il causait certain soir dans l'embrasure d'une fenêtre avec le duc

1. Bourgoing à Champagny, 11 août 1810.

2. *Id.*

3. *Journal de Castellane*, I, 94.

d'Istrie, l'empereur d'Autriche s'approcha de lui et, sur un ton d'amicale remontrance, se prit à lui expliquer que l'empereur Alexandre voulait certainement la guerre, puisqu'il avait décliné la médiation autrichienne[1].

Mais soudain le murmure discret des conversations se taisait : Napoléon s'était levé et commençait sa tournée. A son approche, une attente anxieuse, un mélange indéfinissable de curiosité et de terreur faisait battre précipitamment les cœurs et s'emparait surtout des femmes. Leurs nerfs vibraient affolés : leur émotion se traduisait par des signes physiques. Les hommes placés derrière elles voyaient leurs épaules nues s'empourprer toutes à la fois et cette ligne de blancheurs subitement rougir.

Avec ce dandinement voulu qui lui servait à modérer l'impétuosité de sa démarche, Napoléon passait devant les groupes, s'arrêtant çà et là, distribuant le blâme ou l'éloge, traitant chacun suivant ses mérites. Un soir, après une conversation qu'il eut avec Catherine de Westphalie, on vit la pauvre reine s'éloigner les yeux rougis de larmes : l'Empereur lui avait dit à l'adresse de Jérôme des paroles dures, reprochant à ce roi commandant de corps des négligences dans le service[2]. Aux personnages autrichiens dont les passions anti-françaises semblaient irréductibles, il ne ménagea point les traits acérés, les reparties cinglantes. Mais qu'il excellait à séduire et à enchanter ceux dont les tendances amies ou les hésitations lui avaient été signalées et dont il voulait achever la conquête! Comme le feu de son regard s'éteignait soudain! Comme sa voix caressait et prenait un charme enjôleur! Avec quel art il savait trouver le mot juste, pénétrant, flatteur, qui lui attachait une âme par les liens de la vanité comblée. Quand on lui présenta la comtesse Lazanska, qui avait dirigé l'éducation de Marie-Louise, il la remercia de lui avoir formé une épouse aussi accomplie. Avec les militaires autrichiens, il eut des façons de camaraderie, des gestes d'une brusquerie amicale qui les ravirent : « Il m'a frappé sur

1. *Documents inédits.*

2. Voy. la conversation dans le *Journal de la reine Catherine*, publié par Du Casse, *Revue historique*, XXXVI, pp. 330-332.

l'épaule », disait le général Klenau, éperdu de joie et de reconnaissance[1].

Après avoir fait le tour du cercle, Napoléon s'emparait de son beau-père et l'emmenait au fond de la galerie. Là, tandis que l'assemblée se tenait à distance, tandis que la réception se prolongeait en sa splendeur morne, aux sons vagues d'un orchestre que dirigeait le maestro Paër, lui, parleur infatigable, arpentait en causant la largeur de la pièce, recommençait vingt fois le même tour, entraînant dans sa marche, dominant et écrasant de sa supériorité celui qu'il avait appelé jadis, dans le bulletin de Wagram, « le chétif François ».

D'abord, sa verve, sa fougue, ses brusques et triviales saillies, avaient étourdi et glacé François. Peu à peu, à force de soins et d'apparente rondeur, Napoléon arrivait à dissiper ce malaise. Abordant dans la conversation tous les sujets, traitant de politique extérieure et intérieure, il affectait de conseiller tout à la fois et de consulter son beau-père, de l'initier à ses plus intimes desseins, de tomber d'accord avec lui sur des points importants, mystérieux, et de mettre entre eux un secret. Et le monarque autrichien savait quelque gré au grand homme de confidences qui le relevaient à ses propres yeux et l'amenaient à moins douter de lui-même : « Nous sommes convenus, disait-il tout fier après ces causeries, de plusieurs choses dont Metternich lui-même n'a aucune connaissance[2]. » Sans renoncer à ses doutes, à ses arrière-pensées, il répondait à son terrible gendre sur un ton moins gêné, avec une sorte d'expansion qui créait entre eux l'apparence d'une intimité vraie.

L'impératrice d'Autriche se raidirait-elle davantage contre la séduction? Depuis son arrivée, elle n'avait pas démenti sa réputation de princesse intelligente et ambitieuse, de goûts plus relevés que son mari et d'esprit plus affiné. Passionnée d'art et de littérature, elle en parlait avec agrément, plaçait volontiers son mot sur les gros ouvrages de métaphysique qui se publiaient en Allemagne, sans négliger la politique. Petite, assez jolie, constamment malade, mais soutenue par ses nerfs, elle s'inté-

1. Bulletin transmis le 3 juillet de Vienne

2. Bulletin transmis le 18 juillet de Vienne.

ressait à tout, se mêlait à tout, avec une activité dont on ne l'eût pas cru capable. A la voir, il semblait que la moindre occupation dût l'épuiser : dès qu'un objet excitait sa passion ou seulement sa curiosité, elle devenait infatigable[1]. L'an passé, elle avait déjà visité Dresde, en se rendant aux eaux de Carlsbad, et s'y était attiré de nombreuses sympathies. Dans la brillante assemblée d'aujourd'hui, elle faisait renaître les mêmes sentiments de respectueux intérêt. On admirait ses connaissances variées, son enjouement; on lui savait gré de se montrer aimable malgré ses maux : on la plaignait de toujours souffrir, et lorsqu'au cours d'une conversation où elle discutait avec feu ou s'abandonnait à une fébrile gaieté, une toux sèche brisait subitement sa voix, chacun s'attendrissait sur son sort et craignait de la perdre[2]. L'empereur François l'aimait beaucoup et l'écoutait parfois, tout en la craignant un peu, car il trouvait « que sa femme avait trop d'esprit pour lui[3] ». En somme, c'était une puissance que cette mignonne impératrice, une puissance qu'il importait à Napoléon de se concilier ou au moins de désarmer. D'ailleurs, les résistances et les préventions qu'il sentait de ce côté le piquaient au jeu ; il s'était juré de les vaincre : c'était pour lui affaire de politique et surtout d'amour-propre.

Il eut pour Marie-Louise d'Este des attentions en dehors de son caractère, des soins obstinés, une recherche de prévenances. Lorsqu'elle consentait à accepter sa main pour aller à table, il s'effaçait devant elle et donnait quelquefois en ces circonstances le pas à l'empereur François. Assis à ses côtés, on le voyait rapprocher son fauteuil pour l'entretenir de plus près. Il semblait prendre plaisir à sa présence et à sa conversation, cherchait les occasions de la rencontrer, se plaçait sur son passage, et parfois le château de Dresde offrait ce curieux

1. Notre représentant à Dresde citait d'elle le trait suivant, à propos d'une visite qu'elle avait faite au musée dans son fauteuil roulant : « Au bout de quelque temps, elle s'est levée avec une sorte de vivacité et a parcouru à pied près des deux côtés de la galerie, examinant avec soin les principaux chefs-d'œuvre qu'elle renferme, sans paraître fatiguée ni d'être debout, ni d'entendre les longues explications que lui donnait le verbeux vieillard qui préside à la galerie. » (Bourgoing à Maret, 12 juillet 1811).

2. Voy. la *Correspondance* d'Otto et de Bourgoing, 1810 et 1811.

3. Otto à Maret, 20 octobre 1811.

spectacle : la chaise à porteurs dans laquelle l'impératrice se faisait voiturer à travers l'interminable palais, arrêtée au détour d'une galerie ; elle-même accoudée au rebord de la portière, et devant elle l'Empereur, s'appuyant sur une canne à la manière de l'autre siècle, arrondissant ses gestes et s'ingéniant à trouver des mots aimables, imitant les façons des hommes de Versailles qu'il avait appelés à sa cour, et faisant, selon sa propre expression, « le petit Narbonne[1] ».

Il en fut pour ses frais d'amabilité. Trop d'amers souvenirs écartaient de lui Marie-Louise-Béatrice pour qu'elle renonçât de cœur aux hostilités et se rendît. Fille de la maison d'Este, pouvait-elle oublier sa parenté détrônée et son pays natal, cette douce Italie où il lui prenait envie parfois de retourner et de chercher la santé, passée aux mains de l'usurpateur ? En Autriche, elle avait connu pendant la campagne de 1809 toutes les misères et toutes les humiliations de la défaite, la fuite précipitée, l'exil dans une ville de province, et ces disgrâces avaient ajouté aux blessures de son âme vindicative et ardente. Puis, s'étant entourée à Vienne de nos ennemis notoires, elle tenait à honneur de ne point renier ses affections. A Dresde, se pliant aux nécessités et aux convenances de la situation, elle ne dépassa jamais cette limite. Aux avances de l'Empereur elle répondit quelquefois par des mots d'une dignité un peu haute, par des mouvements d'impatience à peine perceptibles, qui passèrent pour des traits d'héroïsme. Après l'entrevue, quand elle reçut notre ambassadeur, elle mit à lui parler « infiniment de grâce et d'abandon, mais sans jamais franchir le domaine de la littérature et de la philosophie[2] ».

Cette sourde révolte n'apparaissait qu'aux yeux exercés à démêler, sous le masque impassible que la vie de cour impose aux visages, les moindres nuances du sentiment. Aux autres, l'intimité entre les deux familles souveraines paraissait parfaitement établie. Les ministres respectifs ne manquaient d'ailleurs aucune occasion de la proclamer. Le duc de Bassano et le comte de Metternich faisaient savoir simultanément à

1. Abbé de Pradt, *Histoire de l'ambassade dans le grand-duché de Varsovie*, p. 57. M. de Narbonne passait pour le type accompli du Français d'autrefois.

2. Otto à Maret, 5 juin 1812.

Vienne que leurs maîtres avaient appris à se connaître, par conséquent à s'estimer et à s'apprécier, que leur confiance réciproque ne laissait rien à désirer[1]. Les journaux enregistraient cet accord et en relevaient avec attendrissement les symptômes. Lorsque les deux cours réunies se montrèrent enfin au public et parurent au théâtre, une feuille fort répandue célébra le spectacle « auguste et touchant » qu'offrait « la réunion de tant de têtes couronnées ne formant qu'une seule famille[2] ».

En cette occasion, le parterre de rois se retrouva au complet, tel qu'il avait figuré à Erfurt, avec cette différence que le couple autrichien se partageait la place d'Alexandre. Derrière l'orchestre, une rangée de fauteuils avait été disposée pour les souverains. Les deux impératrices étaient placées au centre, l'empereur Napoléon à la droite de Marie-Louise d'Este, François Ier à la gauche de sa fille : sur les côtés, les rois et les princes, échelonnés d'après l'ordre des préséances : derrière eux, sur des banquettes, les dames du palais. Les autres dames de la cour et de la ville, accompagnées des dignitaires, chambellans et officiers, occupaient les premières loges, et leurs claires toilettes, se détachant sur un fond brillant d'uniformes, ajoutaient à l'élégance et à la splendeur du tableau. Le 20, il y eut représentation de gala, où six mille personnes avaient été conviées. On donna quelques scènes de l'opéra à la mode, *le Sargines* de Paër, dont la vogue survivrait à la fortune du conquérant. La représentation, qui devait s'achever par une cantate en l'honneur de Napoléon, débuta par une sorte d'apothéose : la pièce principale figurait le soleil, un soleil d'opéra, qui se mit à fulgurer et à tournoyer au fond du théâtre, accompagné de cette inscription : « Moins grand et moins beau que lui. » — « Il faut que ces gens-là me croient bien bête », dit Napoléon en haussant les épaules, cependant que l'empereur d'Autriche, d'un hochement de tête bénin, approuvait l'allégorie et s'associait à l'intention[3].

1. Maret à Otto, 27 mai; Metternich au même, 23 mai (Archives des affaires étrangères.)

2. *Journal de l'Empire*, n° du 7 juin.

3. *Documents inédits*. Cf. le *Journal de Castellane*, I, 94-95.

III

Un dernier visiteur venait de s'annoncer : le roi de Prusse, informé que l'Empereur le verrait volontiers, approchait de Dresde. Il arrivait en médiocre appareil, suivi de gens tristes, graves, compassés, d'autant plus formalistes qu'ils sentaient l'infériorité de leur position, « extrêmement ennuyeux, écrivait la reine de Westphalie, et fous d'étiquette[1] ». A la frontière, on avertit officieusement Frédéric-Guillaume de renoncer, pour son entrée, à un traitement d'égalité avec Leurs Majestés Francaises et Autrichiennes : une hiérarchie s'établissait entre les souverains, et Frédéric-Guillaume n'était que roi[2]. L'accueil qu'il reçut de la population lui adoucit cette amertume; elle lui fit une ovation discrète[3]. Dans cette lamentable Prusse, tombée si bas, mais où couvait une flamme ardente de patriotisme et de haine, beaucoup d'Allemands commençaient à distinguer l'espoir et l'avenir de leur patrie.

Depuis longtemps, Napoléon n'avait pas d'expressions assez méprisantes pour caractériser la cour de Prusse. Il la citait comme un type de duplicité et d'ineptie. Quant au roi, il le comparait à un sous-officier ponctuel et borné : le grand guerrier reprochait à Frédéric-Guillaume sa manie militaire, son goût pour les minuties du métier, cette passion du détail aux dépens de l'ensemble qui est un signe d'inintelligence[4]. Toutefois, ayant intérêt à consoler un peu la Prusse et à obtenir d'elle plus qu'un concours uniquement dicté par la peur, il se violenta pour bien recevoir le roi, lui fit visite le premier, lui accorda une demi-heure, et l'entrevue se passa convenablement.

Le prince royal étant arrivé le lendemain, Napoléon sut gré à son père de le lui présenter et y vit une marque de défé-

1. *Journal de la reine*, (*Revue historique*, t. XXXVI, p. 334.)

2. *Mémoires de Senft*, 170.

3. Serra, ministre de France en Saxe, à Maret, 8 juin 1812. — Serra avait remplacé Bourgoing, mort en 1811.

4. *Documents inédits*.

rence. Il fit même au jeune prince un accueil particulièrement affable : le futur Frédéric-Guillaume IV passait pour hostile au *Tugendbund* et aux sociétés secrètes qui maintenaient en Allemagne un ferment de révolte ; c'était une bonne note à son actif.

La présence des Prussiens ne changea rien à la vie que l'on menait à Dresde : c'étaient toujours mêmes occupations, mêmes plaisirs à heure fixe. Le 24, comme distraction extraordinaire, il y avait eu concert au théâtre du palais, avec nouvelle cantate. A Erfurt, où Napoléon était chez lui et avait tout réglé suivant ses goûts, il avait donné le pas à la tragédie et l'avait imposée quinze soirs de suite à ses hôtes. A Dresde, conformément aux préférences et aux habitudes de la cour saxonne, la musique tenait le premier rang : la *chapelle* du roi figurait aux réceptions et aux spectacles profanes comme à la Messe solennelle du dimanche : une musique grave, presque religieuse, accompagnait en sourdine tous les mouvements des cours et le déroulement des cérémonies.

Sous ces apparences décentes et dignes, sous les politesses d'apparat qui s'échangeaient entre les souverains, sous les témoignages de courtoisie que se rendaient leurs ministres, un fait brutal et saisissant perçait de plus en plus : c'était un progrès continu dans la servilité, un concours de bassesses, un empressement plus marqué à s'incliner devant celui en qui les rois sentaient leur maître. On cherche maintenant à lire dans ses yeux un désir, une volonté, pour s'y conformer aussitôt : chaque vœu qu'il exprime fait loi. Il n'a qu'à parler pour que la Prusse ouvre à nos troupes ses dernières places, Pillau et Graudentz, pour que l'Autriche promette l'abandon plus complet de ses ressources. Les ministres auxquels ces exigences sont poliment signifiées négocient pour la forme, résolus d'avance à obéir : il semble que d'un tacite accord les souverains reconnaissent désormais au-dessus d'eux une autorité suprême, une dignité légalement reconstituée, et Napoléon est vraiment en ces jours empereur d'Europe. C'est lui l'héritier de Rome et de Charlemagne, l'empereur romain « de nation française », pour faire suite aux Césars de race germanique, mais la prééminence souvent honorifique de l'ancien empire s'est transformée dans ses mains en une écrasante

réalité. Et plus l'entrevue se prolonge, plus cette réalité ressort, se dégage, apparaît et resplendit. Certes, nous savons que cette magique résurrection n'est qu'un miracle passager du génie, faisant violence aux lois de l'humanité et de l'histoire. Déjà, l'excès de la grandeur impériale en a préparé la chute. Les désastres sont proches ; ils pèsent sur l'avenir. Néanmoins, qu'il nous soit permis un instant de borner nos regards au présent. Avant d'aller plus loin, arrêtons-nous sur cette cime et jouissons du spectacle. Car c'est un âpre et merveilleux plaisir que de voir ces empereurs et ces rois élevés à détester la France, ces représentants des dynasties qui l'ont à travers les siècles jalousée et haïe, ces monarques fils et petit-fils d'ennemis, ces descendants de Frédéric et ces successeurs des Ferdinand et des Léopold, s'abattant devant l'homme qui portait si haut la gloire et les destins de notre race, et lui, les tenant sous son pied, humiliés, prosternés, anéantis, le front dans la poussière.

A terre, ils se disputaient encore les lambeaux d'un pouvoir qu'il leur laissait par grâce : ils prolongeaient leurs rivalités, leurs compétitions, se dénonçaient mutuellement, et chacun s'efforçait de tirer à soi quelque avantage aux dépens des autres. L'Autriche et la Saxe prirent Napoléon pour arbitre dans une querelle de frontières : il prononça sur le litige et se fit juge des rois. Puis, c'étaient d'humbles suppliques, des recours à sa munificence, des demandes d'argent. En cette matière, Napoléon eut la main facile ; il avança un million de plus à la Saxe, accorda à la Prusse quelques licences commerciales pour qu'elle se fît un peu d'argent, prit provisoirement à son compte la solde du contingent autrichien : aux rois qu'il avait ruinés, il ne refusa pas ces aumônes.

Dans les derniers temps de son séjour, il s'offrit plus complaisamment à la curiosité publique. Il traversa Dresde pour visiter l'un des musées qui font l'ornement de cette capitale. Le 25, une battue de sangliers ayant été organisée dans le domaine royal de Moritzbourg, les souverains s'y rendirent en voiture découverte, et Napoléon fixa seul l'attention, bien qu'il fût « en habit de chasse très simple[1] »

1 *Journal de l'Empire*, 7 juin.

Un autre jour, il sortit du palais à cheval, avec une suite brillante, passa sur la rive droite de l'Elbe et fit le tour de Dresde par le dehors, par les hauteurs qui ceignent et dominent la ville.

Il allait au pas, précédant son état-major aux resplendissantes broderies, seul et bien en vue, sur son cheval à housse écarlate chargée d'or, et sa silhouette caractéristique se détachait du groupe. Des cuirassiers saxons formaient son escorte; une foule immense l'accompagnait, composée d'Allemands qui sentaient l'avilissement de leur patrie, et tous cependant, quelque haine qu'ils eussent cent fois jurée à l'oppresseur, se laissaient prendre et courber par ce qu'il y avait de grand, de magnifique et de dominateur en cet homme. Lentement, il parcourut les crêtes, contemplant le spectacle qui s'offrait à ses regards, ces vallonnements gracieux et ces souriantes campagnes, ces coteaux striés de vignobles, ces maisons de plaisance parées de printanière verdure, ces domaines aux treilles opulentes et aux terrasses fleuries, plus loin les sommets boisés des Alpes saxonnes et leurs lignes dentelant l'horizon, tout ce cadre harmonieux et pittoresque où repose Dresde, enlacée de son fleuve, épandue sur les deux rives, environnée de jardins, de forêts et de montagnes. Il s'arrêtait aux points de vue célèbres, se laissant approcher et contempler, prolongeant à loisir sa triomphale promenade. A la fin, rencontrant un sanctuaire fort vénéré, l'église Notre-Dame, il y entra et y demeura quelques instants, ce qui enchanta le pieux peuple de Saxe[1]. Était-ce là l'unique but de l'Empereur? Une inspiration plus haute avait-elle guidé ses pas? En ces heures qui étaient pour lui la veillée des armes, sentait-il un instinctif besoin de se recueillir et d'aller où l'on prie? Qui sondera jamais les profondeurs de cette âme?

A la même époque, dans l'église catholique d'un village de Lithuanie, un prêtre célébrait la Messe de grand matin. En descendant de l'autel, il vit au fond de l'église un officier portant l'uniforme russe, qui demeurait agenouillé, appuyait son visage sur ses mains et semblait s'absorber dans une médita-

1. Extrait d'un rapport communiqué à Serra par le général chef de la police militaire à Dresde (Archives des affaires étrangères, Saxe, 82. Cf. le *Journal de l'Empire*, n° du 8 juin).

tion profonde. Le prêtre s'approcha; l'officier, relevant alors la tête, montra les traits d'Alexandre[1]. Établi depuis quelques semaines à Wilna, le tsar parcourait fréquemment les campagnes environnantes et entrait parfois dans les églises, seul et sans escorte. Que venait-il faire dans ces lieux de prière étrangers à son culte? Flatter les Polonais de Lithuanie qu'il s'efforçait toujours de regagner à sa cause? Témoigner pour leur foi et leurs traditions une déférence qui leur plairait? Sans doute, mais pourquoi ne pas croire aussi qu'il venait affermir et réconforter son âme, à la veille des suprêmes épreuves? Élevé à l'école des philosophes, attaché jusqu'alors à un idéal purement terrestre, il éprouvait depuis quelque temps des aspirations nouvelles, le besoin de porter plus haut ses regards, et pensait peut-être que les différences de culte sont des murailles élevées de main d'homme et qui ne montent pas jusqu'au ciel. Quoi qu'il en fût, avant de risquer leur destinée dans le jeu des combats, l'un et l'autre empereur cherchaient à mettre Dieu dans leur parti ou du moins à se fortifier aux yeux des peuples d'un concours surhumain.

IV

Le 26 mai, on vit arriver diligemment de Wilna à Dresde l'aide de camp Narbonne, accourant pour rendre compte de sa mission. Il reprit son service le soir même et parut au cercle de cour: son grand air, l'agrément de sa personne y firent sensation : son nom circula de bouche en bouche, et les détails de son voyage, dont il ne lui avait pas été recommandé de faire mystère, furent promptement connus.

Il n'était resté à Wilna que deux jours. Arrivé le 18 mai, il avait trouvé une ville regorgeant de troupes, entourée de camps: chez les Russes, un ton réservé, mais parfaitement poli, « de la dignité sans jactance[2] ». L'empereur Alexandre

1. *Comtesse de Choiseul-Gouffier*, Réminiscences sur Alexandre Ier et Napoléon Ier, pp. 27-28.

2. *Documents inédits.*

l'avait reçu le jour même et patiemment écouté. Aux vagues assurances que l'aide de camp avait à lui donner, il avait répondu par des affirmations également générales, par ses éternelles protestations. Il avait dit textuellement : « Je ne tirerai pas l'épée le premier, je ne veux pas avoir aux yeux de l'Europe la responsabilité du sang que fera verser cette guerre. » Il avait ajouté que les plus justes sujets de plainte n'avaient pu le décider encore à rompre ses engagements et à écouter les Anglais : « J'aurais dix agents anglais pour un chez moi, si je l'avais voulu, et je ne n'ai encore rien voulu entendre[1]. Quand je changerai de système, je le ferai ouvertement! Demandez à Caulaincourt[2]. Trois cent mille Français sont sur ma frontière ; l'Empereur vient d'appeler l'Autriche, la Prusse, toute l'Europe aux armes contre la Russie, et je suis encore dans l'alliance, j'y reste obstinément, tant ma raison se refuse à croire qu'il veuille en sacrifier les avantages réels aux chances de cette guerre. Mais je ne ferai rien de contraire à l'honneur de la nation que je gouverne. La nation russe n'est pas de celles qui reculent devant le danger. Toutes les baïonnettes de l'Europe sur mes frontières ne me feront pas changer de langage. Si j'ai été patient et modéré, ce n'est point par faiblesse, c'est parce que le devoir d'un souverain est de n'écouter aucun ressentiment, de ne voir que le repos et l'intérêt de ses peuples. » A la fin, déployant une carte de Russie et indiquant du doigt l'extrémité la plus reculée de son empire, celle qui se confond avec la pointe orientale de l'Asie et confine au détroit de Behring, il avait ajouté : « Si l'empereur Napoléon est décidé à la guerre et que la fortune ne favorise point la cause juste, il lui faudra aller jusque-là pour chercher la paix[3]. »

Tout cela avait été exprimé gravement, posément, avec une douceur fière qui avait vivement impressionné Narbonne. Quant à indiquer un moyen quelconque d'éviter cette guerre

1. Trente-six jours avant, le 12 avril, il avait fait faire à l'Angleterre de formelles propositions de paix et d'alliance. Voyez le t. XI de Martens, récemment paru, n° 412.

2. Caulaincourt avait été trois ans et demi ambassadeur en Russie.

3. *Documents inédits*. Tous les ouvrages et Mémoires contemporains rapportent les paroles d'Alexandre en termes approchants.

dont il se proclamait innocent, quant à reprendre la négociation sur de nouveaux frais, Alexandre s'y était formellement refusé. D'après lui, la Russie avait parlé; ses griefs étaient patents, publics, connus de toute l'Europe : « C'était se moquer du monde que de prétendre qu'il y en avait de secrets : aujourd'hui, les conversations ne menaient plus à rien : si l'on voulait réellement négocier, il fallait le faire par écrit et dans les formes officielles. » C'était une allusion à l'ultimatum, une façon discrète et détournée de maintenir cet acte impérieux.

Le même jour, Narbonne se vit confier une lettre du chancelier Roumiantsof, adressée au secrétaire d'État français : elle se référait aux instructions données à Kourakine, sans s'expliquer sur leur teneur. Le soir, Narbonne dîna à la table du tsar, qui lui fit remettre ensuite son portrait, formalité en usage pour clôturer une mission. Le lendemain, sans qu'il eût le moins du monde témoigné l'intention de partir, « un maître d'hôtel lui apporta, de la part de l'empereur, les provisions de voyage les plus recherchées : les comtes Kotschoubey et Nesselrode lui firent des visites d'adieu ; enfin, un courrier impérial vint obligeamment lui annoncer que ses chevaux de poste étaient commandés pour six heures du soir [1] ». Il était impossible de lui signifier plus poliment et plus expressément son congé. En somme, on lui avait laissé tout juste le temps de remplir son message et de réciter sa leçon : après quoi, avec une exquise douceur de formes, on l'avait remis d'autorité en voiture et prestement éconduit.

Ainsi, Napoléon n'avait point réussi par l'intermédiaire de Narbonne à entamer une négociation uniquement destinée à retarder les hostilités; il n'était guère à prévoir que Lauriston réussirait mieux dans sa tentative. Mais le résultat espéré par l'Empereur se produisait spontanément, malgré l'insuccès de ses stratagèmes, puisque les armées russes se tenaient immobiles sur la frontière et attendaient l'invasion. Pendant ce délai suprême, le printemps du Nord, tardif et brusque, faisait explosion : sur le sol encore détrempé par le dégel, la verdure croissait rapidement. Encore deux ou trois semaines, et « les seigles commençant à monter en épis fourniront à la

1. Ernouf, *Maret*, p. 362, d'après les *Mémoires de la comtesse de Choiseul-Gouffier*.

l'avait reçu le jour même et patiemment écouté. Aux vagues assurances que l'aide de camp avait à lui donner, il avait répondu par des affirmations également générales, par ses éternelles protestations. Il avait dit textuellement : « Je ne tirerai pas l'épée le premier, je ne veux pas avoir aux yeux de l'Europe la responsabilité du sang que fera verser cette guerre. » Il avait ajouté que les plus justes sujets de plainte n'avaient pu le décider encore à rompre ses engagements et à écouter les Anglais : « J'aurais dix agents anglais pour un chez moi, si je l'avais voulu, et je ne n'ai encore rien voulu entendre[1]. Quand je changerai de système, je le ferai ouvertement! Demandez à Caulaincourt[2]. Trois cent mille Français sont sur ma frontière ; l'Empereur vient d'appeler l'Autriche, la Prusse, toute l'Europe aux armes contre la Russie, et je suis encore dans l'alliance, j'y reste obstinément, tant ma raison se refuse à croire qu'il veuille en sacrifier les avantages réels aux chances de cette guerre. Mais je ne ferai rien de contraire à l'honneur de la nation que je gouverne. La nation russe n'est pas de celles qui reculent devant le danger. Toutes les baïonnettes de l'Europe sur mes frontières ne me feront pas changer de langage. Si j'ai été patient et modéré, ce n'est point par faiblesse, c'est parce que le devoir d'un souverain est de n'écouter aucun ressentiment, de ne voir que le repos et l'intérêt de ses peuples. » A la fin, déployant une carte de Russie et indiquant du doigt l'extrémité la plus reculée de son empire, celle qui se confond avec la pointe orientale de l'Asie et confine au détroit de Behring, il avait ajouté : « Si l'empereur Napoléon est décidé à la guerre et que la fortune ne favorise point la cause juste, il lui faudra aller jusque-là pour chercher la paix[3]. »

Tout cela avait été exprimé gravement, posément, avec une douceur fière qui avait vivement impressionné Narbonne. Quant à indiquer un moyen quelconque d'éviter cette guerre

1. Trente-six jours avant, le 12 avril, il avait fait faire à l'Angleterre de formelles propositions de paix et d'alliance. Voyez le t. XI de Martens, récemment paru, n° 412.

2. Caulaincourt avait été trois ans et demi ambassadeur en Russie.

3. *Documents inédits*. Tous les ouvrages et Mémoires contemporains rapportent les paroles d'Alexandre en termes approchants.

dont il se proclamait innocent, quant à reprendre la négociation sur de nouveaux frais, Alexandre s'y était formellement refusé. D'après lui, la Russie avait parlé; ses griefs étaient patents, publics, connus de toute l'Europe : « C'était se moquer du monde que de prétendre qu'il y en avait de secrets : aujourd'hui, les conversations ne menaient plus à rien : si l'on voulait réellement négocier, il fallait le faire par écrit et dans les formes officielles. » C'était une allusion à l'ultimatum, une façon discrète et détournée de maintenir cet acte impérieux.

Le même jour, Narbonne se vit confier une lettre du chancelier Roumiantsof, adressée au secrétaire d'État français : elle se référait aux instructions données à Kourakine, sans s'expliquer sur leur teneur. Le soir, Narbonne dîna à la table du tsar, qui lui fit remettre ensuite son portrait, formalité en usage pour clôturer une mission. Le lendemain, sans qu'il eût le moins du monde témoigné l'intention de partir, « un maître d'hôtel lui apporta, de la part de l'empereur, les provisions de voyage les plus recherchées : les comtes Kotschoubey et Nesselrode lui firent des visites d'adieu ; enfin, un courrier impérial vint obligeamment lui annoncer que ses chevaux de poste étaient commandés pour six heures du soir [1] ». Il était impossible de lui signifier plus poliment et plus expressément son congé. En somme, on lui avait laissé tout juste le temps de remplir son message et de réciter sa leçon : après quoi, avec une exquise douceur de formes, on l'avait remis d'autorité en voiture et prestement éconduit.

Ainsi, Napoléon n'avait point réussi par l'intermédiaire de Narbonne à entamer une négociation uniquement destinée à retarder les hostilités; il n'était guère à prévoir que Lauriston réussirait mieux dans sa tentative. Mais le résultat espéré par l'Empereur se produisait spontanément, malgré l'insuccès de ses stratagèmes, puisque les armées russes se tenaient immobiles sur la frontière et attendaient l'invasion. Pendant ce délai suprême, le printemps du Nord, tardif et brusque, faisait explosion : sur le sol encore détrempé par le dégel, la verdure croissait rapidement. Encore deux ou trois semaines, et « les seigles commençant à monter en épis fourniront à la

1. Ernouf, *Maret*, p. 362, d'après les *Mémoires de la comtesse de Choiseul-Gouffier*.

nourriture des chevaux[1] », et la nature nous donnera le signal d'agir.

Napoléon se sent tout près du but et son impatience de le saisir augmente. Il a hâte maintenant de quitter Dresde, d'échapper à l'atmosphère artificielle des cours, de respirer au milieu de ses troupes un air plus pur, de donner l'essor à ses projets. Fixant son départ au 28, il se rapproche déjà en esprit de la Grande Armée par un ensemble de prescriptions : il fait diriger sur Elbing, un peu au delà de la Vistule, l'équipage de ponts qui lui servira à passer le Niémen : « Tout mon plan de campagne, écrit-il le 26 mai à Davout, est fondé sur l'existence de cet équipage de ponts aussi bien attelé et mobile qu'une pièce de canon[2]. » Il prend toutes ses mesures pour que les forces déployées sur la Vistule puissent, au moment de son apparition, passer instantanément de l'ordre en bataille à l'ordre en colonne, se concentrer pour l'attaque et lui mettre dans la main quatre cent mille hommes, formés en un seul groupe où tous les corps se serreront coude à coude.

En même temps, toujours mécontent et plus préoccupé de ce qui passe à droite et à gauche de sa ligne d'opérations, en Turquie et en Suède, il mande à sa légation de Constantinople d'empêcher à tout prix la paix des Ottomans avec le tsar et permet, malgré ses répugnances, que Maret active les pourparlers auxquels Bernadotte a l'air de se prêter : à ses deux ailes qui restent en arrière, il fait encore une fois signe de rallier. En dernier lieu, il songe à organiser la tumultueuse levée qui doit former son avant-garde, à se servir du duché de Varsovie pour insurger la Pologne russe. C'est l'opération qu'il a réservée pour la fin, sachant qu'elle ferait éclater ses desseins et ne lui permettrait plus de dissimuler. Après avoir jusqu'à présent retenu de toutes ses forces l'ardente Pologne, il va lui lâcher la bride.

Sur sa demande, le roi de Saxe, grand duc de Varsovie, avait signé un décret qui consacrait l'autonomie de l'État polonais en déléguant les pouvoirs souverains au conseil des ministres. Cette autorité dont le roi allemand se

1. Maret à Latour-Maubourg, 25 mai 1812.

2. *Correspondance*, 18725.

démettait, il importait qu'un représentant français, un ambassadeur extraordinaire, un légat de l'Empire s'en saisît, afin d'imprimer un grand mouvement à toutes les parties de la population. La tâche était ardue, car Napoléon ne voulait pas encore prononcer les paroles fatidiques qui lui eussent rallié toutes les énergies : la Pologne est rétablie dans l'intégrité de ses droits et de ses limites. Se défiant un peu des Polonais et de leurs tendances anarchiques, désirant ménager les Autrichiens qui n'avaient pas formellement renoncé à la Galicie, tenant même à ne point rendre trop difficile sa paix future avec la Russie, il ne savait pas jusqu'où il pousserait l'œuvre d'émancipation et n'entendait à cet égard rien préjuger. Il s'agissait donc d'exciter chez les Polonais de belliqueux transports au nom d'un idéal mal défini, d'introduire en même temps parmi eux un peu d'ordre, d'union et de discipline, de faire marcher pour la première fois d'ensemble et d'accord cette incohérente nation.

Où trouver l'homme propre à cette œuvre ? Un général ne conviendrait pas : il aurait la vigueur et l'entrain ; l'adresse, le tour de main lui feraient défaut. Un simple diplomate de carrière ne posséderait pas l'envergure et l'ampleur nécessaires. Il fallait un personnage qui s'imposât par son rang, son caractère, son prestige, qui sût dominer les factions de son autorité et aussi mettre le doigt avec dextérité sur les ressorts les plus délicats, jouer des femmes, flatter la vanité des hommes de guerre, modérer leurs jalousies, donner partout l'impulsion sans afficher son pouvoir : un homme possédant la pratique des grandes affaires et rompu en même temps à toutes les roueries du métier politique, un manipulateur habile de passions et de consciences, pour tout dire en un mot, un intrigant de haute allure. Napoléon avait pensé à Talleyrand. Confier au prince de Bénévent l'ambassade de Varsovie, ce serait à la fois employer utilement une grande intelligence et éloigner de Paris une remuante ambition. Depuis 1808 et 1809, où Talleyrand avait spéculé d'abord avec Fouché sur la mort possible du maître en Espagne et préparé dans la coulisse un gouvernement de rechange, Napoléon n'aimait pas à laisser derrière lui, durant ses absences, ce personnage trop prévoyant. Mieux vaudrait cette fois le sauver autant que

possible de lui-même : une haute charge à l'étranger, en satisfaisant le besoin d'activité et les appétits matériels de ce grand besoigneux, le mettrait peut-être à l'abri de dangereuses tentations. « Il regrette de n'être plus ministre, disait de lui Napoléon, et intrigue pour avoir de l'argent. Ses entours, comme lui, en ont toujours besoin et sont capables de tout pour en avoir[1]. » Il préférait en somme replacer Talleyrand dans le gouvernement et l'y emprisonner, plutôt que de le laisser en dehors, inoccupé, désœuvré, côtoyant et convoitant le pouvoir. Avant de quitter Paris, il avait annoncé au prince ses intentions sur lui, mais lui avait fait un devoir de la plus stricte discrétion.

Talleyrand ne parla point : seulement, escomptant aussitôt sa charge future et les maniements de fonds qu'elle occasionnerait, sachant qu'il n'y avait point de change direct entre Paris et Varsovie, il n'eut rien de plus pressé que de se faire ouvrir de larges crédits sur certaine banque de Vienne[2]. Le bruit s'en répandit dans cette ville, où il fit soupçonner le projet d'ambassade : il revint à Paris, arriva aux oreilles de Napoléon et le mit en fureur. Dans la précaution prise par le prince et exploitée par ses ennemis, Napoléon vit un manquement au secret ordonné, une désobéissance indirecte, une infraction coupable, peut-être pis encore; il jugea que Talleyrand s'était rendu définitivement impossible. Renonçant à l'emmener dans le Nord et craignant de le laisser à Paris, il songea d'abord à trancher la difficulté en l'exilant : des influences s'entremirent et le firent renoncer à ce dessein, mais ne l'empêchèrent point de frapper le prince d'une nouvelle et plus complète disgrâce.

A défaut de Talleyrand, il prit sa caricature. L'abbé de Pradt, archevêque de Malines, avait accompagné Leurs Majestés à Dresde, en qualité de grand aumônier : on l'y voyait chaque dimanche officier pontificalement dans l'église catholique, tandis que l'Empereur, ayant à ses côtés la reine de Westphalie, assistait à la cérémonie en correcte attitude, sans songer que la présence à l'autel de ce prélat indigne

1. *Documents inédits.*

2. *Documents inédits.* Cf. Ernouf, 378.

outrageait la sainteté du lieu. Il connaissait pourtant l'abbé de Pradt, en qui il n'avait jamais eu à récompenser qu'une obséquiosité turbulente, servie par un esprit brillant et un style à facettes. Il l'avait vu perpétuellement occupé à chercher le vent, tournant avec la fortune et se faisant gloire ensuite d'avoir prémédité ses traîtrises : maintes fois, il l'avait surpris la main dans de ténébreuses machinations, et lui avait prédit un jour que sa manie d'intriguer le conduirait sur l'échafaud. Mais l'un de ses principes était que les défauts d'un homme, aussi bien que ses qualités, peuvent être utilement employés. A Varsovie, l'abbé trouverait occasion de déployer pour le bon motif ses talents d'agitateur et d'intriguer en grand. De plus, hanté à cette époque par le souvenir des Bourbons, l'Empereur se rappelait que naguère, sous la monarchie, des ambassadeurs d'Église avaient réussi à gouverner l'anarchie polonaise : en l'abbé de Pradt, il voulut avoir et crut trouver son abbé de Polignac. Fort recommandé par Duroc, son parent, l'archevêque de Malines fut officiellement déclaré ambassadeur à Varsovie. Il eut à se composer précipitamment une suite, à s'entourer d'un personnel brillant, à se monter un train de maison fastueux, et à partir d'urgence. En fait, nul n'était moins propre à remplir une mission de haute confiance que ce prêtre sans conscience, sachant observer, décrire et critiquer, mais totalement dépourvu de sens pratique et d'esprit de conduite; agent infidèle, brouillon, maladroit et poltron, l'une des pires erreurs que Napoléon ait commises dans le choix et le discernement des hommes.

A titre d'instruction, on lui remit un long mémoire que l'Empereur avait inspiré et qu'il compléta par de vives explications[1]. Divers objets étaient assignés à l'activité de l'ambassadeur : il aurait à employer en partie les ressources du duché au ravitaillement de la Grande Armée, à créer un service et une agence de renseignements militaires, mais surtout à faire de Varsovie un point de ralliement pour les Polonais de tout pays, un centre d'action et de propagande, un foyer d'incandescentes passions dont la flamme porterait au loin et déterminerait l'embrasement.

1. Cette pièce figure sous le n° 18734 de la *Correspondance*.

D'abord, il conviendrait qu'une proclamation à effet, suggérée par l'ambassadeur aux ministres, convoquât la représentation nationale, la Diète, et donnât l'éveil. Dès sa réunion, la Diète mettra bruyamment à l'ordre du jour la grande question, se fera adresser un rapport tendant au rétablissement de l'ancien royaume. Sans s'approprier par un vote les conclusions de ce rapport, elle s'y conformera en fait et, tenant la réunion des frères séparés pour virtuellement accomplie, se constituera en confédération générale de la Pologne, c'est-à-dire en association pour le mouvement et la lutte, en grand conseil de la nation armée. A son image, des sous-comités d'action, des foyers d'agitation locale, se formeront de toutes parts : chaque palatinat aura le sien. On enverra une députation à l'Empereur : « L'Empereur répondra aux députés en louant les sentiments qui animent les Polonais. Elle (Sa Majesté) leur dira que ce n'est qu'à leur zèle, à leurs efforts, à leur patriotisme, qu'ils peuvent devoir la renaissance de la patrie. Cette mesure, que l'Empereur se propose de garder, indique assez à son ambassadeur l'attitude qu'il doit avoir et la conduite qu'il doit tenir. »

Mais l'ambassadeur, sans s'expliquer officiellement sur l'avenir, aura à inspirer tous les actes, toutes les paroles destinées à susciter une immense espérance, à enfiévrer l'opinion. C'est ici que l'instruction, suivant un mot de l'abbé, se transforme en « cours de clubisme[1] »; avec détails, elle explique comment on s'y prend pour remuer un peuple jusqu'en ses profondeurs, pour créer, entretenir et renouveler sans cesse l'agitation, pour chauffer à blanc les esprits. « Il faut des actes multipliés. Il faut tout à la fois des proclamations, des rapports à la diète, des motions des députés, et, s'il est possible, autant de discours, de déclarations et manifestes particuliers qu'il y aura d'adhésions individuelles à la Confédération. Il faut enfin qu'on ait à publier chaque jour des pièces de tous les caractères, de tous les styles, tendant au même but, mais s'adressant aux divers sentiments et aux divers esprits. C'est ainsi qu'on parviendra à mettre la nation tout entière dans une sorte d'ivresse. »

1. *Ambassade dans le grand-duché de Varsovie*, p. 69.

Ce patriotique délire aura pour effet de faire courir aux armes tous les habitants du duché, mais le but principal serait manqué si cette effervescence s'arrêtait aux frontières. Il importe essentiellement qu'elle les dépasse, que les pays voisins prennent feu à son contact, que la levée en masse se prolonge dans les provinces russes. Aussi l'ambassadeur est-il invité à faire répandre à profusion et colporter en Lithuanie, en Podolie, en Volhynie, dans toutes les parties de l'ancienne Pologne, la Galicie autrichienne exceptée, les écrits, les proclamations, les libelles, toutes les pièces incendiaires. Entraînée par ces appels, la noblesse polonaise de Russie se formera en bandes guerroyantes, en une vaillante et agile cavalerie, en une sorte de chouannerie à cheval, destinée à opérer sur les flancs et les derrières de l'ennemi, à le harceler sans cesse, à le « placer dans une situation semblable à celle où s'est trouvée l'armée française en Espagne et l'armée républicaine dans le temps de la Vendée ». Cette guerre de partisans partout provoquée, la tâche de l'ambassadeur ne sera qu'à moitié remplie; il lui faut à la fois faire œuvre de révolutionnaire et d'organisateur : après avoir déterminé l'universel soulèvement, il faut régler ce tumulte, discipliner, coordonner, administrer l'insurrection, faire concorder ses rapides chevauchées avec les mouvements de la Grande Armée, assurer enfin l'unité d'impulsion et de manœuvres sans laquelle il n'est point d'efforts fructueux ni de coopération efficace.

Dans cette multiple besogne, tout devait s'entamer à la fois et se poursuivre sans interruption, mais il importait que l'explosion n'eût pas lieu prématurément et que la Pologne ne partît pas trop tôt. Tant qu'il resterait un espoir d'inspirer aux Russes un doute sur l'imminence des hostilités, Napoléon n'entendait point le négliger. En conséquence, l'ambassadeur se bornerait d'abord à établir fortement son crédit et son influence, à s'attirer les hommes importants, à faire de sa maison « un centre où toutes les classes, tous les intérêts viendraient aboutir »; il se mettrait ainsi en main tous les ressorts de la grande entreprise, mais attendrait pour presser la détente un signal ultérieur. Par surcroît de précaution, il fut convenu que le décret royal, qui instituait le conseil des ministres en comité exécutif et annonçait par là de grandes

nouveautés, ne serait point publié avant le 15 juin. A cette date, l'Empereur serait sur la Vistule : alors, tandis qu'il pousserait ses troupes en avant, les événements préparés à Varsovie s'accompliraient et suivraient leur cours : la mise en branle de la Pologne coïnciderait exactement avec les premiers pas de la Grande Armée, sans les devancer d'un jour.

Dans l'après-midi du 28 mai, Napoléon fit solennellement ses adieux aux cours réunies à Dresde. Pendant la nuit suivante, un grand bruit retentit dans le palais ; les membres de la maison militaire, aides de camp, officiers d'ordonnance, écuyers, aides de camp des aides de camp, débouchaient de toutes parts dans le vestibule d'honneur et descendaient les escaliers en hâte. Napoléon sortit de ses appartements, s'arrêta un instant dans la salle des gardes pour recevoir une dernière fois les souhaits et les hommages de Frédéric-Auguste, puis, après avoir embrassé tendrement Marie-Louise, brusqua sa mise en route. Avant cinq heures du matin, sa berline de poste roulait sur le pavé et une escorte toute militaire s'élançait à sa suite, avec un fracas de chevaux et d'armes [1].

Le roi de Prusse partit le 30, pour retourner à Potsdam, infiniment satisfait — fit-il dire à toute l'Europe par circulaire diplomatique — « des journées précieuses [2] » qu'il avait passées à Dresde. Marie-Louise resta jusqu'au 4 juillet, puis se rendit à Prague, où l'Empereur lui avait permis de séjourner quelques semaines auprès de ses parents. Là, pour la consoler et la distraire, on donnerait en son honneur des bals, des fêtes, des réceptions brillantes : on la mènerait en excursion à Carlsbad, on lui ferait visiter les mines de Frankenthal, les galeries illuminées pour la circonstance, les grottes endiamantées de scintillements métalliques [3]. L'empereur son père allait la combler de bénédictions, l'impératrice lui prodiguerait des caresses un peu forcées, et finalement, après beaucoup d'effusions, on

1. *Journal du grand maître de la cour.*

2. Archives des affaires étrangères, Prusse, 250.

3. Voy. sur ces fêtes Bausset, II, 60 et suiv.

se séparerait, entre belle-mère et belle-fille, plus fraîchement que l'on ne s'était retrouvé. La reine de Westphalie avait quitté Dresde une heure après l'Impératrice, pour retourner à Cassel : le grand-duc de Wurtzbourg prit la route de Tœplitz et la compagnie des souverains se dispersa en peu de jours. A Dresde, le silence et l'apaisement se firent, mais les yeux gardaient encore l'éblouissement de ce qu'ils avaient vu. Cependant, l'éclat de météore que Napoléon avait répandu sur son passage, pâlissait peu à peu, s'éteignait : la réflexion succédait à l'extase, et quelques-uns en venaient à se demander si le prodige entrevu était autre chose qu'un fulgurant mirage : « un beau rêve », soupirait le bon roi de Saxe, qui tremblait parfois pour la fortune surhumaine à laquelle il avait attaché la sienne, « un beau rêve, mais trop court[1] ».

ALBERT VANDAL

1. Serra à Maret, 5 juin 1812.

L'AVENIR

DE

L'AFRIQUE DU NORD[1]

La situation présente de l'Afrique du Nord est grave : en Algérie nos fusils et nos canons empêchent seuls un soulevement indigène aussi terrible que la Jacquerie du moyen âge ; l'exaspération des Arabes se traduit par des attentats contre les biens et contre les personnes d'une fréquence inouïe. En Tunisie le mouvement de colonisation du début qui en trois ans y avait attiré 2 000 colons et 50 millions de francs s'est presque complètement arrêté. Le mode de culture pratiqué actuellement est la cause principale de cette situation pleine de menaces. Trouvons un mode de culture qui rapporte de l'argent, et nous aurons bientôt transformé toute l'Afrique du Nord.

Quel sera ce mode de culture? Il est étrange que plus d'un demi-siècle après la conquête on soit obligé de poser une telle question. Dans tous les pays neufs, en Australie, en Amérique, le premier soin des colons a été de créer un service agricole chargé de rechercher les moyens pratiques pour accroître la production du sol. Aux États-Unis, le service de l'agriculture a dépensé et dépense encore des sommes considérables en essais de toutes sortes.

1. Voir la *Revue* du 15 octobre 1895.

Dans toutes les colonies anglaises, en Australie aussi bien qu'au Cap ou au Canada, il existe une direction de l'agriculture. Les recherches n'y sont pas faites seulement dans le silence du cabinet, où il est si dangereux de faire des calculs agricoles. Des rapports constants sont établis entre le laboratoire ou le champ d'essai et les cultivateurs. Seuls, en effet, ceux-ci peuvent juger si telle ou telle culture, tel ou tel procédé est pratique ; l'expérimentateur du champ d'essai a une tendance à ne considérer que le résultat obtenu ; il néglige trop les dépenses à faire, les conditions diverses de sol et de milieu. L'union intime entre le théoricien et le colon a produit partout les meilleurs résultats. Prenons un exemple. Les Australiens se demandaient comment ils pourraient utiliser leurs fourrages ; la viande ne peut pas subir des frais de transport élevés. Ils ont songé à transformer leurs fourrages en beurre, et les voilà aussitôt à l'œuvre. Les services agricoles étudient les voies et moyens les plus pratiques, les inspecteurs de laiterie parcourent les campagnes pour les faire connaître. En dix ans, dans un pays presque aussi chaud que l'Algérie, la production annuelle des beurres et fromages atteint cent vingt millions de francs.

L'Algérie n'a jamais eu d'institution analogue ; on a créé, en 1890, un simulacre de station agronomique à Alger, et, en 1892, un service botanique agricole. La Tunisie est mieux dotée ; une direction de l'agriculture y dirige tous les services agricoles de la Régence ; elle a créé un beau jardin d'essai, elle multiplie les champs d'expérience, elle publie des notices agricoles où sont discutés tous les problèmes de l'agriculture africaine. Mais ces institutions sont à peine à leurs débuts, et l'incertitude plane sur la plupart des solutions ; aussi faut-il être très prudent, et avancer pas à pas pour déterminer le mode de culture à suivre dans l'Afrique du Nord.

*
* *

Indiquons d'abord les conditions essentielles du climat africain. Les pluies commencent en fin septembre, souvent même en novembre seulement ; elles durent de novembre à fin mars. Les ondées qui tombent parfois en avril et en mai

sont presque toujours insignifiantes. De mai à fin septembre, absence complète de pluies.

Le tableau suivant donne la répartition des pluies à Tunis ; la moyenne est établie d'après les observations de sept années[1] :

Automne : septembre, octobre, novembre. .	141	millimètres.
Hiver : décembre, janvier, février.	186	—
Printemps : mars, avril, mai.	146	—
Été : juin, juillet, août	20	—
TOTAL.	493	millimètres.

Même durant la saison des pluies, l'eau ne tombe pas d'une façon régulière; on constate souvent des sécheresses de un à deux mois. J'ai noté depuis 1887 les pluies tombées à Tunis. En 1887-88, de novembre à avril, je constate deux sécheresses de deux mois. En 1888-89 et 1889-90 pas une goutte d'eau ne tombe en mars ni avril. En 1891-92, une sécheresse dure près de trois mois, du 12 novembre à fin janvier. En 1892-93, encore une sécheresse de deux mois du 24 janvier au 30 mars. Sur sept années, nous trouvons six hivers ayant eu des sécheresses de *deux mois*. Pendant ces périodes, nous n'avons ni nuages, ni brouillards pour atténuer les ardeurs du soleil : il dessèche la terre, il fait jaunir la plante qui n'a pas enfoncé ses racines dans le sol.

Au moment où il pleut, la température moyenne permet à la végétation herbacée de se développer. On sait que la plupart des plantes cessent de végéter au-dessous de 10° centigrades; la jeune plante exige une chaleur beaucoup plus élevée. Sur le littoral africain, novembre est encore un mois chaud : la température moyenne est, à Tunis, de 17°; celle de décembre est encore de 14°; celle de janvier est à peine de 11°. En février, la température moyenne est déjà de 13°. Ainsi, durant tout l'hiver, la plante se développe, sa croissance n'est interrompue que pendant un mois, un mois et demi au plus. Si les pluies commencent de bonne heure, les graines ont vite germé, et, dans les premiers jours de décembre, la verdure couvre le sol. Que les pluies au contraire ne tombent

1. Service météorologique de la Régence.

pas avant fin novembre, la chaleur n'est plus assez puissante pour amener le développement rapide de la plante; elle reste chétive tout l'hiver, et ne reprend sa croissance que dans les premières journées chaudes de février. L'abondance des pâturages dépend surtout de la date des premières pluies.

Ainsi deux grands faits dominent la climatologie africaine : pluies abondantes, mais irrégulières, durant l'hiver, température relativement élevée au moment où les pluies tombent. L'agriculteur a donc à lutter contre un ennemi terrible : la sécheresse. Comment le combattre? Le premier moyen, celui que l'agriculture actuelle néglige complètement, c'est la fumure au maximum du sol. La plante africaine ne peut pas attendre : il faut tenir à sa disposition les éléments assimilables pour qu'elle profite de l'eau que le ciel lui envoie. Les belles expériences des physiologistes ont montré que la plante évaporait une quantité d'eau considérable pour former ses tissus. Elle puise dans le sol, grâce à ses racines, cette eau qui lui apporte les matériaux indispensables à son organisation ; elle expulse l'eau, et conserve les éléments solides qui concourent à sa formation. Ce travail est lié à celui par lequel la plante assimile le carbone et l'hydrogène qu'elle enlève à l'air. Aussi, plus l'eau amenée par la racine est chargée d'éléments fertilisants (azote combiné, phosphates, sels minéraux), plus tôt elle aura constitué le corps de la plante.

Voilà pourquoi la plante fumée exige deux ou trois fois moins d'eau que la plante non fumée pour atteindre son plein développement. Il faut à la première une évaporation de 250 grammes d'eau pour élaborer un gramme de matière sèche, tandis que la seconde en évapore pour le même résultat 450 à 650 grammes, suivant la richesse du sol en éléments fertilisants.

D'autre part, l'humus ou matière organique décomposée absorbe quatre fois plus d'eau que la terre arable ordinaire, comme le montrent les tableaux de Schubler. Pendant que cent parties d'humus en absorbent 190, cent parties de terre arable n'en absorbent que 52. L'humus retient aussi plus énergiquement l'eau absorbée ; à une température de 18°, en quatre heures, l'évaporation enlève 32 à la terre arable et 20 seulement à l'humus.

C'est donc au fumier de ferme riche en humus, et non aux sels chimiques que le colon africain demandera les engrais qui préserveront ses plantes des effets nuisibles des sécheresses. Les colons commencent à comprendre cette vérité. Tout cultivateur attentif a observé sur ses champs la résistance à la sécheresse des plantes venues dans un sol fertile. Aussi veulent-ils tous avoir des troupeaux, et ils réclament vivement des parcours étendus pour nourrir leur bétail. Ils ne voient pas que c'est surtout à la culture fourragère qu'il faut demander le fumier nécessaire. Pour la plupart d'entre eux, le pays ne convient pas à la production des fourrages. Un des agronomes les plus distingués de l'Algérie me disait un jour : « La question de la production du bétail a été résolue à Alger par le consommateur ; quand il veut un bon beefsteak, il demande à son boucher du bœuf de France. » Que de personnes pensent comme cet agronome et disent : « L'Afrique du Nord convient médiocrement à la production fourragère ! »

C'est là une erreur absolue. L'Afrique du Nord, partout où il tombe 40 centimètres d'eau par an, offre des conditions plus favorables que la France à la culture fourragère. La céréale, au contraire, n'y atteindra jamais les rendements de 25 à 30 quintaux à l'hectare qu'on obtient dans le nord de l'Europe, car, au moment où les éléments constitutifs du grain passent de la tige dans l'épi, l'arrivée trop brusque des chaleurs contrarie cette migration. Dans la Mitidja comme à Tunis, une terre bien travaillée, bien fumée ne donne jamais plus de 15 à 18 quintaux de grain à l'hectare. La culture des fourrages, au contraire, donnera en Afrique des produits plus abondants qu'en France; ces produits seront plus nutritifs et leur transformation en viande y sera plus facile qu'en France. Avant de prouver ces trois vérités, je crois utile de montrer pour quelles raisons elles sont méconnues.

*
* *

L'agriculture africaine a été écartée de sa véritable voie par des préjugés encore très puissants : le préjugé historique ou romain, le préjugé arabe, le préjugé provençal.

L'Afrique, dit-on sans cesse, était le grenier de Rome, c'est

elle qui fournissait à la capitale de l'empire le tiers du blé nécessaire à son alimentation. On cite ensuite quelques extraits des auteurs anciens sur la fertilité de la province d'Afrique, et on s'empresse de tirer la conclusion suivante : l'Algérie est un pays à céréales. Or, sait-on quelles étaient les quantités de blé fournies par l'Afrique? La consommation de Rome exigeait quatre millions de quintaux[1]. L'Égypte, la Sicile et la Sardaigne en fournissaient une partie; admettons que l'Afrique du Nord en ait fourni la moitié, soit deux millions de quintaux. Est-ce là une production si extraordinaire? Mais chaque année en ce moment nos exportations dépassent ces chiffres!

N'oublions pas que l'Afrique était aux portes de Rome, et que les transports étaient trop longs et trop coûteux pour que les blés des régions plus éloignées fissent une concurrence sérieuse aux blés africains. D'autre part, l'Afrique d'alors était fertile parce qu'elle était neuve : toutes les terres cultivées avaient été gagnées sur un sol vierge où les éléments de fertilité s'étaient entassés pendant des siècles. Au premier siècle de notre ère, Strabon nous décrit l'*Africa* comme un pays primitif. Les villes y sont rares; les populations clairsemées habitent encore des gourbis. Ces espaces immenses de terres vierges exploitées par la main-d'œuvre servile furent pour Rome, aux deux premiers siècles avant Jésus-Christ, ce qu'ont été de nos jours les riches plaines du Mississipi cultivées à l'aide de machines agricoles.

Le préjugé arabe est encore plus puissant que le préjugé romain. Les indigènes se moquent bien souvent des colons qui cultivent des fourrages. Je me souviendrai toujours de la profonde stupéfaction d'un riche cultivateur arabe à qui je disais que l'herbe verte serait la grande richesse de la Tunisie. « De l'herbe, me répondit-il, de l'herbe, mais cela ne se vend pas, cela n'a pas de valeur. » Et de fait, les indigènes avaient raison, il y a trente ou quarante ans. Un bœuf se vendait vingt francs. Eût-il été sage de dépenser vingt-cinq francs pour conserver un objet de vingt francs? Du reste, la population

1. Soixante millions de *modii*, à $6^{kg},500$, soit 3 900 000 quintaux. (Daremberg et Saglio, *Dictionnaire des antiquités*, s. v. *annona*.)

étant peu nombreuse, les animaux trouvaient toujours, soit dans la broussaille, soit dans les herbes sèches, une nourriture suffisante pour ne pas mourir de faim. Mais, depuis la conquête, les conditions économiques ont changé ; les bateaux à vapeur ont mis à quelques heures de nos côtes la France, l'Italie, toute l'Europe occidentale.

Pourquoi donc les Français n'ont-ils pas tourné leur activité vers la production de la viande? C'est que la plupart des colons européens viennent du littoral de la Méditerranée qui fait face à l'Afrique ; ils ont cru trouver en Afrique les mêmes conditions que dans leur pays d'origine : pluies abondantes à l'automne et en hiver, quelques ondées au printemps, et ciel invariablement bleu de mai à septembre. La région méditerranéenne de la France est en effet peu favorable à la culture des fourrages, et c'est avec raison que le grand agronome d'Orange, de Gasparin, a écrit : « On n'y compte pas sur des récoltes certaines de fourrages ; les retours des années de sécheresse y sont trop fréquents pour que les récoltes fourragères n'y présentent pas de grandes chances de perte. ».

Les colons africains venus du Languedoc et de Provence ne pouvaient donc pas songer à la production fourragère, et ils portaient toute leur activité sur les cultures arbustives qui sont la principale ressource de leur pays. Ils ne voyaient pas quelle différence profonde sépare le climat de Provence de celui de l'Afrique du Nord. Le tableau suivant[1] des températures moyennes dans ces deux régions la montrera clairement.

	Novembre.	Décembre.	Janvier.	Février.	Mars.	Avril.
Montpellier . .	9°	6°	5°	6°	9°	14°
Alger	19°	16°	15°	15°	17°	20°
Tunis	17°	14°	11°	13°	15°	18°

On voit par ce tableau que la végétation est complètement suspendue à Montpellier durant cinq mois, juste au moment où les précipitations pluviales sont le plus abondantes ; car, en Languedoc et en Provence comme en Afrique, les pluies tombent de septembre à avril et cessent presque complètement de mai à septembre. Les pluies d'octobre déterminent

1. Ce tableau est extrait de Fischer : *Studien über das Klima der Mittelmeerländer.*

sur le littoral français la poussée de l'herbe ; mais les froides nuits de l'automne, qui dépouillent les arbres de leurs feuilles, ont vite arrêté ce premier élan de la végétation. Les moutons descendus des Alpes trouvent encore un maigre pâturage, mais nulle part, sauf dans quelques baies bien abritées du vent du nord, on ne voit cette végétation exubérante, ce tapis vert sombre qui couvre les plaines d'Afrique à ce moment-là. En Provence, la plante ne reprendra sa croissance qu'en fin mars ; elle fera bien de se hâter, car en mai, souvent même en avril commence la sécheresse, et désormais le ciel sera aussi avare d'ondées que sur l'autre rive de la Méditerranée.

Sur le littoral africain, au contraire, novembre et décembre n'arrêtent pas l'essor de la végétation ; elle est à peine suspendue pendant un mois, si on a eu soin d'ensemencer de bonne heure une terre fumée. La plante ne laissera pas le temps aux eaux qui tombent en si grande abondance de disparaître dans les profondeurs de la terre ; dès les premiers jours de février, le chaud soleil d'Afrique lui permettra d'utiliser les eaux qui gorgent le sol, et de s'élever vers le ciel.

Ainsi les colons venus en Algérie de la rive française méditerranéenne ont été trompés par l'assimilation qu'ils ont faite entre leur pays d'origine et celui où ils se sont établis. Ils ont été entretenus dans cette erreur par ce fait qu'ils pouvaient constater et qui semble donner raison au préjugé arabe : cultiver du fourrage pour ses animaux, c'est perdre de l'argent. En effet, les animaux du pays ne retirent pas grand profit des fourrages qu'on leur distribue. J'ai éprouvé moi-même cette vérité sur un troupeau de cent taurillons achetés aux indigènes et que j'ai gardés pendant plus de deux ans. Ces animaux se sont développés avec une lenteur désespérante ; ils n'ont pas gagné en moyenne trente kilogrammes de poids vif par tête et par an.

Mais d'où cela vient-il ? C'est que les animaux ainsi observés avaient été élevés par des indigènes. Bien rares sont les colons qui élèvent eux-mêmes les produits de leurs vaches. Or les indigènes considèrent la vache comme destinée à leur fournir en premier lieu du lait et du beurre pour leur consommation ; le jeune veau ne reçoit qu'une portion infime du lait produit par sa mère ; à deux mois, il n'en reçoit

plus du tout, et il doit se contenter l'été et l'automne des chaumes ou des herbes desséchées. De tels animaux ont un estomac délabré et constituent de très mauvaises machines à transformer les aliments en viande. Pour avoir des animaux précoces, de bons assimilateurs de fourrage, il est d'une absolue nécessité de les nourrir intensivement durant leur jeune âge[1].

Il est bien évident que le bétail arabe qui a enduré tant de privations pendant les premiers mois de son existence doit être classé à peu près au rang du vieux bœuf au point de vue de sa puissance d'assimilation des fourrages. Quel serait le sort d'un industriel fabriquant du drap avec des machines qui lui feraient perdre les deux tiers de la laine? Ne serait-il pas condamné à une faillite inévitable? Il en serait de même du cultivateur qui ferait consommer ses fourrages par des animaux achetés aux indigènes. La première des conditions à réaliser sera de former de bonnes machines à viande en élevant à la ferme ses animaux. On ne fera des achats aux Arabes que pour des spéculations à court terme, où la différence entre le prix d'achat et de vente constituera le bénéfice principal.

*
* *

Nous savons maintenant pourquoi l'on n'a pas encore découvert la véritable voie de l'agriculture africaine. La routine est toute-puissante sur l'esprit de l'homme. On continue à se livrer à telle ou telle culture qui a enrichi le pays, alors que les conditions favorables à cette culture ont depuis longtemps disparu. Ce que faisaient les Romains ou les Arabes, nous ne pouvons plus le faire, car les conditions économiques ont changé du tout au tout.

La culture fourragère sauvera l'Afrique du Nord ; beaucoup de personnes déjà l'entrevoient vaguement. Nombre de colons se livrent à l'élevage du bétail, mais la plupart d'entre eux ne

1. Les chiffres suivants empruntés à Crevat (*Alimentation rationnelle du bétail*, Côte, Lyon) feront saisir combien il est important d'avoir une race précoce pour transformer le fourrage en viande. 1 000 kilogrammes de foin produisent une augmentation de poids vif de 87 kilogrammes s'ils sont consommés par un bœuf précoce; de 73 kilogrammes, s'ils sont consommés par un bœuf adulte, et de 20 kilogrammes, s'ils sont consommés par un vieux bœuf.

veulent pas cultiver des plantes fourragères ; ils se contentent de recueillir les fourrages naturels qui poussent sur la jachère dans les années pluvieuses. Tous ont essayé une fois ou l'autre de cultiver du sainfoin, du trèfle ou de la luzerne venus de France, mais ces plantes n'ont rien donné. Ils ont tenté d'établir une prairie naturelle comme on le fait en France : la première année il y avait quelques bonnes plantes, mais les années suivantes la végétation indigène avait tout étouffé. C'est que les procédés de France ne sont plus de mise dans ce pays ; à des conditions différentes, il faut des cultures et des procédés différents. En culture, comme dans l'ordre administratif, l'assimilation avec la France est un grand danger.

Lecouteux a indiqué à plusieurs reprises le rendement des prairies ou des cultures fourragères de France; les plus riches ne donnent guère plus de 1 000 kilogrammes de matières azotées à l'hectare[1]. Joulie, dans son ouvrage sur la production fourragère, affirme qu'il a obtenu jusqu'à 18 000 kilogrammes de foin, mais la plupart des prés atteignent à peine un rendement de 10 000 kilogrammes de foin sec à l'hectare. Et ce rendement est obtenu sur des terres fumées intensivement, et où l'on consacre depuis plusieurs années les deux tiers des champs labourés à des cultures destinées à l'entretien du bétail. Dans la plupart des terres de France, le rendement du trèfle ou des prairies naturelles ne donne guère que 6 à 7 000 kilogrammes de foin.

En Afrique, sur des terres peu fumées, le rendement est bien supérieur. Dans l'hiver 1891-92, j'observai à Tunis un champ d'orge richement fumé; il produisit trois coupes, l'une en fin décembre, l'autre en février, la dernière en avril. Ce fut pour moi une révélation. L'année suivante, je pesai à plusieurs reprises des orges vertes coupées en fin mars ; j'obtenais toujours pour une seule coupe 35 000 kilogrammes de fourrage vert à l'hectare. L'avoine semée de bonne heure sur

1. Voici les chiffres de Lecouteux :

	Récolte brute à l'hectare.	Matière azotée à l'hectare.
Luzerne verte en fleurs (trois coupes).	45.000 kilog.	2.025 kilog.
Maïs vert.	80.000 —	1.440 —
Trèfle rouge (deux coupes vert) . . .	30.000 —	1.050 —
Prairie naturelle (deux coupes) . . .	10.000 —	1.010 —

terre non fumée, mais labourée en été, m'a donné pendant trois ans de 10 000 à 11 500 kilogrammes de foin à l'hectare. Ces résultats me surprenaient. M. Castet, le directeur du Jardin d'Essai de Tunis, faisait des pesées régulières en 1893 et 1894 ; il constatait qu'une seule coupe d'orge verte donnait 40 000 kilogrammes de fourrage vert, et que l'avoine folle, poussée dans la jachère, donnait 11 500 kilogrammes de foin sec à l'hectare. A Sétif, une Commission du Comice agricole a constaté qu'un champ de sulla avait donné 58 000 kilogrammes de fourrage vert. De tels résultats n'ont rien de surprenant. Une récolte de 10 000 kilogrammes de foin exige l'évaporation d'une hauteur d'eau de 30 centimètres. Or, en France, la plante en a rarement une pareille quantité à sa disposition : les eaux pluviales d'hiver y sont complètement perdues pour la végétation. A Paris, par exemple, les pluies annuelles sont en moyenne de 56 centimètres ; il en tombe 26 centimètres en hiver et 30 seulement dans la saison chaude. Toute autre est la situation dans l'Afrique du Nord. Grâce à la douceur de la température au moment des pluies, la plante peut y utiliser les quatre cinquièmes de l'eau pluviale. A Tunis, où la hauteur d'eau tombée tous les ans atteint 50 centimètres, il n'est pas rare que la plante puisse en utiliser 40 centimètres. On récoltera donc dans ces années 14 à 15 000 kilogrammes de foin à l'hectare.

Ainsi il est bien prouvé que l'on obtient en Afrique très facilement :

	Récolte brute à l'hectare.	Matières azotées pour 100 kilog.	Total à l'hectare.
Orge verte (en deux coupes) . .	50.000 kilog.	2,5	1.250
Avoine . . .	11.000 kilog. foin sec	9	990

soit un rendement égal à celui qu'on obtient en France grâce à la culture intensive. Que les sceptiques qui hausseront les épaules devant de tels chiffres veuillent bien peser eux-mêmes des orges ou des avoines produites par un champ fumé et ensemencé de bonne heure.

Nous avons donc sur la France l'avantage de la quantité ; il semble aussi très probable que nos fourrages sont plus riches en éléments nutritifs que ceux d'Europe. Cette assertion ne peut pas encore être prouvée scientifiquement. Rien

de plus délicat que l'analyse des fourrages. Leur richesse en éléments azotés dépend de la richesse du sol en éléments fertilisants : aussi les analyses de Kühn et de Wolf donnent-elles pour les fourrages provenant des mêmes plantes une teneur en azote qui varie du simple au quintuple : d'après eux l'herbe de prairie renferme de 1,6 à 6 p. 100 de matières azotées, les vesces en vert de 2,7 à 4,7 p. 100. L'influence du fumier a été démontrée par les analyses de Barral. Les prairies du Limousin non fumées produisent un foin renfermant 7 p. 100 de matières azotées, tandis que celui des prairies fumées en contient près du double, 13 p. 100. Il serait donc nécessaire, pour prouver la supériorité des herbes africaines, de faire un grand nombre d'analyses de fourrages récoltés sur des terres fumées ou non fumées.

Cependant de fortes présomptions me font supposer que nos fourrages sont en général beaucoup plus riches en azote que ceux de France. Les animaux mis au pâturage s'engraissent ici avec une facilité qui frappe d'étonnement les cultivateurs du nord de la France. Dans les meilleurs herbages du Charolais ou du Nivernais, le bœuf maigre s'engraisse en trois mois ; sur les terres ordinaires, il ne peut pas s'engraisser à l'aide du pâturage seul. En Afrique, sur la plupart des terres, un mois et demi à deux mois suffisent pour amener les animaux au pâturage à un bon état de graisse. Ainsi des animaux, mal allaités durant leur jeune âge, très mauvais assimilateurs de fourrages, s'engraissent en Afrique deux fois plus rapidement que les bêtes précoces sur les meilleurs pâturages de France! Comment expliquer ce fait, sinon par la richesse plus grande de nos herbages?

Une autre présomption résulte des analyses de Barral et de Joulie[1] : elles donnent à penser que les mêmes plantes sont beaucoup plus riches en matières azotées en Provence qu'en Limousin. Cette différence tient peut-être à la différence des

1. Ces agronomes ont analysé les mêmes plantes, le paturin des prés, la houlque laineuse, le fromental et le vulpin des prés : celles des Bouches-du-Rhône renferment en matières azotées 14,12, 15 et 20 p. 100, tandis que celles de Verrières, près Paris, dosent à peine 10, 10,13 et 13 p. 100. Barral constate la même différence entre les foins de graminées provenant du midi de la France et ceux du Limousin. Ceux de Provence renferment en moyenne 14,50 p. 100 de matières azotées, et ceux du Limousin n'en contiennent que 9,75 p. 100.

sols : — le sol de Provence est plus riche en calcaire que les sols granitiques du Limousin, — mais il faut l'attribuer surtout aux effets du soleil. Sous son influence la végétation est plus active et la plante emprunte à l'atmosphère une quantité d'azote plus grande. On ne saurait expliquer autrement la richesse en azote des secondes coupes de foin ; le foin de la première coupe faite en juin est moins riche en azote que celui de la seconde coupe opérée en juillet et août[1]. Il semble incontestable que la richesse des fourrages en matières azotées est intimement liée à la puissance des rayons du soleil. Ainsi, étant données les mêmes conditions de sol et d'humidité, la plante d'Afrique sera plus nutritive que celle de France.

Il est un autre avantage que l'Afrique doit à son climat : la fabrication de la viande s'y opérera plus économiquement qu'en France. On sait que la température du corps de l'animal se maintient constamment entre 37° et 38°. Le corps perd sa chaleur par le rayonnement et par l'évaporation de la vapeur d'eau. Il doit absorber de nouveaux aliments pour réparer ces pertes et maintenir la température à 37°. Plus la température de l'air ambiant est basse, plus grande est la déperdition de chaleur; plus importante aussi doit être la ration qui maintiendra le corps à sa température normale. Le froid mange la nourriture, disent avec raison les agronomes allemands. Qui ne sait avec quel soin les paysans des régions montagneuses entretiennent en hiver une douce chaleur dans l'étable? C'est pour cette raison que dans les pays froids (Suisse, Jura, Auvergne) il est plus avantageux de transformer les fourrages en beurre ou en fromage qu'en viande ou en graisse. Évidemment la ration d'entretien sera beaucoup moins élevée en Afrique où la température moyenne est de 20°, qu'en France où elle atteint à peine 8° à 10°.

Cependant l'excès de chaleur est nuisible à l'animal; il provoque la sueur et amène une déperdition de force considérable ; mais, l'été, il sera facile de maintenir les animaux pendant les heures les plus chaudes de la journée, dans de bonnes étables bien aérées où la sueur sera presque nulle.

1. Dans le Limousin, Barral trouve deux fois plus d'azote dans les regains ; Joulié constate la même différence entre la première et la deuxième coupe de luzernes de Verrières. Wolf, en Allemagne, obtient les mêmes résultats.

D'ailleurs l'étable sera aussi nécessaire en hiver qu'en été : de décembre à février, le thermomètre descend souvent à 4° ou 5°, et le matin on voit trembler de froid les animaux qui couchent sous un hangar ou à la belle étoile. Dans la République Argentine, où un bœuf vaut 25 à 30 francs, on comprend sans peine que personne ne songe à construire des étables, mais dans un pays où le prix du bétail se rapproche sensiblement de celui de France, il serait imprudent de laisser exposés à toutes les intempéries et à toutes les chances de dépérissement des animaux représentant un capital si élevé.

Abondance des fourrages, richesse en éléments nutritifs, transformation économique des fourrages en viande, tels sont les trois avantages que présente l'Afrique du Nord. Mais comment s'y prendre pour produire des fourrages ?

***

Il faut d'abord écarter résolument la prairie naturelle, telle qu'on l'établit en France ; elle ne peut pas supporter ici les sécheresses de deux mois qui sont si fréquentes en hiver. La masse des racines de la prairie naturelle se trouve très près de la surface, dans une couche dont l'épaisseur varie de cinq à dix centimètres suivant les terres. Exceptionnellement dans les sols calcaires et légers, on trouve encore une assez forte proportion de racines entre dix et vingt centimètres. Les racines des graminées et des légumineuses de la prairie semblent donc éprouver une invincible répugnance à s'enfoncer dans la terre. Joulie, qui constate le fait, nous en donne les raisons. L'oxygène est indispensable à la vie des racines, car seul il rend assimilables les éléments minéraux et organiques contenus dans le sol. Or le sol des prairies n'est pas aéré par les labours et les racines ne peuvent pas s'y enfoncer ; elles recherchent l'air comme ces arbres plantés dans des cours étroites, qui s'élancent droit vers l'espace. Ajoutez à cela que le sol de la prairie étant tassé, les racines délicates rencontrent devant elles une résistance mécanique qui les empêche de pénétrer profondément dans la terre.

La sécheresse est donc mortelle à la prairie naturelle. En France, en 1893, la première coupe a été nulle presque par-

tout parce que la sécheresse la plus complète avait régné en mars et avril. De même, en Angleterre, durant les sécheresses de 1818 et de 1870, les prairies naturelles n'avaient rien donné. Or, ces mêmes années où la prairie naturelle n'atteignait pas quinze centimètres, les céréales hautes et fières donnaient des récoltes satisfaisantes. En 1893, la récolte du blé en France, malgré la sécheresse, a atteint presque la moyenne : quatre-vingt-dix-sept millions d'hectolitres. C'est que les racines du blé, au lieu de s'épanouir dans les couches superficielles, comme elles le font les années ordinaires, avaient formé cette année-là des filets très fins, très allongés qui s'étaient ramifiés dans les couches les plus profondes. Ces couches renfermant encore 20 p. 100 d'eau, le blé pouvait vivre et se développer pendant que l'herbe des prairies naturelles se desséchait. Dans les cases en ciment de un mètre de profondeur, à l'école de Grignon, les racines du blé, ne pouvant descendre au delà d'un mètre, s'étaient développées autour des parois : elles avaient $1^{m},75$ de longueur.

Cette sécheresse de deux mois, qui a été exceptionnelle en France, où elle se reproduit à peine tous les trente ans, nous l'avons en Afrique six ans sur sept. C'est pourquoi le fourrage qui nous donnera les récoltes les plus assurées, c'est la céréale fourragère (orge, blé, avoine) s'enfonçant rapidement dans le sol, allant cacher ses racines dans les profondeurs, où elles défient la sécheresse. Elle donne un rendement de 800 kilogrammes de matières protéiques à l'hectare et, le jour où nos champs seront fumés intensivement, elle en donnera tous les ans 12 à 1 400, si nous avons soin de labourer les terres l'été aussitôt après l'enlèvement des récoltes et de semer de très bonne heure.

*
* *

Que de préjugés à vaincre avant d'amener les cultivateurs à ouvrir les yeux à la vérité ! La plupart de ceux qui comprennent la nécessité des fumures veulent demander à la légumineuse (trèfles, luzerne), notamment au sulla, les fourrages nécessaires. Certes, il serait très heureux qu'on pût introduire une légumineuse dans les assolements ; elle enrichirait le sol

en azote, elle le nettoierait complètement des mauvaises herbes ; mais il sera impossible de trouver une variété qui pousse indistinctement dans tous les sols. Le sulla vient à merveille à l'état naturel dans les sols argileux et humifères que les indigènes désignent sous le nom de Tell, mais il semble ne pas convenir aux terrains qui renferment une certaine quantité de chaux. Rien de plus capricieux que cette plante. En 1894, au Jardin d'Essai de Tunis, elle avait donné des résultats merveilleux. En l'année 1895, toutes les variétés de sulla essayées avaient des tiges malingres, tandis qu'à côté d'elles le blé, l'orge et l'avoine élevaient leurs tiges hautes et bien garnies, malgré la sécheresse et le froid de l'hiver.

Peut-être trouvera-t-on, parmi les nombreuses variétés de légumineuses qui poussent à l'état spontané, des espèces s'adaptant spécialement à tel ou tel sol. Déjà la vesce et le fenugrec végètent à merveille dans tous les sols bien fumés et ensemencés de bonne heure. La légumineuse exige, en effet, un sol très riche en humus et déjà aéré par des labours successifs[1]. Or toutes nos terres d'Afrique sont très pauvres en humus et en éléments minéraux immédiatement assimilables. Les fumures et les labours modifieront peu à peu cette situation, mais au début la céréale fourragère seule pourra produire des fourrages.

Même sur les terres qui lui sont favorables, la légumineuse jouera un rôle secondaire, car elle n'offre pas à la sécheresse la même résistance que la céréale. Les belles recherches de Hellriegel, sur l'évaporation des plantes, l'ont nettement montré : la céréale se développe avec le plus de vigueur lorsque le sol renferme les 4 dixièmes environ de la quantité d'eau nécessaire à sa saturation complète : la légumineuse exige 6 dixièmes et les herbes des prairies 7,5 dixièmes. Il faut donc à la légumineuse une quantité d'eau beaucoup plus considérable qu'à la céréale fourragère. C'est que ses feuilles, plus larges que celles de la graminée, présentent une surface d'évaporation plus grande. N'est-ce pas là la cause qui explique la

1. A Rothamstedt, Lawes et Gilbert n'ont pas pu cultiver indéfiniment le trèfle sur les mêmes terres à l'aide des seuls engrais chimiques ; dans les mêmes conditions où les céréales produisaient de belles récoltes, le trèfle dépérissait et ne poussait même plus.

réussite des légumineuses dans les années pluvieuses et leur chétive végétation durant les années sèches? Là où il tombe quatre-vingts centimètres à un mètre d'eau, c'est-à-dire dans le voisinage immédiat du littoral, la légumineuse donnera des produits abondants, mais partout où les pluies sont irrégulières et incertaines, c'est à la céréale qu'il faudra demander les fourrages nécessaires.

La légumineuse, dira-t-on, est indispensable, car seule elle enrichira la terre en azote. Oui, la légumineuse absorbe directement l'azote de l'air, mais elle n'est pas seule à posséder ce privilège : la plupart des plantes empruntent à l'air une quantité notable d'azote. Cette vérité entrevue par Georges Ville a été prouvée récemment par les belles recherches de Schlœsing fils et de Laurent[1]. Ils ont fait végéter des plantes dans une atmosphère confinée, régulièrement mesurée, et, à la fin de l'expérience, ils ont constaté qu'une fraction de l'azote gazeux contenu dans l'atmosphère primitive avait disparu. Ils retrouvaient l'azote disparu dans le sol et dans la plante. Alors que les pois absorbaient 101 milligrammes d'azote, l'avoine en absorbait 35. Que ce soient les mousses et cryptogames du sol ou l'avoine elle-même qui aient absorbé l'azote gazeux, peu nous importe. Il nous suffit de constater que le sol ensemensé en avoine a emprunté à l'atmosphère une quantité notable d'azote. Cette quantité est trois fois moins importante que celle absorbée par la légumineuse; mais elle est encore largement suffisante pour satisfaire à tous les besoins de la plante et laisser un excédent dans le sol.

Depuis longtemps on avait constaté dans la pratique qu'une prairie de graminées enrichissait le sol en azote[2]. Ne sait-on pas aussi que la pluie apporte au sol tous les ans 70 kilogr. d'azote utilisable par la végétation, ou l'équivalent en l'azote de 14 000 kilogr. de fumier de ferme. Dans l'Afrique du Nord,

1. *Annales de l'Institut Pasteur*, février 1892.

2. Joulie allait jusqu'à soutenir qu'il était inutile de donner à un hectare de prairie plus de 12 à 15 kilogr. d'azote sous forme de nitrate de soude. M. Dehérain a laissé un sol en prairie de graminées de 1879 à 1888. En 1879 l'analyse du sol accusait 1 gr. 50 d'azote par kilogr. de terre, et en 1888 il en trouvait 1 gr. 88; le sol avait donc gagné 1 920 kilogr. d'azote, et d'autre part les récoltes en avaient enlevé 1210 kilogr. Un hectare de prairie avait donc emprunté à l'atmosphère 300 kilogr. d'azote par an.

la nitrification est plus active qu'en France; souvent les blés versent sur des terres légèrement fumées. Il faut noter également que les animaux restituent, par leurs déjections, la plus grande partie de l'azote contenu dans les fourrages qu'ils ont absorbés. Aussi peut-on affirmer que la culture des céréales fourragères, destinées à être consommées par le bétail, enrichira le sol de la ferme en azote; elle l'appauvrira en acide phosphorique et en chaux, comme le font les légumineuses, mais à un degré bien moindre [1].

Reste une dernière objection : les frais de culture de la céréale fourragère seront plus élevés que ceux de la prairie artificielle de légumineuses. Il suffit, en effet, de répandre sur le sol le trèfle et le sainfoin pour obtenir une excellente prairie; au lieu que, pour l'avoine ou le blé, il faut un labour et un ensemencement à l'automne, juste au moment où hommes et attelages sont occupés aux semailles des céréales pour grains. Mais, d'abord, la dépense est à peu près la même des deux côtés pour l'achat de la semence, la fauchaison, le fanage, la mise en meule, etc.; la céréale fourragère a un léger avantage à ce point de vue, la graine coûtera moins cher et le fanage sera moins coûteux. Elle exige, il est vrai, un labour et un ensemencement à l'automne: cette condition rendrait cette culture impossible en Europe, mais en Afrique elle est facile à réaliser. Nous coupons en effet nos fourrages artificiels le 1er avril, nos blés le 8 juin, tandis que ces travaux se font deux mois plus tard en France. De même nous semons jusqu'au 15 décembre, alors qu'en France les semailles sont généralement terminées le 15 novembre. Le cultivateur africain a donc trois mois de plus que celui de France pour préparer les terres en vue des semailles d'automne. Aussitôt après l'enlèvement des foins ou des moissons, les charrues, les trisocs, les déchaumeuses fonctionneront pendant les deux mois de juin et juillet. A ce moment-là, comme en octobre et en novembre, on doublera les attelages. Un bétail nombreux devant garnir toutes les fermes, ne sera-t-il pas facile de posséder un grand nombre de jeunes bœufs d'élevage pouvant faire les labours d'automne avant d'être livrés à la boucherie?

1. 1000 kilogr. foin de légumineuse contiennent 6.48 acide phosph. 23 kilogr. chaux
1000 — graminées — 4.68 — — 5 —

A ceux qui s'obstineraient à soutenir qu'un tel fourrage est peu pratique, qu'il coûte cher, que le bétail ne le mangera pas, nous pouvons répondre par un argument irréfutable. Il est cultivé depuis longtemps par des Français et par des Anglais ; chaque année, plus d'un million d'hectares sont consacrés à la céréale fourragère. Récemment M. Bastide, l'éminent agriculteur de Bel-Abbès, me disait qu'il avait nourri pendant plusieurs années les vaches de sa laiterie avec du foin d'avoine. Au Cap, en Californie, partout où les conditions climatologiques sont semblables à celles de l'Algérie, la céréale fourragère est une des récoltes principales, mais nulle part elle n'a pris une plus grande importance qu'en Australie. Ici, c'est le blé qui fournit la plus grande quantité de foin, l'avoine ne vient qu'au second rang. En 1892, l'étendue ensemencée en céréales transformées en foin était de 1 329 000 acres[1]. Les rapports sur les prix culturaux (*National Prize competition*) décernés en 1892 et 1893 aux fermes les mieux dirigées de la Nouvelle-Galles du Sud sont très instructifs à cet égard. Les cultivateurs récompensés consacrent à la céréale fourragère une étendue supérieure à celle qu'ils consacrent à la céréale pour grain. Les uns pratiquent l'assolement triennal suivant : avoine ou blé pour fourrage, avoine ou blé pour grain, maïs. D'autres, dans les régions où le maïs est impossible, le remplacent par une jachère. Comme le trèfle pousse à l'état spontané et fournit un bon pâturage, cet assolement soutenu par les fumures enrichit les cultivateurs. Les comptes cités par le juge du concours le montrent nettement. Partout les cultivateurs déclarent que c'est le meilleur moyen d'obtenir des fourrages à bon marché même dans les années sèches.

La Nouvelle-Zélande seule fait exception ; elle a recours aux prairies artificielles de trèfle et raygrass, telles qu'on les pratique en Europe ; la semence est jetée dans une céréale qui couvre le sol. C'est que son climat ressemble absolument à celui de l'Europe ; les pluies sont abondantes pendant l'été, et il est très rare de voir un seul mois s'écouler sans que le sol reçoive de bonnes pluies. Mais dans toutes les régions

1. En 1871 cette étendue était de 333 000 acres, en 1881, de 886 000. (A. Coghlan, *The seven colonies of Australasia 1894.*) — L'acre a une superficie de 40 ares environ.

australiennes soumises au climat africain ou provençal (pluies abondantes en hiver, sécheresse absolue en été), la céréale reste le seul fourrage cultivé par les agriculteurs. Croit-on que les Anglais, gens pratiques, augmenteraient tous les ans l'étendue de leurs prairies artificielles de blé ou d'avoine, s'ils n'y trouvaient aucun profit? J'ignorais l'importance de cette culture en Australie au moment où mes observations personnelles me permettaient d'affirmer que la céréale fourragère serait une source de richesse très importante pour l'Afrique du Nord. Cependant ma foi était hésitante. Aujourd'hui les statistiques australiennes ont fait disparaître mes derniers doutes. Les rendements obtenus en Australie sont moins élevés que ceux que j'ai constatés en Tunisie. Dans la Nouvelle-Galles du Sud, on obtient seulement de 5 000 à 7 000 kilogrammes de foin d'avoine à l'hectare. Ce résultat n'a pas lieu de surprendre, si l'on songe que le climat de Sydney ressemble plutôt à celui de la Provence qu'à celui du littoral africain. La température moyenne de Sydney est la même que celle de Barcelone ou de Murcie (17° alors que celle de Tunis et d'Alger est de 20°) Comme en Provence, la végétation reste interrompue pendant plusieurs mois, et la plante laisse disparaître dans les profondeurs du sol une grande partie des eaux qui tombent en hiver.

Peut-on encore douter de la possibilité d'obtenir grâce aux céréales de riches récoltes de fourrages? La théorie et la pratique sont absolument d'accord. Il appartiendra au cultivateur de chercher les combinaisons les plus pratiques pour faire consommer utilement ces fourrages. Peut-être vaudra-t-il mieux faire deux coupes, l'une en février, l'autre en fin avril, afin d'obtenir un foin plus fin. Le hache-paille, le sel répandu sur les meules le rendront plus succulent. L'ensilage le rendra beaucoup plus digestible. Il appartiendra également au cultivateur d'établir un assolement, suivant l'étendue de ses terres disponibles et la région où il se trouvera : il lui sera facile de consacrer tous les trois ou quatre ans une sole aux légumineuses les plus rustiques (fèves, fenugrec et vesces). Il pourra adopter les combinaisons les plus variées; l'essentiel sera pour lui de consacrer à la culture fourragère la moitié ou même les deux tiers de ses terres labourables, et de donner la première place aux céréales qu'il transformera en foin.

La céréale donnera rapidement d'abondantes provisions de fourrages, mais il y a d'autres cultures qui exigeront une attente plus longue et donneront, elles aussi, des récoltes plus abondantes qu'en France, je veux parler des cactus et des fourrages arbustifs. Le cactus sans épines qui couvre tous les coteaux dénudés et pierreux de la Sicile permettra d'utiliser des terres sans valeur. En fruits et en raquettes, il donne l'équivalent, au point de vue nutritif, d'une bonne récolte de betteraves en France ; il n'exige qu'un seul labour et une fumure, et donne des produits d'autant plus abondants que l'année est plus sèche.

Les sécheresses de 1892-1893 en France ont attiré l'attention des agronomes et des praticiens sur les ressources alimentaires que peuvent procurer les arbres et les arbustes. M. Girard, dans une étude très complète[1], a montré que les feuilles des divers arbres constituent un fourrage de premier ordre, très riche en azote et en matières grasses. La feuille de vigne contient 4,21 p. 100 de matières azotées, celle du mûrier et de l'acacia 6,86 et 6,56. Or, fait bien digne de remarque, l'arbuste produit d'autant plus de feuilles que nous descendons vers les pays chauds[2]. En Afrique, où la végétation de la vigne est si exubérante, par le choix de variétés spéciales (reparias, aramons) et par de fortes fumures, on obtiendrait deux poussées de feuilles d'un poids total de 15 à 20 000 kilogrammes, soit environ 6 à 800 kilogrammes de matières protéiques à l'hectare. Si on plantait des mûriers ou des acacias, la même quantité de feuilles donnerait 1 200 kilogrammes de matières azotées. Un labour profond et une fumure seraient les seules dépenses de culture. Les animaux viendraient brouter eux-mêmes les feuilles vertes sur les arbustes. Chose merveilleuse, au moment où les pâturages se dessèchent, la vigne est dans toute la splendeur de sa végétation ; deux mois plus tard, la récolte des raquettes et des

1. *Annales agronomiques*, 1892, tome II. — Voir aussi une étude de M. Muntz sur l'alimentation du bétail par les feuilles de vigne, *Annales agronomiques*, 1893.

2. D'après les observations de M. Muntz :

Un hectare de vigne produit en Champagne :	1.500 à	2.500	kilogr. de feuilles.
— — à Bordeaux :	2.100 à	3.500	—
— — dans le Midi :	5.000 à	10.000	—

fruits du cactus fournit de nouvelles ressources. Ainsi la nature, aidée par le travail de l'homme, peut offrir aux animaux une nourriture verte abondante durant toute l'année. Pourrait-on obtenir un pareil résultat dans l'ensemble de la France où, pendant quatre à cinq mois de l'année, la neige et le froid arrêtent toute végétation ?

*
* *

L'Afrique du Nord offre donc des conditions très favorables à la production fourragère. Que ferons-nous de nos fourrages? Les transformerons-nous en lait, en beurre ou en viande? En France, la production du lait (beurre et fromages) avait, en 1882, une valeur presque égale à celle de la viande. Ici, pendant la moitié de l'année, la chaleur rend difficile la fabrication du beurre ; il faudrait installer des machines à froid très coûteuses, organiser des syndicats. Le climat est, au contraire, très favorable à la production de la viande ; c'est donc à la production de la viande qu'il faudra donner la préférence.

Nous n'avons pas à redouter le manque de débouchés pour nos produits ; la viande est le seul produit agricole dont la hausse ait été presque constante de 1800 à nos jours ; le progrès général des classes ouvrière et moyenne favorise l'accroissement de la consommation de la viande, du lait et de ses produits. De 1870 à 1890, celle du beurre aux États-Unis a passé de 6 kilogrammes à $8^{kg},50$ par tête et par an ; même progrès à Paris de 1879 à 1889. On constate le même fait pour la consommation de la viande dans toute l'Europe.

En premier lieu, la consommation locale deviendra beaucoup plus importante. On se plaint de la paresse des indigènes, mais comment des hommes qui ont une alimentation insuffisante pourraient-ils être astreints à un travail régulier? Que de maladies et de plaies dévorent toutes ces populations ! Les scrofuleux, les malingres, les rachitiques ne sont pas des exceptions. Or, la plupart de ces affections sont dues aux privations. Le bétail qui existe à cette heure dans l'Afrique du Nord ne suffirait pas à la consommation locale, si les indigènes consommaient 25 à 30 kilogrammes de viande par tête.

Le marché français, sur lequel nous sommes protégés par

des droits de douane élevés, demande encore tous les ans à l'étranger pour 100 à 120 millions de kilogrammes de viande, graisses, lards, etc. Et pourtant la consommation de la viande en France est encore peu élevée ; elle est à peine de 33 kilogrammes par habitant, alors qu'elle atteint en Angleterre 53 kilogrammes. Le développement en est assuré par le progrès de l'aisance générale. Comme tous les pays à population dense, la France pourra de moins en moins produire toute la viande nécessaire à l'alimentation de ses habitants. Déjà, en mainte région, on renonce à faire de la viande, pour produire de préférence du lait et du beurre. Aussi peut-on affirmer que l'Afrique du Nord pourra écouler cent cinquante millions de kilogrammes de viande sur le marché français.

Et si le marché national ne suffisait pas pour absorber notre bétail disponible, n'avons-nous pas, en face de nous, l'Espagne, et l'Italie méridionale où une population très dense possède un stock d'animaux insuffisant? N'avons-nous pas les marchés belge, allemand et anglais? La population de l'Europe occidentale s'accroît chaque année de deux millions d'habitants : de là, de nouveaux besoins à satisfaire. Il y a dix ans, l'Allemagne exportait encore du bétail ; aujourd'hui elle en achète au Danemark et à tous les pays voisins. Même sur ces marchés étrangers, nous pourrons lutter avec les États-Unis, la République Argentine et l'Australie, qui sont les seuls pays exportateurs de viande. Aux États-Unis, le nombre des bovidés a diminué d'un million de têtes depuis 1891, et pendant ce temps la population du pays s'accroissait de un million deux cent mille habitants par an. Depuis 1850, la population s'y accroît plus rapidement que le stock des animaux domestiques.

Pour toutes ces raisons nous devons produire des fourrages. Le développement des cultures destinées à l'alimentation du bétail décuplera la production du fumier, ce qui rendra la production des céréales rémunératrice. A cette heure, le cultivateur algérien ne retire pas toujours un produit brut de cent francs d'un hectare de céréales : il sera assuré d'en retirer deux cents francs, le jour où elles seront faites sur une terre riche. Sans doute, ce sera toujours un produit bien inférieur à celui que peut donner la culture fourragère, car jamais on n'obtiendra ici les rendements de 25 à 30 quin-

taux à l'hectare, si communs dans le nord de la France. Mais nous avons un avantage sur les régions à céréales : nous pouvons nous livrer à des cultures arbustives donnant un produit brut beaucoup plus élevé que la céréale.

* * *

Toute ferme doit posséder son petit vignoble : il occupera de préférence les terres légères des coteaux où l'herbe est rare. L'exploitation consacrée uniquement à la vigne semble condamnée par l'expérience ; elle doit tout acheter, la paille et les fourrages pour les animaux de labour, les engrais indispensables pour maintenir un rendement élevé. La plupart des grands vignobles sont en liquidation ou donnent un intérêt médiocre aux capitaux engagés; dans la plaine de Bône, comme dans celle de la Mitidja, à Douerah, à Amouia, à Oran, partout c'est la même situation. Ces grands vignobles produisent un hectolitre de vin moyennant dix à douze francs.

Tout autre est la situation du modeste colon qui, sur cinquante hectares, en consacre huit à dix au vignoble. La ferme fournit les animaux de labour et le fumier; le vin, fait dans de petits foudres, est mieux réussi et mieux soigné. Le vignoble fournit en échange à la ferme une série de produits qui sont perdus dans le grand vignoble : un excellent pâturage pour les moutons de septembre à janvier, du marc de raisin pour les porcs. Elle emploie les hommes et les attelages à des moments où ils resteraient inoccupés. En un mot, elle forme, avec la culture fourragère et celle des céréales, un tout harmonieux dans lequel toutes les forces sont utilisées.

La mévente des vins en 1893 a été un fait passager. Une récolte de 50 millions d'hectolitres n'a pas pu trouver un écoulement dans un pays où des récoltes de 75 millions d'hectolitres n'amenaient pas, autrefois, de perturbations sérieuses dans les prix. En 1870, la production du vignoble français était de 38 à 40 millions d'hectolitres, et la consommation les absorbait facilement. Aujourd'hui, nous avons à peine une production de 35 millions, et nous éprouvons des difficultés à les vendre. C'est que de 1870 à 1892 l'alcool a pris la place du vin; la consommation de l'alcool en France a passé

durant cette période de 1 million d'hectolitres (alcool pur) à 1 735 000, pendant que celle du vin diminuait.

Le phylloxéra n'était pas la seule cause de ce mouvement; les droits d'octroi imposaient aux vins des taxes variant de 100 à 150 p. 100 de sa valeur. Que ces taxes disparaissent ou qu'elles soient réduites au taux uniforme de deux francs l'hectolitre, et la consommation française s'élèvera rapidement à 60 et même 70 et 80 millions d'hectolitres. L'Afrique du Nord pourra alors apporter un appoint de 10 à 15 millions d'hectolitres à la production nationale.

Et qui sait si l'Angleterre, la Belgique et tous les pays du Nord où la barbarie alcoolique fait des progrès si redoutables, ne se décideront pas à employer le seul moyen pratique pour lutter contre l'alcoolisme : la libre circulation des vins naturels? En Angleterre, le droit d'accise est de vingt-sept francs, en Belgique de vingt et un francs par hectolitre. Si les ouvriers anglais et belges pouvaient se procurer des vins naturels à vingt-cinq ou trente centimes le litre, un nouveau débouché s'ouvrirait à notre production.

Pour toutes ces raisons, nous croyons que la vigne sera, après le bétail, la source principale de richesse de l'Afrique du nord. Il faudra tenir compte des leçons de l'expérience, abandonner plus d'un vignoble infesté par le chiendent ou planté dans des terres fortes et basses où l'herbe pousse dru, où le mildew, l'oïdium et toutes les maladies cryptogamiques exercent leurs ravages. Mais que de coteaux encore couverts de broussailles où la vigne serait si bien à sa place! Sur ces coteaux, deux labours suffisent pour tenir le sol net de mauvaises herbes, le mildew et l'oïdium sont peu à redouter, et le vin plus alcoolisé, plus fin, est d'une réussite plus certaine et d'une conservation assurée. Les fumiers fournis par les belles récoltes de fourrage de la plaine maintiendraient des rendements élevés. Et au point de vue de la vinification que de leçons de l'expérience encore méconnues! Il faudra transformer en petits foudres les tonneaux aux larges flancs de 2 à 300 hectolitres, où la bonne vinification est impossible, si on ne dispose pas de réfrigérants puissants.

L'amandier, le caroubier et l'olivier devront aussi occuper leur place à côté de la vigne. L'amandier mûrit ses fruits de

bonne heure et n'a pas à redouter les sécheresses. A cinq ou six ans, il commence à donner des fruits, et à douze ans il est en pleine production. Le caroubier est d'une croissance plus lente, mais son fruit est d'une consommation presque indéfinie : tous les animaux le mangent avec plaisir, et depuis quelques années il joue un certain rôle dans l'alimentation des chevaux de Londres.

*
* *

En résumé, l'Afrique du Nord, partout où il tombe un minimum de quarante centimètres d'eau par an, est un pays riche ; la culture fourragère y donnera des produits aussi abondants que dans le nord de la France ; la céréale pour grains fournira des ressources appréciables le jour où les terres seront bien fumées ; les cultures arbustives, établies avec prudence dans les terres qui leur conviennent, procureront au colon des revenus aussi élevés que les plus riches cultures de France.

L'étendue de ces terres ne dépasse pas dix-huit millions d'hectares. Derrière elles s'étend une région aussi vaste qui reçoit à peine vingt à vingt-cinq centimètres d'eau par an. Tout le centre de la Tunisie, la plus grande partie des Hauts-Plateaux algériens appartiennent à cette dernière région. Ce pays encore peu peuplé est-il destiné à rester dans une demi-solitude ?

Une des œuvres les plus remarquables accomplies dans cette région a été la plantation des terres domaniales des environs de Sfax dirigée par M. Bourde, alors directeur de l'agriculture en Tunisie. Vivement frappé de l'état de prospérité atteint par ce pays à l'époque romaine, M. Bourde a visité en détail toute la contrée ; il a étudié son histoire. Il a pu ainsi reconstituer l'état de cette région dans l'antiquité[1] ; partout s'étendait une vaste forêt d'oliviers. Aussitôt il s'est mis à l'œuvre, il a pris une série de mesures pratiques. Les terres domaniales sont concédées moyennant dix francs l'hectare à ceux qui s'engagent à les complanter. Aujourd'hui la forêt romaine

1. *Rapport sur la culture de l'olivier dans le centre de la Tunisie.*

d'oliviers se reconstitue autour de Sfax, et soixante-dix mille hectares ont été déjà concédés. Cette œuvre sera bientôt, après la création du vignoble africain, la plus grande œuvre agricole accomplie par les Français dans l'Afrique du Nord.

Mais l'olivier est-il bien la culture qui convient le mieux à ce pays? A l'époque romaine, il est vrai, il lui avait donné la richesse; aujourd'hui les conditions économiques ne sont plus les mêmes. L'huile d'olive fournissait seule le luminaire employé par les Romains; toutes les lampes retrouvées dans les ruines sont des lampes à huile. De nos jours le gaz, le pétrole et les huiles végétales ont remplacé complètement l'huile d'olive pour cet emploi. Les Romains, comme tous les méridionaux, se servaient fort peu du beurre, et l'huile d'olive avait une grande place dans leur alimentation; ils en consommaient des quantités considérables. Enfin la main-d'œuvre servile permettait d'exploiter à bon marché ces immenses plantations.

Que l'olivier ait sa place marquée dans les plantations du Sud, personne n'y contredira; mais qu'on lui consacre le sol à l'exclusion de toute autre culture, rien n'est plus dangereux. Un hectare d'oliviers, à Sfax, rapporte brut 107 francs. Or, si on se livre uniquement à cette culture, les hommes étant tous très recherchés au moment des travaux, le prix de la main-d'œuvre augmentera, et les frais d'exploitation (deux labours, deux façons, une taille, la cueillette) absorberont presque tous les produits de la plantation. Que l'olivier, au contraire, n'occupe qu'un cinquième ou un quart au maximum des terres, que le reste soit consacré à l'amandier, au caroubier, à la vigne, aux arbustes à fourrage (vigne, mûrier, acacia), aux cactus, le travail sera alors réparti uniformément tout le long de l'année; les diverses cultures n'étant pas soumises aux mêmes risques, le produit du sol sera plus régulier, et l'on n'aura plus à redouter les crises terribles qui atteignent si souvent les régions où règne la monoculture.

Les pays chauds offrent une végétation arbustive très riche partout où il y a de l'eau; aussi suis-je persuadé que les divers arbustes fourragers et les cactus joueront un rôle considérable dans la résurrection de ce pays. Ces immenses régions, où le silence et la solitude n'est troublé que par le passage de quel-

ques troupeaux de moutons, se peupleront, elles aussi. Mais c'est là une œuvre de longue haleine dont le capital français sera le facteur principal. N'avons-nous pas assez de capitaux sans emploi pour couvrir ce pays d'immenses prairies arbustives et d'arbres fruitiers? Évidemment, le Sud sera toujours beaucoup moins riche que le Nord ; les pluies y sont moins abondantes et plus capricieuses ; les arbustes eux-mêmes redoutent les effets des sécheresses prolongées. Mais quels progrès extraordinaires, si de ces terres, qui produisent à l'heure actuelle 10 à 20 centimes par an à l'hectare, on retirait un produit brut annuel de 100 à 180 francs par hectare, grâce aux arbres, aux arbustes et aux plantes grasses !

Au Sud comme au Nord, c'est la culture fourragère unie aux cultures arbustives qui enrichira l'Afrique du Nord. Cette transformation indispensable aura des résultats encore plus heureux au point de vue du peuplement français. Avec la culture extensive des céréales et la création des grands vignobles, les capitaux français pouvaient venir seuls ; désormais ils ne viendront plus mettre le pays en valeur sans amener avec eux de nombreux Français. Imaginez une ferme de 1 000 à 3 000 hectares où l'on ne cultive que du blé : le propriétaire a un gérant qui dirige huit à dix laboureurs indigènes ; le reste du sol est loué aux fellahs indigènes. Les grands vignobles dont la création a coûté des millions donnent du travail aux étrangers et aux indigènes ; ils occupent à peine quelques familles françaises. A Tunis, un grand vignoble de 500 hectares emploie huit à dix familles françaises ; un autre, de 320 hectares, en occupe à peine cinq à six, et fait vivre cinquante-cinq familles italiennes. Ainsi, voilà deux entreprises françaises qui ont introduit dans le pays un capital de cinq millions, qui distribuent chaque année quatre cent mille francs de salaires — et quinze à dix-huit familles francaises au maximum profitent de ces énormes dépenses ! On préfère les célibataires ou les hommes mariés sans enfants aux pères de famille, car le logement du célibataire est moins coûteux.

Il est très heureux au point de vue du peuplement français que cette grande colonisation soit impossible, sinon, avant peu de temps, l'Afrique du Nord serait couverte d'immenses domaines dirigés par des contremaîtres français, mais peu-

plés uniquement d'indigènes ou d'étrangers, et notre prise de possession serait retardée d'un siècle. La production fourragère est impossible sur de vastes espaces ; elle suppose en effet d'abondantes fumures et une production de fourrages verts élevée. Un hectare donnera 50 000 kilogr. d'herbe verte et 10 000 kilogr. de foin ; pour atteindre ces chiffres il faut transporter dans les champs les fumiers produits par la transformation en viande de ces masses considérables de fourrage. Cette circulation constante des champs à l'étable, de l'étable aux champs nécessite des charrois importants. Or, comment les faire économiquement si le bâtiment de la ferme est très éloigné ? D'autre part, l'entretien des animaux réclame des soins minutieux ; l'œil du maître engraisse le bétail, comme le dit avec raison le proverbe. La plus grande ferme ne dépassera donc pas 150 hectares ; la ferme ordinaire pouvant occuper une famille française et une ou deux familles indigènes aura une étendue de 40 à 60 hectares. On ne voudra plus du fermier ou du métayer célibataire, on ne verra plus de ces annonces où le cultivateur sans emploi fait valoir qu'il est célibataire sans enfants. Plus grand sera le nombre de ses enfants, plus grandes seront ses chances de réussite. L'Afrique du Nord sera alors une vraie colonie de peuplement.

Le rôle du capitaliste ne sera pas moins considérable que dans le passé ; il devra organiser ces petites fermes, construire la maison de 1 000 à 1 500 francs, les étables indispensables, creuser les puits, garnir la ferme de bétail. Ses revenus compenseront largement les sacrifices qu'il aura faits. Une dépense de quatre à cinq millions qui amène à cette heure l'établissement de quarante à cinquante Français en ferait vivre deux mille ; car elle permettrait de créer trois à quatre cents petites fermes de 50 hectares[1]. Que de paysans français trouveraient ainsi un emploi à leur activité ! L'Union coloniale a fondé récemment une délégation à Tunis ; en quelques mois ce modeste comité a reçu deux cents demandes de futurs émigrants français. Les chefs de famille disposant des 10 à 15 000 francs nécessaires pour l'achat au comptant d'un petit domaine for-

1. Je compte une dépense de 15 000 francs par famille, ainsi décomposée : 6 à 7 000 francs pour l'achat du sol, 4 000 francs pour les constructions, 4 à 5 000 francs pour l'achat du bétail et des instruments indispensables.

ment le petit nombre. La plupart de ces demandes émanent de cultivateurs sans ressources ou possédant à peine 1 000 à 1 500 francs ; c'est parmi eux que le propriétaire trouvera des fermiers, des chefs de culture ou des métayers. Que de grands domaines en Algérie ou en Tunisie, où un propriétaire pourrait installer de nombreux cultivateurs français ! La banque d'Algérie, le Crédit foncier, les Sociétés algériennes ou tunisiennes possèdent d'immenses propriétés occupées par quelques rares locataires indigènes. Que de vignobles, dont l'entretien est ruineux, pourraient aussi se morceler en petites fermes au profit du propriétaire et de l'œuvre du peuplement français ! Au Queensland, en Australie, la canne à sucre est cultivée d'après un système analogue ; la grande usine se crée sur un domaine, puis elle fait appel aux cultivateurs à qui elle loue ou donne en métayage les terres à mettre en culture. Ainsi se réalise pour une culture tropicale l'union intime du capital et des hommes qui favorise le peuplement européen.

*
* *

On le voit, l'œuvre la plus urgente à accomplir dans l'Afrique française, c'est le changement radical du mode de culture; il faut renverser complètement le système suivi à cette heure, mettre la tête aux pieds, les pieds à la tête. La culture des céréales pour grains absorbe toutes les terres de nos colons ; elle doit céder le premier rang à la céréale fourragère et à la production de la viande. La machine administrative a un rôle des plus importants à remplir pour amener cette transformation. Il faut donner l'unité de direction à l'administration agricole qui existe en Algérie. Récemment, le gouvernement général publiait une étude remarquable sur le pays du mouton, et le chef du service des bergeries n'était même pas consulté. Inspecteurs d'agriculture, professeurs départementaux, service de botanique agricole, station agronomique, tous ces services doivent concourir au même but avec unité de vues. Des champs d'essai, une station agronomique en relations constantes avec tous les colons doivent étudier toutes les questions se rattachant à la production fourragère : analyse des fourrages, recherches des meilleures

variétés, culture des légumineuses fourragères, si nombreuses en Afrique. Chaque département devra instituer un concours annuel dans lequel on décernera une dizaine de prix de mille francs; et ces prix seront attribués aux colons par une commission de trois membres qui aura parcouru les fermes. Avec un crédit de 25 à 30 000 francs par an, on inciterait vivement les colons à améliorer les races du pays et à cultiver des fourrages. Dans tous ces concours, il faut faire une large place à l'élément indigène, dont la prospérité est liée si intimement à celle des colons.

L'unité de direction est encore plus nécessaire dans l'administration du pays. Les divers services, au lieu de se contrecarrer, doivent tous réunir leurs efforts pour accomplir la double mission qui nous incombe : peuplement français, assimilation progressive des indigènes. En Tunisie comme en Algérie, il faut que nos compatriotes prennent au plus tôt possession du sol ; il ne suffit pas qu'ils achètent d'immenses domaines ; il est indispensable qu'ils les peuplent de cultivateurs français travaillant le sol avec la collaboration des indigènes. Travaux publics, système pénitentiaire, armée, organisation de la justice, tout doit concourir à cette œuvre. Les broussailles couvrent encore des étendues immenses; le défrichement en est trop onéreux pour de simples particuliers. Qu'on y emploie les prisonniers qui s'étiolent dans les prisons; que des tarifs de transport très réduits soient appliqués aux charbons provenant de terrains défrichés ; ainsi, en maints endroits, le défrichement trop coûteux à cette heure sera payé par le prix du charbon.

Que l'entretien des chemins de fer et des routes soit confié aux petits colons qui y trouveront un travail rémunérateur durant trois à quatre mois de l'année. Aujourd'hui, les sommes considérables inscrites au budget pour les travaux publics vont aux étrangers, grâce à l'adjudication publique. L'entretien des 800 kilomètres de voies ferrées en construction va amener dans la Régence l'établissement de trois à quatre mille Italiens. Et ces Siciliens, disséminés ainsi à travers la Régence, essaimeront des colons tout le long de la voie, comme ils l'ont fait dans la vallée de la Medjerdah.

Et l'armée n'a-t-elle pas, elle aussi, un grand rôle à jouer?

Chaque année, 20 000 Français viennent faire leur service militaire en Algérie et en Tunisie. Au lieu d'envoyer indistinctement des ouvriers de Paris ou des mineurs de Saint-Étienne, pourquoi ne pas envoyer uniquement dans l'armée d'Afrique les jeunes cultivateurs du Midi de la France qui en feraient la demande. Pourquoi ne pas donner une exemption de deux années de service aux jeunes soldats qui s'établiraient pour dix ans dans le pays? Et que dire de notre organisation de la justice, de la saisie judiciaire qui rend le crédit hypothécaire impossible pour les petits colons? Le rétablissement de la saisie parée qu'on réclame depuis si longtemps en France est d'une urgence absolue en Algérie et en Tunisie.

Ce qu'il y a de plus urgent encore, c'est de respecter scrupuleusement les institutions religieuses des Musulmans d'Algérie. Nous, Français du XIXe siècle, montrons-nous aussi tolérants à leur égard que le furent les Turcs pour leurs sujets chrétiens. Ceux-ci, une fois soumis, conservèrent les biens de leurs églises et leur justice civile, celle des évêques. Chez les Musulmans, la justice est étroitement liée à la religion. Supprimer les juges indigènes, c'est violer la liberté de conscience. Les indigènes algériens sont aujourd'hui soumis à notre autorité : pourquoi ne restituerait-on pas à leurs mosquées, à leurs institutions de bienfaisance, les biens habbouss que nous leur avons confisqués? Si la restitution était impossible, pourquoi ne pas leur donner une indemnité équivalente? On ne saurait croire quel heureux effet notre conduite à Tunis produit sur le monde musulman? La justice indigène y est respectée, les mosquées se rebâtissent, de nouveaux minarets s'élèvent vers le ciel, attestant le respect des Français pour l'Islam. Si nous avions agi à Tunis comme nous l'avons fait à Alger, l'accès de l'Afrique centrale à demi musulmane nous serait complètement fermé.

C'est par la douceur et non par l'intolérance que nous rapprocherons de nous les millions de Musulmans qui habitent l'Afrique. Nos sœurs de charité, si vénérées des Musulmans de Turquie, contribueront à cette œuvre. Que de haines, que de préventions contre le Roumi elles feraient disparaître, en pansant les plaies des indigènes, en soulageant leurs misères! Il faut montrer à l'indigène en toutes circonstances que nous

veillons à ses intérêts. Il est urgent de multiplier en Algérie, de créer en Tunisie où elles sont inconnues les caisses de prêts et de secours qui le délivreront de l'usure. Le jour où il verra le colon s'enrichissant, il sera plus facile qu'on ne pense de l'amener à suivre le nouveau mode de culture. Quelques récompenses, quelques décorations distribuées aux plus influents, auront vite déterminé un mouvement dans ce sens. Sans doute le fellah produira toujours beaucoup moins que l'Européen, mais qu'importe, s'il a moins de besoins à satisfaire?

On voit maintenant par quels moyens nous rendrons la prospérité à l'Afrique du Nord et nous y établirons notre race à tout jamais. Laissons les Anglais et les Italiens douter de nos aptitudes à la colonisation. La France seule peut mener cette œuvre à bien. Son génie, fait d'énergie et de bonté, lui permet de rapprocher d'elle les populations indigènes, de les fondre peu à peu dans sa race, comme elle l'a toujours fait avec succès. Elle a des capitaux en abondance pour mener la lutte contre la broussaille, pour couvrir l'Afrique du Nord de petites maisons aux toits rouges habitées par des Français ou par des indigènes réconciliés. Qu'on ne vienne plus dire surtout que les hommes lui manquent. De 1870 à 1895, plus de trois cent mille Français ont quitté la mère patrie. Les Alpes, le Jura, les Pyrénées, le plateau central, renferment encore des réserves d'hommes abondantes, qui, chaque année, déversent le surplus de leur population sur Paris et sur nos grandes villes. Que les capitalistes s'unissent à ces hommes pauvres en argent mais riches en enfants, et bientôt l'Afrique du Nord ne sera plus une colonie d'exploitation, mais un prolongement de la vieille terre de France au delà de la Méditerranée.

JULES SAURIN

CONVERSATIONS

AVEC

MONSIEUR DE BISMARCK[1]

I

1862

J'ai connu M. de Bismarck lorsque j'étais ministre plénipotentiaire à Berlin, en 1850. M. de Bismarck était alors un des membres les plus influents de la *Gazette de la Croix*, ou parti féodal. Il était marié depuis quelques années à une très jolie femme qui avait alors beaucoup de succès dans la société de Berlin et y était aussi aimée qu'estimée. Je n'eus pas l'occasion de fréquenter beaucoup M. de Bismarck; je me rappelle seulement l'impression qu'il produisit sur moi. Pour la plupart des hommes du parti féodal à Berlin, la France, l'Empire, les Napoléon et tout ce qui s'y rattachait étaient alors des objets d'exécration. Je sentais, au milieu de ces hommes pleins de passions et de préjugés, comme une atmosphère de glace. Il n'y avait pas de conversation possible avec eux; à peine pouvait-on rencontrer dans le monde les égards que la plus simple politesse impose aux gens de bonne compagnie. Au milieu de ces hommes passionnés, M. de Bismarck, encore jeune, grand, bel homme, agréable de forme, se faisait remarquer par son ardeur et son audace réactionnaire. Mais

1. Extrait des *Mémoires du duc de Persigny*. — Voir *la Revue* du 15 décembre 1895.

dans ses rapports avec moi ou avec les autres membres de la légation française, il ne montrait aucun des sentiments hostiles que l'attitude de ses amis politiques laissait si clairement deviner. Son maintien, son langage, ses manières accusaient les opinions ardentes, mais non pas les préjugés de son parti. Il parlait de tout avec une grande indépendance d'esprit, mais avec une bienveillance et une considération pour les personnes d'autant plus frappantes qu'il était plus audacieux dans l'expression de ses sentiments. Il ne craignait pas de se compromettre, comme tant d'autres, en se montrant poli et aimable envers des étrangers que ses amis considéraient comme des ennemis. Enfin, sans avoir pu juger de l'étendue de son esprit, j'avais conçu une haute idée de son caractère et j'en avais conservé un souvenir agréable, lorsque dix ans plus tard nous nous retrouvâmes à Paris, lui ambassadeur de Prusse et moi ministre de l'intérieur.

Un jour, il vint me trouver dans mon cabinet, et, prenant un ton sérieux et presque solennel, il me demanda mon avis sur les affaires de Prusse.

— Je sais, me dit-il, le rôle que vous avez joué dans l'histoire du second Empire, l'influence que vous avez eue dans les événements qui ont amené le triomphe de la cause napoléonienne. Je me rappelle les prédictions que vous nous faisiez à Berlin et qui se sont si merveilleusement réalisées. Enfin, vous connaissez la Prusse et l'état de ses affaires. Permettez-moi donc de vous demander comment vous comprendriez la manière de sortir de la situation difficile où nous nous trouvons aujourd'hui.

» Cette situation est, en effet, bien critique, continua-t-il. Le parti libéral est chez nous entièrement maître de la Chambre des députés. Mais l'inexpérience de ce parti est aussi complète, et par conséquent aussi dangereuse que celle de votre Assemblée nationale de 1789. Dans son ardeur de domination, non seulement ce parti menace les prérogatives de la couronne, mais il veut désorganiser l'armée, qui est la force vive du royaume. Si nous cédons à la Chambre, les conséquences de cette victoire du parti libéral sont faciles à prévoir. Après avoir écrasé le parti conservateur, humilié la royauté, jeté la désorganisation et la désunion dans l'armée,

le parti libéral se divisera lui-même. Les libéraux honnêtes et bien intentionnés seront bientôt débordés par les violents et les ambitieux; de proche en proche, nous tomberons dans les mains des démagogues, et tout sera perdu. Que si, au contraire, nous résistons, d'autres conséquences sont également à craindre. Le parti libéral est si puissant en Prusse et en Allemagne, l'ensemble des éléments qui le constituent et qui ne sont pas encore divisés est si considérable, enfin l'opinion publique est si énergiquement prononcée en faveur de la majorité de la Chambre, que nous avons tout à redouter d'un choc violent d'opinions. Dans des circonstances aussi délicates, que faire? quel parti prendre?

A cette question, je répondis sans hésiter à M. de Bismarck ce qui suit :

— Si vous étiez façonnés comme l'Angleterre aux usages, aux luttes de la liberté; si toutes les classes de la société, en Prusse, étaient habituées à se pondérer par des concessions mutuelles, si surtout vous n'étiez pas exposés aux illusions funestes qui s'emparent infailliblement de tous les néophytes de la liberté, je conseillerais à votre Roi de s'incliner devant l'opinion publique et de s'engager sans crainte dans les voies du régime constitutionnel. Mais dans l'état présent des choses, ce serait insensé. Pour ne pas avoir su résister à un parti inexpérimenté, incapable de gouverner votre pays, vous auriez à payer un jour avec des larmes de sang votre faiblesse d'un jour. Écoutez les leçons de notre histoire : elles sont lumineuses. Si Louis XVI n'avait pas rendu son épée dès le début de la Révolution, s'il n'avait pas renvoyé ses troupes de Versailles à la première demande de l'Assemblée, la populace ne serait pas venue assiéger son palais, s'emparer de sa personne, et le conduire à Paris, le bonnet rouge sur la tête. Avec un prince résolu, les malheurs et les crimes de la Révolution française pouvaient être évités. La Révolution nécessaire, inévitable, pouvait prendre le caractère d'une grande réforme politique et sociale, sans qu'il fût besoin de jeter le pays tout entier dans un abîme. De même pour le roi Louis-Philippe. Si, après avoir fait la faute, en plein régime parlementaire, de laisser arriver une querelle de partis à une explosion publique, ce prince eût su se mettre

à la tête de ses troupes pour réprimer le désordre des rues, la révolution de 1848 n'eût certainement pas eu lieu, et sa dynastie pourrait régner encore. Il est vrai que Charles X entreprit de résister à la Révolution et fut vaincu. Mais son exemple n'en est pas moins saisissant, car en signant ses ordonnances, il n'avait pas su prévoir qu'elles pourraient provoquer une insurrection, et rien n'avait été préparé pour la réprimer. La garnison de Paris, démesurément affaiblie par l'envoi d'une grande partie de la garde royale au camp de Lunéville, n'avait ni vivres, ni munitions, ni approvisionnements d'aucune sorte. Surprise par une lutte imprévue, elle fut réduite en un instant.

» Eh bien! appliquez ces leçons de notre histoire aux circonstances dans lesquelles vous êtes placés. Vous avez la chance favorable que la lutte du parti libéral contre vous s'engage sur la question de l'armée, et que, par conséquent, en défendant l'armée, vous l'avez avec vous. Un autre avantage précieux vous est acquis : c'est que, contrairement à ce qui se fait chez nous, le vote du budget par la Chambre n'est pas indispensable à la marche du gouvernement, puisque, en cas de conflit entre les pouvoirs, le budget de l'année précédente est légalement exigible du pays. N'hésitez donc pas à résister aux hommes inexpérimentés qui vous perdraient. Rappelez-vous qu'un prince ne doit jamais rendre son épée, et que l'existence d'un peuple passe avant sa liberté. Considérez-vous donc dès à présent comme en guerre civile et prenez vos positions. Résistez à la Chambre, renvoyez-la une fois, deux fois, trois fois sans vous en inquiéter; mais ayez toujours votre armée préparée pour la lutte, avec ses approvisionnements, ses munitions sous la main, ses vivres dans les casernes, enfin toute prête pour l'action; alors, non seulement vous serez sûrs de la victoire, mais vous n'aurez pas même des luttes armées à surmonter, car, lorsqu'on vous saura si bien préparés, si résolus, si déterminés, la Chambre s'épuisera en paroles, en vaines protestations, mais personne n'osera descendre dans la rue. Ah! il faut vous attendre à une grande impopularité; vous serez accablé d'injures et de calomnies. Mais si vous sauvez l'État, si vous empêchez que l'inexpérience des hommes qui aspirent à la liberté sans la com-

prendre n'étouffe la liberté dans son germe; si vous abritez cette liberté naissante sous l'égide indispensable de l'autorité royale, c'est vous qui aurez été le véritable libéral, le seul digne de ce nom. C'est vous, enfin, qui aurez fondé la liberté en Allemagne.

M. de Bismarck parut approuver vivement cet exposé de doctrines et me serra la main avec effusion. Il me dit que je venais d'exprimer ou plutôt de dégager ses plus intimes pensées, et que dès ce moment sa résolution était prise. En effet, peu de jours après, il acceptait la présidence du Conseil à Berlin, et commençait à mettre ces doctrines en pratique.

J'allais oublier une circonstance que me rappelle mon ami M. Dureau, lequel était directeur de mon cabinet à l'époque de cette conversation et l'avait même écrite tout entière de sa main : c'est que l'Impératrice me reprocha vivement le conseil donné à M. de Bismarck. Sa Majesté, qui le tenait de M. de Bismarck lui-même, considérait ce conseil comme très dangereux pour la couronne de Prusse et de nature à produire une convulsion en Allemagne. Il paraît même que l'Empereur avait aussi exprimé ce sentiment à M. de Bismarck.

Quoi qu'il en soit, je n'avais pas revu M. de Bismarck depuis cet entretien, lorsqu'au dîner donné par l'Empereur au roi de Prusse à son arrivée à Paris pour l'Exposition universelle de 1867, je le rencontrai aux Tuileries parmi les convives. Après le dîner, il vint à moi vivement et me dit en riant :

— Eh bien! n'ai-je pas bien suivi vos leçons?

— Oui, lui répondis-je: mais je dois reconnaître que l'élève a singulièrement surpassé le maître.

Peu de jours après, nous eûmes chez moi, sur les affaires d'Allemagne, une longue conversation qui fera l'objet d'un autre chapitre de ces Mémoires.

Chamarande, ce 29 décembre 1867.

II

1867

Lorsque M. de Bismarck me rencontra aux Tuileries le jour de l'arrivée du roi de Prusse à Paris, et me demanda s'il

avait bien suivi mes leçons, il m'avait prévenu qu'il viendrait me voir. Il vint, en effet, deux jours après, dans ma maison de la rue de l'Élysée, et nous eûmes ensemble un long entretien.

Il engagea la conversation par l'affaire du Luxembourg, récemment réglée entre la France et la Prusse, grâce aux bons offices des grandes puissances, et surtout de l'Angleterre...

Si nous étions affectés de l'issue de cette maudite affaire, il l'était bien davantage. En n'obtenant pas la cession de cette petite province, nous avions peu de chose à regretter, tandis que lui, au contraire, y avait perdu l'occasion unique, peut-être, de consolider l'œuvre de Sadowa, en donnant, par cette compensation territoriale du Luxembourg, satisfaction aux griefs réels ou imaginaires de la France...

— J'ai amèrement regretté, ajoutait-il, l'échec de cette négociation. C'était pour la Prusse un avantage énorme, une fortune inespérée, que de trouver, après la tournure qu'avaient prise les événements, une occasion de donner satisfaction à la France et de calmer ses susceptibilités; car c'était écarter de nous des périls dont je ne me dissimule pas la gravité...

Après cette explication, M. de Bismarck alla de lui-même au-devant des questions que je me proposais de lui faire sur les affaires d'Allemagne.

Il me dit tout d'abord que, sans pouvoir s'expliquer entièrement la politique de l'Empereur dans ce qui avait précédé et suivi Sadowa, il n'avait pas trouvé dans la conduite de ce prince la netteté des vues à laquelle il s'était attendu. Pour tirer la Prusse de la fausse situation où elle était, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, et surtout dans les affaires d'Allemagne, M. de Bismarck aurait été personnellement disposé, me disait-il, à bien des sacrifices. Il se sentait capable des plus audacieuses résolutions, et était très désireux de s'entendre sur toutes choses avec l'Empereur. Mais l'attitude de ce prince avait paralysé ses dispositions et étouffé ses aspirations vers une politique franco-germanique.

Et comme je m'étonnais de ces paroles, et que je lui demandais si, en effet, il n'y avait pas eu à Biarritz des engagements contractés de part et d'autre, ainsi que toute l'Europe l'avait cru, il m'assura qu'il n'y en avait eu d'aucune espèce; que

bien loin de là, il avait vainement essayé de deviner la pensée de l'Empereur et de pénétrer dans son for intérieur, pour y chercher les éléments d'une entente entre les deux gouvernements; qu'il en avait toujours été éconduit par le ton d'une conversation vague ou indécise, dont il lui avait été impossible de percer le mystère. La seule allusion faite par l'Empereur à des combinaisons politiques avait été relative aux frontières du Rhin, mais pour ajouter aussitôt que celles-ci, désirées par la France, étaient si énergiquement refusées par l'Allemagne, et seraient d'ailleurs si difficiles à gouverner par des Français, qu'il était impossible d'y songer sérieusement. L'Empereur avait, en outre, affecté un désintéressement si complet vis-à-vis de la Prusse que, dans son étonnement, lui, M. de Bismarck, n'avait pu y ajouter foi. Or, comme il ne pouvait supposer qu'une attitude pareille cachât chez un homme comme l'Empereur une absence de vues ou de résolutions, il ne s'était expliqué cette attitude que par une pensée secrète, enfouie dans les profondeurs de l'âme de ce prince, et qu'il traduisait ainsi : désir d'une lutte entre la Prusse et l'Autriche, lutte dont l'issue, quelle qu'elle fût, affranchirait l'Italie, mais dans laquelle la Prusse succombant, suivant les vœux et l'espérance du calculateur impérial, tout un monde de brillantes perspectives s'ouvrirait devant lui.

Naturellement cette pensée n'était pas faite, faisait observer M. de Bismarck, pour leur donner une grande tranquillité d'esprit. Il en était secrètement troublé, et devant une attitude si extraordinaire, il se sentait dans la situation de ce dompteur de bêtes féroces, qui se retrouvait chaque soir en face d'un Anglais impassible attendant le moment de le voir dévoré par ses lions.

Cependant les événements se précipitaient, et, malgré tout les efforts de la diplomatie prussienne à Paris, le sphinx des Tuileries restait impénétrable. Troublé de plus en plus devant cette énigme, M. de Bismarck voulut en finir. Il chargea M. de Goltz, l'ambassadeur de Prusse à Paris, de faire auprès de l'Empereur une démarche décisive et de provoquer une explication de Sa Majesté. Mais cet effort suprême fut encore impuissant. M. de Goltz fut obligé d'avouer qu'il lui avait été impossible d'obtenir une réponse.

Dans cette situation étrange, M. de Bismarck délibéra en lui-même sur ce qu'il avait à faire; et voici à quel parti audacieux il s'était arrêté d'abord : il s'agissait pour lui de démontrer à l'Autriche par des faits sensibles, suivant lui, que l'Empereur trompait également et l'Autriche et la Prusse; qu'il était le véritable ennemi de l'Allemagne; que, comme le vautour épiant le moment du carnage, il attendait que le sang coulât en Allemagne pour se jeter sur sa proie; qu'en conséquence, et en face d'un pareil danger, les deux puissances avaient mille fois plus d'intérêt à se réconcilier qu'à se battre. Il voulait donc proposer à l'Autriche de faire avec la Prusse une alliance offensive et défensive, de se partager l'Allemagne entre elles deux, tout en cédant la Vénétie à l'Italie, puis de se retourner, les trois puissances réunies, contre l'ennemi commun, et de l'attaquer résolument avec douze cent mille baïonnettes, s'il faisait mine de s'opposer au partage. Déjà ce plan avait été complètement élaboré, et M. de Bismarck allait le communiquer à l'Autriche, malgré sa répugnance à partager ce que la Prusse pouvait peut-être avoir en totalité, lorsqu'une dernière réflexion lui en fit suspendre l'envoi. Il avait toujours pensé qu'avec des armées si considérables en présence, une seule bataille déciderait de la lutte, comme à Solférino. Or, il se demandait si la France était prête à profiter sur-le-champ de la défaite de l'une ou de l'autre puissance, pour se jeter sur l'Allemagne et prendre sa part du pillage. Malgré les rapports de l'ambassade prussienne à Paris sur l'état de notre armée, il y avait encore à Berlin beaucoup d'incertitude à ce sujet. Il voulut en avoir le cœur net avant de se décider; et, comme il avait sous la main un officier d'un rare coup d'œil sur ces matières, il l'envoya à Paris avec mission de s'assurer à tout prix de la réalité des choses. Huit jours après, il en recevait l'assurance que non seulement l'armée française n'était pas en état d'agir, mais qu'il lui faudrait au moins quatre mois pour pouvoir mettre en ligne une force quelque peu respectable: c'est-à-dire qu'elle ne pourrait être prête que longtemps après la solution du différend entre les armées belligérantes, et quand les puissances allemandes et victorieuses et vaincues pourraient être en mesure, s'il le fallait, de se réunir de nouveau contre la France. Alors M. de Bismarck, ne crai-

gnant plus rien sur ses derrières, décida le Roi à commencer la lutte.

Arrivé à ce point des commentaires du ministre prussien, c'est-à-dire à Sadowa, j'aurais voulu pouvoir terminer la conversation, car je commençais à sentir cruellement le poids de cette page d'histoire; mais l'audacieux ministre éprouvait une satisfaction visible à montrer la supériorité de son coup d'œil politique, devant un homme qu'il jugeait sans doute capable de l'apprécier, et il ne voulut pas s'arrêter à Sadowa.

— Quant à votre médiation, ajouta-t-il, j'avoue que je n'ai pas compris à quelle pensée vous avez obéi dans le cours de cette négociation. Je me mets à votre place et je me demande ce qu'il y avait à faire : assurément rien de ce que vous avez fait. Et d'abord, considérant l'agrandissement de la Prusse comme un échec pour la France, et n'osant ou ne pouvant rien lui prendre, j'aurais voulu, au moins, laisser des germes profonds de division entre les deux grandes puissances allemandes. Mais vous avez fait tout le contraire. Le Roi voulait garder la Silésie autrichienne : c'eût été un éternel sujet de haine entre les deux couronnes. Mais vous vous y êtes opposés; et, par conséquent, comme aucune cause de colère ne subsiste entre les deux puissances, à la première occasion, elles peuvent s'unir comme par le passé. De même pour le reste de l'Allemagne. En premier lieu et à votre place, je n'aurais peut-être pas si aisément sacrifié le Hanovre, la Hesse et la Saxe. Ensuite, j'aurais voulu établir également des causes permanentes de discorde entre la Prusse et les États subsistants, tandis qu'au contraire vous avez jeté dans nos bras tous les princes allemands. Voici, par exemple, ce que vous avez fait pour la Bavière. Le roi de Prusse tenait beaucoup à s'emparer d'un district bavarois sur la rive droite du Mein. Or, vous avez naïvement pris la défense de la Bavière. Qu'en est-il résulté? A la nouvelle de votre opposition, je fis venir le ministre de Bavière et lui dis que le Roi renonçait à garder le territoire en question, mais à la condition d'une alliance offensive et défensive avec la Prusse et d'un nouveau pacte fédéral avec l'Allemagne, et le roi de Bavière s'empressa d'y adhérer. En vérité, ajoutait-il avec une outrecuidance

étrange, je ne m'explique pas ce qui a pu dévoyer à ce point un gouvernement qui paraissait naguère si habile et si résolu.

Enfin, Dieu merci! cette espèce de réquisitoire fait d'une manière si extraordinaire et par un tel homme était terminé. Jusque-là je m'étais borné à écouter ce fier adversaire de notre politique, et j'aurais voulu pouvoir me taire encore. Mais la douleur secrète que j'éprouvais, la force de la vérité, et le désir surtout de faire servir cette entrevue à l'avantage de l'Empereur et du pays me déterminèrent à suivre le ministre prussien sur le terrain qu'il parcourait d'un pas si ferme et si indépendant.

— Je savais, lui dis-je, une partie des choses dont vous venez de me parler, et j'en pressentais l'autre partie, car je crois en connaître les causes, peut-être mieux que personne, bien que je ne puisse les exposer ici. Je ne discuterai donc pas sur des faits plus ou moins exacts, plus ou moins justement appréciés. Je rends hommage à l'énergie de votre caractère et à la supériorité de votre esprit. Le succès a couronné vos conceptions. Vous avez pris en Allemagne la place de M. de Cavour en Italie, et toute l'Europe vous proclame le plus grand ministre du temps présent. Mais que d'actions de grâces vous devez à la fortune! Car si elle vous eût été contraire à Sadowa, tout cet édifice si laborieusement construit croûlait à la fois, et vous seriez resté enseveli, vous et votre réputation, sous ses ruines. Quelques hommes dans le monde, et je suis de ce nombre, auraient compati à votre destinée. Ils se seraient dit que tant de talents, tant d'énergie, tant d'audace méritaient mieux de cette divinité capricieuse qui aime pourtant les audacieux; mais l'univers vous eût condamné, et la Prusse elle-même eût maudit votre mémoire. Eh bien! si vous devez beaucoup à la fortune, vous devez aussi beaucoup aux causes particulières qui ont si malheureusement paralysé l'action de la France, ou plutôt vous ne leur devez rien. Non, au contraire : car il eût été bien préférable, pour vous comme pour nous, qu'une entente de la Prusse et de la France eût présidé aux événements de l'année dernière.

» Et en effet, au lieu de cette rivalité créée entre la Prusse et la France, au lieu de cet échec grave qui a blessé si pro-

fondément notre pays et dont les conséquences peuvent de proche en proche amener un conflit entre nous, c'est-à-dire remettre en question ce que Sadowa avait décidé, ne valait-il pas mieux pour que votre triomphe fût en même temps une victoire pour la France, que de chaque côté du Rhin votre nom fût salué par des acclamations? Eh bien! cela était possible. J'en avais conçu la pensée.

Et alors je fis part en détail à M. de Bismarck de la proposition que j'avais faite au Conseil peu de temps avant Sadowa, au sujet des provinces du Rhin, proposition qui peut se résumer ainsi : hommage rendu par la France au principe des nationalités, et respect absolu du territoire germanique; mais modifications dans les traités de 1815 qui, en donnant à la Prusse, sur la rive gauche du Rhin, des provinces étrangères à son histoire, à ses mœurs, à sa religion, ne s'étaient proposé que de menacer la France sur sa frontière ouverte; agrandissement de la Prusse, en lui donnant tout le nord de l'Allemagne, de la Baltique à la ligne du Mein, mais à la condition d'indemniser, sur la rive gauche du Rhin, les princes dépossédés sur la rive droite, de manière que la Prusse, ne possédant plus rien de ce côté du Rhin, n'eût plus de contact direct avec la France.

Je fis connaître à M. de Bismarck comment j'aurais compris l'exécution de ce plan, comment, en se jetant résolument dans le conflit et en expliquant ses intentions, la France eût pu, sans peine, entraîner deux des puissances belligérantes sur trois et forcer la troisième à céder devant la supériorité des forces en présence; comment surtout un tel projet eût pu se réaliser avec l'assentissement de l'Europe dont l'équilibre était maintenu, sans blesser l'Allemagne dont le territoire national était respecté par le projet.

M. de Bismarck parut prendre un vif intérêt à ce récit. Il m'écoutait avec l'attitude d'une profonde attention; chaque trait de sa physionomie peignait la surprise de voir à quelles combinaisons imprévues il avait échappé. Mais ce qui l'étonnait particulièrement, c'était de n'avoir connu ni aperçu aucun indice de ce plan. Il aurait surtout voulu savoir ce que l'Empereur en avait pensé. Il m'interrompit plusieurs fois pour me le demander; mais, ne croyant pas devoir le lui dire, je lui

répondis que je n'en savais réellement rien; que d'ailleurs j'avais dans le sein du conseil des inimitiés si ardentes et si peu scrupuleuses que toute idée venant de moi était d'avance discréditée.

Quant à lui, M. de Bismarck, trop franc pour déprécier une idée dont il était par la nature de son esprit plus capable peut-être que personne de comprendre la portée, trop habile pour avouer qu'une combinaison pareille eût pu réussir, il ne trouva d'autre moyen d'échapper, sous mon regard, à cette difficulté de position, que d'invoquer la répugnance des populations rhénanes à accepter des princes étrangers à la maison de Brandebourg.

A cette objection inattendue je ne pus m'empêcher de sourire et je lui demandai, en riant, si l'attachement de ces populations à la Prusse provenait par hasard d'une communauté de religion; mais reprenant la question par son côté sérieux :

— Laissons tout cela, lui dis-je, les événements ont eu un autre cours. Le Hanovre, la Hesse et en partie la Saxe elle-même vous ont été sacrifiés comme pour épargner une humiliation à l'Autriche, et ce n'est pas à vous à le regretter. Mais si nos relations, comme ce n'est que trop à craindre, devaient s'envenimer; si de proche en proche les suites d'une politique funeste, dont il ne m'appartient pas de dire ici les causes, venaient à armer l'une contre l'autre deux grandes nationalités, ne seriez-vous pas le premier à déplorer l'échec d'une combinaison qui aurait pu empêcher à jamais toute guerre de race de se produire sur le Rhin? Une lutte entre la France et la Prusse remettrait en question tous vos succès, toute votre gloire. Pour nous ce serait aussi une partie dangereuse. Notre intérêt commun est donc de chercher et de tenir en réserve pour le moment où la guerre serait sur le point d'éclater une combinaison capable de l'empêcher. Eh bien! j'en ai une dans l'esprit et je vous la livre, mais à vous seul, sous le sceau du plus grand secret, et en vous faisant observer que je ne vous en demande pas aujourd'hui votre sentiment. Cette combinaison, la voici : c'est de faire, quand l'occasion deviendra opportune, sur la rive gauche du Rhin, avec le roi de Saxe, en vous indemnisant de ses États actuels, ce que

j'avais vainement proposé de faire avec le roi de Hanovre, et ce qui serait, d'ailleurs, préférable à la première combinaison, à cause de la religion catholique de la branche royale de Saxe.

M. de Bismarck reçut cette confidence en évitant toute marque d'approbation, comme je m'y étais attendu, mais aussi toute marque de désapprobation. Et non seulement il ne parut rien dans sa physionomie qui indiquât un sentiment contraire à ce projet; mais dans la manière dont il me promit le secret après cette communication, et dans celle plus expressive encore avec laquelle il ajouta, en me serrant la main, qu'il me remerciait beaucoup de la confiance que je venais de lui témoigner, il me sembla que, dès ce moment, il entrevoyait, comme moi, tout un ordre de choses capable de préserver un jour la France et l'Allemagne d'une lutte des plus terribles de l'histoire, je veux dire d'une lutte de races. Bientôt après nous nous séparâmes, non sans une certaine émotion, l'un et l'autre.

Chamarande, 10 janvier 1868.

DUC DE PERSIGNY

LES CAPILLAIRES

I

— Te dépêches-tu, Marguerite?

— Oui, mère, répond une voix douce derrière une porte... Je ne mets pas ma jupe neuve, n'est-ce pas?

Mère réfléchit, se recueille, hésite :

— Il fera chaud tantôt... A ta place, je traînerais encore mes vieilleries d'été...

Puis elle conclut, d'un ton décisif :

— Ménageons, va!

Déjà prête, vêtue et coiffée de noir, de faux jais, de choses sans valeur, un paroissien sous le bras, madame Marson, en attendant sa fille, enfonce, avec quelques grimaces, une paire de gants neufs, des gants de Suède à treize sous, — occasion exceptionnelle, — un peu piqués à bien regarder, mais qui donc regardera de si près?...

— Voilà la messe qui sonne, Marguerite!

Et je vous prie de croire qu'on l'entend sonner la messe, de cette maisonnette des Marson, accotée presque au bas du clocher, derrière l'église : une drôle d'église, comme vous voyez, qui porte sa flèche sur son abside, contre toute tradition, — n'étant qu'une ancienne chapelle élevée sur le tard à la dignité de cathédrale rustique, quand le petit hameau de Valfroy, subitement grossi par le passage d'une belle

route départementale, devint un bourg important, gonflé d'ambitions, jaloux d'abord d'autonomie paroissiale ; mais la voie nouvelle frôlait les trois marches du monument primitif, l'église n'avait pas le droit de mordre à la propriété publique, et le clocher dut se réfugier à l'autre bout, — entre le jardin du curé et le potager des Marson.

Elle n'a pas l'air de se douter de l'hérésie, la cloche du clocher de Valfroy, car elle fait rage là-haut, orgueilleusement : l'unique note, éclatante, élevée, un peu aigre, — on n'avait pas le moyen de s'offrir un bourdon, — se multiplie avec une hâte de fièvre, en grêle sonore, et sa chanson assourdissante tombe, tombe, tombe sans fin. Elle ébranle toute la maison, la petite maison modeste, étroite, sans étage, où madame Marson passe sa vie à « ménager », maintenant ; elle fait dégringoler les feuilles rougies de la vigne vierge, autour de la porte ; elle couvre, enveloppe, inonde le jardinet, blotti contre le mur du presbytère ; puis, passant par-dessus la palissade à hauteur d'appui, descend par le chemin rocailleux, rebondit à travers les ruelles du village en pente, pénètre partout au fond des masures, se faufilant par les portes, par les lucarnes, sous les toits de chaume, par les lézardes des pierres : mais, sans s'arrêter, repart, s'envole, glisse sur les prairies, un instant se joue dans l'herbe où, de ci de là, des corolles jaunes s'épanouissent encore, sous les peupliers qui émiettent leur dernier feuillage, enfin elle fuit sur la rivière toute étincelante d'un clair soleil des derniers jours d'octobre : les canards l'accompagnent de leur chanson de béatitude et elle s'en va, légère, allègre, empressée, porter l'annonce de l'office et l'appel de leur Dieu à toutes les ouailles de l'humble troupeau dispersé dans la campagne. Dans les lointains, de tous côtés, à droite, à gauche, en face, d'autres clochers qui luisent dans la brume répètent le même hymne rustique, comme des échos, aux quatre coins de l'horizon. Toute la vallée résonne du grand hosanna matinal.

A la joie de ces tintements, dans le clair et bleu matin d'automne, madame Marson, ne parvient pas à s'égayer. Pourquoi donc cette tristesse pesante qui la replie sur elle-même? Certes, elle n'a pas de raisons pour éclater de rire et faire des pichenettes à la vie, oh non! mais elle n'en a pas davantage pour broyer plus de noir aujourd'hui qu'hier.

C'est que, voilà : il y a des jours où l'on se lève avec du gris dans le cœur, comme si le réveil du matin n'en avait pas chassé toute l'ombre de la nuit. Effet de nerfs, sans doute : nos mécontentements, nos déboires, nos chagrins s'étaient volatilisés peu à peu aux fièvres du labeur quotidien, mais il nous en est resté comme de fines buées qui, à certains jours, selon le caprice du vent qui tourne, s'amassent de tous les coins de nous-mêmes et viennent grossir un lourd nuage qui nous assombrit tout à coup. Madame Marson est sujette à de pareils accès, d'autant que chez cette petite femme rougeaude, boulotte et grisonnante, la cinquantaine déjà pressentie ne semble pas devoir pacifier une nervosité presque tyrannique : légère et changeante, elle subit souvent mille impressions diverses et excessives, passant du rire aux larmes, de la tendresse au persiflage, tour à tour enjouée et maussade, sans savoir pourquoi, — mais dominée surtout par la vanité, une persistante et vivace vanité de femme, qui lui faisait, naguère, presque tout sacrifier à ses devoirs mondains et à ses parades de salon et qui, maintenant, lui met la mort dans l'âme quand elle songe qu'elle est dépossédée de son salon et de son monde, de ses toilettes et de sa fortune.

Mélancoliquement elle se promène dans les sentiers sans sable : quelques roses de septembre s'épanouissent encore, incrustées de rosée ; deux ou trois géraniums écarlates font des taches vives dans de la verdure, et des scabieuses multicolores penchent, au bord d'un massif, leurs petites têtes magnifiques, trop lourdes pour leurs tiges si frêles. Ah ! s'il ne tenait qu'à elle, tout ce jardinet du moins serait un parterre exquis ; mais M. Marson a voulu que ce fût un verger, — c'est même la seule fois de sa vie que M. Marson ait exprimé une volonté ! — et, depuis, tous les légumes aux feuillaisons les plus bêtes y croissent en petits bataillons compacts ; au beau milieu, quatre larges citrouilles commencent à jaunir avec sérénité... Et dire qu'autrefois, il y a cinq ans à peine, elle se promenait dans un grand parc anglais où trois jardiniers tout le jour se courbaient sur des fleurs rares !... « Non ! — se répète-t-elle, en considérant cet entourage si chétif, presque ridicule, — on se fait à tout, mais pas à ça ! » Du moins, personne ne s'y fait sans luttes : on peut porter assez

légèrement sa pauvreté lorsqu'on a reçu cette charge aux premiers jours de sa vie, mais quel étrange et dur fardeau, quand elle vous tombe sur les épaules au bout de trente ans de nonchalance, de confort et de luxe!

Certes, madame Marson n'a plus ses révoltes des commencements contre l'absurdité de cette déchéance; mais il lui vient encore parfois, comme ce matin, d'insurmontables lassitudes, des détresses écœurées. Ah! comment est-ce arrivé si vite, cette ruine?... Le sait-elle seulement?... Sait-on jamais sur quoi compter, dans ce maudit commerce?... Le *krach* d'une banque de confiance, quatre ou cinq grosses traites revenant protestées coup sur coup, la fortune qui pirouette et tourne le dos, par caprice, l'acharnement du guignon, quand une fois il a mis ses griffes sur sa proie, la débâcle tourbillonnant en cyclone... « Nous avions eu trop de chance!... » Mais non, c'est l'indolence, l'incurie de son benêt de mari qui a fait tout le mal. Oh! cet homme inerte et sans ressort!... D'ailleurs, qu'importent les raisons devant l'irrémédiable?... « Alors n'y pensons plus, mon Dieu! n'y pensons plus!... »

Pour se distraire, madame Marson essaye de regarder le paysage, ce coin de nature si gentiment pittoresque, les sinuosités miroitantes de la rivière dans les herbages roussis, et, par-dessus le petit pont à gauche, les teintes nuancées de l'automne sur les bois des grands coteaux. Mais la ville voisine, au fond du pays, profile, sur une éminence plus haute, les masses bleuâtres de ses monuments et le clocher massif de sa cathédrale... Et, de nouveau, les pensées de madame Marson reprennent leur tour mélancolique, son cœur se voile et se serre d'une âcre mélancolie d'exil.

Le son de la cloche, toujours tintante, lui devient lointain, lointain, et elle rêve... Elle rêve aux dimanches matin d'autrefois, quand elle montait, pour la messe, dans son joli coupé bleu aux initiales jaunes, attelé de deux grands chevaux cap-de-maure, au trot piaffeur et distingué, avec sa fille à côté d'elle, pauvre Minette! si jolie dans la fraîcheur de ses quinze ans et la clarté de ses toilettes!... Elle rêve à la majestueuse cathédrale, toute pleine d'élégances, — grands noms ou grandes fortunes qui lui faisaient, à son passage, de petits signes d'amitié. — Elle rêve aux sermons de quinzaine, si éloquents, si fleuris,

si bien débités par un évêque, homme du monde et fin poète. Maintenant, il lui faut subir, mêlée aux rustres endimanchés, une religion de charrue et d'étable où sa piété se trouve dépaysée, le prône criard d'un curé vigneron, colérique et forcené, qui apostrophe ses fidèles par leur nom, comme un maître d'école moleste les paysanneaux sur leurs bancs!...

Et partout, et perpétuellement, chaque jour de la semaine, à chaque heure du jour, quoi qu'elle fasse et quoi qu'elle regarde, elle se heurte à ce même contraste, assaillie presque à tous les pas de sa vie d'humiliée par des légions de gracieux et torturants souvenirs.

Mais la cloche subitement s'est tue : dans le silence frémissant qui descend et s'allonge sur la vallée, madame Marson laisse flotter sa tristesse un instant. Un train passe au loin, s'enfonce, le roulement se perd... En bas, un pêcheur amarre son bateau dans le petit port, et la chaîne fait un bruit très doux... Puis, plus rien ne remue que « Minette », dans la maison, qui chantonne à mi-voix une vieille romance de sa grand'mère :

Un prince est donc un méchant homme?...
Le fils du roi ne revint pas!

Sa fille! C'est là ce qui lui cause, à certaines heures, ses plus grands désespoirs et ses seuls remords : car elle voit trop bien la destinée qui pèse désormais sur cette enfant sans dot. Quelle monstrueuse injustice! Faut-il qu'une fille comme celle-là, avec tous ses trésors de dévouement, de finesse et de beauté, soit vouée à une solitude ridicule et stérile, parce que son père n'a pas su lui conserver quelques milliers d'écus! Ah! que les hommes sont durs, — et bêtes par-dessus le marché! S'il avait voulu pourtant, ce Pierre, s'il avait réfléchi, lui, — le prince de la chanson, sans doute... Mais non! comme les autres! Il lui fallait de l'argent, beaucoup d'argent!... Et il est parti, pour choisir ailleurs sa princesse!... Oui, bien bêtes, en vérité!

— Allons, ma fille, nous arriverons en retard!

Madame Marson rentre dans la grande pièce de la maison : salon, salle à manger, tout ce qu'on veut, avec son carrelage bien ciré continuant la terre durcie des allées. Puis, la porte vitrée refermée à clef, elle va, comme elle fait toujours avant

de sortir, jeter un coup d'œil d'inspection, rapide et inutile, dans celles des piécettes qui s'ouvrent là, véritables cellules sentant la gêne, l'étriqué, la pauvreté : la chambre conjugale, toujours en ordre, malgré l'entassement prodigieux des choses; la cuisine où le chat dort près du foyer sans feu, tandis que, dans un coin, la vaisselle à laver attend le retour de la bonne, à côté du chaudron; puis la chambre de la vieille Françoise, espèce de soupente humide, obscure; enfin madame Marson pénètre dans le minuscule appartement de Marguerite, le mieux situé, le plus clair, ouvrant sa fenêtre sur la vallée, au grand air pur, au vol des oiseaux dans l'espace, au glissement des voiles sur la rivière. N'est-ce pas la jeunesse qui a le plus besoin de soleil et de gaieté pour ne pas languir?...

— Me voilà prête! — dit la jeune fille, en train d'épingler son chapeau, un peu pliée sur les jarrets, parce que le miroir est accroché trop bas.

Est-elle jolie, dans sa simplicité, avec son beau teint lumineux de brune robuste, avec ses grands yeux de diamant noir, frémissants de vie sous les cils indéfinis, son nez d'une divine régularité, ses lèvres fines d'où s'élance vers sa mère le sourire d'une affection toujours en éveil!... Tout ce visage aux lignes posées, fermes et douces, révèle, à la fois, une raison si droite et tant de bonté charmante, de simplicité de cœur!... Et la mère, en contemplant cette enfant, son plus grand orgueil, cette Marguerite pour qui elle avait rêvé une destinée extraordinaire de femme heureuse, de mondaine partout admirée, choyée, fêtée, sent un gros soupir qui se gonfle au fond de sa poitrine, et qui monte en la faisant tressaillir de la tête aux pieds...

— Facteur! — crie une apparition bleue, derrière le vitrage, à la « porte de la rue ».

— Une lettre?...

— « Madame Marson, à Valfroy, près Angers. » Donc alors, c'est pour vous.

— Qui est-ce qui peut bien m'écrire aujourd'hui?...

Et madame Marson, toujours ravie quand elle reçoit des lettres, ajoute en souriant :

— Donc alors entrez, père Gasnault; votre bouteille est à sa place, vous savez...

Il n'a qu'un bras, le père Gasnault, ayant perdu les trois quarts de l'autre à Sébastopol. Un brave homme de facteur, aux yeux affûtés par ses éternelles promenades à travers champs, grand complimenteur aux dames, grand farceur avec les camarades, un « donc alors » mielleux ou salé toujours au bout de la langue, si loquace qu'il s'en va se « causant » sans fin, le long des chemins déserts.

— Mazurka! Dehors, Mazurka!... Veux-tu bien!... Qui m'a donné?... On n'entre pas dans les salons, mademoiselle!

Une petite chienne bouledogue, jaunasse et sale, en train déjà de fureter sous la table, se sauve en retroussant une infime queue de rien du tout, qui fait penser irrésistiblement au moignon de son maître.

— Excusez, madame : c'est si jeune! Une vraie enfant terrible!... J'ai adopté ça pour me distraire. Ah! elle m'en donne du mal à élever, cette demoiselle-là, vous ne pouvez pas vous figurer!...

Madame Marson tourne et retourne sa lettre, sans l'ouvrir :

— C'est drôle, je ne reconnais pas l'écriture!... D'abord, il y en a deux, tout n'est pas de la même main.

Marguerite, curieusement, est venue regarder par-dessus l'épaule de sa mère, l'adresse mystérieuse. Mais il faut croire que, pour elle, le mystère est éclairci, car elle se retire brusquement, la figure envahie d'un flot de sang.

— Connais-tu cela, toi, Marguerite?

— Non!

Un non furtif, qui essaye de se faire tout petit, de filer inaperçu, en vrai mensonge honteux, et Marguerite l'emporte vite à la cuisine, où le facteur boit son coup de vin.

— Comme vous voyez, mademoiselle! Je fais mon petit ménage... A votre bonne santé, mademoiselle! A votre bonheur!... D'ailleurs, ça ne peut pas vous manquer : le bon Dieu serait...

— Tiens! c'est de Pierre! annonce madame Marson, d'un ton soudainement renfrogné.

— Ah! fait Marguerite avec indifférence.

— Le bon Dieu serait bien injuste, s'il n'envoyait pas tous les bonheurs à une personne si mignonne, et qui, donc alors, a si bien l'air d'un ange à lui...

Et satisfait de son compliment, le père Gasnault salue et s'esquive, en riant comme un philosophe qui vient de trouver une formule. Le piéton reparti, la jeune fille est retournée dans sa chambre, laissant sa porte ouverte sur la lecture attendue.

— C'est sa femme, probablement, qui a écrit le bas de l'adresse, reprend la mère. Des vraies pattes de mouche de Parisienne!... Ils viennent tantôt... « Chère madame, vous n'ignorez pas que de jeunes mariés sont toujours les gens les plus occupés du monde : c'est la seule excuse que je puisse faire valoir à ce long silence de cinq mois, et j'espère que vous voudrez bien l'agréer, sans trop me tenir rigueur... »

Madame Marson ne peut s'empêcher de s'interrompre :

— Oui! pour faire des phrases, il est fort, celui-là!... « ... rigueur. Nous avons séjourné très longtemps à Paris, dans la famille de ma femme, puis notre voyage de noces s'est prolongé beaucoup plus que nous ne pensions; bref, nous ne sommes à Angers que depuis trois semaines. Notre première installation nous a tout absorbés et nous commençons seulement à respirer un peu. Je tiens à ce que notre première visite soit pour vous... » Bien honorée, en vérité!... « pour vous, chère madame, qui m'avez toujours compté au nombre de vos meilleurs amis. Je me permettrai donc d'aller vous présenter ma femme, demain dimanche. Blanche souhaite très vivement de faire votre connaissance... » Je m'en doute un peu!... « Naturellement, nous irons et reviendrons par le bateau qui doit, si je ne me trompe, passer à Valfroy vers une heure et repasser vers cinq heures et demie. A demain donc de plus longs développements. Mes amitiés à M. Marson et mes souvenirs respectueux à mademoiselle Marguerite... »

En cet endroit, la lectrice ne peut réprimer une sorte de rire de gorge, plein de dérision; puis elle achève : « Veuillez accepter, madame, l'hommage de ma très sincère amitié.

» PIERRE DE THYANES. »

Madame Marson fourre la lettre dans sa poche et déclare encore une fois :

— On voit bien que les mots ne lui coûtent rien!

Dans le bouleversement où ce billet l'a jetée, Marguerite reste silencieuse. Elle revient vers sa mère, les jambes

défaillant d'une fatigue soudaine ; mais, rencontrant un certain regard inquisiteur, — un regard de tendresse inquiète qu'elle connaît bien et qui la gêne toujours horriblement, car il lui semble que sous ce regard-là, son front devient tout transparent, — elle s'efforce de prendre un air dégagé, tranquille, un air d'insouciance :

— Tu sais, mère, si nous arrivons à l'Évangile, nous aurons de la chance !...

Mais madame Marson est déjà sur une autre idée :

— J'y songe, Margot : il ne reste plus de gâteaux dans la boîte verte ?... Nous n'aurons rien à leur offrir ! Ma foi ! tant pis pour eux !... Partons, dépêchons-nous...

Et les deux femmes, enfin dehors, s'acheminent, vers la grand'route où l'église ouvre son porche. La voix nasillarde du sabotier au lutrin lance des *Kyrie eleison* éperdus, à travers un vitrail cassé ; toute une volée de moineaux s'effare dans une haie sans feuilles ; trois marmots baguenaudent au soleil, cherchant à saisir les grandes filandres blanches qui flottent dans l'air, chargées de rosée, comme de longs et fragiles chapelets d'imperceptibles perles.

D'un pas pressé, la jeune fille entraîne sa mère vers la messe, vers la visite de chaque semaine au Seigneur, — vers ce rendez-vous où quelques âmes pieuses viennent encore se fortifier de courage, pour les épreuves que la vie leur réserve.

II

— Eh bien ! tu as lu ?

— Oui, j'ai lu... Déjeune-t-on ? J'ai l'estomac dans les talons !

— Et qu'en dis-tu, de ce Pierre ?

— Moi ? Que veux-tu que j'en dise ?

En effet, que voulez-vous qu'il en dise, madame ? Vous avez parlé sans réfléchir : vous savez bien, mieux que personne, que M. Marson n'a jamais rien à dire de rien.

En dépit de son extérieur martial, M. Marson personnifie l'indifférence flasque et l'apathie morne. Taillé en grenadier

du premier Empire, jaune, sec et parcheminé comme certains missionnaires, la moustache et les cheveux en brosse blanche à la manière d'un vieux général, en fin de compte, c'est une pauvre chiffe d'homme : il ne se tourmente, ni ne s'inquiète, ni ne se préoccupe jamais ; dénué de toute ambition, il ne souhaite rien et ne veut rien, s'accommode de tout, se contente de peu, prenant les choses comme elles viennent et les gens comme ils sont, — âme de cire à toute empreinte. — Bien musclé, mais sans nerfs : il fera volontiers trente kilomètres à pied, fendra une corde de bûches, retournera son jardin en une journée ; mais qu'on ne lui demande pas de prendre un parti dans une situation critique, de tenter une démarche, de remuer son esprit. Il est de ces gens qui flottent sur la vie comme des barques sans voile.

Une suite de circonstances favorables lui avaient assuré une belle situation, sans qu'il se fût donné grand mal, et il s'y était laissé installer par sa femme, sans qu'il y trouvât grand contentement. Lorsqu'il eut lassé la chance et que la faillite s'annonça dans ses bureaux, il ne fit pas le moindre geste pour se raccrocher aux branches et se laissa couler à fond, tout bonnement, — c'était bien plus simple ! — Pierre de Thyanes lui a déniché cette place modeste de régisseur, et, du jour au lendemain, il s'est acclimaté dans ses nouvelles fonctions. Du reste, elles lui conviennent à merveille : tout le long de l'année, il se promène dans les bois, arpente des champs, inspecte des bâtiments, — pour le compte d'autrui, — regarde, flâne et s'acagnarde. Une fois par mois, il envoie ses observations à « M. le baron » — un ami de Pierre — qui, en retour, lui envoie ses ordres, et il accomplit sans soucis, sans efforts, son office facile de courroie de transmission. Trois mille francs par an, le bois de chauffage à discrétion, l'air de la campagne, un beau pays, pouvoir sortir en sabots, la pipe à la bouche, que faut-il de plus pour être heureux ? M. Marson est entré dans le bonheur. Sa femme a pris le parti de ne plus le fatiguer de reproches inutiles ; sa fille l'aime et le choie, par-dessus le marché. Il a des habitudes, et, quand il pleut, découpe à la scie de menus ornements de bois, dont il encombre la maison. Il végétera, de cette façon, jusqu'après quatre-vingts ans, sauf accident ; et quand

sa dernière heure aura sonné, eh bien! mon Dieu... il s'en ira. C'est peut-être un sage.

— A table, père!

Marguerite, un tablier rose épinglé sur sa robe grise, apporte le déjeuner, — des champignons que père a cherchés dans l'herbe, pendant la messe, et qu'elle seule sait accommoder au goût du bonhomme. — Et le repas se met en train, servi par une vieille Picarde à profil de poule, âpre au travail, bougonne et têtue, restée fidèle à ses maîtres dans leur décadence. Repas de taciturnes, au début : les petits bruits des fourchettes, des assiettes et des croûtes croquées s'exagèrent dans le silence, le père tout à la joie de satisfaire sa faim par un plat favori, les deux femmes rentrées en elles-mêmes, dans leurs préoccupations secrètes. Au jardin, l'angélus s'ébat, dans la tiédeur du jour.

A l'omelette, cependant, M. Marson débride sa langue et, revenant à la question que sa femme lui a faite, une demi-heure auparavant, en l'absence de leur fille :

— Pourquoi me demandes-tu ce que je pense de Pierre?

Marguerite tressaille et se met à frotter, avec un luxe d'acharnement bien inutile, les petites cuillers de la salière, — ce qui froisse un peu la vieille Françoise, en arrêt derrière elle.

M. Marson continue :

— On dit sa femme très riche... Tant mieux, pauvre garçon! Il avait grand besoin de redorer son blason. Ah! le père en a mangé, de l'argent! Quel drôle de bonhomme, tout de même!...

Madame Marson pense, à part elle, que ce pauvre garçon, jeune, intelligent, laborieux, aurait peut-être mieux fait de ne s'en remettre qu'à lui-même du soin de réparer les gaspillages paternels; elle pense que l'affection à toute épreuve, la sagesse, la vaillance de certaine jeune fille apporteraient, dans un ménage, plus de sécurité que les colliers de perles et les fanfreluches d'une Parisienne millionnaire!... Elle pense cela, et bien d'autres choses encore; mais, à cause de sa fille, elle dit simplement, d'un ton convaincu et résigné :

— Sans doute. Il ne pouvait épouser qu'une très grosse dot. On ne vit pas d'une particule!

Puis elle ajoute :

— Ni de paperasseries!

Car Pierre de Thyanes a l'innocente manie d'écrire des livres, des livres d'histoire locale.

— Il a beaucoup de talent, reprend M. Marson... En définitive, l'Académie a couronné son *Anjou pendant la Révolution*... Ce que je pense de lui?... Mais je pense que c'est un garçon très distingué. Et je suis bien sûr qu'il fera un excellent mari, celui-là !... Il est bien un petit peu brusque... comme ça... quelquefois ; mais ce n'est rien, dans le fond...

Quand la loquacité de M. Marson a trouvé une pente, elle s'y abandonne indéfiniment; c'est comme un filet d'eau qui coule le long d'une allée doucement inclinée, qui coule sans hâte, avec de petites secousses, de légères déviations, d'insensibles arrêts aux obstacles des cailloux, mais toujours dans le même sens, — par une persévérance d'inertie. Et il faut à madame Marson toute son astuce de femme pour détourner le cours de ce bavardage et pour épargner à Marguerite l'éloge inopportun de celui que son père se plaît parfois encore à appeler « l'enfant de la maison ».

Ah ! monsieur Marson, si vous saviez, si vous pouviez savoir !... Quand Marguerite, à dix ans, jouait au loup, avec toute sa bande, dans vos profonds magasins, parmi les fûts de pétrole, les caisses de bougie et les balles de café, c'était au petit vicomte de Thyanes qu'elle octroyait, de préférence, l'insigne privilège d'exécuter ses ordres et celui, non moins précieux, de recevoir les gifles les plus lestes que sa fine menotte blanche sût appliquer. Orphelin de père et de mère, il vivait sous la tutelle d'un certain avocat de talent auquel, disait-on, madame Marson portait le plus vif intérêt : c'est ce qui avait valu à la petite fille cette aristocratique relation. Tous deux joueurs endiablés, d'une pétulance égale, ils se rudoyaient et se disputaient à qui mieux mieux, — ce qui n'empêchait pas qu'à certains moments, Marguerite, dans le fond de son cœur, s'apitoyât doucement sur la destinée de son taquin d'ami : n'avoir ni papa ni maman, c'est triste, quand on y songe... L'orphelin n'y songeait guère, lui ; mais la petite fille l'en plaignait secrètement, — aux heures de trêve : pauvre Pierrot !

En grandissant, on acquiert le sentiment des convenances : un beau jour, Marguerite avait déclaré à Pierre, non sans

beaucoup de dignité, qu'il ne faudrait plus se tutoyer dorénavant. Éclat de rire du jeune vicomte, reparties en coups de pique de la moqueuse gamine; il s'était emporté, elle avait frappé, mais, tout de suite, dans un élan de repentir inaccoutumé, elle s'était jetée à son cou, en l'inondant de larmes : « Oh ! Pierre, mon Pierrot, pardon ! Je suis méchante !... » Et, ma foi, ils s'étaient embrassés, sans façons. Ils continueraient donc de se tutoyer, — plus que jamais.

Plus tard, étaient survenues les timidités subites, les rougeurs à propos de rien et les bouderies à propos de tout, les petits manèges, les premiers bals, les cotillons accordés d'office, toute l'habituelle comédie de la galanterie puérile. Puis, au milieu de ces gentillesses, tout à coup, la catastrophe, — pour les dix-sept ans de Marguerite. Dans le désarroi général, Pierre était resté parmi les rares vaillants qui n'eussent pas retiré leur main. Oui, Pierre était resté, mais... Que voulez-vous ? on n'habitait plus porte à porte, les Marson avaient dû s'exiler, il fallait enjamber trois lieues pour arriver à Valfroy, et, dame ! « l'enfant de la maison » avait commencé à compter ses visites !

A toute chose malheur est bon, peut-être même à quelque chose malheur est-il indispensable : quand une grande infortune vient fondre, à un certain moment, sur de certaines âmes, elle leur donne une trempe vraiment précieuse et les mûrit d'une sagesse rare. A perdre sa dot, Marguerite gagna un caractère, et, de six mois d'humiliations, elle sortit singulièrement forte. Elle se rendit compte de ses devoirs : sa nouvelle situation l'obligeait à une nouvelle attitude envers l'ami des bons jours, et, de propos délibéré, elle lui témoigna, chaque fois qu'elle le revit, une réserve toujours plus marquée, — pour le mettre à même de reprendre sa liberté. Et il la reprit, en effet, peu à peu, ayant réfléchi de son côté, sans doute. A mesure que le temps s'écoulait, Pierre espaçait davantage ses visites, une sorte de gêne s'accentuait dans ses manières : visiblement il luttait contre lui-même ; peut-être se détachait-il réellement. Quoiqu'elle en souffrît de vraies tortures, Marguerite mettait tout son honneur et aussi, un peu, sa fierté à ne jamais faire au passé l'allusion la plus légère et la plus détournée. Elle lui rendait cérémonies pour cérémonies, — simplement. — Enfin, une année, — retenu, disait-il, par

l'achèvement de son premier livre, — il fut trois mois sans paraître à Valfroy : quand il revint, elle eut la force de lui dire « vous » pour la première fois de sa vie. Il ne s'en étonna pas et répondit sur le même ton. C'était la fin du roman : décidément, la pauvreté les avait séparés...

Mais, hélas ! dénouement n'implique pas résignation : ce fut, au contraire, après qu'elle eut rejeté ses dernières espérances que la jeune fille sonda toute la profondeur de son affection ; et, le jour où le mariage de Pierre lui fut certifié, ah ! ce jour-là, elle crut véritablement qu'elle allait mourir. Avec tout le courage possible, on ne subit pas sans défaillance un tel déchirement de sa vie.

Elle eut une crise terrible et passa par d'étranges alternatives, tantôt soulevée de colère contre cet homme indigne qui l'avait trahie, tantôt pleine de pitié pour cette victime expiant les fautes paternelles (ce qui eût été un peu plus vrai d'elle-même, mais elle n'y songeait pas), parfois exaspérée contre les injustices de la vie, bouleversée de révoltes, puis s'apaisant soudain, raisonnable, assagie, convaincue, inclinée devant des nécessités qu'elle comprenait enfin ; puis un nouveau vent de tempête soufflait en elle, son fragile édifice de résignation s'écroulait et, reprise de violences, jalouse de l'inconnue, là-bas, qui lui volait son bonheur, lui piétinait ses rêves, elle accusait cette Parisienne d'avoir séduit son fiancé, enjôleuse perfide, par vanité, par désir d'un blason ; mais alors, tout à coup, au milieu de ses éclats de haine, une angoisse généreuse la saisissait, une inquiétude charmante, presque maternelle : si cette femme allait ne pas « le » rendre heureux !...

C'était la meilleure part de sa nature qui, peu à peu, avait repris le dessus, vaincu les mauvais sentiments, calmé l'orage, ramené le vague sourire du repos, — avec le secours de sa piété, sans doute, de sa confiance en la grande Protectrice, avec les prières ferventes à l'Amie d'en haut, les confessions intérieures mêlées de pratiques naïves, toute une religion de jeune fille, étroite et forte. Devant le fait accompli, Marguerite s'était donc soumise, sa droiture avait remis toute chose au point, redressé les folles idées, et il ne lui était plus resté enfin qu'une sorte de langueur et de courbature morale, tandis que sa vie nouvelle s'organisait.

Et voilà qu'il allait revenir !...

Dans sa chambrette où elle s'est réfugiée, brusquant la fin de son déjeuner pour être plus tôt seule, elle se sent toute mal à l'aise. Elle s'assied à sa fenêtre, dans un rayon de soleil, baignée de lumière et de tiédeur : il y a là, près d'elle, son ouvrage en train, du linge à repriser, mais c'est dimanche aujourd'hui ! Et, pour occuper ses doigts inactifs, elle tourne les pages d'un livre qu'elle ne lit pas... Elle va le revoir ! Dans deux heures, une heure peut-être, il sera là, comme autrefois... Autrefois !... Et elle aussi sera là, celle qu'elle redoute et souhaite de connaître... Dans l'anxiété de l'attente, son cœur bat déjà, ses yeux se voilent. Elle ne voit plus aussi clair en elle-même, quelque chose se trouble dans son âme, comme une eau qu'on avait laissé déposer et dont une secousse un peu brusque vient remuer la vase... Quelle sérénité, cependant, tout autour d'elle ! quelle limpidité, quelle transparence d'azur ! Des paysans s'esclaffent, au cabaret proche, et lancent dans tout le village paisible de grands rires de bons géants, qui se mêlent aux heurts sourds des boules ferrées, aux cris de chamaille des joueurs... Cette insouciance lui fait envie : car un vague tumulte renaît dans son cœur, et, dans les profondeurs d'elle-même, elle entend bourdonner confusément, comme l'écho très faible de clameurs perdues, les rappels de sa passion dominée et la plainte lointaine de ses souffrances anciennes... Les dernières hirondelles tournoient dans le ciel, se rassemblent pour le départ prochain : l'hiver va venir, le froid, la neige boueuse, les brouillards glacés traînant sur la terre morte... Vraiment il y a des moments pénibles dans la vie !... C'était si simple pourtant, ce matin, à l'église ; son devoir lui apparaissait si net, elle le voyait si facile : « Ne pas se souvenir !... C'est un jeune homme rencontré quelquefois et qui vient poliment faire une visite de noces... Lui tendre la main, comme au premier venu... » Comme au premier venu ! Ces mots maintenant lui sonnent en glas, dans la poitrine.

Alors, reportant ses yeux vers une statuette au chevet de son lit, vers une statuette toute blanche qui tend les bras en souriant, Marguerite, encore une fois, s'y réfugie...

Cependant, M. et madame Marson sirotent lentement leur

café, redevenus silencieux au départ de l'enfant. La mère a suivi sa fille d'un œil anxieux et maintenant paraît s'intéresser beaucoup aux allées et venues d'une mouche sur la toile cirée blanche. M. Marson, coudes sur table, hume son breuvage brûlant, avec des bruits de fer rouge plongé dans l'eau. Un instant, il regarde sa femme :

— Ça va vous faire une relation agréable. Tu dis toujours que la petite a besoin de distractions... Cette jeune femme doit aimer à rire.

— Probablement. Resteras-tu, pour cette visite?

— Mon enfant, je le voudrais bien; mais je suis obligé d'aller aux Ruaux.

Ce qu'il ne dit pas, le père Marson, c'est qu'il n'aime point les figures nouvelles, que cette Parisienne l'effraie un peu et qu'il n'est pas fâché que sa femme la voie d'abord, pour lui raconter comment elle est faite. Son café bu, sa pipe allumée, après deux ou trois tours de jardin et un regard de désolation à ses tomates, gelées de la nuit, il prend son bâton et s'en va.

— Je serai rentré avant leur départ, puisque le bateau ne passe qu'après cinq heures.

Madame Marson, qui sait à quoi s'en tenir sur ce rendez-vous, accompagne des yeux la disparition de son mari; le bonhomme s'en va, d'un pas endormi et cahotant, semant l'effroi dans le petit peuple des canards, des poules et des chats engourdis au soleil, et sa femme remarque, à demi surprise :

— Tiens! il commence à se voûter!...

Mais une autre préoccupation l'empêche de penser à ce premier symptôme de déclin. Elle vient s'adosser à la cheminée, et, dans un balancement d'hésitation, l'oreille tendue vers la chambre de sa fille, elle essaye d'assembler tout son courage pour une démarche où elle tergiverse depuis des mois, une démarche pourtant bien simple : obtenir enfin de Marguerite une confidence à cœur ouvert. Il y a ainsi parfois, de mère à fille, au milieu d'une très réelle tendresse, de certaines timidités et de certaines contraintes bien surprenantes. Marguerite qui, pour tout le reste, s'abandonne sans réserve à sa mère, s'est toujours effarouchée devant elle du moindre aveu sur son pauvre roman triste et, moitié par bizarre défiance, moitié par crainte de l'affliger,

lui a toujours dissimulé les secrets de son cœur. Et, sans doute, madame Marson n'a pas eu grand mal à deviner la vérité, mais elle aurait tant aimé pouvoir en causer avec confiance, consoler son enfant à mi-voix, accueillant chaque mot d'une caresse, berçant sa peine, la réconfortant de bonnes paroles! Que de fois elle est allée tout près de ces câlineries, mais toujours elle s'est sentie paralysée, devant l'attitude de sa fille, d'une inexprimable lâcheté. Aujourd'hui même, sous l'appréhension de cette inquiétante visite, elle ne trouve pas plus d'audace que de coutume... Elle entre pourtant, elle entre sans bruit, pour essayer, pour voir. Et, tout de suite, avertie d'un pressentiment, Marguerite se met sur la défensive :

— Si tu voyais ces hirondelles, comme elles sont curieuses!

— Ah!... Dis-moi, Minette, tu n'es pas souffrante?

— Moi? quelle idée! Par un beau temps pareil, ce serait dommage!... J'ai donc l'air malade?

— Tu n'as rien dit, à déjeuner.

— Ce n'est pas une raison pour me voir à l'agonie!

Marguerite accueille ainsi chaque question, d'un sourire forcé. Cette fois encore, elle se dérobe aux instances détournées de sa mère. Cette fois encore, la mère recule et, comme toujours, la scène rêvée reste en suspens sur les préliminaires.

Du reste, l'heure s'avance, il faut songer à la réception. Il faut faire un peu la toilette de la pièce, renouveler les feuillages dans les vases, enlever quelques grains de poussière, mettre en bonne place quelques bibelots, donner à tout, d'un dernier coup de doigt, un certain air de grâce. Et Marguerite s'ingénie à faire, avec les pauvres épaves de leur ancienne splendeur, un petit salon paré, coquet, hospitalier. Et vraiment elle y réussit! Puis, c'est sa toilette à elle. Et cette fameuse jupe gros bleu, qu'elle ne pensait pas étrenner aujourd'hui, sort pourtant de son placard. La circonstance en vaut bien la peine!... Enfin, les derniers préparatifs achevés, une collation de fruits dressée, à tout hasard, dans le buffet, les deux femmes se sont assises, contre le mur, un livre en mains, par contenance. Et, silencieuses, n'osant plus rien se dire, très émues, elles attendent... Le réveille-matin, encastré dans des découpages de bois en manière de pendule, bat son tic-tac alerte et gamin : le temps semble marcher à petits pas vifs, en se

moquant du monde, car le temps sait bien que personne ne peut aller plus vite que lui, et qu'il mène à sa fantaisie tout le défilé des joies et des souffrances humaines.

III

— Nous connaissions Pierre depuis si longtemps et nous avons été si heureux d'apprendre son mariage! J'espère bien, chère madame, que ses amis seront aussi les vôtres...

C'est madame Marson qui fait des grâces. Tout de suite, elle s'est précipitée vers la jeune femme, les mains tendues, le sourire aux lèvres. Elle tient d'abord à montrer à cette petite Parisienne de l'avenue Montaigne que, pour ne pas habiter le voisinage des Champs-Élysées, tout de même on sait à peu près son monde. Surtout, — oh! surtout cela! — elle mourrait de honte si Pierre ou sa femme pouvaient emporter, de cette première visite, le soupçon le plus léger du dépit qu'elle éprouve dans le fond de son cœur. Car enfin, n'est-ce pas? il faut avoir sa dignité.

Peut-être même marque-t-elle un peu trop d'empressement et affecte-t-elle de répéter plus qu'il ne faudrait que le mariage de Pierre les a tous ravis. Pierre, lui, n'y prend pas garde. D'abord, les hommes, ça n'en voit pas si long! Puis il a ses préoccupations aussi : non pas précisément des remords, mais un embarras qui se conçoit bien, une oppression, l'inquiétude de savoir comment on a pris son mariage, ici. Pierre se sent donc plutôt soulagé par cet accueil à bras ouverts. Mais la petite Parisienne, qui n'est point une sotte, ne laisse pas que de s'étonner un peu de tant d'insistance, d'autant que vraiment, du premier coup d'œil, elle a jugé Marguerite bien jolie dans sa toilette simple, et, tout en répondant comme il convient aux avances affectueuses de madame Marson, d'instinct, elle poste sa curiosité à l'affût.

— Ma fille surtout sera si contente de trouver un peu à qui parler, de temps en temps!... Nous sommes tellement isolés ici! Un vrai pays de sauvages... N'est-ce pas, Marguerite?

— Oh! de sauvages, absolument!

Elle voudrait bien en dire plus long, Marguerite, faire comme sa mère, causer avec ce sourire détaché. Mais, toute rouge encore de la présentation, elle ne parvient pas à se remettre de son trouble. Son cœur ne veut pas modérer ses battements, quelque chose lui étreint la gorge, lui fausse la voix d'avance ; elle est obligée de s'agiter à tout propos sur sa chaise pour qu'on ne remarque pas le frisson qui la secoue parfois jusqu'au bout de ses dix doigts décolorés. Et son malaise redouble à la pensée qu'elle pourrait le trahir... Comme elle voudrait la visite finie déjà! Quatre heures à passer dans ce supplice!... Oh! la bonne veillée, ce soir, dans l'intimité coutumière!

Et pourtant!... Elle ne s'en rend pas compte et ne se l'avoue pas, mais un je ne sais quel secret plaisir s'est insinué en elle dès le premier regard jeté à Blanche de Thyanes : Blanche de Thyanes n'est pas jolie!... Comment une Parisienne peut-elle n'être pas jolie ? Cela l'étonne bien un peu ; mais il n'y a pas à dire, la princesse n'est pas jolie! Élégante, distinguée, oh! tant qu'on voudra. Mise avec un goût, une discrétion dans le luxe! L'air spirituel et malin, des yeux drôles, francs, bien ouverts, le teint frais, la santé aux joues! Mais, avec tout cela, pas jolie, bien certainement. Il y a, en particulier, un petit bout de nez qui, de profil, se relève si comiquement, un petit bout de nez gouailleur, impertinent, gavroche, si peu femme! A chaque instant, Marguerite y ramène ses yeux, c'est plus fort qu'elle ; il semble qu'elle prenne à le regarder comme une secrète revanche. Et, chaque fois, elle a comme une satisfaction à le retrouver plus désagréable encore et plus désobligeant qu'elle ne croyait. Tant de fiel entre-t-il dans l'âme d'une brave fille!

Du reste, il est un peu le point de mire de tout le monde, ce nez indiscret, il est le vrai centre du petit cercle. Dans la gêne de ce début de visite, lui seul reste parfaitement à l'aise, flairant à peine quelque chose d'anormal dans l'air, et Pierre aussi bien que Marguerite et sa mère y accrochent leurs regards avec une obstination reconnaissante. Comme si elle comprenait le rôle qu'on lui fait jouer, Blanche de Thyanes bavarde pour quatre. Son mari l'y excite autant qu'il peut : car « l'enfant de la maison » se croirait perdu d'honneur si sa femme ne produisait pas, du premier coup, une impression éblouis-

sante ; et il s'applique à la mettre en vedette, à la tirer en scène, l'aide à briller, lui suggère idées et anecdotes et lui donne la réplique à la façon d'un confident de tragédie.

Ainsi éperonnée, bientôt grisée de sa voix, comme toute femme qui cause, elle finit par se lancer à travers mille sujets avec un entrain joyeux de bousculade, menant la conversation du bout de son petit nez en croissant de lune, rayonnant dans tous les sens, un mot pour tout le monde : « Mon Dieu, madame, vous savez ce que c'est... Vous n'avez pas idée, mademoiselle... Pierre, te rappelles-tu?... » Pierre se rappelle et triomphe. Quant à madame Marson, de nature expansive et parleuse, force lui est bien d'oublier sa mauvaise humeur; emportée par ce courant de loquacité auquel elle n'a jamais su résister, elle sort, sans y prendre garde, de son hostilité secrète : ainsi l'espèce de glace qui s'était reformée après les effusions de l'arrivée, comme un regel après une ondée, achève de se fondre peu à peu, au feu de cette animation grandissante.

A un moment, la petite Parisienne ayant parlé de bals, soirées, divertissements de toutes sortes où elle a passé son dernier hiver, voilà qu'il se fait, dans la tête de madame Marson, comme un grand bruit lointain de grelots de fête, de pianos et de musiques, de conversations en tumulte par-dessus des tables tintantes de cristaux : ses souvenirs mondains l'assaillent, elle se retrouve plus jeune de six ou huit ans, et l'enivrement de sa vie passée la ressaisit dans ses tourbillons. En décrivant son hôtel, elle croit en reprendre possession ; elle retrouve ses jolis meubles, comme si toutes les ventes où ils se sont éparpillés les lui avaient rendus ; elle s'installe dans son grand fauteuil, authentique Henri II, ou bien marche sur ses tapis d'Aubusson, accueillant, d'un geste spécial qu'elle avait oublié, la marquise de Saint-Bernard ou Sa Grandeur épiscopale. « Quel honneur pour nous, monseigneur!... »

Loin, bien loin de la maisonnette de Valfroy et de sa pauvre vie à trois mille francs, loin de son dépit et de sa rancune, loin de sa fille même et de ses angoisses maternelles, elle se pavane dans son luxe évoqué, reconquis; et, comme Pierre a été mêlé à tous les événements de sa vie de grande dame, comme Pierre a été de tous ses dîners, de toutes ses réceptions, heureuse de trouver là, sous la main, un témoin

digne de foi, c'est elle maintenant qui, à tout propos, se retourne vers le jeune homme, aimable et familière : « Vous rappelez-vous, Pierre ?... »

Il y a quelqu'un, là, qui se rappelle au moins aussi bien que Pierre... Droite sur sa chaise, tortillant un petit ruban rouge qui lui sert de marque pour ses lectures, ayant pris d'abord un air de « s'intéresser », souriant de force aux éclats de rire qui partent à ses oreilles, Marguerite s'est renfrognée maintenant, à l'écart de cette gaieté qu'elle ne comprend pas, de cette étrange intimité qui la froisse et la meurtrit, rejetée dans sa détresse avec un accablement de solitude et d'exil. Ces ressouvenirs lui donnent une horrible envie de pleurer. Mais, soudain, c'est une colère sourde qu'elle sent monter et frémir en elle, une rage impuissante et contenue qui sèche ses larmes à leur source et qui pétrit le malheureux ruban rouge en une toute petite boule, disparue presque entre ses doigts crispés. Elle en veut à sa mère de ce manque de réserve, de cette mobilité d'humeur qui la jette à la tête d'une étrangère, d'une ennemie ! Elle en veut à Pierre de n'avoir plus son attitude humiliée d'autrefois, cet air honteux qui témoignait au moins de ses scrupules et d'un reste de loyauté ; elle s'indigne, vraiment, de l'aisance dégagée dont il s'installe aujourd'hui dans sa trahison !... Mais elle en veut surtout et plus qu'à personne, et sans savoir pourquoi, à cette effrontée Parisienne. Elle la charge de tout le mal, — la plus innocente des trois ! Il lui passe des envies de l'égratigner, de la gifler, de l'interrompre insolemment, cette pimbêche qui vient ainsi afficher son bonheur et ses diamants. Et le petit nez, toujours en l'air, remuant et joyeux, l'irrite maintenant comme un défi... Ah ! les bonnes résolutions de ce matin, ses raisonnements bien sages, ses plans bien combinés, ses promesses à elle-même et à la statuette blanche aux bras tendus !... Et cependant tout cela n'est peut-être pas encore si loin : quelque chose proteste au fond de sa conscience, quelque chose essaye de se redresser contre les souffles de sa colère, et elle s'en veut à elle-même presque autant qu'aux autres, et toutes ces sautes d'irritation tournoient dans son cœur comme des rafales de simoun, embrasées et crépitantes, et c'est une souffrance intolérable.

Personne ne paraît s'en émouvoir autour d'elle ; la conver-

sation continue son chemin, capricieuse et vive. Cependant Blanche de Thyanes, restée sur le qui-vive, un peu soupçonneuse, à travers ses bavardages, guette du coin de l'œil et du bout de l'oreille. Au lieu de mettre le silence de Marguerite sur le compte d'une grande timidité, elle s'en étonne et, attirée là par un mystère à éclaircir, sûre d'ailleurs d'avoir fait la conquête de la mère, elle se tourne plus fréquemment vers la fille, tandis qu'elle pérore, racontant maintenant son voyage de noces.

Un vrai voyage et qui peut compter : toute la Belgique, toute la Hollande, jusqu'à la Frise et le Groningue, retour par les bords du Rhin, à petites journées, et la Suisse, dernière étape au lac de Genève. Et vous jugez ce qu'une langue bien pendue peut débiter de phrases sur pareille matière ! Marguerite a fort à faire de l'écouter. Tout à coup, Pierre se dresse avec un geste évocateur :

— Dis donc, Blanche, et notre histoire de bagages à Cologne?...

— Oh ! notre histoire de bagages à Cologne!... Figurez-vous, mademoiselle, qu'en allant d'Amsterdam à Cologne, nous constatons, à la frontière allemande, que notre malle ne nous a pas suivis. Comment faire?... Heureusement, le chef de station savait quelques mots de français : « Laissez-moi votre bulletin, nous dit-il, et continuez votre route : vous trouverez vos bagages à Cologne, ce soir. » Bien !... Nous débarquons à Cologne vers quatre heures, très ennuyés tout de même, vous pensez ! Sitôt notre dîner fini, mon mari court à la gare : la malle n'était pas arrivée... A la rigueur, il n'y avait là rien de bien surprenant encore : « Ce sera pour demain », disait Pierre. Mais, le lendemain, pas plus de malle que la veille!... Un jour se passe, deux jours se passent, trois jours, quatre jours, mademoiselle ! Rien, toujours rien !... Nous étions furieux, ce n'est pas à dire! « Ces sales Allemands ! criait mon mari. Ces sales Prussiens!... » Nous voyez-vous, là-bas, sans linge, sans toilette, sans vêtements de rechange!... Par bonheur, les costumes de voyage sont très pratiques, maintenant : vous savez comment on les fait, mademoiselle, depuis l'année dernière? Toujours très simples, naturellement, mais en même temps assez « habillés » pour servir, au besoin, de robe de demi-

cérémonie : on peut fort bien dîner avec, à table d'hôte, sans paraître trop ridicule. Je vous montrerai cela quand vous viendrez me voir... Enfin, le cinquième jour... Ah! il faut vous dire que nous passions toutes nos journées à la gare. Rien ne nous intéressait plus, nous n'avions de cœur à rien. Quand on a un tracas en tête, vous savez ce que c'est... Après tout, vous ne le savez peut-être pas encore, on a toujours le temps d'apprendre cela... Enfin, le cinquième jour, comme nous errions à l'aventure dans un magasin, un entrepôt, je ne sais quoi, tout à coup Pierre poussa un cri : « La voilà! » Dame! le cœur m'a battu!... C'était bien elle, cette chère malle, avec son cuir jaune et ses ferrures d'argent... Mais croyez-vous, mademoiselle! nous n'étions pas au bout de nos peines! Pierre s'adresse à un employé qui passait, un gros rouge avec un uniforme d'officier. Devinez ce qu'il nous répond, cet imbécile! D'abord, il nous dévisage comme des espions ; puis, il nous baragouine dans un jargon impossible : « Qui me tit que ce soit à fous, ce pacache? Qui me le tit? — Parce que nous avions laissé notre bulletin à la frontière... » J'ai vu le moment où mon pauvre mari allait lui sauter à la gorge. Moi, je me mets à pleurer comme une bête. Il me semblait que nous étions prisonniers, à la merci de cet homme, qui pourrait faire de nous tout ce qu'il lui plairait. Je regardais notre pauvre malle dans son vilain coin noir, je pensais à toutes nos petites affaires que nous ne reverrions peut-être jamais... Et toujours cette brute qui répétait, en ricanant : « Qui me le tit? Qui me le tit?... » A la fin, mon mari... J'avoue que je ne me serais jamais avisée de cet expédient, mais Pierre ne perd jamais la tête : il déboutonne son gilet, tire la patte de sa chemise, montre la marque de fabrique, en faisant comprendre à l'homme que, dans la malle, il y a d'autres chemises pareilles... Ce n'est que comme cela qu'on nous l'a rendue!... Eh bien! mademoiselle, vous me croirez si vous voulez, nous avons quitté Cologne le soir même, et jamais je n'y retournerai, jamais!

Puis elle ajoute, gaiement :

— En voyage, il faut toujours compter sur des contretemps fâcheux. Si l'on y pensait, on ne se mettrait jamais en route. Et l'on aurait bien tort... Aimez-vous les voyages, mademoiselle?

Il n'y a rien qui dérange autant nos attitudes d'hostilité secrète envers les autres, que d'être attirés par eux dans leurs bavardages souriants, pris à partie par eux sur des sujets indifférents, quelconques : obligés de les regarder pendant qu'ils nous parlent, de hocher la tête pour leur signifier que nous les suivons, de répondre tant bien que mal à leur attention enlaçante, de nous livrer à cette amabilité qui s'accroche en grimpant sur nous, il arrive qu'un peu de notre antipathie s'émiette, tombe en poussière, à la longue, comme le ciment d'un mur sous le travail du lierre. Marguerite, ainsi tirée de son isolement, sent mollir sa haine et, bien que piquée au vif par certaines phrases qui l'ont blessée en coups d'épingle, elle répond seulement, avec une sorte de sécheresse :

— Mon Dieu, madame, je n'ai jamais voyagé... je ne peux pas savoir...

— Voyons, Marguerite, tu es au moins allée aux bains de mer, se hâte de reprendre madame Marson, avec une nuance de reproche dans la voix.

Et, tout de suite, la bonne dame se met à parler de leurs saisons balnéaires d'autrefois, de Royan, leur plage favorite, des connaissances de marque qu'elle y avait faites, une année : — « la duchesse de Libersac, une femme toute unie, toute simple... et spirituelle ! N'est-ce pas, Pierre, vous vous rappelez ?... »

IV

Une nappe, fleurant la lavande, mise par-dessus le tapis de table, les plus belles poires du jardin, rebondies, jaunes et parfumées, quelques grappes de raisin, dont les grains lumineux semblent avoir emprisonné tous les midis de septembre, du beurre blond comme du miel et du pain blanc comme la nappe, du lait que Françoise est allée traire exprès, à deux pas d'ici, et qui mousse encore dans le pichet fruste, une bouteille du petit vin rose du cru, — pour Pierre, — et, par-dessus tout cela, un large rayon de soleil qui vient pailleter l'argenterie et les cristaux, — épaves sau-

vées du naufrage et qu'on ne fait figurer que dans les grandes circonstances... La porte ouverte sur le jardin laisse entrer, avec tous les bruits lointains de la campagne, la grande clarté du ciel limpide et l'échappée du paysage, le joli lacet de la rivière étincelant, parmi les prés roux, jusqu'aux collines de l'horizon. Et madame Marson, qui s'y connaît en hospitalité, a mis encore sur la table, pour compléter la fête, le vase le mieux fleuri de la pièce, un grand bouquet de branches vertes, hautes, élancées et retombant avec grâce, piquées de quelques géraniums rouges.

— Charmant! s'écrie Blanche en battant des mains, prise d'une vraie joie de pensionnaire.

Elle a accepté sans façons ce goûter champêtre; et l'étalage imprévu de cette frugalité savoureuse achève de lui creuser l'estomac, après son voyage en bateau, dans le grand air vif de l'heureuse après-midi d'automne. Aussi mord-elle à belles dents la mie compacte et fine, vernie de sa couche de beurre, qu'elle arrose de temps en temps de petites gorgées de lait tiède encore; et Pierre, qui trempe seulement ses moustaches en ce demi-verre de clairet piquant, s'absorbe dans l'admiration de cet appétit plein d'allégresse.

Madame Marson s'empresse autour de la jeune femme, lui taille du pain, lui verse du lait, excite encore sa faim par mille prévenances engageantes. Madame Marson est tellement heureuse de pouvoir faire, une fois par hasard, les honneurs de chez elle, comme aux beaux jours passés!... Elle regrette bien un peu que son chez elle soit si chétif, vexée dans le fond de n'avoir rien de mieux à offrir, ni de plus brillant; mais la Parisienne met tant de bonne grâce à trouver tout « charmant » et fait un accueil si enthousiaste à ses modestes choses qu'elle-même finit par oublier la simplicité de sa réception et, secrètement ravie de retrouver son savoir-faire de femme du monde, elle arrondit les doigts, contourne ses gestes et ses phrases, comme lorsqu'elle présidait un de ses grands dîners, ayant à sa droite un personnage de haut vol... Monseigneur lui-même ne fut jamais mieux traité.

Mais voyez quelle étourderie! Elle n'a pas pensé aux serviettes; et c'est Marguerite qui s'en avise, en regardant la jeune femme secouer ses doigts où perle le jus d'une poire fondante.

C'est que Marguerite, maintenant, s'efforce d'être aimable

aussi. Oh! l'effort ne lui est pas facile! Mais depuis un instant, il se fait en elle comme une rumeur de lutte : bons et mauvais sentiments se heurtent en un pêle-mêle inquiet, où la jeune fille essaye de se reprendre. C'est comme un lent réveil de ce qu'il y a de meilleur au fond de son âme. Elle voudrait être aussi de cette fête, de cette joie lumineuse qui scintille autour d'elle; cette intimité si franche lui fait presque envie, elle rougit de sa morosité boudeuse. Et, tout en mordillant, du bout des dents, un peu de pain qui s'émiette sur la nappe, elle éprouve comme la souffrance de son infériorité morale, l'humiliation de cette vilenie où elle s'empêtre et se débat. Aussi, du geste, des lèvres, du regard, essaye-t-elle de se dégager de ses pensées mauvaises, de les refouler dans ces bas-fonds obscurs où chacun de nous porte les déchets de sa vertu. Mais elle est inhabile à feindre et il lui vient, de ce combat intérieur, une incertitude qui fausse son maintien, quoi qu'elle fasse, raidit son aisance et donne à sa grâce même comme une gaucherie d'affectation. Blanche de Thyanes s'en aperçoit bien, allez! la fine mouche a des yeux à facettes qui voient de tous les côtés.

— Ah çà! pense-t-elle dans sa méfiance perspicace, que peut-elle avoir contre moi, cette gamine?

Et, tout à coup, comme madame Marson s'est dérangée pour aller chercher les malheureuses serviettes, la jeune femme, restée seule entre Marguerite et Pierre, ne s'avise-t-elle pas de rapprocher dans le même regard la jeune fille et son mari? C'est une étincelle!

— Aurais-je dérangé ses petites combinaisons, par hasard?... Ce serait trop drôle, en vérité!... Avait-elle espéré que Pierre...? Après tout, c'est assez vraisemblable... Pierre n'est pas le premier venu... Pardi! mais c'est évident : elle l'aime! Et dire que je ne m'en étais pas aperçue tout de suite!

Et de respirer le parfum d'une vague histoire d'amour, de voir rôder autour de son bonheur ce rêve déçu, ce petit roman interrompu, — et interrompu par elle! — de sentir à ses côtés une rivale, une rivale humiliée, dédaignée, malheureuse, et qui l'envie sans doute, dans le secret de son cœur, et qui la jalouse en lui souriant, tout cela caresse en elle certaines fibres vives et lui fait venir aux lèvres un furtif

sourire. Certes, elle n'est pas méchante plus qu'une autre, Blanche de Thyanes, — mais elle est femme !

Et alors, le plus naturellement du monde, sans la moindre préméditation raffinée, dans un désir à peine conscient d'insister sur sa victoire et de la donner en spectacle à la vaincue, peut-être aussi saisie d'un revif de tendresse pour cette homme aimé d'une autre, par mille raisons indiscernables où le diable lui-même ne se retrouverait pas, Blanche se rapproche de son mari, attendrie et câline, et s'abandonne à tout un discret manège de coquetterie instinctive où sa vanité se satisfait. Elle imagine de perfides enfantillages :

— Prête-moi ton verre, que je goûte ce petit vin du pays.

— Après avoir bu du lait ?...

— Oh ! trois gouttes seulement, pour savoir ce que tu aimes...

Ou bien, quelques instants après, elle passe sa serviette sur les moustaches trempées de vin de son mari, puis, d'un geste de brusquerie mutine, lui débarbouille la figure :

— Blanche, Blanche, finis ! dit Pierre en riant, la voix bâillonnée.

Blanche s'arrête en maintenant la serviette sur les yeux de son mari, puis, l'ayant retirée vivement :

— Te rappelles-tu notre collation, dans un chalet de montagne, en Suisse ?...

— Évidemment, réplique Pierre avec mollesse.

Et elle éclate de rire :

— C'est le jour où... tu sais ?...

— Oui, je sais.

— Le fameux jour !... Avons-nous ri !... Et l'homme aux quatre assiettes !... Tu ne te souviens pas ?

— Si, je me souviens.

Puis, s'étant mise à refaire le nœud de cravate de Pierre, avec des gestes de complaisance adroite et dévouée, elle repart :

— Et le clair de lune sur la Jungfrau, notre promenade de nuit !... Et le ruisseau introuvable qui chantait sous les sapins !... Quelle journée !...

Jusqu'à travers la conversation reprise, la féline personne continue ces brèves allusions à des choses qu'eux deux seulement connaissent, cet égrenage de légers souvenirs à peine évoqués, à mi-voix, sur un ton de confidences, les yeux dans

les yeux : c'est une manœuvre d'apartés rapides, une traîtrise de silences significatifs, un machiavélisme de phrases inachevées qui entr'ouvrent un peu de leur jeune passé mystérieux d'époux, indiquent bien leur appartenance mutuelle, révèlent mille secrets en commun, tout un bonheur d'amour en extase et de lune de miel.

Madame Marson, toujours dans l'entraînement de son rôle d'hôtesse affable, s'arrête avec indulgence pour laisser passer ces interruptions, où elle voit seulement un témoignage de son art consommé à « mettre les gens à l'aise ». Pierre, lui, commence à trouver que sa femme devient un peu bien familière. Pris de gêne et d'agacement, et pour se dérober à ces mièvreries en manière de parenthèses, il se met à célébrer, dans un discours habilement et solidement enchaîné, la belle humeur de M. Marson, la magnificence des propriétés du baron, les charmes de la nature, les joies de la pêche à la ligne. Mais, un moment, comme il a déclaré qu'il ne comprend la vie qu'à la campagne, Blanche se précipite et, lui fermant la bouche avec sa main :

— Oh ! ne dis pas cela, Pierrot !

Pierrot !... Le mot semble partir comme une flèche des lèvres de la jeune femme et il va se piquer droit au cœur de la jeune fille. Toutes nos émotions, toutes nos passions, nos amours et nos haines sont associées avec certains noms particuliers, doués ainsi, pour les évoquer tout entières, d'une vraie vertu féerique. Pierrot ! La jeune fille est assaillie de souvenirs : son enfance, ses jeux, ses jolies années d'insouciance et de bonheur, sa jeunesse, son amour, le charme de ses premiers émois, toutes les heures de sa vie où Pierrot fût mêlé, — jusqu'au moment où Pierrot ne fut plus que Pierre, puis Monsieur tout court, — tout son plus cher passé ressuscite dans un éclair, en même temps qu'on le lui arrache... Ah ! elle ne se met plus en peine de faire l'aimable ! Elle se soucie bien de son infériorité morale ! Elle est affolée de jalousie et de haine. C'en est trop et, n'y tenant plus, elle se lève pour aller cacher sa douleur dans le refuge de sa chambre. Mais Blanche, d'un ton calme et posé :

— Voyons, mademoiselle, franchement, est-ce que vous ne vous ennuyez pas un peu, l'hiver ?

Alors, aveuglée de fureur, d'une voix sourde, sifflante, presque cinglante comme une déclaration de guerre, la jeune fille répond, ne trouvant rien de plus blessant que cette pauvre phrase naïve :

— Il n'y a que les sots qui s'ennuient, madame !

Dans la petite salle de la placide maisonnette, c'est une seconde terrible de silence et de stupeur, que traverse, comme une bordée de fous rires, une dispute de moineaux perchés sur le figuier du jardin. Aucun des quatre personnages n'ose se regarder. Et le plus stupéfié des quatre est assurément Marguerite. Ces mots sortis de sa bouche !... Plus rouge que les géraniums du vase, hébétée de honte, il tombe en elle un froid glacial. Sa phrase l'a bouleversée de fond en comble, retournée comme ces chocs violents qui vous font virevolter sens devant derrière ; et, presque aussitôt remise, dans sa hâte de réparer et d'atténuer, elle essaye de reprendre par un sourire la malencontreuse réplique, d'y faire rejaillir un peu de plaisanterie et de tourner son insolence en boutade :

— Du moins on le dit..., qu'il n'y a que les sots... et vous comprenez, n'est-ce pas ?... Non, non, je ne m'ennuie pas ici, même l'hiver. Je n'aime pas le monde et j'adore la campagne... Franchement !... C'est si amusant, l'hiver à la campagne, vous ne vous figurez pas...

Elle continue, jetant pêle-mêle tout ce qui lui vient à l'esprit, tout ce que lui fournit à la hâte son imagination surexcitée, se précipitant de son mutisme obstiné dans une faconde intarissable, lancée sur une pente qui l'entraîne à perdre haleine, cherchant à s'étourdir et à étourdir les autres, cherchant à se racheter par son enjouement, cherchant à reconquérir Blanche, à l'intéresser, à lui donner envie de répondre. Ses souffrances, sa jalousie, sa colère, tout est oublié, reculé, bousculé ; elle n'a plus qu'une idée en tête : effacer cette parole stupide, la noyer sous un flot de paroles, l'anéantir sous une avalanche de gestes, d'exclamations, d'éclats de rire nerveux et heurtants. Elle n'ose plus s'arrêter, comme si cette maudite phrase était là, n'attendant que la première seconde de silence pour retentir de plus belle aux oreilles abasourdies. Et elle va, elle va, parlant de tout, disant sa vie d'hiver, les promenades dans la neige, l'étang où l'on

peut patiner, la chasse aux alouettes avec « père », le charme des veillées au coin du feu, ses lectures, ses visites aux paysans, les bons types du village, le sabotier qui joue la marche de *Lohengrin* sur son piston, le père Malenfant, toujours gris et si drôle, « à mourir de rire, vous savez ! »... Elle va, elle va, donnant des détails, racontant des histoires, secouant ses souvenirs à son tour, enfiévrée de sa course, comme un enfant qui se sauve la nuit par la campagne, fuyant à toutes jambes devant quelque fantôme noir dont il sent le souffle dans son dos...

Peu à peu, du reste, sa mère vient à son secours, réveillée, elle aussi, de la même secousse, un peu dégrisée, comprenant qu'elle avait trop oublié son enfant, s'accusant de négligence, et se rapprochant, émue et compatissante, de Marguerite envers qui elle se sent coupable. Et, sans rien perdre pourtant de sa souplesse hospitalière, elle se penche davantage vers sa fille, la réconforte et l'encourage et la soutient, de mots glissés au bon moment, se fait l'intermédiaire de sa rentrée en grâce.

Pierre aussi se sent coupable. Confus d'avoir cédé, en commençant, à un ridicule mouvement de vanité, étonné mais vaguement flatté des sentiments que la jeune fille vient de trahir, ses anciens scrupules remontent en bulles légères du fond de sa mémoire et viennent éclater à la surface avec de petits chocs douloureux. Il ne pardonne pas à sa femme la malencontreuse réplique qu'elle s'est attirée, ni tout ce passé qu'elle a fait involontairement refluer en lui. D'autant qu'il n'ose pas témoigner ses regrets à la jeune fille, tremblant que la moindre parole de bienveillance sortie de sa bouche ne renouvelle une colère qu'il s'explique trop bien. A la fin, ne sachant que dire, il prend le parti d'aller contempler les citrouilles mûrissantes.

— Tiens ! mais c'est vrai, — s'écrie madame Marson, interrompant sa fille, car elle pense que ce sera sans doute une diversion salutaire : — vous n'avez pas vu notre jardinet, madame?...

Il est encore en clameur, le jardinet, comme ce matin, plein d'une sonnerie de vêpres qui jaillit tumultueusement et bouillonne en cascade, et, plus loin, s'étale en nappe tranquille dans toute l'étendue de la vallée sonore.

Blanche fait mine de s'extasier sur la perspective ; mais

sa pensée n'est pas sur ses lèvres, ses yeux ne voient pas ce qu'ils regardent, elle n'écoute que d'une oreille les propos qu'on lui tient. Un intérêt particulier semble la ramener sans cesse vers Marguerite, comme si elle avait de graves communications à lui faire. Oh! non, elle n'est pas plus méchante qu'une autre, Blanche de Thyanes, légère seulement et capricieuse, mais capable de pitiés soudaines, de repentirs, à l'occasion, et d'attendrissements en coups d'ailes. Le grand trouble de la jeune fille, tout à l'heure, l'a remuée; et, dans un petit serrement de cœur, elle s'est attristée sur cette souffrance dont elle avait souri d'abord. D'ailleurs, elle n'avait voulu qu'érafler d'une piqûre, mais ne pensait point blesser à vif; et, comme leurs plus vrais remords viennent peut-être aux femmes d'avoir manqué à cette délicatesse dont elles font l'apanage de leur sexe, Blanche, toute contrite, cherche le moyen de verser un peu de baume sur la douleur qu'elle a si maladroitement exaspérée. Aussi, profitant d'une minute où Pierre accapare madame Marson en l'entretenant de leurs connaissances communes, elle se rapproche de la jeune fille, la prend par le bras et l'entraîne avec douceur vers le fond du jardin.

— Vous ne voulez donc pas que nous soyons amies, mademoiselle Marguerite? lui dit-elle d'une voix presque suppliante.

— Oh! madame, répond la jeune fille, je suis très coupable et je vous demande bien sincèrement pardon. Je ne sais vraiment pas ce qui m'a passé par la tête... J'étais folle, je crois... Je ne me comprends pas du tout, je vous assure...

Blanche a bien envie de dire qu'elle a tout deviné, qu'elle sait tout et qu'elle a joué une très vilaine petite comédie dont elle rougit, à cette heure : les mots lui chatouillent les lèvres, dans une montée de sympathie ; pourtant quelque chose la retient, une pudeur, elle ne sait quoi...

Et Marguerite aussi, profondément touchée de cette amitié qui vient vers elle, éprouve un besoin d'explications sans réticences ; sa loyauté souffre des légers mensonges qu'elle fait pour s'excuser; il lui semble que de tout raconter serait le seul dénouement qui pût la satisfaire. Mais elle n'ose pas non plus, le passé ne lui appartient pas à elle toute seule : et cette

confession qu'elle appelle reste au fond de son cœur, comme une source qui travaille le sol et ne parvient pas à jaillir.

L'une en face de l'autre, elles s'attardent ainsi, prêtes à parler et ne s'y décidant pas, avec une sorte d'attente et d'espoir vague, — comme d'une chose désirée qui n'arrivera jamais. Un embarras peu à peu s'élève entre elles; elles cherchent à le dissiper et ne réussissent qu'à l'accroître, et la voix de madame Marson interpellant Blanche, du seuil de la maison, leur cause à toutes deux une égale impression de dérangement et de délivrance :

— Savez-vous ce que je propose? Vous avez encore une heure et demie devant vous : si vous voulez, nous irons voir la chapelle Saint-Maurice, à vingt minutes du bourg, tout au plus. C'est une curiosité du pays, une très vieille chose : beaucoup de touristes la visitent... Voulez-vous?...

V

Le tintement de quatre heures, tombé du clocher, ondule jusqu'à l'horizon des grandes prairies solitaires. Dans ces jours déjà brefs, le soleil commence à baisser et ses rayons inclinés baignent tout le pays d'une lumière nuancée, légère, exquise. Les moindres lignes se détachent avec une finesse de ciselure, les moindres teintes ressortent avec une netteté de marqueterie; tout se fait précis, ténu, infiniment subtil, et délié presque trop.

Blanche de Thyanes, en extase, s'amuse à découvrir d'imperceptibles choses très lointaines :

— Mademoiselle Marguerite, voyez-vous la coiffe blanche d'une gardeuse de vaches, là-bas, là-bas?...Vous ne voyez pas, près de cette petite maison aux tuiles si rouges?...

La complexité, le fourmillement minutieux de la nature, noyé d'habitude, simplifié par l'éclat du soleil, par la brume ou par les nuages, à cette heure sort de sa pénombre et s'avance en reliefs. C'est comme une grande fresque qui, sous un certain angle des rayons lumineux, se mettrait à papilloter de mille détails insoupçonnés. Mais à travers ce frémissement de

l'infiniment petit flotte une émotion continue, le charme vague de tous les déclins et des arrière-saisons, la grande mélancolie douce des choses qui vont finir et du dernier sourire, au voisinage de la mort.

— Que c'est beau! s'écrie la Parisienne, qui, comme beaucoup de ses pareilles, a toujours aimé, rêvé, désiré la campagne.

Jamais cependant elle ne l'avait imaginée si séduisante. C'est une révélation. Elle a presque envie de plaindre moins la jeune fille, pour ce décor de beauté gracieuse! Dans son enchantement, elle accoste une bande d'enfants et se jette avec transport sur le plus joufflu, le plus rouge et le plus barbouillé, elle le couvre de baisers, — ce qui ne laisse pas que d'égayer passablement la marmaille.

Tout le village est dehors, avec cet air affalé, décontenancé, que donne l'inaction du dimanche aux gens trop laborieux. Des vieilles, proprettes, somnolent ou marmonnent aux portes. Des groupes en toilette, qui tiennent des conciliabules sur la route, se taisent pour regarder Blanche avec l'habituelle stupeur de la curiosité campagnarde. Beaucoup saluent, car les Marson, par leur abord facile, se sont rendus populaires à Valfroy... Et voici venir, à pas posés et pesants, M. le curé qui, les vêpres finies, se promène dans le bourg, sa calotte en arrière, lisant d'un œil son journal et guettant de l'autre les infractions de la paroisse au commandement du repos dominical. Mais, sauvage comme un vieil ours, il s'avise de disparaître par une ruelle.

Toute cette vie familière et simple, au grand air pur, enthousiasme la Parisienne : elle en a si peu l'habitude!... Décidément les Marson seront ses meilleurs amis, elle se promet de revenir souvent à Valfroy. Et, par une exagération de femme toujours emportée à l'extrême, du premier coup, au gré de ses impressions, elle pense avec regret à l'heure prochaine du départ, à M. Marson qu'elle n'aura pas vu et qu'elle s'imagine, à présent, comme une sorte de vieux patriarche, songeur et grave...

Les dernières maisons dépassées, on quitte la route, pour s'enfoncer vers la droite dans un joli chemin creux qui serpente, tourne et zigzague entre deux haies de buissons hauts

et fourrés, deux haies d'or, de cuivre et de pourpre, où les viornes grimpantes suspendent la fantaisie de leur floraison vaporeuse, de ces flottantes fleurs de laine pareilles à de gigantesques flocons de neige grise. Des peupliers dégarnis, des chênes aux feuilles d'ocre, barrent la route d'ombres épaisses ou treillissées, et, par les échaliers, on découvre l'immensité déserte des grands labours d'automne, qui montent en pente douce, indéfiniment, vers l'horizon des collines bleues.

On va bon pas, dans le chemin encaissé, sans trop parler d'abord : on subit le charme épandu alentour. Il y a des heures où la nature dégage une émotion si pénétrante et si forte que les plus indifférents même n'y restent pas insensibles. Ces quatre personnes, marchant dans la sérénité légère des choses, ont fini par oublier, pour un moment, leurs préoccupations ou leurs peines, évaporées, dirait-on, au grand souffle paisible et silencieux des champs. Pour un moment, sous une influence commune, toutes les arrière-pensées se sont détendues, fondues, noyées en une sorte de bien-être vague et sympathique. Puis la marche excite, on se grise de lumière : le ciel est si clair, les alouettes si joyeuses, un tel besoin de bienveillance vit au fond de l'âme humaine!... Et bientôt un bref enthousiasme d'amitié, d'une amitié comme neuve et sans souvenir, éclate en rires de belle humeur, dans le craquement des feuilles mortes sous les pas alertes.

Madame Marson surtout s'oublie, toujours à la merci de ses exaltations fugitives; cette ivresse l'emplit toute, la soulève, l'étourdit. Si bien qu'à un moment, comme Blanche de Thyanes a exprimé naïvement l'ennui de se quitter si vite, elle reprend avec vivacité :

— Eh bien! mais c'est tout simple : restez à dîner avec nous.

Hélas! madame Marson joue de malheur, dans sa rage d'amabilités : ces simples mots de politesse banale, en rappelant à Pierre et à Marguerite des préoccupations qu'ils étaient en train d'oublier, ont comme rompu le charme, brisé le lien fragile qui se tissait entre les esprits.

Pierre ne répond rien, cherchant un refus poli : il ne lui échappe pas que la jeune fille n'apporte aucun empressement à appuyer l'invitation de sa mère; et lui-même, du reste, ne

se soucie guère de prolonger inutilement cette visite. Blanche, au contraire, ravie de la proposition, contient à grand' peine sa hâte d'accepter. Madame Marson reprend :

— Dame! vous savez, ce sera notre modeste ordinaire du dimanche, c'est-à-dire peu de chose.

Blanche tourne vers son mari un regard anxieux, plein de prière :

— Tu veux bien, n'est-ce pas?

Certes non, Pierre ne veut pas : il s'ingénie à trouver un moyen de se dégager. A la fin, il déclare :

— Tu ne penses pas au retour, ce soir, ma chère amie... Nous sommes à trois lieues de la maison.

— Si ce n'est que cela! Tu sais qu'une course ne m'effraye pas. D'ailleurs, il y a la lune, magnifique en ce moment : ce sera délicieux, au contraire!

— Mais notre dîner qui nous attend?...

— Eh bien! le déjeuner sera tout trouvé demain : un ennui de moins pour moi!

Comme disait M. Marson, ce matin, Pierre est un peu brusque, il supporte mal la contradiction. Nerveux, timide, irritable, il aime que tout se fasse souple à ses désirs; et quand il est convaincu d'avoir parfaitement raison, le moindre obstacle à sa volonté le jette hors de lui. Mis en très mauvaise humeur par cette résistance peu habituelle, indisposé d'avance contre sa femme, ne sachant plus quelle défaite inventer, il commence à battre les feuilles mortes de coups de canne significatifs.

Blanche, dont le désir s'excite au pressentiment d'un refus, devient suppliante :

— Mais si!... ce sera très amusant!

— D'accord, mais ce ne serait pas raisonnable!

— Je ne vois vraiment pas ce que la chose aurait de déraisonnable!

— Je le vois pour toi: il me semble que cela doit suffire!

Mais non, cela ne suffit pas à la jeune femme, qui témoigne son mécontentement par un furieux haussement d'épaules.

Dans les débuts d'un ménage, une fois évaporée la première ivresse, dès que le clair de lune pâlit au retour de la vraie lumière, on commence à se regarder l'un l'autre avec plus de

sang-froid et de perspicacité; on reprend, l'un en face de l'autre, son naturel et son attitude ordinaire. Alors, en général, ces mille contrariétés légères qui surgissent presque inévitablement, ces petits heurts, ces petits froissements, chacun les dissimule avec soin, les renfonce et les concentre en soi-même, trop timoré encore et trop novice dans cette perpétuelle intimité pour y hasarder un seul mot un peu vif, un seul geste de désapprobation : il s'accumule ainsi, entre mari et femme, une électricité de sourde rancune, un orage qui couve lentement et grandit au long de la vie quotidienne, jusqu'au jour où, quelque visage familier se rencontrant à point nommé pour rompre ce tête-à-tête intimidant et donner à l'un ou l'autre des deux adversaires l'audace de se déclarer, une étincelle jaillit tout à coup et fait éclater, absurde et soulageante, la première querelle conjugale.

La présence de madame Marson apporte, en ce moment, à Pierre de Thyanes un aplomb qu'il ne s'était jamais senti vis-à-vis de sa femme. Blanche, au contraire, éprouve quelque hésitation à s'abandonner devant une personne étrangère et se contraint d'abord, sur un ton forcé de badinage :

— Ces messieurs sont tous les mêmes, dit-elle : à les entendre, ils ont le monopole de la raison !

Pierre réplique entre ses dents, mordant ses mots :

— Je ne sais pas si tous les hommes sont les mêmes, mais j'aime à croire que toutes les femmes ne te ressemblent pas !

Puis il ajoute, laissant percer un fond de malveillance amassée, d'observations et de remarques gardées par devers soi pendant des semaines :

— Le bon sens et toi, je crois bien que vous ne vous êtes jamais accordés !

— Dieu de Dieu ! — s'écrie la jeune femme, avec une ironie de sarcasme rageur, — si l'on ne faisait jamais que ce qui a du bon sens, on ne s'amuserait guère !... Le bon sens ! Mais c'est bête comme un homme en bonnet de coton ! Il n'y a que les gens assommants pour avoir du bon sens !

— C'est bien cela !... C'est tout à fait cela !... Qu'est-ce que je disais !...

Le mari prononce ces mots d'un air de triomphe tranquille et persifleur à mettre un saint hors de ses gonds.

Pour le coup, le petit nez s'insurge, frémissant de colère :

— Tu disais une bêtise, là!... Si tu te figures que ça ne t'arrive pas comme aux autres!... Parce que monsieur écrivasse à journée faite, il se prétend plus infaillible...

— Je te prie de te taire!

— Voyons, mes amis, voyons, ce n'est pas possible...

Madame Marson essaye de s'entremettre, un peu blessée, au fond, dans sa vanité de mondaine honoraire, de voir qu'elle n'est pas plus gênante et que sa présence n'impose pas plus de réserve. Dans ses jardins de l'avenue des Magnolias, on se serait autrement retenu! C'est donc qu'elle est maintenant une petite bourgeoise sans conséquence, à qui l'on fait jouer les comparses!

— Gardez, au moins, vos discussions pour un jour de pluie! dit-elle.

Et elle tâche de faire sentir à ses jeunes amis que cette petite scène est déplacée. Mais elle perd bien son temps, la bonne dame. Vanne ouverte, il faut que l'eau jaillisse! Blanche lui répond, sans même l'avoir écoutée :

— Je ne vous dis pas, madame... Mais si vous saviez comme c'est fatigant, à la longue, d'entendre sonner à ses oreilles ce mot stupide : ceci est « raisonnable »! cela n'est pas « raisonnable »! Et raisonnable par-ci, et raisonnable par-là! Toujours le même refrain. Encore s'il arrivait à propos! Mais, les trois quarts du temps, c'est une hypocrisie! Ces messieurs ont trouvé ce beau mot pour se dérober à tous leurs devoirs! Avec cette phrase-là, ils ne font que ce qu'ils veulent, en se donnant des airs de providence... Très commode!... Mais c'est une ficelle blanche : on la voit vite!...

Dédaigneux et muet, Pierre lève les yeux au ciel, d'un air de martyre narquois, et suit les ébats d'un vol de grives dans l'azur. Exaspérée maintenant de son silence, Blanche s'acharne et redouble et, singeant le ton placide de son mari :

— On les connaît leurs finesses!... « Il ne faut pas faire ça, mon amie : ça ne serait pas prudent! » Lisez : « Ça m'ennuie! » Oh! absolument, madame!... « Pourquoi ne veux-tu pas faire ça, mon amie : sois donc un peu sensée! » Autrement dit : « Mon bon plaisir avant tout!... » Mais si! je vous jure, c'est la pure vérité!... En voyage, que de fois!... Tenez,

un jour, sur les bords du Rhin, j'avais envie d'une grande excursion à pied... Le temps était magnifique : un soleil splendide, un petit vent léger, tout à souhait! Par malheur, monsieur se trouvait fatigué... Oh! il en avait parfaitement le droit! Seulement au lieu de m'avouer la vérité tout bonnement... C'était bien simple, n'est-ce pas?... Eh bien! non, il se serait cru déshonoré!... Alors, des détours à n'en plus finir : « Tu sais, ma bonne amie, tu feras mieux de te reposer ce matin. — Et pourquoi? — Tu dois être fatiguée! — Moi? mais pas le moins du monde! — Oh! on ne se sent pas, et puis, un beau jour, on tombe malade : pas d'imprudence! Il faut être raisonnable! » Je n'ai rien répondu. Eh bien! le soir, monsieur se couchait sans dîner, avec la migraine!... Ah! on dit que les femmes ont de l'astuce, mais...

Un sifflement de canne qui cingle l'air, un bruit sec de branche coupée net, et Pierre commande d'une voix brutale, sans réplique :

— Assez! Maintenant fiche-nous la paix!...

— ... Contents de faire un petit tour, donc?...

Un bonhomme arrive à leur rencontre, un panier au bras; il clopine à l'aide d'un gros bâton de houx : tout reluisant avec sa blouse ballonnante qui semble vouloir l'emporter dans les airs, le vieux a beaucoup de mal à traîner ses pauvres jambes de plomb tordu et son dos en angle obtus. D'un petit œil gris, madré, finaud, sournois, il cligne un : « Salut, la compagnie! » plein de courtoisie sans gêne, puis passe et disparaît.

Pour secouer le malaise tombé lourdement sur leur promenade, comme si le ciel s'était soudain voilé de noir, madame Marson, ayant montré la croix de la chapelle Saint-Maurice, qui dépasse un bouquet d'arbres, à quelque cent mètres, se met à raconter tout ce qu'elle sait, sur le monument d'abord, où sont conservées, dit-on, trois dents du saint chef de la légion thébaine, — au reste, personne n'a jamais vu ces reliques! — puis sur les possesseurs de la chapelle, nobliaux après fortune faite, des industriels enragés de blason, qui ont acquis, avec le château et la propriété, leur titre de noblesse et les trois molaires de Saint-Maurice : ils entretiennent le petit édifice avec beaucoup de soin, très fiers de pouvoir se mettre à part dans leurs pratiques dévotes, et,

consciencieusement, ils font dire, chaque mois, des messes de repos pour leurs ancêtres d'occasion!

Cependant, marchant derrière les autres, effacée dans son silence, Marguerite rêve... Elle se rappelle les disputes de son enfance avec de terribles cheveux bouclés, toujours ébouriffés de colère, — puis les bouderies plus coquettes avec un grand garçon très infatué de lui-même, — plus tard des scènes, toutes pareilles à celle-ci, avec un jeune homme impatient, fier et trop vif; une, entre autres, la dernière, où elle lui avait décoché ses traits les plus acérés, presque les mêmes rispostes que Blanche. C'était une nuit de bal, pendant le cotillon; au petit jour, ils s'étaient quittés brouillés à mort. Mais, rentrée chez elle, au fond du grand lit où elle ne pouvait s'endormir, surexcitée de fatigue, elle avait longtemps réfléchi, dans le regret cuisant d'avoir fait de la peine à son ami, et alors certaines idées lui étaient venues pour la première fois, — d'excellentes idées, sans doute, car depuis ce matin-là jusqu'à l'heure de la séparation, jamais un nuage n'avait plus attristé leur amitié. Nature exquise, au fond, Pierre de Thyanes : un seul mot délicat le désarmait, le bouleversait; à l'aide d'une prévenance adroite, on s'emparait de lui à merci. Il suffisait de savoir s'y prendre. Mais Blanche ne saurait jamais! Elle n'avait pas la clef de son caractère, elle ne la trouverait pas! Elle ne découvrirait jamais la voie mystérieuse qui menait jusqu'au fond de cette âme trop bien close!

Toute une perspective s'ouvrait, devant les deux jeunes gens, de discorde et de défiance. Entre eux, cette première querelle renaîtrait chaque jour...

Et, tandis qu'elle en projette l'ombre à travers leur existence entière, Marguerite monte, d'un pas alerte, les cinq marches de la chapelle.

VI

On s'attarda longtemps dans la vieille chapelle obscure, — plus longtemps certes que la simple curiosité ne l'eût exigé : chacun semblait se trouver bien de ce silence grave d'antique mausolée et de la pénombre montante où grandissait la clarté

rouge de la veilleuse, immobile comme une étoile devant le petit autel. On s'était séparé en entrant, on ne marquait aucun empressement à se rejoindre dehors...

Pierre s'appliquait beaucoup à la contemplation d'une vieille chaire aux sculptures naïves, à moitié disparues, et que, du reste, historien du pays, il connaissait par cœur. De temps à autre, il tirait sa montre, regardait l'heure, puis se remettait à sa besogne, s'amusant parfois à suivre, avec la main, les contours des bas-reliefs que l'on commençait à ne plus très bien distinguer. Blanche et madame Marson s'absorbaient dans leurs réflexions, assises à quelques chaises de distance l'une de l'autre, celle-ci dans une posture un peu abandonnée de repos, l'autre agitée de petits mouvements de fièvre et d'impatiences nerveuses.

Seule, tandis qu'autour d'elle on passait le temps comme on pouvait, Marguerite, sérieuse, méditait, gagnée, dès l'entrée, par cette émotion d'infini qui flotte dans la plus humble masure élevée par les hommes à la divinité. Elle était agenouillée un peu à l'écart, la tête cachée dans ses mains, muette et rigide comme une statue... L'ombre peu à peu s'épaississait, des reflets d'or s'allumaient sur l'autel; par moments, la veilleuse crépitait, puis s'apaisait...

A la fin, Pierre ayant consulté sa montre une dernière fois, vint toucher l'épaule de madame Marson, en lui disant: « Cinq heures! il est temps. » Ce fut le signal du départ. Justement un domestique arrivait pour verrouiller les portes.

Du haut des marches de la chapelle, on découvrit l'immense plateau, encore agrandi par l'approche du soir. Le soleil, avant de disparaître, une moitié de son globe flamboyant déjà coupée par l'horizon, colorait ineffablement le monde : de grandes clartés roses se déployaient dans les plaines du ciel, de légères brumes violettes s'étalaient sur les lointains de la terre. Une fraîcheur humide montait du sol, tombait d'en haut, enveloppait les choses de toutes parts, pesante comme un voile mouillé, tandis qu'un frisson d'haleine, passant dans les ramures rougissantes, détachait quelques feuilles qui avaient encore résisté tout le jour et puis qui s'en allaient, au dernier rayon de lumière, avec une lenteur douce et résignée.

On retourna, baissant la tête, sous le poids d'une sorte de détresse vague émanée des champs, à cette heure crépusculaire : heure étrange et divine où chaque saison exhale tout son charme, revêt toute sa poésie, où mai se fait plus amoureux, plus tendre, octobre plus infiniment et plus irréparablement triste !...

On n'échangeait plus que de rares paroles. Marguerite, à la gauche, un peu derrière, les yeux perdus au loin, vers le couchant safrané, sentait obscurément Blanche de Thyanes et son mari qui marchaient côte à côte, le front plissé d'hostilité, l'allure impérieuse et sèche... Était-ce la prière qu'elle avait murmurée ou les adieux qu'on allait se faire ? Peut-être écoutait-elle aussi ce que disaient les choses tout alentour?... Une pitié lui affluait au cœur, une pitié pénétrante et profonde, comme il nous en vient parfois en présence d'une personne chère que nous savons frappée d'un grand malheur qu'elle ne soupçonne pas... Ce n'était rien, pourtant, cette petite querelle où s'étaient heurtés pour la première fois deux caractères trop voisins ; mais la jeune fille, inquiète, y lisait un mauvais augure, un présage redoutable dont l'ombre obscurcissait encore les demi-teintes du soir. Éveillée par ses propres souvenirs, elle voyait Pierre et Blanche gâchant tout leur bonheur, souffrant, toute leur vie, l'un par l'autre, sans être bien coupables ni l'un ni l'autre. C'était l'éternel malentendu, fait de rien d'abord, qui se creuserait insensiblement, enfoncerait, jour à jour, la défiance, la haine, et peut-être amènerait, à la fin..., quoi? elle ne savait trop, quelque vague catastrophe, dont elle ne se faisait pas une idée très précise, mais qui ne l'en effrayait que davantage. Il lui semblait que ce chemin où l'on s'en allait sans parler, c'était la vie même de ces deux êtres qu'elle suivait pas à pas, et qu'au bout, là-bas, il y avait une sorte de trou sans fond...

Elle regarda le pays. Tout seul, dans l'étendue des champs vides, un cheval paissait, promenant sa forme blanche, au cliquetis mélancolique de ses entraves. Et très loin, très loin, par quelque sentier perdu à l'horizon, la traînante mélopée d'un jeune paysan semblait comme une voix de la nature, dans cette tombée lente du crépuscule d'automne.

Marguerite, ramenant ses yeux sur le groupe muet, de nou-

veau remarqua le profil de la Parisienne, à sa droite : le petit nez n'avait plus son trémoussement rieur ni son air de provocation; ce n'était plus rien qu'un pauvre petit nez mal fait, sympathique comme toutes les choses manquées. Et la jeune fille se sentait une envie folle de le redresser, de le remanier, de le repétrir : elle aurait voulu l'allonger, l'affiner, lui recréer tout un charme de séduction, une force irrésistible d'attrait, comme si de lui désormais dépendait le bonheur de quelqu'un qu'elle avait aimé, — qui sait? qu'elle aimait encore, peut-être...

On s'en allait en silence et rien ne troublait plus le recueillement de la terre, que le bruit continu des feuilles mortes soulevées aux pas des promeneurs. Comme on passait près d'un taillis en surplomb au bord du chemin, Marguerite aperçut quelques touffes de certaines plantes vertes qu'elle recherchait habituellement dans ses promenades, et elle s'arrêta, comme elle ne manquait jamais de le faire, afin de les arracher de leur nid de mousse et de les emporter dans son mouchoir. Blanche, qui n'était pas fâchée du prétexte pour s'éloigner de son mari, fit volte-face, au bout de quelques pas, et vint rejoindre Marguerite :

— Qu'est-ce que vous cueillez donc là, mademoiselle Marguerite?

La jeune fille se releva et lui montra une gracieuse petite plante qui dressait fièrement dans tous les sens une douzaine de tigelles, pareilles à des fils d'acier très fins, ornées de toutes petites feuilles arrondies qui s'attachaient deux à deux, en pendants, et qui diminuaient par degrés jusqu'à la pointe, où parfois les dernières se confondaient en une lance crénelée de fougère. On eût dit la réduction microscopique de quelque arbuste majestueux. Blanche criait à la merveille et Marguerite lui expliqua, tout en continuant sa cueillette :

— Père prétend que c'est une variété de capillaires... Elles sont assez rares... Je les installe dans de petits vases à leur taille, avec un peu de sable, de terre végétale et de mousse humide. Sur une étagère, c'est charmant.

A la vérité, Marguerite faisait ces transplantations dans une autre pensée, car toutes les capillaires qu'elle rapportait de ses courses à travers la campagne étaient disposées aux pieds

de la statuette de stuc, dans sa chambre : elle entretenait ainsi, devant son Idole, une sorte de fragile jardin aérien, une sorte de paradis toujours frais et verdoyant.

Blanche aidant son amie, la récolte fut vite faite ; et lorsqu'elles ne virent plus rien autour d'elles qui ressemblât de près ou de loin à la plante favorite, elles se remirent en marche.

Tout à coup la jeune femme se tourna vers sa compagne et lui dit, moitié rieuse, moitié rougissante :

— Je voudrais bien vous demander quelque chose, mais je n'ose pas !...

Marguerite tressaillit, troublée, et répondit avec le même sourire et la même rougeur :

— Je suis donc bien intimidante, madame?...

Blanche répéta le mot « madame » avec une pointe d'emphase, et ajouta :

— Justement, tenez, c'est cela : si vous vouliez me faire un grand plaisir, vous ne me diriez plus « madame » !

La jeune fille s'attendait à autre chose. Elle répliqua :

— Très volontiers. Mais, vous aussi, vous m'appellerez par mon prénom, tout court!

— Certes... Et, si cela ne vous déplaît pas, nous serons une paire d'amies?

Marguerite eut comme un élan :

— Oh ! bien sincèrement !... Nous sommes destinées sans doute à nous revoir assez souvent, et rien ne me paraît plus intolérable que ces liaisons sans amitié, sans confiance, dont bien des gens se contentent.

— Je suis de cet avis : c'est insupportable. Tout ou rien!

Il y eut un léger silence; puis la jeune fille reprit, avec cette supercherie naïve de la transition par le ton de voix et la façon de parler, cet air de continuer ce qu'on vient de dire, tandis qu'on aborde tout autre chose :

— Deux personnes qui vivent ensemble et qui ne savent pas se mettre d'accord, il me semble que ce doit être un supplice !

Blanche sentait l'allusion et ne savait pas comment répondre. La jeune fille dit encore :

— Pourtant, c'est si simple de vivre en bonne intelligence!

La jeune femme hocha la tête et repartit, assez vivement :

— Pas toujours si simple que vous croyez!... Cela dépend beaucoup... Mais avec vous, je suis bien tranquille...

— Oh! moi! — répliqua la jeune fille, d'un ton de confession enjouée, — je ne suis pas plus facile que d'autres, je vous assure. J'ai mes défauts, chacun a les siens.

— Personne n'est parfait, crut devoir insister Blanche.

— Et personne ne consent à souffrir des défauts des autres... Je m'en suis rendu compte par moi-même... Cependant souvent il n'y faudrait qu'un peu de patience. Mais non : la vanité s'en mêle, on se pique, on se bute, on s'entête; on se mépriserait trop si l'on cédait; on préfère s'emporter, casser tout, et, en fin de compte...

Blanche l'interrompit pour dégonfler son cœur, avec un gros soupir dans la voix :

— Les hommes sont si égoïstes, Marguerite!

Marguerite reprit, incrédule, hésitante :

— Je sais, nous disons cela... c'est notre grand argument. Mais songez que les hommes ont les plus lourdes charges, des préoccupations absorbantes...

— N'importe : ils sont plus personnels que nous.

— Et quand même!...

— Je ne vois pas pourquoi nous céderions à toutes leurs fantaisies!...

— Non, non, reprit Marguerite, avec une douceur obstinée, notre rôle, voyez-vous, est de savoir céder à propos. J'ai beaucoup réfléchi là-dessus, un jour...

Et la jeune fille se mit à décrire le rôle de la femme, tel qu'elle le comprenait, rôle de soumission prévenante et d'obéissance active. Si les hommes étaient égoïstes, il fallait respecter cet égoïsme, le flatter même pour s'en emparer peu à peu, le diriger sans le heurter : les femmes établissaient lentement leur domination secrète à force de soins, de sollicitude, de bonne grâce et de sourires; et les hommes se trouvaient enveloppés bientôt d'un réseau compliqué, mystérieux et solide, qui les emprisonnait sans les gêner et qui les conduisait à leur insu.

La jeune fille parlait avec une assurance tranquille, une conviction décidée, un peu gênée seulement dans ces phrases à forme générale et flottante. Elle disait : « les hommes », comme

un vieux moraliste qui disserte des faiblesses humaines. Les hommes, c'était Pierre de Thyanes : elle n'avait jamais regardé que lui et c'est à lui qu'elle pensait, mais elle n'osait pas encore le nommer de son nom.

Blanche, ébranlée, résistait encore : son humeur peu pliante s'accommodait mal de tant de concessions et de souplesse, bien qu'elle en sentît la force. Sans s'obstiner à nier, elle ne marquait aucun enthousiasme. Puis, la clairvoyance de Marguerite l'étonnait. Elle en trouva la raison. Elle aperçut fort bien sous la brume des formules lointaines, une intention très précise et très arrêtée, le désir immédiat de la ramener vers son mari, comme on prend un enfant par la main pour lui faire avouer ses torts et demander son pardon. Mais cette attitude nouvelle de désintéressement la déroutait et la troublait : elle se rappelait le mouvement de jalousie par où Marguerite s'était trahie, au goûter. Elle se creusait la tête, intriguée d'une énigme. Et les remontrances de la jeune fille rappelaient sur ses lèvres, comme une antienne de psaume, un « Peut-être!... peut-être! » de négation molle, tandis qu'elle se murmurait intérieurement : « Quelle singulière et attrayante fille! »

Elles avaient ralenti le pas : Pierre et madame Marson s'éloignaient, parfois disparaissaient à quelque tournant. Le ciel se teintait de vert, comme un lac sans fond, et les horizons se plongeaient dans la nuit. Sur le bord du chemin, les fermes s'animaient de lumières et de voix ; par les portes ouvertes, on apercevait des âtres flambants et quelque silhouette, souvent, qui préparait le repas du soir. Une pastourelle survint, ramenant sa vache du pâtis : elle salua, d'un air joyeux, en claquant de sa baguette sur la croupe de la bête, et s'éloigna, une chansonnette aux lèvres.

Blanche tout à coup demanda, logique, sans en avoir l'air :

— En toute franchise, Marguerite, n'est-ce pas lui, tout à l'heure, qui a commencé?

— Avouez aussi, répondit la jeune fille, avouez que vous y avez mis passablement de malice!

— Un peu, oui : c'est notre seule arme de défense...

— Et nous ne devrions pas nous en servir. Les hommes s'exaspèrent vite de nos moqueries envenimées, et lui, je crois bien, plus vite qu'un autre.

Enfin, Marguerite arrivait à parler à mots découverts. Elle osa s'épancher. Elle osa dire ce qu'elle savait ou ce qu'elle soupçonnait de la nature de Pierre, ce qu'elle avait observé de ses goûts, de ses penchants, de ses habitudes, de ses qualités et de ses défauts, démêlant, d'une main délicate et sûre, les traits dominants de son caractère, les fils essentiels de ce tissu compliqué, révélant des vérités que Blanche n'avait pas su voir encore, et guidant la jeune femme jusque dans les replis obscurs de cette âme d'homme dont elle avait tant de fois fait et refait la découverte. D'abord elle eut quelques pudeurs, coupant ses phrases de précautions naïves : « Du moins, je le crois... Je ne sais pas, mais il me semble... » ou bien : « Mère le disait encore l'autre jour... Père, qui le connaît bien, a souvent remarqué... » Puis elle oublia ses timidités, négligea d'expliquer les raisons de sa science, toute pénétrée de la mission qu'elle s'imposait.

Elle rappelait l'enfance malheureuse du jeune homme, la tristesse froide du foyer sans famille, la privation de ces caresses et de ces sévérités qui nous sont indispensables, de cette surveillance attentive des mères, — qui cultivent et développent les bons instincts, corrigent minute à minute les défauts, les travers, les irrégularités du tempérament, redressent les rameaux qui dévient, ébranlent les rejets inutiles, arrachent les mauvaises pousses à mesure qu'elles pointent, émondant, sarclant et entretenant l'âme de leurs petits enfants avec la tendresse vigilante du jardinier pour son jardin, quand les premières fleurs s'entr'ouvrent. — Elle expliquait aussi comment, grandi dans la solitude, maître de lui-même, à l'âge où les meilleurs ont besoin de discipline, habitué au commandement, ignorant l'obéissance, Pierre avait contracté, durant ces premières années, si décisives dans la vie, son orgueil résistant et rigide, son impatience du moindre joug, sa haine des plus légères entraves.

Marguerite devenait éloquente : inspirée par ses sentiments refoulés, échauffée d'une flamme intérieure, elle trouvait, pour s'exprimer, de petites phrases courtes, tantôt imprégnées d'un charme de tristesse rêveuse, tantôt réveillées d'une clarté vive et rapide qui soudain illuminait, aux yeux de Blanche, des profondeurs insoupçonnées.

Elle le fut si bien, éloquente, que Blanche, à son tour, entra dans ces raisons. Son « peut-être » s'arrêta sur ses lèvres, qui se fermèrent, serrées et muettes, attentives. La parole de la jeune fille tombait sur son cœur comme une pluie bienfaisante qui vivifie, dans un terrain desséché, mille germes enfouis, venus on ne sait d'où. Des sentiments confus levaient au fond d'elle-même, se faisaient jour à travers ses pauvres idées à fleur d'âme : quelque chose de nouveau résonnait en elle, musique grave qui dominait la sonnaille des petits grelots toujours dansants dans son esprit, comme la voix de la mer couvre les cris et les rires d'un vol d'enfants sur la plage. Elle entrevoyait un autre sens à la vie. Alors, le désir de se mêler plus étroitement à la pensée de Marguerite, de mieux en pénétrer sa pensée, la fit sortir de son silence : elle eut des interruptions de hâte, des demandes inquiètes, des réponses d'une conviction jaillissante, toute une fièvre de curiosité passionnée qui ne tarda pas à rapprocher, unir, confondre les deux femmes dans une même émotion de délicatesse et d'amour.

Marguerite continuait, donnait avec ingénuité des conseils : il faudrait avoir de l'ambition pour Pierre, croire à son avenir, répandre autour de lui, de ses travaux, de ses heures d'étude, une atmosphère de paix et de recueillement, la tiédeur enveloppante d'un tendre intérêt toujours penché, d'un encouragement silencieux et assidu. Elle insista sur ce qui se cachait de sensibilité vive sous la brusquerie dédaigneuse, sous les duretés même du jeune homme ; les ressources qu'elle y avait entrevues ; ce qu'on pouvait attendre, espérer, tirer de lui : elle citait des traits à l'appui, elle recourait au passé commun, sans fausse honte désormais, dévoilait ses souvenirs avec simplicité, comme si Blanche n'ignorait plus rien de sa vie. Elle parlait avec la tranquillité sereine qu'on éprouve au sortir d'une confession, d'une scène d'aveux ; cependant elle ne s'était pas expliquée.

Mais les femmes se comprennent ainsi, lisant mieux entre les lignes. Blanche s'était élevée peu à peu jusqu'à son amie ; et quand Marguerite eut fini de dire ce qui lui tourmentait le cœur, la jeune femme savait son histoire presque d'un bout à l'autre, — un peu vaguement, sans doute, comme si elle venait d'en suivre le récit dans un livre ; et, la dernière page tournée,

le livre tombé des mains, elle demeurait songeuse, émue, charmée, avec deux larmes qui lui perlaient au bord des yeux.

N'ayant plus rien à se confier, elles pressèrent le pas. Marguerite balançait son mouchoir gonflé de terre et d'herbe, Blanche laissait traîner son ombrelle sur les cailloux du chemin. Elles approchaient du village : la chute du jour sonna dans la campagne ; et l'étoile du berger, répondant à cet appel, parut, seule dans le ciel, pareille à un brillant magnifique.

Comme les deux amies allaient rejoindre la route, au dernier détour du sentier, Blanche arrêta la jeune fille, l'attira dans ses bras. Et elles scellèrent là leur amitié nouvelle, d'un long, très long baiser de sœurs.

Puis Marguerite lui tendit les capillaires qu'elles venaient de cueillir dans le bois :

— Vous avez paru les admirer, tout à l'heure : prenez-les, je vous en prie. Même desséchées, quelque jour, vous les regarderez encore : elles vous rappelleraient notre première conversation, si vous étiez tentée de l'oublier jamais.

— Je ne crois pas! fit la jeune femme.

Et il y avait dans sa voix toute la joie d'une promesse et toute la force d'un serment.

VII

Remontée en hâte à la maison, dès le premier coup d'hélice, la jeune fille s'est accoudée à la palissade du jardin et regarde, au bas du village, le bateau qui évolue pour franchir une passe difficile. Tout un pensionnat d'orphelines, rentrant d'une excursion, chante des hymnes sur la rivière; et le chœur, un peu voilé, s'élève dans l'espace comme une fumée dans la sérénité du soir.

Le soleil est déjà loin. Le ciel s'est assombri. Partout la nuit pose ses premiers voiles, que perceront bientôt les rayons nacrés de la lune dont la lueur blanchit l'orient. Tout s'apaise dans la nature et le divin repos tombe en rosée de baume.

Le bateau sonore, dégagé des sables, commence à précipiter

sa course, halète et s'enfuit, glissant sur l'eau qui semble retenir un peu de la clarté du jour.

Marguerite suit du regard cette chose flottante qui s'en va; elle veut la voir s'enfoncer dans les ténèbres et s'effacer à chaque seconde. Et, quand toute forme s'est évanouie, elle reste encore, en la cherchant des yeux. Les chants s'éteignent par degrés, traînent en rumeur harmonieuse au fond de la vallée, puis meurent insensiblement, comme un souvenir douloureux qui s'endort et s'anéantit dans l'oubli.

Cependant madame Marson rôde autour de sa fille. Après s'être promenée un instant au fond du jardin, elle s'approche à pas étouffés, et, lui mettant la main sur l'épaule :

— Tu regardes?... lui dit-elle.

Marguerite se retourne, réveillée en sursaut :

— Ah! c'est toi?...

Puis elle répond :

— J'écoutais les petites bleues là-bas; elles ne chantent pas si mal!

Et, pour faire comprendre à sa mère qu'elle n'a plus rien à lui confier, plus rien à lui cacher désormais, que tous ses secrets se sont envolés, dissipés à la brise de cette soirée si belle, en ne laissant que la trace d'une très vieille histoire, elle lui saute au cou joyeusement, comme faisait autrefois Minette, au fond du joli coupé capitonné qui les emportait toutes deux si vite, dans l'insouciance de leur bonheur.

Mais un gros pas lourd résonne sur le chemin, accompagné d'un sourd gémissement de fatigue, et bientôt la porte s'ouvre, avec une voix qui souffle, suppliante :

— Mes enfants, j'ai une faim de loup!

ÉTIENNE GRATIEN

LA

PEINTURE A CHANTILLY

Pour les collections célèbres, la publication d'un catalogue — surtout d'un catalogue illustré — a toujours été signe de mort prochaine. C'est rarement pour en faciliter l'étude ou la contemplation que les propriétaires de chefs-d'œuvre en offrent au public la « description raisonnée » et plus ou moins scientifique; derrière le *pinacographe*, on aperçoit bientôt les silhouettes de l'expert et du commissaire priseur. Qui ne s'est senti — à tourner les pages d'un de ces alléchants catalogues sur grand papier, précurseurs des grandes ventes — pénétré d'un sentiment de vague mélancolie et comme d'intime compassion pour les œuvres d'art exposées une fois de plus, après tant d'aventures, aux hasards mauvais du sort? Elles ont tant voyagé déjà! Il faudra donc qu'elles subissent encore l'outrage, Dieu sait de quels contacts! qu'elles servent de prétexte à quels trafics, et pour quels maîtres!

Aucune de ces pénibles pensées ne gâtera le plaisir que vous aurez à feuilleter le beau volume où M. F.-A. Gruyer a décrit et commenté, en une suite de notices excellentes, tous les tableaux des écoles étrangères de la galerie de Chantilly [1].

1. *La Peinture au château de Chantilly*, par F.-A. Gruyer, membre de l'Institut (*Écoles étrangères*). Un vol. in-4° illustré de quarante héliogravures par Braun, Clément et Cie. Librairie Plon, Nourrit et Cie. — Paris, 1896.

On sait assez quelle destination a été donnée aux trésors d'art réunis par M. le duc d'Aumale ; un asile inviolable leur a été assuré dans une maison insigne, au milieu des plus grands souvenirs. Si, comme il n'en faut pas douter, les tableaux ont une âme et qu'autour de leurs vieux cadres vienne parfois errer l'esprit de ceux qui les peignirent ou qui les inspirèrent, on aime à se représenter avec quelle reconnaissance pour l'amateur délicat et le bon Français qui les rapatria, notre Jehan Fouquet, par exemple, ou bien la Jeanne de France de Memling ont dû prendre leur place dans la noble compagnie et goûter la paix glorieuse des collections de Chantilly. Saint François, lui-même, qui, d'une allégresse si tendre, passe au doigt de la Pauvreté l'anneau des fiançailles, s'est réjoui d'être à jamais préservé des revendeurs qui escomptent la « plus-value » des humbles chefs-d'œuvre nés à l'appel du cantique d'amour envolé de ses lèvres pour réveiller tous les échos — et tous les ateliers — au printemps enchanté de Toscane et d'Ombrie.

*
* *

Pour dresser comme il l'a fait, et comme on pouvait l'attendre de son savoir et de son goût, l'inventaire descriptif des peintures du « Musée Condé », M. F.-A. Gruyer a été amené à parcourir l'histoire presque entière de l'art depuis le XIVe siècle et à caractériser, à propos de quelques œuvres significatives, les principaux moments de son évolution.

Le grand nom de Giotto est inscrit à la première page. Que le petit panneau où la *Mort de la Vierge* nous est représentée soit de la main même du grand initiateur de l'art moderne, c'est ce qu'une critique prudente ne saurait garantir ; il suffit que le morceau ne soit pas indigne d'une si glorieuse attribution. Le thème est de ceux qui jouirent dans l'art chrétien d'une popularité sans cesse renaissante, et l'on sait de reste quel chef-d'œuvre de grâce pensive, d'eurythmie et de noble élégance, il avait inspiré dès la première moitié du XIIIe siècle à l'imagier qui sculpta dans la belle pierre de l'Ile-de-France le tympan de la Vierge, à Notre-Dame de Paris... Le livre de la *Légende d'Or* avait mis dans toutes les imaginations avides

et croyantes le récit apocryphe et poétique de la mort de Marie. Miraculeusement portés sur des nuées, les apôtres s'étaient trouvés réunis, avec leur divin maître, dans la maison et au chevet de la Vierge agonisante; puis ils avaient rendu à son corps les derniers devoirs dans la vallée de Josaphat... A mesure que le culte de la mère de Dieu s'était propagé dans l'Église, l'iconographie religieuse avait multiplié les représentations de sa mort comme de son couronnement.

Dès le XIIe siècle, «dans la montagne sainte de l'Athos», le moine Denys avait recueilli de son maître Manuel Panselinos de Thessalonique les traditions déjà séculaires de l'école byzantine et transmis à ses élèves et successeurs les indications, ou plus exactement, les recettes suivantes : « *La mort de la Sainte Vierge.* Maison. Au milieu, la Sainte Vierge, morte, couchée sur un lit, les mains croisées sur la poitrine. De chaque côté, auprès du lit, de grands flambeaux et des cierges allumés. Devant le lit, un Hébreu dont les mains coupées sont attachées au lit (ce détail appartient en réalité à l'iconographie des *funérailles de la Vierge*: il a été sculpté, au XIVe siècle, au chevet de Notre-Dame), et près de lui, un ange avec une épée nue. Aux pieds de la Sainte Vierge, saint Pierre l'encensant avec un encensoir: à sa tête, saint Paul et saint Jean le Théologos qui l'embrassent. Tout autour, les autres apôtres et les saints évêques Denys l'Aréopagite, Iérothée et Timothée tenant les évangiles. Des femmes en pleurs. Au-dessus, le Christ tenant dans ses bras l'âme de la Sainte Vierge, vêtue de blanc : elle est environnée d'une grande clarté et d'une foule d'anges. Dans les airs, on voit encore les douze apôtres marchant sur les nuages. Sur le sommet de la maison, du côté droit, Jean Damascène tient un cartel avec ces mots : « *Vous méritez d'être reçue vivante dans le ciel, céleste Vierge, tabernacle divin...* » Du côte gauche, saint Cosme, le poète, tenant un cartel où il dit : « *Vous paraissez une femme mortelle; mais les illustres apôtres vous voient en réalité, ô mère de Dieu, ô immaculée !* »

Le moine Denys, comme on voit, mêle encore ici deux épisodes distincts et il introduit, dans la mort de la Sainte Vierge, comme le prélude de son couronnement. Des écoles byzan-

tines, le formulaire se répandit dans toute la chrétienté. Il passa, — avec les variantes qu'y apportèrent jour à jour le sentiment individuel et l'imagination de plus en plus émancipée des peintres, — dans les corporations et les ateliers laïques ; Giotto le légua, enrichi de tout le trésor de son dramatique génie, aux faiseurs d'images et aux auteurs de *traités* du XIVe siècle, tandis que les maîtres français, flamands et allemands en tiraient, avec une verve intarissable, ces épisodes d'un naturalisme si savoureux et d'une si émouvante bonhomie, dont tant de miniatures, de peintures et de sculptures sur pierre et sur bois nous ont conservé le vivant témoignage.

Dans le petit tableau du « Musée Condé », on retrouve les éléments essentiels de la composition traditionnelle notée par le moine Denys. La scène est située dans une chambre aux murailles nues : Marie, enveloppée d'un sombre manteau, est étendue sur une civière; son pâle visage resplendit d'une paisible lumière dans la blancheur du voile enroulé autour de son cou. Debout, à son chevet, Jésus, en costume sacerdotal, reçoit son âme, sous la forme d'un nourrisson emmailloté de blanc; il la serre contre sa poitrine, il la berce doucement d'un geste maternel et l'enveloppe d'un long regard de tendresse. Pierre lit les prières; Paul tient l'encensoir; Jean s'est agenouillé, a saisi l'une des mains croisées et la porte respectueusement à ses lèvres dans un élan d'amour et de douleur. La composition, d'une simplicité et d'une gravité suprêmes, est admirable d'unité et de recueillement. Les draperies largement traitées accompagnent noblement, sans les alourdir, les gestes expressifs et sobres et soulignent les attitudes, qui sont de contemplation et d'adoration bien plus que de douleur. Seul le sanglot filial de Jean éclate comme un déchirant adieu dans la solennité de cette scène, tout imprégnée d'humaine et religieuse émotion,

Aucune trace de virtuosité : dans l'esprit et sous la main du peintre, les inspirations du sentiment personnel et les suggestions de la nature directement observée, sinon copiée, s'unissent au respect de la tradition toujours présente et efficace.

Comment cette tradition se prolongea longtemps encore après Giotto, comment elle perdit, peu à peu, toute autorité

et disparut devant le naturalisme et le paganisme triomphants, — c'est ce qu'on pourrait montrer par des exemples tirés de la galerie de Chantilly. Mais pour faire sentir comment, sur un coin réservé de la terre italienne et dans l'âme monacale et virginale de quelques peintres délicieusement arriérés, la fleur de l'antique légende continua de s'épanouir timidement, — partout ailleurs flétrie au souffle de l'esprit du siècle, — aucun tableau ne saurait être plus persuasif que le *Mariage mystique de saint François d'Assise avec la Chasteté, la Pauvreté et l'Humilité* du Siennois Ansano ou Pietro di Sano. C'était, dit son acte mortuaire, un peintre renommé, un homme tout en Dieu, *pictor famosus, homo totus deditus Deo*. Fameux! surtout dans sa ville natale; car sa gloire, à vrai dire, ne dépassa guère les rouges remparts de la grave et charmante Sienne, — et c'est seulement au grand nombre d'ouvrages de sa main conservés dans la galerie si intéressante, si instructive et trop peu connue, de l'Institut provincial, qu'on peut juger de la vogue extraordinaire dont il jouit au milieu de ses concitoyens. Deux salles entières y sont occupées par plus de cinquante morceaux de sa façon, dont plusieurs portent la signature *Sanus Petri de Senis pinxit*, des dates allant de 1440 à 1479, et, quelquefois, des inscriptions comme celle-ci copiée au bas d'un tableau d'autel à cinq compartiments : *Questa tavola afata fare suoro Bartholomeo di Domenico di Francescho pel anima di suo padre e di sua madre.* — Il excelle surtout dans les petites scènes des prédelles; mais il n'a rien fait de plus charmant que ce *Mariage mystique de saint François* passé avec la collection Reiset dans la galerie de M. le duc d'Aumale.

On sait comment, au chant XI du *Paradis*, Dante avait célébré l'épithalame de saint François et de la Pauvreté, « veuve du Christ son premier époux, depuis douze cents ans obscure et méprisée... Il s'unit à elle et, de jour en jour, aima sa dame plus fortement. » Aux voûtes de l'église inférieure d'Assise, Giotto, dans une fresque admirable, d'une ordonnance et d'une allure solennelles, avait glorifié ces fiançailles symboliques et convié à la cérémonie, que préside le Christ lui-même, les anges du ciel et les enfants du siècle. Dans le tableau de Sano di Pietro, la scène est plus intime,

familière et épisodique; elle se passe dans un clair paysage, au seuil de la Portioncule, devant les doux horizons et les vertes cultures de la campagne ombrienne, que domine au loin le mont Subasio, aux flancs duquel apparaît la blanche Assise, agenouillée dans la candeur paisible du levant.

Le saint est arrivé suivi d'un religieux de son ordre; la Pauvreté elle-même est accompagnée de ses sœurs, Humilité et Chasteté, sveltes, innocemment élégantes et joyeuses comme elle. Leurs corps, frêles et élancés sont serrés en de longues robes à fourreau; leurs longs cheveux sont enroulés en une double tresse... D'un élan impétueux, François s'est porté vers elles; devant la Pauvreté, aux yeux baissés et aux pieds nus, il s'est arrêté, et, dans un commencement de génuflexion, penché en avant, l'effleurant à peine, il passe au doigt qu'elle lui tend l'anneau des éternelles fiançailles. Aussitôt, les trois vierges s'envolent; elles glissent d'un vol égal et léger dans l'air transparent et limpide qui fait doucement onduler les plis de leurs robes traînantes. Chasteté et Humilité tiennent à la main un vert rameau, tandis que Pauvreté retourne encore une fois la tête; avant de remonter au ciel désormais plus heureuse, elle envoie à son ami un sourire de gratitude, un dernier regard de muette tendresse. De pareilles œuvres, presque immatérielles en leur simple et sobre métier, font sentir tout ce qu'il peut tenir de nuances délicates et comme impondérables à la parole humaine, dans le geste d'une main tendue, dans l'ineffable inflexion et le rythme léger d'une ligne. Certes, la nature est là, reconnaissable et persuasive, — et même le naturalisme, — dans ce doux paysage ombrien si ressemblant et si exact, dans ces costumes de femmes, dans la figure même du saint si naïvement physionomique et vivante; mais elle y paraît épurée et comme filtrée à travers l'âme candide, aimante et solitaire du peintre... Il ne conserve de la sensation que ce qui est indispensable pour rendre le sentiment intelligible; le dessin allégé, simplifié, chaste encore plus que timide, se pose doucement sur les formes et les caresse plus qu'il ne les prend. Le pinceau à peine chargé de couleurs claires et diaphanes, de tons calmes d'enluminure couvre sans l'épaissir le mince panneau où l'artiste qui s'ignore semble avoir célébré à sa manière, en une vision fugitive, dans une heure

d'extase joyeuse, les fiançailles de la réalité et du rêve, de la nature et de l'amour.

Et, si vous voulez d'un seul coup d'œil saisir la différence des milieux et des âmes, voyez, à côté, des œuvres contemporaines, comme le *Saint Jean-Baptiste* du farouche réaliste Andrea del Castagno, ou la *Vierge entre saint Pierre et saint Antoine*, de l'aimable et grand Fra Filippo Lippi, le moine défroqué, relevé de ses vœux par un pape indulgent aux amoureux et ami des artistes... Regardez aussi, regardez surtout cette *Simonetta Vespucci*, souriante et paisible, les seins nus au milieu d'un riant paysage.

Rien n'est moins clair que l'iconographie de cette femme célèbre. Vasari avait vu de Botticelli, chez le duc Cosme, deux têtes de femme, de profil, très belles, — dont une passait pour être la maîtresse de Julien de Médicis : *nella guardaroba del signor duca Cosimo due teste di femmina in profilo, bellissime ; una delle quali si dice che fu l'innamorata di Giuliano de Medeci, fratello di Lorenzo...* Sur ce témoignage un peu vague, on avait baptisé du nom de Simonetta Vespucci et attribué à Botticelli le portrait de facture sèche et d'aspect terreux qui se voit encore au palais Pitti, — sans prendre garde que la dame, longue et maigre personne au long nez triste et au profil revêche ne méritait guère l'épithète de *bellissima*. Le portrait du Musée de Berlin, attribué avec moins d'invraisemblance à Botticelli, présente une jeune femme d'un embonpoint plus aimable, mais d'expression encore un peu maussade. Toutes les apparences, sinon les certitudes d'authenticité, sont en faveur du portrait de Chantilly, sur lequel se lit en belles capitales l'inscription : SIMONETTA JANVENSIS VESPUCCIA, et qui vient directement des Vespucci, à qui M. Reiset l'avait acheté avant de le céder à M. le duc d'Aumale.

Cette troisième Simonetta avait été également attribuée à Botticelli, peintre très littéraire, à qui l'on aurait volontiers fait honneur de tous les portraits célébrés par les poètes du temps, ses amis, et notamment dans les *Stanze cominciate per la Giostra, del Magnifico Giuliano di Piero di Medici*, d'Ange Politien. M. Reiset jugea l'attribution douteuse, et c'est à Antonio Pollajuolo qu'il restitua cette figure. M. Gruyer se range à

son avis ; j'aurais souhaité qu'il donnât ses raisons. En dépit de la double et grande autorité de ces deux juges, le doute me semble en effet légitime, et s'il fallait maintenir décidément le nom de Pollajuolo sur ce charmant portrait, je me demande pourquoi pas celui de Piero plutôt qu'Antonio. Avec toutes les réserves requises en pareille matière, je m'en tiendrais volontiers à l'hypothèse de M. Frizzoni qui, sur la foi d'un autre texte de Vasari, a proposé Piero di Cosimo : *Francesco (da san Gallo) ha di mano di Piero (di Cosimo) una testa bellissima di Cleopatra con uno aspide avvolto al collo.* Vasari, pensait M. Frizzoni, a écrit « Cléopâtre » à cause du serpent qui s'enroule au collier d'or de la dame. Mais le serpent est en émail, et d'ailleurs ce n'est pas au cou de la reine d'Égypte que l'on a l'habitude de le placer. Il proposait donc d'identifier la prétendue Cléopâtre signalée par Vasari avec la Simonetta de Chantilly... — Et comme, après tout, le sentiment du paysage et le caractère de la peinture rappellent d'assez près les œuvres les plus authentiques du fantaisiste et poétique élève de Cosimo Roselli, l'opinion du critique italien est fort digne d'être prise en considération.

Une objection grave se présente pourtant. Simonetta, née à Gênes en 1453, mariée en 1468 au Florentin Marco Vespucci, mourut d'une maladie de poitrine, à vingt-trois ans, le 26 avril 1476. Or, à cette date, Piero di Cosimo, né en 1462, n'avait pas plus de quatorze ans. Peut-on attribuer à un enfant de cet âge le magnifique portrait de Chantilly? — Mais est-ce bien un *portrait*, j'entends une effigie faite d'après nature, en présence du modèle lui-même? Ce torse de jeune femme sur un fond de paysage, de prairies, d'arbres et de collines, qui s'élance, svelte et les deux seins au vent, d'une flottante draperie orientale (comme Piero della Francesca aimait à en jeter dans ses tableaux), n'a-t-il pas tous les caractères d'une sorte d'apothéose? Ce n'est plus une mortelle, c'est l'image déifiée de la jeune belle femme, aimée de Julien et dont toutes les lyres pleurèrent la mort précoce et le cruel destin.

Dum pulchra effertur nigro Simonetta feretro
Blandus et exanimi spirat in ore lepos...

L'œuvre du peintre est une illustration des strophes où

revit sa mémoire embaumée dans les vers des poètes. « Sa chevelure d'or enroulée en anneaux couronne son front humble et superbe à la fois... son allure est royalement avenante... la forêt lui rit à l'entour et tant qu'elle peut endort son souci. » Il n'est pas jusqu'au sombre nuage qui vient obscurcir le ciel derrière le fin profil de Simonetta, où l'on ne puisse voir une symbolique intention. Sans doute, il est soutenable que c'est là un simple artifice du peintre, une tache sombre mise comme repoussoir derrière la blancheur ombrée de ce délicieux visage. On reconnaîtra cependant que le moyen n'est guère dans l'habituelle technique du temps... Au risque de hasarder une explication un peu trop « littéraire », on pourrait donc supposer que ce nuage noir tout à coup levé à l'horizon de ce clair paysage, au-dessus de cette tête si frêle et si gracieuse, c'est la menace et le présage de la mort qui déjà plane sur elle et va ravir tant de beauté. Et, dans un portrait de commémoration et de glorification posthume, l'intention après tout serait assez naturelle.

Et alors, la date de la peinture étant ainsi un peu reculée, notre Piero aurait le temps de grandir et la chronologie ne s'opposerait plus à ce qu'on lui fît honneur de cette œuvre charmante... Je n'irais pas chercher des arguments à ce point étrangers à la saine critique d'art, si le caractère de la peinture ne ramenait invinciblement la pensée vers Piero di Cosimo.

Mais qui tirera jamais au clair ces problèmes iconographiques? Il y eut, au XVe siècle, une mode de portraits de femmes au long cou de cygne, en profil, sur des fonds de paysages, — dont la duchesse d'Urbin des Offices par Piero della Francesca, la femme inconnue de la galerie Poldi Bezzoli à Milan, et celle de la galerie Pitti (n° 37) — pour n'en pas citer d'autres — restent les plus célèbres. On les donna d'abord à Piero della Francesca, de même qu'on donnait en France à Clouet tous les portraits du XVIe siècle. Pour tirer ses confrères d'embarras, M. Bode, l'éminent directeur du Musée de Berlin, proposait charitablement... ou perfidement, il n'y a pas longemps, d'inventer ou, si l'on veut, de découvrir un portraitiste florentin, travaillant entre 1460 et 1470 et qu'il faudrait chercher entre Domenico Veneziano

et Piero Pollajuolo... Il reste encore de beaux jours pour ceux que possède l'inoffensive manie de raisonner sur les œuvres d'art !

Mais que le plaisir de raisonner et de changer ou de trouver des étiquettes ne nous empêche jamais de goûter les œuvres pour elles-mêmes. Quelque en puisse être l'auteur, la *Simonetta Vespucci* de Chantilly est si bonne à regarder ! Elle a dans son œil, grand, ardent, intelligent et rêveur, cette curiosité et cette nuance d'étonnement que l'on remarque en tant de figures du *Quattrocento*, où l'on croît deviner je ne sais quelle avide contemplation, quelle griserie de la nature tout nouvellement découverte — et quelquefois aussi une ombre de mélancolie. L'exécution vive et ferme, franche et claire, l'arrangement compliqué et charmant des cheveux *(un' acconciatura di capelli molto fantastica)*, où les perles, les velours et les rubis se mêlent à l'or des tresses blondes, ses lèvres entr'ouvertes et fières, la hardiesse de sa nudité relevée par le serpent d'orfèvrerie qui rampe sur son col et glisse entre les seins, tout communique à ce portrait idéalisé une saveur exquise.

Mais à disserter ou à rêver devant tout ce qui, dans la galerie de Chantilly, invite à la contemplation et à l'étude, c'est un livre qu'il faudrait écrire — et ce livre, M. Gruyer en somme l'a écrit. Nous n'avons pas l'impertinence de vouloir nous substituer à un tel guide : c'est donc à lui que nous renverrons le lecteur. Sur la *Vierge glorieuse* du Pérugin, l'*Automne* de Botticelli, la *Vierge de la Maison d'Orléans* et les *Trois Grâces* de Raphaël, l'histoire d'*Assuerus et Esther* de Filippino Lippi, ils trouveront dans ses notices tous les renseignements d'une critique pleine de sens, de mesure et d'expérience, une grande réserve sur les attributions et la constante préoccupation de jouir des œuvres plus que de les discuter...

Et si, des maîtres de l'âge d'or, on est curieux de passer à ceux de cette décadence dont M. Romain Rolland parlait si ingénieusement ici même, il y a quinze jours, — on trouvera encore à Chantilly une ample provision de documents choisis. Les « Bolonais » y abondent... On nous annonce qu'ils seront de nouveau à la mode demain. Il faudra donc chercher

une occasion de parler d'eux devant leurs œuvres ; et certes, leur influence sur notre école classique a été assez grande pour qu'on ne la néglige pas. Cette occasion, nous la trouverons peut-être... mais une autre fois. M. Gruyer nous avertit d'ailleurs que tous ces Bolonais ne sont pas entrés à Chantilly par la volonté de M. le duc d'Aumale ; ils étaient déjà pour la plupart dans la galerie du prince de Salerne, qui la tenait lui-même de son frère, le roi de Naples. A l'époque où les amateurs les plus éclairés recherchaient avidement les œuvres de la fin du XVIe et du XVIIe siècles, Jean de Fiesole et Filippo Lippi, Botticelli et Ghirlandajo n'étaient même pas ramassés « dans les galetas de la brocante... »

*
* *

Deux portraits attribués à des maîtres italiens, celui de la Trémoille, par ce Benedetto Ghirlandajo dont Lanzi a dit : *Benedetto dipinse in Francia forse più che in Italia*, — et qui fut en effet très occupé chez nous dans les dernières années de Louis XI et les commencements de Charles VIII, — et celui d'Odet de Coligny, cardinal de Châtillon, qu'il semble difficile de maintenir à l'insupportable Primatice, nous ramènent dans notre histoire de France ; nous y rencontrons tout de suite les maîtres flamands, dont le réalisme fit pendant longtemps si bon ménage avec notre génie national. Depuis Charles V, l'alliance était étroite entre les maîtres du Nord, appelés par bandes à la Cour des rois de France et des princes du sang, et la tradition française, rajeunie et vivifiée par leur naturalisme, qu'elle affina en se l'assimilant. Lorsque des princes de sang francais gouvernèrent les Flandres avec la Bourgogne, les deux écoles semblèrent un moment se confondre... Plusieurs précieux tableaux témoignent à Chantilly de ces rapports séculaires : — depuis le beau portrait du Grand Bâtard de Bourgogne, par Roger van der Weyden et surtout le délicieux diptyque où Memling fait apparaître à Jeanne de France, fille de Charles VII, duchesse de Bourbon, la Vierge et l'enfant Jésus, jusqu'à ce curieux portrait du grand Condé par David Téniers, — oui, Téniers lui-même ! — on pourrait suivre cette histoire...

Mais, pour en résumer les principaux caractères, et juger avec pièces à l'appui les effets contraires sur notre art français des influences italiennes et des septentrionales, ne vaut-il pas mieux attendre le volume que M. Gruyer nous promet sur les tableaux de l'École française du Musée de Chantilly ? Si riche qu'elle soit en œuvres étrangères, la collection de M. le duc d'Aumale est avant tout une collection française. Depuis les miniaturistes qui illustrèrent d'admirables paysages les *Grandes Heures* du duc de Berry jusqu'aux maîtres de l'école romantique, les documents y sont nombreux et choisis. Souhaitons que M. Gruyer nous en donne bientôt la description et que ses éditeurs mêlent à son texte le plus grand nombre possible de belles images... Ah! si l'on pouvait avoir, en reproductions parfaites, la série complète des miniatures de Fouquet, quelle joie et quel profit!... C'est sur ce vœu que nous voulons finir.

ANDRÉ MICHEL

DEUX DIPLOMATIES

LE DIFFÉREND ANGLO-AMÉRICAIN

Le message du président Cleveland a tellement surpris l'opinion qu'on a pensé tout d'abord, sur la foi de certains journaux anglais, que c'était là un coup inopiné, sans précédent et sans suite, et ayant en vue seulement une manœuvre électorale. On est vite revenu de cette appréciation. On s'est aperçu que si le coup de gong formidable avait produit l'effet qu'on en attendait, à savoir de réveiller l'opinion, cette note magistrale n'en trouvait pas moins sa place dans un *crescendo* diplomatique qui, depuis plusieurs années, allait se développant entre les deux cabinets de Saint-James et de la Maison-Blanche.

La *London Gazette* a publié *in extenso* les pièces de ce procès, c'est-à-dire un échange de correspondances entre M. Olney, secrétaire d'État des affaires étrangères, et lord Salisbury, portant sur les affaires de Venezuela et sur la doctrine de Monroë. C'est dans ces documents que se trouve la véritable préparation de l'incident provoqué par le message du président Cleveland et, pour parler comme la revue anglaise *The National Review*,

« *fons et origo mali* ». En parcourant ces documents, on se rend compte de la véritable importance du débat, de sa nature, de sa portée et de ses conséquences éventuelles.

Les mémoires échangés entre M. Olney et lord Salisbury sont intéressants à un autre point de vue. Ils font pénétrer très avant dans la connaissance de la méthode diplomatique et de la façon d'agir, dans les questions internationales, de chacune des parties en cause. On reconnaîtra ici, en effet, jusque dans le moindre détail de la conduite et de la procédure, d'une part, la persistance, la ténacité et le savoir-faire diplomatique de la vieille Angleterre. On voit comment ses agents, ses publicistes, ses hommes d'État poussent leurs prétentions durant des mois et des années, et les enfoncent silencieusement comme une vis qui, à chaque tour, gagne du terrain, par la force d'une volonté qui ne se lasse jamais. On voit surtout à quel point la diplomatie anglaise sait créer d'abord *l'état de fait*, puis en tirer toutes les conséquences juridiques ou autres qu'il renferme. Les deux mémoires de lord Salisbury présentent tout un système de réalisme actif et vigoureux, exposé dans une langue claire, précise, parfois mordante, avec ce quelque chose d'un peu hautain et froid qui tient toujours les distances entre l'Anglais de vieille souche et le jeune cousin, riche et parvenu, qui fait tant de bruit, là-bas, de l'autre côté de l'Atlantique.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, des deux parents, c'est l'Américain qui apparaît dans ces documents comme l'imaginatif et l'idéaliste. Tandis que l'Anglais plaide *les faits*, l'Américain plaide *la cause*.

Toute la manœuvre diplomatique du président Cleveland n'est rien autre chose, en effet, qu'un appel à des idées et à des sentiments. Mais il faut reconnaître qu'à ce point de vue, la campagne américaine a été menée avec un sens de l'effet vraiment surprenant.

La discussion traînait depuis des années. Elle menaçait de s'éterniser, tandis que les colons anglais pénétraient, l'un après l'autre, dans le territoire contesté, et y créaient *le fait accompli* si cher à la diplomatie britannique. Cette solution, lente mais infaillible de la question, embarrassait beaucoup les États-Unis qui n'ont, en somme, à leur disposition, sur les

lieux, que les forces très restreintes du Venezuela. Les diplomates américains n'hésitent pas. Ils évoquent la question, l'élèvent, l'élargissent, et l'étalent comme un immense rideau sur lequel ils écrivent ces seuls mots fatidiques : « Doctrine de Monroë. » Alors l'âme vibrante du Yankee s'émeut, s'échauffe, fait explosion. Le chauvinisme la secoue jusque dans ses dernières fibres. Elle se dresse dans sa force et dans sa fierté. « L'Amérique aux Américains », quelle belle formule ! et comme elle est propre à exciter jusque dans la dernière vallée des Montagnes Rocheuses la colère du colon-conquérant qui a fait cette terre, et qui la considère, par conséquent, si énergiquement comme sienne.

Mais ce n'est pas tout. Un mouvement d'idéalisme plus ardent encore anime le mémoire de M. Olney. Par un procédé d'argumentation hardi, il fonde sa réclamation sur cette affirmation hors d'usage depuis les guerres de la Révolution française, à savoir qu'il n'y a, à proprement parler, qu'une seule conception bonne et excellente de la vie politique et sociale : celle qui a été adoptée par les États-Unis. De même que nos pères de 92 chantaient « Guerre aux tyrans ! » et prétendaient briser les « chaînes de l'esclavage », non seulement en France, mais chez toutes les autres nations, l'Américain d'aujourd'hui déclare tranquillement qu'il n'y a pour les peuples qu'une seule bonne façon de se gouverner, la sienne, et que, par conséquent, si on peut à la rigueur tolérer que les autres systèmes se perpétuent sur la vieille terre d'Europe, ils ne doivent à aucun prix être transplantés sur le sol de la jeune Amérique.

Quant au procédé didactique de M. Olney, s'il n'a pas la belle tenue de celui de lord Salisbury, s'il est souvent contourné, traînant, gêné aux entournures, par contre il a pour lui la vigueur, l'entrain, une logique formidable, et qui va en deux bonds jusqu'à l'extrémité la plus téméraire des idées et des systèmes. Les diplomates de cette école sont dangereux — dangereux pour les autres et parfois pour eux-mêmes. Mais ils ont du moins le mérite de dire nettement ce qu'ils veulent dire.

En somme, en se plaçant à un point de vue de haute curiosité intellectuelle, la suite des documents publiés par la

Gazette de Londres est sans prix. Nous avons pensé qu'ils méritaient d'être connus en France, et nous publions ci-dessous les passages vraiment importants et typiques, en les soudant l'un à l'autre par un très court commentaire.

I

Le 7 août 1895, alors que lord Salisbury se préparait à aller prendre, à Dieppe, un repos bien gagné, il reçut de M. Bayard, ambassadeur des États-Unis, le premier des documents publiés par la *Gazette de Londres*. C'est l'exposé complet de la thèse américaine présenté par M. Olney. Après un court préambule indiquant l'importance qu'à Washington on attache à cette communication, vient un long historique de la question de frontière pendante entre la Grande-Bretagne et le Venezuela. Lord Salisbury fait observer avec raison, dans sa réponse, que cet historique est fait uniquement dans le sens du Venezuela et avec les documents émanant de cette source.

Nous n'en donnerons qu'un très court résumé, suffisant pour éclairer le point de fait qui est en question.

En 1814, à la suite d'une convention passée avec les Pays-Bas, l'Angleterre acquiert les établissements de Demerara, Essequibo et Berbice. Depuis ce temps, des contestations incessantes avaient eu lieu entre les deux pays voisins au sujet de la frontière commune. La prétention du Venezuela va jusqu'à réclamer comme frontière celle de la capitainerie générale du Venezuela en 1810, c'est-à-dire la rivière Essequibo; comme le fera observer plus tard lord Salisbury, c'est réduire environ de moitié la superficie de la Guyane anglaise et c'est, par conséquent, enlever à celle-ci non seulement toute chance d'accroissement, mais presque la possibilité d'exister. Vers 1840, l'Angleterre, jusque-là assez indifférente, charge un ingénieur, Sir Robert Schomburgk, de se rendre sur les lieux et de déterminer les frontières. Le résultat de son travail, travail simplement unilatéral, fut la ligne Schomburgk, inscrite depuis lors sur les cartes anglaises et même marquée

à cette époque, sur le terrain, par des poteaux et d'autres signes de reconnaissance. A la suite de protestations très vives du Venezuela, les marques en question sont détruites.

Depuis 1840, différentes frontières nouvelles ont été élaborées par la Grande-Bretagne, toujours sans l'assentiment du Venezuela. En 1844, lord Aberdeen aurait même proposé une frontière, la ligne du Morocco, que le Venezuela aurait acceptée en 1876. Cependant, les prétentions de l'Angleterre grandissent. En 1882, le Venezuela songe à remettre la question à un arbitrage. Mais l'Angleterre veut mêler à la question de frontière d'autres points en litige, et finalement, en 1886, lord Salisbury refuse d'accéder à la proposition d'arbitrage à laquelle M. Gladstone s'était montré disposé à adhérer. En 1889, rupture des relations diplomatiques; depuis lors, vains efforts des parties pour arriver à une transaction.

Dès 1876, le gouvernement du Venezuela avait communiqué à Washington le détail de ses négociations avec Londres. En 1881, M. Ewarts, secrétaire d'État des États-Unis, communique au gouvernement venezuélien une note contenant la déclaration suivante: « Les États-Unis prennent le plus grand intérêt à la question. Il en serait de même pour tout empiétement des puissances étrangères sur les républiques de ce continent. »

En 1882, à la suite de démarches nouvelles de la part du Venezuela, le gouvernement des États-Unis fait des déclarations analogues et propose de se charger lui-même de l'arbitrage, préférant que de telles questions soient réglées par un État américain plutôt que par n'importe quelle puissance européenne.

Depuis cette date, les tentatives des États-Unis à Londres pour arriver à une solution du différend, principalement par la voie de l'arbitrage, sont nombreuses. Elles échouent toujours. Si bien qu'enfin, le 22 février 1895, une résolution du Congrès insiste pour que « la proposition du Président de s'en remettre à un arbitrage soit vivement recommandée aux deux parties. » On peut dire que c'est là le véritable point de départ de la crise actuelle.

Et c'est ici aussi que le ministre Olney se pose à lui-même, comme un cas de conscience politique, la question de savoir

si l'intervention des États-Unis est fondée, si elle ne s'impose pas au gouvernement comme un droit et comme un devoir. Nous citons textuellement :

La situation est telle maintenant que ceux qui sont chargés des intérêts des États-Unis ont l'obligation de déterminer exactement les intérêts en cause et la ligne de conduite qu'il convient de suivre. Elle les oblige à décider si et dans quelle mesure les États-Unis peuvent et doivent intervenir dans une controverse qui ne concernait à l'origine que le Venezuela et la Grande-Bretagne, et à décider dans quelle mesure l'intégrité du territoire venezuélien se trouve menacée par les prétentions de son puissant antagoniste. Les États-Unis ont-ils de pareils droits et de pareils devoirs? Si non, les États-Unis ont terminé leur tâche, à supposer qu'ils n'aient pas été déjà au delà de ce que justifie un intérêt purement sentimental dans les affaires des deux pays. Pousser leur intervention plus loin serait manquer de convenance et de mesure; ce serait tomber sous le reproche d'entremise indiscrète dans des affaires qui ne les concernent nullement. Mais, en revanche, si de tels droits et de tels devoirs existent, ils doivent être exercés dans toute leur étendue, dans la limite de l'autorité et de la puissance des États-Unis.

C'est un principe admis du droit international que, dans de certaines circonstances, une nation peut justement intervenir dans une controverse dont deux ou plusieurs autres nations sont les parties directes et immédiates. Cette doctrine, ordinairement exprimée en termes du caractère le plus général, ne paraît pas admettre une plus grande précision. Il est reconnu, en somme, qu'une nation peut se prévaloir de ce droit, chaque fois que les actes ou les projets de l'une des parties immédiatement intéressées dans l'affaire sont une menace directe et sérieuse pour sa propre intégrité, sa tranquillité ou sa prospérité. L'équité de cette règle, lorsqu'elle est appliquée de bonne foi, n'est pas contestable. D'autre part, c'est une conséquence inévitable, bien que fâcheuse, de la portée générale et large de la règle, qu'on en a fait trop souvent la base de spoliations et d'agrandissements illégitimes. Mais ce qui est en cause actuellement, c'est moins le principe lui-même que celle de ses applications qui est proprement et spécialement américaine.

La question ainsi posée, M. Olney y répond par une argumentation magistrale, où l'on ne manquera pas d'être frappé de la force des traditions et de l'autorité de la consultation des ancêtres, dans ce pays si récent, et que l'on serait porté à considérer comme si mobile.

Washington, dans la célèbre admonition de « l'Adresse d'Adieu », mit ses compatriotes en garde contre les embarras provenant des

questions politiques et des controverses propres aux puissances européennes. « L'Europe, dit-il, a des intérêts de premier ordre qui n'ont vraiment aucun rapport ou qui n'ont qu'un rapport éloigné avec les nôtres. Elle peut être engagée dans de fréquentes discussions, dont les causes ne nous touchent pas. Donc, il ne serait pas sage de notre part de nous lier par des nœuds artificiels aux vicissitudes ordinaires de sa politique, et aux combinaisons ou aux collisions qu'engendrent les amitiés et les inimitiés européennes. Notre situation isolée et lointaine nous invite à suivre une autre route et nous permet de le faire. »

Pendant l'administration du président Monroë, cette doctrine de « l'Adresse d'Adieu » fut, pour la première fois, considérée sous tous ses aspects et en vue de toutes ses conséquences pratiques. « L'Adresse d'Adieu », qui détournait l'Amérique des affaires européennes, ne disait mot de la part que l'Europe pourrait être admise à prendre dans les affaires d'Amérique. Sans doute, on pensa que la dernière venue dans la famille des nations ne devait pas se hâter de prescrire des règles pour guider la conduite de ses aînées. L'opportunité et la convenance qu'il y aurait à notifier aux puissances européennes l'existence d'une politique américaine complètement distincte, les excluant de toute immixtion dans les affaires de l'Amérique, pouvait bien paraître douteuses à une génération qui avait encore présent à la mémoire le souvenir de l'alliance française, et des nombreux services qu'elle avait rendus à la cause de l'indépendance américaine.

Vingt ans après, la situation avait changé. La nation nouvellement née avait crû en puissance et en ressources, avait fait preuve de sa force sur terre et sur mer, aussi bien dans les conflits à main armée que dans les entreprises pacifiques, et avait commencé à prendre cette situation forte et prépondérante que le caractère de son peuple, ses institutions libres, et son éloignement de la scène principale des conflits européens contribuaient à lui donner. Aussi l'administration de Monroë n'hésita-t-elle pas à accepter avec toutes ses conséquences logiques la doctrine de « l'Adresse d'Adieu » et à déclarer que la non-intervention de l'Amérique dans les affaires européennes impliquait et supposait la non-intervention de l'Europe dans les affaires américaines. Considérant qu'il serait aisé d'obtenir l'abstention absolue de l'Europe dans les affaires américaines au prix de l'abstention complète de l'Amérique dans les affaires de l'Europe, le président Monroë, dans le célèbre message du 2 décembre 1823, s'exprima en ces termes :

« Dans les guerres entre puissances européennes, relatives à des faits n'intéressant qu'elles-mêmes, nous n'avons jamais pris aucune part et il n'entre pas dans notre politique d'en prendre jamais aucune. C'est seulement lorsque nos droits sont lésés ou sérieusement menacés

que nous nous trouvons atteints et que nous faisons des préparatifs pour notre défense.

» Nous sommes naturellement plus intéressés par les mouvements de notre hémisphère, et cela pour des causes qui doivent paraître évidentes à tous les observateurs éclairés et impartiaux. Le système politique des Puissances Alliées[1] diffère essentiellement en cela de celui de l'Amérique. Cette différence vient de l'essence même des gouvernements respectifs. Pour défendre le gouvernement que nous avons fondé au prix de tant de sang et d'or, qui s'est amélioré par la sagesse de ses citoyens les plus éclairés, et auquel nous devons une félicité sans exemple, la nation entière est prête à tous les sacrifices; mais la sincérité et la cordialité des relations qui existent entre les États-Unis et ces puissances nous obligent à déclarer que nous considérerions toute tentative de leur part d'étendre leur système de gouvernement à une partie quelconque de notre hémisphère comme dangereux pour notre paix et pour notre sécurité. Nous ne sommes jamais intervenu et nous n'interviendrons jamais dans ce qui concerne les colonies existantes ou les dépendances des États européens; mais quand il s'agit de gouvernements qui ont proclamé leur indépendance et qui l'ont sauvegardée, et quand cette indépendance a été reconnue par nous-mêmes après due considération et d'après des principes équitables, nous ne pourrions considérer l'intervention d'une puissance européenne, à l'effet d'exercer sur eux soit une pression, soit un contrôle quelconque, que comme la manifestation de dispositions hostiles à l'égard des Etats-Unis... Notre politique à l'égard de l'Europe, adoptée dès le début des guerres qui ont si longtemps agité cette partie du globe, demeure la même; elle consiste à ne pas intervenir dans les affaires intérieures d'aucun de ses États, à considérer le gouvernement *de facto* comme le gouvernement légitime à nos yeux, à entretenir avec lui des relations amicales, et à maintenir ces bonnes relations au moyen d'une politique franche, ferme et droite... Mais, en ce qui concerne l'Amérique, les circonstances sont manifestement très différentes. Il n'est pas possible que les Puissances Alliées étendent leur système politique à une partie quelconque de ce continent sans mettre en danger notre paix et notre tranquillité. Personne ne pourra croire, d'autre part, que nos frères du Sud, s'ils étaient abandonnés à eux-mêmes, dussent l'adopter de leur propre mouvement. En conséquence, il nous serait impossible d'assister à une intervention de cette nature avec indifférence. »

L'administration de Monroë, cependant, ne se contenta pas de formuler la règle des rapports entre l'Europe et l'Amérique. Elle chercha aussi à s'assurer les bénéfices pratiques de son application. Le message

1. Le président Monroë vise la Sainte Alliance.

cité ci-dessus déclarait donc que les continents américains étaient entièrement occupés et ne pouvaient être l'objet, désormais, d'aucune colonisation de la part des puissances européennes. Une telle règle n'avait de valeur que si elle pouvait être sanctionnée par la force. Or, les États-Unis étant la seule puissance de cet hémisphère capable de recourir à la force, on n'hésita pas à déclarer, non seulement que l'Europe ne devait pas intervenir dans les affaires américaines, mais que toute puissance européenne qui le ferait serait regardée comme allant à l'encontre des intérêts des États-Unis et comme s'exposant à leur hostilité.

L'Amérique n'est plus, en aucune façon, ouverte à la colonisation ; quoique cette proposition n'ait pas été universellement admise quand elle a été annoncée pour la première fois, elle n'est plus contestée aujourd'hui.

Ce que nous avons à examiner maintenant, c'est la règle qui fait considérer comme un acte d'hostilité à l'égard des États-Unis le fait, de la part d'une puissance européenne, de ne pas tenir compte de la doctrine de Monroë. La portée et les limites de cette règle ne peuvent être trop clairement expliquées. Elle n'établit pas un protectorat général des États-Unis sur les autres États américains. Elle ne libère aucun État américain de ses obligations résultant du droit international, et n'empêche aucune puissance européenne directement intéressée d'agir, au besoin, par la force pour les faire respecter. Elle n'autorise nullement une intervention quelconque dans les affaires intérieures d'un État américain ou dans les relations entre cet État et les autres États américains. Elle ne justifie aucune tentative de notre part de changer la forme du gouvernement établi dans un État américain quelconque, ou d'empêcher les habitants de cet État de modifier à son gré et à sa fantaisie la forme de son gouvernement. Elle stipule qu'aucune puissance européenne ni aucune coalition de puissances européennes ne doit songer à intervenir par la force pour ôter à un État américain le droit et la liberté de s'administrer lui-même, et pour lui imposer une conduite et une destinée politique dont il ne veut pas.

Il est hors de doute qu'à dater de sa promulgation, cette doctrine a été pour notre pays la règle constante et expresse de sa politique. Ce fut certainement l'insistance de la Grande-Bretagne qui décida l'administration de Monroë à la formuler, et la Grande-Bretagne y fit aussitôt une adhésion formelle et sans réserves, — adhésion qui n'a jamais été retirée. La doctrine fut arrêtée et proclamée, après l'examen attentif d'un cabinet qui comprenait parmi ses membres John Quincy-Adams, Calhoun, Crawford et Wirt, et qui, avant de prendre une décision, demanda conseil à Jefferson et à Madison. La promulgation fut accueillie avec enthousiasme par la nation entière, sans distinction de partis.

Il est vrai de dire que le Congrès n'a jamais donné sa sanction officielle à la doctrine; mais, en 1864, la Chambre protesta contre la prétention des Français d'introduire la monarchie au Mexique, et déclara que cette intervention était en opposition avec la politique des États-Unis; et, en 1889, le Sénat ne voulut pas admettre qu'une puissance européenne pût prendre une part directe au percement d'un canal à travers l'isthme de Darien ou l'Amérique Centrale.

Il est manifeste qu'une doctrine, hautement et invariablement proclamée et mise en pratique par le Pouvoir exécutif pendant plus de soixante-dix ans, sans désapprobation expresse du Congrès, doit en bonne logique être considérée comme sanctionnée implicitement.

Après avoir ainsi exposé le développement traditionnel de la doctrine de Monroë, le secrétaire d'État en déduit les effets et les conséquences avec une vigueur que rien n'arrête, et on peut dire même qu'il les développe jusqu'à leurs plus extrêmes limites :

Si l'on recherche les résultats pratiques de la règle posée ci-dessus, ils sont aussi évidents qu'abondants. Le premier effet immédiat de la doctrine concernait le contrôle de l'émancipation des États de l'Amérique du Sud. Les États indépendants qui se partagent aujourd'hui cette région lui doivent, pour une bonne part, leur existence. Depuis lors, la plus caractéristique application de la doctrine a été l'évacuation du Mexique par les Français, à la fin de la guerre civile. Mais nous lui devons en outre les dispositions du traité Clayton-Bulwer, qui déclaraient neutre par avance tout canal interocéanique au travers de l'Amérique, et en même temps interdisaient à la Grande-Bretagne d'occuper une portion quelconque de l'Amérique Centrale, ou d'y exercer un pouvoir quelconque. La règle a encore été mise en pratique en ce qui concerne Cuba : en même temps qu'on se refusait à porter aucune atteinte à la souveraineté de l'Espagne, il était déclaré que la possession de l'île ne pourrait être concédée à aucune autre puissance européenne. Enfin, la doctrine a eu sa part d'influence dans la renonciation définitive de la Grande-Bretagne à son soi-disant protectorat sur la côte des Mosquitos.

Lorsqu'il fut question d'une cession volontaire du Yucatan à la Grande-Bretagne ou à l'Espagne, le président Polk eut peut-être tort de se fonder sur la doctrine de Monroë pour déclarer, dans un message spécial au Congrès, que les États-Unis ne pouvaient admettre une telle cession. Toutefois, c'est dans le même esprit qu'en 1870 le secrétaire Fisch affirma que le président Grant n'avait fait que se conformer « aux enseignements de toute notre histoire », en déclarant dans son Message annuel de cette année que les possessions

américaines des puissances européennes ne pouvaient plus désormais être l'objet d'un transfert d'une puissance européenne à une autre; et que *les colonies actuelles ne pouvaient dorénavant subir qu'une seule modification dans leurs conditions d'existence : devenir des nations indépendantes*. C'est encore une conséquence logique de la doctrine, — bien qu'elle ne paraisse découler nécessairement ni de la lettre, ni de l'esprit, — que le refus d'accepter l'arbitrage d'une puissance européenne dans les difficultés sud-américaines. Les questions américaines, doivent être réservées à la décision de l'Amérique : c'est en vertu de ce principe que les États-Unis se refusèrent à servir d'arbitres avec la Grande-Bretagne et la France entre le Chili et le Pérou.

C'est enfin, entre autres raisons, pour ne pas laisser porter atteinte à l'autorité de la doctrine de Monroë, et au prestige des États-Unis, qui l'ont proclamée et s'en sont portés garants, que le secrétaire Bayard refusa énergiquement d'appuyer par la force la plainte élevée par Pelletier contre Haïti. « Les États-Unis, dit-il, se sont déclarés les protecteurs, contre toute intrusion européenne, de ce monde de l'Ouest où ils sont de beaucoup la puissance la plus forte. Ils peuvent se flatter d'avoir toujours dit hautement que les risques seraient graves pour la puissance européenne qui se permettrait, sans motifs légitimes, de porter atteinte aux États du Nouveau-Monde qui se sont affranchis du contrôle européen. Ils ont annoncé que les droits territoriaux des plus faibles de ces États leur seraient aussi sacrés que leurs propres droits, non seulement parce qu'à leurs yeux, en bonne justice, le moindre État est l'égal des plus grandes nations, mais parce que ces petits États leur paraissent avoir droit à une sollicitude toute particulière. J'ose dire que si nous sanctionnions par des représailles à Haïti l'invasion impitoyable du territoire de cet État et l'atteinte portée à sa souveraineté; si nous donnions à cette invasion l'appui exprès d'une intervention de l'Exécutif, et d'un vote favorable du Congrès, il nous serait difficile de soutenir encore par la suite que dans le Nouveau-Monde, dont nous avons le devoir spécial de sauvegarder les droits, nous n'avons jamais lésé nous-mêmes ces droits.

... Une doctrine de droit public américain, établie si longuement et si fermement, ne pourrait être aisément oubliée dans un cas où elle s'applique naturellement, même s'il y avait lieu de discuter les contingences particulières du cas dont il s'agit.

Ici commence un véritable dithyrambe en faveur de la doctrine de Monroë. Il suffit d'en signaler l'étonnante allure :

On ne peut rien objecter à la doctrine de Monroë, entendue et définie comme nous l'avons fait. Elle se fonde, au contraire, sur des

faits et des principes aussi compréhensibles qu'incontestables. Il est impossible de nier que l'éloignement, et trois milles d'océan, rendent aussi peu naturelle que peu commode une union politique entre un État européen et un État américain. Mais les considérations physiques et géographiques sont les moindres objections à une telle union. L'Europe, comme Washington le remarqua, a un lot d'intérêts essentiels qui lui sont particuliers. L'Amérique n'a rien à y voir, et ne doit ni s'y mêler, ni s'en préoccuper. Chacune des grandes puissances européennes, par exemple, entretient à l'heure présente des armées et des flottes énormes pour sa propre défense, pour se tenir en garde contre une ou plusieurs autres puissances européennes. En quoi les États d'Amérique peuvent-ils s'intéresser à cet état de choses, et pourquoi iraient-ils s'appauvrir dans des guerres ou des préparatifs de guerre dont les causes et les résultats ne peuvent les concerner directement? Si toute l'Europe s'armait soudainement au sujet du sort de la Turquie, ne serait-il pas absurde qu'un État américain prît sa part des misères et des frais de cette querelle? Si le fait se produisait, il est certain que cet État aurait sa part des dépenses et des pertes de la lutte, mais en aucune manière des bénéfices qui en résulteraient.

Ce qui est vrai quant aux intérêts matériels en jeu ne l'est pas moins de ce qu'on peut appeler les intérêts moraux. Ceux qui concernent l'Europe lui appartiennent en propre, et diffèrent totalement de ceux qui appartiennent en propre à l'Amérique. L'Europe, dans son ensemble, est monarchique, et, sauf l'unique et importante exception de la République française, est soumise au principe monarchique. L'Amérique, au contraire, est vouée au principe exactement opposé, celui en vertu duquel chaque peuple a un droit inaliénable à se gouverner lui-même. Les États-Unis d'Amérique fournissent au monde l'exemple et la preuve les plus remarquables et les plus concluants de l'excellence des institutions libres, qu'il s'agisse de la grandeur nationale ou du bonheur individuel.

Il est manifestement superflu de s'étendre sur cette partie du sujet; car, que l'on considère les intérêts moraux ou les intérêts matériels, il est impossible de ne pas reconnaître la séparation absolue entre ceux de l'Europe et ceux de l'Amérique, et par suite l'inconvenance et l'illégitimité de tout contrôle européen sur l'Amérique. Si donc, pour les raisons énoncées, il est impossible d'admettre l'intrusion par la force des puissances européennes dans la politique américaine; si, étant inadmissible, il faut de toute nécessité qu'on y résiste et qu'on l'empêche, la résistance et l'obstacle doivent venir des États-Unis. Ils ont le devoir de se charger de cette résistance, non seulement dans les cas où l'agression serait dirigée contre eux, mais encore quand l'attaque menace quelque autre État américain, puisque,

seuls, les États-Unis ont la force nécessaire pour remplir cette obligation. Est-il donc vrai que la sécurité et la prospérité des États-Unis soient suffisamment intéressés au maintien de l'indépendance d'un État américain quelconque à l'égard des puissances européennes, pour justifier et nécessiter l'intervention de ces États-Unis dans tous les cas où l'une de ces indépendances est en danger?

La question ne comporte pas deux réponses. Les États américains, ceux du Sud aussi bien que ceux du Nord, en raison de leur proximité géographique, de leur sympathie naturelle, de la similitude de leurs régimes politiques, sont, commercialement et politiquement, les amis et les alliés des États-Unis. Permettre à un État européen de mettre la main sur l'un d'eux, ce serait bouleverser cet état de choses, et sacrifier tous les avantages que nous retirons de ces relations naturelles. Mais ce n'est pas tout. La nation des États-Unis a un intérêt vital dans la cause du *self-government* populaire. Elle a conquis ce droit pour elle et sa descendance au prix de sacrifices immenses, en sang et en or. Elle en a démontré au monde l'excellence et la fécondité, par l'exemple d'un progrès inouï en grandeur nationale et en félicité individuelle. Elle estime que le *self-government* populaire doit être le salut de toutes les nations du globe, et que la marche de la civilisation, progrès ou recul, est indissolublement liée aux progrès et aux reculs du gouvernement populaire.

Pénétré de ces idées, il n'y aurait rien d'impossible à ce que le peuple des États-Unis se sentît déterminé à exercer une propagande active en faveur d'une cause qu'il place si haut, aussi bien pour lui que pour l'humanité.

Mais le temps des Croisades n'est plus, et il faut que les États-Unis se bornent à proclamer et à défendre le droit de *self-government* populaire dans la mesure où leur propre sécurité et leur propre prospérité s'y trouvent engagées. C'est à ce point de vue plus encore qu'à tout autre qu'ils jugent intolérable qu'un État européen exerce par la force un contrôle politique sur un État américain. Les malheurs qui en pourraient résulter, pour n'être pas une menace immédiate, n'en sont pas moins réels, et il importe de s'en garder avec soin, alors même qu'il est impossible de prévoir quelle suite de circonstances pourront les faire surgir.

Les États civilisés de la chrétienté règlent leur conduite réciproque sur les principes qui commandent la conduite des individus. A mesure qu'ils en prennent une plus claire conscience, les États comprennent mieux que leurs intérêts permanents leur imposent une conduite dirigée par les principes immuables du droit et de la justice. Chacun, toutefois, n'est que trop exposé à succomber aux tentations que paraissent lui offrir des occasions faciles d'agrandissement, et chacun risquerait de compromettre à la légère le bon état de ses affaires,

s'il ne se souvenait à temps que la force et la puissance lui sont indispensables pour sauvegarder sa position à l'égard des autres États.

Aujourd'hui, les États-Unis sont, en fait, les souverains du continent américain, et leur volonté a force de loi dans les matières où ils jugent à propos d'intervenir. Pourquoi? Ce n'est pas en raison de l'amitié désintéressée qu'ils inspirent. Ce n'est pas non plus uniquement parce qu'ils sont à un très haut degré de civilisation, ni parce que leurs actes sont invariablement pénétrés de sagesse, de justice et d'équité. C'est parce qu'en sus des autres motifs, l'énormité de leurs ressources, jointe à leur situation isolée, font d'eux les maîtres de la situation, et les rendent pratiquement invulnérables à l'une quelconque des autres puissances ou à toutes les autres puissances réunies.

Tous les avantages de cette supériorité sont d'un seul coup mis en péril, si l'on admet que les puissances européennes puissent convertir des États américains en colonies ou en provinces. On se prévaudrait avec empressement de ce principe, et chaque puissance, en le mettant en pratique, se procurerait immédiatement une base d'opérations militaires contre nous. Ce qui serait concédé à une puissance ne pourrait être interdit aux autres, et il est permis d'imaginer que l'on verrait se reproduire à propos de l'Amérique du Sud les compétitions qui se donnent présentement carrière en Afrique. S'il en était ainsi, les pays les plus faibles seraient très vite absorbés, et le résultat final pourrait bien être le partage de l'Amérique du Sud tout entière entre les diverses puissances européennes.

Les conséquences désastreuses qu'un tel état de choses aurait pour les États-Unis sont évidentes. La perte de leur prestige, de leur autorité et de leur influence dans les conseils de la famille des nations seraient les moindres de ces calamités. Nous trouverions installés à nos portes ceux qui sont nos seuls véritables rivaux dans la paix et nos ennemis dans la guerre. Voilà de longues années que nous sommes exempts des fardeaux et des fléaux qu'entraînent avec elles les immenses armées permanentes et tout l'attirail des nations maintenues sur le pied de guerre, et cette économie de souffrances a contribué pour une bonne part à notre richesse et à notre grandeur nationales, aussi bien qu'au bonheur de chaque citoyen. Mais supposez les puissances européennes campées en permanence sur le sol américain, nous ne pourrions songer à voir durer les conditions idéales d'existence dont nous avons joui si longtemps. Il nous faudrait à notre tour être armés jusqu'aux dents; à notre tour il nous faudrait transformer en soldats et en marins la fleur de notre population mâle: à notre tour, nous devrions arracher ces jeunes hommes à leurs occupations pacifiques, et annihiler une bonne partie de l'énergie productive de la nation. On aurait peine à imaginer qu'une calamité plus terrible puisse fondre sur nous.

Et il ne sert de rien, pour calmer nos justes appréhensions, d'alléguer l'amitié des puissances européennes, leur bonne volonté à notre égard, et leur ferme résolution de vivre avec nous en paix et en harmonie, le jour où elles seraient nos voisines. — Le peuple des États-Unis a appris à l'école de l'expérience dans quelle mesure les relations des États entre eux sont commandées et réglées non par des inclinations sentimentales ou des principes rationnels, mais par l'intérêt égoïste. Il n'oubliera pas de si tôt que, dans une heure de détresse, toutes ses angoisses et ses souffrances furent aggravées par l'éventualité de démonstrations hostiles venant de puissances avec lesquelles il avait vécu de longues années en parfaite harmonie. Il se souvient encore que la France profita comme d'une occasion favorable de notre guerre civile pour fonder une monarchie dans l'État notre voisin, le Mexique. Il sait fort bien que si la France et la Grande-Bretagne possédaient et exploitaient d'importantes possessions dans l'Amérique du Sud, elles ne sauraient guère résister à la tentation de détruire la prédominance de la Grande République dans cet hémisphère en aidant à son démembrement. Les États-Unis ont évité ce grave péril dans le passé et ils l'éviteront encore dans l'avenir, grâce à l'action sûre, mais silencieuse, de la doctrine proclamée par le président Monroë. Y renoncer, en dépit des exigences logiques de la situation, et des faits de notre expérience passée, ce serait renoncer à une politique qui a fait ses preuves comme une défense facile contre l'agression étrangère, et comme une source féconde de progrès intérieur et de prospérité.

Il existe donc, pour l'Amérique, une doctrine de droit public bien fondée en principe et sanctionnée par les faits, qui permet et oblige les États-Unis à traiter comme une offense le fait qu'une puissance européenne assume par la force un contrôle politique dans un État américain.

Il reste à appliquer la doctrine au différend actuel entre la Grande-Bretagne et le Venezuela, et il n'y a à cela aucune difficulté.

. . . . . .

Dans toute la volumineuse correspondance sur le sujet, on ne trouve pas une seule raison ni l'ombre d'une raison. « Il en est ainsi, parce que je veux qu'il en soit ainsi » paraît être l'unique argument que puisse invoquer la Grande-Bretagne. On insinue pourtant que la prétention britannique s'appuie sur le fait d'une occupation, qui, qu'elle ait été reconnue ou non, a acquis, à force de durer, la valeur d'un titre de propriété. Mais, entre États souverains, peut-on dire qu'il existe une prescription pour les droits territoriaux? Ou bien, s'il y en a une, quelle conséquence en peut-on légitimement tirer? C'est, non pas qu'il faut repousser tout projet d'arbitrage, mais bien qu'aux matières soumises à l'arbitrage il sera joint un point additionnel, à

savoir, la validité, en droit et en fait, du titre prétendument constitué par la prescription.

Il n'est pas moins vain de prétendre qu'en principe la Grande-Bretagne ne peut ni être sommée ni être tenue de soumettre à l'arbitrage ses droits politiques et souverains sur un territoire. Cette prétention serait parfaitement valable s'il s'agissait de la totalité ou d'une part essentielle des possessions d'un État souverain. Car soutenir la thèse adverse équivaudrait à prétendre qu'un État souverain peut être tenu de soumettre à un arbitrage sa propre existence. Mais la Grande-Bretagne a montré elle-même, en plus d'un cas, que le principe n'est pas de mise quand les intérêts ou la portion de territoire mis en question ne sont pas d'une importance considérable, et quand leur perte, par suite d'un arbitrage, ne peut affecter d'une façon appréciable son honneur ou sa puissance. C'est ainsi qu'elle a soumis à l'arbitrage la délimitation de telle ou telle de ses possessions coloniales, deux fois avec le Portugal, et une fois avec l'Allemagne, et peut-être d'autres fois encore...

La Grande-Bretagne prétend faire reconnaître son droit sur une partie du territoire contesté avant d'admettre aucun arbitrage pour le reste du territoire, — et cette prétention n'est autre chose qu'une expression toute gratuite de sa volonté.

Elle dit au Venezuela en substance : « Vous ne pouvez attendre de la force aucune portion de la terre contestée, parce que vous n'êtes pas assez fort ; vous ne pouvez pas davantage rien obtenir par un traité, puisque je n'y consens pas ; et vous perdez votre unique chance, celle d'obtenir quelque chose d'un arbitrage, si vous ne m'abandonnez au préalable la portion de territoire que je désignerai. »

On ne voit pas comment il serait possible de justifier une pareille attitude, ni comment elle est conciliable avec l'amour de justice et de loyauté qui caractérise si éminemment la race anglaise. Elle ôte au Venezuela toute liberté d'action et lui impose une contrainte violente. Acquérir un territoire par ce procédé, c'est l'arracher de haute main, au même titre que si les troupes britanniques venaient l'envahir, ou si les flottes britanniques venaient le bloquer. Il semble donc tout à fait impossible qu'une pareille attitude de la Grande-Bretagne ait l'assentiment des États-Unis ; admettre que la Grande-Bretagne étende par ce procédé les frontières de la Guyane anglaise, ce serait de notre part donner notre consentement à un envahissement et à une conquête du Venezuela.

Dans ces circonstances, le devoir du Président n'est pas douteux, et s'impose impérativement à lui. La prétention de la Grande-Bretagne sur le territoire discuté, et son refus de laisser examiner les droits qu'elle dit posséder, constituent un accaparement de ce territoire à son profit ; ne pas protester, ne pas déclarer hautement que cette

conduite sera regardée comme une offense à la nation des États-Unis, et comme violente et oppressive en elle-même, ce serait se départir de la politique traditionnelle à laquelle sont étroitement liés l'honneur et la prospérité de notre pays. Il appartient à un autre Pouvoir de voter les mesures nécessaires pour sauvegarder cette politique; mais le devoir manifeste de l'Exécutif est de tout faire pour que de pareilles mesures ne deviennent pas nécessaires.

En conséquence, vous avez pour mission de présenter les vues ci-dessus exposées à lord Salisbury en lui donnant lecture de cette dépêche (vous lui en laisserez une copie s'il en manifeste le désir) et de les fortifier au moyen des arguments qui ne manqueront pas de vous venir à l'esprit. Nous réclamons une réponse nette à cette question : La Grande-Bretagne accepte-t-elle ou refuse-t-elle de soumettre à un arbitrage impartial la question de frontière du Venezuela dans sa totalité? Le vœu le plus sincère du Président est que la décision soit en faveur de l'arbitrage, et que la Grande-Bretagne donne une preuve de plus, après tant d'autres, de la justice et de la sagesse qu'elle apporte au règlement des différends internationaux.

Si toutefois le Président devait être déçu dans son espoir (hypothèse qu'il ne veut point envisager comme possible, et qui, à son sens, gênerait fort dans l'avenir les relations de ce pays avec la Grande-Bretagne), son désir est d'en être avisé à temps pour qu'il puisse exposer la question tout entière devant le Congrès dans son prochain Message Annuel.

Je suis, etc.

Signé : RICHARD OLNEY.

II

La réponse de lord Salisbury est datée du 26 novembre 1895. Elle est divisée en deux communications : la première consacrée au point de doctrine et rédigée après consultation des « jurisconsultes de la Couronne » ; la seconde visant spécialement le point de fait.

La première dépêche mérite d'être citée presque *in extenso :*

LE MARQUIS DE SALISBURY A SIR J. PANNCEFOTE

Foreign Office, 26 novembre 1895.

... Les prétentions émises par M. Olney sont présentées par lui comme une application logique des maximes politiques bien connues dans les

discussions américaines sous le nom de doctrine de Monroë. Autant que je sache, cette doctrine n'avait jamais jusqu'ici été invoquée au profit des États-Unis dans aucune communication écrite adressée au gouvernement d'une autre nation ; mais elle a été généralement adoptée et tenue pour certaine par beaucoup d'écrivains et d'hommes politiques éminents, aux États-Unis.

On dit qu'elle a fortement influencé le gouvernement de ce pays dans la conduite de ses affaires extérieures, bien que M. Clayton, qui fut secrétaire d'État sous le président Taylor, ait déclaré expressément que l'administration dont il faisait partie ne l'avait nullement adoptée.

Mais, au cours de la période qui s'est écoulée depuis la publication du message du président Monroë, en 1823, la doctrine a subi un très considérable développement, et l'aspect sous lequel elle nous est présentée aujourd'hui par M. Olney diffère grandement du caractère qu'elle avait lorsqu'elle sortit d'abord de la plume de son auteur. En effet, les deux propositions que le président Monroë émit étaient les suivantes : d'abord, que l'Amérique ne devait plus être considérée comme un champ ouvert à la colonisation européenne, et ensuite que l'Europe ne devait pas essayer d'étendre son système politique à l'Amérique, ni d'intervenir dans les affaires politiques d'aucun des États américains qui avaient récemment proclamé leur indépendance.

Les dangers contre lesquels le président Monroë jugeait utile de se mettre en garde n'étaient pas aussi imaginaires qu'ils le sembleraient aujourd'hui. La formation de la Sainte Alliance, les congrès de Laybach et de Vérone, l'invasion de l'Espagne par la France dans le but d'imposer au peuple espagnol une forme de gouvernement qui ne pouvait vivre que grâce à un appui venu du dehors, c'était là autant d'événements de fraîche date, encore vivants dans l'esprit du président Monroë lorsqu'il écrivit son célèbre message. Le système dont il parle et dont il combat si résolument l'application au continent américain, c'était le système alors adopté par certains États puissants sur le continent de l'Europe : le système des coalitions ayant pour objet d'empêcher par la force des armes l'adoption, dans d'autres pays, d'institutions politiques qu'ils réprouvaient, et d'appuyer, par une pression venue du dehors, celles qu'ils approuvaient.

Diverses portions de l'Amérique du Sud venaient de proclamer leur indépendance, et cette indépendance n'avait pas été reconnue par l'Espagne et le Portugal auxquels, à de rares exceptions près, toute l'Amérique du Centre et du Sud était normalement soumise. Ce n'était pas un danger imaginaire qu'il envisageait, lorsqu'il exprimait la crainte que le même esprit qui avait inspiré l'expédition française en Espagne pourrait suggérer aux plus puissants gouvernements de l'Europe l'idée d'imposer par la force des armées européennes aux

États sud-américains la forme de gouvernement qu'ils avaient rejetée, et les liens politiques qu'ils avaient rompus. En déclarant que les États-Unis s'opposeraient à une pareille entreprise si elle venait à être tentée, le président Monroë adopta une politique qui reçut l'entière sympathie du gouvernement anglais d'alors.

Les dangers qu'appréhendait le président Monroë n'ont aucun rapport avec l'état de choses dans lequel nous vivons. A l'heure actuelle il n'existe plus aucun danger de voir une Sainte Alliance imposer son système à une portion du continent américain; il n'y a même pas lieu d'appréhender qu'un État européen puisse songer à considérer une portion quelconque du continent américain comme un champ ouvert à la colonisation européenne. On comprend que M. Olney invoque, à l'appui des vues qu'il défend, une doctrine qui jouit d'un crédit si universel chez ses propres compatriotes. Mais les circonstances avec lesquelles le président Monroë avait à compter, et celles auxquelles le présent gouvernement américain a affaire, ont très peu de rapport entre elles. La Grande-Bretagne ne songe nullement à imposer un « système » au Venezuela et ne s'occupe en aucune façon du mode d'institutions politiques sous lesquelles les Venezueliens choisissent de vivre. L'empire britannique et la république de Venezuela sont voisines; elles ont eu des différends dans le passé et continuent à en avoir au sujet de la frontière qui sépare leurs possessions. C'est une controverse qui ne semble pas concerner en quoi que ce soit les États-Unis. Il est difficile, en effet, de voir comment ce différend pourrait affecter matériellement un État autre que les deux puissances qui y sont immédiatement intéressées, sauf peut-être telle ou telle autre possession de Sa Majesté Britannique, la Trinité, par exemple. L'affaire du contesté venezuelien n'a rien à voir avec aucun des principes qui préoccupaient le président Monroë. Il n'est pas question ici de la colonisation d'une portion de l'Amérique par un pouvoir européen. Il n'est pas davantage question d'imposer aux communautés de l'Amérique du Sud un système quelconque de gouvernement imaginé en Europe.

Il s'agit uniquement de fixer les frontières d'une possession anglaise, qui appartenait au trône d'Angleterre bien avant que la République de Venezuela existât. A supposer même que les intérêts du Venezuela soient assez étroitement liés à ceux des États-Unis pour donner à ces derniers un *locus standi* dans la controverse, il est évident que le gouvernement des États-Unis ne s'est pas fait une opinion, ou, tout au moins, n'exprime aucune opinion quelconque sur le fond même du litige. Le gouvernement des États-Unis ne donne pas raison à la Grande-Bretagne ou au Venezuela, mais il avance que la doctrine formulée par le président Monroë, alors qu'il s'opposait à l'intrusion de systèmes politiques européens, et à une reprise de la

colonisation de l'Amérique par l'Europe, lui confère le droit d'exiger qu'une puissance européenne ayant un différend de frontière avec une communauté sud-américaine, consente à déférer cette controverse à l'arbitrage; et M. Olney déclare que le refus du gouvernement de Sa Majesté Britannique d'accéder à cette demande « gênerait fort dans l'avenir les relations entre la Grande-Bretagne et les États-Unis ».

Quelle que puisse être l'autorité de la doctrine proclamée par le président Monroë, rien dans son langage n'autorise à penser qu'il ait voulu réclamer cette nouvelle prérogative pour les États-Unis. Il est clair qu'il ne cherchait pas à établir un protectorat sur le Mexique ou sur les États de l'Amérique du Sud ou de l'Amérique Centrale. Une telle prétention eût imposé aux États-Unis le devoir de répondre de la conduite de ces États, et conséquemment, la responsabilité de la contrôler. Sa sage prévoyance lui eût fait refuser énergiquement d'ajouter ce nouveau fardeau à ceux qui pèsent déjà sur le gouvernement des États-Unis. Il s'ensuit nécessairement que si le gouvernement des États-Unis ne songe pas à se porter garant de la conduite de ces États, il ne peut pas non plus prétendre les protéger contre les conséquences qui naîtraient des mauvais procédés dont ils pourraient user à l'égard d'autres nations. S'ils viennent à léser en quoi que ce soit les droits d'une autre puissance ou ceux de leurs sujets, on ne prétend pas que la doctrine de Monroë doive leur assurer l'assistance des États-Unis pour les dispenser de la réparation à laquelle le droit international peut les contraindre. M. Olney, dans son exposé de principes, repousse expressément l'idée d'une intervention de cette nature.

Mais la réclamation qu'il fonde sur ces principes est que, si quelque État de l'Amérique élève des prétentions sur un territoire dont un de ses voisins se dit être propriétaire, et si ce voisin n'est autre qu'une colonie d'un État européen, dans ce cas, les États-Unis ont le droit d'exiger que l'État européen soumette à un arbitrage sa réclamation et ses propres droits lésés. Je ne veux pas entreprendre ici de discuter les mérites de cette méthode de résolution des différends internationaux. Elle a fait ses preuves dans plus d'une circonstance; néanmoins elle n'est pas exempte de défauts qui en amoindrissent singulièrement sa valeur.

Il n'est pas toujours facile de trouver un arbitre compétent, et qui, en même temps, soit totalement impartial; et la tâche d'obtenir l'adhésion des deux parties à la sentence rendue n'est pas toujours sans difficultés. C'est un mode de règlement dont la valeur varie beaucoup suivant la nature du litige auquel il est appliqué, et suivant le caractère des parties intéressées; c'est une question difficile, de savoir si, dans certains cas spéciaux, cette façon de procéder est la meilleure.

Les seules parties qui aient qualité pour décider cette question sont celles-là mêmes qui sont en jeu. La prétention d'une troisième puissance, non intéressée dans la question, à imposer cette procédure à l'une ou à l'autre des parties, ne peut pas être raisonnablement défendue, et n'a pas de fondement en droit international.

Dans les remarques que j'ai faites, j'ai admis en droit que la doctrine de Monroë était bonne en elle-même. Je ne veux pas cependant qu'on pense que je veuille l'accepter en aucune façon au nom du gouvernement de Sa Majesté.

Il ne faut en parler qu'avec respect, par égards pour l'homme d'État distingué auquel on la doit, et pour la grande nation qui l'a adoptée; mais le droit international est fondé sur le consentement unanime des peuples, et il n'est pas d'homme d'État, si éminent soit-il, il n'est pas de nation, si puissante soit-elle, qui aient qualité pour introduire dans le code de droit international un nouveau principe qui n'ait jamais été reconnu auparavant et qui ne l'ait pas encore été depuis sa promulgation.

Les États-Unis ont le droit qu'a toute autre nation de prendre parti dans une discussion où leurs propres intérêts sont en jeu, et ils sont juges de savoir si ces intérêts sont attaqués, et jusqu'à quel point ils doivent les soutenir. Mais leurs droits ne sont en aucune manière ni accrus, ni fortifiés par le fait que la controverse affecte un territoire que l'on dit américain. M. Olney cite le cas de la récente guerre du Chili, au cours de laquelle les États-Unis refusèrent, au nom de la doctrice de Monroë, de seconder la France et l'Angleterre dans leur tentative de mettre fin aux hostilités. Les États-Unis étaient complètement dans leur droit en refusant d'appuyer cette tentative de pacification; mais le principe de M. Olney « que les questions américaines doivent être tranchées par les Américains », même s'il avait pour lui l'appui de la doctrine de Monroë (ce qui n'est pas), ne peut être soutenu au moyen d'aucun argument tiré du code international.

Le gouvernement des États-Unis n'est pas fondé à ériger en proposition universelle, en y englobant une foule d'États indépendants dont ils ne se portent pas garants, la maxime que ses intérêts sont nécessairement en jeu dans tout ce qui peut arriver à ces États pour la seule raison qu'ils sont situés sur le nouveau continent. Il peut bien arriver que les intérêts des États-Unis soient atteints par ce qui arrive au Chili et au Pérou, et que cette circonstance puisse leur donner le droit d'intervention, mais il peut en être de même pour la Chine et le Japon, et le droit d'intervention n'est pas plus applicable ni plus légitime dans le premier cas que dans le second.

Quoique le langage du président Monroë vise un objet dont la réalisation paraîtrait avantageuse à plus d'un Anglais, il est impossible d'admettre qu'il ait été inscrit par une autorité compétente

dans le code du droit international, et le danger qu'une telle adhésion impliquerait est suffisamment mis en lumière, d'une part, par l'étrange développement que prend cette doctrine dans les mains de M. Olney, et de l'autre, par les arguments qu'on apporte à la défendre dans la dépêche à laquelle nous répondrons.

Considérer comme valables les arguments géographiques et historiques de M. Olney, équivaudrait à concéder que l'union entre la Grande-Bretagne et le Canada, entre la Grande-Bretagne et la Jamaïque et la Trinité, entre la Grande-Bretagne et le Honduras anglais et la Guyane anglaise est contraire à la nature et aux convenances internationales.

Le gouvernement de Sa Majesté Britannique maintient que l'union entre la Grande-Bretagne et les territoires de Sa Majesté dans l'hémisphère ouest est à la fois naturelle et opportune. Il est pleinement d'accord avec le président Monroë en ce qui concerne le trouble que ne manquerait pas de produire le moindre changement apporté à la distribution actuelle du continent américain par le fait de nouvelles acquisitions des puissances européennes. Mais il est loin d'admettre que la justesse de cette observation puisse communiquer à sa thèse la force qui appartient à une doctrine de droit international. Il ne peut admettre que les intérêts des États-Unis soient mis en jeu chaque fois qu'une querelle de frontière s'élève entre deux États dont l'un possède quelques territoires dans le nouveau continent. Il peut encore moins accepter la doctrine d'après laquelle les États-Unis seraient en droit d'exiger que la procédure d'arbitrage soit appliquée toutes les fois qu'il s'agit d'une délimitation de territoire dans ces régions.

Je me suis attaché dans ce qui précède à envisager seulement l'aspect général de la doctrine de M. Olney sans m'occuper des considérations toutes spéciales qu'on pourrait faire sur le débat actuel entre le Royaume-Uni et le Venezuela, débat que la rupture des relations diplomatiques par le fait du gouvernement venezuelien a encore rendu plus difficile. Cette rupture a eu pour conséquences d'en retarder le règlement. Mais le gouvernement de Sa Majesté n'a pas perdu l'espoir d'arriver bientôt à une solution raisonnable.

Je vous prie de lire le contenu de la présente lettre à M. Olney et de lui en laisser copie s'il le désire.

Comme on l'a vu, la partie la plus forte de la réponse de lord Salisbury est le dilemme opposé aux prétentions américaines : ou vous assumez la protection de tous les États de l'Amérique, et vous tirez de cette situation spéciale que vous réclamez le droit d'intervenir dans les conflits que ces États ont avec l'Europe; mais alors il faut accepter la responsabilité

des fautes que les gouvernements de ces États peuvent commettre à l'égard des puissances européennes ; — ou vous n'acceptez aucune responsabilité de ce chef, et alors, en vertu de quelle autorité vous interposez-vous? En droit pur, cette argumentation paraît irréfutable. C'est sur ce terrain bien choisi que lord Salisbury établit toute la discussion renfermée dans sa seconde note, et qui porte spécialement sur le conflit géographique et historique avec le Venezuela. Lord Salisbury s'efforce d'établir que cette république sud-américaine s'est toujours appliquée à échapper à un arrangement raisonnable de l'affaire et que les conditions mêmes dans lesquelles elle réclame l'arbitrage rendent cette solution inacceptable, puisque le Venezuela veut soumettre à l'arbitre des prétentions allant à rendre pour ainsi dire impossible l'existence même de la Guyane anglaise. Il suffira d'ailleurs de citer la conclusion de la deuxième lettre de lord Salisbury :

Il ressort de tout ce qui précède que le gouvernement anglais n'a jamais varié sur l'étendue du territoire qu'il réclame à juste titre. Ce territoire comprend la ligne de la côte jusqu'à la rivière Amacura et tout le bassin de l'Essequibo avec ses affluents.

Une partie de ce territoire aurait, il est vrai, pu être cédée par une concession du gouvernement anglais; pour une autre partie, ce gouvernement a été et reste encore décidé à soumettre tous ses titres à un arbitrage; quant à la troisième et dernière partie, celle en deçà de la ligne de Schomburgk, le gouvernement britannique n'estime pas que les droits qu'il peut avoir sur elle puissent être mis en question.

Même en deçà de cette ligne, il a, à différentes reprises, offert au Venezuela d'importantes concessions par pure conciliation et dans le but d'arriver à un accord amiable. Si, par la suite, ces concessions ont été diminuées et même entièrement retirées, ce ne fut que la conséquence des progrès des établissements anglais en Guyane, établissements que le gouvernement de Sa Majesté ne peut pas en bonne justice laisser soumettre à des lois étrangères...

Quoique les négociations de 1891 et 1893 n'aient conduit à aucun bon résultat, le gouvernement de Sa Majesté n'a pas abandonné l'espoir qu'elles puissent être reprises avec succès et que, quand la politique intérieure du Venezuela reposera sur des bases plus stables que celles sur lesquelles elle semble maintenant établie, il pourra encore prendre dans la solution de la question une attitude plus modérée que celle qu'il a eue jusqu'à ce jour.

Le gouvernement anglais reste animé du plus vif désir de conserver

des relations amicales avec le Venezuela et n'a jamais eu l'intention de s'approprier un territoire qui appartiendrait à cet État. Bien au contraire, il a, à différentes reprises, exprimé son désir de soumettre à l'arbitrage les prétentions anglaises et venezueliennes sur de vastes territoires dont la valeur, en raison des gisements aurifères qu'il renferme, peut à peine être évaluée.

Mais il ne peut consentir à soumettre à l'arbitrage d'une autre puissance ou de juristes, si distingués soient-ils, des droits basés sur les prétentions des autorités espagnoles du siècle dernier; prétentions qui enlèveraient à l'Angleterre un grand nombre de ses sujets pour les faire passer sous l'autorité d'un peuple de race et de langue différents, dont le système politique est sujet à des troubles fréquents et enfin dont les institutions n'ont fourni jusqu'à ce jour qu'une protection bien précaire à la vie et à la propriété de ses sujets.

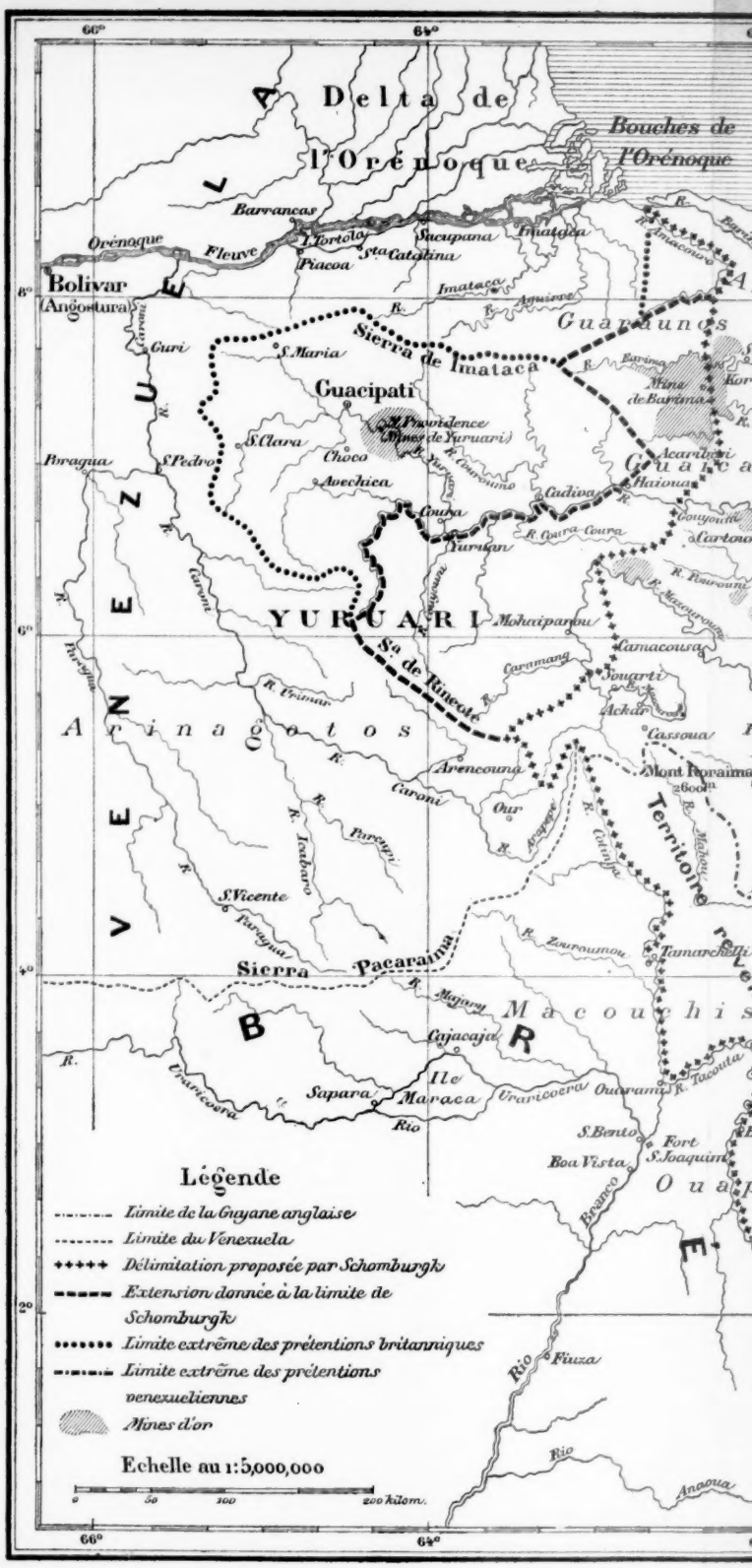
Jamais les affaires que l'Angleterre ou les États-Unis ont pu soumettre à l'arbitrage n'ont comporté un tel résultat. Le gouvernement de Sa Majesté reste persuadé que, dans des circonstances analogues, les États-Unis refuseraient énergiquement d'admettre des propositions de cette nature.

La polémique en était restée à ce point quand le président Cleveland rédigea et publia son message. Après avoir lu les documents analysés ci-dessus, on comprend toute la portée de l'acte du Président. Il voulait avertir l'opinion américaine et même celle du monde entier, interrompre la prescription, non seulement en ce qui concerne l'affaire du Venezuela, mais relativement à la doctrine de Monroë elle-même. Il ne s'agissait plus désormais d'une argumentation en règle, mais bien d'une manifestation éclatante et, si l'on peut parler ainsi, d'un geste magistral. L'une et l'autre ont porté. L'opinion universelle est avertie et l'on discute en pleine lumière.

Tout porte à croire que les conséquences funestes du conflit qui s'entretenait dans l'ombre sont en même temps devenues évidentes pour tout le monde et que, par conséquent, chacun s'employant à l'éviter, la question anglo-venezuelienne finira par s'arranger.

★★★

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.



Delta de l'Orénoque
Bouches de l'Orénoque
Barrancas
Orénoque
Fleuve
Piacoa
Sta Catalina
Sacupana
Imataca
Bolivar
(Angostura)
Guri
S. Maria
Sierra de Imataca
Guacipati
Providence
(Mines de Yuruari)
S. Clara
Choco
Avechica
Poragua
S. Pedro
Coura
Yuruan
Cadiva
Haioua
Mine de Barima
Guaraunos
Guaica
Acaribari
Gouyoum
Cartou
YURUARI
Mohaiparou
Sa de Rincote
Camacousa
Souarti
Ackar
Cassoua
Arinagotos
Arencouna
Caroni
Our
Mont Roraima
Territoire
S. Vicente
Paragua
Sierra Pacaraima
Tamarchelli
Macouchis
Cajacaja
Ile Maraca
Sapara
Uraricoera
Ouarami
Rio
S. Bento
Fort S. Joaquim
Boa Vista
Branco
Fiuza
Anaoua
Légende
Limite de la Guyane anglaise
Limite du Venezuela
Délimitation proposée par Schomburgk
Extension donnée à la limite de Schomburgk
Limite extrême des prétentions britanniques
Limite extrême des prétentions venezueliennes
Mines d'or
Echelle au 1:5,000,000
0 50 100 200 kilom.
66°
64°
8°
6°
4°
2°

LA
GUYANE ANGLAISE
et
le CONTESTÉ ANGLO-VENEZUELIEN
60° à l'ouest du Méridien de Paris
62°
60°
8°
6°
4°
2°
Araouak
Sumata
Koriabo
Anapori
Imoti
Rio Essequibo
GEORGETOWN
Mahaica
N. Amsterdam
Christianbourg
Daageraad
Waterloo
Seba
Mora
Mine
Appapara
Pataman
Tchouraos
Ouarapouta
Pruaba
Taiepong
Tambicabo
Loufield
Tomatai
Chute
Cataractes
Cataracte
Caracara
Zourama
Mora
Marinambo
Berkuton
Poukasanta
Ouarsap
Jaore
Macpity
Manouani
Zouronomata
Curuni
GUYANE HOLLANDAISE
Revendiqué par le Brésil
Essequibo
Demerara
Mahaica
Cuyuni
Mazaruni
Potaro
Ireng
Tacutu
Rupununi
Ouanouanai
Essequibo
Tarumas
Savanes
Rupununi
Ireng
Cuyuni
Mazaruni
Potaro
Essequibo

LA BONNE HÉLÈNE

COMÉDIE EN DEUX ACTES, EN VERS

PERSONNAGES

PRIAM	LE GRAND-PRÊTRE
PÂRIS	ASTYANAX
HECTOR	HÉLÈNE
CLÉOPHILE	VÉNUS

LA NOURRICE D'ASTYANAX

ACTE PREMIER

La terrasse du palais de Pâris. A droite, la porte de la chambre d'Hélène; à gauche, la porte d'un escalier. La toile de fond représente la plaine de Troie.

SCÈNE PREMIÈRE

HÉLÈNE, seule.

Voilà bientôt dix ans que, sous les murs de Troie,
Grecs et Troyens, guettés par les oiseaux de proie,
S'entr'égorgeant sans trêve ou se rompant les os,
Du pâle Simoïs ensanglantent les eaux.
Pourquoi? Parce qu'un jour, dans ma bonté candide,
Désertant la maison de mon mari l'Atride,
Crédule, je suivis, pour qu'il ne souffrît pas,
Le Phrygien plaintif aux discours délicats.
Certes, je l'estimais, cet époux que j'attriste;
Mais l'autre avait des mots à quoi rien ne résiste

Et nul ne sut parler d'amour si bien que lui.
C'est donc par moi (pourrais-je y songer sans ennui ?)
Qu'à Sparte, en Argolide, aux îles d'Ionie,
Tant de femmes, pour qui toute joie est finie,
Pleurent des fiancés, des époux et des fils.
C'est moi l'universelle et fatale Erinnys.
Pourtant, je ne suis pas une méchante femme;
Et je pleure aussi, moi. L'amant cher à mon âme,
Évadé de mes bras, — car il est courageux, —
Affronte en ce moment les combats orageux,
Et j'attends sur la tour que mon ami revienne.
Puisse-t-il échapper à la lance argienne !
(Entre Pâris.)
Mais c'est lui... Sain et sauf !... Merci, Vénus !

SCÈNE II

HÉLÈNE, PÂRIS.

HÉLÈNE.

Qu'as-tu ?
D'où vient ce regard sombre et ce front abattu,
Mon cher Pâris ?... Tu ne veux pas que je t'embrasse ?...
Tu devrais retirer ton casque et ta cuirasse :
Cette dure ferraille, où je me viens froisser,
Fut toujours grandement incommode au baiser.

PÂRIS.

Non, laisse-moi.

HÉLÈNE.

Par mon père le divin Cygne !
Qu'y a-t-il?

PÂRIS.

Il y a... que je ne suis plus digne
De vivre.

HÉLÈNE.

Mais pourquoi?

PÂRIS.

Tu tiens à le savoir?
Eh bien ! donc, désireux de faire mon devoir,

Je marchais à côté d'Hector, l'âme affermie,
Quand tout à coup, des rangs de l'armée ennemie,
Un guerrier, lance au poing, fauve, avec un long cri,
Fondit sur moi. C'était...

HÉLÈNE.

Mais va donc!

PÂRIS.

Ton mari.

HÉLÈNE, portant la main à son cœur.

Ah!... Et comment va-t-il?

PÂRIS.

Mais... bien.

HÉLÈNE.

Il le mérite.
Il n'est pas trop changé?

PÂRIS.

Je ne crois pas.

HÉLÈNE.

Ensuite?

PÂRIS.

Ensuite? Je ne sais si le soudain abord
D'un homme envers lequel, jadis, j'eus quelque tort...
La surprise... un secret remords que rien n'efface...
La honte et l'embarras de me trouver en face
D'un rival malheureux, mais par moi respecté...
Que te dirai-je? Enfin... je ne suis pas resté.

HÉLÈNE.

On ne fait pas toujours ce que l'on veut. Je t'aime,
Pâris, mon tendre ami, pour ta faiblesse même.
Il m'est doux, te sentant fragile ainsi que moi,
De ne jamais avoir à rougir devant toi,
Et de croire souvent, lorsque je te caresse,
Que de nous deux, c'est moi l'amant, toi la maîtresse.

(Entre Hector.)

PÂRIS.

Silence! C'est Hector.

HÉLÈNE.

Il n'a pas l'air content.

PÂRIS.

Je voudrais m'en aller.

SCÈNE III

LES MÊMES, HECTOR.

HECTOR, à Pâris.

Tu sors?

PÂRIS.

Mais...

HECTOR.

Un instant,
S'il te plaît! Joli cœur! Sans cœur! Miroir à filles!
Chair d'amour! Il paraît qu'à la course tu brilles
Plus que dans le combat, mon cadet? C'est fort bien!
La belle fuite! Ah! ah! tout le camp argien
En poussa jusqu'au ciel un vaste éclat de rire.
Je te savais le cœur plus mou que de la cire ;
Mais j'ignorais qu'après les avoir tant marris,
Tu portasses si loin le respect des maris!
Ah! tu fis sagement de ne le point attendre,
Celui-là! Car, sans faute, il t'aurait fait entendre,
Châtiant un peu tard un effronté délit,
De quel guerrier tu mis au pillage le lit!
A quoi t'eussent servi, descendant chez Hécate,
Ta douce voix, ton luth, ta beauté délicate,
Et tes cheveux bouclés, et les dons de Vénus?...
Les Phrygiens, vraiment, sont par trop ingénus
De n'avoir pas, vengeant les maux que tu leur causes,
Éteint déjà tes yeux sous tes paupières closes
Et d'un manteau de pierre habillé ton cher corps!

HÉLÈNE.

Pâris s'est mal conduit, j'en demeure d'accord ;
Mais vous ne deviez pas, mon ami, moi présente,
Lui faire une harangue à ce point déplaisante.

PÂRIS.

Laisse, Hélène.
(A Hector.)
Ton cœur ignore la pitié,
Vaillant Hector, mon frère; et ta rude amitié

Au soin de mon honneur si fortement s'attache
Que tes discours sont tels que de grands coups de hache.
Ne me reproche point ma beauté ni ma voix,
Car aux présents des dieux nous n'avons pas le choix :
De les prendre ou de les laisser on n'est pas maître,
Pas plus que de mourir et pas plus que de naître...
Écoute : va trouver les Grecs ; et, convoquant
Dans la plaine les chefs de l'un et l'autre camp,
Au signal du clairon, par-devant ces assises,
Tous les deux, Ménélas et moi, mets-nous aux prises.
Par la lance et le glaive et sous le bouclier
Nous nous mesurerons en combat singulier.
Le vainqueur en partage aura la belle Hélène;
Nous conclurons la paix avec le peuple hellène;
Et nous garderons Troie, et nos anciens rivaux
Regagneront Argos abondante en chevaux
Et les champs achéens féconds en belles femmes.

HECTOR.

Je t'approuve, cadet, et ce que tu réclames
Sera fait.

HÉLÈNE, à Pâris.

Quoi ! tu veux...

PÂRIS.

Ma chère âme, il le faut.

HÉLÈNE.

Pars donc, et que Vénus te ramène bientôt !
Je suis sage, tu vois ; j'ai passé mes années,
Ici, dans Sparte, à me soumettre aux destinées...
Mais ce duel d'un amant avec un mari... Bref,
J'eusse aimé mieux te voir combattre un autre chef.
C'est impossible ?... Hélas, que je vais être en peine !

HECTOR.

Viens, mon frère. Pour la patrie !

PÂRIS.

Et pour Hélène !

SCÈNE IV

HÉLÈNE, seule.

Cœur percé d'un double stylet,
Et d'une double angoisse incertaine victime,
Appréhendant de perdre un mari que j'estime,
Mais voulant conserver un amant qui me plaît,
Je demeure immobile, et mon âme abattue
Cède au coup qui la tue.
Quand tout allait pour le mieux, dieux jaloux,
O la peine cruelle !
En ce combat l'un est mon noble époux
Et l'autre, hélas ! est mon amant fidèle.

Pour qui former ici des vœux?
Vaincu par mon mari, si mon amant succombe.
Il ne me restera qu'à le suivre en sa tombe,
Et par le même coup nous mourrons tous les deux.
Mais si par mon amant mon mari rendait l'âme,
J'encourrais plus d'un blâme...
Le souvenir m'en serait importun.
Quelle gêne est la nôtre !
Certes, je dois faire des vœux pour l'un :
Mais je ne puis en faire contre l'autre.

Amant, époux ! amour, devoir !
Noble et rude contrainte ! Aimable tyrannie !
Tous mes plaisirs sont morts, ou ma gloire ternie ;
Et c'est le déshonneur ou c'est le désespoir...
Mais à ce mauvais pas, si je ne suis déçue,
Il est une autre issue...
O Zeus, prends-nous en pitié tous les trois !
O Zeus, sois magnanime !
Sauve un amant dont tu connais les droits,
Sans condamner un mari que j'estime !

SCÈNE V

HÉLÈNE, PRIAM.

HÉLÈNE, surprise.

Le roi Priam?

PRIAM.

Je viens, Hélène au front charmant,
Pour te réconforter en ce triste moment.

HÉLÈNE.

Hélas! père chéri, pourquoi suis-je pas morte,
Quand, du toit conjugal ayant franchi la porte,
Fugitive, je vins à Troie avec ton fils?
Mais je n'eus pas le cœur de mourir, et je vis
Pour pleurer, d'un regret éternel consumée...

PRIAM.

Apaise ton souci, ma fille bien-aimée.
Jamais je ne te fis de reproche. A mes yeux,
Hélène, tu n'es pas coupable, mais les dieux :
C'est eux qui sur ma ville ont déchaîné la guerre.
Je veux te dire un mot que j'entendis naguère.
Plusieurs vieillards, assis au soleil, le menton
Sur leurs mains, et les doigts croisés sur leur bâton,
Devisaient lentement au haut des portes Scées.
Leur prudence abondait en paroles sensées;
Tu vins, à pas légers, te promener par là,
Chère fille; et voici comment l'un d'eux parla :
« J'ai beau faire : à la voir passer, surnaturelle
» Et douce, je ne puis m'indigner que, pour elle,
» Les Grecs et les Troyens, depuis bientôt dix ans,
» Meurtris, mais non lassés, souffrent des maux cuisants :
» Car elle est belle ainsi qu'une jeune déesse. »
Et je n'ai point trouvé ce propos sans sagesse.

HÉLÈNE.

Certe ils exagéraient. Je ne puis oublier
Que mes faibles appas n'ont rien de régulier.

Et cependant, partout où les dieux m'ont menée,
Avant et même après mon funeste hyménée,
Tous les yeux rencontrés me désiraient... Il faut
Que le ciel, en ce corps qui n'est point sans défaut,
Ait mis je ne sais quoi par où je plais aux hommes...
Plus d'un, pour être aimé, m'offrit de fortes sommes.
On est très bon pour moi : mais nul ne m'est meilleur
Que vous, cher père.

PRIAM.

Au mois où les vignes en fleur
Parfument de leur miel les collines pierreuses,
L'âme antique du vin dans les amphores creuses
S'émeut, et se souvient des chauds printemps enfuis :
Tel mon vieux sang, à l'heure où tu t'épanouis,
S'éveille, et se souvient d'avoir aimé.

HÉLÈNE, touchée.

Mon père!

PRIAM.

Dans ma maison, triste aujourd'hui, jadis prospère,
Vivent autour de moi mes quarante-neuf brus.
Elles sont belles; mais, du jour où tu parus,
Hélène, tu me fus plus chère qu'elles toutes.
Hélène, douce Hélène, il faut que tu m'écoutes.
Dans une chambre close, au fond de mon palais,
J'ai des coffres tout pleins d'anneaux, de bracelets,
De plaques, de colliers et de pendants d'oreilles,
Et de tissus plus fins que des ailes d'abeilles.
Viens me voir un matin : je te les montrerai
Pour que, dans ce trésor choisissant à ton gré,
Tu sois la mieux parée, étant la plus jolie.

HÉLÈNE.

Mais...

PRIAM.

Dis que tu viendras; dis-le, je t'en supplie

HÉLÈNE.

Hélas! de vains joyaux mon cœur n'a plus désir.
Toutefois je viendrai pour vous faire plaisir.

Mais il ne faudra point qu'Hécube le soupçonne,
Car je n'ai jamais pu faire souffrir personne.

PRIAM.

Elle ne saura rien, n'en prends pas de souci.
Mais tu viendras? Bien sûr?

HÉLÈNE.

L'ai-je pas dit?

PRIAM.

Merci

HÉLÈNE.

Je vous respecte trop pour ne pas vous complaire.

SCÈNE VI

LES MÊMES, HECTOR.

HECTOR.

Noble auteur de mes jours, Priam, prince exemplaire,
Envoyé par les chefs, je viens vous annoncer
Qu'on n'attend plus que vous, là-bas, pour commencer.

PRIAM.

J'y vais.

HECTOR.

Je vous rejoins au bas de la montée.

SCÈNE VII

HÉLÈNE, HECTOR.

HECTOR.

Allons! ne soyons pas à ce point démontée!
Je voudrais, chère sœur, Hélène au front charmant,
Te consoler un peu dans ce triste moment.

HÉLÈNE.

Hélas! hélas! quels maux je prévois et redoute!
Mon cher Pâris... On va me le tuer sans doute...

HECTOR.

Eh! non! Je fus pour lui, tout à l'heure, un peu dur :
C'est que je le sais brave, au fond; et j'étais sûr
Qu'une parole austère et rudement amie
Réveillerait en lui sa vaillance endormie.
C'est donc te lamenter trop tôt... Si toutefois
Un malheur arrivait... Oh! certes je conçois
Que mon gracieux frère ait allumé ta flamme :
Il est joli, joli... joli comme une femme.
Mais, dis-moi, chère enfant, cela t'ennuierait-il
D'être pressée, un jour, d'un bras moins puéril,
Et de connaître enfin la vigoureuse étreinte
D'un homme, d'un soldat sans reproche et sans crainte,
D'un mâle à la voix grave, au torse musculeux
Où ton corps aimerait s'enlacer, onduleux,
Ainsi qu'une guirlande au fort pilier d'un temple,
Et dont le cœur solide et dont la poitrine ample
Te serait un refuge où blottir tes effrois?

HÉLÈNE.

Hector, vaillant Hector, vous oubliez, je crois,
Que, si Pâris succombe, il faudra que je parte
Et suive Ménélas, mon noble époux, dans Sparte :
C'est juré.

HECTOR.

Bah! qui sait?... Moi, je n'ai rien juré ;
Mais je jure à présent que je te garderai,
Quoi qu'il advienne : car le désir me dévore
De ton précieux corps fleuri, couleur d'aurore...
Ne va pas t'irriter, enfant, hors de saison :
Tu connais, n'est-ce pas? derrière la maison
De mon père, un jardin aux profondes ramures,
Ombreux, secret, et plein de chants et de murmures.
Si tu veux être bonne à qui te chérit tant,
Hélène, tu viendras (et je serai content)
M'y rejoindre ce soir près du bassin d'Hercule,
Afin que nous goûtions la paix du crépuscule.

HÉLÈNE.

Le puis-je, cher Hector?... Ma gloire, ma vertu...

HECTOR.

T'aurais-je mal jugée? Et quelle ingrate es-tu?
Pour qui donc, depuis tant de lunes écoulées,
Ai-je usé ma vigueur dans les âpres mêlées ?
Pour qui, le corps roidi de gel et les doigts gourds,
Ai-je passé, l'hiver, tant de nuits sur les tours?
Et pour qui, — réponds-moi, — dans plus de cent batailles,
Tant de bosses à ma cuirasse et tant d'entailles
A ma peau? Pour toi seule, Hélène. Et, quand je vien
Mendier un présent qui ne te coûte rien,
Et dont il t'est permis de te montrer peu chiche
Sans devenir après ou plus laide ou moins riche,
Tu refuses, méchante, impitoyablement?
Ah! que tu me fais mal! ah! combien mal!

HÉLÈNE, naïve.

Vraiment?
Faire souffrir, pourtant, n'est pas ma fantaisie.
Assez de malheureux, en Europe, en Asie,
Par moi, bien malgré moi, pleurent inconsolés.
Je viendrai, cher Hector, puisque vous le voulez.
Mais il ne faudra pas qu'Andromaque s'en doute.
Je ne veux pas non plus, sachant qu'elle vous goûte,
Lui faire de chagrin.

HECTOR.

N'en prends pas de souci.
Mais tu viendras? Bien sûr?

HÉLÈNE.

L'ai-je pas dit?

HECTOR.

Merci!

HÉLÈNE.

Je vous dois trop pour être avec vous incivile.
(Entre Cléophile.)
Voici venir à nous le prince Cléophile,
L'aîné de vos enfants.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, CLÉOPHILE

CLÉOPHILE.

Père, au pied de la tour
Grand-père attend.

HÉLÈNE, à part.

Il est joli comme un amour.

HECTOR.

C'est bon, j'y vais. Ma chère Hélène, à tout à l'heure.

SCÈNE IX

HÉLÈNE, CLÉOPHILE

CLÉOPHILE.

Hélène, vous plaît-il qu'avec vous je demeure?

HÉLÈNE.

Certes; mais j'avais cru que tu préférerais
Suivre ton père et voir le combat de tout près :
De spectacles pareils l'enfance est curieuse.

CLÉOPHILE.

Que d'un autre intérêt j'ai l'âme soucieuse!
Et que j'aime bien mieux, Hélène au front charmant,
Vous tenir compagnie en ce triste moment!

HÉLÈNE.

Voilà, cher petit prince, une bonne parole.

CLÉOPHILE.

Pour moi c'est une joie et si rare et si folle,
Hélène, de rester avec vous, près de vous,
Immobile, comme à présent, à vos genoux!
Et j'en trouve si peu l'occasion! Ma mère
Me rend sur un seul point l'obéissance amère :
Elle m'a défendu de vous voir. C'est bien dur.
Mais quelquefois, blotti dans un angle de mur,

Non loin d'ici, je guette; et quand sur la terrasse
Vous venez, un émoi si soudain me terrasse,
Défaillant et les yeux voilés d'une vapeur,
Et pris d'un tel frisson, — comme si j'avais peur, —
Pendant que mon baiser monte vers ton sourire...
Enfin, je suis heureux plus que je ne puis dire.

HÉLÈNE.

Mais tu ne sais donc pas, mon cher petit Cléo,
Qu'il ne faut pas m'aimer? que je suis le fléau
De ta ville, et l'horrible Erinnys de Pergame?

CLÉOPHILE.

Je pense là-dessus comme le roi, madame,
Je trouve naturel, logique et bienséant
Que cent mille guerriers se meurtrissent céans,
Et que roulent les chars, et sonnent les armures,
Et se fendent les fronts comme des figues mûres,
Et qu'au champ de carnage, où planent les corbeaux,
Les chevaux effarés rougissent leurs sabots,
Et qu'Arès furieux entrechoque deux mondes —
Pour une femme à l'œil tranquille, aux tresses blondes,
Et qu'enfin cette femme, Hélène, ce soit vous...
De mon père et de tous les chefs je suis jaloux.
Chaque matin, au jeu de la lance et du glaive
Je m'exerce d'un zèle ardent; et mon seul rêve,
C'est qu'un jour, dans la plaine ou du haut du rempart,
Je puisse vous défendre, aussi moi, pour ma part...
Hélas! si vous vouliez m'aimer, ô ma déesse!

HÉLÈNE.

Mais d'une grande sœur j'ai pour toi la tendresse.

CLÉOPHILE.

Si vous vouliez m'aimer comme Pâris!

HÉLÈNE, le calmant.

Eh! là...

CLÉOPHILE.

Je souffre tant! tant! tant! Si vous saviez!...

HÉLÈNE.

Voilà
Qu'il pleure maintenant! Pauvre enfant! Quel dommage!...
C'est ainsi que Pâris devait être au même âge.

Allons, allons, ne pleure plus. Viens dans mes bras,
Cléo : je t'aimerai, là, comme tu voudras.

CLÉOPHILE.

Bien sûr?

HÉLÈNE.

Mais oui, mais oui. Je suis bonne personne,
Tu vois?

(Sonnerie de trompettes.)

CLÉOPHILE, changeant subitement de ton.

Chut! Écoutez la trompette qui sonne.
C'est le signal.

(Courant vers le bord de la terrasse.)

D'ici nous verrons le combat :
Venez!

HÉLÈNE.

Je ne pourrai jamais, tant mon cœur bat.
Mais toi, regarde, et dis ce qui se passe.

CLÉOPHILE.

Oui, reine.
Voici. Les deux guerriers descendent dans l'arène
En présence des chefs entourant le champ clos,
Et brandissent tous deux de pesants javelots.

HÉLÈNE.

Ah! que j'ai peur!

CLÉOPHILE.

Pâris, mon oncle, a fière mine.
Il lance le premier sa longue javeline.

HÉLÈNE.

Protège mon mari, Jupiter souverain!

CLÉOPHILE.

Mais la pointe n'a pu rompre l'orbe d'airain,
Carapace qu'un dieu forgea. Le trait s'émousse
Au bouclier qu'ébranle à peine la secousse,
Et retombe, inutile, aux pieds de ton époux.

HÉLÈNE, vaguement désappointée.

Ah!

CLÉOPHILE.

Ménélas alors, l'œil flambant de courroux,
Lance l'épieu sifflant à la pointe acérée.

HÉLÈNE.

Protège mon amant, ô Vénus Cythérée !

CLÉOPHILE.

Quel coup, dieux immortels ! quel coup ! Le trait aigu,
De mon oncle Pâris a traversé l'écu,
Faussé l'airain de sa cuirasse et, sur sa hanche,
A fait un grand accroc à sa tunique blanche.

HÉLÈNE.

Je tremble.

CLÉOPHILE.

Mais Pâris, d'un souple mouvement,
Se détourne, évitant la mort.

HÉLÈNE.

Mon cher amant !

CLÉOPHILE.

Ménélas tout à coup prend à deux mains son glaive ;
Puis, comme un bûcheron sa cognée, il l'élève
Au bout de ses deux bras et, lourd, le laisse choir
Sur le morion d'or empanaché de noir.

HÉLÈNE.

Je me meurs, je me meurs.

CLÉOPHILE.

Mais la lame rapide
Se rompt, vole en éclats.

HÉLÈNE.

Je respire.

CLÉOPHILE.

L'Atride
Se précipite alors ; il saisit les cheveux
Du casque, et, les roulant à son poignet nerveux,
Il traîne vers les Grecs, comme un loup fait sa proie,
Le casque et l'homme ensemble.

HÉLÈNE.

O terreur !

CLÉOPHILE.

La courroie

Par qui sous le menton le heaume est retenu,
Pénétrant dans la chair tendre de son cou nu,
Étrangle mon pauvre oncle...

HÉLÈNE.

O Vénus tutélaire,
M'as-tu donc oubliée ?

CLÉOPHILE.

Attends!... La jugulaire
Se brise, et ton époux ne tient plus à présent
Qu'un casque vide.

HÉLÈNE.

Ah! ah! pour le coup, c'est plaisant!

CLÉOPHILE.

Mais le roi Ménélas, que le dépit dévore,
Reprend son javelot, se précipite...

HÉLÈNE.

Encore?

CLÉOPHILE.

Cependant que Pâris sous l'ample bouclier...
Mais que m'arrive-t-il? C'est vraiment singulier.

HÉLÈNE.

Quoi donc?

CLÉOPHILE.

Je ne vois plus rien du tout. Une nue
D'argent, d'or et de pourpre, on ne sait d'où venue,
Enveloppe mon oncle imperméablement.
C'est un miracle! Un vrai miracle! Evidemment!
Ma foi, tant pis, je vais voir de près ce prodige.

Il sort en courant.

SCÈNE X

HÉLÈNE, seule.

Indulgente déesse, ô bonne Callipyge,
Je ne t'aurai donc pas sollicitée en vain!
Sois bénie, ô Vénus! Car je suis lasse enfin
D'être comme une fleur vénéneuse, arrosée
De larmes et de sang en guise de rosée,

Et d'être malgré moi, par un tragique sort,
Une égale ouvrière et d'amour et de mort.

Entre Pâris, pâle, défait et sans casque.

SCÈNE XI

HÉLÈNE, PÂRIS.

HÉLÈNE.

Te voilà? Je suis bien contente. Ah! quelle alerte,
Mon cher amant!

PÂRIS.

J'avais bonne volonté, certe.
Pourtant, les chefs troyens semblent mal satisfaits.
Sans doute ils attendaient, d'un homme à qui tu fais
L'honneur de l'accueillir dans tes bras adorables,
Des exploits singuliers et des coups mémorables :
Ils pensent que je dois, sans trêve bataillant,
Aimé de la plus belle, être le plus vaillant...
Si je pouvais!... Mais quoi! je n'ai pas la stature
De ces brutes, ni leur vaste musculature,
Ni leurs énormes mains, ni leur poitrail velu...
Je ne puis que mourir : Vénus n'a pas voulu.

HÉLÈNE.

Et Vénus eut raison, ma chère protectrice...
Assurément Énée, et le roi de Larisse
Hippotoos, Chromis, Amphimaque, Anténor,
Le prince de Milet et le roi de Cytor,
Et le noir Asios qu'Arisba nous envoie,
D'autres encor, parmi les alliés de Troie,
Te passent en vaillance, en adresse, en vigueur.
Priam est un vieillard vertueux sans rigueur :
Il est si bon, si bon, que je ne puis m'en taire.
Ton frère Hector est un excellent militaire ;
Le prince Cléophile est un enfant exquis...
Mais je t'aime, Pâris, plus qu'eux tous. Je naquis
Pour t'aimer seulement, non pour une autre tâche...
Il t'a fait bien du mal, n'est-ce pas? le grand lâche!

Montre... Oh! ce tendre cou si méchamment meurtri!...
Aphrodite pourtant semblait l'avoir pétri
Pour un collier moins rude et pour d'autres morsures...
Laisse que mes baisers en pansent les blessures.

Elle l'installe sur un lit de repos, au fond de la scène.

SCÈNE XII

LES MÊMES, PRIAM, HECTOR, CLÉOPHILE.

PRIAM, à Hélène.

Il va mieux?

HÉLÈNE.

Oui.

PRIAM.

J'apporte une nouvelle, amis.
Pâris s'est comporté comme il l'avait promis :
Je n'ai point, pour ma part, de reproche à lui faire
Et suis même content de le voir hors d'affaire.
Mais le peuple murmure, et non pas sans raison.
Ils disent que ce duel, d'une ou d'autre façon,
Aurait dû terminer ce siège interminable;
Qu'on leur vient de jouer un tour abominable,
Et que ça peut durer, à ce train désolant,
Tant que la belle Hélène ait enfin le poil blanc,
L'œil miteux, la dent noire et la peau plus ridée
Qu'une pomme flétrie ou qu'une outre vidée.
C'est pourquoi nous allons, par des présents nouveaux,
Supplier Zeus de mettre un terme à nos travaux;
Et, le dieu consulté, nous saurons par son prêtre
Quelles conditions nous impose le maître
De la foudre et le roi de l'Olympe azuré.

HÉLÈNE.

C'est pensé sagement, ô père vénéré.

(Hector et Cléophile sont occupés autour de Pâris.)

PRIAM, à mi-voix.

Ce que tu m'as promis, tu t'en souviens, j'espère?
Je t'attends au palais demain matin.

HÉLÈNE.

Oui, père.

PRIAM.

Ah! je t'aimerai tant!... Chère fille, au revoir.

(Il sort.)

HECTOR, redescendant et s'approchant d'Hélène.

Donc, au fond du jardin, je vous attends ce soir?

HÉLÈNE.

Mais oui.

HECTOR.

Que Zeus vous garde!

(Il sort.)

CLÉOPHILE, redescendant, et envoyant un baiser à Hélène.

Hélène, je t'adore!

(Il sort.)

HÉLÈNE.

Pauvre petit!

(Remontant vers Pâris.)

Eh bien, as-tu la fièvre encore?...
Veux-tu rentrer tous deux dans notre chambre, dis?

(Elle l'aide à se lever.)

Appuyez-vous sur moi, mon doux seigneur... Je ris
D'être ici la plus forte... Ah! le meilleur dictame
Et le plus efficace onguent, va, c'est ta femme,
C'est mon bras à ton cou, c'est mon front près du tien.
Car je n'aime que toi! que toi!

PÂRIS.

Je le sais bien.

ACTE DEUXIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

PRIAM, HECTOR, PÂRIS, CLÉOPHILE,
LE GRAND-PRÊTRE, HÉLÈNE

PRIAM.

Prêtre de Jupiter, pieux gardien des rites,
Vous avez consulté, dans les formes prescrites,

Zeus à qui toute gloire et tout encens est dû.
Redites-nous ici ce qu'il a répondu.

LE GRAND-PRÊTRE.

Que l'antique Ilion renaisse à l'espérance!
Les Phrygiens verront la fin de leur souffrance,
Pourvu qu'au puissant Zeus, père du genre humain,
Un agneau soit offert par la loyale main
D'un prince qui, fidèle à tes lois, Pudeur sainte,
De la divine Hélène ait ignoré l'étreinte.
Tel fut, nobles seigneurs, l'oracle, mot pour mot.

PRIAM.

Que le ciel soit loué! Donc nous verrons bientôt,
Des nefs dont l'éperon mordit longtemps nos rives
Décroître dans l'azur les poupes fugitives.
Troie, ayant desserré ses ceintures de fer,
Libre, éclatera d'aise et de joie au grand air,
Parmi les chants, les jeux et les larges frairies.
Et nous retrouverons le chemin des prairies,
Et la charrue, et les sillons gras des guérets,
Et la saveur des fruits et des légumes frais,
Et le pampre au soleil gonflant ses grappes pleines,
Et les troupeaux, le soir, cheminant dans les plaines...
Car Jupiter nous aime, il n'en faut point douter,
Et la condition qu'il voulut nous dicter
Est légère et facile à remplir...

LE GRAND-PRÊTRE.

Oh! sans doute.

HECTOR.

Évidemment.

PÂRIS.

Évidemment.

LE GRAND-PRÊTRE.

L'oracle ajoute
Qu'il faut des mains sans tache à sauver Ilion.
Celui donc qui, manquant à la condition
Dont Zeus vous instruisit, princes, par mon office,
Oserait néanmoins offrir le sacrifice,
Sera puni de Zeus à qui rien n'est celé.
Rongé d'un mal secret, de spectres harcelé,

Qu'il soit maudit, vivant, dans son corps, dans son âme.
Et, mort, que le tombeau rejette cet infâme !...
Ainsi parla le dieu qui lit au fond des cœurs.

PRIAM.

Adorables desseins !

HECTOR.

Légitimes rigueurs !

(Silence embarrassé.)

LE GRAND-PRÊTRE, à Priam.

Eh bien ?

PRIAM, à Hector.

Eh bien ?

HECTOR.

Eh bien... mes pensers sont les vôtres...
Mais nous ne sommes pas en nombre : où sont les autres ?
L'emploi dont il s'agit est flatteur, et devrait
Être brigué de tous les princes.

PRIAM.

Il paraît
Que non, mon cher enfant; et la chose m'étonne.
(Aux autres.)
Asios d'Arisba, Pyrechme d'Amydone,
Le prince de Milet et le roi de Cytor,
Et tous mes fils et tous mes gendres, sauf Hector,
M'ont tour à tour prié d'excuser leur absence.

HÉLÈNE.

Alors, cher père, il faut remettre la séance.

PRIAM.

Non; il faut terminer l'affaire dans l'instant,
Car la nécessité nous presse, et Troie attend.
Pourquoi chercher si loin? Nous savons qui nous sommes.
Hector est là, le plus estimable des hommes,
Irréprochable époux d'Andromaque, cité
Pour sa réserve fière et sa pudicité.
Où trouver une main et plus pure et plus digne ?
L'opinion, mon fils, par ma voix te désigne.

HECTOR.

L'opinion, mon père, a des arrêts hâtifs.
Juge mal informé, prodiguant sans motifs

Une injure ignorante ou d'aveugles hommages,
Elle se fait de nous de trompeuses images
Et nous prête au hasard, prompte aux malentendus,
Des vices trop souvent, — quelquefois des vertus.

PRIAM.

Mon fils, que veux-tu dire?

HECTOR.

Excusez-moi, mon père :
Mais je dois décliner l'honneur qu'on me veut faire.

PRIAM.

Quoi! La ville en détresse implore ton secours;
Chargé de maux, hélas! plus encor que de jours,
Ton vieux père te prie, Hector, et tu refuses?...
Entêtement cruel, et qui n'a point d'excuses!
Ah! crains d'irriter Zeus aux infaillibles traits.

HECTOR.

Eh! c'est en vous cédant que je l'irriterais.

PÂRIS.

Tu dis?

HECTOR.

Pardonne-moi, frère chéri des Grâces.
Je dis... que je crains Zeus et ses justes menaces.

PRIAM.

Qu'entends-je?

PÂRIS, à Hector.

Ah çà!...

HECTOR, le regardant d'un certain air.

Quoi?

PÂRIS.

Rien. Nous en reparlerons.
(A Hélène.)
Mais vous, avez-vous cru qu'insensible aux affronts...

HÉLÈNE.

Mon doux Pâris, par notre amour qu'ici j'invoque...
Va, je t'expliquerai... Ce n'est qu'une équivoque.

PÂRIS.

Non, non, madame, il faut...

PRIAM.

Mon fils, vous avez tort;
Et ce n'est point le temps, lorsque Troie et son sort
Vous devraient, comme nous, occuper sans partage,
De nous venir troubler de scènes de ménage.

PÂRIS.

Mais...

PRIAM.

Taisez-vous, mon fils. Reprenons. Et pourquoi
Ne choisirions-nous pas pour cet insigne emploi
Notre petit Cléo? Son doux visage atteste
L'innocence d'une âme ingénue et modeste.
Certes le cher enfant a le cœur pur.

CLÉOPHILE, piteux.

Je l'eus.

PRIAM.

Et maintenant?

PÂRIS, inquiet.

Allons, parle!

CLÉOPHILE.

Je ne l'ai plus,
Et je crains Jupiter formidable au parjure.

PÂRIS.

Ai-je bien entendu? M'as-tu fait cette injure?

HECTOR.

Quoi! Vous aussi, mon fils!

PÂRIS, menaçant.

Ah çà!...

CLÉOPHILE.

Grâce! A vos pieds
Je me traîne... O mon oncle, hélas! si vous saviez!...
Comme à Sparte jadis vous trahîtes votre hôte,
Je vous trahis; songez que ce n'est pas ma faute :
Notre cœur, malgré nous, brûla des mêmes feux,
Et la blonde Vénus nous a perdus tous deux...
Mais plutôt vengez-vous! A ma tante fidèle,
Je mourrai trop heureux, mourant à cause d'elle.

J'emporterai là-bas l'odeur de ses baisers,
Et peut-être les dieux, par ma mort apaisés,
Voudront se contenter de cette humble victime.
Voici mon sein, frappez! Je confesse mon crime
Et, doux, je bénirai la main par qui je meurs.

PÂRIS, le prenant par l'oreille.

Debout, clampin! Et va te faire pendre ailleurs!
(A Hélène.)
Mais vous, madame, vous! Quelle impudence extrême...

HÉLÈNE.

Hélas! c'est un enfant. Son innocence même,
Sans nul doute, ignorant l'amour et ses effets,
Prit des rêves confus pour de réels forfaits.

PÂRIS, furieux.

Et moi, je dis...

PRIAM, sévère.

Il est contre la bienséance,
Mon cher fils, de troubler si souvent la séance.
Hélène vous adore; elle quitta pour vous
Sa patrie et ses dieux, ses frères, son époux :
Que vous faut-il de plus?

PÂRIS.

Mais... je...

PRIAM.

Veuillez vous taire.

LE GRAND-PRÊTRE.

Bien dit. Mais écoutez un conseil salutaire.
L'illustre roi Priam a quelque nonante ans...

PRIAM.

Pas encor.

LE GRAND-PRÊTRE, continuant.

Certe, il a passé depuis longtemps
L'âge ardent des amours et des voluptés vaines,
Et son sang rafraîchi coule en paix dans ses veines.
Ce qui coûte aux mortels adultes tant de pleurs,
Les violents désirs, artisans de douleurs,
Par le bienfait des ans, lentement, sans secousse,
Chez lui se sont mués en paternité douce.

Nul ne soupçonnera ce vieillard vertueux
D'avoir osé lever un œil incestueux,
Ou peu s'en faut, sur la compagne et la maîtresse
D'un fils dont il n'a point détourné sa tendresse.
(A Priam.)
Roi sage, en qui l'esprit de Zeus est reflété,
Offrez le sacrifice, et sauvez la cité.

PRIAM.

Vous venez de parler, grand-prêtre, à la légère.
Sur plus d'un front chenu la neige est mensongère.
Hélas ! tant que la mort ne le vient pas transir,
L'homme ne peut se croire affranchi du désir :
Jusqu'en nos vieilles chairs nous sentons cette griffe.
Vous avez célébré ma sagesse, ô pontife.
J'observai dans mes mœurs la modération,
Je m'en flatte, et j'offris au peuple d'Ilion
L'exemple soutenu des vertus conjugales.
C'est pour cela qu'aux mois où chantent les cigales,
Ému comme jadis des odeurs du printemps,
Je renais et, par Zeus ! j'ai quatre fois vingt ans !
Suis-je donc si cassé, si décrépit en somme,
Si défait, si croûlant... Vous vous trompez, jeune homme !...
Toutefois, j'en veux bien convenir, vos avis
Eussent été par moi fidèlement suivis,
Sans les réflexions qu'il vous a plu d'y coudre.

LE GRAND-PRÊTRE.

Seigneur, au nom du dieu qui gouverne la foudre...

PRIAM.

Non ; je refuse. Est-ce compris ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Seigneur...

PRIAM.

Non, non.

PÂRIS, inquiet.

Mais, qu'est-ce à dire ?...

PRIAM.

Hein ! Quoi ? Vous perdez la raison,
Mon fils.

HÉLÈNE, à Pâris.

Mon doux ami, respectez votre père.

PÂRIS.

Est-ce au moins le dernier, madame? Je l'espère :
Car, en un jour, c'est trop de surprises vraiment!

HÉLÈNE.

Mais puisque je t'adore, ô mon méchant amant!
Je t'aime uniquement : même, je te pardonne
(Que ferais-je de plus?) le chagrin que me donne
Cette jalouse humeur qui n'épargne plus rien.

PRIAM.

Donc, reprenons. Pour moi, je ne songe qu'au bien
De la patrie, et tiens contraire à la justice
Que de nos différends un peuple entier pâtisse.
Mais tout peut s'arranger, et voici le dessein
Que les dieux bienveillants m'inspirent.

(Au Grand-Prêtre.)

Prêtre saint,
Votre place vous vaut des respects légitimes,
Et vos relations avec Zeus sont intimes.
Vous êtes, comme nous, de fort bonne maison;
Vous êtes, plus que nous, au-dessus du soupçon;
Nul ne croira jamais qu'aux voluptés sensible,
Votre cœur ait brûlé d'un feu répréhensible.
Pontife, en qui l'esprit de Zeus est reflété,
Offrez le sacrifice, et sauvez la cité.

LE GRAND-PRÊTRE.

Qui? moi?

PRIAM.

Vous-même.

LE GRAND-PRÊTRE.

Hélas!

(Il se voile le visage d'un pan de son manteau.)

PRIAM.

Éloquente réponse!

HÉLÈNE, à Pâris accablé.

Vous ne dites plus rien, mon ami?

PÂRIS.

J'y renonce,

A la fin! Ils sont trop.

HÉLÈNE.

Et tu fais sagement.
Va, laisse ces gens-là tranquilles, cher amant.
Ah! leur manque d'usage est ici manifeste.
Ils se vantent, mon doux ami, je te l'atteste!
Moi te tromper? ah! dieux!... Mais quand cela serait,
Ils devaient galamment en garder le secret;
Et la correction la plus élémentaire,
En pareil cas, prescrit aux hommes de se taire.
Ils allègueront Zeus et ses menaces : soit!
Ces gens ignorent donc ce qu'aux femmes on doit?
L'équitable avenir dira qu'ils furent braves,
Généralement forts, généralement graves ;
Qu'ils dévoraient des bœufs entiers dans leurs festins;
Qu'ils témoignaient aux dieux, encore que lointains,
Une dévotion scrupuleuse et profonde;
(Avec mépris.)
Mais qu'ils ne surent pas être des gens du monde!

PÂRIS, sans comprendre.

Bravo!

PRIAM, de même.

Mais qu'est-ce donc qu'elle nous chante?

HECTOR, de même.

Heu! heu!

PRIAM, à Hector.

Comprends-tu?

HECTOR.

Ma foi, non.

PRIAM.

Et vous, pontife?

LE GRAND-PRÊTRE.

Peu.

PRIAM.

Quoi qu'il en soit, il faut offrir le sacrifice.
Or, puisque nul de nous n'accepte cet office
Et que l'heure nous presse, il convient, à mon sens,
D'appeler sans retard tous les princes absents
Et de leur proposer...

HÉLÈNE, simplement.

Est-ce donc bien utile?

PÂRIS, bondissant.

Misérable!

PRIAM.

Allons! plus de querelle futile!

(Priam, Hector, le Grand-Prêtre, et Cléophile se rangent devant Hélène.)

HECTOR, à Pâris.

Bas les mains!

CLÉOPHILE.

Après tout, tu n'es pas son mari!

SCÈNE II

LES MÊMES, VÉNUS.

VÉNUS, apparaissant.

Ils ont raison, Pâris, ô mon filleul chéri!

TOUS.

Vénus!

VÉNUS.

Oui, c'est Vénus qui des voûtes célestes
Descend pour apaiser vos discordes funestes.
(A Pâris.)
Que veux-tu donc, ingrat? Faire pleurer ces yeux
Adorables? meurtrir ce corps délicieux?
Tacher de sang ces blondes tresses?
Ravager ta moisson, saccager ton jardin?
Fêler la coupe illustre où pétille le vin
De tes coutumières ivresses?

Naguère, le cou pris dans un fâcheux licol,
Quand le roi Ménélas te traînait sur le sol,
Moi j'eus pitié, tête charmante,
De ta grâce inhabile aux durs travaux d'Arès.
Dois-tu pas, en retour, accepter mes arrêts?
Épargne, enfant, ta douce amante.

Il te déplait qu'Hélène, aux instincts obligeants,
Ait été secourable et bonne à tant de gens
Dont l'amour l'assiégait sans trêve :
Mais qu'en sais-tu d'abord? Le fait est-il prouvé?
Ce qu'ils désiraient tous, peut-être ils l'ont rêvé
Si fort... qu'ils crurent à leur rêve.

D'ailleurs, que reste-t-il d'un baiser ancien?
Rien qu'on puisse saisir, pas même un souffle, rien;
Rien n'en demeure aux lèvres veuves.
Va, n'approfondis pas : tu perdrais tous tes soins.
Mais Hélène t'adore, et de cela du moins
Tu peux avoir d'exactes preuves.

Lorsqu'elle est dans tes bras, au don qu'elle te fait
Pourrait-elle ajouter quelque chose en effet?
Peut-elle être à toi plus entière?
Les yeux qu'elle a charmés font-ils les siens moins beaux?
Non; une seule torche allume cent flambeaux
Et garde intacte sa lumière.

Ah! des bienfaits des dieux pourquoi mésusez-vous?
Croyez-vous que la femme, ô déplorables fous,
Soit un présent de leur colère?...
Vous avez le printemps, la vigne, les moissons,
Et les chants et la lyre, et vers les horizons
Le souple essor de la galère :

Et vous avez aussi l'hiver, le froid, la faim,
Les pestes, les fléaux, la mort, — la mort enfin...
Vie et mort, plaisir et souffrance,
O des biens et des maux équilibre incertain!
Mais ajoutez la femme : il suffit, et soudain
Les biens emportent la balance.

Donc, à vous tourmenter ne soyez pas si prompts,
O mortels! Ce n'est pas pour attrister vos fronts
Qu'Hélène est belle et qu'elle est blonde.

Du vin de sa beauté saoûlez-vous à loisir.
Il est dans son destin d'engendrer le désir,
Et le désir est roi du monde.

Si le désir d'Hélène, ô guerriers d'Ilion,
N'avait pas enfoncé son divin aiguillon
Dans vos âmes ensorcelées,
Eussiez-vous accompli les hauts faits qu'on a vus?
Vous eussiez ignoré vous-mêmes les vertus
Au fond de vos grands cœurs celées...

Ce qui vous fut donné dans un dessein clément,
N'allez pas, insensés, en faire un instrument
De sottes et vaines tortures.
Ne soyez pas jaloux: vous déplairiez au Ciel.
L'amour jaloux est l'attentat essentiel
Aux droits des autres créatures.

Souvent, on trouverait exaspérants à voir
Les couples enlacés qui s'égarent le soir
Dans les bois ou le long des fleuves,
Si l'on ne savait pas que, variant leurs nœuds,
Ils se plieront un jour, pour faire plus d'heureux,
A maintes combinaisons neuves...

Plusieurs ont rejeté ces bienfaisantes mœurs,
Je le sais. Leur amour, en ses noires humeurs,
Ressemble à la haine elle-même.
On veut être aimé seul; « on veut (que d'embarras!)
Faire tout le bonheur ou, si l'on ne peut pas,
Tout le malheur de ce qu'on aime[1] ».

On souffre, on fait souffrir : supplice sans rachat!
Tels, dans un sac cousus, la vipère et le chat.
Et l'Amour, de ses mains démentes,
Plonge au sein des amants les sinistres couteaux,
Et brise sur les rocs ou suspend aux linteaux
Les beaux corps des pâles amantes...

1. La Bruyère.

Ce n'est pas moi, mais c'est mon fils, le sombre Eros,
Qui, changeant les amants en mutuels bourreaux,
Leur souffle cette âcre folie.
Eros est grave et triste : il rêve on ne sait quoi
Par delà le réel... — Je suis très simple, moi,
Et n'ai pas de mélancolie.

Et pourtant j'entrevois, dans l'avenir, un jour
Où l'amour passera pour péché (pauvre amour!)
Si l'hymen ne le réglemente.
Dans trois mille ans, qui sait? aux hommes assemblés
L'aventure ingénue où vous fûtes mêlés
Pourra paraître inconvenante.

Venus au monde avant l'âge des plumitifs,
Vous avez l'heur de vivre en des temps primitifs,
De morale encore incertaine :
Profitez-en! Fuyez les soucis superflus,
Et quant à toi, belle Hélène, ne rougis plus
D'avoir été la bonne Hélène.

HÉLÈNE, à Pâris.

Tu vois bien!

PÂRIS, maussade.

Oui.

HÉLÈNE.

Cela t'ennuie, ô mon amant?

PÂRIS, de même.

Oui.

HÉLÈNE.

Pourquoi?

PÂRIS.

Sur mon temps j'avance apparemment;
Et c'est dans trois mille ans, moi, que j'aurais dû naître.

PRIAM.

Vénus a bien parlé, l'on doit le reconnaître.
Les dieux bien mieux que nous, ainsi qu'il est normal,
Distinguent la limite et du bien et du mal.
Leur regard embrassant les mondes et les âges,
Seuls, les Olympiens sont clairvoyants et sages...

Mais qui de nous (ce point me revient à l'esprit)
Offrant le sacrifice à notre foi prescrit,
Sauvera la cité dont nous avons la garde?
Quelle main et quel cœur assez purs...

VÉNUS.

Qui? Regarde

SCÈNE III

LES MÊMES, ASTYANAX dans les bras de sa NOURRICE.

PRIAM.

Astyanax?

HECTOR.

Mon fils?

CLÉOPHILE.

Quoi! petit comme il est...

VÉNUS.

On guidera sa main, Jupiter le permet.

HÉLÈNE, montrant l'enfant à Pâris, railleuse.

A son âge, il n'est pas suspect, je le suppose.
(S'approchant de l'enfant.)
Cher petit! Les beaux yeux! Qu'il est blanc! qu'il est rose!
Oh! il me tend les bras!

PÂRIS, navré.

Déjà!

LE GRAND-PRÊTRE, badin.

Dépêchons-nous!

VÉNUS.

Au revoir donc. Vivez unis, et gardez-vous
D'aggraver désormais, à vous-mêmes contraires,
Vos réelles douleurs de maux imaginaires.
Zeus mon père vous aime, et tout est bien ainsi.

HÉLÈNE.

Merci, Vénus!

PRIAM.

Au nom de tous, Vénus, merci!

JULES LEMAITRE
de l'Académie française.

LE COMBAT POUR LE ROI[1]

— JUILLET 1830 —

Je me rendis à Saint-Cloud le dimanche 25. Dans les salons, on causait beaucoup des circonstances critiques où l'on se trouvait, mais personne ne se doutait du parti violent qu'allait prendre le Roi. Je me présentai chez le duc de Raguse, qui était major général de service; il ne me parla de rien qui eût rapport à la situation des affaires, et je crois qu'il n'en savait pas plus que moi sur le coup d'État auquel, quelques heures

1. Extrait des *Mémoires du général de Saint-Chamans*, qui paraîtront prochainement à la librairie Plon. — Alfred-Armand-Robert, comte de Saint-Chamans, né en 1781, engagé aux dragons en 1801, sous-lieutenant en 1803, officier d'ordonnance de Soult en 1804, au camp de Boulogne, fit avec Soult les campagnes de 1805 à 1807 (lieutenant, puis capitaine en 1805, chef d'escadrons en 1807), puis, de 1808 à 1811, les guerres d'Espagne et de Portugal (colonel en 1811), puis en 1812 et 1813, les campagnes de Russie et d'Allemagne. Fait prisonnier en octobre 1813, il rentra en France en avril 1814, fut aide de camp du général Dupont, ministre de la guerre, resta au service du roi pendant la première Restauration, en non-activité pendant les Cent-Jours, puis rentra au service du roi comme maréchal de camp et colonel du régiment de dragons de la garde. Fait inspecteur de cavalerie en 1822, il fut employé en 1822 au corps d'observation des Pyrénées, et, en 1823, à l'armée d'Espagne. Il commanda la première brigade de la deuxième division de cavalerie de la garde jusqu'en septembre 1830, où il fut admis par décret au traitement de réforme. Il fut mis à la retraite le 1er octobre 1831.

après, on se détermina dans le conseil des ministres : aucun des grands personnages que je vis ce jour-là à Saint-Cloud ne me fit une seule question sur l'état des corps de la garde royale en garnison à Paris, ni sur les dispositions où l'on pouvait croire que se trouvaient les officiers et la troupe.

Le lendemain, 26, aussitôt que le *Moniteur* et les crieurs publics eurent fait connaître dans Paris les funestes ordonnances, une rumeur de désapprobation et une grande agitation se manifestèrent : je remarquai dans le jardin des Tuileries, au Palais-Royal et sur les boulevards, des groupes nombreux où l'on discutait à haute voix et avec emportement la légalité des ordonnances ; et plusieurs individus annonçaient avec des gestes furieux qu'ils ne s'y soumettraient pas. Le soir, la voiture et les gens du prince de Polignac furent insultés au moment où ils rentraient (avec ou sans lui) au ministère des affaires étrangères.

Dans l'après-midi du lendemain 27, l'effervescence et l'agitation de la population parisienne s'accrurent d'une manière effrayante. Je passai devant plusieurs maisons occupées par les presses et les bureaux des journaux qui ne s'étaient pas encore soumis aux dispositions de la nouvelle ordonnance sur la presse ; la force armée en encombrait l'arrivée, accompagnant sans doute les officiers de police pour leur prêter main-forte, et des rassemblements nombreux de peuple, au milieu desquels on voyait des hommes d'une mise soignée, s'étaient formés à la porte de ces maisons et annonçaient déjà des dispositions menaçantes ; néanmoins, j'avais vu si souvent dans Paris, notamment au mois de juin 1820, de ces groupes tumultueux qui criaient beaucoup et ne faisaient rien, que je m'attendais encore cette fois à un pareil dénouement, d'autant plus que ces hommes, si violents en paroles, n'essayaient nullement aujourd'hui de s'opposer à l'action de la police.

Le soir du même jour, j'appris qu'une émeute assez violente se développait dans les environs du Palais-Royal et de la rue Saint-Honoré ; je rentrai aussitôt chez moi afin de savoir si l'état-major général de la garde ne m'y avait pas adressé des ordres, et n'en trouvant pas, je montai à cheval et me rendis promptement chez le maréchal duc de Raguse, sur la place du Carrousel. Tout était parfaitement tranquille dans les

rues que je suivis (la place Vendôme et la rue de Rivoli); en arrivant chez le maréchal, j'entendis dans la direction du Palais-Royal et du Théâtre-Français quelques coups de feu et même des détonations qui me parurent être des feux de peloton. Je dis au maréchal que je venais prendre ses ordres et me mettre à sa disposition; mais il ne m'employa pas ce jour-là, et se contenta d'envoyer de temps à autre des officiers aux nouvelles. La plupart rapportaient qu'on formait des barricades dans la rue Saint-Honoré, qu'on pillait des boutiques d'armuriers, que le peuple ameuté lançait des pierres sur la troupe, et que celle-ci avait été forcée pour sa propre défense de faire plusieurs fois usage de ses armes; mais jusque-là, il n'y avait pas d'action sérieuse engagée, et la plupart des officiers assuraient que la troupe seule avait fait feu; d'autres cependant disaient avoir vu partir, du centre des groupes séditieux, des coups de fusil ou de pistolet, ce qui était probable, puisque le pillage de plusieurs boutiques d'armuriers avait mis entre les mains de ces furieux des armes et des munitions. Au reste, avant minuit, le tumulte était entièrement apaisé dans ce quartier, et chacun était rentré chez soi ou vaquait librement à ses affaires.

Le 28 au matin, mon aide de camp, qui logeait au faubourg Poissonnière, me prévint que les soldats d'infanterie casernés dans son voisinage étaient répandus dans les rues et dans les cabarets aux environs de leur quartier, se promenant et buvant avec des bourgeois qui les recherchaient avec empressement, et les entraînaient dans les cafés et les billards qui abondent toujours à l'entour des casernes, pour leur payer à boire : je rendis compte de ce fait, qui me parut inquiétant, au duc de Raguse, et, peu d'instants après, je reçus l'ordre de me rendre chez lui, à l'état-major général de la garde royale. Aussitôt que j'y fus arrivé, il me prévint que j'avais le commandement d'une colonne de troupes réunie devant l'hôtel du Ministère des affaires étrangères (boulevard des Capucines) et composée du 1er régiment d'infanterie de la garde, fort de trois bataillons, du régiment de lanciers et de deux pièces de canon. « Chaque homme, ajouta-t-il, est pourvu de quarante cartouches : votre mission consiste à parcourir les boulevards depuis la Madeleine jusqu'à la place de la Bastille et de là

tout le faubourg Saint-Antoine; vous disperserez les groupes et vous détruirez toutes les barricades qui se trouveront à votre portée; si l'on vous jette des pierres, vous répondrez par des coups de fusil; si l'on vous tire des coups de fusil, vous répondrez par des coups de canon; quand vous aurez parcouru toute cette partie de Paris, vous ramènerez vos troupes à l'état-major général de la garde. »

Telles furent mot à mot les instructions que je reçus. Il ne fut pas question qu'un commissaire de police dût m'accompagner, ni de sommations à faire : il allait sans dire que je n'aurais recours à la force et à l'emploi des armes qu'en cas de résistance sérieuse, et c'était bien mon intention : le maréchal me connaissait assez pour en être sûr.

Il m'avait été annoncé trois bataillons du 1er régiment, et je n'en trouvai qu'un; peu de moments après, un second arriva de Saint-Cloud, d'où il descendait la garde; j'ignore où était le troisième; mais, quand j'envoyai prévenir le maréchal de ce contre-temps, il me fit répondre de prendre un bataillon du 6e régiment d'infanterie de la garde qu'on trouverait sur la place Louis XV. Cette troupe, ayant à sa tête son colonel, le baron de Revel, me rejoignit en effet promptement, et ma colonne se trouva forte d'environ sept cent cinquante hommes d'infanterie, de cent cinquante lanciers commandés par leur colonel, le marquis de Chabannes-Lapalice, et de deux pièces de canon; les deux bataillons du 1er régiment d'infanterie étaient sous les ordres de leur lieutenant-colonel, le baron de Vielbans, le colonel étant absent.

Excepté le bataillon du 6e régiment, cette infanterie me parut assez mal en ordre. Le bataillon qui arrivait de Saint-Cloud semblait déjà fatigué, et, effectivement, la chaleur commençait à être forte. Les soldats n'avaient pas mangé, et, sur une question que je lui adressai, M. de Vielbans me dit que ses hommes n'avaient que vingt cartouches et que quelques-uns même n'en avaient que dix; je m'arrêtai peu sur cet article, convaincu que nous en avions plus qu'il nous en fallait pour rétablir l'ordre et éteindre la révolte, partout où nous nous présenterions. Je me hâtai donc de me mettre en marche, je plaçai donc un peloton de voltigeurs en avant-garde, un autre en arrière-garde, et tous deux très rapprochés de la colonne.

*
* *

Je rencontrai des groupes fort agités au coin de la rue Taitbout, sous le café Tortoni, au coin de la rue de Richelieu et près du passage des Panoramas; mais ils se dispersèrent sans aucune résistance sur l'ordre que je leur en fis donner, toutefois en protestant hautement contre les ordonnances et en annonçant qu'ils ne s'y soumettraient pas. Ces paroles m'importaient peu; je n'étais point chargé de les empêcher de parler, et j'aurais bien voulu qu'ils s'en fussent tenus là.

En arrivant sur le boulevard Bonne-Nouvelle, en face du théâtre du Gymnase, j'aperçus, à environ cent pas de moi, une barricade, mal faite, dans toute la largeur du boulevard. Elle n'était qu'ébauchée, et ne s'élevait pas à plus de deux ou trois pieds de terre. Elle n'était un obstacle à mon passage que pour l'artillerie et la cavalerie : les voltigeurs d'avant-garde la détruisirent promptement, de manière que toute la colonne pût y passer librement; mais, pendant qu'ils étaient occupés à ce travail, plusieurs coups de fusil nous furent tirés de la porte Saint-Denis, où quelques insurgés s'étaient renfermés, et des encoignures des rues adjacentes. Je crois que personne n'en fut atteint, et nous continuâmes notre marche jusqu'à la hauteur de la rue Saint-Denis. Arrivés en cet endroit, la fusillade devint beaucoup plus vive; il fallut y répondre, et quelques hommes furent blessés et tués de part et d'autre. Au même instant un rassemblement nombreux ayant paru vouloir déboucher sur ma colonne par la rue Saint-Denis, et ayant commencé le feu contre nous, je lui envoyai deux coups de canon qui le dissipèrent aussitôt; ceux qui le composaient se jetèrent précipitamment dans les maisons et dans les rues latérales, et, en un clin d'œil, cette rue, encombrée de peuple un moment avant, se trouva entièrement déserte.

Je continuai alors ma route qui ne fut plus qu'un combat continuel, mais souvent insignifiant : de droite et de gauche on nous tirait des coups de fusil, sans qu'il nous fût possible d'apercevoir nos ennemis, toujours cachés derrière des murailles ou par des coins de rue, ce qui n'empêchait pas nos jeunes soldats, malgré nos défenses expresses, de riposter à tout

hasard dans la direction du feu : cela les amusait et ne faisait de mal à personne. Enfin, à peine étions-nous parvenus à hauteur du Château-d'Eau, que le lieutenant-colonel du 1er régiment me rendit compte qu'il restait peu de cartouches à ses hommes, et que plusieurs même en étaient totalement dépourvus. On ne m'avait donné ni caissons d'infanterie ni caissons d'artillerie ; les deux pièces de canon n'avaient de munitions que celles contenues dans leurs coffrets. J'envoyai donc sur-le-champ au duc de Raguse un officier de lanciers (M. Petit la Montagne) qui, sur ma demande, m'avait été donné par le marquis de Chabannes pour faire, ce jour-là, auprès de moi le service d'officier d'ordonnance ; je l'avais chargé verbalement de faire connaître au maréchal la résistance que je rencontrais et qui augmentait toujours à mesure que j'avançais, et je demandais instamment qu'on m'envoyât sans retard un caisson de cartouches d'infanterie et un de munitions d'artillerie, que M. Petit la Montagne me ramènerait lui-même dans le faubourg Saint-Antoine, ou partout où je me trouverais. J'étais loin de supposer que ma communication avec les Tuileries était interceptée, car j'avais laissé des troupes échelonnées sur la route que j'avais suivie, et j'étais prévenu que de fortes patrouilles devaient parcourir les boulevards. Mais ce malheureux jeune homme, en essayant de remplir la mission que je lui avais donnée, et que je ne croyais nullement dangereuse, fut lâchement assassiné sur le boulevard Saint-Denis ; on disait même que déjà renversé de cheval par plusieurs coups de feu, il avait été achevé à terre ; je ne pourrais croire à une pareille atrocité que si je l'avais vue de mes propres yeux.

J'avançais toujours, et toujours en tiraillant : par conséquent le peu de cartouches qui restaient au 1er régiment se trouvaient épuisées quand j'arrivai à la place de la Bastille ; le bataillon du 6e régiment en était encore assez bien pourvu. Cette position, au milieu d'une ville aussi populeuse et totalement insurgée, devenait inquiétante, et j'expédiai au maréchal un second officier (M. Imbert de Saint-Amand, major du régiment de lanciers[1]), pour demander de nouveau un prompt

1. M. Imbert de Saint-Amand fut assailli de même que l'avait été M. Petit la Montagne ; mais il put, en abandonnant son cheval, se réfugier dans une boutique du faubourg Poissonnière, et là, ayant quitté son uniforme et mis un habit bour-

envoi de cartouches, qui me devenait indispensable pour continuer ma marche et pour assurer mon retour.

Je trouvai sur la place de la Bastille le 1er régiment de cuirassiers de la garde, un escadron de gendarmerie, et un régiment d'infanterie de ligne (cette dernière troupe me parut mal disposée). Ces différents corps avaient chacun leur chef particulier, mais pas de commandant général pour donner une direction à cette masse réunie, et, par conséquent, elle était sans utilité pour le service du Roi. Bien qu'elle n'eût pas été mise sous mes ordres, je pensai qu'en cette circonstance il était de mon devoir d'en disposer, et j'ordonnai à une partie des cuirassiers de la garde et au régiment d'infanterie de ligne de marcher sur la place de Grève, pour communiquer avec les troupes de la garde qui devaient y être en position, et maintenir la communication libre entre ces mêmes troupes et ma colonne; je prescrivis en même temps à l'escadron de gendarmerie de conserver son poste sur la place de la Bastille, et, après avoir pris ces dispositions et avoir placé en tête de ma troupe le bataillon du 6e régiment d'infanterie de la garde, j'entrai dans le faubourg Saint-Antoine où, de loin, j'apercevais de fortes barricades et des rassemblements nombreux qui se formaient[1].

Il y avait bien intention, de la part des insurgés, de résister opiniâtrement dans ce faubourg, mais ils n'étaient pas encore tout à fait organisés, et, malgré un feu assez vif dirigé contre nous de plusieurs maisons, quelques coups de canon et l'attaque très impétueuse de nos voltigeurs nous rendirent promptement maîtres des barricades, et mirent fin à la fusillade des révoltés qui, jusque-là, n'avait pas été très meur-

geois, il se rendit, ainsi déguisé, à l'état-major général de la garde, où il s'acquitta de la mission que je lui avais donnée. Mais il n'était plus possible alors de m'envoyer des cartouches ni de communiquer avec moi. *(Note de l'auteur.)*

1. M. Sala, officier au 6e régiment d'infanterie de la garde, dans une relation de ces événements intitulée *Dix jours de 1830*, dit : « Le général Saint-Chamans dirigea sur le faubourg Saint-Antoine la plus forte partie de la colonne qu'il avait amenée avec lui de la Madeleine ; le commandement en fut donné au colonel de notre régiment... etc. » M. Sala n'était pas présent : il est donc bien simple que ce récit manque d'exactitude ; depuis notre départ du boulevard des Capucines jusqu'à notre retour sur la place Louis XV, je n'ai pas quitté un instant la tête de ma colonne. *(Note de l'auteur.)*

trière. J'occupai la grande rue du Faubourg-Saint-Antoine dans toute sa longueur, et, laissant des pelotons d'infanterie de distance en distance, pour maintenir l'ordre et prévenir de nouveaux rassemblements, je donnai quelque repos à ma troupe, car l'infanterie était très fatiguée de cette longue marche par une chaleur excessive.

Notre attitude était paisible et pacifique, et les habitants, hommes, femmes et enfants, sortirent en foule des maisons et se mêlèrent dans nos rangs. J'étais à cheval au milieu d'eux, et je parlais avec action à plusieurs groupes de ce peuple pour l'exhorter à rester tranquille et à reprendre ses occupations ordinaires, lorsqu'une femme, s'approchant de moi, me dit avec vivacité et en gesticulant, qu'il était impossible de rester tranquille lorsqu'on était sans argent pour acheter du pain pour ses enfants, et que, quant au travail et aux occupations, ils n'en avaient plus, puisque depuis la veille tous les ateliers étaient fermés. Je lui donnai une pièce de cinq francs, et elle se mit aussitôt à crier à tue-tête : « *Vive le Roi! Vive le Roi!* » Ce cri fut vivement répété par plusieurs de ceux qui m'entouraient et qui me tendaient leurs mains. Je pensai alors qu'un fourgon du Trésor, placé en tête de ma colonne, m'aurait été beaucoup plus utile que mes pièces de canon, et aurait produit des résultats plus prompts et plus avantageux pour la cause royale, que les caissons de cartouches que j'avais fait demander; le gouvernement devait bien savoir, par sa police, qu'à l'apparition des ordonnances, les chefs des grandes fabriques avaient fermé les ateliers afin de pousser les ouvriers à la révolte par l'oisiveté et le mécontentement; pourquoi alors ne pas s'être emparé de cette populace en la soldant? l'argent ne manquait pas dans les caisses du Roi. Malheureusement, ceux qui avaient jugé les ordonnances nécessaires avaient en même temps trouvé inutile de prendre des mesures pour en assurer l'exécution : ils avaient compté pour cela uniquement sur la divine Providence; mais en attendant tout du ciel, le salut du trône et du pays, ils auraient dû ne pas oublier ce précepte si sage et d'un si grand sens : Aide-toi, le ciel t'aidera.

Revenons aux braves gens qui m'entouraient dans le faubourg Saint-Antoine, et à cette bonne mère de famille devenue

tout à coup si royaliste au son d'une pièce de cent sous. Je leur distribuai avec le même succès tout ce que j'avais d'argent sur moi; pièces d'or et monnaie de billon furent bien reçues et produisirent chez eux le même enthousiasme royaliste, car j'avais soin de leur bien dire que c'était le Roi qui nous avait ordonné de secourir les indigents. Je vidai ainsi ma bourse; mais ce mince trésor fut bientôt épuisé, et, ne trouvant plus de réponse à faire à ceux qui me tendaient la main (et il en arrivait de nouveaux à chaque instant[1]), je m'aperçus que les cris de « *Vive le Roi!* » s'épuisaient aussi; plusieurs de ceux qui s'en allaient les mains vides éclataient même en murmures, et maugréaient tout comme si, après la réception qu'ils m'avaient faite, je leur devais une gratification. Je le répète, si j'avais eu un fourgon de pièces de cinq francs à distribuer, je me serais fait de tout ce peuple du faubourg Saint-Antoine et des environs une nombreuse avant-garde avec laquelle j'aurais pu parcourir pacifiquement tout Paris, et ces mêmes gens qui, le matin, avaient aidé à construire les barricades aux cris de « *Vive la Charte!* » le soir les auraient démolies avec joie, aux cris de « *Vive le Roi!* » sans que j'eusse eu besoin de tirer un coup de fusil; et je les aurais amenés ensuite sur la place du Carrousel saluer de leurs acclamations royalistes le palais de nos rois.

Ayant fait mention de cette circonstance dans le rapport que j'adressai quelques instants après au duc de Raguse, sur les événements de la journée, j'appris par la suite que le prince de Polignac, à qui ce rapport fut communiqué le jour même par le maréchal, lui écrivit aussitôt[2] : « Faites savoir à M. de Saint-Chamans qu'on lui fournira tout l'argent qu'il voudra. » Mais il était trop tard (ainsi qu'à l'Hôtel de Ville on le disait le lendemain aux envoyés du Roi), et, quand M. de Polignac écrivait cette lettre au maréchal, on n'avait pas plus la possibilité de m'envoyer, en temps utile, de l'argent que des cartouches. C'était aussitôt après la publication des ordonnances, les 26 et 27 juillet, et même encore le 28 au matin, qu'il fal-

1. J'en entendais à quelques pas de moi qui, en accourant, criaient à leurs amis ou parents : « Dis donc, N..., où est-ce qu'on donne de l'argent? » *(Note de l'auteur.)*

2. Cette lettre fut trouvée dans les papiers du maréchal duc de Raguse, sans doute à l'état-major général de la garde royale, et elle fut imprimée dans plusieurs journaux où je l'ai lue. *(Note de l'auteur.)*

lait, par les soins des commissaires et agents de police de ces quartiers, distribuer de l'argent parmi les ouvriers et les nécessiteux de la population des faubourgs et parmi les gamins de Paris ; on aurait acheté tout ce monde à bon marché, et, pour trois cent mille francs par jour, on aurait eu à soi les soixante mille hommes qui ont construit et défendu les barricades, sauf quelques chefs qui, isolés, n'auraient pu rien entreprendre; c'était à bon marché éviter la guerre civile et consolider le trône.

*
* *

J'ai dit que mes troupes étaient paisiblement établies dans la rue du Faubourg-Saint-Antoine, depuis la place de la Bastille jusqu'à la barrière du Trône. L'idée m'était venue d'envoyer chercher des cartouches au château de Vincennes; or il fallait pour cela détacher une partie de mon infanterie, et, dans la position où je me trouvais, c'eût été me compromettre que de m'affaiblir. Il aurait d'ailleurs fallu beaucoup de temps à ce détachement pour aller les chercher, les recevoir et les ramener; je pouvais et je devais m'attendre à chaque instant à être forcé de faire un mouvement, et, dans ce cas, il m'était impossible d'abandonner ce détachement ni de m'en passer ; je ne doutais pas qu'on ne m'envoyât bientôt des munitions de l'état-major de la garde, et je résolus, en les attendant, d'adresser au major général le rapport de mes opérations jusqu'à ce moment de la journée. Dans ce dessein, j'entrai dans un corps de garde de pompiers qui se trouve au milieu du faubourg, et je commençai à dicter à haute voix à mon aide de camp le rapport des événements qui venaient d'avoir lieu ; je demandais de nouveau avec les plus vives instances qu'il me fût envoyé des munitions, et j'en étais là de ma dictée quand un pompier, qui paraissait dormir sur le lit de camp et que je n'avais pas aperçu, prit vivement la parole pour m'apprendre que dans un coin du corps de garde, il se trouvait un coffret renfermant une grande quantité de cartouches : « Mon général, disait-il, il y en a pour faire la distribution à une armée ». Ce pauvre jeune homme n'en avait jamais tant vu : je m'en fis remettre aussitôt la clef par le caporal du poste, et nous y trouvâmes cinq à six mille

cartouches[1]. C'était peu, sans doute, mais, dans la pénurie extrême où nous en étions, ce secours était bien précieux, et me donna la faculté de faire distribuer environ dix cartouches à chacun des hommes qui en étaient dépourvus.

Je remis mon rapport au colonel des lanciers de la garde, et comme, d'après le long retard que mettaient à me rejoindre les officiers que j'avais envoyés auprès du maréchal, je commençais à concevoir des inquiétudes, je donnai ordre au marquis de Chabannes d'envoyer cette dépêche par un officier à la tête de vingt-cinq lanciers. Mais un quart d'heure après, il vint lui-même me rendre compte qu'il était impossible à la cavalerie, quelque nombreuse qu'elle fût, d'aller de la place de la Bastille aux Tuileries, puisqu'on avait fait des abatis avec les plus gros arbres des boulevards, qui en barraient absolument le passage, et que la rue Saint-Antoine était si fortement barricadée que les cuirassiers de la garde et le régiment d'infanterie de ligne que j'avais dirigés vers la place de Grève n'avaient pu forcer le passage; ces troupes venaient donc de se replier sur la place de la Bastille, et je compris alors pourquoi il ne m'arrivait ni ordres, ni munitions.

D'après ces fâcheuses nouvelles, il devenait urgent de sortir de la mauvaise position où je me trouvais. Rassemblant aussitôt mon infanterie, je me mis promptement en marche afin de réunir toutes mes troupes sur la place de la Bastille, d'où je comptais me porter sur le point où je croirais pouvoir agir avec le plus d'avantage et d'utilité pour le service du Roi.

Pendant que j'opérais ces mouvements de détail, des rumeurs sourdes parmi ma troupe, et quelques paroles que je recueillis des officiers qui se trouvaient le plus près de moi, me donnèrent à penser que l'infanterie n'avait pas agi franchement dans cette circonstance, et qu'elle avait même refusé de tirer sur le peuple révolté.

Notre course rétrograde nous attira encore quelques coups de fusil de la part des bons habitants du faubourg; je crois même que le colonel des lanciers de la garde, le marquis de

1. Ce poste de pompiers avait été désarmé dans la matinée par le peuple, et c'est sans doute ce mauvais procédé qui leur avait donné assez d'humeur pour que l'un d'eux m'indiquât les cartouches, ce qu'ils n'avaient pas fait pour le peuple. *(Note de l'auteur.)*

Chabannes, fut légèrement blessé de quelques grains de plomb en arrivant sur la place de la Bastille. Là, on me rendit compte qu'on entendait, par moments, un feu assez vif dans la direction de la place de Grève, et cela me décida à marcher sur ce point, faisant précéder l'infanterie par mes deux pièces de canon, afin de me trouver plus tôt en mesure de battre les barricades; mais chaque pièce n'avait plus que deux ou trois coups à tirer, car les quelques munitions contenues dans les coffrets avaient été promptement épuisées.

Les commandants du régiment de cuirassiers de la garde, du régiment d'infanterie de ligne et de la gendarmerie, qui se trouvaient de nouveau réunis sur la place de la Bastille, voulaient absolument que je les comprisse dans mon commandement; mais, outre que ces troupes ne faisaient pas partie de celles qui m'avaient été confiées, elles ne pouvaient que m'embarrasser, car je n'avais déjà que trop de cavalerie pour la guerre que j'allais faire dans les rues et contre les fenêtres; et quant à l'infanterie de ligne, les mauvaises dispositions qu'elle venait de manifester ne me permettaient pas d'en attendre un appui efficace. Ne voulant cependant pas abandonner ces troupes dans une position où, après mon départ, elles pouvaient se trouver compromises, je les autorisai à marcher à la queue de ma colonne.

En cet instant, un homme vêtu en bourgeois m'apporta une lettre à mon adresse, sur l'enveloppe de laquelle étaient écrits ces mots: « Dix francs au porteur si cette lettre est remise au général Saint-Chamans avant quatre heures. » J'ouvris promptement cette dépêche: elle était du major Imbert de Saint-Amand, mais sans signature; il m'apprenait la mort de l'adjudant-major, M. Petit la Montagne, assassiné sur les boulevards, et la manière dont lui-même avait évité un pareil sort; il me faisait part de l'impossibilité où l'on était de m'envoyer des cartouches, et me transmettait l'ordre du maréchal de me retirer sans délai sur les Tuileries. Je ne me rappelle pas si cette lettre m'était nominativement adressée, ou à M. de Chabannes, colonel des lanciers.

Je remis au même individu, après qu'il eut été payé, le rapport que j'avais écrit dans le corps de garde des pompiers, en ayant soin de ne pas oublier sur l'enveloppe l'injonction

pécuniaire qui avait fait arriver jusqu'à moi la lettre de M. Imbert de Saint-Amand, et qui devait aussi faire parvenir ce rapport au maréchal, et j'entrai aussitôt dans la rue Saint-Antoine où, de la place où nous étions, on pouvait déjà apercevoir de fortes barricades.

J'aurais dû peut-être, d'après l'ordre que je venais de recevoir, me diriger tout de suite sur les Tuileries par les quais de la rive gauche en passant le pont d'Austerlitz ; mais le feu qu'on avait entendu dans la direction de la place de Grève et l'aspect très hostile de la rue Saint-Antoine me persuadèrent que, dans l'intérêt du service du Roi, c'était plutôt sur l'Hôtel de Ville que je devais marcher que vers les Tuileries.

A notre entrée dans cette rue, nous fûmes assaillis par un feu de mousqueterie assez vif, partant des croisées, et dont l'intensité augmentait à mesure que nous avancions. Ma troupe y répondit vivement. Plusieurs barricades furent successivement enlevées malgré l'embarras de notre marche, — car outre les coups de fusil qui partaient de tous côtés sans que nous pussions apercevoir ceux qui nous les tiraient, on nous accablait du haut des maisons d'une grêle de pavés, de gros meubles, etc., et je n'avais plus un coup de canon à tirer, — quand nous nous trouvâmes au pied d'une énorme barricade qui fut lestement franchie par nos voltigeurs d'avant-garde; elle était construite si solidement que, malgré de très grands efforts, pendant un long espace de temps il nous fut impossible de la démolir ni même d'y pratiquer un passage pour les canons et la cavalerie. Si je n'avais eu avec moi que de l'infanterie, il m'eût été facile, et même sans éprouver une grande perte d'hommes, de pénétrer promptement jusqu'à la place de Grève : il ne s'agissait pour cela que de continuer à marcher en envoyant quelques balles dans les croisées, afin d'empêcher nos ennemis de nous ajuster tout à leur aise ; mais je ne pouvais abandonner dans ce défilé ni mon artillerie, ni ma cavalerie.

La fusillade était extrêmement vive sur ce point. J'y perdais du monde par le feu des maisons situées aux environs de la barricade, et où les insurgés s'étaient enfermés; il m'eût été facile d'en faire enfoncer les portes ou d'y faire pénétrer

nos voltigeurs par les fenêtres basses ; mais alors, la prise d'assaut de ces maisons aurait entraîné des massacres, peut-être même des incendies, et c'est surtout ce que je voulais éviter; car, vainqueurs ou vaincus, on n'aurait jamais pardonné aux brûleurs d'une rue de Paris, et la prise de quelqu'une de ces maisons n'aurait été, en définitive, que de peu d'utilité pour le succès de notre cause.

Cette lutte meurtrière continuait avec acharnement de part et d'autre; j'y avais déjà perdu bien des braves gens, lorsque plusieurs officiers d'infanterie s'approchèrent de moi pour me prévenir à voix basse que leurs hommes brûlaient leurs dernières cartouches. Je m'y attendais bien d'après la vivacité de notre feu, et il fallut alors reconnaître qu'il n'y avait pas possibilité de pénétrer, avec cette colonne embarrassée de chevaux et d'artillerie, jusqu'à la place de Grève ; je fis donc rappeler les voltigeurs d'avant-garde qui étaient toujours engagés au delà de la barricade monstre qui nous séparait d'eux, et j'opérai ensuite un mouvement par ma gauche pour gagner le pont d'Austerlitz par les rues latérales qui, de la rue Saint-Antoine, se dirigent sur ce point. Cette marche ne fut pas inquiétée par les insurgés ; quelques-uns de leurs tirailleurs essayèrent de nous interdire le passage du pont, mais ils étaient en trop petit nombre, et, aussitôt que nous fûmes passés sur la rive gauche de la Seine, voyant les boulevards neufs tout à fait libres et sans barricades, j'ordonnai au colonel des lanciers de la garde de se rendre rapidement aux Tuileries afin de prévenir le maréchal duc de Raguse que je me dirigeais sur l'École militaire pour me réapprovisionner en munitions d'artillerie et en cartouches d'infanterie, et lui demander ses ordres pour mes mouvements ultérieurs.

Il était alors cinq à six heures du soir, la troupe était sous les armes et en marche depuis sept heures du matin; nos hommes étaient exténués de fatigue, de faim et surtout de soif, car la chaleur était brûlante et doublée encore par l'émotion que produit toujours un combat long et acharné.

Notre marche depuis le pont d'Austerlitz jusqu'à l'esplanade des Invalides en suivant les boulevards neufs ne fut pas troublée; quelques coups de fusil tirés honteusement par des

gens qui se cachaient derrière les murailles ne nous occasionnèrent aucune perte; mais nous marchions lentement, tant à cause de nos blessés, pour lesquels je ne trouvais aucun moyen de transport, que par suite de l'extrême fatigue de l'infanterie, et le jour baissait quand nous arrivâmes devant la grille de l'hôtel des Invalides. J'y trouvai leur vénérable gouverneur (le marquis de Latour-Maubourg), qui s'empressa de faire donner à mes troupes les rafraîchissements dont elles avaient un si grand besoin, et j'y déposai les blessés qui l'étaient assez grièvement pour ne plus pouvoir nous suivre, et que M. Ivan, chirurgien en chef de l'hôtel, fit panser aussitôt avec l'empressement et les soins qui distinguent toujours, dans ces malheureuses circonstances, les chirurgiens militaires français.

Pendant ce temps de repos, j'avais envoyé à l'École militaire chercher quelques caissons de cartouches dont la distribution venait d'être terminée, quand un officier m'apporta un ordre du maréchal pour établir ma troupe au bivouac sur la place Louis XV et dans les Champs-Élysées : je m'y rendis seulement avec la colonne qui me suivait depuis le matin, et je laissai aux cuirassiers, à la gendarmerie et à l'infanterie de ligne, la liberté de prendre telle position que leurs chefs prescriraient.

Je trouvai déjà bivouaquées sur la place Louis XV et dans les Champs-Élysées plusieurs troupes d'infanterie de la garde; je crois que c'était la brigade du général Saint-Hilaire : cet officier général était lui-même établi à l'hôtel du Ministère de la marine où je me rendis également; et, après avoir placé mes troupes comme je le jugeai convenable, je courus rendre compte au duc de Raguse de mes opérations pendant cette journée et de ma position actuelle.

Le maréchal venait de se jeter sur son lit : la journée avait dû, moralement et physiquement, être fatigante aussi pour lui. Il voulut bien me donner des éloges[1], et il me questionna sur l'état des choses et sur les meilleurs moyens à employer pour réduire les révoltés; je lui en soumis plu-

1. « Général Saint-Chamans, me dit-il quand j'entrai chez lui, vous vous êtes conduit en homme d'esprit et en homme de cœur. » *(Note de l'auteur.)*

sieurs, et entre autres l'action d'une forte masse d'artillerie réunie avec laquelle on pourrait foudroyer, ou au moins effrayer tout ce qui tenterait de s'approcher des Tuileries. — « Mais, dit-il, toute l'artillerie de la garde, excepté les batteries de service, est à Vincennes, et nos communications avec Vincennes ne sont pas libres! » — Cet obstacle était minime, car, en envoyant quelques bataillons d'escorte et en faisant un petit détour, cette artillerie aurait bien eu le temps d'arriver dans la matinée. Le maréchal se tourmentait aussi sous le rapport des vivres : les magasins de pain et autres approvisionnements étaient trop éloignés des Tuileries pour qu'on pût envoyer des hommes de corvée aux distributions : il aurait fallu livrer bataille pour y arriver. Je me rappelai alors les rafraîchissements que le marquis de Latour-Maubourg avait délivrés à toute ma colonne, et je proposai au maréchal d'employer la manutention et les approvisionnements de l'hôtel des Invalides, pendant toute cette nuit et la matinée du 29, afin de pouvoir donner, dans la journée, du pain à la garde royale; on y aurait sans doute aussi du vin et de l'eau-de-vie; quant à la viande, il était facile d'envoyer saisir celle qui devait être prête dans les abattoirs des barrières de Clichy et de Monceau. Ces idées furent accueillies, je fus aussitôt chargé d'en préparer l'exécution. Je passai donc le reste de la nuit à écrire au marquis de Latour-Maubourg (il s'était effectivement mis en mesure de nous fournir dans le courant de la journée une bonne provision de vivres de toutes espèces; mais l'évacuation de Paris rendit inutiles ses bonnes dispositions) et j'envoyai aux abattoirs des détachements armés qui, au point du jour, nous ramenèrent une grande quantité de viande.

*
* *

Le régiment des chasseurs à cheval de la garde arrivant de Melun me rejoignit le 29 de grand matin; il avait eu quelque peine pour pénétrer jusqu'à la place Louis XV, et avait été forcé de faire plusieurs détours. J'attendais également les dragons de la garde, venant de Fontainebleau, et je m'étonnais même (à six heures du matin) de ne pas les voir débou-

cher, lorsqu'un officier de ce régiment arriva à toute bride pour me rendre compte que ce corps n'avait pu passer le nouveau pont sous Grenelle ; que ce quartier ainsi que ceux des Bonshommes et de Chaillot étaient en insurrection et armés, et qu'au moment où il avait quitté le régiment, les chefs éprouvaient quelque embarras sur la direction qu'ils devaient suivre. J'envoyai aussitôt cet officier au maréchal pour lui porter ces renseignements et lui demander ses ordres.

En ce moment, les environs des Tuileries étaient encore assez calmes; je parcourus les boulevards du côté de la Madeleine, et rien n'annonçait positivement que la lutte engagée depuis deux jours allait recommencer. Les Parisiens se lèvent tard, et ils n'étaient pas encore prêts pour cette troisième journée.

Peu de temps après, un aide de camp du maréchal revint avec l'officier de dragons que je lui avais envoyé, et ils m'apportèrent l'ordre de me diriger sur-le-champ, avec deux bataillons du 1er régiment d'infanterie de la garde, le régiment de chasseurs à cheval et une pièce de canon, sur Passy et Auteuil, afin de rétablir la communication directe avec Saint-Cloud et de dégager le régiment de dragons de la garde, s'il en était besoin. Je fis aussitôt mes dispositions en conséquence, et j'allais me mettre en marche quand le lieutenant-colonel du 1er régiment d'infanterie, M. de Vielbans, vint me dire que ses hommes déclaraient hautement qu'ils ne se battraient plus contre les Parisiens.

On peut juger combien cette première marque d'insubordination et de défection dans les troupes de la garde royale me surprit et m'affligea. Je craignis tout de suite, si ce régiment montrait ouvertement ces mauvaises dispositions, qu'elles ne se communiquassent rapidement aux autres corps qui nous entouraient. Je répondis donc à M. de Vielbans qu'il ne s'agissait pas, au moins pour le moment, de se battre dans Paris, puisque nous allions en sortir, et que notre mouvement n'avait pour but que d'éclairer et d'assurer la route de Saint-Cloud. Je le renvoyai à la tête de son régiment avec ces bonnes paroles, et, m'y étant porté moi-même un instant après, je me mis en marche par les Champs-Élysées, l'allée des Veuves et

le quai de Chaillot. Je trouvai quelques barricades élevées sur ce quai avant d'arriver à la barrière des Bonshommes; mais elles étaient abandonnées, et les insurgés se contentèrent, sur ce point, de tirailler quelques coups de fusil des jardins qui bordent le quai. La fusillade devint plus vive en approchant de la barrière qui était fermée et barricadée, je fus alors forcé de la faire enfoncer à coups de canon, tandis que je détachais un bataillon sur ma droite pour tourner la montagne des Bonshommes, en gravissant les hauteurs du palais du roi de Rome d'où un feu assez lent était dirigé contre nous; dans le même instant, un peloton des chasseurs de la garde engageait avec beaucoup de résolution une charge dans les rues de Chaillot. Nous fûmes promptement maîtres de toutes ces positions, et là, comme la veille dans Paris, aucune troupe réunie ne se présenta pour lutter corps à corps contre nous; les insurgés se contentaient de tirailler, en se cachant et en se mettant à l'abri autant qu'ils le pouvaient; cette escarmouche ne fut meurtrière ni de part ni d'autre. Le 1er régiment, malgré les mauvaises dispositions qu'il avait manifestées au moment du départ, fit bien son devoir.

Ce point nettoyé, je ne trouvai plus d'obstacle dans ma marche. Une barricade était construite à l'embranchement de la grande route de Sèvres et du chemin qui se dirige sur Auteuil ; elle fut totalement abandonnée à notre approche, et j'occupai Auteuil et Passy sans éprouver de résistance. A la sortie de ce dernier endroit, je fis une halte de rafraîchissement pour l'infanterie que la grande chaleur avait déjà bien fatiguée; nous n'entendions plus tirer que faiblement et de loin en loin dans la direction de Paris, et je me flattais d'une pacification que je désirais bien ardemment. Je remis la troupe en marche après un repos d'une demi-heure; je comptais rentrer à Paris par la barrière de l'Étoile et les Champs-Élysées; mais au moment où j'allais arriver à l'Arc de Triomphe, je rencontrai le régiment des dragons de la garde, qui venait de sortir de Paris et se mettait en bataille sur ce point. Beaucoup d'autres troupes, assez mal en ordre, sortaient également de Paris. se dirigeant sur l'entrée du Bois de Boulogne, et j'appris là, par les officiers de dragons, les tristes événements qui venaient d'avoir lieu. Un instant après, je

rencontrai le duc de Raguse, qui me donna l'ordre de diriger ma colonne sur Saint-Cloud.

Lorsque j'arrivai à la Porte Maillot (entrée du Bois de Boulogne), plusieurs hommes embusqués derrière les arbres de l'avenue de Neuilly nous envoyèrent quelques coups de fusil ; on nous en tira également de Sablonville et du chemin des Ternes; un officier m'ayant fait remarquer au même instant un attroupement armé assez nombreux dans la direction de Neuilly, je fis tirer sur ce point un ou deux coups de canon[1], afin de disperser tout ce monde et d'éviter que ma colonne ne fût inquiétée sur la droite dans le mouvement de retraite sur Saint-Cloud.

En traversant Boulogne, je rencontrai M. le Dauphin suivi d'un nombreux état-major. Le prince s'arrêta pour me dire qu'il prenait le commandement en chef de l'armée, m'adressa gracieusement quelques mots flatteurs sur ma conduite pendant ces événements, et il ajouta d'une manière très significative : « Au reste, soyez tranquille, le Roi en est bien instruit » ; c'était m'annoncer un avancement qui, en effet, ne se fit pas attendre[2].

Il me quitta après ces paroles en m'ordonnant d'établir mes troupes à Saint-Cloud, où j'arrivai un moment après, et, ne trouvant pas d'officier d'état-major pour m'indiquer l'empla-

1. Les journaux révolutionnaires firent beaucoup de bruit, à cette époque, d'un boulet trouvé dans le parc de Neuilly où résidait alors le duc d'Orléans, en prétendant que de Saint-Cloud on avait tiré sur Neuilly; si effectivement un boulet a été trouvé dans ce parc, c'est probablement un de ceux que, de la Porte Maillot, j'avais envoyés dans la direction du pont de Neuilly. *(Note de l'auteur.)*

2. Le 30, un officier de l'état-major général de la garde, M. de Puibusque, capitaine, m'apporta au bivouac ma nomination, datée du 29 juillet, au grade de lieutenant général; quand je remerciai M. le Dauphin, il me dit affectueusement : « Vous voyez, mon cher Saint-Chamans, que nous n'avons pas perdu de temps pour vous récompenser de votre belle conduite; nous nous sommes pressés, et avec raison, car probablement dans quelques jours nous ne le pourrions plus ». Je rejetai bien loin cette idée que je croyais tout à fait dénuée de fondement; mais la suite ne prouva que trop combien les pressentiments de ce prince étaient justes.

J'avoue que cette récompense, qui m'était accordée d'une manière si honorable et dans une pareille circonstance, me flatta au delà de toute expression, et je suis persuadé que ceux qui, dans les premiers jours d'avril 1814 et au moment de son abdication, reçurent de Bonaparte les récompenses qu'il accordait à la vigoureuse fidélité qu'ils lui avaient conservée dans ces moments critiques, en furent plus glorieux que de toutes celles qu'ils avaient déjà reçues de lui dans les temps où la fortune lui était si favorable. *(Note de l'auteur.)*

cement que je devais occuper, je les bivouaquai provisoirement dans la grande allée qui borde la rive gauche de la Seine de Saint-Cloud à Sèvres[1].

(*N.-B.* — Proposition faite par moi au Roi, dans la soirée du 29, de marcher sur Paris et de m'emparer du château des Tuileries avec deux régiments d'infanterie de la garde, deux de cavalerie et six pièces de canon, et de m'y établir militairement, tandis qu'une autre brigade de la garde occuperait la place Louis XV et les Champs-Élysées jusqu'à la barrière de l'Étoile, afin de maintenir libres les communications entre les Tuileries et Saint-Cloud. Ce plan n'est pas adopté, malheureusement pour Charles X et ses successeurs légitimes, car, s'il l'avait été, ces princes, en sacrifiant le ministère Polignac et quelques autres inutilités, seraient restés sur le trône. Dans cet entretien, le Roi me donne à entendre qu'il me destine le commandement supérieur de Paris.)

***

Je fus appelé, dans la matinée du lendemain 30, chez M. le Dauphin, où le Roi se trouvait au même moment. Ces princes me firent part de leurs inquiétudes sur les difficultés que pouvait rencontrer madame la Dauphine, alors en route pour revenir de Dijon à Saint-Cloud ; et M. le Dauphin, en me remettant une lettre pour elle, me donna l'ordre de partir dans la nuit avec le régiment de dragons de la garde pour aller au-devant de cette princesse vers le pont de Choisy-le Roy, protéger son passage, et la ramener à Saint-Cloud. Notre départ de ce dernier endroit pour Trianon et ensuite pour Rambouillet, qui fut résolu dans la soirée, empêcha qu'il ne

1. Le jour de notre départ de Saint-Cloud pour Trianon et Rambouillet, je rencontrai sur le grand escalier de Saint-Cloud madame la duchesse de Berry, à peu près habillée en homme; elle me tendit fort gracieusement sa main que je m'agenouillai presque pour baiser.

Cinq ans après, à Prague, quand elle me trouva près de son fils comme gouverneur, une des premières choses qu'elle me dit fut de me demander si je me rappelais le grand escalier de Saint-Cloud. On ne peut imaginer avec quel empressement je lui répondis que c'était là un de ces moments qu'on n'oubliait jamais. « Eh bien! me dit-elle, recommençons », et, avec un sourire très aimable et un geste plein de grâce, elle me tendit la main que je reçus comme à Saint-Cloud. *(Note de l'auteur.)*

fût donné suite à cette mission, pour le succès de laquelle j'avais déjà reçu les instructions les plus détaillées de M. le Dauphin et de l'état-major général de la garde royale.

Le même jour, voyant que tout était tranquille sur notre ligne, je remontai au château pour recevoir les dernières instructions relatives à mon départ avec les dragons. On venait de lire à tous les corps de la garde un ordre du jour du maréchal duc de Raguse, qui leur apprenait que le Roi était entré en arrangement avec le gouvernement provisoire de Paris; d'après les termes de cet ordre, nous dûmes supposer que tout tendait à une prompte pacification et qu'il ne serait plus question de guerre civile.

En pénétrant dans la cour du château, je fus abordé par un officier supérieur de dragons de la garde, qui me raconta avec une vive émotion que la plupart des colonels d'infanterie de la garde s'étaient réunis et avaient été prévenir M. le Dauphin qu'ils ne pouvaient plus répondre du bon esprit de leurs hommes. D'après ce qui m'était arrivé à moi-même la veille, au moment de mon départ de la place Louis XV, cette nouvelle ne me surprit pas; mais supposant, en conséquence de l'ordre du jour[1] dont je viens de parler (du duc de Raguse) qu'un arrangement pacifique était conclu avec Paris, je n'en fus pas aussi alarmé que j'aurais dû l'être, et j'entrai à l'état-major général pour y prendre les ordres qu'on devait me donner. Mais il paraît que cette démarche des colonels avait changé les projets du Roi, et avait décidé le prompt départ de Saint-Cloud, probablement dans l'idée d'éloigner des séductions de Paris des troupes déjà mal disposées : j'appris donc du chef d'état-major qu'au lieu d'aller au-devant de madame la Dauphine, je devais quitter mon bivouac à minuit pour me porter sur Trianon à la tête des troupes qui m'étaient désignées, et auxquelles on donnait le titre d'escorte du Roi.

Cette marche de nuit sur Trianon, du 30 au 31, fut parfaitement tranquille; mais on put déjà remarquer quelques désertions dans l'infanterie de la garde, et, dans la journée du 31, au pont de Sèvres, des bataillons refusèrent à M. le

1. Détails que je tiens de Talon sur cet ordre du jour qui motive son refus de prendre le commandement *(Note de l'auteur.)*

Dauphin lui-même, qui était resté là pour les commander, de marcher contre les Parisiens insurgés qui s'y étaient présentés et y avaient pris position : une compagnie d'infanterie de la garde passa de leur côté avec une pièce de canon, et un bataillon du 1er régiment suisse de la garde suivit ce honteux exemple; le reste de ce régiment fut mis sous mes ordres en arrivant à Trianon, et c'est alors que j'appris la défection d'un de ses bataillons. Je courus rendre compte de ce fait à M. le Dauphin, croyant lui en donner la première nouvelle : « Je le sais bien, me répondit ce prince, car ils ont passé à l'ennemi sous mes yeux. »

En entrant dans Versailles, avant d'arriver à Trianon, j'aperçus dans la rue un bourgeois avec un fusil sur l'épaule, et comme je donnais l'ordre à un officier de le faire désarmer, cet homme, qui m'avait entendu, dit à haute voix : « Oh ! soyez tranquille, je n'en veux pas faire un mauvais usage, ni m'en servir contre vous; c'est seulement pour le duc de Raguse, et, si je le rencontre, je lui ferai son affaire. » Voilà le bon usage qu'il prétendait en faire.

Versailles était aussi mal disposé que Paris pour le Roi. Au moment d'y arriver, le général Ducoëtlosquet qui marchait, en amateur, avec ma colonne, me raconta dans le plus grand détail une scène qui, la veille au soir, avait eu lieu dans la salle des gardes à Saint-Cloud, entre M. le Dauphin et le maréchal duc de Raguse, à propos de l'ordre du jour donné par ce dernier et dont j'ai parlé plus haut. Au dire du général Ducoëtlosquet, des paroles violentes s'étaient échappées de la bouche du prince, et entre autres le mot « traître » fut proféré à plusieurs reprises : à la suite de cette scène, le maréchal, par ordre du Dauphin, fut arrêté et son épée lui fut retirée; mais le Roi, peu d'instants après, l'ayant fait appeler dans son cabinet, la lui rendit, en présence de M. le Dauphin. Je ne puis émettre d'opinion sur ce fait parce que je n'y étais pas présent; ce que je puis pourtant affirmer, c'est qu'un moment avant d'arriver à Versailles, ayant aperçu le maréchal sur le chemin que nous suivions, j'allai lui demander ses ordres, comme au major général de service de la garde royale, pour la direction et l'emplacement de mes troupes, et qu'il refusa de m'en donner en me répondant qu'il

ne commandait plus rien et ne se mêlait plus de rien; et comme j'insistais, il me dit formellement que la manière dont il avait été traité la veille par le M. le Dauphin ne lui permettait plus de servir où ce prince commandait. A cela, je lui fis observer que nous nous trouvions dans des circonstances à faire abnégation de tout sentiment personnel, et à servir, quand même, de tous nos moyens, la cause du Roi; mais je ne gagnai rien sur lui, et la nuit suivante, étant allé, lors de mon arrivée à Rambouillet, le réveiller, dans un petit pavillon isolé où il s'était réfugié avec ses aides de camp, et lui ayant de nouveau demandé ses ordres, il me fit absolument la même réponse que le matin, me laissant libre d'agir à ma volonté.

Nous restâmes peu d'heures à Trianon. Les agents de la révolte qui parcouraient nos bivouacs à Saint-Cloud, et les espions envoyés par le gouvernement de Paris, nous poursuivaient à Trianon et à Versailles, et employaient vis-à-vis de nos troupes tous les moyens d'embauchage et de séduction. Pour échapper à ce danger, il était nécessaire de mettre une plus grande distance entre Paris et notre petite armée; les meilleurs serviteurs du Roi conseillèrent donc de pousser plus loin, et vers trois heures après midi, un officier de l'état-major de M. le Dauphin vint me demander de la part du prince si ma troupe était en état de marcher encore ce jour-là. Nous avions fait une si petite marche pour venir de Saint-Cloud que je n'hésitai pas à répondre affirmativement, et, quelques minutes après, je reçus l'ordre de me mettre en route pour Rambouillet.

La marche était forte (environ huit lieues de poste) surtout en partant si tard; mais je n'avais presque que de la cavalerie avec moi, et il est reconnu que les chevaux suivent toujours lorsque les cavaliers le veulent bien; quant aux deux faibles bataillons qu'on m'avait donné, ils avaient rafraîchi assez longtemps à Trianon, après leur arrivée de Saint-Cloud, pour entreprendre une nouvelle marche.

J'arrivai à Rambouillet entre minuit et une heure, le 1er août, avec toute ma cavalerie, et une partie de l'infanterie, dont le reste rejoignit dans la journée, ou ne reparut plus; j'appris plus tard que dans les autres corps d'infanterie de la

garde, il y avait eu des désertions assez nombreuses pendant cette marche de nuit.

En entrant à Rambouillet, je ne trouvai personne pour m'indiquer le placement des troupes, ni postes établis en avant de cette ville pour la sûreté du Roi, qui y était depuis quelques heures avec les gardes du corps; la cour se croyait en pleine paix. Je fis entrer provisoirement mes troupes dans le parc où elles finirent par établir tout à fait leur bivouac et où nous restâmes jusqu'au départ, quoique la position ne fût pas celle qu'aurait dû occuper la cavalerie; mais personne ne donnait d'ordres.

Cependant j'avais couru au château pour prendre langue et demander des instructions ; or il était trop tard, et je ne trouvai personne pour m'en donner; ce fut alors que j'allai réveiller le duc de Raguse qui ne m'en donna pas davantage, et je pris le parti de placer, tellement quellement, des petits postes avancés sur les routes de Pontchartrain, Cognières et Épernon, pour être du moins à même de reconnaître ce qui arriverait par ces divers chemins.

Je pensais qu'au point du jour l'emplacement des troupes serait rectifié. Il n'en fut rien : personne ne se mêlait de ces détails, et la cavalerie resta bivouaquée dans le parc, bien fermé de fossés et de murailles, et qui était militairement la position à faire occuper par l'infanterie, tandis que cette dernière était bivouaquée dans un pré à l'entrée de Rambouillet sur la gauche de la route en arrivant de Paris; elle y était entassée et dans la plus mauvaise position.

Madame la Dauphine arriva dans la matinée; le lieutenant général Foissac-Latour, arrivant de Normandie, nous rejoignit également. Il avait commencé par aller nous chercher au château de Saint-Cloud, et n'y avait rencontré que les insurgés parisiens par lesquels il avait même été sur le point d'être fort maltraité, bien qu'il n'en fût pas connu; mais il paraissait chercher le Roi et la garde royale, et c'était effectivement plus qu'il n'en fallait pour leur être suspect.

M. le Dauphin, en vertu du commandement que j'avais dans la garde royale, avait mis sous mes ordres, depuis notre établissement à Rambouillet, le général de Montgardé avec le 18e régiment de chasseurs à cheval, qui se trouvait à Épernon,

sur la route de Chartres, et avec lequel j'avais lié communication par un poste placé au Buissonnet. Ce régiment paraissait bien disposé, ainsi que son colonel, le comte de Beaumont, et, comme la division de cavalerie légère de la garde était excellente et à son grand complet, et que j'ignorais la désorganisation et la défection de la division de grosse cavalerie commandée par le lieutenant général Bordesoulle, je pensais que le Roi pouvait compter encore sur une belle et nombreuse cavalerie. J'espérais aussi que celle du camp de Lunéville allait nous rejoindre ; je savais du moins qu'elle en avait l'ordre ; je ne balançai donc pas à émettre l'avis, dans nos réunions et nos causeries des salons de Rambouillet, d'occuper les plaines de la Beauce avec ces masses de cavalerie, d'y rallier tout ce qui, dans l'armée, resterait fidèle à ses serments, et, ainsi établis dans une riche et fertile province, de lier nos communications avec la Vendée et de menacer Paris.

J'eus lieu de croire que dans le conseil du Roi on penchait à adopter ce plan, et je pressais vivement pour qu'au moins on prît tout de suite un parti, car la désertion augmentait dans une proportion effrayante parmi l'infanterie campée à Rambouillet ; j'appris bientôt, par le comte de Bordesoulle lui-même, qui arriva tout seul, que sa division entière l'avait quitté successivement pour faire sa soumission au nouveau gouvernement, à l'exception d'un certain nombre d'officiers.

Au moment où notre mouvement sur Chartres paraissait décidé, je reçus du général baron de Montgardé un rapport par lequel il me rendait compte que la ville de Chartres, qu'il s'était chargé d'occuper avec le 18e régiment de chasseurs à cheval, venait d'arborer le drapeau tricolore ; que le préfet avait été forcé d'en sortir, et qu'il s'y était formé des attroupements que la garde nationale contenait difficilement. Ce général faisait remarquer qu'il y aurait de l'imprudence à vouloir pénétrer dans cette ville avec de la cavalerie seulement, en cas de résistance de la part des habitants.

Je courus porter ce rapport à l'état-major général. Les mauvaises nouvelles y arrivaient de tous côtés : le 5e régiment d'infanterie de la garde, assiégé dans sa caserne à Rouen par la populace, avait capitulé, et le colonel de ce corps rapportait son drapeau au Roi ; on n'avait pas de renseignements

favorables sur la marche des camps de Lunéville et de Saint-Omer; mais, par contre, on savait que la plupart des corps de l'armée, en garnison dans un rayon de quarante à cinquante lieues de Paris, reconnaissaient le nouveau gouvernement établi à Paris et lui obéissaient; l'infanterie de la garde, déjà si peu nombreuse, s'affaiblissait encore à chaque instant par la désertion qu'on n'essayait même plus d'arrêter; les soldats partaient en plein jour en disant hautement qu'ils allaient au pays, et en s'efforçant de débaucher leurs camarades (il en désertait néanmoins encore plus pendant les nuits). Au peu d'hommes qui restaient sous les drapeaux, et avec cette monomanie de désertion, il était facile de calculer que dans peu de jours il ne resterait autour du Roi que quelque cavalerie avec les gardes du corps et un assez grand nombre d'officiers isolés, troupe inutile et même embarrassante.

Ce fut sans doute alors, d'après toutes ces considérations (appuyées peut-être aussi de quelques motifs secrets qui ne sont pas venus à ma connaissance), que le Roi et son auguste fils eurent pour la première fois la pensée d'abdiquer. Dans ces tristes circonstances, j'eus plusieurs fois l'honneur d'être appelé auprès d'eux, surtout par M. le Dauphin, et je fus à portée de me convaincre de la noblesse et de la grandeur de leurs sentiments. Ils sacrifièrent leurs droits à l'espoir d'assurer par ce moyen à M. le duc de Bordeaux le trône qui semblait leur échapper; mais avant d'en venir là, j'entendis plus d'une fois le Roi, qu'on s'effrayait de voir rester inactif dans Rambouillet, et que l'on pressait de prendre un parti quelconque, répondre avec fermeté : « Non, j'attendrai la révolte ici, et je saurai mourir en roi. » Sa Majesté ne changea de sentiment à cet égard que lorsqu'on lui eut fait observer que la vie, si précieuse, de M. le duc de Bordeaux et celle des princesses de la famille royale pouvaient être compromises dans le désordre qui suivrait une attaque sur le château de Rambouillet, avec le peu de moyens de défense qui nous restaient : cette considération dut faire une profonde impression sur Charles X, et je pense que c'est elle qui, en définitive, le décida à abdiquer, et ensuite à abandonner tout projet de résistance dans Rambouillet, dont la position, avec notre petit

nombre d'hommes, n'était pas tenable contre une attaque sérieuse.

*
* *

J'ai rencontré bien des gens, et j'ai lu bien des articles de journaux royalistes qui établissaient que le Roi, à Rambouillet, avait encore douze mille à quinze mille hommes de troupes de la garde royale, d'une fidélité éprouvée, prêts à tout entreprendre pour ramener Sa Majesté à Paris, et pour exécuter toute autre opération militaire. J'ai laissé dire; à quoi bon divulguer notre faiblesse dans ces pénibles moments, et la démoralisation qui avait atteint une bonne partie des corps de la garde? Ce n'est pas cependant que j'aie jamais douté qu'avec quelques pièces d'artillerie, les quatre régiments de cavalerie légère de la garde et les gardes du corps (et certes nous pouvions hardiment compter sur ces troupes), nous n'eussions facilement culbuté et mis en déroute les prétendus quatre-vingt mille hommes venant de Paris; mais à quoi cela eût-il servi? Nous ne les aurions ni tués ni faits prisonniers (car dans ce dernier cas qu'en faire, et comment les garder?) Nous ne nous serions pas plus trouvés en mesure, avec si peu de troupe, et seulement de la cavalerie, de rentrer dans Paris, au milieu des barricades et de cette immense population exaspérée contre nous; ce ridicule combat et cette victoire sans but ni gloire n'auraient fait qu'envenimer les haines et irriter encore davantage les mauvaises passions de la populace contre le Roi et sa famille, tandis qu'avec de la modération on pouvait encore conserver l'espoir, en ayant le duc d'Orléans pour lieutenant général du royaume, de voir M. le duc de Bordeaux arriver au trône, sans guerre civile; c'était, avec quelques légères différences, recommencer la minorité de Louis XV.

Peut-être, avec les cinq mille à six mille hommes restés fidèles, aurait-on pu essayer d'arriver dans la Vendée, et de lui faire prendre les armes. Mais ce projet, qu'on pouvait tenter d'exécuter avec le Roi et le Dauphin seuls, marchant militairement à notre tête, était-il possible de s'y risquer avec madame la Dauphine, madame la duchesse de Berry et les

deux jeunes princes ses enfants, qu'il aurait fallu sans cesse escorter et protéger contre des populations insurgées? Et encore, qui pouvait prévoir, ou, pour mieux dire, qui n'aurait pas prévu les nombreuses défections que nous allions éprouver pendant une route de quarante à quatre-vingts lieues, sans argent pour solder la troupe et pour la faire vivre, et entourés des tentatives d'embauchage et des séductions de tout genre qu'on aurait lancées au milieu de nos rangs, et qui, en nous faisant perdre tous les jours une partie de nos moyens de défense, devaient promptement amener l'instant où le Roi et sa famille resteraient sans protection suffisante, à la discrétion de leurs ennemis d'autant plus acharnés contre eux que la guerre civile aurait été plus prolongée et plus sanglante? Croit-on aussi que le gouvernement révolutionnaire établi à Paris nous aurait laissés tranquillement continuer notre marche vers la Vendée et le menacer ainsi d'une opposition armée qui eût pu lui devenir redoutable? Non, sans doute, et son ministre de la guerre, déjà reconnu ouvertement ou tacitement par la plupart des corps de l'armée et qui envoyait des ordres et des sommations jusqu'au milieu de nos rangs à Rambouillet, ne nous aurait-il pas d'avance, au moyen des télégraphes et des officiers et courriers envoyés dans ce but, fait fermer l'entrée des villes et le passage des rivières qu'il nous fallait traverser pour pénétrer jusqu'au Mans, à Laval, Angers ou Vannes?

Mais ces villes mêmes, nous les aurions trouvées déjà, et de leur propre mouvement, armées, par l'impulsion du parti libéral ou républicain, contre l'autorité du roi légitime, et préparées à le traiter en ennemi; notre marche n'aurait donc été qu'une lutte continuelle, et avec quels moyens pour la soutenir!

Je pourrais énumérer ici bien d'autres faits qui viendraient à l'appui de mon opinion et feraient juger plus sainement qu'on ne l'a fait en France notre position militaire et financière du 1er au 3 août à Rambouillet; ce sujet est trop pénible à traiter, et je dois me borner à dire ici, avec la plus douloureuse conviction, avec la honte la plus profonde pour la faiblesse, l'insouciance et la lâcheté du parti royaliste, qu'il n'y avait plus moyen en ce moment de sauver la monarchie légitime en France; peut-être même avait-on déjà subi le

résultat le 29 juillet quand la garde royale avait évacué Paris; mais, s'il y avait encore après ce funeste événement une chance de salut pour la royauté de Charles X, c'était de partir directement, ce même jour 29, de l'Arc de Triomphe de l'Étoile pour se porter à marches forcées sur la Vendée, où l'on se serait fait précéder par des agents dévoués et jouissant de quelque influence dans le pays, afin de trouver en arrivant les populations déjà soulevées, armées et prêtes à commencer la guerre en ayant le Roi à leur tête, et appuyées de la cavalerie et de l'artillerie de la garde royale et des gardes du corps; quel point de ralliement pour tous les royalistes dispersés en France! Après les funestes haltes de Saint-Cloud et de Rambouillet, tout moyen de salut était perdu pour la légitimité si la révolte se refusait à traiter avec elle.

Au reste, le manque total d'argent était un obstacle majeur à tout ce qu'on aurait voulu entreprendre avec l'armée.

Les mêmes discoureurs qui, en nous supposant maîtres de quinze mille hommes de bonnes et fidèles troupes, nous reprochaient de n'avoir pas marché sur Paris, ont ensuite jugé d'après l'événement, et disent aujourd'hui : « Dans tous les cas, il ne pouvait arriver pire que ce qui est arrivé. » — Moi, je trouve ces personnes-là de mémoire bien courte, et il me semble qu'ils ont trop vite oublié les leçons de l'histoire contemporaine, et surtout les journées des 5 et 6 octobre 1789 et 20 juin 1792. Pensent-ils que ces criminelles tentatives n'auraient pas été renouvelées dans le château de Rambouillet, ou tout autre endroit, au profit de l'usurpation dont on voulait faire une quasi légitimité? Il fallait peu de chose pour arriver à ce triste résultat, si important pour les partis révolutionnaire et orléaniste qui, dans ce moment, s'étaient réunis... Et nous étions si peu en mesure de nous y opposer et de résister à leurs tentatives ! Ces mêmes personnes ferment sans doute les yeux pour ne pas voir qu'un nouveau 21 janvier aurait succédé aux événements de juillet 1830, comme cette fatale journée, en 1793, a succédé aux événements du 10 août 1792. Ne reconnaîtront-elles pas avec nous que la nouvelle révolution aurait eu bientôt retrouvé, à défaut de l'ancien Temple, une prison pour recevoir une seconde fois la fille de Louis XVI? et notre Henri Dieudonné n'y aurait-il pas rencontré un autre Simon et ter-

miné en martyr, comme Louis XVII, sa royale existence?... Reprenons le cours des événements.

*
* *

M. le Dauphin ayant abdiqué jugea qu'il ne lui convenait plus de conserver le commandement en chef de l'armée. Il le remit donc au maréchal duc de Raguse, qui, dans la soirée du même jour, fit mettre sous les armes tous les corps de la garde royale sur l'emplacement où ils étaient bivouaqués, leur donna en peu de mots connaissance de l'abdication du Roi et de son fils en faveur du duc de Bordeaux, et leur fit successivement prêter serment de fidélité au nouveau roi Henri V. Le serment prêté sous les armes offrit un spectacle imposant; les troupes de la garde, au milieu de la déplorable position où nous étions depuis quelques jours, retrouvèrent de l'enthousiasme pour saluer leur nouveau monarque, et les cris de « *Vive le Roi!* » éclatèrent de toutes parts ; c'était le chant du cygne.

Bientôt après, le même jour, un officier de la garde nationale de Paris, se disant colonel et aide de camp du général La Fayette, se présenta à nos postes en annonçant qu'il voulait parlementer. Sachant qu'il avait joué un rôle très actif dans l'embauchage et la défection de la division de grosse cavalerie de la garde, nos sentinelles reçurent les ordres les plus positifs pour que, sous aucun prétexte, il ne fût admis à parlementer. En conséquence, aussitôt qu'il s'avança vers elles, il fut prévenu de cette disposition et reçut l'injonction de retourner en arrière; mais il continua à s'approcher malgré les menaces qui lui étaient faites, et enfin la sentinelle la plus avancée fut forcée, pour obéir à la consigne, de faire feu sur lui; il eut la jambe cassée d'une balle, et on l'emporta prisonnier dans Rambouillet, ainsi qu'un brigadier déserteur des cuirassiers de la garde qui l'accompagnait. Ce dernier ne reçut aucun mauvais traitement ; quant au colonel blessé, on lui prodigua les soins les plus empressés.

Le lieutenant général Foissac-Latour avait été chargé de porter à Paris l'abdication du Roi et de M. le Dauphin: il

avait pu juger à Rambouillet de notre position militaire et des dangers que pouvaient courir le Roi et la famille royale. Nous attendions de ses nouvelles avec impatience et rien n'avait transpiré sur le résultat de sa mission, quand, le 3 août au soir, nous vîmes arriver dans les cours du château trois envoyés du gouvernement provisoire établi à Paris. Ils furent aussitôt reçus par le Roi. J'ignore quel fut le sujet de leur entretien avec Sa Majesté, mais peu de temps après leur arrivée le duc de Raguse me fit appeler et, en m'annonçant que nous allions sur-le-champ quitter Rambouillet pour prendre la route d'Épernon, il me désigna l'emplacement où je devais réunir les troupes que je commandais et qui étaient destinées à faire l'arrière-garde de toute la colonne. Il m'ordonna de marcher très militairement et de faire des haltes fréquentes pour rallier les traînards, et de ne permettre à aucun militaire ni à aucune voiture de rester en arrière; je devais m'arrêter et prendre une bonne position avant d'arriver à Maintenon, et y attendre des ordres. Je fus, en même temps, officieusement prévenu qu'une troupe nombreuse de Parisiens et de gens de la campagne arrivaient en armes sur Rambouillet, dont ils n'étaient plus qu'à une petite distance.

Le château et la ville de Rambouillet furent bientôt évacués, mais je fus forcé de rester longtemps en bataille à la sortie de cette ville, sur la route d'Épernon, pour laisser filer tous les équipages du Roi et de la famille royale, ainsi que beaucoup de traînards; enfin, entre onze heures et minuit, je me mis en route dans le meilleur ordre, et je crois que dans ce même instant la colonne parisienne entrait à Rambouillet.

Cette marche de nuit présenta le spectacle le plus déplorable pour la discipline et le bon esprit de l'infanterie de la garde. Les villages et les embranchements de routes étaient obstrués par les déserteurs qui s'en allaient gaiement chez eux et abandonnaient ainsi leur Roi malheureux et menacé par la révolte. J'en avais le cœur serré, et je m'efforçais par de bonnes paroles de leur persuader de rejoindre leurs corps; ce fut peine inutile, et mes discours ne produisaient d'autre effet que de donner à leur désertion une course plus rapide, dans la crainte sans doute que je ne les fisse arrêter, ce qui était bien loin de ma pensée, car je savais alors que

nous n'aurions plus de combats à livrer et que nos princes allaient s'embarquer à Cherbourg, escortés jusque-là par les trois envoyés du gouvernement de Paris (le maréchal Maison et MM. de Schonen et Odilon Barrot) qui avaient déterminé notre départ de Rambouillet. Si j'éprouvais un chagrin si vif au spectacle de cette honteuse désertion, si je m'efforçais d'en arrêter le cours, ce n'était donc pas pour conserver dans nos rangs des combattants dont nous n'avions plus besoin, mais uniquement pour l'honneur de la garde royale, et pour montrer à notre Roi, jusqu'au moment où il quitterait la France (car je croyais alors que nous l'escorterions jusqu'à Cherbourg), que les soldats de sa garde lui étaient restés fidèles quand même.

Personnellement, je n'avais rien à désirer sous ce rapport, car dans les troupes qui étaient sous mon commandement (les régiments de dragons et de chasseurs à cheval), il n'y avait pas de désertion; le général Talon était aussi heureux avec les régiments de hussards et de lanciers, et j'en éprouvais une grande satisfaction, surtout en comparant cette bonne conduite de nos quatre régiments de cavalerie légère avec la honteuse défection de ceux de la grosse cavalerie. J'étais loin de prévoir que, dans quelques heures, le régiment de chasseurs ternirait tout à coup l'éclat de cette brillante conduite par une désertion spontanée et en masse.

J'arrivai près de Maintenon de grand matin et, avec mon arrière-garde, je pris position à un quart de lieue de cette ville, sur la route de Rambouillet. Je fis établir les gardes nécessaires pour la sûreté de mon poste et du quartier royal qui s'y trouvait encore. Nous restâmes plusieurs heures dans cette position, et ce fut alors que nous apprîmes que les corps d'infanterie de la garde venaient d'être dirigés sur Chartres, où ils devaient être licenciés ; quant à la cavalerie légère, elle avait l'ordre de suivre encore le Roi, et je pense que c'est par erreur ou par suite d'un ordre mal donné que la brigade du général Talon (les lanciers et les hussards) se rendit aussi à Chartres. Je partis donc de Maintenon, d'après les instructions que j'avais reçues à onze heures du matin, pour me rendre à Dreux, en continuant à faire l'arrière-garde de l'escorte du Roi.

La nouvelle du licenciement de l'infanterie produisit probablement un fâcheux effet sur l'esprit de quelques officiers du régiment de chasseurs de la garde, car lorsque, après avoir remis ma colonne en route, j'eus dépassé Maintenon, marchant à la tête des dragons sur la route de Dreux, un officier d'état-major vint en toute hâte me prévenir que les chasseurs de la garde, que je croyais encore avec moi et formant l'extrême arrière-garde, avaient, au contraire, repris la route de Paris. On m'a assuré que ce régiment avait été entraîné à cette fausse démarche par deux officiers supérieurs et un capitaine commandant, dont je veux taire les noms; d'autant plus que n'ayant pas été moi-même témoin de ce fait, il ne m'appartient pas de mentionner défavorablement ces officiers. Le colonel du régiment, M. Dureau de la Malle, après avoir fait tout ce qui était en son pouvoir pour arrêter ce désordre, me rejoignit bientôt après sur la route de Dreux avec une vingtaine d'officiers et autant de chasseurs restés fidèles à leur serment, et qui ne quittèrent l'escorte du Roi que quand Sa Majesté nous eut congédiés.

Quant au régiment de dragons, sa solidité dans les bons principes était telle que chaque homme de cet excellent corps aurait considéré comme une tache et une honte qui leur seraient personnelles si l'un d'eux avait manqué à l'appel dans cette circonstance; et ce sentiment honorable fut poussé si loin que deux ou trois dragons, entre Maintenon et Dreux, ayant perdu leurs chevaux (par suite d'une accablante chaleur), nous rejoignirent à pied à Dreux dans la soirée, en rapportant eux-mêmes tout le harnachement.

J'arrivai dans cette ville le 4, après midi, et je fus aussitôt prévenu par M. le maréchal duc de Raguse qu'aucune troupe de la garde, excepté deux ou quatre pièces d'artillerie, ne devait escorter le Roi plus loin : nous eûmes l'ordre de nous trouver le lendemain à la sortie de Dreux, sur le passage de Sa Majesté, afin de lui rendre une dernière fois nos respectueux devoirs.

En conséquence, le 5, entre quatre et cinq heures du matin, nous étions en bataille à la sortie de la ville sur la route de Nonancourt. La famille royale, dans différentes voitures, précédait celle du Roi, et nous témoigna, par ses gestes et des

adieux affectueux, le chagrin qu'elle éprouvait en se séparant de serviteurs aussi fidèles et aussi dévoués. M. le Dauphin était à cheval. Enfin la voiture du Roi parut ; Sa Majesté, m'apercevant à la tête de la cavalerie, me fit signe d'approcher près de la portière de droite.

— Les dragons sont bien beaux, me dit-elle.

— Sire, répondis-je, il ne manque pas un homme dans les rangs de ce brave régiment, et tous sont prêts à exécuter les ordres qu'il plaira au Roi de leur donner.

J'étais fort ému en prononçant ces paroles, et le Roi fut aussi saisi d'un attendrissement très visible ; et, sans pouvoir articuler une parole de plus, cet excellent prince me tendit sa main que j'eus l'honneur de presser un instant dans la mienne...

Il fallut enfin quitter cette position si honorable, et, aussitôt que le cortège eut défilé, je fis rentrer à Dreux les troupes dont le commandement m'était confié, et que j'avais l'ordre de renvoyer dans leurs garnisons respectives ; elles partirent dans la matinée du même jour.

GÉNÉRAL DE SAINT-CHAMANS

UNE

IDYLLE TRAGIQUE[1]

— MŒURS COSMOPOLITES —

VII

OLIVIER DU PRAT

La seconde dépêche avait été envoyée, et le lundi, vers les deux heures, Pierre Hautefeuille entrait dans la gare de Cannes, pour y attendre l'arrivée du rapide. Il avait pris ce train lui-même pour venir de Paris en novembre dernier, encore bien faible, bien souffrant de la pleurésie dont il avait failli mourir. Qui l'eût vu, par cette après-midi de novembre, descendre de wagon, si maigre, si pâle, frileusement enveloppé de fourrures, n'eût pas reconnu le maladif, le fiévreux convalescent, dans le beau jeune homme qui traversait la voie quatre mois après, souple et cambré, la joue rose, la bouche souriante, les yeux emplis d'une flamme heureuse dont s'illuminait tout son visage. Entre la vingt-cinquième et la trente-cinquième année, dans cette période d'énergie à la fois mûrie et inentamée, les plus modestes, les plus timides ont de ces heures où l'orgueil de vivre semble déborder de leurs moindres gestes : c'est le signe qu'ils aiment, qu'ils sont aimés, que toutes choses autour d'eux conspirent à favoriser cet amour, et cette sensation, qu'aucun obstacle ne se dresse

1. Voir la *Revue* des 15 décembre 1895, 1er et 15 janvier 1896.

devant leur désir, les soulève tout entiers. L'être physique, chez eux, en est lui-même exalté, comme transfiguré. Ils ont une autre démarche, un autre port de tête, un regard autre. On dirait qu'un rayonnement magnétique émane de ces amoureux comblés et les revêt d'une beauté momentanée à laquelle les femmes ne se trompent pas. Elles reconnaissent bien vite cet « air aimé », pour le haïr ou s'en attendrir, suivant qu'elles sont elles-mêmes envieuses ou indulgentes, prosaïques ou romanesques. Ce dernier cas était celui des deux personnes en face desquelles Hautefeuille se rencontra sur le petit trottoir central qui sert de quai d'attente à la gare de Cannes. L'une était Yvonne de Chésy, accompagnée de son mari et d'Horace Brion, l'autre la marquise Bonaccorsi, — comme elle continuait de s'appeler officiellement, — escortée de son frère Navagero. Pour s'approcher d'elles et les saluer, le jeune homme dut fendre la foule élégante, amassée là, comme chaque jour à cette heure, pour filer sur Monte-Carlo ; et, pendant les deux minutes que dura cette petite opération, les commentaires échangés sur son compte entre les deux femmes et leurs cavaliers prouvaient une fois de plus que la mesquinerie de la malignité jalouse n'est pas l'apanage du sexe faible :

— Tiens, Hautefeuille ! avait dit madame de Chésy ; comme sa sœur serait heureuse de le voir si changé !... Savez-vous qu'il est vraiment très joli garçon ?...

— Très joli garçon, avait répété la Vénitienne, et il a l'air de ne pas s'en douter, avec cela... C'est si charmant !...

— Vous ne lui laisserez pas longtemps cette qualité, fit Brion : Hautefeuille par-ci, Hautefeuille par-là... chez vous, — et il s'adressait à Yvonne, — chez la marquise, chez madame de Carlsberg, on n'entend parler que de lui... Ce n'était qu'un bon petit garçon quelconque, inoffensif et insignifiant comme tant d'autres ; vous allez en faire un affreux poseur...

— Sans compter qu'il aura bientôt fait de compromettre une de vous, si ça continue ainsi, dit Navagero en regardant sa sœur.

Depuis le retour de Gênes, le rusé personnage commençait de s'apercevoir qu'il se faisait un travail insolite d'esprit chez Andriana, et il en cherchait le motif, mais, comme on voit, du mauvais côté.

— Ah! vous en êtes là tous les deux?... reprit Yvonne en riant. Eh bien! pour vous punir, je vais le prier de monter dans notre compartiment d'abord, et l'inviter à dîner avec nous à Monte-Carlo ensuite, et je le chargerai de surveiller Gontran... Il en a besoin... Dites donc, Pierre, — continua-t-elle en s'adressant au jeune homme qui maintenant était devant elle, — vous êtes de service auprès de moi toute l'après-midi et toute la soirée... Il s'agit de me faire un rapport, au cas où mon seigneur et maître perdrait plus de cent louis... Il en a perdu mille avant-hier au trente et quarante. Deux parties comme cela par semaine, c'est un gentil budget d'hiver... Il faudra bientôt que je songe à gagner l'argent du ménage...

Chésy ne répondit rien. Il continua de tirailler sa moustache, nerveusement, en haussant les épaules. Mais son visage se crispa dans un sourire forcé bien différent de celui avec lequel il accueillait d'ordinaire les plaisanteries volontiers risquées de sa femme. La catastrophe prédite par Dickie Marsh était imminente; et le malheureux gentilhomme était assez enfant pour essayer de réparer ce désastre en risquant le peu qui lui restait sur le tapis vert de Monte-Carlo, tandis que sa femme ignorait la vérité. Aussi la phrase d'Yvonne devenait singulièrement cruelle pour lui et pour elle-même, prononcée sous le regard de Brion, le banquier professionnel des femmes du monde tombées dans le besoin. Hautefeuille, éclairé par ses conversations avec Corancez et avec madame de Carlsberg, sentit vivement l'ironie d'un tel discours dans une telle situation :

— Je ne vais pas à Monte-Carlo, dit-il; je suis venu ici attendre un de mes amis que vous connaissez: Olivier Du Prat.

— Mon amoureux de chez votre sœur?... Mais oui, j'en ai été toquée au moins quinze jours... Eh bien! invitez-le à dîner avec nous ce soir : vous prendrez le train de cinq heures.

— Mais il est marié.

— Invitez sa femme par-dessus le marché, dit gaiement l'étourdie. Voyons, Andriana, décidez-le, vous avez plus de pouvoir que moi...

Et, continuant son rôle d'enfant gâtée, elle prit le bras de Navagero. Rien ne l'amusait comme les mines de l'Italien

quand il savait sa sœur en tête à tête avec quelqu'un dont il était jaloux. Elle ignorait le service qu'elle rendait à son amie : celle-ci profita de ces quelques instants pour dire à Pierre :

— *Lui* aussi, il arrive par ce train. Je ne suis venue que pour *le* voir. Voulez-vous lui dire que j'ai rendez-vous avec Florence demain matin sur la *Jenny*, à onze heures? Et puis, je vous en prie, ne soyez pas froissé si Alvise n'est pas très aimable : il s'est mis en tête que vous me faites la cour... Mais voici le rapide...

La locomotive débouchait de la haute tranchée où court la voie pour entrer dans Cannes, et presque aussitôt Pierre vit apparaître le profil joyeux du sire de Corancez. Il fut à terre avant l'arrêt des roues, et, embrassant Hautefeuille, il dit très haut, de manière à être entendu de sa femme :

— Que c'est gentil d'être venu au-devant de moi! — et tout bas : — tâche donc de me débarrasser de mon beau-frère une minute.

— Je ne peux pas, fit Hautefeuille; j'attends Olivier Du Prat. Tu ne l'as donc pas vu dans le train?... Ah! je l'aperçois...

Et, quittant le Provençal sans plus prendre garde à cette nouvelle scène du *matrimonio segreto* qui se jouait sur ce quai de gare, il se précipita vers un jeune homme qui le regardait, debout sur le marchepied d'un wagon, et lui souriait avec joie et attendrissement. Quoique Olivier Du Prat fût du même âge que Pierre, il paraissait plus vieux de quelques années, tant son visage très brun, très maigre et très creusé se modelait en méplats vigoureusement marqués. Il avait des traits irréguliers dont l'ensemble tourmenté ne permettait guère qu'on les oubliât. Ses yeux noirs, d'un noir humide et velouté, l'éclat de ses dents blanches et bien rangées, ses cheveux drus et bien plantés donnaient à sa physionomie une grâce animale, si l'on peut dire, qui corrigeait ce que l'expression de sa bouche, de son front et surtout de ses joues avait d'amer. Sans qu'il fût grand, ses épaules et ses bras révélaient la force. Lui aussi, à peine descendu de wagon, embrassa Hautefeuille d'une étreinte qui lui mit presque des larmes au bord des paupières, et tous deux demeurèrent quelques

secondes à se contempler, oubliant, l'un et l'autre, d'offrir la main à une jeune femme qui, debout à son tour sur le marchepied un peu trop haut, attendait avec une parfaite impassibilité que l'un des deux jeunes gens voulût bien songer à elle. Madame Olivier Du Prat était une enfant de vingt ans, très jolie, très fine, avec quelque chose dans sa beauté de délicat jusqu'à en être menu et presque aigu, des cheveux couleur d'or et d'un ton froid à force d'être clair, et des prunelles bleues, où flottait, en ce moment, cet on ne sait quoi d'impénétrable et d'illisible qui apparaît chez beaucoup de nouvelles mariées devant les compagnons de jeunesse de leur mari. Celle-ci éprouvait-elle pour l'ami préféré, qui avait été le témoin d'Olivier lors de son mariage, une sympathie ou une antipathie, une confiance ou une défiance? Elle n'en laissa rien deviner quand le jeune homme vint s'excuser de ne pas l'avoir saluée plus tôt et l'aider à descendre. A peine appuya-t-elle la pointe de ses doigts sur la main que lui tendait Pierre. Mais ce pouvait être une réserve trop naturelle, — comme aussi la phrase qu'elle lui répondit, quand il la questionna sur son voyage, pouvait exprimer un trop naturel désir de repos :

— Nous avons fait un beau voyage, dit-elle; mais après une si longue absence, on aurait bien envie d'être enfin chez soi...

Oui, cette petite phrase était bien naturelle. Mais elle signifiait aussi, prononcée par cette bouche de fine et froide petite femme : « Mon mari a voulu venir vous voir; je n'ai pas pu l'empêcher. Ne vous y trompez pas; j'en suis fort mécontente... » Du moins, c'est la traduction involontaire qu'Hautefeuille donna dans sa pensée à ces quelques mots, et il fut reconnaissant à Corancez qui s'approchait et lui épargna ainsi de répliquer. Le train s'ébranlait de nouveau, laissant le passage libre aux piétons, et le Méridional arrivait, la main tendue, la lèvre souriante :

— Bonjour, Olivier... Tu ne me reconnais pas?... Corancez, ton voisin de rhétorique. Si Pierre m'avait fait savoir que tu étais dans ce train, nous aurions voyagé ensemble et taillé une de ces bavettes!... Tu as une mine superbe et toujours vingt ans... Veux-tu me présenter à ta femme?...

— Je ne l'avais pas reconnu, en effet, — disait Olivier cinq minutes plus tard dans la voiture qui les emmenait maintenant, sa femme, Hautefeuille et lui, vers l'hôtel des Palmes. — Il n'a pas changé pourtant. C'est l'homme du Midi avec toute sa familiarité, intolérable quand elle est sincère, ignoble quand c'est une comédie. Parmi les choses odieuses de notre pays, — et il y a le choix, — la plus odieuse est, je crois, l'ancien camarade de lycée. Parce qu'on a été forçats ensemble dans un de ces bagnes sans eau qu'on nomme un collège français, on s'appelle par son nom tout court, on se tutoie... Ici tu le vois souvent, Corancez?

— Il a l'air de vous aimer beaucoup, monsieur Hautefeuille, dit la jeune femme : il vous a sauté au cou en descendant du train...

— Il est un peu démonstratif, répondit Pierre, mais c'est vraiment un aimable compagnon et qui m'a été d'une grande ressource...

— Ça m'étonne de lui et de toi, reprit Olivier. Mais pourquoi ne m'en as-tu jamais parlé dans tes lettres? J'aurais été plus aimable...

Ce n'était rien non plus, ce bout de dialogue; il suffit pour établir entre ces trois personnes cette atmosphère de gêne qui gâte parfois les retours les plus désirés. Hautefeuille avait cru deviner un petit reproche dans la phrase de son ami sur ses lettres, et il avait senti, de nouveau, dans la remarque de madame Du Prat, la froideur d'une hostilité. Il se tut; la voiture montait en ce moment la route en lacets qu'il avait descendue avec Corancez le matin de leur visite à la *Jenny*, et la blanche silhouette de la villa Helmholtz apparut à gauche par delà le floconnement argenté des oliviers. L'image de sa maîtresse s'évoqua dans l'esprit du jeune homme avec la plus violente intensité, et il établit une involontaire comparaison entre sa chère, sa divine Ely, et la femme de son ami. La petite Française, assise à son côté, un peu guindée et sèche dans son élégante raideur, lui sembla soudain si étriquée, si pauvre, si neutre, si totalement *inintéressante* en regard du souple et voluptueux fantôme de la grande dame étrangère! Berthe Du Prat offrait dans toute sa personne cette distinction sobre et un peu grise qui est la vraie marque de

la Parisienne bien élevée : — l'espèce existe. — Son costume de voyage sortait de chez un grand faiseur, mais elle avait eu un tel soin de fuir jusqu'au moindre soupçon d'excentricité que tout en était impersonnel. Jolie, elle l'était, de la fragile et délicate joliesse d'une figurine de Saxe; mais sa physionomie était si surveillée, sa bouche si pincée, ses yeux si muets, que ce délicieux visage ne donnait aucune envie de savoir quelle âme se cachait derrière. Il était trop évident que cette âme ne se composerait jamais que d'idées admises, de sentiments convenables, de volontés « comme il faut ». Ces sortes de femmes sont celles que recherchent d'ordinaire dans le mariage les hommes qui ont beaucoup vécu, et, après s'être corrompu l'imagination dans de trop nombreuses aventures d'adultère et de séduction, Olivier avait dû naturellement épouser cette enfant dont la beauté flatterait son amour-propre de mari, en même temps que par son irréprochable tenue elle épargnerait sa jalousie. Il n'était pas moins naturel que Pierre, élevé dans un milieu d'honnêteté conventionnelle et qui avait souffert des préjugés des siens, remarquât surtout chez la jeune femme sa visible indigence de nature et ce qu'il y avait de médiocre, de mesquin en elle, surtout par comparaison. Des impressions de cet ordre produisent bien vite ce recul, cette retraite de notre âme en arrière, que l'on explique par ce grand mot, si commode dans son mystère : l'antipathie. Cette antipathie, Pierre ne l'avait pas éprouvée aux toutes premières rencontres, quand madame Du Prat était encore mademoiselle Berthe Lyonnet. Cependant elle eût dû lui déplaire davantage encore, vue ainsi dans son milieu originel, entre son père, le plus compassé des avoués, et sa mère, une véritable douairière de la haute bourgeoisie parisienne. C'est qu'alors les portions romanesques de son âme sommeillaient chez le jeune homme. L'enivrement de son amour les avait réveillées aujourd'hui, et il était devenu sensible à des nuances féminines qui lui échappaient alors. Mais, trop peu habitué à lire en lui-même pour reconnaître combien ces dernières semaines avaient modifié sa propre pensée, il expliqua la sensation de déplaisir subie auprès de Berthe Du Prat par cette simple raison, qui nous aide à justifier toutes nos ignorances du caractère d'autrui :

— Qu'y a-t-il de changé en elle?... Je l'ai connue si charmante au moment de son mariage! Et maintenant c'est une autre personne... Olivier aussi a changé. Il était si tendre, si amoureux, si gai! Il paraît indifférent et presque triste. Que se passe-t-il?... Est-ce qu'il ne serait pas heureux?...

La voiture s'arrêtait devant l'hôtel des Palmes quand cette idée se formula chez Pierre avec cette implacable netteté. Il se répéta cette question, tandis qu'il suivait du regard Olivier et sa femme qui entraient dans le vestibule. Ils allaient, causant d'ordres à donner pour les bagages et pour la femme de chambre. Leur pas était si différent, si peu associé, que cela seul révélait une probabilité de divorce secret entre ces deux êtres. C'est dans des minuties pareilles, et par l'instinctive fusion, par l'emboîtement des gestes de l'un dans les gestes de l'autre que deux amants ou deux époux dénoncent le mieux l'harmonie intime qui les unit. Olivier et sa femme « marchaient hostile ». Il faut créer des expressions pour rendre ces nuances du mouvement qui ne se définissent ni ne s'analysent, mais elles se perçoivent avec une indiscutable évidence. Et quelle évidence aussi que cette phrase prononcée par Du Prat, quand le secrétaire de l'hôtel lui montra l'appartement réservé pour lui : — il se composait d'une seule chambre avec un grand lit, de deux cabinets de toilette, dont un très vaste, et d'un salon :

— Mais où allez-vous mettre un lit pour moi? Ce cabinet de toilette est bien petit...

— J'aurais un autre appartement avec un salon et deux chambres communicantes, dit le secrétaire, mais au quatrième étage seulement.

— Cela m'est égal, répondit Du Prat.

Sa femme et lui remontèrent dans l'ascenseur, sans avoir pris garde aux belles fleurs dont Pierre avait lui-même garni les vases. Il avait paré la chambre conjugale d'Olivier et de Berthe, comme il aurait souhaité que fût parée la chambre d'amour qu'il aurait partagée avec son Ely. Demeuré seul à respirer l'arome voluptueux des mimosas mêlés de roses et de narcisses, il regardait par la fenêtre le clair paysage de l'après-midi : l'Esterel, la mer et les îles. C'était vraiment un nid de baisers, intime et délicieux, que cette pièce ensoleillée,

avec ces parfums et cet horizon; et la première idée d'Olivier avait été de chercher ailleurs deux chambres séparées! Il ne dormait pas dans le même lit que sa femme, et ils étaient mariés depuis six mois à peine! Devant ce petit fait, qui venait s'ajouter aux autres remarques, et surtout à ses involontaires intuitions, Hautefeuille tomba dans une profonde rêverie. De nouveau une comparaison s'établit dans sa pensée entre les joies passionnées de son cher roman et les étranges froideurs de ce jeune ménage. Il se rappela sa première nuit d'amour réel, cette nuit dans l'adorable intimité de cette couche étroite de navire, d'où il lui avait été si dur de se lever. Il se rappela sa seconde nuit, celle qu'ils avaient, Ely et lui, passée à Gênes, et comme il lui avait été doux de s'endormir un peu de temps la tête appuyée contre le sein de sa maîtresse. Il se rappela que l'avant-veille, sur ses supplications, Ely avait consenti à le recevoir la nuit, dans sa chambre de la villa Helmholtz, — comment il s'était glissé dans le jardin par un talus que ne garantissait aucune haie, pour arriver jusqu'à la serre, — comment il avait trouvé la porte ouverte et sa maîtresse qui l'attendait là. Elle l'avait conduit jusqu'à sa chambre par un escalier tournant qui partait du petit salon et qui ne servait qu'à elle. Ah! quels frémissants baisers ils avaient échangés alors dans cette double et toute-puissante émotion de l'amour et du danger! Cette fois, quand il avait dû partir de ce lit et de cette chambre, ç'avait été un désespoir, un arrachement, et il était revenu seul, le long des routes désertes, sous les étoiles, avec des rêves de fuite à deux, très au loin, pour vivre auprès d'elle comme un mari vit avec sa femme. Ce droit de passer sur ce cœur adoré les nuits, toutes les nuits, qui lui semblait un droit précieux, le plus précieux de tous, — les nuits, toutes les nuits, la moitié de l'année à la fin de l'année, la moitié de la vie à la fin de la vie, — toutes les nuits, quand avec sa toilette du jour, la femme a dépouillé l'être social pour redevenir la créature simple et vraie, parée de sa seule jeunesse, de son seul amour, la confiante, la tendre abandonnée que personne d'autre ne voit ainsi... Olivier n'éprouvait donc pas ces sentiments pour sa jeune femme? — Mais s'il l'aimait si peu, après si peu de mois de mariage, l'avait-il jamais aimée? Et s'il ne l'avait pas aimée, pourquoi

l'avait-il épousée?... Pierre en était là de ses pensées, quand une main appuyée sur son épaule le réveilla brusquement. Olivier était de nouveau devant lui, mais seul :

— Eh bien! j'ai trouvé, dit-il; c'est un peu haut, mais la vue n'en est que plus belle. Tu n'as rien à faire en ce moment? Si nous allions nous promener?...

— Et madame Du Prat? demanda Hautefeuille.

— Il faut lui laisser le temps de s'installer, répondit Olivier, et je t'avouerai que je ne suis pas fâché d'être un peu seul avec toi. On ne cause bien qu'à deux. On... je veux dire: nous... Si tu savais comme je suis heureux de te revoir!

— Cher Olivier! dit Pierre, — que ce cri, poussé avec un accent simple et profond avait ému.

Ils se prirent les mains et ils se regardèrent, comme sur le quai de la gare, sans prononcer un mot de plus. Dans les *Fioretti* de saint François, il est raconté qu'un jour saint Louis, déguisé en pèlerin, vint frapper au couvent de Sainte-Marie-des-Anges. Un autre saint, un frère du nom d'Egidio, lui ouvrit et le reconnut. Le roi et le moine se mirent à genoux l'un devant l'autre, et ils se séparèrent, sans s'être parlé : « J'ai lu dans son cœur, dit Egidio, et il a lu dans le mien. » Cette belle légende est le symbole de toutes les rencontres entre amis tels qu'étaient les deux jeunes gens. Quand deux hommes qui se connaissent et qui s'aiment depuis l'enfance, comme s'aimaient Pierre et Olivier, se retrouvent face à face, ils n'ont pas besoin non plus d'une protestation, pas besoin d'une assurance nouvelle de leur réciproque fidélité. L'estime, le respect, la confiance, le dévouement, ces nobles vertus des affections mâles ne s'expriment pas avec des paroles. Elles brillent, elles réchauffent par leur seule présence, comme une claire et pure flamme. Une fois de plus, les deux amis sentirent combien ils pouvaient compter l'un sur l'autre, et à quelle profondeur ils étaient frères.

— Et tu avais pensé à faire mettre des fleurs partout! — dit Olivier en passant son bras sous le bras de son ami. — Je vais donner l'ordre qu'on les porte là-haut... Et maintenant, allons... Pas sur la Croisette, veux-tu? Si elle est encore ce que je l'ai connue, durant les huit jours que j'ai passés ici autrefois, elle est inhabitable. Cannes, à cette époque, c'était *Snobopolis*,

avec son bataillon de princes et de prinçomanes!... Je me rappelle, au contraire, entre la Californie et Vallauris, de si admirables promenades, une nature sauvage, de grands bois, des pins et des chênes-lièges... et non pas ces palmiers, ces plumeaux grotesques dont j'ai l'horreur...

Ils sortaient du jardin de l'hôtel, et Du Prat montrait, en parlant ainsi, l'allée qui donnait son nom au fashionable caravansérail. Son ami se prit à rire en lui répondant :

— Ne répands pas trop de *sépia* sur les jardins de ce pauvre Cannes. Ce sont des serres, et très douces pour un malade ! J'en sais quelque chose...

C'était une de leurs vieilles plaisanteries dans leur toute première jeunesse, cette comparaison entre le jet de liqueur noire que darde la seiche pour troubler l'eau où elle se cache, et le flot de bile lancé par Olivier dans ses mauvaises heures. Il rit, lui aussi, de ce rappel, mais il continua :

— Je ne te reconnais plus : tu fraternises avec Corancez, toi, l'inapprivoisable ! Tu aimes ces jardins frelatés, avec leurs gazons que l'on retourne quand vient le printemps, leurs arbres en zinc coloriés et leurs fausses verdures, toi, le châtelain de Chaméane!... Ah ! que je préfère ceci !...

Et il montrait à son ami, au détour du chemin, la montagne toute couverte, comme d'une toison, de pins sombres et de mélèzes clairs. Au pied, la ligne des villas se continuait, de Cannes au golfe Juan, puis elle cessait, et ce n'était plus, jusqu'au faîte, que le foisonnement de la forêt primitive. La mer, à droite, s'étendait libre de toute voile, si bien que, pour une minute, en reportant les yeux de cette montagne verdoyante à cette mer bleuissante, on avait l'illusion du paysage avant la station d'hiver et sa vogue. Les deux jeunes gens marchèrent quelque cent mètres encore et ils se trouvèrent en plein bois. Les fûts rouges des pins s'élevaient maintenant autour d'eux, si serrés qu'à peine l'azur des flots apparaissait au travers. Les feuillages noirs, au-dessus de leurs têtes, se découpaient en plein ciel avec une chaude vigueur. Un arome de résine, pénétrant et cordial, les enveloppait, auquel se mélangeait par intervalles le parfum frais d'un grand mimosa en fleur. Olivier regardait ce coin de forêt déjà septentrional, comme un voyageur qui revient d'Orient et qui, lassé par des horizons de

sable, par cette nature si monotonement, si implacablement rayonnante, retrouve avec une véritable joie des sens la végétation variée, les tons nuancés du paysage européen. Hautefeuille, lui, regardait Olivier. Préoccupé jusqu'à l'anxiété par l'énigme de ce mariage qu'il avait admis sans le discuter naguère, il continuait à étudier sur cette physionomie expressive les allées et venues des pensées tristes ou gaies. En l'absence de sa femme, Olivier était visiblement plus à l'aise, mais il conservait dans ses prunelles ce fond de dégoût et à sa bouche ce pli d'amertume que son ami connaissait trop bien. Ces signes annonçaient toujours quelqu'une de ces crises d'âcreté lucide que madame de Carlsberg avait racontées à madame Brion. De tout temps, Pierre avait souffert de son ami lorsque ces crises revenaient et que l'autre se prenait à parler sur lui-même et sur la vie avec un ton cruel et mauvais de cynisme désenchanté. Il allait en souffrir deux fois aujourd'hui, ayant au cœur l'ivresse tendre de son propre amour. Qu'eût-ce été s'il avait compris la signification complète de toutes les phrases où s'épanchait la mélancolie de son compagnon !

— C'est étrange, avait commencé Olivier, jusqu'à quel point on a, tout jeune, un pressentiment complet de la vie! En ce moment, je me rappelle, comme si nous y étions, une promenade que nous avons faite ensemble, en Auvergne... tu ne t'en souviens certainement plus. Nous revenions de La Varenne à Chaméane. C'était pendant les vacances, après notre troisième. Je venais de passer quinze jours chez ta mère, et je devais partir le lendemain pour rentrer chez mon abominable canaille de tuteur. Il faisait un ciel de septembre, doux comme celui-ci, et la même lumière transparente. Nous nous assîmes au pied d'un mélèze pour nous reposer. Je te voyais, je voyais le bel arbre, la belle forêt, le beau ciel. J'éprouvai tout d'un coup une espèce de langueur sans nom, un maladif désir de mourir. L'idée m'avait pris là, subitement, que je n'aurais jamais rien de meilleur dans la vie, que je n'avais rien à en attendre... D'où me venait cette idée si étrangère aux seize ans que j'avais alors ?... Encore aujourd'hui, je ne peux pas l'expliquer. Mais je n'oublierai jamais le malaise poignant dont je fus étreint sous ce grand arbre, par cette claire et tiède après-midi, auprès de toi. C'était comme

si j'avais senti par avance toutes les misères, toutes les vanités, tous les avortements de ma destinée...

— Tu n'as pas le droit de parler ainsi, interrompit Hautefeuille. Quelles misères? quelles vanités? quels avortements?... Tu as trente-deux ans. Tu es jeune. Tu te portes bien. Tout t'a réussi: fortune, carrière... mariage. Tu as quatre-vingt mille francs de rente. Tu vas être premier secrétaire. Tu as une femme charmante... et un ami du Monomotapa, — ajouta-t-il en riant.

Le profond soupir d'Olivier lui avait fait si mal, il avait senti sa mélancolie si sincère dans cette effusion qui eût semblé à d'autres singulièrement exagérée! Et il y opposait, comme souvent jadis, une raillerie un peu terre à terre. Il était rare que Du Prat, esprit très critique, très délicat, très sensible à la moindre faute de goût, ne changeât pas de ton aussitôt, quand son ami le brusquait de la sorte. Cette fois, il avait sans doute un poids trop lourd sur le cœur. Il continua, d'un accent plus accablé :

— Tout m'a réussi! — et il haussa les épaules; — c'est vrai, ça en a l'air, quand on rédige ce bilan avec des mots... Mais en fait, trente-deux ans, c'est la jeunesse finie, la vraie jeunesse, la seule... La santé, la fortune, c'est quelques ennuis de moins, et pour combien de temps? Ce n'est pas un bonheur de plus... Ma carrière? Ne parlons pas de cette sottise-là, si tu veux bien... Mon mariage?...

Il s'arrêta une seconde, comme s'il reculait devant cette confidence; puis, avec une âpreté dans la voix qui fit frémir Pierre, car elle révélait que l'abcès intérieur crevait et jetait son pus :

— Mon mariage? Eh bien! c'est une chose manquée, comme le reste, affreusement, sinistrement manquée... D'ailleurs, qu'importe, — fit-il en secouant la tête, — ça ou autre chose!...

Et il insista, sans que Pierre l'interrompit maintenant :

— T'es-tu jamais demandé pourquoi je m'étais décidé à me marier? Tu as pensé, comme tout le monde, que j'en avais assez de la solitude, que je voulais ranger ma vie, que j'avais rencontré toutes les conditions d'une alliance raisonnable : tout y était, une grosse dot, un nom honorable, une jolie personne bien élevée, et tu as trouvé cela très naturel. Je ne

te le reproche pas. C'est le préjugé courant : on est l'esclave des mœurs, sans même s'en douter. On se demande pourquoi quelqu'un ne s'est pas marié, comme tout le monde. Mais pourquoi quelqu'un s'est marié comme tout le monde quand ce quelqu'un n'était pas tout le monde? cela, jamais... D'ailleurs tu ne savais pas, tu ne pouvais pas savoir après quelles expériences j'en arrivais là... Nous nous sommes toujours respectés l'un l'autre dans nos confidences, mon Pierre, et c'est pour cela que notre amitié demeure cette chose si belle, si rare, si différente de l'ignoble compagnonnage que la plupart des hommes désignent de ce nom. Je ne t'ai jamais parlé d'aucune de mes maîtresses. Je n'ai jamais cherché à savoir les tiennes. Ces saletés-là sont demeurées, grâce à Dieu, absolument en dehors de notre affection...

— Arrête-toi, dit vivement Hautefeuille, ne flétris pas ainsi tes souvenirs : je ne les connais pas, mais il doit y en avoir qui te sont sacrés. Si je ne t'ai jamais interrogé sur les secrets de ta vie sentimentale, sache-le bien, Olivier, c'est par respect pour elle et non pour notre amitié... Non, cette amitié n'eût pas souffert de s'associer à de belles, à de profondes amours. Ne te calomnie pas toi-même, ne me dis pas que tu n'en as pas eu de pareilles, et ne les blasphème pas...

— De belles amours! reprit Olivier avec une ironie singulière. Ce que veulent dire ces deux mots-là, mis ensemble, je ne le sais pas. J'ai eu des maîtresses, plus d'une maîtresse, et quand j'y songe, toutes me représentent de grands désirs suivis de plus grands dégoûts, des possessions empoisonnées par d'affreuses rancœurs, d'âcres sensualités saturées de jalousies, beaucoup de mensonges entendus, beaucoup de mensonges prononcés, et pas une émotion, pas une seule, entends-tu, que je voudrais revivre, pas un bonheur, pas une noblesse, pas une plénitude! A qui la faute? Aux femmes que j'ai rencontrées? ou à moi-même? A leur coquinerie? ou à mon indigence de cœur?

— On n'a pas le cœur indigent, interrompit Hautefeuille avec non moins de vivacité, quand on est l'ami que tu as été pour moi...

— Je suis cet ami pour toi parce que tu es toi, mon Pierre, — répondit Olivier avec l'accent des sincérités abso-

lues. — Et puis, les sens n'ont pas de place dans l'amitié, ils en ont une immense dans l'amour, et mes sens à moi sont cruels. J'ai toujours eu le désir mauvais, la volupté méchante, et je ne sais quel levain de férocité a frémi au plus intime de mon être, chaque fois que la chair a été remuée en moi profondément... Je ne justifie pas cela, je ne l'explique pas : c'est ainsi ; et toutes mes liaisons, depuis la première jusqu'à la dernière, ont été empoisonnées par cet étrange ferment de haine. — Il insista : — Jusqu'à la dernière... La dernière surtout!... C'était à Rome, il y a deux ans. Si j'ai jamais cru que j'aimerais, c'est cette fois-là. J'avais rencontré, dans cette ville unique, une femme unique elle-même, si différente des autres, avec tant de courage dans l'esprit, tant de grâce dans le cœur, sans une petitesse, sans une mesquinerie, et belle, si belle!... Et puis nos orgueils se sont blessés l'un l'autre. Elle avait eu des amants avant moi... un au moins : un Russe, tué sous Plewna. Je le savais. Cette jalousie insensée, injuste, inexprimable, la jalousie pour un mort, a commencé de me rendre cruel envers cette malheureuse avant le premier rendez-vous, dès le premier baiser... Je l'ai brutalisée. Elle était fière et coquette. Elle s'est vengée. Elle a pris un autre amant sans me quitter, — ou je l'ai cru, ce qui revient au même... Enfin elle m'a fait horriblement mal, si mal que je l'ai quittée, moi, le premier, un jour, brusquement, sans adieu, en me jurant de ne plus jamais chercher d'émotions sur ces chemins-là... J'étais au milieu de ma vie. Des expériences sentimentales que j'avais traversées, il me restait une telle usure, une telle courbature intérieure, si je peux dire, j'en avais tellement assez de ma vie que je pris la résolution de la changer, comme cela, pour n'importe quelle autre, avec l'idée que rien ne serait, ne pourrait être pire... Il y a des mariages de raison, de sentiment, de convenance, d'intérêt. J'ai fait, moi, un mariage de lassitude... J'imagine que l'espèce n'est pas très rare. Il est plus rare qu'on se l'avoue, et moi, je me l'avoue... Je n'ai jamais eu qu'une originalité : celle de n'être pas hypocrite avec moi-même. J'espère mourir sans l'avoir perdue... Voilà mon histoire.

— Mais tu paraissais aimer ta fiancée, cependant? interrogea Pierre. Et si tu ne l'avais pas aimée, ou cru l'aimer, toi,

l'honnête homme que je connais, tu n'aurais pas voulu prendre sa vie...

— Je ne l'ai pas aimée, reprit Olivier. Je n'ai pas cru l'aimer. J'ai espéré l'aimer. Je me suis dit qu'au contact de cette âme si différente, si neuve, et dans cette vie qui ressemblait si peu à ma vie passée, je sentirais ce que je n'avais jamais senti. Oui, une fois de plus, *j'ai souhaité et j'ai essayé de sentir*. (Il souligna ces mots avec une énergie singulière.) C'est le vrai mal de ce déclin du siècle et c'est le mien; cette recherche obstinée, acharnée de l'émotion... Je me suis dit, pour endormir ma conscience : « Si je n'épouse pas cette jeune fille, un autre l'épousera, un des innombrables drôles qui foisonnent sur le pavé parisien, et qui n'en voudra qu'à sa dot. Je ne serai pas un mari pire... » Et puis, j'ai espéré des enfants, un fils... Aujourd'hui, cela même, je crois, ne me remuerait pas le cœur. L'expérience est faite. Ces six mois ont suffi. Ma femme ne m'aime pas, et je n'aime pas, je n'aimerai jamais ma femme, voilà le vrai bilan... Mais tu as raison : il reste l'honnête homme en moi, et qui tiendra sa parole de son mieux...

Il se passa la main sur les yeux et sur le front, comme pour chasser les affreuses idées qu'il venait d'évoquer avec une si brutale franchise, et, plus calme :

— Je ne sais pas pourquoi je vais t'attrister de ma névrose dès la première heure où je te revois... Si, je le sais. La faute en est à cette forêt, à cette couleur du ciel, à ce souvenir d'il y a seize ans, précis jusqu'à l'obsession. C'est fini. Ne me réponds pas. Ne me console pas. La poche à fiel doit crever en dedans...

Et avec un sourire, redevenu ouvert et tendre :

— Parlons de toi maintenant... Que fais-tu ici? Comment vas-tu? Le Midi t'a guéri, je le vois à ta mine; mais sur cette côte, quand le soleil vous a fait du bien, l'ennui vous fait tant de mal que cela se compense...

— Mais je t'assure que je ne m'ennuie pas, mais pas du tout! répondit Pierre.

Il comprenait qu'Olivier ne pouvait point, ne devait point en dire plus long sur l'intimité de son ménage, et lui-même, le cœur déchiré par la confidence qu'il venait de recevoir, son rôle d'ami consolateur était d'attendre pour

toucher à ces plaies, soudain étalées devant lui, qu'elles fussent moins saignantes, moins exaspérées. Que faire, sinon se prêter à cette fantaisie de curiosité amicale? Et d'ailleurs, il fallait bien que Du Prat fût préparé, s'il restait quelques jours, à le voir aller et venir, faire des visites, et il continuait :

— Comment je vis? Je ne sais pas trop... Je me laisse vivre. Je sors un peu plus que d'habitude. Tu n'as pas bien goûté le charme de Cannes : tu y es resté trop peu de temps. C'est la ville des petites coteries. Il faut être d'une ou deux pour sentir la douceur de cet endroit. J'ai eu la chance de tomber dans la plus agréable de toutes... Le *tennis*, le *golf*, les thés de cinq heures, les dîners ici et là : on est au printemps avant de se douter que les mois d'hiver sont finis... Et puis, il y a le *yachting :* tel que tu me vois, quand j'ai reçu ta dépêche du Caire, j'étais à Gênes, en croisière sur le bateau d'un Américain. C'est un monsieur Marsh, que je te ferai connaître : il est original, il t'amusera.

— J'en doute fort, dit Olivier : les Américains et moi nous ne nous entendons guère. L'inutile énergie de ces gens-là me fatigue, rien qu'à y songer... Et y en a-t-il ! y en a-t-il ! En ai-je vu, au Caire ou sur le Nil, et des hommes et des femmes, tous riches, tous bien portants, tous actifs, tous instruits, tous regardant tout, comprenant tout, sachant tout, digérant tout... Et tous avaient fait, faisaient ou refaisaient le tour du monde. Ils me représentent, moralement, ces saltimbanques des foires qui avalent devant vous un poulet cru, une semelle de botte, une douzaine de balles de fusil, et qui boivent un verre d'eau fraîche par là-dessus... Où emmagasinent-ils la purée d'impressions incohérentes dont ils s'empâtent ? C'est une énigme... Enfin ton Yankee, à toi, est d'une autre espèce puisqu'il t'a plu... Et quel prince régnant ou détrôné avait-il à son bord?

— Aucun ! fit Hautefeuille, tout heureux de voir la misanthropie de son ami s'égayer maintenant d'humour... Il y avait sa nièce, miss Florence, qui a bien un peu cet estomac d'autruche dont tu te moques : elle peint, elle est archéologue, elle est chimiste, mais elle est aussi une bien brave fille... Il y avait une Vénitienne, la marquise Bonaccorsi, un Véronèse vivant !...

— Je les aime mieux en peinture, dit Olivier. Ces ressemblances des Italiennes avec les tableaux des maîtres faisaient mon désespoir à Rome. On entre dans un salon : sur un coin de canapé on voit un Luini qui cause avec un Corrège. On s'approche. Le Luini est en train de raconter au Corrège le dernier roman français, le plus malpropre et le plus bête généralement, et le Corrège écoute le Luini avec un intérêt qui vous dégoûte à jamais des madones de l'un et l'autre peintre !... Mais ça marchait bien, comme partie cosmopolite, votre bateau : deux Américains, une Italienne, un Français... Quels étaient les autres peuples représentés ?

— La France encore, — Paris plutôt — et l'Autriche, voilà tout... Paris par les deux Chésy. Tu connais la femme: Yvonne... Cela ne te dit rien ?... Mademoiselle Bressuire...

— Celle que ta sœur voulait me faire épouser, qui montrait ses épaules jusqu'au bas des reins et qui, à seize ans, se faisait déjà la figure !... Quel est son amant ?

— Mais c'est la plus honnête petite femme du monde ! répliqua Hautefeuille.

— Alors, elle représentait bien mal Paris, dit Olivier... Passons à l'Autriche...

— L'Autriche ?... répondit Pierre.

Il hésita une seconde. Il savait bien qu'il lui faudrait tôt ou tard mentionner sa maîtresse devant Olivier, et s'il avait parlé du voyage en yacht, ç'avait été pour la nommer dès cette première conversation. Et voici qu'il avait peur. Quel commentaire provoquerait le nom idolâtré chez son ironique ami? Aussi un tremblement passa-t-il dans sa voix pour répéter :

— L'Autriche ?... — et il ajouta : — Elle était représentée par la baronne de Carlsberg, que tu as rencontrée justement à Rome. Nous avons parlé de toi ensemble...

— En effet, dit Olivier, je l'ai rencontrée à Rome.

A son tour il avait hésité. A entendre ces syllables tomber des lèvres de son ami dans le silence de ce bois, où passait la rumeur des pins, pareille à quelque appel d'une voix lointaine, son saisissement avait été si violent que son visage avait changé. Cette hésitation, ce changement de physionomie, la réponse même de Du Prat, tout aurait dû avertir Hautefeuille

d'un mystère. Mais lui-même n'osait pas regarder son ami, qui, redevenu maître de ses nerfs, reprenait :

— C'est vrai, l'archiduc a une villa à Cannes... Est-ce qu'elle vit avec lui maintenant?

— Elle en était donc séparée? demanda Pierre.

— Légalement, non ; réellement, oui, répondit Olivier.

Il était trop galant homme pour se permettre même la plus légère épigramme contre une femme dont il avait été l'amant. L'amère et profonde rancune qu'il lui gardait se manifesta par un étrange détour : ne pouvant pas, ne voulant pas dire du mal d'elle, il se prit à louer l'homme qu'elle détestait le plus au monde, son mari.

— Pourquoi ne s'entendaient-ils pas? continua-t-il, je ne l'ai jamais su, car elle est très intelligente, et lui est un homme de premier ordre. Il est un des trois ou quatre personnages, avec l'empereur du Brésil, le prince de Monaco, l'archiduc en Bavière, qui ont pris rang dans la science et qui réhabilitent les trônes. Il paraît que c'est un savant, un vrai...

— Il peut être un vrai savant, répondit Hautefeuille, je ne le nie pas; mais c'est un abominable homme... Si tu l'avais vu, comme je l'ai vu, dans le salon de sa femme et faisant la scène qu'il a faite devant six personnes, tu l'admirerais, elle, de supporter la vie auprès de ce monstre, fût-ce un jour, et tu la plaindrais.

Il avait parlé, cette fois, avec une conviction passionnée. En toute circonstance, Olivier, qui le savait peu démonstratif, eût remarqué avec étonnement la vivacité de cet intérêt avoué ainsi. Remué comme il venait de l'être, l'accent profond de son ami devait le surprendre, le saisir davantage encore. Il le regarda. Sur cette physionomie dont il avait, d'année en année, depuis l'enfance, suivi toutes les métamorphoses, il aperçut une expression qu'il ne connaissait pas. Dans l'éclair d'une intuition fulgurante, il entrevit, non pas toute la vérité, mais assez de la vérité pour en demeurer bouleversé. — « Est-ce qu'il l'aimerait?... » Cette question venait de se prononcer dans son esprit, subitement, spontanément, comme si une voix étrangère l'eût murmurée en lui malgré lui. Elle était trop inattendue, trop douloureuse aussi, pour qu'une réaction ne se produisît pas à l'instant : — « Je suis fou, se

dit-il, c'est impossible... » Mais en même temps, il le sentit, il était au-dessus de ses forces d'interroger son ami sur la manière dont celui-ci avait connu madame de Carlsberg, sur leur excursion à Gênes, sur la vie qu'elle menait à Cannes. On a de ces incapacités d'enquête devant certaines hypothèses qui intéressent des parties trop vivantes, trop blessables du cœur. Il répondit simplement :

— Tu as sans doute raison. Je ne parlais que par ouï-dire.

Et l'entretien continua sans que le nom de la baronne Ely fût de nouveau prononcé. — Les deux amis causaient de voyage maintenant, de l'Italie et de l'Égypte. Mais quand l'observation s'est une fois éveillée, elle ne s'endort pas au gré de notre désir. C'est comme une force instinctive et incontrôlable qui travaille en nous, autour de nous, malgré nous, jusqu'à ce qu'elle ait assouvi son avidité de savoir. Au cours de cette longue promenade, puis au retour, pendant et après le dîner, involontairement, incessamment, douloureusement, toutes les puissances attentives d'Olivier furent en arrêt autour de Pierre. C'était comme s'il se fût accompli en lui un dédoublement complet. Il plaisantait. Il répondait à sa femme. Il donnait des ordres pour le service. Et cependant tous ses sens étaient aux aguets et des signes se découvraient à lui par vingtaines qu'il n'avait pas remarqués dans les premiers moments, absorbé par la joie de revoir son ami, puis par ses retours sur lui-même et sa propre destinée.

C'était d'abord, dans toute l'expression de Pierre, dans ses regards, dans ses traits, dans ses gestes, dans son attitude, cette indéfinissable mais évidente nuance d'une personnalité plus virile, plus affirmée. La timidité farouche d'autrefois avait cédé la place à la réserve fière que la certitude d'être aimés donne aux jeunes gens délicats et romanesques. C'était ensuite ce grand, cet infaillible signe d'un secret bonheur : comme une extase tendre dans le fond des yeux et, sans cesse, l'absence du regard. Jamais, quand Olivier causait avec son ami, jadis, il ne l'avait vu distrait de la sorte, « en allé », étranger. Les amoureux sont tous ainsi. Ils vous parlent. Vous leur parlez. Ils ne s'écoutent ni ne vous écoutent. Leur esprit voyage ailleurs. Celui de Pierre était sur un

pont de bateau éclairé par la lune, sur l'escalier d'un vieux palais italien, dans le patio de la villa Helmholtz, bien loin de la petite table de cette salle à manger d'hôtel, de madame Du Prat à laquelle il oubliait de servir à boire, d'Olivier qu'il ne voyait même plus!... Et puis, c'étaient d'infimes détails de parure masculine, de ces riens où se reconnaît la tendre gâterie d'une maîtresse qui veut que son amant ne puisse faire un geste sans retrouver la caresse de son souvenir. Pierre portait au petit doigt une bague que son ami ne lui avait jamais vue, deux serpents d'or enlacés, avec une émeraude pour tête. A sa montre était attachée une médaille de Saint-Georges qu'il n'avait pas autrefois. En prenant son mouchoir, il secouait un parfum dont il ne se servait pas auparavant... Olivier avait été lui-même engagé dans trop d'aventures pour se méprendre une seconde à ces traces d'une influence féminine. Elles venaient se joindre au reste : à cette liaison inexplicable de Pierre avec Corancez, à son goût pour le monde cosmopolite, à la soudaine frivolité de ses habitudes, à sa visible sympathie pour celles, entre les choses de Cannes, qui auraient dû le choquer davantage... Comment ne pas mettre tous ces faits ensemble et comment ne pas en tirer cette conclusion que Pierre était amoureux? Mais de qui? La vivacité avec laquelle il avait attaqué l'archiduc prouvait-elle qu'il aimât madame de Carlsberg? N'avait-il pas défendu avec la même vivacité madame de Chésy, célébré la beauté de madame Bonaccorsi, la grâce de miss Marsh?... Tandis qu'Olivier étudiait son ami avec cette tension suraiguë et presque machinale de ses nerfs, de son imagination et de sa logique, ces trois noms lui revenaient tour à tour. Ah! qu'il eût voulu qu'un autre indice parmi ces indices, un seul, mais irréfutable, lui fût accordé pour chasser, pour annihiler l'autre hypothèse, celle qu'il avait entrevue une seconde, assez pour en être obsédé déjà, comme du plus funeste, du plus affreux cauchemar!...

Vers les onze heures, Pierre se retira sous le prétexte de laisser reposer les voyageurs. C'est alors qu'ayant lui-même pris congé de sa femme, Olivier sentit qu'il lui était physiquement impossible de supporter cette incertitude. Souvent,

autrefois, lorsque Pierre et lui se trouvaient ensemble à la campagne, si l'un d'eux souffrait d'insomnie, il allait réveiller l'autre, et ils sortaient tous deux pour se promener dans la nuit et causer indéfiniment. Olivier pensa que ce serait le plus sûr moyen d'exorciser l'idée qui recommençait de le hanter et contre laquelle il éprouvait, sans lui-même comprendre pourquoi, un élancement de révolte irraisonné, violent, presque sauvage. Oui : de causer avec Hautefeuille lui ferait du bien, bien qu'il ignorât comment, et ce qu'il lui dirait. La plus élémentaire délicatesse lui défendait toute phrase qui pût donner l'éveil à son ami, et cela, quelles que fussent les relations de cet ami avec Ely de Carlsberg. Mais les conversations intimes ont de tels hasards! Peut-être une intonation, un regard, un geste serait-il l'indice passionnément désiré, après lequel il ne penserait même plus à la possibilité d'un sentiment de Pierre pour son ancienne maîtresse. Il était déjà couché au moment où cette idée le saisit. Automatiquement et sans réfléchir davantage, il se leva. Il descendit les escaliers de l'immense hôtel, maintenant silencieux et à demi éteints, jusqu'à la porte de la chambre d'Hautefeuille. Il frappa : aucune réponse. Il frappa encore : même silence. La clef était sur la serrure : il entra. A la lueur de la lune qui entrait à plein par la croisée ouverte, il aperçut le lit intact. Pierre était sorti.

Pourquoi Olivier éprouva-t-il, à cette constatation, un sursaut soudain au cœur, suivi d'un inexprimable accès de mélancolie? Il vint s'accouder à la fenêtre. Il regarda l'immense horizon, la sérénité de la nuit méridionale, les étoiles qui scintillaient sur le tendre velours bleu du ciel, l'or bruni de la lune dont le reflet caressait la mer, là-bas, mouvante et souple, les feux de la ville qui brillaient parmi les masses noires des jardins. La brise tiède roulait un arome de fleurs de citronniers, languissant, troublant à en défaillir. Pour un amant, et qui avait un rendez-vous, quelle nuit divine! Et quelle nuit divine encore pour un amoureux en train de rêver, le long des routes, à celle qu'il aimait!... Pierre était-il cet amant? Était-il allé à ce rendez-vous? Était-il simplement cet amoureux et qui suivait son rêve dans la solitude parfumée des sentiers ?... Qu'en savoir ?... Olivier se rappela

l'Yvonne de Chésy avec laquelle il avait dansé. Il évoqua les Italiennes et les Américaines qu'il avait connues, pour composer une marquise Bonaccorsi et une Florence Marsh idéales. Vainement ! C'est vers Ely de Carlsberg, vers cette femme dont il savait les plus intimes beautés, vers cette maîtresse si récente et encore si présente, vers ces caresses dont il avait goûté les saveurs, que son imagination s'en alla toute, et il jeta ce soupir, triste dans cette nuit pure :

— Ah! si c'est elle qu'il aime, quel malheur! Mon Dieu! quel malheur!...

Il se perdit, ce soupir, dans la molle, dans la voluptueuse brise, et elle ne l'emporta pas vers celui qui en était l'objet inconscient, et qui, à ce moment même, pénétrait par les massifs dans le jardin de la villa Helmholtz, comme il avait fait une fois déjà, et se glissait jusqu'à la porte de la serre. Une femme l'attendait là, tremblant d'amour et de terreur... Quelle terreur? Non pas celle d'être surprise dans ce rendez-vous d'amour : le courage d'Ely ne connaissait pas ces faiblesses. Mais elle savait qu'Olivier était revenu le jour même. Elle savait qu'il avait passé l'après-midi à causer avec Pierre. Elle savait que son nom avait été prononcé entre eux. Elle était bien sûre que Pierre n'avait pas trahi leur cher secret. Seulement il était si jeune, si naïf, si transparent au premier regard, et l'autre si pénétrant, si perçant! — Elle allait apprendre si son amour avait été ou non deviné par Olivier, si cet homme avait voulu ou non prévenir son ami contre elle, et se venger... Lorsqu'elle entendit le pas de Pierre, furtif et lent sur le gravier, son cœur battit d'un battement si fort qu'elle l'écouta retentir dans le grand silence de la serre!... Il est là. Elle lui saisit la main. Elle sent que cette main lui répond par la même confiante étreinte. Elle le prend dans ses bras. Elle cherche sa bouche, et leurs lèvres s'unissent dans un baiser où elle le retrouve, où elle le possède tout entier, jusqu'au fond de l'âme. *L'autre n'a pas parlé!* Et voici que des larmes coulent sur les joues de la femme amoureuse, de chaudes larmes que l'amant essuie de ses lèvres, et il lui demande :

— Mais tu pleures?... Qu'as-tu?...

— Je t'aime, lui répond-elle, et ce sont des larmes de joie...

VIII

L'AMI ET LA MAITRESSE

Olivier Du Prat croyait se très bien connaître. C'était une de ses prétentions, et souvent justifiée. Par ce goût, cette manie presque de se regarder vivre, par son appétit des émotions et par son impuissance à se fixer jamais dans aucune, par son inefficace lucidité sur lui-même, et par sa complaisance aux penchants morbides, inquiets, inassouvis de sa propre nature, il était vraiment, comme il l'avait dit à Hautefeuille, un enfant de ce déclin du siècle. Il avait, de cet âge si profondément, si tragiquement troublé que nous traversons, le signe funeste, car c'est la marque infaillible de la décadence chez une race : *il ne savait pas guérir*. La force de la vie, pour un corps aussi bien que pour un esprit, pour un pays aussi bien que pour un homme, n'est pas dans l'absence de plaies. Elle se prouve par la capacité de refermer celles qui s'ouvrent. Cette capacité, Olivier en était si complètement dépourvu que même ses plus lointaines misères d'enfance, lorsqu'il y songeait de par delà tant d'années, lui redevenaient présentes jusqu'à lui faire mal. En rappelant à Pierre, la veille, leur promenade dans les montagnes d'Auvergne, il avait pensé tout haut comme il pensait tout bas sans cesse, prenant et reprenant, avec une puissance maladive d'imagination rétrospective, des heures, des minutes à jamais finies, les ranimant, les ravivant, les revivant, et sans cesse il tarissait en lui, par ce rappel de la sensibilité passée, toute la sensibilité présente. Aux places où il avait été une fois blessé, il ne laissait pas se former de cicatrice, et ses plus anciennes plaies étaient toujours prêtes à saigner.

Cette singularité malheureuse de sa nature lui eût, en toutes circonstances, rendu émouvante une rencontre de madame de Carlsberg, même si son plus cher ami de jeunesse n'y eût pas été mêlé, et de même, il n'eût jamais appris sans en trembler que cet ami était devenu amoureux. Il le savait si tendre de cœur, si désarmé, si vulnérable! Là encore, il était la vic-

time d'une anomalie de sensibilité rétrospective : l'amitié, au degré exalté où il l'éprouvait pour Hautefeuille, est bien plutôt un sentiment de la dix-huitième année que de la trentième. C'est dans la première jeunesse, quand l'âme est toute innocence, toute fraîcheur et toute pureté, qu'apparaissent, pour s'en aller si vite, ces ferveurs de compagnonnage, ces enthousiasmes de fraternité élective, cette amitié passionnée, susceptible, absolue. Plus tard, les intérêts et les expériences ont trop individualisé la personne pour ne pas l'isoler : la communion complète de l'âme avec une autre âme ne devient possible que par le sortilège de l'amour, et l'amitié cesse de suffire au cœur. Elle va rejoindre au second plan les affections de famille qui, elles aussi, occupèrent un moment une place unique chez l'enfant et chez l'adolescent. Il se rencontre pourtant certains hommes, et Olivier était du nombre, chez qui l'impression produite par l'amitié, aux environs de la dix-huitième année, a été trop forte, trop profonde, surtout trop délicate, pour ne pas demeurer quelque chose d'inoubliable, et, au sens exact du mot, d'incomparable. Ces hommes-là ont pu, comme lui, traverser ensuite des passions brûlantes, subir l'amour avec toutes les secousses de ses fièvres, se meurtrir aux plus audacieuses aventures, le vrai roman de leur sensibilité n'est pas là. Il est dans les heures du départ pour la vie, où ils s'élançaient en pensée vers l'avenir avec un camarade d'Idéal, avec un frère qu'ils s'étaient choisi, en compagnie duquel ils ont réalisé un instant la fable sublime de La Fontaine, cette union totale des esprits, des goûts, des espérances :

> L'un ne possédait rien qui n'appartînt à l'autre...

Et cette camaraderie d'Idéal avait eu, pour Olivier et pour Pierre, le ciment sacré : ils n'avaient pas été seulement des frères de rêve, ils avaient été des frères d'armes. Ils avaient eu leurs dix-neuf ans en 1870. A la première nouvelle de l'immense naufrage national, tous deux s'étaient engagés ; tous deux avaient fait la guerre ensemble. La première tombée de neige, dans l'hiver de cette terrible campagne, les avait trouvés faisant le coup de feu sur la Loire, et elle avait comme baptisé d'un baptême héroïque ce compagnonnage de deux collégiens devenus soldats dans le même bataillon, et ils

avaient appris à s'estimer l'un l'autre, autant qu'ils s'aimaient, en risquant leur vie côte à côte, simplement, bravement, obscurément. Chez tous les deux, on l'a vu, ces souvenirs de leur jeunesse étaient demeurés bien intacts et bien vivants, — mais chez Olivier davantage. C'étaient les seuls auxquels ne fût mêlée aucune amertume, aucune souillure. Avant eux, orphelin de père et de mère, livré à la tutelle d'un oncle horriblement égoïste, il n'avait connu de la famille que ses tristesses. Après eux, sensuel et jaloux, défiant et despotique, il n'avait connu de l'amour que ses rancœurs et ses âcretés. En faut-il davantage pour expliquer à quel degré cet être illogique et passionné, inquiet et désenchanté, devait être ému par la seule idée d'une femme soudain dressée entre son ami et lui, — et quelle femme si c'était madame de Carlsberg, si haïe, si méprisée, si condamnée par lui autrefois !

Durant la nuit qui suivit cette soirée du premier soupçon, — nuit passée tout entière à discuter une par une les possibilités d'une aventure de cœur entre Ely et Hautefeuille, — l'imagination d'Olivier n'avait que deux données précises auxquelles se prendre : le caractère de son ami et celui de son ancienne maîtresse. Le caractère de son ami lui faisait tout craindre pour lui ; le caractère de son ancienne maîtresse lui faisait tout craindre d'elle. Sur ce point aussi, les sentiments qu'il éprouvait étaient très complexes. Il était persuadé qu'Ely de Carlsberg avait eu un amant avant lui, et il en avait beaucoup souffert. Il était persuadé qu'elle avait eu un amant en même temps que lui, et il l'avait quittée sur cette certitude. Il se trompait, mais de bonne foi, et d'après des indices de coquetterie assez probants pour convaincre un jaloux. De cette double conviction il lui gardait une rancune méprisante, cette inexpiable amertume qui nous contraint à sans cesse avilir dans notre pensée une image dont nous sentons avec désespoir qu'elle ne peut pas nous devenir entièrement indifférente. Il eût donc considéré comme un affreux malheur pour un homme quelconque une liaison avec une pareille créature, et voici qu'il entrevoyait qu'elle s'était fait aimer par son ami, — du moins qu'elle pouvait s'en être fait aimer. Ayant pour cette nature de femme une si partiale, une si violente mésestime, Olivier devait aussitôt pressentir ce qui

avait été la vérité, — mais si peu de temps ! — Ely lui en avait voulu de son abandon. Elle avait gardé contre lui la rancune qu'il gardait contre elle. Le hasard l'avait mise en face de son plus cher ami, de ce Pierre Hautefeuille dont il se rappelait lui avoir parlé souvent avec exaltation. Elle avait dû vouloir se venger, d'une vengeance qui lui ressemblait : criminelle, raffinée et si profondément, si cruellement intelligente !... Ainsi raisonnait Du Prat ; et, bien qu'il n'en fût qu'aux hypothèses, il subissait, à repaître son imagination de ces pensées, une douleur à la fois et une sorte de maladif mais irrésistible attrait qui l'eût épouvanté lui-même, s'il s'en fût rendu compte véritablement. Supposer que madame de Carlsberg s'était vengée de lui, et de cette manière calculée, c'était supposer qu'elle ne l'oubliait pas. Les détours du cœur humain sont si étranges qu'ayant outragé son ancienne maîtresse pendant toute la durée de leur liaison, l'ayant quittée le premier et sans un adieu, s'étant marié après mûres réflexions, et résolu à vivre dans son mariage en honnête homme, cette idée qu'il demeurait vivant pour elle remuait son amour-propre à une place secrète. Il faut ajouter, — car dans les âmes comme celle-là, sans fixe principe et désorbitées à chaque instant par les chocs en retour de leurs impressions les plus lointaines, toute crise morale se complique de tant d'éléments contradictoires ! — qu'il était dans un des pires moments que puisse traverser une existence conjugale. Les mariages de lassitude, comme celui qu'il avouait avoir contracté, sont aussitôt punis de l'abominable égoïsme qu'ils comportent par un châtiment pire que les pires catastrophes : le profond, l'incurable ennui. L'homme de trente ans qui s'est cru à jamais dégoûté des passions et qui, prenant ce dégoût pour une sagesse, s'est, comme on dit, rangé, ne tarde pas à découvrir que ces passions, qui l'écœuraient, lui manquent pourtant comme la morphine au morphinomane à qui l'on a enlevé sa seringue de Pravaz, comme l'alcool à l'alcoolique mis au régime de l'eau claire. Il éprouve la nostalgie de ces émotions malsaines dont il a reconnu et condamné lui-même la douloureuse stérilité. S'il est permis d'emprunter une brutale mais très exacte comparaison à la pathologie moderne, il devient le plus favorable terrain de culture pour

tous les germes morbides qui flottent dans son atmosphère, et à l'époque même où tout semblait annoncer une pacification définitive de leur destinée, des bouleversements se produisent chez eux comme celui dont Olivier fut le théâtre, si rapides, si foudroyants que les témoins et les victimes de ces soudaines explosions de maladie en demeurent presque plus déconcertés que désespérés.

Il avait donc passé la nuit à discuter avec lui-même tous les détails, significatifs ou non, observés dans l'après-midi et dans la soirée, depuis le moment où il avait remarqué l'intimité inattendue de Pierre avec Corancez, jusqu'à celui où, venu dans la chambre de son ami sur un espoir d'explication, il avait trouvé cette chambre vide. Vers les cinq heures, il s'endormit de ce court et pesant sommeil que l'on a en chemin de fer, au matin. Il eut un rêve en accord avec les préoccupations de son insomnie, comme il était logique, mais qui exaspéra encore son inquiétude par une apparence de pressentiment. Il se vit auprès d'Ely de Carlsberg, à Rome, dans le petit salon du palais où elle le recevait autrefois. Tout à coup sa femme arrivait, conduisant par la main Pierre Hautefeuille. Celui-ci s'arrêtait, comme terrassé d'épouvante et voulait crier : soudain la paralysie l'envahissait, immobilisant sa jambe, désorbitant son œil gauche, tirant de côté sa bouche d'où ne s'échappait aucun mot. L'anxiété de ce cauchemar avait été si forte qu'elle poursuivit Olivier une fois réveillé. Il était si mal à son aise qu'il voulut sortir avant même d'avoir revu sa femme. Il lui écrivit un petit mot pour lui dire qu'il avait un peu de migraine, qu'il craignait de lui gâter son repos du matin, qu'il rentrerait vers les neuf heures pour le premier déjeuner, mais que, s'il tardait, il la priait de ne pas l'attendre. Il espérait apporter à cette journée, qu'il sentait devoir être décisive, des nerfs remontés par le mouvement de la promenade. La marche forcée était son grand remède en de semblables crises, et il lui aurait réussi peut-être si, après avoir marché longuement et droit devant lui, il ne s'était retrouvé vers les dix heures à l'entrée de la rue d'Antibes, ce coin le plus vivant et le plus élégant de Cannes. Le long couloir de cette rue était à cet instant plein d'ombre fraîche, et comme égayé, comme

vivifié par une de ces brises marines qui, par ces matins provençaux, mettent dans l'air brûlant une fièvre alerte de vivre. Les roues des voitures semblaient rouler plus lestement, le sabot des chevaux sonner plus prestement sur le pavé clair. Des jeunes gens passaient, Anglais pour la plupart, qui vaquaient à leur exercice d'après le *breakfast* et d'avant le *lunch*. Ils abordaient des jeunes femmes et des jeunes filles avec lesquelles ils avaient sans doute arrêté la veille cette rencontre matinale. D'autres se hâtaient vers la gare pour ne pas manquer le train de Nice et de Monte-Carlo. Et tous et toutes donnaient par leur allure, par leur mise et par leurs façons, cette impression d'une vie très frivole, mais très amusée, qu'Olivier devait sentir avec d'autant plus d'intensité qu'il avait lui-même vécu cette vie autrefois. Des matins tout semblables s'évoquèrent devant sa pensée : c'était à Rome, il y avait juste deux ans. Oui. Le ciel était bleu, de ce bleu-là. Par les couloirs des rues, soufflait la même brise fraîche dans le brûlant soleil. Les voitures et les promeneurs allaient de ce même train allègre, et lui, il était un de ces passants. Il gagnait quelque rendez-vous avec Ely, et sur la place d'Espagne il achetait des fleurs pour en garnir l'appartement où il devait la retrouver... Machinalement, par cette parodie de nous-mêmes où nous entraîne parfois le souvenir, il entra dans la boutique d'un fleuriste de cette rue d'Antibes, qui lui avait, pour une seconde, donné l'illusion du Corso romain. Les roses, les œillets, les narcisses, les anémones, les mimosas, les violettes s'entassaient par gerbes sur le comptoir, glorieuse prodigalité de ce sol, qui depuis Hyères jusqu'à San-Remo n'est qu'un grand jardin épandu au bord de la mer, et le magasin était rempli d'un pénétrant et doux arome qui ressemblait, lui aussi, aux senteurs respirées jadis à l'heure des baisers. Le jeune homme prit au hasard une touffe d'œillets rouges. Il sortit, les tenant à la main, puis il songea : « Je n'ai plus personne à qui les offrir... » Par contraste, l'image de son ami et de madame de Carlsberg se présenta ; et il subit, par-dessous toutes les émotions singulières qu'il éprouvait depuis seize heures, une autre émotion encore et bien inattendue, la plus instinctive, la plus irraisonnée des jalousies. Il haussa les épaules, et il fut sur le point de jeter

les œillets sur le pavé; puis, avec une de ces ironies solitaires où se soulageait parfois l'extrême lassitude de son cœur :

— Tu l'as voulu, Georges Dandin ! pensa-t-il. Je vais offrir ces fleurs à ma femme. Elles me serviront d'excuse pour être sorti sans lui dire bonjour...

Quand il entra dans le salon de leur petit appartement, à l'hôtel, afin d'exécuter ce projet, si bourgeois pour lui, de galanterie maritale, Berthe était assise à son bureau. Elle écrivait une lettre, d'une longue et haute écriture impersonnelle, sur un buvard de voyage. Autour de ce buvard, vingt petits objets étaient déjà rangés : une pendule, des portraits dans leurs gaines en cuir, le livre d'adresses, le block-notes, comme si elle eût habité l'appartement, non pas depuis quelques heures, mais depuis de longues semaines. Elle portait un costume tailleur : elle l'avait choisi avec l'idée que son mari reviendrait certainement la chercher pour lui faire voir Cannes. Puis, comme il ne rentrait pas, elle réglait sa correspondance en retard, avec un calme apparent dont Olivier fut la dupe. Elle ne fit, d'ailleurs, quand il entra, aucun geste de contrariété ou de reproche. Les traits raides de son visage demeurèrent aussi tendus, aussi froids. Dès les premières semaines de leur mariage, les deux époux avaient commencé de vivre dans cet état d'intimité distante. De toutes les formes d'existence conjugale, c'est la plus contraire à la nature et la plus exceptionnelle dans les commencements. Il faut avoir bien pris son parti d'un mariage manqué pour savoir que le seul remède à l'incompatibilité d'humeur est la politesse. Elle résout du moins les difficultés du frottement quotidien, aussi intolérables quand l'amour fait défaut que la présence quotidienne est douce et nécessaire aux mariages heureux. Mais que de fois, même dans les ménages les plus mal assortis, cette politesse dissimule chez une des deux personnes qui la pratiquent toutes les violences de la passion, rênée parce qu'elle est méconnue ! Était-ce le cas pour madame Du Prat, pour cette enfant de vingt-deux ans, si maîtresse d'elle-même qu'elle semblait tout naturellement indifférente ? Souffrait-elle de son mari sans en rien montrer ? L'avenir le dirait. Le présent, c'était une femme du monde en voyage, d'aspect parfaitement correct, qui tendit son front au baiser du seigneur

et maître sans une plainte, sans une nuance de surprise non plus quand il commença :

— J'ai laissé passer l'heure du déjeuner ; j'espère que vous ne m'avez pas attendu. Pour me faire pardonner, je vous ai apporté ces belles fleurs.

— Très belles, en effet, répondit Berthe, qui approcha le bouquet de son visage pour le respirer.

La brillante chair rouge des larges œillets, avec leur éclat si chaud, si vivant, faisait encore ressortir en tonalités froides son teint de blonde, comme nourri d'un sang mêlé de neige. Le bleu de ses prunelles avait quelque chose de métallique, de scintillant, où paraissait n'avoir germé aucune larme ; et pourtant, à la manière dont elle goûtait, dont elle buvait de ses minces narines frémissantes, la senteur musquée et poivrée des fleurs offertes par son mari, une nervosité se reconnaissait, peut-être une émotion. Mais il n'y en avait aucune trace dans le son de voix qu'elle eut pour demander :

— Vous êtes sorti sans rien prendre?... Ce n'est pas raisonnable... Est-ce que votre migraine a passé?... Vous avez si mal dormi cette nuit!... Je vous ai entendu marcher.

— J'ai eu de l'insomnie en effet, répondit Olivier, ce n'est rien. Le grand air de cette jolie matinée m'a remonté... Avez-vous vu Hautefeuille? ajouta-t-il.

— Non, dit-elle sèchement. Où l'aurais-je vu? Je ne suis pas sortie...

— Et il ne m'a pas fait demander?

— Pas que je sache.

— Il n'est peut-être pas bien lui-même, reprit Olivier. Si vous permettez, je vais chercher de ses nouvelles...

Il avait quitté le salon depuis longtemps. La jeune femme était encore le front sur sa main, dans l'attitude qu'elle avait eue pour lui répondre : « A tout à l'heure... » Ses joues étaient brûlantes maintenant et, si elle ne pleurait pas, elle avait le cœur bien gros, car son souffle se faisait hâtif et saccadé. Olivier absent, elle était une autre femme et qui se livrait tout entière au sentiment singulier que lui inspirait son mari. Elle avait pour lui une espèce d'affection froissée et méconnue qui, ne sachant pas, n'osant pas s'épancher ni en tendresses ni en reproches, s'exaspérait en muettes, en constantes irri-

tations. Dans un tel état moral, l'amitié si visiblement partiale d'Olivier pour Pierre devait lui être peu sympathique, et surtout depuis ce crochet sur Cannes qui reculait leur retour, quand elle avait, elle, toute sa famille à revoir. Mais une autre raison lui faisait détester cette amitié. Comme toutes les jeunes femmes qui se marient dans une société tout autre que la leur, elle était passionnément inquiète du passé de son mari. Une de ces demi-confidences, que les hommes, même les plus renfermés, se permettent avec la première expansion des lendemains de mariage, le lui avait appris : Olivier avait, dans les derniers temps de sa vie de garçon, subi une déception d'amour particulièrement cruelle. Une autre demi-confidence le lui avait fait comprendre : cette aventure avait eu pour théâtre Rome et l'héroïne en était une grande dame étrangère. Olivier, lui, avait oublié ces deux imprudentes phrases, mais Berthe, non. Elle ne s'était pas contentée de retenir ces aveux, de les mettre ensemble, de les compléter par ce travail de mosaïque où les femmes excellent, piquant un détail ici, un autre détail là, dans les conversations les plus insignifiantes, pour les rapporter à l'histoire qu'elles connaissent déjà. Elles arrivent ainsi à des inductions que n'égalent ni les plus habiles policiers, ni les savants les plus subtils. Olivier ne soupçonnait pas cet obscur travail dans la pensée de Berthe ; et encore moins, qu'elle eût découvert le prénom de cette maîtresse inconnue, si révélateur par sa singularité. Voici comment. Lorsqu'il s'était marié, il avait détruit bien des lettres, jeté au feu bien des fleurs séchées, bien des portraits. Puis — c'est l'histoire commune de ces autodafés intimes, — la main lui avait tremblé devant quelques-unes de ces reliques, — reliques d'une jeunesse tourmentée, malheureuse, mais pourtant *sa* jeunesse. — Il avait ainsi gardé une photographie de madame de Carlsberg, un profil perdu, si beau, si pur de lignes, si pareil au profil d'une antique médaille, qu'il ne s'était pas décidé à le brûler. Il avait glissé ce portrait dans une enveloppe ; le hasard d'une visite reçue à ce moment même lui avait fait mettre cette enveloppe dans une poche d'un grand portefeuille où il serrait des papiers d'affaires courantes. Il l'y avait oubliée. Il ne s'était aperçu de sa distraction qu'une fois arrivé en Égypte. Là encore il avait eu l'idée

de brûler le portrait ; une seconde fois il n'avait pas pu. Dans le monde cosmopolite où ses fonctions de diplomate l'avaient fait vivre, l'habitude est constante chez les femmes de donner leur photographie avec des signatures à des amis, quelquefois à des connaissances de passage ; par conséquent, le prénom d'Ely écrit au bas de la carte ne prouvait rien. Berthe ne découvrirait jamais ce portrait. Si elle le découvrait, il en serait quitte pour dire le nom de madame de Carlsberg. Il avait donc remis la photographie où elle était ; et un jour, l'événement qu'il avait considéré comme peu probable, s'était produit de la manière la plus simple. Il était absent de l'hôtel. C'était à l'époque de leur halte à Louqsor. Berthe, qui ne cessait pas, durant tout ce voyage, de tenir ses comptes avec sa méticulosité native et apprise, avait, pour chercher une note réglée par son mari, regardé, sans penser à mal, dans les poches du portefeuille. Elle avait trouvé la photographie. Seulement, l'autre partie de la prévision d'Olivier ne s'était pas réalisée. Elle ne l'avait pas questionné. La présence de ce portrait parmi les papiers d'Olivier, la souveraine et singulière beauté de ce visage de femme, la nouveauté de ce prénom étranger, l'élégance de la toilette, le lieu enfin d'où venait la photographie, — Rome, — tout avait dit à la jeune femme que c'était là cette rivale mystérieuse qui avait tenu tant de place dans le passé de son mari. Elle y pensait trop souvent ! Mais comment en parler à Olivier sans qu'il pût croire qu'elle avait espionné son secret, fouillé volontairement dans ses papiers ? Et puis, que lui demander qu'elle ne devinât, après ce qu'elle savait à demi ? Elle s'était tue, en gardant au cœur la brûlure de cette anxieuse et mortelle curiosité. — C'en était assez pour qu'en voyant la veille son mari sortir seul avec l'ami le plus intime de sa jeunesse, elle se dît : « Ils vont parler d'*elle*. » Qui donc avait pu recevoir les confidences d'Olivier, sinon Pierre Hautefeuille ? Était-il besoin d'une autre raison pour justifier une véritable antipathie ? Elle avait vu Olivier revenir bouleversé, de cette promenade avec son ami. Elle s'était dit : « Ils ont parlé d'*elle*. » La nuit, elle l'avait entendu aller et venir dans sa chambre, elle s'était dit : « Il pense à *elle* ». Et voilà pourquoi elle demeurait, — devant la porte refermée maintenant, — seule, le front

sur la main, immobile, sentant son cœur battre à se rompre, et haïssant d'une réelle haine cet ami qui savait ce qu'elle ne savait pas, et devinant, à force de réflexion concentrée, une partie de la vérité. Qu'il eût mieux valu et pour elle et pour Olivier et pour tous qu'elle la sût dès lors tout entière !

Le cœur d'Olivier battait bien vite aussi, quand, après avoir frappé à la porte de Pierre, il entendit la réponse : « Entrez », jetée par cette voix si connue et qu'il avait épiée vainement, la veille au soir, sur ce même palier. A onze heures, Pierre n'était pas levé. Il s'en excusa gaiement :

— Tu vois les habitudes méridionales... J'en serai bientôt au même point qu'un des Werekiew établi ici. L'autre jour, Corancez le trouve encore au lit à cinq heures de l'après-midi. « Vous savez, dit Werekiew, en Russie on n'est pas matinal... »

— Tu as bien raison de te soigner, fit Olivier, puisque tu as été si souffrant...

Il avait dit cette phrase par embarras et un peu au hasard. Comme il eût voulu que l'autre lui répondît en lui racontant sa sortie de la nuit dernière! Non, une légère rougeur courut sur les joues d'Hautefeuille, et ce fut tout. C'était assez pour qu'Olivier n'eût aucun doute sur la réelle raison de cette sortie. Entre les deux alternatives, soudain imaginées quand il avait trouvé la chambre vide, sa pensée venait de choisir. L'évidence s'imposait à lui : Pierre avait une maîtresse et il était allé, cette nuit, à un rendez-vous avec cette maîtresse. Il voyait ce visage resté si jeune, se détacher sur l'oreiller avec des traces de voluptueuse lassitude partout empreintes : l'orbite des yeux était comme creusé, le teint disait cette fatigue momentanée du sang qui suit les heures de trop délicieux amour, sur les lèvres flottait un sourire d'une langueur tout ensemble heureuse et comme épuisée. Tandis qu'ils commençaient à causer de choses et d'autres, Olivier dévorait du regard ces trop indiscutables signes. Ils lui faisaient mal à constater, presque physiquement, et à l'idée que les caresses dont Pierre était tout enivré encore et tout lassé pouvaient lui avoir été données par Ely, une pointe si aiguë de douleur lui fouillait la poitrine qu'il en aurait

crié. Avec l'instinct passionné d'une amitié qui s'inquiète, d'une jalousie qui s'éveille, d'une nostalgie qui se souvient, d'une curiosité qui s'enfièvre, il continuait son implacable et silencieuse déduction : oui, Pierre avait une maîtresse, et cette maîtresse était une femme du monde, et une femme qui n'était pas libre. La preuve en était dans l'heure des rendez-vous, dans les précautions prises et surtout dans cette espèce d'orgueil de son cher secret que l'amant avait au fond des yeux. Pour entrer chez elle il fallait traverser une haie de jardin ; en revenant, Pierre avait jeté sur la commode le chapeau de feutre mou qu'il portait pour son expédition et des brindilles de branches d'arbustes étaient restées sur le rebord. en même temps qu'une petite traînée verte sur le revers attestait le frôlement des feuillages écartés avec la tête en se penchant. Auprès de ce chapeau, le jeune homme avait déposé ses bijoux. A côté de sa montre, de ses clefs, de son porte-monnaie, se trouvait la bague qu'Olivier avait remarquée la veille : les deux serpents enlacés à têtes d'émeraudes. Il se leva, sous le prétexte d'aller et de venir dans la chambre; en réalité pour prendre cette bague. Elle l'attirait, d'une maladive et irrésistible attraction. Machinalement, comme il passait devant la commode, et sans s'interrompre de parler, il la prit et il la mania, une seconde, d'un air indifférent. Il vit qu'une inscription était gravée en toutes petites lettres à l'intérieur : *Ora e sempre*, — maintenant et toujours. — C'était un des mots que le vieux prince Fregoso avait répétés à propos de l'immortalité de l'art grec; et, en souvenir du voyage à Gênes, Ely avait eu l'idée de faire graver cette inscription sur le talisman de tendresse donné à son ami au retour. Olivier ne pouvait pas comprendre ce doux rappel de douces heures. Il reposa la bague sans un commentaire. Mais s'il avait pu conserver un doute sur ce qui se passait en lui-même, il l'aurait perdu à constater son immédiat soulagement. Il n'avait rien trouvé à l'intérieur de la bague qui lui révélât, comme il s'y attendait, madame de Carlsberg, et ces mots italiens venaient de lui suggérer de nouveau cette idée que la maîtresse de Pierre pouvait être madame Bonaccorsi aussi bien que la baronne Ely. Il songea : « Une fois de plus, j'aurai été le cheval qui galope après son ombre... » Et, regardant

son ami, qui avait eu un second passage de rougeur sur ses joues pendant ce rapide examen, il lui demanda :

— Est-elle nombreuse, la colonie italienne d'ici ?

— Je ne connais que la marquise Bonaccorsi et son frère Navagero... Encore ce dernier est-il une espèce d'Anglais, plus Anglais que tous les Anglais de Cannes !...

En même temps qu'il nommait ainsi la Vénitienne, Hautefeuille rougissait encore. Il devinait par quelle association d'idées Olivier lui posait cette question aussitôt après avoir manié la bague et certainement lu la devise : son ami croyait que ce souvenir lui venait d'une Italienne, et qui pourrait-ce être, sinon la marquise Andriana? Un autre se serait réjoui de cette erreur qui égarait aussitôt une perspicacité bien vite éveillée. Hautefeuille, lui, était trop délicat pour ne pas souffrir d'une équivoque de cet ordre qui compromettait une femme irréprochable, et dont il avait été le témoin à son mariage... Cet embarras, cette rougeur, un rien d'hésitation dans la voix, autant d'indices pour l'autre qu'il était sur la véritable piste. Olivier eut un remords d'avoir cédé à une impulsion presque irréfléchie. Il pensa qu'il avait froissé son ami, et il aurait voulu lui en demander pardon. Mais souligner une indélicatesse en s'en repentant, c'est parfois une indélicatesse de plus. Tout ce qu'il pouvait faire, et ce qu'il fit, c'était de réparer un peu l'impression que ses sarcasmes de la veille avaient dû produire sur Hautefeuille, si ce dernier était amoureux de la Vénitienne. L'anglomanie de Navagero lui servit de texte à caricaturer en quelques mots un snob du même ordre rencontré à Rome, puis il conclut :

— J'étais de méchante humeur hier, et j'ai dû te paraître vaguement prudhomme dans mon accès de *sépia*... Je me suis tant amusé moi-même autrefois à cette société bigarrée des villes d'eaux, et j'ai tant goûté le charme des étrangères !... J'étais plus jeune... Je me souviens même d'avoir aimé Monte-Carlo... Je serais curieux de le revoir. Si nous y allions dîner, aujourd'hui, par exemple? Ça amuserait Berthe et je crois que ça ne m'ennuierait pas...

Il disait vrai. Dans ces crises tout imaginatives, les moments de détente sont accompagnés d'un étrange sentiment de bien-être qui se traduit par des passages d'une gaieté enfantine,

comme les motifs d'où elle dérive le plus souvent. Pendant les heures qui suivirent, et jusqu'au moment où le train se mit en branle vers Nice, Olivier étonna sa femme et son ami par la métamorphose pour eux inexplicable de son humeur et de sa conversation. L'*ora e sempre* de la bague et son sentimentalisme, ce qu'il savait de la simplicité, du naturel italien en amour, le caractère d'opulente beauté résumé dans cette comparaison que Pierre avait faite de madame Bonaccorsi avec un Véronèse, tout lui donnait maintenant l'idée que son ami était l'amant d'une maîtresse indulgente et facile, voluptueuse et douce. Il se complaisait à l'imagination de cet amour heureux, autant qu'il s'était meurtri à la pensée de l'autre amour, et il croyait, de bonne foi, que son anxiété de la veille et du matin avait eu pour unique principe sa sollicitude à l'égard d'Hautefeuille, et que son contentement actuel résultait encore de son amitié rassurée.

Un incident tout simple fit s'écrouler tout cet édifice d'illusions volontaires et involontaires. A la station du golfe Juan, comme Hautefeuille se penchait un peu à la fenêtre, une voix le héla. Olivier reconnut l'indestructible accent de Corancez. La portière s'ouvrit et donna passage à une femme d'abord, qui n'était autre que l'ex-madame Bonaccorsi, escortée du Méridional lui-même. En voyant que Pierre n'était pas seul, Andriana ne put s'empêcher de rougir jusqu'à la racine de ses admirables cheveux blonds, tandis que, toujours égal à toutes les circonstances, triomphant, rayonnant, superbe, Corancez vaquait aux présentations. Le séducteur conjugal avait pensé à tout, et, avant de partir pour Gênes, il avait installé, dans une des villas du golfe Juan, un asile de rendez-vous qui devait servir aux secrets bonheurs de son originale lune de miel. Andriana avait trouvé le moyen de tromper la surveillance de son frère et d'aller retrouver son époux clandestin dès le premier jour. La volupté commençait de lui donner cette audace sur laquelle le rusé compère avait spéculé pour le succès final, mais il n'avait pas encore dressé la brave créature à bien mentir : à peine assise dans le wagon, elle dit à Olivier et à sa femme, qui ne la questionnaient pas :

— J'avais manqué le train précédent, M. de Corancez

aussi : nous avons eu l'idée de venir à pied jusqu'ici pour prendre le train suivant, au lieu de nous morfondre dans la gare de Cannes...

Tandis qu'elle parlait, Olivier regarda ses petits souliers vernis et le bas de sa robe qui démentaient trop évidemment ce propos. Pas un grain de poussière ne les déshonorait, et les pieds de son prétendu compagnon de marche avaient des guêtres qui n'avaient point fait cinquante pas. Les deux complices légitimes surprirent ce regard d'Olivier : il acheva la confusion de la sensible Italienne, et faillit provoquer le fou rire de Corancez, qui dit gaiement :

— Et vous allez à Monte-Carlo? Je vous y retrouverai peut-être... Où dînez-vous?

— Je n'en sais rien, répondit Olivier avec une sécheresse presque impolie.

Et il ne prononça plus une parole, pendant que le train filait le long de la mer et de tunnel en tunnel, et que le Méridional, sans se décontenancer devant la visible mauvaise humeur de son ancien camarade, engageait avec madame Du Prat une conversation qu'il trouvait le moyen de rendre presque familière.

— C'est la première fois que vous allez à la maison de jeu, madame? Alors je vais vous demander, si je vous retrouve, de me laisser jouer votre jeu... Bon! encore un tunnel... Savez-vous comment les Américains appellent ce bout de ligne?... Miss Marsh ne vous l'a pas conté, marquise?... Non... Eh bien! c'est charmant : « la flûte », parce qu'il n'y a que des trous là-haut, de place en place... Avez-vous aimé l'Égypte, madame?... On prétend qu'Alexandrie ressemble à Marseille... « Mais ils n'ont pas le mistral! » dirait un Marseillais... Hautefeuille! tu connais mon cocher, « l'Aîné »? A Cannes, il y a deux mois, par un jour où toutes les villas tremblaient, il me dit : « Aimez-vous notre Midi, monsieur Marius? — Oui, lui répondis-je, s'il n'y avait pas de vent... — Hé! *pécheire*, de vent!... Il n'y a jamais de vent depuis Marseille jusqu'à Nice. — Et ça? lui dis-je en lui montrant un des palmiers de la Croisette qui s'en allait dans la mer, tant il était courbé d'un seul côté. — De vent, ça? monsieur Marius! mais c'est pas de vent... C'est le mistral, qui rend le Provençal alerte...,

« Le voici, le véritable amant de l'Italienne », songeait Olivier. Il lui avait suffi de voir Hautefeuille en présence d'Andriana, une minute, pour en être sûr : ce n'était point là cette maîtresse inconnue auprès de qui le jeune homme avait passé une partie de la nuit dernière. L'entrée de Corancez avec elle, au contraire, leur visible intimité, le maladroit mensonge qu'elle s'était permis, la fascination qu'exerçait sur elle le bagou du Méridional, tous ces indices ne permettaient pas le doute. « Oui, se répétait-il, c'est son amant... Ils sont dignes l'un de l'autre, cette belle grosse femme qui pourrait vendre des oranges sur le quai des Esclavons et ce bellâtre bavard ! Comme il avait raison, celui qui disait d'eux : « Te tairas-tu, Bouches-du-Rhône ? » Et Hautefeuille qui l'écoute avec complaisance ! Hautefeuille qui ne paraît pas étonné que ces braves gens trimbalent leur adultère dans tous les trains à côté d'un jeune ménage !... Comme il a changé !... »

On le voit, avec tout son scepticisme, Olivier n'échappait pas aux préjugés et à l'illogisme courants. Il avait trouvé tout naturel, sa jeunesse durant, d'abriter ses intrigues sous la protection d'honnêtes femmes, amies ou parentes de ses maîtresses. Il trouvait aujourd'hui très étrange que Pierre ne se scandalisât point de voir madame Bonaccorsi et Corancez s'installer dans le même compartiment que monsieur et madame Du Prat ! Mais surtout il recommençait de se livrer au douloureux travail de déduction interrompu quelques heures, et il pensait : « Non, cette grosse Italienne et ce pitre du Midi ne peuvent pas lui plaire... S'il les supporte, s'il les aime, c'est qu'ils lui représentent une commodité, une complicité, ou simplement des gens qui connaissent sa maîtresse... Car il en a une ! Quand je ne saurais pas qu'il a découché, quand je ne l'aurais pas vu dans son lit, ce matin avec ses yeux creusés, son teint épuisé, quand je n'aurais pas eu entre les mains cette bague avec sa devise, je n'aurais qu'à le regarder maintenant... C'est un autre homme... »

Tout en monologuant ainsi, en lui-même, Olivier étudiait de nouveau son ami avec cette avidité passionnée qui déchiffre les moindres gestes, les mouvements de paupière, la respiration d'un autre, comme un sauvage saisit, analyse, traduit le pli des herbes, une empreinte à terre, le bris d'une branche,

le froissement d'une feuille, sur le sentier où a passé un fugitif. L'observateur constatait aussi la diminution chez Pierre de ce caractère si exclusivement, si étroitement français, qu'il lui avait connu jadis. Le jeune homme n'aimait pas Ely depuis plus de trois mois, il n'y avait pas plus de trois semaines qu'il s'en savait aimé; mais à force de penser à elle, toutes ses associations d'idées et ses *références* s'étaient modifiées d'une manière aussi profonde qu'insensible. Sa causerie s'était comme teintée d'exotisme. Les allusions aux choses d'Italie et d'Autriche y passaient naturellement; lui qui jadis étonnait Olivier par son absolue incuriosité, il paraissait prendre un plaisir de nouvel initié aux anecdotes de ce monde cosmopolite où de secrètes et vivantes racines le tenaient attaché. Il avait là des intérêts, des habitudes, des sympathies, des sentiments; et rien dans ses lettres n'avait fait deviner cette métamorphose à son ami. Celui-ci continuait de chercher la femme à travers cette conversation, à travers la physionomie de Pierre, et par-dessous les moindres phrases qu'échangeaient les trois causeurs. Berthe, après avoir à peine répondu aux familiarités de Corancez, paraissait maintenant absorbée par l'admirable paysage de mer. C'était la fin de l'après-midi; les nappes d'eau bleue et violette dormaient dans le découpage des criques, l'écume moutonnait autour des grands caps boisés, et, là-bas, de l'autre côté, pour clore l'horizon, par delà les montagnes de roches, se profilait la dentelure blanche des cimes neigeuses. Mais la distraction de la jeune femme n'était qu'apparente, et si Olivier n'avait pas été lui-même bouleversé par un nom soudain prononcé, il aurait pu voir que ce même nom la faisait, elle aussi, frémir tout entière :

— Est-ce que vous dînez demain à la villa Helmholtz? avait demandé madame Bonaccorsi à Hautefeuille.

— J'irai le soir, avait-il répondu.

— Sais-tu si la baronne Ely est à Monte-Carlo aujourd'hui? demanda Corancez.

— Non, fit Hautefeuille, elle dîne chez la grande duchesse Véra.

En disant cette phrase pourtant bien simple, sa voix avait tremblé un peu. Il eût trouvé puéril et indigne de jouer à la cachotterie devant Olivier, et il était parfaitement naturel que Corancez, le sachant si lié avec madame de Carlsberg, lui

demandât un renseignement d'une telle insignifiance. Mais le don de double vue que semblent posséder les amants lui avait fait sentir que son ami le regardait d'un regard particulier, et, — chose plus singulière, — la jeune femme de son ami. La conscience du tendre secret qu'il portait caché au fond de son cœur, en un sanctuaire d'adoration, lui avait rendu ces deux regards si pénibles que sa physionomie s'altéra un peu, — juste assez pour que les deux personnes qui l'épiaient en ce moment trouvassent dans ce passage de trouble de quoi répondre chacune à sa pensée :

« La baronne Ely? Mais c'est le nom écrit sous le portrait!... » Comment Berthe ne se fût-elle pas dit cela? Et tout de suite : « Est-ce que cette femme serait à Cannes? Comme ils ont l'air troublé, Olivier et lui! »

« Il est au courant de tout ce qu'elle fait, — avait songé Olivier. — Et ce Corancez, avec quelle familiarité il lui en a demandé des nouvelles!... C'est le ton de ces gens-là, pour vous parler d'une femme avec qui vous avez une liaison affichée... Une liaison!... Est-ce possible? »...

Est-ce possible? La voix intérieure, exorcisée un moment par la lecture des mots gravés sur la bague, avait recommencé de parler. Elle répondait que cette liaison d'Ely et de Pierre n'était pas seulement possible, qu'elle était probable, qu'elle était certaine... Qu'elles étaient peu nombreuses pourtant, les données positives qui se ramassaient dans cette certitude! Mais d'autres allaient s'y ajouter tout de suite. Ce fut d'abord une confidence que Pierre lui-même fit à son ami de la part de Corancez, qui avait bien remarqué la froideur de son ancien camarade :

— Tu n'as pas été content de le voir entrer dans notre compartiment ; il l'a senti. Avoue-le...

— Ce sont les mœurs de la côte, répondit Olivier. Je trouve qu'il aurait pu épargner ce coudoiement à ma femme, voilà tout. Que madame Bonaccorsi soit sa maîtresse, tant mieux pour lui... Qu'il nous la présente comme il l'a fait, je trouve cela un peu sans-gêne, voilà tout...

— Ce n'est pas sa maîtresse, avait repris Hautefeuille, c'est sa femme. Il vient lui-même de me demander de te le dire. Je t'expliquerai tout plus tard...

Et Pierre avait continué, racontant en deux mots hâtifs l'extraordinaire mariage secret, — et la tyrannie de Navagero sur sa sœur, et la résolution de celle-ci, et leur départ à tous sur le yacht, et la cérémonie dans le vieux palais génois. Il avait choisi, pour faire ce récit à son ami, le moment où, dans le vestibule du restaurant, Berthe ôtait à quelques pas d'eux son manteau et son voile, tandis qu'eux-mêmes déposaient leurs pardessus aux mains du chasseur. C'était la première minute où elle les eût laissés seuls depuis la descente du train.

— Avec tout cela, tu n'as pas eu le temps de voir Gênes? demanda Olivier, comme sa femme se rapprochait.

— Mais si! La mer était trop mauvaise, nous ne sommes revenus que le lendemain.

« Ils ont passé la nuit là-bas! » se dit Olivier. D'ailleurs, ils l'auraient passée ensemble sur le bateau, que sa conclusion eût été pareille. N'est-ce pas le rêve de toutes les maîtresses mariées, le roman dans leur roman : s'assurer la douceur d'une vraie nuit d'amour, pleinement, longuement savourée en un asile protégé? Et comme si la destinée s'acharnait à dissiper ses derniers doutes, voici qu'en traversant le restaurant pour gagner une table libre, parmi la foule bigarrée des dîneurs et des dîneuses, Hautefeuille s'arrêta. Il saluait quatre personnes assises à une table plus élégamment servie que les autres et toute parée de fleurs rares :

— Tu n'as pas reconnu ton ancienne camarade de cotillon? dit-il à Olivier en revenant à côté des Du Prat.

— Yvonne de Chésy? En effet, elle n'a pas changé...

— Comme elle est jeune! fit Olivier.

Il avait devant lui une large glace dans laquelle se réfléchissait tout le pittoresque tohu-bohu du restaurant à la mode, avec ses tablées de femmes du monde et du demi-monde en toilettes parées et en chapeaux, se coudoyant, se dévisageant, et accompagnées par des hommes qui connaissaient les unes et les autres. La position des convives faisait que Du Prat voyait Yvonne en profil perdu. Elle avait en face d'elle son mari, non plus l'étourdi et fringant Chésy de la *Jenny*, mais un être nerveux, inquiet, absent, l'image trop exacte du joueur décavé, qui se demande, en plein décor de luxe, s'il ne va pas sortir de la chambre pour se brûler la cervelle. Entre ce convive trop

visiblement mal à son aise et la jeune femme toujours rieuse et qui ne soupçonnait rien, se tenait un personnage de mine ignoble, les bajoues tombantes, les yeux perçants, inquisiteurs, brutaux, dans un masque de chair sanguin, une rosette d'officier à la boutonnière, qui faisait une manifeste cour à la jeune femme; entre Yvonne et Chésy, une seconde femme était assise, dont Olivier ne voyait d'abord que la nuque. Puis il observa qu'une fois, deux fois, trois fois, quatre fois, cette femme se retournait pour regarder vers leur table, à eux... Il y avait, dans l'attitude de cette inconnue, quelque chose de si étrange, la préoccupation qu'elle montrait du groupe formé par les Du Prat et par Hautefeuille contrastait si fort avec toute sa tenue et l'expression réservée de son visage, qu'Olivier eut un éclair de nouvelle espérance. Si cette femme, jolie et fine, avec une expression si doucement intéressante, était cette maîtresse aimée de Pierre? Et, comme distraitement, il demanda :

— Avec qui donc dînent les Chésy? Qui est cet homme décoré?...

— C'est Brion, le financier, dit Hautefeuille ; et cette charmante femme en face de lui, c'est sa femme...

Olivier regarda de nouveau dans la glace; et, cette fois, il surprit les yeux de madame Brion fixés bien évidemment sur lui. Sa mémoire, si absolument fidèle pour tout ce qui touchait à son passé romain lui rappela ce nom qu'il entendit en souvenir distinctement, tel qu'il avait été prononcé devant lui par une inoubliable voix. Il se revit dans une allée de la villa Cœlimontana, parlant à Ely de son amitié pour Pierre et engageant avec elle une discussion comme il en avait eu si souvent. Il soutenait, lui, que l'amitié, ce sentiment si pur, si fier, ce mélange d'estime dans la tendresse, d'absolue confiance dans la sympathie, ne peut exister que d'un homme à un homme. Elle prétendait, elle, avoir une amie dont elle était aussi sûre qu'il pouvait l'être, lui, d'Hautefeuille, et elle avait nommé Louise Brion. C'était cette amie d'Ely qui dînait maintenant à quelques pas de leur table; et si cette femme le regardait, lui, avec cette insistance singulière, c'est qu'elle savait... Que savait-elle?... Qu'il avait été l'amant de madame de Carlsberg?... Sans aucun doute. Que Pierre l'était aujourd'hui?...

Cette fois, l'obsession de cette idée devint si violente, si impérieuse, qu'Olivier comprit qu'il ne pouvait plus la supporter. Mais n'avait-il pas à sa portée, et tout de suite, un moyen d'apprendre la vérité? Corancez n'avait-il pas annoncé qu'il finirait la soirée à la maison de jeu? Et lui qui avait passé l'hiver avec Hautefeuille et madame de Carlsberg, il savait certainement à quoi s'en tenir. Olivier se dit : « Je l'interrogerai, carrément, nettement. Qu'il parle ou non, je lirai sa pensée dans ses yeux... Il est si étourdi!... » Puis il eut honte d'un pareil procédé comme d'une affreuse indélicatesse vis-à-vis de son ami. « Voilà ce que c'est que la seule présence d'une femme entre deux hommes de cœur. Comme ils s'avilissent aussitôt!... Non, je n'essairai pas de faire parler Corancez... Et pourtant!... » Étourdi, Corancez? On ne pouvait pas se tromper d'une façon plus complète sur le fin Méridional: mais par malheur, il était quelquefois trop fin, et, dans la circonstance, cet excès de subtilité devait lui faire commettre l'irréparable faute d'éclairer définitivement Olivier. Car tous les scrupules de celui-ci ne devaient pas tenir, hélas! contre la tentation. Après ce qu'il s'était dit, et malgré ce qu'il sentait si nettement, il succomba au funeste désir de savoir, lorsque vers les dix heures il rencontra Corancez dans une des salles du Casino et brusquement lui demanda :

— Cette baronne Ely dont vous parliez dans le train, c'est bien la madame de Carlsberg que j'ai connue à Rome?... celle qui a épousé un archiduc d'Autriche?...

— Elle-même! — répondit Corancez, qui se dit à part lui : « Tiens! Hautefeuille n'a pas bavardé... Du Prat l'a connue à Rome? Pourvu qu'il n'y ait pas de *paquet* de ce côté-là, et qu'il n'aille rien raconter à Pierre!... » Et tout haut : — Pourquoi me demandes-tu cela?

— Pour rien, — fit Olivier ; il ajouta après un silence : — Est-ce que mon brave Hautefeuille n'est pas un peu amoureux d'elle?...

« Nous y voici! songea le Méridional ; — il le saura toujours tôt ou tard : mieux vaut que ce soit tôt, ça évite les gaffes... » Et il répondit :

— S'il en est amoureux! J'ai vu naître ça... Il l'adore, tout bonnement...

— Et elle? interrogea Olivier.

— Elle? répliqua Corancez. Elle en est folle!...

Et, s'applaudissant de sa perspicacité, il se dit: « Au moins, je suis tranquille maintenant: Du Prat ne commettra pas d'impair!... »

Pour une fois, ce railleur ne saisissait pas lui-même la prodigieuse ironie de ses propres réflexions, et il était aussi naïf que sa clandestine épouse, la toute simple Andriana, qui, ayant retrouvé madame Du Prat devant une table de roulette, répondait aux questions de la jeune femme sans s'apercevoir de son trouble, avec la plus imprudente sérénité.

— Vous avez parlé, dans le train, d'une baronne Ely... Quel drôle de nom!

— C'est un diminutif d'Elisabeth assez fréquent en Autriche.

— Alors cette dame est une Autrichienne?

— Comment! vous ne la connaissez pas? Mais c'est madame de Carlsberg, la femme morganatique de l'archiduc Henri-François... Vous la rencontrerez à Cannes, certainement. Et vous verrez comme elle est belle, et bonne, et sympathique!...

— Est-ce qu'elle n'a pas habité Rome autrefois?... demanda encore la jeune femme.

Comme son cœur battait à oser cette question! La Vénitienne répondit du ton le plus naturel:

— Mais si, deux hivers. Elle n'était pas bien avec son mari, alors, et ils vivaient chacun de son côté. C'est un peu remis, à présent, quoique..

Et l'excellente créature se tut, par discrétion!

PAUL BOURGET

de l'Académie française.

(A suivre.)

LES SANS-TRAVAIL[1]

LA LUTTE

CONTRE LE VAGABONDAGE ET LA MENDICITÉ

Qu'un sentiment d'humanité, de pitié bien entendue, ou que la crainte d'un péril imminent l'inspirent, il est constant que le mouvement qui tend à organiser l'assistance sous toutes les formes pour l'indigent invalide, à substituer le travail à l'aumône pour l'indigent valide, se généralise et se fortifie. Nous y applaudissons, et c'est le devoir de tous les gens de bien de seconder énergiquement une pareille tentative. Il n'existe pas d'autre moyen de résoudre ce problème : combattre efficacement le vagabondage et la mendicité, empêcher ainsi les faux pauvres de voler les vrais et de constituer une menace permanente pour la paix publique.

*
* *

La plaie des « sans-travail » a existé à toutes les époques de notre histoire ; bien des efforts ont été faits pour la guérir. Elle n'a pas disparu, malgré les progrès accomplis en notre temps ; quelquefois même, elle semble s'aggraver, par suite des conditions économiques actuelles, des crises de surpro-

1. Une note exposant les idées renfermées dans ces pages et la proposition qui en est la conclusion a été adressée par l'auteur à tous les Conseils généraux, lors de la session du mois d'août dernier.

duction, des perturbations soudaines amenées par l'abaissement des prix de transport, etc, Cette plaie nous émeut-elle davantage parce qu'une immense publicité en révèle chaque jour tous les douloureux aspects? La plainte de ceux qui souffrent est-elle mieux entendue et touche-t-elle plus profondément les cœurs? Quoi qu'il en soit, le mal est grave. La plupart des capitales de l'Europe ont à compter, chaque année, avec des multitudes qui demandent du travail ou du pain. On n'a pas oublié les troubles ensanglantés de Berlin et de Vienne. Aux États-Unis, on a vu — spectacle unique — une véritable armée de sans-travail marcher sur la capitale, décidée à imposer ses volontés au Parlement. En France, non seulement les sans-travail sont pour les villes un embarras et un danger, mais les campagnes sont infestées de cheminots, exploitées par de véritables compagnies de malandrins. On constate que, dans certaines contrées, de braves paysans qui ne dépensent pas certainement plus de 1 fr. 50 à 1 fr. 75, chaque jour, pour eux-mêmes (famille de sept personnes), sont contraints de donner quotidiennement aux vagabonds des secours de 0 fr. 25, 0 fr. 30, 0 fr. 35, afin d'écarter le péril de la vengeance, du vol, de l'incendie[1]. Les Conseils généraux ont jeté un cri d'alarme. Le Parlement s'est ému à son tour. Il est saisi de la question par les projets de loi de MM. Georges Berry et Maurice Faure.

Par une circulaire récente, le ministre de l'Intérieur a invité les autorités préfectorales à encourager les œuvres d'assistance par le travail, à en faciliter les débuts là où l'on s'efforcerait d'en constituer de nouvelles, à en développer l'action là où elles existent déjà.

Intervenant de nouveau, il y a peu de temps, le ministre de l'Intérieur a communiqué aux préfets une note rédigée par les délégués[2] de deux grandes associations compétentes, sur les mesures à prendre en vue de combattre le vagabondage

1. Dans une des dernières séances de la Société nationale d'Agriculture, M. de Monicault a fait une communication qui indique même un chiffre supérieur pour ces prélèvements forcés.

2. Cette note est signée par MM. Voisin, conseiller à la Cour de cassation, président de la Société générale des prisons; Grosseteste-Thierry, président de la Société internationale pour l'étude des questions d'assistance; de Crisenoy, ancien conseiller d'État, rapporteur, et Albert Rivière, secrétaire.

et la mendicité dans les campagnes, et cette note a été soumise aux conseils généraux.

L'initiative privée n'avait pas attendu l'intervention gouvernementale. Les œuvres d'assistance par le travail s'établissent de tous côtés sous les formes les plus diverses. Il y a là une campagne excellente, dans son principe,

Mais ne convient-il pas de se demander si, en l'entreprenant, on se rend compte suffisamment de la nature et de l'étendue du mal auquel on veut remédier, si l'on a bien étudié la composition de l'armée des sans-travail, les éléments qui la constituent, les traitements variés qu'ils réclament. Sait-on, au moins approximativement, quelle est la proportion de ceux qui, cherchant réellement du travail, n'en ont pas trouvé, et peut-on déterminer ainsi l'importance de l'effort qu'il y a lieu de tenter? Va-t-on multiplier les œuvres d'assistance par le travail sans plan d'ensemble, sans méthode, au hasard, au risque de voir bien des efforts isolés, incomplets, plus généreux que pratiques, aboutir à l'impuissance et au découragement, au risque aussi de donner, sous l'apparence du travail, une aumône déguisée, de fournir à l'oisiveté des facilités nouvelles, et d'aller à l'encontre du but même que l'on poursuit? Ces appréhensions sont permises, car elles sont justifiées. La statistique des sans-travail n'existe pas. Combien y a-t-il en moyenne, dans Paris, à ne considérer que cette ville, d'ouvriers sans ouvrage, ne sachant comment ils mangeront et où ils coucheront le soir venu? On ne vous le dirait, ni à la Préfecture de police, ni à l'Hôtel de Ville, ni à la Bourse du Travail, ni à la Chambre de commerce. Le chiffre de 40 000 a été avancé quelquefois, sans être appuyé sur aucune donnée précise. L'Office du Travail a publié des renseignements intéressants sur le chômage, mais ils ne portent que sur certaines industries spéciales[1]. Nous avons vainement cherché des informations concluantes sur ce point, en ce qui

1. A la demande du Conseil supérieur du Travail, l'Office du Travail a commencé une enquête sur le chômage. Son distingué directeur, M. Moron, a présenté au Congrès international de Statistique qui s'est tenu à Berne en septembre dernier, un rapport sur les premiers résultats de cette enquête. Cinq fascicules ont été publiés. La proportion moyenne des chômages dans les industries jusqu'ici étudiées serait de 18 p. 100 à Paris et de 14 à 15 p. 100 en province. M. Moron a été chargé de dresser la statistique du chômage dans les différents pays.

touche soit Paris, soit les grandes villes de province. Quant aux campagnes, un rapport de M. de Crisenoy évalue de 25 à 30 000 le nombre des sans-travail, des rouleurs qui les parcourent. Le chiffre réel est supérieur encore à celui-là. Il va de soi qu'il ne s'agit pas des conséquences de ces crises soudaines qui arrêtent la marche de toute une industrie et qui échappent le plus souvent aux prévisions, mais de la moyenne du nombre d'individus sans travail, en temps ordinaire.

*
* *

J'ai hâte de reconnaître que ces statistiques sont très difficiles à établir et qu'elles font défaut dans les pays qui nous avoisinent comme chez nous. Un ouvrage récemment publié sur « les inemployés » en Angleterre, par M. Geoffrey Drage, secrétaire de la Commission du Travail, le constate avec regret ; et l'auteur est bien placé pour savoir ce qu'il dit. Le même regret est manifesté en Allemagne dans une série de publications également récentes sur cette question. Ce n'est pas que les enquêtes aient manqué : elles ont été multipliées ; mais elles ne donnent que des résultats partiels, insuffisants, et souvent contradictoires ou hasardés. D'après une de ces enquêtes faites en Allemagne, dans trente et un grands centres industriels, par un groupe de syndicats ouvriers, et résumée par un statisticien autorisé, M. Oldenberg, — sur une population de deux millions et demi d'habitants, et sur un nombre d'environ six cent mille travailleurs salariés, la proportion des ouvriers sans travail serait de 7 p. 100. Ailleurs, aux États-Unis, dans l'État de Massachusetts, par exemple, on l'évaluera à près de 30 p. 100. Si l'on en croyait les indications fournies à Berne par l'Association contre le chômage, ce chiffre serait de plus de 40 p. 100. Il est bien probable que les bases de ces calculs sont différentes. Mais sans insister sur ces chiffres, a-t-on recherché, d'après les données qui ont été recueillies, quels seraient chez nous, à Paris notamment, parmi les indigents qui se disent sans ouvrage et réclament une assistance, la proportion des ouvriers de bonne volonté cherchant sérieusement du travail et n'en trouvant pas ? D'après l'un des hommes qui ont le plus étudié la question,

M. le pasteur Robin, fondateur de la maison hospitalière de Belleville, cette proportion serait de 10 à 20 p. 100. D'autres calculs la portent à 30 p. 100., c'est-à-dire que sur cent individus déclarant que leurs recherches sont vaines, et qu'ils ne trouvent pas de travail, il y en aurait, d'après les uns, dix ou vingt, d'après les autres, trente qui seraient sincères. Il faut pourtant que l'on arrive à être fixé, au moins dans une certaine mesure, sur ce point, afin de pouvoir établir de quels éléments se compose l'armée des sans-travail et déterminer la mesure des remèdes à employer.

« Théoriquement, dit la note adressée par le ministre de l'Intérieur aux préfets, le problème de l'extinction du vagabondage et de la mendicité se pose dans des conditions très simples. Les vagabonds et les mendiants se divisent en trois catégories : les invalides que l'on doit secourir, les valides de bonne volonté qui ont besoin d'une assistance temporaire, les valides professionnels (vagabonds et mendiants volontaires) qui doivent être rigoureusement poursuivis. »

Rien de plus juste ; mais c'est pratiquement qu'il faut pouvoir faire cette distinction, afin d'approprier à chacune de ces catégories le traitement qui doit lui être appliqué. Le nœud de la question est là.

Aussi est-ce avec raison que l'un des membres les plus connus du parti ouvrier, John Burns, qui appartient au Parlement anglais, disait récemment : « La compétence que j'ai acquise me permet d'affirmer qu'il est impossible de traiter utilement la question des sans-travail, tant que l'on n'aura pas réussi à différencier ceux-ci des vagabonds et des paresseux irréductibles. » On ne l'a pas fait jusqu'à présent, et c'est la cause véritable de l'échec des efforts qui ont été tentés ; de là viennent en particulier l'impuissance de notre législation et l'insuccès absolu de la création des dépôts de mendicité. Ainsi s'explique surtout le déplorable avortement des stations de secours allemandes, qui avaient donné d'abord de si brillants résultats et qui constituent la tentative la plus sérieuse faite en Europe, pour résoudre la question de la mendicité dans le sens de l'assistance par le travail[1].

1. Louis Rivière, *Le Krach des stations de secours allemandes.*

*
* *

En ce qui touche notre pays, on s'est trouvé fatalement réduit à ne pouvoir ni réprimer, ni secourir efficacement, à défaut d'indications sûres pour discerner, en fait, à quels individus doivent s'appliquer les mesures de rigueur ou le bienfait du secours. On appréhendait de sévir contre les indigents valides, se disant sans travail, auxquels on n'avait pas d'ouvrage à offrir, comme pierre de touche, ou contre des indigents invalides pour lesquels aucune assistance sérieuse n'avait été organisée.

Il en est résulté que les indigents les moins dignes d'intérêt sont ceux qui trop souvent ont bénéficié le plus de la charité publique et privée, et que l'on a, d'une manière permanente, donné un déplorable encouragement aux mendiants professionnels et aux plus dangereux coquins.

Les statistiques criminelles nous apportent, à ce point de vue, des enseignements sans réplique.

La moyenne annuelle des vagabonds et mendiants poursuivis a été :

De 1861 à 1865, de 22 021
De 1866 à 1890, de 54 404

La moyenne des récidivistes annuellement a été :

De 1861 à 1865, de 57 p. 100
De 1885 à 1889, de 76 p. 100

Veut-on un exemple de ce qui s'est passé en Allemagne ?

Dans les colonies agricoles de travailleurs libres, à Wilhelmsdorf, par exemple, colonie fondée par le pasteur de Bodelschwing, ce sont des travailleurs sérieux qui se sont présentés les premières années. Cette œuvre a donné au début les résultats moraux les plus satisfaisants. Sur 1187 hommes admis la première année, 800 étaient de véritables ouvriers, et, sur les 960 qui sortirent de la colonie cette année-là, il y en eut 840 qui retrouvèrent immédiatement une situation. Dans la suite, l'admission sans condition des mendiants et des vagabonds ainsi confondus avec les bons ouvriers, a produit un résultat tout opposé. Les travailleurs

sérieux n'étaient plus, dix ans plus tard, qu'une faible minorité : la population de cette colonie qui a donné de si belles espérances, contenait des repris de justice admis dans une proportion de 77 p. 100 pour une première fois, et de 87 à 90 p. 100 pour une deuxième. Les mendiants et les malfaiteurs avaient envahi la colonie, les ouvriers sérieux s'en étaient éloignés [1].

Les mêmes faits se produisent en Angleterre. Dans son étude sur l'assistance des pauvres par le travail, le professeur James Mayor, parlant des colonies agricoles ou fermes paroissiales établies dans ce but et qui n'ont pas réussi, dit : « Il est clair que la ferme paroissiale n'a pas donné un secours à l'honnête ouvrier sans travail, mais qu'elle a été envahie par le vagabond et le mendiant. Il semble démontré que ces deux catégories ne se mêleront pas et que la présence de la dernière détournera à jamais l'honnête ouvrier. »

*
* *

Le but qu'il faut atteindre, si l'on veut remédier utilement à la plaie des sans-travail, est donc clairement défini. Il y a un départ à établir entre des éléments divers ; il y a des traitements différents à appliquer, tout un ensemble de mesures à proportionner et à adapter au degré de misère ou d'abjection de l'indigent ; il faut énergiquement châtier les coupables, mais relever les malheureux en les mettant à même de rentrer dans la vie régulière.

Quel est le moyen pratique de résoudre le problème ? Une institution d'une nature spéciale est nécessaire, institution unissant l'action privée à l'action publique, placée au centre d'un groupe de départements, au centre d'une des circonscriptions charitables entre lesquelles il faudrait diviser la France, ayant pour organe une vaste association et un conseil où siégeraient, avec les délégués des Conseils généraux et du pouvoir central, les représentants des grandes œuvres bienfaisantes de la région et ceux de l'assistance publique ; à un agent, directeur ou administrateur, serait confiée l'exécution.

1. Pasteur Robin, *Revue pénitentiaire. Bulletin de la Société générale des prisons.* Février 1894, page 249.

La mission à remplir serait de dresser la statistique des sans-travail, d'en déterminer les diverses catégories, d'établir, aussi exactement que possible, la proportion des valides et des invalides, vieillards, infirmes, débiles, vaincus de la vie, mendiants professionnels, vagabonds, et notamment vagabonds de nationalité étrangère; de créer pour les individus valides et de bonne volonté une maison de travail agricole ou industrielle selon le cas, placée au point le mieux choisi de la région; d'utiliser, en faveur des invalides, toutes les ressources charitables de la circonscription, même des circonscriptions voisines; d'instituer, s'il y avait lieu, une seconde maison de travail, ayant un caractère pénitentiaire, pour les professionnels et les vagabonds, à moins que l'on ne jugeât préférable, suivant l'avis d'esprits compétents et autorisés, de les soumettre à l'emprisonnement cellulaire, mode de détention dont la seule perspective réduirait le nombre des gens errants.

On fonderait ainsi une sorte d'office central dans le genre de celui qui a été établi à Paris, en relation avec tous les établissements de bienfaisance et sachant quel est, dans le moindre des hospices, le nombre de lits vacants. Il est à croire qu'un office suffirait pour un groupe de départements comprenant environ deux millions d'habitants, ce qui exigerait pour toute la France de quinze à vingt offices communiquant entre eux, ou pouvant être reliés par l'office central de Paris.

*
* *

Déjà des tentatives ont eu lieu en vue d'établir une entente entre certains départements pour arriver à la répression du vagabondage et de la mendicité.

Une proposition de ce genre a été adoptée l'an dernier par le Conseil général du Puy-de-Dôme. Cette proposition émanait d'un de ses membres les plus autorisés, qui a pris jadis une part importante aux travaux du Parlement et qui est appelé encore à rendre à son pays d'éminents services, M. le comte de Chabrol. L'exposé des motifs présenté à l'appui de sa proposition démontrait parfaitement combien la répression du vagabondage et des abus de la mendicité serait plus facile, si les mesures à prendre s'appliquaient à un groupe

de départements, combien il serait plus aisé de faire la statistique des ouvriers sans travail, des rouleurs de toutes sortes, d'arriver à une surveillance efficace, de réduire, en les répartissant, les frais généraux entraînés par l'hospitalisation des malheureux et la répression des coupables.

Que l'initiative prise par une assemblée départementale se généralise, et elle conduira tout naturellement à la création dans chaque région d'un office central, réalisant ce qu'aucune loi ne saurait faire.

En tout cas, la création de maisons de travail viables, rendant des services, ne peut aboutir que dans ces conditions. Avec des ressources étendues, s'appliquant à une population importante d'hospitalisés, on peut fonder soit une colonie agricole, soit un asile industriel fonctionnant pratiquement, et obtenir des résultats de nature à compenser la dépense. Enfin, le concours de sous-comités et de correspondants dans les principales villes, même dans les centres ruraux, compléterait cette organisation. L'office central pourrait être mis en mouvement, d'une manière très rapide et, au besoin, à l'aide du télégraphe, soit par ces correspondants, soit par les maires ou par les juges de paix, si, comme en Belgique, on se décidait à provoquer et à organiser l'intervention de ces magistrats.

C'est à ces offices régionaux qu'appartiendrait le soin de susciter, de développer les moyens si nombreux, si variés, qui permettraient, selon les milieux, de remédier, dans la mesure où il est possible de le faire, au chômage. Ils pourraient, après entente avec le ministre compétent, utiliser, comme cela se pratique avec succès dans le grand-duché de Luxembourg, les bureaux de poste, les agences postales, etc., pour recevoir dans une boîte spéciale, centraliser et mettre en rapport les offres et les demandes. Ils pourraient aider, en communiquant les données de leur expérience, à l'extension des assurances contre le chômage. Ils pourraient combler une lacune dont, peut-être, nous ne nous préoccupons pas assez, en concourant au placement des soldats libérés, ainsi que cela se fait en Allemagne : car, parmi les conséquences du service obligatoire pour tous, il y en a une très grave dont sont vivement frappés tous ceux qui s'occupent de la question des sans-travail : le déclassement général dans toutes les professions.

Ce sont là seulement des exemples de ce que réaliserait le zèle fécond de ces offices régionaux. Ils seraient autant de foyers d'action efficace contre la misère et contre l'oisiveté coupable, des coalitions de toutes les générosités et de toutes les forces charitables du pays; ils offriraient à tous les gens de cœur un terrain où il n'y aurait ni vainqueurs ni vaincus, et où se prépareraient sans doute d'autres rapprochements.

Ces résultats, toutefois, ne seraient obtenus qu'à une double condition : d'abord, un bon choix des membres appelés à siéger dans les conseils régionaux, un choix fait avec un esprit large, sans considération de coterie, sans nulle préoccupation sectaire, de façon que le concours d'aucun homme de bien ne fût refusé ; et puis le bon choix du directeur ou de l'administrateur qui personnifierait l'office. Ces fonctions ne sauraient évidemment être confiées à un simple bureaucrate. Il faut pour les remplir efficacement un homme, avant tout, d'un dévouement profond et éclairé envers les malheureux, qui n'épargne point sa peine, qui ait de l'expérience et du tact, qui soit à la fois paternel et énergique.

*
* *

En résumé :

Nous ne croyons pas possible, en nous fondant sur la démonstration qui résulte des faits, d'arriver à soulager efficacement la misère ni à réprimer sérieusement le vagabondage et la mendicité, même en encourageant la pratique de l'assistance par le travail, tant que l'on continuera à agir aveuglément à l'égard des individus qui font appel à la charité.

Or, on continuera à agir aveuglément et par conséquent à rester impuissant, tant que l'on n'aura pas adopté les mesures nécessaires pour connaître l'importance et la composition de l'armée des sans-travail, pour distinguer ses éléments divers, déterminer les traitements qui conviennent à chacun d'eux, discerner les individus eux-mêmes auxquels ils doivent être appliqués; tant que l'on ne sera pas maître de réserver : aux invalides les asiles et les secours de toute nature que pourrait procurer une meilleure utilisation des ressources de la charité; aux valides de bonne volonté, cherchant de l'ouvrage,

une organisation destinée à leur en assurer, sous la réserve toutefois qu'une sélection sévère présiderait à l'admission dans les maisons de travail; aux oisifs de profession, les rigueurs pénales, exercées de façon à être à la fois un moyen de répression et d'efficace action préventive, avec des dispositions spéciales, en vue de la récidive.

Quant à l'application même de cette méthode, nous considérons qu'elle ne peut être réalisée que grâce à la création d'une institution spéciale, d'un office central du travail et de la charité, instrument permanent d'investigation et de concentration, établi sur des points déterminés du territoire et qui associerait l'initiative privée à l'action publique.

Nous estimons qu'il est indispensable de partager la France en un certain nombre de circonscriptions charitables, quinze à vingt, dont chacune serait pourvue d'un office central relié lui-même aux offices des autres régions.

Il serait facile, si ce projet était favorablement accueilli par l'opinion publique, de déterminer les conditions pratiques dans lesquelles fonctionneraient ces offices. C'est à l'initiative individuelle à ouvrir la voie. Il dépend d'un groupe de citoyens dévoués de jeter les bases, au sein de chaque grande région, d'une association qui centraliserait les informations, rapprocherait les représentants des grandes institutions charitables, provoquerait le concours et l'entente des Conseils généraux et des représentants du pouvoir. Si les commencements sont difficiles et humbles, si la patience est nécessaire: peu importe. Les obstacles n'arrêtent pas ceux qu'anime la flamme de la charité. Ils sauront toujours en triompher; ils auront raison de l'inertie des uns comme de l'opposition des autres. Toute la question, aujourd'hui, est de savoir si, placés en présence d'un mal social dont la gravité s'accentue sans cesse et en présence des remèdes qui pourraient le guérir ou au moins l'atténuer, nous consentirons à oublier, un moment, nos misérables divisions pour penser à notre pays et nous réunir généreusement dans un commun effort.

LÉON LEFÉBURE
ancien député.

LETTRES DE 1870-1871[1]

I

Varangeville, dimanche 4 septembre.

Mes chers enfants,

Notre chère grand'mère est, et cela se comprend de reste, fort indécise sur le parti qu'elle doit prendre. Les nouvelles qui circulent ce matin, si elles sont exactes, nous annoncent des désastres. Vous savez que la bonne Luisa Brown a fait auprès de grand'mère des offres *instantes* et *réitérées* de l'abriter chez elle, à Blackheath, jusqu'à ce qu'elle trouvât une installation, et que ces offres se rapportent nominativement aussi à *vous* comme à *nous*.

Dans ces conjonctures, je me sens une très grande responsabilité. Engager ou dissuader me paraît également grave : je voudrais que notre cher Pigny me fît connaître là-dessus son sentiment. Quant au mien, le voici :

Si la fortune adverse veut que la Prusse triomphe (ce qui ne m'a jamais paru si facile que cela), et si la France doit être humiliée sous la conquête étrangère, j'avoue que je ne

1. Ces lettres, sauf la cinquième et la huitième, sont adressées à M. et à madame Pigny ; la cinquième et la huitième sont adressées à Edouard Dubufe. — On sait que l'architecte Pigny, le peintre Edouard Dubufe et Gounod avaient épousé trois filles du compositeur Zimmerman. (Voir la *Revue* du 1er août 1895 : *Mémoires d'un Artiste*.)

me sens pas le courage de vivre sous le drapeau ennemi. Or, si la captivité de l'Empereur, la défaite de Mac-Mahon, et la perte de quatre-vingt mille hommes sont des faits certains, je pense que la France est, en ce moment, assez exposée pour que ce soit un devoir pour moi de conduire *provisoirement* à Londres notre mère, ma femme et mes deux enfants. Parle, mon Pigny, je t'écoute des deux oreilles.

II

8 Morden Road, Blackheath, near London.

Oui, mon ami, tu as raison : c'est une chose honteuse que les propositions de paix rêvées par la Prusse! Mais, Dieu merci, la honte de ces propositions reste tout entière à celui qui les a faites; la gloire est pour qui les repousse.

Ainsi que toi, je me sens, je ne dirai pas humilié, mais navré jusqu'au fond de l'âme de l'horrible fortune qui s'abat aujourd'hui sur notre pauvre chère France! C'est au point que je me demande, à toute heure du jour, si le devoir de ceux qui ont l'honneur et le bonheur de la défendre n'est pas plus léger à porter que celui que toi et moi nous accomplissons de notre côté, et que nul de nous ne voudrait remplir s'il devait lui en monter le rouge au visage. Hélas! mon pauvre ami, fût-ce dans cette seule page de son histoire, la France a trop vaillamment répandu son sang généreux pour que la honte de ceux qui ne songent qu'à *se* mettre en sûreté pour leur propre compte rejaillisse sur d'autres que sur eux-mêmes. Mais aujourd'hui la gloire d'une victoire (pour la première fois peut-être au monde!) revient aux machines plus qu'aux hommes, et les désastres d'une défaite seront jugés dans la même balance. La Prusse n'a pas été plus brave que nous, c'est nous qui avons été plus malheureux qu'elle!

Tu sais, et je te le répète, que si tu te décidais à rentrer par une porte de Paris, je ne t'y laisserais pas rentrer seul : — la *famille*, ce n'est pas seulement de *dîner* ensemble!...

Nous voici maintenant, cher ami, dans notre nouvelle habitation, après dix-huit jours passés au sein d'une sérieuse et

sincère hospitalité. Il y a des Anglais qui, pour les Français, ne sont pas l'*Angleterre* : la part que nos dignes et excellents Brown prennent à notre détresse est là pour le prouver.

Toutefois, la tranquillité extérieure que nous sommes venus chercher ici est loin de nous tranquilliser au dedans. Plus cette effroyable sanglante guerre d'orgueil et d'extermination se prolonge, plus je sens ma vie se consumer de deuil pour mon pauvre pays, et tout ce qui me détourne de ce regard triste que je ne puis détacher de ma France m'irrite comme une injure, loin de me soulager comme un bienfait.

Malheureuse terre! misérable habitation des hommes, où la barbarie n'a pas encore cessé non seulement d'*être*, mais d'être *de la gloire*, et de faire obstacle aux rayons purs et bienfaisants de la seule vraie gloire, celle de l'*amour*, de la *science* et du *génie*! Humanité qui en est encore aux difformités du chaos et aux monstruosités de l'âge de fer, et qui, au lieu d'enfoncer le fer dans le sol pour le bien des hommes, enfonce le fer dans le cœur des hommes pour la possession du sol! Barbares! Barbares!...

Ah! cher ami! je m'arrête : car je ne m'arrêterais pas de chagrin !... Les santés que j'ai près de moi et que nous aimons sont bien : que n'avons-nous pu les cacher un peu moins loin! — dans Paris!...

III

Mercredi, 12 octobre 1870,
8 Morden Road, Blackheath Park, near London.

Mes chers amis,

Puisque la correspondance est la seule ressource qui nous soit laissée pour combattre l'épreuve de la séparation, on ne saurait trop l'employer tant que les circonstances le permettent : car sait-on, hélas! si ce qui est possible aujourd'hui le sera encore demain? Nous avons donc réglé avec grand'mère que nous ferions à tour de rôle le service de Varangeville pendant le temps que vous y séjournerez; j'entre en fonctions aujourd'hui.

Mon cher Pi, je viens de lire dans un journal français

que le sous-préfet de Dieppe avait fait afficher un arrêté interdisant la sortie de France à tout citoyen âgé de moins de soixante ans. Te voilà donc interné chez nous, non plus seulement par ta propre volonté, mais par ordre des autorités. Mais moi, qui me trouve hors de France, et dont le départ a eu lieu avant toute défense de ce genre, je voudrais savoir de toi si le décret en question se trouve, ou non, accompagné de quelque autre mesure complémentaire qui me semble en être la conséquence ou plutôt la cause et le principe logique, c'est l'*appel au service* pour tous les hommes valides au-dessous de soixante ans : car je ne comprendrais pas une interdiction de quitter la France s'appliquant à des hommes dont on ne voudrait pas se servir pour défendre le pays.

Je te demande donc, à ce sujet, les renseignements les plus officiels que tu puisses obtenir. Je ne te laisserai pas prendre ton fusil sans en prendre un à côté de toi, et, quoique je ne sois pas chasseur, je ne serai pas encore assez maladroit pour te tuer, sois tranquille. Chacun de nous deux *doit* être près de l'autre, dès que l'un des deux est exposé, je te l'ai déjà dit, et l'humeur peu militaire dont je suis doué n'a rien à voir ni à réclamer là dedans. Ce que j'ai fait, je l'ai regardé comme un devoir *absolu*, qui ne serait plus qu'un devoir *relatif*, et par conséquent *moindre*, et par conséquent *nul*, dès qu'un autre viendrait le primer.

Notre chère pauvre patrie est dans une situation bien grave, et n'a encore, que je sache, rien traversé de pareil. Jamais les deux grands problèmes de la lutte à l'extérieur et de l'union à l'intérieur ne se sont posés avec la même urgence et dans de semblables proportions. Je suis convaincu de l'unité *actuelle* à l'intérieur, contre l'ennemi commun. Est-elle temporaire ou durera-t-elle après l'issue du combat, quelle qu'en soit la fin? voilà la question. Vaincus ou victorieux, serons-nous, oui ou non, la France républicaine? En tout cas, quelles que soient la résistance et la destinée de Paris, il me semble que la France mettra du temps à être dévorée; c'est un gros morceau, et son unité ne sera peut-être pas si commode à déraciner.

Allons, je vous embrasse pour nous tous. Mille bonnes amitiés à vos chers hôtes, et mes très affectueux respects à M. le curé, que je n'oublie jamais.

IV

19 octobre 1870, midi et demi.

Chers amis,

Nous allons sortir dans un instant avec madame Brown qui va venir nous prendre en voiture pour nous conduire au Palais de Cristal, dont les eaux jouent aujourd'hui pour la dernière fois et qu'elle veut absolument nous faire voir. Tu juges, mon Pigny, si mes yeux seront bien occupés de ce qui sera devant eux ! Je ne vois plus que *notre patrie* ! Je la *vois*, plus encore, plus obstinément que si j'y étais !

Ah ! mon pauvre ami ! qui se lèvera donc pour tracer au courage français une conduite *compacte* sans laquelle ce courage, *même héroïque*, ne peut rien ! Tu le vois : tous, les uns après les autres, tombent, *un à un*, *un par un*, comme par une fatalité *inouïe*, dans la gueule de ce géant *organisé*, de cette hydre d'artillerie ; tous font naufrage dans cet océan ennemi ; tous vont échouer avec une intrépidité infatigable devant cette montagne toujours croissante de canons, et de bombes, et d'obus, et d'engins inattendus, et de bataillons tout prêts qui semblent sortir de terre partout où l'ennemi en a besoin !

Et pendant ce temps-là, on destitue nos généraux, on les change de poste, on les laisse sans instruction, on les livre au petit bonheur de leur inspiration personnelle et privée !... Trois mille cinq cents hommes se font hacher pour défendre tant bien que mal, et jusqu'à extinction, une gare d'Orléans, sans savoir qu'ils ont trente-cinq mille hommes devant eux !

Mais c'est de la démence que de prodiguer ainsi, dans les ténèbres de l'improvisation et du hasard, le sang, le courage, l'héroïsme de ces braves ! C'est TOUS qu'il faudrait être maintenant devant la Prusse ! TOUS, ou PAS UN ! Et ce qui m'étonne, c'est que l'urgence d'une loi n'ait pas appelé, il y a un mois, sous le même drapeau (celui, non seulement de la France, mais de l'humanité), trois millions de Français, et trente mille canons pour repousser une invasion non d'*hommes*, mais de machines !...

Voici madame Brown qui arrive ! Adieu ! à bientôt !

V

8 Morden Road, Blackheath Park,
Mardi, 8 novembre 1870.

Mon Edouard,

Voici encore que nous allons changer de domicile : nous quittons Morden Road samedi pour aller nous installer à Londres, où il va être indispensable que je sois pour mon travail et mes affaires. Il va falloir se remettre à l'*œuvre* et à la vie *utile*, car je ne peux pas me laisser plus longtemps éteindre et anéantir dans une tristesse sans fin et sans fruit ! Un mois de plus et je serais incapable de quoi que ce soit.

Si je peux produire et vendre, je vendrai ; si je suis obligé de donner des leçons, j'en donnerai : car, hélas ! l'armistice se gâte, et ce que sera l'hiver chez nous, personne ne le sait. Voilà donc notre pauvre volière dispersée, mon ami ! Non les cœurs, mais les yeux et « je ne suis pas de ceux qui disent : ce n'est rien !... je dis que c'est beaucoup ! » — comme le bon La Fontaine.

Dis à mon cher petit Guillaume combien ses lettres sont précieuses, non seulement au cœur de sa grand'mère, mais à la tendresse de son oncle, qui cherche et suit, avec une sollicitude que j'oserai presque appeler maternelle, la trace de tous ses sentiments, les élans de sa nature, les éléments de son avenir, le mouvement de sa pensée, tout cet ensemble enfin se composant en nous de ce qui *persiste* et de ce qui *se transforme*. Tout ce que je vois en lui est bien bon et de bien bon augure, et les graves et tragiques événements dont le tumulte accompagne son entrée dans la vie auront donné à toutes ses qualités l'âge que la paix leur eût peut-être donné vingt ans plus tard.

Tout le monde va bien. Jean et Jeanne embrassent tendrement leurs oncle et cousin.

VI

Mon cher Pi,

Voilà donc encore une fois nos espérances trompées par la rupture définitive de cet armistice aux chances duquel il me

semble que M. Thiers avait apporté toutes les garanties d'un négociateur consommé, et le gouvernement toutes les concessions où peut descendre un peuple qui se respecte. — Et maintenant, que va-t-il se passer? Hélas! je suis bouleversé d'y songer! Mais, si je ne puis ni détacher ni détourner mon cœur des malheurs de notre cher pays, je sens qu'il faut absolument faire appel à mon travail, à mon devoir, à mon activité *utile*; utile aux miens (car il faut les nourrir), — utile à moi-même, car il faut que je me tire de cette agonie à distance qui dure depuis notre arrivée ici, et qui me submergerait comme un déluge si je n'employais pas les forces qui me restent à *réagir*, moi aussi, contre cette *invasion de mon territoire moral*.

Je vais donc, en présence des événements qui me paraissent rendre impossible d'ici à quelque temps, la perspective d'un retour en France, employer mon hiver à terminer ou du moins à avancer mon œuvre[1], afin que, quand les eaux se seront retirées, je puisse ouvrir mon arche, et en laisser envoler cette colombe (qui ne sera peut-être qu'un corbeau), mais qui, en tout cas, marquera pour moi le retour de l'arc-en-ciel et de la tranquillité des nations. — Que ne pouvons-nous vous avoir près de nous, mes chers amis! Quelle dispersion que la nôtre, cet hiver!

VII

Londres, 24 décembre 1870.

Chers amis,

Nous voici à la veille d'un grand jour, qui est le jour de l'an des Anglais; et j'avoue qu'à mes yeux cette fête de Noël, qui nous ramène à la plus grande date de notre histoire, commence la véritable année humaine bien autrement que notre jour de l'an.

Hélas! quel que soit celui des deux que nous considérions comme tel, chers amis, quelle douloureuse année que celle qui va s'achever pour nous tous et pour chacun de

1. *Polyeucte*. — C'est aussi à ce moment que Gounod écrivit *Gallia*.

nous, séparés les uns des autres, après tant de malheurs accomplis, au milieu de tant d'angoisses toujours présentes, et dans l'attente de ce qui peut survenir encore! *Depuis cinq mois le cœur n'a pas cessé un jour de gémir et de souffrir!* Depuis cinq mois, l'humanité contemple l'épouvantable spectacle de la destruction la plus acharnée dans un siècle qui s'est pompeusement drapé lui-même dans ce mot de *progrès*, et qui va laisser à l'histoire le souvenir des plus odieuses atrocités! Qu'est-ce donc que le progrès, si ce n'est pas la marche de l'intelligence à la lumière de l'amour? Et ce siècle, qu'aura-t-il fait, je ne dis pas pour le plaisir, mais pour le *bonheur* de l'humanité? Napoléon Ier, Napoléon III, Guillaume de Prusse, Waterloo, les mitrailleuses, le canon Krupp!...

Sur quelles ruines nous nous reverrons!... Elles ont séparé nos corps, mais non pas nos cœurs; bien au contraire! il semble que ce rude et sévère apprentissage doive nous rapprocher plus du centre de tout ce qui est vrai, solide et sûr dans la vie. Je vous envoie donc à tous un cœur plus tendre et plus attaché à travers l'absence qu'il ne l'a jamais été dans des temps meilleurs! Tous, nous serons plus pénétrés de nous revoir que si nous ne nous étions pas quittés. J'embrasse chacun de vous, Berthe, le cher Pi, nos amis, du meilleur de mon cœur.

VIII

Le 25 décembre 1870.

Mon Édouard,

C'est un triste jour de l'an que celui que nous allons traverser si loin les uns des autres, et séparés depuis si longtemps! Plus de foyer, l'éloignement des siens, l'absence et la dispersion des amis, l'angoisse de tout instant sur le sort, la santé, la vie de ceux qu'on aime, des existences fauchées par milliers, des carrières anéanties, suspendues ou entravées, des familles ruinées, des provinces ravagées, et au bout de tout cela une solution encore inconnue: voilà le bilan et le testament de l'année qui va mourir après avoir englouti tant de victimes et répandu tant de désastres! Voilà le résultat *actuel* du Progrès humain. Si c'est aux fruits qu'on juge l'arbre, et si, comme

cela est incontestable, la valeur des causes doit se mesurer à celle des effets, il faut reconnaître que, pour en arriver où nous sommes, la sagesse humaine a dû faire bien fausse route, et que cette raison, de l'émancipation de laquelle nous sommes si jaloux, n'a pas de quoi se montrer bien fière de son indépendance et de ses enseignements! Si tant de malheurs ont pu nous instruire et nous ramener à la simplicité du vrai, et au vrai de la simplicité, tout ne sera pas perdu, et quelque chose de précieux et de salutaire y aura été gagné, car tout se tient ici-bas, les conséquences du faux comme celles de la vérité ; telle la sève, tel le fruit.

Que va nous apporter 1871? Je ne le sais; mais il me semble que ce devra être, en bien ou en mal, une année décisive, non pas pour nous seulement, mais pour l'Europe, pour ce qu'on nomme le monde civilisé. Il faut enfin savoir à quoi s'en tenir; il est temps que les nations soient fixées sur ce qui doit les faire vivre ou mourir, les rendre fortes ou faibles, leur donner la lumière ou l'ombre, les sauver des expédients pour les asseoir sur des fondements solides et durables. Les sciences font ainsi : la politique est une science ; elle doit avoir sa base et ses procédés de construction... Enfin!... Mille tendresses d'Anna et de grand'mère.

IX

Jeudi, 16 mars 1871.

Ma Berthe,

C'est seulement ce matin que nous recevons votre lettre du 13. Elle nous afflige profondément : le départ de notre chère mère, les motifs qui le lui conseillent et même le lui imposent, la pensée de tout ce qu'elle va revoir d'affligeant pour son cœur, l'espoir déçu de vous posséder ici quelque temps, tout cela va clore tristement un hiver si tristement rempli!

Si l'engagement que j'ai contracté pour le 1er mai ne me retenait à Londres jusque-là, je serais parti ainsi qu'Anna et mes enfants, avec notre mère. Le devoir, représenté par quelques morceaux de pain à gagner, m'enjoint de ne pas partir encore; mais la première huitaine de mai ne s'achèvera pas sans que nous soyons en route pour aller vous retrouver.

Malgré l'accueil très honorable et la situation artistique que mes œuvres m'ont faite ici, je sens que ce pays n'est pas ma France : et comme je suis beaucoup plus humanitaire qu'autre chose, je crois que ma nature et mes habitudes françaises sont trop âgées pour se plier à une transplantation. Je mourrai *Français* malgré tout. Ce n'est qu'à des temps encore loin de nous, qu'il sera donné de faire prédominer dans l'homme la *patrie de la Terre*, sur la *terre de la Patrie*.

Je vous embrasse tous deux du fond du cœur.

X

Londres, 14 avril 1871.

Cher ami,

Ta lettre du 12 m'arrive à l'instant, et je me mets de suite en devoir d'y répondre, dans l'espoir que celle-ci arrivera peut-être à temps à Versailles pour t'y recevoir à ta rentrée dans la chère maison fraternelle[1], et que tes deux frères pourront fêter ton retour chacun à leur façon, l'un par la paix de son jardin, l'autre par quelques lignes venues d'outre-mer; l'un en t'ouvrant sa porte, l'autre en t'ouvrant ses bras; tous deux en t'ouvrant leur cœur, où tu sais la place que tu occupes!

Hélas! mon ami, mon cher frère, j'entends comme toi cet horrible canon dont le grondement te navre et te désespère à si juste titre! En suivant pas à pas la marche des événements et les diverses phases du conflit ou plutôt de la pétaudière qui les produit et qui les entretient, j'en arrive à sentir tomber une à une, je ne dirai pas mes illusions (le nom ne serait pas digne de la chose et n'en vaudrait pas le deuil!...) mais mes espérances, au moins actuelles ou prochaines, sur l'avènement d'un nouvel *étage* dans la construction de cette maison morale qu'on appelle *la Liberté*, et qui est pourtant la seule habitation digne de la race humaine.

Non, je le répète, ce ne sont pas des illusions qui disparaissent : la Liberté n'est pas un rêve; c'est une terre de Chanaan, une véritable *Terre promise*. Mais, nous ne la

1. Chez Édouard Dubufe.

verrons encore que de loin, comme les Hébreux : pour y entrer, il faut que nous devenions le peuple de Dieu. La Liberté est aussi réelle que le ciel : c'est un ciel sur la terre; c'est une patrie des élus; mais il faut la mériter et la conquérir, non par des tyrannies, mais par des dévouements; non en pillant, mais en donnant; non en tuant, mais en faisant vivre moralement et matériellement. Moralement surtout, car, lorsque la besogne morale sera bien comprise, bien déterminée, la question matérielle ira de soi : l'hygiène de l'*homme* d'abord; puis ensuite celle de la bête. C'est la marche de la justice : c'est pourquoi c'est la marche logique.

Quand je repasse en moi-même où nous ont conduits (jusqu'à présent, du moins) toutes les générosités morales, tous les crédits de confiance dont l'humanité politique et sociale a été l'objet jusqu'à ce jour, je ne puis m'empêcher de reconnaître que l'homme a été traité en enfant gâté; je me demande si on n'a pas devancé, par une prodigalité imprudente et téméraire, la distribution opportune et sage de tous ces dons que l'*âge de majorité* est seul capable de comprendre et d'utiliser. Nous avons encore besoin de tuteurs; et, maître pour maître, j'en aime mieux *un* que *deux cent mille :* on peut se délivrer d'un tyran (la mort naturelle, ce qu'on appelle *la belle mort*, peut s'en charger); mais une tyrannie collective, compacte, renaissant d'elle-même et s'alimentant sans cesse de ses victimes, dont elle se fait comme un engrais perpétuel, il est impossible que ce soit là le *plan* sur lequel Dieu a jeté le mouvement humain.

Maintenant, si on voulait presser toutes les conséquences de ceci, on arriverait à cette conclusion : « La Liberté n'est que l'accomplissement *volontaire* et *conscient* de la justice. » Et comme la justice est d'obéir à des lois éternelles et immuables, il s'ensuit que, pour être *libre*, il faut être *soumis*. Voilà la *fin* de tout argument et la *base* de toute vie... Je bavarderais longtemps là-dessus (et toi aussi); mais, je ne dois pas oublier que ma lettre ne sera pas seule sous cette enveloppe.

Je t'embrasse donc, toi et ta Berthe, de tout mon cœur.

Ton frère,

CH. GOUNOD.

UNE BIBLE NÈGRE

LES MYTHES ET L'HISTOIRE DU PAYS YOROUBA

Lorsque je fus attaqué, pillé et blessé près de Chabé, dans le pays Bariba, mes hommes battant en retraite me ramenèrent à Papo, village des marches du pays Yorouba.

J'y demeurai près d'un mois jusqu'à ce que le R. P. François, supérieur de la mission catholique d'Oyo, apprenant mon abandon, vînt me chercher lui-même avec des hommes du roi, et me conduisît à sa mission où, grâce aux bons soins qui me furent prodigués, je repris des forces qui me permirent de regagner la côte et de m'embarquer pour l'Europe.

Le pays Bariba est situé dans le *hinterland* du Dahomey, derrière les montagnes qui séparent le bassin du Niger des bassins de l'Ouémé et de l'Ougoun.

Le pays Yorouba comprend la région qui s'étend entre la côte des Esclaves (Porto-Novo et Lagos) au sud, et le moyen Niger au nord.

Très divisé aujourd'hui et partagé entre plusieurs tribus hostiles, quoique de commune origine, ce pays constituait jadis un puissant royaume, qui avait une influence prépondérante dans cette partie de l'Afrique. Les dissensions intestines, l'invasion musulmane au nord et à l'est, la pénétration européenne au sud ont peu à peu accompli leur œuvre de désorganisation.

Les dépêches de Lagos annonçaient, hier, que les troupes anglaises venaient de brûler Oyo après en avoir tué le roi. La ville sainte que j'ai connue, la grande capitale est aujourd'hui un poste anglais.

Parmi les spectacles les plus curieux qu'il m'ait été permis d'y voir, pendant que j'étais l'hôte des Pères, j'ai noté ceci :

Sur une galerie des appartements royaux, près de musiciens qui battaient les tambours en sourdine, quatre poètes chantaient les traditions nationales, la création du monde, la naissance du peuple Yorouba et l'histoire de ses rois.

Ces poètes étaient des hommes âgés. De jeunes hommes les écoutaient, apprenaient leurs chants et les répétaient.

C'est ainsi que dans ce pays nègre, sans écriture autre que les signes symboliques peints sur les murailles des temples, les rois, depuis des siècles, font conserver et transmettre leur histoire.

Un des poètes royaux, Mamadré, voulut bien venir à la mission, et dicta au maître d'école noir le texte Yorouba de ces chants nationaux. Grâce au précieux concours du R. P. François, je pus ensuite établir un texte français que je publie aujourd'hui.

Quelques traditions populaires dérivées de ces chants, courts fragments, pour la plupart dénaturés, ont été publiées déjà par des voyageurs ou des missionnaires, tels que Hinderer, Crowther, May, Cordioux, Bouche, Thomson, etc. Mais je suis le premier Européen pour qui un poète de la cour d'Oyo ait voulu faire ce travail de dictée complète des poèmes traditionnels qui donnent l'histoire de ce peuple telle que ce peuple l'a conservée lui-même.

COMMENT FUT CRÉÉE LA TERRE

Écoutez, *Alo o! Alo o!*

Au commencement la Terre n'existait pas.

Il n'y avait point de montagnes; il n'y avait point de vallées; il n'y avait point de sables. Les herbes, le maïs, l'igname, le manioc, le sorgho, les bananiers, les palmiers, les arbres à citrons, tout cela n'était pas encore, non plus que les bêtes qui marchent, non plus que les oiseaux qui volent, non plus que les poissons qui nagent, non plus que l'homme.

En haut c'était le ciel.

En bas c'était l'eau.

Et aucun être n'animait le ciel, n'animait l'eau.

Or, le Tout-Puissant Olodumare, le Maître et le Père de toutes choses — qui habite là-haut, derrière les nuages, bien loin, très haut, plus haut que personne ici-bas ne peut se le figurer — or Olodumare, s'ennuyant sans doute, résolut un jour de créer.

Il créa d'abord sept princes couronnés.

Pour la nourriture et l'entretien de ces princes, il créa

ensuite sept calebasses très grosses et pleines d'akassa [1] — et sept sacs dans lesquels il y avait des cauris, des perles et des étoffes — et une poule — et vingt et une barres de fer.

Il créa aussi dans une étoffe noire un paquet volumineux dont on ne voyait point la nature.

Il créa enfin une très longue chaîne de fer [2] à laquelle il attacha les provisions, les trésors et les sept princes.

Puis il laissa tomber le tout du haut du ciel.

Lorsque la chaîne eut filé de toute sa longueur avec son fardeau, les princes qui, durant cette chute dans l'inconnu, avaient frémi, se virent suspendus dans le vide, entre le ciel et l'eau...

Et ils eurent grand'peur...

Ils murmurèrent. Ils se plaignirent. Est-ce que la création n'avait pas d'autre but qu'un supplice inutile, qu'un vain balancement dans l'espace!

Le prince qui se trouvait en haut de la chaîne, le plus rapproché du ciel, transmit au Tout-Puissant les plaintes et les supplications de ses compagnons :

— Olodumare, cria-t-il d'une voix forte, qui effraya la poule et lui arracha des gloussements de terreur, Olodumare, pourquoi nous abandonnes-tu ainsi? Tu es cependant notre Père! Baba, nous t'en supplions, reprends-nous près de toi dans le ciel. Ou bien, si tu ne veux pas que nous vivions à tes côtés, donne plus de longueur à la chaîne qui nous supporte, afin que nous trouvions un appui plus solide que l'air, dans lequel nous ne pouvons nous soutenir, car nous n'avons point d'ailes!

Olodumare entendit cette prière.

Et la chaîne s'allongea.

Mais lorsqu'elle s'arrêta, les princes furent obligés d'implorer de nouveau le Tout-Puissant, car à leurs pieds, à la limite du vide, ils ne voyaient que de l'eau.

— Reprends-nous près de toi, crièrent-ils, reprends-nous près de toi, Olodumare! Il n'y a ici que de l'air et nous ne sommes pas des oiseaux. Il n'y a ici que de l'eau et nous ne sommes pas des poissons. Qu'allons-nous devenir!

Olodumare entendit encore cette prière.

1. Bouillie de farine de maïs, qui est la base de la nourriture des indigènes.

2. J'ai trouvé des chaînes de fer symboliques dans plusieurs temples et maisons princières du pays.

Il ne reprit point sa créature. Il ne remonta point la chaîne chargée dans le ciel. Il avait d'autres desseins.

Du haut de sa demeure divine il lança une noix de palme qui tomba dans l'eau.

Et aussitôt un gigantesque palmier s'éleva jusqu'aux princes, leur offrant un appui vaste et sûr au milieu de l'épanouissement de ses branches.

Les princes s'y réfugièrent, et s'y installèrent avec leur bagage, abandonnant sans regret la chaîne qui remonta vers le Tout-Puissant.

Puis, comme ils avaient eu grand'peur et que le danger était passé, ils mangèrent de l'akassa et ils dormirent.

A leur réveil, comme le palmier était immense, comme de plus ils étaient tous princes couronnés et voulaient par conséquent tous commander, ils résolurent de se séparer.

Or, voici quels étaient les noms des sept princes couronnés, et voici également ce qu'ils devinrent, d'après la volonté du Tout-Puissant Olodumare :

Ils étaient[1] :

Olowu, qui devint roi des Egbas;

Onsabe, qui devint roi de Sabe;

Orangun, qui devint roi d'Ila;

Oni, qui devint roi d'Ife;

Ajero, qui devint roi d'Ijero;

Alaketu, qui devint roi de Ketu;

et le dernier créé, le plus jeune, Oranyan, qui devint roi d'Oyo et de tout le Yorouba, c'est-à-dire de toute la terre, avec suprématie pour tous les autres rois.

COMMENT ORANYAN DEVINT LE ROI DE LA TERRE

Alo o! Alo o! Ceci est votre histoire.

Avant de se séparer pour suivre leur destinée, les sept princes décidèrent de se partager la somme de trésors et de provisions que le Tout-Puissant leur avait donnée.

1. Les révolutions et les guerres ont modifié cette primitive division du pays Yorouba en six royaumes tributaires du royaume d'Oyo, Sabe, Ila ,Ife, Ijero, Ketu, subsistent à peine comme villes. Seul le royaume des Egbas est demeuré puissant.

Les six aînés prirent les cauris, les perles, les étoffes et tout ce qu'ils jugèrent précieux ou bon à manger. Ils laissèrent au plus jeune le paquet d'étoffe noire et les vingt et une barres de fer.

Mécontent de ce partage inégal, Oranyan se plaignit.

Les autres princes trouvèrent cela plaisant et rirent.

Comme Oranyan était le plus faible, il dut se taire.

Il y avait beaucoup de tristesse dans son cœur. Il ne lui restait plus de courage. Il eut envie de pleurer quand ses six compagnons, joyeux de l'avoir dépouillé, l'abandonnèrent, et partirent en chantant, à la découverte, dans les branches du palmier.

Lorsqu'il fut seul, il eut le désir de voir ce qui se trouvait dans le paquet enveloppé d'étoffe noire. Il l'ouvrit. Mais il fut encore plus triste lorsqu'il vit seulement un tas de matière noire qu'il ne connaissait pas, et qui n'était point bonne à manger.

— Beau présent! murmura-t-il; et, colère, il secoua l'étoffe.

La matière noire tomba dans l'eau.

Et alors un prodige eut lieu.

La matière noire ne se perdit point dans l'eau. Elle fit un tas, elle devint un monticule qui émergeait. La poule qui avait été entraînée sur les branches du palmier par un des princes, remarqua ce monticule; aussitôt elle s'envola pour aller s'y poser. Dès qu'elle y fut, elle se mit à gratter des pattes et du bec cette matière noire qui s'éparpilla au loin sous son effort.

Et le monticule s'élargit et prit la place de l'eau.

Et voilà comment naquit la Terre, suivant la volonté du Tout-Puissant.

Oranyan fut joyeux. Il serra dans son morceau d'étoffe les vingt et une barres de fer qui lui appartenaient, et il se hâta de descendre sur le domaine ainsi produit par la matière noire qu'il avait méconnue.

Et il prit possession de la Terre.

Les six autres princes avaient également vu le prodige.

Ils descendirent à leur tour du palmier.

Ils trouvèrent tout de suite que la Terre était bonne à fou-

ler du pied. Ils devinèrent tout de suite que la Terre les nourrirait. Ils dirent tout de suite que la Terre était faite pour l'homme.

Et ils voulurent la prendre à Oranyan, comme ils lui avaient déjà pris, dans le palmier, sa part de cauris, sa part de perles, sa part d'étoffes, sa part de nourriture.

Mais ils n'étaient plus les forts. Lorsqu'ils voulurent chasser Oranyan, ce dernier put rire à son tour et trouver plaisantes les menaces et les doléances des princes.

Il avait des armes. Ses vingt et une barres de fer, suivant la volonté protectrice du Tout-Puissant Olodumare, s'étaient transformées en lances, en javelots, en flèches, en haches, et de la main droite il brandissait une épée longue au tranchant plus affilé que le tranchant du plus fin rasoir d'Ilorin.

Il n'avait plus peur. Il était maintenant le fort, et il pouvait imposer sa volonté à ceux qui, une première fois, l'avaient opprimé et dépouillé.

Il leur dit :

— Vous avez tort de réclamer. Vous avez tort de vous plaindre. Cette terre n'est pas à vous. Elle est à moi seul. Là-haut, lorsque vous m'avez volé, vous ne m'avez laissé que cette terre et ce fer. La terre a grandi, mais le fer aussi a grandi, qui me servira pour la défendre. Je vais vous tuer tous.

Et il marcha sur eux l'épée haute.

Les six princes crièrent grâce. Ils se prosternèrent en joignant les mains. Ils rampèrent en suppliants aux pieds d'Oranyan.

Et ils furent humiliés dans leur orgueil.

Ils se soumirent à merci. Ils prièrent Oranyan de leur céder une partie de sa terre pour qu'ils pussent vivre, pour qu'ils pussent demeurer princes.

Oranyan avait un cœur généreux. C'est pour pardonner qu'il se souvenait des injures. Il entendit la prière des suppliants. Il leur fit grâce de la vie et leur donna de la terre. Il exigea seulement cette condition : ces princes et leurs descendants devaient être toujours sous lui et sous ses descendants; chaque année, ils devaient venir faire hommage et payer le tribut dans sa ville capitale, afin de montrer et

de rappeler qu'ils avaient reçu par grâce et la vie et la terre [1].

Voilà comment Oranyan, le créé favori du Tout-Puissant, devint roi d'Oyo et souverain de tout le pays Yorouba, c'est-à-dire de toute la terre.

COMMENT OLODUMARE DONNA DES FEMMES ET DES HOMMES AUX PRINCES.

Or, voici :

Les sept princes créés et descendus du ciel par Olodumare avaient bien partagé la terre en sept royaumes.

Mais dans ces royaumes il n'y avait que les bêtes qui nagent, celles qui marchent et celles qui volent. C'est en ce temps que les bêtes savaient parler et n'étaient point sauvages. Elles travaillaient pour les princes. Mais cela ne suffisait point à ces princes, car ils n'oubliaient point qu'ils étaient couronnés. Ils savaient qu'ils avaient été créés pour commander non pas à des bêtes, mais à des sujets.

Et ils se réunirent auprès d'Oranyan pour implorer le Tout-Puissant par son intermédiaire.

Ils demandèrent des sujets sur lesquels ils pussent régner. Et ils demandèrent aussi des femmes, car ils s'ennuyaient seuls.

Olodumare entendit leur prière.

Il créa de nouveau.

Une seconde fois, il fit descendre du ciel la chaîne de fer. Cette chaîne portait alors neuf hommes et dix femmes, qui se prosternèrent au pied des princes.

Sur les dix femmes il y avait sept vierges, une pour chacun des sept princes.

Et voilà comment les princes eurent des femmes et une postérité. Voilà aussi comment ils eurent des sujets qui peuplèrent le monde.

1. C'est en souvenir de cette légende que les étrangers, parmi les complications du salut que l'étiquette exige d'eux devant le roi d'Oyo, doivent à plusieurs reprises se couvrir de poussière le front, la tête, les épaules, et aussi émietter une poignée de terre en rampant aux pieds du souverain.

LE REPOS D'ORANYAN

Oranyan, le créé favori d'Olodumare, vécut et régna durant une incroyable quantité de lunes et de saisons.

Autour de lui tout vieillissait, mourait et renaissait, les plantes, les arbres, les bêtes et les hommes. Lui seul ne vieillissait point, ne mourait pas. Les saisons passaient, l'épargnant.

Et il était un grand roi, le plus grand et le plus puissant de tous ceux qui furent jamais. Il était fort et il avait un grand peuple.

Il n'avait point d'ennemis. Personne n'eût osé l'attaquer. Personne n'eût osé attaquer son peuple.

Il avait aussi une famille nombreuse ; il avait engendré beaucoup de fils qui étaient des guerriers, beaucoup de filles qui étaient des mères. Le nombre de ses enfants était celui d'un peuple.

Cependant il fut las, à la fin, de voir que de tous les êtres il restait toujours seul, debout, sans aller au repos.

Et il s'adressa au Tout-Puissant :

— Olodumare, lui dit-il, n'ai-je pas encore assez travaillé? N'es-tu pas content de ton serviteur? Les hommes et les femmes que tu m'as donnés jadis sont devenus, grâce à mes soins, une puissante nation qui te fait beaucoup de sacrifices... Je voudrais enfin me reposer!

Olodumare entendit la prière de son créé favori.

Mais Oranyan était lui-même un dieu. Olodumare ne pouvait pas lui donner le même repos qu'aux autres hommes; il ne pouvait même pas lui permettre d'aller dormir vivant dans le sein de la terre. Il lui parla de la sorte :

— Oranyan, tiens-toi prêt à venir me retrouver. Je te reprendrai auprès de moi. Aussi je veux que tu recommandes à ton peuple de t'adorer et de te faire des sacrifices comme à moi.

Oranyan rassembla donc les féticheurs, les anciens et les chefs de maison de son peuple, et leur fit part des recommandations du Tout-Puissant.

Puis il dit adieu à ses femmes et à ses enfants. Il leur ordonna de se prosterner, le front dans la poussière, et surtout

de ne point regarder pour n'être pas aveuglés par la gloire du Tout-Puissant... et, Olodumare ayant laissé pendre sur le palais la chaîne de fer de la création, Oranyan s'y attacha et remonta dans le ciel.

Et lorsque Oranyan eut ainsi disparu auprès du Tout-Puissant, il n'y eut pas de lamentations et pas de deuil dans la ville d'Oyo, mais on fit des sacrifices d'allégresse religieuse, car Oranyan n'était pas mort, et avait promis de toujours protéger son peuple auprès d'Olodumare.

COMMENT RÉGNA OBAJAKA

Les anciens et les chefs de maison choisirent pour roi Obajaka, le fils premier-né d'Oranyan.

Comme son père, Obajaka ne vieillissait pas.

Il était aussi un roi très fort et très puissant, et de plus il avait beaucoup de subtilité et de finesse dans l'esprit. Il vivait en outre dans le commerce des génies; il connaissait la magie et savait beaucoup de charmes.

Cette science lui permettait de se passer du concours d'Olodumare. Une fois, entre autres, il put croire que les génies[1] lui avaient donné une puissance égale à celle du Créateur.

Les neuf hommes et les dix femmes qu'Olodumare avait descendus du ciel au temps d'Oranyan s'étaient multipliés. Mais la terre était vaste. Bien des vallons, bien des prairies manquaient d'habitants, et même autour du palais d'Oyo il restait de la place pour élever des cases.

Obajaka était orgueilleux et avide de richesses.

Il voulait posséder beaucoup de sujets.

Il voulait voir dans sa ville capitale beaucoup de guerriers.

Il voulait voir dans ses fermes et sur ses champs beaucoup de travailleurs.

Il voulait voir à son marché beaucoup de femmes.

Il voulait voir dans ses forêts beaucoup de chasseurs.

1. J'ai essayé d'obtenir des indications précises sur les rôles respectifs des génies et du Créateur. Mamadré ne savait pas, ou ne voulait pas savoir sur ce sujet spécial autre chose que la lettre de ces poèmes. D'autres grands féticheurs m'ont dit que les génies avaient toujours existé; d'autres enfin, que les génies avaient été créés mais s'étaient révoltés. En somme rien de net. Ces hommes ont l'idée d'une création; mais ils ont aussi celles de forces naturelles (les génies) indépendantes.

Il voulait voir dans son palais une foule d'esclaves et d'ouvriers.

Son ambition était grande. Ses désirs surpassaient les vues du Tout-Puissant. Il supplia Olodumare de lui venir en aide et de faire descendre sur la terre de nouveaux hommes, de nouvelles femmes. Mais sa prière orgueilleuse ne fut pas entendue.

Alors, Obajaka pensa qu'il lui suffirait de commander aux hommes et aux femmes qui existaient, pour obtenir d'eux un plus grand nombre d'enfants. Les hommes et les femmes avaient bien la volonté de lui obéir : mais ils n'en avaient point le pouvoir. Ce pouvoir est réservé au Tout-Puissant.

Obajaka eut ensuite recours aux sorts et aux maléfices.

Il y avait à sa cour, parmi les chanteurs et les musiciens, un vieillard très habile qui connaissait toutes les vertus des herbes, qui n'ignorait aucune médecine, et savait tous les sortilèges de la magie, même les plus épouvantables.

Ce vieillard se nommait Oluasusu.

Après le repas du soir, lorsque tout le palais dort, quand seuls les esclaves de garde et les chats amoureux veillent, Obajaka fit appeler Oluasusu et le reçut dans la chambre royale où personne ne peut entrer, où jamais la femme la plus aimée, l'enfant le plus chéri, le ministre le plus puissant, l'eunuque le plus influent, ne sauraient mettre le pied sans mourir. Et là, Obajaka demanda au sorcier tremblant s'il était possible de fabriquer tout de suite beaucoup d'hommes, beaucoup de femmes, une foule de sujets. Oluasusu savait que s'il ne répondait point selon le désir du roi, il mourrait. En conséquence, il dit que pareille tâche était facile. Mais une lune au moins était nécessaire pour réussir et donner à Obajaka ce qu'il demandait.

Le roi accorda ce délai.

Le sorcier n'était pas très rassuré sur le succès de l'entreprise. Il se mit néanmoins courageusement à l'œuvre.

Oluasusu fabriqua d'abord, avec l'aide de tous les ouvriers de sa maison et de tous les charpentiers du palais, trois cents statues de bois qui représentaient des hommes, et trois cents statues de même bois, qui représentaient des femmes [1].

1. Depuis cette époque les sculpteurs-féticheurs fabriquent le même type de statuettes mâles et femelles, qui n'a pas varié et est très honoré. J'en possède deux dans ma collection.

Quand ce premier travail fut terminé, il se recueillit.

Il s'enferma dans l'obscurité et dans la faim pendant plusieurs jours et plusieurs nuits pour faire ses charmes.

Il employa tout son savoir pour se mettre en rapport avec les esprits et les génies les plus puissants[1], pour les forcer de lui venir en aide et de lui donner les paroles mystérieuses qui permettraient d'animer les figures sculptées.

Après bien des efforts, il obtint ce qu'il désirait.

Il porta les six cents statues de bois au palais du roi, et, sous les yeux d'Obajaka, il fit l'incantation nécessaire. A la voix du sorcier, les statues s'animèrent et devinrent trois cents hommes et trois cents femmes.

Le palais eut ainsi un peuple nombreux de serviteurs, et bientôt après, — car la fécondité des « fils du bois » était grande, — tout le pays fut habité comme le désirait Obajaka.

Et le roi fut heureux en voyant qu'il possédait un aussi grand peuple malgré les refus d'Olodumare[2].

COMMENT OBAJAKA FUT CHASSÉ PAR SON PEUPLE

Obajaka se laissa griser par l'excès de sa grandeur et de sa puissance.

L'ambition lui fit perdre l'esprit. Il ne connut plus aucune mesure. Il se rendit insupportable à tous, car il abusait du pouvoir que lui donnait sa connaissance des charmes et des sorts. Il n'était plus un roi, un père, un baba, mais un mau-

1. Lorsque le poète royal prononça cette phrase et parla des génies les plus puissants, je lui demandai le nom de ces génies. Il me fut impossible de l'obtenir. Dire le nom d'un génie est non seulement un sacrilège, mais aussi une grave imprudence : on s'expose à sa colère, à sa vengeance. De même il est défendu de prononcer le nom du roi régnant. On doit l'appeler « Alafy » c'est-à-dire « celui qui possède le palais ». La même interdiction s'étend au nom des grands chefs, qui sont désignés par leur fonction. Un enfant ne doit jamais non plus prononcer le nom de son père, une femme celui de son mari.

2. Cette différence d'origine sert à expliquer en pays Yorouba pourquoi il y a des bons et des méchants. Les honnêtes gens descendent des hommes envoyés du ciel par Olodumare; la canaille est composée par les descendants des « statues de bois ». De là ces deux expressions communes : Quelqu'un est-il obligeant, serviable au prochain, on dira de lui : « *Omo enia mesan, omo enia mewa* » « fils des neuf, fils des dix. » Est-on en présence au contraire d'un homme désagréable et méchant, on l'appelle « *omo igi* » « descendant du bois ».

vais maître, un tyran. Ses esclaves pillaient souvent le marché et ses voleurs ne respectaient aucune demeure.

Mais les anciens et les chefs de maison ne voulurent pas le tuer, car il était le fils d'Oranyan et sa personne était sacrée. Ils décidèrent seulement de le chasser de la ville.

Lorsqu'il franchit la porte d'Oyo, partant pour l'exil, Obajaka se tourna vers la foule qui le suivait; il avait entendu que plusieurs hommes disaient contre lui de mauvaises paroles; il s'écria :

« Vous me rejetez loin de vous comme une chose impure, comme un akala[1], cependant sachez que l'achorin[2] n'a pas son pareil parmi les arbres, sachez que le porc-épic, si fatigué soit-il, peut toujours agiter sa queue[3], sachez que pour couper l'arbre le bûcheron doit couvrir sa tête d'étou[4]!

» Un jour vous regretterez votre roi; vous aurez besoin de sa puissance; vous le rappellerez et vous serez bien heureux qu'il veuille vous écouter! »

Obajaka prévoyait ce qui devait arriver.

LES FILS D'OBAJAKA

Durant cette première partie de son règne, Obajaka avait engendré de nombreux enfants, et il leur avait communiqué une partie de sa puissance.

Pas plus que les enfants d'Oranyan, les enfants d'Obajaka ne moururent.

Sauf toutefois le premier né, Aganju, dont la destinée fut semblable à celle des autres hommes, ils allèrent se reposer vivants dans le sein de la terre où ils habitent encore aujourd'hui.

Les Yoroubas des anciens temps, qui étaient des hommes pieux, avaient fait de beaux fétiches aux villes où les fils

1. C'est le vautour, animal impur qui ne peut être employé pour les sacrifices.

2. Arbre magique et protégé par les esprits qui tuent l'homme assez audacieux pour le frapper de la hache.

3. Les noirs prétendent que lorsque le porc-épic remue la queue, cet animal sent et voit ce qui doit lui arriver.

4. Poudre magique que les bûcherons secouent sur leur tête pour ne pas être exposés à frapper un arbre protégé par les esprits.

d'Obajaka descendirent dans la terre. Pourquoi les guerres ont-elles détruit ces villes, détruit ces fétiches et les places sacrées où se faisaient les sacrifices?

En vain chercherait-on l'autel d'Ajuwon; la ville qui portait le nom de ce fils d'Obajaka n'existe plus. Et Omogba qui entra dans la terre à Kobo, il n'a plus de temple, il n'a plus de ville!

Et Mémie dont le fétiche appartenait à Sabé!

Et qui se souviendrait de la grande ville de Jakuta, où l'on priait Lâla, le fils préféré d'Obajaka, si les chanteurs d'alors n'avaient conservé sa mémoire dans leurs poèmes!

Et Banyané, la fille première née d'Obajaka, la vierge qui était si belle que tous les hommes l'aimaient, où est son fétiche? Celui-là, il est encore dans le cœur de tous les hommes. Banyané, parce qu'elle était belle, a toujours des alaso, des prêtres, des servants et des servantes[1].

COMMENT RÉGNA SANGO

Lorsqu'ils eurent renvoyé Obajaka, lorsque les espions qui suivaient et surveillaient le maître exilé revinrent et dirent qu'il vivait tranquille du côté des Egbas, les anciens et les chefs de maison lui donnèrent un successeur.

Ils choisirent son frère Sango.

Sango était un homme sage et habile; de plus, il connaissait beaucoup de sortilèges. Il savait entre autres une incantation qui le rendait excessivement puissant, car elle lui permettait de produire à son gré le tonnerre et le feu.

Mais il était prudent.

Aussi les anciens et les chefs de maison se félicitaient de l'avoir fait roi.

Des ennemis nombreux, jaloux de la grandeur d'Oyo, se liguèrent pour ne plus payer le tribut et attaquèrent la ville.

Les anciens et les chefs de maison supplièrent alors Sango d'employer son pouvoir pour la défense de son peuple.

1. Beaucoup de personnes sont vouées au culte de cette princesse, de cette vierge-déesse qui paraît avoir symbolisé la beauté de la femme. Les hommes et les femmes qui lui sont consacrés portent sur le sommet de la tête, par ailleurs complètement rasée, une double mèche de cheveux tressés.

Sango recommanda à son peuple de se cacher dans les maisons, et il alla seul en dehors des murailles de la ville au-devant des ennemis. Alors il produisit le tonnerre, il produisit le feu, et ce fut un épouvantable carnage ; tous les hommes qui attaquaient la ville furent anéantis jusqu'au dernier.

Il y eut aussi de grands ravages dans la campagne, et le peuple d'Oyo frémit devant le pouvoir redoutable de son roi.

En ce temps, les hommes habiles qui connaissaient les sorts étaient nombreux. Il s'en trouvait aussi parmi les ennemis d'Oyo.

Un de ces magiciens nommé Olowu, un homme très riche de charmes, osa attaquer Sango, malgré sa réputation terrible.

Olowu pouvait s'entourer de fer dans les moments critiques ; jusqu'alors il avait toujours su éviter les mauvais coups de ses ennemis. Sa lutte avec Sango fut effroyable et dura longtemps. Mais le roi d'Oyo était le plus fort, il accabla Olowu et le battit.

Cependant il ne le tua point.

Alors, honteux de sa défaite, honteux de la clémence de son vainqueur, Olowu se retira dans le désert, et personne ne le revit plus jamais. Il y mourut de honte.

Et la crainte de Sango fut grande par toute la terre.

Un seul roi osa secouer cette crainte. Il se nommait Oloyokoro ; il commandait à de nombreux guerriers, et il avait un charme qui mit en échec le pouvoir de Sango. En prononçant certaines paroles, il produisait les nuages et l'eau. Il se mettait ainsi à l'abri du tonnerre et du feu.

La guerre des deux rois fut horrible.

Ils demeurèrent longtemps en présence ; pendant plusieurs lunes ils tinrent leurs armées en campagne ; aucun ne voulait céder la place.

Enfin Sango, désespérant de vaincre ses ennemis par la force, eut recours à la ruse. Il employa le stratagème suivant.

Il déposa ses armes et il dit à son rival :

— Nous sommes d'égale force. Au lieu de continuer à nous combattre, au lieu de nous épuiser en efforts stériles, unissons-nous ; faisons une bonne et grande alliance ; nous serons ainsi les plus forts de la terre, et nul ne pourra nous résister.

Oloyokoro était non seulement un grand guerrier et un

grand magicien, il était aussi un homme avisé et prudent; ces paroles amicales de Sango lui inspiraient de la méfiance et il redoutait quelque trahison, car lui-même il n'eût jamais offert de franchise une pareille paix à son ennemi; deux grands rois ne peuvent partager le pouvoir, ils le veulent tout entier. Il refusa donc.

Mais ses soldats étaient las. Depuis trop longtemps ils couchaient dans la brousse. Ils avaient envie de bien manger, ils voulaient dormir sous un toit; et ils désiraient aussi des femmes.

Aussi crurent-ils de bonne foi ce que leur disait Sango.

Ils forcèrent leur chef à la confiance. Ils acceptèrent l'alliance, et ce fut pour eux une grande fête, que de venir passer quelques jours en réjouissance dans la ville d'Oyo, comme signe de bonne amitié.

Sango leur donna beaucoup de chèvres, beaucoup de poules, du manioc, de l'igname et du maïs en quantité; pour eux il fit cuire de grandes jarres de pitou[1], et tua même plusieurs chevaux. Il permit aussi aux femmes libres de dormir avec les guerriers étrangers. Cela les réjouit beaucoup et ils n'eurent plus aucune méfiance.

Lorsqu'ils furent prêts à retourner dans leur pays, chargés de présents de toute sorte, Sango leur dit :

— Voyez mon bras. Il porte la marque d'Oranyan, faite au premier jour par Olodumare. Pour que notre amitié et notre alliance durent éternellement, ne faut-il pas que vous portiez aussi cette marque sur le bras?

Les guerriers furent contents de ce langage et ils vinrent tous au palais. Sango avait atteint son but. En leur faisant la marque d'alliance désirée, il leur coupa le nerf dans lequel réside la force du bras.

Puis, comme ils étaient devenus incapables de résister sérieusement à la suite de cette mutilation, il leur déclara de nouveau la guerre après leur avoir repris tous ses présents.

Dans ces conditions, la victoire était certaine. Il voulut en donner l'honneur à son frère Omoseda, et il le nomma chef de guerre.

1. Sorte de bière fabriquée avec les graines de sorgho ou de maïs.

Omoseda poursuivit avec acharnement Oloyokoro, dont les soldats, sans force pour tenir une épée, devaient refuser le combat et fuyaient.

Sur le point d'être pris, Oloyokoro trouva plusieurs fois le moyen de s'échapper grâce à ses charmes. Ainsi, au moment où ses ennemis le serraient de trop près, il changeait la lumière en ténèbres. Omoseda recourait alors à ses sortilèges particuliers pour rappeler le soleil, mais son adversaire avait eu le temps de disparaître par des sentiers qui se refermaient aussitôt dans la brousse.

La poursuite dura plus que des jours, des lunes.

Enfin Oloyokoro fut à bout de forces. Au lieu de se rendre, il essaya encore de tromper celui qui le poursuivait, et il se changea en rocher.

Mais Omoseda devina le sortilège, et il employa un charme plus puissant, qui força Oloyokoro de conserver pour toujours la forme de rocher dans laquelle ce roi avait cru trouver le salut [1].

Après cette victoire, Omoseda massacra les guerriers de son ennemi.

Il en épargna seulement six et les amena avec lui dans la ville capitale, en témoignage de son triomphe.

Ces six prisonniers étaient Sagbedo, Ole, Oleju, Ladigbon, Odigbon et Gboïngboïng.

Sango les donna comme esclaves à Omoseda qui reçut aussi, en récompense de sa victoire, la ville de Papo. Après avoir longtemps régné dans cette ville, ce chef y descendit dans la terre avec sa mère Idigbogo, toutes ses femmes, trois esclaves et son cheval [2].

1. Ce rocher fétiche existe encore au milieu d'un bois, près de l'ancien emplacement de la ville d'Oyo.

2. J'ai habité pendant un mois cette ville de Papo, située au nord d'Isehin et où, m'a dit le chef, les Européens n'avaient point encore passé. J'y ai vu à l'endroit où Omoseda descendit dans la terre un fort beau temple, qui est encore aujourd'hui l'objet d'un culte suivi. On y conserve aussi la légende du vieux roi qui, « lorsque ses yeux furent trop faibles pour supporter la lumière du soleil », se réfugia dans le sein de la terre, de la « bonne mère » ! Ce qui est moins poétique, c'est la « coutume » qui, à la suite de cet événement, fit immoler chaque année des victimes humaines sur le fétiche d'Omoseda. Encore aujourd'hui, des exécutions ont lieu dans ce temple où, seuls, ont accès les féticheurs et les victimes qui sont décapitées, et dont le sang sert à arroser la terre dans laquelle dort le vieux roi.

QUELLE FUT LA FIN DE SANGO.

Lorsqu'on sut par toute la terre comment Sango avait anéanti des chefs aussi puissants qu'Olowu et qu'Oloyokoro, tous les autres chefs tremblèrent, et personne n'osa plus contester la gloire de Sango.

De toute part on lui envoya des hommages.

Et son règne se continua longtemps dans la paix. Sango avait beaucoup de femmes, beaucoup d'esclaves, beaucoup de trésors.

Mais il finit par s'ennuyer au milieu de ses femmes, de ses esclaves et de ses trésors, car il vieillissait.

Il se résignait difficilement à ne plus avoir d'ennemis contre lesquels il lui eût été agréable de faire usage de ses charmes. Il regrettait le temps où il lançait le tonnerre et le feu.

Et il le dit à ses femmes qui ne savaient plus le distraire.

Il dit aussi qu'il voulait savoir s'il possédait toujours sa puissance redoutable des anciens temps.

Les femmes, les esclaves et les guerriers du palais, les anciens, les chefs de maison, tout le monde eut beaucoup de peur en entendant cela. Sango fut longuement prié et supplié pour qu'il n'exposât point son peuple au danger.

Mais il n'entendit pas les supplications. Il fit les incantations terribles; il prononça les redoutables paroles magiques.

Le tonnerre gronda dans les nuages, le feu tomba, et aussi les pierres qui tuent. Et le palais fut brûlé et toutes les maisons du quartier royal.

Toutes les femmes du roi, au nombre de six cents, et tous les hommes du roi, au nombre de quatre cents, et tous les enfants, moururent.

Sango fut alors dans la honte et dans la colère.

Il résolut de disparaître.

Tous les chefs et tous les anciens de la cité vinrent le supplier de ne les point abandonner. Ils lui dirent :

— Nous te construirons un palais nouveau, plus grand, plus beau et plus riche. Nous le remplirons d'autant de femmes que tu voudras; toutes nos filles les plus belles, nous te les donnerons, et si cela ne te suffit pas, nous irons partout

faire la guerre et nous prendrons pour toi les plus désirables des vierges; nous te donnerons aussi des esclaves en très grand nombre!

Mais ces paroles furent inutiles.

Sango était toujours dans la honte et dans la colère.

Il abandonna Oyo et il se retira à Ikoso.

Là, il trouva des amis, dont le plus puissant se nommait Magba. Il fit un pacte avec eux pour qu'ils révélassent ses volontés au peuple. Il leur dit :

— On ne me trouvera plus, ni sur la terre, ni dans la terre. Je vais dans les nuages. J'y habiterai toujours, et je m'occuperai sans cesse des hommes. Je verrai tout. Je saurai tout. Quand je serai fâché contre un homme, quand une ville m'aura offensé, quand je serai décidé à faire tomber le tonnerre et le feu pour punir, je ne me laisserai apaiser que par les prières, les adorations et les sacrifices de mes fidèles d'Ikoso. Mes propres enfants ni Odolumare lui-même ne sauraient désarmer ma colère.

Puis Sango se retira dans une case, priant qu'on le laissât seul un instant. Lorsque les amis avec lesquels il avait fait son pacte pénétrèrent à leur tour dans la case, cette dernière était vide, et il y avait un grand trou au milieu du toit; par terre se trouvaient les sandales, le pagne, le sokoto, le bonnet et le chapeau du roi.

Comme il l'avait dit, Sango était monté dans les nuages, et il y habite toujours depuis ce temps[1].

COMMENT REVINT OBAJAKA

Lorsque Sango eut abandonné sa ville et son peuple, et qu'il n'y eut plus de roi, la tristesse fut grande.

1. J'ai vu à Ikoso le temple élevé en mémoire de l'ascension de Sango. Le grand-prêtre s'appelle encore aujourd'hui Magba. Dans tout le pays Yorouba, beaucoup d'hommes et beaucoup de femmes sont voués au culte de Sango, qui est adoré comme dieu du tonnerre. Ce culte est profitable, car toute maison frappée de la foudre, étant censée punie par le dieu, doit se racheter et payer une amende à ses prêtres. Sur tous les autels de Sango il y a des pierres taillées qui m'ont paru être les armes de ce peuple à l'âge de pierre; on prétend que lorsque Sango tonne et lance la foudre, il fait tomber ces pierres sur la terre. Ce sont les « cartouches » de Sango, disait mon petit domestique.

Alors les anciens, les chefs et les maîtres de maison eurent la pensée de rappeler Obajaka, celui qu'ils avaient jadis exilé.

Ils lui envoyèrent des messagers porteurs de présents, dans le pays des Egbas. Et lorsque ces messagers l'eurent beaucoup supplié, Obajaka revint.

Et il était grand temps, car depuis que la ville était sans roi, les ennemis d'Oyo avaient repris courage et ils avaient mis beaucoup de guerriers dans la brousse et sur les chemins. Obajaka livra beaucoup de batailles. Il les gagna toutes. Il fit couper les têtes des ennemis tués, les rapporta dans son palais et les adora.

Il imposa à beaucoup d'hommes d'adorer des têtes en souvenir de lui quand il disparut dans la terre.

COMMENT RÉGNA AGANJU

Aganju, le fils premier né d'Obajaka, fut ensuite nommé roi.

Et parmi ses actions, voici celle que les poètes ont conservée :

Écoutez. Il est dangereux de montrer ses filles à un roi lorsqu'elles sont jolies!

Du temps que Aganju régnait, il y avait près d'Oyo un guerrier célèbre nommé Onsobo.

Ce guerrier avait huit filles qui étaient très belles et qui mettaient l'amour et le désir dans le cœur de tous les hommes.

Onsobo était très fier de ses filles et il comptait bien que les hommes auxquels il les donnerait le feraient très riche.

Or Aganju, qui aimait les belles filles, apprit combien les filles d'Onsobo étaient belles.

Et tout de suite il voulut les avoir dans son palais.

Mais Onsobo, avant de les amener au roi, exigea qu'on lui donnât huit chevaux tout harnachés, huit épées, vingt-quatre lances, huit bœufs, huit moutons, huit chèvres, huit poules, huit esclaves mâles, huit esclaves femelles et huit fois dix sacs, et une grande quantité d'étoffes.

Lorsqu'on lui dit cela, Aganju entra dans une grande colère. Il réunit tous ses guerriers et marcha contre Onsobo. Et il le tua.

Il eut ainsi pour rien les huit plus belles filles du pays.

LE ROI AKORI

Et après Aganju, ce fut Akori qui régna.

Et voici une des histoires de bataille de ce temps.

Timi, roi d'Ede, avait refusé le tribut. Akori envoya contre lui son chef de guerre qui était un homme très fort et se nommait Gbonga.

Après une longue bataille, grâce à ses sortilèges, Gbonga put capturer Timi.

On fit une grande fête lorsqu'il amena son prisonnier au palais d'Oyo. Trois cents joueurs de flûte et mille tam-tam saluèrent son arrivée.

La défaite n'avait pas abattu la fierté du vaincu.

Au lieu de se prosterner en suppliant devant le roi Akori, il demeura debout et conserva un visage dédaigneux. Les esclaves durent employer la force pour coucher le captif dans la poussière devant son maître.

Mais pendant qu'on le maintenait le front contre terre et qu'on le frappait, Timi se taisait et ne voulait point dire le salut des suppliants.

Et lorsque les musiciens et les chanteurs eurent célébré la gloire de Gbonga, lorsque le roi eut permis au chef de guerre de s'asseoir à sa droite, Timi s'écria avec beaucoup d'orgueil :

— Non, il n'est pas un brave, il n'est pas un vaillant, il n'est pas un guerrier, celui qui m'a fait captif et m'a conduit ici enchaîné comme un vaincu. Je n'ai pas été vaincu. Jamais un lâche comme votre Gbonga n'aurait pu m'approcher si j'avais eu mes flèches, si j'avais eu mon sabre!

En entendant ces paroles, Akori eut le désir de voir recommencer la lutte, car il voulait abaisser l'orgueil de Timi, et il tenait aussi à éprouver le courage de son chef de guerre.

Il fit rendre à Timi ses flèches et son sabre, puis il ordonna à Gbonga de s'armer et de se placer en face du roi d'Ede.

Timi chantait des insultes à ses lâches ennemis, exaltait le courage des hommes de sa race, et s'excitait furieusement en trempant ses flèches dans le poison.

Gbonga avait obéi avec beaucoup de répugnance, car il

était un homme sage, et il pensait qu'on ne doit jamais risquer sa vie dans un combat pour un simple caprice de curiosité. Et en même temps il entrait dans une grande colère aussi bien contre son roi que contre son adversaire.

Il allait être percé par les flèches empoisonnées de Timi qui était le plus habile de tous les tireurs lorsqu'il entonna son chant de guerre, son chant magique :

« Un enfant ne peut s'approcher du léopard qui l'a fixé ;

» L'éléphant, par son barissement, jette l'effroi dans le cœur du chasseur.

» La trappe qui tue le rat le tue avec toutes ses ruses. »

Aussitôt qu'il entendit les premières paroles de ce chant, Timi fut secoué par un tremblement terrible ; sa figure devint grise et le sang disparut de ses yeux ; il abandonna ses flèches et tomba à genoux.

Gbonga lui coupa la tête d'un seul coup de sabre, dès qu'il eut terminé son chant.

Mais cela n'apaisa point la colère furieuse qui s'était élevée dans le cœur du chef de guerre et le rendait plus assoiffé de sang qu'un léopard.

Il se précipita sur Akori pour lui couper la tête.

Le roi n'échappa qu'à grand'peine. Grâce au dévouement de ses serviteurs et de ses femmes, dont beaucoup furent tués, il put se réfugier dans ses appartements, derrière les portes massives.

Alors Gbonga regagna sa maison. Il massacra sur son passage tous les êtres qui ne fuyaient pas, les hommes, les femmes, les enfants et aussi les bêtes.

Et pendant neuf jours, sans vouloir se calmer, sans vouloir rien écouter, il tua.

Les anciens rassemblèrent alors tous les hommes d'Oyo qui avaient une arme et ils assiégèrent Gbonga dans sa maison. Et Gbonga fut tué.

OLUASO

Écoutez. Ceci est le nom d'un roi sous lequel le peuple fut heureux.

Avec Oluaso jamais il n'y eut de guerre.

Oluaso possédait un charme remarquable et plus précieux que celui qui permet de gagner des batailles. Ce charme évitait la guerre et les batailles.

Oluaso régna pendant trois cents années ; il assura la paix et la tranquillité à son peuple et à tout le royaume. Alors les laboureurs purent défricher et ensemencer beaucoup de champs. Il y eut abondance de tous les biens. Tout le monde avait des chèvres et des poules, et tout le monde était heureux. Les guerriers eux-mêmes étaient retournés aux fermes.

Écoutez aussi comment Oluaso engendra dans sa vieillesse. Il avait toujours beaucoup de femmes, et des gens riaient croyant que des fils de roi ne pourraient plus naître.

Alors Oluaso prit neuf de ses femmes jeunes et leur fit un charme. Et chacune d'elles enfanta le même jour deux mâles jumeaux. Ce sont les « onà omola » auxquels on fit des sacrifices.

Quelque temps après il répéta ce charme avec neuf autres femmes jeunes, et chacune d'elles enfanta encore le même jour deux mâles jumeaux qui sont les « onà èka ». Et on leur fait des sacrifices.

Et comme ce prodige causait une grande admiration dans le peuple, Oluaso charma une troisième fois neuf de ses femmes jeunes qui donnèrent également à sa descendance chacune deux mâles jumeaux qui sont les « onà sokun ». Et on leur fait aussi des sacrifices.

CE QUE FIT OLUGBOGI

Et le septième roi d'Oyo fut Olugbogi.

Écoutez comment il eut des guerres.

Il reçut un jour la visite de la princesse Ifa, sa grand'mère, qui habitait la ville d'Igeti.

Cette princesse voulut éprouver les sentiments d'amour et de déférence que le roi lui témoignait. Elle choisit dans sa corbeille à provisions cinq noix de palme et les donna à son petit-fils en disant :

— Prends ces cinq noix de palme. Tu les mettras sur un autel dans la chambre où tu dors, et chaque jour tu les adoreras pour m'honorer. Si tu m'aimes, si tu me respectes, si

tu ne méprises point la chair d'où est sortie la chair à laquelle tu dois la vie, tu feras cette adoration avec soin et tu sacrifieras devant ces noix de l'huile et des pigeons, et dans l'huile tu mettras des plumes rouges de perroquet. Ce sera un nouveau culte, le mien, et tu en deviendras le grand-prêtre!

Olugbogi était très orgueilleux. Il se flattait d'être adoré et de n'adorer personne. Aussi quand il entendit ce qu'Ifa lui proposait, il oublia qu'elle était princesse et sa grand'mère; il l'appela mauvaise vieille et eut un grand dépit. Il déchira son pagne et se montra nu devant elle.

Puis, quand sa colère fut passée, il appela ses principaux courtisans et leur dit :

— Ma grand'mère Ifa prétend que je dois adorer des noix de palme en son honneur. Croyez-vous que cela soit permis à votre roi?

Les courtisans déclarèrent tous que cela était impossible et que sa dignité de roi ne permettait pas à Olugbogi d'adorer de simples noix de palme, « même pour faire honneur à sa chair ».

A cette réponse, Ifa, qui jusqu'alors s'était obstinément entêtée à son espérance, éprouva à son tour une grande colère. Et elle mit de la poussière sur sa tête, et elle déchira son pagne et elle se montra nue devant le roi et les courtisans. Et elle les appela hommes de rien. Et elle dit qu'ils ne comptaient plus, qu'ils étaient moins que des esclaves, moins que des bêtes et qu'elle pouvait laisser tomber ses vêtements devant leurs yeux.

Elle s'enfuit aussitôt après dans la direction d'Igeti.

En partant elle jeta sa malédiction sur le palais d'Oyo.

Sur la route, alors qu'elle se reposait accablée près d'un rocher, elle fut rencontrée par Alado, qui était roi de la ville d'Ado.

Ce roi vit sa peine et son affliction et lui en demanda la cause. Ifa répondit qu'elle avait été gravement offensée par son petit-fils Olugbogi. Elle n'avait pu obtenir que ce dernier lui sacrifiât une vache, une poule et un mouton ! disait-elle. Aussi grande était sa douleur après un tel affront!

Alado la consola et la pria de venir se reposer dans son palais, au sommet du rocher d'Ado. Ifa accepta. Elle fut traitée avec le plus grand honneur. Voyant avec quel respect Alado s'inclinait devant elle, Ifa lui demanda s'il consentirait

à adorer les cinq noix de palme. Alado les adora et leur fit un riche sacrifice.

Alors Ifa lui dit :

— Tu as abaissé ton orgueil de roi devant une femme. Tu seras récompensé en toi et en ta descendance.

Elle mit dans la terre une noix de palme. Il en sortit aussitôt un magnifique palmier à neuf branches.

Ifa ajouta :

— A partir de ce jour, tous ceux qui viendront à Ado, et de tout le pays Yorouba la foule y viendra, tous ceux qui passeront dans la ville sacrifieront à Ifa, et ils donneront au roi gardien de ce palmier fétiche tout ce qu'Ifa demandera.

Les gens d'Oyo ne tardèrent pas à connaître ce pacte qui donnait tant d'avantage au roi d'Ado.

Alors Olugbogi regretta de n'avoir pas humilié son orgueil devant sa grand'mère, et il résolut de faire la guerre à Alado pour lui prendre le palmier fétiche à neuf branches, et il envoya des messagers dans toutes les villes, dans toutes les bourgades qui lui étaient soumises, afin de réunir une armée nombreuse.

En apprenant ces préparatifs de guerre, Ifa, qui ne voulait pas abandonner son allié, se rendit en toute hâte chez les Tacpas qui habitaient très loin sur les bords de la rivière Oya. Elle sollicita leur secours et parvint à les décider à marcher contre Oyo en disant qu'ils y trouveraient de grandes richesses.

Lorsque les Tacpas arrivèrent avec une immense armée, la ville n'était occupée que par les femmes, et le roi se trouvait seul dans son palais; tous ses guerriers assiégeaient Ado.

Les Tacpas saccagèrent la ville et le palais. Ils tuèrent le roi et toutes les femmes vieilles qui n'avaient pu se sauver. Et ils repartirent dans leur pays avec un riche butin et une foule de captives jeunes.

Ifa eut ainsi une belle vengeance. Elle devint une déesse et on l'adorera toujours.

Avec ce règne se termine la partie mythique de l'histoire du Yorouba. Ifa est la dernière personnalité mi-humaine, mi-divine dont la légende a donné aux conteurs nationaux le sujet des poésies religieuses qui se chantent encore aujourd'hui, non seulement dans

le palais royal, mais dans toutes les cases du pays. A côté de la « tradition royale » que nous publions, il y a, en effet, une foule de légendes sur ces grandes figures d'Oranyan, de Sango, d'Ifa, de Banyane, etc..., légendes dont le thème initial a été développé par l'imagination des poètes durant plusieurs siècles.

Maintenant que viennent les successeurs d'Olugbogi, nous entrons dans une période humaine quoique toujours héroïque. Le temps des miracles est passé. Nous ne trouverons plus de *demi-dieux*, mais des rois modernes, dont on raconte les guerres, des hommes que l'on n'adore plus comme génies toujours vivants, mais qui meurent et auxquels on ne donne que cette adoration spéciale due aux rois dans ce pays.

Les chants qui leur sont consacrés deviennent aussi plus secs, moins poétiques. Tandis que Mamadré me les dictait, il me semblait entendre non plus un conteur populaire, mais quelque moine noir des anciens temps récitant quelque chronique de couvent. En outre, il abrégeait, supprimant les passages qui auraient fait longueur. C'est ainsi qu'il me dit très rapidement :

OFIMAN.

Ofiman, qui régna après Olugbogi, fut chargé de relever les ruines faites par l'invasion des Tacpas.

Il profita d'une offense que lui avaient adressée les gens d'Ajariuru, qui ont un temple à l'endroit où Orisa Oko entra dans la terre. Il les combattit. Il leur tua beaucoup de guerriers. Et il leur prit beaucoup de femmes qui remplacèrent celles que les Tacpas avaient prises.

Il fit ensuite un voyage dans le pays des Baribas où sa mère était née, et il sacrifia aux fétiches de cette princesse, pour l'honorer.

Lorsqu'il revint à Oyo il mourut.

AJIBOYE

Écoutez maintenant, car l'histoire de votre peuple fut plus glorieuse.

Les anciens et les maîtres de maison voulurent que l'on prît pour roi un bon chef de guerre, et ils choisirent Ajiboye qui s'était signalé dans les combats. Il était aussi le maître des chasseurs.

Il donna du courage à ses guerriers, et il les commanda bien. Aussi, lorsque les Tacpas, qui voulaient réduire tout le peuple Yorouba en servitude, revinrent l'attaquer à Igboko, il les battit. Il tua leur roi de sa propre main, et, tous les guerriers qu'il n'avait pu tuer, il les repoussa jusqu'à la rivière Oya. Quand il revint victorieux à Igboko, il eut un beau triomphe, et le peuple lui donna vingt vierges.

Mais il ne fut pas écouté lorsqu'il engagea le peuple à retourner à Oyo pour reconstruire l'ancienne capitale.

MARO

Maro, qui régna après Ajiboye, put ramener son peuple à Oyo.

Il lui fallut pour cela beaucoup de peine; car le peuple s'était construit des maisons à Igboko, y avait cultivé des champs et s'y trouvait heureux.

Maro profita d'une saison où l'oti-baba [1] n'avait point germé dans la campagne d'Igboko, et rappela au peuple que cela n'était jamais arrivé autour des fermes d'Oyo. Il affirma aussi que les génies jetteraient à chaque saison le même sort mauvais sur la récolte aussi longtemps que le peuple d'Oyo s'obstinerait à demeurer à Igboko et abandonnerait sans raison les autels des ancêtres.

Alors le peuple se décida et vint reconstruire les cases jadis brûlées par les Tacpas.

OBALUKUN

Et voici comment les Yoroubas connurent pour la première fois les hommes blancs [2]. Écoutez.

Le roi Obalukun avait appris par des voyageurs que, dans les pays du sud, du côté de la grande eau, des hommes blancs étaient venus et avaient apporté des objets précieux, des choses bonnes.

Il envoya des messagers auprès de ces blancs.

1. Sorgho.

2. En langue Yorouba le mot oïbo, qui signifie l'homme blanc, a pour véritable sens : écorché. Les indigènes du Yorouba qui virent le premier blanc le prirent pour un noir écorché, raclé.

Et ces messagers lui rapportèrent les richesses nouvelles dont les voyageurs avaient parlé, et qui avaient excité son envie.

C'est ainsi que Obalukun put donner le sel au peuple Yorouba. Mais, afin de ne point perdre les anciennes coutumes pour le cas où le sel des blancs viendrait à manquer, il ordonna que les eunuques mangeraient toujours l'igname en l'assaisonnant avec les cendres des plantes du marais.

Comme les Egbas habitaient plus près des blancs, il résolut de se servir d'eux pour se procurer les richesses de ces blancs, et surtout le sel. Et il donna son alliance aux Egbas.

ODARAWU

Le peuple d'Oyo était devenu très belliqueux. Il avait pris le goût de la guerre, et surtout du butin.

Il fut affligé lorsqu'il vit qu'Odarawu était un roi pacifique et ne conduisait les guerriers contre aucune ville.

Alors le conseil des anciens se réunit au palais. Et on demanda au roi s'il voulait abandonner tous les sabres à la mort par la rouille. On lui dit que les guerriers s'ennuyaient. On l'interrogea pour savoir si par toute la terre il ne se connaissait pas un ennemi.

Alors Odarawu chercha longtemps dans son souvenir et il se rappela qu'il avait été une fois insulté. Cela s'était passé dans un pays nommé Otisegi. Lorsqu'il était un jeune homme, Odarawu s'était arrêté dans cette ville, et, prenant au marché six akassas, il les avait payés cinq cauris au lieu de six. Pour ce cauris qui manquait, la marchande l'avait insulté et des hommes l'avaient frappé.

Les guerriers décidèrent qu'ils vengeraient le roi.

Leur armée détruisit complètement la ville d'Otisegi, tua le chef, les hommes puissants, et revint à Oyo avec un riche butin et beaucoup d'esclaves.

Après cette guerre, Odarawu édicta une loi ordonnant que six akassas ne devraient jamais être vendus plus de cinq cauris.

AJANGIN

Ajangin fut un roi très avare et très voleur. Ses femmes et ses esclaves pillaient très souvent le marché. Lui-même se faisait haïr par les maîtres de maison auxquels il prenait leurs cauris, leurs chèvres, leurs femmes.

Au contraire, son fils aîné, Aremo, était bon, généreux et fort aimé par tout le peuple. Et Aremo était loué par tous les chanteurs, alors que la gloire d'Ajangin était seulement chantée au palais, devant lui, quand il commandait.

Aussi, quand il sut cela, le roi devint très jaloux de son fils, et il l'empoisonna.

Cette mort causa une immense douleur dans le peuple; la désolation tomba sur tous les cœurs, et dans toutes les cases les hommes et les femmes dirent : « Nous avons perdu notre ami! »

Et le peuple conspira pour venger son ami. Un egun[1] dit qu'il ferait mourir le roi. Et le peuple agit de la manière suivante.

Lorsque l'époque des sacrifices aux morts fut arrivée, le peuple résolut de faire un très riche et très brillant sacrifice au fétiche d'Aremo, le prince empoisonné.

Le roi fut invité à cette fête. Il ne pouvait refuser d'assister à la cérémonie. Mais il y alla malgré lui, car il savait par ses espions que la mort d'Aremo avait causé beaucoup de mécontentement dans le peuple et qu'on l'accusait de cette mort.

Il se fit accompagner par des esclaves dévoués qui portaient des armes sous leurs vêtements.

Dès qu'il parut au sacrifice, les eguns commencèrent leurs danses. Et l'un des eguns, celui qui avait promis de faire mourir le roi, s'approcha de lui en sautant et en tournant; les esclaves durent s'écarter. Et tout à coup on vit que le roi était couvert par le pagne de l'egun.

1. Les eguns sont dans le pays Yorouba les membres d'une confrérie privilégiée secrète; ils personnifient certains génies et aussi les âmes, les esprits des morts. Ils paraissent dans les cérémonies masqués et couverts d'oripeaux voyants. Ils ont alors un pouvoir illimité. Ils peuvent se faire donner dans les maisons tout ce qui leur plaît; ils peuvent frapper n'importe qui, tuer même à coups de bâton sans que personne ose résister. Il faut s'éloigner d'eux. Si l'on est frôlé par leurs vêtements on s'expose à la mort.

Alors, le peuple cria au crime, au sacrilège. Les hommes se prosternèrent dans la poussière et déchirèrent leurs pagnes en pleurant et en hurlant que les génies allaient châtier le peuple si le sacrilège royal n'était pas puni.

Ce fut un grand tumulte, et toutes les femmes se sauvèrent dans les cases.

Le conseil des chefs se réunit immédiatement et envoya au roi des œufs de perroquet dans une calebasse[1].

Ajangin prit du poison et mourut.

OSINAYO

Écoutez quel drame terrible termina le règne d'Osinayo.

Ce roi aimait beaucoup sa grand'mère.

Il lui fit construire un beau palais, il lui donna de grandes richesses et l'honora de toutes façons. Il la faisait appeler Ondasa.

Et comme il n'avait pas de fils, il adopta un fils de sa grand'mère. Il donna à ce jeune homme tous les privilèges d'un fils aîné de roi.

Osinayo avait une fille qui devint très jalouse de cette amitié excessive de son père pour ces parents éloignés. Et une grande haine s'éleva dans son cœur contre le prince adoptif. Un jour elle l'attendit à la porte du palais et, avec un couteau qu'elle cachait sous son pagne, elle le frappa au ventre.

Blessé à mort, le prince eut à peine la force de se traîner jusque chez le roi. Il y expira en demandant vengeance.

Osinayo fut tellement affligé de cette mort, et tellement effrayé en apprenant le nom de la coupable, qu'il prit aussitôt du poison et mourut.

A peine prévenue de ces deux morts, Ondasa se tua ainsi que son mari.

Alors, la fille d'Osinayo, bien vengée, mais terrifiée par les épouvantables suites de son crime, prit à son tour du poison.

Ainsi, dans un seul jour, il y eut cinq morts au palais,

1. Envoyer des œufs de perroquet au roi signifiait que le roi était condamné à mort et que, s'il ne s'empoisonnait pas volontairement, on le tuerait. De là cette expression courante dans le pays. Lorsqu'on parle d'un malade à toute extrémité, on dit : « Il a vu les œufs du perroquet. »

Les hommes et les femmes d'Oyo eurent un grand deuil et la douleur entra dans tous les cœurs.

Même aux jours de défaite on n'entendit jamais pareilles lamentations, car les cinq morts avaient des gens qui les aimaient et qui les pleurèrent.

AMUNIWAYÉ

. . . . . .

Écoutez maintenant comment Amuniwayé aima les femmes et mourut à cause d'elles.

Ce roi vivait dans la débauche. Il avait des centaines d'épouses et de captives. Mais dès qu'une femme lui appartenait il n'éprouvait plus de désir pour elle. Et il cherchait son plaisir en prenant les épouses de ses chefs.

Le nombre des adultères royaux était grand. Beaucoup de chefs, beaucoup d'hommes libres sentaient une violente colère et de la haine s'élever dans leur âme contre celui qui souillait ainsi les familles les plus puissantes.

Mais le peuple aimait Amuniwayé qui était bon, généreux, ne permettait jamais à ses esclaves de piller le marché et ne prenait que les femmes des riches.

Aussi les chefs devaient-ils conserver leurs colères pour le silence de leurs maisons.

Un jour le roi jeta son regard sur la femme de son grand féticheur. Celui-ci était un homme rusé. Il connut aussitôt le dessein du roi. Mais il n'était pas assez puissant pour soustraire sa femme au désir d'Amuniwayé. Il fut obligé de subir la honte. Il demanda cependant aux charmes un moyen de vengeance. Il fit une médecine magique.

Cette médecine était bonne. Elle révéla au peuple le crime du roi.

Les hommes mariés étaient fâchés, et les chefs qui avaient reçu des affronts du roi sur leurs femmes excitaient cette colère.

Le conseil des anciens s'assembla et rendit une sentence de mort contre le coupable. Amuniwayé reçut les œufs du perroquet et il prit le poison.

COMMENT RÉGNA AGBULOYÉ

... Les batailles des grands dans le palais ennuyèrent le peuple, car il n'y avait plus de tranquillité sur le marché. Et le peuple dit aux grands qu'il voulait enfin un roi qui gouvernât dans la paix.

Et Agbuloyé eut le palais sans batailles.

Et Agbuloyé était un roi très juste.

Un jour, il donna une grande fête en l'honneur de son ami Elewi qui était venu de Toin pour le saluer et pour lui faire hommage.

Cette fête fut très riche et très belle. Tous les musiciens et tous les chanteurs du pays avaient été appelés au palais. Et il y eut de grands festins, car c'était l'époque où l'on brûle les herbes et où les chasseurs prennent beaucoup d'antilopes. Il y eut aussi de très belles danses pour lesquelles tous les hommes, même les esclaves achetés et les captifs de guerre, revêtirent de brillants costumes.

C'est à cette occasion qu'Elewi fit entrer contre lui la haine dans le cœur des grands, car il avait des costumes plus beaux.

Chaque jour, Elewi mettait un sokoto, une tunique, un pagne et un bonnet absolument semblables à ceux du roi.

Et cela ennuyait beaucoup les grands.

Une seule fois, Elewi ne put s'habiller comme son hôte. Ce dernier avait mis une tunique à la mode des Tacpas, en étoffe sur laquelle on avait collé des flocons de coton avec de la bouillie de maïs. Et ces flocons de coton s'envolaient et retombaient autour du roi pendant qu'il dansait.

Cela était très beau.

Lorsque Elewi retourna dans son pays, ses gens étaient chargés de beaux présents que le roi d'Oyo lui avait donnés. Il avait surtout beaucoup d'ignames, car, dans les champs d'Oyo, l'igname est plus savoureuse qu'à Toin.

Les grands d'Oyo avaient beaucoup de ressentiment contre Elewi.

— Ce chef de rien, disaient-ils, nous a insultés, nous a humiliés en luttant de magnificence avec notre roi. Il a porté atteinte à la dignité de celui qui possède le palais d'Oyo. Nous

ne pouvons supporter cela. Il faut que nous allions tirer vengeance de cet affront !

Mais Agbuloyé, qui était un homme juste, ne se laissa point persuader par de semblables paroles, et il refusa de déclarer la guerre. Il savait aussi que lorsque les guerriers ont fait une expédition ils deviennent dangereux pour les rois.

Alors les grands excitèrent le peuple, et ils partirent en guerre avec une armée, sans le consentement du roi.

Lorsque les guerriers furent sortis des portes d'Oyo, Agbuloyé tomba dans une grande douleur. Et il prit le poison.

Elewi avait appris par ses espions que les gens d'Oyo marchaient contre sa ville et voulaient la détruire pour s'emparer de ses richesses.

Aussitôt il mit dans ses pirogues tous ses trésors, toutes ses femmes, tous ses guerriers, tous les habitants de la cité, puis il alla se cacher de l'autre côté de la lagune. Il n'était pas assez fort pour résister sur la terre ferme.

Comme les guerriers d'Oyo n'avaient point de pirogues pour passer la lagune, ils se contentèrent de brûler la ville abandonnée, et ils durent au plus tôt retourner chez eux, car ils n'avaient plus d'igname.

Le découragement fut très grand à Oyo, lorsque l'armée revint sans aucun butin et trouva le roi mort.

C'est ensuite l'époque des rois qui subissent les grandes guerres des Filanis, des Tacpas, sont vaincus, obligés d'abandonner l'antique berceau de leur race, et viennent transporter leurs fétiches à l'endroit où s'élève aujourd'hui le moderne Oyo. Cet événement eut lieu vers la fin du siècle dernier.

Depuis, tous les règnes se ressemblent.

C'est la lutte contre des voisins qui deviennent puissants, et c'est aussi la défaite. Les gens du Niger, les musulmans ne sont pas seuls à triompher. Les Yoroubas voient leur puissance amoindrie par les païens de leur race, les Baribas, les Egbas, les Dahoméens, les Ibadans... Beaucoup de tributaires refusent l'hommage. Le royaume se resserre autour de la capitale.

Le souverain d'Oyo est toujours le grand maître, le pape, le dieu des fétichistes de la région ; il est le grand juge auquel, encore aujourd'hui, les vieux nègres de Lagos et de Porto-Novo viennent en appeler, mais il n'est plus le grand roi, le grand souverain politique.

Les chanteurs qui conservent la tradition et, chaque semaine, comme

un office sacré, la répètent et l'enseignent à leurs enfants, n'aiment point donner de longs détails sur les règnes dont les anciens de la ville ont encore le souvenir. De plus, les récents rois sont comme le roi vivant des maîtres dont le nom ne se prononce pas. Ils sont alafy, celui qui possède le palais.

Il est cependant une histoire des règnes récents que l'on raconte toujours avec un grand luxe de détails et dont voici la traduction, dans ses grandes lignes.

COMMENT MAJOGBÉ MOURUT

Ecoutez cette histoire de Majogbé, le mauvais roi et d'un homme vieux et prudent.

Le roi Majogbé, jaloux de gouverner en tyran, savait que l'autorité des vieillards, des sages, était seule capable de résister à la sienne. Il se fit l'ami des jeunes hommes. Il sut très bien se les attacher tous. Puis, quand il pensa qu'aucun d'eux n'oserait lui désobéir, il leur commanda de tuer tous les anciens dans leurs maisons.

Et tous firent comme il l'avait ordonné. Beaucoup de sang coula. Et l'on ne vit plus que des jeunes hommes dans les rues, dans les maisons et dans le palais d'Oyo.

Alors Majogbé devint un insupportable tyran et vexa son peuple de mille manières.

Il n'épargna même point ses amis qui l'avaient si bien servi.

Un jour, il les réunit à un festin et il leur commanda de manger, sous peine des plus cruels supplices. Mais les malheureux ne pouvaient porter aucun aliment à la bouche, car le roi leur avait mis de larges bracelets qui ne permettaient pas de plier le coude. Et tous ces jeunes hommes étaient au palais depuis le matin, avec beaucoup de faim et avec beaucoup de crainte.

L'un d'eux put s'échapper un instant sans être remarqué. Lorsqu'il revint il dit à ses amis comment ils devaient s'y prendre pour manger et pour obéir au roi. Chacun pouvait, sans plier le bras, en l'étendant seulement, donner de la nourriture à la bouche de son voisin.

Lorsque le roi vit cela, il fut bien étonné. Il ne croyait pas à tant de sagesse dans l'esprit de jeunes hommes.

Il leur imposa, cependant, une autre épreuve qui était bien

plus difficile et qu'il croyait tout à fait au-dessus de leurs forces.

— Demain, leur dit-il, je veux que vous veniez me construire une case en l'air, sinon je vous couperai les mains!

Et lorsque le matin les jeunes hommes revinrent et trouvèrent dans la cour du palais des matériaux tout préparés pour la construction d'une case, ils eurent grand'peur, d'autant plus que les bourreaux du roi étaient là.

Mais, le jeune homme qui, la veille, leur avait enseigné le moyen de manger malgré les bracelets de coude, leur rendit courage.

Lorsque la terre fut gâchée, pelotée en boules et les bois coupés, ce jeune homme s'approcha du roi. Il se prosterna selon la coutume et dit :

— Tu le vois, nous sommes prêts à te construire en l'air la maison que tu désires. Cependant, tu as oublié de nous dire les mesures. Aussitôt que tu nous les auras tracées ou fait tracer, mais il faut que ce soit bien exactement, car nous ne voudrions point te mécontenter, aussitôt que tes gens viendront tenir les piquets de limite, nous nous mettrons à l'œuvre, et ta maison sera faite en l'air, à la place qui te plaira.

Le roi entra dans une grande colère. Il était pris à sa propre ruse. Il laissa partir les jeunes gens sans leur couper les mains. Mais il reconnut bien alors qu'un jeune homme n'avait pas été capable de trouver seul une réponse aussi habile, et qu'un vieillard avait échappé au massacre jadis ordonné.

En effet, le jeune homme qui avait su être plus rusé que le tyran, agissait suivant les conseils de son père qu'il n'avait pas eu le courage de tuer et qu'il tenait caché dans sa maison.

Le roi commanda que ce vieillard fût recherché et mis à mort.

Mais il ne fut plus obéi. Excités par le vieil homme sage, les jeunes gens de la ville se révoltèrent enfin et le roi prit le poison.

J'ai dit qu'outre ces chants que me dicta Mamadré, il était possible d'en recueillir beaucoup d'autres sur les origines, sur les dieux et sur les grands hommes.

Il y en a même un sur le déluge. Mais je le crois l'œuvre d'un moderne converti qui avait lu la Bible.

Il serait trop long de les citer tous. Je crois, d'ailleurs, qu'étant donné les variations auxquelles ils ont été exposés suivant la mémoire ou l'imagination des « troubadours », des poètes vagabonds, qui les conservèrent, ils présenteraient moins d'intérêt que la version classique, officielle, royale, qu'on vient de lire.

Cette simple version, mieux que tout discours, je l'espère, a permis de juger combien est imméritée la classification de barbare, de sauvage, appliquée à des peuples qui possèdent de semblables monuments littéraires.

Lorsque des voyageurs n'ont pas su ou n'ont pas voulu étudier le sauvage, ils disent que ce sauvage n'a pas d'idées. D'autres, plus généreux, admettent qu'il a des idées particulières, mais ils lui refusent les « idées générales » !

Mon ami Mamadré, le bon poète et le bon chanteur de cette cour païenne, et nègre d'Oyo, valait cependant bien des philosophes à idées très générales.

Quand il m'expliquait sa notion de l'immortalité, il disait : « Il y a des choses qui changent, mais il n'y en a pas qui meurent. Comment voudrais-tu que l'homme fût détruit et que de lui il ne restât rien ? Même les plantes qui sont moins fortes ne meurent pas. Vois l'igname. Vois le maïs... Il est grand ; il sèche... il paraît mourir... pas du tout. Ses rameaux retombent en terre et cela donne un nouvel être qui est le même. »

Il est vrai que Mamadré ajoutait ensuite avec une bonhomie légèrement narquoise : « De tout cela nous ne pouvons rien savoir de certain. Tout ce que les hommes racontent quand il s'agit de ce que leurs yeux du dehors ne peuvent voir, c'est ce que leurs yeux du dedans croient se rappeler... »

Ce n'est pas sans amertume que Mamadré comparait le sort des « trois enfants du même Tout-Puissant. »

« Le blanc, disait-il, a reçu tous les biens en partage, et beaucoup de savoir.

» Le Filani a également reçu beaucoup de biens. Quand naît un enfant jaune il est plus heureux. Tout de suite on lui donne une chèvre, de sorte que lorsqu'il est grand, cette chèvre, qui a fait des petits, est pour lui un commencement de fortune.

» Chez le noir, rien, rien que la peine et le dur travail, et aussi l'éternel désir. Pourquoi le Tout-Puissant nous a-t-il donné l'envie et le désir de toujours plus que ce que nous savons, de toujours plus que ce que nous pouvons ! Pourquoi ne nous a-t-il pas donné la force avec le désir ! Nous sommes malheureux. »

Et nous...?

JEAN HESS

LE

CHATEAU DES LARMES

A Gabriel Mourey.

Au sommet d'un escarpement de roches, ce château moderne avait l'aspect d'une caserne composite ou de ces bâtisses agglomérées, élevées en plusieurs fois, réunies par des rallonges, soudées par des galeries, des pavillons, et qu'on a ensuite badigeonnées d'une teinte uniforme, éclatante, pour la symétrie.

C'était d'abord une maison carrée, un vide-bouteille, une guinguette agrandie, ornée de lourds balcons sur d'informes pilastres en briques rouges; accostée d'un corps de logis plus vaste, aux fenêtres en guillotine, encadrées de hideuses moulures en ciment.

Une tour ensuite, où l'on avait ménagé des ogives pour y enchâsser des vitraux verdâtres losangés de plomb, achetés à quelque démolisseur d'église, et qui se terminait, sous le toit, par un moucharabieh en saillie, provenant de quelque brocanteur ; les girouettes, les balustrades, les gargouilles, sortaient évidemment de chez un marchand de ferraille. Toutes ces décorations métalliques, passées au minium et argentées par un procédé chimique, se dessinaient en noir

sur le blanc cru des murailles. A un angle, une tourelle à clocheton s'élançait du perron massif et déjeté; ici une terrasse à potiches de fonte émaillée d'un bleu cruel ; là une cage de verre, écrasée sous une charpente épaisse à soutenir un dôme, et qui préservait une terrasse tantôt du soleil et tantôt de la pluie. Enfin des hangars, une grange, un rustique pêle-mêle, enjolivé de galeries, débris d'un chalet suisse en bois découpé.

Les toits offraient les mêmes disparates. D'un côté, des ardoises grises, lépreuses, de l'autre des tuiles moussues, çà et là des raccords neufs, mettant des taches rouge vif sur le violacé des unes, le brun noirâtre des autres; enfin des chaumes frangés de joubarbes, et des bardeaux vermoulus où rampaient des lichens.

On appelait cette demeure, le plus souvent inhabitée, « le Château des larmes » : nom poétique, sans doute, et d'une bizarrerie presque charmante; nom terrible pour les habitants du village voisin, car l'homme qui l'avait édifié, ce château, peu à peu, d'année en année, l'avait cimenté, disait-on, « avec des larmes de paysans » ! Et ses fils, qui étaient d'opulents bourgeois, habitaient d'autres maisons, plus confortables, dans la vallée, au milieu de jardins et de vergers très beaux et très fertiles.

Quant au village, ce n'était qu'un amas de masures croulant de vieillesse et d'étables empestées, bordant une rue défoncée d'ornières, coupée de tas de fumier et de fosses à purin, où tout respirait la misère, l'atroce misère de celui qui a possédé la terre et la travaillait à son profit, et qui, ne la possédant plus, la travaille pour fournir au luxe du maître, en se contentant d'un maigre salaire honteusement marchandé, rogné par l'impôt, compromis par les intempéries, toujours insuffisant lorsque la cabane est pleine d'enfants en bas âge et de vieux qu'il faut nourrir à ne rien faire.

On y mangeait des légumes cuits à l'eau, avec le beurre et le lait qu'on ne pouvait pas vendre; on s'habillait de la défroque méprisée par le fripier; on dormait sur des paillasses en feuilles de maïs et en toile d'emballage; et chaque fois que deux amoureux s'épousaient, des commères grommelaient, en hochant la tête, que c'était le mariage de la faim avec la soif.

Le village dépendait d'une coquette petite ville, sise au bord d'une rivière limpide, au milieu d'une charmante vallée, toute verdoyante d'arbres séculaires, de grasses cultures, de vignes bien exposées sur des coteaux : Montaymond, sous-préfecture, tribunal, — nantie, par conséquent, de tout ce qui déflore, attriste et ronge la vie, l'administration méticuleuse et la horde farouche des gens de procédure, ennemis nés du justiciable.

Un brave montagnard, Blaise Ladret, qui exerçait l'utile profession de marchand de futaine et colporteur de mercerie, eut un fils, qu'il dénomma Évariste, et dont il eut l'ambition, qu'il réalisa, de faire un huissier.

Comme l'appétit vient en mangeant, ledit huissier se fit banquier, il fonda une banque à Montaymond, avec divers associés infiniment moins retors et malins que lui, qui se succédèrent jusqu'au jour, où les ayant tous exprimés, — ainsi dit-on d'un citron séché par une main nerveuse, — il assuma tout seul le fardeau des affaires.

D'une intelligence subtile, cet apôtre du *huit pour cent*, — non compris les *bonis* des comptes de retour, agio, renouvellement, commission, et autres bénéfices aussi licites pour ce happe-monnaie qu'onéreux pour l'infortuné client, — parvint à réaliser en peu d'années une fortune évaluée par les uns à un million, par les autres à deux millions, par d'aucuns plus haut ou plus bas, selon le degré de leur jalousie.

Gagner un million en vingt ans, c'est coquet; cela suppose cinquante mille pièces de vingt sous mises de côté chaque année, — une fois payées la vie courante du ménage et l'éducation des enfants, après les dépenses imprévues, les pertes inévitables, le contre-coup des infortunes publiques, guerres ou fléaux, et le reste.

Dans une ville de cinq mille habitants, chiffre moyen, c'est un impôt de *dix francs par habitant* — une copieuse capitation ! — prélevé par l'heureux spéculateur : il n'étendait guère ses opérations hors de la ville. Et durant l'année terrible, — qui, du reste, doubla ses capitaux par des opérations louches, il feignit d'être en péril, ce coffre-fort, et fut soutenu par un syndicat d'autres coffres-forts. Il était, en somme, considérable et considéré.

Le système d'Évariste Ladret, il faut le reconnaître, était d'une simplicité admirable. Chacun sait que le paysan, riche de denrées, de bétail, est toujours à court d'argent monnayé. Il entasse un sou sur un sou ; il se fait avare de ces petits morceaux de métal : il donne plus volontiers un pain de beurre ou de seigle que le dixième de leur valeur en numéraire. Les espèces représentent pour lui une menteuse indépendance : il s'en sert pour payer l'impôt, son fermage, l'épicier, le tisserand. Il les réserve pour acheter son bétail, pour arrondir son lopin. Qu'il arrive un accident, une maladie, un incendie, une mauvaise récolte, l'inondation, la grêle, un mariage, une naissance, une mort, — la mort surtout, avec les frais de funérailles, les droits de mutations, le pauvre deuil, — si la réserve est insuffisante, on se voit contraint d'emprunter. On court à la banque.

Là on ne discute pas le taux du prêt : on ne le paie qu'avec une signature. Pas d'hypothèque sur les biens. Pas de notaire. Une simple signature sur papier oblong, avec l'image d'une dame qui tient une balance... emblème ironique, oh ! combien !... Puis la signature de la femme, pour la forme, celle du frère ou du beau-frère avec lequel on possède un patrimoine ou quelque « bien » demeuré indivis. Et voilà six mois de tranquillité !

Seulement, au bout de six mois, on n'a pas l'argent; ou bien on l'a, mais on voudrait acquérir la pièce de terre de Jean-Louis, — deux ou trois ares, — enclavée dans le champ, au bord du chemin vicinal. Qu'à cela ne tienne! Moyennant un léger appoint, monsieur le banquier a la bonté de renouveler le billet, grossi des intérêts, et même il ajoute la centaine d'écus pour l'acte, l'enregistrement, la purge légale et autres menues bagatelles. On a eu le pré de Jean-Pierre à si bon compte !

Mais arrive la foire. Le paysan vend une vache pour acheter deux bœufs. Il passe à la banque, où on lui remplit obligeamment la sacoche de cuir qui lui sert de bourse. Nouveau billet. L'argent coûte si peu! La dette grossit... Bah ! si la vigne mûrit bien, s'il ne grêle pas, si le blé se vend son compte, si les pommes de terre n'ont pas la maladie, si l'été n'est pas trop sec, si le feu ne prend pas aux meules, si le

bétail ne dépérit pas, si la fromagerie ne fait pas faillite, si on n'a pas la guerre, on finira toujours par payer. Le « bien » vaut cent fois ce qu'on doit! affirme le bonhomme à sa ménagère, qui devient soucieuse.

Et quand l'argent coûte si peu, on le dépense encore plus facilement. On va de temps à autre boire un pot de vin blanc avec les amis. On va vendre ses poules au marché, on rapporte un fichu pour la petite, un pain de sucre, une belle pièce de boucherie.

Les années se passent. Il y a cinq années qu'on a signé le premier billet... Il y en a dix, à cette heure... A la dernière échéance, l'huissier a signifié un protêt. Monsieur le banquier n'est plus aussi aimable : il réclame le solde de son compte; il envoie un immense papier où il y a des chiffres, des traits, des mots qu'on ne comprend pas, qui ne sont pas en langue chrétienne. L'huissier revient. Il donne de bons conseils : mieux vaudrait vendre un morceau de terre, et payer. Oui, mais on sait la gêne, l'échéance prochaine, et de ce qui vaut cent napoléons, on offre cinquante.

Bref, tout à coup, l'avoué se met de la partie. Assignation, commandement, saisie provisoire, jugement par défaut, opposition, nouveau jugement, j'en passe... et des pires! C'est une pluie de papiers timbrés; non pas une pluie, un déluge! Et tous ces griffonnages coûtent beaucoup plus que leur poids en or.

En fin de compte, principal, intérêts, frais, forment un si imposant total que le débiteur subit la saisie immobilière, après licitation des biens indivis qu'il posssède avec ses proches. Et, un beau matin, il se réveille ruiné, vieilli, sans espérances, las de vivre, obligé de rester comme fermier dans la maison où ses aïeux sont morts, où ses enfants sont nés, et que monsieur le banquier a payée avec son propre argent.

Cette opération répétée chaque année aux dépens de sept ou huit débiteurs nantit Évariste Ladret de bon nombre de domaines, fermes, métairies, vignes et bois. Et comme parfois on transigeait, des capitaux affluaient aussi. D'autre part, les dépôts qu'il encaissait, à *trois pour cent*, manœuvrés habilement, lui donnaient le *douze*. Peu à peu, la pelote s'arrondissait.

Entre temps, sur la roche qui dominait le hameau lépreux des Pâquis, il commençait à bâtir son château, coin par coin, au hasard, et profitant des bonnes occasions. Les pauvres auxquels il consentait à faire l'aumône creusaient les fondations, allaient chercher les moellons sur les bords de la rivière; le charpentier, qui lui devait des sommes, travaillait au rabais et à valoir sur sa dette. Évariste lui-même courait les villas des environs, déterrait des ferrailles qu'il se faisait donner. Il imposait un cadeau d'ardoises, de tuiles, de matériaux, voire des journées de prestations à tous ses débiteurs, se croyait quitte en leur payant un verre de piquette.

Il se maria sur le tard et, chose étrange! prit une fille pauvre, de bonne maison, d'une économie et d'un ordre admirables, qui fut sa propre servante, cuisina, lessiva, ravauda son linge, et n'eut de toute sa vie que deux robes noires, une de laine, une de soie, — celle-ci pour Noël, Pâques et les grandes cérémonies.

Elle mourut dès qu'il n'eut plus besoin d'elle: ses deux fils, baptisés Ernest et Eugène (pour que la marque du linge n'eût jamais besoin d'être changée), avaient, l'un après l'autre, atteint leurs dix-huit ans ; il songeait à leur carrière. Il les voulut avocats, pour qu'ils connussent tous les secrets de la chicane, en mit un chez un avoué, l'autre chez un notaire, à Paris, la seule ville universitaire où un étudiant puisse vivre de peu, rester isolé.

Sur sa pension, Eugène économisa deux milliers de francs en trois années, dûment convertis en titres cotés à la Bourse. Il revint à Montaymond comme il était parti, n'ayant jamais connu l'amour : il faisait l'économie d'une maîtresse. Il ne lut ni livre, ni journal, et fut de la claque pour aller au théâtre. Un homme qui dépensait plus de vingt-deux sous pour son dîner lui faisait horreur; mais il aimait les cravates bariolées, et ramassait les vieux rubans de sa mère, pendant les vacances, pour en fabriquer des nœuds.

L'aîné, plus prodigue, plaçait son argent en réclame, cherchait des relations, en tirait parti, se créait des camarades, spéculait sur de petites valeurs véreuses, de quoi l'on trafique sous le manteau.

Reçus licenciés tous deux, le père les mit à son comptoir :

l'un représenterait la vieille banque d'escompte et recouvrements, drainant l'argent de la province, émiettant les fortunes, commanditant le petit commerce toujours sous la menace de la faillite; l'autre inaugurerait les affaires modernes, opérations industrielles, assurances, agences diverses.

Ernest seul se maria. Il épousa une fille de bonne bourgeoisie, largement dotée, riche d'héritages futurs solidement garantis, laide et souffreteuse. Il n'eut pas d'enfants, résuma en lui-même tout l'avenir de sa race, et travailla héroïquement pour les neveux que le ciel pourrait un jour lui accorder : esprit de sacrifice, sentiment d'abnégation dignes d'éloges.

Personnellement, il était sympathique. Long, svelte et mince comme un tronc de peuplier, il contrastait avec son frère gros, gras, fleuri, trapu, ayant la démarche bovine d'un montagnard. On les voyait peu ensemble, et c'était dommage ! Ils auraient eu l'air, à eux deux, d'un jeu de bilboquet : Eugène, la boule, et Ernest, le manche.

Sans être plus lettré qu'il ne convient à un financier, même dans le train, celui-ci avait fait d'honorables études chez les révérends pères Jésuites. Et il restait un de leurs élèves, sinon par le culte des choses de l'esprit, du moins par l'habileté dans la lutte pour la vie, par la souplesse du caractère, par le respect des pouvoirs établis, par la vénération pour les connaissances utiles.

Il savait, à propos, ouvrir ou fermer sa caisse, et se ménager des appuis bienveillants, des coopérations inattendues. Il avait l'esprit aventureux, il aimait le progrès ; l'industrie, dans toutes ses ramifications, était sa voie d'élection, et, pour user de son langage familier, « il était toujours en train de *culotter* une bonne affaire ».

Il ne détestait donc pas le panache. Au demeurant, son casque de capitaine des pompiers allait bien à sa martiale figure; avec une grâce indicible, il saluait de l'épée, et s'il résignait, un beau jour, son mandat de conseiller municipal, c'est qu'il ne se sentait point appelé à le continuer, par le peuple réuni en ses comices, aux élections prochaines. *Quo non ascendam ?* Telle était sa devise, empruntée au grand Colbert...

II

Devenu vieux, assez malingre, le visage parcheminé à reflets d'or, les cheveux et la barbe couleur d'étain, l'œil fauve, fixe, cruel, des oiseaux rapaces et des bêtes carnassières, le vieil Évariste Ladret se trouva fatigué. Le tintement des écus l'assourdissait; le maniement des louis agaçait le bout de ses doigts fuselés, veloutés par le contact caressant du métal; les vignettes bleues des billets de banque l'éblouissaient; les discussions avec les clients l'irritaient; sa méfiance devenait de la terreur.

Las d'un demi-siècle de travail prodigieux, le patriarche septuagénaire eut l'idée de renoncer aux affaires. Il y pensa un an, mûrit son projet, s'abîma dans les plus tristes réflexions, quêta des conseils, hésita, enfin s'exécuta, gardant au fond de soi une rancune amère.

Par quelle aberration le vieillard, qui, durant sa longue vie, avait mille et mille fois répété le fameux axiome montagnard : « Il ne faut pas se déshabiller avant de se coucher », par quelle aberration l'oublia-t-il à l'heure décisive où la plus élémentaire prudence lui commandait impérieusement d'en faire son profit? A quel sentiment, — s'il était capable d'éprouver un sentiment, — obéit-il?

Fut-ce la tendresse aveugle d'un père satisfait de voir revivre en ses fils les vertus négatives qu'il pratiquait : la probité légale, la circonspection, l'ordre méthodique, l'énergie au travail quotidien, la sobriété par économie, l'obéissance aux pouvoirs établis quels qu'ils fussent, une religion de surface imposant l'estime, une fidélité stricte aux devoirs de famille?

Fut-ce un coup d'orgueil, un défi chimérique à la destinée, une insouciance grandiose du malheur possible, une présomption formidable de n'être pas atteint par l'ingratitude?

Fut-ce au contraire, enfin, un accès de faiblesse, une dépression momentanée des facultés, ou la crainte seulement d'un oubli, d'une distraction, la crainte d'être forcé un jour de dévoiler au fisc le chiffre réel de sa fortune?

Qui le saura jamais? Quoi qu'il en soit, par actes authentiques, inattaquables, sur lesquels il n'y aurait plus à revenir jamais, le père Ladret fit donation pure et simple à ses fils de tout son avoir, en opéra lui-même le partage, et ne se réserva rien, pas même une pension alimentaire, pas même un usufruit, pas même son caveau de vins exquis, vieux, soignés comme un trésor, qui fut déménagé. Les deux fils allèrent s'installer au Château des Larmes, laissant au vieux son petit appartement de la ville, au second étage au-dessus de la banque, le premier étant loué par un fonctionnaire. Il y demeura seul avec la Bernarde, sa servante depuis vingt ans, qui n'avait jamais touché un sou de ses gages, capitalisés d'année en année.

Pendant quelques mois, le père Ladret fut tendrement choyé : il fallait établir solidement la légende de la gratitude filiale. Il occupait toujours, aux bureaux de la banque, son grand fauteuil à oreillettes, garni de basane verte. En lisant les journaux, — quatrième page, cote de la Bourse, — il surveillait du coin de l'œil les allants et venants. Il causait avec les débiteurs. Parfois il enlevait une affaire, au cabaret voisin, avec un paysan timide, en buvant un pot de vin blanc aux dépens d'icelui.

Dans toutes les fêtes familiales, on exhibait le vénérable vieillard, on l'accablait de respect, on encensait ses cheveux blancs, on lui parlait avec des mots attendris, câlins, pleins de caresses.

Mais il n'était guère décoratif, il avait de fâcheuses intempérances de langage. L'ancien huissier reparaissait ; même, en grattant le bourgeois, on retrouvait le paysan. Il prolongeait les stations au cabaret, prenait goût aux interminables parties de cartes, aux beuveries des jours de foire. Il se négligeait. Sa longue, très longue lévite vert bouteille s'élimait, blanchissait aux coutures, et son chapeau graisseux, bossué, tournait au roux.

Ernest se plaignit à quelques amis de ce laisser-aller déplorable, en termes affectueux toutefois, insinuant que le pauvre père n'avait plus bien « la tête à lui », qu'il buvait trop, que le vin blanc lui jouerait un mauvais tour. Et durant que Ladret faisait chez ses fermiers une tournée de quelques

jours, on enleva le fauteuil de basane verte, et le bureau de la banque fut disposé de façon à ce que le vieillard n'y trouvât plus de place. A son retour, on essaya de lui expliquer doucement ce petit coup d'État. Il fronça un peu le sourcil, hocha la tête, acquiesça d'une parole très brève, et ne reparut pas à son poste.

Eugène fit courir le bruit que son père, obéissant à la fascination du gain, se divertissait à des opérations usuraires, enfouissait de l'or, tentait la spéculation sur les fonds publics. Ces propos effrayèrent. Quelques amis, des vignerons, qui avaient confié leurs économies au vieillard, en exigèrent le remboursement. Il fit la grimace, faillit se fâcher, paya et s'enferma chez lui d'où il ne sortit plus que rarement. Il buvait seul, attablé à sa grande table ronde, dans sa salle à manger, qui prenait jour par un vitrage sur une galerie ; aux murs, un vulgaire papier à rayures vertes, sur fond bistre, avec de méchantes lithographies coloriées des batailles de Napoléon. La Bernarde lui servait une cruche de vin blanc, un verre, et il restait là, de midi au soir, à boire à petites lampées, en relisant de vieux journaux.

Ses fils le voyaient peu. D'ailleurs, ils ne donnaient à Bernarde que le strict nécessaire pour le ménage, où l'on eût été privé, si les femmes du pays, par déférence, peut-être dans l'espoir vague d'obtenir quelque prêt, n'eussent apporté quelque poule ou quelque lapin, des œufs, du beurre, des fruits.

Le père Ladret n'eut donc point à souffrir matériellement, sinon par l'étroitesse de sa vie, par chagrin de voir diminuer ses provisions, de brûler son bois, de boire son vin, et de ne plus entasser. Mais il souffrait moralement plus qu'on ne l'eût pensé d'un homme si dépourvu de sentiment : la solitude l'apeurait, les médisances le désolaient ; il ne jugeait pas encore ses enfants, il doutait d'eux ; il craignait de voir se déclarer davantage leur ingratitude, il les soupçonnait de mauvaises pensées, de désirs criminels.

Il alla chez le curé, s'inquiéta de ce que pourrait coûter son enterrement, vida ses tiroirs, fouilla ses cachettes, et confia en dépôt, à ce prêtre qu'il estimait, une cinquantaine de louis, tout son avoir, afin que ses funérailles fussent décentes et qu'on pût distribuer aux pauvres de la ville du pain et du

fromage. N'ayant plus rien à donner, il fit néanmoins son testament, se confessant d'avoir manqué de prudence, et jetant, par une phrase rapide, un blâme discret à ses héritiers.

Dès lors il se résigna, devint de plus en plus farouche dans son isolement volontaire. Il allait chaque matin au cimetière, se plantait debout, tête nue, devant le tombeau de sa femme : une colonne tronquée, enlacée de lierre, avec deux mains jointes sculptées sur le fût ; il y restait une heure, puis s'en revenait, la canne sous le bras, les mains enfouies dans les manches de son paletot, qui flottait sur son corps amaigri comme une voile sur un mât, le dos courbé, l'œil à terre, sous l'ombre de son chapeau déformé. Personne, maintenant, ne le saluait plus. Il ne s'en formalisait pas. Tant de fois il s'était vanté de n'accorder sa considération qu'à ceux qui possédaient de l'argent! Il excusait qu'on le méprisât, étant devenu pauvre.

Cela dura ainsi, mais empirant, deux ou trois années. L'octogénaire, de plus en plus malpropre, de plus en plus cassé et déjeté, avait un aspect sinistre, à la fois terrible et répugnant. Ses traits, d'un ton de cire, creusés de mille rides, de hachures, se rapetissaient, dessinant l'ossature de la face, les trous des orbites, sous la peau. Ses yeux, sans flamme, sans couleur, comme vitrifiés, regardaient en dedans. Et sa taille affaissée, sa démarche mal assurée, sa maigreur sous des habits trop larges, à plis dessinés par l'usage, en faisaient une sorte de fantoche grotesque, dont le populaire s'amusait.

Au Château des Larmes, on menait la grande vie, tandis que l'on bâtissait, au milieu de jardins magnifiques, dans un site plus joyeux, plus ensoleillé, une villa où s'accumulaient toutes les recherches du luxe et du confortable moderne. Le vieux n'y allait plus : les robes de satin, les dentelles et les fourrures de madame sa bru l'offusquaient, aussi la livrée à collet orange du valet de pied, l'habit noir et la cravate blanche du valet de chambre, les tapis et les tentures. Et d'ailleurs, pas d'enfants, point de rires, de cris d'allégresse, de vie en cette maison : le silence qu'exige une femme souffreteuse et maussade ; la froide correction des maîtres, l'indifférence morne des serviteurs, la tristesse de l'argent dépensé par ostentation, la gêne d'amis envieux ou jaloux.

Combien chèrement ces gens payaient leur faste! Ils ne s'aimaient pas : les deux frères si dissemblables de caractère, la femme dévorée d'ennuis, vertueuse par orgueil, malade par excès de soins et de recherches, insoucieuse de maternité. Ils n'aimaient plus le père, honteux de sa médiocrité que leur avarice ne voulait pas dorer, blessés dans leur vanité de parvenus par le souvenir de ses origines, par les moqueries que l'on faisait de son ivrognerie et de sa saleté.

Un jour, cependant, au cœur de l'hiver, après toute une après-midi de réflexions solitaires, Evariste Ladret, par on ne sait quelle impulsion, décida soudain qu'il irait au château, prit son manteau et sortit. Une couche de neige très épaisse couvrait le sol, et la neige continuait de tomber par tourbillons, en tempête. Une nuit sombre, un ciel bas, noir, et des colonnes de flocons, tournoyant, qui fouettaient le visage. La distance était longue. Le vieux se traînait péniblement, appuyé sur son gourdin, baissant la tête sous les rafales. Il avançait avec lenteur, seul sur la route, point noir qui oscillait sur la vaste étendue blanche.

Dans le village, point de lumière aux lucarnes. Ceux qui ne dormaient pas veillaient dans les étables, accoutumés à la chaleur lourde et à l'odeur dégagées par les vaches; éclairés seulement par d'humbles lampes dans un falot de toile, ils travaillaient, les hommes à fabriquer des cuillers en bois, les femmes à leur rouet de fileuse. Mais au sommet de l'escarpement, sous ses toits ouatés d'hermine, le château flambait de clartés : les vitraux brillaient en cascade de pierreries, les mousselines, les soies roses luisaient aux fenêtres.

Le père Ladret sonna. L'homme qui vint à la grille le reconnut à travers les barreaux, et s'en alla tout de suite, sans prononcer une parole. Quinze convives festoyaient en ce moment autour d'une table magnifique. On versait à flots les vins précieux, épargnés par le banquier ; tout un bûcher splendide pétillait dans la cheminée ; des femmes parées, chamarrées de joyaux, riaient à gorge déployée, savouraient le parfum des fleurs et des fruits, le bouquet des vins couleur de rubis ou d'ambre et l'éclat miroitant des orfèvreries.

Était-ce, en vérité, le moment d'introduire en si noble compagnie cet usurier de village, en loques, sordide, blême,

ce fantôme, ce spectre de Banquo ? A l'office, les domestiques, avertis de son audace, avaient un rire de scandale. On aurait pu le faire entrer dans la cuisine, mais non : ils le détestaient, fils ou filles pour la plupart de laboureurs des environs qu'il avait naguère expropriés.

Lui, debout à la grille, serrait deux barreaux de ses deux mains, la secouait, l'ébranlait, vociférait. La neige s'amassait sur ses vêtements, le froid du fer lui fit lâcher son point d'appui.

Alors il se redressa, montra, dans une imprécation muette, le poing à cette maison bâtie pièce à pièce avec ses gains, avec ses fraudes, et qui représentait la ruine de si nombreuses familles. Il en fit le tour, plusieurs fois : il semblait mesurer avec ses pas le pourtour de l'enceinte ; il comptait les fenêtres. Et de temps à autre, entre deux sanglots, il poussait un strident, rauque, désespéré cri d'appel. Il erra ainsi jusqu'à ce que ses jambes ne pussent plus le porter. Ses hurlements s'affaiblirent, ses gémissements s'éteignirent. Il tomba comme une masse au bord du fossé.

Le lendemain, on trouva son cadavre raidi, parce que les chiens aboyaient, autour d'un tas de neige. Hâtivement, on l'emporta dans une chambre de parade, on éveilla les fils, on courut à la ville. Et le curé fit l'enterrement avec les cinquante louis du bonhomme.

CHARLES BUET

L'EXPOSITION DE 1900

Je sais en ce moment à Paris une demi-douzaine au moins de gens qui peuvent être bien surpris : ce sont les estimables fonctionnaires chargés d'organiser l'Exposition de 1900. Un ministre les fit venir il y a trois ans, et leur tint le langage suivant :

— Le gouvernement, ayant décidé qu'une nouvelle Exposition aurait lieu à Paris en 1900, c'est-à-dire dans sept ans, vous confie la préparation de cette grande manifestation. Personne, cette fois, ne nous reprochera de nous y prendre trop tard! Néanmoins, ce délai de sept ans n'a rien d'excessif, car nous entendons suivre une autre procédure qu'en 1889. Lorsque la Chambre des députés vota, dans les séances du 20 et du 21 avril 1886, le budget de l'Exposition de 1889, les plans étaient encore dans les limbes. Le concours pour les dispositions générales des bâtiments ne s'ouvrit que quelques jours après, et le projet définitif ne fut arrêté que beaucoup plus tard. Le Parlement se borna, en somme, à donner les clefs du Trésor aux organisateurs, et ceux-ci, après avoir reçu l'argent qu'ils jugeaient nécessaire à vue de nez, l'ont dépensé à

leur guise, et je me hâte d'ajouter, à la satisfaction générale. Puisque nous avons le temps, faisons mieux encore ; soyons plus respectueux des droits du Parlement; apportons-lui des projets complets avec toutes les pièces justificatives à l'appui ; qu'il puisse remanier les plans, reviser les devis des architectes et vérifier les calculs des ingénieurs. Fixez donc dès maintenant les grandes lignes des constructions, la marche des chantiers, et les détails de l'exploitation future. Tout cela vous demandera bien deux ou trois ans de grand travail ; mais, comme nous ne savons pas ce qu'en fin de compte les Chambres pourront décider, jusqu'à nouvel ordre vous n'aurez pas de traitement. Soyez assurés qu'au grand jour du débat public quelque député rendra hommage à votre désintéressement. En tout état de cause, il vous resterait toujours la satisfaction de votre conscience; car nous pouvons bien le dire entre nous, dans le terrible conflit d'intérêts privés qui déchire les assemblées politiques, vous demeurez parfois les seuls représentants de l'intérêt général. C'est un beau rôle, messieurs, et le sentiment que vous en avez doit tenir lieu de tout; allez donc, et faites-nous une Exposition qui soit à la fois une grande œuvre artistique et une opération commerciale fructueuse.

Après un tel discours, on pense bien que nos gens se mirent à l'œuvre avec ardeur, et, d'après leurs petits communiqués semi-officiels, il était facile de deviner qu'ils étaient très satisfaits de leur besogne. Enfin, au bout de trois années consacrées à de multiples études, le Parlement est saisi d'un projet définitif avec toutes les pièces justificatives imaginables. Non seulement on dit ce que l'on veut faire en 1900, mais même ce que l'on fera en 1901. Et voici que le gouvernement pâtit de son excès de zèle. Les opposants se plaignaient en 1886 d'être obligés de voter les yeux fermés ; ils se plaignent aujourd'hui d'avoir à discuter des projets trop précis.

— Eh quoi, disent-ils, partout nous nous heurtons à des propositions fermes, définitives; sommes-nous donc simplement chargés d'enregistrer vos décisions? Vous nous apportez des plans, des conventions signées par les représentants du Conseil municipal et des établissements financiers. S'il nous plaît de bouleverser tout cela, n'en avons-nous pas le droit?

— Assurément, répond le gouvernement; c'est précisément pour que vous puissiez tout examiner et modifier à loisir que nous vous donnons tant d'explications. Permettez-nous cependant une observation : le Conseil municipal et les établissements financiers ne nous ont pas donné leur signature en blanc; ils ont signé un contrat déterminé; si vous biffez précisément les clauses auxquelles ils tiennent, nous sommes bien obligés de vous avertir que la signature va tomber.

— Alors nous ne sommes pas libres; c'est la carte forcée.

— Vous êtes parfaitement libres de déchirer tout ce qui a été fait jusqu'ici et de nous faire recommencer notre pensum si vous le trouvez mal fait, mais non d'imposer votre volonté à des co-contractants.

— Nous voyons bien que tout cela a été méchamment ourdi pour nous lier les mains. N'avez-vous pas aussi invité les puissances étrangères?

— Oui, nous l'avons fait, et en cela nous avons suivi les précédents. En 1867, en 1878, les invitations aux puissances étrangères ont précédé le vote de la loi. En 1889, il en a été autrement; mais la circulaire officielle porte la trace d'une première consultation officieuse antérieure au dépôt du projet. Au cours de la discussion, M. Roulleaux-Dugage reprocha même au gouvernement de ne pouvoir fournir de renseignements plus précis sur la participation ou la non-participation des grandes nations : C'est, disait-il, — et non sans logique — un des éléments principaux du plan et de la dépense, l'importance et les frais de la réception dépendant généralement du nombre des invités.

— Il n'y a pas de précédent ni de logique qui tienne; vous avez voulu nous mettre dans une fausse situation; nous y sommes, et vous savez bien que nous serons obligés de voter cette malencontreuse Exposition; mais, du moins, nous la voterons la mort dans l'âme.

Tels sont les colloques que nous communiquent les journaux après les séances de la Commission nommée par la Chambre des députés pour examiner le projet d'Exposition en 1900. On parle depuis trois ans de cette Exposition, on en a trop parlé peut-être, et tout le monde a l'air aussi surpris que si le projet avait été présenté à l'improviste.

On se rappelle les circonstances dans lesquelles le gouvernement a pris la décision aujourd'hui si vivement critiquée. C'était en 1892. Toutes les cervelles de France gardaient encore l'impression très vive du succès de 1889. Il eût été malaisé de soutenir alors, comme on le fait aujourd'hui, que ce glorieux centenaire n'avait été qu'une hideuse kermesse, et l'heureuse influence d'une Exposition sur la prospérité et l'éclat du pays passait à l'état de dogme populaire. Le bruit se répandit que l'Allemagne, pour affirmer son hégémonie, allait convier le monde à un solennel baptême du siècle nouveau. L'émotion causée en France par cette nouvelle se traduisit dans le Parlement par un projet de résolution ; mais, avant que ce projet fût discuté, le gouvernement avait fait insérer au *Journal officiel* un décret décidant que, du moment où l'on voulait fêter le XXe siècle, la fête serait donnée à Paris. En signant ce décret, le gouvernement n'excédait en rien ses pouvoirs; c'est toujours, en effet, par voie de décret que les Expositions ont été annoncées; il appartient ensuite au Parlement de confirmer ou d'infirmer le décret en votant ou en ne votant pas les fonds nécessaires.

Le décret du 14 juillet 1892 fut d'ailleurs accueilli avec une faveur marquée, et l'idée même de fêter le XXe siècle parut toute naturelle. Il n'en va plus de même aujourd'hui ; un siècle, dit-on, naît et meurt chaque jour de l'année; en quoi la saint Sylvestre de 1899 serait-elle plus solennelle que toutes les saint Sylvestre? — J'en demeure d'accord avec ces philosophes, d'autant que j'ai horreur des anniversaires quels qu'il soient. Ce sont des coups de cloche qui annoncent désagréablement la fuite lamentable des heures; et, dans leurs plus joyeux tintements, j'ai toujours perçu l'écho du glas des morts. Mais ce sont là des sentiments personnels, que ne partage pas le reste des humains, à en juger par la faveur où sont les fêtes de tout ordre chez les individus comme chez les peuples, et tous les gouvernements du monde

De quelque nouveau saint chargent toujours leur prône.

Anniversaire pour anniversaire, ceux qui ne reviennent qu'une fois tous les cent ans ont quelque chose de peu commun

dans la vie ordinaire des hommes. Il n'est pas douteux que le XXe siècle ne doive être grandement célébré. Vaut-il mieux que la cérémonie ait lieu dans notre cher et beau Paris, plutôt qu'à Londres, à Berlin ou à Rome?

La première critique, à ma connaissance, du projet d'Exposition remonte au mois d'avril dernier. Un des écrivains les plus distingués et les plus charmants de notre temps rencontra sur le pont des Arts un ennemi des Expositions qui avait malheureusement beaucoup d'esprit, et qui a fait des prosélytes. La thèse que ce fâcheux avait légèrement esquissée avec M. J. Lemaître a été reprise sur un mode moins subtil et plus retentissant par une pléiade d'écrivains décadents, qui se sont révélés dans la circonstance moralistes profonds et grands prédicateurs de carême. L'affaire a tourné quelque temps au charivari. Mais on est bien vite revenu à une plus saine appréciation des choses, et il semble que cette petite effervescence aura seulement contraint beaucoup de gens à se rendre un compte plus exact de l'utilité même et du rôle des Expositions. Sont-elles, ainsi que le disait, il y a quelques jours, un homme très honorable, mais évidemment prévenu, vieux jeu, rococo, pendule, un poncif enfin?

***

Cette collection des œuvres de l'homme qu'on nomme une Exposition universelle a, d'après ses partisans, deux résultats principaux.

Cause d'émulation entre les producteurs et procédé d'instruction pour la masse des visiteurs, elle contribue au progrès général de l'humanité.

Instrument très puissant de réclame, elle procure au pays qui l'entreprend un bénéfice commercial considérable.

Ces conséquences des Expositions sont contestées, cela va sans dire; en pareille matière, la discussion est difficile, chaque tenant d'une idée procédant par voie d'affirmations catégoriques et n'admettant guère la réplique. Il est cependant un argument de fait auquel il faudrait répondre : l'entrée des Expositions est absolument libre ; nul n'est tenu d'y exposer, nul n'est tenu de les visiter ; cependant le nombre des

exposants et celui des visiteurs vont toujours croissant. Pourquoi? D'après des articles récents, ce fait ne comporte aucun commentaire rationnel, et les cohues qui se pressent aux guichets des Expositions sont aussi inexplicables que les migrations des bécasses. Si les Expositions ne sont pas désertes, c'est sans doute parce qu'il est encore beaucoup de braves gens en ce monde, et qu'on ne veut pas chagriner les organisateurs. De même, si les Expositions les plus lointaines, les plus obscures, les moins bien dirigées attirent tant d'exposants, c'est que les commerçants et les industriels sont atteints depuis trente ans d'une maladie mystérieuse à laquelle on a donné un nom fort laid, comme la plupart des noms nouveaux : l'expositionnomanie.

Quelques lignes plus bas, les mêmes écrivains parlent judicieusement de l'expansion de la France et de la nécessité de la réclame. Le commerce, en effet, vit aujourd'hui de réclame. Qui ne connaît l'ingéniosité déployée par certains industriels, et les sommes énormes consacrées à une publicité souvent illusoire? Toutes les ressources d'une imagination fertile sont dépensées pour forcer l'attention du client, et l'on envoie mille prospectus coûteux dans l'espoir qu'un seul sera lu. Or, pour une dépense infiniment moindre, les Expositions procurent à l'industriel, au commerçant, la plus éclatante publicité. Elles font passer en un jour, devant sa machine, son étalage, ses vitrines, plus de gens qu'il n'en verra pendant toute sa vie dans son usine ou dans sa boutique. Elles vont chercher le client dans toutes les parties du monde, l'amènent à heure donnée, alors que tout est préparé pour le recevoir et le séduire. Voilà pourquoi le nombre des exposants augmente sans cesse. Maintenant, si après l'Exposition on fait une distribution supplémentaire de croix, chacun, bien entendu, s'efforcera d'en avoir; mais les bons points ne font pas l'utilité de l'école. Supprimez les bons points, les enfants iront toujours à l'école. Supprimez les décorations, les Expositions n'en demeureront pas moins la plus efficace et la plus puissante des réclames.

Il est clair que l'efficacité de cette réclame n'est pas la même pour tous les industriels; celui dont la marque est connue dans le monde entier et qui a depuis longtemps atteint

le plein de ses affaires, n'a pas le même intérêt à exposer que l'homme en train de fonder ou de développer un établissement. Mais si vous dites au premier : « Monsieur, la chose est simple : vous n'avez plus besoin d'exposer; qui vous y oblige? restez donc chez vous », il vous répondra, n'en doutez point : « Si je n'expose pas, mes concurrents exposeront; ils feront ce que j'ai fait jadis; ils profiteront des Expositions pour se faire beaucoup de réclame; ils chercheront, grâce à cette réclame, à m'enlever ma clientèle. Je suis donc bien forcé d'exposer pour défendre la situation acquise; mais, vous en conviendrez, le gouvernement devrait empêcher cela. » Prenez tous les raisonnements faits contre les Expositions par certains industriels, vous n'y trouverez pas autre chose; cela s'appelle, proprement, tirer l'échelle après soi.

Telle est donc l'utilité des Expositions pour les exposants. Pour un commerçant qui la niera, j'en produirai mille qui l'attesteront, et chacun de ces mille sera plus intéressant que le premier. Car ils sont la génération nouvelle des industriels de tout ordre qui veulent grandir, s'élever, augmenter le chiffre de leurs affaires, pour le grand bien du pays. Cette stimulation incessante des efforts individuels trouble la quiétude des gens arrivés; mais elle décuple les énergies, et tourne en définitive au profit de la patrie.

— Qu'en savez-vous? dira-t-on. Il ne s'agit pas seulement de réunir tous les industriels de France en une Exposition nationale; nous allons convoquer les industriels du monde entier; or, l'industrie étrangère a fait de terrifiants progrès; nous serons battus, et les pessimistes prononcent le mot de Sedan industriel.

Je ne voudrais pas répondre à des mots par des mots; mais la tactique qui consiste à fuir le combat pour éviter la défaite et à se terrer résolument pour ne pas voir l'ennemi ne réussit pas plus aux hommes qu'aux autruches. Si nous étions vraiment inférieurs à nos rivaux, mieux vaudrait chercher à connaître notre point faible et demander aux autres la cause de leurs progrès. C'est notre infériorité qui serait une chose très grave, et non assurément la constatation que nous en ferions alors. Cette constatation serait peut-être, au contraire, le principe d'un relèvement.

Mais si nous gardons la supériorité pour un grand nombre d'industries, prouvons-le donc; ne laissons pas accréditer par les meilleurs Français de sombres légendes et, pris d'une défaillance singulière, ne nous déclarons pas vaincus, quand nous l'emportons encore. Grâce à l'abaissement général des prix, la lutte pour le bon marché, où nous n'avions pas pris les devants, tend à perdre de son acuité. Des variations forcément minimes de la valeur des choses auront moins d'importance dans l'avenir que le goût ou l'habileté avec lesquels les produits seront fabriqués. Malgré les efforts des industries étrangères, les Français conservent à ce point de vue une maîtrise incontestable, et peuvent montrer en 1900 qu'ils entendent rester les fournisseurs de tout le luxe du monde. Nous convions les étrangers à une lutte courtoise sur notre propre terrain; nous sommes maîtres de notre organisation; est-il donc si malaisé de préparer dans ces conditions la victoire? L'industrie nationale est-elle tombée au point de ne pouvoir fournir les éléments d'une Exposition de sélection aussi profitable aux industriels qu'au pays tout entier?

Un homme d'esprit disait en parlant de l'Exposition de 1889 qu'elle avait été principalement une Exposition de pots de moutarde. Je trouve le reproche excessif. La magnificence du cadre extérieur préparé par le regretté M. Alphand a rendu beaucoup de gens sévères pour l'organisation intérieure de l'Exposition. Certaines parties de l'Exposition étaient fort réussies ; il faut tenir compte d'ailleurs des circonstances, et de l'obligation où se sont trouvés les chefs du service de l'Exploitation de remplir tant bien que mal des galeries démesurées, avec un tas de choses encombrantes et parfaitement inutiles dont l'amas n'avait pas plus d'intérêt pour les exposants que pour les visiteurs. Le palais des Machines lui-même, avec son prodigieux entassement de bielles, de pistons, de volants, de manivelles de toutes espèces, qui s'agitaient inutilement, était une nécropole, et ne laissait que l'impression d'un mouvement immense et sans but.

Rien n'est plus facile que d'éviter un pareil écueil; il faut écarter résolument tout objet dont la présentation, n'ayant pas d'intérêt pour les visiteurs, n'en aurait pas, par suite, pour l'exposant. — Et, en ce sens, on peut remarquer que la nou-

velle classification repose sur une idée heureuse : elle veut rapprocher le produit du matériel et des procédés de fabrication. Ainsi, plus de cimetière formidable de machines. Leur galerie va courir autour de l'Exposition tout entière. Dans chaque groupe, dans chaque classe, autant que possible, on fabriquera sous les yeux du visiteur les produits exposés.

Il serait puéril de prétendre qu'un tel système va trahir nos secrets de fabrication. Si quelqu'un possède des secrets de fabrication, il les gardera pour lui. Mais nous ne sommes plus au temps où les alchimistes travaillaient tapis au fond de leurs laboratoires ; il existe pour connaître un procédé industriel des moyens infiniment plus sûrs que la visite d'une Exposition ; je n'ai jamais cru, pour ma part, qu'un fabricant préoccupé des progrès d'un rival attendît patiemment le retour de la onzième année et le grand jour d'une exhibition publique pour savoir à quoi s'en tenir. La nouvelle classification aura donc cet unique et excellent résultat : elle permettra de porter la vie et le mouvement dans les parties considérées jusque-là comme les plus mornes d'une Exposition.

Là où il serait impossible d'intéresser les visiteurs, il faut résolument écarter l'exposant : l'admettre serait lui imposer des frais frustratoires, et l'administration a dans la circonstance un devoir très étroit de tutelle. L'affaire doit être menée de façon à procurer un succès à l'ensemble de l'industrie nationale, en même temps qu'un bénéfice matériel appréciable à la très grande majorité des exposants français.

— Vous voyez bien, reprennent les adversaires des Expositions, que vous réduisez vous-même l'intérêt de ces grandes foires à quelques industries de luxe, ou, pour parler plus exactement, à quelques industries parisiennes. Dans cette mesure restreinte, vous vous trompez encore, et le prétendu avantage procuré aux industries parisiennes par les Expositions n'existe pas. Pour l'article de Paris, l'exemple le plus topique à citer en pareil cas, il y a peut-être une augmentation factice du chiffre des affaires ; admettons qu'elles doublent l'année de l'Exposition — et ce n'est pas prouvé ; — l'année qui précède et l'année qui suit sont des années absolument perdues. Pendant la première on prépare ; pendant la seconde on répare. Résultat total : perte d'un tiers au moins. Et c'est pour ce beau

résultat que vous allez ruiner irrémédiablement le commerce provincial ! Car il n'y a point à y contredire, les Expositions ruinent le commerce provincial.

« C'est à cause de cela, écrivait tout récemment un publiciste distingué, qu'il faudrait renoncer à des fêtes stupides et barbares qui ruinent davantage cette ruine éternelle, qui enrichissent Paris d'une richesse passagère et factice dont il ne gardera que l'étonnement qu'elle soit en allée si vite, et le dégoût violent qu'elle ait laissé sur lui l'empreinte de tant de choses sales, l'odeur de tant de prostitutions. »

Les Expositions ne méritent pas tant d'indignation, et, dans l'argumentation que je viens de rapporter et dont les contradictions sautent aux yeux, tout ou à peu près est radicalement faux. La seule part de vérité qu'elle contienne, la voici :

Quelques commerces provinciaux de détail, en petit nombre et sans importance réelle, voués depuis longtemps à une ruine irrémédiable par le progrès des communications, voient peut-être le cercle très étroit de leurs affaires se resserrer encore en temps d'Exposition. Je dis peut-être, car je doute que cette souffrance soit aussi vive qu'on veut bien le dire. Je demanderais tout au moins des preuves autres que des affirmations; il y a beau temps que la concurrence des grands magasins existe en province comme à Paris; que la multiplication des catalogues, des envois franco au delà d'un chiffre assez minime ont porté de rudes coups aux petits commerçants, et les ont réduits à des opérations spéciales auxquelles les Expositions n'apportent aucun trouble. Les paysans qui viendront à Paris en 1900 n'en rapporteront, soyez-en sûrs, ni leurs blouses, ni leurs culottes, ni leurs sabots. Admettons cependant que le mouvement signalé s'accentue en temps d'Exposition ; que les petits bijoutiers, les petits marchands de blanc ou de confections voient diminuer le chiffre déjà si faible de leurs ventes. Soit. C'est le maximum du mal. Que représentent ces petits métiers? Des gagne-pain précaires pour des gens fort honorables, sans doute, mais aucune puissance réelle pour le pays. Leur intérêt peut-il entrer une seconde en balance avec celui de tous les industriels, de tous les commerçants, de tous les agriculteurs de France pour qui une Exposition est un bienfait?

Car c'est le point de vue qu'on oublie trop souvent : la

province a plus d'intérêt encore à cette grande réclame que Paris, et je ne ferai que citer ici les paroles de M. J. Méline qui, dans un remarquable article de *la République française*, après avoir pesé le pour et le contre, se prononçait résolument pour le principe des Expositions : « Comme les industries de province sont plus ignorées à raison même de leur éloignement du centre, elles trouvent là une occasion de se révéler qui décide souvent de leur succès. » Croit-on qu'une Exposition à Paris ne profite pas aux soieries de Lyon, aux poteries de Limoges, aux verreries du Nord, aux toiles imprimées de l'Est, autant qu'à un fabricant de pianos de Paris ? Les industriels qui ont intérêt à exposer sont répartis sur la surface entière du pays ; plus la ville de Paris leur procure de publicité, plus ils lui doivent de reconnaissance. Et tous les agriculteurs de France n'ont-ils pas intérêt à une Exposition qui va leur assurer de nouveaux débouchés en augmentant la consommation de la ville de Paris ? On parle toujours des inconvénients des Expositions pour les provinciaux ; il serait plus exact de parler des multiples avantages qu'elles ont pour eux. Leur part dans la subvention de vingt millions demandée cette fois au budget de l'État est bien minime en comparaison de ces avantages. Si quelqu'un avait le droit de se plaindre, ce serait bien plutôt le bourgeois de Paris, les temps d'Exposition entraînant toujours pour lui quelques ennuis passagers, quand ce ne serait que l'obligation de recevoir certains parents de province, affamés, et ne tenant nul compte du renchérissement des vivres.

Ce renchérissement, d'ailleurs, est loin d'être aussi considérable qu'on a bien voulu le dire. A titre d'exemples, voici les prix moyens d'un kilogramme de viande, première qualité, aux Halles centrales, pendant les années 1888, 1889, 1890 :

	1888	1889	1890
Bœuf. .	2fr,58 à 1fr,12	2fr,79 à 1fr,11	2fr,63 à 1fr,19
Veau . .	2fr,27 à 1fr,11	2fr,28 à 1fr,25	2fr,26 à 1fr,33
Mouton .	2fr,82 à 1fr,30	2fr,94 à 1fr,26	3fr,14 à 1fr,38

Dans tous les cas, le bourgeois de Paris ne se plaint pas, puisqu'il demande à cor et à cris l'Exposition de 1900 par l'intermédiaire de ses représentants naturels.

Quant aux industries parisiennes proprement dites, faut-il citer des chiffres réfutant péremptoirement cette affirmation qu'elles perdraient en fin de compte un tiers à toute Exposition? Il est au tableau général du commerce de la France, une série d'articles dénommés : tabletterie, bimbeloterie, etc... (l'énumération est longue) et articles de l'industrie parisienne. Or, voici le chiffre des exportations au commerce spécial, de 1887 à 1892 inclusivement :

1887.	Fr. 128.100.000	1890.	Fr. 154.700.000
1888. . .	128.800.000	1891. . .	152.400.000
1889. . .	145.300.000	1892. . .	157.400.000

Ce serait faire injure aux lecteurs que d'insister : il est évident que les efforts nécessaires pour préparer l'Exposition sont le point de départ d'améliorations qui réagissent sur la consommation, et que le bénéfice de la réclame procurée par l'Exposition doit s'étendre à plusieurs années. Cela est vrai non seulement pour les industries parisiennes, mais pour toutes les industries. Voici en effet les chiffres totaux des exportations de la France pour les six années de 1887 à 1892 :

1887.	Fr. 3.246.500.000	1890.	Fr. 3.753.400.000
1888. . .	3.246.700.000	1891. . .	3.569.700.000
1889. . .	3.704.000.000	1892. . .	3.460.700.000

Les Expositions incitent à des dépenses nouvelles ; elles développent la consommation ; prétendre qu'elles la restreignent et que, tout compte fait, elles provoquent des crises de ladrerie, c'est abuser de la naïveté des gens.

*
* *

Je m'aperçois que je n'ai guère traité les visiteurs jusqu'ici que comme un troupeau de consommateurs, riche proie que se disputent les exposants. Est-ce tout le profit qu'en retirent les foules qui se pressent dans les enceintes des Expositions? Quel mobile les y pousse? Est-ce uniquement une curiosité grossière et sensuelle? Viennent-elles pour faire la fête, et rien de plus? pour assister à d'immenses saturnales qui seront suivies d'un immense mal aux cheveux, suivant la pittoresque

expression de M. Sarcey? Il s'est établi une légende orgiaque autour des Expositions et beaucoup de gens ne doutent plus de leurs vertus aphrodisiaques pour les vieillards. Le philosophe très rouge et sentant le champagne que M. Octave Mirbeau a rencontré un soir de 1889, et qui, « malgré sa barbe blanche et ses soixante-cinq ans, en dépit de toute une existence de travail sévère et de calmes joies, sentait courir en ses veines des désirs inconnus et des fièvres de plaisir dont il ne soupçonnait pas encore les pulsations impérieuses et les galops déchaînés », ce philosophe qui nous conte avec une pointe de grivoiserie macabre qu'il eût voulu soulever le crâne de ses voisines pour y voir le tourbillon des pensées libidineuses, ce vieux philosophe qui avait des aventures était saint Siméon Stylite ou le marquis de Sade.

Pour le commun des mortels, l'Exposition n'avait point de ces effets surprenants. Oui, dans ces belles journées, il y avait de la joie sous le ciel de France. Les masses populaires, qui revenaient gaiement du Champ-de-Mars, se retournaient encore en arrivant à la Concorde pour regarder la splendeur éternelle du soir descendant sur nos fêtes rapides, et, quand les illuminations commençaient à trouer la nuit sereine et grandissante, il y avait là comme une sorte d'apothéose qui mettait au cœur — bêtement si l'on veut — un sentiment d'orgueil patriotique. Mais la fête ne m'a jamais paru évoquer le souvenir des lupercales antiques, et les pères de famille en bras de chemise, qui guidaient péniblement leur progéniture à travers les méandres de la foule onduleuse, ne m'ont pas semblé les successeurs des indécents luperques qu'anathématisa Gélase.

Les poses grimaçantes de trois Javanaises et le circulaire tortillement d'une douzaine de ventres plus ou moins informes: voilà donc tout ce qui caractérise l'Exposition de 1889 pour un certain nombre de gens. Je désespère d'être jamais candidat à un prix de vertu; mais, pour rouler dans les abîmes de perversité dont on parle à mots couverts, il me faudrait autre chose que la rue du Caire, et bien des coins de Paris sont plus dangereux, à l'heure où la note éclatante des feuilles nouvelles s'apaise dans la douceur des premiers soirs printaniers. En vérité, dans quel pays, et dans quel temps

vivons-nous, si des gens d'esprit qui traversent, j'aime à le croire, sans faiblir les redoutables séductions de la vie parisienne; qui, malgré les chants de tant de sirènes, demeurent des bourgeois honnêtes et rangés; où en sommes-nous, si ces gens viennent nous raconter très sérieusement que les parades presque naïves de 1889 leur ont fait tourner la tête?

C'est donc parce que la foule y est joyeuse qu'il faut proscrire les Expositions? Parce qu'un tas de pauvres gens, qui n'ont pas vos plaisirs raffinés, s'amusent franchement pendant quelques heures, parce que la masse qui peine et qui souffre lève la tête de dessus son labeur, regarde, et, sentant l'immense communion des hommes dans le progrès, oublie un instant sa misère et ses souffrances pour se réjouir bruyamment dans un orgueil naïf de l'œuvre humaine, c'est pour cela que vous prenez des airs moroses et que vous criez : « Rentrez chez vous, malheureux! cette joie éphémère passera; vous aurez entrevu des splendeurs et n'en serez que plus désespérés ensuite. » Tristes parodies du divin sermon sur la montagne! Vous redoutez la griserie des fêtes pour l'humaine faiblesse. Supprimez donc alors les mâts de cocagne des plus humbles villages. Car, au soir de la saint Jean, quand l'âpre parfum des fenaisons monte vers les étoiles indifférentes, on voit aux clairières des sentiers passer des ombres enlacées, et l'aurore éclaire d'étranges sillons dans les blés jaunissants.

Mais, ô laïcs prédicateurs, s'il vous chaut de prêcher morale, vous avez fort à faire autour de vous en ce moment sans vous adresser aux foules des Expositions. Si je ne redoutais la trivialité des arguments, je vous prouverais par une règle de trois que la partie mâle de l'humanité est condamnée à plus de continence en temps d'Exposition qu'en tout autre temps. Jamais les Expositions n'ont eu ce caractère de vaste débauche; il n'est point de leur essence. S'il est nécessaire de leur donner un cadre joyeux, il ne l'est pas d'y rivaliser avec tous les mauvais lieux du monde, et l'Exposition de 1900 peut avoir un cachet d'élégance, d'art, de gaieté, de coquetterie féminine même, sans que le nombril de quelques Orientales fanées en soit le pivot. Peut-être sera-t-elle ainsi plus dangereuse encore pour les philosophes! Du moins la *respectability*

à laquelle on tient tant en France maintenant sera sauvegardée. Ce prurit de puritanisme anglais qui ravage certaines personnes ne pourra s'exercer en public, et nous échapperons à quelques homélies. La foule ne s'en amusera que plus.

Elle n'est pas aussi vulgaire qu'on veut bien le dire, et ce n'est pas l'instinct brutal qui la mène. Les Expositions universelles sont une grande leçon de choses. On considère à juste titre comme l'une des conquêtes de l'esprit pédagogique moderne, la substitution de l'enseignement par la vue directe de l'objet ou de son image, à l'ancien enseignement abstrait. Au milieu de tant de réformes contestables ou même néfastes, en voilà une qui ne prête pas à la critique. Or, nier la puissance instructive des Expositions sur les masses, c'est s'inscrire en faux contre ce principe de l'éducation moderne. Pour suivre l'obscur et fécond travail des pensées qu'elles font germer, je ne demande pas à faire comme le philosophe de M. Mirbeau et à soulever — dans un but scientifique cette fois — la boîte crânienne des visiteurs. Il suffit de parcourir ces galeries, où passent des millions d'hommes, d'observer les mines attentives, d'écouter les réflexions. Les intelligences les plus rebelles s'entr'ouvrent sous les coups répétés de ces multiples visions. Le paysan entrevoit les formes innombrables du génie humain. La comparaison de deux machines fait de l'ouvrier d'aujourd'hui l'inventeur de demain. En regardant des dispositions d'étoffes, un chef de maison imagine un mode différent et renouvelle sa fabrication; l'artiste pressent des applications nouvelles de son génie; et l'oisif lui-même, devant la somme immense des efforts humains, emporte la honte de son oisiveté.

On va me demander comment je prouve cela; mais je répondrai: Sur quoi vous appuyez-vous, pour nier des choses aussi vraisemblables? Instituons, si vous le voulez, une enquête en 1900, et vous verrez bien à l'avantage de qui elle tournera, d'autant que tout est prévu pour donner alors une portée plus grande encore à la puissance instructive des Expositions. Chaque classe sera précédée d'un musée résumant en quelques points de repère les progrès accomplis depuis le commencement du siècle. Cette synthèse ne servira-t-elle pas la cause de l'instruction générale?

Il est un groupe, celui des Beaux-Arts, où elle peut devenir

une des attractions les plus hautes de l'Exposition. La tentative de 1889 n'a pas été couronnée d'un plein succès : les œuvres dispersées autour de l'escalier du Palais des Beaux-Arts avaient un mérite artistique indéniable; mais, réunie d'après nos goûts modernes, présentant d'énormes lacunes, elle n'offrait qu'une valeur relative d'enseignement, et ne pouvait être considérée comme l'histoire de la peinture du siècle. La partie correspondante de l'Exposition de 1900 doit avoir une portée beaucoup plus considérable. A la fin d'un siècle où les théories artistiques les plus opposées se sont succédé avec une extrême rapidité, où la liste des écoles s'augmente tous les cinq ou six ans d'un nom plus ou moins barbare, où trop d'artistes ont semblé plus préoccupés de demander leurs inspirations à des modes fugitives que de poursuivre sincèrement le beau, il sera singulièrement intéressant de donner le tableau fidèle et matériel de ces transformations du goût artistique. On y peut arriver en reconstituant les Salons du siècle, pris comme synthèse de l'art français. Dans une série de salles, par période de quatre ou cinq ans et chronologiquement, on exposerait les œuvres d'art qui caractérisent le mieux, à chaque époque, la production artistique de la France. Dans cette restitution, il conviendra de procéder non pas selon notre goût actuel, mais selon le goût des gens devant qui ces œuvres ont d'abord paru, en s'aidant de tous les documents conservés à la Direction des Beaux-Arts (récompenses, médailles données aux artistes, achat de leurs œuvres) et des publications périodiques des critiques d'art. Ainsi, en suivant les salles de cette Exposition rétrospective, l'homme le plus ignorant verra se dérouler l'histoire concrète de l'art français pendant le XIXe siècle. Sous ses yeux les écoles naîtront, s'épanouiront et disparaîtront; l'homme plus éclairé percevra le lien qui les unit entre elles; j'imagine qu'alors bien des intransigeances s'effondreront, tandis que s'affirmera la suprématie de tous ceux qui, en dehors et au-dessus des formules passagères, ont poursuivi la vision éternelle du beau.

Peut-être, d'une telle revue, de nouvelles lumières jailliront-elles aussi pour l'Administration des Beaux-Arts, aujourd'hui dirigée avec un sens si juste des intérêts artistiques de la France, mais qui, en d'autres mains, a semblé

parfois suivre trop respectueusement les artistes dans leurs fantaisies les plus contestables. Il fut une époque où la mission de tout administrateur des Beaux-Arts était de provoquer l'originalité ; on la cultivait en serre chaude, comme une fleur fragile et merveilleuse, et l'on a fait croire à toute une génération d'artistes que le fait de concevoir une couleur bizarre et des procédés singuliers pour l'appliquer était la marque d'un grand tempérament, et dispensait de savoir dessiner et peindre. L'Exposition rétrospective, en 1900, révélera aux yeux les plus prévenus que l'Administration des Beaux Arts a un rôle nécessaire de tutelle intelligente et sérieuse.

J'ai insisté sur cette partie de l'Exposition de 1900 parce qu'elle intéresse tout le monde, et parce qu'à l'heure actuelle, il importe au premier chef de conserver à Paris son rôle de capitale intellectuelle et artistique des pays civilisés. C'est une fortune accumulée par les siècles, et supérieure à toutes les richesses matérielles, car elle en est le principe incessamment renouvelé. Il faut que les peuples continuent à se tourner vers notre pays, et vers Paris, comme vers le principal foyer de toutes les lumières. La politique d'effacement et d'humilité que certaines gens prêchent à l'heure actuelle est aussi contraire à nos vrais intérêts qu'au génie national. Le succès des Expositions universelles n'occupe assurément qu'un rôle très secondaire parmi toutes les causes de supériorité de la France. Il n'en est pas moins certain qu'elles attirent chez nous, par les congrès, les savants de la terre entière, et que d'innombrables visiteurs emportent une prestigieuse vision de la ville en fête. Est-il vrai qu'on provoque ainsi les convoitises des barbares? L'argument paraît un peu archaïque, et trop visiblement emprunté à l'histoire des Wisigoths regardant avec cupidité les vases d'or des riches monastères. Nous ne sommes pas tombés si bas qu'il faille nous faire tout petits et misérables pour avoir le droit de continuer à vivre.

*
* *

— Mais ne craignez-vous pas que l'affluence énorme des visiteurs ne soit une cause d'épidémies ou d'accidents sur les chemins de fer? — Théoriquement, cela pourrait être vrai.

En fait, soit coïncidence fortuite, soit parce que, le danger étant plus grand, les précautions furent mieux prises, cela n'a pas été vérifié par l'expérience. Voici la statistique des accidents de chemins de fer pour les années 1889, 1890, 1891.

1889.	1084
1890.	1207
1891.	1429

C'est un peu dénaturer le rôle des Expositions que d'en vouloir faire une cause de mort pour la race humaine ; elles sont bien plutôt un instrument de préservation. Le gouvernement qui convie les nations à une manifestation de ce genre affirme par là même des intentions pacifiques, et le Parlement français, en votant l'Exposition de 1900, donne au monde entier des gages de son désir de maintenir la paix. Liberté est laissée de protester à ceux qui rêvent de nouvelles et sanglantes batailles ; mais, suivant les éloquentes paroles d'un publiciste, « quand le projet d'Exposition n'aurait pas d'autre objet que d'assurer la paix du monde pendant cinq ans, il devrait être béni par tous les travailleurs, les savants, les penseurs et les mères. »

On a beaucoup parlé des entraves que les Expositions mettraient à l'action de notre diplomatie. La participation des puissances étrangères est-elle donc un cadeau, et ne peut-elle être obtenue que grâce à des sacrifices de tout ordre ? L'affaire est beaucoup plus simple. En invitant les habitants des autres pays à venir montrer en France leurs œuvres d'art, leurs produits industriels et agricoles dans des conditions particulièrement favorables et devant un public immense, c'est nous qui faisons la politesse. Les invités examinent si leur intérêt leur commande d'accepter ou de refuser l'invitation. C'est l'objet de négociations généralement assez brèves, et l'acceptation des invitations n'implique aucune reconnaissance de la part du pays qui les a envoyées. Elle marque seulement entre ce pays et ceux qui ont accepté des relations de courtoisie bienveillante. Ces relations, hélas ! ne sont point éternelles, et les paroles de paix se changent bien vite parfois en paroles menaçantes. Les Expositions n'y peuvent évidemment rien. Mais chercher à établir qu'elles mènent directement à des conflits serait pousser un peu loin le paradoxe. Voici, du

reste, un exemple de la légèreté avec laquelle on raisonne en pareille matière. Au mois d'août dernier, un correspondant anonyme écrivit à un obscur journal de province que la France avait abandonné les Nouvelles-Hébrides en 1887... pour obtenir la participation de la colonie anglaise de Victoria à l'Exposition de 1889 ! Grâce à des agences de découpage de journaux, cette étrange allégation a passé dans quelques feuilles de Paris, et a trouvé une asile définitif dans une très grande revue. C'est maintenant un point acquis à l'histoire. Cependant il est une bonne raison pour que nous n'ayons point cédé les Nouvelles-Hébrides, c'est que nous ne les possédions pas. Une convention de 1887, à laquelle on fait sans doute allusion, fut le résultat de longues négociations bien antérieures à l'idée même d'une Exposition en 1889. Cette convention, loin de diminuer les droits de la France, les a plutôt accrus. N'importe ! certaines gens n'en démordront point : l'Exposition de 1889 a coûté les Nouvelles-Hébrides à la France.

Si les Expositions universelles ont des avantages, c'est à la condition de n'être pas trop multipliées. Je ne comprends guère ceux qui, après avoir prononcé un réquisitoire en règle, se rallient en définitive à la solution préconisée jadis par le prince Napoléon à la suite de l'Exposition de 1855. On a dit que Jérôme Napoléon s'était alors déclaré l'adversaire des Expositions universelles. Ce ne serait peut-être point une raison suffisante pour les condamner : tout directeur qui prend sa retraite propose généralement au ministre la suppression de sa direction. Mais de plus c'est inexact. Bien loin de demander la suppression des Expositions, le prince Napoléon déclara qu'il les jugeait dorénavant nécessaires ; mais, pour en faire des institutions plus sérieuses, il proposait de faire des Expositions internationales partielles, périodiques, embrassant un groupe et une spécialité de produits.

Cette conception était une erreur. Le plus beau musée commercial du monde n'attire guère le public. Le vestibule en est la partie la plus fréquentée, et l'on n'y entre que les jours de pluie. Les Expositions répétées fatiguent l'attention des visiteurs. En les divisant, on pense gagner en profondeur. On ne gagne rien; car il est possible d'organiser

chaque section d'une grande Exposition universelle avec autant de soin qu'une Exposition spécialisée. Mais ce que l'on perd assurément, en revanche, c'est le nombre des visiteurs. Le nombre croît progressivement avec la diversité des choses exposées, c'est là un fait indéniable. Je suppose qu'une Exposition universelle se compose de dix groupes : chaque groupe isolément n'aura que cent visiteurs ; les dix groupes réunis n'en auront pas mille, mais dix mille. L'intérêt de l'Exposition sera non décuplé mais centuplé. Du reste l'expérience de ces Expositions spéciales a été faite et n'a pas réussi. Elle a été faite en Angleterre même, chez ce peuple qu'on nous représente comme ayant sagement renoncé aux Expositions immédiatement après les avoir inventées. Or, après la grande Exposition de 1851 à Londres, il y a eu la grande Exposition de 1862. La cause des Expositions était encore si peu compromise que le gouvernement de la Reine, adoptant les idées du prince Jérôme Napoléon, chargea les commissaires de l'Exposition de 1851 de préparer, sous la présidence de Son Altesse Royale le prince de Galles, une série d'expositions internationales qui devaient se renouveler d'année en année, de manière à faire successivement passer sous les yeux du public toutes les grandes industries prises une à une. La première de ces manifestations eut lieu en 1871 ; elles devaient se suivre jusqu'en 1875. Mais cette tentative échoua par suite de l'absolutisme des directeurs et de la concurrence de la grande Exposition de Vienne. Devant le concert grandissant des réclamations et les piteux résultats financiers de l'entreprise, on prit le parti de renoncer à la cinquième Exposition. Cet échec, qui a laissé de fâcheux souvenirs en Angleterre, ne prouve qu'une seule chose dont on n'a jamais douté, c'est que les Expositions ne sont pas faciles à organiser, et ne réunissent pas toujours ni partout.

*
* *

Il me reste maintenant à dire quelques mots de l'emplacement choisi pour l'Exposition de 1900 et de l'avant-projet actuellement soumis aux Chambres.

Quelques personnes ont paru croire que cet avant-projet

résultait d'un caprice cruel d'administrateurs ennemis jurés des végétations urbaines. Pris un jour de la manie des dévastations, comme des enfants très mal élevés qui méditent de lancer des pavés dans les réverbères, ils seraient sortis de leur retraite, et auraient jeté leur dévolu sur les quinconces du Cours-la-Reine. Notons ici qu'à aucun moment il n'a été question de toucher aux Champs-Élysées proprement dits. L'emplacement choisi s'arrêtant aux limites actuelles du Palais de l'Industrie, toutes les rangées d'arbres qui constituent la partie gauche des Champs-Élysées restent en dehors. Il ne comprend que la surface actuelle du Palais de l'Industrie, l'espace compris entre la façade postérieure de ce Palais et le quai; un triangle s'avançant jusqu'au bureau d'omnibus qui est au coin de la place de la Concorde, et, sur la rive droite de la Seine, entre le Jardin de Paris et le Trocadéro, une bande de terrain permettant d'assurer la circulation dans l'intérieur de l'Exposition, tout en laissant entre la clôture et les maisons du Cours-la-Reine une voie libre d'une trentaine de mètres de largeur.

Pourquoi cette extension sur la rive droite? La légende veut que ce soit par haine des marronniers: c'est peu vraisemblable, car l'entreprise, on l'a bien vu par la suite, était périlleuse. Il eût été si simple de s'en tenir à l'ancien emplacement de 1889! L'Exposition eût été plus ou moins réussie, c'est vrai, mais au moins l'affaire allait sans difficulté. La littérature française y eût sans doute perdu quelques pages éloquentes, mais combien la tâche des directeurs de l'Exposition eût été plus aisée!

S'ils ont ainsi couru au-devant des horions, c'est que l'avant-projet actuellement soumis à la Chambre est le résultat d'une série de déductions, à la logique desquelles nul ne pouvait échapper.

Après avoir décrété l'Exposition, bien avant de songer à la constitution des services, le gouvernement nomma une commission préparatoire qui avait pour mission d'étudier les moyens propres à réaliser la future Exposition. L'objet principal des travaux de cette commission était la détermination de l'emplacement. La question fut tournée et retournée en tous sens pendant près d'une année. De très nombreuses

propositions avaient été soumises à la commission. Les emplacements désignés pouvaient se répartir en trois groupes : emplacements dans Paris, hors Paris, dans et hors Paris. Ces derniers furent éliminés en masse, la commission ayant reconnu, après examen, que l'unité des Expositions était un principe absolu auquel on ne pouvait déroger sous peine de courir à un échec certain. Quant aux emplacements extérieurs, ils furent tous repoussés par le Conseil municipal de Paris et le Conseil général de la Seine. — Le plus beau cadre du monde n'a pas d'intérêt quand il est vide, disaient les représentants de ces assemblées. Avec un emplacement extérieur vous aurez un petit nombre d'exposants et un petit nombre de visiteurs ; les frais de tout ordre seront plus considérables et l'intérêt bien moindre. Votre Exposition sera ratée. — Cette argumentation était irréfutable : il fallut donc revenir aux emplacements intérieurs, et, comme il n'est pas facile de trouver à Paris une surface homogène d'une centaine d'hectares environ, fatalement on était ramené à l'emplacement de 1889.

Deux objections furent alors présentées contre cet emplacement : il était insuffisant et il était usé. Il fallait tenir compte en effet de l'accroissement probable du nombre des exposants, et du prolongement du chemin de fer des Moulineaux, qui rendait indisponible une partie du quai d'Orsay et de l'Esplanade des Invalides. D'autre part, trois Expositions avaient eu lieu déjà au même endroit ; le nombre des formules pour un même emplacement n'est pas indéfini, et il était douteux qu'on pût trouver une formule plus heureuse qu'en 1889. Ces deux arguments furent examinés avec beaucoup de soin. Le premier, notamment, était défendu par l'honorable M. Berger, dont la haute compétence était indiscutable, et qui cherchait à établir, par des calculs mathématiques, la nécessité d'un emplacement de cent vingt-cinq hectares au moins, tandis qu'en admettant même l'emprise de la rive droite, l'emplacement proposé réunirait au plus cent huit hectares. Cet argument ne parut pas exercer une très grande influence sur la commission. Elle répondit, par l'organe de son rapporteur, M. Alfred Picard, qui n'était pas encore commissaire général : La beauté importe plus que l'immensité, et, l'Exposition de 1900 devant être avant tout

une Exposition de sélection, il n'est pas nécessaire de prévoir des surfaces couvertes démesurées. Le second argument toucha beaucoup plus la commission. Ajouter aux emplacements de 1889 le Palais de l'Industrie et le Cours-la-Reine, c'était permettre de renouveler complètement l'aspect décoratif de l'Exposition, et donner à la Seine un rôle prépondérant dans l'ensemble artistique qu'on voulait créer.

L'extension à la rive droite fut donc votée à l'unanimité par la commission préparatoire dans la séance du 13 novembre 1893.

Quelques mois après, le Parlement ouvrait un crédit de cent mille francs pour les dépenses d'un concours ayant pour base l'emplacement choisi par la commission préparatoire : le vote des crédits consentis sur le vu de cet emplacement semblait par conséquent impliquer la ratification de la décision de la commission. Les concurrents avaient la faculté de raser toutes les constructions existant dans le périmètre de l'emplacement, sauf le Trocadéro. C'était, non pas un concours d'exécution, mais un concours destiné à suggérer des idées heureuses aux organisateurs de l'Exposition pour la disposition générale des parcs, bâtiments et jardins. Le concours s'ouvrit au mois d'août 1894 : le nombre des concurents fut de cent huit. L'effort de la plupart avait porté sur les rives de la Seine et les abords du Cours-la-Reine. Quelques-uns avaient tenté des arrangements plus ou moins heureux du Palais de l'Industrie. Une vingtaine environ, profitant hardiment des facultés données par le programme, avaient prévu l'ouverture d'une nouvelle avenue créée dans l'axe de l'Esplanade des Invalides et aboutissant aux Champs-Élysées. Cette solution entraînait la démolition du Palais de l'Industrie, et plusieurs proposaient de la remplacer par deux palais situés en face l'un de l'autre en bordure de la nouvelle avenue.

Le jury comprenait les plus grands noms de l'architecture, et on y avait fait une place très large aux concurrents. Or, dès les premières séances, il fut évident que la création de la nouvelle avenue avait pour elle la majorité. Je puis bien dire, sans trahir le secret des délibérations, que les représentants les plus autorisés de l'administration, tout en reconnaissant le mérite esthétique de cette solution, restèrent effrayés devant les

difficultés de tout ordre que provoquerait la démolition du Palais de l'Industrie, et devant les dépenses considérables que la construction des édifices destinés à le remplacer imposerait au budget de l'Exposition.

Les opérations du jury ont été résumées dans un rapport remarquable de M. Guadet, professeur à l'Ecole nationale des Beaux-Arts, l'un des membres du jury élus par les concurrents. L'éminent architecte appelait en termes pressants l'attention du gouvernement sur la beauté artistique de la nouvelle avenue et l'embellissement définitif de Paris qui devait en résulter.

Le concours terminé, il fallait préparer l'avant-projet de l'Exposition ; il s'agissait d'établir le canevas qui devait être soumis au Parlement, et sur lequel travailleraient ultérieurement les architectes et les ingénieurs. C'est alors, mais alors seulement, que le commissariat général est vraiment entré en scène. Grâce aux remarquables résultats du concours et aux minutieuses études qui avaient été faites jusque-là, la distribution philosophique des divers groupes fut chose relativement aisée, et depuis elle a été unanimement louée. Il apparut clairement que le Cours-la-Reine devait être affecté aux beaux arts proprement dits, l'Esplanade aux arts décoratifs, les deux rives de la Seine à l'horticulture et aux pavillons des puissances étrangères, le Champ-de-Mars à l'électricité et à la grande industrie, les pentes du Trocadéro à l'exposition coloniale. Mais la question de la nouvelle avenue provoqua de plus longues discussions.

Tout d'abord on s'assura que la perspective était possible. Lorsque par hasard on passe derrière le Palais de l'Industrie, l'on aperçoit par-dessus les parapets des quais la presque totalité du palais des Invalides; mais on pense bien que les architectes ne s'en sont pas tenus à des constatations de ce genre. Dès l'origine de leurs travaux, ils ont fait relever sur le terrain toutes les cotes de niveau, et ont reconnu que dans l'hypothèse la plus défavorable, — celle du pont à une seule arche et par conséquent avec le dos d'âne le plus élevé, — le promeneur passant au milieu de l'avenue des Champs-Élysées apercevrait la presque totalité du palais des Invalides. Sur cent cinq mètres de hauteur, un mètre soixante-quatorze seulement lui serait

caché au pied du monument, les arbres de la cour extérieure ayant près de trois mètres de hauteur. Avec le pont à deux arches et pile au milieu, solution qui se prêterait à des motifs décoratifs plus intéressants, le promeneur en question apercevrait la totalité du bâtiment.

La façon dont certaines gens parlent de cette perspective montre d'ailleurs qu'ils n'ont pas le sentiment de ce qu'on appelle une perspective. Est-ce donc une plaine horizontale et nue avec une masse quelconque au fond? N'est-ce pas plutôt une série de plans habilement ménagés par la nature ou l'art, de façon à encadrer une belle silhouette qui forme le fond du tableau? La longueur du ruban de route fera-t-elle tout le mérite de l'avenue qu'on veut créer, ou n'est-ce pas plutôt la succession de plans d'arbres, de colonnades, de statues, de massifs d'arbustes et de fleurs s'étageant harmonieusement jusqu'aux lignes admirables du dôme?

La perspective étant possible et son mérite esthétique évident, convenait-il pour la créer de démolir le Palais de l'Industrie? Ce projet de démolition a soulevé bien des clameurs; la construction de l'édifice en avait provoqué davantage et plus justement.

Le carré Marigny était, paraît-il, un des plus beaux endroits de Paris; une avenue prolongeant l'axe de l'Esplanade aboutissait au quai et ouvrait la perspective qu'on veut aujourd'hui rétablir. Mais il fallait un espace pour l'Exposition de 1855; on installa les maçons au carré Marigny, et le Palais de l'Industrie apparut « dans la grâce d'un bœuf qui foule un parterre de roses, désolant toute cette gaieté ambiante, tout ce clair et vivifiant espace par où s'ouvre la triomphale avenue des Champs-Elysées, unique au monde »: la phrase est de M. O. Mirbeau; mais, cette fois, je ne le trouve point trop sévère. J'ai vainement tourné autour du Palais de l'Industrie, je n'ai trouvé aucun point d'où les formes de cet édifice n'apparaissent désespérément massives. Qu'on le regarde de la place de la Concorde, des quais, du pont Royal, du pont des Invalides, si peu qu'on en voie, on en voit toujours trop; il assombrit et il enlaidit. A ceux qui douteraient encore, je conseille une promenade sur l'Esplanade des Invalides. Cette ligne énorme et rigide du faîte qui barre la moitié de l'horizon est certainement une

des plus laides conceptions qui se puissent imaginer. Il faut que l'architecte ait pensé qu'on ne regarderait jamais son œuvre en passant sur les quais. Il s'y est bien pris, du reste, pour transformer en désert cette partie merveilleuse de Paris, où la Seine encadrée dans des masses de verdure décrit une courbe si gracieuse. Grâce au Palais de l'Industrie, on ne s'y aventure guère en plein jour et, le soir venu, qui donc voudrait y risquer sa réputation d'homme de bonnes mœurs? C'est une pensée d'artiste que de vouloir transformer toute cette partie du Cours-la-Reine, aujourd'hui perdue pour la population parisienne, en un jardin, en un parc descendant par des terrasses fleuries jusqu'au bord de la rivière. C'est une pensée d'artiste que de vouloir doter notre grande ville du Palais des Beaux-Arts qui lui manque. Que seront les nouvelles constructions? Un chef-d'œuvre? Je l'espère, sans en être sûr. Car les chefs-d'œuvre ne se font point sur commande. Mais ce qu'on peut bien dire, c'est que les deux nouveaux palais seront tout au moins une belle œuvre décorative.

Je sais que la mode est au dénigrement. Il est entendu que tous nos artistes sont des gens médiocres, et que ce siècle, qui a vu pourtant des poètes immortels, un superbe développement du génie musical, et une diffusion progressive du sentiment artistique, demeure un siècle sans âme comme sans pudeur. Nous n'avons plus un architecte en France, et les Expositions ne nous ont valu que d'affreuses bâtisses. Les unes ressemblent à des œufs à la coque, d'autres à des nougats, à des madeleines, ou à des crèmes ouvragées au chocolat. — Il est toujours facile de comparer un édifice à une pièce de pâtisserie. Moi-même j'ai vu quelque part des Parthénons en caramel; il y en avait peut-être à Athènes; mais il resterait à prouver que ce sont les pâtissiers grecs qui ont inventé la ligne courbe des frises et des architraves, et non pas Ictinus.

C'est une pensée d'artiste que d'avoir voulu réunir ces deux grands espaces des Champs-Élysées et de l'Esplanade, de vouloir faire de cette place solitaire les Champs-Élysées de la rive gauche, et de coller sur le dos de cette très malencontreuse et inutile gare des Invalides une telle carapace de gazons et de fleurs que tout envahissement ultérieur soit désormais impossible.

Les inconvénients passagers qu'entraîne nécessairement un travail de ce genre sont évidemment ennuyeux, mais pas plus que le moindre percement de rue. La seule objection vraiment sérieuse pourrait être le chiffre de la dépense : le projet entraîne en effet une dépense de cent millions. Or ces cent millions vont être distribués à des industriels français pour achat de matériaux, à des ouvriers français pour salaires. Une bonne partie de la somme ira directement à la province : c'est dans les carrières de province qu'on va extraire les pierres, et c'est dans les ateliers de province qu'on ouvragera les matériaux destinés aux constructions ; néanmoins, cent millions, c'est un chiffre.

On ne pouvait songer à demander au Parlement une somme sensiblement supérieure à la subvention de 1889, soit environ vingt millions ; il fallait donc trouver en dehors de la subvention de l'État quatre-vingts millions de francs. Ces quatre-vingts millions, le gouvernement les apporte. Séduit par la beauté artistique du plan qui lui était soumis, désireux d'assurer à la Ville un embellissement définitif, le Conseil municipal, qui en 1889 avait donné une subvention de huit millions de francs seulement, a porté cette fois sa subvention à vingt millions de francs. Soixante millions ont été demandés à une émission de bons à lots, avec tickets d'entrée et réduction du prix des voyages sur les chemins de fer français. Une association constituée dès maintenant pour garantir le succès de cette émission a réuni deux fois plus de capitaux qu'il n'était nécessaire. Et cependant la constitution de cette association s'est faite en quelques jours et dans les circonstances les plus défavorables, au moment de la crise des mines d'or, dans une période où le principe même de l'Exposition était encore vivement discuté, et sans aucune espèce de réclame, la page des fonds de publicité étant et devant demeurer blanche aux registres de l'Exposition. On demandait trois mille souscriptions, on en a trouvé près de six mille, et la majorité des souscripteurs appartient aux départements. Cela dispense de discuter rétrospectivement les mérites financiers de la combinaison. Le bon vendu vingt francs vaut-il plus ou moins? On estime généralement qu'il vaut plus sans doute, puisque pour un seul bon il s'est présenté deux garants.

En définitive, pour vingt millions de francs, le Parlement va réaliser un plan très artistique, doter l'État d'un palais nouveau dont la seule valeur sera presque égale à la subvention donnée, et assurer à l'Exposition de 1900 un éclat particulier. Grâce à cet éclat, les étrangers viendront en foule, et l'argent qu'ils laisseront en France couvrira au décuple les dépenses de l'Exposition. Ce sont là des comptes d'aubergiste, soit. Il fallait bien faire remarquer cependant que les travaux d'une Exposition sont particulièrement fructueux, et qu'il vaudrait mieux y consacrer notre argent que d'aller le jeter dans tous les gouffres exotiques. Mais ce gain immédiat et brutal n'est que le petit côté d'une Exposition réussie. Les avantages permanents qu'elle procure sont plus considérables, et la portée de l'Exposition de 1900 dépassera peut-être les prévisions les plus optimistes. C'est cet espoir qui vaut à l'œuvre tant de concours désintéressés. C'est pour en assurer la magnificence que le Conseil municipal et toutes les commissions consultées ont approuvé à la presque unanimité le plan actuellement soumis au Parlement.

Les hommes politiques qui ont dirigé depuis quelque temps le département du commerce sont aussi soucieux que personne des intérêts de la France. Ils ont suivi attentivement tous les progrès de l'Exposition, en ont signé tous les actes, se gardant seulement de créer autour d'elle un réseau d'intérêts privés qui l'eût peut-être défendue contre certaines attaques. Ceux qui se prétendent aujourd'hui mieux éclairés qu'eux sont aussi de grands patriotes. Ils seront les premiers en 1900 à reconnaître leur erreur, et à contribuer, dans la mesure de leurs forces, au succès de la France.

HENRI CHARDON

PAUL VERLAINE

Peu de poètes reçurent à leur naissance, du hasard ami ou d'une bonne fée, un nom plus charmant et plus suave que Paul Verlaine. En ces syllabes musicales il semble que déjà chante toute sa poésie.

Certains noms propres ont leur symbolisme. Leur sonorité même inclut un sens mystérieux. Toute une âme y vibre d'avance, comme tous les chants d'un violon en l'arpège de ses cordes. Victor Hugo, ce prénom latin et ce nom germanique, ne résument-ils pas l'œuvre du Maître, germanique d'inspiration, latine par le verbe ? Ne sont-ils pas sonorement antithétiques comme sa poésie toute en contrastes immenses, terre et ciel, fange et azur, rayons et ombres ? Le doux nom de Lamartine, martelé en son milieu d'une lettre plus virile, ne convenait-il pas merveilleusement à l'élégiaque des *Méditations*, dont les mollesses et les langueurs adolescentes aboutirent à une maturité si héroïque? Il y a quelque chose de « musard » et de gracieux comme sa poésie un peu grêle, dans ce nom de Musset, charmant comme

un diminutif. Les vers de José-Maria de Heredia sont sonores et pleins comme ces syllabes où ne s'attarde pas un *e* muet; et il semble inutile d'insister sur l'aspect *hermétique* de ces deux vocables : Stéphane Mallarmé.

En ce nom de Verlaine, doux comme certains prénoms de femmes, si frais, si tendre, il y a du vert et des fontaines, et, par-dessus tout, de la mélancolie; il fait songer à des ailes dans des feuilles, à des aveux un peu tristes sur des lèvres. C'est de pareils noms que devait prononcer en rêve cette femme qu'en rêve aussi aima le poète :

> Et pour sa voix lointaine et calme et grave, elle a
> L'inflexion des voix chères qui se sont tues...

Avec une oreille un peu subtile, n'entendrons-nous pas dans son prénom même une note de cloche, brève, claire, de cloche menue, de cloche de chapelle, dominant de sa musique l'autre nom plus grave, plus frémissant, plus voluptueux : ainsi son œuvre sensuelle, pleine de murmures et de baisers, le parc des *Fêtes galantes*, sur qui sonne une cloche de petite église perdue au loin, dans la campagne, la cloche mystique de *Sagesse* et de *Bonheur*.

Paul Verlaine : n'est-ce pas tout son nom et toute sa poésie, ce parc plein d'ailes et de fontaines, et au loin, dans la plaine, cette petite cloche ?

*
* *

Sa barbe rare, ses petits yeux bruns qui, peu de minutes après sa mort, devinrent étrangement verts, son nez camus, son front énorme et plein de bosses donnaient à Paul Verlaine on l'a souvent remarqué, l'aspect légendaire d'un vieux faune. Ce qu'on n'a pas dit, c'est que d'un faune il n'avait pas seulement la figure, mais l'âme, et qu'à cette âme il dut, avec ses désirs païens, tout son génie libertin et mélancolique. Le faune, humain par le torse et dieu par l'immortalité, est animal par ses sabots de chèvre. Aussi a-t-il la vision de l'univers la plus ample qui se puisse souhaiter ; il voit le monde triplement, en bête, en homme, en dieu. Familier avec les immortels, il se moque d'eux; il joue

avec le divin, car il en est une part. Mais il le respecte aussi, et l'adore humblement, parce qu'il est homme. Enfin il tire de sa nature animale je ne sais quelle grâce fougueuse, et, avec de brutales passions, le sentiment de la fatalité et de la mélancolie universelles. Il communie avec les choses, perpétuellement. Leur grand cri latent de joie ou plus souvent de tristesse aboutit à ses lèvres et s'y fait musique et parole, ou les deux : poésie.

Paul Verlaine eut cette nature hybride qui tient à la fois de l'homme, de la bête et du dieu; cette âme rieuse et mélancolique, moqueuse et grave, vulgaire et exquise, bonne et méchante, mystique et charnelle; cette sensibilité égale à tout, mêlée à tout, changeante et, c'est bien le mot, *panique*.

En vrai faune, de visage, d'allure, de mœurs et de chansons, nous le vîmes déambuler parmi nous, jouant d'une flûte légère et s'arrêtant parfois pour songer à ses Naïades du matin, comme dans une perpétuelle *Après-midi d'un Faune*. Il se trouve aussi bien qu'en cette admirable églogue, à la fois obscure et pleine de soleil, M. Mallarmé a peut-être résumé toute la vie et toute l'âme de son ami.

Ce fut même un faune chrétien. M. Anatole France parle souvent de ces satyres, sauvages et joyeux enfants du paganisme, qui survécurent à la mort du grand Pan et qui, touchés par la grâce, se firent baptiser et sacrifièrent au Dieu nouveau. Il nous a narré leurs conversions naïves en des contes délicieux, comme *Amycus et Célestin*. Paul Verlaine ne fut-il pas l'un de ces faunes ermites qui, de la même flûte, contaient leurs amours lascives et chantaient les louanges de l'enfant Jésus? Nous devons à M. France deux merveilleux portraits de Verlaine, le Gestas de *l'Étui de Nacre* et le Choulette du *Lys rouge*. Ne l'a-t-il pas dépeint au vif une troisième fois, et Paul Verlaine, parmi nous, ne fut-il pas saint Satyre?

***

La vie de Verlaine a été maintes fois racontée. Comme ces grands hommes à qui l'on dresse une statue de leur vivant, il a même vu naître sa propre légende. Mille anecdotes ont dit ses fautes, ses vices, sa misère pittoresque et résignée.

Lui-même a conté avec cynisme et « humblesse » ses hôpitaux et ses prisons. Bien des choses en sa vie ne sont pas de celles qu'on approuve. Il ne sied donc pas d'y revenir. Soyons indulgents pour lui, comme il fut souvent pour les autres. Il y a des fautes plus élégantes que les siennes : en sont-elles plus belles ? Il a été vertueux à sa manière ; il a été un honnête pécheur. Nul satanisme ne s'est mêlé à ses erreurs : il a toujours eu regret de les avoir commises ; il y retombait, d'ailleurs, mais il s'était repenti. Le repentir est rare en ces temps d'orgueil ; aussi rare sa simplicité, en ce monde si fou de vanité qu'une manière de se faire remarquer, même exécrable, semble toujours bonne, et que pour cette fin certains vices sont affichés, voire même affectés.

Prenons-y garde enfin, c'est à cette vie malheureuse et miséreuse que nous devons les plus *verlainiennes* de ses poésies : car il y a des douceurs qu'il faut être déchu et pauvre comme il fut pour bien sentir : sourires de mendiants, rêves de prisonniers, repentirs de pécheurs, sommeils de vagabonds. Verlaine a été le poète de ces douceurs divines. S'il avait mieux vécu, il ne les aurait pas connues sans doute. Il aurait peut-être travaillé, ce qu'il ne lui est jamais arrivé de faire ; — d'ailleurs, il a laissé au moins un livre parfait : les *Fêtes galantes* ; — mais probablement il n'aurait jamais soupiré ces trois ou quatre plaintes pour la douceur desquelles nous l'aimerons toujours.

La poésie, au reste, est, comme l'amour, une flamme qui purifie, qui brûle sa propre fumée ; et nous sommes certains que, malgré ses graves erreurs, malgré ses rechutes après ses repentirs et ses apostasies ingénues, là-haut, à cette heure, il a été pardonné.

*
* *

Pourquoi serions-nous plus sévères ? Et puisque parler de sa vie serait forcément et trop souvent la condamner, parlons de son œuvre.

Malgré les apparences, elle est beaucoup moins connue que sa légende ; car, s'il était depuis longtemps aimé de quelques-uns pour ses vers, c'est bien plus ses hôpitaux et ses prisons

qui l'ont rendu célèbre dans les derniers temps de sa vie, et qui ont occupé les journaux et le public au moment de sa mort.

Verlaine, à ses débuts, fut Parnassien, comme tous les écrivains de sa génération. De même, aujourd'hui, tous les jeunes poètes sont ralliés autour de cette bannière vague, le symbolisme; et dans dix ans nous serons tous dispersés aux quatre vents de l'esprit... A l'heure où Verlaine avait vingt ans, le mot d'ordre des *jeunes* était le « Parnasse ». S'il faut l'avouer — et j'espère que mes amis me pardonneront cet aveu sincère en faveur de sa sincérité même — il se dépensa plus de talent alors qu'aujourd'hui. C'est peut-être que les Parnassiens avaient la chance d'être sur une belle route large où ils pouvaient marcher librement, — et qui d'ailleurs ne menait à rien, on l'a bien vu, qu'au point de départ : Leconte de Lisle. — Nous sommes, nous, à un des tournants les plus embarrassés de notre poésie ; arriverons-nous quelque part? Espérons...

Catulle Mendès, Sully Prudhomme, Anatole France, François Coppée, Léon Dierx, Stéphane Mallarmé, José-Maria de Heredia (cités dans l'ordre où leurs vers figurent au Parnasse de 1866) écrivaient alors des poèmes helléniques, hindous ou modernes, selon leurs divers génies, mais tous inspirés de M. de Lisle. Verlaine fit comme les autres. Il rama à son banc sur la trirème antique que dirigeait le maître, au rythme de ses beaux vers sonores. Tous reprenaient en chœur, Verlaine, d'une voix plus douce, déjà confidentielle. Souvent même, il ne prenait plus garde aux autres qui l'écoutaient, et se parlait à lui tout seul, divinement.

C'est pourquoi, dans les *Poèmes saturniens*, publiés sous l'influence encore du Parnasse, il y a déjà tout le Verlaine des *Fêtes galantes*, des *Romances sans Paroles*, de *Jadis et Naguère*.

Sans doute le *Prologue* est plein de noms étranges et orthographiés le plus barbarement possible, Raghû, Ganga, Bhagavat, Kçhatrya, Valmiki, Rama (Verlaine, dans ses *Confessions*, raconte que Sainte-Beuve lui en fit le reproche, et esquisse en passant un délicieux portrait du poète de *Joseph Delorme* devenu vieux). On y trouve aussi avec stupeur une pièce intitulée *Çavitri*, d'ailleurs fort bien faite et qu'aima

Sainte-Beuve, mais où se révèle ce prodige : Verlaine Olympien! puis une *Mort de Philippe II*, et dans l'*Epilogue*, ces vers contre le poète du *Lac*, qui sonnent si étrangement faux chez Verlaine, âme-sœur de Lamartine :

... A nous qui ciselons les mots comme des coupes
Et qui faisons des vers émus très froidement,
A nous qu'on ne voit point les soirs, aller par groupes
Harmonieux au bord des *lacs* et nous pâmant...

Mais à côté de ces jeux parnassiens, parfois d'ailleurs admirables, comme le portrait de *César Borgia*, ou la fin si curieuse d'*Effet de Nuit*, dans lesquels Verlaine apprenait la technique de son art, et gagnait sa licence de maître ès poésies, nous trouvons déjà parmi les *Poèmes saturniens*[1] beaucoup de vers délicieux et d'une inspiration originale, comme ce sonnet de *Nevermore* dont la fin est si fraîche :

Ah! les premières fleurs, qu'elles sont parfumées,
Et qu'il bruit avec un murmure charmant
Le premier oui qui sort de lèvres bien-aimées!

De même, les *Grotesques*, où pleure déjà la tristesse de Gaspard Hauser ; les *Ingénues*, aux strophes légères menées avec la sinuosité future des *Fêtes galantes ;* enfin cette *Chanson d'automne*, si célèbre qu'elle a failli devenir son *Vase brisé*, et dont la fin, rappelant je ne sais quelle fable d'Arnaud, ne vaut pas d'ailleurs la première strophe si étrangement blessée et pleurante :

Les sanglots longs
Des violons
De l'automne
Blessent mon cœur
D'une langueur
Monotone.

Après les *Poèmes saturniens* vinrent les admirables *Fêtes galantes*. Spirituelles, tendres, libertines, langoureuses, il faudrait toutes les citer ; car toutes, ou presque, sont d'authen

1. Cf. Baudelaire :

Jette ce livre saturnien
Orgiaque et mélancolique.

Orgiaque et mélancolique! N'est-ce pas déjà tout le Verlaine d'avant *Sagesse*, résumé en deux mots ?

tiques chefs-d'œuvre. Verlaine a fait parler l amour badin et mélancolique des bergers Watteau comme personne n'avait su faire avant lui et n'osera après. Tant de douceur et de tristesse se mêle à leur gaieté qu'on ne sait s'ils sourient ou s'ils pleurent.

Tout en chantant sur le mode mineur
L'amour vainqueur et la vie opportune,
Ils n'ont pas l'air de croire à leur bonheur,
Et leur chanson se mêle au clair de lune,

Au calme clair de lune triste et beau
Qui fait rêver les oiseaux dans les arbres
Et sangloter d'extase les jets d'eau,
Les grands jets d'eau sveltes parmi les marbres.

Ainsi un reflet du Vinci se devine sous la poudre de leurs visages, et ces Cydalises qui ont en riant des larmes au crépuscule, sont les petites sœurs françaises des lointaines Jocondes. Jamais la poésie n'a été plus proche de la musique. Ces *Fêtes galantes* elles-mêmes sont des musiques vraiment, des musiques dansantes ou tristes, gracieuses et poignantes comme ces gavottes et ces menuets qu'on jouait en mineur sur les timides clavecins, dans les Trianons. Et puisque l'on ne devrait jamais parler des poètes qu'en vers, me permettra-t-on de citer une petite pièce où naguère j'avais tenté de faire passer le frisson des danses anciennes et de ces *Fêtes galantes*, qui tant leur ressemblent, ce frisson indéfinissable que ne pourrait communiquer la prose, et qui pour se traduire appelle le vers invinciblement ?

La tristesse des menuets
Fait chanter mes désirs muets
Et je pleure,
D'entendre frémir cette voix
Qui vient de si loin, d'autrefois,
Et qui pleure.

Chansons frêles du clavecin,
Notes grêles, fuyant essaim
Qui s'efface,
Vous êtes un pastel d'antan
Qui s'anime, rit un instant
Et s'efface !

O chants troublés de pleurs secrets,
Chagrins qui s'ignorent, les vrais,
Pudeur tendre,
Sanglots que l'on cache, au départ
Et qui n'osent s'avouer, par
Orgueil tendre.

Comme vous meurtrissez les cœurs
De vos airs charmants et moqueurs
Et si tristes,
Menuets à peine entendus,
Sanglots légers, rires fondus,
Baisers tristes...

Les *Fêtes galantes* sont le chef-d'œuvre de Verlaine ; mais l'œuvre la plus rare, la plus profonde aussi, où il mit le plus de lui, partant d'humanité, est *Sagesse*. Ce fut son premier livre mystique, et ce devait rester le seul, puisque dans les suivants il a repris, avec ou sans le mysticisme, ses précédents thèmes d'inspiration ; dans *Parallèlement*, dans *Jadis et naguère*, dans *Amour*, dans *Bonheur*, jusqu'aux dernières œuvres, *Liturgies intimes*, *Odes en son honneur*, etc., où il n'y a presque plus rien de sa grâce d'antan.

J'avoue n'avoir pas toujours cru à la parfaite sincérité du mysticisme verlainien et à cette folie de la croix *parallèle* à la folie de la chair. Je sentais bien, à travers l'œuvre de Verlaine, une âme sans mensonges, incapable de se composer une attitude ; mais il me semblait impossible que l'on pût *penser* avec une égale bonne foi les vers célèbres

Je ne veux plus aimer que ma mère Marie.

et ceux par exemple qui sont intitulés les *Amies* ou *Pensionnaires*.

Il m'a fallu revenir peu à peu de cette logique qui ne concorde pas avec la vie. Ne voyons-nous pas de grands philosophes [1], en ces temps de criticisme et d'exégèse, croire malgré leur raison et plier le genou comme le petit enfant? Si des idées absolument contradictoires ont pu habiter leurs têtes solides, nous étonnerons-nous qu'elles aient pu se trouver réunies dans l'esprit à tous les vents ouvert de Paul

1. M. Lachelier, par exemple.

Verlaine? On l'a bien dit : certains cerveaux, entre leurs cases, ont des *cloisons étanches*. Nous-mêmes, ne sentons-nous pas peu à peu se refaire une telle cloison dans notre esprit? Si un peu de vie, en effet, éloigne de la religion, un peu plus de vie encore y ramène. Ne nous sentons-nous pas souvent tout près de croire? Quelquefois, dans les églises, le soir, quand les cierges brûlent plus ardents et qu'on entend le bruit doux des chaises remuées dans l'ombre, et par toute la nef le frémissement léger des prières, on sent revenir en soi du fond du passé les ferveurs enfantines, attendries encore par la pitié de vivre; et l'on entend chanter intérieurement les noms consolateurs. Un peu moins d'orgueil, et l'on prierait; un peu plus de malheur, et l'on croirait. Verlaine avait beaucoup souffert : à la première église, il s'agenouilla. Mais ardent en toute chose, il n'a pas cru tièdement : il a eu le coup de foudre de l'amour divin. Il fut même d'autant plus mystique qu'il avait été auparavant plus athée. Écoutez ces cris d'une âme chrétienne, qui rappellent les balbutiements de Pascal en la nuit d'extase : « Feu. Joie, joie, joie. Pleurs de joie! »

O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour
Et la blessure est encore vibrante
O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour.

. . . . . .

Vous connaissez tout cela, tout cela
Et que je suis plus pauvre que personne,
Vous connaissez tout cela, tout cela.

Mais ce que j'ai, mon Dieu, je vous le donne.

Sagesse est un livre plein de choses admirables : *Écoutez la chanson bien douce*, — ces vers délicieux que, dans l'*Intrus*, Tullio en pleurs lit par-dessus l'épaule de la pâle Juliane; — *L'âme antique était rude et vaine*, — les plus belles strophes religieuses qu'on ait écrites depuis les hymnes de Racine; — le sonnet nostalgique :

L'espoir luit comme un brin de paille dans l'étable;

enfin les trois « purs sanglots », comme eût dit Musset : *Le*

ciel est par-dessus le toit, Je suis venu, calme orphelin, et cette dernière pièce qu'il faut citer entière :

Un grand sommeil noir
Tombe sur ma vie :
Dormez, tout espoir,
Dormez, toute envie!

Je ne vois plus rien,
Je perds la mémoire
Du mal et du bien...
O la triste histoire!

Je suis un berceau
Qu'une main balance
Au creux d'un caveau :
Silence, silence!

*
* *

Je viens de citer Musset. Aucun nom ne pouvait se présenter plus opportunément, au moment de juger en son ensemble l'œuvre de Verlaine et de lui assigner, s'il est possible, une place dans l'histoire glorieuse de la poésie, où sa mort l'a fait entrer. Plus, en effet, on relit Verlaine, plus nettement on voit sa parenté d'âme avec l'auteur de ces *Nuits* trop vantées, mais aussi de quelques vers, çà et là, impérissables. Rappelez-vous le sonnet si douloureux :

J'ai perdu ma force et ma vie
Et ma jeunesse et ma gaieté...

Toute la pièce, surtout les deux derniers vers, d'un ton de chanson populaire :

Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

est déjà du Verlaine, du Verlaine de *Sagesse* et de *Bonheur*. Verlaine a renouvelé en nous le frisson de jeunesse et de tristesse que Musset avait donné à nos pères. Comme lui il a été un sentimental. Verlaine d'ailleurs a été plus artiste que Musset —qui l'était si peu, et qui négligeait si complètement, si odieu-

sement même, toute la technique du vers, style et rime. — Mais, tous deux, avant tout, furent des poètes du cœur.

Musset fut l'enfant terrible du romantisme, Verlaine, l'enfant distrait du Parnasse. Tous deux s'échappèrent très vite des formules, après leur avoir donné en se jouant quelques-unes de leurs œuvres les plus parfaites : les *Contes d'Espagne et d'Italie* et certaines *Fêtes galantes* purement plastiques. Tous deux ont alors trouvé dans leur vie même, dans le plus intime de leur être, dans les aventures de leur âme à travers l'amour ou la foi, une source de poésie toujours jaillissante, une inspiration spontanée, originale, profonde à force de sincérité; tous deux enfin sont morts tristement, après avoir noyé leurs chagrins d'abord, leur talent ensuite et presque leur raison dans des « breuvages exécrés », et traîné, l'un dans les salons, l'autre dans les hôpitaux, une même bohème de la bourse et du cœur. Tous deux ont dit d'abord les couleurs douces et les contours légers qu'ont les choses pour les yeux de vingt ans, et cette mélancolie de la jeunesse qui rime avec folie. Et puis une grande trahison a transpercé l'un, presque un crime a jeté l'autre au repentir; et tous deux ont tiré alors de leurs cœurs frivoles des cris aigus en qui pleure ou prie toute destinée.

*
* *

Verlaine qui ressemblait par tant de points à Musset, devait ressembler à Heine : car Heine et Musset, c'est dans le même temps le même homme; celui-ci de nature fine, un peu sèche et pauvre; l'autre, riche de toutes les acquisitions de sa race nomade. Verlaine est celui de tous nos poètes, y compris Musset, qui approche le plus de l'unique Heine, de ce douloureux Heine, à la figure de faune triste, à l'âme si inextricablement tissée de joie et de souffrance. Heine d'ailleurs reste seul, inégalé. C'est le grand magicien qui a joué sur nos nerfs non seulement sans les blesser, mais en tirant pour nous de leur pâmoison une jouissance. Verlaine vient après. Tous deux ont eu comme un point douloureux au cœur, ont extrait de la joie même une tristesse encore. Tous deux sont les poètes de l'âme moderne et passent en cela

avant de plus grands qu'eux: tous deux ont été au fond de notre sensibilité si maladive que le plaisir et la peine s'y confondent en un spasme nouveau.

Heine — qui d'ailleurs était si Français — est le seul poète étranger de qui se puisse rapprocher Verlaine. Au reste, celui-ci n'a pas imité l'autre; c'est une rencontre, leurs âmes étaient toutes proches. Nulle autre influence d'outre-frontière ne se fait sentir dans l'œuvre de Verlaine. Il a comme ignoré cette touffue et splendide poésie anglaise qui, par Baudelaire et M. Stéphane Mallarmé, par de plus jeunes poètes, MM. de Régnier et Viélé-Griffin, a exercé, exerce encore une puissante influence sur les destinées de la nôtre. Verlaine est un pur Français. Si l'on veut lui chercher des ancêtres, on les trouvera dans la lignée *nationale*, grands ou petits poètes, mais tous de France: on nommera, en remontant l'histoire, d'abord tout près de nous, Musset, aussi Lamartine; puis les poètes galants du XVIIIe siècle, sensuels et délicats, les Parny, les Dorat, les Bernis; puis au grand siècle, La Fontaine dont il a la malice parfois et l'âme de grand enfant, aussi et surtout le tendre et pieux Racine, puis, encore plus avant, Ronsard, le magnifique et l'exquis Ronsard, notre plus grand poète avant Hugo; peut-être Marot, à peine Villon.

Verlaine est même un pur Parisien. Ce fut un poète de Paris, comme il y en a de Lyon ou de Bruges. Il ne vivait pas dans la tour d'ivoire; il regardait autour de lui. Sa poésie est faite moins de ses rêves que de ce qu'il a vu. Il a senti et traduit la poésie particulière de la vie urbaine et suburbaine, du bois de la Cambre à Bruxelles, de certaines rues dans Soho et Paddington à Londres, mais surtout il a goûté la beauté chlorotique de certains coins de Paris ou de banlieue. Il a aimé la mélancolie des fêtes foraines, il a même refait à son tour le rêve bourgeois: une maison à tuiles rouges entre des haies d'aubépine, un jardin avec des bosquets et un jet d'eau, des statues de stuc sur les pelouses rases, peut-être, mais alors pour se moquer de lui-même, une boule au milieu. Aussi trouve-t-on — chose étrange! — chez ce « décadent », chez ce « symboliste », des vers qui ressemblent à ceux de M. Coppée.

Chose étrange? Non pas. Verlaine n'était nullement un ré-

volutionnaire. Dirons-nous qu'il le fut parce qu'il employa des vers de neuf pieds ou de quatorze ? Ainsi Musset posait son fameux point sur un *i* ou écrivait ce bel hiatus :

Ah ! folle que tu es,

pour s'amuser. Son esthétique est très ironique. Il se gaussait finement des autres et de lui-même, quand il disait avec gravité.

... Préfère l'Impair
Plus vague et plus soluble dans l'air
Sans rien en qui pèse ou qui pose.

. . . . . .

Oh ! qui dira les torts de la rime ?
Quel enfant sourd ou quel nègre fou
Nous a forgé ce bijou d'un sou
Qui sonne creux et faux sous la lime !

S'il eût été formulé avec une pleine conviction, cet « art poétique » l'eût mené directement à l'assonance et au vers libre; mais ces nouveautés l'effrayaient. Il n'a fait qu'assister à la création laborieuse de l'idéal poétique qui s'est formulé au cours des dernières années, sous l'autorité secrète et douce de M. Mallarmé.

Verlaine n'est pas un commencement. Il n'est pas non plus une fin. Il est à part. C'est un irrégulier de la littérature. Il n'est d'aucune école. Comme ses pareils depuis Catulle jusqu'à Heine, il ne datera pas, étant l'éternelle jeunesse.

***

Verlaine ne fut pas le « sublime poète » que certains ont salué avec emphase. Je n'entends nullement par là le rabaisser, mais simplement le mettre à sa vraie place, dans le groupe des Catulle, des Tibulle, des Musset et des Heine, et non dans celui des Virgile, des Dante, des Gœthe et des Hugo. Il n'avait pas de souffle, moins que Musset lui-même. Ses meilleures pièces durent un soupir. Il fut le premier des *poetæ minores*.

Il fut mieux encore. Il fut grand, non par de grands poèmes, mais précisément par de petites pièces qui sem-

bleraient d'abord lui interdire tout autre nom que celui de *poeta minor*. Il fut grand, par quelques chansons où naïvement, sans y songer, balbutiant les mots qui du cœur lui venaient aux lèvres, il a mis tout l'étonnement et toute la tristesse de vivre. Oui, dans la *Chanson d'Automne*, dans le dernier quatrain des *Ingénus*, dans la complainte de *Gaspard Hauser*, dans *la Lune blanche*, dans *Il pleure dans mon cœur*, dans *le Ciel est par-dessus le toit*, dans tant d'autres pièces brèves qui sont comme des frissons d'âme saisis au passage, ce n'est presque plus Verlaine qui parle, c'est une âme humaine, quelconque, impersonnelle, intemporelle, c'est presque l'âme des choses prenant conscience d'elle-même dans l'âme d'un homme, qui s'exprime là, qui chante en sanglotant sa tristesse infinie, sa plainte d'exilée dans l'ombre et l'imparfait, loin du bonheur et loin de Dieu. Et c'est pourquoi il y a en Verlaine un poète éternel. Il prendra sa place parmi ces « grands amants de la Mélancolie » qui, même quand ils ne sont pas les plus prodigieux des poètes, sont toujours les plus aimés.

A travers joie et peine, espérance ou désespoir, humilité ou orgueil, désir païen ou folie mystique, il aura élevé son âme jusqu'à participer à cette Mélancolie chrétienne qui n'a pas deux mille ans sur cette vieille terre, et qui pourtant est devenue le sens profond du monde. Elle est au cœur de tout. cette Mélancolie secrète, indicible, éternelle. Elle est le parfum des fleurs, la brume des étangs, l'ombre des bois, l'infini des regards. Jadis, de sereines déesses habitaient les arbres, les fontaines, la mer. Mais un soir qu'une voix lugubre a passé dans le crépuscule, annonçant une mort immense et mystérieuse, elles s'en sont allées du monde. En même temps, elles disparurent de leur maison commune, l'âme de l'homme. Mais d'autres déesses, aussitôt, ont pris leur place, car le monde ne pouvait rester désert. Elles se sont abattues en foule dans les bois, dans les sources, dans les flots, dans les âmes, partout où leurs sœurs joyeuses avaient habité; et, depuis lors, elles sont là, invisibles hôtesses de l'univers, jusqu'à ce qu'une grande voix s'élève de nouveau et leur commande de faire place à d'autres ; elles sont là, comme les Nymphes et les Dryades et les Sirènes d'autrefois, et chaque

arbre, chaque vague, chaque fontaine, chaque âme en recèle une.

L'une de ces déesses mystérieuses que renferme toute chose en ce monde, l'une de ces Mélancolies, la plus blessée et la plus gracieuse, hantait l'âme de Paul Verlaine, demeurait invisible et présente sous ce front bosselé de satyre. Elle s'exhala sur ses lèvres, conta sa tristesse en vers nonchalants, tout frémissants de vérité, tout trempés de larmes, tout brisés de sanglots; et c'est pourquoi celui qui s'éteignit, voici bientôt un mois, sur un lit de pauvre, dans une chambre si étroite qu'on n'y pouvait aller et venir qu'à grand'peine, ornée de statuettes dorées, de roses en papier, d'oranges en des soucoupes, comme une chambre d'enfant, — celui qui mourut en effet comme il avait vécu, en enfant, en enfant ingénu, ardent, mauvais parfois, pervers aussi, mais avec des retours charmants et une innocence conservée dans le mal même, — celui-là qui fut un pauvre homme, un pécheur relaps, un poète délicieux, fut parfois un grand poète.

FERNAND GREGH.

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

LA POLITIQUE DE LÉON XIII

A-T-ELLE ÉCHOUÉ?

On a beaucoup parlé, dans ces derniers temps, à l'occasion du congé annuel et ordinaire que vient de prendre M. le comte Lefebvre de Béhaine, ambassadeur de la République française auprès du Saint-Siège, d'un revirement complet qui serait en train de s'opérer, s'il n'est déjà tout à fait accompli, dans les relations de la France et du Saint-Siège.

S'il faut en croire certains publicistes, à qui l'autorité ne manque point, et qui la voient d'ailleurs reconnue et confirmée par les déclarations les plus élogieuses et les plus sympathiques du président actuel de notre conseil des ministres, la République et la Papauté seraient à la veille d'une rupture. Le congé de l'ambassadeur n'est que le prélude de sa retraite définitive. Paris ne s'entend plus avec Rome, et Rome ne veut plus traiter avec Paris. De part et d'autre, on a enfin reconnu l'impossibilité d'un accord qui ne saurait s'établir qu'en apparence et pour la forme. N'y a-t-il pas contradiction absolue — et cet argument est le grand cheval de bataille de ces publicistes — entre les doctrines immuables de l'Église et les principes de la Révolution, dont la République française a la garde et la défense? Peu importe, disent-ils, que le gouvernement de cette République soit radical ou modéré ; l'incompatibi-

lité d'humeur, ou, pour mieux dire, l'impuissance de vivre en parfaite et sincère harmonie, n'en existe pas moins entre Rome et la France. Aucun ministère républicain, quelles que soient ses origines et ses attaches, ne saurait satisfaire aux prétentions incessantes de l'Église, sans s'exposer à être renversé sur l'heure ; et, de son côté, Rome ne peut continuer à la République le concours de sa bienveillance, puisqu'elle n'obtient jamais rien de ce qu'elle demande pour la liberté d'action de l'Église.

Ces écrivains concluent que la politique de rapprochement et de réconciliation était fatalement condamnée à échouer. Ils montrent, de toutes parts, des conflits. Sans parler des anciens dissentiments sur l'application des lois scolaire et militaire qui couvent toujours sous la cendre, il y a conflit sur l'application de la loi relative aux fabriques; conflit sur l'impôt qualifié de droit d'accroissement ; enfin, conflit sans cesse renaissant sur le droit qui appartient à l'État, et qu'il ne saurait laisser prescrire, de pourvoir en toute liberté à la nomination des candidats aux évêchés vacants. — Et qu'est-ce encore que tous ces conflits, si on les compare à celui qui va s'élever inévitablement entre l'État et l'Église, dans le règlement de la liberté d'association qui doit préparer le nouveau régime de la séparation des deux puissances ? C'est ce jour-là qu'il apparaîtra clair comme le jour que la rupture est nécessaire, forcée, inéluctable. A quoi sert de fermer les yeux à l'évidence ? Bon gré mal gré, il faudra bien sauter le pas.

Et naturellement on affirme, du ton le plus tranchant, que la politique des ralliés devait aboutir à un échec, et l'on n'hésite pas à rendre responsable de cette politique et de cet échec le pape Léon XIII, en l'accusant de n'avoir poussé les conservateurs, longtemps et fidèlement attachés aux anciens partis de monarchie, à entrer dans la République qu'en vue de s'en emparer et de la conduire suivant les principes et dans les voies de l'Église. On accuse le cléricalisme, ce parti détestable qui couvre sa politique du manteau de la religion, de n'avoir pas désarmé ; il est toujours l'ennemi. Heureusement, cet ennemi, grâce à la vigilance des chefs du radicalisme, est tenu en échec, et tout se précipite vers un nouvel état de choses où l'on se tient pour assuré de le vaincre et

de l'abattre définitivement. Encore un peu de temps, et les solutions radicales, mûries par l'expérience, seront applicables et appliquées. S'il n'est plus question, dans les programmes électoraux, de la séparation de l'Église et de l'État, cette séparation se fait peu à peu dans les esprits, et cela vaut mieux ; on ne discute plus, avec le fracas d'autrefois, la suppression de l'ambassade de la République auprès du Saint-Siège, mais cette ambassade va se supprimer elle-même par l'abus qu'elle fait de sa propre mission, en s'inféodant à la politique personnelle du pape Léon XIII, car c'est le Pontife romain qui doit être considéré comme le véritable auteur de tout ce qui arrive. Aussi bien, de quoi s'avisait-il, le jour où il a mis la main dans les affaires intérieures de la République et de la France ?

*
* *

Ainsi on nous annonce une rupture ; on nous parle de sauter le pas, et l'on pense et l'on écrit ces choses, avec une sorte d'allégresse d'esprit et de cœur, comme si ce fameux pas à sauter n'était point, aujourd'hui comme hier, le redoutable saut dans les ténèbres, dont on a si souvent parlé comme de la plus périlleuse épreuve que puissent traverser et subir la République et ses institutions. Mais tout cela, que l'on nous permette de le dire, c'est de la polémique, et de la polémique simplement radicale. Ce sont propos de journalistes, et rien de plus. Que si chacune des affirmations qui viennent d'être brièvement passées en revue était reprise et discutée, pas une ne résisterait à un examen sérieux et ne tiendrait debout. Et d'abord que sait-on au juste des véritables motifs de la présence à Paris ou du séjour en France de l'ambassadeur actuel de la République auprès du Saint-Siège ? Pourquoi ne serait-on pas fondé à penser que M. Lefebvre de Béhaine jouit, cette année comme les précédentes, de ses vacances réglementaires et qu'il est dans ses habitudes de prendre à cette époque ? On dit qu'il ne retournera pas à Rome. Mais n'est-il pas à la connaissance de tous ceux qui s'intéressent au personnel comme aux questions diplomatiques que M. Lefebvre de Béhaine touche à la fin d'une longue et honorable carrière, où il a rendu les

plus grands services, et que plus d'une fois il a été question de pourvoir à son remplacement? Pourquoi la retraite de ce digne serviteur de la France serait-elle le signal d'une rupture de la République avec le Saint-Siège?

On veut, il est vrai, que M. Lefebvre de Béhaine se soit compromis comme diplomate, en devenant *persona gratissima* aux yeux du pape Léon XIII : singulier reproche à faire à un ambassadeur, ne trouvez-vous pas? que d'avoir trop bien réussi dans sa mission, en se faisant désirer de préférence à tout autre par la Puissance auprès de laquelle il est accrédité! Voudrait-on par hasard que notre ambassadeur au Vatican fût en mauvais termes avec le Souverain Pontife? Quelle est cette manière nouvelle d'entendre les relations diplomatiques?

Il a été rapporté que Léon XIII, apprenant qu'il pouvait entrer dans les convenances de notre ministère des Affaires étrangères de donner un successeur à l'ambassadeur actuel, aurait dit qu'à son âge on n'aime guère les figures nouvelles, et demandé qu'on lui laissât M. le comte Lefebvre de Béhaine. Pareille demande, si tant est que le pape l'ait faite, est tout à l'honneur du diplomate émérite dont on n'apprécie pas les services, faute sans doute de les connaître. Que le Saint-Père ait tenu le langage qu'on lui prête, rien de plus naturel dans la bouche d'un vieillard que les années avertissent et qui, après une longue vie, pleine de travail, de soucis et de vertus, se sent tout près du repos éternel. Et si le gouvernement de la République souscrivait à ce désir du pape de garder auprès de lui jusqu'à la fin un homme qu'il connaît et qu'il aime, qu'y aurait-il à reprendre dans un pareil témoignage de déférence? La courtoisie dans les relations ne compterait-elle plus pour rien aujourd'hui? Quelle France veut-on donc nous faire?

A supposer toutefois que M. Lefebvre de Béhaine se retire, ou même qu'on le retire, pour une raison ou pour une autre qui ne nous est pas connue, conviendrait-il d'en conclure, avec les journalistes radicaux, qu'il y a nécessairement rupture entre la République et le Saint-Siège? M. le comte Lefebvre de Béhaine est très agréable au pape, et nous croyons que la France doit se féliciter des heureuses relations qui existent entre l'ambassadeur et le Pontife. Ce n'est pas une

raison de tenir notre ambassadeur actuel pour inamovible et immuable. N'y aurait-il donc que le seul M. Lefebvre de Béhaine pour représenter notre pays au Vatican et pour y défendre les intérêts aussi variés que nombreux, aussi importants que délicats, sans oublier nos traditions séculaires, que nous avons à y faire prévaloir ? Un jour ou l'autre, il faudra bien le remplacer, lui donner un successeur. Une fois jeté dans le tourbillon des affaires, aux prises avec les difficultés, ce nouveau représentant de la France n'aura qu'une préoccupation, comme il n'aura qu'un devoir, le devoir et la préoccupation de reprendre et de continuer l'œuvre de son prédécesseur. Les conflits, s'il y en a, non content de ne point les attiser, il s'efforcera de les prévenir. A les susciter, quel métier ferait-il ? La tâche lui sera d'ailleurs rendue facile par les dispositions personnelles et bien connues du Saint-Père. On se plaît à dire que Léon XIII, en inaugurant ce que l'on appelle la politique des ralliés, a soulevé des conflits partout. A peine le nouvel ambassadeur sera-t-il au courant des choses, qu'il apprendra, à la source même des résolutions pontificales, que le pape, aussi bien dans la question des fabriques que dans celle du droit d'accroissement, s'est montré constamment fidèle à l'esprit de conciliation et d'arrangement. Que n'a-t-on pas fait pour l'engager dans une direction toute contraire ! Il s'y est toujours refusé, donnant à tous, principalement aux plus échauffés, quelle que fût leur haute situation dans l'Église, les conseils de la prudence et de la patience, écartant les suggestions des hommes de parti, tenant surtout à faire entendre qu'il vise plus haut que les affaires du temporel, et que sa mission de chef de l'Église lui paraît toute différente et tout autre que de défendre les recettes des sacristies et de garantir les propriétés des couvents.

Reste la nomination des évêques. Ce n'est pas la première fois que cette question se présente. Elle est aussi vieille que les rapports entre l'État et l'Église. Ce ne serait pas l'abolition du Concordat, ce ne serait même pas la séparation de l'Église et de l'État qui pourrait rendre le gouvernement d'un pays comme la France subitement indifférent ou étranger à un intérêt politique et social, d'une importance pareille à celle de la nomination des évêques.

Dans l'état présent de la législation et des mœurs, le gouvernement de la République choisit et nomme les évêques appelés à gouverner le troupeau des fidèles de la religion catholique : ce n'est pas un privilége concédé, c'est un droit de la puissance souveraine. De son côté, le pape, chef de l'Église, donne aux évêques choisis et nommés par l'État, l'institution canonique, en les préconisant en consistoire. Il saute aux yeux que, dans un tel partage des attributions, chacune des deux puissances doit tenir pour son droit et ne pas le laisser entamer. Le gouvernement de la République nomme les évêques, et le pape les agrée. Il faut donc qu'il y ait finalement accord sur les personnes choisies. Un pareil accord ne peut résulter que de négociations commencées et poursuivies entre le ministre des Cultes et le représentant du Saint-Siège à Paris. Qui dit négociations dit nécessairement examen, enquête, discussions contradictoires, lesquelles se terminent par des transactions. Cela s'est vu de tout temps. Conduites avec plus ou moins d'habileté, ces négociations peuvent durer, traîner, tomber, être reprises; mais enfin, comme il faut aboutir, on arrive à s'entendre, le plus souvent, grâce à des concessions réciproques. D'ailleurs, la nomination des évêques n'est pas du ressort de l'ambassadeur de la République auprès du Saint-Siège. Tout au plus demande-t-on à l'ambassadeur d'intervenir officieusement pour aplanir certaines difficultés, quand on suppose qu'une démarche de sa part peut avoir quelque effet utile. Mais la nomination, la préconisation des évêques, tout se passe en dehors et au-dessus de lui, et il ne peut être rendu responsable de la solution qui intervient.

*
* *

Sans doute, dira-t-on, mais le conflit naîtra le jour où l'ambassadeur ne pourra ni ne voudra souscrire à la politique des ralliés. Parlons donc de cette politique des ralliés. Qu'est-elle au fond ? Essayons d'en retracer l'histoire à grands traits. On veut que le pape Léon XIII en soit l'auteur, parce qu'il a donné le conseil aux anciens conservateurs de renoncer à leurs illusions monarchiques et d'accepter la loi fondamentale de leur pays, qui est la République. Mais, avant Léon XIII,

bien d'autres avaient donné ce conseil aux Français de bonne foi, qui ne veulent point devenir, au milieu des générations qui se renouvellent, de véritables émigrés à l'intérieur.

M. Thiers, bien avant Léon XIII, s'est efforcé d'amener les conservateurs à la République. Ayant fait pour son compte personnel cette évolution politique, M. Thiers a voulu faire des ralliés, et il y a réussi, malheureusement dans de trop faibles proportions. Que de maux nous eût évités une adhésion loyale et sincère d'un plus grand nombre de conservateurs, à l'époque où M. Thiers a reconnu et proclamé que la République est le gouvernement nécessaire de la démocratie! Nous aurions, à l'heure qu'il est, dans la République, ce parti conservateur puissant, dont cette démocratie ne saurait se passer. A cette époque où les hommes les plus dévoués au bien du pays s'efforçaient de faire des républicains, au lieu de s'entredéchirer comme de nos jours par la haine et la calomnie, M. Thiers cherchait à faire des nouveaux venus les conservateurs des institutions républicaines. Les visées de Gambetta étaient un peu différentes; il ouvrait les portes de la République à tous ceux qui voulaient s'inscrire au nombre de ses défenseurs. La politique de Gambetta était plus large que celle de M. Thiers : aussi fut-elle plus féconde. Qui donc a fait plus de ralliés que Gambetta? On ne songeait pas alors à lui reprocher les adhésions qu'il recrutait; on trouvait son œuvre aussi bonne que méritoire. Il transformait peu à peu le parti républicain en parti national, se montrant aussi grand politique pendant la paix qu'il avait été grand patriote pendant la guerre. Qui se plaignait alors qu'il y eût trop de ralliés, quand, aux élections qui se succédaient pour le Sénat, la Chambre des députés, les conseils généraux, les conseils municipaux, on voyait les républicains croître en force et en nombre et se montrer à la fois capables et dignes, après avoir été si longtemps un parti d'opposition intransigeante et négative, de devenir un parti de gouvernement animé du sentiment de ses devoirs envers la France? Hélas! que nous sommes loin de ces temps, et de combien de degrés notre idéal politique n'a-t-il pas baissé depuis cette époque!

Nonobstant les sages conseils de M. Thiers et la politique large et accueillante de Gambetta, les partis monarchiques ne

désarmèrent point. Ils avaient cependant été vaincus dans les deux campagnes agressives qu'ils dirigèrent contre la République, après la conspiration parlementaire du 24 mai 1873, qui entraîna la chute de M. Thiers, après l'espèce de coup d'État du 16 mai 1877 qui amena la maréchal de Mac-Mahon à congédier brusquement, en violation de toutes les règles constitutionnelles, M. Jules Simon, président du Conseil, sans que celui-ci eût été atteint par aucun vote de blâme ou de défiance de la Chambre des députés. M. le comte de Chambord vivait encore, attendant l'heure de Dieu, et les conservateurs monarchistes continuaient de lutter, perdant du terrain à chaque élection, mais espérant contre toute espérance. La coalition des partis hostiles à la République était à la fois permanente et flagrante; on la sentait partout, et c'était l'Église qui servait de lien à tous ces conjurés, c'était elle qui les unissait dans une action commune, comptant bien tirer les plus grands avantages de leur triomphe. Il était cependant facile de voir que peu à peu, par le simple effet du temps qui s'écoule, du changement inévitable des points de vue et de la permanence des intérêts, le gros de l'armée conservatrice allait en se détachant de ses anciens chefs, réduits à n'être plus que des états-majors sans soldats. Henri de France mourut dans l'exil, à Frohsdorf, emportant avec lui l'idée d'hérédité monarchique dont il avait gardé le principe avec une dignité, et porté le drapeau avec une noblesse vraiment royales. Le comte de Chambord a eu un héritier, mais il ne pouvait avoir de successeur, car après sa mort, l'unité du parti royaliste, en dépit des déclarations multipliées que l'on a faites à cet égard, ne s'est pas rétablie, le successeur n'entendant pas mettre en pratique les devoirs de la royauté, tels que les comprenait le chef disparu de la Maison de France. On ne tarda pas à voir le nouveau prétendant, abusant de la paisible et légèrement dédaigneuse hospitalité que lui accordait la République, se livrer à des manifestations dont il était impossible que le gouvernement républicain ne prît pas quelque souci. Les prétendants, chefs ou héritiers présomptifs des familles ayant régné sur la France, furent alors éloignés du territoire.

Survint une autre aventure. Un soldat gâté par la fortune, moins ambitieux peut-être de la puissance publique que des

jouissances grossières du pouvoir, circonvenu par d'habiles flatteurs qui exploitaient sa vanité, se mit en tête de devenir le chef des Français. N'appartenant à aucun parti, il lui sembla d'autant plus facile de les séduire tous tour à tour, en gardant l'arrière-pensée de les tromper tous ensemble. Cette tactique, qui ne demandait aucun effort de génie, parut un instant sur le point de réussir ; les prétendants les plus opposés faisaient la cour au général et suivaient son char ; dans la République elle-même, il trouva des partisans, et le suffrage universel un moment entraîné sembla le porter sur le pavois. Il suffit aux républicains d'avoir à la tête de leur gouvernement des hommes vigilants et fermes pour avoir raison de l'aventure et de l'aventurier. On sait comment l'aventurier a fini, et ce n'est pas le cas de réveiller autour de sa mémoire un intérêt que de son vivant il n'a jamais mérité. Mais l'aventure elle-même a eu des conséquences qui sont loin d'être toutes regrettables.

Ce ne sont pas seulement les prétendants qui se sont compromis dans cette étrange affaire, c'est avant tout et surtout le parti soi-disant religieux qui chercha *per fas et nefas* à tenir la République en échec. Il est aujourd'hui de notoriété publique que si le comte de Paris, résistant aux avis de ses conseillers les plus anciens, les plus dévoués et les plus sages, s'est compromis dans l'équipée boulangiste, ce fut sur les conseils de certains hommes d'Église, et non des moins qualifiés, qui voyaient dans l'avènement du triste et fameux « général » la fin de la République et le commencement de la Restauration. Une dernière fois, les anciens partis de monarchie se coalisèrent sous l'inspiration et la conduite des chefs du cléricalisme ; une dernière fois, l'Église et la religion elle-même se trouvèrent dangereusement engagées dans les hasards et les conflits de la politique. Léon XIII veillait et, se levant tout à coup, il prononça la parole qui doit tout arrêter.

On sait comment les choses se sont passées. Ce n'est pas Léon XIII qui, dès l'abord, est directement intervenu. Ainsi qu'il est d'usage constant dans la politique romaine, le pape n'a parlé qu'après y avoir été contraint. Mais son opinion comme sa résolution, était arrêtée depuis long-

temps, et il n'attendait, pour ainsi dire, qu'une occasion favorable de les faire connaître. Un prince de l'Église, qui jouissait de toute la confiance pontificale, le cardinal Lavigerie, profita d'un banquet qu'il s'avisa d'offrir aux officiers de l'escadre française de la Méditerranée, pour déclarer, en des termes dont la gravité n'a pu échapper à personne, que « lorsque la volonté d'un peuple s'est nettement affirmée, que la forme d'un gouvernement n'a rien de contraire, comme le proclamait dernièrement Léon XIII, aux principes qui seuls peuvent faire vivre les nations chrétiennes et civilisées ; lorsqu'il faut, pour arracher son pays aux abîmes qui le menacent, l'adhésion sans arrière-pensée à cette forme de gouvernement, le moment vient enfin de déclarer l'épreuve faite et, pour mettre un terme à nos divisions, de sacrifier tout ce que la conscience et l'honneur ordonnent à chacun de nous de sacrifier pour le salut de la patrie. »

Cette déclaration, dans la bouche d'un prélat fort en vue dans le monde comme dans l'Église, et qui passait pour n'avoir parlé qu'après avoir reçu les confidences, les instructions et les ordres du Souverain-Pontife, causa une surprise universelle et profonde ; tous les partis politiques en furent jetés dans la confusion et le désordre. Avec un sentiment de réserve poussé jusqu'à l'exagération, à mots couverts, le cardinal Lavigerie signifiait aux anciens partis de monarchie que l'Église séparait désormais sa cause de la leur ; il indiquait aux conservateurs français, amis de leur pays, que la sagesse politique leur faisait un devoir de sacrifier leurs préférences personnelles au bien commun et d'apporter une adhésion sans arrière-pensées ni réticences à la forme de gouvernement que la France a tant de fois consacrée par ses suffrages. Il n'y avait rien de plus, rien de moins dans le célèbre toast du cardinal archevêque d'Alger : cela suffit cependant pour désorienter tous les partis et pour imprimer à la politique générale un détour aussi vigoureux qu'inattendu.

Hé quoi ! disaient les uns, l'Église nous abandonnerait-elle, en pleine tempête politique et sociale ? Le pape, qui est la clef de voûte de l'ordre dans les nations civilisées, voudrait-il, pourrait-il laisser les monarchies, les aristocraties de naissance et d'argent, les défenseurs et les béné-

ficiaires des institutions les plus anciennes et les mieux établies, magistrature, administration, armée, diplomatie, les détenteurs de la fortune publique et privée, les conservateurs, en un mot, pour se rallier à la démocratie, puissance révolutionnaire par qui tout cela est menacé, qui bat en brèche l'Église elle-même dans ses origines, dans ses dogmes, dans sa constitution, qui va même jusqu'à contester et qui tente d'abolir les droits de Dieu? Et c'est un pape qui consomme à lui seul toute cette révolution! Quel est donc ce pape, et en quels temps vivons-nous?

Les autres disaient : Comment pouvez-vous penser que l'Église romaine se sépare jamais des rois et des empereurs? N'y a-t-il pas incompatibilité radicale entre l'Église et la Révolution? L'Église se rapprocher de la République! Qui pourrait croire, sans tomber dans un piège, à un rapprochement de ce genre, après les expériences de 1848? Si l'Église veut embrasser la République, c'est pour mieux l'étouffer. L'adhésion qu'elle lui apporte ne saurait être que le plus funeste des présents. Les républicains seraient impardonnables, ayant reçu tant de leçons et passé par tant d'épreuves, de croire jamais à la sincérité des ralliés. Les ralliés ne veulent entrer dans l'édifice que pour en ébranler les colonnes. Fermons au contraire les portes du temple et gardons-en les issues. Nous y sommes, nous y restons. *Ci siamo, ci resteremo*, comme a dit le roi Victor-Emmanuel, en prenant possession du Capitole romain. Léon XIII est le chef des ralliés: raison de plus pour tenir les ralliés en dehors des frontières de la République. Ainsi raisonnèrent ou plutôt déclamèrent les partis, sous l'empire de leurs passions, de leurs préjugés et de leur ignorance.

***

Nous sera-t-il permis de dire que cette politique que l'on prétend être celle des ralliés, ne peut être considérée comme la politique de Léon XIII?

La célèbre invitation du cardinal Lavigerie, la réponse de Léon XIII à la Déclaration des cardinaux français et la Lettre du même pontife aux catholiques de France, ne forment qu'un

épisode, ne sont qu'un chapitre, des plus importants à la vérité, dans le livre tout grand ouvert de la politique de Léon XIII. Cette politique était commencée bien avant l'épisode qui l'a révélée au monde, et ce sont tous les actes du pontificat de Léon XIII qu'il faudrait reprendre, étudier et commenter, si l'on voulait la reconstituer dans son ensemble comme dans ses détails. Les lettres encycliques du pape Léon XIII sont les documents de cette politique; aucune n'est à négliger, et toutes sont à retenir; elles sont l'expression d'une pensée longuement mûrie, non pas depuis dix-huit ans, mais pendant toute une vie de méditations et de prières, mêlée au maniement des affaires diplomatiques, au gouvernement d'un grand diocèse, et vouée à l'étude de l'histoire et de la philosophie des sociétés humaines.

On croit que le pape Léon XIII fait de la politique contingente, d'une portée tout actuelle et d'une application immédiate : ce serait plutôt le contraire qui apparaîtrait comme vrai, si l'on voulait se donner la peine d'aller au fond des choses. Léon XIII n'écrit pas et n'agit pas en vue de ce qui se passe à l'heure présente, mais en vue d'un avenir qu'il prépare, autant qu'il en a le pouvoir, et dans les limites de sa prudence et de son autorité. Cet avenir est celui de l'Église, qui est, à ses yeux et selon sa foi de chrétien et de prêtre, de pontife suprême et de docteur infaillible, le seul gouvernement assuré de ne point périr parmi les hommes. Il dirait volontiers, répétant la parole de celui dont il se regarde comme le vicaire : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point; » il dirige la barque de saint Pierre à travers toutes sortes d'écueils et d'orages, et s'il donne un coup de barre pour la rejeter dans tel ou tel courant, c'est pour lui imprimer une marche plus sûre et plus prompte vers le but qu'il est peut-être le seul à nettement apercevoir.

Si Léon XIII avait voulu seulement, dans sa Lettre aux catholiques français, signifier que l'Église a définitivement séparé sa cause de celle des monarchies en France, cette manifestation n'aurait fait que répéter les déclarations de tant d'autres de ses prédécesseurs. N'ont-ils pas dit tous à l'envi que l'Église s'accommode de toutes les formes de gouvernements, à la condition que ces gouvernements n'offensent pas

l'ordre et la morale et respectent sa liberté[1]? Sur ce point, la doctrine de l'Église est depuis longtemps fixée, comme sa politique. Mais Léon XIII a voulu autre chose, et c'est pourquoi il est un novateur aussi hardi que sagace.

Qu'a-t-il donc voulu? S'imaginerait-on par aventure qu'il s'est proposé de faire avec les anciens monarchistes français des républicains sur le patron et le modèle des hommes de l'ancien parti républicain ou des radicaux à la moderne? Aurait-on l'idée qu'il prépare, dans la personne d'un rallié par circonscription, un candidat aux élections prochaines, concurrent désigné du titulaire actuel du siège? Voudrait-il constituer dans la future Chambre une majorité dite cléricale qui n'aurait d'autre politique que la politique conseillée par les chefs des anciens partis? Cette politique électorale est bien celle que, parmi les républicains qui se donnent pour radicaux, on appelle la politique des ralliés; mais, encore une fois, ce n'est pas la politique de Léon XIII. La politique dite des ralliés effraie les *Beati possidentes* des sièges électoraux, et telle est la raison qu'ils ont de la combattre : ils craignent que partout elle ne leur suscite des compétiteurs dont la victoire les rendrait eux-mêmes à la vie privée. Quant à la

1. Le comte Charles de Montalembert, se trouvant en voyage de noces à Rome, en 1837, obtint plusieurs audiences du pape Grégoire XVI. Ayant fait sa soumission à l'autorité du Saint-Siège, il était accueilli, comme la comtesse, sa femme, avec une faveur marquée. Il raconte, dans son *Journal intime*, sa troisième audience dans les termes suivants :

« Le 17 février, nous avons eu notre audience de congé du pape. Je commence par lui offrir le numéro de *l'Université catholique*, où se trouve l'admirable réfutation des *Affaires de Rome*, par l'abbé Gerbet. Je profite de l'occasion pour amener la conversation sur l'écrit analogue de l'abbé Lacordaire (la *Lettre sur le Saint-Siège*), que l'archevêque de Paris empêche de paraître. Le pape énumère quelques-unes des mauvaises raisons de M. de Quélen, comme pour l'excuser. Je n'hésite pas à lui dire : « Très Saint Père, il y a d'autres raisons, ce sont les anti- » pathies politiques du prélat. » Le pape me répondit avec une sincérité entière : « Je déplore extrêmement l'intervention de l'archevêque dans la politique; *le* » *clergé ne doit pas se mêler de politique*. Ce n'est pas ma faute, si l'archevêque se » conduit ainsi. Le roi sait, l'ambassadeur sait et vous saurez aussi que *j'*ai fait » tout ce qui dépendait de moi pour le rapprocher du gouvernement. L'Église » est amie de tous les gouvernements, qu'elle qu'en soit la forme, pourvu qu'ils » n'oppriment pas sa liberté. Je suis très content de Louis-Philippe; je voudrais » que tous les rois de l'Europe lui ressemblassent. » (Journal intime de Montalembert, cité par le R. P. Lecanuet, prêtre de l'Oratoire, page 493 de son livre intitulé : *Montalembert, Sa Jeunesse, 1810-1836*. Paris, 1895, chez Poussielgue, éditeur.)

politique de Léon XIII, ils ne la connaissent point, ou s'ils la connaissent, ils la dédaignent. Vivant au jour le jour et d'expédients, ce n'est pas une affaire qui les intéresse. A quoi leur servirait-il de s'en tourmenter, puisque le pape, songeant à l'avenir, n'écrit pas et n'agit point pour eux?

*
* *

Mais dans le monde catholique, cela va sans dire, la politique de Léon XIII fait au contraire son chemin lentement, sûrement, conquérant par degrés les intelligences et entraînant les cœurs. Certes, il y a des résistances, que le pape connaît mieux que personne et qui lui viennent d'où il n'aurait pas dû les attendre, s'il ne savait pas, en grand politique qu'il est, que jamais les partis ne désarment, et qu'ils luttent comme des désespérés, jusqu'à ce qu'ils tombent d'épuisement sous l'action toute puissante du temps et des faits. Léon XIII est appelé à disparaître, à un jour plus ou moins prochain, mais la politique qu'il a tracée pour l'Église ne périra pas avec lui. C'est le cas ou jamais de redire le mot qui est devenu un lieu commun de la rhétorique courante : les hommes passent et les idées restent.

Il est à peine besoin de dire que nul, dans l'Église et à plus forte raison hors de l'Église, ne saurait avoir la prétention de parler ou d'écrire aux lieu et place d'un Maître suprême, dont on a proclamé, dans la plus prodigieuse des apothéoses, l'infaillibilité doctrinale, au concile du Vatican, le 18 juillet 1870. Mais si ce dogme nouveau enchaîne la liberté de jugement des catholiques comme il fixe leur foi, il ne supprime pas l'histoire aux regards du philosophe, de l'historien et de l'observateur politique, de ceux dont les opinions ne relèvent que de leur conscience et nullement de l'autorité pontificale. Or, que dit l'histoire? Elle dit que l'évolution politique et sociale du catholicisme romain, dont le pape Léon XIII a voulu être l'initiateur, a été décrite et annoncée dans ses termes généraux, prédite et préconisée dans son esprit de rénovation vraiment chrétien, saluée dans ses rêves et dans ses espérances par un homme de génie que le pape Grégoire XVI a pu fou-

droyer de ses condamnations, mais qui n'en demeure pas moins un Voyant et un prophète de l'avenir, par le grand et infortuné Lamennais.

Le prêtre breton a été frappé, pour avoir poussé l'audace jusqu'à la témérité. Il y a de sa faute : pourquoi a-t-il voulu forcer Rome à parler avant son heure, et que n'attendait-il avec patience et résignation dans le présent, l'inévitable triomphe des idées qu'il a semées autour de lui et qui devaient nécessairement germer et fructifier un jour? Le conseil d'attendre ne lui a pas manqué[1], mais Lamennais pouvait-il le suivre? Une anecdote bien connue peint à merveille cette nature passionnée et inflexible. Un soir après dîner, à La Chênaie, Lamennais au milieu de ses disciples, avait dit de sa voix profonde, avec des éclairs dans les yeux : « Voyez-vous cette pendule? On lui dirait : si tu sonnes dans dix minutes, on te coupera la tête, que, dans dix minutes, elle ne sonnerait pas moins l'heure qu'elle doit sonner. Faites comme cette pendule, messieurs! quoi qu'il puisse arriver, sonnez toujours votre heure. »

Cette étrange boutade, ayant pour conclusion un conseil si roide, frappa vivement tous ceux qui l'entendirent ; ils crurent y voir comme une image de la destinée violente de leur maître. C'était vrai. Comme la pendule symbolique, Lamennais a sonné son heure, quels que fussent ses doutes, ses désespérances, ses alarmes. Son âme, quand elle avait à parler, était incapable de se réfugier dans le silence. Il y a un mot pathétique de Pascal, bien connu dans l'Église et dont on ne s'est pas assez souvenu, avant de le poursuivre de tant de ma-

1. Le dominicain Lacordaire a écrit à son lit de mort que « si M. de Lamennais eût été fidèle à son beau mouvement de Munich (sa première soumission à l'encyclique *Mirari vos* qui condamnait les doctrines de *l'Avenir*), il eût grandi par le seul effet de son silence, et qu'il ne lui eût pas fallu dix ans pour reconquérir toute sa splendeur et toute sa renommée ». Déjà M. de Sacy avait écrit, avec la candeur de son âme chrétienne : « Il n'aurait tenu, j'en suis sûr, qu'à M. de Lamennais de passer le reste de sa vie à Rome, heureux dans le couvent des Théatins, à Frascati, dont il a si bien décrit la situation ravissante ; la réponse du pape à la demande des rédacteurs de *l'Avenir* se serait fait attendre trente ans, et l'affaire aurait été oubliée ». Rien n'est plus vrai encore, et Renan a raison comme M. de Sacy, comme le Père Lacordaire, quand il écrit de Lamennais que : « s'il eût attendu quelques années, il eût vu les principes qui le faisaient condamner devenir la politique générale de l'Église. » C'est ce que nous voyons aujourd'hui ; peu importe donc que Lamennais n'ait pas attendu et qu'il ait été condamné.

lédictions : « Jamais les saints ne se sont tus » ! Lamennais ne pouvait pas se taire, l'eût-il voulu. Mais qu'a-t-on fait d'ailleurs pour l'y amener ? Rien.

*
* *

C'est l'alliance du trône et de l'autel sous la Restauration, c'est l'intime confusion de la religion et de la politique qui ont ouvert les yeux à Lamennais sur les périls que l'État comme l'Église, la liberté politique comme la liberté religieuse courent également sous des régimes politiques qui ne sauraient s'accommoder ni de l'une ni de l'autre. Après avoir été l'impérieux théoricien de la domination absolue de l'Église romaine représentée par le pape, Lamennais comprit la nécessité de se rapprocher des peuples, à qui la Révolution française a inculqué les principes de la liberté. Il abandonna la cause de la vieille Maison de Bourbon, dont il prévoyait d'ailleurs la chute certaine ; il devint libéral ; mais que l'on ne s'y méprenne point : libéral, non pas comme les libéraux de la Restauration, mais libéral à sa manière et dans l'intérêt exclusif de l'Église, qu'il n'a pas cessé de mettre au-dessus de tout, jusqu'au jour où sa raison s'est affranchie du joug de tout dogmatisme positif. Ce jour-là même, il ne rompit point avec le christianisme ; il le considérait non plus comme une religion, mais comme la source première, l'inspiration nécessaire de toute grande transformation sociale. Arriva la révolution de Juillet 1830 ; il fit un pas de plus en avant ; de royaliste libéral, il devint républicain démocrate, sans renoncer à l'idée maîtresse de sa vie, à savoir que le christianisme, retrempé dans ses origines et toujours animé d'un souffle impérissable, un christianisme non pas stationnaire, mais progressif, reste, après dix-neuf siècles, le seul et véritable instituteur du genre humain.

Parlant de la révolution de Juillet, il a écrit, dans son admirable *Préface* des *Troisièmes Mélanges :* « Quelques-uns n'y virent qu'une émeute heureuse ; nous y vîmes un mouvement social, un pas fait par l'humanité vers des destinées meilleures qu'amène infailliblement le progrès intellectuel et moral. On pouvait craindre néanmoins que le catholicisme, compromis sous l'ancien gouvernement, n'eût à souffrir des fautes commises,

et cette crainte, chacun le sait, préoccupait vivement le clergé et la population croyante. On pouvait craindre encore que le principe d'émancipation ne fût, quoique victorieux, arrêté dans son développement, soit par le retour à un système analogue à celui qu'on venait de renverser, soit par une fausse conception de la liberté même, qui, séparée de la source de l'ordre et du droit, de la loi morale divine, aurait abouti bientôt ou à l'anarchie ou au despotisme, et, selon toute vraisemblance, à l'un et à l'autre successivement. Alors, nous conçûmes la double pensée de préserver le catholicisme des malheurs qui le menaçaient, et en unissant étroitement sa cause à celle de la liberté, de préparer le triomphe durable et pacifique de celle-ci. Tel fut, sans arrière-pensée d'aucune sorte, le but que l'on se proposa en fondant le journal *l'Avenir*. »

L'Avenir! A ce nom magique, qui n'a tressailli et ne tressaille encore parmi ceux qui ont étudié avec quelque soin l'histoire si émouvante des idées politiques et religieuses au XIXe siècle? On a dit, non sans raison, que la courte et orageuse carrière fournie par cette feuille, où tant de jeunes hommes, remplis de talents et d'éloquence, soutenus par la foi, l'espérance et l'amour, réunis sous la direction d'un maître dont ils n'admiraient pas moins les vertus que le génie, firent assaut de dévouement et de vaillance, était comme le roman du journalisme : le fait est que *l'Avenir* est un des épisodes les plus attachants et les plus dramatiques de l'histoire de la presse française.

Que de fois cet épisode a déjà été raconté! Et toujours avec intérêt. Il vient de l'être encore tout récemment dans le livre consacré à la *Jeunesse de Montalembert*, par le Révérend Père Lecanuet, prêtre de l'Oratoire[1]. Ce qui distingue ce nouveau

1. Le livre du Père Lecanuet sur la *Jeunesse de Montalembert* mérite beaucoup mieux qu'une simple mention en passant, et tous ceux qu'intéresse le mouvement de la pensée religieuse dans notre pays et dans notre temps, voudront certainement le lire.

L'auteur s'était fait connaître par un ouvrage antérieur, une *Vie de Berryer* écrite sans doute en souvenir du séjour que le grand orateur légitimiste fit au collège de Juilly dirigé par les Pères de l'Oratoire et dont Berryer se trouva ainsi un des plus glorieux élèves. Le livre du Père Lecanuet, qui respire, en même temps que la plus vive et la plus naturelle admiration pour Berryer, une foi royaliste des plus ardentes, a été rejeté quelque peu dans l'ombre par l'ouvrage plus complet de M. Ch. de Lacombe sur les trois périodes de la vie de Berryer.

La *Jeunesse de Montalembert* apparaît comme l'œuvre d'un esprit plus libre et

récit, c'est qu'il est une défense, une justification, un éloge des doctrines de *l'Avenir :* non pas certes de celles qui ont été condamnées par les Encycliques de Grégoire XVI — un catholique, un prêtre, un religieux ne pouvait songer un instant à entrer en discussion avec l'autorité infaillible et souveraine qui gouverne l'Église — mais « des idées généreuses, hardies, justes et lumineuses dans l'ensemble, téméraires et erronées sur quelques points, idées dont certaines ont l'explosion lente et demanderont peut-être un siècle pour arriver à maturité ; mais à cause de cela même, ne sont-elles pas toujours jeunes et nouvelles ? »

Ces réserves faites — et l'on peut les considérer comme une sorte de clause de style — le Père Lecanuet n'y va pas de main morte. Il consacre cinq chapitres de son livre à exposer « les idées et l'action » de *l'Avenir*, idées politiques, idées sociales, propagande effective, action sur le clergé ; il ne se contente pas d'exposer, il cite les articles du journal avec une complaisance qui est à elle seule une apologie ; il va plus

d'une plume plus exercée et plus souple : on dirait aussi que le sujet porte mieux l'auteur. C'est un récit animé des commencements de la carrière, qui devait être si agitée et si brillante de l'orateur catholique. Il y a des pages tout à fait charmantes, notamment celles où l'auteur raconte le séjour en Suède du jeune Montalembert et la visite qu'à la veille de la révolution de Juillet, il fit à Daniel O'Connell, le grand agitateur de l'Irlande. Quant aux faits déjà connus, le Père Lecanuet ne les présente pas sous une forme nouvelle et qui en accroisse l'intérêt. Il avait cependant reçu de la bienveillance de madame la comtesse de Montalembert communication de la correspondance du comte Charles de Montalembert avec Lamennais et Lacordaire, et l'on comptait beaucoup sur cette heureuse fortune pour avoir sur les relations si dramatiques des « trois pèlerins de Dieu et de la liberté », après leur condamnation à Rome, des détails nouveaux, sans parler des monuments inédits de leur éloquence. Il y a bien quelques lettres ou plutôt quelques fragments de lettres que l'on ne connaissait pas jusqu'à présent, mais qui n'apprennent rien ou presque rien à personne. Le Père Lecanuet n'a profité de la communication de madame de Montalembert qu'avec une extrême discrétion. Il est vrai que l'on annonce que M. le vicomte de Meaux, gendre de M. de Montalembert, héritier de sa pensée politique et religieuse, doit prochainement publier, dans la Galerie des grands écrivains français, une étude spécialement consacrée à Montalembert. On est en droit d'espérer que cette étude renfermera de nouveaux extraits des correspondances de l'illustre orateur, et personne ne s'étonnera que l'on ait eu la pensée de tirer deux moutures du même sac. Après cela, l'heure n'est peut-être pas encore venue de livrer au public les lettres de Montalembert et de ses amis : il est sans doute des susceptibilités que l'on se plait à ménager, et il faut savoir attendre.

On apprendra cependant avec satisfaction qu'à la suite d'un échange négocié par le Père Lecanuet, les Lettres de Lamennais sont maintenant en la possession de M. Eugène Forgues qui les publiera sans doute un jour dans leur intégralité, comme il a déjà fait pour la correspondance de Lamennais avec le baron de Vitrolles.

loin, il rapproche les déclarations de l'*Avenir* de celles des prélats les plus considérables de notre époque, tels que le cardinal Manning, le cardinal Gibbons, le cardinal Bourret, et Mgr Ireland, archevêque de Saint-Paul; enfin, il va jusqu'à engager le pape lui-même. Il rappelle la Lettre aux catholiques français du 12 février 1892, où Léon XIII leur a demandé de sacrifier leurs espérances de restauration et de séparer l'Église de la cause monarchique. Il insiste vivement sur le caractère social des réformes dont l'Église doit prendre l'initiative, montrant que *l'Avenir*, dont les articles sur ces questions ont été rédigés par M. de Coux dans un esprit vraiment démocratique, n'a fait que devancer la célèbre Encyclique *De conditione opificum*, « cet embrassement du peuple par l'Église », comme l'a dit M. Anatole Leroy-Beaulieu.

Lamennais demandait que tout vînt du pape, et saluait d'avance, avec enthousiasme, « le vicaire du Christ qui, reprenant la tradition des grands papes du moyen âge, des Innocent III et des Grégoire VII, entraînera les nations chrétiennes vers les magnifiques destinées qu'elles ne font qu'entrevoir encore ». Sur quoi le Père Lecanuet s'écrie : « Celui que le prophète de *l'Avenir* salue en ces termes magnifiques, ce n'est pas Grégoire XVI, mais un jeune homme inconnu que Dieu avait marqué pour de hautes destinées. Joachim Pecci était alors à Rome préparant son doctorat en théologie; il avait vingt ans comme Montalembert. Devenu pape sous le nom de Léon XIII, il a, d'un coup de barre vigoureux, lancé le navire de l'Église dans la direction qu'indiquait *l'Avenir* ». Le Père Lecanuet fait ainsi écho, à travers l'Atlantique, à l'archevêque Ireland, quand il dit : « Salut à Léon XIII pontife de son siècle, chef providentiel de l'Église dans cette grande crise de l'histoire! Il semblait qu'elle fût arrivée à l'heure suprême de sa vie au milieu des hommes. L'abîme entre elle et le siècle s'élargissait de plus en plus; les gouvernements l'avaient rejetée et la combattaient; les peuples n'avaient plus confiance en elle; les mouvements sociaux s'accomplissaient sans elle. Les catholiques effrayés et découragés se faisaient de l'isolement une loi, presque un dogme. Léon parle, Léon agit, Léon règne. L'Église est lancée à travers le monde, on en sent la présence, on l'estime et on l'écoute avec une attention jusque-là inconnue. »

Qu'ajouter à de telles paroles? Le prêtre de l'Oratoire, ce religieux humble, obéissant et fidèle, qui a repris « les idées et l'action » de *l'Avenir* pour les exalter et les glorifier, ne l'a pas fait, sans avoir observé ce qui se passe, et entendu ce qui se dit autour de lui, non pas tant dans sa communauté que dans le monde qu'il fréquente; s'il a écrit, s'il a parlé comme il l'a fait, c'est certainement *cum superiorum permissu*. Son témoignage n'en a que plus de prix; peut-être même l'emporte-t-il en valeur sur les effusions dithyrambiques de l'évêque américain tout enivré de la liberté dont sa confession religieuse jouit dans son grand pays. On voit, par les démonstrations qu'elle détermine dans l'Église, que la politique de Léon XIII, ce n'est pas la politique des ralliés; c'est la politique de l'évolution de l'Église parmi les nations modernes. La voilà définie, cette politique à longue portée et d'un caractère vraiment catholique! Après avoir entendu les voix qui retentissent d'un rivage à l'autre de l'Océan, qui oserait dire que la politique de Léon XIII a échoué?

*
* *

La politique du chef suprême de l'Église catholique ne peut être qu'une politique universelle, avec les différences que comporte nécessairement l'état religieux, social et politique, intellectuel et moral des nations et des races auxquelles elle doit être appliquée. Il y a une politique de Léon XIII applicable à la France, comme il y en a une autre applicable aux pays encore soumis à la monarchie. Ce ne sont pas ces différences qu'il faut voir, mais l'inspiration générale et première. L'Église catholique se dit volontiers immuable dans ses traditions comme dans ses dogmes; il n'en est pas moins vrai qu'elle se modifie, se transforme, s'accommode et s'adapte avec une souplesse infinie aux divers états de civilisation où sa mission est appelée à s'exercer. L'Église ne change pas, dit-elle, et sa longue et merveilleuse histoire n'offre qu'un changement continuel. N'en déplaise aux docteurs catholiques, l'Église, elle aussi, est dans un perpétuel devenir.

Au commencement du XIXe siècle, trois grands esprits dont le catholicisme moderne a fait ses maîtres et ses docteurs, le

comte Joseph de Maistre, Chateaubriand et Lamennais, se sont trouvés d'accord pour prévoir et prédire une transformation du christianisme par voie d'élargissement, et pour la déclarer plus ou moins prochaine, mais inévitable et nécessaire.

Qu'on relise le onzième entretien des *Soirées de Saint-Pétersbourg :* c'est le testament religieux de Joseph de Maistre. Avec cette audace qui est le propre du logicien allant jusqu'au bout de sa pensée et où ses admirateurs ont cru reconnaître une manifestation de son génie prophétique, Joseph de Maistre ne craint pas de parler d'une nouvelle et troisième révélation, et il pense que c'est par une exégèse plus approfondie et plus savante des Saintes Écritures que cette révélation se manifestera. Il excite le clergé à s'instruire, le clergé de France surtout, parce que c'est le clergé de la nation qui, suivant les décrets de la Providence, exerce dans le monde une véritable magistrature intellectuelle et morale. « Tout annonce, dit-il, je ne sais quelle grande unité vers laquelle nous marchons à grands pas. » C'est la France et son clergé qui en trouveront les éléments. Que le clergé français reprenne seulement pied dans la société française, et l'on verra se précipiter les événements. Seulement, comme Joseph de Maistre sait, pour avoir étudié l'histoire, que le catholicisme romain est moins peut-être une religion qu'un grand gouvernement dans l'humanité, ce qu'il demande, c'est que l'autorité soit avant tout respectée, qu'elle demeure saine et sauve, et que rien ne se fasse par voie d'hérésie et en dehors de la hiérarchie divinement instituée. Qui sait si ce n'est point là, entre beaucoup d'autres, une des raisons qui ont amené la concentration définitive de l'autorité dans l'Église par la proclamation du nouveau dogme de l'infaillibilité personnelle et séparée du Pontife romain?

Chateaubriand, de son côté, n'a-t-il pas écrit : « L'idée chrétienne est l'avenir du monde. De mes projets, de mes études, de mes expériences, il ne m'est resté qu'un détromper complet de toutes les choses que poursuit le monde. Ma conviction religieuse, en grandissant, a dévoré mes autres convictions ; il n'est ici-bas chrétien plus croyant et homme plus incrédule que moi. Loin d'être à son terme, la religion du Libérateur entre à peine dans sa troisième période, la période

politique. L'Évangile n'a pas encore été lu à tous. Le christianisme, stable dans ses dogmes, est mobile dans ses lumières : sa transformation enveloppe la transformation universelle. » Et ailleurs encore : « La société, telle qu'elle existe aujourd'hui, n'existera plus. A mesure que l'instruction descend dans les classes inférieures, celles-ci découvrent la plaie secrète qui ronge l'ordre social depuis le commencement du monde, plaie qui est la cause de tous les malaises et de toutes les agitations populaires. La trop grande inégalité des conditions et des fortunes a pu se supporter, tant qu'elle a été cachée d'un côté par l'ignorance, de l'autre par l'organisation factice de la Cité, mais aussitôt que cette inégalité est généralement aperçue, le coup mortel est porté. » Sur quoi, le Père Lecanuet rapporte ces paroles du cardinal américain Gibbons : « Puisqu'il est reconnu de tous que les grandes questions de l'avenir sont les questions sociales, les questions qui touchent à l'amélioration de la condition des grandes masses populaires, il est d'une importance souveraine que l'Église soit trouvée toujours et fermement rangée du côté de l'humanité et de la justice envers les multitudes qui composent le corps de la famille humaine. »

Quant à Lamennais, il y a mille témoignages, disséminés dans ses écrits et dans ses lettres, de ses convictions à cet égard. Bornons-nous à un exemple : « Je ne suis plus, disait-il en 1831, qu'un vieillard qui se traîne vers sa fosse. Je prévois de grands maux, mais je ne crois pas que la civilisation finisse ; je crois qu'elle se transforme ; je crois qu'à l'ordre ancien le catholicisme renaissant en substituera un nouveau et que la dernière ère de l'humanité commence. Il ne faut plus songer au passé, il est mort à jamais. Notre tâche est de préparer l'avenir que Dieu réserve aux peuples destinés à se rassembler un jour comme une seule famille à l'ombre de la croix. Je ne dirai pas que je comprends que cela doit être ; il me semble que je le vois plus clairement et plus vivement qu'aucune chose présente, mais *là* (à Rome), on ne voit rien, on ne comprend rien encore. »

Eh bien ! *là*, on commence à voir et à comprendre, et c'est le génie de Léon XIII, comme ce sera sa gloire, d'avoir vu et compris. Les grands événements qui se sont accomplis depuis soixante ans l'y ont beaucoup aidé.

En France, le principe d'hérédité a définitivement fait place au principe électif ; au lieu de la monarchie des quatorze siècles, dont la vitalité est épuisée et qui a disparu avec son dernier représentant, la démocratie règne et gouverne, la démocratie, puissance irrésistible, mais tout enivrée de sa propre souveraineté, prompte à se laisser séduire par ses flatteurs, encore ignorante non pas de ses droits mais de ses devoirs, livrée à toutes les tentations du pouvoir absolu, à toutes les incertitudes et à toutes les faiblesses de l'empirisme et de l'inexpérience, sans règle fixe de conduite, sans direction morale, et qui, si l'on en croit ses détracteurs, ne saurait tarder à se montrer impuissante, non pas seulement à gouverner, mais à contenir ces foules irresponsables qui la composent, et dont les passions sont incessament excitées, sans être jamais satisfaites.

En Italie, où le Saint-Siège se croit à jamais fixé, le vieil édifice du principat sacré s'est écroulé ; le pouvoir temporel de la papauté a pris fin, et il est plus que douteux que jamais il se relève. A quoi bon d'ailleurs? La papauté qui se donne aux fidèles catholiques pour une pauvre victime de la spoliation, prisonnière au Vatican, n'a joui dans aucune période de son histoire d'un plus grand prestige, d'une plus haute autorité qu'aujourd'hui. De l'aveu de tous, amis ou ennemis, le vieillard Léon XIII est au sommet de la grandeur humaine. Ce n'est pas à son infaillibilité dogmatique qu'il doit ce privilège, c'est à la politique qu'il a inaugurée et qui a pour objet de relever l'Église, en la rapprochant des nations, en la rejetant dans le plein courant des sociétés modernes, courant qui les entraîne sans direction morale, et que l'Église seule se sent et se dit capable de dominer.

A partir d'à présent, ce n'est pas par voie d'hérésie, ce n'est pas en dehors de la hiérarchie, comme le redoutait Joseph de Maistre, que la transformation, pour ne pas dire la Réforme de l'Église, mot qui choquerait et blesserait les consciences catholiques, va s'opérer, puisque c'est le chef même de la hiérarchie qui prend l'initiative du mouvement. Lamennais accusait la hiérarchie de son temps d'avoir tout arrêté ; il n'est sorti de l'Église qu'en maudissant les princes des prêtres, orgueilleux sadducéens qui ne voulaient rien comprendre aux

aspirations, aux besoins, à la volonté des générations de clercs et de fidèles qu'ils avaient à conduire. Que dirait-il aujourd'hui ?

***

Ce n'est pas une telle question qu'il convient de se poser, mais la question bien autrement importante de savoir pourquoi les chefs de la démocratie se montrent incapables de philosopher librement sur les rapports de l'État et de l'Église, d'envisager avec sang-froid les éventualités qui s'annoncent, les perspectives nouvelles qui se découvrent de toutes parts, On en est toujours aux vieux cris de guerre ; on croit se défendre, en répétant, — comme les bonzes orientaux égrènent leur chapelet et marmonnent leurs prières, — les formules usées d'un radicalisme sénile et impuissant ; on rabaisse l'idéal que poursuit l'adversaire, faute de pouvoir lui en opposer un qui le dépasse ; on parle d'incidents futiles, d'intérêts mesquins et transitoires, comme la politique des ralliés, quand on se trouve en face d'une évolution qui ne tend à rien de moins qu'à la reprise de possession des intelligences et des consciences, par cette Église que l'on déteste et que l'on combat, sans la connaître et sans l'étudier.

Que fait la démocratie pour garder la direction de ces foules que l'Église romaine aspire si visiblement à lui reprendre ? Où sont nos éducateurs, ceux qui ont pour fonction sociale, pour devoir civique de nourrir les multitudes de ce qui fait le prix et la dignité de la vie, en cachant ses laideurs, en dissipant ses tristesses, c'est-à-dire de ces hautes notions de vérité, de justice et de beauté dont les peuples comme les hommes ne peuvent pas plus se passer que du pain quotidien ? Il est temps qu'à la vie des intérêts égoïstes succède la vie des dévouements à chacun et à tous les membres de la grande famille française. Oh ! nous avons besoin d'un esprit nouveau ! Quand soufflera-t-il sur nous ?

E. SPULLER

UNE

IDYLLE TRAGIQUE[1]

— MŒURS COSMOPOLITES —

IX

L'AMI ET LA MAITRESSE *(Suite)*.

Le sentiment de joie profonde éprouvé par Ely, à constater, dans son rendez-vous nocturne avec Pierre, le silence d'Olivier, n'avait pas duré longtemps. Elle connaissait trop son ancien amant pour ne pas comprendre que ce n'était là qu'un suspens momentané d'une menace toujours présente. Elle savait ce que cet homme pensait d'elle, et le délire de vision noire dont cet esprit malheureux était capable. Il ne pouvait pas ne pas la juger aujourd'hui comme il la jugeait à l'époque de leurs amours, avec cette dureté forcenée dans la mésestime qui l'avait tant révoltée. Elle savait combien il aimait Hautefeuille, de quelle amitié inquiète et jalouse. Non, il ne lui laisserait point cet ami si cher sans le lui avoir disputé, ne fût-ce, la jugeant comme il la jugeait, que pour le sauver de son influence. Et puis son tact d'ancienne maîtresse ne s'y trompait pas, lorsque cet homme qu'elle avait connu si malade de sensualité haineuse apprendrait la vérité, ce serait en lui un réveil de ses plus basses, de ses plus féroces jalousies. N'y avait-elle pas compté elle-même, au début, quand elle

1. Voir la *Revue* du 15 décembre 1895, 1er, 15 janvier et 1er février 1896.

avait nourri des projets de vengeance dont aujourd'hui elle avait honte ? Toutes ces idées s'étaient représentées devant sa raison, presque aussitôt après le départ d'Hautefeuille. Elle l'avait, comme déjà la première fois, accompagné jusqu'au seuil de la serre, le tenant par la main et le conduisant à travers les meubles du salon dans l'obscurité, tout émue et si fière de ne pas sentir trembler cette main du jeune homme, indifférent au danger. Au contact de l'air froid de la nuit, elle avait frissonné. Une dernière étreinte, leurs bouches unies dans un avide et dernier baiser, ce baiser de tous les adieux, — toujours déchirant quand on aime : le sort est si traître et le malheur va si vite ! — quelques minutes d'attente à écouter son pas dans l'allée déserte du jardin. — et elle était rentrée pour retrouver dans son lit solitaire la place, froide maintenant, où avait reposé son aimé. Là, dans cette mélancolie soudaine de la séparation, son intelligence s'était réveillée du songe d'oubli et de volupté prolongé durant ces dernières heures, et le sens de la réalité lui était revenu, et elle avait eu peur.

Cette peur avait été très vive, mais courte. Ely était d'une lignée de gens ayant fait la guerre. Elle était capable, en action, de vigoureux partis pris ; et en pensée, de cette énergie qui sait dresser un état exact de situation. Ces âmes-là, fortes et lucides, ne s'attardent pas aux fièvres de l'imagination maladive où s'affole la faiblesse. Elles voient clairement approcher le danger. C'est ainsi qu'au plus fort de sa passion naissante pour Hautefeuille, — sa confidence à madame Brion en faisait foi, — Ely avait prévu, avec une quasi certitude, le heurt de son amour contre l'amitié d'Olivier pour Pierre. Mais ce réalisme courageux fait qu'une fois en présence de ce danger, ces mêmes âmes le mesurent. Elles constatent avec précision les données de la crise qu'elles traversent, et elles ont cette autre force d'*oser espérer*, en sachant pourquoi, dans des moments qui paraissent désespérés. Si après le départ d'Hautefeuille et en remettant sa tête lassée sur l'oreiller de volupté, devenu l'oreiller d'une anxieuse insomnie, Ely de Carlsberg avait eu une reprise d'affreuse inquiétude, — quand elle se leva, le lendemain matin, elle était de nouveau en confiance avec l'avenir. Elle espérait !

Elle espérait, — et pour des motifs qu'elle voyait devant elle comme son père le général pouvait voir un terrain de bataille, nettement, précisément. Elle espérait dans l'amour, d'abord, qu'Olivier Du Prat devait avoir pour sa femme. Elle-même, elle avait si bien éprouvé quel rajeunissement apporte au cœur l'émotion d'aimer une âme jeune, pure, naïve à la vie, combien notre être moral s'y retrempe, s'y repétrit, s'y recrée, comme on réapprend à ce contact la foi au bien, la magnanimité des généreuses indulgences, la noblesse de la charité, comme on s'y lave des honteuses rancunes, des vilains sentiments et de leur souillure. Olivier avait épousé une enfant de son choix, dont il était aimé, sans doute, et qu'il aimait. Pourquoi n'aurait-il pas subi, lui aussi, la bienfaisante influence de la jeunesse et de la pureté ? Et alors, où trouverait-il la force de faire mal à une femme dont il avait pu souffrir, qu'il pouvait juger sévèrement, iniquement, mais dans l'actuelle sincérité de laquelle il lui faudrait bien croire ? — Ely espérait dans ceci encore, dans cette vérité de sa passion pour Pierre, dans l'évidence qu'Olivier aurait du bonheur de son ami. Elle se disait : « Le premier mouvement de défiance une fois passé, il réfléchira, il s'enquerra. Il saura que je n'ai eu vis-à-vis de Pierre aucun des défauts dont il m'a fait jadis des crimes : ni orgueil, ni légèreté, ni coquetterie... » Elle avait été si simple, si droite, si honnête dans cet amour! Comme toutes les personnes que possède un sentiment très complet, il lui semblait impossible que l'on pût méconnaître la bonne foi de son cœur. — Et puis, elle espérait dans leur honneur à tous les deux : dans celui de Pierre, d'abord, qui, non seulement ne parlerait pas, elle en était bien sûre, mais qui, en outre, emploierait toute sa force à ne pas se laisser deviner même par son plus intime ami ; dans l'honneur d'Olivier ensuite : elle le savait si scrupuleux dans toutes les questions de délicatesse, si surveillé dans ses propos, si *gentleman!* Lui non plus ne voudrait jamais parler. Prononcer le nom d'une ancienne maîtresse lorsque cet amour s'est noué et dénoué dans certaines conditions de mystère, c'est manquer à un contrat tacite aussi sacré qu'une parole d'honneur. C'est se dégrader à ses propres yeux. Olivier se respectait trop pour commettre une

telle faute, sinon dans l'égarement d'une crise affolante de douleur. Cette crise, il ne l'aurait pas, il ne pouvait pas l'avoir dans les conditions où il revenait, marié, heureux, après des mois et des mois, presque deux années! Non, il n'aurait pas cette crise de douleur, et, surtout, il ne voudrait pas l'infliger à son ami... Enfin, — c'était le dernier motif sur lequel reposait l'espoir d'Ely, le plus ferme, et cette conception prouvait à quelle profondeur elle connaissait Olivier : — parler d'elle à Pierre, c'était mettre une femme entre eux deux, c'était corrompre la sérénité idéale de leur affection que jamais un nuage n'avait traversée. Quand il ne se respecterait pas lui-même, Olivier respecterait cela. — Telles étaient les pensées sur lesquelles la malheureuse femme vécut cette journée qui suivit l'arrivée d'Olivier à Cannes ; et c'était la journée justement où les soupçons du jeune homme prenaient corps, celle où les indices s'accumulaient autour de lui pour se condenser en une absolue certitude, à la parole bien intentionnée, mais irréparable, de Corancez!

Ces motifs d'espérer, Ely de Carlsberg se les était donnés avec sa raison. Sa raison allait les lui arracher, un par un, au cours de la première semaine qui suivit le retour d'Olivier ; et cela, sans qu'elle le rencontrât une seule fois. Elle n'avait rien tant appréhendé que de se retrouver en face de lui ; et pourtant, combien elle eût préféré une explication, même la plus violente, à cette absence totale de contact, — évidemment intentionnelle de la part du jeune homme, car elle n'était même pas correcte! — Un seul moyen restait à Ely pour savoir la vérité : les conversations d'Hautefeuille... Quelle douleur dans sa douleur! Quelle angoisse dans son angoisse! Ce fut par Hautefeuille uniquement qu'elle entendit parler d'Olivier pendant toute cette semaine. Ce fut par Hautefeuille qu'elle assista au drame moral qui se jouait dans le cœur de son ancien amant. Pierre trouvait tout naturel de communiquer à sa chère confidente les inquiétudes que lui donnait son ami, et il ne se doutait pas que les moindres détails revêtaient pour elle une terrible signification. Chacune de leurs causeries pendant ces mortels huit jours la fit descendre plus avant dans les profondeurs dangereuses des pensées d'Olivier ; et

chacune annonça la possibilité d'abord, puis l'approche d'une catastrophe, probable enfin jusqu'à la certitude. Le premier coup fut porté à Ely au lendemain même de ce dîner à Monte-Carlo, quand elle revit Pierre, non plus dans l'intimité secrète du rendez-vous nocturne, mais à cette grande soirée chez elle dont il avait été parlé dans le train. Il arriva tard et lorsque les salons étaient déjà remplis de monde, vers les onze heures :

— C'est mon ami Olivier qui a insisté pour me retenir, dit-il en s'excusant auprès de madame de Carlsberg ; j'ai cru qu'il ne me laisserait jamais m'en aller.

— Il aurait voulu vous garder pour lui seul, répondit-elle : il y a si longtemps qu'il ne vous a vu !...

Puis, le cœur battant, car elle allait savoir peut-être après cette phrase si Du Prat, voyant Hautefeuille venir chez elle, avait manifesté quelque répugnance :

— Il faut ménager sa susceptibilité de vieil ami.

— Il n'est pas susceptible, répondit Pierre : il sait trop combien je lui suis attaché... Il s'attardait à me parler de lui et de son ménage...

Et, tristement :

— Il est si malheureux ! Sa femme est si peu faite pour être sa femme. Elle le comprend si mal ! Il ne l'aime guère et elle ne l'aime guère !... Ah ! c'est affreux !

Ainsi le rajeunissement du cœur d'Olivier par un jeune amour, ce renouveau sentimental sur lequel l'ancienne maîtresse avait tant compté, n'était qu'une de ses illusions à elle. Cet homme était malheureux même par ce mariage où elle avait voulu voir un gage assuré d'oubli, un effacement de tout leur commun passé. Cette révélation lui parut si grave pour l'avenir de son propre bonheur qu'elle voulut en savoir davantage, et elle s'attarda longuement à interroger Pierre, dans un angle du petit salon. Ils se tenaient au pied de l'escalier intérieur qui menait à sa chambre. Ce salon traversé par eux aux minutes périlleuses, sans lumière, la main dans la main, — par un de ces contrastes qui avivent chez deux amants la brûlante douceur de leur complicité, ce petit salon, témoin de leurs secrets rendez-vous, était à cette heure, empli de mouvement et de lumière, et la foule qui s'y pressait donnait, comme dans toutes les fêtes de la

Rivière, la sensation d'une aristocratie mondiale, si l'on peut dire. Il servait de passage entre la serre tout illuminée et les pièces du rez-de-chaussée, parées d'arbustes et de fleurs, et regorgeant d'invités. Les plus jolies femmes des colonies anglaise et américaine se trouvaient là, étalant un luxe extravagant de bijoux, parlant et riant haut, avec ces splendeurs de carnation propres à leur race, et mêlées à des Italiennes, à des Russes, à des Autrichiennes, toutes pareilles au premier regard, toutes différentes au second. L'élégance fastueuse des toilettes, presque toutes hardiment colorées, affichait la surcharge du luxe étranger. Des habits noirs circulaient parmi ces femmes, portés par tout ce que la ville d'hiver comptait de princes authentiques et aussi d'hommes à la mode. Toutes les variétés de l'espèce étaient représentées : le sportsman le plus célèbre par son adresse au tir aux pigeons coudoyait un explorateur venu en Provence pour se reposer de cinq années passées « dans les ténèbres de l'Afrique », et tous deux causaient avec un romancier parisien du plus beau talent, un hercule normand à visage de faune, la lèvre heureuse, les yeux railleurs, qui devait, quelques hivers plus tard, dans cette même ville, assister vivant à une mort pire que la mort, à l'irréparable naufrage de sa magnifique intelligence. Mais, ce soir-là, un air de gaieté paraissait courir dans ces salons, éclairés par d'innombrables lampes électriques, ventilés par les souffles tièdes du premier printemps. Encore quelques jours, et toute cette société se disperserait aux quatre coins de l'un et de l'autre continent. Cette fête devait-elle son animation à ce sentiment d'une saison presque finie, d'un adieu voisin? Toujours est-il que cette alacrité paraissait gagner jusqu'au maître du logis, l'archiduc Henri-François lui-même. C'était sa première apparition dans le salon de sa femme depuis la terrible scène où il était venu y chercher Verdier et l'emmener quasiment de force dans le laboratoire. Ceux et celles qui avaient assisté à son algarade dans cette lointaine après-midi et qui assistaient à la réception de ce soir : madame de Chésy, par exemple, madame Bonaccorsi, madame Brion, venue de Monte-Carlo pour deux jours, Hautefeuille, devaient être stupéfaits de ce changement. Le tyran traversait un de ses moments de grâce

extrême et de bonne humeur où il était impossible de lui résister. Il passait de groupe en groupe, avec un mot aimable pour tous et pour toutes. En sa qualité de neveu d'empereur et qui avait failli régner, il avait ce don princier par excellence, une mémoire infaillible des physionomies. Elle lui permettait d'appeler par leur nom les personnes qui lui avaient été présentées seulement une fois; et il y joignait cet autre don, qui trahissait en lui l'homme supérieur, une étonnante puissance d'entretenir chacun de sa spécialité. A un général russe, célèbre pour avoir construit la plus hardie des voies ferrées en plein désert asiatique, il parlait des plateaux transcaspiens avec des connaissances d'ingénieur et d'hydrographe. Au romancier parisien, il venait de réciter une strophe de son premier volume, un recueil de vers trop peu connu. Avec un diplomate longtemps accrédité aux États-Unis, il discutait des questions de tarif, et il allait tout à l'heure recommander au professionnel du tir aux pigeons le fusil dernier modèle comme un armurier, parler avec madame Bonaccorsi sur ses parents de Venise comme un archiviste de la bibliothèque Saint-Marc, avec madame de Chésy sur ses toilettes, comme un assidu de l'Opéra, et dire un mot aimable et particulier même à madame Brion sur la maison Rodier et son rôle dans un important emprunt autrichien. Cette prodigieuse souplesse d'intelligence, servie par la plus technique des mémoires, faisait de lui, quand il daignait plaire, une séduction vivante. Il était arrivé ainsi, au milieu de l'enchantement universel, jusqu'au dernier salon, où il aperçut sa femme causant avec Hautefeuille. A cette vue, et comme si de surprendre Ely en demi tête-à-tête avec le jeune homme lui était un plaisir de plus, ses prunelles bleues, si vives dans son teint coloré, brillèrent davantage encore et, s'avançant jusqu'à eux qui se taisaient devant son approche, il dit à la baronne, tout naturellement, — mais la bonhomie du ton soulignait encore l'ironie de la phrase :

— Je n'ai pas aperçu votre amie mademoiselle Marsh, ce soir. Est-ce qu'elle n'est pas ici?

— Elle m'avait promis de venir, répondit madame de Carlsberg : elle est sans doute souffrante...

—Vous ne l'avez donc pas vue aujourd'hui? demanda le prince.

— Si, ce matin... Votre Altesse me dira-t-elle pourquoi elle me pose ces questions?

— Mais, fit l'archiduc, c'est que je m'intéresse très particulièrement à toutes les personnes auxquelles vous vous intéressez...

En prononçant ces paroles d'une insolence railleuse, les yeux du terrible homme posèrent sur Hautefeuille un regard si sauvage que celui-ci en éprouva une commotion presque magnétique. Ce ne fut qu'un éclair, et déjà le prince était dans un autre groupe, causant de chevaux, cette fois, et du dernier Derby avec l'anglomane Navagero, et sans plus prendre garde aux deux amants qui se séparèrent après quelques minutes d'un silence lourd de sous-entendus.

— Il faut, dit madame de Carlsberg, que j'aille parler à Andriana. Je connais trop le prince pour n'être pas sûre que sa bonne humeur cache quelque cruelle vengeance. Il a dû trouver le moyen de brouiller Florence avec Verdier... Allons, à tout à l'heure... Et ne vous laissez pas trop attrister par les misères du mariage de votre ami... Je vous le jure, il y en a de pires...

Elle remuait, en parlant, un grand éventail de plumes blanches. Le parfum qu'elle préférait, ce parfum associé pour le jeune homme aux plus voluptueuses émotions, flottait autour de ces souples plumes. Elle inclina doucement la tête en signe d'adieu, et ses doux yeux bruns clignèrent avec cette tendre finesse de complicité qui met comme un invisible baiser sur le cœur d'un amant. Mais, à cet instant, Pierre n'était pas capable de sentir cette douceur. Il venait de subir à nouveau, en présence de l'archiduc, ce chagrin qui est une des affreuses rançons de l'adultère : voir celle que l'on aime maltraitée par un homme qui a le droit de la maltraiter, parce qu'il est le mari, et ne pas pouvoir la défendre. Il la regardait maintenant s'éloigner avec sa démarche de reine, si belle, si élégante et de port si fier dans sa robe de moire rose lamée d'argent. Il discernait sur cet admirable visage, qu'il voyait de profil, tandis qu'elle traversait le salon, une trace de mélancolie profonde ; et, une fois de plus, il la plaignait avec tout son cœur des duretés de son mariage. Il ne soupçonnait guère que les ironies de l'archiduc laissaient en ce moment madame

de Carlsberg très indifférente ; et les amours de miss Marsh avec Verdier ne l'intéressaient pas non plus assez pour qu'une menace suspendue sur eux l'accablât ainsi. Non. Ce qui pesait sur l'esprit de la jeune femme et, d'un poids si lourd à cette minute, et dans cette fête, c'était cette idée : « Olivier est mal marié. Il n'est pas heureux. Cette douceur de cœur que lui eût donnée l'amour, s'il avait aimé sa femme, il ne l'a pas acquise... Il est resté le même... Et alors, il me hait toujours... Il lui a suffi d'apprendre que Pierre passait la soirée ici, et déjà il a voulu l'empêcher de venir. Il ne sait rien cependant... Ah ! quand il saura !... » Et, s'obstinant à l'espérance, elle se contraignait à se dire, à se répéter : « Eh bien ! quand il saura, il comprendra que je suis sincère, et que je n'ai jamais fait, que je ne ferai jamais souffrir son ami... »

Cette seconde illusion, qu'Olivier serait touché par la vérité, par la noblesse de son amour, c'était de nouveau Pierre lui-même qui allait l'en réveiller. Trois jours avaient passé depuis la soirée, durant lesquels le jeune homme n'avait pas revu sa maîtresse. Si cruelles que leur fussent les séparations, Ely avait jugé plus sage de les prolonger pendant le séjour des Du Prat. Elle se rattraperait plus tard, comptant passer à Cannes avec Hautefeuille les longues semaines des mois d'avril et de mai, si doux, si fleuris, si solitaires sur cette côte et parmi les jardins abandonnés. Le projet d'un voyage en Italie, où ils se retrouveraient, comme à Gênes, dans un décor de beauté, la hantait aussi, et la perspective de cette félicité certaine si elle échappait au danger actuel lui donnait la force de supporter l'insupportable : cette absence avec toutes les possibilités de la présence, — s'aimer tant, être si voisins et ne pas se voir ! — C'était le seul moyen, croyait-elle, d'empêcher que le soupçon naquît chez Olivier. Après ces trois longues journées de nostalgie, elle avait fini par donner rendez-vous à Pierre l'après-midi et dans ce jardin de la villa Ellen Rock qui leur rappelait à tous deux une heure exquise. Tandis que sa voiture l'emportait vers le cap d'Antibes, elle regardait sur la crête des murs frémir les feuillages des rosiers grimpants, plus longs déjà, plus fournis, qui retombaient en lourdes branches au lieu de se dresser et qui projetaient une ombre plus épaisse. Un

incendie de roses grand'ouvertes y brûlait maintenant. Au pied des oliviers argentés, toute une poussée de jeune blé colorait la terre remuée des champs. C'étaient les signes visibles qu'en ces trois semaines l'année avait passé de l'hiver au printemps, et la jeune femme en tressaillit, d'un petit frisson de tristesse. C'était comme si elle eût senti le temps s'écouler, et, avec le temps, son bonheur. Malgré le ciel d'un azur plus caressant et plus tiède encore, malgré la mer bleue, malgré les parfums épars dans l'air léger, malgré la féerie des fleurs écloses autour de ses pas, elle n'avait plus, en suivant les allées toujours bordées de cinéraires, d'anémones et de pensées, son âme allègre de l'autre rendez-vous. Elle aperçut la silhouette d'Hautefeuille qui l'attendait sous le grand pin parasol au pied duquel ils s'étaient reposés ; tout de suite elle reconnut que lui non plus n'était pas l'amant de cette autre fois, ravi d'une joie parfaite, extatique, sans arrière-pensée. Il semblait qu'une ombre flottait sur ses yeux et sur son esprit. Ce n'était pas qu'il eût un grief contre elle. Non : il était aussi tendre, aussi confiant. L'autre n'avait rien révélé du redoutable secret. Pourtant, si Pierre était troublé, c'était bien à cause d'Olivier. Il l'avoua aussitôt, et sans même qu'Ely l'interrogeât. Il disait :

— Je ne sais pas ce qu'il peut y avoir entre nous. Mais j'ai l'impression bien étrange que certaines choses de moi l'irritent, l'énervent, lui déplaisent... Il m'en veut pour des riens auxquels il n'aurait même pas pris garde auparavant : ma camaraderie avec Corancez, par exemple. Croiriez-vous qu'il m'a reproché hier, comme une mauvaise action, de m'être prêté à la cérémonie de Gênes?... Et tout cela, pour avoir, hier, rencontré de nouveau dans le train ce brave Marius et sa femme, à la station du Golfe-Juan ! « Nous avons notre nid par là », m'a dit Corancez, et il m'a aussi dit, — c'est son mot, — que « la bombe allait éclater ». C'est notre amie Andriana qui veut parler à son frère, maintenant... Je raconte cette histoire à Olivier, pour l'amuser, et le voilà qui s'indigne, qui s'emporte jusqu'à prononcer le mot de chantage, — un chantage sur Navagero, sur cet exploiteur abominable !... Je lui réponds. Il me répond... Vous ne vous imaginez pas de quel ton et en quels termes il m'a parlé de moi-même, du danger que je courais en fréquentant la société d'ici, de l'in-

quiétude que je lui donnais par mes changements de goûts et d'idées... Cannes serait habité par des escrocs, et qui voudraient m'affilier à leur bande, il ne m'aurait pas gourmandé autrement... C'est inexplicable, mais c'est ainsi : de me voir heureux ici le peine, le froisse, le blesse !... Comprenez-vous cette folie ?... Un ami que j'aime tant et qui m'aime tant !...

— C'est pour cela qu'il ne faut pas lui en vouloir, répondit Ely. Quand on souffre, on devient injuste, et il souffre de son mariage. C'est si dur d'avoir manqué ce bonheur-là !...

Elle avait parlé de la sorte par une naturelle générosité. Cette âme passionnée, violente, mais fière, mais noble, eût jugé indigne de pratiquer ce travail secret d'empoisonnement que les épouses ou les maîtresses exercent avec une si criminelle, une si sûre science, contre les amitiés d'un mari ou d'un amant, lorsque ces amitiés leur déplaisent. Mais en elle-même elle s'était dit :

« Olivier a deviné que Pierre aime quelqu'un. Soupçonne-t-il que c'est moi ?... »

La réponse à cette question n'était pas douteuse. Ely avait trop souvent constaté, à Rome, la presque infaillible perspicacité d'Olivier à découvrir les dessous cachés des intrigues d'amour nouées autour d'eux. Bien qu'elle continuât, malgré tout, à espérer dans son honneur de galant homme, elle appréhendait, avec une angoisse chaque jour plus douloureuse, l'instant où elle acquerrait la preuve qu'il *savait*. Comme on voit, ces deux êtres arrivaient à se rapprocher à travers Hautefeuille, à se pénétrer, à se mesurer l'un l'autre, même avant que l'inévitable choc les précipitât l'un contre l'autre. Ce fut encore Pierre qui vint apporter à sa pauvre maîtresse cette preuve dont elle avait soif tout à la fois et peur... Cette nuit-là, exactement la septième depuis l'arrivée d'Olivier, elle attendait Pierre à onze heures et demie, derrière la porte ouverte de la serre. Elle l'avait à peine entrevu dans la journée, le temps de lui fixer ce rendez-vous nocturne dont l'approche la brûlait d'une fièvre si douce. L'après-midi avait été voilée, lourde, orageuse ; et maintenant le dôme opaque des nuages tendu sur le ciel ne laissait filtrer aucun rayon de lune, aucune lueur d'étoiles. Par instants, un immense éclair

courait au ras de l'horizon, illuminant tout le jardin sous les yeux de la jeune femme qui penchait sa tête pour épier : les allées blanches bordées d'agaves bleuâtres, les gazons semés de massifs fleuris, les cannes vertes des bambous, un bouquet de pins parasols au tronc rouge, au feuillage obscur apparaissaient dans un coup subit de lumière; et l'ombre, tout de suite, s'épaississait plus noire, plus impénétrable. Était-ce l'énervement de la tempête approchante, — car un grand souffle de vent chaud s'était levé, annonçant un passage d'ouragan? — Était-ce le remords d'exposer son ami, quand il devrait repartir, à toute la violence de l'orage? Ely était anxieuse, troublée, misérable. Lorsque enfin, à la lueur d'un de ces froids et livides éclairs, elle aperçut Hautefeuille qui glissait le long du rideau de bambous, ce fut d'anxiété que battit son cœur :

— Mon Dieu! lui dit-elle, tu n'aurais pas dû venir par une nuit pareille... Écoute...

De larges gouttes de pluie commençaient de tomber sur le vitrage de la serre. Deux coups de tonnerre éclatèrent au lointain, formidables. Et voici que ces gouttes de pluie se firent plus nombreuses, encore plus nombreuses, et ce fut autour des deux amants, sous le dôme de verre qui les protégeait, un roulement si continu, si sonore, qu'ils entendaient à peine leurs propres paroles.

— Tu vois que notre bon génie nous a protégés, dit le jeune homme en la serrant contre lui avec passion, puisque je suis arrivé à temps... Et puis, je serais venu à travers cette tempête sans la sentir... J'ai été trop malheureux, ce soir! Il me fallait ta présence pour me remettre, pour me faire du bien...

— Tu es tout ému en effet, dit-elle; — et, dans l'ombre, lui palpant le visage de ses douces mains caressantes et inquiètes, elle ajouta, la voix altérée : — Tes joues sont brûlantes, tu as des larmes dans les yeux... Que se passe-t-il?

— Tout à l'heure, répondit Pierre... quand je me serai réchauffé à te sentir là... Mon Dieu! comme je t'aime! comme je t'aime! répétait-il avec une exaltation où elle le sentit souffrir.

Et plus tard, quand ils furent tous deux dans la solitude de sa chambre :

— Je crois qu'Olivier devient fou, lui dit-il. Ces jours derniers, il avait été plus étrange encore... Ce soir, il me regardait d'un regard si particulier, si insistant, si entrant, que j'en étais presque gêné. Je ne lui ai pourtant fait aucune confidence, et j'avais l'impression qu'il lisait en moi, — non pas ton nom... ah! heureusement pas cela, pas cela!... mais comment te dire? — mon impatience, mon désir, ma passion, mon bonheur, tous mes sentiments, et que ces sentiments lui faisaient horreur... Pourquoi? Est-ce assez injuste? Lui ai-je pris quoi que ce soit de notre amitié pour te le donner? Enfin j'étais mal à l'aise. A dix heures, je prends congé de sa femme et de lui... Un quart d'heure après, on frappait à la porte de ma chambre. C'était Olivier... Il me demande : « Veux-tu que nous allions nous promener? Je sens que je dormirai mal, si je n'ai pas marché. » Je lui réponds : « Je ne peux pas, j'ai des lettres à écrire. » Il me fallait bien trouver une excuse. Il me regarda de nouveau avec ce même regard qu'il avait eu pendant le dîner... Et, tout d'un coup, il se mit à rire. Je ne peux pas te rendre ce rire. C'était quelque chose de cruel, d'affreux, d'insultant, d'impossible à supporter. Il ne m'avait pas dit un mot, et je savais que c'était de mon amour qu'il riait ainsi. Je l'arrêtai, je sentais une espèce de fureur me gagner moi-même. Je lui demandai : « De quoi ris-tu?... » Il me répondit : « D'un souvenir... » Son visage devint tout pâle. Il cessa de rire, aussi brusquement qu'il avait commencé. Je vis qu'il allait fondre en larmes, et avant que j'eusse pu rien lui demander, il m'avait dit adieu et il était sorti de la chambre...

Il y a dans le jeu naturel et logique de certaines situations une nécessité de conflit tellement inéluctable que ceux mêmes qui doivent s'y briser acceptent ce conflit, quand il arrive, sans essayer de l'écarter. C'est ainsi que, dans la vie publique, les peuples acceptent la guerre, et, dans la vie privée, des rivaux le duel, avec une passivité fataliste qui dément parfois leur caractère tout entier. Ils se reconnaissent pris dans l'orbite d'action d'une puissance plus forte que la volonté humaine. Quand Pierre Hautefeuille l'eut quittée, cette nuit-là, Ely de Carlsberg éprouva cruellement cette impression du combat

inévitable, et d'un combat non pas contre un homme seulement, mais contre une destinée! Tant que son amant fut auprès d'elle, ses nerfs tendus lui permirent de se dominer. Lui parti, elle s'abandonna, et, seule, sans avoir la force de regagner son lit, affaissée, écroulée sur un fauteuil, elle commença de pleurer longuement, indéfiniment, comme un pauvre être qu'elle se sentait, si traqué, si menacé, si vaincu d'avance! Son dernier motif d'espérer venait de s'évanouir. Après la scène que lui avait rapportée Pierre, elle ne pouvait plus douter qu'Olivier ne sût tout. Oui, il savait tout; et ses nervosités, ses colères, son rire, son désespoir le prouvaient trop, il n'acceptait rien, et la tempête des volontés frénétiques était maintenant déchaînée en lui. Parvenu à ce point d'exaspération et de lucidité, qu'allait-il faire? Il chercherait à la revoir, d'abord. De cela elle était aussi absolument certaine que s'il eût été là debout, et riant de ce rire cruel qui avait percé le cœur d'Hautefeuille. Dans quelques jours, dans quelques heures peut-être, elle serait en présence de cet ennemi mortel, non pas seulement de sa personne, mais de son amour. Il serait là, elle le verrait, elle l'entendrait bouger, respirer, vivre. A cette idée, un frisson d'horreur lui courait sur toute la chair. Elle éprouvait, à penser que cet homme l'avait possédée, une espèce de souffrance aiguë qui lui arrêtait le cœur. Le souvenir des caresses données et reçues la soulevait d'une nausée et l'écrasait d'une détresse. Jamais autant qu'à cette minute elle n'avait senti combien son sincère, son profond amour avait réellement fait d'elle une autre femme, une créature rajeunie, renouvelée, pardonnée... Mais soit! Cette odieuse présence de son ancien amant, elle l'accepterait, elle la supporterait. Ce serait le châtiment de n'avoir pas attendu son grand amour d'aujourd'hui dans une pureté entière, de n'avoir pas prévu qu'elle rencontrerait un jour un Hautefeuille, de ne s'être pas gardée digne de lui. Elle, la raisonneuse, la nihiliste, l'athée, elle en arrivait à cette religion, à ce mysticisme de son propre bonheur, si naturels à la femme vraiment amoureuse, et qui lui montrent un blasphème, un sacrilège, une impiété dans toutes les émotions qui n'ont pas eu l'être aimé pour principe. Eh bien! elle les expierait, ces émotions, en subissant cette présence... Hélas! Olivier ne se bornerait

pas à lui infliger le supplice d'être là, auprès d'elle. Il lui parlerait. Que lui dirait-il? Que voudrait-il? Que voulait-il?... Elle ne s'y trompait plus une seconde : aucun des sentiments de cet homme à son égard n'avait changé. A travers le récit d'Hautefeuille, elle avait de nouveau entendu ce rire cruel, si douloureux, si insulteur, qu'elle connaissait trop bien, et avec ce rire était remonté vers elle ce flot de sensualité haineuse dont elle avait été flétrie jadis à ne s'en jamais laver. Après l'avoir outragée, piétinée, quittée, après avoir mis entre eux tout l'irréparable de cet abandon et de son mariage, elle comprenait cette chose monstrueuse, impossible de la part de tout autre homme, naturelle de celui-ci, qu'Olivier l'aimait encore !... Il l'aimait, si c'est aimer que d'avoir pour une femme ce mélange détestable de passion et de rancune qui fait jaillir sans cesse la colère de la jouissance et la férocité du plaisir. Il l'aimait. Son attitude était inexplicable sans l'anomalie de ce hideux sentiment conservé en lui à travers tout et malgré tout! Et, en même temps, il chérissait son ami de cette amitié jalouse, ombrageuse, passionnée, qui devait à cette minute le supplicier par des émotions d'une douleur et d'une étrangeté inouïes. Où ne l'entraînerait pas la frénésie d'une pareille souffrance, affolante comme une lame d'acier tournée et retournée dans la plaie : avoir aimé, aimer encore une ancienne maîtresse, de ce mauvais, de ce sinistre amour, et savoir que cette femme est la maîtresse du meilleur, du plus tendre ami, d'un frère de choix plus chéri qu'un vrai frère? Aussi distinctement qu'elle pouvait voir le premier rais de l'aube percer l'interstice des rideaux à la fin de cette nuit d'une méditation épouvantée, Ely *voyait* ces sentiments à l'œuvre dans le cœur d'Olivier. « Qui sème le vent récolte la tempête », dit un proverbe de son pays. Quand elle avait souhaité de rencontrer Hautefeuille et de s'en faire aimer, elle avait voulu frapper Du Prat au plus vif, au plus saignant de sa sensibilité, l'atteindre dans cette amitié si vulnérable, l'y martyriser et se venger. Elle avait trop bien réussi. Quel coup allait-il lui porter, dans la rage de cette douleur? Et elle-même, elle qui avait tant changé depuis l'instant où elle avait conçu le projet de cette cruelle vengeance, comment se défendrait-elle, et quel parti suivre? Implorer cet homme, le supplier,

l'apitoyer?... Ou bien ruser avec lui, l'amener, à force d'adresse, à douter de sa liaison avec Hautefeuille, — car enfin il n'avait aucune preuve?... Ou mieux, lui tenir tête, et, quand il oserait se présenter devant elle, le mettre dehors, — car il n'avait plus aucun droit?... Contre le premier de ces moyens son orgueil, contre le second sa noblesse, contre le troisième sa raison, se révoltaient également. Dans les crises décisives comme celle que la pauvre femme traversait, l'être en appelle toujours d'instinct aux parties profondes de sa nature, comme s'il se ramassait, se repliait sur le centre même de sa personne, sur son individu le plus intime. Au milieu d'une société raffinée jusqu'à l'excès et composite jusqu'au factice, Ely se distinguait par le besoin et l'énergie de la vérité. Comme elle l'avait dit à sa confidente dans les allées du jardin Brion, par cette nuit si récente, — si lointaine, — c'était la vérité de l'âme chez Hautefeuille qui l'avait attirée, charmée, séduite. C'était pour vivre une vraie vie, pour éprouver de vraies émotions, qu'elle s'était précipitée dans cet amour dont elle avait jugé d'avance tous les dangers. Après avoir, en pensée, pris et repris, accepté et rejeté vingt projets, elle finit par décider avec elle-même qu'elle s'appuierait encore sur la seule vérité dans la scène redoutable qui se préparait, et elle se dit:

« Je lui montrerai mon cœur tel qu'il est et il marchera dessus s'il en a la force... »

Telle était la politique à laquelle s'arrêta, au terme de cette anxieuse insomnie, cette femme capable de bien des égarements, mais incapable d'un bas calcul, d'une mesquinerie du cœur. Elle y trouva, non pas l'oubli d'un péril trop imminent, mais ce calme dans le courage que procure à toute créature humaine le fait d'être absolument, complètement dans la logique de ce qu'elle sent, de ce qu'elle croit, de ce qu'elle veut. Aussi ne fut-elle pas émue autant qu'elle-même s'y attendait, quand, vers les dix heures, elle reçut un billet qui lui montra combien elle avait deviné juste. Ce billet contenait peu de phrases, — mais quelle menace pour celle qui les lisait dans ce même petit salon où elle avait pris la résolution si mal tenue, de renvoyer Pierre Hautefeuille, précisément par terreur de la catastrophe que ces quelques lignes annonçaient !

« Madame,

» J'aurai l'honneur de me présenter chez vous aujourd'hui à deux heures. Puis-je espérer que vous voudrez bien me recevoir, ou, si cette heure ne vous convenait pas, m'en fixer vous-même une autre, en ayant comme assuré que vos moindres désirs seront toujours des ordres pour

» Votre respectueusement dévoué

» OLIVIER DU PRAT... »

— Dites que c'est bien, fit-elle, et que je serai à la maison cette après-midi.

Il lui avait été impossible de répondre par écrit à cette lettre, pourtant bien banale, mais qu'Olivier avait dû composer dans un état singulier d'agitation et de décision à la fois. Ely, qui connaissait son écriture, pouvait voir, au tracé des caractères, que la plume s'y était comme crispée, comme écrasée. Elle se dit : « C'est la guerre. Tant mieux ! Je saurai à quoi m'en tenir dans quelques heures... » Mais, malgré son énergie native, malgré toute la force de résistance que lui donnait sa passion, qu'elles lui parurent longues, ces heures ! Et douloureusement, indéfiniment, lui semblait-il, ses nerfs s'exaspéraient à en compter les minutes. Elle avait condamné sa porte ne faisant exception que pour le redoutable visiteur. Sur le point d'engager ce duel d'où l'avenir de son bonheur dépendait, il lui fallait se retremper, se recueillir dans une dernière solitude. Ce lui fut donc une surprise dont elle dissimula mal la contrariété, lorsque, vers une heure et demie, elle vit entrer dans le salon Yvonne de Chésy qui avait forcé la consigne. Elle n'eut qu'à regarder la physionomie de la jolie et frivole Parisienne pour s'apercevoir qu'un drame se jouait aussi dans cette vie qui semblait devoir être une fête éternelle. Le visage enfantin de la jeune femme exprimait une douleur étonnée. Ses yeux, si gais d'ordinaire, avaient dans leurs prunelles bleues comme une épouvante stupéfiée devant une chose horrible, regardée en face tout à coup, et ses gestes révélaient une nervosité tendue qui contrastait étran-

gement avec la légèreté de son papillonnage habituel. Ely se rappela soudain la confidence de Marsh sur le bateau : elle eut la vision subite que Brion commençait d'exercer sur la pauvre enfant son chantage d'amour. Elle se reprocha son mouvement d'impatience, et, même dans son angoisse, elle retrouva toute sa grâce d'accueil pour l'infortunée qui balbutiait une excuse :

— Vous avez bien fait de forcer ma porte ; vous savez que, pour vous, j'y suis toujours... Mais vous voilà toute bouleversée. Que se passe-t-il?

— Il se passe que je suis perdue, dit Yvonne, si je n'ai pas quelqu'un pour m'aider, pour me sauver... Ah ! — continua-t-elle, en appuyant ses mains sur son front comme pour en chasser un cauchemar, — quand je pense à tout ce que je traverse depuis hier, je crois que j'ai rêvé... Il se passe que nous sommes ruinés, d'abord, absolument, irréparablement ruinés. Je ne le sais que depuis vingt-quatre heures... Ce gentil, cet excellent Gontran a tout fait pour me le cacher jusqu'au bout... Et moi qui lui reprochais de jouer à Monte-Carlo! Pauvre cher garçon! Il espérait qu'un coup de hasard lui donnerait cent, deux cent mille francs, une première mise de fonds, de quoi recommencer notre fortune... Car il travaillera. Il est décidé à faire n'importe quoi. Si vous saviez comme il est bon et brave!... C'est pour moi qu'il souffre. C'est pour moi, pour m'avoir un peu plus de luxe, qu'il a essayé des placements trop hardis. Il ne soupçonne pas combien tout cela m'est indifférent... Moi! mais je le lui ai dit! je vivrais avec rien : une petite couturière que je dirigerais et qui me ferait des robes à mon idée; une petite installation à Passy dans une de ces maisons anglaises si mignonnes; une voiture de la Compagnie ou un coupé du cercle pour mes visites et le théâtre, et je serais la plus heureuse des femmes. J'irais aux Halles le matin, et je suis sûre que j'aurais pour rien une meilleure table qu'aujourd'hui. Et je me plairais à cette vie, je le sais. Au fond, je n'étais pas née pour être riche. C'est encore heureux!...

Elle avait esquissé ce programme qu'elle croyait modeste, et qui supposait au moins cinquante mille francs par an, avec un tel mélange d'enfantillage et de vaillance que madame de

Carlsberg en eut le cœur serré. Elle lui prit la main et l'attira pour l'embrasser en lui disant :

— Je connais votre cœur, Yvonne... Mais j'espère que tout peut se réparer. Vous avez des amis, de bons amis, et moi d'abord... Au premier moment on s'affole, et puis on s'aperçoit que l'on n'était pas tant ruiné que cela...

— Il paraît bien que si ! — fit la jeune femme en hochant la tête. — Mais c'est parce que je vous sais mon amie, — continua-t-elle, — que je suis venue chez vous dès ce matin. L'autre soir, l'archiduc a parlé devant mon mari de la difficulté qu'il avait à trouver quelqu'un d'honnête pour surveiller ses terres en Transylvanie... Et comme le prince a été charmant pour nous ce soir-là, nous avons pensé...

— Que Chésy pourrait devenir son intendant? — interrompit Ely, qui ne put retenir un sourire devant une si complète naïveté. — Je ne le souhaiterais pas à mon pire ennemi... Si vous en êtes vraiment là que votre mari doive chercher une position, il n'y a qu'un seul homme pour la lui procurer...

Tandis qu'elle parlait, elle pouvait voir l'enfantine physionomie d'Yvonne, qui s'était éclairée une minute à la sympathie de son accueil, s'assombrir de nouveau, et son regard exprimer une angoisse et une révolte.

— Oui, insista-t-elle, un seul homme, et c'est Dickie Marsh.

— Le commodore? fit madame de Chésy avec une évidente stupeur.

Puis, hochant de nouveau la tête et la bouche soudain crispée dans un pli amer :

— Non, fit-elle, je sais trop maintenant ce que valent ces amitiés des hommes et le prix qu'ils mettent à leurs services. Je ne suis pas ruinée depuis bien longtemps, et déjà il y a eu quelqu'un — elle hésita une seconde, — oui, il y a eu quelqu'un pour m'offrir de l'argent... ah ! chère Ely — et elle mit ses mains devant ses yeux en rougissant d'indignation, — si je voulais être sa maîtresse? Vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir ce qu'éprouve une femme quand elle découvre tout d'un coup que depuis des mois et des mois elle est guettée par un homme, qu'elle croyait son ami, comme une bête par un chasseur... Toutes les familiarités qu'elle avait permises,

sans y prendre garde, parce qu'elle n'y voyait pas de mal, les petites coquetteries qu'elle avait pu avoir innocemment, les intimités dont elle ne se défiait pas, tout lui revient à la fois pour lui faire honte, une honte affreuse. L'infâme manège qui se cachait sous cette comédie, elle ne l'a pas vu ; elle le voit. Elle n'a pas été coupable, et il lui semble qu'elle l'a été. Subir un nouvel affront de cette espèce, non, jamais! Marsh me ferait la même ignoble proposition que m'a faite l'autre... Ah! c'est trop honteux!...

Elle n'avait prononcé aucun nom. Mais, à ce frémissement de pudeur outragée, madame de Carlsberg devina la scène qui s'était jouée, ce matin même sans doute, entre l'imprudente mais si honnête créature et l'immonde Brion. Elle comprit, une fois de plus, combien l'évaporée, l'étourdie Parisienne était vraiment une innocente et qui venait d'avoir la première révélation des brutalités de la vie. Il y avait quelque chose de pathétique jusqu'à en être navrant dans ces remords, ces scrupules, ces révoltes soudaines d'une âme restée naïve par *irréalisme!* Et, si menacée elle-même par une autre brutalité d'un autre homme, Ely eut un mouvement de tout son être vers la malheureuse enfant. Elle allait lui parler de Marsh, lui raconter la conversation du yacht, la promesse de l'Américain, lorsqu'elle entendit, avec cette acuité des sens que nous avons au service de nos inquiétudes dans certaines heures, la porte de l'autre salon s'ouvrir. Elle se dit : « Voilà Olivier! » En même temps, par un instinctif élan de superstition, elle regarda Yvonne encore tremblante, et mentalement elle ajouta : « Je l'aiderai. Cette bonne action me portera bonheur... » Et, tout haut :

— Calmez-vous. Je ne vais pas pouvoir causer avec vous davantage : j'attends quelqu'un. Mais revenez demain dans l'après-midi, et je vous jure que j'aurai trouvé ce que vous cherchez pour Gontran. Laissez-moi faire... Et du courage! Surtout que personne ne soupçonne rien... Il ne faut pas qu'on nous voie jamais souffrir...

Elle se l'adressait à elle-même, ce conseil d'héroïsme mondain ; et elle prêchait d'exemple en ce moment, car le valet de pied venait d'ouvrir la porte et d'annoncer : « Monsieur Olivier Du Prat », et cependant jamais madame de Chésy n'aurait

deviné, à voir Ely si souriante, si dignement accueillante, ce que représentait pour la maîtresse d'Hautefeuille l'entrée du nouveau venu dans ce petit salon, et celui-ci, non moins correct, non moins surveillé que les deux femmes, s'excusait de n'être pas venu leur rendre ses devoirs plus tôt.

— Vous êtes tout pardonné, dit Yvonne, — qui s'était levée à l'arrivée d'Olivier et qui ne s'était pas rassise. — Vrai, si l'on avait les corvées du monde pendant un voyage de noces, il n'y aurait plus de lune de miel... Prolongez la vôtre ! c'est le conseil de votre ancienne danseuse de cotillon... Et pardon de me sauver si vite, mais Gontran doit venir à ma rencontre sur la route et je ne veux pas le manquer...

Puis, tout bas, embrassant Ely pour lui dire adieu :

— Êtes-vous contente de moi?...

Et la brave petite femme partit avec un sourire que l'autre eut à peine la force de lui rendre. Subir le premier regard d'Olivier avait été pour madame de Carlsberg une épreuve trop dure. Elle y avait lu trop distinctement cette brutalité du souvenir physique, si intolérable, pour les femmes, après la rupture, que la plupart préfèrent le scandale d'une brouille officielle au supplice de revoir un homme dont les yeux disent ainsi : « Jouez la comédie, belle dame, soyez adulée, respectée, idolâtrée ! Moi je vous ai eue, et rien, entendez-vous, rien n'effacera cela... » Pour Ely éprise comme elle l'était, toute vibrante encore des baisers échangés la nuit dernière avec Hautefeuille, cette impression fut si pénible qu'elle en aurait crié si elle avait osé ; elle n'eut plus qu'une idée : abréger cette visite, au terme de laquelle, si cette impression se prolongeait, elle n'était pas sûre d'aller sans défaillir. Mais, angoissée jusqu'à la torture, épouvantée jusqu'à l'agonie, elle était encore la grande dame, la demi-princesse, qui tient son rang à travers les pires explications, et elle eut la grâce d'une reine pour dire à cet homme qui avait été son amant et de qui elle redoutait tout :

— Vous avez voulu me voir, monsieur. Je pouvais vous refuser ma porte. J'en avais peut-être le droit. Je ne l'ai pas fait... Je vous prie de vous souvenir, en me parlant, que cet entretien m'est horriblement douloureux. Quoi que vous ayez à me dire, dites-le-moi sans un mot qui augmente

encore ce malaise, si vous le pouvez... Vous voyez que je n'ai contre vous ni hostilité, ni rancune, ni défiance. Épargnez-moi les épigrammes, les insinuations et les duretés... C'est ma seule demande, et elle est juste.

Elle avait parlé avec une dignité simple, où Olivier demeura étonné de ne plus trouver cet air de défi qui l'avait trop souvent exaspéré contre elle autrefois. D'ailleurs, dès son entrée dans le salon, il avait été frappé d'un changement dans le caractère de sa beauté. C'était bien toujours le même visage aux grandes et nobles lignes, ces traits si fiers tout ensemble et si délicats, et, pour les éclairer, ces yeux profonds, avec leur charme de langueur touchante. Ce n'était plus cette expression inassouvie et curieuse, inquiète et mobile de jadis. Mais cette sensation demeura trop indistincte pour attendrir l'ancien amant. Le travail de l'idée fixe avait été trop intense en lui pendant ces huit jours, et dans sa réponse frémissait une colère à peine contenue :

— Je tâcherai, madame, de vous obéir. Cependant, pour que l'entretien que je me suis permis de vous demander ait un sens, je devrai prononcer des mots que vous préféreriez sans doute ne pas entendre...

— Prononcez-les, interrompit-elle. J'ai voulu seulement vous demander de n'y rien ajouter d'inutile.

— Ce sera court, dit Olivier.

Puis, après un silence, et d'un accent plus âpre encore :

— Vous rappelez-vous, madame, un soir, à Rome, il y a deux ans, au palais Savorelli, — vous voyez, je précise, — vous être fait présenter un jeune homme qui ne songeait pas à vous, et avoir été, avec lui... comment m'exprimer sans vous froisser?...

— Dites que j'ai été coquette, interrompit-elle, et que j'ai voulu m'en faire aimer. C'est vrai.

— Puisque vous avez si bonne mémoire, reprit Olivier, vous vous souvenez que ces coquetteries allèrent très loin, très loin, et que ce jeune homme devint votre amant...

Ah! comme les paupières d'Ely battirent douloureusement tandis qu'il insistait sur cette phrase avec cette dureté voulue qu'elle l'avait supplié de lui épargner, et il continuait :

— Vous vous souvenez aussi que cet amour fut bien mal-

heureux. Cet homme était susceptible, défiant, jaloux. Il avait beaucoup souffert. Une femme qui l'eût aimé vraiment n'aurait eu qu'un souci : ne pas réveiller en lui cette horrible maladie du soupçon. Vous avez fait tout le contraire... Fermez les yeux, et revoyez un peu en pensée un certain bal chez la comtesse Steno et cet homme dans un coin du salon, et vous dansant, et avec qui?

Cette allusion à un épisode oublié de leur plus triste époque fit venir un flot de sang aux joues d'Ely. Elle se revit, comme l'y invitait son rigoureux interlocuteur, se laissant faire la cour par un des princes Pietrapertosa, celui de ses rivaux imaginaires qu'Olivier avait le plus détesté. Elle répondit :

— Cela est encore vrai. J'ai mal agi.

— Vous en convenez, reprit Du Prat, et vous en conviendrez aussi : le jeune homme que vous jouiez de la sorte avait le droit de vous juger comme il vous a jugée, et de vous fuir comme il vous a fui, parce qu'auprès de vous il sentait se lever en lui les pires instincts de son être, parce que vous le rendiez mauvais, cruel, à force de le faire souffrir. Est-ce vrai, cela aussi, est-ce vrai?... Et est-il vrai encore que votre orgueil de femme a été blessé de cet abandon, et que vous avez voulu vous venger?... Nierez-vous qu'un an plus tard, ayant rencontré l'ami le plus intime et le plus cher de cet homme, la seule profonde, la seule complète affection de sa vie, vous ayez conçu cette affreuse idée : vous faire aimer de cet ami, avec l'espoir, avec la certitude, que l'autre l'apprendrait un jour et qu'il souffrirait atrocement de savoir son ancienne maîtresse devenue la maîtresse de son meilleur, de son unique ami. Le nierez-vous?

— Je ne le nierai pas, répondit-elle.

Cette fois, une pâleur livide s'était répandue sur son beau visage. Cette pâleur, le port de cette pauvre tête penchée en avant comme sous l'accablement des coups répétés qu'elle recevait, ses yeux fixes, sa bouche entr'ouverte et à qui l'air manquait, l'humilité de ses réponses, qui prouvaient tant de sincérité dans cette âme, une si profonde résolution de ne pas se défendre, tout aurait dû désarmer Olivier. Mais en prononçant ces mots : « la maîtresse de son ami », il venait de voir l'image qui le crucifiait depuis la première heure du

soupçon : le visage d'Hautefeuille près de ce délicieux visage de femme, ses prunelles regardant ces prunelles, ses lèvres baisant ces lèvres. Les aveux d'Ely ne faisaient que donner une réalité plus indiscutable encore à cette vision, et ils achevaient d'affoler cet homme qui ne se doutait pas lui-même que jamais il n'avait tant aimé, tant désiré cette créature brutalisée ainsi, et que sa passion venait de le reprendre tout entier. Il disait :

— Et vous avouez cela, posément, tranquillement, et vous n'apercevez pas ce qu'il y a d'infâme, d'abominable, de monstrueux dans cette vengeance : rencontrer un cœur tel que celui-là, si pur, si jeune, si délicat, un être incapable d'un soupçon, tout simplicité, tout naïveté, et s'en faire aimer au risque de le briser, de le flétrir à jamais pour satisfaire... quoi ?... Une misérable rancune de coquette qui ne veut pas avoir été lâchée... Et cela ne vous a pas fait hésiter, cette fraîcheur et cette noblesse d'âme ? Vous ne vous êtes pas dit : « Tromper cet être sans défense, mais c'est une infamie? » Et ce que vous lui enleviez, vous n'y avez donc pas pensé? Sachant l'amitié qui l'unissait à moi, si vous aviez eu dans le cœur quelque chose, je ne dis même pas de haut, mais d'humain, est-ce que vous n'auriez pas reculé devant ce crime : la lui souiller, la lui ravir, cette belle, cette noble intimité, pour lui donner en échange une aventure galante de quelques jours, le temps de vous être divertie à la scélératesse de votre caprice !... Il ne vous avait rien fait, lui, il ne vous avait pas quittée, lui, il ne s'était pas marié... Ah! la lâche, la lâche vengeance! Mais du moins je vous l'aurai crié en face, que c'est lâche, lâche, lâche!...

Ely s'était levée pendant que cet homme implacable lui jetait ces paroles d'outrage, et son front s'était redressé. Maintenant ses yeux soutenaient ceux d'Olivier avec un regard où l'affront ne faisait passer aucun éclair de colère ou de révolte. Ils exprimaient, ces yeux, presque une sérénité à force d'être sincères. Elle fit quelques pas vers le jeune homme ; elle lui mit sa main sur le bras, — ce bras qui la menaçait, — d'un geste et doux et si ferme à la fois, qu'Olivier s'arrêta de parler. Et elle commença de lui répondre avec une voix qu'il ne lui connaissait pas. L'accent en était si simple, — si humain, justement!

— qu'il était impossible de douter des mots prononcés avec cette voix. C'était réellement un cœur mis à nu, et dont la plainte remuait celui qui l'écoutait à une extrême profondeur. Il avait aimé cette femme bien plus qu'il ne le savait lui-même et, dans cette femme dont il idolâtrait la beauté, il avait cherché, sans pouvoir l'animer, le créer, précisément l'être qui se montrait à lui maintenant. Cette âme qu'annonçaient ces yeux tendres et tristes, cette âme passionnée, farouche, ardente, capable du plus grand, du plus complet amour, il l'avait devinée, pressentie, poursuivie sans jamais l'atteindre et l'étreindre à travers toutes les caresses, toutes les violences, toutes les brutalités de sa jalousie, et elle était là, éveillée par un autre, et quel autre!,.. Et il écoutait Ely parler :

— Vous êtes injuste, Olivier, disait-elle, bien, bien injuste. Mais vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir... Vous voyez : tout à l'heure, je n'ai pas essayé de discuter avec vous, de vous tenir tête. Je n'ai pas été l'orgueilleuse contre qui vous avez tant lutté autrefois... L'orgueil, je n'en ai plus! Où en prendrais-je, quand je retrouve, en vous écoutant, la preuve de ce que j'ai été, de ce que serais encore si je n'avais pas rencontré Pierre et sans l'amour qui est entré en moi comme un hôte sacré?... Quand je vous ai dit que j'avais pensé à me faire aimer de lui pour me venger de vous, je vous ai dit la vérité; vous devez me croire si je vous dis que maintenant cette idée me fait autant d'horreur qu'à vous-même... Quand je l'ai connu, quand j'ai senti la beauté, la noblesse, la pureté de cette nature, toutes ces vertus dont vous venez de parler, j'ai compris aussitôt quelle infamie je me préparais à commettre. Vous avez raison : j'aurais été un monstre si j'avais pu jouer avec un cœur si jeune, si droit, si vrai, si adorable! Mais non. Je n'ai pas été ce monstre... Je n'avais pas causé avec Pierre deux fois que j'avais renoncé à cette affreuse vengeance, et que déjà il m'avait prise tout entière. Je l'aimais! Je l'aimais!... Tout ce que vous venez de me dire, croyez-vous que je ne me le sois pas dit, que je ne me le dise pas chaque jour, chaque heure, à moi-même, depuis que j'ai vu clair dans mes sentiments? Je l'aimais, et c'était votre ami, votre frère, et j'avais été votre maîtresse, et une minute viendrait où il vous reverrait, où il vous parlerait de moi, une

minute où peut-être il saurait tout, une minute aussi où je vous reverrais, où vous me parleriez à moi comme vous venez de me parler... Ah! douleur! Ah! honte!...

Et lâchant le bras d'Olivier, elle mit ses poings fermés sur ses yeux, avec un geste d'une agonie toute physique. C'était dans sa chair qu'elle souffrait, dans ce corps jadis abandonné tout entier à cet homme, qui l'écoutait continuer :

— Pardon. Ce n'est pas de moi qu'il s'agit, ni de ce que je puis souffrir, c'est de lui... Que je l'aime avec tout mon cœur, avec tout ce que j'ai de noble, de bon, de vrai en moi, vous ne pouvez plus en douter. Qu'il m'aime aussi, et avec ce grand cœur que vous connaissez, vous l'avez compris. Toute cette semaine, à travers ce qu'il me disait, je vous ai vu, — avec quelle angoisse! — découvrir notre secret, heure par heure... Ce secret, aujourd'hui, vous le savez : Pierre m'aime comme je l'aime, d'un amour passionné, unique, absolu... Et maintenant, si vous le voulez, allez lui dire que j'ai été votre maîtresse. Je ne me défendrai pas plus que je ne me suis défendue tout à l'heure. Je ne me sens pas la force de lui mentir. Le jour où il viendra me demander : « Est-ce vrai qu'Olivier a été votre amant? » je lui répondrai : « Oui. » Mais ce n'est pas moi seule que vous aurez frappée...

Elle se tut, et, comme si l'effort pour dire sa pensée, toute sa pensée, avec tant de choses qui s'y trouvaient mêlées, tristes et amères, eût épuisé sa force, elle se laissa retomber sur le fauteuil, la tête appuyée en arrière sur le dossier. Elle attendait ce qu'Olivier allait répondre, dans une anxiété si intense qu'elle crut s'évanouir et qu'elle ferma les yeux. Avec sa logique de femme véritablement, profondément éprise, elle avait acculé cet homme, venu chez elle pour la menacer et l'outrager, aux deux seuls partis que pût comporter leur tragique situation : ou bien tout dire à Hautefeuille, et il déciderait lui-même s'il aimait assez Ely pour croire encore en elle sachant qu'elle avait été la maîtresse de son ami; — ou bien lui épargner cette misère, le laisser dans son ignorance et dans son bonheur, et alors il fallait qu'Olivier partît, qu'il cessât de s'infliger et d'infliger à son ancienne maîtresse des troubles qui, à eux seuls, suffiraient à tout révéler de leur commun passé. Qu'allait-il décider? Lui, tout à l'heure si âpre de parole, si

agressif d'attitude, il ne répondait pas. A travers ses paupières battantes, Ely le voyait qui la regardait d'un étrange et passionné regard. Une lutte se livrait en lui. Quelle lutte? Elle allait le savoir et aussi quelle sorte d'émotion ce déchirant appel venait d'éveiller dans ce cœur qui n'avait jamais pu s'arracher d'elle entièrement :

— Vous l'aimeriez?... dit-il enfin, vous l'aimeriez?... Mais oui, vous l'aimez. Je le sens, je le vois. Il faut cela pour expliquer que vous ayez pu trouver cet accent, ces mots, cette vérité... Ah! — continua-t-il âprement, — si vous aviez été à Rome une fois ce que vous venez d'être là tout à l'heure, si une fois, une seule, je vous avais sentie sentir!... Mais vous ne m'aimiez pas, moi, et vous l'aimez! — Il répéta : — Vous l'aimez... J'avais cru que nous nous étions fait l'un à l'autre tout le mal que deux êtres humains peuvent se faire et que je ne souffrirais jamais par vous plus que je n'avais souffert là-bas, plus que je n'ai souffert ces jours-ci encore, quand j'ai deviné que vous étiez *sa* maîtresse... Ce n'était rien à côté de ceci : vous l'aimez !... Mais comment ne l'aimeriez-vous pas? Comment n'ai-je pas compris tout de suite que sa grâce, sa délicatesse, sa jeunesse, tout ce qui fait qu'il est *lui*, avait dû vous toucher, vous pénétrer, vous changer le cœur?... Ah! je viens de vous voir telle que j'ai tant rêvé, tant désespéré de vous voir autrefois, et c'est par lui, c'est pour lui...

Et, jetant un cri de bête blessée :

— Non! je ne peux pas supporter cela, j'ai trop mal, trop mal, trop mal...

Et les phrases de douleur se pressaient sur sa bouche mêlées à des phrases de colère et d'amour; et cruellement, sauvagement :

— Puisque vous m'avez détesté assez pour rêver seulement cette atroce vengeance, de me voir jaloux de lui à cause de vous, savourez-la, cette vengeance, jouissez-en, repaissez-vous-en!... Vous l'avez!...

— Je vous en conjure, ne me parlez pas ainsi, répondit Ely.

Cette soudaine et violente explosion de sentiments si étranges venait de la secouer, même dans son trouble, d'un frisson inattendu. Elle entrevoyait, avec un mélange d'inexprimable

épouvante et de pitié, un mystère encore dans le cœur de l'homme passionné qui, tour à tour, pendant cette mortelle demi-heure, l'avait insultée, humiliée, méconnue, puis comprise, acceptée, justifiée, plainte, et qui maintenant la maudissait. Elle avait bien deviné, d'après les confidences de Pierre, qu'un reflux de sensualité haineuse bouillonnait dans son ancien amant. Elle l'apercevait maintenant : par-dessous cette sensualité et cette haine, avait toujours germé, palpité, tressailli un amour vrai. Cet amour n'avait jamais pu se développer, grandir, s'épanouir, parce que jamais elle n'avait été pour cet homme la femme qu'il cherchait, qu'il désirait, qu'il pressentait. Cette femme, elle l'était aujourd'hui, grâce au miracle d'un amour inspiré par un autre. Quel martyre nouveau pour le malheureux! Et elle lui disait, oubliant ses propres craintes dans ce mouvement de compassion :

— Moi! me réjouir de votre chagrin?... Moi! penser encore à me venger de vous! Vous n'avez donc pas senti combien j'étais sincère tout à l'heure et combien j'ai honte d'avoir seulement conçu une si coupable idée! Vous n'avez donc pas senti non plus mon remords de ma coquetterie à Rome! Vous ne comprenez donc pas que de vous voir souffrir ainsi me perce le cœur...

— Je vous remercie de votre pitié, interrompit Olivier.

Sa voix s'était faite tout à coup brève et sèche. Reprenait-il la conscience de sa dignité d'homme? Était-il froissé de cette charité de femme, si humiliante quand on aime? Tremblait-il, si cet entretien se prolongeait, d'en dire trop peut-être, d'en sentir trop? Il continua :

— Je vous demande pardon de n'avoir pas su mieux dominer mes nerfs... Nous n'avons plus rien à nous dire. Je vous promets une chose : je ferai tout pour que Pierre ne sache jamais rien. Ne me remerciez pas. Je me serais tû à cause de lui, à cause de moi, pour sauver cette amitié qui m'a été, qui m'est si chère. Je n'étais pas venu vous menacer de parler. J'étais venu vous demander de vous taire, vous aussi, de ne pas pousser plus loin ce que je croyais être votre vengeance... Et, au moment de vous dire adieu pour toujours, c'est encore cela que je vous demande : vous aimez Pierre,

il vous aime; promettez-moi de ne jamais vous servir de cet amour contre notre amitié, de respecter cela dans son cœur.

Il y avait comme une humilité suppliante dans la voix d'Olivier, maintenant. Tout cette religion d'amitié dont elle le savait possédé venait d'y frémir, et si tristement, presque solennellement! Et ce fut avec une espèce de solennité qu'elle-même lui répondit :

— Je vous le promets.

— Merci encore, dit-il, et adieu.

— Adieu, dit-elle.

Il avait fait quelques pas jusqu'à la porte. Il se retourna, et s'avança vers elle. Elle lut dans ses yeux, cette fois, tout le vertige, toute la folie de l'amour et du désir. Elle était saisie d'une telle peur qu'elle n'avait pas la force de bouger. Arrivé près du fauteuil, il lui prit la tête dans les mains, et, frénétiquement, passionnément, il la serra; il couvrait de baisers ses cheveux, son front, ses yeux, et cherchait sa bouche avec un délire qui rendit à la jeune femme son énergie. Et, le repoussant avec sa vigueur décuplée par l'indignation, elle se redressa et se réfugia au fond de la pièce en criant par trois fois, comme si elle appelait à son secours l'être qui avait le droit de la défendre :

— Pierre!... Pierre!... Pierre!...

Ce nom à peine entendu, Olivier s'appuya de ses deux mains à un meuble, comme s'il allait tomber. Et, brusquement, sans regarder Ely appuyée elle-même contre le mur, défaillante, la main sur son cœur, — sans lui dire un seul mot, ni de nouvel adieu, ni de repentir, il sortit du petit salon. Elle l'entendit s'éloigner à travers la grande pièce, puis la seconde porte se refermer. Il s'en allait du pas épouvanté d'un homme qui a failli succomber à la tentation d'un crime, et qui se fuit lui-même et la tentation scélérate. Il passa, sans les voir, devant les deux valets de pied du vestibule qui durent le rappeler pour lui remettre sa canne et son pardessus, il suivit une allée du jardin sans la voir davantage. L'égarement qui l'avait précipité vers son ancienne maîtresse devenue la maîtresse de son ami se résolvait à cette minute dans un tel accès de remords, il était en même temps si bouleversé par ces

baisers promenés sur ce visage si secrètement, si douloureusement désiré depuis tant de jours, par la sensation de ces lèvres fiévreuses fuyant ses lèvres, de ce corps adoré se débattant avec révolte, avec horreur, qu'il sentait sa raison s'échapper. Tout d'un coup et comme il venait de tourner la grille de la villa, il aperçut quelqu'un qui l'attendait, assis dans une voiture arrêtée. Cette vue l'immobilisa d'une épouvante égale à celle qu'il eût éprouvée devant le fantôme d'une personne qu'il aurait sue morte et couchée en terre. C'était le vengeur qu'Ely avait appelé à son secours, Hautefeuille lui-même et qui dit simplement :

— Olivier!

Et à sa voix, à sa pâleur, à ses yeux où se devinait le déchirement d'une affreuse douleur, son ami comprit qu'il *savait tout.*

X

UN SERMENT

Il n'y a jamais rien que de très simple dans les événements les plus extraordinaires, comme il n'y a jamais rien que de très logique dans les hasards les plus inattendus. Un peu de réflexion nous aurait suffi le plus souvent pour empêcher les uns et pour prévoir les autres. Mais le propre de la passion est de s'absorber dans son objet tout entière. Elle oublie que d'autres passions existent en dehors d'elle, aussi fougueuses qu'elle, aussi déchaînées, et qu'il lui faudra s'y heurter. C'est le train qui file à toute vapeur sur ses rails et à qui aucun signal n'annonce l'approche d'un autre train lancé sur la même ligne, en sens contraire. Enveloppé, emporté durant cette mortelle semaine dans un tourbillon de souffrance, Olivier n'avait pas pris garde qu'auprès de lui un être vivait, s'inquiétait, souffrait aussi. L'idée fixe a de ces égoïsmes et de ces imprévoyances : il n'avait pas observé le travail d'esprit qui s'accomplissait dans sa femme ni deviné cette possibilité si naturelle qu'exaspérée par le soupçon Berthe s'adressât à

l'ami, au confident de son mari pour implorer une aide, — à Hautefeuille! Elle venait de le faire, et cet entretien avait eu cet immédiat résultat, trop aisé à prévoir, lui aussi : la jalousie de la jeune femme avait d'un coup déchiré le bandeau qui couvrait les yeux de l'ami aveuglé. En un moment, Pierre avait tout appris.

Cette tragédie, — un pareil entretien en était une, et grosse de quel terrible dénouement! — avait été provoquée par une dernière et folle imprudence d'Olivier. A la veille de son entrevue avec madame de Carlsberg, il avait donné des signes d'une agitation encore plus enfiévrée que de coutume, et aucun n'avait échappé à sa femme. Il avait marché presque toute la nuit dans sa chambre, s'asseyant de demi-heure en demi-heure pour essayer d'écrire la lettre qu'il enverrait à Ely dans la matinée. Berthe, éveillée et l'oreille au guet, l'entendait, à travers la mince cloison de cet appartement d'hôtel, qui s'asseyait, se levait, se rasseyait, froissait, déchirait un papier, se relevait, froissait, déchirait un autre papier. Elle s'était dit : « Il lui écrit... » Ah! comme elle aurait voulu se lever, elle aussi, ouvrir cette porte qui n'était même pas fermée à clef, entrer dans l'autre chambre et savoir si sa constante anxiété de ces huit jours ne la trompait pas, si réellement Olivier avait retrouvé sa maîtresse de Rome, si cette femme était bien la cause de la visible crise qu'il traversait; enfin, si, oui ou non, cette ancienne maîtresse était cette baronne Ely qu'elle avait tant espéré rencontrer dans un des salons de Cannes. Mais son mari, elle ne savait comment il s'était arrangé pour qu'ils fussent tous les jours en excursion, et ils n'avaient pas fait une visite, pas dîné une fois chez une des personnes de leur connaissance. Elle était trop fine pour ne pas avoir compris qu'Olivier ne voulait ni fréquenter le monde à Cannes, ni quitter cette ville. Pourquoi? Une seule donnée aurait permis à Berthe de résoudre cette énigme ; elle lui manquait. Mais qu'il y eût énigme, son instinct d'épouse le lui révélait avec une infaillible sûreté. A force de réfléchir et d'observer, elle était arrivée à cette conclusion : « Cette femme est ici. Il la regrette, et il en a peur... Il la regrette : c'est pour cela que nous restons, et qu'il est si malheureux... Il en a

peur, et c'est pour cela qu'il m'empêche d'aller dans le monde. » Combien de fois, durant cette semaine, avait-elle été tentée de lui crier qu'une telle situation l'humiliait trop, qu'il choisît de vivre pour sa femme ou pour son ancienne maîtresse, qu'elle voulait partir, rentrer à Paris, être chez elle, auprès des siens!... Et puis, Hautefeuille était là, toujours en tiers, cet Hautefeuille qui savait la vérité, lui, certainement. Elle le haïssait de cela davantage à mesure qu'elle souffrait plus de sa propre ignorance. Ou bien si elle était seule avec Olivier, une timidité invincible la terrassait, une honte et une terreur d'avouer comment elle avait découvert le nom de la baronne Ely, cette photographie surprise comme par le plus ignoble espionnage. Elle tremblait qu'une irréparable parole ne se prononçât dans cette explication. L'inconnu du caractère de son mari l'épouvantait. Elle avait entendu trop souvent raconter l'histoire de ménages brisés pour toujours dès la première année. S'il allait, dans un accès de colère contre elle, l'abandonner, retourner à l'autre? A cette idée, la pauvre enfant avait froid au cœur... Elle aimait Olivier! Et, même sans amour, comment accepter, elle, si pondérée, si raisonnable, si simplement honnête et bourgeoise, la pensée de son mariage effondré dans le scandale d'une séparation?... Encore cette nuit, lorsqu'elle écoutait la veillée inquiète de son mari, elle s'était tue, si misérable, si abandonnée, si jalouse! A chaque nouveau bruit de pas dans la chambre voisine, elle avait prié, implorant la force de ne pas céder à la tentation de violence qui l'assaillait. A dix reprises, elle s'était forcée à réciter la consolante oraison : « Notre Père... » Et chaque fois, arrivée à cette phrase : « comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés... », elle s'était révoltée dans tout son être :

« Pardonner à cette femme, jamais, jamais. Je ne pourrais pas... »

Un détail presque insignifiant, — mais dans des crises pareilles y a-t-il des détails insignifiants? — avait achevé de surexciter ses nerfs si tendus. Vers neuf heures du matin, son mari était entré dans sa chambre, habillé pour sortir. A la main, il tenait une lettre glissée entre ses gants et son chapeau. Berthe n'avait pas pu lire la suscription de l'enveloppe, mais elle avait vu que cette enveloppe n'était pas affranchie,

et elle avait dit à son mari, le cœur remué par l'attente de la réponse qu'il ferait à cette simple question :

— Vous cherchez un timbre?... Vous en trouverez dans mon buvard, là, sur ma table...

— C'est inutile, avait dit Olivier. C'est un mot à porter en ville. Je le remettrai moi-même...

Et il était sorti en ajoutant qu'il rentrerait pour le déjeuner. Il ne s'était pas douté qu'à peine restée seule, sa femme avait éclaté en sanglots. Elle était certaine maintenant que la lettre était pour la baronne Ely. Elle s'était dit : « Olivier y va... » et la douloureuse fureur de la passion impuissante s'était déchaînée en elle. Puis, comme toutes les femmes jalouses, elle s'était livrée à cet irrésistible, à ce sauvage instinct de l'enquête matérielle qui n'apaise, qui n'assouvit rien, — car de trouver une preuve que notre soupçon a deviné juste, est-ce moins souffrir de la jalousie qui nous a inspiré ce soupçon? — Elle était allée dans la chambre de son mari, et là, dans la corbeille à papier, elle avait pu voir, jetés par la main fiévreuse du jeune homme, les débris de vingt feuilles peut-être : les brouillons des lettres que, la nuit dernière, elle l'avait entendu froisser et déchirer. Ces débris, elle les avait, les mains tremblantes, les joues brûlantes, la gorge étranglée de ce qu'elle osait faire, recueillis et mis ensemble. Elle avait ainsi reconstitué une vingtaine de commencements de billets, indifférents pour qui n'aurait pas eu la divination de l'amour blessé, mais, pour elle, d'un sens terriblement, affreusement précis. Tous étaient adressés à une femme ; et Berthe pouvait y voir l'incohérence de la pensée d'Olivier, — tour à tour cérémonieux : « *Madame, permettrez-vous à un passant qui n'a pas eu l'honneur de vous...* » ; — ironique : « *Vous ne serez pas étonnée, madame, que je ne veuille pas quitter Cannes...* » ; — familier : « *Je me reproche, chère madame, de n'être pas encore allé frapper à votre porte...* » Que la plume du jeune homme avait hésité sur la formule, pour demander cette chose si simple : une permission de visite! Cette hésitation était déjà une preuve trop certaine d'un mystère, et un des fragments ainsi rapprochés en révélait trop la nature : « *Il y a des vengeances infâmes, ma chère Ely, et celle que vous avez imaginée...* » Cette phrase, Olivier l'avait écrite dans la minute

la plus amère de son insomnie. Sa douleur s'était soulagée à cette insolence du prénom, à ce rappel outrageant d'une ineffaçable intimité. Puis il avait déchiré la feuille avec une rage que révélait sa minutie même. Cette phrase fatale une fois rétablie et déchiffrée, Berthe Du Prat n'avait plus vu qu'elle. Tous ses pressentiments avaient donc deviné juste : cette baronne Ely de Carlsberg, dont Corancez avait parlé à Hautefeuille dans le wagon, était bien l'ancienne maîtresse de son mari ! S'il avait voulu revenir à Cannes, c'était parce qu'il la savait là, et pour la revoir ! S'il était comme fou depuis ces huit jours, c'était à cause d'elle ! La lettre qu'il tenait à la main tout à l'heure était pour elle ! Il était allé la porter chez elle !... Devant cette indiscutable et terrassante certitude, la jeune femme avait été saisie d'un tremblement convulsif qui avait augmenté à mesure que l'heure avançante rapprochait l'instant du déjeuner. Vainement elle s'était dit : « Je dois être calme pour cette explication... » car elle était bien résolue à parler, cette fois, à ne pas accepter davantage une situation intolérable... Qu'était-elle devenue en recevant, vers midi, une carte d'Olivier sur laquelle il avait griffonné au crayon, — avec la même écriture ! — qu'un ami rencontré le gardait à déjeuner et qu'il la priait de se mettre à table sans lui !

« Elle l'a repris ! Il est chez elle !... »

Quand elle se fût formulé cette pensée, avec l'horrible douleur de l'évidence qui perce l'âme comme un clair et froid couteau, elle sentit qu'elle ne pouvait physiquement pas supporter cela. Avec l'automatisme presque inconscient de semblables minutes, elle prit son chapeau, sa voilette, ses gants. Puis, quand elle fut habillée et prête à sortir, un dernier reste de raison lui montra l'extravagance du projet qu'elle venait de concevoir : — aller elle-même chez sa rivale, y surprendre Olivier et en finir. — En finir !... Elle se vit dans la glace, toute pâle, claquant des dents, remuée de ce même tremblement. Elle comprit que cette démarche, dans un tel état, auprès d'une telle femme, était insensée. Mais, si cette démarche, un autre pouvait la faire ? un autre aller dire à Olivier : « Ta femme sait tout. Elle souffre trop... Reviens... » ? L'image de celui qu'elle croyait le confident de son mari ne

se fut pas plus tôt offerte à l'esprit de la malheureuse, qu'avec cette même fébrilité automatique elle avait sonné sa femme de chambre.

— Priez monsieur Hautefeuille de monter, s'il est chez lui, — avait-elle dit, elle qui n'avait pas eu, dans sa vie, une seule conversation en tête à tête avec ce jeune homme !

Mais elle se souciait bien des convenances, en ce moment! Son agitation était telle qu'à la réponse rapportée par sa femme de chambre que M. Hautefeuille allait venir, elle dut s'asseoir. Ses jambes ne la soutenaient réellement plus. Quand il entra dans la chambre, cinq minutes plus tard, elle ne lui laissa pas le temps de la saluer, de l'interroger; elle se précipita sur lui comme une bête sur une proie, et, lui prenant le bras de sa main convulsive, elle lui dit, avec l'incohérence d'une insensée, qui voit son idée et qui ne voit pas celui à qui elle parle :

— Ah ! vous voilà... Vous avez deviné que je me doutais de quelque chose... Il faut que vous alliez lui dire que je sais tout, vous entendez, tout... et le ramener. Mais allez, allez... S'il ne revient pas, je sens que je deviens folle... Monsieur Hautefeuille, vous avez de l'honneur, du cœur. Vous devez trouver cela bien mal pourtant, qu'après six mois de mariage il retourne où il est retourné... Je vous en supplie, allez lui dire qu'il revienne, que je lui pardonne, que je ne lui parlerai de rien. Je ne sais pas lui montrer que je l'aime... Mais je l'aime, je vous jure que je l'aime... Ah ! ma tête se perd...

— Mais, madame, avait répondu Pierre, qu'y a-t-il? que se passe-t-il? Où puis-je aller chercher Olivier? Que savez-vous? Que vous a-t-il caché? Où est-il retourné?... Je vous affirme que je ne vous comprends pas...

— Ah ! vous me mentez encore ! avait repris Berthe avec plus de violence. Vous me ménagez... Mais puisque je vous dis que je sais tout !... Vous faut-il des preuves? Voulez-vous que je vous dise ce dont vous avez parlé dans votre première conversation quand vous m'avez laissée seule, à l'hôtel, le premier jour? ce dont vous parlez chaque fois que je ne suis pas là?... De cette femme qui a été sa maîtresse à Rome, à laquelle il n'a pas cessé de penser... Il avait emporté son portrait avec

lui dans notre voyage de noces ! Je l'ai vu, ce portrait. Je vous dis que je l'ai vu. C'est comme cela que j'ai su son nom ; il était signé en bas : « Ely »... Vous êtes convaincu, maintenant?... Est-ce que vous croyez que je n'ai pas vu votre trouble, à tous deux, quand on a nommé cette femme devant moi, le jour où nous sommes allés à Monte-Carlo ? Et puis vous, avez pensé que je n'avais rien remarqué, rien soupçonné... Je sais, entendez-vous, je sais qu'elle est ici, je vous dirai le nom de sa villa si vous voulez : la villa Helmholtz... Je sais qu'il n'est venu à Cannes que pour la revoir. Et il y est maintenant, j'en suis sûre... Il est chez elle. Ne me dites pas non! J'ai là les brouillons des lettres qu'il lui a écrites cette nuit, pour lui demander un rendez-vous...

Et de ses pauvres mains qui ne pouvaient même pas soulever les feuilles de papier sur lesquelles elle avait étalé ces fragments dénonciateurs patiemment réunis, elle montrait à Pierre tous ces commencements de billets, parmi lesquels se trouvait la ligne irréfutable et qui, pour lui, avait une signification bien autre encore. Il tremblait tellement lui-même et ses traits exprimaient une telle angoisse que Berthe vit dans ce trouble un aveu de complicité. Cette nouvelle preuve, après tant d'autres, qu'elle avait deviné juste, fut si douloureuse à la pauvre femme qu'elle eut, là, sous les yeux de Pierre, une véritable crise nerveuse. Elle fit signe que le souffle lui manquait, puis que son cœur palpitait à l'étouffer ; elle porta les mains à son sein gauche en disant : « Ah! mon Dieu!... » d'une voix qui s'étranglait dans sa gorge ; et elle s'affaissa sur le tapis, la tête ballante, les yeux révulsés, un peu d'écume au coin des lèvres, comme si elle allait mourir... L'épouvante de cette agonie, la nécessité d'y porter remède par les plus humbles soins matériels, d'appeler la femme de chambre, d'envoyer chez le docteur, d'attendre son diagnostic, sauvèrent peut-être le jeune homme. Elles lui firent passer, du moins, cette première demi-heure après laquelle on survit à toutes les révélations, si effroyables soient-elles!

Il ne reprit la conscience de la réalité de son propre malheur qu'une fois rassuré sur l'état de la jeune femme, après le départ du médecin. Celui-ci avait ordonné des antispasmodiques et promis de revenir dans la soirée. Quoi-

qu'il ne parût pas être inquiet, l'indisposition était assez sérieuse pour que la présence du mari fût nécessaire. Hautefeuille avait dit : « Je vais chercher M. Du Prat... », et il s'était mis en route vers la villa Helmholtz. Ce fut là, et tandis que sa voiture roulait sur ce chemin, suivi si souvent, qu'il subit son premier accès de vrai désespoir. La nouvelle qu'il venait d'apprendre était si stupéfiante d'inattendu, si déconcertante à la fois et si douloureuse, qu'il éprouvait la sensation de traverser un mauvais rêve... Il allait échapper à ce cauchemar, se retrouver ce qu'il était ce matin encore... Mais non. Les mots qu'avaient prononcés Berthe lui revenaient subitement. Il revoyait ce début de lettre, écrit de cette écriture qu'il connaissait depuis vingt ans : « *Il y a des vengeances infâmes, ma chère Ely, et celle que vous avez imaginée...* » A la clarté de cette terrible phrase, l'attitude étrange d'Olivier depuis son arrivée à Cannes s'expliquait avec une évidence affreuse ; et, pêle-mêle, des signes auxquels Pierre n'avait pas prêté d'attention, des regards et des silences de son ami, des demi-confidences et des allusions, ressuscitaient dans son souvenir, et il se faisait en lui comme une invasion de certitude. C'était la montée à son cerveau d'une vapeur de chagrin, si forte, si intense, qu'elle l'enivrait d'une ivresse réelle comme un alcool empoisonné. A un moment, et comme le cheval de son fiacre gravissait au pas la côte d'Urie, il avait rencontré Yvonne de Chésy; il ne l'avait pas reconnue, et elle l'avait interpellé sans qu'il l'entendît. Elle avait fait signe au cocher qu'il arrêtât, et, toujours rieuse, même dans son désastre, elle dit au malheureux :

— Je voulais vous demander si vous n'aviez pas rencontré mon mari, qui devait venir au-devant de moi?... Mais il aurait passé sur la route un troupeau d'éléphants que vous ne l'auriez pas remarqué !... Vous allez chez Ely? Vous y trouverez Du Prat, vous savez. Il a daigné enfin me reconnaître...

Quoique Pierre Hautefeuille n'eût pas le moindre doute sur la présence d'Olivier chez madame Carlsberg, ce témoignage nouveau, recueilli par hasard, avait achevé de lui navrer le cœur. Quelques minutes plus tard, il apercevait les toits et les terrasses de la villa, puis le jardin. La vue de la haie traversée cette nuit encore avec tant de confiance,

tant de désir, tant d'amour, acheva de confondre sa raison. Il sentit que dans cet état de quasi démence, il lui était impossible de voir sa maîtresse et son ami l'un en face de l'autre sans en mourir de douleur... Voilà pourquoi Olivier l'avait trouvé, attendant sa sortie au détour du chemin, pâle d'une effrayante pâleur, les traits décomposés, les yeux fous. La situation des deux amis était si tragique, elle comportait un entretien si poignant que tous les deux comprirent qu'ils ne pouvaient pas, qu'ils ne devaient pas s'expliquer là. Olivier monta dans la voiture comme si de rien n'était, et s'assit à la place libre. Au voisinage du corps de son ami, Pierre eut un frisson aussitôt, réprimé. Il dit au cocher :

— A l'hôtel, et vite.

Puis, s'adressant à Du Prat :

— Je suis venu te chercher, fit-il, parce que ta femme est très mal...

— Berthe? s'écria Olivier; mais quand je l'ai quittée ce matin, elle semblait si gaie, si bien portante !...

— C'est elle qui m'a dit où tu étais, — continua Hautefeuille sans répondre directement. — Elle avait trouvé par hasard, dans tes papiers, une photographie datée de Rome et signée d'un prénom... un prénom très rare. Elle a entendu quelqu'un ici prononcer devant elle ce prénom. Elle a deviné que la personne qui s'appelle ainsi et qui vit à Cannes était celle du portrait de Rome. Elle a surpris des brouillons de lettres déchirés où se trouvait ce même prénom, et où tu demandais à cette personne un rendez-vous. Enfin elle sait tout...

— Et toi aussi? demanda Olivier, après un silence.

— Et moi aussi, répondit Pierre.

Les deux amis n'échangèrent pas un mot de plus durant le quart d'heure que mit la voiture à gagner l'hôtel des Palmes. Que se seraient-ils dit, en ce moment, qui pût augmenter ou diminuer la mortelle angoisse qui leur serrait la gorge à tous deux? Sitôt descendu de voiture, Olivier monta droit chez sa femme sans demander à Pierre et sans que Pierre lui demandât quand ils se retrouveraient. On a de ces silences au chevet d'un mort, quand l'âme est comme glacée par la première impression de l'irréparable, comme étouffée par l'étreinte du « jamais plus » !... La crise de détente

et d'expansion qui suit de pareilles secousses commença pour Du Prat au seuil de la chambre de Berthe. Un fade arome d'éther le saisit dès l'entrée. Il vit, détaché en pâleur sur l'oreiller et le regardant d'un regard où roulaient de grosses larmes, le visage épuisé de cette enfant qui avait eu foi en lui, qui lui avait donné sa vie, la fleur de sa jeunesse, toutes ses espérances. Fallait-il qu'il eût été dur envers la pauvre et gauche créature, pour que, l'aimant ainsi, elle n'eût jamais rien osé lui en montrer ! Là non plus, il ne trouva pas de parole à dire. Il vint s'asseoir près du lit, et il resta longtemps accoudé à contempler la malade. La sensation de la misère où ils se trouvaient tous les quatre, Berthe, Pierre, Ely et lui-même, lui perçait le cœur. Berthe l'aimait, et elle savait qu'il ne l'aimait pas. Pierre aimait Ely et en était aimé, mais cet amour venait d'être à jamais empoisonné par la plus horrible des révélations. Quant à lui, il se retrouvait épris passionnément d'une ancienne maîtresse, soupçonnée, outragée, abandonnée, et qui était maintenant tout entière à son meilleur, à son plus intime ami ! Comme un homme tombé d'un paquebot en pleine mer, et qui nage au milieu de la grande houle, voit s'enfler les lames démesurées qui vont l'engloutir, il sentait monter et grandir de toutes parts, en lui, autour de lui, cette force irrésistible de l'amour qu'il avait tant souhaité connaître et qui l'emportait, le roulait, l'épouvantait maintenant. Il eut là, auprès de ce lit, et tandis qu'il écoutait la respiration saccadée de la jeune femme, quelques instants de ce vertige intellectuel et sentimental que donne aux âmes les moins philosophiques dans des moments suprêmes la vision des puissances fatales de la nature, ouvrières implacables de notre destinée. Et puis, comme le nageur que soulève l'énorme palpitation de l'océan fait tout de même le petit effort de lutter contre les formidables vagues avant d'y sombrer, il essaya, lui aussi, de réagir. Il voulut parler à Berthe, adoucir de cette douleur ce qu'il en pouvait adoucir.

— Vous m'en voulez beaucoup? lui dit-il... Mais, vous voyez, aussitôt que je vous ai sue souffrante, je suis venu... Quand vous serez bien, je vous expliquerai ce qui s'est passé. Vous comprendrez que les choses n'ont pas été tout à fait ce que vous les avez crues... Ah! que de chagrins vous vous

seriez, vous nous auriez épargnés, si vous m'aviez ouvert votre cœur ces jours-ci!...

— Je ne vous accuse pas, répondit la jeune femme, et je ne vous demande pas de m'expliquer quoi que ce soit... Je vous aime et vous ne m'aimez pas : voilà ce que je sais. Ce n'est pas votre faute, et rien ne peut réparer cela... Vous venez d'être bon, — ajouta-t-elle, — et je vous en remercie... Je suis si brisée! Je voudrais reposer un peu.

« C'est le commencement de la fin », se dit Olivier quand il eut passé dans le salon pour obéir au désir exprimé par sa femme. « Que va devenir notre ménage maintenant?... Si je n'arrive pas à me reprendre et à guérir son cœur, c'est la séparation à brève échéance, et pour moi, de nouveau, la vie déracinée... Guérir son cœur, quand le mien est si malade!... Pauvre enfant! Où l'ai-je menée?...

A travers toutes les complications de sa sensibilité, il avait gardé une conscience d'honnête homme, trop lucide pour que la réponse à cette question ne lui donnât pas un frisson de remords. Mais — qui ne le sait par expérience? — ni le remords, ni la pitié, ces deux vertus si hautes de l'âme humaine, n'ont jamais prévalu, dans un être qui aime, contre la frénésie dominatrice de la passion : les pensées d'Olivier eurent vite quitté la pauvre Berthe pour s'en aller tout entières d'un autre côté. La fièvre des baisers qu'il avait donnés à Ely, à ce pâle visage frémissant et convulsé, lui brûla de nouveau les veines. En même temps, l'image de son ami — de l'amant à qui cette femme appartenait maintenant — ressuscita devant son esprit, et ses deux blessures intérieures se mirent à saigner d'un flot si violent qu'il oublia tout ce qui n'était pas Pierre ou Ely, Ely ou Pierre. Et voici qu'une souffrance plus aiguë que toutes celles éprouvées jusqu'à cette heure s'empara de lui. Que faisait, que pensait l'ami, le frère, auquel il avait donné une part si vivante de son être? Que restait-il de leur amitié en ce moment? et qu'en resterait-il demain? Devant la perspective d'une rupture avec Hautefeuille, Olivier sentit que c'était là pour lui l'extrémité du malheur, le coup suprême qu'il n'était pas capable de supporter. L'écroulement de son mariage, c'était une misère à laquelle il était préparé. Cette affreuse et désespérée reprise

de passion pour Ely de Carlsberg, c'était une affreuse épreuve à subir; il la subirait. Mais perdre cette amitié sacrée, cette fraternité unique, dans laquelle il avait toujours trouvé un refuge, un appui, une consolation, une raison de s'estimer et de croire au bien, c'était le déchirement dernier, après lequel il n'avait réellement plus rien dans la vie à quoi tenir, plus personne avec qui et pour qui durer, l'entrée dans la froide, la noire, la totale solitude... Tout l'avenir de cette amitié se jouait à cette minute, et il demeurait là, immobile, à laisser passer un temps peut-être irréparable. Tout à l'heure, dans la voiture qui les ramenait à l'hôtel, il n'avait pu dire un seul mot à Pierre; maintenant il lui fallait à tout prix parler, défendre cette chère et noble chose, prendre part au débat dont le cœur de cet ami si cruellement frappé était le théâtre. Comment celui-ci l'accueillerait-il? Que se diraient-ils? Olivier ne se le demanda pas. L'instinct qui le fit sortir de son appartement et descendre chez Hautefeuille était aussi inconscient, aussi irraisonné que l'avait été l'appel de sa femme à ce même Hautefeuille, — cet appel qui avait tout perdu. La démarche d'Olivier serait-elle moins funeste?...

Quand il eut passé la porte de la chambre, il vit Pierre assis devant sa table, la tête dans ses mains. Une feuille de papier, préparée devant lui et restée blanche, attestait qu'il avait dû, aussitôt rentré, se mettre là, pour écrire une lettre. Puis il n'avait pas pu. La plume était retombée sur le papier et il l'y avait laissée. Par la fenêtre, derrière cette statue vivante du désespoir, un ciel miraculeux de cinq heures du soir s'attendrissait en nuances adorablement douces, où l'azur commençait à se teindre de mauve. De glorieuses gerbes de mimosas fleurissaient les vases et emplissaient de leur parfum, frais et alangui à la fois, cette cellule d'amoureux où le jeune homme avait goûté durant le paisible hiver de si romanesques heures de rêverie, où il vidait maintenant la grande coupe d'amertume que l'éternelle Dalila verse plus complaisamment à ses plus pures victimes! Durant cette tragique après-midi, Olivier avait subi bien des sensations poignantes. Il n'en avait pas connu de plus dures qu'au silencieux spectacle de cette simple, de cette inguérissable douleur. Toute sa virile affection d'ami s'émut, et ses propres peines

se fondirent en une tendresse immense pour ce compagnon de son enfance et de sa jeunesse qui agonisait-là, sous ses yeux. Il lui mit la main sur l'épaule, doucement, légèrement, comme s'il eût deviné qu'à son contact la chair de l'amant jaloux devait se rebeller d'aversion, presque d'horreur, et il lui dit :

— C'est moi, Pierre, c'est Olivier... Tu dois pourtant le sentir toi-même, que nous ne pouvons pas garder sur le cœur ce que nous y avons tous les deux. C'est un poids qui t'étouffe, comme il m'étouffe. Tu es misérable. Je suis misérable aussi. Nous le serons moins si nous le sommes ensemble, en nous appuyant l'un sur l'autre... Je te dois une explication. Je suis venu te la donner. Tu peux m'écouter et me répondre. Entre nous il n'y a plus de secret. Madame de Carlsberg m'a tout dit...

Hautefeuille avait paru ne pas entendre les premiers mots de son ami. Au nom de sa maîtresse, il leva brusquement la tête. Ses traits, horriblement contractés, révélaient cette âcre sécheresse du chagrin qui n'a pas pu pleurer. Il répondit d'une voix brève, où frémissait toute sa révolte intérieure :

— Une explication entre nous ? Laquelle ? Pour t'apprendre quoi ? Pour m'apprendre quoi ? Que tu as été l'amant de cette femme l'année dernière, que je le suis cette année-ci ?...

Puis, comme s'exaspérant à la brutalité de ses propres paroles :

— Si c'est pour me redire d'elle ce que tu m'en as dit quand je ne savais pas de qui tu me parlais, c'est inutile : je n'en ai rien oublié... ni l'histoire du premier amant, ni celle de l'autre, de celui à cause de qui tu l'as quittée... C'est un monstre de mensonge et d'hypocrisie. Je le sais. Tu me l'as démontré. Ne recommence pas. Cela me ferait trop mal, et c'est inutile. Elle est morte pour moi d'aujourd'hui. Je ne la connais plus...

— Tu es bien dur pour elle, reprit Olivier ; et toi, tu n'en as pas le droit.

Le cynisme des insultes lancées par Pierre contre Ely lui était intolérable. Elles trahissaient, chez l'amant qui outrageait ainsi une maîtresse idolâtrée la veille encore, tant de

douleur ! Et puis il avait dans l'oreille l'accent si vrai, si passionné de cette femme parlant de son amour ; une invincible magnanimité le contraignait d'en porter témoignage, et il répéta :

— Non, tu n'en as pas le droit. Non, elle n'a été avec toi ni une menteuse ni une hypocrite ! Elle t'a aimé, elle t'aime profondément, passionnément... Sois juste : pouvait-elle te dire ce que tu sais maintenant ? Si elle t'a menti, ç'a été pour te garder, parce que tu étais le premier, l'unique amour de sa vie...

— Ce n'est pas vrai, interrompit amèrement Hautefeuille : il n'y a pas d'amour sans une sincérité complète... Mais je lui aurais tout pardonné, tout ce passé, si je l'avais su par elle !... Et puis, il y a eu un premier jour, une première heure... Je me le rappelle, moi, ce jour, je ne l'ai pas oubliée, cette heure... Nous avons parlé de toi, dès ce jour-là. Je l'entends encore prononcer ton nom. Je ne lui ai pas caché combien je t'aimais. Elle savait par toi combien tu m'aimais... C'était si simple de ne pas me revoir, de ne pas m'attirer, de ne pas me prendre ! Il y a tant d'autres hommes de par le monde pour qui ce passé n'aurait été que du passé... Mais non : ce qu'elle voulait, c'était une vengeance, une ignoble vengeance ! Tu l'avais quittée. Tu t'étais marié. Elle m'a ramassé, comme un assassin ramasse un couteau, pour te frapper, toi, en plein cœur... Ose me dire non... Mais je l'ai lu, que tu crois cela, je l'ai lu, écrit de ta main ! Oui ou non, l'as-tu écrit ?

— Je l'ai écrit, répondit Olivier, et j'ai eu tort. Je l'ai cru et je me suis trompé. Ah ! — continua-t-il, avec un réel accent de désespoir, — il faut que ce soit moi, moi, qui la défende auprès de toi !... Mais si je ne croyais pas qu'elle t'aime, est-ce que je ne serais pas le premier à te dire maintenant : « C'est une infâme !... » Eh oui ! j'ai pensé qu'elle t'avait pris pour se venger, je l'ai pensé dès le jour de mon arrivée, quand nous nous sommes promenés dans le bois de pins et que tu me l'as nommée. J'ai si bien vu que tu l'aimais, et j'en ai tant souffert !...

— Ainsi, tu l'avoues ! s'écria Pierre.

Il se leva, et, saisissant son ami par les épaules, il commença de le secouer avec fureur, en répétant :

— Tu l'avoues, tu l'avoues!... Tu as deviné que je l'aimais et tu ne m'as rien dit. Toute une semaine, tu es resté avec moi, à côté de moi, à me regarder donner tout mon cœur, tout ce que j'ai de bon, de dévoué, de tendre en moi, à ton ancienne maîtresse, et tu te taisais! Et si je n'avais pas tout appris par ta femme, tu m'aurais laissé m'enfoncer davantage et davantage chaque jour dans cette passion, et pour quelqu'un que tu méprisais!... Ce n'est pas maintenant qu'il fallait me dire : « C'est une infâme », mais à la première heure, à la première minute...

— Et le pouvais-je? interrompit Olivier. L'honneur me le défendait, tu le sais bien...

— Et l'honneur ne te défendait pas de lui écrire, reprit Pierre, quand tu savais que je l'aimais, de lui demander un rendez-vous, à mon insu, d'aller chez elle quand je n'y étais pas!...

Et, regardant Olivier d'un regard où l'autre vit briller l'éclair d'une véritable haine :

— Mais j'y vois clair maintenant. Vous vous êtes joués de moi tous les deux... Tu as voulu te servir de ce que tu avais découvert pour rentrer dans sa vie. Ah! Judas, tu m'as trahi, toi aussi... Ah! traître! traître! traître!

Et, poussant un cri de bête blessée, il s'affaissa sur le fauteuil et il éclata en sanglots parmi lesquels il répétait :

— L'amitié, l'amour, l'amour, l'amitié, tout est mort, j'ai tout perdu, tout m'a trompé, tout m'a menti... Ah! que je suis malheureux!...

Sous cette furieuse apostrophe, Du Prat avait reculé en pâlissant. La douleur que lui infligeait l'insulte de son ami était bien profonde, mais aucune colère, aucun amour-propre ne s'y mélangeaient. Cette affreuse injustice d'un être si naturellement bon, si délicat, si tendre, ne faisait qu'augmenter sa pitié. En même temps, le sentiment de ce qu'il y avait d'irrémédiable pour leur mutuelle affection, si l'entretien finissant ainsi, lui rendait un peu de ce sang-froid que l'autre avait tout à fait perdu; et ce fut d'une voix grave, dans l'émotion, qu'il lui répondit :

— Oui, il faut que tu sois malheureux, mon Pierre, pour m'avoir parlé ainsi, à moi, à ton compagnon de toujours, à ton

ami, à ton frère!... Moi, un Judas? Moi, un traître?... Mais regarde-moi donc en face. Tu m'as outragé, menacé, presque frappé... et, tu vois, — je n'ai rien dans le cœur pour toi que cette amitié aussi complète, aussi tendre, aussi vivante qu'hier, qu'avant-hier, qu'il y a dix ans, qu'il y a vingt ans!... Moi, m'être joué de toi, t'avoir trompé? Non, tu ne peux pas le croire, tu ne le crois pas... Notre amitié! Tu sais bien qu'elle n'est pas morte, qu'elle ne peut pas mourir!... Et tout cela — son accent se fit violent et amer à son tour — à cause d'une femme!... Une femme a passé entre nous! Et tu as tout oublié, tout renié... Je t'en supplie, Pierre, reprends-toi, dis-moi que tu m'as parlé dans l'égarement, que tu n'as cessé de m'aimer et de croire que je t'aime. Je te le demande au nom de notre enfance, de ces heures naïves où nous nous sommes attachés l'un à l'autre en nous désolant de n'être pas de vrais frères. As-tu un souvenir, un seul, de ces temps-là, auquel je ne sois pas mêlé?... Moi, t'effacer de ma vie, ce serait du coup détruire tout mon passé, tout celui dont je suis fier, auquel je retourne chaque fois que je veux me laver des misères du présent!... Reviens à toi, je te le demande au nom de notre jeunesse, au nom de ce qu'elle eut de plus beau, de plus grand, de plus pur. En 70, au lendemain de Sedan, lorsque tu as voulu t'engager, tu as couru chez moi, tu te rappelles? et tu m'as trouvé qui allais chez toi. Et te souviens-tu comme nous nous sommes embrassés? Ah! si quelqu'un nous avait dit alors qu'un jour arriverait où tu m'appellerais traître et Judas, moi, aux côtés de qui tu voulais mourir! Avec quelle confiance nous aurions répondu: « C'est impossible! » Et cette nuit dans la neige au bois de Chagey, à la fin, quand nous avons appris que tout était perdu, que l'armée passait en Suisse, et que le lendemain il nous faudrait rendre les armes, te la rappelles-tu? Et notre serment sacré, s'il fallait jamais se battre encore, d'être là de nouveau, coude à coude, cœur à cœur, dans le même rang?... Si elle vient jamais, cette heure du nouveau départ, que feras-tu sans moi?... Ah! tu me regardes, tu me comprends, tu me reviens... Ah! embrassons-nous, mon Pierre, comme le 3 septembre... il y a plus de dix ans, et c'était hier... Tout peut nous manquer dans la vie, mais pas cela, crois-moi, pas cette amitié... Le

reste, c'est la passion, les sens, le délire; cela, vois-tu, c'est notre cœur!...

Tandis qu'Olivier lui parlait, l'attitude de Pierre avait en effet commencé de changer. Ses sanglots s'étaient arrêtés; et dans ses yeux encore trempés de larmes une lueur s'allumait. La voix de son ami exprimait une si poignante supplication, les images évoquées par cette parole fraternelle rappelaient au malheureux tant de hautes émotions, une communauté de sentiments si délicate à certaines heures, si courageuse, si héroïque à d'autres!... Il se faisait en lui, après cette secousse d'effroyable douleur, un réveil de son énergie d'homme à cet appel de son ancien compagnon d'armes. Il se leva, parut hésiter, puis se jeta dans les bras d'Olivier; et ils s'étreignirent d'une de ces mâles étreintes qui sèchent les pleurs sur les joues, arrêtent les défaillances de la volonté, renouvellent dans le cœur la force des décisions généreuses. Puis, brièvement, simplement, Pierre reprit:

— Je te demande pardon, Olivier; tu vaux mieux que moi. Mais le coup a été si rude, si subit!... J'avais en cette femme une foi si entière, si absolue, si profonde! Et j'ai tout appris en cinq minutes, et comment?... Je n'avais rien deviné, rien soupçonné... Alors, ces deux lignes de ta main, après ce que venait de me dire ta femme et après tes confidences!... C'est le bateau en mer, dans la nuit, coupé en deux par un autre et qui coule à pic... On devient fou à de pareils moments... Mais laissons cela. Tu as raison. Dans ce naufrage, il faut sauver notre amitié...

Il mit ses mains sur ses yeux, comme pour écarter une autre image qui recommençait de lui faire trop mal.

— Écoute, Olivier, continua-t-il, tu vas me trouver bien faible encore, mais il faut que tu me dises la vérité... Tu n'avais pas revu madame de Carlsberg depuis Rome?...

— Je ne l'avais pas revue, dit Olivier.

— Tu lui as envoyé une lettre ce matin... pas celle dont j'ai vu le commencement, mais une lettre. Que lui demandais-tu?

— De me recevoir, rien d'autre.

— Et elle, elle t'a répondu?

— Pas elle-même. Elle m'a fait dire qu'elle m'attendait

— Pourquoi lui demandais-tu ce rendez-vous? Que vous êtes-vous dit?

— Je lui ai dit ce que je croyais alors la vérité. J'étais indigné à l'idée qu'elle avait voulu se venger de moi à travers toi, et j'avais besoin de le lui crier, de lui faire honte. Elle m'a répondu, elle m'a prouvé qu'elle t'aimait...

Et il ajouta :

— Ne m'en demande pas davantage...

Pierre le regarda. La fièvre d'un pareil interrogatoire lui brûlait à nouveau le cœur. Il eut une question sur les lèvres; il allait ajouter : « Lui as-tu parlé de votre passé, de votre amour?... » Puis, sa noblesse native eut un haut-le-cœur devant la bassesse d'une si dégradante inquisition. Il se tut et commença de marcher à travers la chambre, en proie à un combat que son ami suivait avec une mortelle angoisse. Ces questions qu'il avait posées coup sur coup venaient de lui rendre Ely trop présente. Elles avaient ranimé les sentiments exorcisés tout à l'heure par le viril et douloureux appel d'Olivier. L'amour méprisant, désabusé, avili, cruel, — mais l'amour, — luttait contre l'amitié dans ce cœur bouleversé. Soudain le jeune homme s'arrêta. Il frappa le parquet du pied, en même temps que de son poing crispé il battait l'air. Il jeta un : « Ah! » de révolte, de dégoût et de délivrance, et, les yeux dans les yeux de l'autre :

— Olivier, dit-il, donne-moi ta parole d'honneur que tu ne reverras plus cette femme, que tu ne la recevras pas si elle vient chez toi, que tu ne lui répondras pas si elle t'écrit, que jamais tu ne demanderas de ses nouvelles, quoi qu'il arrive, jamais, jamais...

— Je t'en donne ma parole d'honneur, répondit Olivier.

— Eh bien! moi, — reprit Hautefeuille avec un profond soupir où il y avait du désespoir et du soulagement, — je te donne ma parole d'honneur que j'agirai de même, que je ne la reverrai jamais, que je ne lui écrirai jamais... Je viens de le sentir à cette seconde : maintenant il n'y a pas place pour toi et pour elle à la fois dans mon cœur. Je t'y garde.

— Merci, dit Olivier en prenant la main de son ami.

Une inexprimable émotion l'envahissait, faite de joie, de reconnaissance et d'épouvante, — joie de leur amitié sauvée,

— reconnaissance pour la délicatesse avec laquelle Pierre lui épargnait les tortures certaines de la plus horrible jalousie, — épouvante devant la sauvage douleur empreinte sur cette physionomie pendant ce vœu de sacrifice. Mais Hautefeuille, comme pressé de fuir cette chambre où venait de se jouer la terrible scène, avait ouvert la porte :

— Tu as une malade, là-haut, disait-il. Tu dois être auprès d'elle. Il faut qu'elle guérisse vite pour que nous puissions partir, demain si c'est possible, après-demain au plus tard... Je t'accompagne. Je t'attendrai dans le salon...

Les deux amis étaient à peine engagés dans le couloir qu'ils virent s'avancer vers eux un domestique de l'hôtel. Cet homme tenait une lettre sur un plateau qu'il offrit à Pierre en disant :

— On attend la réponse en bas, monsieur Hautefeuille.

Hautefeuille prit la lettre, en regarda la suscription et, au lieu d'ouvrir l'enveloppe, il la tendit à Olivier. Celui-ci reconnut la belle et haute écriture d'Ely. Il rendit cette lettre à Pierre et lui demanda :

— Que vas-tu faire?

— Ce que j'ai promis, répondit Hautefeuille.

Et, rentrant dans sa chambre, il mit la lettre toujours close dans une grande enveloppe. Il écrivit lui-même l'adresse de madame de Carlsberg et le nom de la villa. Puis, revenu dans le couloir, il dit au domestique :

— Voici la réponse.

Et quand il remit son bras sous le bras d'Olivier, il put sentir que celui-ci tremblait plus que lui-même.

PAUL BOURGET
de l'Académie française.

(La fin au prochain numéro.)

LES

DERNIERS CONVENTIONNELS[1]

(1814-1854)

I

Dès la fin du premier Empire, après moins de vingt ans, la Convention semblait déjà appartenir à une époque lointaine. Les membres survivants de la célèbre Assemblée ne se rappelaient plus guère leur passé que pour se dire mutuellement, comme Fouché à Thibaudeau en 1810 : « Nous étions au parterre, debout, mécontents, tapageurs. A présent nous voilà bien assis, aux premières loges, applaudissons ! » Presque tous avaient accepté de la nouvelle monarchie des places, des pensions, même des titres nobiliaires. Que leur importait désormais la république, le « système sublime » entrevu naguère par Condorcet ? Ils se croyaient fidèles à la Révolution, c'est-à-dire à un ensemble d'institutions dont le salut se confondait avec le leur; c'était là leur véritable, leur unique idole, et ils l'adoraient et la servaient dans la personne d'un

1. Parmi les documents inédits qui ont servi à composer cette étude, je signalerai : 1° les papiers des conventionnels Berlier, Jean De Bry, Gamon et Gleizal, que d'obligeantes communications m'ont permis de parcourir ; 2° les correspondances diplomatiques de 1816 à 1830 conservées dans nos Archives des affaires étrangères ; 3° les correspondances des bannis interceptées qui subsistent dans les Archives de Vienne et de Berlin. — De nombreux renseignements sur les conventionnels ont été recueillis dans la revue dirigée par M. Aulard, *La Révolution française*.

maître tout-puissant et glorieux. Un seul souvenir, celui de leur vote dans le procès de Louis XVI, eût pu troubler leur quiétude; mais Napoléon leur avait maintes fois prouvé son intention d'effacer de la mémoire des contemporains la date du 21 janvier 1793. En choisissant ses serviteurs parmi les ex-conventionnels comme parmi les émigrés ralliés, il affirmait tenir moins de compte des opinions que de la docilité ou de l'expérience acquise.

Conventionnels et émigrés devaient pourtant triompher, chacun pour sa part, le jour où tomba l'Empire. Cela peut sembler paradoxal, il n'en est pas moins vrai que le trône des Bourbons fut relevé par les hommes de la Révolution comme par les royalistes. Ceux-ci intriguèrent parmi les entours des souverains alliés, se livrèrent à des manifestations sentimentales ou enthousiastes, promenèrent dans Paris des drapeaux et des cocardes; ceux-là, selon les intentions du chef des Bourbons lui-même, firent agir le seul pouvoir resté debout, le Sénat. A défaut de cette nouvelle Convention rêvée un moment par le tsar Alexandre, qui, sous la présidence du Suisse Laharpe, devait décider des destinées de la France, le Sénat dit conservateur vota la déchéance du « tyran », et rendit sous conditions son royaume à Louis-Stanislas-Xavier, frère de Louis XVI.

Lanjuinais et Grégoire étaient les principaux inspirateurs de ces actes, et leurs anciens collègues de la Convention s'empressèrent de les suivre. Carnot arbore le drapeau blanc à Anvers et reprend sa croix de Saint-Louis; Jean De Bry, préfet à Besançon, le premier de tous les fonctionnaires, se montre aux fenêtres de son hôtel avec la nouvelle cocarde au chapeau. « Nous avons vu ici, écrit Thoulouse du fond de l'Ardèche, avec le plus grand enthousiasme les événements qui se sont passés... » Mercier, qui n'a plus que quelques jours à vivre, se glisse dans la députation de l'Institut chargée d'aller complimenter le comte d'Artois. Taveau rédige un mémoire sur les moyens d'éclairer le peuple et de lui montrer les bienfaits de la Restauration. Rabaut-Pommier prononce, dans la chaire d'un temple protestant, un sermon d'actions de grâces, tandis que Grégoire court au *Te Deum* de Notre-Dame. Merlin de Thionville

envoie au nouveau gouvernement une adhésion formelle, insérée au *Moniteur*, et Prieur de la Côte-d'Or redemande du service : « Ma moralité, écrit-il, garantit la fidélité que je dois au roi et que je lui voue avec sincérité. » Enfin, un peu plus tard, Barère, de son propre aveu, s'associe à deux des agents les plus décriés de l'émigration, Montgaillard et Fauche-Borel, pour réunir républicains et royalistes dans la défense de la Charte constitutionnelle. Aucun de ces hommes ne soupçonnait qu'on pût, après vingt ans, lui en vouloir d'avoir, dans une heure de crise et de vertige, aboli la royauté et tué le roi.

Louis XVIII, qui datait ses ordonnances, en 1814, de la dix-neuvième année de son règne, avait, lors de son « avènement », en 1795, promis l'amnistie à ses futurs sujets, mais en exceptant formellement les *votants*, c'est-à-dire les conventionnels ayant condamné à mort Louis XVI. Depuis, en 1797, en 1799, et plus explicitement dans la Déclaration de Colmar contre l'établissement de l'Empire, afin d'attirer à lui certaines bonnes volontés, de décider certains repentirs, il avait déclaré effacer cette exception. Le 1er février 1813, par une nouvelle déclaration colportée secrètement en France, il confirmait cette promesse. Enfin, redevenu roi, il traduisit en style légal les paroles de pardon inscrites dans le testament de son frère : « Toute recherche des opinions et des votes jusqu'à la Restauration est interdite; le même oubli est recommandé aux tribunaux et aux citoyens. » (Charte, art. 11.)

Louis XVIII comptait sans ses amis : ceux-ci n'entendaient pas voir s'interposer entre eux et les votants une clémence qu'ils disaient surhumaine, quelques-uns ajoutaient tout bas : immorale. Le roi fera grâce, murmuraient-ils déjà en émigration, mais les Parlements feront justice. Les Parlements n'étant pas rétablis, c'était aux fidèles de la vieille monarchie à venger l'honneur national et la justice éternelle. La qualification de *régicide*, jusqu'alors prononcée et appliquée à demi-voix, entre, avec son sens le plus étroit, dans la langue politique.

Avant même la fin de l'Empire, on s'essayait à punir le crime inexpiable. A Bordeaux, dans la première ville où Louis XVIII fut proclamé, un ex-conventionnel exerçait les fonctions d'inspecteur de la loterie; cet homme obscur et

inoffensif, nommé Garnot, n'avait siégé qu'à partir de 1794; il n'en fut pas moins destitué. On prétexta bien ses liens de parenté avec la famille Beauharnais; mais au fond c'était le membre d'une assemblée maudite qui était frappé en lui.

La Restauration opérée, selon la loi fatale des réactions, la chasse aux révolutionnaires s'étendit à toute la France. Destitutions, tracasseries, humiliations réitérées commencèrent à pleuvoir sur eux. Merlin disparut de la Cour de cassation. Le général Milhaud se vit enlever sa croix de Saint-Louis peu de temps après l'avoir reçue. Une ordonnance fut préparée qui remplaçait à l'Institut Carnot, Guyton de Morveau, Merlin, Sieyès, Grégoire, Lakanal, David. En province, c'était à qui oublierait l'article 11 de la Charte. A Valence, au passage du comte d'Artois, on s'écartait avec affectation d'un conseiller général dont le père avait signé une adresse à la Convention en 1793. A Nîmes, le préfet menaçait de se retirer si l'on ne destituait un conseiller de préfecture fils de régicide. A Saint-Brieuc, le maire Guyomar, qui n'était point un votant, mais qui avait hasardé une motion en faveur de la fête dite du 21 janvier, était sommé de se démettre et, malgré ses protestations de fidélité, révoqué. Ce fut un émoi général parmi les vaincus de la veille. On frappe aujourd'hui les régicides, disait-on; demain on s'en prendra à tous leurs collègues, puis on recherchera ceux qui ont approuvé, par une manifestation quelconque, l'exécution royale, puis on inquiétera les acquéreurs de biens nationaux, tous ceux enfin qui n'auront pas combattu pour le roi.

Carnot, dans un mémoire qu'il fit imprimer d'abord à un seul exemplaire et remettre au roi (juillet 1814), donna à ces craintes une vive et audacieuse expression. Tout en répétant que lui et ses amis avaient accueilli avec joie la Restauration, il accusait en toutes lettres les royalistes d'être les « premiers auteurs du meurtre de Louis XVI ». Comment, disait-il, les républicains eussent-ils pu le sauver, quand ses défenseurs naturels l'avaient abandonné? Son réquisitoire, répandu avec ou sans son aveu dans le public, fut vendu à des milliers d'exemplaires.

Des répliques virulentes se produisirent, entre autres (août 1814) une sorte de dictionnaire biographique des

conventionnels dédié au duc de Piennes, premier gentilhomme de la Chambre. L'auteur les classait suivant leur *vote*, et poussait l'opinion publique à mettre au pilori ceux qui avaient immolé l'oint du Seigneur, en attendant que la loi, voilant la Charte par respect de la morale, pût les proscrire.

Ainsi chaque parti recommençait à se mettre sous la protection des morts, à ruminer et à raviver ses souvenirs. Celui qui était au pouvoir exhuma de leur lit de chaux Louis XVI et Marie-Antoinette, et fit transporter solennellement leurs restes à Saint-Denis le 21 janvier 1815. A la même date, des services expiatoires étaient célébrés dans toutes les églises, et ce fut l'occasion d'appels à la vengeance : « Jurez, dit à ses auditeurs le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois, de poursuivre sans relâche les scélérats qui ont commis le crime. » Des bruits étranges avaient circulé la veille dans Paris. On devait amener les régicides à Saint-Denis, disaient les uns, pieds nus et corde au cou ; les déporter, disaient les autres, ou les faire massacrer à domicile par des chouans, au milieu d'une fausse émeute organisée par la police. La vérité est que, pendant la nuit du 20 au 21 janvier, le gouvernement fit garder par des gendarmes déguisés les demeures des principaux d'entre eux, et que Carnot veilla dans sa maison barricadée, au milieu de ses amis armés.

Cependant une révolution était dans l'air. A la veille des Cent-Jours, Fouché, figure à tous masques, poursuivait sourdement une intrigue en faveur du duc d'Orléans ou de Napoléon II. Parmi ses anciens collègues, Thibaudeau, Oudot, Prieur de la Marne, s'y associèrent, sauf à se replacer comme Fouché, après le retour de l'île d'Elbe, sous le « vieux bras » de l'empereur. Les conventionnels, désormais persuadés de la vanité de la protection légale accordée par la Charte, embrassèrent avec passion la cause de Napoléon, qui se confondait pour eux avec celle de l'indépendance nationale. Ceux qu'on avait dédaignés jusque-là s'offrirent et furent acceptés ; on les plaça dans la police. A la Chambre des représentants, présidée par l'honnête et courageux Lanjuinais, on vit reparaître, après vingt ans d'obscurité méritée, des survivants de la Montagne tels que Garnier de Saintes et

Barère. Il n'y a pas jusqu'à Dulaure, le vieux girondin rendu à sa vie studieuse et retirée, qui ne s'avise de demander, inutilement d'ailleurs, la place de conservateur des manuscrits à la Bibliothèque impériale.

L'aventure des Cent-Jours prit rapidement fin, et la réaction qui s'ensuivit sévit à la fois sur les républicains et les bonapartistes, confondus sous une dénomination commune. Le pamphlétaire royaliste Barruel-Beauvert attribue nettement la Révolution du 20 mars à une « poignée de régicides » et, au lendemain de Waterloo, il imagine un projet de restauration à main armée dont le premier article serait l'arrestation nocturne de tous les conventionnels. « Traître régicide », écrira du malheureux Ney un avocat, indigné qu'on accorde un défenseur à ce grand coupable. Carnot fut inscrit par Fouché, son collègue de la veille, dans l'ordonnance du 24 juillet, parmi les trente-huit fauteurs de la rébellion qui devaient aller attendre en province leur mise en jugement : « Où veux-tu que j'aille, traître ? aurait dit le premier au second. — Où tu voudras, imbécile. » L'« imbécile » publia un long mémoire justificatif de son passé, invoqua inutilement l'appui du généralissime anglais Wellington, et finit par se réfugier à l'étranger. Le « traître » présidait alors à la seconde Restauration.

Présenté au roi et au comte d'Artois comme l'homme nécessaire, devenu l'époux de mademoiselle de Castellane et l'idole du faubourg Saint-Germain, ministre, député élu par trois départements, l'ancien proconsul de l'an II, l'ancien policier de l'an XII se crut l'arbitre de la situation et supposa la Révolution absoute dans sa personne; mais il dut bientôt se convaincre qu'il n'était qu'un instrument destiné à être écarté, puis brisé. On lui fit peu à peu comprendre que son éloignement momentané lui serait utile. On lui proposa, comme avait fait Bonaparte à Barras au lendemain du 18 Brumaire, la légation des États-Unis, qu'il refusa, puis l'ambassade de Saxe, qu'il accepta. Il partit pour Dresde, croyant encore de là pouvoir offrir ses conseils au gouvernement; et, dès le 4 janvier 1816, une lettre ministérielle vint, en quelques lignes, sans motifs allégués, mettre fin à sa mission.

II

La réaction royaliste se donnait alors pleine carrière. Elle s'épanouit dans des clubs comme celui des *Francs régénérés*, où l'on disait : « C'est avec le feu qu'on guérit les blessures faites avec le feu » ; dans certains salons, où des femmes élégantes prêchaient une répression inexorable, presque la mort sans phrases ; enfin dans les cours prévôtales et à la Chambre introuvable, qualifiée plus tard de « Convention nouvelle » par Benjamin Constant. Au projet d'amnistie présenté par le gouvernement, la majorité de cette Chambre juxtaposa une série d'amendements constituant autant d'exceptions. L'un d'eux était ainsi conçu : « Ceux des régicides qui, au mépris d'une clémence sans bornes, ont voté pour l'Acte additionnel, ou accepté des fonctions ou emplois de l'usurpateur et qui, par là, se sont déclarés ennemis irréconciliables de la France et du gouvernement légitime, sont exclus à perpétuité du royaume, tenus d'en sortir dans le délai d'un mois, sous la peine portée par l'article 33 du Code pénal ; ils ne pourront y jouir d'aucun droit civil, y posséder aucuns titres ou pensions à eux concédés à titre gratuit. »

Le rapporteur (c'était un avocat, Corbière) savait bien que cette mesure violait l'article 11 et subsidiairement les articles 66 et 69 de la Charte. Son argumentation, très brève, est celle d'un homme gêné par des textes formels. Elle se résume ainsi : L'article 11 reste intact, puisqu'il continue à s'appliquer aux régicides qui sont demeurés à l'écart pendant les Cent-Jours. Un simple éloignement n'eût pas suffi à punir le premier crime ; on n'entend pas, d'autre part, punir le second ; et cependant, s'ils sont réunis sur la même tête, ils font de leurs auteurs des citoyens dangereux, en état d'hostilité permanente contre le gouvernement. C'était renouveler la doctrine du salut public et la loi des suspects.

La réfutation de cette argumentation embarrassée et incohérente était facile. Un politique digne de ce nom eût invoqué la Charte. Un jurisconsulte eût pu dénoncer l'application

rétroactive d'une peine non inscrite dans une loi antérieure ; rappeler que les régicides n'étaient pas coupables de récidive, car ils n'avaient pas été punis pour leur *vote*, et leur adhésion à l'Acte additionnel n'était qualifiée crime par aucune loi. Enfin un royaliste de sentiment eût dû en appeler au testament de Louis XVI et à la volonté formelle de Louis XVIII.

Tout cela fut dit, ou plutôt murmuré et jeté sans écho à travers l'atmosphère enflammée où l'on vivait. Siméon, jadis proscrit le 18 fructidor par les survivants de la Convention, hasarda, en s'excusant presque, les arguments empruntés au droit criminel ; Michelet rappela les dernières volontés de Louis XVI, de Serre l'article 11 ; Royer-Collard et Becquey se bornèrent à repousser en principe les amendements ; Salaberry confessa que, malgré ses sentiments personnels, il devait s'incliner devant la légalité. Le ministre de l'intérieur lui-même déclara que la loi faisait réputer criminels des actes non reconnus comme tels par les lois existantes. Le duc de Richelieu demanda instamment qu'on s'inclinât devant la clémence du roi, qu'on respectât ses ordres. Rien n'y fit. La Bourdonnaye déclara : Vous ne violez pas la Charte ; Castelbajac s'écria que l'indulgence était une faiblesse dangereuse ; Béthisy enfin emporta le vote par une improvisation passionnée, aux cris de : *Vive le roi quand même!* au milieu des applaudissements partis des tribunes. Richelieu lui-même, étourdi, entraîné, se leva, dit-on, avec la majorité. Les plus courageux opposants s'abstinrent. Trois députés seulement, Siméon, d'Argenson, Saint-Aulaire, formèrent la minorité, « par respect pour le roi ».

Ainsi transformée en table de proscription, la loi fut portée à la Chambre des pairs. Richelieu avait accepté la pénible tâche de justifier la soumission du roi aux députés. Ceux qui venaient d'envoyer Ney devant le peloton d'exécution décidèrent de voter sans discussion. Le duc de Broglie avait préparé un discours contre la loi, il se contenta de le faire imprimer, et Lanjuinais, qui n'avait pas tremblé devant la Montagne et la populace révolutionnaire, fut absent ce jour-là [1].

1. C'est l'aveu que fait Lanjuinais lui-même, dans une lettre adressée en 1819 à son ancien collègue Jean De Bry.

Presque en même temps, une autre loi ordonnait un deuil national à chaque anniversaire du 21 janvier et prescrivait à cette date, dans les églises, la lecture du testament de Louis XVI. On perpétuait ainsi la mémoire du pardon royal, tout en interdisant le feu et l'eau aux hommes que ce pardon semblait couvrir devant la France.

Une loi arbitraire est d'ordinaire arbitrairement interprétée et appliquée. Le gouvernement frappa et ceux qui avaient voté la mort sous condition expresse, et ceux qui avaient voté l'amendement de Mailhe, et ceux qui, ayant voté la détention ou le bannissement, s'étaient prononcés contre le sursis ou l'appel au peuple. Il y en eut même qui étaient exempts sans conteste et que des préfets trop zélés expulsèrent. L'Institut, les académies de province les rayèrent à l'envi de leurs listes. A en croire certains royalistes, on eût dû demander pour eux à l'empereur Alexandre la relégation en masse en Sibérie.

Un certain nombre, au moment du départ, sollicitèrent, sous divers prétextes d'affaires ou de santé, des sursis. Bernard de Saintes simula sans succès la folie; Thirion se tua; d'autres signèrent des rétractations solennelles de leur vote ou même des professions de foi royalistes. Bréard allégua sa pauvreté; le gouvernement lui fournit les fonds nécessaires pour gagner son lieu d'exil. Desgrouas, aveugle et impotent, ne pouvait se mettre en route; le préfet l'enferma à l'hôpital en l'imposant à dix francs par jour et en manifestant l'espoir qu'il serait bientôt, suivant une expression toute jacobine, « élargi ».

Quelques-uns de ceux que la loi épargnait crurent, ainsi que le fit Cambacérès, devoir quand même passer la frontière. En revanche, un certain Richard, alors préfet de la Charente-Inférieure, pour je ne sais quels services dont la trace nous échappe, non seulement ne s'éloigna pas, mais obtint une pension de retraite de six mille francs. Tallien resta à Paris, sous le bénéfice d'un sursis indéfini, couvert peut-être par le souvenir du 9 Thermidor. Pasquier l'a vu « traînant dans le coin le plus obscur d'une promenade publique sa triste et pénible existence, rongé de maux physiques, d'une figure hideuse et repoussante, abandonné, méconnu, n'ayant pour soutenir sa misérable vie que les soins d'une vieille femme

qui lui était restée attachée et un assez chétif secours accordé par la pitié du gouvernement royal ».

Drouet, l'homme de Varennes, échappa aux recherches et s'en alla, sous le nom de Merger, à Mâcon, pour y tenir, avec une Allemande, une mauvaise boutique de pâtissier. Afin que rien ne manquât à l'abaissement de cet ex-complice de Babeuf, de cet ex-sous-préfet impérial, il finit par devenir, toujours incognito, l'homme de confiance d'un vieil *ultra*, auquel il lisait chaque matin la *Quotidienne* et dont il soignait le jardin.

Besson (du Doubs) fut peut-être plus malheureux, mais acheta à un prix moins humiliant le droit de mourir en France. Il prit ostensiblement un passeport pour l'étranger, puis alla se terrer à quelque distance de son village, au fond d'un long et tortueux vallon, dans une maison isolée et entourée de bois. Il y passa, soigné et protégé par sa fille, les dernières années de sa vie. Le gouvernement connaissait sans doute sa retraite; de temps en temps les gendarmes lui infligeaient, comme au beau temps de la Terreur, une visite domiciliaire. Besson, prévenu à temps par ses amis, se glissait dans une cachette semblable à celles de 1793, devant laquelle les gendarmes passaient avec une ignorance volontaire. Une fois, il se promenait à quelque distance, lorsque cette visite eut soudainement lieu; il n'osa rentrer et passa la nuit dans la forêt, se rappelant sans doute les Girondins proscrits par lui et Pétion dévoré par les loups. Dans sa maison même, il vivait à l'écart; son petit-neveu, qui était alors un enfant, m'a raconté ne se souvenir de lui que comme d'une sorte de fantôme qui lui était apparu derrière une porte vitrée et s'était éclipsé, après l'avoir regardé longtemps. C'est dans cette retraite que Besson mourut en 1826 et fut, je crois, enseveli.

Les votants qui échappèrent à ces rigueurs parce qu'ils ne s'étaient point ralliés à Napoléon pendant les Cent-Jours (ils n'étaient que trente-sept) demeurèrent des témoins vivants, au dire des ultras, de l'observation de la Charte. Parmi eux on vit Isnard, le tribun enflammé de 1792, se prosterner sur la place de l'échafaud royal et demander publiquement pardon à Dieu et aux hommes. Barras, riche de deux cent mille

livres de rente, vivait au milieu des amis que son opulence lui avait conservés. On l'avait soupçonné de royalisme sous l'Empire; redevenu sujet d'un Bourbon, ce ci-devant gentilhomme se faisait appeler *citoyen général*, sans doute en souvenir du 9 thermidor et du 13 vendémiaire. Le *comte* Grégoire, qui signait obstinément « *ancien évêque de Blois*, » était réfugié à Auteuil, comme les idéologues sous l'Empire, et versait dans des ouvrages indigestes et dans sa vaste correspondance ses rancunes, ses illusions, ses convictions fortifiées par la disgrâce de prêtre constitutionnel et républicain. On sait quel bruit firent en 1819 son élection à la Chambre des députés et son exclusion comme indigne.

Pourquoi, au Parlement et dans la presse, l'opinion, si chatouilleuse depuis sur les atteintes portées à la Charte, laissa-t-elle, sans protester trop haut, l'« anti-loi », comme disait à demi-voix Lanjuinais, suivre son cours? L'expérience du droit constitutionnel naissait à peine; on était en pleine crise, au lendemain d'une révolution et d'une invasion, et d'ailleurs qui prenait sérieusement intérêt à ces représentants de l'ère révolutionnaire, presque tous fauteurs de spoliations, de proscriptions et de coups d'État? On n'a qu'à lire à cette date la Correspondance de madame de Rémusat et de son fils; on y verra exprimés très nettement, par celui-ci la pensée des futurs libéraux encore discrète et comme incertaine d'elle-même, par celle-là le sentiment qui emportait le monde royaliste, le rendait, au nom de l'honneur, inaccessible à la pitié[1]. Du moins, parmi les proscripteurs, il y en eut qui se souvinrent et qui travaillèrent, par devoir de reconnaissance, à atténuer la rigueur de leur propre arrêt. « Tel, a raconté depuis le duc Decazes, réclamait pour celui qui lui avait sauvé la vie; tel autre pour un banni qui lui avait fait restituer ses biens[2]. »

Les proscrits n'obtinrent pas, au premier moment, de résider dans le voisinage de la France. L'Angleterre força quatre d'entre eux, venus par la voie de Jersey, de s'éloigner,

1. Voir surtout la lettre de M. de Rémusat, du 10 janvier 1816, et celles de madame de Rémusat, des 3 et 21 janvier (*Correspondance*, t. I, p. 203, 210, 228).

2. Discours à la Chambre des pairs, 10 septembre 1830.

et le Piémont obligea ceux qui lui demandaient asile de refluer vers la Suisse. La Suisse elle-même leur mesurait son hospitalité, comme elle l'avait mesurée, sous le règne des montagnards, aux girondins mis hors la loi. Vingt-quatre conventionnels arrivés à Genève sont invités à quitter le territoire; il en est de même de ceux qui pénètrent à Neuchâtel. Roger-Ducos, près d'Ulm, fait une chute de voiture et succombe aux suites de ses blessures; on se dit à Paris que c'est le commencement des châtiments divins sur la tribu maudite.

Les Pays-Bas, les anciens « départements réunis », étaient encore pour les bannis l'asile le plus rapproché et le plus sûr. Là régnait un descendant de Guillaume d'Orange, fidèle aux idées et aux habitudes des stathouders ses ancêtres, favorable aux victimes des Bourbons, hostile à la France elle-même; mais il était le protégé de la Sainte-Alliance, et dut céder d'abord à ses injonctions comme aux instances de l'envoyé de Louis XVIII. Merlin de Douai, réfugié à Harlem, avait reçu l'ordre de s'éloigner; exclu d'avance d'Angleterre et de Prusse, il se dirigeait vers les États-Unis; il fit naufrage en sortant du port de Flessingue : « La mer me l'a rendu, dit le roi de Hollande, je ne peux pas le rendre à la mer, je le garde. » Comme on lui demandait d'éloigner de la frontière française Barère établi à Mons : « Il n'y a là que Lesage-Senault, Laloi, Jean De Bry et un M. de Roquefeuille (c'était le nom qu'avait pris Barère); ce sont tous de braves gens. » Et à Bruxelles même, à quelques pas des principaux d'entre eux se promenant dans les allées du Parc, il répétait en les montrant à un personnage de sa suite : « Vous les voyez! ce sont des hommes fort tranquilles, qui ne demandent que le repos. Si l'un d'eux s'émancipait le moins du monde, il serait mandé à la police. On lui ferait une petite semonce qui serait reçue avec douceur, et tout serait dit. »

Au fond, le gouvernement français se préoccupait avant tout d'éloigner les bannis désignés nominativement par l'ordonnance du 24 juillet 1815. C'étaient, dans la catégorie des ex-conventionnels, Carnot, Barère, Defermon, Merlin, Garnier de Saintes et Thibaudeau. Quant aux victimes de la loi d'amnistie, il se résigna, de concert avec les autres puissances,

à suspendre toute mesure à leur égard, « vu l'âge avancé, les infirmités et le peu de fortune de la plupart d'entre eux, comme aussi la conduite tranquille qu'ils ont tenue jusqu'ici...[1] » Aux Pays-Bas, notamment, ils finirent par jouir d'une liberté complète et, redevenus monarchistes par reconnaissance, ils proclameront Guillaume Ier le modèle des souverains.

III

A partir de 1817, l'agitation commença en France, parmi les enfants perdus du parti libéral, pour le rappel des bannis. La presse ouvrit la campagne. Une brochure signée Brissot-Thivars (c'était un neveu du conventionnel), traduite devant les tribunaux, valut un acquittement à l'auteur (avril 1818). En revanche, un des bannis, Berlier, ayant envoyé à la *Bibliothèque historique* un écrit sous forme de dialogue, qui contenait une discussion de la loi d'amnistie et une protestation juridique contre elle, ledit écrit, bien que volontairement supprimé avant la publication, entraîna pour les éditeurs une condamnation à l'amende et à la prison. L'écrivain royaliste Charles Nodier ayant fait paraître dans le même sens sa brochure *Des Exilés* subit, parmi ses amis politiques, une disgrâce momentanée. En réponse à ces manifestations, les *ultras* lançaient des ouvrages tels que *les Missionnaires de 1793* (par Fabry), qui dénonçaient les régicides comme les ancêtres et les clients des libéraux.

A la même époque, parut et circula dans le monde royaliste un fragment — politique ou mystique, épique ou élégiaque, comment le qualifier? — intitulé *l'Homme sans nom*. Cet homme, le meurtrier légal du roi-martyr, est dépeint comme un damné malgré lui, cherchant à oublier ses compatriotes et à se faire oublier d'eux dans quelque coin perdu des Alpes, et s'entretenant avec lui-même de son passé. Il vit accablé sous la colère de Dieu, le mépris du monde, le poids

1. Le duc de Richelieu au marquis de Bonnay, 16 juillet 1817. (Arch. des affaires étrangères, *Corr. Prusse*, t. CCLVII.)

de ses propres remords. Une femme, avec laquelle il n'échange jamais une parole, lui apporte chaque jour sa nourriture. Sa seule lecture est une Bible; sous le lit de paille où il dort on creusera sa fosse, et sa maison sera démolie pour couvrir sous un tas de pierres informe le lieu de sa sépulture. Cette peinture reflétait exactement l'état d'imagination des royalistes. A Bruxelles, les petites-filles du marquis de Mun, à qui l'on dit : « Voici Cambacérès qui passe », le regardent et s'écrient naïvement : « Mais c'est un homme! » D'après ce qu'elles avaient entendu raconter, elles supposaient voir un monstre; et il en fut ainsi jusqu'à la fin. Le dernier *Moniteur* du règne de Charles X (28 juillet 1830), imprimé lorsque l'insurrection se rendait maîtresse à Paris, contient une analyse élogieuse de *l'Homme sans nom*.

La question du rappel des bannis fut introduite sur la scène parlementaire à la suite des pétitions bruyamment colportées, puis présentées à la Chambre des députés. Parmi les conseillers de la couronne, Decazes désirait un renvoi aux ministres adopté sans discussion, ce qui eût laissé toute latitude au roi pour l'interprétation future de la loi de bannissement. De Serre désirait un ordre du jour pur et simple, à la fois plus respectueux de la législation existante et plus dédaigneux pour les pétitionnaires. Lorsqu'il intervint dans le débat (17 mai 1818), il s'exprima ainsi : « A l'égard des bannis dont l'exil n'est que temporaire, la Chambre peut avoir pleine confiance dans la clémence royale ; à l'égard des régicides, jamais — sauf les tolérances déjà accordées pour infirmités. » L'ordre du jour pur et simple fut adopté.

Le terrible *jamais* du garde des sceaux était pour la galerie; c'est un peu le sort de toutes les déclarations de ce genre. Il était vrai en ce sens que le gouvernement était décidé à maintenir en principe la loi de 1816; mais, dans le cabinet du roi, Decazes devait avoir raison contre de Serre. Louis XVIII avait cru politique de céder à la Chambre introuvable; au fond, il préférait la Charte, son œuvre, à une loi de parti votée malgré lui, « quand même ». Dès décembre 1817, Gamon, en souvenir des services secrets rendus par lui à la cause royale pendant la Révolution, fut inscrit le premier sur la liste des rappelés; puis on demanda des notes à Cambacérès,

le proscrit volontaire de Bruxelles, sur ses compagnons d'exil, et, d'après elles, les grâces individuelles se succédèrent durant les années 1818 et 1819. Il y eut même deux fournées, l'une de onze (mai 1818), l'autre de vingt-deux (décembre), mais elles ne contenaient aucun homme marquant. Pour dresser ces listes d'indulgence, on choisit d'abord ceux qui, en 1815, n'avaient exercé que des fonctions gratuites; puis, au lieu de catégories arrêtées d'après le mode des *votes*, on admit comme nuance favorable les magistrats avant les préfets, et ceux qui avaient repris leurs places par l'effet des décrets de Lyon, ou qui, pensionnés de l'État, n'avaient osé se dérober au choix du maître. D'ailleurs les rentrants continuaient à être privés de leurs droits civiques et, au premier avis, devaient retourner en exil. Quelques-uns de ceux auxquels on ne pardonna point recouvrèrent leurs pensions d'anciens fonctionnaires ou reçurent des secours. Enfin, ceux qui avaient obtenu, à cause de leur âge ou de leurs infirmités, des sursis à leur départ, se les virent renouveler sans terme précis. Mais Decazes tombé, les grâces cessèrent jusqu'en 1830.

Parmi les conventionnels demeurés en France, plusieurs étaient redevenus, par la volonté royale ou l'élection populaire, des personnages publics. Lanjuinais, Boissy d'Anglas, Vernier, Pontécoulant siégeaient à la Chambre des pairs. Lanjuinais paraît s'être assez peu soucié de ses anciens collègues exilés et se déroba volontiers quand leurs intérêts étaient en jeu. Boissy d'Anglas, au contraire, s'employa avec zèle à améliorer leur situation, à procurer des rappels partiels. Un de ceux qui l'avaient jadis proscrit devint ainsi son obligé, et demanda à venir le remercier : « Non, lui fut-il répondu, je ne me sens pas assez de philosophie pour lui pardonner entièrement le mal qu'il m'a fait. Le monde est assez grand pour nous contenir éloignés l'un de l'autre. »

A la Chambre des députés on retrouve la Convention jusque sur les bancs de la droite, dans la personne obscure de Maynard (Dordogne) et de Pilastre de la Brardière (Maine-et-Loire). Daunou siégea à gauche; on l'avait destitué comme directeur général des archives, mais on l'avait épargné comme professeur au Collège de France et comme rédacteur du *Journal*

des Savants. Sa plume était d'ailleurs aussi docile envers la royauté qu'envers l'empire, et celui qui avait foudroyé par ordre le pouvoir temporel de Pie VII s'ingéniait maintenant à prouver, par un mémoire en due forme, qu'aucun empêchement religieux ne pouvait être opposé au mariage du duc de Berry avec une princesse russe. Bancal des Issarts, l'ancien ami de madame Roland, achevait sa vie dans les pensées qui lui avaient inspiré, en l'an V, son *Nouvel ordre social fondé sur la religion*. Tout en étudiant l'hébreu et en méditant sur l'Écriture sainte, il continuait à se répéter à l'écart que « le gouvernement républicain est le seul légitime ».

Durant toute la Restauration, à la Chambre des députés, il suffit d'une allusion à l'époque révolutionnaire pour soulever les passions et les récriminations réciproques. Ces deux mots, l'émigration, le régicide, se croisent de gauche à droite comme des épées nues. Le souvenir du dernier jour de Louis XVI se réveille au moindre mot sur les bancs royalistes et se traduit en discours pathétiques ou en interruptions indignées ; la « sensibilité » d'autrefois se donne carrière. On n'a qu'à se rappeler le dialogue entre La Bourdonnaye et de Serre (20 avril 1819) : « Toutes les majorités ont été saines, s'écrie le garde des sceaux. — Quoi ! monsieur, même la Convention ! — Oui, même la Convention ; si elle eût été libre, nous n'aurions pas à gémir sur le plus épouvantable des crimes. » Aussi, la même année, La Bourdonnaye n'hésitait-il pas à présenter l'élection de Grégoire comme le résultat de l'*éloge* de la Convention par le ministre. Qu'il s'agît de la première coalition, de la cocarde tricolore ou de la loi dite des donataires du domaine extraordinaire, les passions de la majorité et de la minorité se heurtaient soudain, dans un conflit tumultueux ; de l'un de ces conflits sortit la célèbre expulsion de Manuel.

Un autre, moins connu, se produisit encore à la veille de 1830, à propos d'une pétition de la famille Bertrand-Lhosdinière. Le conventionnel de ce nom était mort six ans auparavant, et son épitaphe le qualifiait : un des meilleurs citoyens de France, un des meilleurs défenseurs de ses libertés. Après six années, un substitut en quête d'avancement s'avisa de faire crocheter et desceller la grille qui entourait le monument et marteler l'inscription. Sur une plainte de la veuve,

le procureur général déclara qu'il y avait eu abus de pouvoir, mais le premier président rendit une ordonnance de non-lieu à l'endroit du magistrat coupable, sous prétexte qu'il avait défendu en cette circonstance les droits, la dignité et l'inviolabilité du roi. Une nouvelle plainte adressée directement au garde des sceaux resta sans réponse. Celle qui fut portée à la Chambre remit en présence royalistes et libéraux. Les premiers invoquaient les lois de l'honneur et de la morale publique contre l'inscription incriminée : « Je demeure immobile, s'écria le vicomte de Conny, et mes sens restent glacés d'horreur. » Les seconds, tout en s'associant à ces démonstrations loyalistes, insistaient sur l'impunité accordée à un magistrat oublieux de ses devoirs, et se révoltaient contre cette idée que l'horreur pour un grand crime implique l'indulgence même pour un crime moindre. Le garde des sceaux, en se prononçant en faveur des royalistes, fit consacrer l'approbation accordée par le pouvoir judiciaire à une violation de sépulture.

Les mêmes sentiments avaient cours dans tout le monde officiel. Il fallait que les noms inscrits dans les scrutins de janvier 1793 cessassent d'être prononcés, d'importuner la génération présente. Merlin de Thionville était contraint d'habiter loin de son département, où l'on redoutait son influence ; Barrot, bien que son fils eût figuré parmi les volontaires royalistes de 1815, était contraint par ses collègues de vendre sa charge d'avocat à la Cour de cassation. On retirait à Grégoire, à propos d'un changement de brevet, sa croix de commandeur de la Légion d'honneur, et on refusait à Thabaud jusqu'à un permis de chasse. Le procureur du roi d'Apt menaçait de prendre des conclusions contre un avocat qui avait osé citer Merlin comme une autorité en jurisprudence. L'administration des musées reléguait les tableaux de David dans les greniers du Louvre, et le préfet de la Vienne retirait son brevet à l'imprimeur qui avait fourni ses presses au fils de Cochon-Lapparent voulant publier l'éloge de son père. L'avocat Pierre Grand, coupable d'avoir parlé sur la tombe de Laignelot, était suspendu pour un an par le conseil de l'ordre.

Il ne fallait pas que ces potentats déchus vinssent, même dans les banquets libéraux, faire reparaître avec leur personne vieillie le fantôme de la Terreur. Thomas, qui s'est laissé

conduire à une cérémonie de ce genre, croit devoir s'excuser, et conclut tristement : « Il faut nous résigner, régicides ou non, à voir nous vivants dévorer nos cadavres par quelques oiseaux carnassiers qui planeront encore longtemps dans notre hémisphère. » La même plainte arrive de l'autre côté de la frontière : « Il est, écrit Jean De Bry, après une longue révolution, un silence qu'il faut savoir subir et des actes que l'on doit par intérêt pour soi éloigner de toute discussion. Il pèse sur nous une tontine de haines que les ennemis de toute modération imposeront jusqu'au dernier souffle du dernier d'entre nous. »

Mais, parmi ces parias politiques, un personnage mourait-il? Le gouvernement mettait la main sur ses papiers, surtout s'il pensait y retrouver la trace de relations anciennes avec Louis XVIII, qu'il importait de faire disparaître. C'est ainsi qu'après le décès de Cambacérès, un commissaire, muni d'une ordonnance royale, vint saisir les papiers ayant trait à sa vie publique; l'héritier ayant protesté devant les tribunaux contre l'enlèvement de la correspondance, la justice administrative éleva le conflit et triompha devant le Conseil d'État. Barras était à peine refroidi qu'en vertu d'un ordre datant déjà de quatre ans, le juge de paix pénétrait dans son domicile et confisquait quelques paperasses sans importance. Barras avait pris ses précautions et mis en sûreté ses Mémoires. « Ils ne trouveront chez moi, disait-il en mourant, que des comptes de blanchisseuses. »

Des pères, la malédiction descendait sur les fils. On retrouve bien sur les listes des gardes du corps les noms tout girondins de Lesterpt-Beauvais et de Boyer-Fonfrède, et dans la correspondance de de Serre une lettre où il est dit au fils de Mallarmé que, les fautes et les châtiments étant personnels, il ne portera point, comme fonctionnaire, la peine du vote paternel. Il n'en est pas moins vrai qu'alors on refusait tout avancement, comme officier, au fils de Carnot, et on empêchait le fils de La Réveillère, sous un vain prétexte, celui d'un nom absent du calendrier (Ossian), de prêter serment comme avocat. On n'osait décerner au fils de Thibaudeau, industriel, une récompense méritée à l'Exposition de 1827, et on la plaçait, de peur sans doute de froisser la pudeur ministérielle, sous le nom de son principal auxiliaire.

IV

Suivons maintenant les proscrits de 1816 au delà des frontières. Il semble que tous eussent dû se porter vers les républiques du Nouveau Monde; mais point. Ils voulaient rester à portée de la France, en mesure d'y rentrer au premier jour. On compte ceux qui allèrent aux États-Unis : Garnier de Saintes, qui périt naufragé sur l'Ohio; Pénières, qu'on trouve installé dans une sorte de champ d'asile bonapartiste (Aigleville), bornant son ambition à être « le premier menuisier de la colonie »; Lakanal, qui organise l'université de la Nouvelle-Orléans avant d'aller se livrer dans une campagne isolée, sur la baie de Mobile, à l'étude de la botanique. Les uns et les autres laissent à l'écart leur terrible collègue Billaud-Varennes. Celui-ci, chassé de la Guyane, — où la république l'avait relégué, — par la monarchie, s'éteignait au milieu des mornes de Saint-Domingue, dans une case solitaire; il ne se repentait de rien, sauf d'avoir ménagé le sang des tyrans européens et d'avoir contribué à la mort de Danton et de Robespierre. Son cas psychologique est évidemment celui d'Amar lisant Swedenborg devant un grand crucifix et disant avec des larmes dans la voix : « Nous n'en avons pas assez fait et j'en demande pardon à Dieu. »

En Suisse, à Constance, végètent quelques isolés obscurs; en Allemagne, nous retrouvons les deux ministres des Cent-Jours, Fouché et Carnot.

Du jour au lendemain, Fouché, duc d'Otrante, titulaire de l'ambassade de Saxe, est redevenu pour la France un apostat politique et religieux; mais lui ne s'abandonne pas et, en Autriche où il se réfugie, il continue à vouloir être un personnage. Tout le monde s'en méfie et tout le monde l'accueille. Après avoir inutilement tenté de rejoindre la reine Hortense en Bavière, il va à Tœplitz embrasser ce « jacobin de Thibaudeau » qu'il avait d'abord refusé de voir. A Prague, il est non seulement toléré, mais apprécié : « Il aura, écrit le chargé d'affaires de France en Autriche, donné quelques

conseils utiles, il aura dit quelques mots spirituels. Ce qui est certain, c'est que quand nous parlons de M. Fouché, on nous répond dans des termes qui annoncent l'estime et la considération. » Un autre rapport de même source et presque de même date est ainsi conçu : « De tous les exilés français, Fouché est celui qui se conduit avec le plus de réserve et de prudence. Sa correspondance, celle du moins dont on a pu prendre connaissance, n'offre aucune trace d'intrigues ou d'intelligences avec la France et les autres exilés; on n'y remarque aucun épanchement de ressentiments, ni aucune observation contre le gouvernement du roi, comme dans celles de la duchesse de Bassano et de Thibaudeau[1]. »

Cet homme, qui avait vécu aux deux pôles de la politique, était désormais et sincèrement désintéressé de tout, sauf de sa propre renommée : « Je suis bien déterminé, écrivait-il à sa fidèle amie la princesse de Vaudémont, à me tenir à l'écart des orages de la vie, et à ne plus me mêler des orages politiques. » Il restait sensible aux attaques de la presse et faisait rédiger par un professeur allemand une brochure en sa faveur. Il écrivait ses Mémoires, avec l'intention de les dédier au roi! Une mort prématurée l'emporta dès 1820 à Trieste. Son nom et son titre ont disparu depuis de l'histoire de France, puisque sa postérité a cherché fortune près des descendants de Bernadotte, en Suède[2].

Carnot, vu dans le lointain de l'exil, est tout autre; il ne se résigne ni à l'indifférence, ni à l'inertie. On le trouve d'abord à Varsovie, où il s'est rendu avec un passeport au nom de Rosan envoyé par l'empereur Alexandre; il est décoré du titre de lieutenant général honoraire russe et également bien accueilli des Polonais et du grand-duc Constantin. Des souscriptions sont organisées en sa faveur, auxquelles prennent part toutes les loges maçonniques du pays, bien qu'il ne soit pas franc-maçon.

Pourquoi n'alla-t-il pas jusqu'à Pétersbourg, où l'on

1. Rapport sur les réfugiés, 15 juin 1817. — Artaud au duc de Richelieu, 3 juillet. (Arch. des affaires étrangères, *Corr. Vienne*, t. CCCXCVIII.)

2. Toute une curieuse correspondance de Fouché relative aux commencements de son exil a été recueillie par M. Bardoux dans son intéressant ouvrage sur *Madame de Custine* (Ch. VI.)

comptait, disait-on, tirer parti de ses talents? Quitta-t-il la Russie de son plein gré ou se heurta-t-il à certaines inimitiés politiques qui l'empêchèrent d'arriver jusqu'au souverain? En tout cas, au milieu de 1816, il écrivit au premier ministre prussien, Hardenberg, pour lui demander un asile. Il se souvenait que dans sa jeunesse, simple capitaine, il avait reçu du prince Henri l'offre de venir servir dans l'armée du grand Frédéric. Encouragé par une réponse obligeante et même louangeuse, Carnot se crut près de rentrer dans une carrière active appropriée à ses goûts. « Le roi, lit-on dans un document diplomatique, lui a proposé de venir incognito à Berlin et de développer ses idées relatives à quelques écoles militaires qu'on va former[1]. » Heureusement pour lui, l'organisateur des victoires républicaines ne finit pas en instructeur des cadets brandebourgeois. A la cour de Berlin comme à celle de Pétersbourg, son nom fit sans doute peur. Il obtint seulement de s'établir à Breslau, ne vint à Berlin qu'un moment, contre l'attente et le gré du gouvernement, et finalement se vit assigner Magdebourg pour résidence. Les ambassadeurs de France et de Russie avaient agi à l'envi contre lui, le désignant comme « le point de mire, le chef présumé de tous les factieux du dedans et du dehors ».

Carnot allait être, en effet, mêlé à une aventure qui prouve que toutes les émigrations se ressemblent et que, dans l'âme d'un proscrit, la haine du proscripteur est un sentiment supérieur à tous les autres. Au commencement de 1817, un complot fut ourdi par les réfugiés de Bruxelles qui devait aboutir à opérer une révolution en France, pour substituer à Louis XVIII l'héritier des Pays-Bas, le prince d'Orange. C'était un des vainqueurs de Waterloo, titre qui ne choquait point le patriotisme de ses étranges partisans, mais c'était aussi le beau-frère de l'empereur Alexandre, et on escomptait en sa faveur le concours des troupes russes qui occupaient encore nos places fortes du Nord. Il importait de gagner à ce plan la Russie; Carnot fut désigné pour cette mission. Un roi protestant, disait-il, était ce qui convenait le mieux à la France. Un cer-

1. Zichy (ambassadeur d'Autriche à Berlin) à Metternich, 9 août 1816. (Archives de Vienne.)

tain Vielcastel, qualifié de colonel au service suédois, est signalé par les correspondances diplomatiques du temps comme traversant l'Allemagne, s'arrêtant à Magdebourg, puis reprenant sa route vers Varsovie, où était alors Alexandre. Il était évidemment chargé de préparer les voies à une ambassade officieuse de Carnot. Il ne fut pas reçu ; l'empereur était rentré dans sa capitale lorsque Vielcastel fut admis à présenter ses vues et celles de ses amis au grand-duc Constantin, qui les transmit, par Capo d'Istria, à Alexandre. Celui-ci se hâta d'éviter le piège qu'on lui tendait; il dépêcha un envoyé à La Haye pour arracher le prince d'Orange aux tentations révolutionnaires, se déclara auprès des grandes puissances étroitement lié à l'ordre de choses établi en 1815, prescrivit enfin à son ambassadeur à Berlin de faire retenir Carnot dans les États prussiens : « Je crois, écrivit-il à Capo d'Istria, qu'il est urgent que tout cela parte au plus tôt. Il me semble que vous pourriez écrire en même temps directement à Carnot (avec lequel vous avez déjà été en correspondance) la raison toute franche pour laquelle on ne l'admet pas ici, ayant reçu information du but de sa mission. En même temps, pour être conséquent dans notre marche, je crois qu'il serait à propos d'informer les cabinets de Vienne, Londres, Berlin et Paris de toutes ces menées et de la raison pour laquelle nous avons refusé d'admettre ce négociateur occulte, sans toutefois compromettre le prince d'Orange. » Ainsi avorta ce projet extraordinaire, qui consistait à introniser en France, sous la protection des anciens républicains et des soldats étrangers, une cinquième dynastie [1].

Carnot ne se résigna pas aussitôt. La même année (15 août), il écrivait à Thibaudeau : « Vous parlez de notre ci-devant patrie comme si elle ne devait plus l'être... et cependant je ne désespère pas de la revoir. Il est vrai que, dans l'état actuel des choses, elle n'offre rien de bien attrayant, puisqu'elle

1. Les correspondances diplomatiques françaises du temps sont pleines de détails sur cette affaire, racontée d'ailleurs dans ses traits essentiels par Vaulabelle (*Histoire des deux Restaurations*). Voir notamment les lettres de Latour du Pin, 3 mai, 3 et 19 juin 1817 (*Pays-Bas*, t. DCXVIII), du marquis de Bonnay, 10 mai, 7 et 17 juin (*Prusse*, t. CCLV), d'Artaud, 3 et 16 juillet (*Vienne*, t. CCCXCXVIII) ; de Noailles, 7 avril 1818, *Russie*, t. CLVII).

n'est guère autre chose qu'une province anglaise, et le gouvernement l'instrument passif de lord Wellington; mais enfin, les choses peuvent changer, le chapitre des imprévus est grand, et je regarderai toujours un changement comme probable tant qu'il sera désiré, comme je crois qu'il l'est, par la grande majorité de la nation. » Il avait évidemment l'oreille ouverte à toutes les voix de la patrie; il voyait rentrer un grand nombre de ses collègues moins suspects que lui et continuait à se préoccuper, au point de vue de ses désirs et de ses espérances, des affaires de son pays.

En 1819, il écrivait à une personne qu'il nomme Elisa (sans nul doute pseudonyme de quelque ami politique) des lettres où il examine l'état de la France et croit apercevoir les symptômes d'une nouvelle révolution devant coïncider avec la mort de Louis XVIII. Ces lettres, interceptées par la police prussienne, furent transmises à l'ambassadeur russe d'Alopéus, et celui-ci, en les communiquant à Pétersbourg, exprime le désir qu'à Berlin on ne se fasse pas illusion sur la tranquillité de la France. Ce qui est certain, ajoute-t-il, c'est que les proscrits sont plus remuants que jamais, et il envoie en preuve les lettres de Carnot. Le gouvernement français en eut sans doute aussi connaissance, car alors il poursuivait l'exilé de Magdebourg dans la personne de l'ex-conventionnel Ferry, son correspondant, et le publiciste Rioust, auteur d'un volume à sa louange.

Le 26 juin 1819, à la nouvelle du discours de de Serre, qui semblait confirmer et renouveler les proscriptions de 1816, Carnot écrivait à une de ses amies de Varsovie : « Je m'abstiens de vivre sous le plus bête et le plus machiavélique des gouvernements qui existent, quoique je sache très bien que, malgré le grand *jamais* du garde des sceaux, je n'aurais qu'un mot à dire pour rentrer : mais c'est un mot d'avilissement, et on ne me le fera jamais expectorer... Quoique personne n'aime mieux sa patrie que moi, personne, cependant, ne prend plus facilement son parti sur tous les événements commandés par l'impérieuse nécessité; et ce qui vous paraîtra sans doute bien baroque et qui cependant est très vrai et très naturel dans un original de ma façon, c'est qu'ayant l'expérience de toutes les chances possibles de la roue de fortune,

je préfère infiniment l'état de proscrit à celui de ministre ou de chef de gouvernement. Je n'ai jamais si bien dormi, je n'ai jamais eu l'esprit aussi dégagé de toute inquiétude que depuis ma proscription. Il est vrai que peu de personnes ont été dédommagées par autant de marques de l'estime et de l'intérêt de mes compatriotes... »

Écarté de la politique et de la guerre, il revenait volontiers à ces distractions littéraires de sa jeunesse qui avaient fait de lui, à Arras, un membre important de la Société badine des *Rosati*. En 1820, on publia à Paris ses *Opuscules poétiques*, et à Leipzig un poème héroï-comique dont il avait trouvé le thème dans *Don Quichotte*. Sa mort (août 1823) passa en France presque inaperçue.

V

Pour les proscrits bonapartistes et révolutionnaires, la Belgique fut le véritable « champ d'asile », comme la Hollande l'avait été sous Louis XIV pour les réfugiés calvinistes. En dehors de quelques petits groupes dispersés à Liège, à Mons, à Malines, la principale colonie, la seule importante, était à Bruxelles.

Au début, nous disent les Notes du conventionnel Baudot, elle « ressemblait beaucoup à l'émigration de Coblentz ». Cambacérès, l'ancien duc de Parme, jouait au souverain détrôné. Il se prélassait dans un hôtel où il payait cent francs par jour; fidèle à l'étiquette des jours heureux, il montait à Sainte-Gudule, à la messe du dimanche, un gros livre sous le bras, et se promenait au Parc à pas comptés, entre deux anciens collègues, Chazal et Granet, qu'il s'était donnés pour commensaux (on disait chambellans). « Il nous faut, en exil, leur aurait-il dit, des mœurs simples; en public, vous m'appellerez prince; seuls, il suffira de dire monseigneur. » De même Hourier-Éloi, sans doute pour avoir pontifié dans les bureaux de l'enregistrement, ne voulait reconnaître aucun de ses compagnons d'exil, à moins qu'il ne fût qualifié comte ou baron.

A côté de ces hommes, d'autres, disgraciés de longue date de la fortune, étaient rendus par l'envie au sentiment de l'égalité républicaine. Derrière la porte, ils traitaient ironiquement de *magnats* les gentilshommes impériaux, et de *pénitents blancs* ceux qui, pris de nostalgie, imploraient la clémence royale. Ils appelaient l'ex-archichancelier le *citoyen* Cambacérès et, en sa présence, dans la conversation, s'ingéniaient à oublier ses titres : « Que dis-tu là? s'écrie Cambon, entendant Ramel nommer Cambacérès Altesse, il n'y a pas d'Altesse à la Convention. » Et à cette boutade d'un compatriote (ils étaient tous deux de Montpellier), le « duc de Parme » ne répliquait qu'en grimaçant un sourire. Le plaisant est que, malgré ces austères semblants, Cambon affichait le nom quasi féodal de du Terral, dont il signait exclusivement certaines de ses lettres et qui est inscrit dans son acte de décès. Il y a mieux : le montagnard impénitent Choudieu se qualifiait de du Verger, en souvenir d'un bien noble acquis nationalement par lui, au temps de l'abolition de la noblesse.

Les *magnats* tiraient des débris de leurs dotations ou pensions une certaine aisance ; les autres se remettaient à vivre au jour le jour, de leur travail. Les plus heureux avaient repris leur ancienne profession d'avocat ou de médecin; plus bas on trouve un prote d'imprimerie, un maître d'école, un fabricant de liqueurs. Mallarmé, qui, comme commissaire du Directoire, avait laissé un triste renom dans le pays, se cachait sous le nom de Dupont, et il finira dans un état d'imbécillité sénile, abandonné à la charité des frères Célites de Malines. Puis il y avait les infirmes, les besogneux qui craignirent chaque jour, pendant quinze ans, de manquer de pain le lendemain. A défaut de l'égalité, les *magnats* pratiquèrent la fraternité; ils constituèrent un comité de secours, chacun d'eux apportant sa cotisation mensuelle. Ramel, l'ex-ministre des finances, encaissait les souscriptions et répartissait les secours. Gleizal, rentré en 1818, faisait appel avec plus de zèle que de succès à la sympathie des amis d'autrefois, des chefs de l'opposition bonapartiste et libérale. Il alla jusqu'à demander aux exécuteurs testamentaires de Napoléon une part des cent mille francs légués par l'empereur aux proscrits. La réponse fut négative, mais le général Bertrand envoya son

offrande particulière. Sur les listes de souscription, j'ai relevé les noms des deux grands quêteurs de popularité, Laffitte et Lafayette, puis ceux de quelques ex-conventionnels de toute nuance, l'impérialiste Defermon, le janséniste libéral Lanjuinais, le fructidorien Bailleul, même l'ardent royaliste Henri Larivière.

David occupe une place à part dans le *refuge* de Bruxelles; il a une cour comme Cambacérès, mais en qualité de prince de l'art. En 1819, il avait reçu de Berlin les offres les plus flatteuses : Goltz, Hardenberg, Al. de Humboldt, des princes de la maison royale, lui avaient fait espérer à la cour prussienne une situation éminente et lucrative. Il aima mieux rester libre en Belgique, où il retrouva les hommages des gens de cour et des artistes. Le roi Guillaume, lorsqu'il le rencontrait au Parc, le saluait le premier. Dans son atelier, David formait une nouvelle génération d'élèves ; son *Léonidas aux Thermopyles*, à deux pas du champ de bataille de Waterloo, devenait, tout comme le *Sacre*, une page d'histoire nationale. Ses élèves d'autrefois devenus ses émules venaient de France le visiter ; Gros lui apporta une médaille frappée en son honneur. Les démarches tentées pour sa rentrée ne purent jamais aboutir. Lorsque Charles X alla voir la coupole du Panthéon peinte par Gros : « Je vous fais baron, lui dit-il, mais les artistes vous ont fait prince. — Le prince, hélas! est absent, » murmura Gros. Le roi fit semblant de ne pas entendre.

Quand David mourut (décembre 1825), on mit sur les lettres de part, à l'exclusion de tout autre titre : Premier peintre de l'empereur Napoléon. De même, sur celles de Merlin, on oubliera le membre du comité de Salut public et le directeur : il n'y aura plus que le magistrat et le fonctionnaire impérial. Le corps même de David ne put rentrer en France, le gouvernement craignant quelque manifestation tumultueuse sur son passage, et Béranger trouva le thème d'une nouvelle chanson politique dans cette proscription posthume. Un peu plus tard, une brochure sur David, signée A. Th., mit en émoi le ministère. Sous cette demi-signature on crut lire Adolphe Thiers (c'était Thomé, neveu de Thibaudeau), et on dressa contre l'auteur un réquisitoire officiel, où on lui reprochait son *objectivité*, son absence d'opinion contre le régicide.

Pendant les premières années de la Restauration, quelques-uns des exilés essayèrent de faire une guerre de plume au gouvernement français. On pourrait retrouver dans certains journaux belges d'alors, le *Mercure surveillant*, le *Libéral* et le *Vrai libéral* la trace de leur collaboration anonyme. On a dit que par eux les affaires françaises tenaient une place excessive dans les périodiques des Pays-Bas; en tout cas, ils se lassèrent vite, en butte à l'hostilité des indigènes et aussi au dédain des jeunes libéraux du *Nain jaune*, disposés à les traiter en revenants importuns. Lejeune, convaincu d'avoir écrit dans une feuille gantoise, fut conduit entre deux gendarmes jusqu'à la voiture qui devait l'emmener en Prusse; Garnier de Saintes dut, pour le même motif, gagner l'Amérique.

Dès lors ceux qui avaient des loisirs et la démangeaison d'écrire se bornèrent à recueillir leurs souvenirs personnels ou cherchèrent des distractions dans des études d'un caractère absolument désintéressé. Thibaudeau se mit à rédiger ses Mémoires sur la période qui s'étend de 1789 à 1815. Il est le seul qui ait eu la tranquillité d'esprit nécessaire pour composer une œuvre étendue et suivie, et encore, après cette publication. le roi Guillaume eut à défendre huit mois l'auteur contre les menaces du gouvernement français. Barère et Baudot, dans leurs *Notes* rabâcheuses et venimeuses, dissertaient à huis clos sur leurs lectures, leurs amis et encore plus sur leurs ennemis. Merlin refondait et complétait ses *Questions de droit* et son *Répertoire de jurisprudence*. D'autres relisaient avec sérénité leurs classiques; Berlier s'occupait des Gaulois et traduisait César; Chazal commentait la Bible; Roubaud oubliait sa misère en rimant et en faisant jouer une tragédie de *Prénislas*. Il y a, même alors, parmi eux, des faiseurs de plans d'éducation publique ou de constitutions idéales. Jean De Bry se livrait avec passion à l'étude, nouvelle pour lui, de l'astronomie; quand les papiers publics lui donnaient de l'humeur, il regardait les étoiles, et il se disait consolé. Plusieurs enfin rédigeaient leur propre notice pour les recueils biographiques du temps. Ils arrêtaient, avec la crainte d'être mis hors la loi encore après leur mort, le texte de leur épitaphe ou l'ordre de leurs funérailles.

Quelques-uns, au moment de mourir, se remirent en paix, sinon avec les rois, au moins avec l'Église. Il y en eut qui devinrent *saints*, remarque avec dépit Baudot, et le plus étonnant serait Vadier, qui s'éteignit presque centenaire et repentant, dit-on, de la partie la plus célèbre de sa vie. Pourquoi pas, lorsque Barère inscrivait un verset des psaumes en tête de chacune des pages où il déposait ses pensées d'exil, et rêvait un livre sur l'influence sociale du christianisme? Les dernières lignes de Jean De Bry, jetées sur le papier peu de jours avant sa mort, sont ainsi conçues : « Rien de durable en cette vie si les combinaisons sociales ou législatives n'ont leur appui dans l'*autre*. »

Malgré la différence des temps, les dissentiments datant de la Convention se réveillaient entre ces compagnons de radeau, débris d'un commun naufrage. Ils recueillaient de certains étrangers, de quelques Anglais excentriques, les témoignages d'une curiosité admirative, comme émules des meurtriers de Charles 1er ou amis de Robespierre; mais, entre eux, après vingt ans, ils se retrouvaient girondins ou montagnards, dantonistes ou thermidoriens. Le fils de Chazal, jouant au cerceau dans une allée du Parc, se heurte à un vieux monsieur qui le fait causer, lui demande son nom et aussitôt, le sourcil froncé et la figure rembrunie : « Tu diras à ton père que tu as rencontré quelqu'un qui regrette de ne l'avoir pas fait exécuter. Et tu ajouteras que c'est Vadier qui t'a dit cela. » L'enfant reporte ce nom à son père qui, sans attendre la suite de la commission, s'écrie : « En voilà un que j'aurais dû faire envoyer à l'échafaud ! »

Jean De Bry, dont Barère a partagé la retraite à Mons, traduit après plus de trente ans les ressentiments du parti girondin dans ce portrait vigoureux, qui eût réjoui Macaulay : « Barère est un des hommes les plus méprisables que j'aie connus; il s'est montré plus vil et plus lâche encore en proscription qu'il ne l'était pendant sa vie publique, quoiqu'il le fût extrêmement alors. Il s'est fait par peur valet d'espion, comme à une autre époque le même sentiment l'avait fait valet de bourreau... Souple et insinuant comme un valet de comédie, curieux à l'excès comme le sont tous les gens médiocres, je ne lui ai jamais entendu dire un seul mot de

bien de qui que ce soit. Se rangeant toujours du côté du plus fort, il ne manque jamais d'un sophisme ou d'une pointe pour prouver que celui qui succombe mérite son sort; il n'oserait pas lui-même frapper le lion mourant, mais il plaidera pour l'âne donnant le dernier coup de pied, et demandera que le prix du courage lui soit adjugé... Sa tournure, son geste de baladin, sa voix sans expression le rendent excessivement ridicule, quand il veut affecter le ton et l'énergie de l'orateur. La nature l'a formé pour ne pouvoir jouer, même dans l'ordre vil, qu'un rôle subalterne. » Et plus loin : « Le Néron de la canaille en 93 eut aussi son Narcisse, comme l'autre. Barère a rempli ce noble poste jusqu'au 8 thermidor inclusivement. Le lendemain 9, ce fut autre chose : Barère changea, sans cesser d'être le même. »

Aux réveils de la haine se joignaient ceux de la peur. Sieyès était hanté par des visions sinistres dans ses hallucinations séniles : « Si M. de Robespierre vient, recommande-t-il à son domestique, vous lui direz que je n'y suis pas. »

Cependant la mort, depuis que la clémence royale était tarie, éclaircissait peu à peu les rangs des bannis : « Quand tout cela finira-t-il? écrit Thibaudeau à Jean De Bry, le 9 avril 1829... Le printemps, quoique passablement acerbe, apporte cependant un peu de soulagement. Les soirées sont moins longues, le jour plaît plus aux yeux que la lampe; puis c'est la saison des espérances. Nous avons eu cependant une semaine qui n'était rien moins que printanière, celle où la mort nous a râflé trois collègues. Il n'y avait pas vingt-quatre heures que j'avais vu Cavaignac lorsqu'il est mort d'un anévrisme dont il ne parlait pas, comme d'un coup de pistolet. L'Église lui a fermé ses portes. Ramel s'avisa, il y a deux mois environ, de se faire ouvrir un cautère au bras gauche pour détourner un vice cancéreux qui se manifestait par une petite pustule à la lèvre supérieure, qui ne l'empêchait nullement de faire toutes ses fonctions. Le cautère a successivement donné lieu à divers accidents graves; la gangrène s'est mise au bras; tandis qu'on croyait en être maître, elle a gagné la poitrine, la gorge et il a péri après avoir horriblement souffert. Mais quelle mort édifiante! quelle conquête sur le malin esprit! Confessé, absous, communié, huilé, pourvu de toutes les

munitions nécessaires pour un voyage en paradis. Pompeux enterrement, quatre discours sur la tombe et attestation orale du curé que le défunt a fini comme un saint, service trentain, que sais-je? S'il entendait tout ce qui s'est dit de lui, comme il devait rire des éloges prodigués à sa *générosité* et à son administration des finances! Le vieux Maragon est aussi mort chrétiennement, mais avec infiniment moins de solennité. Il n'y avait pas près de lui de veuve désolée pour présider à tous ces petits détails où les mauvais esprits voient plus de vanité que de douleur. Je vous fais grâce de tous les cancans dont ces trois grands événements ont été le sujet et de toutes les frayeurs que ces trois morts rapprochées ont causées aux âmes craintives des collègues. L'un se fait mettre des sangsues, l'autre avale une médecine, le tout par précaution... »

Quelques jours après (21 avril), il reprend sa funèbre et satirique chronique : « Puisque vous prenez un si tendre intérêt à Barère, je vous dirai qu'il en a rappelé, du moins c'est le bruit courant, car entre nous aucun rapport. Nous avons encore perdu un Waldruche à Liège. Thuriot de la Rosière y périclite. Ici Ingrand tombe en ruine. Un Roubaud, âgé de quatre-vingt-trois ans, est depuis plus d'un an complètement paralysé et s'obstine à vivre. Bien d'autres qui vont ou se traînent sont terriblement avariés. Sans l'exil, dit-on, on ne verrait point tant de morts prématurées, c'est-à-dire que nous aurions été éternels. Mourir n'est rien, c'est notre dernière heure, dit fort élégamment le Déserteur de Sedaine; cependant ma femme répugne singulièrement à ce que nous soyons enterrés dans le vilain cimetière d'Ixelles où reposent, le derrière dans l'eau, Lecointe-Puyraveau, Cavaignac, etc., et où le curé ne veut même pas nous recevoir. Et puis les cancans par vous si bien décrits! Voilà ce qui la désespère. Il faut être juste, nous sommes bien ennuyeux... Si nous étions des milliers comme ces honnêtes émigrés, je rentrerais à leur manière, sans permission, j'aurais des protecteurs, je forcerais la main au gouvernement. Mais quarante que nous restons, comme l'Académie, je ne m'en aviserai pas... »

VI

Un des premiers effets de la Révolution de 1830 fut de rendre la patrie aux bannis de 1816. Les hommes qui venaient de vaincre au nom de la Charte voulaient que l'article 11 redevînt, comme tous les autres, une vérité. Le 2 septembre à la Chambre des députés, le 10 à la Chambre des pairs fut votée la loi de rappel.

Quarante-cinq conventionnels environ profitèrent de ce retour de justice, mais leur rentrée ne fut rien moins qu'un triomphe. L'oubli jadis promis à leur *vote* s'étendait maintenant à leurs personnes, et ne leur permettait pas même une revanche d'amour-propre sur leurs adversaires : « J'ai vu moi-même en 1830, a écrit Edgar Quinet, le retour des conventionnels exilés depuis 1815 ; ce souvenir me navre encore au moment où j'écris... Ils voulurent revoir leurs provinces natales où ils avaient été honorés, applaudis ; pas un seuil ne s'ouvrit à eux, le séjour leur devint bientôt insupportable. Après s'être convaincus qu'ils étaient incommodes aux vivants, ils se retirèrent à l'écart, dans quelque abri obscur, regrettant, comme l'un d'eux me l'a avoué, l'exil lointain d'où ils étaient sortis, et trouvant le retour pire cent fois que la mort qui ne pouvait tarder de suivre. »

Quelques-uns se présentèrent à l'audience de Louis-Philippe, sans paraître se douter qu'ils faisaient entrer avec eux aux Tuileries le fantôme d'Égalité. Ils obtinrent du roi de 1830 des phrases banales de bienvenue ou de consolation, mais furent vite convaincus que leur rôle était fini et que le seul respect auquel ils devaient s'attendre ressemblait fort à l'indifférence. Les Chambres finirent par supprimer le deuil officiel du 21 janvier, mais tout en qualifiant de funeste et à jamais déplorable l'événement qu'il rappelait. C'était interdire aux revenants de 1793 tout espoir de réhabilitation.

Les derniers conventionnels achevèrent donc de vivre, emportant avec eux le secret de leurs illusions tenaces ou de leurs tardifs regrets, sans faire de bruit, sans désirer en faire,

comprenant enfin que leurs noms, inséparables du souvenir des excès révolutionnaires, étaient un épouvantail ou un anachronisme. Ces grands faiseurs de ruines étaient devenus eux-mêmes les débris oubliés d'une époque disparue. Ceux qui avaient jadis siégé à l'Institut y rentrèrent et y furent honorés après leur mort d'un éloge funèbre; ils se retrouvaient là chez eux, dans ce palais de la science qu'ils avaient contribué à fonder. Mais dans les assemblées parlementaires, ils ne pouvaient plus rentrer, plus rien être.

J'en sais cependant deux qui retrouvèrent en province, dans le milieu où s'était écoulée leur jeunesse, une sorte de popularité et d'autorité. Dieu sait cependant quels souvenirs ils traînaient derrière eux! C'étaient Maignet, l'incendiaire de Bédoin, et Barère, le casuiste de la Montagne. Maignet rentra à Ambert au milieu d'une ovation qui avait l'air d'une réparation; il y redevint un avocat laborieux, considéré de ses collègues, qui l'avaient élu bâtonnier. Barère à Tarbes fut envoyé par ses compatriotes au conseil général. L'un et l'autre jouirent d'amitiés fidèles, il y eut des discours chaleureux sur leur tombe.

La seconde république, celle de 1848, avait disparu à son tour, quand moururent les « derniers des Romains ». Ce furent, au printemps de 1853, Fockedey, Pontécoulant, Philippe Dumont. Thibaudeau restait seul. Il n'avait été ni grand orateur, ni chef de parti, ni fonctionnaire de premier rang; mais ses qualités, ses faiblesses successives, les vicissitudes multiples de sa longue existence en font le type assez exact et assez complet du conventionnel survivant à la Convention. Cet avocat poitevin, qui a voté la mort de Louis XVI, mais qui a applaudi à la réaction thermidorienne, devient après le 18 Brumaire conseiller d'État, et il s'oppose au retour des anciennes institutions juste assez pour satisfaire aux principes et pour ne pas perdre la faveur. Préfet, comte, sa propre élévation aidant, il voit dans le régime impérial le couronnement de la Révolution. Aux Cent-Jours il entre à la Chambre des pairs et il est commissionnaire extraordinaire pour la défense nationale. La Restauration le bannit et, entre le double groupe de ses compagnons d'exil, républicains ou bonapartistes, il lègue aux uns ses *Mémoires sur la Convention*

et le Directoire, aux autres son *Histoire de Napoléon.* Revenu en France, il parle sur la tombe de ses anciens collègues, surtout de ceux qu'il appelle ses « honorables complices », et remercie la révolution de Juillet « d'avoir associé la Convention nationale au trône ».

Dans un de ses livres, arrivé au moment où il devait s'expliquer sur son *vote,* il avait inséré ces lignes qui forment à elles seules un chapitre plein de sous-entendus où s'affirme sa superbe impénitence : « Ici se présente l'événement le plus tragique de la Révolution; ce n'est pas encore assez de trente ans qui se sont écoulés depuis pour aborder ce sujet. » Il n'en était pas moins devenu un aristocrate qui restait « M. le comte » même pour ceux qui l'avaient vu en carmagnole, et il revêtit une dernière fois l'habit brodé, quand Napoléon III le nomma sénateur, grand-officier de la Légion d'honneur, et le fit asseoir à côté du neveu de La Rochejacquelein et de l'exécuteur testamentaire de Charles X. Il mourut le 8 mars 1854. Celui-là avait épuisé dans tous les sens, sous tous les vents de l'horizon, les diverses émotions de la vie publique. Il domine au moins par le bénéfice de son existence presque centenaire cette longue période où les survivants de la Gironde, de la Montagne et de la Plaine sont tombés les uns après les autres, plus ou moins oublieux, plus ou moins fiers du rôle qu'ils avaient joué.

Ceux qui de loin voient volontiers la Convention sur le Sinaï, légiférant pour l'éternité, et qui par conséquent supposent l'infaillibilité de ses membres, seront tentés de croire qu'en exil ou en France ces hommes avaient recouvré la foi à l'idéal républicain. Point du tout, car ils ne savaient plus guère, au spectacle de tant de gouvernements successifs et divers, que penser de leur œuvre. Baudot dit en toutes lettres qu'autour de lui, à Bruxelles, le nombre des républicains était assez petit. « Je suis devenu pyrrhonien, écrit à Gleizal un des exilés, de plus encore pessimiste; je ne m'occupe que de la promenade et de ce qui bout dans ma marmite. » — « Ne vous adonnez pas à la politique, dit Barère au fils d'un collègue rentrant en France, elle trouble la vie. La triste expérience est là, tout près. » Merlin de Douai laisse son fils, dans son propre salon, vanter la supériorité de la monarchie sur la

république. Bertrand-Lhosdinière avoue qu'après tant de vicissitudes politiques, il a renoncé de bonne foi à son rêve philosophique. Isoré déclare à demi-voix à son petit-fils que la république en France est impossible, chacun voulant monter sur les épaules de son voisin. Au fond, plusieurs en revenaient à l'opinion de Lafayette et acceptaient en Louis-Philippe la meilleure des républiques. Tout en se disant disciple de Washington, le vieux Daunou se laissa faire pair de France.

Les derniers conventionnels n'étaient unis entre eux que par la haine de leurs proscripteurs dans le présent et de l'ancien régime dans le passé. De là, chez quelques-uns, la revendication mesurée mais ferme, de leur vote régicide : Si c'était à refaire, disent-ils tout bas, à regret, mais en relevant la tête comme pour braver leurs adversaires victorieux, j'agirais de même. Philarète Chasles, dans le portrait qu'il a tracé de son père, semble avoir caractérisé l'état d'âme de ces vieillards, partagés entre l'orgueil, le remords et je ne sais quel désir vague d'être oubliés et d'oublier eux-mêmes.

Il était cependant une circonstance où ils se ranimaient encore, où ils se reprenaient à l'espoir de jeter de nouveau leurs noms aux échos ; c'était lorsque certains écrits modernes sur la Révolution tombaient sous leurs yeux. Ils s'étonnaient alors, se scandalisaient presque de telle ou telle assertion, de tel ou tel jugement ; ils s'inquiétaient surtout de l'opinion de la postérité commencée pour eux, et eussent voulu sortir de leur tombe anticipée pour offrir leur témoignage à décharge sur eux-mêmes. J'ai entendu citer ce mot du vieux Barère à Furne, l'éditeur de Thiers : « Ne me parlez pas de cet homme-là, il a *imposturé* l'histoire ! » Écrire sur la Convention ! Ce fut le rêve de plusieurs. L'étude leur était un refuge. Paperasser, c'est encore la meilleure manière d'exister, murmurait Daunou, las du monde et de lui-même. Aucun pourtant ne parvint à mettre sur pied une œuvre complète ; ils ébauchèrent des chapitres, écrivirent à bâtons rompus des notes incomplètes qu'ils abandonnèrent et gardèrent en portefeuille, comme s'ils eussent désespéré les premiers d'être impartiaux et fidèles. Leur édifice politique avait croulé ; ils se montraient de même impuissants à bâtir sur leurs vieux jours une œuvre historique durable.

Leurs funérailles passèrent, comme leurs dernières années, inaperçues. Un débat d'ordre religieux, où l'Église et l'État se retrouvèrent en présence, amena seul quelque bruit autour de celles de Grégoire. Du convoi des autres on put répéter le vers d'Hégésippe Moreau à propos de celles de Merlin de Thionville :

Quelques rares amis ont seuls formé l'escorte.

Les intéressés eux-mêmes redoutaient d'avance toute manifestation autour de leur dépouille mortelle. Daunou entendait être conduit au cimetière, dit son biographe, « sans avertissement, sans pompe, sans cortège, sans discours. » A peine refermées, les tombes furent oubliées. On se demandait, il n'y a pas bien longtemps encore, où étaient certaines d'entre elles au Père-Lachaise. Que dire de cette pierre tumulaire de Perrin (des Vosges), délaissée par sa famille, achetée au poids par une congrégation religieuse, et, retournée, fermant aujourd'hui le caveau où reposent les sœurs de cette communauté ?

N'y a-t-il donc aucune liaison, aucune solidarité avouée entre les fondateurs de la première république et les hommes qui, après 1830, travaillaient à amener l'avènement de la seconde ? Il y eut, pendant les premières années du règne de Louis-Philippe, une véritable éruption de littérature apologétique en faveur des hommes de l'an II, et ce fut un fils de banni, Godefroy Cavaignac, qui, rappelant les leçons reçues par lui dans l'exil, dit le premier à voix haute, en pleine Chambre des pairs : Je suis républicain. Un autre, Hippolyte Carnot, se fit l'éditeur des Mémoires de Grégoire et de Barère. Par là se dessinait peu à peu, dans l'imagination des générations nouvelles, la figure du conventionnel idéal, celle que Victor Hugo, dans un chapitre épisodique des *Misérables*, a cru environner d'une « lumière inconnue ».

C'est ce dernier type qui a évidemment obsédé la pensée des chercheurs de nos jours, des érudits occupés à reconstituer tout entière la galerie des pères de la république. Nombreuses sont depuis quelques années les études, les notices placées sous le nom de tel ou tel conventionnel. Il en est, obscurs entre tous, qui ont inspiré des volumes entiers, critiques ou admiratifs ; tel écrivain a fourni 256 pages sur Thomas Lindet,

tel autre 294 pages sur Camboulas! En même temps les pouvoirs publics s'occupaient d'arracher aux ronces, de rajeunir, d'entourer d'hommages certaines tombes, de faire surgir, en bronze, pour la glorification des temps tragiques de la Convention, certaines statues. Carnot a été relevé de son sépulcral exil dans le cimetière de Magdebourg, et repose au Panthéon; Condorcet est sur un piédestal au quai de la Monnaie, Danton au boulevard Saint-Germain, Grégoire et Lakanal ont obtenu dans leurs provinces les honneurs décernés aux grands hommes, honneurs qu'on revendiquait récemment encore pour Bertrand Barère. On publie les Mémoires de Billaud-Varennes, de Barras, de La Réveillère, en attendant ceux de Fouché et de Cambacérès.

Cependant, en dépit des réhabilitations ou des condamnations que la politique prétend imposer au jugement du public, l'œuvre de l'histoire, celle que les passions ne peuvent atteindre, s'accomplit de jour en jour sur la Convention. Les coins obscurs de cette période s'éclairent, les responsabilités tendent à mieux se répartir. On a vu, par les détails qu'on a essayé de recueillir dans cette étude, que la vie privée des conventionnels, que leur état d'âme à tous les moments de leur existence ont excité et peuvent exciter encore la curiosité. Il n'en reste pas moins vrai, pour conclure, que l'attention se portera toujours, et avec prédilection, sur ceux qui ont été frappés en pleine lutte, en pleine lumière, sur ces coryphées de la Gironde et de la Montagne qui ont été surpris par la mort sans avoir pu achever le geste esquissé ou la parole commencée, dont les traits gardent une expression fatale, tragique, fascinante, et portent, suivant l'œil qui les regarde, le stigmate ou l'auréole.

LÉONCE PINGAUD

LETTRES

A ERNEST FEYDEAU

I

J'ai reçu *Daniel*, mon cher confrère, au moment de partir pour une promenade de *touriste* de quelques semaines. Je l'ai emporté, mais ce sont mes compagnons de voyage qui l'ont lu, avec grand plaisir et grande approbation, je dois le dire. Moi, je me suis trouvée trop occupée par les incidents du voyage, la marche, la fatigue, la faim et le sommeil, pour me sentir en veine de bien lire, et je voulais lire *bien*. Je savais qu'un livre de vous en valait la peine. De retour chez moi au commencement de ce mois de juillet, j'ai trouvé un arriéré d'occupations indispensables, et, toujours réservant mon plaisir, je suis enfin repartie pour les rochers et les torrents, la semaine dernière. Là, tranquille et seule presque toute la journée dans une cabane, j'ai pu lire à mon gré, et je reviens à Nohant pour vous écrire et vous remercier.

Vous m'avez écrit sur la couverture : *Excusez les fautes de l'auteur*. Sans doute, il y a des fautes ; je voudrais bien savoir où il n'y en a pas, si ce n'est dans les choses complètement nulles. Mais j'ai une théorie pour juger, une théorie qui se résume en très peu de mots : « Les meilleurs ouvrages ne

sont pas ceux où il y a le moins de défauts, ce sont ceux où il y a le plus de qualités. » Pour un esprit comme le vôtre, ceci n'a besoin ni de développement ni d'explication, et si vous appliquez cette théorie littéraire à toutes choses, à la vie humaine, à la conduite de l'homme, à la politique, à la science, à la morale, vous verrez que mon lieu-commun est la vérité. — Je dis lieu-commun pour qui pense et comprend ; pour les moutons, c'est une énormité.

Cette vérité, Daniel la proclame, Daniel livre et Daniel homme. C'est donc pour moi un grand et beau livre, malgré des défauts qu'il serait très facile de faire disparaître si vous teniez à ce qu'ils vous fussent signalés, et c'est le propre des défauts des maîtres qu'un trait de plume peut les enlever, tandis que les qualités sont inaltérables. Aucune critique injuste et épilogueuse n'ôtera à votre œuvre la force de la passion et la puissance du raisonnement ; courage moral et énergie de sentiments, voilà ce qui fait l'originalité véritable, et vous avez là une grande force et une grande valeur. Continuez donc et ne vous souciez pas de ce que l'on dit en bien ou en mal. Vous avez une individualité prononcée, et les *jugeurs* qui le sentent vous accableraient de compliments si vous étiez fade ou médiocre. Ils relèvent avidement tout ce qui peut être épluché ; ce qui échappe à l'analyse froide, *le feu*, ils s'en taisent, mais aussi peut-être ne le sentent-ils pas, et c'est leur excuse pour tant de bêtise. Soyez parfaitement tranquille sur l'avenir et gardez votre hardiesse.

Recevez tous mes remerciements à moi, car je vous dois beaucoup. On repuise la vie dans ce qui est la vie plus près de la source. Cette jeunesse du talent est plus précieuse que l'expérience. Donc à vous de tout cœur.

GEORGE SAND

Nohant, 2 août 1859.

II

Je vous trouve encore heureux d'être à ce point de la vie où l'on peut se dire *sconsolato*[1]. On est bien plus triste, croyez-

1. Inconsolé.

moi, quand on a pris son parti de voir le monde comme il est. Mais ne soyons pas misanthropes, il faut travailler quand même. Ma critique porte sur trois points :

1° Une légère affectation d'inversions dans le style. Ces inversions ne sont pas vicieuses et souvent même elles donnent de la netteté à la phrase. Mais il faudrait en être plus sobre et qu'elles ne sentissent pas le *procédé*. Tout ce qui sent le procédé distrait de l'émotion, et c'est l'émotion du lecteur qui est le but de l'écrivain. Si l'on pouvait écrire d'une façon si naturelle et si limpide que l'on ne pensât jamais à la forme du récit, on aurait atteint l'apogée du style. Il faut éviter ce qui accroche l'œil, ce qui fait dire : Est-ce bien ou mal dit? Quand même après réflexion le lecteur convient que c'est bien dit, cette réflexion l'a rendu méfiant et un peu refroidi.

Exemple : « La vie, à larges flots, ruisselait dans mes veines. » Pourquoi pas : La vie ruisselait à larges flots dans mes veines? Les phrases qui sonnent comme des vers gâtent la prose, dont l'harmonie a d'autres conditions. — « Quand elle... etc., en pâlissant, je me détournais. » J'aimerais mieux : Je me détournais en pâlissant.

Ces formes, irréprochables à coup sûr, donnent un air un peu tendu à la narration. — Je ne retrouve pas les endroits où elles m'ont impatientée, mais il y en a plusieurs qu'un trait de plume ferait disparaître. Leur tort est aussi de rompre le *nombre* des phrases. C'est quelque chose de mystérieux et d'indéfinissable à coup sûr que le *nombre* dans la prose ; je ne me charge pas de l'expliquer. C'est, je crois, la pensée de chaque phrase qui gouverne son nombre, et c'est l'instinct qui vous avertit que celle-ci est trop courte et trop hachée pour exprimer tel sentiment naturel et ordinaire ; que celle-là est trop flasque et trop longue pour rendre une émotion soudaine et particulière. *Généralement* votre style est beau, il y a des endroits *très beaux*. Mais en certains endroits on sent qu'il y manque un certain abandon et que l'ensemble d'une idée est un peu sacrifié aux détails.

2° Je trouve trop de descriptions de la mimique des personnages. Le dialogue est trop souvent interrompu par des poses et des attitudes qui ne sont pas toujours très faciles à saisir du premier coup d'œil, vu qu'elles sont trop compli-

quées. On s'arrête à chercher, à se représenter l'individu. Quand on y est parvenu, on n'est plus au dialogue ; et quelquefois on passe cette mimique pour aller au fait. Elle est quelquefois excellente, utile, très bien réussie ; mais il y a tout de même abus de cette mise en scène qui veut trop s'imposer à l'imagination et qui la contrarie dans sa liberté.

3° Enfin il y a *un peu trop* (je ne dis pas *beaucoup trop*) de descriptions de l'aspect de la nature. Ces descriptions sont belles, et pourtant j'en sacrifierais quelques-unes qui répètent trop les bruits et les aspects de Trouville, dans des moments où le drame doit rendre l'acteur oublieux de cette exactitude de *constatation*. Cette critique se confond avec celle du n° 2. Ce personnage qui raconte et qui sait toujours, dans les crises les plus terribles de sa vie, comment il avait le bras posé, comment le vent soufflait au dehors et de quelle couleur était le ciel, fait par moments l'effet d'un acteur qui étudie à froid les fureurs d'Oreste. Il est bien certain que, dans ces instants terribles de l'existence, on est saisi d'une sorte de sang-froid affreux qui vous emporte loin de vous-même et vous fait donner de l'attention à ce qui n'en aurait pas obtenu dans un état plus calme. C'est là un phénomène que tout le monde n'éprouve pas et qui est propre à certaines organisations. Il faut donc l'expliquer un peu quand on le retrace, et surtout ne pas le prodiguer.

Ces trois critiques se résument dans une seule. Je comparerai l'ouvrage à un tableau où le parti pris ne serait pas absolu, et où le peintre aurait nui au grand effet d'une grande idée pour n'avoir pas voulu sacrifier des lumières et des recherches trop déterminées. La seconde partie du deuxième volume est celle où le manque d'effet principal m'a frappée. Tout ce qui est là est nécessaire pour la suite, je le sais, mais on voudrait courir davantage, ne pas tant voir les poses de Georges, les cartes de l'oncle, les baigneuses, le notaire. Le grand intérêt du roman vous a saisi. C'est la passion, le drame intérieur. Dès lors, les faits paraissent petits : et les résolutions se traînent à travers un détail qui serait excellent ailleurs, mais qui, là, tient trop de place. Ces défauts n'existaient pas tant dans *Fanny*. Il est vrai que les qualités de *Daniel* sont plus grandes et plus élevées. Donc, pour ma

part et à mon point de vue, c'est un beau progrès et un beau livre. Mais, ces défauts pouvant disparaître, je ne sais pas pourquoi, en mauvais frère, j'en garderais pour moi l'examen. Je crois que mes avis sont bons, bien que je tombe souvent dans une partie des fautes que je vous signale. Dire et faire sont deux. Mais mon dire est celui de quelqu'un qui aime votre talent, votre intelligence, votre cœur et votre succès, qui se moque complètement de la critique de métier, et qui ne croit qu'à celle des artistes quand ils sont de bonne foi.

Oui, je vous écrirai à Paris quand j'y serai, pour que vous veniez me voir, mais j'y vais bien rarement et pour bien peu de jours. Il faudra bien qu'un jour vous vous décidiez à venir me voir ici. Je l'espère, et en attendant je vous serre les mains bien cordialement.

GEORGE SAND

Pardon du griffonnage, je n'ai pas le temps de recommencer.

Nohant, 11 août 1859.

III

Nohant, 16 août 1859.

Je ne suis pas contre les phrases qui détonnent là où il faut qu'elles détonnent, mais je ne suis pas pour que l'harmonie soit sacrifiée au rythme. Je ne suis pas non plus pour le contraire. Comprenez-moi bien, je ne blâme que ce qui s'aperçoit trop, que ce qui *révèle* le procédé. Ne touchez pas aux passages dont vous me parlez, ils sont excellents. Et, en somme, je n'insisterai pas furieusement sur la question de forme dans le style, vu que si les qualités du vôtre devaient s'en aller avec ce qui me semble parfois un défaut, je serais au désespoir d'avoir signalé le défaut.

Ce n'est pas un malheur pour vous, pas plus que pour Flaubert, d'appartenir à la race des *voyants*. On s'est mêlé de

baptiser votre manière et la sienne de *réalisme*. Je ne sais pas pourquoi; à moins que le réalisme ne soit toute autre chose que ce que les premiers adeptes ont tenté de nous expliquer. Je soupçonne, en effet, qu'il y a une manière d'envisager la réalité des choses et des êtres, qui est un grand progrès, et vous en apportez la preuve triomphante. Mais le nom de réalisme ne convient pas, parce que l'art est une interprétation multiple, infinie. C'est l'artiste qui crée le réel en lui-même, son réel à lui, et pas celui d'un autre. Deux peintres font le portrait de la même personne. Tous deux font une œuvre qui représente la personne, si ce sont deux maîtres; et pourtant les deux peintures ne se ressemblent pas. Qu'est devenue la réalité?

Mais c'est bien assez philosophailler sur ce chapitre. Tout cela se sent mieux qu'on ne peut le dire, et c'est pour cela que la critique déraisonne les trois quarts du temps. Je n'insiste que sur la *mimique* trop répétée, trop précisée et qui fatigue un peu. Sur ce point-là, je *crois* qu'il faut me *croire*, parce que je suis un lecteur charmé, un *lecteur ami* s'il en fût, et que je n'ai pas de système qui m'aveugle et me donne le besoin de discuter.

Je suis bien d'âge à être votre mère, car j'ai cinquante-cinq ans, et j'ai de bonnes mains bien adroites, mais pas belles du tout. J'ai acquis le droit de n'être plus coquette, on m'a fait un assez grand reproche de ne l'avoir jamais été. Je vous dirai de moi tout ce que vous voudrez. Je n'ai pas de secrets, et j'en aurais que j'aimerais à vous les dire. *Elle et Lui* est un roman bien *vraisemblable*. Je pourrai vous en montrer les preuves qui ne manquent pas d'intérêt. Mais j'aimerais encore mieux vous faire parler de vous. Je crois que ce sera encore plus intéressant. Je n'irai pas à Paris pour les répétitions de ma pièce. J'ai un ami qui s'en charge. J'ai horreur de m'entendre rabâcher. Je ne crois même pas que j'aille entendre la représentation. Je n'ai pas le temps. Mais j'aurai celui de vous recevoir quand vous serez libre ; il faudra venir avec Flaubert, qui a aussi en moi un lecteur enchanté et un ami littéraire de tout cœur. Je ne le savais pas votre ami, et je suis contente qu'il le soit.

Pourquoi vous chagrinez-vous de ne pas écrire dans les

journaux? Si je pouvais m'en dispenser, moi, j'aimerais bien mieux faire comme vous et publier des livres entiers, des travaux compacts. Je crois que ceux-là frappent bien plus sûrement et de plus haut.

Vous le voyez bien par le chiffre de la vente qui est encore une preuve *réelle* de l'intérêt du public. Mais je bavarde et le temps nous manque à tous deux. Merci de votre amitié et à vous de cœur.

GEORGE SAND

LES

UNIVERSITÉS DU MOYEN AGE

I

Il y a douze ans, l'histoire des Universités du moyen âge était encore très obscure. De gros livres en latin avaient été composés, au XVIIe et au XVIIIe siècle, pour recueillir les titres de noblesse et raconter les annales de quelques Universités anciennes ; mais les auteurs de ces gros livres, membres et ex-dignitaires des Universités dont ils s'étaient faits les historiographes, y avaient, par esprit de piété envers l'*alma mater*, par esprit de corps, par vanité nobiliaire, accueilli, en même temps que des renseignements excellents, des fables absurdes. C'est le cas de César-Égasse du Boulai, qui écrivit, de 1665 à 1673, en six volumes in-folio, une « Histoire de l'Université de Paris depuis Charlemagne... », bourrée de textes précieux et de réflexions superflues ; on a dit de lui (et c'est beaucoup dire) qu'il est peut-être l'homme le plus bête qui ait mis au jour des documents utiles. Au milieu du siècle présent, un savant, M. Charles Thurot, qui, rompu aux études les plus délicates et les plus sévères, n'a jamais rien produit que d'exquis, s'attacha le premier à débrouiller le problème des ori-

gines et « de l'organisation de l'enseignement dans l'Université de Paris au moyen âge. » Mais l'honneur d'embrasser simultanément, par un effort puissant, l'histoire générale des Universités au moyen âge, de poser les vraies questions et de résoudre les principales, était réservé, de nos jours, à un membre de cet ordre des Frères Prêcheurs qui compta, au moyen âge, tant de docteurs, et, dans les Universités, tant d'ennemis. L'érudition du P. Heinrich Denifle, dominicain, sous-archiviste du Saint-Siège, est surprenante, son impartialité est sans reproche. Le Conseil général des Facultés de Paris a confié à ce moine le soin de publier, sous ses auspices, le Cartulaire de l'Université de Paris[1], dont trois volumes ont déjà paru. Le grand ouvrage original du P. Denifle : « Les Universités du moyen âge jusqu'en 1400 »[2], comptera cinq volumes ; le premier, qui date de 1885 et qui traite des origines, a donné la plus vive impulsion, en Allemagne, en France, en Angleterre et en Italie, aux recherches d'archéologie universitaire. En dix ans, la « littérature » du sujet, comme on dit, s'est prodigieusement enrichie. Enfin un membre de l'Université d'Oxford, M. H. Rashdall, a cru le moment venu de composer, à l'aide de tous ces travaux, — qu'il a contrôlés, du reste, par une enquête personnelle, — le tableau d'ensemble, ordonné, clair et complet, que le public attendait; son livre récent, « les Universités de l'Europe au moyen âge »[3], le premier livre sur le sujet qui soit lisible pour des profanes, est d'un homme bien informé, prudent et raisonnable. Il arrive à point au moment où la question des Universités est, en France et en Italie, dans les pays où fleurirent jadis les deux Universités typiques, Bologne et Paris, à l'ordre du jour des Chambres.

Ce n'est pas assurément que l'histoire, enfin élucidée, des Universités du moyen âge, soit de nature à fournir beaucoup de comparaisons, d'arguments ou de développements oratoires, soit aux adversaires, soit aux partisans des Universités futures.

1. H. Denifle et E. Chatelain, *Chartularium Universitatis Parisiensis*. Paris, 1889-1894, 3 vol. in-4°.

2. H. Denifle, *Die Universitäten des Mittelalters bis 1400*, I, Berlin, 1885, in-8°.

3. Hastings Rashdall, *The Universities of Europe in the middle ages*. Oxford, Clarendon Press, 1895, 2 vol. in-8°.

Une des leçons qu'elle enseigne, au contraire, c'est qu'entre les Universités du passé et celles de l'avenir, il n'y aura rien, ou presque rien de commun, si ce n'est le nom. Aux hommes d'État qui la connaîtraient bien, elle ne rendrait qu'un service : celui de leur épargner de vains appels aux précédents et des solécismes historiques. — Que n'a-t-on pas dit jusqu'ici dans les polémiques courantes et dans les débats parlementaires ? On a dit que les Universités du moyen âge ont été de grands séminaires religieux ; or les étudiants du moyen âge, en dehors des Facultés de théologie, ne recevaient aucune éducation religieuse ; leurs études et leurs mœurs étaient tout à fait profanes. — Au rebours, on a dit que la fondation des Universités, qui remplacèrent, au XIIe siècle, les écoles établies dans les abbayes et près des cathédrales, fut un symptôme d'émancipation, une manifestation contre l'Église ; or l'Université de Paris, que l'on vise, fut tout ecclésiastique, dès l'origine, par l'habit et par l'esprit de la plupart de ses membres. — Ceux qui croient aujourd'hui que la principale fonction des Universités doit être de donner l'éducation scientifique et non l'éducation professionnelle se réclament des Universités du moyen âge, qui auraient été des foyers de hautes études libérales ; or la majorité des jeunes gens qui peuplaient les Universités du moyen âge s'y qualifiaient, soit pour des bénéfices d'église, soit pour les professions lucratives de légiste ou de médecin : ils y apprenaient des métiers.

Lors de la discussion qui eut lieu, en 1892, devant le Sénat, à propos d'un projet de loi relatif à la constitution d'Universités en France, un orateur, désireux d'établir que les défenseurs du projet n'aspiraient point à la restauration des coutumes surannées du moyen âge, déclarait : « Entre les Universités d'autrefois et les nôtres, il n'y aura qu'un point de contact : l'idée de l'unité nécessaire des différents enseignements ; l'Université de l'avenir, comme celle d'autrefois, sera, en effet, une *universitas facultatum*, une grande école où toutes les Facultés, toutes les branches de la science seront représentées ensemble. » Cet orateur s'abusait. Il supposait, après bien d'autres, que l'un des caractères essentiels des Universités médiévales fut d'enseigner l'universalité, l'encyclopédie des connaissances humaines. Mais le mot *universitas*,

dans la langue du moyen âge, s'entend simplement d'une compagnie : il équivaut à peu près au *collegium* du droit romain ; c'est tout à fait par hasard, et lentement, que, d'abord appliqué à des associations de toute espèce, ce terme s'est restreint de manière à désigner exclusivement certaines associations de maîtres et d'écoliers. « Université », au sens moderne d'institution académique spéciale, qui n'est proprement ni une « école », ni un « collège », ni une « Faculté », se disait au moyen âge *Studium generale*. Encore cette expression ambiguë ne doit-elle pas s'interpréter en ce sens que, dans les villes où prospérait jadis un *Studium generale*, la généralité des sciences étaient étudiées ; elle veut dire que, dans ces villes, il y avait des écoles publiques, cosmopolites, où des étudiants et des maîtres de tout l'univers catholique étaient admis. En fait, dans la plupart des *Studia generalia*, on ne cultiva jamais l'ensemble du *trivium* et du *quadrivium*, la « science totale » du moyen âge. Il est très peu de *Studia* qui aient possédé à la fois toutes les Facultés. L'enseignement du droit civil n'existait pas, au moyen âge, dans l'Université de Paris ; l'Université de Bologne n'eut pas de Faculté de théologie avant 1352 ; chaque *Studium* avait une spécialité reconnue, qui faisait sa gloire, et reléguait toutes les autres au second plan : Paris était renommé pour la théologie et pour les arts, Bologne pour l'un et l'autre droit, Salerne et Montpellier pour la médecine... Bref, si les Universités de l'avenir doivent être (c'est la définition qu'on en donne) des « écoles nationales de science universelle », il n'est pas vrai qu'elles ressembleront en cela aux Universités anciennes, écoles internationales où l'idée même de la science universelle n'a jamais été conçue.

Tous les réformateurs des institutions universitaires le reconnaissent aujourd'hui : il faut abaisser les barrières qui séparent les « Facultés » de chaque Université, trop longtemps claquemurées dans leur égoïsme et dans leur indifférence à tout ce qui n'est pas elles ; qu'ils se gardent donc bien d'invoquer à ce sujet les souvenirs du moyen âge, où ces barrières étaient, presque partout, très hautes. — On a fait campagne en France, et l'on fait encore campagne en Italie, pour supprimer les « petites » Universités ; il n'y a jamais eu autant de

« petites Universités » qu'au moyen âge. — On veut que les futures Universités soient riches, confortablement logées, bien outillées : les Universités les plus illustres du moyen âge ne possédaient rien.

Et cependant, quoique l'histoire des Universités du moyen âge n'ait pas autant d'importance directe pour les controverses contemporaines qu'on l'a supposé longtemps, elle est vraiment instructive. — D'abord, et pour commencer par les plus humbles résultats des travaux du P. Denifle et de ses émules, ces travaux ont permis d'expliquer pour la première fois, avec certitude, des usages, des formalités, des institutions bizarres qui, dans plusieurs Universités étrangères, sont, encore de nos jours, en vigueur. L'organisation actuelle de l'enseignement supérieur en France remonte à la Révolution et à l'Empire ; les survivances du moyen âge y sont presque nulles ; mais il n'en est pas de même dans les pays où les institutions universitaires, évoluant paisiblement, se sont transformées sans secousses. Les nouveaux docteurs étaient investis jadis par l'anneau, le bonnet et le baiser de paix ; des fragments de ce vieux rituel ont persisté çà et là : à Bologne, c'est l'anneau, en Écosse le bonnet ; à Coïmbre, les docteurs en médecine et en droit n'ont pas cessé de recevoir l'*osculum pacis*. A Cambridge, la seule Université où les robes de cérémonie aient encore la forme des robes du moyen âge, il y a dix ans à peine que la noblesse ne dispense plus des examens. Comprendrait-on que les étudiants de Glasgow et d'Aberdeen, plus jeunes en général que des étudiants de nos contrées, soient divisés en « nations » et élisent tous les trois ans les recteurs de leurs Universités, si l'on ne savait pas qu'à Bologne, il y a près de sept cents ans, les étudiants étrangers à cette ville, groupés en sociétés régionales, réussirent, par suite de circonstances locales, à faire de leurs « recteurs » élus les premiers personnages du *Studium* ? Comprendrait-on qu'à Oxford les grades universitaires les plus élevés s'obtiennent par la simple résidence, sans subir d'autres épreuves que celles du baccalauréat ès arts, « en passant onze années à oublier le minimum de connaissances exigé dans les *Pass Schools* de la Faculté des arts », si l'on ne savait pas comment les régents ès arts se sont emparés, au moyen âge, du gouvernement des

Universités anglaises, au point d'annuler le contrôle, même en matière d'examens et de « degrés », des Facultés supérieures ? — Il n'est pas jusqu'aux Universités de l'Allemagne moderne dont la constitution se comprenne mieux, quand on sait qu'elles ont été organisées, à l'origine, sous l'influence du prototype parisien, à l'époque où le triomphe du système collégial avait altéré profondément le traits de ce prototype. Le système collégial a doté la plupart des vieilles villes universitaires de ces bâtiments magnifiques qui en embellissent encore quelques-unes : les « collèges » d'Oxford et de Cambridge sont célèbres ; ceux de Paris, qui ne leur cédaient point, ont disparu : sur le sol, tant de fois remué, du Quartier Latin, il n'y en a plus que des vestiges, des noms et des pans de mur ; mais ces vestiges et les Universités anglaises tout entières sont des énigmes si l'on ignore l'histoire des institutions collégiales.

D'ailleurs, la connaissance du passé ne sert pas seulement à satisfaire, par des explications, la curiosité qu'excitent des survivances. Elle permet de préserver à bon escient, autant que cela est possible et légitime, « en matière d'institutions universitaires comme en matière d'institutions sociales, politiques et religieuses, la continuité historique ». « Si, dit à peu près M. Rashdall, l'adhésion aux anciens usages est tout à fait aussi commode, sous réserve de modifications légères, que des nouveautés arbitraires, il faut éviter d'abandonner, par ignorance et brutalement, des traditions inoffensives, car les traditions sont les derniers fils qui relient les Universités d'à présent à ces Universités médiévales d'où elles sont directement sorties[1]. »

Ce n'est pas tout, et voici qui nous touche davantage : si différentes que les Universités actuelles, ou futures, soient et doivent être des *Studia generalia* du moyen âge, — même à

1. Il importe surtout d'empêcher que les traditions soient inutilement violées, par suite d'erreurs historiques, dans les pays où, comme en Angleterre, les précédents ont plus de valeur que chez nous. Le droit de conférer des grades aux femmes fut naguère refusé par les tribunaux à l'Université de Londres, pour cette raison qu'aucune Université n'avait jamais accordé de grades aux femmes. « J'ai été informé par un juge éminent qui siégeait dans l'affaire, dit sans sourire M. Rashdall (II, 712), que la connaissance de ce fait qu'il y eut, au XIe siècle, des femmes docteurs à Salerne, aurait modifié son avis. »

supposer, que dépourvues de titres de noblesse anciens, créées de toutes pièces, à l'américaine, elles n'aient à tenir compte d'aucune espèce de tradition, — l'histoire des *Studia generalia* les concerne. Les *Studia generalia*, les Universités, sont, en effet, avec les Parlements politiques, une des grandes institutions élaborées au moyen âge qui caractérisent la civilisation moderne et qui la différencient de la civilisation antique. La forme et le contenu en ont changé bien des fois au cours des siècles, mais les idées, essentiellement médievales, qui les créèrent, sont toujours vivantes. Examens, degrés académiques, cours réguliers d'études supérieures, corporations de maîtres et d'étudiants, voilà des choses que l'antiquité n'a pas connues, qui sont nées au XIIe siècle, et qui ne sont pas près de disparaître. L'idée fondamentale d'où ces choses dérivent, que les maîtres et les étudiants doivent s'associer et vivre, travailler ensemble, a ses racines dans les sentiments et dans les habitudes des hommes du moyen âge ; c'est encore elle qui justifie l'existence des Universités contemporaines, plus ou moins privilégiées et autonomes, dont les principales fonctions sont de répandre, grâce au contact direct et prolongé des hommes d'étude avec les jeunes gens, la haute culture intellectuelle, et aussi de contribuer, grâce à la collaboration des maîtres et des élèves, au progrès de la science.

Si l'on admet que toutes les Universités modernes, quelles qu'elles soient, de fondation ancienne ou récente, sont les filles légitimes (quoiqu'elles ne leur ressemblent guère) des Universités du moyen âge, l'histoire que MM. Denifle et Rashdall ont, les premiers, racontée est pleine d'enseignements, — d'enseignements indirects. Elle est suggestive. Nous voyons d'abord que les institutions universitaires, depuis les origines jusqu'à nos jours, se sont incessamment transformées, adaptées; qu'on les laisse donc évoluer, à l'avenir comme autrefois, et que l'on n'essaie pas de les restaurer à la mode du passé. En second lieu, certains abus se sont glissés dans les *Studia* du moyen âge ; comme les mœurs, privées et publiques, sont devenues bien meilleures, on ne les reverra jamais; mais aujourd'hui et demain, comme hier, toutes les corporations sont exposées à se corrompre : à cet égard, les expériences du moyen âge sont d'autant plus précieuses qu'elles sont plus

éclatantes. En étudiant les destinées des Universités médiévales, on fera peut-être, de temps en temps, sur le présent, de salutaires retours ; mais c'est à chacun de s'amuser, pour son compte et s'il lui plaît, à ces rapprochements fugitifs. « Les meilleures leçons de l'histoire, dit fort bien M. Rashdall, sont rarement de nature à être exposées sous forme didactique. » — Laissons enfin parler les faits.

II

Nous sommes habitués à croire qu'entre le moyen âge et la Renaissance il y a un abîme, et que l'antiquité fut ignorée, dédaignée jusqu'au XVIe siècle. Cela n'est pas vrai. Jamais l'intelligence et le culte de la langue et des œuvres antiques n'ont été totalement abolies en Occident. Aux époques les plus sombres du moyen âge, dans nos pays du Nord, les écoles claustrales et diocésaines, annexées aux grands monastères et aux églises cathédrales, ont cultivé le *trivium* et le *quadrivium*, les sept disciplines qui représentaient l'héritage intellectuel du monde ancien, tandis que, en Italie, se perpétuait la race des rhéteurs laïques, professeurs indépendants de grammaire et d'humanités. D'autre part, vers le milieu du moyen âge, au XIIe siècle, une renaissance se produisit, qui n'est pas sans analogies avec le mouvement plus célèbre, plus complet et plus fécond de la Renaissance proprement dite. Au XIIe comme au XVIe siècle, il y eut une floraison exubérante d'art et de pensée, qui fut marquée par un retour passionné à l'étude de l'antiquité, et entretenue par la découverte de fragments nouveaux de la littérature classique. C'est vraiment, au temps d'Abailard et au temps de Ramus, le même enthousiasme pour la raison, pour le savoir et pour le bien-dire, la même curiosité encyclopédique, la même vivacité printanière, la même affluence de jeunesse autour des maîtres réformateurs. Les écrits des étudiants et des maîtres du XIIe siècle sont aussi lyriques, aussi touchants que ceux des premiers néophytes de l'« humanisme ». Ouvrez les Mémoires si littéraires, si joliment spirituels, de Jean de

Salisbury : c'est un tableau achevé des écoles parisiennes aux alentours de 1150, « alors qu'il y avait à Paris, comme du Boulai l'a bien vu, une population scolaire plus dense, plus d'esprits distingués en tout genre, et plus de bons latinistes qu'en aucun temps avant François Ier. » Jean de Salisbury, c'est, si l'on veut, Érasme; Hildebert de Lavardin, dont les poèmes latins ont été pris, de nos jours, par de bons juges, pour des ouvrages antiques, vaut les prélats cicéroniens de la cour de Léon X; et l'étrange Boncompagno qui, fou d'orgueil, enseigna la rhétorique avec des allures de tranche-montagne, n'est-il pas de la famille de ce Guillaume Postel, un des premiers « lecteurs » du Collège de France, que sa science enivra? A côté de ces lettrés de la première Renaissance qui, comme ceux de la seconde, n'étaient pas tous des hommes supérieurs, il y eut des savants : si les géomètres et les naturalistes ont fait davantage encore que les humanistes pour la gloire du XVIe siècle, la littérature scientifique du XIIe est considérable; la première Renaissance eut aussi, tout d'abord, un caractère scientifique.

Pourquoi n'a-t-on pas rendu justice à cet âge de généreuse activité? C'est parce qu'il ne dura pas. Pour des raisons faciles à déduire, le mouvement tourna court. Au commencement du siècle, la « littérature », les sciences théoriques, le droit, la philosophie, la théologie avaient simultanément sollicité la curiosité d'Abailard et de ses contemporains. Non pas, cependant, au même degré : la dialectique, depuis longtemps cultivée dans les écoles, les séduisait surtout, dans ses applications aux problèmes philosophiques et théologiques. Or, il arriva que parmi les œuvres retrouvées de l'antiquité qui, à cette époque, furent livrées coup sur coup en pâture aux gens studieux par les traducteurs d'Espagne, les écrits d'Aristote sur la théorie générale de l'être et sur le mécanisme du raisonnement furent de beaucoup les plus notables; ils jouirent aussitôt d'une vogue incomparable; on les commenta sans fin; et tout ce qui, en fait d'études désintéressées, n'était pas la spéculation ontologique, parut indigne d'attention. A la place de la grammaire et de la rhétorique approfondies, c'est la logique qui devint l'instrument principal de l'éducation. En même temps, comme ceux qui étudiaient étaient désormais nom-

breux, il s'en trouva beaucoup pour préférer les sciences « lucratives », droit, médecine, traitées au point de vue étroit de la pratique professionnelle, aux connaissances d'agrément. A quoi bon consacrer des années à des exercices littéraires ou à des recherches scientifiques, puisque, pour briller parmi les docteurs, ou pour arriver à la fortune, d'autres méthodes, moins pénibles, étaient plus sûres ? De là, la prompte et définitive décadence de l'humanisme, que Jean de Salisbury et ses amis ont été assez clairvoyants pour prévoir, quoiqu'ils n'aient pas réussi à l'empêcher. « Un jour viendra, disait tristement maître Mainier, en commentant, à Paris, devant Géraud de Barri, la prophétie de la Sibylle, un jour viendra où l'étude des lois anéantira l'étude des lettres : *Venient dies, væ illis, quibus leges obliterabunt scientiam litterarum* ». « Ne lis pas les anciens, déclare, non sans amertume, l'auteur de l'*Entheticus* ; ne les lis pas, bavarde, cela suffit aujourd'hui. La logique est à la mode : elle s'est substituée à tous les arts ; un bon logicien ne sait rien... »

... Vilescit physica, quævis
Litera sordescit, logica sola placet...
Ut garrire queas, noli percurrere libros ;
Esto verbosus, scripta repelle procul.
Disputat ignave qui scripta revolvit et artes,
Nam veterum fautor logicus esse nequit...

Voilà comment les hommes du moyen âge ont quitté, pour l'impasse de la Scholastique, les larges voies de la Renaissance, et pourquoi notre Occident a fait trois cents ans de philosophie avant de recommencer sa rhétorique. Mais cette circonstance accidentelle, d'ailleurs grosse de conséquences, n'importe guère à l'histoire constitutionnelle des Universités. Peu importe que le courant scientifique et littéraire du XIIe siècle ait été vite détourné, resserré et appauvri. Au moment où il s'était manifesté, il avait mis en présence les éléments divers dont la combinaison créa les organismes universitaires : ces organismes se sont développés depuis en vertu de leur énergie propre, à travers toutes les transformations de la société, de la science et de la pédagogie. C'est ainsi que nos Universités se rattachent, en dernière analyse, à la Renaissance avortée

du moyen âge, de même que d'autres grands corps scientifiques — les Académies, par exemple — remontent directement à la triomphante Renaissance des temps modernes.

III

Quand on dit que l'enseignement d'Abailard à Paris, et celui d'Irnerius à Bologne ont amené la formation des Universités de Paris et de Bologne, c'est une manière de parler. Avant Abailard et Irnerius, il y avait, à Paris et à Bologne, depuis longtemps, des écoles assez renommées pour attirer les étrangers. D'un autre côté, les premiers linéaments des futures Universités de Paris et de Bologne ne se discernent qu'après la mort d'Abailard et d'Irnerius. Il n'en est pas moins certain qu'Abailard et Irnerius, professeurs très goûtés, novateurs, — quoique leur originalité, surtout celle du second, ait été fortement exagérée par la postérité, — firent affluer dans les villes où ils vécurent des foules avides de les entendre. Une fois établi, grâce à eux, le mouvement ne s'interrompit pas, grâce à leur légende et à leurs disciples; et les conditions nécessaires à la formation de sociétés, ou de « guildes », ou de syndicats, soit entre les étudiants, soit entre les maîtres, furent enfin réalisées.

D'après la tradition, Irnerius aurait été, dans sa jeunesse, professeur de grammaire et de rhétorique, avant d'enseigner le Droit; le Droit fut longtemps, en effet, une branche de la rhétorique, et c'est vers le temps d'Irnerius, dans la première moitié du XIIe siècle, qu'il fut séparé du tronc des arts libéraux. Les auditeurs d'Irnerius et de ses successeurs étaient donc des jeunes gens qui, ayant terminé les études préliminaires de grammaire et de rhétorique, se proposaient d'étudier, sous la direction de spécialistes autorisés, ces lois romaines dont la connaissance était tenue en haute estime (principalement en Allemagne et dans l'Europe du Midi), et procurait des emplois. Ces jeunes gens, dont la plupart étaient riches et de bonne famille, — car l'instruction, et surtout l'instruction juridique, n'était pas abandonnée par la noblesse,

en ces régions, à la plèbe cléricale, — presque tous étrangers dans la ville de Bologne, se groupèrent, de bonne heure, en sociétés de compatriotes : les Toscans avec les Toscans, les Romains avec les Romains, les Allemands avec les Allemands. Comment se seraient-ils défendus, sans cela, contre les indigènes, ces violents Romagnols, citoyens d'une république périodiquement ensanglantée par des factions ? Des clubs *(universitates)* d'étudiants en droit étrangers existaient déjà à Bologne vers la fin du XIIe siècle, dont les membres, liés par des serments, régis par des statuts, élisaient des officiers. Après 1250, tous ces clubs étaient fédérés en deux grandes « universités » distinctes, quoique étroitement alliées : l' « université » des Cismontains, qui englobait tous les Italiens, et celle des Ultramontains, où les Allemands dominaient ; chacune avait son « recteur ». — La ville n'avait pas vu sans inquiétude se former dans son sein ces compagnies redoutables, véritables États dans l'État, *civitates in civitate*. Mais, d'une part, les Bolonais étaient habitués, comme tous les hommes du moyen âge, à l'exercice du droit d'association : des guildes de marchands et d'artisans, les clientèles organisées des Geremei et des Lambertazzi, tant d'autres « sociétés d'armes » vivaient déjà, côte à côte, dans la République ! D'autre part, les « universités » d'étudiants étrangers avaient contre le mauvais vouloir éventuel des magistrats municipaux une arme invincible, la sécession : si les « recteurs » ordonnaient d'émigrer, Bologne se vidait en un jour des hôtes qui l'enrichissaient, au profit de quelque rivale, Vicence ou Padoue...

Quant aux professeurs ou « docteurs », ils étaient unis, eux aussi, en un syndicat professionnel où personne n'était admis qu'après un examen probatoire et avec des formalités solennelles. Comme, aux premiers temps du *Studium*, presque tous les « docteurs », émules ou élèves d'Irnerius, étaient d'origine bolonaise, ils avaient été naturellement laissés en dehors des « universités » d'étudiants ; de leur côté, ils excluaient, autant que possible, du doctorat, c'est-à-dire de leur union, quiconque n'était pas de Bologne. Les « universités » ne leur plaisaient point, et ils élevaient parfois la prétention d'exercer sur les étudiants la juridiction vague que la constitution *Habita* de Frédéric

Barberousse paraissait leur avoir accordée dès 1158. Mais, entre eux et les clubs nationaux d'étrangers, la lutte était trop inégale. Ces gros docteurs laïques de Bologne, si fastueux, que l'on appelait « monseigneur », qui menaient un train de princes, craignaient pour leurs revenus. Payés à l'origine par leurs auditeurs, de la main à la main, puis sur la caisse commune des *universitates*, au prorata du nombre des écoliers qui suivaient leurs cours[1], les sécessions leur faisaient autant de tort qu'aux commerçants de la ville. Bien plus, si la mise à l'index nominative *(privatio)*, dont les « recteurs » des étudiants se servaient ordinairement pour mettre à la raison les logeurs, les libraires et les cabaretiers indociles, était prononcée contre l'un d'eux, elle équivalait à sa ruine. Leur intérêt les livrait pieds et poings liés au bon plaisir de leurs élèves, et ceux-ci ne l'ignoraient pas. A Bologne, au moyen âge, les docteurs étaient tenus de prêter serment d'obéissance aux recteurs des étudiants; les bedeaux des recteurs avaient le droit de les interrompre en plein cours pour les citer à comparaître. Défense leur était faite de manquer un seul cours sans l'assentiment des élèves, corroboré par celui des officiers de l' « université » : pas de congés sans permission *(Nec festa pro libito faciant...)*; défense de commencer après que la cloche de Saint-Pierre a sonné pour la messe et de continuer après qu'elle a sonné tierce, sous peine d'amende; ordre aux étudiants, sous peine d'amende, de dénoncer chaque infraction et de quitter la salle en masse, au premier coup de tierce. Il est clair que les étudiants de Bologne en voulaient avoir ponctuellement pour leur argent : d'abord, ils se réservaient le droit d'assister gratuitement, pendant quinze jours, aux leçons de chaque maître, afin de choisir le meilleur *(experientiam facere de doctrina cujuslibet doctoris*[2]*)*; puis ils surveillaient de fort près les professeurs de leur choix. Si le

1. Cette mesure fut un progrès. Odofredus, dans son commentaire du *Digeste*, parle des étudiants mauvais payeurs qui veulent s'instruire, mais gratis; il les menace de ne pas faire, l'année suivante, de leçons extraordinaires; il leur dira : « Dieu vous bénisse », « *Non habeo vobis plura dicere, eatis cum benedictione Domini* ».

2. « Que l'écolier choisisse bien, recommande Odofredus, le docteur qui lui plaît le mieux. Qu'il ne se laisse point influencer par des avantages pécuniaires ou par les prières d'un docteur, ou de tout autre. »

docteur saute un paragraphe du livre qu'il doit commenter, à l'amende ; s'il se dispense d'éclaircir une difficulté qui se présente, sous prétexte qu'il la résoudra plus tard, à l'amende ; s'il insiste trop sur le commencement du texte qu'il « lit » de sorte qu'il n'ait pas le temps d'en expliquer congrûment la fin, à l'amende. Chaque docteur était tenu de déposer une somme, s'il quittait la ville, comme caution de son retour, et à l'ouverture de l'année académique, dix livres bolonaises chez un banquier, à titre de provision pour les amendes que les Recteurs lui infligeraient. Il y avait un comité de « dénonciateurs des docteurs » *(denunciatores doctorum)*, qui les empêchait d'être « arrogants », et qui vérifiait leur travail ; tels, des contremaîtres commis par une société de capitalistes pour inspecter des ouvriers.

Réduits, non sans résistance, et sous réserve de protestations vaines, à ce degré de servitude, les professeurs de Bologne se consolaient en pensant que le plus précieux des droits, celui d'admettre, par cooptation, de nouveaux membres à l'exercice de leur profession, leur restait. A la vérité, ils avaient été de bonne heure forcés de conférer le titre de « maître » et de « docteur », qui jadis était la condition nécessaire et suffisante pour entrer dans leur compagnie, à ceux des étudiants qui, sans avoir l'intention d'enseigner eux-mêmes, désiraient emporter dans leur pays une attestation d'études honorifiques. On voit très bien ici comment ont été institués les « degrés » académiques. La « licence d'enseigner », maîtrise ou doctorat, fut d'abord accordée, après examen, par les membres d'une association professionnelle aux candidats qui avaient l'ambition d'y être admis : puis, les mots ayant perdu leur sens étymologique, la « licence » fut donnée, par extension, à tous ceux qui avaient profité de l'enseignement des maîtres. On en fut quitte pour distinguer désormais les *doctores legentes*, les professeurs pourvus de chaires, des *doctores non legentes*, membres honoraires de la corporation enseignante, dont le diplôme ne procurait aucun avantage positif[1]. Les docteurs-lisants se maintinrent de la sorte à l'état de société restreinte, fermée,

1. Les docteurs « non-lisants » membres fictifs de la société enseignante, n'avaient envers elle que des devoirs ; ils étaient tenus de célébrer leur réception par des cadeaux, parfois magnifiques, à leurs nouveaux confrères.

presque exclusivement composée de Bolonais, de concitoyens, d'amis et de parents ligués pour s'assurer le bénéfice héréditaire de positions lucratives. Accurse enseigne sans broncher que les fils de professeurs décédés ont un droit sur les chaires vacantes. C'est le même Accurse qui fut obligé de se faire absoudre pour avoir prêté de l'argent à des étudiants « avec l'espoir qu'ils le payeraient davantage », et pour avoir accepté les présents *(munera)* des candidats au doctorat. Tous ces abus ne furent balayés que lorsque le municipe de Bologne se chargea de doter les chaires. Au XIVe siècle, dans la plupart des *Studia* d'Italie, c'était l'État, le Prince, qui rétribuait les maîtres, et il s'arrogeait en conséquence le droit, sinon de les choisir, au moins de les obliger à des mœurs plus décentes.

L'École juridique de Bologne présente ainsi, comme on voit, une structure paradoxale. Dans cette étrange « Faculté de Droit », ce sont les étudiants qui commandent; leurs recteurs, « étudiants de cinquième année, de vingt-quatre ans d'âge au moins », sont de magnifiques personnages : ils ont le pas, dans les cérémonies, sur les archevêques et les cardinaux; les professeurs, quasi héréditaires, sont soumis par leurs élèves, qui sont libres, à la plus stricte discipline. Il est facile d'expliquer, cependant, nous l'avons vu, comment ce monstre naquit, par le simple jeu naturel des forces économiques, sous l'action des lois du salaire. Les mêmes causes produisirent, à Bologne, entre les étudiants ès arts et en médecine d'une part, et leurs professeurs de l'autre, des relations analogues. Mais, — c'est encore là, pour nous, une bizarrerie de plus, — l' « université » des étudiants ès arts et des étudiants en médecine unis n'avait aucune solidarité avec les « universités » similaires (Cismontains, Ultramontains) des étudiants en droit. Ces « universités » s'ignoraient, à moins qu'elles ne se querellassent pour des questions de préséance. Nées spontanément, indépendantes, exclusives, jalouses, elles n'avaient de commun que leur chef nominal, le Chancelier du *Studium* bolonais. Ce haut dignitaire, de son côté, était à la tête du *Studium* sans faire partie d'aucune des sociétés qui le composaient. C'est en 1219 que le pape Honorius III, ancien archidiacre de Bologne, avait conféré à ses successeurs dans

cette charge, avec le titre de Chancelier, le droit de présider, dans la ville, aux cérémonie du Doctorat. Les juristes, les médecins, les « artistes » ou étudiants ès lettres, recevaient tous de l'archidiacre, ainsi promu par une autorité extérieure aux fonctions de « Chancelier » du *Studium*, les insignes de leurs grades ; mais ils n'entretenaient pas avec lui d'autres rapports réguliers.

N'est-il pas étonnant qu'une organisation pareille, incohérente et mal bâtie, ait été longtemps admirée et imitée de propos délibéré ? Il n'en faut pas douter, cependant. De très nombreuses Universités (au sens moderne du mot) fondées à partir du XIIIe siècle en Italie, en Espagne, en France et jusqu'en Écosse, ont reproduit, plus ou moins fidèlement, le type classique de Bologne. Quelques-unes, surtout en Italie, sont des copies si serviles de l'original bolonais que leurs statuts, mieux conservés, ont quelquefois servi à combler les lacunes des statuts de l'Université mère, dont les rédactions primitives sont perdues. Ailleurs, en France par exemple, la tradition de Paris altéra celle de Bologne ; il y eut des compromis ; l'autorité académique se partagea suivant des modes nouveaux, à des degrés divers, entre les sociétés de maîtres et les clubs d'étudiants ; mais deux traits généraux persistèrent toujours, qui sont la marque distinctive des filiales de Bologne : participation des étudiants au gouvernement du *Studium*, recrutement d'un corps professoral, limité et permanent, par voie de cooptation.

Que les étudiants participent au gouvernement de l'Université, dans la mesure que prescrivent la raison et les convenances, cela n'a rien d'anormal, car l'Université est la chose commune des étudiants et des maîtres ; les uns et les autres sont intéressés à sa prospérité matérielle et scientifique. Dans quelques villes d'Italie, avant que le Prince eût assumé partout le soin de veiller à la compétence et à la dignité des maîtres, les étudiants élisaient chaque année les titulaires de quelques chaires : ils ne se montraient point faciles. — Mais les résultats du système bolonais des corporations de professeurs recrutées par cooptation ont toujours été mauvais. Outre que le népotisme est inévitable (et M. Rashdall observe que les partisans les plus décidés des institutions héréditaires n'ont pas encore osé vanter

les bienfaits d'une « noblesse » universitaire), la cooptation sans contrôle a l'inconvénient de perpétuer, dans les collèges de docteurs, des procédés d'enseignement, des manières de penser, des doctrines, qui ont été dépassés. Dans les *Studia* du type bolonais, la scolastique la plus creuse et la plus sèche s'érigea triomphalement jusqu'au XVIIe siècle, deux cents ans après qu'à l'air libre du dehors la scolastique avait été fauchée. La grande exégèse juridique originale, fondée sur la critique des textes, dont Irnerius et ses premiers disciples, animés d'un souffle de renaissance, avaient laissé des modèles, ne leur survécut guère. Les « mouvements » s'épuisent vite ; s'ils ne se transforment point, ils aboutissent à des routines. La routine des glossateurs bolonais et des averroïstes padouans est une des plus tenaces que mentionne l'histoire de l'éducation. Alors que la face du monde se rajeunissait, les vieilles Universités conservatrices d'Italie vécurent obstinément sur leur passé ; rien ne se fit qu'en dehors d'elles, malgré elles et contre elles ; elles avaient scellé leurs fenêtres, il fallut les enfoncer. C'est l'instinct naturel des corps, comme des individus, qui ne se renouvellent plus, de se replier sur eux-mêmes et de défendre leur repos.

IV

Dans l'Italie démocratique et laïque, au commencement du XIIe siècle, avant la constitution des sociétés de docteurs qui monopolisèrent l'enseignement, n'importe qui était libre de dresser une chaire, à ses risques et périls, pour enseigner n'importe quoi ; au contraire, en France, le droit de professer fut, dès l'origine, exercé surtout par des clercs et subordonné à la permission de l'autorité ecclésiastique. Ici, pendant longtemps, il n'y avait pas eu d'écoles ailleurs que dans les monastères et dans les églises épiscopales. Les chefs des écoles épiscopales (c'était d'ordinaire le Chancelier, un des principaux dignitaires du chapitre, qui remplissait l'office d'écolâtre) commettaient généralement, au XIe siècle, le soin d'enseigner à des auxiliaires, qu'ils choisissaient. Lorsque le cloître de la

cathédrale, où enseignaient les maîtres désignés par le Chancelier, fut trop petit pour recevoir tous les jeunes gens qui désiraient s'instruire, des clercs, arrivés eux-mêmes au terme de leurs études, ouvrirent boutique à côté, en plein air ou dans les maisons voisines du parvis. L'habitude s'établit que le Chancelier leur accordât, au nom de l'évêque, la permission d'enseigner, *licentia docendi;* il fut juge de leur compétence, comme il l'était déjà du mérite des maîtres de la cathédrale. Nul ne devait enseigner qui n'eût obtenu la licence. Il était recommandé au Chancelier de la donner gratuitement à tous ceux qui s'en montreraient dignes.

Autour de l'église cathédrale de Paris, les maîtres libres, dûment autorisés par le Chancelier capitulaire, pullulaient déjà au temps de Jean de Salisbury; ils avaient envahi la Cité; ils encombraient le Petit Pont. C'est que Paris avait dès lors sa force d'attraction singulière. L'école du cloître avait été illustrée par Guillaume de Champeaux; la montagne Sainte-Geneviève avait été le théâtre des triomphes oratoires d'Abailard. Paris était, pour les étrangers, « la cité des lettres, la *Cariathsepher* des livres saints », « une autre Athènes », « la reine de la science », « le séjour des sept sœurs divines »...

Quidquid, Chaldæi, quidquid docuistis, Athenæ,
Quidquid Roma potens tradidit atque Pharus
Accepit, docuit urbs hæc, feliciter auxit.
Hic fons doctrinæ semper abundat aquis...

L'endroit passait aussi, disons-le, pour un lieu de délices, hospitalier aux fils de famille, et propice pour faire la fête : « O Paris, écrit Pierre de Celle en 1164, tu prends les âmes à ta glu ». Le biographe d'Adalbert de Mayence, ancien élève des écoles parisiennes, avait déjà dit :

Francia quæ juvenum spargit per membra venenum
Culpæ carnalis...

Bref, pour des raisons diverses, le Paris du XIIe siècle était un séjour à la mode. Le snobisme avait mis le sceau à sa réputation. Avoir étudié dans l'île de la Seine, c'était alors un honneur dont les Anglais, les Allemands, les Scandinaves et

les provinciaux, de retour chez eux, se paraient avec complaisance. « Et pourtant, observe le bon Philippe de Harvengt, ce n'est pas d'être allé à Paris, c'est d'y avoir profité qui serait glorieux. » — On s'explique ainsi que des écoles se soient si rapidement créées dans la circonscription du Chancelier de Notre-Dame. Philippe de Harvengt exagère sans doute quand il dit que les clercs-écoliers étaient, à Paris, aussi nombreux que les bourgeois : les évaluations numériques des écrivains du moyen âge sont presque toutes fantaisistes[1] ; il est certain cependant que, dès le XIIe siècle, plusieurs milliers de Français et d'étrangers résidaient, à cause de ses écoles, dans la capitale des Capétiens. Or la foule des étudiants justifie la multiplication des maîtres : il n'est pas étonnant que le Chancelier ait eu à délivrer bien des licences. Il en délivra encore davantage quand le goût des grades académiques se fut répandu : ici, comme à Bologne, beaucoup de jeunes gens sollicitèrent, de bonne heure, leur licence, sans avoir l'intention de se consacrer, pour toujours, à l'enseignement, mais afin de se décorer d'un titre respecté. C'est ce que signifie la légende d'après laquelle le Bolonais Gratien aurait délibérément inventé les examens et les « degrés », dont Pierre le Lombard aurait transporté, quelque temps après, tout le système à Paris. Lorsqu'il fut convenu, en outre, que ceux-là seuls seraient autorisés à aborder les sciences supérieures — la théologie, par exemple, qui seraient pourvus de la licence ou maîtrise ès arts, désormais considérée comme un certificat d'études préparatoires, les maîtres ès arts, en fonctions ou non, « régents » ou non régents, presque tous fort jeunes, ne se comptèrent plus dans la Cité. « Voilà, gémit Étienne de Tournai, que les adolescents chevelus *(comatuli adolescentes)* usurpent le magistère ; ils n'ont pas encore de barbe et ils s'assoient à la place des vieillards : *nondum norunt esse discipuli, laborant ut nominentur magistri* ».

On ne sait pas précisément à quelle époque tous ces maîtres —

1. Odofredus, qui vivait au milieu du XIIIe siècle, veut qu'au siècle précédent il y ait eu jusqu'à dix mille étudiants à Bologne, et Wycliffe estimait à soixante mille âmes l'ancienne population scolaire d'Oxford. En l'absence de registres d'immatriculation, rien n'est certain, mais les chiffres allégués par les écrivains du moyen âge n'ont sûrement aucune valeur.

aussi nombreux que l'étaient les étudiants dans d'autres villes — eurent l'idée de former entre eux une association. Jean de Salisbury n'eût pas manqué de faire allusion, dans ses Mémoires, si riches en réminiscences de sa vie scolaire, à une société des maîtres, s'il en avait eu connaissance : il est muet à cet égard. Ne doutons pas, cependant, que les maîtres originaires de l'étranger, qui parlaient entre eux la même langue vulgaire, et ceux qui s'occupaient des mêmes études, se soient rapprochés très tôt. Quand le héros du *Speculum stultorum* de Neel Wireker, l'âne Bruneau, débarque à Paris pour s'instruire, il va voir plusieurs écoles :

Inde scholas adiens, secum deliberat utrum
Expediant potius ista vel illa sibi...

Mais il choisit celles des Anglais :

Et quia subtiles sensu considerat Anglos
Pluribus ex causis se sociavit eis.

Il paraît même qu'il y avait une association générale vers 1170, puisque la Vie de Jean de Celle, abbé de Saint-Alban's, dit que ce personnage, fort âgé en 1214, avait été, dans sa jeunesse, « membre de la société des maîtres de Paris ». — Quoi qu'il en soit, sous le pontificat d'Innocent III, l'association des maîtres de Paris existait : elle avait des statuts disciplinaires ; elle plaidait par procureur en cour de Rome ; elle était entrée en lutte avec le Chancelier de la cathédrale. Il ressort de ses doléances que le chancelier avait la prétention d'imposer aux candidats à la licence un serment d'obédience à sa personne ; qu'il abusait de sa juridiction ; qu'il octroyait et refusait la licence contre l'avis des maîtres compétents. Ce fonctionnaire voyait très bien que l' « université » de maîtres, née, comme on l'a dit, « à l'ombre des tours de Notre-Dame », tendait à s'émanciper ; et il parlait de ses « conjurations », c'est-à-dire de ses assemblées, avec la même indignation, dans les mêmes termes que les évêques du XIe siècle avaient parlé de ces « conventicules » de vilains dont les communes étaient sorties. Le Saint-Siège était l'arbitre naturel d'un débat qui s'engageait entre des clercs. Fidèle à sa politique, il prévit la grandeur future de l'Université et

voulut s'acquérir des droits à sa reconnaissance en lui donnant raison. Mais l'Église de Paris ne céda qu'après une résistance acharnée. Le procès dura longtemps ; et c'est au cours de ce procès, et, en partie, grâce à lui, que l'établissement universitaire prit, ici, sa forme définitive.

Cette grande guerre constitutionnelle, dont les principaux épisodes se placent dans la première moitié du XIIIe siècle, laissa au Chancelier de l'Église de Paris la présidence honorifique du *Studium*, mais le dépouilla de sa juridiction et de toute autorité réelle il fut réduit à la condition du Chancelier de Bologne, car il garda bien le droit de conférer la licence[1], mais *non nisi dignis*, seulement aux candidats agréés par les maîtres. — Autre conséquence importante : les péripéties du conflit valurent aux maîtres ès arts une situation prépondérante. La campagne contre le Chancelier fut difficile, coûteuse ; il y fallut beaucoup d'entrain, de hardiesse et de ressources. Or, qui pouvait la conduire ? Ce n'étaient pas les maîtres régents des trois « Facultés » supérieures, Théologie, Médecine, Droit canon, qui, peu à peu, avaient formé trois compagnies distinctes ; ils avaient trop de maturité, de discrétion et de prudence ; tous ensemble, d'ailleurs, ils n'étaient qu'une poignée. L'honneur de porter les coups échut donc aux maîtres ès arts, nombreux, jeunes, et d'autant plus entreprenants qu'ils étaient encadrés. Les « artistes », ou maîtres ès arts, se répartissaient en quatre « nations », d'après leur pays d'origine : Français, Picards, Normands, Anglais ; il est pour la première fois question de ces « nations » en 1222 et des quatre nations en 1249, mais ces clubs régionaux, analogues à ceux des Cismontains et des Ultramontains de Bologne, existaient probablement, sous une forme rudimentaire, auparavant. Chaque nation avait un sceau, des magistrats : *procuratores*. En 1245 au plus tard, les quatre compagnies d'artistes élisaient un chef fédéral, le « Recteur » ; elles avaient des fonds communs. Dès cette époque, le magistrat suprême des « artistes » était chargé, en

1. Le Chancelier de Sainte-Geneviève conférait aussi la licence. Au fort de la querelle avec le Chancelier de Notre-Dame, les artistes entassés dans les ruelles de la Cité avaient trouvé de bonne guerre d'émigrer sous l'autorité de la Sainte. Il suffisait, pour cela, de traverser le Petit Pont. Au delà s'étendaient, au pied et sur les flancs de la Montagne, de vastes clos où se sont élevés plus tard les quartiers généraux de l'Université, les rues du Fouarre, de Garlande, etc.

fait, de la défense des intérêts généraux de toutes les Facultés; il représentait déjà le pouvoir exécutif de l'Université tout entière. L'évolution était commencée qui fit de lui, au XIVe siècle, le principal personnage du *Studium* parisien. Un heureux concours de circonstances, qu'il est inutile de rapporter, favorisa son exaltation : la lutte contre le Chancelier l'avait mis hors de pair; la lutte entre les théologiens séculiers et les Ordres mendiants, au milieu du règne de saint Louis, consolida son pouvoir. D'ailleurs, n'y avait-il pas un biais par où l'hégémonie du recteur, chef de la Faculté inférieure, sur les trois Facultés supérieures, pouvait paraître légitime ? Tous les étudiants, tous les régents des Facultés supérieures avaient appartenu jadis à l'« université » des maîtres ès arts. Caractère indélébile ! Ils étaient encore liés par le serment qu'ils lui avaient prêté. Ils le furent absolument quand on eut pris soin d'introduire, dans la formule du serment de fidélité aux statuts des « artistes » que prononçaient, avant d'être admis, les bacheliers ès arts, la clause : *Ad quemcumque statum deveneritis*, « quelle que soit votre carrière ». En vertu de cette clause, le recteur acquit les mêmes droits sur tous les maîtres et sur tous les étudiants du *Studium* ; il fut autorisé à convoquer les théologiens, les canonistes, les médecins, avec les « artistes » des « nations », en réunions plénières, à présider ces assemblées, et à faire respecter par tous les décisions de la majorité. — C'est ainsi que le recteur de Paris devint la tête d'un corps universitaire très bien centralisé, autrement uni que celui de Bologne, avec ses membres indépendants et son président nominal.

Ainsi le *Studium generale* de Paris fut, à partir du XIIIe siècle, une grande démocratie cléricale, gouvernée, non par les étudiants, mais par les maîtres les plus jeunes, — non par des riches et des nobles, mais par des hommes de condition modeste, en majorité plébéiens et pauvres[1]. Mais le

1. Le recteur de Bologne, élu d'une corporation composée en majorité de riches, était tenu à de grosses dépenses. Les Statuts lui prescrivent ses livrées, fixent la qualité des vins qu'il doit offrir le jour de son installation ; ce jour-là, on déchirait ses habits *(vestium laceratio)*, dont il avait à racheter les morceaux. — Le pauvre maître ès arts de Paris, qui était revêtu (pour six semaines à l'origine, pour trois mois au plus) des insignes du rectorat, avait aussi le pas sur les prélats, les ambassadeurs et les pairs, mais il n'entretenait même pas son escorte d'appariteurs.

résumé très bref d'événements très compliqués, qui précède, ne laisse pas deviner la turbulence de cette république, l'éclat des querelles qui l'ont agitée pendant l'âge où se cristallisèrent ses coutumes. Non seulement elle a lutté contre l'évêque de Paris et contre son Chancelier, mais contre le roi, contre le pape...

L'attitude des rois à son égard ne fut pas toujours la même. En 1200, Philippe-Auguste, de peur que les maîtres n'émigrassent, donna raison à la population des écoles que la police de Paris avait traitée sans ménagements, à la suite d'une rixe entre écoliers et bourgeois; il reconnut ses privilèges de juridiction, et les officiers de police jurèrent de s'y conformer. Trente ans plus tard, une reine impérieuse, amie de l'ordre, ne craignit point de brutaliser la communauté naissante : celle-ci recourut, en 1229, à l'expédient héroïque de la « cessation » : les membres de l' « université des maîtres et des écoliers » se dispersèrent ; Toulouse, Orléans, Reims, Angers, Oxford, qui les recueillirent, profitèrent de cet exode : le quartier des écoles, à Paris, resta désert pendant deux ans. Le *Studium* ne se reconstitua, en 1231, qu'après que Grégoire IX eut sanctionné, par la bulle *Parens scientiarum*, — la « grande charte » de l'Université de Paris — avec l'assentiment de Blanche de Castille, toutes les réclamations des maîtres : le droit de suspendre les cours en cas d'atteinte aux privilèges, le droit de faire des statuts et d'expulser les contrevenants. Plus tard, à mesure que s'affermit en France l'autorité monarchique, les gens du roi, autrement puissants que les magistrats d'un municipe d'Italie, hostiles à toutes les corporations privilégiées, s'attaquèrent de nouveau à celle-ci, exempte d'impôt, bruyante et armée. Il y eut des débats très vifs. Sous les rois forts, l'Université resta silencieuse ; quand la faiblesse et les malheurs des Valois provoquèrent des révolutions, elle y prit part ; il fallut la main de fer de Louis XI pour l'annuler définitivement.

Contre le Chancelier, contre les rois, l'Université invoqua souvent la protection traditionnelle du Saint-Siège ; cependant le Saint-Siège ne trouva pas toujours docile à ses vues « la première école de la chrétienté ». Le nom de maître Guillaume de Saint-Amour rappelle une controverse

fameuse qui jeta parmi les théologiens de Paris les semences du gallicanisme. Il ne faut pas s'y tromper, en effet : ni les laïques de Bologne n'ont incarné, au moyen âge, l'esprit révolutionnaire, ni les clercs de Paris n'ont été, comme on l'a cru, les représentants par excellence de l'esprit conservateur. L'orthodoxie ultramontaine trouva toujours plus d'appui dans la Bologne des juristes, où le Décret du Bolonais Gratien était révéré à l'égal du Digeste, que dans la métropole de la Théologie, où les penseurs libres, les censeurs passionnés de l'Église établie n'ont jamais manqué. — Il est vrai que les papes l'ont, d'abord, emporté : avec quel dédain, âpre et jovial, le cardinal Benoît Gaetani, légat en France, n'apostrophait-il pas, le 30 novembre 1290, les maîtres de Paris assemblés, ces « savants » qui s'étaient permis, sous prétexte qu'il était licite de discuter sur l'Évangile, de discuter publiquement un privilège pontifical ! « Vous, maîtres de Paris, vous siégez dans vos chaires, et vous vous imaginez que le monde doit être régi par vos raisonnements. Eh bien! non. C'est à nous que le monde est confié. Vous perdez votre temps à des niaiseries, et vous ne connaissez pas l'état général de l'Église. Seraient-ils bons, vos raisonnements, qu'il y aurait moyen d'y répondre, et voici comment : « Sous peine de privation des » offices et des bénéfices, défense à tous les maîtres de prêcher, » de discuter et de conférer sur le privilège, en public » ou en particulier. » Je vous le déclare, en vérité, la cour de Rome, plutôt que de se dédire, briserait l'Université de Paris[1]. » Mais ce Benoît Gaetani, qui parlait si haut, fut le pape Boniface VIII, et c'est en sa personne que la monarchie pontificale du moyen âge a été foudroyée. — L'Université de Paris prit, du reste, sa revanche, au XIVe et au XVe siècle, de ses humiliations du XIIIe. *Sacerdotium*, *Imperium*, *Studium*, la Papauté, l'Empire, l'Université, c'est-à-dire l'Université par excellence, celle de Paris, étaient, d'après les théoriciens du moyen âge, les trois pouvoirs mystérieux dont la coopération entretenait la vie du monde chrétien : la papauté était à l'Italie, l'Empire à l'Allemagne, le *Studium* à la France : quand, à l'époque du grand schisme,

1. *Journal des Savants*, 1895, p. 243.

deux membres de la triade mystique, la Papauté et l'Empire en décadence, se montrèrent inhabiles à maintenir, pour leur part, l'équilibre de la chrétienté, l'Université de Paris s'éleva au premier rang : elle dirigea l'opinion européenne et provoqua des conciles ; au concile de Constance, on vota par nations, en souvenir des « nations » de la Faculté des Arts.

La démocratie universitaire de Paris fut sauvée quelque temps de l'inertie intellectuelle qui, très tôt, affligea Bologne, par cette activité politique violente. Les idées ne se sont pas figées tout de suite dans une chaudière ainsi chauffée. Mais, aussi bien que la routine d'une aristocratie de docteurs, la vie corporative, quand elle est très intense, est nuisible aux études. Les maîtres de Paris, continuellement convoqués en assemblées de nation, de Faculté, et en congrégations générales, absorbés par des élections, par l'élaboration de règlements nouveaux, par la discussion des mesures à prendre contre les adversaires de leurs compagnies, n'ont pas tardé à contracter des goûts de politiciens. Le mal date de loin. Parmi les sermons, si instructifs, de Philippe de Grève, poète et théologien célèbre, Chancelier de Notre-Dame depuis 1217, on en lit un sur ce sujet : « Autrefois, dit le Chancelier, quand chacun enseignait pour son compte et que l'on ne connaissait pas encore ce nom d'Université, les leçons, les controverses étaient plus fréquentes, on avait plus d'ardeur pour l'étude. Mais aujourd'hui que vous êtes réunis en un seul corps, aujourd'hui que vous êtes constitués en Université, rarement on professe, rarement on discute ; on fait tout le plus vite possible ; on dérobe leur temps aux leçons, aux controverses, pour aller traiter en assemblée les affaires de la communauté, légiférer, délibérer, réglementer[1]... » En 1346 un pape blâme, de même, la fréquence des congrégations, sous prétexte desquelles les leçons et les autres exercices scolaires sont supprimés, de sorte que ceux qui devraient profiter du séjour à l'Université y perdent leur temps, *infructuose, ut plurimum, transeunt tempus suum*. Au XVe siècle, les événements de France et d'Europe, où l'Université eut son rôle, exaspérèrent cette manie. A cette date, les examens, qui ne parais-

1. *Journal des Savants*, 1894, p. 430.

sent pas avoir été jamais très sévères, avaient dégénéré en farce ; ceux qui s'y présentaient (tout le monde, il est vrai, ne s'y présentait pas) étaient rarement refusés. Ce sont là des traits qui ont persisté, jusqu'à ces derniers temps, dans les Universités anglaises, filiales de Paris ; les études y étaient peu relevées ; les examens, pour les candidats qui ne briguaient point « les honneurs », presque fictifs ; enfin les maîtres ès arts résidents d'Oxford et de Cambridge employaient le plus clair de leurs loisirs à « faire les affaires de l'Université » (*doing University business*), — « une occupation tout à fait stérile », a dit Mark Pattison, qui s'y connaissait. On discute, on administre, on bouleverse tous les ans les règlements et les programmes, on intrigue ; en jouant au Parlement, on se donne l'illusion d'agir. L'organisme universitaire, dont les intérêts de la science et de l'éducation justifient l'existence, se développe au point d'oublier sa raison d'être et de vivre comme s'il était créé pour sa propre satisfaction... Sur ce point, les Bolonais étaient plus sages, mais ils versaient dans l'excès contraire : les statuts des « universités » bolonaises ne pouvaient être revisés que tous les vingt ans, et modifiés qu'à l'unanimité.

V

Les Universités du moyen âge ne possédaient rien. Pour se servir de leur arme la plus efficace contre les villes et contre les rois — la « cessation », la sécession — il fallait en effet qu'elles fussent dégagées de toute attache locale ; si elles avaient eu des palais et des revenus fonciers, elles auraient été, par là, fixées au sol. « Bâties en hommes », suivant l'expression de Pasquier, elles étaient libres parce qu'elles étaient pauvres. Chaque maître louait à ses frais, dans une maison particulière, une salle pour ses cours ; les congrégations générales des clubs, les solennités universitaires avaient lieu dans une église, dans le cloître ou dans le réfectoire d'un couvent. La cathédrale servait d'*aula* aux étudiants de Bologne, qui avaient aussi à leur disposition le monastère des Dominicains : les

archives et les sceaux de leurs « universités » se conservaient dans la sacristie de San Domenico. A Paris, les congrégations se tenaient au couvent des Mathurins ou dans la salle capitulaire des Cisterciens. Les membres de la Faculté des arts se réunissaient le samedi, dans l'église Saint-Julien-le-Pauvre. Ce n'est pas avant le commencement du XIVe siècle, à Paris, que les « nations » ont eu des écoles (*scolæ*) dans la rue du Fouarre, et que les Facultés ont loué des locaux pour les sous-louer aux maîtres. Quand les Universités primitives avaient besoin d'argent soit pour agir devant les tribunaux, soit pour salarier des bedeaux, soit pour faire célébrer des messes, elles levaient des cotisations ou des taxes sur les candidats aux grades. Où qu'elle se transportât, l'association avait toujours ces ressources-là à sa portée. Elles suffisaient aux frais. S'il y avait un surplus, on le buvait au cabaret.

Cet état de choses primitif fut modifié par l'introduction, dans les *Studia*, de membres nouveaux, les « collèges ». Grâce au système collégial, qui altéra profondément la forme, et même le fond, des institutions anciennes, les villes universitaires s'ornèrent de constructions magnifiques à l'usage des écoliers.

A l'origine, les étudiants, si jeunes qu'ils fussent, et les maîtres, vivaient absolument à leur guise, dans des garnis. Pas d'immatriculation, pas de police, aucun contrôle, et la plus effroyable promiscuité; on a souvent cité la déclamation de Jacques de Vitri : *scolæ erant superius, prostibula inferius.* Les mœurs de tous ces clercs, lâchés en liberté dans des quartiers mal famés étaient, cela va de soi, fort mauvaises. « L'étudiant ès arts, dit le Chancelier Prevostin, court, la nuit, tout armé dans les rues, brise les portes des maisons... Tout le jour, des *meretriculæ* viennent déposer contre lui, se plaignant d'avoir été frappées, d'avoir eu leurs vêtements mis en pièces et leurs cheveux coupés. » Ces adolescents, qui étaient traités prématurément en hommes, avaient des vices d'hommes. Il y en avait de riches (surtout parmi les decrétistes, étudiants en droit canon), qui passaient le temps à boire, à jouer, à se battre, à paillarder : ils faisaient porter devant eux, par des valets, de gros livres — de gros livres qu'ils ne lisaient pas. Beaucoup étaient pauvres, au point de mendier ou d'exercer

de petits métiers, en crapuleuse compagnie : il faut lire, au livre III de l'*Archithrenius*, ce que dit Jean de Hautville des taudis et des guenilles de ces malheureux, maltraités et surmenés. Quel embarras c'était pour eux d'avoir de la chandelle! Le paupérisme sévissait, au moyen âge, dans les *Studia* du Nord avec plus d'intensité encore que, naguère, dans les Universités russes. — L'excès du mal suggéra des remèdes.

Il arriva, en premier lieu, que des maîtres et des étudiants choisirent de demeurer ensemble, dans des hôtels (*hospicia*), qu'ils louèrent du haut en bas. Ainsi se formèrent des associations de colocataires dont chacun désigna bientôt, pour gérer les intérêts communs, un des siens, homme d'expérience. Le « Principal » d'un *hospicium* gouvernait la maison avec le conseil de ses compagnons. Ce régime démocratique devint monarchique à la longue : le Principal, élu parmi les maîtres, acquit de l'autorité sur ses commensaux; il établit une discipline. Telle est l'origine des *halls* qui, à Oxford et à Cambridge, ont survécu jusqu'à nos jours.

D'autre part, le sort des écoliers pauvres excita la pitié de personnes généreuses qui achetèrent ou bâtirent des édifices pour eux. Les premiers « collèges » ont été des hôtels meublés où des jeunes gens besogneux, qui satisfaisaient à certaines conditions prescrites par les fondateurs, trouvaient le vivre et le couvert. Ils étaient soumis à un Principal et à une règle. De pareilles maisons de charité n'ont été établies à Bologne qu'à partir de la fin du XIIIe siècle, et le plus grand collège bolonais, qui existe encore, celui « d'Espagne », fut créé par le cardinal Albornoz en 1367 seulement. Mais, à Paris, dès 1180, un certain Joce de Londres pourvut à l'entretien de dix-huit écoliers nécessiteux dans les dépendances de l'Hôtel-Dieu : c'est l'origine du collège des Dix-huit qui, dès 1231, possédaient une maison près de l'église Saint-Christophe. Les collèges parisiens de Saint-Thomas, du Louvre, de Constantinople, des Bons-Enfants-Saint-Honoré, etc., sont aussi fort anciens.

Ces « collèges », meublés et rentés, pour les pauvres, ont été les premiers liens matériels qui attachèrent à certaines villes les *Studia generalia*. Encore Walter de Merton hésitait-il, à la fin du XIIIe siècle, à localiser à Oxford le « collège »

qu'il se proposait de fonder, de peur que le *Studium* d'Oxford ne fût un jour transféré ailleurs. Un peu plus tard, à Paris et dans les Universités dont Paris fut le modèle, ils ont foisonné et grandi au point d'absorber toute la vitalité du corps universitaire.

Les premiers fondateurs de collèges ont été exclusivement animés d'intentions philanthropiques. Lorsque, sous Louis IX, Robert de Sorbonne établit le collège de Sorbonne pour de pauvres maîtres ès arts, aspirant au doctorat en théologie, ce fut en vue de perpétuer la race des théologiens séculiers, que la prospérité des Ordres mendiants et l'attrait du métier si lucratif de canoniste menaçaient alors d'extinction. Ni Robert de Sorbonne, ni ses émules n'eurent l'idée, qu'on leur attribue parfois, de corriger par l'internat les dangers de la liberté. Mais comme, dans les collèges, n'étaient reçus, en principe, que des jeunes gens méritants ; comme une règle quasi conventuelle y favorisait le travail et garantissait les mœurs, les étudiants, ou plutôt les familles des étudiants se prirent peu à peu à envier l'existence des « boursiers », calme, laborieuse, à l'abri des froissements et des tentations de la rue. Les grands collèges, Harcourt, Navarre, créés à la fin du XIIIe siècle et au commencement du XIVe, reçurent de bonne heure des « hôtes » payants, des pensionnaires. Si l'on considère qu'ils possédaient de belles bibliothèques ; que les chefs de ces établissements étaient tenus de compléter et de suppléer, par des « répétitions » ou des conseils, les leçons publiques de la Faculté, on s'explique que les écoliers libres — ceux qui refusaient de profiter de tous ces avantages — soient, peu à peu, devenus rares, et, bientôt après, suspects. A Paris, au XVe siècle, on les appelait « martinets » ; à Oxford, « chamberdekyns » : c'étaient des termes de mépris. En 1463, à Paris, il fut enjoint aux derniers martinets de résider dans un collège ou dans une pédagogie.

A la place de l'Université d'autrefois, mobile et libre, sans bâtisses et sans finances, dont l'âme était le serment qu'avaient prêté tous ses membres, voilà donc, sur la rive gauche de la Seine, une ville qui s'est élevée de collèges, d'*hospitia* et de pédagogies, où la population scolaire est enfermée tout entière. Rue du Fouarre sont les *scolæ* des Facultés. Mais, et c'est ici

qu'apparaît le changement décisif, ces *scolæ* universitaires sont, désormais, à peu près vides : Ramus vécut assez pour voir le dernier régent de la Faculté des arts qui ait enseigné dans le *vicus stramineus*. C'est que les répétitions, données dans l'intérieur des collèges pour compléter ou suppléer les leçons ordinaires de la Faculté, n'ont pas tardé à les remplacer. Les chefs d'*hospitia* et de pédagogies ont engagé, de même, des maîtres, pour professer chez eux. Ces maîtres, qui enseignent à l'intérieur d'établissements privés, y trouvent l'avantage d'un salaire régulier et ne perdent point le titre de « régents » dans leur Faculté. En un mot, l'enseignement universitaire est mort, tué par la concurrence de l'enseignement collégial ; et l'Université avoue, en 1445, dans une pétition, qu' « elle réside maintenant, ou peu s'en faut, dans les collèges ». Les *scolæ* ne servent plus qu'aux examens et aux « actes » ; et la Faculté de théologie, dont tous les régents demeurent soit en Sorbonne, soit au collège de Navarre, emprunte, même pour ses cérémonies, les bâtiments de la Sorbonne.

Le bon ordre, la moralité des écoliers, la dignité des maîtres — qui se faisaient auparavant une concurrence éhontée — ont gagné certainement au triomphe du régime collégial. Mais voyons le revers de la médaille. L'histoire des Universités anglaises, où le régime s'est développé plus complètement qu'ailleurs, en montre les pires conséquences. Autant de collèges, autant de corporations enseignantes, simultanément occupées des mêmes besognes ; d'innombrables doubles emplois ; de petites classes que l'opinion publique ne contrôle pas et qu'aucun souffle du dehors ne refraîchit ; des cours d'études tyranniques ; le libre arbitre de l'étudiant supprimé. Les collèges d'Oxford et de Cambridge furent tous, dès l'origine, si richement dotés et pourvus qu'ils se suffirent à eux-mêmes, et que l'Université, réduite à une ombre, leur laissa la plus large autonomie : chacun, parfaitement isolé et clos, eut ses « tuteurs », seuls chargés de l'éducation de tous les élèves du collège, et de ces élèves seulement. Ils ont été, pendant des siècles, des asiles de fainéantise ou des boîtes à bachot. — A Paris, il est vrai, le mal fut moins profond. Ici, il y avait tant de collèges et de pédagogies, et la plupart

de ces établissements disposaient de ressources si modestes qu'ils n'eurent pas tous la prétention d'entretenir un corps complet de professeurs : les petits collèges envoyaient volontiers leurs hôtes à tels ou tels cours des collèges de premier ordre — dits de plein exercice — qui, de leur côté, ouvraient volontiers leurs portes. Ainsi, les leçons « intercollégiales », faites à des jeunes gens inscrits à divers collèges, qui sont, à Oxford et à Cambridge, un progrès d'hier, étaient, dans l'ancienne Université de Paris, une coutume reçue. De plus, l'Université de Paris n'a jamais renoncé à surveiller en quelque mesure, et même à inspecter, « ses » collèges. — Et cependant le système collégial, quoique atténué, a substitué à Paris, comme à Oxford, les inconvénients de l'internement à ceux du laisser-faire ; il a multiplié les personnes morales, par conséquent les coteries. On sait ce que sont devenus, chez nous, les collèges d' « artistes » : des écoles secondaires, et les collèges de théologiens : des foyers d'intolérance. Ils ont disparu, mais les traces des habitudes créées par le système sont encore très visibles. Nous avons gardé l'habitude de laisser dans les lycées, à l'état d'écoliers, des jeunes gens de seize à dix-huit ans, qui, au moyen âge et, de nos jours, dans les Universités où le pur type médiéval s'est conservé, auraient déjà commencé la vie d'étudiant. Ceux qui parlent de transférer les cours secondaires de philosophie et de rhétorique « supérieures » du lycée à l'Université, et de rattacher aux Universités futures toutes les écoles soi-disant spéciales qui, n'étant pas à proprement parler des écoles d'application, sont de véritables « collèges », proposent, en le sachant ou sans le savoir, de revenir à la tradition archaïque des *Studia generalia*.

La plupart des Universités d'Allemagne ont été instituées, à l'imitation de celles de Paris, lorsque, à Paris, florissaient les collèges. Des collèges y firent partie intégrante des plans des fondateurs. Mais tandis que, à Paris et à Oxford, l'enseignement collégial annula l'enseignement universitaire, ici les professeurs des collèges ont été, dès le premier jour, les professeurs de l'Université; les collèges se sont confondus avec les Facultés; leurs biens ont servi, non pas à entretenir des « tuteurs », mais à doter des chaires publiques. Les

professeurs ordinaires des Universités allemandes représentent aujourd'hui les anciens titulaires des chaires collégiales (*collegiati*), qui ont formé un corps permanent, investi de l'autorité académique et du gouvernement universitaire.

VI

L'histoire constitutionnelle des Universités du moyen âge est la seule partie de leur histoire générale qui soit propre à servir de thème à des réflexions utiles. Leur science, leur pédagogie, leurs mœurs, la société qui les vit naître et prospérer, sont si loin, si loin de nous[1]. Les questions qui les ont passionnées ne se posent plus ; leurs méthodes sont périmées à jamais. Les membres des *Studia* menaient une existence brutale, sans joies permises, qui choque toutes les idées modernes de décence, d'hygiène et de justice. L'éducation universitaire du moyen âge n'était pas une véritable culture supérieure de l'intelligence, et M. Rashdall est trop optimiste en disant que cette gymnastique laborieuse fut (ce que devrait être en effet l'éducation universitaire) *a training for life*, une préparation à la vie. Pour ce motif, les Universités du moyen âge n'ont pas rendu à l'humanité le service de placer l'administration des affaires humaines entre les mains des hommes cultivés (ce qui est, en effet, le service essentiel que des Universités devraient rendre), comme le veut M. Rashdall ; en fait, il y eut très peu d'hommes d'Université parmi les hommes d'État du moyen âge.

Distinguons donc, encore une fois, l'essence et les formes contingentes des anciennes institutions universitaires. — Rien ne subsiste aujourd'hui du milieu social qui explique l'origine et les divers modes d'existence des « universités » médiévales, sociétés de protection mutuelle ou syndicats profession-

1. Dans le chapitre de son ouvrage qu'il a intitulé : *Student life in the middle ages*, M. Rashdall n'a pas cédé à la tentation de composer un tableau, plus ou moins coloré et pittoresque, de la vie universitaire au moyen âge. Rien n'aurait été plus difficile. Des documents de provenance et d'âge divers, juxtaposés, auraient formé un ensemble hétéroclite.

nels, autonomes, égoïstes, sans idéal. De ces associations elles-mêmes, en France du moins, tout est mort. Il n'en survit qu'un nom imposant et cette idée traditionnelle que de grandes corporations de maîtres et d'étudiants, en possession de certains privilèges, sont les organes naturels de l'enseignement supérieur. — Or il se trouve que cette idée est, dans l'état actuel de la société et de la science, parfaitement juste. De puissantes associations de maîtres et d'étudiants sont plus que jamais utiles en un temps où la science acquise est si vaste que le contact de qui l'enseigne avec qui l'apprend doit être intime et prolongé, — en un temps où les sciences, qui s'appuient les unes sur les autres, ne progressent plus qu'au prix d'énormes outillages et d'efforts coordonnés. — Voilà pourquoi les Universités ont des partisans, si les « universités » du moyen âge n'en ont plus. Mais il s'agit d'Universités qui, n'ayant pas les mêmes raisons d'être que les anciennes, seront essentiellement différentes. Elles auront un idéal, la science, et un but, le bien public. C'est dire qu'elles ne prétendront point se soustraire au contrôle de l'État, représentant supérieur du bien public, ni développer leur vie corporative outre mesure, pour le plaisir. Pour mieux servir la science, elles ne toléreront point, chez elles, le gaspillage qui résulte des doubles emplois. Enfin elles seront jalouses de se maintenir en communication avec l'extérieur, afin d'éviter le sort ordinaire des êtres organisés et de participer toujours à la jeunesse éternelle du monde.

CH.-V. LANGLOIS

LES LIGNES DE LA MAIN

I

La main s'enorgueillit de sa nudité calme
Et d'être rose et lisse, et de jouer dans l'air
Comme un oiseau narguant l'écume de la mer,
Et de frémir avec des souplesses de palme.

La main exulte ; elle est fière comme une rose
— Sans songer que l'envers est un réseau de plis ! —
Et fait luire au soleil ses longs ongles polis
Enchâssant dans la chair un peu de corail rose.

La main règne, d'un air impérieux, car tout
Ne s'accomplit que par elle, tout dépend d'elle ;
Pour le nid du bonheur, elle est une hirondelle ;
Et, pour le vin de joie, elle est le raisin d'août.

La main rit d'être blanche et rose, et qu'elle éclaire
Comme un phare et qu'elle ait une odeur de sachet ;
C'est comme si toujours elle s'endimanchait,
A voir les bagues d'or dont se vêt l'annulaire.

Or, pendant que la main s'enorgueillit ainsi
D'être belle, et de se convaincre qu'elle embaume,
Les plis mystérieux s'aggravent dans la paume
Et vont commencer d'être un écheveau transi :

Vain orgueil, jeu coquet de la main pavanée
Qui rit de ses bijoux, des ongles fins, des fards ;
Cependant qu'en dessous, avec des fils épars,
La Mort tisse déjà sa toile d'araignée :

II

Les lignes de la main, géographie innée !
Ce sont d'obscurs chemins venus de l'infini ;
Ce sont les fils brouillés d'un rouet endormi :
Ah ! l'arabesque étrange où gît la Destinée !

Quelle magicienne en lira le grimoire,
Si confus — on dirait d'il y a si longtemps !
Parmi le sable nu, ruisseaux intermittents ;
Noms balafrant en vain un miroir sans mémoire.

Signes définitifs, encor qu'irrésolus !
Pâle embrouillamini, fantasques écritures
Dont le sens se dérobe et fuit sous des ratures,
Et que nul familier du mystère n'a lus.

Secret perdu du langage des lignes belles
Grâce à qui des bergers avaient trouvé le sens
Des astres de Chaldée en un ciel bleu d'encens,
Ayant vu dans leurs mains des lignes parallèles.

III

Je me souviens de telles mains, mains gardiennes !
Du rose d'une neige au soleil, lumineuses
Comme un albâtre pâle où dorment des veilleuses,
Ces chères mains qui m'ont été quotidiennes.

Mains si claires ! Elles s'entouraient d'un halo
Dans l'air qui, de les voir jeunes, semblait vieilli ;
Si calmes, elles étaient comme un fruit cueilli ;
Fraîches, elles semblaient avoir joué dans l'eau.

Ces fières mains, ces mains douces, ces mains bénignes
Qui se posaient sur mes cheveux, pleines de zèles ;
Qui me couvaient avec l'appuiement chaud des ailes
Et miraient dans mes yeux l'écheveau de leurs lignes.

Mains de ma destinée où tout se présagea !
Et le premier émoi de mes mains dans ces mains !
Attouchements définitifs qu'on croit bénins,
Endroit minime où l'on se possède déjà.

IV

Quel contraste, la main d'enfant qui se déplie :
Elle est nouvelle et jeune et fraîche, et s'inaugure
Avec le dépliement d'une cire à Complie,
Ou l'émoi d'une oiselle à la frêle envergure.

Au-dessus, tout est frais, immaculé, neuf, rose ;
Mais, en dessous, la main est ridée et vieillie :
Et l'on dirait — la belle fleur étant cueillie —
Que c'est l'envers et les racines de la rose.

V

La main est le muet carrefour d'une Race !
Car les lignes aux longs méandres s'y croisant,
Ne sont-ce pas d'anciens chemins que rien n'efface
Et par où le passé se relie au présent ?

Halte éphémère au carrefour de notre main
De ces mille chemins traversant la main nue,
Venus de l'infini pour repartir demain ;
C'est par eux que la Race en nous se continue.

Le carrefour de notre main, un temps, les garde,
Mais trop brièvement pour les rendre meilleurs ;
Réseau qui reste intact pour le peu qu'il s'attarde,
Chemins venus d'ailleurs qui s'en iront ailleurs.

Notre vie est, en eux, d'avance dessinée,
Car ils se croisent immuables dans les mains ;
Or, le sort de chacun se lie à ces chemins...
Comment dès lors pouvoir changer sa destinée ?

VI

Douceur des mains où sont cachés des viatiques,
Les mains qui sont un peu notre âme faite chair !
Mains modestes, mains calmantes, mains magnétiques,
Pâles d'avoir semé des fluides dans l'air.
Mains de pardon sur les péchés, ou mains de proie
Sur les cheveux, ainsi que des chauves-souris,
Les emmêlant d'un vol qui tournoie et foudroie.
Mains comme des bouquets, et mains comme des cris ;
O mains non moins spirituelles que charnelles !
Les mouvements sans fin de l'âme sont en elles,
Transmis en un instant, — avec quels fils ténus ! —
Mains dociles en qui des ordres sont venus

Dont elles sont les très ponctuelles servantes ;
Par elles s'accomplit tout le bien, tout le mal,
Puisant l'eau sans péché dans le puits baptismal,
Condensant le poison en mixtures savantes.
Mains complices de tous les actes, de tous les
Élans de l'âme ! Mains qui sont comme des clés
Pour ouvrir tous les cœurs et toutes les serrures.
O si subtiles mains, expertes aux luxures,
Qui dosent le péché, qui graduent la langueur ;
O si subtiles mains, expertes aux prières,
Jointes comme les mains des saints dans les verrières,
Mains — des outils pour se façonner son bonheur !
Toutes ces mains : d'amants, de héros, de fileuses ;
Les mains ont des reflets comme le fil d'une eau ;
Les mains ont des échos sans fin, ô recéleuses
Des secrets de l'alcôve et de ceux du tombeau !

VII

Souvent on voit des mains qui sont faibles et lasses
D'avoir voulu cueillir trop de roses ou d'âmes ;
Elles pendent le long du corps comme des rames,
Et ce n'est que du silence qu'elles déplacent
En remuant, de temps en temps, dans l'air à peine !
Mains qui voudraient un peu s'amarrer à la rive,
Mais que la vie, au fil de son courant, entraîne,
Mains sans espoirs et sans désirs, à la dérive...

VIII

Dans les portraits anciens où le temps collabore,
Les mains ont mûri. Mains comme des fruits ambrés !
Combien de souvenirs tout à coup remembrés !
Car dans ces mains, c'est toute une âme qu'on explore ;

Dans ces veines, c'est tout un sang qui transparaît.
Les mains, ne sont-ce pas les échos du visage,
Qui divulguent ce qu'il taisait comme un secret ?
Comment élucider le sens d'un paysage ?
Mais voici l'aide et la logique des chemins ;
Or elles ont aussi leurs longs chemins, les mains,
Qui se croisent et se quittent, comme en des feintes,
Lignes où s'éclaircit l'énigme des mains peintes !
Que de signes encore aux mains des vieux portraits :
Un pli, comme d'avoir trop feuilleté la Bible ;
Des bagues prolongeant sur les doigts leurs ors frais
Où quelque opale ou quelque améthyste, sensible
Comme un œil, éternise un ancien amour mort ;
Ou bien encore un sceptre, une rose tenue,
En un geste fixé d'orgueil ou de remord ;
Ou bien la main sans but qui s'offre toute nue
Mais dont l'inflexion raconte le destin :
A quels fuseaux de brume elle s'est occupée ;
Pour qui, pour quelle cause, elle a tenu l'épée ;
Si ce fut une chevelure ou du butin
Qu'elle aima manier au lointain des années.
Mains probantes, encor qu'elles se soient fanées,
Mains qui conservent des reflets comme un miroir,
Mains des anciens portraits où tout peut se revoir,
Dont les lignes sont des indices et des preuves
Recomposant l'homme ou la femme du portrait,
Comme un royaume, mort, encor se connaîtrait
Par le cours survécu des ruisseaux et des fleuves.

IX

Toutes ces mains : les mains des morts enfin inertes
Qui tiennent droit un vieux crucifix comme une arme,
Ou bien parfois quelques violettes de Parme ;
Et d'autres mains, les mains d'amants qui sont expertes

A manier la chevelure d'une amante,
A la bien partager en deux sur chaque épaule,
A l'agiter comme le feuillage d'un saule
Qui, dans le vent changeant, s'étrécit ou s'augmente.

Mains des fermes vendangeant les grappes du lait ;
Mains des berceaux dépliant leurs roses trémières ;
Et les mains des couvents en qui le chapelet
Est un silencieux écheveau de prières.

Toutes les mains s'évertuant vers des bonheurs,
Mains mystiques, mains guerrières, si variées :
Les mains, couleur de la lune, des mariées ;
Les mains, couleur de grand soleil, des moissonneurs ;

Toutes : celles semant du grain ou des idées ;
Accouchant le bloc de marbre, de la statue,
Ou la mère, de l'enfant qui la perpétue ;
Toutes les mains, jeunes, vieilles, lisses, ridées,

Toutes ont pour tourment caché ces lignes fines,
Ces méandres de plis, cet enchevêtrement :
Or on dirait des cicatrices de racines,
Nos racines que nous portons, secrètement.

C'est là, nous le sentons, que gît l'essentiel ;
Ces lignes sont vraiment les racines de l'être ;
Et c'est par là, quand nous commençâmes de naître,
Que nous avons été déracinés du ciel.

La main en a gardé la preuve indélébile ;
Et c'est pourquoi, malgré bonheurs, bijoux, baisers,
Elle souffre de tous ces fils entrecroisés
Qui font pleurer en elle une plaie immobile.

GEORGES RODENBACH

LA REDINGOTE

— Le voilà enfin !... Bonsoir, mon fieu.
— Bonsoir, mère.
— Bonne journée aujourd'hui?
— Toujours la même chose.
— Les élèves ont été sages? les parents t'ont bien reçu?
— Oui, oui...

L'homme qui venait d'entrer dans la petite boutique pencha sa haute taille pour embrasser, par-dessus le comptoir, la bonne vieille; elle lui présentait doucement sa tête tremblante.

Puis, mesurant ses gestes, de peur de faire tomber les bols entassés et les assiettes de Quimper pendues au mur, il ôta méthodiquement sa redingote : une grande redingote noire, austère, avec des basques très longues, à la façon de l'ancien temps. Il alla l'étendre dans l'arrière-boutique et revint, en bras de chemise, respirant largement, secouant les épaules, délivré d'un poids.

La bonne vieille, de ses petits yeux bleu clair, toujours vifs derrière ses lunettes, suivait toutes ses allées et venues : elle l'avait si impatiemment attendu, en comptant les points de son tricot!...

C'était un bel homme vraiment, Célestin Le Gall, aux larges épaules. Un peu voûté peut-être, bien qu'il n'eût pas plus de trente ans. Et puis, ses mouvements n'avaient pas toujours le laisser-aller, la grâce vigoureuse que donne, à ceux de son âge, la grande vie de mer; il tenait les bras très près du corps, et se gardait de tout geste brusque, un peu à la façon des prêtres. Mais on sentait en lui une vigueur latente et qui se contenait. S'il avait voulu être hardi, redresser la tête, relever ces yeux profonds qu'il tenait souvent baissés, il aurait fait bonne figure, certes, parmi ceux qui marchent en bandes, le soir, se poussant avec des cris et faisant claquer leurs sabots, dans les rues de Saint-Corentin.

— Tu ne me dis rien, fieu; tu ne me parles pas du comte de Keradec. C'est aujourd'hui, pourtant, que tu as donné ta première leçon à son fils?

— C'est aujourd'hui.

— Comment t'a-t-il reçu? Connaît-il ta famille? Lui avait-on dit que ton père était capitaine marin?

— Je ne sais pas : il ne m'a pas parlé beaucoup. Il m'a installé, avec son fils, dans un coin de la salle à manger : mais il n'a pas assisté à la leçon. Ces choses-là ne sont pas dignes de son intérêt... Il avait, nous a-t-il dit, à soigner un de ses chiens qui était malade.

— Et comment c'est-il, chez lui? Est-ce mieux que chez madame de Couëdic?

— Mieux? Je ne sais pas. Il y a de grandes salles, là aussi, et pas grand'chose sur les murs. Je n'ai rien remarqué...

Cela l'ennuyait visiblement de raconter sa journée. Il semblait avoir hâte d'oublier les courses pressées dans la ville, les séances interminables dans les grandes salles.

La mère s'en aperçut. Et elle eut le cœur gros : c'était tout son plaisir, à elle, de causer avec son fieu. Elle ne se serait jamais rassasiée de le questionner sur le « beau monde », comme elle disait, sur le monde noble de Saint-Corentin, où il allait tous les jours, lui...

Elle alla sans rien dire préparer le dîner.

Célestin resta immobile dans la boutique sombre. Le jour s'en retirait peu à peu, furtivement, comme rappelé par le soleil, qui s'était caché derrière les pignons de la rue Quin-

quaine. Des faïences luisaient encore vaguement, et les petits Bretons peints sur les porte-bouquets, sur les bénitiers, sur les plats qui couvraient la muraille, avaient l'air de danser et de grimacer autour de Célestin. Il se retourna comme s'il croyait que, derrière son dos, quelqu'un se moquait de lui. Et il s'en voulut aussitôt de cette crainte. La gêne incessante de la journée l'accompagnerait donc jusque dans la nuit! Jusque dans la boutique familière, il retrouverait cette peur d'être ridicule qui le poursuivait, de salles en salles, quand il allait donner ses leçons!

Le dîner fut triste. Ils mangèrent la soupe, le lard et le fromage sans presque rien se dire, les yeux fixés sur leur assiette. Elle lui en voulait d'avoir mal répondu à ses questions. Lui s'en voulait de ne pouvoir parler, et de chagriner ainsi sa mère. Et, peu à peu, sa mauvaise humeur se tournait contre elle. N'était-ce pas sa faute, à elle, s'il était enfermé dans cette vie de terrien, qui lui serrait la gorge?...

— Veux-tu que je te lise *le Petit Journal*, mère?

— Merci; pas ce soir.

*
* *

Quand Célestin rentra dans sa chambre, la brume du soir l'emplissait. La fenêtre donnait sur la rivière paisible, où les vieilles maisons se penchaient, et avaient l'air de causer, comme une assemblée de lavandières. Souvent il restait là, appuyé sur ses coudes. Des fenêtres voisines, on s'interpellait, on se renvoyait des plaisanteries, on s'annonçait les mariages, les naissances, les morts. Mais on lui parlait peu, à lui : c'était un « monsieur »; et, quand son front sérieux apparaissait, les voix s'arrêtaient un moment. Cela lui faisait pourtant plaisir, d'entendre les gens causer ainsi, sans façon, de leurs petites affaires. Il s'intéressait aux bonheurs du charcutier et de la blanchisseuse. Il tâchait de se représenter leur vie de tous les jours, de les voir, au milieu des enfants bruyants, devant les vieilles tables, sous les poutres basses. N'osant pas les questionner, il essayait de deviner leur histoire. Quand il voyait des fleurs s'en aller en tournant, avec lenteur, au fil de l'eau, il se demandait qui les avait offertes, qui les avait reçues, il imaginait des fêtes intimes, toutes parfumées...

Mais ce soir, on ne voyait et on n'entendait rien. Le ciel était sans étoiles, la terre sans feux et sans voix. Rien qui pût attacher sa pensée solitaire. Il ferma la fenêtre à regret, et alluma la chandelle.

Sa chambre était petite, encombrée d'objets disparates. Quelques livres sur une étagère, des dictionnaires, des manuels, et, à côté, un rabot et des limes. Sur les murs, ses diplômes, qu'il avait encadrés lui-même, autrefois, avec orgueil, dans ses couronnes dorées de lauréat. Puis des armes bizarres : des sagaies, des harpons, des casse-têtes. C'était son père qui les avait rapportées des pays lointains.

Le portrait de son père était près du lit, — un vieux daguerréotype à demi effacé. Il fallait le regarder sous un certain jour ; on distinguait alors une barbe noire en collier, des yeux francs, des joues larges, un air d'insouciante bonté. Célestin prenait souvent le vieux portrait dans ses mains et l'interrogeait longuement.

Un vrai marin, toujours au large. Ses passages au pays étaient comme des éclairs ; la vieille maison en était tout illuminée ; mais, après, la nuit des années solitaires y paraissait plus profonde. La femme serrait alors son fieu entre ses bras... Négligence ou bonté, le marin la laissait libre d'élever le petit à sa guise, de le garder pour elle, pour ses vieux jours, de le dérober, si elle le pouvait, à la mer. Une seule chose lui tenait au cœur : il se défiait d'un certain Jean, vicaire, frère de sa femme, gros homme toujours souriant, qui apportait parfois, les dimanches, du chocolat et des images ; il ne voulait pas que son fils fût prêtre. Il avait des mots durs pour caractériser cet état qu'il jugeait indigne d'un gars vigoureux. Et — Célestin s'en souvenait bien — quand le vieux marin était revenu mourir, il y avait tantôt vingt ans, dans le grand lit d'acajou, cette idée-là avait paru hanter ses derniers rêves.

Célestin était alors un petit garçon sérieux, à l'air digne, mieux tenu que tous ceux du voisinage. Sa mère ne le laissait pas se rouler sur les galets et godiller dans les canots avec les gamins du port. Pendant longtemps elle le conduisit elle-même, comme on conduit les enfants des riches, au petit séminaire où Jean, le vicaire, lui avait fait obtenir une bourse d'externe. Célestin travailla, eut des succès, fut grisé. Il se

laissa aisément persuader qu'il était né pour d'autres fortunes que celle de son père. Quand il revenait par les rues marchandes, avec sa casquette à galon d'or, son sac de cuir verni bien propre et la croix sur la poitrine, il se mirait dans les vitrines et se jugeait, secrètement, supérieur au commun. Il se sentait gonflé d'espoirs vagues ; il serait « quelqu'un de bien ».

Aujourd'hui, en songeant à ses espoirs d'écolier, Célestin a envie d'effeuiller une à une, sur la rivière, ses couronnes dorées...

***

Le matin, avant que sa vieille mère soit levée, il prépare la boutique. Il pousse les contrevents gris, qui claquent le long de la muraille. Une à une, avec les mêmes claquements joyeux, toutes les échoppes de la rue Quinquaine s'ouvrent au soleil nouveau. Les gens paraissent au pas de leurs portes, les cheveux encore ébouriffés, et bâillent bruyamment. Puis ils vont les uns chez les autres, ils s'empruntent du feu pour faire chauffer le café du matin ; ils se quittent à regret, et restent groupés dans la rue, histoire de prendre encore un peu de bon temps avant le travail monotone de la journée. Célestin leur souhaite poliment le bonjour, n'osant se mêler à leur groupe, et, se baissant pour passer et repasser sous l'auvent, il installe sur le trottoir les piles de bols et les pichets.

Toujours les mêmes bols, les mêmes pichets ! La vieille boutique n'avait plus guère de chalands. Par-ci, par-là, une voisine qui voulait remplacer une assiette, un touriste qui voulait rapporter des faïences à ses amis, ouvraient sa porte. La mère Le Gall les faisait asseoir avec toutes sortes de cérémonies, et leur proposait l'un après l'autre tous les articles de son magasin. Et quand ils en avaient acheté un, elle avait de la joie pour toute la journée.

— Devine, fieu, criait-elle à Célestin dès qu'il rentrait, devine ce qu'ils m'ont acheté aujourd'hui?

Et Célestin devinait, en fouillant la boutique des yeux, pour distinguer la place vide.

Mais ce commerce-là était un amusement pour la vieille mère plus qu'un gain pour le ménage. Aussi fallait-il que

Célestin allât, comme il le disait amèrement, chercher du pain de porte en porte. Il endossait la redingote, — sa livrée, — et marchait vers les quartiers où habitaient les nobles, dans leurs maisons de granit à hauts pignons. Les boutiques se faisaient rares devant ses pas. Les bruits de la vie des petites gens, qu'il se plaisait à distinguer, ne lui arrivaient plus; il n'entendait plus rouler les charrettes et les sabots claquer. Il entrait dans les rues silencieuses, où le mouvement étonnait. De temps à autre, des personnes vêtues de noir, des prêtres, des dévotes, revenant de Saint-Paul, passaient, longeant sans bruit les murs mystérieux. Et elles répondaient à peine au salut de Célestin.

Il frappait, avec les marteaux anciens, aux portes basses, et les valets, rasés comme lui, prenaient des airs de grands seigneurs et marchaient vite, en le faisant passer par des enfilades de salles trop cirées. Il allait derrière eux à petits pas, gauchement, ayant peur de glisser. On le faisait parfois longtemps attendre. « Monsieur » n'était pas encore levé : « Monsieur » était allé dans le monde hier soir. Célestin s'impatientait; les pastels pendus aux murs — de grandes dames du temps passé — le dévisageaient avec dédain. « Monsieur » arrivait avec ses parents, qui l'excusaient. Le plus souvent, Célestin n'aurait pu leur reprocher un manque d'égards. Mais il souffrait de leur politesse affectée, qu'il jugeait méprisante. Ils assistaient souvent aux leçons, les vieilles dames brodant en silence, les pères se penchant sur les livres, impatients de montrer leur savoir et de placer leur mot. Cela intimidait Célestin, et il était porté à s'en froisser, comme d'une défiance.

Dans une seule maison il se sentait à l'aise. On l'appelait la Maison Blanche ; elle était au bout de la ville et appartenait à un vieux capitaine en retraite. Le capitaine Hervé n'était plus très riche et n'avait pas de particule. Il était cependant allié par sa défunte femme au monde aristocratique, et les salons de la rue Vicairie étaient ouverts à sa fille Henriette. Il avait voulu, comme les nobles, faire donner des leçons à son fils par Célestin Le Gall.

Le pauvre Jacques, le « petit », comme on l'appelait, était faible, presque infirme. Sa tête se penchait sur l'épaule comme

s'il n'eût pas eu la force de la supporter. Mais il était doux et aimant. Il ne voulait pas prendre de leçons sans Henriette. Et, gentiment, la jeune fille aux joues fraîches venait s'asseoir à la table de travail, à côté de Célestin.

Quand Célestin finissait sa tournée par la Maison Blanche, il oubliait vite, auprès de Jacques et d'Henriette, toutes les mauvaises heures du jour. En revenant, — à grands pas, pour ne pas arriver en retard au souper, — par les rues solitaires, il se sentait le cœur détendu. Il pensait parfois avec plaisir qu'il allait raconter sa fin de journée à sa mère, que, cette fois du moins, il pourrait lui faire des réponses moins maussades.

Mais il se ravisait bientôt, sans qu'il sût pourquoi ; une envie le prenait de garder pour lui seul sa joie, de la cacher même à sa mère...

— Bonsoir, mon fieu.

— Bonsoir, mère.

— Bonne journée aujourd'hui.

— Comme toutes les autres...

*
* *

Toutes ses après-midi n'étaient pas aussi remplies, et il avait de longs loisirs, pendant lesquels il ruminait sa peine.

Il lisait peu : il en voulait aux livres : ils lui rappelaient la déception de sa vie. Il aimait mieux travailler des mains, menuiser, composer des ouvrages délicats. Et malgré lui, donnant un corps à ses rêves, c'était le plus souvent de petits navires qu'il construisait, comme font les retraités de la marine. Il avait été obligé d'apprendre furtivement ce qu'ils savent, eux, dès leur temps de mousse, les gréements différents des sloops, des bricks, des trois-mâts. Il n'avait pas osé interroger les gens de mer, de crainte d'être tourné en dérision, mais il avait lu et relu un certain dictionnaire de la marine, qu'il laissait sous la table, comme pour se le cacher à lui-même, et oublier l'origine de son savoir. Il était au courant, maintenant, il ne se trompait jamais d'une vergue. Sa mère était fière de son industrie et la vantait. Et les gens de

la ville lui adressaient des commandes. Parfois même des marins, qui avaient fait des vœux à Notre-Dame dans les heures mauvaises, lui achetaient des bricks ou des goélettes qu'ils suspendaient dans les chapelles en manière d'*ex-voto*. Il avait eu le caprice de suspendre ainsi, au-dessus de son lit, une petite goélette latine, à laquelle il avait donné le nom du bateau de son père ; et souvent, pendant les après-midi, la fenêtre ouverte au vent de la rivière, il regardait vaguement la *Marie-Jeanne*, qui virait avec lenteur.

Aux premiers soleils, il allait se promener, toujours seul. Une sorte de honte lui faisait éviter le port, — la crainte d'être arrêté, interpellé, raillé peut-être, par les vieux amis de son père, qui fumaient leurs pipes assis sur les quais, les jambes ballantes. — Il traversait les champs en hâte et gagnait la pointe du Rozic, d'où l'on planait sur la mer, resplendissante au soleil. Il descendait vers elle directement, par la falaise rude ; et, à chaque pas qu'il faisait en descendant, l'horizon semblait monter et s'arrondir autour de lui, comme pour l'envelopper.

Il marchait à grands pas le long du flot, dans la solitude des plages. Et le rythme de sa marche ininterrompue lui donnait une sorte d'ivresse, où des rêves indécis passaient comme des voiles grises dans la brume du matin. Des alouettes de mer partaient devant ses pas et allaient se poser un peu plus loin, sautillant sur les goémons, comme pour l'attendre. Puis elles prenaient leur vol vers la haute mer, zigzaguant, toutes blanches au soleil, puis toutes noires, ayant l'air d'appeler Célestin de leur petit cri amical. La mer était lasse et comme alanguie. On eût dit qu'elle n'avait pas la force de soulever ses vagues, qui s'étalaient presque sans bruit. Parfois, cependant, comme pour rappeler sa puissance, elle en élevait une plus haut que les autres, qui retombait avec un fracas sourd et menaçant. Mais, aussitôt après, elle faisait glisser jusqu'aux pieds de l'homme ses franges blanchissantes, qui s'avançaient et se retiraient avec une sorte de grésillement doux. Et il semblait vraiment à Célestin que la mer lui souriait par ses lèvres d'écume.

Parfois un irrésistible désir le prenait de se plonger en elle. Il se déshabillait dans quelque crique solitaire, cachait soi-

gneusement sa redingote sous quelque roche, et se mettait à nager, droit devant lui, vers le large. L'eau bruissait autour de sa tête, divisée par ses bras vigoureux. Il faisait de très grandes brasses, aimant à sentir son corps tout allongé glisser d'un seul élan, dans cette fraîcheur limpide. Puis il se mettait sur le dos, et, tous les membres détendus, les yeux fermés, la tête renversée, il s'abandonnait à la mer. Une sorte de sommeil le prenait, une torpeur délicieuse. Il se réveillait en sursaut, effrayé par ce charme même, et nageait vite, presque peureux, pour regagner la côte.

Quand il revenait de ses promenades solitaires, à la tombée du jour, au moment où les neuf clochers de Saint-Corentin sonnaient sept heures et lançaient comme des vagues sonores sur les champs assoupis, il rencontrait souvent des bandes bavardes, — les filles de pêcheurs de Plounez, employées à une grande faïencerie de la haute ville, qui rentraient à la maison. — Elles dévalaient en troupe, les sabots claquant, les grandes coiffes à deux pièces battant sur les têtes, comme des ailes de blancs oiseaux. Et les gars du port les suivaient, chantant, se bousculant l'un l'autre, les appelant par leur nom; et elles répondaient hardiment, et quelques-unes s'attardaient. Mais aucune ne faisait attention à Célestin; ou bien si elles distinguaient dans l'ombre sa grande redingote et son air de prêtre, elles se le montraient du doigt en étouffant des rires. Il les écoutait longtemps, le cœur serré.

Ce n'était pas seulement la mer, alors, qu'il regrettait, et les navires ailés, mais l'humble vie de tous ces passants, leurs joies simples et leurs amours franches...

*
* *

Les seules heures qui lui semblaient douces étaient celles qu'il passait chez le capitaine Hervé.

Il y rêvait, pendant que ses élèves récitaient leurs leçons, nasillant, la voix traînante, et, quand il frappait enfin à la porte de la Maison Blanche, il trouvait que la vieille Eulalie était bien lente à lui ouvrir.

On l'introduisait dans le haut salon aux chaises de velours lie de vin. Le luxe y était vieillot et austère, comme dans

toutes les « bonnes maisons » de Saint-Corentin. Mais, sur la cheminée haute, sur les consoles anciennes, Célestin voyait des fleurs, disposées par les mains légères d'Henriette.

Jacques courait au-devant de lui et lui prenait les mains. Le capitaine, un gros homme sanguin, aux sourcils épais, roulant les yeux et parlant avec volubilité, se levait péniblement sur ses deux cannes. Dans ses journées monotones, c'était un événement, la venue du professeur, et il aimait à l'interroger sur ce qui se passait en Saint-Corentin.

Mais Henriette, bientôt, arrivait souriante et levait le doigt :

— Assez causé, père ! il faut que le petit travaille.

Et le gros homme, qu'on disait irritable, rentrait docilement dans son grand fauteuil et se tenait coi.

Henriette, Jacques et Célestin se groupaient autour de la table. Pour entraîner le « petit » au travail, Henriette avait imaginé de composer avec lui, de s'essayer aux mêmes problèmes. Et souvent, tous les deux, pendant que les rêves de Célestin montaient dans le silence, ils cherchaient longtemps : Jacques, les yeux fixes, un peu fiévreux ; Henriette, la tête entre les mains, ébouriffant sans coquetterie ses cheveux blonds Elle y mettait un entrain d'enfant. Elle pressait Célestin de questions ; et, quand il lui expliquait un théorème, elle fixait sur lui ses yeux francs, sans gêne, comme si elle eût voulu, pour mieux comprendre ce qu'il disait, connaître son âme.

Les problèmes résolus, ils s'attardaient tous les trois autour de la table, causant amicalement. Le jour tombait, et Célestin oubliait le lieu comme l'heure. Henriette le faisait parler : elle était curieuse de sa vie, de sa maison, de ses parents ; elle l'interrogeait avec sympathie.

— Et votre mère, monsieur Célestin, elle est bien vieille ? Je suis sûre qu'elle a de bons yeux bleus, derrière ses lunettes.

— Oui, de bons yeux bleus.

— Et toute la journée elle reste ainsi, à garder le magasin, sans clients ! Elle doit beaucoup s'ennuyer, la pauvre dame... Il faut bien l'aimer, monsieur Célestin, car elle n'a pas eu grande joie dans la vie, et vous devez adoucir ses vieux jours... Il faut bien l'aimer...

Et elle levait le doigt, d'un geste qui lui était familier.

*
* *

Un soir où Célestin souffrit beaucoup fut celui de la fête patronale.

On dansait sous les Quinconces illuminés. La musique municipale, dont le piston était fameux dans la région, alternait avec le biniou. On dansait des *dérobées* interminables, et les couples galopaient, en poussant des « You ! » dans la poussière.

La haute société ne se mêlait pas aux danses, mais les regardait avec une bienveillance dédaigneuse. Les jeunes filles passaient et repassaient par bandes, quelques-unes se donnant le bras, dans la grande allée du milieu, et les lampions jaunes, verts, rouges, bleus, éclairaient de lueurs bizarres leurs petites figures dignes. Elles causaient du bout des lèvres, à la fois heureuses et intimidées de sentir les regards sur elles. Les unes tenaient les yeux baissés, d'autres dévisageaient les gens, relevaient leurs frisettes, tapotaient, d'un air dégagé, leurs jupes neuves.

Dans un de leurs rangs, Célestin aperçut tout à coup Henriette. Elle lui parut plus sérieuse que de coutume, comme préoccupée. Ses yeux ne se fixaient pas avec cette franchise qui était le charme de son regard.

Célestin eût voulu saisir ce regard au passage; il lui sembla qu'il aurait le cœur serré tant que ces yeux clairs ne se seraient pas arrêtés sur lui. Il se glissa dans la foule pour être aperçu d'Henriette. Quand les jeunes filles, arrivées au bout de l'allée, revenaient sur leurs pas, elle changeait de côté; alors Célestin traversait l'allée, marchant vite, courant presque, heurtant les groupes pour se retrouver devant elle. Mais elle ne le reconnut pas. Une fois elle tourna la tête, elle le regarda, il crut qu'elle allait lui sourire; mais les yeux de la jeune fille restèrent comme éteints et ses lèvres scellées.

La pensée le saisit qu'elle ne voulait pas le reconnaître, qu'elle avait honte, parmi ces fronts hautains, de faire un signe de tête à Célestin Le Gall.

Il quitta brusquement la grande allée, le cœur plein de fiel, avec l'envie de bousculer les messieurs du quartier Saint-Paul, qui lui barraient la route, faisant cercle pour railler les pas-

sants. Il allait aux petites gens, il leur demanderait un peu de leur joie.

Ils attendaient depuis longtemps cette fête-là. De sept lieues à la ronde les filles étaient venues. Célestin les reconnaissait à leurs coiffes. Voici celles de Saint-Ronan, le verbe haut, les hanches fortes, avec leurs coiffes plates; — celles de Planguenoual, à l'air timide sous leurs bonnets tuyautés : on dit qu'il ne faut pas s'y laisser prendre et qu'elles savent trouver des maris; — celles de Corlay, dures à l'ouvrage et qui rient toujours; — celles de Saint-Jacques, sages comme des madones. Et toutes elles tournent dans les bras des hommes vigoureux qui bondissent avec des « You! » sauvages, en montrant leurs dents.

Célestin, les traits contractés, suit tous leurs gestes. Ce qu'il y a de grossier dans ces plaisirs l'étonne et le choque un peu; mais il s'en veut de ce sentiment, il a honte, devant lui-même, de cette fausse délicatesse. Elles sont là, les vraies joies, les joies sans contrainte, où l'on sent la vie déborder! Pourquoi s'en priverait-il? Pourquoi ne prendrait-il pas sa part de jeunesse? Pourquoi ne crierait-il pas comme les autres, bondissant dans la poussière, avec cette belle fille de Plounez dans ses bras robustes?

Hélas! s'il allait l'inviter, lui, avec sa longue redingote, la belle fille de Plounez éclaterait de rire. Et on ferait cercle autour d'eux; on s'arrêterait de danser pour se moquer de lui; il serait la fable de la ville, on en jaserait jusque dans le quartier Saint-Paul, ses leçons seraient perdues.

Les danses sont finies. La foule, par larges bandes, suit la musique municipale. La retraite aux flambeaux s'ébranle. Célestin suit machinalement, porté par le flot. Les torches, qui frémissent au vent, jettent des éclats étranges sur les figures en sueur. Le clairon des sapeurs-pompiers fait des couacs, et un grand rire ondule dans la foule. Les vieilles maisons même, si graves d'ordinaire, ont l'air de rire, aux lueurs des lanternes. Des gens apparaissent à leur fenêtre, et on leur crie : « Au lit! au lit! » On chante en chœur, on se prend par le bras, on court. Célestin ne sait plus où aller...

— Eh! là, voyons, le père Redingue, vous n'allez pas arrêter tout le monde!

« Le père Redingue ! » c'est lui qu'on appelle ainsi ; il croit entendre ce sobriquet passer, de lèvre en lèvre, avec des huées... On le pousse, il est lancé d'épaule en épaule, il manque de tomber. Chaque rang de la foule le prend, le rejette, passe sur lui, comme passent les vagues sur un nageur éperdu.

Enfin les derniers rangs l'ont rejeté ; la foule s'éloigne en grouillant, les feux disparaissent. On n'entend plus qu'un brouhaha et quelques sons de cuivre... Il fait noir... Célestin reste seul, appuyé au mur, la tête entre les mains, dans la rue déserte...

*
* *

Célestin avait une belle voix de basse, et souvent, grâce à l'entremise du vicaire, les églises le gageaient pour chanter, pendant les offices. Le couvent des Ursulines même lui était ouvert, car on le regardait, à cause de sa tenue sérieuse et des grandes maisons qu'il fréquentait, comme un homme digne de toute confiance. Quelquefois, quand il y avait des processions, le chapitre de Saint-Paul lui demandait d'y prendre place, pour guider les voix.

Au jour de la Fête-Dieu, Célestin revêtit donc, comme tous les ans, la robe et la dalmatique, et marcha parmi les prêtres, entre les maisons tendues de blanc, fleuries comme des mariées.

Cela le divertissait, parfois, de jouer ainsi au prêtre. Sa religion n'en était guère accrue. Au contraire, d'être admis à préparer ces représentations, à jouer son rôle dans ces solennités, cela l'empêchait d'en subir le charme, et rarement, avec l'encens et les psaumes, sa pensée allait à Dieu.

Mais parfois, dans sa timidité même, il trouvait un plaisir particulier à dominer le troupeau des fidèles, à voir les fronts se courber au passage des bannières, à entendre les voix des femmes répéter docilement le verset, qu'il chantait le premier...

La procession faisait, ce jour-là, le grand tour de la ville. Célestin s'aperçut qu'on allait défiler devant la Maison Blanche, et en fut tout troublé. Il ne prit plus aucun plaisir à la conduite des voix. Une sorte de gêne le saisit, une honte de passer ainsi, en robe, devant la jeune fille, au milieu des hommes tonsurés, voués au célibat. Il se repentit d'avoir

endossé cette lourde dalmatique, qui eût déplu à son père; il regretta sa redingote... Et, quand il arriva sous la fenêtre, où la tête d'Henriette se penchait entre les fleurs, il rougit sans oser lever les yeux...

*
* *

Vint l'automne, et, de plus en plus, la Maison Blanche charma la vie de Célestin.

Après qu'elle l'avait entendu le jour de la Fête-Dieu, Henriette avait absolument voulu qu'il chantât. Elle l'avait conduit auprès du petit harmonium à quatre jeux qu'elle tenait de sa mère, et avait préludé. La voix de Célestin, tremblant un peu, vibra dans le salon sonore. Jacques battit des mains en sautant de joie, et le vieux capitaine, hochant la tête d'un air entendu, déclara que c'était juste.

Maintenant, l'habitude était prise, et Jacques demandait pendant la leçon :

—Vous chanterez, tout à l'heure, si je fais bien mon problème?

Célestin chantait de la vieille musique d'église, ou le *Pater* de Niedermeyer, l'*O Salutaris* de Lefébure. Henriette lui fit déchiffrer de nouveaux morceaux, que lui prêtaient ses amies, et chanta avec lui.

L'art leur fournissait comme un ciel commun où leurs imaginations pouvaient librement se rencontrer et voler ensemble.

Un jour, le capitaine apporta, en le cachant derrière son dos, un carton plein de dessins de sa fille: il y avait là des paysages, de petites scènes, et surtout des fleurs qu'Henriette aimait. Et pendant qu'elle grondait son père, toute confuse, il les faisait admirer à Célestin, en tapant sur les feuilles avec ses gros doigts.

Quelque temps après, Célestin apporta pour Jacques une petite frégate, qu'il avait gréée, avec des soins d'amoureux, pendant les après-midi libres : la coque en était toute blanche, avec un liséré d'or, les cordages y couraient dans des poulies minuscules, et, glissant entre des rainures invisibles, les panneaux du rouf s'ouvraient et se refermaient. Jacques poussa des cris joyeux :

— Viens voir, Henriette, viens voir!...

L'affection du petit pour son maître redoubla. Jacques, à cause de sa faiblesse, vivait peu avec ceux de son âge, et les jeux de plein air lui étaient inconnus. Il n'avait pas de plus grand plaisir que de rester tout près d'Henriette et de Célestin, immobile, écoutant leurs voix se mêler dans l'ombre du salon.

Bientôt on n'attendit même plus, pour se réunir, l'occasion des leçons. Célestin vint souvent à la Maison-Blanche le soir, après souper, en ami.

*
* *

Il faut voir Célestin, aussitôt après la dernière bolée du souper, arrangeant ses cheveux, cirant ses souliers, époussetant sa redingote. La vieille mère le regarde en souriant, et joint les mains. Que son fils parte ainsi, c'est bien une privation pour elle : elle n'entendra pas *le Petit Journal* ce soir, elle ne saura pas les sinistres et les crimes nouveaux, qui lui « donnent à penser » avant qu'elle s'endorme... Mais elle se console vite; elle songe avec fierté que son fieu a des relations, qu'il va dans le monde.

Et lui-même, ce n'est pas sans fierté qu'il marche à grands pas vers le quartier Saint-Paul. Il ne s'attarde plus, comme jadis, auprès des petites boutiques, il ne guette plus avec la même sympathie les signes familiers de la vie des petites gens, il ne regrette plus de ne pas la vivre. Peut-être même, au fond de son cœur, la juge-t-il un peu terre à terre; peut-être plaint-il toutes ces bonnes gens d'ignorer des joies plus élevées...

Plus d'une fois, maintenant, quand il s'accoude à sa fenêtre, — au-dessus de la rivière paisible, où les maisons se penchent, — les voix l'importunent. Le gros rire du charcutier lui paraît vulgaire, les doléances perpétuelles de la blanchisseuse l'agacent.

Son imagination fait effort pour écarter le réel; il rêve, il rêve un monde à part qui ne ressemblerait ni aux salons de Saint-Corentin ni à sa boutique, où la vie, au milieu d'harmonies inconnues, coulerait sans effort, pareille à cette rivière paisible.

Il lui semble qu'il étouffe entre les toits bas de la rue

Quinquaine. Il va marcher, comme jadis, le long du flot, dans la solitude des grèves, mais il ne voit plus le sourire de la mer; ce n'est plus le large qui l'attire, ni les courses hardies sous des cieux inconnus...

Et quand, le jour tombé, au moment où les neuf clochers de Saint-Corentin sonnent sept heures, il rencontre les filles de Plounez qui dévalent, sabots claquant et coiffes battant sur les têtes, il n'a plus souci de leurs rires.

*
* *

— Tu n'as pas oublié d'acheter des gants?

— Non, mère.

— Et ta cravate, où est-elle?

— Je suis en train de la mettre.

Célestin met sa cravate, fébrilement, le cou penché devant la glace. La mère Le Gall tourne autour de lui, inquiète, et la chandelle tremble dans ses vieilles mains.

Les Hervé donnent une soirée. Le capitaine n'a pas souffert d'être, comme il dit, en reste avec les gens de la rue Vicairie, qui reçoivent sa fille, et il les reçoit à son tour. Jacques a déclaré qu'il ne paraîtrait pas à la soirée sans son maître. On a invité Célestin.

— Il est temps que je parte, je vais être en retard; bonsoir, mère.

— Bonsoir, fieu, et tiens bien ton bonnet, comme disait ton défunt père; regarde bien comment font les autres.

— N'aie pas peur.

Célestin endosse sa redingote, qui sent encore un peu la benzine: la mère Le Gall a passé l'après-midi à la nettoyer. Il part en courant.

Mais elle s'aperçoit qu'il a oublié ses gants sur la commode. Elle court après lui de toute la vitesse de ses vieilles jambes; elle l'appelle dans la rue noire. Il revient:

— Tes gants, mon pauv' fieu, tes beaux gants neufs!

Ils s'embrassent longuement, tendrement, comme s'il partait pour une longue traversée. Des gens se mettent à leur fenêtre et se moquent d'eux.

Célestin frappe à la Maison Blanche. Le cœur lui bat. Ce

n'est pas la vieille Eulalie qui vient lui ouvrir, mais un valet, rasé de frais, loué pour la circonstance.

— Monsieur veut-il me donner son pardessus?

— Merci, je ne l'ai pas apporté.

Et Célestin rougit jusqu'aux oreilles.

Le valet soulève la portière du salon et annonce. Célestin a le sentiment que son nom va détonner ; il voudrait dire à l'homme de crier moins haut, passer inaperçu.

Le salon, qui lui apparaît sous la portière soulevée, a été bouleversé. On a enlevé les portes de la salle à manger. Le vieil harmonium a disparu.

Célestin s'avance avec embarras. Heureusement, Jacques court lui prendre la main. Il le mène vers le capitaine, qui le présente à de vieilles dames :

— Monsieur Le Gall, qui veut bien s'occuper de mon fils.

Les vieilles dames le considèrent avec curiosité.

Mais où est Henriette? Elle ne l'a pas vu. Elle est là-bas, auprès de la cheminée, toute droite dans sa robe vert d'eau. De petits jeunes gens, avec des fleurs à la boutonnière, font cercle autour d'elle. Parmi eux, Célestin reconnaît des anciens élèves. Le vicomte d'Onfray est là, qui parle avec volubilité.

Que peut-il bien dire? Henriette rit à chacune de ses phrases, avec un rire de métal, que Célestin ne lui connaissait pas.

Un grand monsieur chauve s'approche de Célestin :

— C'est vous, monsieur, qui prenez soin de l'éducation de Jacques Hervé? M. Hervé a du bonheur d'être tombé sur vous : c'est si rare de trouver un précepteur qui ait de l'usage!... J'avais justement l'intention d'en donner un à mon fils : le gaillard en a besoin...

Et il lui demande ses prix, ses heures. Célestin répond avec ennui. Malgré lui, ses yeux cherchent Henriette, là-bas, au milieu des jeunes gens, toute droite dans sa robe vert d'eau.

Que peut-il bien dire, ce vicomte? Il était inintelligent, Célestin s'en souvient. De quoi peut-il parler à une jeune fille comme Henriette? Pourquoi l'écoute-t-elle ainsi? Célestin voudrait traverser le salon, entrer dans ce groupe et, lui aussi, se faire écouter d'elle...

Mais à quoi pense-t-il? Lui, tenir conversation, causer de choses et d'autres avec un air dégagé, faire le jeune homme, au milieu de ses anciens élèves! Cet art-là n'est pas pour lui; jamais une jeune fille ne l'écoutera en riant de ce rire étrange! Reste à ton rang, malheureux. Cache-toi derrière un rideau de fenêtre comme tu te cachais derrière les arbres, au milieu des Quinconces illuminés. Sur tous ces visages, grimaçants de politesse, il n'y a pas un franc sourire pour toi. Tu n'es venu à cette soirée que pour mieux prendre conscience de ta triste situation et du mensonge de tes espoirs...

Et Célestin en veut maintenant au pauvre Jacques de l'avoir fait inviter.

Le cercle des jeunes gens s'est ouvert. Henriette va de personne en personne, offrant du thé. Le vicomte d'Onfray la suit et offre du sucre.

Elle se dirige vers Célestin. Elle est toute sérieuse et paraît fort préoccupée de ne point tacher sa robe vert d'eau. Elle le regarde, elle lui sourit, mais du même regard et du même sourire qu'elle avait pour la marquise de Couëdic. Le vicomte arrive et s'étonne, reconnaissant Célestin : il ne croyait pas trouver ici son ancien maître. Quelle heureuse rencontre!... Henriette rit d'un air gêné. Puis elle achève le tour du salon, toute droite, guindée entre ses manches bouffantes, presque hautaine.

Célestin la suit du regard, et l'on dirait qu'il va pleurer. Est-ce bien la même Henriette qui, dès qu'il entrait, — il n'y a pas encore trois jours, — venait à lui, souple et comme abandonnée, dont les yeux francs se fixaient sur les siens, dont la voix douce se mariait à la sienne, oui, dans cette même salle, toute calme alors, et endormie dans l'ombre intime?... Ainsi, quand ils étaient seuls, les volets fermés au monde, elle se faisait une fête de sa présence; elle était curieuse de son histoire, elle était fière de son talent: c'était l'amie. Maintenant, devant ceux de sa caste, elle s'observe, elle a peur de dire un mot, de faire un signe qui puisse trahir cette intimité; elle en a honte. Il la retrouve aujourd'hui, la vierge au front glacé, aux yeux incertains, qui n'a pas voulu, au soir des danses, sous les arbres illuminés, reconnaître Célestin Le Gall. Malheureux! ce signe ne lui a pas suffi. Il

s'est laissé reprendre. Il n'a pas vu qu'on jouait avec lui : il était le jouet dont la jeune fille s'amuse en cachette, dont elle rougit devant ses amis. Petit à petit, dans ces soirées délicieuses dont le souvenir lui tord le cœur, elle a élevé ses désirs, aiguisé ses goûts, elle l'a détaché, point par point, de son monde à lui; elle lui a versé goutte à goutte, comme un charme, l'amour d'une vie plus large et plus haute. Et voilà qu'il se réveille tout d'un coup, et retombe plus seul que jamais.

Il regarde les danseurs. On a de la tenue, ici, on ne pousse pas de « You! » sauvages, on ne s'embrasse pas, tous les gestes sont mesurés. Mais cette mesure même fait à Célestin l'effet d'une hypocrisie. L'air froid et retenu des figures lui paraît un mensonge. Il devine, sous leurs gestes guindés, les passions ou les calculs. Il en veut à ces mères, qui lorgnent tranquillement les couples avec leurs faces-à-main, d'avoir amené à ces beaux messieurs leurs filles décolletées, comme pour une sorte de marché. Il a envie de jeter bas tous ces masques, de s'élancer en criant au milieu des couples compassés, pour saisir Henriette et l'emporter, comme un corsaire, entre ses bras.

La soirée finit. On salue cérémonieusement le maître de maison. Célestin s'attarde : il ne sait pas ce qu'il attend, il ne voudrait pas quitter ainsi la Maison Blanche, sans avoir revu l'Henriette de tous les jours, son Henriette à lui.

La voici qui vient, l'air heureux, tapotant sa jupe :

— Eh bien! vous êtes-vous bien amusé, monsieur Célestin?

S'il s'est bien amusé!... Il se demande si elle se moque; l'ironie lui paraît trop dure. Il la regarde avec un douloureux étonnement, et les larmes montent à ses yeux...

Mais elle ne comprend pas, ou bien elle fait semblant de ne pas comprendre.

— Bonne nuit! dit-elle, en lui tendant familièrement la main.

*
* *

Le rêve de Célestin est fini. Célestin a compris qu'il aimait Henriette, et qu'il n'avait pas le droit de l'aimer. Quelque

temps encore, il a donné des leçons à Jacques. Elle, comme si un secret instinct l'avertissait, est venue moins souvent, et n'a pas fait replacer l'harmonium au salon. Puis on a jugé que Jacques était assez « fort » pour entrer chez les Maristes. Et Célestin a quitté la Maison Blanche pour jamais.

Il souffrit beaucoup, il souffrit longtemps. Sa vie lui parut plus morne, — un désert sans fin, dans lequel il marchait sans espoir, la tête basse. — Loin d'adoucir son mal, le contact des hommes l'enfiévrait. Le tour de ses pensées n'était pas assez large pour qu'il se laissât entraîner, par sa souffrance, à condamner l'ensemble de l'univers et à mettre en cause la divinité même. Mais il ne pouvait s'empêcher d'accuser ses semblables de son infortune, et il en faisait porter la peine, malgré lui, à tous ceux que le flux monotone de sa vie ramenait, chaque jour, devant ses yeux assombris. C'est ainsi qu'il prit en haine les figures familières qu'il rencontrait dans ses courses, aux mêmes endroits et aux mêmes heures. Et lorsqu'il les saluait, sa bouche se plissait amèrement. Le facteur comme le vicaire, le rémouleur comme le marquis de Keradec, ceux d'en haut comme ceux d'en bas, humbles ou orgueilleux, débraillés ou guindés, il trouvait des raisons de les détester tous. Et il méprisait également leurs joies différentes, dont aucune n'était faite pour lui.

Sa mère, surtout, avait à souffrir de sa mélancolie. Bien des fois il l'accusait intérieurement d'égoïsme, et pleurait sur lui-même comme sur une victime de l'amour maternel. Elle avait voulu le garder pour elle, elle l'avait emprisonné entre ces murs étroits, elle était cause de sa détresse... Lorsque ces pensées le prenaient, Célestin s'enfermait dans un mutisme sauvage. En vain la pauvre vieille lui demandait les nouvelles : qui s'était marié, qui était né, qui était mort, à Saint-Corentin ; en vain elle voulait s'égayer de sa conversation, se réjouir de sa voix, se réchauffer un peu, avant d'aller dormir, à l'âme de son fieu. Elle n'obtenait de lui que des « oui » ou des « non », quelquefois même des réponses brutales. Et les soirs étaient sans fin où elle pleurait silencieusement derrière ses lunettes, pendant qu'il regrettait, les yeux à terre, de ne pas être endormi sous les mers lointaines, comme tant d'autres de son âge.

*
* *

Mais les jours passent. Et comme chacune des vagues, insensiblement, arrondit le même galet, de même chacun des jours, insensiblement, atténue, adoucit, embellit la peine de Célestin.

Naguère encore, tout lui était matière à souffrance. Il lui semblait parfois que les êtres et les choses conspiraient pour le frapper au cœur, en lui rappelant son amour. Dans la rue, une vieille maison de nobles, une fenêtre fleurie, un son de voix, une démarche de jeune fille; chez lui, ses morceaux de musique, ses cahiers, ses navires en miniature, les questions de sa mère, tout lui serrait la gorge. Il avait peur de ses souvenirs; et souvent, pendant les journées interminables, marchant à grands pas le long des vagues, comme un fou, il avait fui devant eux.

Ce sont eux qui s'enfuient maintenant, trop vite. Le coin du salon grenat, le capitaine fumant sa pipe, enfoncé dans son grand fauteuil, Jacques arrosant une fleur délicate, — tous les tableaux familiers s'estompent; les couleurs s'effacent, les contours se fondent. Henriette même n'est plus si vivante à ses yeux; et, plus il s'efforce de préciser son image, plus son image est flottante et indécise. Un jour il s'aperçoit qu'il ne sait plus au juste quel est le premier morceau, quel est le dernier qu'il a chanté là-bas, auprès du petit harmonium, et il s'en étonne douloureusement. Sentant qu'ils lui échappent, il comprend qu'il aime ses souvenirs, il essaie de les arracher au temps, il veut vivre éternellement avec eux. Il construit pour eux dans son âme, comme une chapelle ignorée de tous, où il aime à se retirer, d'où il sort ennobli. Sa souffrance lui est chère; il trouve un charme mélancolique à la pensée que son cœur a son histoire, qu'il en a souffert et que personne n'en a rien su. Sa vie étroite et sombre en est comme illuminée; un rayon de poésie est descendu sur elle, et son noble secret le rehausse à ses propres yeux.

Peu à peu, il devient meilleur. La conscience même de cette noblesse, dont la souffrance l'a couronné, l'incline vers l'indulgence; son regard attristé s'arrête, avec plus de dou-

ceur, sur les petites gens qui l'entourent. Il compare leurs peines à sa peine et leur patience à son découragement. Il comprend mieux quel prix ont pour eux leurs joies simples, qu'il ne songe plus jamais, pourtant, à envier pour lui-même. Et de nouveau, avec un plaisir plus désintéressé qu'auparavant, il s'accoude à sa fenêtre, au-dessus de la rivière paisible, pour entendre leurs voix et jouir de leurs fêtes.

Mais il ne reste pas longtemps seul dans sa chambre. Il pense à celle qui tricote éternellement, dans la boutique déserte, il veut l'égayer. Les paroles d'Henriette et son geste amical lui reviennent en mémoire :

« Il faut bien l'aimer, monsieur Célestin : elle n'a pas eu grande joie dans la vie ; vous devez adoucir ses vieux jours. »

Il met tout son cœur à cette tâche. Et, ses leçons données, quand il rentre, le soir, dans la boutique basse, ôtant avec précaution sa redingote, il fait sa voix plus tendre pour répondre à la vieille femme.

— Bonsoir, mon fieu.

— Bonsoir, mère.

— Bonne journée aujourd'hui ?

— Toujours la même chose...

JEAN BRETON

LE SIÈGE D'ANVERS[1]

25 NOVEMBRE 1832. — Mon quartier général a été porté de Rivières, commune de Deurnes, à Schilde, où je suis logé dans un magnifique château appartenant au baron de ce nom; j'y ai été très bien reçu. Le baron, homme de quatre-vingt-cinq ans, bien conservé, possède cent mille livres de rente et une petite perruque frisée: il est très avare, peureux, fort poli.

La baronne de Schilde, de soixante-dix ans, avare, entend trois messes par jour; elle a un grand effroi du bombardement pour ses maisons d'Anvers.

Le baronnet de Schilde (Jacques), quarante ans, qui ne s'est pas marié par avarice, a été chambellan du roi Guillaume.

Un grand abbé de Gée, aumônier du Château, qui boit comme un templier et souffle comme un cheval cornard, complète le personnel du château.

26. — Le beau temps nous a planté là. J'ai été sous la pluie visiter les cantonnements de Saint-Graven Wesel et autres,

1. Extrait du tome III du *Journal du maréchal de Castellane*, qui paraîtra prochainement à la librairie Plon.

de là à Braeschaet, quartier de M. le duc d'Orléans, à douze kilomètres de Schilde; il était à celui du maréchal Gérard. Les princes, pour ne pas être à charge aux habitants, sont établis dans un cabaret assez propre. Le peintre Scheffer, à la suite de M. le duc d'Orléans, fait, sur les murailles blanches de la pièce qui sert de salon de service, des croquis qui sont destinés peut-être à faire la fortune de l'aubergiste.

27. — Les seigneurs de Schilde sont orangistes; la chose est certainement permise, le fils était chambellan du roi Guillaume. La crainte du bombardement leur tourne la tête; le bon vieillard me disait tout effaré : « Et mes trente trumeaux de glaces qui vont être exposé aux boulets ! »

J'ai appris que la sommation n'était pas encore faite, qu'elle ne doit avoir lieu que demain, et que, par conséquent, l'attaque ne pourra commencer avant le 28 au soir. Je devrais monter la première tranchée, car le plus ancien maréchal de camp, Harlet, est à Saint-Nicolas, de l'autre côté de l'Escaut, et le général en chef a décidé que les maréchaux de camp d'infanterie à portée feront tour à tour ce service; mais M. le duc d'Orléans ayant réclamé l'honneur de se trouver à la première tranchée, il est probable que je le relèverai seulement.

Il est positif qu'à l'abri du cordon belge, le lieutenant général du génie Haxo a déjà fait quelques travaux, la nuit dernière, sans être inquiété par l'ennemi; il continuera pendant celle-ci, ce qui fait que les troupes auront un commencement d'abri en débutant.

Le colonel commissaire anglais m'a raconté que la sommation sera faite demain. Comme représentant de l'armée active anglaise, il doit y intervenir et être de ceux qui la porteront; il n'en connaît pas la teneur; il croit qu'on y insérera la demande que Chassé[1] ne tire pas sur la ville. Il croit que la prise de cette citadelle nous coûtera huit mille hommes; cela me semble exagéré, quoique le génie soit dans l'enchantement, car c'est là un siège superbe, un siège classique, ouvrages à cornes à emporter, des fossés pleins d'eau à passer. Les Hollandais ont inondé un « polder » près de

1. Le général commandant les troupes hollandaises assiégées.

l'Escaut, à Kiel, ce qui empêchera d'attaquer la citadelle par ce côté.

Mes vieux avares d'hôtes sont vraiment à payer des places, par leur continuelle occupation de leurs trumeaux de glaces et de leur maison d'Anvers; les hommes qui resteront à ce siège leur sont, en revanche, de la plus complète indifférence. Le baron me raconte qu'il aime mieux les Français que les Belges ses compatriotes; comme il a cent mille livres de rente, il craint toujours d'être pillé. Je lui ai dit que, par exemple, tant que les Français seront dans le pays, il peut être tranquille.

29. — J'ai été chez le général Haxo: il était accablé de besogne et en compagnie du général Saint-Cyr-Nugues; il écrivait des ordres pour l'ouverture de la tranchée ce soir même. Le maréchal Gérard est entré; il avait l'air préoccupé; craignant d'être de trop, j'ai pris congé de lui; il m'a serré affectueusement la main, en homme qui est sous le poids de l'émotion de l'ordre donné pour l'attaque. J'ai été ensuite chez le général Neigre, qui m'a raconté qu'il avait terriblement travaillé pour l'arrivée de son artillerie et de ses approvisionnements; on dépensera cinquante milliers de poudre par jour pendant le siège.

J'ai voulu examiner, en revenant, les prétendus travaux commencés; je n'en ai pu découvrir aucun; quelques officiers et artilleurs, en bonnet de police, traçaient une batterie en arrière du cordon belge, sur les glacis, près le fort Montebello. Les Hollandais les regardaient du haut des remparts, un grand nombre sont montés sur le parapet quand j'ai passé; j'ai entendu sonner une trompette dans la citadelle, je m'en suis allé, ne voulant pas être cause qu'on fît plus attention à ces artilleurs. Les Belges sont furieux de l'arrivée de 8 500 hommes de la division Schramm. On ignore le sujet de cette fantaisie du maréchal Soult; nous sommes déjà trop nombreux.

30. — Cette nuit, nos travailleurs n'ont pas été inquiétés; ils ont fait cinq cents mètres de tranchée pendant la nuit. Le maréchal Gérard a envoyé le colonel Auvray faire une sommation au général Chassé; celui-ci a répondu à dix heures: « *Je suis décidé à me défendre; si, à midi, vous n'avez pas*

cessé vos travaux, je tirerai sur vos troupes »; ce qu'il a exécuté[1].

Les postes belges, en face des Hollandais à l'arsenal, dans le terrain neutre, ont été relevés hier soir par les Français. De ce côté nos factionnaires sont séparés des factionnaires hollandais par une planche; là on se regarde tandis que l'on se canonne sur le front d'attaque.

Le duc d'Orléans a monté la première tranchée; il devait être relevé à deux heures, il l'a été à trois par un colonel.

L'état-major général avait tout bonnement oublié de commander un maréchal de camp de tranchée, puis il avait désigné tardivement le général Zœpffel, mon cadet. Mon aide de camp Despinoy était à l'état-major général au retour d'un officier qui a déclaré qu'il avait cherché sans succès le général Zœpffel. On a découvert alors que mon ancienneté m'appelait à marcher avant lui. On a dépêché mon aide de camp pour me chercher au château de Schilde, à neuf kilomètres de là; l'ordre m'est parvenu à trois heures et demie; à cinq, j'étais dans la tranchée. Je l'ai parcourue et je l'ai trouvée mal gardée; pendant que j'étais au poste de la tête, le général Zœpffel était à celui de la queue. Il avait pris le service; je le lui ai laissé, devant le relever. J'ai été chez le général Haxo pour lui dire que les gardes n'étaient pas assez nombreuses, puis chez le maréchal Gérard, qui m'a dit qu'on faisait venir deux régiments de plus au siège.

Le général Chassé a tiré de dix en dix minutes jusqu'à quatre heures, puis il a envoyé le soir quelques boulets : j'ai entendu siffler un seul obus pendant mon séjour à la tranchée; un maréchal des logis d'artillerie et un sergent d'infanterie ont été tués. Je suis revenu à dix heures et demie du soir à Schilde, bien mouillé.

1er DÉCEMBRE. — Je suis parti de Schilde à neuf heures du matin, pour aller prendre le service de tranchée sous la citadelle d'Anvers. Je me suis rendu à la queue de la tranchée

1. Les Hollandais ne s'étaient pas aperçus de l'ouverture de la tranchée; une patrouille hollandaise, ayant entendu le bruit des pioches, en prévint l'officier de garde, qui se porta en avant, mais pas assez pour s'assurer du fait; il rentra en disant : « Il n'y a rien. » *(Note du maréchal.)*

près de l'église Saint-Laurent, où j'ai relevé le général Zœpffel. J'ai visité les tranchées; il y a déjà cinq mille mètres de travaux, dont dix-huit cents de parallèles. La gauche est la partie la plus menacée d'une attaque: de ce côté on a de la boue jusqu'aux genoux. Cette promenade demande trois heures. Je venais de rentrer à mon poste; il m'a fallu recommencer la même tournée avec le général Haxo; celui-ci a voulu s'avancer au delà de la tranchée, à l'abri d'une haie: un bruit semblable à celui d'une pluie de pierres s'est fait entendre sur les épines. Le canon grondait; occupé à examiner la position, j'ai demandé au capitaine Poulle ce que c'était; il a ramassé un morceau de fer à mes pieds et me l'a montré en disant: « C'est cela ! » Personne n'a été atteint.

J'ai donné à dîner aux officiers supérieurs de tranchée, d'état-major et à d'autres; nous avons mangé la soupe à la gamelle, faute d'assiettes, et nous avons bu du vin de Chambertin, de Champagne et de Malaga au bruit du canon. Ce festin a été gai et a eu du succès. Je donnerai demain un déjeuner dans le même genre; j'ai fait rafraîchir les officiers qui sont venus successivement faire des rapports.

2. — Les pluies très fortes retardent les opérations du siège; la tranchée de droite devient impraticable; l'artillerie est fort embarrassée pour armer ses batteries.

Rapport du maréchal de camp comte de Castellane à M. le maréchal comte Gérard, commandant en chef l'armée du Nord, sur son service de tranchée du 1er au 2 décembre 1832, devant la citadelle d'Anvers.

« Le 1er décembre, à midi, j'ai pris le service; il était mal organisé; les troupes étaient harassées, une partie des travailleurs, entre autres ceux du 61e régiment, n'avaient pas reçu de pain, on ne leur avait pas délivré celui du 1er décembre, plusieurs hommes sont tombés de faiblesse. On exigeait que les gardes de tranchée fussent tous debout pendant les vingt-quatre heures; c'était inutile et inexécutable. J'ai ordonné qu'il n'y en eût que moitié à la fois debout, les numéros pairs et impairs alternativement.

» J'ai prescrit de placer la nuit des sentinelles couchées par terre, à vingt ou trente pas des ouvrages, pour éviter les surprises, et des factionnaires, le jour, à la tête des sapes, pour protéger les travailleurs.

» Si l'on veut que le service se fasse bien, il est indispensable qu'il soit commandé par bataillons, suivant le règlement. Le colonel et les chefs de bataillon de tranchée n'ont eu qu'à midi et demi, à leurs cantonnements, l'avis qu'ils devaient la monter à midi; ils n'ont pu arriver qu'à trois heures. Il faut au moins douze officiers d'infanterie aides-majors de tranchée, attachés au major de tranchée, pour toute la durée du siège, afin qu'il y en ait quatre, chaque jour de service, suffisamment reposés pour bien faire.

» Une compagnie du 25e, qui avait ouvert la tranchée, avait été oubliée sur la route de Wibryck, à deux cents mètres environ de la parallèle; une du 61e à la Vieille-Écluse l'avait été également. Le règlement veut que le détachement des gardes et des travailleurs envoie un caporal d'ordonnance à la queue de la tranchée pour servir de guide aux troupes qui doivent les relever; j'ai prescrit à M. le major de tranchée d'y veiller.

» Je demande qu'on établisse des poteaux pour indiquer les batteries et les différents boyaux. Le 2 décembre, trois cents travailleurs entrés dans la tranchée à cinq heures du matin ne sont arrivés à leur emplacement de travail qu'à huit heures, faute d'indication, et parce qu'il n'y avait pas à la queue de la tranchée de caporal de travailleurs descendants pour les conduire.

» Il est indispensable d'établir des dépôts de pain et d'eau-de-vie dans la tranchée pour en faire des distributions extraordinaires; avec un service aussi pénible et par un pareil temps, il ne faut pas regarder à distribuer des rations en plus grand nombre, quand même les troupes de tranchée devraient en recevoir le double. Trois bataillons de garde, dont un de réserve, me paraissent nécessaires pour la garde d'une tranchée aussi étendue. Il est difficile que les mêmes brigades supportent les fatigues du siège; il serait juste que toutes en partageassent la gloire et les fatigues; le service y gagnerait, et toutes pourraient se reposer six jours dans les cantonnements qui couvrent le siège. Les troupes qui sont bivouaquées

se plaignent; il serait facile de les placer dans les maisons par cinquante ou cent hommes, et alors elles seraient au moins à l'abri, quand elles ne sont pas à la tranchée.

» A l'exception de l'eau-de-vie, qu'il est bon de ne distribuer que tous les jours, il faudrait qu'on donnât le pain et la viande pour deux jours; ces distributions journalières sont encore une source de fatigues pour les troupes du siège.

» La tranchée de gauche est très pénible; il y a de la boue jusqu'aux genoux. Les batteries numéros 7 et 8 sont, à cause du terrain, très difficiles, pour ne pas dire impossibles, à armer en ce moment, le terrain des batteries s'affaissant. Les soldats se plaignent, mais ne sont point démoralisés. L'eau-de-vie et le pain qu'on leur donnera les remonteront, surtout si on a soin de les relever bien exactement à l'heure dite, ce qui ne se fait pas. Ce matin, des hommes sont restés quatorze heures au travail, sans être relevés.

» Je demande qu'un croquis des travaux soit mis au poste du maréchal de camp de tranchée, et qu'un officier du génie y fasse les additions de chaque jour.

» A la tranchée, sous Anvers, le 2 décembre, à deux heures de l'après-midi.

» *Le maréchal de camp,*

» COMTE DE CASTELLANE. »

A une heure, le général Rapatel est arrivé à la tranchée; je l'ai quitté à deux heures. A mon retour au château, le baronnet Jacques de Schilde s'est précipité vers moi en s'écriant :

— Eh bien ! est-ce qu'on tire sur la ville ?

— Non, lui ai-je répondu ; tranquillisez-vous, cela viendra !

Cela lui a produit un effet de tous les diables. C'est peut-être ce qui fait que, dans ce château, on ne s'est pas plus informé de ma santé que si je revenais du bal. Pour la baronne, la peur du bombardement a fait effet jusque sur son vieux chapeau de paille; son tremblement en a fait tomber la poussière.

4. — Le feu de nos batteries a été démasqué à onze heures du matin; quatre-vingt-trois pièces de canon ont éteint en dix minutes le feu de la citadelle; nos canonniers ont tiré

admirablement. Le général Neigre est dans l'enchantement, le maréchal Gérard fort satisfait.

5. — Notre artillerie a aujourd'hui quatre-vingt-seize pièces en batterie; elles font un feu continuel sur la citadelle. On voit porter presque tous les coups de nos canonniers, tandis que les Hollandais tirent peu et assez mal. Le général Chassé a écrit au maréchal Gérard pour se plaindre du feu du fort Montebello; il menace par représailles de tirer sur la ville. Il ajoute qu'on est au moment de s'arranger, à coups de canon apparemment, car il ne parle pas du tout de se rendre.

6. — Le duc de Nemours a été, à la tranchée, couvert par la poussière d'un obus, il n'a pas sourcillé; les deux princes se montrent fort braves. Le maréchal Gérard visite tous les jours la tranchée; il y a gagné un fort rhume. Le colonel Caradoc y va aussi chaque jour. Dans mon opinion, la garnison se révoltera un beau jour et forcera le général Chassé à se rendre. M. le duc d'Orléans monte la tranchée. La défense des Hollandais est plus vive depuis vingt-quatre heures. Nous approchons de la lunette Saint-Laurent; les assiégés nous envoient, du chemin couvert, fusillade et mitraille. Le chef de bataillon du génie Morlet a été blessé grièvement d'une balle à la cuisse.

7. — Mon service de tranchée, d'après l'ordre officiel du 6, devait commencer aujourd'hui à midi; une lettre particulière du chef d'état-major, reçue en même temps, m'a prescrit de relever à neuf heures du matin M. le duc d'Orléans. J'ai été auparavant prendre les ordres du général Saint-Cyr-Nugues, puis chez le général Neigre. Ce commandant de l'artillerie m'a prié de mettre au moins une compagnie pour garder la batterie du fort Montebello. De là j'ai été chez le général Haxo; ce dernier m'a engagé fortement à n'y placer personne, s'écriant : « Un caporal et quatre hommes, c'est plus qu'il n'en faut dans ce grenier à bombes; c'est une manie du général Neigre. » L'artillerie et le génie sont toujours en bisbille. Pour prendre un juste milieu et satisfaire autant que

possible ces deux lieutenants généraux, j'y ai envoyé une section avec un officier[1].

Le général Haxo, tatillon de beaucoup d'esprit, se mêle de tout autre chose que de son génie, jusqu'à vouloir désigner au maréchal de camp de tranchée son poste, comme à un lieutenant de sape. Le commandant de la tranchée doit avoir la liberté de se placer où bon lui semble ; il faut seulement savoir où le trouver.

J'ai trouvé à la tranchée M. le duc d'Orléans avec les généraux Baudrand, Flahaut, Marbot, le chef de bataillon Gérard, ses aides de camp et plusieurs officiers d'ordonnance. Je lui ai demandé de ne pas m'accompagner dans la tranchée et lui ai dit que je la connaissais : il m'a répondu que c'était son devoir, et qu'il voulait le remplir. Il m'a montré en conséquence les tranchées de la droite ; il a renvoyé son état-major, moins le général Baudrand et deux officiers d'ordonnance. Le feu était vif : il montait sur les banquettes pour considérer la citadelle avec son lorgnon. Nous avons trouvé près de la lunette Saint-Laurent un boyau enfilé par un bastion ; on avait été obligé d'en retirer un détachement du 58e régiment de ligne qui y perdait trop de monde. Le capitaine du génie Lelièvre, auteur de ce bel ouvrage, était en tête, occupé à faire une traverse ; voyant M. le duc d'Orléans, il est accouru à lui, le conjurant de se retirer, en lui disant que la place n'était pas tenable. Sur cet avis, ce brave prince, après l'en avoir remercié, a voulu s'y arrêter. Dès qu'on nous a aperçus, tous deux seuls, en chapeau galonné, en avant des autres, faisant point de mire, le feu de la citadelle a redoublé ; nous avons eu à essuyer abondance de balles et de mitraille de toute couleur. Le général Baudrand, en arrière s'est approché de moi et m'a pris le bras : « Dites donc au prince de s'en aller ; je ne sais comment faire. J'en ai écrit à la Reine ; vous voyez bien qu'il s'expose trop et inutilement. » Je lui ai répondu : « Je me garderai bien de lui en parler à présent ; quand nous serons hors du feu, à la bonne heure. » Pendant un quart d'heure de séjour dans cette chaude position, la contenance de M. le duc d'Orléans a été parfaite. Au moment

1. Elle y resta pendant toute la durée du siège. *(Note du maréchal.)*

où il se retournait pour s'en aller, on a annoncé que le capitaine du génie Lelièvre était tué, puis seulement blessé ; un éclat d'obus l'avait atteint à l'omoplate droite. On l'a rapporté sur une civière. Mon aide de camp Despinoy, qui connaît cet officier, l'a accompagné à l'ambulance. M. Lelièvre m'a crié deux ou trois fois, en passant près de moi : « Mon général ! mon général ! » voulant me prouver qu'il vivait encore et qu'il me reconnaissait.

J'ai dit, à la queue de la tranchée, au moment où il la quittait, à M. le duc d'Orléans : « Vous poussez, monseigneur, la bravoure trop loin ; il ne faut l'employer qu'utilement. Vous avez eu tort de vous arrêter devant la bouche d'une batterie ; vous faisiez point de mire avec votre chapeau galonné. Ayant l'honneur d'accompagner Votre Altessse Royale, je ne pouvais ni ne voulais le lui dire sous le feu ; mais vous ne devez plus vous exposer sans motif, comme vous venez de le faire. S'il s'agissait d'enlever une colonne, ce serait autre chose, je serais le premier à conseiller à Votre Altesse Royale de se mettre à sa tête. »

J'ai fait ensuite cette réflexion que, si M. le duc d'Orléans avait été tué, on n'aurait pas manqué de m'attribuer ce malheur. Je ne pouvais cependant l'empêcher de faire son devoir de maréchal de camp.

M. le duc d'Orléans est rentré dans l'église Saint-Laurent, qui sert d'ambulance ; il a aidé lui-même à ôter l'habit du capitaine Lelièvre : « Je n'oublierai jamais, lui a-t-il dit, que c'est moi qui vous ai fait blesser. » Les médecins ont reconnu que la blessure était peu dangereuse. La sottise de M. Lelièvre d'avoir fait un mauvais ouvrage tournera ainsi à son avantage ; cela malheureusement ne rendra pas la vie à ceux qui l'ont laissée dans ce beau boyau. Plusieurs hommes ont été frappés autour de nous ; c'était continuel. M. le duc d'Orléans a donné vingt francs à chaque blessé de l'ambulance et à ceux qu'il a rencontrés.

Il a plu au général Haxo d'affecter au poste du maréchal de camp de tranchée, sans en avoir le moindre droit, une maison à jour : j'en ai pris une plus convenable. Un officier général de tranchée doit tout voir, avoir la possibilité d'écrire ses rapports, de dormir deux heures ; son poste est bien placé en

arrière de la tête de la tranchée, au centre, de manière à pouvoir, de là, diriger ses réserves sur les points menacés. Il faut surtout que l'abord en soit facile, que l'on sache toujours où trouver le commandant de la tranchée; lorsqu'il la visite, il laisse aux carrefours des officiers ou des plantons pour indiquer où il est. Le colonel du génie Lafaille, ayant vu mon nouveau poste, en a parlé au général Haxo. Ce dernier, furieux, a couru chez le maréchal. Le général en chef a envoyé son aide de camp Sercey me prescrire d'occuper le poste fixé par le commandant du génie. J'y suis allé, chargeant M. de Sercey de dire au maréchal que ce poste était mauvais et inutile et que celui occupé par moi était meilleur pour le service. Il y avait cinquante pas de boue inabordable pour parvenir à ce hangar; cela n'était pas commode pour trouver le commandant de la tranchée; j'ai préféré rester avec les carabiniers du 19e léger, qui occupent ce point de la tranchée; ils m'ont apporté un peu de paille. Des Basques et des Béarnais de ce régiment se sont mis à danser en rond pendant la nuit pour se réchauffer. Les Hollandais, bien renseignés, savaient que M. le duc d'Orléans avait passé la nuit précédente sous ce hangar; ils y ont envoyé une pluie de bombes. Elle nous a servi de spectacle; nous avons entendu siffler quelques éclats, mais il n'y a eu personne de blessé parmi nous. Dans mon rapport, j'ai réclamé pour le maréchal de camp de tranchée la libre disposition de fixer son poste, sans la permission de M. le général Haxo.

Dans notre métier, il faut avant tout faire ce qui est utile, et ne pas fatiguer sans raison officiers et soldats. En épuisant mal à propos les forces des gens, on ne les retrouve plus lorsqu'on en a réellement besoin. J'ai prescrit de tenir dorénavant sous les armes, dans la tranchée, seulement une demi-section par compagnie, commandée par un officier ou un sous-officier; les trois quarts de la compagnie se reposeront pendant ce temps-là, les armes en faisceaux. De neuf heures du matin à midi, moment où le 58e a été relevé, ce régiment, sous mes ordres, a perdu assez de monde. Je suis allé au-devant des deux bataillons du 19e léger, qui montaient la tranchée; après les avoir fait serrer en masse, je leur ai parlé en ces termes :

« Mes amis, nous nous connaissons depuis longtemps ; le 19e léger est un bon et beau régiment. Je me félicite d'être appelé à l'honneur de monter la tranchée avec lui, bien sûr que si les Hollandais font une sortie, elle sera repoussée vigoureusement. Surtout pas de poudre perdue inutilement ; ne tirez pas hors de portée, ajustez bien ; je ne veux pas de fusillade pour faire du bruit sans résultat. »

J'ai donné mes instructions pour faire reposer les demi-sections ; le régiment s'est mis gaiement en marche dans la tranchée aux cris de : « Vive le Roi ! »

Accompagnant le général Haxo dans sa visite des ouvrages, j'ai perdu dans une mare de boue une de mes fausses bottes ; j'ai gratifié de cent sous un grenadier pour me la repêcher. Le général Haxo m'a dit : « Vous verrez que le ministère, en nous faisant faire le siège dans cette saison, aura oublié que décembre est en hiver ! »

J'ai donné comme la première fois à dîner aux officiers supérieurs de tranchée, d'état-major et autres ; notre festin a été fort gai au bruit des bombes et des boulets[1]. Outre le vin ordinaire, j'avais apporté une bouteille de vin de Chambertin, une de vin de Champagne, qui ont fait effet. Nous avons bu à la santé de M. le duc d'Orléans, de M. le maréchal Gérard ; mes convives ont voulu porter la mienne avec du vin de Xérès que j'ai apporté de Cadix avec moi. Je ne me doutais guère, il y a six ans, que ce serait dans la tranchée d'Anvers que je le boirais.

Il est fâcheux d'être obligé de ramener les blessés par les tranchées garnies de troupes. Les blessures de boulets, d'éclats de bombe et d'obus sont effroyables ; elles affectent le moral des soldats. En outre des pertes du 58e, il y a eu quarante hommes tués ou blessés dans mes vingt-quatre heures ; sur ce nombre, plus de vingt amputations seront nécessaires. Un boulet a frappé le sac d'un carabinier du 19e, qui en a été quitte pour une petite contusion.

1. Ces festins sous le boulet firent du bruit en France et à l'étranger, ce dont je ne me doutais pas. Si le siège avait duré, ils m'auraient ruiné. Les journaux en ayant parlé, chacun voulait en être. Il y aurait eu plus de cinquante personnes à ma tranchée du 27, si la citadelle ne s'était pas rendue. Le commissaire anglais Caradoc et beaucoup d'autres m'avaient annoncé leur intention d'y venir. *(Note du maréchal.)*

8. — Le général Zœpffel m'a relevé à neuf heures du matin; le général Saint-Cyr-Nugues venait avec lui afin de chercher un poste pour le maréchal de camp, embarrassés qu'ils sont de leur sottise d'hier avec moi. Ils n'ont pas à en chercher; c'est au maréchal de camp à le fixer. Après avoir été relevé, j'ai achevé mon rapport et fait déjeuner mes officiers. Le général Zœpffel a l'habitude, pour ménager son chapeau galonné, de mettre dessus une toile cirée, afin de le préserver de la pluie; ce n'est pas le seul officier général agissant ainsi. J'ai fait part au général Zœpffel des propos des soldats, qui attribuent cette économie à la prudence. J'ai connu à la Grande Armée, comme brave au feu, le général Zœpffel; aussi, en dépit de l'amour de son galon, il a ôté sur-le-champ sa belle couverture. Ceci prouve la susceptibilité du soldat sous le rapport de la bravoure, et le soin avec lequel il faut éviter ce qui pourrait donner même l'apparence de manque de résolution[1].

J'ai vu le général Neigre, qui est convaincu, comme une grande partie de l'armée, que ne pas attaquer la citadelle de tous les côtés, par ménagement pour la ville, nous coûtera du monde et prolongera le siège. Le général Chassé a l'Escaut libre; il n'a pas à s'occuper de la ville; il peut employer tous ses moyens de défense contre un front très resserré, le plus fort de la citadelle. Le général Neigre est furieux de l'ordre de ne plus tirer sur le bastion de Tolède, ses bombes et ses boulets ayant tué cinq ou six personnes en ville. Avec ces ménagements-là et, de plus, les éléments contre nous, le siège ne peut aller vite.

Les cantinières de nos régiments sont intrépides; on les voit dans les boyaux de la tranchée les plus exposés; elles entendent siffler les bombes et les boulets sans sourciller. Celles du 25e de ligne ont un uniforme : un chapeau de feutre ciré avec le numéro du régiment peint en blanc, un spencer

1. Le général marquis de Camaran était du même avis que le général de Castellane; au siège de Constantine, il ne voulut pas quitter le chapeau de général, prétendant qu'il fallait pouvoir être partout facilement reconnu des soldats. Son aide de camp le lui enleva un jour sous le feu de l'ennemi, au moment où les généraux Damrémont et Perregaux, qui agissaient de même, étaient frappés mortellement.

de drap bleu, une jupe garance; elles sont vêtues de même dans le 61e. Une cantinière du 25e, ayant, par ma foi! de beaux yeux, a déchiré un mouchoir pour entourer la plaie d'un sous-lieutenant du 52e qu'on ramassait pour le porter à l'ambulance; je lui ai donné cent sous, qui ont paru lui être agréables[1].

Une cantinière du 61e m'a dit dans la tranchée : « Mon général, notre colonel n'a voulu breveter que les femmes légitimes; celles-ci sont toutes illégitimes, nous avons, vous l'avouerez, autant de droits qu'elles à la patente. » Cette brave femme calomniait sans doute ses camarades; j'en ai vu plus d'une sous le feu, grosse à pleine ceinture; je pense que celles-ci ont reçu le sacrement.

9. — Le roi Léopold a visité les tranchées dans l'après-midi d'hier; il a été à la tête de sape. Un mineur venait d'avoir le bras et la jambe emportés; il lui a donné la première croix de l'ordre de Léopold qui ait été distribuée. Le prince a montré courage et sang-froid. « Si mon ami Chassé, disait-il, me savait dans la tranchée, il augmenterait son feu. » Les petits obusiers à la Cohorn, qui, du chemin couvert, jettent de la mitraille dans notre tranchée, nous font beaucoup de mal.

11. — D'après le dire d'un déserteur sorti de la citadelle par le terrain neutre, beaucoup de ses camarades sont découragés. Les casernes et les casemates sont détruites, sauf trois; situées dans les bastions vers la ville, bon nombre de pièces sont démontées, leurs blindages écornés. Les soldats, entassés dans les casemates, sont forcés de s'y tenir couchés et n'osent en sortir un peu que la nuit seulement. Notre artillerie a fait un feu soutenu depuis vingt-quatre heures. On nous blesse moins de monde à la tête de sape, depuis qu'on y a placé de bons tireurs pour la soutenir.

12. — Mon quartier général a été porté de Schilde à Schooten. Cela me rapproche de quatre kilomètres d'Anvers;

1. C'était Antoinette Morand, qui fut depuis mise à l'ordre de l'armée. *(Note du maréchal.)*

je suis beaucoup plus près du général Achard et du duc d'Orléans. Le baron, la baronne et le baronnet de Schilde m'ont presque témoigné des regrets de mon départ; l'abbé de Gée, l'aumônier, le patriote de la maison, est le seul réellement contrarié, parce que notre présence anime cette triste société.

Les sapeurs ont fait aujourd'hui des difficultés pour se mettre à la chaude tête de sape, vers la lunette Saint-Laurent; le capitaine en a désigné un, le soldat lui a répondu : « On ne peut pas y tenir. — Place-toi », lui a répliqué l'officier. Le sapeur a obéi; il a eu le bras emporté, et il a repris sans s'émouvoir : « Mon capitaine, je vous l'avais bien dit. »

13. — La goutte rend le maréchal Gérard invisible depuis huit jours. J'ai visité l'hôpital d'Anvers; le capitaine Lelièvre est hors de danger.

Le directeur du théâtre des Variétés d'Anvers a établi des banquettes dans les combles de la salle; on y jouit assez bien du coup d'œil du siège et des bâtiments détruits de la citadelle; j'y ai été pour mes vingt-quatre sous. Un officier général descendant de la tranchée peut, en en sortant, aller, pour son argent, juger de la manière dont son successeur dirige l'attaque.

14. — Une mine a fait sauter, à quatre heures du matin, une partie de la lunette Saint-Laurent; deux compagnies d'élite du 65e de ligne y sont entrées: un lieutenant et soixante-trois soldats hollandais ont été faits prisonniers; un capitaine et cinquante-sept hommes sont rentrés dans la place. On a trouvé un obusier; le lieutenant-colonel de génie Vaillant l'a aussitôt fait décharger contre la citadelle. Les Hollandais, dès que nous en avons été maîtres, ont dirigé sur la lunette un feu terrible, sans s'embarrasser des leurs; on a travaillé sur-le-champ à couronner cet ouvrage.

L'officier prisonnier n'a voulu rien dire de compromettant pour la garnison. On a distribué dans le cimetière de Berghem aux soixante-trois prisonniers du pain et de l'eau-de-vie; ils sont enchantés d'être hors de la citadelle. Ces Hollandais assurent que la garnison est ennuyée de ce séjour, où elle est entassée dans les casemates, mais qu'elle est décidée à se défendre.

La flottille hollandaise a encore tiré le 13 plus de six cents coups de canon sur la digue; deux de nos canonniers ont été tués au fort Philippe, où nous avons deux obusiers. Deux de nos obus ont atteint une de leurs corvettes. L'amiral hollandais a mis le feu à plusieurs habitations, disant qu'il a ordre de son roi de tout détruire, et qu'il ne comprend pas Chassé de ne pas tirer sur la ville; il dit que celui-ci s'expose par là à passer devant un conseil de guerre.

Le feu continue à être très vif par une pluie froide et fine; nos soldats sont pleins de courage et de gaieté. On a formé dans le 19e léger une compagnie de cent vingt bons tireurs pour protéger les têtes de sape; on l'a divisée en deux, chaque section se relève toutes les vingt-quatre heures. Le régiment la tient au complet; vingt ou trente hommes se présentent chaque fois pour remplacer ceux qui sont tués ou blessés.

15. — Le lieutenant hollandais prisonnier est Juif, il va être conduit à Valenciennes avec ses cinquante-six pauvres petits soldats qui se sont bien battus derrière les murailles. Les rats et les souris sont ce dont ils ont le plus souffert dans leurs casemates. Le sergent, brave homme, qui a servi dans la garde impériale, est cause de leur prise; lorsque la mine a sauté, ils ont voulu se sauver dans la citadelle; il a alors fermé la porte de communication et mis la clef dans sa poche, pour les obliger à se battre.

On travaille aux batteries de brèche; l'artillerie est admirable; les mêmes canonniers tirent vingt-quatre heures de suite; ils ont, de fait, vingt-deux heures de repos sur quarante-huit, en défalquant le temps nécessaire pour aller à la tranchée et en revenir. On leur donne pour auxiliaires des soldats d'infanterie dont la petite taille contraste avec la leur; ils s'acquittent fort bien du service, et ils en sont très fiers. Rencontrant dans la tranchée un détachement d'infanterie, je lui ai demandé où il allait; ces soldats m'ont répondu avec orgueil : « Nous autres, mon général, nous faisons les *calonniers;* nous montons toutes les vingt-quatre heures. »

17. — La pluie a empêché l'armement de la batterie de brèche; les tranchées sont redevenues un cloaque où il est

difficile de marcher. La canonnade et la fusillade roulent vivement.

18. —M. de Bourqueney[1] m'écrit de Paris le 14 décembre : « Cette maudite question belge recule au lieu d'avancer; il faudra bien finir par les laisser se battre entre eux. Enfin! l'armée s'aguerrit, le prince plaît, les troupes font connaissance avec leurs chefs. J'ai entendu citer votre brigade comme fabuleuse de discipline... Paris est triste; on ne danse plus pendant que nos braves sont à la tranchée; les salons ne s'ouvrent pas; c'est tout au plus si on prend le thé chez madame de Broglie, qui fait admirablement les honneurs des Affaires étrangères. »

Le duc de Mortemart m'écrit de Neauphle le 12 décembre : « Je suis bien sensible, mon cher Boni, au souvenir que vous me portez, au milieu de toutes vos tribulations; elles m'occupent jour et nuit; je suis en rêve à la tête de votre sape, dans vos tranchées, où je vous fais compliment de votre dîner de si bon goût. Puisse-t-il avoir été peu assaisonné par les prunes, dragées, etc., de Chassé!

» Tous les miens vont bien; nous parlons souvent de vous, et moi, je vous accompagne dans cette campagne, cette ville et ces ouvrages où j'ai été employé si longtemps par le grand capitaine. Que le bon Dieu nous en prépare un semblable pour le génie, avec moins d'ambition! »

19. — Le général Chassé suit pour sa défense le plan du général Carnot : il ne dépense pas sa poudre inutilement.

Le général Haxo ayant dit : « Il faudrait enlever cette casquette au bout d'une perche que les Hollandais ont placée pour diriger leur tir », un tireur du 19e léger a sauté aussitôt par-dessus le parapet de la tranchée et a rapporté la perche et la casquette, malgré une grêle de balles, sans être touché.

20. — La goutte a permis au maréchal Gérard de venir à cheval de Berghem à Anvers pour voir le roi Léopold. J'ai dîné chez ce souverain avec les ducs d'Orléans et de Nemours,

1. Depuis ambassadeur de France à Vienne.

le colonel Berthois, aide de camp du Roi. Le roi des Belges fait très bonne chère.

21. — J'ai vu à Berghem le maréchal Gérard; il prétend que sa goutte est un rhumatisme au genou. Les militaires atteints de la goutte ont, en général, la faiblesse de se persuader qu'ils ont une autre maladie; pour un diable ils ne veulent de celle-là. Ce brave maréchal, d'un caractère juste et droit, est aimé dans l'armée.

Il pleut encore, ce qui est terrible pour nos tranchées. M. le duc d'Orléans a enfin obtenu de M. le maréchal Gérard que nous reprissions nos jours de tranchée dont on nous avait privés, à cause d'une prétendue marche du prince d'Orange sur Anvers à laquelle je n'ai jamais cru.

M. le duc d'Orléans sera de tranchée le 25; moi le 27, jour fixé pour l'assaut. Il a été décidé dans un conseil, auquel assistait le général Haxo, que je le commanderais. Un aide de camp de cet officier général (le capitaine Mengin) m'en a averti sous le secret; cela ne m'étonne pas. Le général Haxo a insisté : « Le général Castellane, à la tranchée, a-t-il dit, est toujours où il doit être, jamais où il n'a que faire. » Le maréchal Gérard n'a pas voulu, le 25, y exposer le duc d'Orléans, et le général Harlet, de tranchée le 26, n'est pas assez leste. Je vais en conséquence insister pour monter la tranchée avec un bataillon du 12e de ligne, et un du 8e léger avec le colonel Fleury.

J'ai dîné à Braeschaët, quartier général du duc d'Orléans, à huit kilomètres du mien. Son Altesse Royale m'a avec beaucoup d'obligeance prié à déjeuner et à dîner chez elle, une fois pour toutes. Ce prince et le duc de Nemours sont fort aimables pour moi.

22. — Le maréchal de camp Rumigny commande la tranchée; la canonnade est vive; le même boulet de canon a emporté deux officiers et le bras d'un canonnier. Temps assez froid, avec du brouillard.

23. — Le général Chassé a envoyé à huit heures du matin, au maréchal Gérard, le commandant du génie Delprat et le

commandant de l'artillerie Zœlig pour traiter de la reddition de la place. Le feu a cessé à neuf heures : le dernier coup de canon a emporté le bras du lieutenant d'artillerie Charvet. Il y a eu sept officiers de cette arme tués ou blessés dans les dernières trente-six heures. On a été en pourparlers toute la journée. Le général Chassé voulait se retirer en Hollande avec sa garnison ; le maréchal Gérard exigeait la remise des forts de Lillo et de Liefkenshœck. Le général Chassé a répondu : « Ils ne sont pas sous mes ordres. » Le chef d'escadron Lafontaine lui a été envoyé ; on lui a bandé les yeux, il a dit : « C'est inutile ; je verrais des décombres, je le sais bien. » Le général Chassé lui a fait ôter le mouchoir et lui a parlé comme si la capitulation était conclue, lui demandant si les Français trouvaient sa résistance longue et sa défense assez belle ; il en est préoccupé.

J'ai visité les tranchées, tout étonné de les voir aussi calmes et aussi bien. On avait beau y rester vingt-quatre heures ; comme on ne pouvait monter sur les parapets, il était impossible d'en considérer l'ensemble. Le déploiement des travaux est immense, la brèche est fort avancée. J'ai rencontré MM. les ducs d'Orléans et de Nemours et le maréchal Gérard. Je suis revenu avec le général Desprez, chef d'état-major de l'armée belge ; il a été à la tranchée chaque jour.

J'ai fait compliment au commandant en chef Haxo : « Vous vous êtes, lui ai-je dit, non seulement montré un brave homme, mais un habile homme. » Je voulais faire aussi mon compliment au général Neigre, mais je ne l'ai pas trouvé. Les commandants de l'artillerie et du génie hollandais envoyés en parlementaires, qui ont servi autrefois sous ses ordres, m'ont demandé de ses nouvelles. Il y a dans la citadelle seize officiers décorés de la Légion d'honneur ; la plupart ont servi en France, à l'époque de la réunion des deux pays.

Le colonel Auvray a été, à cinq heures du soir, à la citadelle pour la rédaction de la capitulation ; il n'en est revenu qu'à onze heures, la capitulation signée. Le général Chassé a fait de grandes difficultés, disant à chaque article : « J'aime mieux me faire sauter. » Alors le conseil de défense tâchait de le persuader. Le quart des canonniers a été touché ; la garnison n'en veut plus, il y a même une espèce de soulève-

ment. Chassé, en apposant sa signature, s'est écrié : « Je suis déshonoré, mais je ne puis faire autrement. » Cette opinion de sa part explique l'inquiétude avec laquelle il s'est informé si on est content de sa défense.

De neuf à dix heures du soir, on a entendu de fortes explosions près de la citadelle; c'étaient les chaloupes canonnières que Chassé faisait sauter pour ne pas les rendre. Il n'a voulu signer la capitulation qu'à onze heures seulement, après cette expédition. La capitulation porte :

« Que le 24, à la pointe du jour, les troupes françaises prendront possession de la demi-lune du front de l'esplanade et de la porte de la citadelle, dans la courtine du même front.

» La garnison sortira avec les honneurs de la guerre, posera les armes, et sera prisonnière jusqu'à la remise des forts de Lillo et de Liefkenshœck. »

24. — J'allais à Berghem au quartier général, lorsque j'ai appris que le maréchal Gérard se rendait sur les glacis de la lunette de Kiel pour y voir défiler la garnison hollandaise. Je l'y ai rejoint. MM. les ducs d'Orléans et de Nemours, et une foule d'officiers généraux, s'y trouvaient. L'artillerie, le génie, la compagnie dite « Infernale », des tireurs du 19e léger, étaient en grande tenue à la droite de notre ligne, avec une brigade d'infanterie de la 4e division.

Vers trois heures, la garnison hollandaise est sortie de la place et a défilé, le général Favoges en tête, par pelotons, en capote et shakos couverts, devant le général en chef et les princes. Ce spectacle était imposant : ces quatre mille cinq cents hommes de belles troupes, officiers, sous-officiers, soldats, ont l'air militaire. Après le défilé, ils ont formé les faisceaux et sont rentrés successivement, sans armes, dans la citadelle; ils y resteront en attendant la réponse du roi Guillaume, qui décidera s'ils sont ou non prisonniers de guerre. S'il consent à remettre les forts de Lillo et de Liefkenshœck, on rendra à la garnison ses armes, et elle retournera en Hollande, sinon elle sera prisonnière. Le général Chassé, malade, n'a pas défilé.

Les Hollandais avec lesquels je me suis entretenu sont pleins d'enthousiasme pour leur cause; ils traitent les Belges

d'assassins, sont montés contre eux et pas du tout contre les Français. Six cents hommes ont été mis hors de combat dans leur belle défense; notre perte est plus forte. Il n'y avait pas un pouce de la citadelle qui ne fût sillonné de nos boulets et de nos bombes; cela n'est pas étonnant, car il y en avait toujours une en l'air. Onze pièces successivement démontées ont été remplacées dans une même embrasure.

Le maréchal Gérard a permis aux Hollandais d'embarquer leurs blessés pour Berg-op-Zoom; quarante trop gravement malades ont été laissés à l'hôpital d'Anvers. Le chirurgien-major belge de cet établissement s'est rendu à la porte de la citadelle, occupée par les Français, et a fait demander le médecin et le chirurgien en chef hollandais; il leur a offert d'aller visiter leur casemate-hôpital. Les chirurgiens l'ont engagé à n'en rien faire; leurs soldats sont animés contre les Belges au point qu'il eût été impossible de les empêcher de tomber sur lui.

Mon cheval, en galopant sur la chaussée, s'est enfoncé dans la tranchée, mal remplie avec de la terre fraîche; j'ai roulé avec lui; il s'est relevé, et je suis reparti au galop. Pendant le défilé, mon cheval et moi étant couverts de boue, chacun s'est informé d'où je sortais. Je n'avais pas, cette année, fait de chute de cheval; je suis abonné à une par an, et nous sommes au 24 décembre.

25. — Vingt-neuf marins et un officier hollandais faits prisonniers sur une canonnière, escortés par un brigadier, quatre gendarmes, un sergent, et huit soldats du 8e de ligne, ont reçu, en traversant Anvers, des pierres et des insultes de la populace; nos gendarmes ont blessé à coups de sabre deux des lâches qui se permettaient de pareils excès. Les Hollandais de la flotte ont tenté, le 23, un débarquement près de Callao. Le 8e de ligne les a repoussés, et a eu quelques tués et une trentaine de blessés. Une foule de curieux de Bruxelles et d'autres lieux arrivent à Anvers pour voir la citadelle et nos travaux.

Le général Achard m'a fait appeler pour les propositions d'avancement des corps; on les réclame dans la journée. Cette précipitation a de grands inconvénients; le temps

manque pour s'enquérir, examiner et peser le mérite de chacun.

J'ai appris d'une manière positive que le maréchal Gérard est au plus mal avec le maréchal Soult, qui lui a écrit des lettres sévères, comme il le ferait à un sous-lieutenant, à tel point que le maréchal Gérard veut quitter le commandement de l'armée aussitôt qu'elle aura repassé la frontière, et qu'il paraît disposé à demander raison au maréchal Soult.

Le général Gourgaud, aide de camp du roi, était venu ici pour rendre compte et, en quelque sorte, pour inspecter l'artillerie; le lieutenant général Neigre a trouvé qu'il n'avait pas besoin d'un contrôleur, et l'a renvoyé. On n'a pas voulu laisser renouveler les fonctions d'aide de camp de l'Empereur dans un gouvernement constitutionnel.

M. le colonel Berthois, aide de camp du Roi, qui n'est pas insolent de sa nature comme M. Gourgaud, envoyé auprès du génie avec la même mission que ce dernier, est resté, parce qu'il a agi différemment. Il a été trouver le général Haxo et lui a dit que, comme colonel du génie, il venait se mettre à sa disposition, et qu'il lui montrerait sa correspondance avec le Roi.

On ne laisse entrer personne, pas même les généraux, à la citadelle, sans un ordre du maréchal; le général Chassé a demandé de ne pas jouer le rôle de bête curieuse. J'ai cependant obtenu un ordre du maréchal Gérard pour y rentrer, et j'irai demain.

N'ayant pas trouvé les ducs d'Orléans et de Nemours à l'hôtel d'Anvers, où ils sont logés, j'ai pris congé d'eux à l'hôpital. J'ai eu un moment de jouissance à cette visite : un soldat du 19e léger, blessé au bras et destiné probablement à mourir, car il n'a pas voulu se le laisser couper, me voyant dans la salle, a dit au général Flahaut, qui était près de lui : « Voilà le général Castellane. Je voudrais lui parler, il m'a donné dix sous pour boire l'eau-de-vie dans la tranchée, un moment avant ma blessure. » J'ai gratifié de cent sous ce pauvre homme.

26. — MM. les ducs d'Orléans et de Nemours sont partis pour Paris. Muni d'un permis du maréchal Gérard, j'ai visité la citadelle, véritable monceau de décombres; elle est percée

de trous de bombes comme une écumoire. Tous les bâtiments et une partie des casemates ont été détruits. Il est tombé trois bombes dans la casemate-hôpital; des soldats blessés l'ont été de nouveau. Cette ambulance fait horreur: les hommes y sont couchés par terre, pressés les uns à côté des autres. Le jour n'y pénètre pas; pendant le siège, les opérations se faisaient à la lumière; les membres amputés pourrissaient à côté des vivants. Le major Zœlig, commandant l'artillerie, a été l'âme de la défense; elle a été superbe, on ne peut s'empêcher de l'avouer, à l'aspect de l'intérieur de la citadelle.

Notre artillerie a pointé d'une manière remarquable et soutenu sa vieille réputation. Le général Neigre encourageait les canonniers par sa présence et son sang-froid. L'artillerie, abondamment pourvue de munitions par ses soins, a surmonté tous les obstacles pour l'armement des batteries; soixante-quatre mille coups de canon, bombes ou obus ont été tirés. On a reconnu à ce siège l'excellence des obusiers de huit pouces; leur effet est admirable. Les Hollandais les ont pris pour des projectiles à la Paixhans, dont nous n'avons pas fait usage.

J'ai vu le général Chassé dans sa petite casemate où, malgré les blindages qui remplissaient l'ouverture de la fenêtre, il est tombé des éclats de bombe; on s'occupait à rétablir le châssis pour replacer des carreaux. C'est un vénérable vieillard de soixante-cinq ans qui a l'air d'en avoir bien davantage; il a cinq pieds huit pouces, est impotent de corps, mais fort sain d'esprit. Il m'a donné sa parole d'honneur que, depuis deux ans (époque de sa prise de commandement de la citadelle), son projet était de se faire sauter avec les assiégeants si on y entrait. Une lettre de son Roi, auquel il n'en avait rien dit, mais qui l'avait su, l'en a empêché. Je lui ai exprimé mes regrets que la capitulation m'eût privé de l'honneur de monter à l'assaut; il m'a répondu : « Ni vous ni moi ne serions ici; nous aurions fait l'un et l'autre un voyage vers l'Être suprême; si l'on avait pénétré dans la place par la brèche, le feu aurait été mis dans le magasin à poudre. » Il m'a demandé si nous étions contents de ses carabiniers, je lui ai répondu que ses fusils de rempart nous avaient fait du mal.

Il m'a répliqué : « Vous êtes dans l'erreur; les fusils de rempart ne valent rien. Je n'en avais pas; on a tiré avec des carabines. » Il m'a parlé de sa reconnaissance pour la manière dont le maréchal Gérard le traite après la capitulation.

Le général Chassé était à table avec plusieurs de ses officiers; il m'a offert du vin de Champagne, et j'ai bu à sa santé. Ce brave homme m'a raconté le coup hardi par lequel, étant dans l'armée de Pichegru, en 1794, il s'est emparé de la ville hollandaise de Bommel.

Un capitaine du 25e de ligne, de garde à la citadelle, nommé Lefoy, qui a été capitaine de grenadiers au 28e de ligne dans la brigade du général Chassé, de la division Sébastiani, en Espagne, m'avait prié de le lui dire : il désirait revoir cet homme de cœur. Le général Chassé l'a fait venir et l'a embrassé; son aide de camp, le major Debouty, qui l'était également à cette époque, lui a donné la main. Le général Chassé s'est plu à causer avec ce capitaine de sa brigade d'alors, de son titre de « général Baïonnette », dont il est très fier, et de ce qu'un jour, dans un bivouac, en sommeillant, il entendit dire aux soldats : « Le général va brûler ses bottes, il faut éloigner le feu. » D'autres, trouvant sa tête trop basse, mirent leurs sacs dessous. Il ne couchait jamais dans un château quand sa troupe était au bivouac, mais près de ses soldats. Le capitaine Lefoy m'a dit : « C'était un brave, toujours à notre tête. » Je les ai laissés ensemble; le général Chassé est enchanté de cette rencontre. Cet officier général m'a traité avec la plus grande politesse, et a paru satisfait de mes compliments sur son héroïque défense. J'avais fait demander au général Chassé, par un capitaine de sa nation, l'agrément de me présenter à lui.

Il a été piquant pour moi, en sortant de trinquer avec Chassé, de dîner chez le roi Léopold; ce souverain aime à causer, et écoute bien. Je l'ai connu beaucoup autrefois à Paris. Après le festin, le roi des Belges s'est entretenu, une heure durant, avec moi de choses et d'autres; cela m'a donné une considération singulière vis-à-vis des courtisans, qui attendaient, en cercle, avec impatience, l'instant de parler à leur maître pour en solliciter quelques grâces.

A ce dîner j'étais placé entre le général Chastler, grand

écuyer, et le colonel Buisen, commandant d'Anvers, qui m'a dit : « La plaie de la France, comme celle de la Belgique, ce sont les avocats, avec cette différence que, dans ce dernier pays, ils sont plus bêtes. » Le roi Léopold a fait écrire au général Rapatel la lettre la plus flatteuse, afin de l'engager à entrer à son service comme général de division ; ce qu'il a refusé.

27. — Nous avons les nouvelles de Paris, et nous apprenons que la joie y a été fort grande à la nouvelle de la capitulation de la citadelle d'Anvers ; c'est le premier succès de nos armes depuis la révolution de Juillet.

28. — Le roi de Hollande a fait répondre sèchement à M. de Passy, aide de camp du maréchal Gérard, et à M. de Tallenay, auxquels on n'a pas laissé passer la frontière : « Si les Français veulent les forts de Lillo et de Liefkenshœck, ils n'ont qu'à les prendre. » La garnison de la citadelle a commencé alors son mouvement vers la France. Le général Chassé refuse de retourner en Hollande sur parole. Le roi de Hollande proteste que ses troupes ne peuvent être retenues prisonnières, puisqu'on s'est battu sans être en guerre, et la diplomatie sera de cet avis.

29. — Le roi de Hollande a nommé le général Chassé grand-croix de l'ordre de Guillaume ; le préambule de l'ordonnance est fort honorable pour la garnison. Le directeur de la guerre annonce en substance au général Chassé que le roi de Hollande n'accepte pas la capitulation conclue, mais que la défense de la citadelle a entièrement répondu à l'attente de Sa Majesté.

L'armée française commence son mouvement rétrograde. Nous poussons loin la politesse avec les Belges ; sur leur demande, nous leur payons comptant la poudre et les projectiles pris dans leurs arsenaux en sus de nos approvisionnements. Les journaux annoncent à tort que le roi Léopold nous a donné six pièces de canon ; c'est le général Neigre qui les a prises, comme trophée ; elles sont françaises, l'une d'elles a été fondue à Douai en 1797. Nous nous en sommes

emparés, nous pouvons bien reprendre notre bien dans une place conquise au prix de notre sang, et que nous leur remettons généreusement avec tout le matériel.

30. — La Tête de Flandre a été remise aux troupes belges.

31. — La dernière colonne de prisonniers hollandais s'est mise en marche, aujourd'hui, avec le général Chassé, pour Dunkerque. Le général Chassé est parti en voiture; il a été touché de l'empressement avec lequel quatre cents soldats du 7e de ligne, de corvée pour reporter à la citadelle les fusils déposés par la garnison, lui ont ôté leurs bonnets.

A midi, la citadelle a été remise aux Belges. A l'instant même les permissions que le maréchal Gérard avait données pour y entrer ont été refusées. J'ai vu refuser la porte à six canonniers et à un maréchal des logis d'artillerie qui venaient à la citadelle, avec un ordre du général Neigre, chercher du vieux fer pour racommoder leurs voitures.

MARÉCHAL DE CASTELLANE

QUELQUES

LITTÉRATEURS ITALIENS

Une littérature italienne? Elle n'existe pas aujourd'hui ; et, sans doute, elle n'existera pas de longtemps.

Les littérateurs italiens sont pourtant nombreux ; mais chacun diffère des autres, par la pensée et par la forme, à tel point qu'il est impossible de les réunir et de les disposer en groupes afin de porter sur l'ensemble un jugement critique.

Entre les quatre ou cinq sommités, — Giosuè Carducci, Gabriel d'Annunzio, Antonio Fogazzaro, Giovanni Verga, Mathilde Serao, — à peine si un Italien, après un examen patient, peut découvrir une relation d'idées, un certain lien, plutôt d'ailleurs qu'une ressemblance. Il est douteux qu'eux-mêmes voulussent en convenir.

L'idée seule d'une école épouvante chez nous même les débutants. L'instinct de la conservation ne les décide pas à se réfugier sous les enseignes d'un capitaine, déjà fameux par des victoires retentissantes ou par de glorieuses défaites. Tous dressent leur tête juvénile et rebelle, superbement, — ceux-là même qui, par naturelle indigence d'esprit, ne font que balbutier les paroles

et les idées d'autrui, sans les comprendre : ils répudient toute religion littéraire, et veulent courir seuls par le vaste monde, sauf à se perdre misérablement au premier détour du chemin.

Il y a dix ou douze ans, un éditeur audacieux de Rome, Angiolo Sommaruga, jeta quelques grains friands sur la place déserte du marché aux livres, avec le geste même du voyageur sentimental appelant les pigeons de Saint-Marc. Et ce fut alors un concours frénétique de « jeunes », écrivaillant, criant, combattant, avec ardeur et fracas. Puis l'audacieux éditeur, après faillite, s'enfuit en Amérique, et personne ne s'en souvient plus. Le tournoi finit de la sorte, faute de prix pour les vainqueurs. Et les jouteurs s'éparpillèrent sans bruit, du nord au midi, qui pour aller enseigner dans les collèges, qui pour s'étioler dans le journalisme politique, illuminés encore aujourd'hui des derniers reflets de cette heure ensoleillée et fugitive. Un seul d'entre eux, s'étant confiné dans la solitude, — d'abord dans un village de la banlieue napolitaine, puis à Francavilla-al-Mare, près de Pescara, sur le rivage natal, — survécut décidément, se fortifia et vit croître sa renommée. Il s'appelle Gabriel d'Annunzio.

Même les meilleurs de ceux qui s'étaient rassemblés autour de Sommaruga n'eurent de commun, en vérité, qu'un plus grand souci de la forme ; et Giosuè Carducci, pour cette raison, parut un moment leur maître. Mais depuis, qui l'a pu croire encore ?

Un seul groupe, combattant à son tour, vers 1875, le grand combat des naturalistes français, demeura compact et conséquent avec ses principes esthétiques. Ce fut le groupe sicilien des « véristes », petit en nombre, mais original, consciencieux, persévérant. Il fut dirigé par trois écrivains de Catane : Giovanni Verga, Luigi Capuana, Federico de Roberto, et, au début, par Mathilde Serao elle-même, une Napolitaine née en Grèce. Ceux-là choisirent leurs sujets dans le menu peuple, et, plus particulièrement, dans celui des campagnes : des personnages rudes, aux mots et aux gestes emportés, s'agitaient sous l'impulsion d'une passion simple et brutale. Ce fut le seul cas où quatre livres, de quatre auteurs différents, parurent composés avec une identique intention d'art.

Autrement, ce ne sont que notes jetées à tous les échos,

parfois éclatantes, mais toujours discordantes. Et le public ne sait plus à quel saint se vouer, tiraillé à droite par un cri effroyable, à gauche par un gémissement ; ici, par une voix mâle qui exprime avec l'antique et noble langage des pensées profondes, évoque d'admirables figures ; là, par un clabaudage en dialecte milanais, vénitien, napolitain, étrange et désagréable. Ayant perdu toute éducation littéraire qui puisse en même temps guider son goût et lui permettre de juger librement, il reste neutre et sceptique; et, s'il veut se divertir, il lit, rédigés dans le style des journaux politiques, les derniers scandales parlementaires et les invectives de M. Cavallotti.

***

Ce défaut absolu d'unité, même dans la forme, a des causes nombreuses, et il passera bien de l'eau sous les ponts du Tibre avant que ces causes disparaissent ou se modifient.

La première est l'absence d'un centre quelconque où soient réunis les écrivains, les éditeurs, les théâtres et le public le plus cultivé. Ce centre intellectuel ne devrait pas nécessairement coïncider, comme en France, avec le centre politique : en Amérique, il n'est pas à Washington, mais à Boston ; en Angleterre, on le trouverait à Oxford mieux peut-être qu'à Londres.

Les deux villes où ceux qui écrivent, ou essayent d'écrire, apparaissent d'abord le mieux groupés, sont Milan et Bologne : Milan, parce que c'est la résidence des principaux éditeurs italiens, Treves, Galli, Hœpli ; Bologne, parce que Giosuè Carducci lui-même y occupe la chaire de littérature italienne.

Mais, si l'on y regarde d'un peu près, si même on s'y arrête quelque temps avec le ferme propos de découvrir la vérité, on s'aperçoit que Giosuè Carducci est seul, tout seul, à Bologne, réduit à jouer prosaïquement chaque soir sa partie de *briscola*, ou à boire sa bouteille de *Barbera*, en commentant Horace ou Dante devant deux ou trois professeurs, admirateurs silencieux et fanatiques, approbateurs à perpétuité, qui regardent hargneusement tout pèlerin lettré venu pour ho-

norer en personne la vigoureuse vieillesse du poète des *Odes barbares*.

Il y a bon nombre d'années déjà, une troupe de disciples entourait le maître, s'illuminant et se réchauffant à sa flamme. Ils surent, hors de l'étroite érudition scolastique et allemande, écrire de beaux vers, et créer une pure poésie du foyer, un des mérites de notre littérature présente. Citons, au moins, Giovanni Pascoli, Guido Mazzoni, Giovanni Marradi, Severino Ferrari, Antonio della Porta. Puis, peu à peu, dispersés par les nécessités de leur vie de professeurs, ils quittèrent Bologne, et personne ne vint prendre leur place. L'unique poète qui habite encore cette ville, — et c'est peut-être aussi notre conférencier le plus applaudi, — se nomme Enrico Panzacchi. Mais, très dissemblable de Carducci, dans sa vie, dans ses études, dans son œuvre, il est presque sans relations avec lui et reste enfermé, donnant tous ses soins à la Pinacothèque de l'Académie, — cette admirable galerie où sont assemblées, permi les œuvres froides et pourtant magistrales des éclectiques bolonais du XVIIe siècle, la *Sainte Cécile* de Raphaël et toutes les merveilles du Francia.

Quant à Milan, la ville d'Italie la plus importante pour le commerce et l'industrie, elle compte de nombreux écrivains. Mais, papillons autour de la lampe, ils ne sont là que pour être près des éditeurs ; et cependant, chez nous, le petit lumignon doré du gain littéraire est bien terne, même pour les écrivains les plus aimés !

On voit les auteurs milanais, ensemble, à l'heure du repas, au restaurant Cova, toujours divisés en deux tables, rigoureusement, comme dans une école.

D'un côté, Arrigo Boïto, le musicien de *Mefistofele*, le poète de *Falstaff* et d'*Otello*, et Giuseppe Giacosa, l'auteur des *Tristi Amori* et de cette *Dame de Challans*, qui plaît si fort à Sarah Bernhardt; et avec eux, les deux frères Treves, les plus riches et les plus habiles éditeurs d'Italie, dont l'un est en même temps un critique très pénétrant et très incisif. Quelquefois, le chef de nos naturalistes, Giovanni Verga, vient, de sa chère Sicile, passer quelques mois à Milan; et alors, il se joint à eux.

A l'autre table, moins ponctuels au rendez-vous, et plus bouillants dans la discussion, les « jeunes », dont trois seule-

ment, jusqu'ici, méritent d'être signalés : Marco Praga, le dramaturge réaliste; Gerolamo Rovetta, auteur de vives comédies et de mauvais romans, dans lesquels il prétend marcher sur les traces de Manzoni; Enrico Butti, un Rosny plus léger peut-être et aussi original, dont le *Figaro* va donner l'*Automate*.

Ainsi Milan, par le nombre et la célébrité des noms, pourrait bien être appelée, un « centre de densité » dans une statistique littéraire. Mais il faut l'avouer, aucune comparaison n'est possible entre ces écrivains et les autres, déjà plus connus en France, qui sont dispersés par toute l'Italie : Carducci, d'Annunzio, Fogazzaro, Mathilde Serao, Ferdinando Martini, Edmondo de Amicis.

Or, non seulement par leurs idées et par leur idéal, mais jusque par le style et par le vocabulaire, ces écrivains éminents sont aussi dissemblables entre eux que s'ils appartenaient à des époques et à des races diverses.

A la vérité, ils sont bien étonnamment divers par la naissance et par la vie.

*
* *

Giosuè Carducci est un homme de notre renaissance nationale, du *Risorgimento*, — le seul homme du *Risorgimento* qui soit en possession d'une renommée littéraire. Les autres sont sous terre, ou dans le Parlement, ce qui, chez nous, revient à peu près au même, pour qui se place au point de vue artistique.

En réalité, Carducci n'a jamais combattu ; et parmi les mille polémiques qu'il a soutenues depuis trente années avec son habituelle violence, franche et incisive, la plus douloureuse pour lui fut précisément celle où, de toutes ses forces, il dut repousser le reproche d'inaction. Je ne crois pas que même les clameurs provoquées par son passage du camp républicain au camp monarchique lui aient tant blessé les oreilles et fait trembler les mains. Mais il se défendit, et fort bien, et triomphalement. Il lui suffit de rappeler comment, après la mort de son père, en 1859, n'ayant, pour tout héritage que dix *paoli* (5 francs), il dut faire vivre sa mère et sa sœur, en travaillant à des éditions de classiques grecs. Au député

Arbib, qui avait formulé l'accusation dans je ne sais plus quel journal (chez nous les journaux poussent et meurent comme champignons), il répondit, avec une ironie où se mêlait une souffrance : « Un homme qui a une famille et n'a pas d'argent ne peut aspirer à l'honneur de mourir pour la patrie. »

Comme tous les hommes du *Risorgimento*, il conserve un certain mépris pour ce qui est nouveau et ne tend pas directement à honorer la patrie. Son origine romagnole fait plus rudes encore les apparences de son dédain. Vivant toujours à Bologne, au milieu de ses élèves, et sortant peu de son érudition profonde, il trouve dans cette fierté un peu âpre la félicité intellectuelle.

A lire tous ses vers, — depuis les *Juvenilia* jusqu'aux dernières odes en l'honneur de la maison de Savoie, — trois éléments immuables de son inspiration poétique apparaissent principalement : un amour intense de la nature, qui le pousse à un robuste panthéisme, tout sensuel, tout vibrant de soleil et de verdure, en contraste avec le romantisme qui régnait vers 1860; — une haine instinctive du surnaturel et de tout ce qui est spiritualisme, et, particulièrement, de tout ce qui revêt l'habit sacerdotal : d'où cette horreur de lettré pour les manzoniens, de républicain pour les modérés, de franc-maçon pour les prêtres ; — enfin un désir vivace, ardent, irréfrénable, de lutte contre les ennemis petits et grands, comme un besoin de fortifiant exercice physique après la douche matinale. Avec des sentiments pareils, on s'explique sans peine son adoration pour les classiques grecs et latins. Je me souviens d'un merveilleux discours qu'il prononça au Sénat, au mois de décembre 1892, pour la défense de l'enseignement classique : « C'est dans son maintien que je place, en grande partie, l'espoir du salut et de la gloire pour le peuple italien, hautement et profondément classique et idéaliste par toutes ses traditions. En tout cas, je me recommande de ces paroles du vieux Guizot : « L'aristocratie grecque et romaine est la » dernière qui reste aux esprits nobles et que personne ne » peut leur enlever. »

Dans les littératures modernes de l'Europe, il est rare de trouver un exemple aussi parfait de l'adaptation de la forme à l'idée dans l'œuvre entière d'un écrivain. Pour que la nou-

veauté lumineuse de la pensée, toute italienne, fût plus manifeste, et que la rime, ce terrible agent de décadence dans la période précédente, ne l'altérât pas, Carducci créa la poétique nouvelle.

Cette poétique, s'interdisant l'agrément de la rime et l'attrait mélodique des mètres connus et pratiqués par les « Arcadiens » et les romantiques, se contenta de modeler des vers italiens, avec la variété la plus savante, sur le type des vers latins, en regardant au nombre des syllabes et au rythme, sans rechercher la quantité. Aux poésies écrites suivant ce système, l'auteur donna ce titre : *Odes barbares*.

Contrairement à l'usage des poètes précédents, la femme ici n'est presque jamais le sujet principal d'une composition qu'elle inspire : elle apparaît plutôt comme un refuge hors des luttes quotidiennes et viriles. C'est plus une consolatrice qu'une amante régnant sur les sens, l'esprit et le cœur. Et, d'autre part, la description de la nature est toute objective, sensuelle et païenne, en parfait contraste avec la description toute subjective et sentimentale de nos romantiques.

Un exemple très saillant pour les lecteurs français nous est offert par les douze sonnets du *Ça ira*, qui soulevèrent tant de polémiques tumultueuses.

En voici un :

Les ruisseaux gémissent et les vents murmurent, — frais, dans les Alpes natales de la Savoie[1]. — Ici, bruits de fer et accents de fureur : — Madame de Lamballe, à l'Abbaye !

Et parmi les ondes de ses cheveux d'or gît — le corps nu au milieu de la rue. — Et, cette chair encore tiède, un perruquier — de ses mains sanglantes l'étale et la regarde avidement.

Combien tendre et blanche, et combien fine ! — Un lis, son cou, et parmi des muguets semble — un œillet sa petite bouche.

Allons, avec vos beaux yeux couleur de la mer, — allons, belle frisée, au Temple ! A la reine — allons donner le bonjour de la mort.

Citons encore cette fin de l'ode alcaïque sur la mort du Prince Impérial, où Carducci décrit madame Letizia solitaire dans la maison d'Ajaccio :

Ombre familière, Letizia maintenant habite — la maison vide ;

1. On sait que la princesse de Lamballe était née Savoie-Carignan.

le césarien — rayonnement ne l'entoura pas : la Mère — corse a vécu parmi les tombes et les autels.

Son héros fatal aux yeux d'aigle, — ses filles éblouissantes comme l'aurore, — ses petits-fils frémissant d'espérance, — tous sont tombés, tous loin d'elle.

Debout dans la nuit se tient la Niobé corse, — debout sur la porte d'où pour le baptême — sortaient ses enfants; et les bras, — elle les tend, farouche, sur la mer sauvage.

Et elle appelle, appelle et demande si d'Angleterre, — ou d'Amérique, ou de la brûlante Afrique, — quelqu'un de sa tragique lignée, — poussé par la mort, vient aborder à son sein.

A présent, Giosuè Carducci n'écrit plus de vers que rarement et faiblement. Il juge les poètes contemporains avec un automorphisme exagéré. Dans quelques lignes, mises en tête de sa dernière ode : *A la ville de Ferrare*, il dit même que désormais la poésie est morte, et que c'est à peine si la poésie historique — la seule que son érudition lui permette maintenant de cultiver — peut encore donner quelques signes de vie. Samson, dans sa ruine, voudrait entraîner tout le temple. De son propre aveu, Carducci ne lit rien de la littérature contemporaine, italienne ou étrangère, et pourtant, à toute occasion, il tonne contre « les décadents ».

A y regarder de près, on voit que l'illustre poète ne sait pas bien ce que ce mot signifie, et encore moins ce qu'il a signifié. Les petits amis de Bologne applaudissent; et il s'imagine avoir terrassé des ennemis qui, en réalité, sont des moulins à vent. Toute nouveauté pour lui se range sous cette étiquette ignominieuse; et beaucoup d'écrivains italiens, à qui un grain de médisance ne déplaît pas, — peut-être en cela ressemblent-ils à leurs confrères de tous les pays, — ne laissent pas d'entrevoir, dans cette haine d'un mot, la haine des jeunes; ils y découvrent surtout la haine d'un jeune poète et romancier, que nos voisins ont accueilli avec la plus franche et la plus française courtoisie.

Mais si Giosuè Carducci n'écrit plus de vers, il promet une œuvre aussi haute et patriotique : *l'Histoire de la Résurrection italienne*, — *Storia del Risorgimento italiano*. — L'année dernière, un soir, à Bologne, au café du Pavaglione, il me répétait sa promesse :

— Il nous manque une histoire coulante et facile de notre *Risorgimento*, une histoire faite avec science et art, mais sans parade d'érudition. Je voulais faire partir le récit de 1789, parce que toutes les révolutions de notre siècle dérivent de là. Mais c'est une œuvre trop longue maintenant.

» Par contre, j'ai préparé tous les matériaux pour l'histoire de notre *Risorgimento* de 1848 à 1870.

» C'est une époque que j'ai vue et vécue; mes recherches sont vivifiées par mes souvenirs personnels. Je vous le répète : l'histoire doit être facile et coulante, et surtout, autant que l'esprit humain peut le permettre, impartiale, hors de tout parti politique. Quelque chose de semblable à l'*Histoire des Girondins* de Lamartine, mais avec moins de rhétorique. Je vais commencer tout de suite; j'ai déjà trop attendu, et je crains de ne pas arriver. Du reste, c'est mieux ainsi : à mon âge, l'esprit a plus de sérénité.

Mais il n'a pas encore commencé.

*
* *

Parler de Gabriel d'Annunzio à des gens qui ont su l'étudier, l'admirer et l'analyser, avec une finesse trop rare chez les critiques italiens, — ou bien ils ne manquent pas de la consacrer, cette finesse, à de vils sujets, — parler de lui à des Français peut sembler une œuvre vaine et, tout au moins, présomptueuse. Chez nous, on est naturellement sceptique et somnolent ; et toute renommée qui s'élève au-dessus de la médiocrité risque de troubler d'abord, comme un jet de clarté brusque au milieu des ténèbres. Presque tous, pour ne pas la voir, lui tournent le dos sur la litière de leur ignorance, ou tirent les couvertures jusque par-dessus leurs yeux, et, irrités du soleil, assurent qu'il fait nuit et continuent leur somme. Contre un petit groupe d'amis dévoués, cultivés, prêts à le suivre, il y a une multitude sans valeur, qui, tout en répétant mille fois par jour le nom de Gabriel d'Annunzio avec un air d'étonnement et de mystère, ne le comprend pas, ne le lit même pas, et s'étonne que vous, vous le lisiez, le compreniez, et l'admiriez. Comme il vit retiré à Francavilla-al-Mare, dans les Abruzzes, depuis bientôt deux ans, comme

il est éloigné de Rome depuis cinq, on se figure, dans cette même Rome, — la ville d'Italie la moins cultivée, — que le nouveau d'Annunzio, triomphant sur la terre de France, est différent de l'ancien, même physiquement. Ce n'est plus, sans doute, le Gabriel de la première heure, avec ses grands yeux bleus aux longs cils, sa grande mèche sur un front coupé droit par une « veine d'amour », ses petites moustaches blondes relevées, ses lèvres juvéniles, lentes et précises dans leurs paroles; ce Gabriel qui remuait, avec tant de véhémence, le public des belles dames et celui des lettrés!

Si l'on considère la rareté, chez nous, d'un public intelligent et capable de comprendre toute l'œuvre présente de Gabriel d'Annunzio, on ne s'étonnera plus, comme le faisait à Rome, il n'y a pas si longtemps, un fin lettré français, de voir le jeune romancier italien moins connu en Italie qu'en France. Henry James, un soir que nous discourions en nous promenant le long du Tibre, immobile et laiteux comme un fleuve lunaire, expliquait la situation par une vive image :

— Il parle si haut, qu'on ne l'entend bien que de loin.

Au mois de janvier de l'année dernière, je suis allé, comme un pèlerin, trouver d'Annunzio dans son village. De Rome à Pescara il faut, avec la somnolence de nos chemins de fer, plus de douze heures. On traverse tout l'Apennin, dans sa partie la plus élevée, au pied du Gran Sasso. La plaine formée par le dessèchement du lac Fucin paraissait de là-haut un immense glacier; la neige était si abondante que la locomotive, noire au milieu du blanc et silencieux désert, cheminait lentement, lentement, et s'essoufflait dans l'air cristallin de la nuit. Souvent, nous passions au beau milieu de villages endormis, laissant voir aux fenêtres, sous la neige, les poteries où fleurissent, en la saison clémente, œillets et dictames. Au-dessous de Popoli, au rayonnement subit de l'aube, nous commençâmes à suivre le cours de la Pescara, entre les monts tout blancs de neige et roses de lumière. Là, comme en traversant tout le paysage maritime jusqu'à Francavilla, plus que des sensations réelles je jouissais du souvenir des nouvelles et des romans de Gabriel d'Annunzio, qui m'avaient, à distance, rendu ces lieux familiers. De Pescara jusqu'à Francavilla, la route que prend la voiture longe toujours la plage qui se déroule à gauche.

A droite, les collines; et plus loin, dominant tout, les monts de la Majella, où vécut jadis le futur pape Célestin V. Les collines, dans la misère de la saison, étaient nues et incolores, grises seulement çà et là, sous les riches plantations d'oliviers. A mi-chemin, Gabriel d'Annunzio me fit remarquer la petite *pineta* « de la marquise de Pescara », — qui rappelle, encore le titre nobiliaire de Vittoria Colonna : — ses troncs, malgré leur extrême vieillesse, restent prodigieusement grêles et droits, au-dessus d'un maigre pâturage, coupé de nombreux et touffus buissons de myrtes.

Sur la mer, au pied de la colline où s'éparpillent les maisonnettes et les deux clochers de Francavilla, apparaît la petite villa du poète, blanche, douce et tranquille, tandis que les autres alentour, habitées seulement l'été, sont mortes et closes.

Le cabinet de travail est spacieux. De larges fenêtres s'ouvrent sur la colline; mais fenêtres-portes et murs sont garnis de très épaisses tentures en damas rouge, si bien que, la nuit, quand elles sont toutes déployées, il semble que nulle part les parois n'offrent d'issue. La pièce est riche en étoffes rares, en armes anciennes, en livres précieux.

Auprès d'une grande table, libre de tout bibelot, s'allongent des rayons garnis de lexiques italiens, grecs et latins. D'un brasero monte par bouffées une fumée d'encens. Les paysans ont imaginé une légende sur cette chambre rouge, close et parfumée : ils disent que, dans cette maison, « le poète a fait une église ».

Je demeurai là deux jours. Et, dans ce cabinet de travail clos comme un sanctuaire, ou sur la grève devant la pâle mer hivernale; — dans la petite chambre à coucher, avec son prie-Dieu voisin d'un pupitre où reposent les œuvres de Léonard ; — ou par les ruelles de Francavilla, parmi les saluts respectueux des paysans qui l'appellent couramment « le Poète » ; — dans la salle à manger qui, par une large baie vitrée regarde les vagues, — ou bien dans le couvent de Sainte-Marie-Majeure, où travaille son ami le peintre Francesco Paolo Michetti, où lui-même a écrit *Il Piacere*[1], *l'Innocente*[2], et une partie du *Triomphe de la Mort*, — toujours je revois la mince

1. *L'Enfant de Volupté.*

2. *L'Intrus.*

et très élégante figure de mon hôte, encore blond et frais, vigoureux et plein d'espérance comme à ses vingt ans; toujours j'entends sa voix aiguë, précise, lente, qui se complaît à détailler chaque parole, lettre par lettre, jusqu'à la dernière voyelle, dont il comprend et sent mieux qu'un autre, apparemment, toute la puissance intellectuelle et sonore.

Gabriel d'Annunzio n'a pas en très grande estime la littérature italienne contemporaine; mais n'allez pas le soupçonner de vain mépris.

Il m'a dit bien souvent :

— Une littérature ne peut être faite que par des lettrés; et je ne connais pas encore, en Italie, un livre moderne démontrant qu'il soit l'œuvre d'un lettré, c'est-à-dire d'un artiste absolument maître de son instrument, absolument maître de la langue italienne. Les autres raisons que l'on donne pour justifier notre présente misère n'ont guère de consistance. Il n'y en a qu'une, mais elle est capitale : le défaut d'écrivains qui sachent écrire. On a remarqué récemment que les caractères nationaux vont s'affaiblissant et disparaissent dans les grandes œuvres d'art vraiment modernes. On a noté comment peu à peu se forme une espèce de littérature européenne; comment les idées ne sont pas le patrimoine d'une nation, mais flottent et se répandent à travers le monde; comment elles se transforment et se renouvellent continuellement dans la diversité des esprits qu'elles envahissent. Chez l'artiste moderne, ce n'est pas seulement la vie de la nation qui doit se répercuter, mais celle du monde; l'art moderne doit avoir un caractère d'universalité; il doit comprendre et harmoniser dans un vaste cercle lumineux les aspirations les plus diffuses de l'âme humaine...

Je me rappelle une de ses définitions, qui, dans la concision voulue et la précision de son langage, apparaîtra peut-être un peu abstruse : « Toute coordination de paroles, — dans laquelle l'artiste écrivain, secondant le génie de la langue et obéissant aux lois physiologiques de la respiration, a réussi à représenter avec la lettre et le son l'apparence, l'essence et le mouvement de l'objet, — a en soi la valeur d'un organisme vital. En vertu de cet axiome, l'artiste écrivain est celui qui

possède la faculté de créer la vie. Une telle faculté ne lui est donnée que par le style. Le style est donc *inviolable*, comme la vie. »

L'article du vicomte de Vogüé, *la Renaissance latine*[1], venait justement de paraître à ce moment-là. J'en parlais avec d'Annunzio, qui est aussi un logicien très délié : il se complaît dans les subtilités du raisonnement, comme un bel athlète dans les luttes harmonieuses. Et voici comment il s'expliquait sur les caractères essentiels de cette Renaissance appelée si chaleureusement par les vœux du critique :

— La nouvelle Renaissance aura communs, avec la Renaissance précédente, les caractères que celle-ci avait elle-même avec la période hellénique de l'art, avec l'âge merveilleux de Phidias, d'Apelle, de Sophocle et de Platon. Tous deux, ces printemps de l'esprit humain tirent leur extraordinaire vigueur d'une source unique : le sentiment de l'énergie et de la puissance poussé au plus haut degré. Tous deux signifient la plus superbe affirmation de la vie. Et, dans l'une et l'autre période, l'art n'est que la transfiguration naturelle des personnes et des choses réintégrées en la plénitude de leur être. Aujourd'hui, la conception de la vie, grâce à la science, est rétablie saine et entière. Aujourd'hui, enfin, après d'innombrables perturbations de la conscience humaine, nous *savons*, avec une certitude inexpugnable, ce qui était *senti* par les Grecs, et *deviné* par les Italiens contemporains de Léonard. S'accordant avec l'intime persuasion des hommes, le grand concept issu de la science moderne ne pourra plus disparaître. Désormais, nous avons reconnu et déterminé la force qui agite la vie universelle, et, d'un mouvement fatal, irréfrénable, conduit toutes les formes et les énergies de l'être au plus complet développement. Désormais, nous avons reconnu et déterminé l'idée vers laquelle nous tendons par une ascension continue, en passant par les métamorphoses de l'espèce : l'idée pure, l'harmonie de l'homme avec l'univers, entièrement révélé et compris... La splendeur d'une telle idée ne rayonne-t-elle pas de l'art même que nous ont légué la Grèce antique et notre Renaissance ? Il représente, en effet, toutes vivantes, les

1. *Revue des Deux Mondes* du 1er janvier 1895.

formes idéales de la vie et les offre aux hommes, en voie de développement par la lutte, comme le but auquel ils doivent tendre continuellement, dans l'effort de la mêlée et dans la joie de la victoire. Cet art exalte et glorifie, *au-dessus des choses*, la beauté et la puissance de l'homme, lutteur et dominateur... La nouvelle Renaissance devra donc commencer par rétablir le culte de l'Homme.

» Et les nouveaux artistes, comme les anciens, demanderont à la science la faculté de créer, c'est-à-dire de continuer la nature, d'ajouter à la nature des âmes plus hautes et de plus nobles formes, de manifester, par des signes sensibles et lumineux, l'Idéal.

» Dans l'âge de Léonard et de Michel-Ange, la science n'était pas en opposition avec l'art. Derrière les feuillets qu'il avait couverts de ses dessins d'anatomie, Vinci écrivait l'éloge du corps humain. Buonarotti plantait une torche ardente dans le nombril des cadavres pour les étudier la nuit. Tous deux savaient quel prodige est l'homme.

» Héritiers directs de l'antique esprit, les nouveaux artistes voudront de nouveau l'art indissolublement réuni à la vie, découvreur de vérité, créateur de beauté, pourvoyeur de joie... Fervent adorateur de la parole, et croyant à son éminente supériorité sur tous les autres moyens d'expression, je suis certain que le premier rayon de lumière viendra d'un livre : E LIBRO LUX. »

Ce livre, est-ce la trilogie si glorieusement ouverte par *Les Vierges aux Rochers*? Je l'espère, et je pense que d'Annunzio le croit. Certes, on ne peut juger par une partie seulement l'architecture de cette œuvre entière; pas plus qu'on ne peut l'appeler un roman, ni la critiquer en la comparant à ce qu'on appelle couramment de ce nom.

Je ne veux rien dire de l'idée individualiste qui circule ici dans toutes les branches et toutes les fleurs comme une sève vivace; peut-être le sévère héros de ce poème, en fondant le droit de sa domination sur la vertu cinq fois séculaire de la race, ne devrait-il pas choisir pour maîtres et modèles de sa vie des génies d'origine aussi populaire que Socrate, Jésus, Léonard, ou même Napoléon. En revanche, il serait facile de montrer le vrai triomphe de la méthode idéaliste en ce

dernier ouvrage, plus que dans tous les autres du même auteur. Il n'observe et ne décrit pas la réalité avec art et subtilité pour laisser l'idée s'échapper des faits naturellement, par elle-même, comme une fleur qui pousse entre des cailloux; mais, après avoir bien fixé dans la tête l'idée centrale, il transforme la réalité sur ce type supérieur; et son œuvre éclot et se développe à la façon du corps humain, où le système nerveux est la seule raison et le seul moyen de la vie. Sa méthode est purement déductive; il a laissé aux hommes de la science et du naturalisme l'induction pure.

*
* *

Mais revenons aux paroles que j'ai répétées plus haut. Dans ce « culte de l'homme et du corps humain », dans cette part que le poète fait à la science moderne, je retrouve les deux caractères dominants de son art si vraiment italien : le sensualisme et l'éclectisme.

Le premier de ces caractères apparut peut-être un peu trop brutalement, lorsque d'Annunzio publia, un an après le *Canto nuovo*, l'*Intermezzo di Rime* (1883) : le scandale fut comparable à celui qui se produisit en Angleterre lorsque Charles Algernon Swinburne publia ses *Poems and Ballads*. Mais ce ne fut pas la faute de l'auteur, si les petits critiques et les bonnes commères entreprirent de rechercher les personnes cachées sous le voile diamanté de ces vers mélodieux et parfaits. Une polémique s'engagea entre un vieux critique, Giuseppe Chiarini, intime de Giosuè Carducci, et un Bolonais de mince renom, Olindo Guerrini (Lorenzo Stecchetti); elle fut rassemblée dans une plaquette, aujourd'hui très rare, intitulée : *Alla ricerca della verecondia* (A la recherche de la décence). Elle resta fameuse sous le nom de « polémique... *del porco* », tant y étaient violentes l'attaque et la défense. Gabriel d'Annunzio, suivant sa coutume, n'intervint ni par un mot, ni par une ligne.

Nous pouvons voir, d'ailleurs, en toute notre histoire littéraire, que notre meilleure poésie lyrique dérive précisément de ce sensualisme, — à commencer par les poètes du XIIIe siècle, bolonais, florentins ou siciliens, pour continuer,

au XVe, avec Laurent de Médicis et Politien, et finir, au XVIIe, avec Marini et tous les érotiques, lesquels surent maintenir, en la vileté du sujet, la richesse de la rime, et demeurer versificateurs habiles et variés.

A présent, le sensualisme impétueux qui trouva dans la poésie de Gabriel d'Annunzio une expression si complète, s'est changé en un beau paganisme, plus serein et plus viril, conscient de sa vigueur saine et rare, et qui, en effet, « réunit indissolublement à la vie l'art découvreur de vérité, créateur de beauté, pourvoyeur de joie ».

Quant à l'éclectisme, il a été un caractère de tous nos grands artistes, depuis Raphaël Sanzio jusqu'à celui-ci, — qui a justement avec ce peintre trop glorifié quelques singulières analogies morales. — Nous donnons une forme solide et brillante aux matériaux, parfois précieux, il est vrai, découverts et recueillis par les autres. L'Arioste a tiré l'*Orlando furioso* des *Chansons de geste*. L'idée première de l'*Intrus* n'est-elle pas dans une nouvelle de Maupassant? Et ce caractère, ne l'avons-nous pas reçu, tel quel, de la latinité même, dont nous sommes les héritiers les plus directs, par raisons ethniques et linguistiques? Virgile et Tite-Live, Lucain et Stace furent-ils, par hasard, originaux dans l'invention? Et qui donc, parmi les lettrés, attendait, pour s'apercevoir de notre éclectisme, les petites et naïves révélations qui récemment ont fait tout ce tapage à Milan et à Paris[1]?

* * *

Tout différent de Gabriel d'Annunzio est Antonio Fogazzaro, qui a déjà dépassé la cinquantaine.

Il possède à Vicence, dans la patrie de Palladio, des villas somptueuses, dont une admirable, — la villa Valmarana, — toute ornée de fresques du Tiepolo. Son caractère saillant est le mysticisme, un mysticisme d'ancienne date : ce n'est pas l'effet d'une réaction contre le naturalisme (comme il est arrivé chez plusieurs de nos écrivains et des vôtres), mais

1. Voir dans le récent volume de M. René Doumic, *les Jeunes*, une étude vraiment prophétique sur l'éclectisme de Gabriel d'Annunzio (Perrin, 1896).

inné, instinctif et batailleur. Son premier livre, *Miranda*, parut en 1874, alors que le naturalisme n'avait pas encore obtenu — chez nous, du moins — de triomphes assez bruyants pour provoquer une réaction vigoureuse. *Daniel Cortis* était hier encore son œuvre la plus caractéristique... Mais le succès de ce roman, — vertueux sans fadeur et vraiment héroïque sans nulle emphase, — est encore trop récent pour que j'aie besoin de rappeler longuement ses mérites aux lecteurs de la *Revue*.

Aujourd'hui nous avons de lui un autre livre, *Piccolo mondo antico*, dont il me répétait gravement les paroles mélancoliques de Byron :

My heart is buried here.

Dans les romans antérieurs, c'était l'idée, la doctrine de la vertu chrétienne, qui charmait par son éclat fixe et pur comme celui d'une épée que nulle épée ennemie ne peut briser ou d'une pierre adamantine que nulle autre pierre ne peut graver ; ici, c'est le sentiment, la simplicité d'âme, inconsciente presque en sa droiture, qui fait l'irrésistible puissance des caractères et des actes. La scène se passe aux temps tumultueux et critiques des luttes pour notre indépendance, de 1852 à 1859, dans un petit coin de la Valsolda, sur le lac Majeur. Aucun autre livre n'avait encore approché tant de cette œuvre célèbre : *les Fiancés*, de Manzoni.

Assurément, le premier souci de Fogazzaro n'est pas celui de la beauté littéraire ; sa forme, un peu négligée, — on dirait souvent une traduction italienne du dialecte vénitien, — garde au moins une certaine saveur de sincérité très fraîche qui se trouve particulièrement agréable en ces temps de simulations et dissimulations artistiques.

Mais cette simplicité, cette sincérité du seul écrivain italien qui soit un catholique franc et convaincu, et qui le fût déjà quand le catholicisme n'était pas à la mode comme aujourd'hui, ne peuvent être senties et admirées qu'en voyant l'auteur, en l'entendant parler, chez lui, à Vicence, ou dans l'une de ses villas alpestres, solitaires et closes parmi les bois, comme des sanctuaires naturels.

Vicence est une des villes italiennes les plus originales et

les plus émouvantes, par les contrastes de ses architectures. Les rues étroites, moussues, pleines d'ombre et de silence, avec leurs élégants palais du style gothique vénitien, presque tous déserts maintenant ou occupés par de grandes magneries, — en certains points, on dirait une petite Venise d'où se serait retirée la mer, — ces rues débouchent à l'improviste sur des places et des carrefours larges et ensoleillés, où de blancs édifices, vastes et somptueux, élevés par le classique Andrea Palladio, en plein XVIe siècle, rappellent toute la majesté de l'antique Rome et de ses colonnades en éblouissant les yeux, — tout pénétrés de la tristesse intime et délicate qui s'échappe des fenêtres géminées, des ogives et des fleurons multipliés par le style gothique. Sous les portiques, au long des ruelles, dans la fraîcheur du matin, passent des groupes de paysannes chargées d'herbages et de fruits, avec d'étranges chapeaux de paille ornés de fleurs et de plumes de toutes les couleurs, sifflant leur dialecte aigre et bavard. Quelquefois un pont, étroit et haut, traverse le petit et sombre Bacchiglione, dont les eaux glacées rappellent la proximité des Alpes.

C'est là que Fogazzaro vit toujours, à moins qu'il ne parcoure l'Italie, comme un croisé, pour prêcher, en des conférences publiques, ses théories mystiques, s'efforçant de concilier la science et la religion, avec des finesses de *doctor subtilis*, et combattant, comme il dit, « pour la beauté de l'Idée ». En été, il monte vers les Alpes, dans une de ses villes préférées, au delà de Schio. C'est là que je l'ai vu, la dernière fois. La vallée de la petite rivière Astico, limpide sur son lit de cailloux, est là si étroite qu'elle ne forme plus qu'une gorge. Les monts rocheux enserrent l'eau claire et sonnante; de longues files de peupliers très pâles la défendent seules contre les géants qui la dominent. Autour de la maison, après un espace réservé aux beaux massifs fleuris, la haute futaie s'étend, ténébreuse.

J'étais arrivé le soir. Après dîner, nous sortîmes. La nuit était d'une grande douceur reposante, à cette hauteur solitaire et boisée; du nord, descendaient des nuages gris qui se déchiraient aux pointes des rochers.

Mon hôte se plaignait de la mauvaise foi des néo-mystiques et s'exaltait dans son catholicisme :

— Je le dis franchement, je suis catholique rigide, sévère, convaincu. Je ne permets pas de doutes ou d'oscillations à ma foi. Je ne me fabrique pas une religion commode et *mienne*; j'accepte avec soumission le christianisme catholique, et j'en suis enthousiaste. Il faut regarder le catholicisme avec des yeux qui portent loin. En Italie, il a été, il est toujours petit et mesquin, ou le paraît sous son vêtement. Voyez, en Amérique, l'institution des *Knights of labour*[1] : elle fut d'abord repoussée par l'archevêque de Québec, puis acceptée par des prélats plus habiles et plus sages, avec des paroles qui, chez nous, sembleraient impossibles dans la bouche d'un prêtre. Ils arrivèrent à proclamer cette maxime que l'Église doit seconder les mouvements des majorités nationales !... Voyez encore, à Chicago, le Congrès des religions, où un prince de l'Église a entonné une prière chrétienne au milieu des prêtres les plus divers, brahmines, musulmans, disciples de Confucius, et tous, universellement, lui ont répondu en chœur. N'est-il pas imposant, ce spectacle? Et l'immense diffusion du catholicisme en Angleterre, contre l'antique et solennelle *High Church*? Et je ne cite que les faits les plus prochains, les plus visibles, les plus faciles à se rappeler. Nous, nous sommes petits, nos yeux sont faibles, nos esprits étroits. Mais le catholicisme est immense, saint, éternel.

Je n'oublierai jamais ce spectacle. Dans la nuit devenue très sombre, les arbres de la forêt grondaient comme une mer profonde, qui, en bas, au fond de la gorge, se serait brisée aux rochers : de temps à autre, un éclair blanc, jaillissant de la nue, jetait une lueur sur les cimes dénudées des monts et illuminait la figure du poète. Et lui répétait, perdu dans sa contemplation intérieure :

— Nous, nous sommes petits, et nos yeux sont faibles...

Puis il se secoua, sourit, comprenant peut-être, alors, que ses paroles, en cette scène sauvage, allaient prendre un ton trop solennel et presque théâtral. Il ajouta, gaiement :

— Belle nuit, pour parler de mysticisme !

1. Chevaliers du travail.

*
* *

De ce qui précède ressort assez clairement la discordance absolue entre la simplicité sentimentale et mystique du vicentin Antonio Fogazzaro, et la sensualité consciente, orgueilleuse, — parce qu'elle sait tout son prix, — de l'abruzzain Gabriel d'Annunzio; discordance, non seulement de leur esprit, mais de la langue même qu'ils emploient : l'une indigente, négligée, dialectale; l'autre, en même temps que sonore, riche et d'une pureté parfaite.

Maintenant, essayez de trouver quelque lien, si léger soit-il, entre eux et l'originale figure de notre *scrittrice* (un féminin qui vous manque) la plus connue, la napolitaine Mathilde Serao.

En Italie, nombreuses sont les femmes qui écrivent. Mais la rareté du public lisant et, par suite, la mauvaise volonté des éditeurs envers les auteurs médiocres ou peu connus, font que la plupart vivent dans la pauvreté. Leur faiblesse native, physique et intellectuelle, n'y résiste pas. Leur talent s'atrophie et devient débile comme leurs estomacs chétifs, et, perdues dans le bas journalisme, où leurs articles sont payés dix francs et moins, elles s'usent aux ritournelles du sentiment et de la dévotion, comme la chanterelle des aveugles qui vont se traînant de cour en cour; ou bien elles s'épuisent à décrire les nouvelles modes et les toilettes richissismes, — les malheureuses ! — elles s'empâtent dans les recettes merveilleuses pour guérir les engelures et détacher les vêtements; elles s'engluent dans les conserves de fruits... Ainsi, très peu sont dignes de souvenir : Alinda Bonacci-Brunamonti, — une délicate et noble poétesse qui vit, retirée et peu connue, dans sa mystique Pérouse, en face de ma placide vallée ombrienne, où, agenouillées entre les oliviers et les chênes, prient sur leurs collines, Assise, Spello, Spolète, Montefalco, Todi, et Bevagna; — Olga Ossani-Lodi (Febea), qui vit à Rome, et, avec un style sincère et nerveux, possède un sens polémique assez aiguisé pour qu'on puisse la comparer justement à votre Séverine; — Neera, une Milanaise, qui a écrit pas mal de beaux romans; — Regina di Luanto, une Toscane, qui a écrit bien des romans audacieux et incohérents, — et surtout Mathilde

Serao, dont je parlerai spécialement parce qu'elle résume les bonnes et les mauvaises qualités de forme et de fond que présentent ses compagnes de la plume.

Madame Serao écrit mal, et le sait; elle ne réussit guère à bâtir un livre. *Fantasia*, son premier roman, où vibrent quelques notes d'un sentiment désolé, comme des cloches d'argent aux profondeurs d'une forêt, n'a pas une charpente solide, une armature d'aplomb, un tronc d'où les chapitres se ramifient pour porter l'épanouissement des scènes. On peut dire la même chose de son *Paese di Cuccagna (le Pays de Cocagne)*, un de nos romans naturalistes les plus vigoureux et les plus populaires, mais qui manque d'unité. A ce défaut de construction il faut ajouter l'incorrection de la langue : c'est trop souvent le dialecte napolitain mal traduit en italien.

Il y a dix ou douze ans, Edoardo Scarfoglio, dans un journal romain, reprocha très violemment cette incorrection de vocabulaire et de syntaxe à la jeune romancière. Elle ne répondit pas, mais se vengea noblement et plaisamment : elle est aujourd'hui sa femme, et ils dirigent ensemble le *Mattino* de Naples. Par contre, d'ailleurs, dans toutes ses nouvelles et dans tous ses romans, qui sont très nombreux, elle fait preuve d'une imagination si diverse et féconde, et, en même temps, d'une justesse d'observation si intense, que je ne saurais la comparer à aucun écrivain français, sinon à Balzac. Et pour ce jugement, ne m'accusez pas trop vite de légèreté; mais lisez un de ses vingt volumes, chauds, nourris, variés, et si vivants! Et songez que cette femme admirable, qui n'a pas encore atteint la quarantaine, écrit chaque jour, — en dehors de ses ouvrages proprement littéraires, — deux ou trois colonnes de son journal et deux ou trois pages de romans qu'elle publie sous des pseudonymes dans plusieurs journaux populaires; qu'elle reste souvent à l'imprimerie jusqu'à trois heures du matin; qu'elle ne manque pas une première représentation, ni une fête publique ou privée de la Naples bourgeoise et aristocratique, où tous lui témoignent une affection enthousiaste; qu'elle administre son patrimoine, veille avec amour sur ses quatre enfants, dirige un second journal, littéraire celui-là, court à Rome en toute grande occasion politique, dictant des correspondances et articles parlementaires avec une clairvoyance et

une précision de jugement que possèdent peu de vieux journalistes; qu'elle fait, chaque année, une ou deux conférences à Naples, à Rome, à Florence, applaudie par une foule émue; et qu'elle trouve encore le temps d'aller en Palestine visiter le tombeau de Jésus, y pleurer si sincèrement qu'elle en est revenue toute brûlante d'un mysticisme extérieur et méridional, — au point d'entreprendre une croisade pour la propagation de sa nouvelle foi, dont les suivants ont reçu d'elle le beau nom de *Cavalieri dello Spirito*, Chevaliers de l'Esprit!... Devant cette activité prodigieuse et ce débordement de talent, qui se répand de mille façons diverses, toutes nobles, toutes utiles, et non pas seulement pour elle et les siens, l'accusation d'écrire en mauvais italien semble et peut-être est-elle, en effet, une chicane de pédant.

Notez, d'ailleurs, que ce reproche ne l'atteint pas seule, ni seulement les femmes qui écrivent. Il frappe aussi le groupe de romanciers naturalistes que j'appelais tout à l'heure le groupe sicilien, et qui, par des raisons ethniques, est le seul groupe vraiment compact, ou qui le paraît, dans l'incertitude et la diversité de notre littérature. Verga, Capuana, de Roberto, di Giorgi, en font la gloire. L'exemple de la prose, pure comme un diamant, de Gabriel d'Annunzio a ravivé ce blâme. Et les incriminés, qui sont tous d'honnêtes et patients travailleurs, s'en défendent comme ils peuvent, chacun à sa manière.

Madame Serao m'a dit souvent, avec sa sincérité habituelle :

— Oui, mon style est incorrect; je ne sais pas écrire, et j'admire ceux qui écrivent bien... Mais je vous avoue que j'aurais beau devenir, par hasard, capable de le faire, je ne le ferais pas!... Je crois, par la vivacité de cette langue sans précision et de ces phrases hachées, mettre la chaleur dans mes œuvres; et la chaleur, non seulement c'est la vie présente, mais c'est la meilleure garantie que les œuvres ne périront pas avec le temps. Voilà mon opinion... Telles autres œuvres — elles sont peu nombreuses, — d'un style très pur et glacé, vivront-elles? Nous quatre (j'entends : Verga, de Roberto, moi, et un peu Capuana), accusés d'incorrection, nous avons un public qui nous suit et nous lit : pourquoi, devant la postérité, devrions-nous disparaître?

Giovanni Verga, « le maître », dans un entretien qui a fait grand bruit, me disait, l'an dernier, à Milan :

— Soyez certain que la langue italienne est un instrument parfait ; j'entends : la langue parlée par une personne cultivée, tout simplement. L'écrivain doit avoir grand soin de ne pas se renfermer dans une phraséologie choisie, qui ne saurait jamais être une phraséologie vraie. L'étude du vocabulaire, qu'on vient nous prêcher, est une méthode fausse : on ne saurait apprendre ainsi *la valeur d'usage*. C'est en écoutant, en écoutant seulement, que l'on apprend à écrire. Le style n'existe pas, hors de l'idée. Si le style consiste surtout dans la forme de la phrase, il doit s'adapter à l'idée, il doit la vêtir et la revêtir. Plus intime sera cette correspondance, cette fusion, et meilleur sera le style. Des formes de phrases fixes, apprises chez quelques classiques, applicables à toutes les idées, lui sont mortelles.

La vérité, c'est que nous avons vu naguère, avec Manzoni, triompher la théorie de la *langue parlée*. Mais, pratiquée par des hommes de moindre génie, elle finit par un enfantillage toscan et vulgaire, au vocabulaire indigent et bas, où la sonorité, la forme de la phrase, la personnalité du style se perdaient sous un flux banal. La *langue parlée* était avant tout toscane ; et les fillettes, à l'école, pourvu qu'elles fussent originaires de la province élue, elles ou leur bonne, ou seulement qu'un ami de maman fût né à Florence, étaient des exemples vivants pour les écrivains illustres. Ils allaient se promener, le matin, par le Marché Vieux, en quête des *bei motti* (expressions choisies). L'ingénuité fut un titre de louange. L'étude des classiques, je ne dis pas seulement latins, mais italiens, fut abandonnée ou resta le domaine exclusif des érudits et des historiens. Eux seuls, en effet, demeurèrent dépositaires de la prose noble. Puis vint le naturalisme, avec la nouvelle populaire et la *macchietta* campagnarde (paysannerie). Et déjà les écrivains étaient tout oreilles aux bavardages de leurs servantes pour apprendre les belles paroles ; mais alors ils se mirent à les écouter, voire même à les interroger, pour avoir le sujet de la nouvelle hebdomadaire. Les écrivains aimèrent la bonne cuisine.

Maintenant, par l'opération de Carducci d'abord, puis de

Gabriel d'Annunzio et de quelques autres jeunes, on a remis en honneur la langue littéraire; on a étudié de nouveau notre vocabulaire, si étonnamment riche; et de nouveau a résonné l'harmonie des phrases, tantôt simples et fraîches, tantôt solennelles et graves. La pensée noble a exigé une noble forme. On a recommencé d'aimer la bonne poésie.

Entre ces deux tendances, l'écart est manifeste; mais, faute d'un centre littéraire, il est évident aussi qu'on devra longtemps lutter avant de convaincre les vieux, qui s'obstinent, et les jeunes, qui s'égarent, attirés par la facilité de mal écrire.

Et comment, je vous prie, pourrait exister « une littérature italienne » sans une langue littéraire universellement reconnue?

*
* *

La divergence est indéniable entre la langue littéraire, et la prétendue *langue parlée*; le théâtre lui-même, à qui celle-ci devrait pourtant suffire, n'a pas une langue claire et courante. Il faut voir, dans les traductions italiennes, souvent vulgaires et très libres, ce que devient le dialogue de *Frou-Frou*, de *la Parisienne* ou d'*Amoureuse!*

Ferdinando Martini lui-même, un Toscan très élégant, mondain et spirituel, dont l'esprit mobile se prête à la politique[1] et aux lettres, s'est laissé aller à des afféteries outrées, dans sa dernière comédie « vieux genre », *la Vipera*.

Il y fait parler les hommes et les femmes, non comme ils parlent, mais comme ils devraient parler. Pourtant, c'est de lui, Florentin et lettré, que tout le monde attend le chef-d'œuvre du style dramatique. A vrai dire, il s'en irrite un peu; et dernièrement, il me répondait avec son fin sourire de diplomate égaré dans la littérature :

— Il nous manque une langue dramatique? Eh bien, et nous, quelle langue parlons-nous donc? Vous me parlez, n'est-ce pas, en italien, et je vous réponds en italien. Et même quand la conversation cesse d'être calme, dans les moments de passion, est-ce que, par hasard, les personnes cultivées finissent par employer quelque dialecte?

1. Il est présentement député; il a été plusieurs fois ministre de l'instruction publique.

Le fait est que, de nous deux, lui était Toscan et moi Romain. Mais, les auteurs dramatiques sont pour la plupart Milanais, Vénitiens, Napolitains; et, même riches, même lettrés, ils parlent chaque jour leur dialecte. Avec nous autres, ils font volontiers étalage de leur bon italien; mais veulent-ils donner une forme incisive et claire à leur pensée, ils reviennent aussitôt à quelque rude phrase de chez eux. Ainsi Praga, — un Milanais sceptique, de peu de culture et de vrai talent, qui a donné deux ou trois drames puissants et mal écrits au théâtre naturaliste, et, depuis, pour gagner quelques mille livres de plus, a fabriqué une grande machine en quatre actes, saluée par toutes les colères de nos critiques dramatiques: — une centaine par ville, qui, à eux tous, ne valent pas un homme. — Ainsi le Vénitien Gallina, petit homme aux lunettes d'or et à l'aspect placide, qui, suivant religieusement la tradition de Goldoni, compose dans son dialecte de très vives comédies de mœurs et les fait représenter par une compagnie vénitienne habile et très applaudie. Ainsi le Napolitain Bracco, dont le dialogue est plus élégant et plus vif que celui de tous ses confrères nos auteurs comiques: avec l'*Infidèle*, une pièce à trois personnages, il a obtenu récemment la faveur de publics italiens, allemands et autrichiens les plus raffinés.

Mais là encore, il arrive ce que je disais du roman. Gallina décrit en vénitien des mœurs vénitiennes; Martini polit précieusement son fin parler de Toscane en de petites comédies qui ont l'air de « proverbes »; Praga emploie un milanais italianisé qui rappelle le fameux *risotto* de sa patrie mal accommodé par un cuisinier florentin. — Et la différence est plus grande, à coup sûr, entre deux de ces Italiens, qu'entre eux et un Français... Et voyez Luigi Galdo, le subtil écrivain de *Decadenza:* par de fréquents séjours en France il a pris une empreinte si française que, sans les amitiés qu'il a gardées chez nous, il pourrait aussi bien être considéré comme un écrivain à vous!

***

Conclusion: des littérateurs et point de littérature; et point de littérature, parce qu'il n'y a ni centre littéraire, ni langue

commune. Cette langue, à la vérité, existe ; mais, par le peu de culture du plus grand nombre, elle n'est pas connue, ou n'est pas reconnue. Comme aujourd'hui Gabriel d'Annunzio est celui qui écrit le mieux en Italie, beaucoup de jaloux se gardent soigneusement de bien écrire pour ne pas être appelés ses disciples. Ainsi, dans le village d'Ombrie où j'écris ces pages, le curé, préoccupé de la renommée qu'a laissée parmi nous son prédécesseur, un chanteur excellent, crie d'une manière si aiguë et stridente qu'il détonne à plaisir!

Il faut espérer que dans l'avenir nos écrivains, les jeunes au moins, se laisseront convaincre et voudront bien étudier nos classiques, comme firent, au commencement du siècle, Foscolo et Leopardi; il faut espérer qu'ils se remettront à cultiver les fleurs rares semées par tant de génies dans ce jardin clos où Dante mit l'ombrage d'arbres gigantesques. Mais pour l'instant, il est chimérique de croire à la formation d'un centre littéraire quelconque, où un seul public, intelligent, et guidé par une critique universellement respectée, juge et signifie ses jugements sans appel, dispensateurs de renommée, à tout le reste du pays.

Il vaudrait la peine d'écouter les éditeurs, et surtout les acteurs dans leurs loges et les auteurs dramatiques dans leurs cafés. Les éditeurs vous diront que d'un même livre il se vend deux cents exemplaires à Milan, dix à Rome, cinq à Naples, et pas un seul à Palerme. Les autres vous diront qu'une comédie, applaudie frénétiquement et pendant je ne sais combien de soirées à Naples, par une salle comble, n'arrive pas, à Rome, jusqu'à la seconde représentation, ou jusqu'au deuxième acte, — bien qu'elle soit jouée par la même compagnie dramatique. (Chez nous, les compagnies sont errantes, comme autrefois les bandes de franciscains mendiants.)

La critique littéraire enfin, — sauf la critique dramatique, le plus souvent confiée au chroniqueur judiciaire ou au rédacteur humoristique, — est énergiquement répudiée par les journaux politiques, ou y est à peine admise, travestie en marionnette, pendant la saison des bains et les vacances parlementaires. Avec la meilleure volonté du monde, le public italien, souvent plus cultivé que les auteurs, et toujours

plus que certains journalistes, n'arrive pas à savoir la moindre chose d'un bon livre publié en Italie, s'il ne va pas le chercher de lui-même aux étroites vitrines des libraires, ou s'il n'entend pas l'écho du bruit que ce livre a fait à l'étranger.

Malgré tout, je ne suis pas un pessimiste. Peu m'importe le manque d'une littérature italienne contemporaine, puisqu'il y a des écrivains qui font de bonne littérature en Italie. Le chauvinisme, est désormais ridicule, surtout en matière d'art. Par delà les monts, par delà les fleuves, par delà les mers, voici que les artistes renaissent, et se lèvent, et s'appellent d'une voix claire, se nourrissant du même pain, fraternellement, sous le soleil.

L'art est universel; et l'artiste n'est pas italien, ou français, ou norvégien : son génie est humain. Nous verrons une littérature européenne se former, jusque chez nous, bien avant une littérature italienne.

UGO OJETTI.

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

TABLE DU PREMIER VOLUME

Janvier-Février 1896

LIVRAISON DU 1ER JANVIER

		Pages.
G. HANOTAUX	Le Traité de Tananarive	5
PAUL BOURGET	Une Idylle tragique (2e *partie*)	26
GASTON PARIS	Sully Prudhomme. — II	77
HENRY FÈVRE	Zette	111
MADAME ALPHONSE DAUDET	Notes sur Londres	130
ROMAIN ROLLAND	La Décadence de la Peinture italienne	168
VICOMTE DE BORELLI	Arcueil	203
***	La Loi militaire et les Carrières civiles	208

LIVRAISON DU 15 JANVIER

GEORGE SAND	Préface générale	225
PAUL BOURGET	Une Idylle tragique (3e *partie*)	229
ALBERT VANDAL	Napoléon à Dresde	281
JULES SAURIN	L'Avenir de l'Afrique du Nord	318
DUC DE PERSIGNY	Conversations avec M. de Bismarck	351
ÉTIENNE GRATIEN	Les Capillaires	364
ANDRÉ MICHEL	La Peinture à Chantilly	413
***	Deux Diplomaties. — Le différend anglo-américain	425

LIVRAISON DU 1ER FÉVRIER

Pages.

JULES LEMAITRE. . . . . La bonne Hélène. 449
GÉNÉRAL DE SAINT-CHAMANS . Le Combat pour le Roi (Juillet 1830) 481
PAUL BOURGET. . . . . Une Idylle tragique *(4e partie)* 515
LÉON LEFÉBURE . . . . . Les Sans-Travail 560
CH. GOUNOD. . . . . Lettres de 1870-1871 571
JEAN HESS . . . . . Une Bible nègre 582
CHARLES BUET. . . . . Le Château des Larmes 617
HENRI CHARDON . . . . . L'Exposition de 1900 630
FERNAND GREGH . . . . . Paul Verlaine. 658

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER

E. SPULLER. . . . . La Politique de Léon XIII a-t-elle échoué ? . . . 673
PAUL BOURGET. . . . . Une Idylle tragique *(5e partie)* 697
LÉONCE PINGAUD. . . . . Les Derniers Conventionnels (1814-1854) 745
GEORGE SAND. . . . . Lettres à Ernest Feydeau 781
CH.-V. LANGLOIS. . . . . Les Universités du Moyen Age 788
GEORGES RODENBACH . . . . . Les Lignes de la Main (Poésies). 821
JEAN BRETON. . . . . La Redingote 828
MARÉCHAL DE CASTELLANE . . Le Siège d'Anvers 850
UGO OJETTI. . . . . Quelques Littérateurs italiens. 876

cto Tome 13

3e Année. N° 4. 15 Février 1896.

GENERAL LIBRARY,
UNIV. OF MICH.
26 FEB 1896

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages
E. Spuller	*La Politique de Léon XIII a-t-elle échoué?*	673
Paul Bourget	*Une Idylle tragique* (5e partie)	697
Léonce Pingaud	*Les Derniers Conventionnels (1814-1854)*	745
George Sand	*Lettres à Ernest Feydeau*	781
Ch.-V. Langlois	*Les Universités du Moyen Age*	788
Georges Rodenbach	*Les Lignes de la Main* (Poésies)	821
Jean Breton	*La Redingote*	828
Maréchal de Castellane	*Le Siège d'Anvers*	850
Ugo Ojetti	*Quelques Littérateurs italiens*	876

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1896

LIVRES NOUVEAUX

1806-1807. — RAPPORT DU MARÉCHAL DAVOUT, DUC D'AUERSTAEDT, SUR LES OPÉRATIONS DU 3e CORPS.

Ce rapport a été rédigé d'après les journaux des officiers généraux qui servaient sous les ordres du maréchal Davout pendant les campagnes de Prusse et de Pologne (1806-1807). Il fut adressé à l'Empereur le 9 janvier 1809, alors que l'état-major général pouvait le contrôler dans ses moindres détails, et offre donc toutes les garanties désirables de vérité historique. Mais ce qu'il faut aussi remarquer, c'est son admirable clarté en une matière aussi compliquée, aussi inextricable, en apparence, que l'histoire d'une bataille. De pareils monuments font mentir le fameux récit de *Waterloo* dans *la Chartreuse de Parme*. Décidément, une bataille n'est pas seulement du canon, de la poussière, des cavaliers galopant en tous sens et, sur un tertre, un homme très galonné qui assiste au spectacle, jouet du sort, et qu'on appelle le général en chef. Ce Rapport si lucide, où la victoire semble toujours un résultat mathématique de causes multiples et connaissables, confond les sceptiques qui appellent Hasard le Dieu des Armées.

DERNIER REFUGE, par **Édouard Rod.**

Dans *Triomphe de la Mort*, George et Hippolyte tombent enlacés au gouffre éternel. Ainsi, dans le roman de M. Rod, le « dernier refuge » des amants est la mort. Mais tandis que, dans le dernier roman de M. d'Annunzio, George seul l'a souhaitée et qu'il tue sa maîtresse pour ne la pas laisser à un autre, dans *Dernier Refuge*, Martial Duguay et Geneviève Berthemy acceptent la mort et la désirent tous deux, du même cœur, pour échapper au monde, aux lois, aux préjugés, aux hontes de l'adultère. On ne pourra pas reprocher à ce drame passionnel de manquer de passion. Il respire une tendresse ardente. Peut-être les amants ne se tuent-ils pas avec assez de fièvre; ils ne sont pas assez malades; ils n'ont pas une minute cette crise physiologique, ce vertige de la mort qui caractérise les suicides d'amour. Mais M. Rod a une vertu rare, la sincérité de l'émotion, et des qualités solides qui le distinguent même parmi ses égaux : il sait composer, il sait conter, il pense net, il écrit toujours juste.

RIVAROL, par **André Le Breton.**

M. Le Breton s'est pris pour le charmant Rivarol d'une grande passion, et lui a consacré une longue étude où sa vie, ses idées, son talent sont analysés d'après des documents nouveaux. A en croire l'enthousiasme de M. Le Breton, Rivarol aurait été un grand homme, mieux encore, un de ces héros comme la vie en montre parfois pour rendre vrais les romans. Avouerons-nous que la grâce perpétuelle de Rivarol ne va pas sans agacer quelque peu ? Quoi qu'il en soit, on lira avec plaisir cette étude fort vive, très nourrie d'idées et de faits, où M. Le Breton a parlé en homme d'esprit d'un homme d'esprit.

BÉLICERTE, par **Eugène Delard.**

Puymirol, M. de Guitrac, Marcelle de Guitrac, l'abbé Tersandre, tous ces noms ne sonnent-ils pas à notre oreille avec un timbre familier? Peut-être ; mais si, en lisant ce nouveau roman de M. Eugène Delard, l'on a quelquefois l'impression du « déjà vu », il ne faut s'en prendre qu'aux mœurs provinciales, qui sont toujours les mêmes : les écrivains changent, qui les décrivent; mais elles demeurent, comme l'ombre de la cathédrale sur le jardin de l'archevêché ; comme les bancs sur le mail ; comme l'herbe aux fentes des pavés, dans les petites rues désertes. *Bélicerte* est le nom du château où se passe l'action de ce joli roman, tour à tour idyllique, ou dramatique, ou plaisante. Il y a surtout une histoire d'élections qui est bien comique et bien vraie.

L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES VIVANTES ET L'ÉDUCATION NATIONALE, par **Jules Rouge.**

Plaquette d'un jeune universitaire passionnément modéré, qui montre à la fois le danger de l'intoxication étrangère et la nécessité pressante pour les jeunes générations d'être tôt éclairées sur les littératures voisines de la nôtre. Il développe avec entrain cette raisonnable thèse : « Il est clair que l'initiation graduelle à l'une des grandes littératures du Nord mettrait nos jeunes gens en garde contre maint engouement qu'on leur reproche. Familiarisés dès le lycée avec ces classiques si différents des nôtres, ils ne tomberaient pas en pâmoison au premier contact avec Rossetti ou Wagner... »

LA REVUE DE PARIS

Une grande revue française, intéressante, et qui ne dédaigne pas d'être amusante ; vivante et suivant de près, sans rien sacrifier à l'improvisation, le cours des événements et des idées, — voilà ce qu'on a voulu faire, il y a tantôt deux ans, lorsqu'on a ressuscité ou plutôt créé la *Revue de Paris*.

Dans chaque numéro, la *Revue de Paris* a deux romans, ou un roman et une nouvelle. Citons seulement les noms de Gabriel d'Annunzio, — avec *Episcopo et Cie* et *l'Enfant de volupté;* — Paul Bourget — avec *Une Idylle tragique;* — Georges Beaume, Madame Caro, Adolphe Chenevière, François Coppée, François de Curel, Gaston Deschamps, Edouard Estaunié, — avec *l'Empreinte;* — Ferdinand Fabre, Henry Fèvre, A. Fogazzaro, — avec *Daniel Cortis ;* — Anatole France, — avec *le Lys rouge;* — Émile Gebhart, Gyp, — avec *le Mariage de Chiffon* et *Leurs Ames;* — Judith Gautier, Rudyard Kipling, La Feuillée, — avec *le Cahier bleu d'un petit jeune homme;* — Paul Margueritte, Masson-Forestier, Henry Rabusson, Edouard Rod, J.-H. Rosny, H. Sudermann, Léon de Tinseau, Charles de Torresani, — avec *le Quart d'heure de grâce,* — Ivan Tourguenef; enfin, la *Revue de Paris* a publié l'*Ame étrangère* et l'*Angelus,* les deux chefs-d'œuvre inachevés de Guy de Maupassant.

La *Revue de Paris* a fait une grande place aux Mémoires et Correspondances. Qu'il nous suffise de citer les Lettres de Sa Sainteté Léon XIII, celles de Balzac, Benjamin Constant, Octave Feuillet, Mazzini, Mérimée, Louis-Napoléon, Ernest et Henriette Renan, Saint-Arnaud ; la Correspondance du baron de Barante, le Journal du maréchal de Castellane, les Mémoires de Barras, de Gounod, du baron d'Haussez, du chancelier Pasquier, du duc de Persigny, du marquis de Semonville, les Souvenirs de Sophie Kovalevsky, du général baron Thiébault.

La *Revue de Paris* a publié des récits de voyage signés Pierre Loti, Jean Breton, lord Randolph Churchill, prince Bojidar Karageorgevitch, Max O'Rell, commandant Péroz, duc d'Uzès.

Soucieuse d'indépendance et de variété, la *Revue de Paris* ne veut pas avoir de rubriques ni de rédacteurs attitrés : chez elle, chaque sujet est traité, au moment opportun, par l'un des écrivains le mieux en état de le traiter. Ainsi, quand le comte de Paris est mort, la *Revue* s'est adressée à M. Édouard Hervé. Lorsque l'empereur Guillaume II, après l'assassinat du président Carnot, a ravivé par l'expression de ses condoléances l'attention de la France et de l'Europe, *la Revue* a fait appel aux souvenirs personnels de M. Jules Simon. Le jour même où l'empereur Alexandre III

achevait de mourir, elle donnait le portrait que l'on sait, tracé par l'auteur de l'*Empire des tsars*, M. Anatole Leroy-Beaulieu. Au moment où les regards se tournaient vers Tombouctou, elle publiait un article du commandant Monteil ; à l'heure où la question de Madagascar devenait brûlante, un article écrit sur place, exprès pour elle, par le prince Henri d'Orléans; après la prise de Tananarive, l'étude de M. Le Myre de Vilers sur *le Traité hova*; entre temps, toujours à point nommé, sur *les Japonais au combat du Yalou*, sur *la Stratégie du canal de Kiel*, sur *l'Expédition de Madagascar*, des articles anonymes dont chacun portait en lui-même les preuves d'une incontestable autorité. C'est M. Hanotaux qui veut bien commenter pour la revue *le Traité de Tananarive*; et dans une série d'études qu'elle va publier, il traitera les questions de politique étrangère les plus importantes et les plus « actuelles ».

Même indépendance et même variété, d'ailleurs, en toutes matières : Politique, Littérature, Beaux-arts. Dans une remarquable étude sur la *Guerre et la Paix intérieures de 1871 à 1893*, le regretté James Darmesteter assurait que les fidèles de la monarchie française devaient renoncer à tout espoir; peu de temps après, à la même place, répondait un fidèle de la monarchie. Sur des questions d'histoire, de politique étrangère ou intérieure, la *Revue* a publié des articles signés Godefroy Cavaignac, Paul Deschanel, Étienne Lamy, Ernest Lavisse, Francis Magnard, Frédéric Masson, Spuller, Vacherot, lord Wolseley. — S'agit-il de *Falstaff* ? on s'adresse à M. Victor Maurel. S'agit-il de *Tristan et Iseult* ? pour l'opéra, la parole est à M. Catulle Mendès ; pour la légende, à M. Gaston Paris.

Aux noms que nous venons de citer, il faut ajouter ceux de morts illustres comme Bonaparte, Augier, Coleridge, Alexandre Dumas fils, Mirabeau, George Sand, Taine; ceux de vivants comme le duc d'Aumale, Berthelot, Paul Bourget, Jules Claretie, Edmond de Goncourt, Gréard, Meilhac, Léon Say, Albert Sorel, Sully Prudhomme, A. Bardoux, le comte Benedetti, Mgr Boeglin, Paul Bonnetain, le vicomte de Borrelli, Maurice Bouchor, E. Boutmy, A. Dastre, madame Alphonse Daudet, Ernest Daudet, Arthur Desjardins, général Dragomirov, l'abbé Duchesne, Duclaux, Eugène Dufeuille, George Duruy, Alfred Ernst, Émile Faguet, Augustin Filon, Th. Funck-Brentano, Gustave Geffroy, André Hallays. Paul Hervieu, Izoulet, J.-J. Jusserand, Jean Lahor, Gustave Larroumet, Jules Lemaître, Arthur Lévy, Charles Maurras, André Michel, G. de Molinari, Gabriel Monod, le comte R. de Montesquiou, Jacques Normand, Maurice Paléologue, Lucien Perey, Raymond Poincaré, Émile Pouvillon, Marcel Prévost, Ary Renan, J. Ricard, Mary Robinson, Georges Rodenbach, Romain Rolland, le comte Pierre de Ségur, le marquis de Sassenay, Gabriel Séailles, le prince Georges Stirbey, Maurice Talmeyr, Tannery, Thouvenel, Albert Vandal, Gabriel Vicaire, Viollet-le-Duc, Widor, etc...

Sous la direction de MM. James Darmesteter et Louis Ganderax, la *Revue de Paris* avait débuté brillamment. Depuis, M. Louis Ganderax a conservé ses fonctions, et M. Ernest Lavisse, de l'Académie française, a succédé à M. James Darmesteter : sous leur direction, la *Revue* continuera d'offrir au public une réunion d'écrivains représentant les opinions et les doctrines les plus diverses avec une égale compétence, avec un égal talent.

Dans la REVUE DE PARIS paraîtront prochainement :

ROMANS

Quinze ans de Mariage
PAR ALPHONSE DAUDET

L'Ile d'Amour
PAR ANATOLE FRANCE

Bijou
PAR GYP

Deux Jeunes Filles
PAR LUDOVIC HALÉVY

Ramontcho
PAR PIERRE LOTI

Le Jardin secret
PAR MARCEL PRÉVOST

L'Ange et la Sphinge
PAR ÉDOUARD SCHURÉ

Les Deux Rives
PAR FERNAND VANDÉREM

NOUVELLES

Le Procès Larroque
PAR HENRY BECQUE

Le Château des Larmes
PAR CHARLES BUET

Le Nostalgique
PAR GUSTAVE GEFFROY

Éric
PAR ABEL HERMANT

Ivraie humaine
PAR PAUL HERVIEU

M. de Boistulbé
PAR HENRY MEILHAC

Le Passé
PAR GEORGES DE PORTO-RICHE

Aux lumières
PAR JEANNE SCHULTZ

BULLETIN D'ABONNEMENT A « LA REVUE DE PARIS »

Je déclare souscrire à un abonnement, de _____,
à dater du _____, *pour la somme de* _____,
que je joins ci-inclus.

SIGNATURE :

Nom _____,

Adresse _____

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48. »	24. »	12. »
DÉPARTEMENTS	54. »	27. »	13.50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60. »	30. »	15. »

Mettre ce Bulletin sous enveloppe à l'adresse de
M. le Gérant de **la Revue de Paris**, 85 *bis*, faubourg Saint-Honoré, à Paris.

Cinq Centimes — Cinq Centimes

LE JOURNAL

Quotidien, Littéraire, Artistique et Politique

106, Rue Richelieu, 106

DIRECTEUR : FERNAND XIAU

ABONNEMENTS

	Paris	Départ.	Étranger.
Trois mois.....	5 50	7 »	10 »
Six mois.....	10 50	13 »	18 »
Un an.....	20 »	25 »	35 »

ABONNEMENT SPÉCIAL, N° DU MERCREDI avec son Supplément.

PAR 5 ET DÉPARTEMENTS..... 6 »

ÉTRANGER, UNION POSTALE..... 8 »

Tarif des

ANNONCES-RÉCLAMES

	La Ligne.		La Ligne.
Échos 1re page	20 »	Réclames...	5 »
Annonces....	2 »	Faits divers.	10 »

LE JOURNAL avec son Supplément justifie son titre tout à fait impersonnel. Il est à la fois le plus littéraire et le mieux renseigné des organes de la presse parisienne. On a fait le journal littéraire et le journal d'informations. LE JOURNAL est l'un et l'autre, avec une partie politique absolument indépendante.

Émile Zola, François Coppée, Henri Meilhac,
Mmes Séverine, Juliette Adam, Gyp,
Paul Bourget, Émile Bergerat, André Theuriet. Arsène Houssaye, René Maizeroy,
Hugues Le Roux, Henry Becque, Maurice Barrès, Henri Lavedan, Grosclaude, Paul Hervieu,
Gustave Geffroy, Joseph Caraguel, Fernand Vanderem, Jean Maure, Oscar Méténier,
Comte de Kératry, Camille de Sainte-Croix, Paul Alexis, Ivan Bouvier, Mentor,
Georges d'Esparbès, Clovis Hugues, Jean de Bonnefon, Pierre Wolff,
Gustave Geffroy, Lucien Descaves, Jules Renard, Jean Bayol, Jules Huret,
Félicien Champsaur, Paul Bonnetain, Henry Céard, Une Parisienne,
Miriliton, Gaëtan de Méaulne, Paul Adam, Rodolphe Darzens, Bernard Lazare, Cambrian,
Louis Bertin, Alphonse Allais, Pierre de Lano, Remy de Gourmont,
Vigné d'Octon, Jacques Redelsperger, Laisant,
Edmond Le Roy, Félix Régnier, Léon Millot, Adolphe Mayer,
Emile Goudeau, Jean Raphanel, Maurice Lefèvre, Paul Brulat,
Auguste Marin, Georges Docquois, Mme Huvelin, Georges de Labruyère,
Louis de Robert Puymirail, Jules Ranson, Évariste Mangin,
d'Ingouville, George Bastard, Emilien Chesneau, Vicomte Ulric de Civry,
André Gresse, Arlequine, H. Valoys, G. de Liliers, Émile Guitton,
Paul Fouquiau, Hector France, Alberty, Baude de Maurceley, Dr Legué,
Édouard Hubert, Maurice Colin, Jules Quinaud, Eugène Doré,
Jocelyne, Un Domino rose, Jean de l'Échiquier, Marcel Pradier, Un Snob, Eugène Lintilhac,
Joseph Gayda, Eugène Clisson, Jacques Daurelle, de Santa-Anna Nery, Daniel d'Aigre,
Un Monsieur en habit noir, Bertie-Henri Clère,
F. Ogier, Émile André, Altair, J.-A. Natali,
Colin-Maillard, Clam, Harry, Louis Labat, Scarron, Jacques Finance,
Pierre Paul, Louis Baissas, Lefrancier, Paul Héra, d'Aguerre,
Léon Couturat, Servet, F.-A. Steenackers, James,
Etc., etc., etc.

Secrétaire de la Rédaction : ALEXIS LAUZE.

LE JOURNAL

POUR TOUS

Supplément illustré du JOURNAL paraissant

TOUS LES MERCREDIS

PARIS ET DÉPARTEMENTS : 15 CENTIMES

ARTHUR MEYER

Le Gaulois

LE PLUS GRAND JOURNAL DU MATIN

ARTHUR MEYER

PRIX DES ABONNEMENTS :

Paris et Départements				Étranger			
Un mois . . .	5 fr.	Six mois. . . .	27 fr.	Un mois. . . .	6 fr.	Six mois. . . .	32 fr.
Trois mois . .	13.50	Un an.	54. »	Trois mois. . .	16. »	Un an.	64. »

Les frais de poste en plus pour les pays ne faisant pas partie de l'Union postale.

Principaux Collaborateurs du *Gaulois*

DIRECTEUR : **Arthur MEYER**

Politique. — MM. Louis TESTE, J. CORNÉLY.

Politique étrangère. — Madame Edmond ADAM ; M. Adolphe ADERER.

Chroniques et Contes. — MM. Alexandre DUMAS, V. SARDOU, Henry MEILHAC, Ludovic HALÉVY, Jules CLARETIE, Paul BOURGET, CUCHEVAL-CLARIGNY, G. LARROUMET, Gaston JOLLIVET, Joseph MONTET, Dr DUMONTPALLIER, Général DU BARAIL, GYP, F. SARCEY, H. FOUQUIER, Ed. ROD, Louis GANDÉRAX, Jean AICARD, René MAIZEROY, Alexandre HEPP, Marcel PRÉVOST, Louis DE MEURVILLE, G. PRADEL, etc.

Fantaisies. — M. Adrien VÉLY (Brioché).

Bloc-Notes parisiens. — Le Bloc-Notes est une innovation du *Gaulois*, il est signé TOUT-PARIS, pseudonyme derrière lequel se cachent des écrivains connus et aimés du public parisien et des gens du monde.

Gazette parlementaire. — MM. Robert MITCHELL et Edmond MICHEL.

Échos, Informations, Reportage. — MM. Ferdinand BLOCH, Emile MICHELET, A. GALDEMAR, Henry LAPAUZE, G. CAPELLE, ORSINI, BURLET, HUTIN, SAINT-RÉAL, Paul ROCHE, Louis LAMBERT.

Nouvelles diverses. — M. Léon BRÉSIL.

Tribunaux. — M. G. DE MAIZIÈRES.

Critique dramatique. — M. Hector PESSARD.

Critique musicale et Beaux-Arts. — M. L. DE FOURCAUD.

Courrier des théâtres. — NICOLET.

Sport. — M. FONTANGY.

Bourse. — M. CLÉMENT.

Chronique Immobilière. — M. MONEYRAC.

Carnet de l'amateur. — M. BLOCHE.

Secrétaire de la rédaction : **M. Georges FOUCHER.**

Rédaction et Administration : 2, Rue Drouot.

GIL BLAS

8, rue Glück

Rédacteur en Chef : Francis CHEVASSU

PRIX DES ABONNEMENTS :

	3 Mois	*6 Mois*	*Un An*
Seine, Seine-et-Oise	13.50	26 »	50 »
Départements	16 »	31 »	60 »
Union Postale	17 »	33 »	64 »

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

Gil Blas, qui révéla au public les noms des plus grands écrivains de notre époque, se distingue des autres journaux littéraires en ceci qu'il est essentiellement parisien. Il est en outre un journal d'informations et de grand reportage.

Gil Blas, publie chaque jour des contes, chroniques et romans de :
Henri MEILHAC, Émile ZOLA, Paul BOURGET, Anatole FRANCE, Henry BECQUE, GYP, Louis LEGENDRE, Gilbert-Augustin THIERRY, Maurice DONNAY, Abel HERMANT, J.-H. ROSNY, Emmanuel ARÈNE, DUBUT DE LAFOREST, Louis de GRAMMONT, Charles MARTEL, Maurice MONTÉGUT, MONTJOYEUX, Alfred NAQUET, Jules RICARD, POMPON, Joseph MONTET, Camille OUDINOT, Maurice LEBLANC, Charles BUET, Léopold LACOUR, Marcel L'HEUREUX, Gustave GUICHES, Jules BOIS, Paul GINISTY, COLOMBINE, Camille LEMONNIER, Pierre VEBER, Pierre WOLFF, Michel CORDAY, Paul GAVAULT, Ubald LACAZE, Roger d'AVRECOURT, etc., etc.

Echos, par le Diable boiteux.
La Vie parisienne, par SANTILLANE.
L'Actualité fantaisiste : Tristan BERNARD, BOTTOM, Emile GOUDEAU, Paul LAFFITTE, Maxime FORMONT.
Le Grand reportage : GANTEAIRE, R. BENEDITE, Charles BARDIN, Louis GAILLARD, TIBURCE, Albert CELLARIUS.
Critique dramatique : Léon BERNARD-DEROSNE.
Critique musicale : Gaston SALVAYRE.
La Soirée parisienne : Richard O'MONROY.
Propos de Coulisses : TURLUPIN.
Politique étrangère : Charles GIRAUDEAU.
Informations politiques : MAIRESSE.
Les Sports : Jean d'ARVE, SPADA, F. de VILLEMONT.

Secrétaire de la Rédaction : Jules GUÉRIN

LE GIL BLAS ILLUSTRÉ

Supplément du GIL BLAS illustré en couleurs paraissant

Tous les Vendredis

JOURNAL DES DÉBATS

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

JOURNAL BI-QUOTIDIEN

Le JOURNAL DES DÉBATS transformé publie chaque jour deux éditions, *l'une le matin* — **édition sur papier blanc** — et *l'autre le soir* — **édition sur papier rose.**

Ces deux éditions n'ont pas une ligne commune; il s'agit donc en réalité d'un journal donnant huit pages par jour de texte inédit, mais divisé en deux éditions pour communiquer les informations les plus récentes.

Puissamment organisé au point de vue de l'information, il tient le lecteur au courant des nouvelles du monde entier.

La rédaction du journal a été considérablement renforcée : le nom et la réputation de ses collaborateurs sont de sûrs garants de sa valeur littéraire.

Son programme politique reste le même que par le passé : *républicain* et *libéral*, indépendant des personnalités, n'ayant souci que des principes, il désire grouper autour de lui les hommes de bon sens et de bonne foi, et il compte sur leur appui pour résister aux violents et contribuer à cette œuvre de défense et de réparation sociales qui s'impose aujourd'hui à la conscience de tout bon citoyen.

Le JOURNAL DES DÉBATS traite les questions financières avec la même indépendance que les questions politiques : soucieux de veiller à la sécurité de l'épargne nationale, il se fait un devoir d'étudier, d'une manière approfondie et impartiale, les affaires qui peuvent solliciter l'attention de ses lecteurs, et le soin qu'il apporte à cette étude lui permet d'accepter la pleine responsabilité de ses appréciations.

Le prix de l'abonnement pour Paris, les Départements et l'Alsace-Lorraine est de 72 francs par année pour les deux éditions, et de 40 francs par année pour une seule édition, blanche ou rose. Pour les pays compris dans l'Union postale, le prix de l'abonnement annuel est de 84 francs pour les deux éditions et de 50 francs pour une seule édition. Ces prix sont de moitié pour un semestre et d'un quart pour un trimestre.

VOICI LA LISTE DES PRINCIPAUX COLLABORATEURS DU *JOURNAL DES DEBATS*

MM. Alexandre Dumas, Gréard, Ludovic Halévy, Henry Houssaye, Ernest Lavisse,
Meilhac, E. Rousse, Léon Say, le vicomte Melchior de Vogüé et Brunetière, de l'Académie française,
A. Bardoux, Philippe Berger, Émile Boutmy, Anatole Leroy-Beaulieu,
Paul Leroy-Beaulieu, Maspéro, de Molinari, Gaston Paris
Georges Picot, Arthur Raffalovich et E. Reyer, de l'Institut;
le professeur Grancher et le docteur Daremberg, de l'Académie de médecine;
E. Aynard, Georges Berger, J. Charles-Roux, Francis Charmes et Paul Deschanel, députés;
Arvède Barine, Baguenault de Puchesse, René Bazin, Ernest Bertin,
Paul Bluysen, Paul Bosq, J. Bourdeau, Paul Bourget, H. Bousquet, de Caussade,
Joseph Chailley-Bert, Henri Chantavoine,
Paul Desjardins, Jules Dietz, René Doumic, Ducuing,
E. Faguet, Augustin Filon, Gebhart,
Philippe Godet, André Hallays, Harry Alis, Georges Hément,
André Heurteau, Jaliffier, Adolphe Julien,
Raymond Koechlin, E. Lamy, Jules Legras, Jules Lemaître, Charles Malo,
André Michel, Georges Michel,
Henri de Parville, A. Rambaud, Ch. Recolin,
Édouard Rod, Maurice Spronck, Jacques du Tillet, Guy Tomel, Albert Vandal,
Émile Weyl, D. Zolla, etc., etc.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ : 17, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois
ABONNEMENTS : 1, place du Louvre.

La "PHOSPHATINE FALIÈRES" est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance. *Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.*

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHcies

VIN DE CHASSAING

BI-DIGESTIF

Prescrit depuis 30 ans

CONTRE LES AFFECTIONS DES VOIES DIGESTIVES

Paris, 6, Avenue Victoria.

CONSTIPATION

Guérison par la véritable

Poudre Laxative de Vichy

Laxatif sûr, agréable, facile à prendre

Le flac. de 25 doses environ 2 fr. 50

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHcies.

COMPRIMÉS DE VICHY

Aux Sels naturels de Vichy (État) extraits des Sources par la Compagnie Fermière

En faisant dissoudre 4 à 5 de ces comprimés dans un verre d'eau ou d'eau rougie, on obtient pratiquement et économiquement une eau artificielle gazeuze analogue à celle des célèbres sources de Vichy

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHARMACIES. — COMPAGNIE FERMIÈRE DE VICHY, 8, BOULEVARD MONTMARTRE

PARFUMERIE

ED. PINAUD

37, Boulevard de Strasbourg, PARIS

Maison de détail : 26, Boulevard des Italiens, 26

Spécialité exclusive de la Maison

ED. PINAUD

PARFUMERIE A L'IXORA

Essence	à l'IXORA
Savon	à l'IXORA
Pommade	à l'IXORA
Huile	à l'IXORA
Poudre de Riz	à l'IXORA
Vinaigre	à l'IXORA
Brillantine	à l'IXORA
Sachets	à l'IXORA
Eau de Toilette	à l'IXORA
Cosmétique	à l'IXORA

EAU DE QUININE

TONIQUE — HYGIÈNE DE LA TÊTE

BAUME DERMIQUE

ADOUCIT LA PEAU ET PRÉVIENT LES ENGELURES

Spécialité d'Essences superfines pour mouchoir

OPOPONAX, HÉLIOTROPE BLANC, IRIS VIOLETTES DE PARME

SAVON SUPÉRIEUR AU SUC DE LAITUE
POUDRE DE RIZ REINE
ELIXIR DENTIFRICE ODONTALGIQUE

55 ANNÉES DE SUCCÈS

60 récompenses, dont 2 Grands Prix

17 Dipl. d'Honneur, 17 Méd. d'Or, etc.

ALCOOL DE MENTHE DE **RICQLÈS**

Le seul véritable ALCOOL de MENTHE

Souverain contre indigestions, dysenterie, cholérine, maux d'estomac, de cœur, de tête.

Dans une infusion pectorale bien chaude, *il réagit admirablement contre* Rhumes, Refroidissements, Grippe.

PRÉSERVATIF CONTRE LES ÉPIDÉMIES

EAU DE TOILETTE ET DENTIFRICE EXQUIS

EXIGER LE NOM DE RICQLÈS SUR LES FLACONS

FRÈRES MARISTES

SOLUTION DE BI-PHOSPHATE DE CHAUX

Saint-Paul-Trois-Châteaux (Drôme).

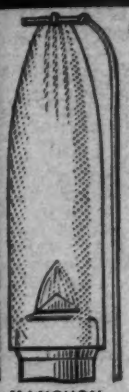
28 Ans de Succès contre Scrofule, Débilité, Ramollissement, Carie des Os, Maladies des Voies respiratoires. — Spécialement recommandée pour Enfants et Jeunes Filles, excite l'appétit, facilite la digestion. *Notice franco.*

Poudre de Riz **TSARINE** Adoucissante, adhérente invisible

Violet PARIS 22 Bd des Italiens

CRÈME **TSARINE** Fluide, végétale, à base de Glycérine.

BEC AUER



(Breveté S. G. D. G.) Siège Social : **151, Rue de Courcelles, Paris**

50 % d'Économie { Lumière triple, pas de chaleur, pas de fumée ; Le prix des becs est remboursé en 2 mois par l'économie réalisée.

BAISSE DE PRIX
Bec n° 1 — **14** fr.
Bec n° 2 — **16** fr.

MAGASINS de VENTE et d'EXPÉRIENCES :
17, Boul. Montmartre ;
7, Boul. Beaumarchais ;
116, Rue de Rennes.

MÉFIEZ-VOUS DES CONTREFACTEURS

Avec eux vous n'aurez jamais le remplacement des manchons assuré

Exigez la marque : ★ **S. F. AUER** ★

Plus de 1,000 installations électriques remplacées par le BEC AUER

La Société française de l'Incandescence par le gaz

A DES REPRÉSENTANTS DANS TOUTES LES GRANDES VILLES DE PROVINCE.

Le Vin Désiles

(Formule du Docteur A. C., Ex-Médecin de Marine)

Cordial Régénérateur

COMPOSITION

QUINQUINA
COCA
KOLA
CACAO
PHOSPHATE DE CHAUX
SOLUTION IODO-TANNIQUE
Excipient **Spécial** *DÉSILES*

La connaissance de sa composition suffit à indiquer les cas dans lesquels on doit employer ce vin. — Ce sont d'abord toutes les affections de débilitation telles que l'***Anémie***, la ***Phtisie***, les ***Convalescences*** *(surtout celles de la femme aux époques critiques de sa vie)* ; la ***Faiblesse musculaire*** ou ***nerveuse*** causée par les ***fatigues***, les ***veilles***, les ***travaux*** de ***cabinet*** ; l'***épuisement prématuré*** ; la ***Spermatorrhée*** ; les maladies de la ***moëlle*** ; le ***Diabète*** ; les affections de l'***estomac*** et de l'***intestin*** ; puis les altérations constitutionnelles dues à une viciation du ***sang***, telles que : ***Goutte***, ***Rhumatisme***, ***Rachitisme***, ***Accidents scrofuleux*** des enfants, etc.

Il tonifie la voix, régularise les battements du cœur, active le travail de la digestion.

L'homme débilité y puise la **force**, la **vigueur** et la ***santé***. L'homme qui dépense beaucoup d'activité, l'entretient par l'usage régulier de ce cordial, efficace dans tous les cas, éminemment **digestif** et **fortifiant** et agréable au goût comme une liqueur de table.

PRIX DU FLACON : **5** FRANCS (franco à domicile).

Dépôt Central : **Rue du Louvre, 5bis, PARIS**

Le meilleur Calmant

SIROP BERTHÉ

Souffrances de toute nature : *Rhumes, Maux de Gorge, Maux d'Estomac, Douleurs de Ventre* chez les Femmes, *Excitation nerveuse, Insomnies*, etc.

PÂTE BERTHÉ, complément du traitement.

EXIGER le *Timbre officiel* et la *Signature* Berthé

Sirop, 3f; *Pâte*, 1f60.

FUMOUZE-ALBESPEYRES, 78, Faubg St-Denis, Paris.

Dentition

SIROP DELABARRE

Sirop sans narcotique.

Employé en frictions sur les gencives, il facilite la sortie des Dents et supprime tous les accidents de la première Dentition.

Exiger le nom de DELABARRE et le Timbre officiel. — 3 fr. 50 LE FLACON.

FUMOUZE-ALBESPEYRES, 78, Faubg St-Denis, Paris.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

Pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France.

Société anonyme fondée suivant décret du 4 mai 1864.

CAPITAL : 120 MILLIONS DE FRANCS.

Siège social, 54 et 56, rue de Provence, à Paris.

Dépôts de fonds produisant intérêts et remboursables à échéance fixe :

De 4 ans à 5 ans.	3 1/2 °/.
De 2 ans à 47 mois	2 1/2 °/.
De 1 an à 23 mois.	2 °/.
Comptes à sept jours de préavis . . .	1 °/.
Comptes de Chèques	1/2 °/.

Comptes courants variables suivant les opérations.

Toutes opérations de Banque, notamment : Escompte et Encaissement d'Effets de commerce; Ordres de Bourse en France et à l'Étranger; Coupons; — Avances et Opérations sur Titres; Souscriptions; — Garde de Titres; — Assurances; Garantie contre le remboursement au pair et les risques de non vérification des tirages; Location de coffres-forts; Dépôts de Fonds à intérêts; — Lettres de crédit; Envois de Fonds; — Renseignements, etc.

La Société a 200 agences et bureaux en France, 1 agence à Londres, et des correspondants sur toutes les places de France et de l'Étranger.

Le **COURRIER de la PRESSE**, 19, boulevard Montmartre, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les Journaux du monde, sur n'importe quel sujet.

Le COURRIER de la PRESSE lit 6.000 Journaux par Jour.

POUR **AMELIORER**

POTAGES SAUCES-RAGOUTS LEGUMES et toutes sortes de METS

ET POUR **CONFECTIONNER** RAPIDEMENT

UN BOUILLON DELICIEUX ET ECONOMIQUE

PRENEZ DU VÉRITABLE

EXTRAIT DE VIANDE

LIEBIG

EXIGER LA SIGNATURE : **LIEBIG**

EN ENCRE BLEUE SUR L'ETIQUETTE

LA BEAUTÉ par la SANTÉ

Pour combattre les influences fâcheuses qui irritent, tachent ou flétrissent la peau, employez :

Le *SAVON SULFUREUX* de Ae **MOLLARD**, 2f.
L'*EAU de TOILETTE* Sulfureuse de **MOLLARD**, 3f.
Le *COLD-CREAM Sulfureux* de **MOLLARD**, 2f.
La *NEIGEUSE*, *au Lait de Soufre*, de **MOLLARD**, 3f.
(blanche, rose ou bise).

On sait que le **SOUFRE**, sous des formes diverses, en traversant le tissu dermal pénètre dans le sang et, combattant ses *principes nuisibles*, rétablit la vitalité organique de la peau.

Cette parfumerie, très fine et suave, malgré sa base inaltérable, donne au teint un éclat et une *fraîcheur* remarquables.

ENVOI BROCHURE GRATIS SUR DEMANDE

Pharmacie, 8, RUE DES LOMBARDS, 8, *Paris*.

DEMANDEZ CHEZ PHARMACIENS ET PARFUMEURS

ou enverrons franco contre Bon de Poste de 10 francs.

OBÉSITÉ combattue avec succès, et sans danger pour la santé par les **PILULES FONDANTES** du Dr Angerville 6 fr. la boîte c. mandat.

Phie LEMAIRE, 14, r. Grammont, Paris.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les Annonces sont reçues exclusivement à l'OFFICE MODERNE DE PUBLICITÉ, 1, Place du Louvre.

TROIS MAISONS à Paris, rue de Longchamp, 12 et 14, et rue de Lubeck, 29.
Cont. 152 m. Rev. 10.480 fr. M. à p. 100.000 fr.
— 166 — 14.318 — 140.000
— 153 — 10.426 — 100.000
A adj. s. 1 enc. Ch. not. Paris, le 25 février 1896, par Me Chatelain, notaire, 37, rue Poissonnière, dépositaire de l'enchère.

Vente, le lundi 24 février 1896, à 1 heure et demie très précises, en trois lots,
En l'étude de Me Massion, notaire,
De TROIS ACTIONS
De la Compagnie d'assurances générales sur la vie.
Mise à prix, pour chaque lot : 20.000 francs.
Consignation pour enchérir : 5.000 francs.
S'adresser à Me Massion, notaire à Paris, 58, boulevard Hausmann, et Me Ch. Martin, avoué à Paris, 6, rue de la Grange-Batelière.

HOTEL rue Leo-Delibes, 7. Atelier d'artiste. Cont. 351 m. M. à p. 275.000 fr. Crédit foncier. A adj. s. 1 ench. Ch. not. Paris, mardi 3 mars 1896. S'adr. à Me Massion, not., 58, boul. Haussmann.

DEUX MAISONS à Paris : 1° r. Beauregard, 3, et N.-D. de Recouvrance, 4. R. br. 14.120 f. M. à pr. 150.000 f. — 2° r. Monsieur-le-Prince, 17. Bail pr. 3.000 f. M. à p. 45.000 f. A adj. s. 1 enc. Ch. not. Paris, le 3 mars. S'ad. à Me Laverne, not., 13, r. Taitbout.

SIX MAISONS à Paris : 1° rue de Lappe, 49. Cont. 194 m. Rev. 5.055 fr. M. à pr. 40.000 fr.
2° Rue Sedaine, 17. Cont. 555 m. Revenu net 8.000 fr Mise à prix 90.000 fr.
3° Boulevard Magenta, 121. Cont. 103 m. Rev. 10.000 fr. Mise à prix 90.000 fr.
4° Rue de Charonne, 17. Cont. 665 m. Revenu 16.220 fr. Mise à prix 160.000 fr.
5° Rue de Reuilly, 23. Cont. 4.600 m. Rev. net 16.000 fr. Mise à prix 240.000 fr.
6° Boul. Richard-Lenoir, 22. Cont. 577 m. Rev. 32.775 fr. Mise à prix 320.000 fr. A adj. s. 1 enc. Ch. not. Paris, le 10 mars 1896, midi. S'adr. aux not. Mes Decloux, 10 *bis* boul. Bonne-Nouvelle, et Breuillaud, 333, rue Saint-Martin, dépos. de l'ench.

HOTEL av. Victor-Hugo, 101. Cont. 379 m. 50. M. à p. 50.000 fr. A adj. s. 1 enc. Ch. not., 3 mars 1896. S'ad. Me Lanquest, not. boul. Haussmann, 92.

MAISON r. Bleue, 10. Cont. 277 m. Rev. 14.335 f. M. à p. 145.000 f. A adj. s. 1 ench. Ch. not Paris, 25 février. S'ad. Me Lanquest, not., boul. Haussmann, 92.

Vente au Palais, le mercredi 19 février, à 2 heures,
MAISON sise au Pré-Saint-Gervais (Seine),
Grande-Rue, n° 9.
Contenance : 546 mètres environ.
Revenu brut : 3.775 francs environ.
Mise à prix : 35.000 francs.
S'adresser :
A Me René Marin, avoué à Paris, 18, rue du Quatre-Septembre ;
A Mes Ferté et Marmottan, avoués à Paris ;
Et à Me Chauffriat, notaire à Pantin.

FERME DE COURBETIN, comm. de Veudières (Aisne), 152 hect. Rev. br. 7.000 fr., pêche et chasse. Mise à prix : 150.000 fr. A adj. sur 1 ench. Ch. not. de Paris, le 3 mars 1896. S'adresser à Me Fay, notaire, 11, rue Saint-Florentin.

MAISON à Paris, r. de La Villette, 72. Cont. 225 mèt. R. br. 2.345 f. M. à p. 20.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. not. Prris, le 25 février 1896. S'adr. à Me Mégret, notaire, 45, rue Richelieu.

MAISON boulev. Raspail, 207. Cont. 329 mèt. Rev. br. 17.000 fr. env. M. à pr. 200.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. not. Paris, mardi 3 mars 1896. S'adr. à Me Camille Tollu, not., 9, r. de Grenelle.

TERRAIN boul. St-Marcel, 22 *bis*. Cont. 815 m. M. à pr. 120.000 fr.— MAISON r. de Poliveau, 25. Cont. 1.367 m. Rev. 9.058 fr. M. à p. 80.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. not. Paris, le 3 mars 1896. S'adr. à Me Dauchez, notaire, 37, quai de la Tournelle.

PROPRIÉTÉ à Clichy-la-Garenne (Seine), 31 et 33, r. de Paris. Cont. 2.687 m. R. br. 24.765 f. M. à pr. 260.000 f. A adj. s. 1 enc. Ch. not. Paris, 25 février. S'ad. à Me Ragot, not., 11, r. Louis-le-Grand.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Excursions à Jersey et à Guernesey

La Compagnie des chemins de fer de l'Ouest fait délivrer, toute l'année, des billets d'aller et retour de Paris à Jersey (Saint-Hélier), valables pendant un mois et comprenant la traversée de France à Jersey, aux conditions suivantes :

1° Par Granville ou Saint-Malo.

I. Billets valables à l'aller et au retour par Granville :

1re Classe, **70** fr. **10** — 2e classe, **49** fr. **05** — 3e classe, **35** fr. **25**

II. Billets valables à l'aller par Granville, au retour par Saint-Malo (ou inversement), et permettant d'effectuer l'excursion du Mont-Saint-Michel (parcours en voiture compris dans le prix du billet) :

1re Classe, **78** francs — 2e classe, **55** fr. **40** — 3e classe, **40** fr. **15**

Dans les cas de CHLOROSE et d'ANÉMIE
rebelles aux moyens thérapeutiques ordinaires, les préparations à base
d'HÉMOGLOBINE SOLUBLE de V. Deschiens
ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants
Se vend dans toutes les Pharmacies sous les formes suivantes :
ÉLIXIR — SIROP — VIN — DRAGÉES
ET HÉMOGLOBINE GRANULÉE

Indicateur-Chaix
Livrets-Chaix

MM. les Voyageurs peuvent se procurer dans les gares et les librairies les Recueils et publications officielles des chemins de fer, paraissant depuis quarante-cinq ans, avec le concours des Compagnies :

L'INDICATEUR-CHAIX
(Paraissant toutes les semaines.) Avec cartes. Prix 0 75

LIVRET-CHAIX CONTINENTAL
(Paraissant tous les mois.)
Chemins de fer français et internationaux, avec cartes. Prix. . 1 50
Chemins de fer étrangers, avec cartes. Prix . . . . . 2 »

LIVRET-CHAIX SPÉCIAL DE CHAQUE RÉSEAU
(Paraissant tous les mois). Avec cartes
5 livrets : Ouest ; — Orléans, État, Midi ; — Paris-Lyon-Méditerranée ; — Nord ; — Est. — Chaque Livret. . 0 40

LIVRETS-CHAIX DE LA BANLIEUE
Avec cartes.
Ouest. Prix. 0 10
Est. Prix . . 0 10
Nord. Prix . 0 10
Orléans. Prix 0 10

G. Havard fils, éditeur
rue de Richelieu, 27 — Paris

Viennent de paraître :

L'ART D'ÉCRIRE

Ouvriers et Procédés

Par Antoine ALBALAT

CE QUE DOIT ÊTRE LA CRITIQUE LITTÉRAIRE. — M. DE HEREDIA ET LES POÈTES ACTUELS. — M. PAUL BOURGET ET LE ROMAN PSYCHOLOGIQUE. — M. SULLY-PRUDHOMME ET L'IDÉALISME. — ERNEST RENAN ET L'INFLUENCE RELIGIEUSE. — M. BRUNETIÈRE ET LA CRITIQUE D'AUJOURD'HUI. — JULES VALLÈS ARTISTE. — GUSTAVE FLAUBERT CRITIQUE. — LA CRITIQUE CONTEMPORAINE ET LA LITTÉRATURE GRECQUE. — CONSIDÉRATIONS SUR LES FEMMES.

Un volume in-18 jésus. . . . . 3 fr. 50

DARGÈNE (Jean)

Sous la Croix du Sud

(Roman de la Nouvelle-Calédonie)

Un volume in-18 jésus. . . . . 3 fr. 50

KAHN (Gustave)

LE ROI FOU

Un volume in-18 jésus. . . . . 3 fr. 50

Pour paraître le 20 février :

P.-J. PROUDHON

CONCLUSIONS SUR LA VIE DE JÉSUS

Préface et Manuscrits inédits classés par E.-J. CHAPEYROUX

Un volume in-8° carré . . . . . 5 fr.

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS :

BARONNE STAFFE

L'Agenda de la Baronne Staffe, 1896, un volume in-4° écu. . 3 fr. 50

La Correspondance dans toutes les circonstances de la Vie, un vol. in-18 jésus, relié. . . . . 4 fr.

Traditions culinaires et l'Art de manger toutes choses à table, un volume in-18 jésus, relié . . . . . 4 fr.

Librairie Académique DIDIER — PERRIN et Cie, Éditeurs
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, PARIS.

VIENNENT DE PARAITRE :

G. LENOTRE

UN CONSPIRATEUR ROYALISTE PENDANT LA TERREUR

LE BARON DE BATZ

— 1792-1795 —

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

Un beau volume in-8°, orné de deux portraits en héliogravure. . 7 fr. 50

DU MÊME AUTEUR :

LE VRAI CHEVALIER DE MAISON-ROUGE. *A.-D.-J. Gonzze de Rougeville.* — 1761-1814, d'après des documents inédits. Un volume in-16, avec deux gravures . . . . . 3 fr. 50

LA GUILLOTINE ET LES EXÉCUTEURS DES ARRÊTS CRIMINELS PENDANT LA RÉVOLUTION, d'après des documents inédits tirés des Archives de l'État. Un volume in-8°, avec deux gravures. . 7 fr. 50

ARTHUR DESJARDINS
MEMBRE DE L'INSTITUT, AVOCAT GÉNÉRAL A LA COUR DE CASSATION

P.-J. PROUDHON

SA VIE, SES ŒUVRES, SA DOCTRINE

Deux volumes in-16 . . . . . 7 fr.

DU MÊME AUTEUR :

LES DEVOIRS. *Essai sur la Morale de Cicéron.* Ouvrage couronné par l'Institut, 2e édition, précédée d'une introduction nouvelle : *Cicéron, le Devoir et la Politique.* Un volume in-16 . . . . . 3 fr. 50

J.-P. BASSERIE

LA CONJURATION DE CINQ-MARS

ÉTUDE HISTORIQUE

Précédée d'une Introduction par M. Alfred MÉZIÈRES, *de l'Académie française.*

Un fort volume in-16 . . . . . 3 fr. 50

E. PLON, NOURRIT & Cie, Imprimeurs-Éditeurs
RUE GARANCIÈRE, 8 ET 10, A PARIS

Viennent de paraître :

MÉMOIRES
DU
DUC DE PERSIGNY
PUBLIÉS AVEC DES DOCUMENTS INÉDITS
Un avant-propos et un épilogue.
PAR
M. H. DE LAIRE, Cte D'ESPAGNY
Ancien secrétaire intime du Duc

Un volume in-8°, avec portrait. Prix . . . . . 7 fr. 50

MÉMOIRES
DU GÉNÉRAL
Cte DE SAINT-CHAMANS
ANCIEN AIDE DE CAMP
DU MARÉCHAL SOULT
1802-1832

Un volume in-8°, avec portrait. Prix . . . . . 7 fr. 50

LA VIE PRIVÉE D'AUTREFOIS
Arts et Métiers, Modes, Mœurs, Usage des Parisiens du XIIe au XVIIIe siècle
D'après des documents originaux ou inédits
PAR
ALFRED FRANKLIN

L'ENFANT
La Layette. — La Nourrice. — La Vie de famille. — Les Jouets et les Jeux.

LES
MAGASINS DE NOUVEAUTÉS
Tome III

Deux volumes in-18, avec gravures. Prix de chaque volume. . . . . 3 fr. 50

Volumes déjà parus dans la même série :

LES SOINS DE TOILETTE.
L'ANNONCE ET LA RÉCLAME.
LA CUISINE.
LA MESURE DU TEMPS.
COMMENT ON DEVENAIT PATRON.
LES REPAS. — VARIÉTÉS GASTRONOMIQUES.
LE CAFÉ, LE THÉ, LE CHOCOLAT.
ÉCOLES ET COLLÉGES.
L'HYGIÈNE.
LES MÉDECINS.
LES CHIRURGIENS.
VARIÉTÉS CHIRURGICALES.
LES APOTHICAIRES.
LES MAGASINS DE NOUVEAUTÉS :
Le Vêtement. — La Ganterie.
L'ENFANT :
La naissance, le baptême.
Le berceau et la layette.

CALMANN LÉVY, Éditeur, rue Auber, 3, PARIS

Vient de paraître :

MADAME OCTAVE FEUILLET

SOUVENIRS & CORRESPONDANCES

Faisant suite à « QUELQUES ANNÉES DE MA VIE »

Un volume in-8° . . . . . Prix 7 fr. 50

HUGUES LE ROUX

Ô MON PASSÉ...

— Mémoires d'un Enfant —

Un volume grand in-18 . . . . . Prix 3 fr. 50

HIPPOLYTE RODRIGUES

HISTOIRE DU PÉCHÉ ORIGINEL

Un volume in-8° . . . . . Prix 7 fr. 50

GABRIEL D'ANNUNZIO

TRIOMPHE DE LA MORT

Traduit de l'Italien par G. HÉRELLE.

Un volume grand in-18 . . . . . Prix 3 fr, 50

MARÉCHAL DAVOUT, DUC D'AUERSTAEDT

1806-1807

Rapport sur les Opérations du 3e Corps

PUBLIÉ PAR LE GÉNÉRAL DAVOUT, DUC D'AUERSTAEDT

Un volume in-8°, avec portraits et cartes . . . . . Prix 7 fr. 50

GYP

LE BONHEUR DE GINETTE

Un volume grand in-18 . . . . . Prix 3 fr. 50

HENRI LAVEDAN

LA HAUTE

Un volume grand in-18 . . . . . Prix 3 fr. 50

Envoi FRANCO contre mandat ou timbres-poste.

LIVRES NOUVEAUX

O MON PASSÉ... par **Hugues Le Roux.**

Voici un livre délicieux et un bon livre. L'auteur, attristé des laideurs contemporaines, se tourne avec amour vers les souvenirs de son enfance. Il ressuscite la maison paternelle ; il fait revivre les deux générations qui ont formé son cœur d'homme moderne, et les interroge sur ses devoirs d'aujourd'hui. Avec la sienne, il écrit l'histoire de notre enfance à tous. Ce livre de tendresse peut être mis dans toutes les mains.

LA THÉORIE PLATONICIENNE DES IDÉES, par **Élie Halévy.**

Nous assistons, sans assez nous en douter, à une renaissance de la métaphysique. La philosophie, tombée au plus bas avec les psycho-physiciens, remonte la colline éternelle, vers les *templa serena* des invisibles Dieux. Les études métaphysiques se relèvent du long discrédit où, sous les influences combinées du positivisme scientifique et du spiritualisme officiel, elles étaient tombées depuis longtemps. Ce livre, après quelques autres, en est la preuve. M. Élie Halévy y étudie la théorie platonicienne de la connaissance. Austèrement, mais clairement, en un style lucide, bref, mathématique, il expose selon un ordre nouveau, il repense à son tour les idées du vieux Platon; idées qui pour s'être créé depuis d'autres expressions, n'en sont pas moins demeurées essentiellement vraies : tant le génie grec, fleur de l'humanité, fut vigoureux en sa grâce, et pour la philosophie comme pour le statuaire ou la poésie, exprima la vie en formes définitives.

LE ROMAN DE JEHANNE, par la comtesse **Sérurier.**

Que voulez-vous qu'il arrive à Jehanne, jolie et tendre, avec les plus beaux yeux du monde et un cœur tout frémissant de vivre dans sa jeune poitrine, — sinon d'aimer et d'être aimée ? Le comte de Kerdal, élégant jeune homme, conquiert cette petite âme. Et voilà le roman de Jehanne. Cette œuvre, direz-vous, est bien idéaliste. Mais non. La vie est si souvent romanesque que les plus romanesques récits ressemblent à la vie. Celui-ci est fort agréable, sans rien qu'on ne puisse mettre sous les yeux d'une jeune fille, et, d'ailleurs, fort joliment écrit.

LE PETIT DUC, par **Paul Hervieu.**

C'est un volume de nouvelles, dont la première, la plus longue, qui donne son titre au volume, est délicieusement comique, et semble détachée du mordant et félin *Peints par Eux-Mêmes*. Il est impossible de mieux faire parler et agir les gens du monde ; et ceux-ci auraient mauvaise grâce d'en vouloir à M. Hervieu s'il décrit énergiquemenent leurs défauts, voire leurs vices, et leurs ridicules : car, en peintre exact, il leur conserve leur qualité essentielle, celle à laquelle ils tiennent le plus, — l'élégance. Ils sont parfois ridicules, mais jamais gauches ; et leurs péchés sont toujours *chic*. Mais on aurait tort de ne voir en M. Hervieu que le meilleur peintre du monde, que le poète du snobisme. Longtemps après ses premières œuvres si étranges, si pleines du mystère infini de la destinée, *les Tenailles* ont montré la vigueur de sa pensée et la simplicité réelle de son art sous les subtilités ordinaires de son expression. Certains contes de ce volume, tels que *le Silence du sang*, ou *Pif*, ou ces exquis *Tableautins*, nous transportent loin des salons, dans la vie familière, ou dans cet *inconnu* qui baigne les choses, et nous montrent sous les faces les plus variées le talent de M. Hervieu à la fois rare et fort.

MONTALEMBERT, SA JEUNESSE (1810-1836), par le **R. P. Lecanuet.**

Avec son visage d'ange un peu bouffi, qui orne la première page du livre, Charles de Montalembert apparaît bien ce qu'il fut toute sa vie : mystique par les idées, aimant le *siècle* par tempérament. Le P. Lecanuet nous conte en ce gros volume ce qu'on pourrait appeler ses années d'apprentissage : ses succès de collège, ses premières relations avec le cénacle romantique, sa collaboration au journal *l'Avenir*, l'amitié qu'il noua avec Lamennais et Lacordaire, ses travaux sur l'Art chrétien, ses rapports avec les Polonais, son mariage enfin. Partout, journaliste, orateur, libéral, romantique, homme politique, homme privé, Montalembert se montre noble, non exempt des faiblesses humaines, vanité, jalousie, etc., mais les fondant au brasier d'une âme ardente et pure. On lira avec plaisir ce livre écrit à sa gloire avec un enthousiasme communicatif.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 1916-2-96. — (Encre Lorilleux).